

Malcolm X - Une vie de réinventions

Manning Marable

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Malcolm X

Une vie de réinventions

Manning Marable

PRIX PULITZER



SWILPSE

Manning Marable

Malcolm X

Une vie de réinventions (1925-1965)

Traduction :

Emmanuel Delgado-Hoch,

Patrick Le Tréhondat,

Patrick Silberstein

Éditions Syllepse

© Éditions Syllepse 2014

69, rue des Rigoles, 75020 Paris

www.syllepse.net

ISBN : 978-2-84950-436-9

ISBN (PDF) : 978-2-84950-457-4

ISBN (EPUB) : 978-2-84950-456-7

Ouvrage publié avec le concours du conseil régional d'Île-de-France

Coédition M Éditeur (Québec)

Malcolm X : A Life of Reinvention est paru aux éditions Viking (membre du groupe Penguin), New York, 2010.

Illustrations : DR

Collection Radical America

Ahmed Shawki, *Black and Red. Les mouvements noirs et la gauche américaine (1850-2010)*

C. L. R. James, *Sur la question noire aux États-Unis (1935-1967)*

James Baldwin, *Le jour où j'étais perdu. La vie de Malcolm X : un scénario*

George Jackson, *Les frères de Soledad*

Remerciements

Personne n'a fait autant de sacrifices que Leith Mullings pour me permettre de mener à bien de ce travail. Depuis plus d'une décennie, alors que je tentais de reconstruire le passé, elle est ma compagne de tous les instants et ma boussole intellectuelle. Ce livre est le sien.

Les traducteurs expriment leur immense gratitude à celles et ceux qui les ont relus et corrigés, et en particulier à Samir Boumediene, Ferdinand Cazalis, Christine Delphy, Natacha Filippi, Richard Poulin, Caroline Rolland-Diamond, Sylvain Silberstein et Jean-Baptiste Vérot.

Table des matières

Une vie au-delà de la légende

1. « Debout, puissante race ! »

(1925-1941)

2. La légende de « Detroit Red »

(1941-janvier 1946)

3. Devenir « X »

(janvier 1946-août 1952)

4. « Un prédicateur comme ça, on n'en fait plus ! »

(août 1952-mai 1957)

5. « Frère, un ministre du culte doit être marié »

(mai 1957-mars 1959)

6. « La haine que la haine produit »

(mars 1959-janvier 1961)

7. « Aussi sûrement que Dieu a fait les pommes vertes »

(janvier 1961-mai 1962)

8. De la prière à la contestation

(mai 1962-mars 1963)

9. « Il avançait trop vite »

(avril 1963-novembre 1963)

10. « Les poules rentrent au poulailler¹ »

(1er décembre 1963-12 mars 1964)

11. Une révélation dans le hadj

(12 mars 1964-21 mai 1964)

12. « Faites quelque chose au sujet de Malcolm X »

(21 mai 1964-11 juillet 1964)

13. « Dans la lutte pour la dignité »

(11 juillet 1964-24 novembre 1964)

14. « Un tel homme mérite la mort »

(24 novembre 1964-14 février 1965)

15. La mort arrive à son heure

(14 février 1965-21 février 1965)

16. La vie après la mort

Épilogue

Réflexions sur une vision révolutionnaire

Remerciements et notes de recherche

Bibliographie et sources



Une vie au-delà de la légende

Au tout début du siècle dernier, le quartier au nord de Harlem, qui portera plus tard le nom de Washington Heights, n'est qu'une banlieue faiblement peuplée. Sous l'impulsion d'un homme d'affaires, William Fox, une somptueuse salle de spectacles voit le jour sur Broadway entre la 165^e et la 166^e Rue Ouest. Fox demande à Thomas W. Lamb, l'architecte, de construire le plus splendide des théâtres de Broadway. En 1912, la construction est achevée : une coûteuse façade de terre cuite orne la devanture du théâtre, des colonnes de marbre encadrent l'entrée, et le vestibule est orné d'oiseaux exotiques sculptés. Ce sont les couleurs de ces oiseaux, inspirées des peintures d'un grand artiste du 19^e siècle, John James Audubon, qui conduisent Fox à donner le nom d'Audubon à son palace des plaisirs. Au premier étage, Lamb conçoit une immense salle de cinéma pouvant accueillir 2 300 spectateurs. Dans les années qui suivent, le second étage est occupé par deux spacieuses salles de bal : la salle rose où peuvent évoluer 800 danseurs et la grande salle, plus vaste encore, pouvant en accueillir 1 500¹.

En quelques décennies, le quartier situé autour de l'Audubon change, devenant plus noir et plus ouvrier. La direction de l'Audubon offrait à sa nouvelle clientèle les orchestres de swing les plus célèbres du moment, tels ceux de Duke Ellington, Count Basie ou Chick Webb. L'Audubon devient également le repère de nombreux syndicalistes de la ville ; de 1934 à 1937, un tout nouveau syndicat, le *Transport Workers Union (TWU)*², y organise ses réunions publiques, parfois marquées par de violents affrontements³. Une nuit de septembre 1929, la réunion de 400 militants du *Lantern Athletic Club* est par exemple interrompue par quatre coups de feu qui blessent grièvement deux personnes⁴.

Durant la Seconde Guerre mondiale, le théâtre de l'Audubon est loué pour des mariages, des *bar mitzvahs*, des réunions politiques et des fêtes de fin d'études. Après 1945, le quartier se transforme plus encore, avec le départ de nombreux résidents appartenant aux classes moyennes blanches vendant leur bien pour filer en banlieue. La décision de l'Université de Columbia d'établir une extension de son hôpital à l'angle de la 168^e Rue Ouest et de Broadway pour en faire un important campus de sciences médicales génère des centaines d'emplois qui profitent aux Noirs récemment arrivés dans le quartier. L'Audubon, de son côté, doit s'adapter à ces réalités économiques en fermant son cinéma, divisé en plusieurs espaces destinés à la location, mais conserve néanmoins les deux salles de bal.

Au milieu des années 1960, le bâtiment a beaucoup perdu de sa splendeur originelle. L'entrée principale des salles de bal est aussi petite que triste. Les

clients doivent gravir un escalier abrupt pour accéder au second étage, passer devant le bureau du gérant avant de parvenir soit à la salle rose, dans l'aile gauche de l'immeuble, soit à la grande salle située devant Broadway. Celle-ci mesure environ 54 mètres sur 18, tandis que ses murs nord, est et ouest abritent 65 box pouvant accueillir 12 personnes chacun. Plus éloignée de l'entrée principale de l'immeuble, le long du mur sud, se dressait une modeste estrade en bois derrière laquelle, dans une loge délabrée, exiguë et mal éclairée, les musiciens et les orateurs se préparent avant de monter sur scène.

Un après-midi d'hiver, le dimanche 21 février 1965, la grande salle est réservée par un groupe politique controversé installé à Harlem, l'*Organization of Afro-American Unity* (OAAU). Depuis près d'un an, la direction de l'Audubon lui loue la salle, mais son dirigeant, Malcolm X, ne cesse de la préoccuper. Une dizaine d'années auparavant, il est apparu dans le quartier comme ministre du Temple n° 7, le siège de la section locale d'une secte musulmane, la *Lost-Found Nation of Islam* (NOI). Ses membres – qui seront par la suite communément désignés par la presse comme les *Black Muslims* – prétendent que les Blancs sont des diables et présentent les Noirs américains comme la tribu de Shabazz, une tribu asiatique perdue, réduite en esclavage dans ce pays de sauvagerie raciale qu'était l'Amérique. Pour les membres de la secte, le chemin du salut passe par le rejet de leurs noms d'esclaves, qu'ils remplacent par la lettre X, symbole de l'inconnu. On explique aux membres de la *Nation* qu'après des années de dévouement personnel et de développement spirituel, ils recevront un nom « originel », en accord avec leur identité asiatique authentique. Porte-parole le plus connu de la *Nation*, Malcolm X gagne en notoriété à chaque critique qu'il adresse aux politiciens blancs, aussi bien qu'aux dirigeants du mouvement pour les droits civiques.

Au mois de mars de l'année précédente, Malcolm X a annoncé sa rupture avec la *Nation* et a rapidement créé son propre groupe religieux, la *Muslim Mosque Inc.* (MMI) pour accueillir les membres de la *Nation* qui l'ont quittée pour le suivre. Malgré cette rupture, Malcolm continue de faire des déclarations hautement polémiques : « Il y aura cette année plus de violence que jamais », prédit-il ainsi en mars 1964 à un journaliste du *New York Times*, « les Blancs feraient bien de comprendre cela pendant qu'il en est encore temps. Les Noirs sont prêts à agir à un niveau de masses⁵. » Réagissant à cette prédiction, le commissaire de police de New York a alors qualifié Malcolm de « dirigeant autoproclamé, [qui] en appelant de ses vœux un bain de sang et un soulèvement armé, se moque des efforts sincères que font des hommes raisonnables pour résoudre le problème de l'égalité des droits par des moyens adéquats, pacifiques et légitimes ». Malcolm ne se montre nullement intimidé par cette attaque et rétorque : « Le plus grand compliment que l'on peut me faire est de dire que je suis irresponsable, parce que pour les autorités blanches, les Noirs responsables sont les oncles Tom⁶. »

Quelques semaines plus tard, Malcolm X connaît une révélation spirituelle. En avril, de retour aux États-Unis après son voyage à La Mecque, la ville

sainte, après avoir accompli le *hadj*, il déclare s'être converti à l'islam sunnite orthodoxe. Rejetant tout lien avec la *Nation* et avec son dirigeant, Elijah Muhammad, il annonce son opposition à toute forme de bigoterie. Il se montre désormais disposé à coopérer avec le mouvement des droits civiques et à travailler avec tous les Blancs qui soutiennent sincèrement les Noirs américains. Cependant, en dépit de ces proclamations, il continue à faire des déclarations controversées en appelant les Noirs à créer des clubs de tir pour protéger leurs familles contre les racistes et en condamnant les deux candidats à l'élection présidentielle, le démocrate Lyndon B. Johnson et le républicain Barry Goldwater, qui ne constituent pas, d'après lui, un véritable choix pour les Noirs.

L'activité de l'OAAU repose pour l'essentiel sur des forums d'éducation populaire destinés aux communautés locales en encourageant la participation du public. Pour la réunion du 21 février, le principal orateur annoncé est Milton Galamison, un important pasteur presbytérien, qui a organisé des mobilisations contre la mauvaise qualité des écoles des quartiers noirs et latinos de New York. Si l'OAAU n'a pas directement participé à ces mobilisations, Malcolm a quant à lui publiquement loué les efforts du pasteur, et ses lieutenants ont cherché à conclure une alliance informelle avec lui.

Bien que la réunion ait été annoncée pour 14 heures, seule une quarantaine de personnes sont installées dans la salle à l'heure dite. La peur des violences explique peut-être que cette assemblée soit si clairsemée. Cela fait désormais plusieurs mois, en effet, que la *Nation* s'est engagée dans une querelle publique avec son ancien porte-parole ; et les partisans de Malcolm, à Harlem et ailleurs, ont été victimes d'agressions. La semaine précédente, le domicile de Malcolm, situé dans le paisible quartier d'Elmhurst, dans le Queens, a été la cible d'un attentat à la bombe incendiaire en pleine nuit. Afin d'empêcher tout affrontement public, la police de New York a détaché un groupe de deux douzaines de policiers affectés aux meetings de l'OAAU à l'Audubon. Il y a toujours au moins un homme, le plus souvent accompagné du chef d'équipe, en faction dans un bureau du deuxième étage, d'où ils peuvent surveiller en permanence les entrées dans la salle principale. Plusieurs autres policiers se tiennent à l'entrée principale ou à proximité, notamment dans un petit jardin d'enfants appelé Pigeon Park. Pourtant, ce jour-là, aucun agent ne se trouve à l'entrée de l'Audubon, et seul un homme a été posté, brièvement, dans le jardin⁷. Quant au bureau, il est resté vide. En fait, seuls deux hommes en uniforme se trouvent dans le bâtiment, avec pour instruction de demeurer dans la plus petite des salles, la rose, pourtant inoccupée et éloignée de celle du meeting⁸.

L'absence d'une présence policière substantielle va se révéler décisive. En effet, ce matin-là, cinq personnes, qui prévoyaient depuis des mois d'assassiner Malcolm X, se réunissent une dernière fois à Paterson dans le New Jersey. Les cinq hommes sont membres de la Mosquée de la *Nation* située à Newark, mais seul l'un d'entre eux en est un représentant officiel. Les

autres sont des permanents de la secte, convaincus que leur mission a reçu l'accord de la direction de la *Nation*. Après une réunion au domicile de l'un des conspirateurs où ils se répartissent les tâches, les cinq hommes montent dans une Cadillac et prennent la direction du pont George Washington. Ils empruntent une sortie qui mène au nord de Manhattan et trouvent une place de stationnement près de l'Audubon qui leur permet un accès facile au pont et une fuite aisée vers le New Jersey⁹.

Le service d'ordre présent à l'entrée principale et dans la grande salle est composé d'une vingtaine de partisans de Malcolm. Le responsable de ce groupe est son garde du corps personnel, Reuben X Francis. Plus tôt dans l'après-midi, ce dernier a indiqué à William 64X George que l'équipe du jour sera peu nombreuse et qu'il aura besoin de son aide. En temps habituel, William, un homme de confiance, se tient à côté du pupitre situé au centre de la scène où s'exprime l'orateur et d'où il peut observer toute l'assistance. Mais, en ce jour particulier, Reuben lui demande de s'installer à l'entrée principale, c'est-à-dire aussi loin que possible de la tribune¹⁰.

Reuben délègue par ailleurs certaines décisions au coordinateur de la sécurité de la réunion, John D. X, habituellement chargé de superviser les membres du service d'ordre autour de la grande salle. Selon la procédure normale, les membres des équipes de sécurité montent la garde pendant trente minutes, une mission exigeante particulièrement pour les novices en matière de gestion des foules. Les postes les plus importants sont généralement occupés par d'anciens membres de la *Nation* ayant une expérience des questions de sécurité et une maîtrise des arts martiaux. Si un sympathisant connu de la *Nation* tente d'entrer, il est calmement, mais fermement interrogé, et ceux qui ont déjà fait preuve de violences ou qui sont connus pour leur hostilité à Malcolm sont raccompagnés sous bonne escorte à l'extérieur du bâtiment.

Linwood X Cathcart, ancien membre de la Mosquée n° 7 de Malcolm ayant récemment rejoint la Mosquée de Jersey City, est ce genre d'individu. Il pénètre dans l'Audubon à 13 heures 45 et s'assoit au premier rang, sur l'une des chaises pliantes en bois disposées dans la salle de bal. Les hommes de Malcolm l'ont repéré et pensent que sa présence pourrait créer des problèmes. Cathcart arbore avec insolence un badge de la *Nation* au revers de son veston. Reuben le persuade de l'accompagner au fond de la salle où, après avoir échangé quelques mots, il lui demande avec insistance de retirer le badge offensant s'il veut assister au meeting. Cathcart obtempère et retourne s'asseoir¹¹. L'équipe de sécurité de Malcolm expliquera ultérieurement que Cathcart est le seul membre loyaliste de la *Nation* repéré cet après-midi-là.

Un autre garde du corps est lui aussi en faction : Anas M. Luqman (Langston Hughes Savage), un ancien membre de la *Nation* qui a rompu avec celle-ci par loyauté envers Malcolm. Devant le grand jury, il affirmera être arrivé vers 13 h 20 et, après avoir discuté avec quelques personnes, avoir disposé, comme d'habitude, les sièges sur la tribune, installé le pupitre et ôté

les installations inutiles. Puis, il « rejoint le public où [il] reste jusqu'au début de la réunion ». Peu après 14 heures, il décide de vérifier à nouveau les portes situées à droite de la scène et plus proches de l'endroit où se tient l'orateur. Pour une raison inconnue, ces portes ne sont pas verrouillées, ce qui ne manque pas de le troubler. Pourtant, au lieu d'en informer ceux qui assurent la sécurité de Malcolm, il retourne s'asseoir¹².

Malgré le récent attentat à la bombe et les menaces de plus en plus violentes dont il fait l'objet, Malcolm a insisté pour qu'en ce dimanche après-midi, à l'exception de Reuben, aucun membre de son service d'ordre ne soit armé. Quelques jours auparavant, à l'occasion d'un meeting de l'OAAU, ses instructions ont été vigoureusement remises en cause. Le chef de la sécurité de Malcolm, James 67X Warden, est convaincu qu'un dispositif insuffisamment renforcé ne peut que poser des problèmes. Il expliquera plus tard son comportement :

Nous voulions fouiller les participants [pour rechercher des armes]. Mais c'était une réunion [publique] de l'OAAU et Malcolm avait dit : « Ces gens-là ne sont pas habitués à ce qu'on les fouille. » Nous avons affaire à des gens complètement différents¹³.

Aussi, ce jour-là, lorsque le public commence à pénétrer dans l'Audubon, la plupart emmitoufflés dans leurs manteaux d'hiver, personne n'est contrôlé. Si Reuben est contrarié par cette décision, il ne le montre pas et quitte même la salle pour aller régler au gérant les 150 dollars de location¹⁴.

Pendant ce temps, les tueurs ont déjà pénétré dans l'immeuble. Comme prévu, ils n'ont pas été fouillés. Le groupe se sépare : les trois tireurs s'installent au premier rang, en face et à gauche du pupitre. L'un d'entre eux, un costaud d'une vingtaine d'années à la peau très noire, doit ouvrir le feu le premier. Les deux autres portent également des armes de poing. Leur tâche est d'achever Malcolm après les premiers coups de feu. Deux autres complices sont assis côte à côte au septième rang. Ils ont pour mission de faire diversion, si possible, en lançant une grenade fumigène¹⁵.

À 14 heures 30, les quelque 200 personnes qui composent l'assistance commencent à s'impatienter. Benjamin 2X Goodman, l'adjoint de Malcolm à la *Muslim Mosque Inc.*, monte sur la tribune et s'efforce pendant trente minutes de chauffer la salle. Comme il ne figure pas parmi les orateurs vedettes annoncés, la salle continue de discuter et de se saluer. Au bout de dix minutes environ, Benjamin parvient à attirer l'attention du public en rappelant les questions abordées par Malcolm dans ses interventions récentes, comme l'opposition à la guerre au Vietnam. Chacun sait que Malcolm prendra la parole immédiatement après l'introduction de Benjamin¹⁶.

Peu avant 15 heures, alors que Benjamin s'efforce de galvaniser l'assistance, un homme de grande taille, aux cheveux blond-roux, surgit et s'approche pour s'installer à quelques mètres du podium. Pris au dépourvu par

l'entrée de Malcolm, Benjamin conclut son intervention et va s'asseoir sur une des chaises disposées sur la tribune. Pour des raisons de sécurité, Malcolm est censé ne jamais s'y trouver seul. Cependant, ce jour-là, il empêche son collègue de s'asseoir pour lui murmurer des instructions à l'oreille. Perplexe, Benjamin quitte la scène et retourne dans les coulisses¹⁷.

« *As-salaam alaikum* », les traditionnelles salutations arabes, sont les premiers mots de Malcolm. « *Walaikum salaam* » lui répond l'assistance. Mais avant même qu'il n'ait pu dire un seul mot de plus, un désordre inattendu éclate à six ou sept rangs de la scène. « Sors tes mains de mes poches ! », crie un homme à son voisin. Les deux hommes se lèvent et commencent à se disputer, attirant le regard de tous. Depuis la tribune, Malcolm crie : « Arrêtez ! Arrêtez !¹⁸ »

Les deux principaux militants qui gardent la tribune, Charles X Blackwell et Robert 35X Smith, se ruent pour séparer les deux hommes. La plupart de leurs camarades se précipitent également et abandonnent leur poste pour mettre fin à la bagarre, laissant Malcolm seul sur la scène. C'est à ce moment que le conspirateur du premier rang se lève et se dirige rapidement vers l'estrade. Il s'arrête à environ cinq mètres du podium, ouvre son manteau, et sort son arme, un fusil à canon scié.

La date du 21 février 1965 est profondément gravée dans la mémoire de nombreux Afro-Américains comme le sont, pour d'autres, les assassinats de John F. Kennedy ou de Martin Luther King Jr. Dans la période turbulente qui a suivi la mort de Malcolm, ses disciples ont fait de « Pouvoir noir » leur mot d'ordre et ont élevé Malcolm au rang de saint séculier. À la fin des années 1960, il incarnait l'idéal de la négritude (*blackness*) pour une génération tout entière. Comme W. E. B. Du Bois, Richard Wright et James Baldwin, il a dénoncé les dégâts psychologiques et sociaux que le racisme inflige à son peuple ; il est également admiré en tant qu'homme d'action sans compromis, aux antipodes de la non-violence prônée par les classes moyennes noires ayant dominé le mouvement des droits civiques avant lui.

Le dirigeant noir le plus associé à Malcolm, dans la vie et dans la mort, est évidemment Martin Luther King. Cependant, bien qu'ayant passé la plus grande partie de sa jeunesse dans une Atlanta urbaine, King a rarement été reconnu comme un représentant des ghettos noirs. Dans les décennies qui suivront son assassinat, il sera associé à l'image d'un Sud rural fait de petites villes. Inversement, Malcolm est un produit du ghetto moderne. La rage pleine d'émotion qu'il exprime est une réaction au racisme dans son contexte urbain : écoles ségréguées, habitat médiocre, mortalité infantile élevée, drogue et crime. À partir des années 1960, l'immense majorité des Afro-Américains vit dans de grandes métropoles, et leurs conditions de vie sont plus proches de ce dont Malcolm parle que de ce que King représente. De ce fait, Malcolm réussit à trouver une large audience parmi les Noirs urbains, arrivés à la

conclusion que la résistance passive s'avère insuffisante pour démanteler le racisme institutionnel.

La métamorphose du militant noir en colère en icône américaine du multiculturalisme est le produit de l'extraordinaire succès de *L'Autobiographie de Malcolm X*, coécrite avec Alex Haley et publiée neuf mois après son assassinat¹⁹. Best-seller dès les premières années de sa publication, le livre deviendra rapidement un ouvrage de référence dans des centaines de programmes de lycées et d'universités. À la fin des années 1960, une génération entière de poètes et d'écrivains afro-américains ont produit une suite apparemment sans fin d'hommages à leur idole abattue. Définitivement figée dans leur imaginaire, l'image de Malcolm, tout entier consacré et dévoué à la défense des intérêts et des aspirations de son peuple, arbore en permanence un large sourire quelque peu espiègle.

Immédiatement après son assassinat, des groupes très différents – les trotskistes, les nationalistes culturels noirs, les musulmans sunnites – se réclameront de lui. Des centaines d'institutions et d'associations de quartier seront rebaptisées pour honorer l'homme dont l'acteur Ossie Davis²⁰ a fait l'éloge en parlant de « notre humanité, notre humanité noire vivante²¹ ». Dans l'armée, une association Malcolm X sera créée par des soldats afro-américains ; des militants de Harlem fonderont un Club démocrate Malcolm X²² ; en 1968, le producteur de cinéma indépendant, Marvin Worth, engagera James Baldwin pour écrire un scénario fondé sur *L'Autobiographie*, projet que le romancier décrit comme « l'histoire de n'importe quel Noir, dans cette époque et ces lieux curieux²³ » ; enfin, au début des années 1970, Betty Shabazz, la veuve de Malcolm X, sera l'invitée d'honneur d'un gala de soutien à Washington pour financer la réélection de Richard Nixon²⁴.

La renaissance de la popularité de Malcolm au début des années 1990 est largement due à l'essor de la *hip-hop nation*. Dans le clip de « Shut 'Em Down » [Descends-les] du groupe Public Enemy, on peut ainsi voir l'image de Malcolm en surimpression sur le visage de George Washington ornant le billet d'un dollar américain, tandis qu'un autre groupe de hip-hop, Gang Starr, choisit un portrait de Malcolm pour jaquette de l'un de ses disques²⁵. De leur côté, les conservateurs ont aussi tenté de le faire entrer dans leur panthéon. Au lendemain des émeutes raciales de Los Angeles en 1992, le vice-président Dan Quayle déclare ainsi qu'il a compris les raisons de l'explosion parce qu'il a lu *L'Autobiographie* de Malcolm, une révélation soudaine que la plupart des Afro-Américains ont jugée ridicule, à l'instar du réalisateur Spike Lee qui a alors ce commentaire moqueur : « Chaque fois que Malcolm X parlait de « diables aux yeux bleus », Quayle devrait comprendre que c'est de lui qu'il parle²⁶. »

La même année, le film de Spike Lee permet à Malcolm de toucher une nouvelle génération²⁷. En 1992, selon un sondage, 84 % des Afro-Américains âgés de quinze à vingt-quatre ans le décrivent comme « un héros pour les Noirs américains d'aujourd'hui²⁸ ». Après l'avoir relégué à la périphérie de

l'histoire noire moderne pendant des années, les historiens commencent désormais à le considérer comme une figure centrale. Il est devenu « une partie intégrante de l'édifice qui façonne l'identité afro-américaine contemporaine », écrit l'historien Gerald Horne : « Sa passion pour la musique, la danse et les boîtes de nuit a renforcé ses liens avec les Noirs²⁹. » Nombre de Blancs, cependant, n'ont retenu de Malcolm que son passage du séparatisme noir à une sorte d'universalisme multiculturel. Son assimilation à la culture américaine dominante est consacrée le 20 janvier 1999 à l'Apollo Theater de Harlem – quelle ironie ! –, quand le service postal des États-Unis, célébrant la sortie d'un timbre à son effigie, déclare à la presse qu'un an avant son assassinat, Malcolm X s'est fait l'avocat d'une « solution plus intégrationniste aux problèmes raciaux³⁰ ».

Une lecture attentive de *L'Autobiographie*, de même que certains détails de la vie de Malcolm laissent apparaître une histoire plus complexe. Peu nombreuses ont été les critiques du livre à prendre en compte le fait que *L'Autobiographie* a été écrite à quatre mains et plus précisément qu'Alex Haley, retraité de l'US Coast Guard, a été guidé dans cette collaboration par ses objectifs propres. Républicain libéral, ce dernier n'a que mépris pour le séparatisme racial et l'extrémisme religieux de la *Nation*, mais il est fasciné par le récit torturé de la vie personnelle de Malcolm. En 1963, quand débute la collaboration de ces deux hommes si différents, Malcolm a en tête un récit à la morale édifiante, louant la puissance d'Elijah Muhammad, le dirigeant de la *Nation*. Après sa rupture avec la secte, Malcolm se sert de *L'Autobiographie* pour expliquer sa rupture avec le séparatisme noir. L'objectif de Haley est quant à lui très différent ; il conçoit le livre avant tout comme une histoire destinée à mettre en garde contre le gaspillage de la vie et les tragédies causés par la ségrégation raciale. Par maints aspects, le livre est davantage celui de Haley que celui de Malcolm. Mort en février 1965, il n'a en effet pas eu la possibilité de réviser les passages principaux du livre, considéré comme son testament politique.

Ma propre curiosité à propos de *L'Autobiographie* a commencé il y a plus de vingt ans, alors que j'enseignais à l'Université de l'Ohio et que le livre faisait partie d'un séminaire sur la pensée politique africaine américaine. Parmi les dirigeants afro-américains qui jalonnent l'histoire, Malcolm est sans aucun doute le militant « politique » le plus accompli, celui qui a insisté sur l'importance de l'engagement de la base et des politiques participatives conduites par la classe ouvrière noire et les Noirs pauvres. Pourtant, son *Autobiographie* ne contient presque pas un mot sur son organisation, si importante, l'OAAU. Ni son programme ni ses objectifs n'apparaissent dans l'ouvrage. Après des années de recherches, j'ai découvert que plusieurs chapitres ont été supprimés avant la publication – les chapitres qui envisageaient la construction d'un front uni des Noirs, constitué d'une large palette de groupes sociaux et politiques, conduit par les *Black Muslims*. Selon Haley, cette suppression a été faite à la demande de Malcolm après son retour

de La Mecque. C'est probablement vrai. Cependant, Malcolm n'a eu absolument aucune influence sur la décision de Haley de faire rédiger l'introduction du livre par M. S. Handler – un journaliste du *New York Times* qui a largement suivi les activités de Malcolm au cours des années précédentes –, pas plus qu'il n'en a eu sur la conclusion décousue de Haley qui a fermement enserré Malcolm dans le cadre du courant traditionnel et respectable des droits civiques de la fin de sa vie.

Une lecture approfondie révèle également de nombreuses incohérences dans les noms, les dates et les faits. À la fois en tant qu'historien et en tant qu'Afro-Américain, j'étais perplexe. Qu'est-ce qui n'est pas vrai et qu'est-ce qui n'a pas été dit ?

La recherche de la preuve historique et de la vérité factuelle se compliquait encore avec les différentes strates de la vie du sujet. Passé maître dans l'art de la rhétorique, il pouvait raconter avec brio des histoires sur sa vie qui étaient en partie inventées. Mais ces histoires avaient des accents de vérité pour la plupart des Noirs qui subissaient le racisme. Dès son plus jeune âge, Malcolm Little, son nom d'état civil, s'était construit de multiples masques qui lui permirent de mettre de la distance entre le monde extérieur et sa personnalité. Des années plus tard, lorsqu'il est enfermé dans une cellule d'une prison du Massachusetts ou quand il parcourt le continent africain lors des révolutions anticoloniales, il maintiendra cette double capacité à anticiper les actions des autres et à présenter l'image la plus saisissante de lui-même. Il avait acquis les outils subtils d'un ethnographe, ciselant son langage pour l'adapter au contexte culturel de ses différents publics. Par conséquent, les différents groupes percevaient sa personnalité et son message élaboré au travers de leur prisme propre. Dans toutes les situations, Malcolm dégageait un charme et un humour vivifiant, mettant ses opposants idéologiques sur la défensive, ce qui lui permettait de mettre en avant des arguments provocants, voire scandaleux.

Malcolm adoptait toujours un style abordable et familier, tout en restant sur sa réserve. Les différentes facettes de sa personnalité se sont aussi exprimées dans les noms différents qui lui ont été attribués ou qu'il s'est attribués : Malcolm Little, Homeboy, Jack Carlton, Detroit Red, Big Red, Satan, Malachi Shabazz, Malik Shabazz, El-Hajj Malik El-Shabazz. Aucune de ses facettes ne peut à elle seule rendre compte complètement de sa personnalité. En ce sens, son récit est une brillante série de réinventions, « Malcolm X » n'étant que la plus connue.

Avec le talent d'un grand acteur, Malcolm s'inspirait généreusement de sa vie et, le temps passant, la distance entre la réalité et ce qu'il disait à son auditoire se creusait. Après sa mort, à travers divers distorsions et enjolivements, ses partisans dévots, ses amis, les membres de sa famille ou même ses opposants transformeront sa vie en légende. Malcolm fascinait de nombreux Blancs d'une façon sensuelle et animale, et les journalistes qui couvraient régulièrement ses discours y décelaient un sous-texte maîtrisé et indubitablement sexuel. M. S. Handler, qui accueillit Malcolm chez lui pour

une interview, au début de mars 1964, liait son aura de puissance physique à sa politique :

À notre époque, aucun homme n'a provoqué autant de peur et de haine chez le Blanc que Malcolm, parce qu'en lui le Blanc a senti un ennemi implacable, que l'on ne pouvait acheter, un homme engagé sans réserve pour la libération de l'homme noir³¹.

Dans sa jeunesse, Malcolm lui-même utilisait fréquemment des métaphores évocatrices pour décrire sa personnalité. Par exemple, pour évoquer son incarcération dans le Massachusetts en 1946, il comparait son enfermement à celui d'un animal pris au piège :

Je faisais les cent pas pendant des heures comme un léopard en cage et je jurais à haute voix avec haine. [...] Les détenus qui se trouvaient dans la même section que moi ont fini par me trouver un nom : « Satan »³².

La femme de Handler, qui rencontra Malcolm à l'occasion de l'interview, confessa à son mari que « c'était comme prendre le thé avec une panthère noire³³ ».

Cependant, pour les Noirs américains, le message de Malcolm s'enracine dans un imaginaire culturel entièrement différent. Son authenticité provient de ce qu'il semble incarner deux figures centrales de la culture populaire afro-américaine : il est à la fois l'arnaqueur/escroc et le prédicateur/ministre du culte. Tel Janus, il est l'escroc imprévisible, capable des transgressions les plus scandaleuses et le prêcheur qui sauve les âmes, rachète les vies à la dérive et promet un nouveau monde. Observateur attentif de la culture populaire noire, dans son expression politique, Malcolm mélange contes animaliers, métaphores rurales et histoires d'escrocs ; par exemple, en réinterprétant la fable du loup et du renard à propos de l'opposition entre Johnson et Goldwater. Ses discours captivaient le public parce qu'il en orchestrait les thèmes dans un récit qui promettait le salut ultime. Il se présentait comme un homme sans compromis, totalement dévoué à la prise du pouvoir des Noirs sur leur vie, sans aucune considération pour sa sécurité personnelle. Même ceux qui rejetaient sa politique reconnaissaient sa sincérité.

De toute évidence, l'analogie entre l'acteur et le dirigeant politique est osée, mais en politique, l'art de la réinvention pour les personnages publics exige une capacité de réorganisation sélective de leurs vies passées et l'élimination des épisodes embarrassants. En ce qui concerne Malcolm, la mémoire de ses amis et de ses proches montre que le personnage de Detroit Red, le fameux hors-la-loi de *L'Autobiographie*, est largement exagéré³⁴. Le casier judiciaire de Malcolm Little pour les années 1941-1946 révèle qu'il a délibérément construit son histoire criminelle, enchevêtrant des éléments de son passé dans une allégorie destinée à illustrer les conséquences destructrices du racisme des systèmes judiciaire et pénitentiaire américains. Inventer était

une façon efficace pour lui de toucher les secteurs les plus marginalisés de la communauté noire et de répondre à leurs espoirs.

Avec ce livre, mon premier objectif est d'aller au-delà de la légende et de raconter la véritable vie de Malcolm. Je présente également des éléments que Malcolm n'a pu connaître : notamment l'importance de la surveillance illégale exercée par le FBI et par la police de New York, les provocations montées contre lui, la vérité sur ceux de ses partisans qui le trahissaient politiquement et personnellement, l'identification de ceux qui sont responsables de son assassinat.

Un des plus grands défis auquel j'ai été confronté dans la reconstitution de sa vie a consisté dans l'examen de ses activités au sein de la *Nation*. La plupart des études connues se sont concentrées sur les deux dernières années de sa carrière publique. La difficulté à mettre au jour ses discours et ses lettres datant des années 1950 venait en partie de la direction de la *Nation*, assurée par Louis X Walcott, connu aujourd'hui sous le nom de Louis Farrakhan, et qui n'avait jamais permis aux chercheurs d'accéder aux archives de la secte. Après des années d'efforts, j'ai pu entamer un dialogue avec la *Nation* ; et en mai 2005, j'ai rencontré Louis Farrakhan pour une extraordinaire séance de travail qui a duré neuf heures. À la suite de cette rencontre, la *Nation* m'a permis d'obtenir des cassettes audio, vieilles de cinquante ans, contenant les sermons et les conférences que Malcolm avait livrés alors qu'il dirigeait la Mosquée n° 7, enregistrements qui fournissent un éclairage pénétrant sur son évolution politique et spirituelle. D'anciens membres de la *Nation* ont aussi accepté de m'accorder des entretiens ; le plus important d'entre eux, Larry 4X Prescott – ultérieurement connu sous le nom d'Akbar Muhammad – fut l'assistant de Malcolm avant de se ranger du côté d'Elijah Muhammad lors de la scission de mars 1964. Ces sources m'ont apporté une perspective qui n'avait jusque-là jamais été prise en compte de manière satisfaisante : le point de vue de la *Nation* et de ses adhérents.

Par différents aspects, le parcours de réinvention de Malcolm est centré sur la quête qui a été celle de toute sa vie : la détermination du sens et de la substance de la foi. Alors qu'il est détenu, il adhère à une secte anti-blanche, quasi islamique qui a conforté sa conception fragmentée de l'humanité et de l'identité ethnique. Mais en voyageant à travers le monde, Malcolm découvre que l'islam orthodoxe est par bien des aspects contradictoires avec la stigmatisation raciale et l'intolérance qui sont au cœur du credo de la *Nation*. Malcolm adopte alors le véritable universalisme de l'islam et sa foi dans la possibilité pour chacun de trouver la grâce d'Allah, quelle que soit sa race. L'islam est également le fondement spirituel sur lequel il construit sa politique révolutionnaire pour le tiers-monde, dans lequel on peut voir des parallèles frappants avec la guérilla argentine ou avec Che Guevara, le codirigeant de la révolution cubaine de 1959. L'islam lui permet également de nouer des liens avec les Frères musulmans, au Liban, en Égypte et à Gaza, ainsi qu'avec l'Organisation de libération de la Palestine. Sollicitant au nom

de l'islam orthodoxe le soutien du gouvernement de Gamal Abdel Nasser pour ses activités aux États-Unis, il a dû adopter les positions politiques de Nasser, notamment en manifestant avec force son hostilité à Israël.

Il reste de nombreuses questions sans réponse sur la mort de Malcolm et sur ceux qui ont commandité son assassinat. L'Histoire n'est pas une enquête sur des affaires non élucidées ; j'ai eu à soupeser des hypothèses médico-légales et non des certitudes. Bien qu'en 1966 trois membres de la *Nation* aient été reconnus coupables du meurtre, de nombreux éléments suggèrent que deux de ces hommes étaient innocents, que le FBI et la police de New York le savaient pertinemment et que le bureau du procureur de New York était plus préoccupé par la protection de l'identité des policiers infiltrés et de ses informateurs que par l'arrestation des véritables tueurs. Que ce meurtre demeure non résolu près de cinquante années plus tard lui confère une place particulière, que ce soit dans les annales de l'histoire afro-américaine ou dans celles des États-Unis. Contrairement aux meurtres de Medgar Evers et de Martin Luther King Jr, assassinés par des suprématistes blancs isolés, ou à celui de George Jackson, perpétré par des gardiens de prison en Californie, Malcolm a été tué en public au cœur de l'Amérique noire urbaine. Dans la précipitation du jugement, sa mort a été attribuée à la seule *Nation*. L'image construite par les médias d'un Malcolm X démagogue et dangereux rendit impossible la conduite d'une enquête minutieuse sur sa mort, et ce ne fut que dans les communautés noires américaines qu'il devint un martyr politique. Trente années ont été nécessaires pour que l'Amérique blanche modifie sa perception.

La grande tentation du biographe d'une icône est de l'élever au rang de quasi-saint, en évacuant les contradictions normales et les défauts de tout être humain. J'ai consacré tant d'années à comprendre la personnalité et la pensée de Malcolm que cette tentation s'est évanouie depuis longtemps. Malcolm est une authentique figure historique dans le sens où, plus que ses contemporains, il incarne les tendances, la vitalité et l'état d'esprit politique de toute une population – noire et urbaine vivant dans l'Amérique au milieu du 20^e siècle. Il s'exprimait avec clarté, avec humour et avec force, et les publics noirs, tant aux États-Unis qu'en Afrique, réagissaient avec enthousiasme. Même lorsqu'il faisait des déclarations controversées avec lesquelles la majorité des Afro-Américains étaient fortement en désaccord, ils étaient peu nombreux à mettre en cause sa sincérité et son engagement. D'un autre côté, l'examen complet de son activité révèle des erreurs de jugement graves, dont les négociations avec le Ku Klux Klan. Mais, contrairement à beaucoup d'autres dirigeants, Malcolm avait le courage de reconnaître ses erreurs, de les déceler et de s'excuser auprès de ceux qu'il avait offensés. Même lorsque j'ai pu avoir des désaccords importants avec lui, j'ai toujours admiré en lui la force et l'intégrité du personnage et l'amour qu'il portait aux Afro-Américains et à leur culture.

Pour comprendre la résurrection de Malcolm, d'abord parmi les Afro-

Américains, puis dans toute l'Amérique, nous devons démêler l'écheveau de sa remarquable vie : une histoire qui commence dans une petite communauté noire située au nord de Omaha dans le Nebraska.

1. Voir Eric William Allison, « Audubon theatre and ballroom », dans Kenneth T. Jackson (dir.), *The Encyclopedia of New York City*, New Haven, Yale University Press, 1995, p. 66.
2. NdT : Voir en fin d'ouvrage (p. 755) la traduction du nom des organisations citées.
3. Lettre à la rédactrice, Shirley G. Quill, *New York Times*, 1^{er} avril 1990. Quill note que « bien avant l'horrible assassinat de Malcolm X, l'Audubon était connu comme le berceau du TWU, le premier syndicat des employés municipaux des transports dans l'histoire ouvrière moderne ».
4. « Girl and man shot in dance hall », *New York Times*, 22 septembre 1929.
5. M. S. Handler, « Malcolm X splits with Muhammad », *New York Times*, 9 mars 1964 ; M. S. Handler, « Malcolm X sees rise in violence », *New York Times*, 13 mars 1964.
6. Emanuel Perlmutter, « Murphy says City will not permit rights violence », *New York Times*, 16 mars 1964.
7. Entretien avec Herman Ferguson, membre de l'OAAU et témoin de l'assassinat de Malcolm X, 27 juin 2003.
8. Peter Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, édition révisée, Urbana, University of Illinois Press, 1979, p. 269, 274.
9. *Ibid.*, p. 416-419.
10. Déclaration de William 64X George au New York County District Attorney's Office (bureau du procureur du comté de New York), 18 mars 1965. Les interrogatoires de la police concernant l'enquête sur le meurtre de Malcolm X sont disponibles dans le dossier 871-65, série 1, au New York Department of Records and Information Services, Municipal Archives in the City of New York (MANY). Le dossier du procureur sur l'assassinat de Malcolm X est divisé en trois séries, selon des périodes chronologiques. La série 1 contient les pièces relatives à l'enquête de police et la mise en examen. La série 2 contient les documents du procès pour meurtre de 196. La série 3 réunit les appels des agresseurs condamnés, Norman Butler, Thomas Johnson, et Talmadge Hayer (alias Thomas Hagan). Les documents internes du FBI non classifiés et une copie de la décision intégrale du Grand Jury lors du procès pour le meurtre de Malcolm X dans la série 1 sont des pièces décisives. Les dossiers du procureur sont restés fermés au public jusqu'en 1993, date à laquelle ils ont été transférés aux archives municipales de la ville de New York. Pour une analyse complète du dossier judiciaire, voir Elizabeth Mazucci, *St. Malcolm's Relics : A Study of the Artifacts Shaped by the Assassination of Malcolm X*, Ph.D. dissertation, University of Columbia, 2005.
11. Lors de son interrogatoire par la police, on montra à Linwood X Cathcart les photos de Norman Butler et de Thomas Johnson, deux membres de la *Nation* arrêtés pour le meurtre de Malcolm X. Linwood X affirma ne pas reconnaître Johnson et Butler sur les photographies et qu'aucun des deux hommes n'était présent à la réunion de l'Audubon. Puis, de façon provocante, selon les dossiers de la police, Cathcart « en vint à dire que Malcolm X pouvait être comparé à Benedict Arnold puisqu'il était également un traître et qu'Allah prend soin de nous tous ». Voir Augurs Linwood C. Cathcart, interrogatoire par la police, 22 mars 1965, dossier 871-65, série 1, MANY.
12. Témoignage de Langston Savage devant le grand jury et interrogatoire par la police de New York de Langston Savage, 22 mars 1965, dossier 871-65, série 1, MANY.
13. Entretien avec James 67X Warden (également connu sous le nom de Abdullah Abdur Razzaq et de James Shabazz), 21 juillet 2003.
14. Officer William E. Confrey, « Interview of Mr. William Fogel, Manager of Audubon Ballroom, 21 février 1965 », dossier 871-65, série 1, MANY.
15. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, *op. cit.*, p. 418-419.
16. Transcription de l'adresse faite par Benjamin 2X Goodman (Benjamin Karim) à l'Audubon le 21 février 1965. Copie et bandes sonores en possession de l'auteur.
17. *Ibid.* Voir également Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, *op. cit.*, p. 271-273.
18. Transcription du discours de Benjamin 2X Goodman. Les remarques initiales de Malcolm X peuvent être entendues sur l'enregistrement.

19. NdT : *L'Autobiographie de Malcolm X* fut publiée en France en 1966 par Grasset, dans une traduction d'Anne Guérin. Cette édition française n'incluant pas la totalité de l'ouvrage original et la traduction étant parfois datée, nous avons choisi de nous référer principalement à l'édition américaine et de retraduire les passages cités.
20. NdT : Ossie Davis (1917-2005) acteur, producteur, réalisateur et scénariste africain-américain. Engagé dans le mouvement des droits civiques, il collecte des fonds pour les *Freedom Riders* et se lie à Martin Luther King. C'est lui qui annoncera le décès de W. E. B. Du Bois à la tribune de la marche sur Washington de 1963 et qui prononce l'éloge funèbre de Malcolm X.
21. Malcolm X et Alex Haley, *The Autobiography of Malcolm X*, New York, Ballantine, 1999, p. 462.
22. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, op. cit., p. 378.
23. Voir James Baldwin, *One Day, When I Was Lost : A Scenario Based on Alex Haley's The Autobiography of Malcolm X*, New York, Dell, 1972 (James Baldwin, *Le jour où j'étais perdu*, Paris, Syllepse, 2013) ; David Leeming, *James Baldwin : A Biography*, New York, Henry Holt, 1994, p. 297-299 ; Brian Norman, « Reading a closet screenplay : Hollywood, James Baldwin's Malcolm X and the threat of historical irrelevance », *African American Review*, vol. 39, n° 2, printemps 2005, p. 103-118.
24. Paul Deloney, « Black parlays in Capital hail Nixon and Thurmond », *New York Times*, 12 juin 1972.
25. William T. Strickland et Cheryl Y. Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, New York, Viking, 1994, p. 225.
26. Sam Roberts, « Dan Quayle, Malcolm X and American values », *New York Times*, 15 juin 1992.
27. NdT : Spike Lee, *Malcolm X*, 1992.
28. « Will the real Malcolm X please stand up ? », *Los Angeles Sentinel*, 7 janvier 1993.
29. Gerald Horne, « Myth and the making of Malcolm X », *American Historical Review*, vol. 98, n° 2, avril 1993, p. 448.
30. Manning Marable, *Living Black History : How Reimagining the African-American Past Can Remake America's Racial Future*, New York, Basic Civitas, 2006, p. 147.
31. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, op. cit., p. xxv.
32. *Ibid.*, p. 256.
33. *Ibid.*, p. xxv.
34. Voir l'analyse de la carrière criminelle de Detroit Red dans Rodnell P. Collins et Peter Bailey, *Seventh Child : A Family Memoir of Malcolm X*, New York, Kensington, 1998.

1. « Debout, puissante race ! » (1925-1941)

Earl Little Sr., le père de Malcolm X, voit le jour à Reynolds en Géorgie, le 29 juillet 1890¹. Fils d'un fermier, on le surnomme fréquemment Early. Il n'a été à l'école guère plus de trois années. Adolescent, il apprend la charpenterie et fait de ce métier son gagne-pain. En 1909, il épouse Daisy Mason, une Afro-Américaine de Géorgie, avec laquelle il a rapidement trois enfants : Ella, Mary et Earl Jr.

En 1910, Reynolds, petite ville de la corne sud-ouest de la Géorgie, ne compte que 1 200 habitants, mais abrite un important centre industriel avec une filature qui produit de 7 000 à 8 000 balles de coton chaque année². Et, comme partout dans le Sud, durant les décennies qui suivent la Reconstruction, c'est un endroit dangereux pour les Afro-Américains. Entre 1882 et 1927, les racistes blancs lynchent plus de 500 Noirs en Géorgie, l'État étant, après le Mississippi, le plus touché par ce type de crimes³. La dépression des années 1890, qui a durement frappé la Géorgie, a entraîné une vague de faillites deux fois plus importante que dans le reste des États-Unis. Les emplois se faisant rares, les travailleurs blancs qualifiés font face à la concurrence des Noirs, notamment dans les secteurs de la maçonnerie, de la charpenterie et de la construction mécanique⁴. Le statut de charpentier qualifié de Earl génère sans aucun doute des tensions avec les Blancs, au point que ses parents et ses amis craignent pour sa sécurité. Reynolds et les villes voisines ont en effet été le théâtre de plusieurs lynchages et d'innombrables actes de violence contre les Noirs.

De grande taille – il mesure plus de deux mètres –, musclé et à la peau très sombre, Earl Little s'oppose vivement aux Blancs qui n'apprécient pas les manières indépendantes qu'il affiche. Sa vie privée est presque aussi tumultueuse, la famille de Daisy n'appréciant ni son caractère bagarreur, ni la façon dont il traite sa femme.

Vers 1917, fatigué des disputes avec sa belle-famille et des menaces des Blancs, Earl abandonne sa jeune femme et ses enfants et se joint à la grande migration, débutée avec la Première Guerre mondiale, qui conduit les Noirs du Sud vers le Nord. Comme nombre de Noirs qui quittent la Géorgie ou les Caroline, il prend la route du Nord en suivant la voie de chemin de fer de la Seaboard Air Line. Il fait halte à Philadelphie, puis à New York, et s'installe enfin à Montréal⁵. Il ne se donne pas la peine de divorcer⁶.

C'est au sein de la petite communauté noire de Montréal, composée essentiellement de Caribéens, qu'Earl tombe amoureux de la belle Louisa Langdon Norton. Née à Saint Andrew, à la Grenade, en 1897, élevée par sa grand-mère maternelle, Mary Jane Langdon. Louise, prénom par lequel on

l'appelle, a le teint clair et de longs cheveux bruns. Ceux qui la rencontrent pensent qu'elle est blanche. La rumeur locale prétend qu'elle est née du viol de sa mère par un Écossais. Contrairement à Earl, elle a reçu une bonne éducation élémentaire anglicane et maîtrise aussi bien l'anglais que le français. Sérieuse et ambitieuse, elle a émigré au Canada à l'âge de dix-neuf ans à la recherche d'un avenir que sa petite île natale ne peut lui offrir⁷.

Il est possible que ce soit l'attraction des contraires qui a réuni Louise et Earl – bien qu'une explication tout aussi plausible puisse être trouvée dans leur attachement commun à la justice sociale, au bien-être de leur race et, de façon plus générale, à la politique. En 1917, les Noirs de Montréal créent une section de l'*Universal Negro Improvement Association and African Communities League* (UNIA), l'organisation fondée par Marcus Garvey, charismatique militant jamaïcain. Bien qu'elle ne soit reconnue par le mouvement qu'en juin 1919, la section de Montréal exerce une influence considérable sur les Noirs de la ville. Elle organise des réunions éducatives, des activités récréatives, des événements sociaux de toutes sortes et envoie des délégations aux congrès mondiaux⁸. Amoureux, les deux militants garveyistes se marient à Montréal le 10 mai 1919 et décident de consacrer leurs vies et leur avenir à la construction de l'UNIA aux États-Unis. Marcus Garvey aura une influence majeure sur leur vie et, une génération plus tard, sur celle de leur fils Malcolm.

À la veille de l'entrée des États-Unis dans la Première Guerre mondiale, la culture politique noire américaine est divisée en deux principaux courants idéologiques : les partisans de la conciliation (*accommodationists*) et les réformateurs. Ces divisions liées à la tactique, à la théorie et aux relations entre les races perdureront tout au long du siècle. Emmenés par l'éducateur et maître à penser conservateur Booker T. Washington, les partisans de la conciliation s'accommodent de la ségrégation raciale et ne remettent pas ouvertement en cause l'exclusion des Noirs du droit de vote ; ils préfèrent promouvoir le développement des entreprises, de la propriété de la terre, des écoles techniques et agricoles contrôlées par les Noirs. Les réformateurs, dont les figures de proue sont l'universitaire W. E. B. Du Bois et le journaliste militant William Monroe Trotter, luttent au contraire pour la reconnaissance pleine et entière des droits politiques et civiques pour les Noirs américains et plus généralement pour la fin de la ségrégation raciale. Comme Frederick Douglass, abolitionniste du 19^e siècle, ils croient au démantèlement des barrières séparant Noirs et Blancs dans la société. En 1910, la fondation de la *National Association for the Advancement of Colored People* (NAACP), organisation réformatrice dirigée par W. E. B. Du Bois, et la mort en 1915 de Booker T. Washington donnent aux réformateurs un avantage sur leurs rivaux conservateurs⁹.

C'est dans ce moment d'intenses débats politiques que Marcus Garvey arrive à New York, le 24 mars 1916. Né à la Jamaïque en 1887, il a été imprimeur et journaliste dans les Caraïbes, en Amérique centrale et en

Angleterre. Il est venu aux États-Unis à la demande de Booker T. Washington afin de récolter des fonds pour la création d'une université à la Jamaïque. Bien que ce projet n'ait pas abouti, il propulse le flamboyant jeune homme vers une mission différente : la fondation d'un nouveau et ambitieux mouvement politique et social pour les Noirs. Nourri des idées conservatrices de Booker T. Washington, Marcus Garvey ne s'oppose alors ni aux lois ségrégatives ni aux écoles séparées, mais combine habilement ces idées avec une violente attaque contre le racisme et le pouvoir colonial blancs.

Contrairement à la NAACP, qui s'appuie sur une classe moyenne noire en pleine ascension, Garvey recrute parmi les Noirs pauvres, les ouvriers et les ouvriers agricoles. Après avoir établi une petite base militante à Harlem, il sillonne le pays pendant une année entière pour appeler les Noirs à se considérer comme une « race puissante » et les exhorter à unir leurs efforts non seulement avec les Noirs des Caraïbes, mais également avec ceux d'Afrique. Dans un langage sans compromis, il prêche l'estime de soi ainsi que la nécessité pour les Noirs de créer leurs propres organisations et institutions éducatives, culturelles et religieuses afin d'inspirer et de soutenir leurs familles¹⁰. La branche new-yorkaise de l'UNIA est formellement créée en janvier 1918, et au cours de la même année, Garvey lance son propre journal, *Negro World* [Le monde noir]. L'année suivante, l'UNIA ouvre à Harlem un quartier général international, dans un immeuble baptisé Liberty Hall¹¹.

L'adhésion enthousiaste au capitalisme et à son évangile du succès est au centre du discours de Garvey : la maîtrise de soi, le pouvoir de la volonté et le dur labeur sont les clés de l'élévation des Noirs américains. « Ne vous trompez pas, disait-il à ses partisans, la richesse est force, la richesse est pouvoir, la richesse est influence, la richesse est justice et liberté, elle est le véritable droit humain¹². » L'objectif de l'*African Communities League* est de mettre en place, selon ses propres mots, « des commerces et des services mais aussi de s'engager dans la vente en gros et en détail de toutes sortes de biens ». Ces activités sont d'abord mises en place à Harlem où l'*African Communities League* ouvre des épiceries et des restaurants et finance l'achat d'une blanchisserie industrielle. En 1920, Garvey crée la *Negro Factories Corporation* pour encadrer les entreprises de plus en plus nombreuses du mouvement¹³. Mais son projet le plus connu et le plus controversé est la Black Star Line, une compagnie de navigation à laquelle participent financièrement des dizaines de milliers de Noirs, qui achètent des actions d'une valeur de 5 à 10 dollars. Paradoxalement, toutes ces activités dépendent de l'existence *de facto* de la ségrégation raciale, qui limite toute possibilité de concurrence avec les entreprises blanches, celles-ci refusant d'investir dans les ghettos urbains.

La séparation raciale prêchée par Garvey est fondamentale dans sa conception de la marche en avant du peuple noir, non seulement aux États-Unis, mais dans le monde entier. Son programme est un mélange disparate d'idées issues de sources aussi variées que Frederick Douglass, Andrew

Carnegie, Ralph Waldo Emerson, Horatio Alger et Benjamin Franklin, qu'il réunit dans la perspective de construire un espace séparé des Blancs. Les Noirs ne parviendront jamais à se respecter en tant que peuple s'ils continuent à dépendre des autres pour l'emploi, les affaires et les questions financières. À l'instar de Booker T. Washington, Garvey considère que la ségrégation ne disparaîtra pas rapidement. De ce fait, il semble logique de transformer ce mal inévitable en clé de voûte du progrès collectif. Les Noirs se doivent ainsi de rejeter les distinctions de classe, de religion, de nationalité et d'ethnicité qui ont traditionnellement divisé leurs communautés.

Les peuples d'ascendance africaine appartiennent tous selon eux à une « nation » transnationale, à une race globale partageant une destinée commune. En 1914, le premier manifeste de l'UNIA fixe comme objectif aux Noirs et aux afro-descendants « l'établissement d'une confraternité raciale universelle ; la promotion de l'esprit de race, de la fierté et de l'amour ; d'aider à civiliser les tribus arriérées d'Afrique¹⁴ ». Plus tard, de nombreux membres de la classe moyenne noire rejeteront le garveyisme dans lequel ils ne voient qu'une utopie sans espoir de retour vers l'Afrique, évacuant sa dimension globale et radicale. Garvey conçoit l'Ancien et le Nouveau Monde comme inextricablement liés : les Noirs des Caraïbes et des États-Unis ne pourront jamais se libérer tant que l'Afrique elle-même ne sera pas libre. Le panafricanisme – c'est-à-dire la croyance en l'indépendance politique de l'Afrique et de tous les États coloniaux dans lesquels vivent des Noirs – demeure l'objectif premier.

Garvey pense par ailleurs que la création d'un mouvement de masse nécessite une révolution culturelle. Des générations de Noirs ont subi l'esclavage, la ségrégation et le colonialisme, développant chez eux un sentiment largement répandu de soumission à l'autorité blanche. Le pouvoir noir dépend donc de la mise en œuvre de pratiques – et particulièrement le développement d'une culture noire unifiée – destinées à rétablir l'estime de soi et le sens de la communauté. Le « nationalisme culturel » occupe ainsi une place centrale dans son projet. Les garveyistes apportent leur soutien à des manifestations littéraires, publiaient les écrits de leurs partisans, organisaient des débats et des concerts, et défilaient derrière des bannières aux couleurs éclatantes : noir, rouge et vert¹⁵. Ils sont encouragés à composer des hymnes nationalistes dont le plus populaire reste le *Universal Ethiopian Anthem* au refrain puissant, bien que maladroit :

En avant, en avant pour la victoire / Que l'Afrique soit libre / En
avant à la rencontre de l'ennemi / Avec la puissance/ Du rouge,
du noir et du vert.

Garvey comprend l'importance du spectacle et le met à profit pour construire la culture de son mouvement. Les slogans exaltés et les uniformes colorés donnent aux Africains-Américains pauvres un sentiment d'importance historique et une gravité qui les soulèvent de fierté et d'émotion.

En 1921, à l'occasion d'un rassemblement à Harlem, 6 000 garveyistes lancent l'« inauguration de l'Empire d'Afrique ». Garvey y est couronné président général de l'UNIA et président provisoire de l'Afrique, constituant ainsi avec un souverain et un suprême vice-souverain la famille régnante de l'empire. Les dirigeants garveyistes se voient conférer des titres comme « Chevaliers du Nil, chevaliers de l'Ordre du mérite d'Éthiopie et Ducs du Niger et d'Ouganda¹⁶ ». Que le mouvement de Garvey ne contrôle aucun territoire, en Afrique coloniale ou aux Caraïbes, n'est nullement un problème. Les Noirs se considèrent comme une noblesse en exil œuvrant à l'expulsion des Européens de la mère patrie dont ils revendiquent l'héritage.

L'UNIA intègre des motifs issus de divers rituels religieux afro-américains. Bien que catholique de naissance, Garvey considère que les peuples africains doivent embrasser un Dieu et une théologie de la libération noirs. Ce choix n'implique pas ouvertement le rejet du christianisme, bien qu'il ait pu déclarer à l'occasion d'une manifestation : « Nous nous sommes prosternés devant un faux dieu [...]. Nous voulons un dieu qui soit le nôtre et offrir cette nouvelle religion aux Noirs du monde entier¹⁷. » En 1929, Garvey va plus loin encore en déclarant que l'*Universal Negro Improvement Association* est « fondamentalement une institution religieuse¹⁸ ».

Le garveyisme offre un environnement social positif propre à renforcer les foyers et les familles noirs confrontés chaque jour aux préjugés raciaux. Comme dans tout mouvement social aspirant à prendre en compte toutes les dimensions de la vie quotidienne, les membres enthousiastes nouent bien souvent des relations d'étroite camaraderie au sein du groupe. Quelle que soit la raison à l'origine du rapprochement entre Earl Little et Louise Norton, ils partagent désormais une même foi dans les idées de Garvey qui va les unir pour les années à venir. Ils s'installent d'abord au sein de la communauté noire de Philadelphie, où ils resteront près de deux ans. En 1918, Philadelphie est devenue une place forte du développement des activités de l'UNIA. Les effectifs de la section explosent rapidement : entre 1919 et 1920, plus de 10 000 personnes, la plupart issues de la classe ouvrière et des couches pauvres, rejoignent l'organisation locale, plaçant Philadelphie juste derrière New York en nombre d'adhérents¹⁹.

À Philadelphie, l'aspect religieux du garveyisme contribue à la popularité du mouvement, notamment grâce à l'autorité du charismatique dirigeant de la section locale, le révérend James Walker Hood Eason. Eason et ses partisans ont fondé en 1918 leur Église, la *People's Metropolitan African Methodist Episcopal Zion Church*. Déçus par le faible militantisme de la NAACP, Eason et ses troupes rejoignent Garvey. Son ascension est immédiate. En 1919, sans consulter sa congrégation, le pasteur vend l'église à la Black Star Line de Garvey pour 25 000 dollars. L'année suivante, au cours du premier congrès international des peuples noirs du monde, Garvey le nomme « Dirigeant des Nègres américains ». « Silver-tongued Eason », comme on l'appelle, est choisi par le *Liberty Party* de Harlem comme candidat à l'élection

présidentielle de 1920²⁰. Devant une foule de plus de 20 000 personnes rassemblée au Madison Square Garden pour la convention du parti, Eason souligne la dimension internationale de la mission de l'UNIA : « Nous parlons d'un point de vue mondial, déclare-t-il, nous ne représentons pas le Nègre anglais ou français [...], nous représentons tous les Nègres²¹. »

En 1920, l'UNIA compte une centaine de milliers d'adhérents dans le monde entier, répartis dans plus de 800 branches ou sections²². Si les garveyistes revendiquent avec enthousiasme plusieurs millions de membres, une estimation plus objective laisse penser que dans les années 1920 et 1930, le mouvement compte plus d'un million de membres, ce qui en fait l'un des plus importants mouvements de l'histoire noire²³.

L'UNIA n'a jamais revendiqué d'affiliation religieuse précise, mais étant donné qu'Earl Little a tout au long de sa vie appartenu à l'Église baptiste noire, l'aspect religieux du garveyisme revêt chez lui une résonance particulière. Et personne d'autre ne l'a mieux incarné qu'Eason. Earl et Louise assistent à de nombreuses conférences et réunions, à Philadelphie ou à Harlem. Eason y est souvent l'orateur vedette, et c'est à son contact qu'Earl apprend à prendre la parole en public. Le mouvement se développe tout comme la famille Little : le 12 février 1920, Louise donne naissance au premier enfant du couple, Wilfred. La famille ne va pas résider encore bien longtemps à Philadelphie. L'UNIA a en effet l'habitude de sélectionner les jeunes militants dotés de qualités d'organisateur, et c'est ainsi qu'au cours de l'année 1921, les Little acceptent de traverser la moitié du continent pour développer un nouvel avant-poste de l'organisation à Omaha dans le Nebraska.

Leur nouvelle affectation coïncide avec la renaissance explosive du Ku Klux Klan au cœur de l'Amérique. Créé au lendemain de la Guerre civile, le premier Klan était une organisation suprématiste et milicienne blanche qui utilisait la violence et la terreur, essentiellement contre les Africains-Américains nouvellement libérés. Le second Klan, porté par la vague de xénophobie qui gagne les Américains blancs après la Première Guerre mondiale, élargit ses cibles et s'en prend désormais aux juifs, aux catholiques, aux Asiatiques et aux « étrangers » non européens. Au Nebraska, la branche locale, baptisée *Klavern Number One*, est créée au début de l'année 1921. Avant même la fin de l'année, l'État compte 24 groupes du même genre et une moyenne de 800 nouvelles adhésions par semaine. Leurs réunions bénéficient d'une large publicité et, en 1923, le Klan atteint les 45 000 membres²⁴. Au cours de cette même année, les manifestations, les défilés et les croix enflammées deviennent monnaie courante dans tout l'État. Selon l'historien local, Michael W. Schuyler, en 1924, la convention du Ku Klux Klan de l'État qui se tient au centre-ville de Lincoln « rassemble 1 100 hommes du Klan en robe blanche. Les dignitaires du Klan se déplacent en voiture découverte ; des chevaliers cagoulés, portant souvent des drapeaux américains, marchent ; d'autres sont à cheval²⁵ ». Le Klan n'est pas à l'époque

le groupe clandestin qu'il deviendra quelques décennies plus tard.

La petite communauté noire d'Omaha se sent assiégée. Quelques militants ont déjà rejoint la NAACP et utilisent leur journal, le *Monitor*, pour appeler les Blancs sympathisants à se joindre à eux contre le Klan. En septembre 1921, le *Monitor* écrit : « Avec les efforts combinés des juifs, des catholiques et des étrangers, le Klan peut s'attendre à la bataille de sa vie. S'il veut un affrontement sanglant, les alliés sont prêts à la bataille. Si la guerre est une guerre sociale et industrielle, les alliés sont prêts à la mener. L'ennemi commun rassemblera les alliés²⁶. » Reste que la NAACP peine à donner une traduction concrète de sa rhétorique face aux collusions de la machine politique bien huilée de l'Amérique du Midwest. En janvier 1923, la coalition anti-Ku Klux Klan pétitionne auprès du Congrès de l'État du Nebraska pour que celui-ci qualifie de hors-la-loi ceux des citoyens qui tiennent des réunions publiques en « se déguisant pour dissimuler leur identité ». La coalition demande aussi que la police locale protège les personnes accusées de crime et qui sont censées être placées sous leur protection. Si la loi est adoptée par 65 voix contre 34 par la Chambre, elle n'obtient pas la majorité nécessaire des deux tiers au Sénat de l'État, en raison de l'influence du Klan²⁷.

En 1923, 2 à 3 millions d'Américains blancs – parmi lesquels on trouve des figures politiques en pleine ascension comme Hugo Black de l'Alabama et Robert Byrd de la Virginie-Occidentale – sont membres du Klan, qui constitue alors une force politique nationale²⁸. L'organisation secrète, dont les membres appartiennent aussi bien au Parti démocrate qu'au Parti républicain, fait et défait les majorités électorales dans les Chambres de nombreux États et dans des centaines de municipalités. Sa présence considérable conduit Garvey à conclure que le Klan est à la fois le visage et l'âme de l'Amérique blanche. En 1922, il explique ainsi à ses partisans réunis au Liberty Hall que le Ku Klux Klan est « le gouvernement invisible des États-Unis » et qu'il représente « largement les sentiments de tous les véritables Américains blancs²⁹ ». Dès lors, en déduit-il, la chose la plus sensée à faire est de négocier avec lui – ce qui a lieu lors d'une rencontre tristement célèbre avec un dirigeant du Klan, Edward Young Clarke. D'un point de vue pratique, les deux organisations partagent le même point de vue sur une question importante : elles sont opposées au mariage interracial et aux relations entre les races. D'importantes personnalités du mouvement garveyiste critiquent cependant l'initiative de leur leader, tandis que d'autres, dépitées, quittent l'UNIA. Plus nombreux encore sont les membres qui critiquent la gestion chaotique des affaires commerciales de l'organisation, comme la Black Star Line, et qui condamnent les méthodes autoritaires de direction. Beaucoup d'anciens membres de l'UNIA se regroupent derrière le révérend Eason, qui crée son propre groupe, l'*Universal Negro Alliance*, dont la popularité dans certains quartiers excède rapidement celle de Garvey.

Les garveyistes loyaux ripostent en isolant et, parfois, en éliminant les opposants. Fin 1922, Eason est à La Nouvelle-Orléans pour mobiliser ses

partisans. Après avoir pris la parole à la Saint John's Baptist Church, il est agressé, au milieu de centaines d'admirateurs, par trois assaillants qui lui tirent des balles dans le dos et dans la tête. Il s'accroche à la vie pendant plusieurs jours avant de décéder le 4 janvier 1923. Aucune preuve ne permet d'établir un lien direct entre Garvey et le meurtre ; certains loyalistes de premier rang, dont Amy Jacques Garvey, son éloquente et ambitieuse seconde épouse, sont beaucoup plus brutaux que leur chef et peuvent avoir été impliqués dans l'assassinat de Eason³⁰.

Ni les dissensions au sein de la direction nationale de l'UNIA, ni les imprévisibles embardées idéologiques de leur dirigeant ne découragent Louise et Earl. La vie du jeune couple est difficile ; ils ont peu de ressources et Louise a donné naissance à deux autres enfants, Hilda en 1922 et Philbert en 1923. Pour subvenir aux besoins de sa famille, Earl travaille comme charpentier, chasse des oiseaux, élève des lapins et des poulets dans son arrière-cour. Mais son activité permanente au profit de la cause de Garvey effraie les Noirs de la ville qui craignent les représailles du KKK³¹. Les responsabilités d'Earl dans le mouvement l'obligent à des déplacements à plusieurs centaines de kilomètres de chez lui. Au cours de l'hiver 1925, des hommes du Klan arrivent à cheval, cagoulés, au milieu de la nuit devant la maison des Little. Louise, à nouveau enceinte, leur fait courageusement face sur le perron de la maison. Lorsqu'ils exigent qu'Earl sorte de la maison, elle leur répond être seule avec ses trois enfants en bas âge, son mari étant parti prêcher à Milwaukee. L'absence de leur cible ayant contrecarré leur projet, les miliciens avertissent Louise qu'elle et toute sa famille doivent quitter la ville, car le « désordre semé » par Earl dans la communauté noire d'Omaha ne sera plus toléré. Pour appuyer leur message, ils brisent les vitres de toutes les fenêtres de la maison. « Puis ils sont repartis, écrit Malcolm se souvenant de ce qu'on lui a raconté de l'événement, avec leurs torches éclairant la nuit, aussi subitement qu'ils étaient apparus³². »

Les activités du Klan dans le Nebraska culminent au milieu des années 1920. Ses membres se comptent alors par dizaines de milliers et sont issus de presque toutes les classes sociales. Créée en 1925, la branche féminine organise des chorales et des conférences données par des femmes porte-parole du mouvement, et défile dans la rue aux côtés de son homologue masculin. Des milliers d'enfants blancs sont également mobilisés : les garçons au *Junior Klan* et les filles aux clubs *Tri-K*. L'influence du Klan dans le Nebraska, et notamment à Omaha, est immense ; certaines Églises blanches acceptant par exemple que le Klan interrompe les services religieux. En 1925, tout est fait pour que la convention annuelle du Klan de l'État coïncide avec la Foire du Nebraska, dans la ville de Lincoln. Des croix y sont brûlées tandis que lors du défilé du Klan, 1 500 marcheurs suivent les chars du mouvement, avant de rejoindre un pique-nique rassemblant 25 000 personnes³³.

C'est dans ce terrible contexte que, le 19 mai 1925, Louise donne naissance à son quatrième enfant à l'University Hospital d'Omaha. Le

septième enfant d'Earl est baptisé Malcolm³⁴.

Malgré les menaces permanentes, les Little continuent à militer pour renforcer l'UNIA sur place. Le samedi 8 mai 1926, sa branche locale organise un meeting avec « M. E. Little » comme principal orateur. Louise, qui officie comme secrétaire, note : « Notre section est petite mais assez dynamique pour contribuer à la tâche considérable qui nous attend³⁵. » Cependant, au cours de l'automne 1926, ils arrivent à la conclusion que leur communauté, harcelée par les attaques du Klan, ne peut mener à bien la construction d'une organisation militante. Les problèmes que connaît l'UNIA au plan national aggravent encore leurs difficultés. Depuis plusieurs années, en effet, le ministère de la justice poursuit avec agressivité ses dirigeants et, en 1923, Garvey est reconnu coupable de fraude postale dans le cadre du financement de la Black Star Line³⁶. Condamné à cinq ans de prison, il passe les deux années suivantes à épuiser toutes les possibilités de recours avant d'être incarcéré, en février 1925, à la prison fédérale d'Atlanta. Dans de nombreuses agglomérations urbaines, particulièrement dans le Nord-Est, son emprisonnement provoque des scissions et des départs massifs, dans le Sud rural et dans le Midwest, en même temps que des milliers de personnes continuent de rejoindre le mouvement. Les garveyistes loyaux adressent des courriers d'encouragement et des fonds, tant aux sections locales qu'aux instances nationales, et lancent des appels pour obtenir l'annulation de la condamnation de Garvey³⁷.

Louise, Earl et leurs quatre enfants déménagent alors à Milwaukee, dans le Wisconsin, un centre urbain où vit une communauté afro-américaine en pleine expansion. Entre 1923 et 1928, les industries de la ville embauchent en effet des centaines de nouveaux travailleurs, et les Noirs y affluent en masse. Estimée en 1923 à 5 000 personnes, la population noire de la ville aura augmenté de 50 % à la fin de la décennie. Le salaire quotidien moyen d'un travailleur y est alors de 7 dollars, ce qui est beaucoup plus que dans de nombreuses autres villes³⁸. La vitalité des entrepreneurs noirs de Milwaukee et la solidarité raciale attirent également les Little. Des restaurants, des entreprises de pompes funèbres, des pensions et des hôtels sont détenus par des Noirs, et beaucoup de ces propriétaires considèrent leurs efforts comme la réalisation du « rêve de la ville noire dans la ville³⁹ ».

Bien que les relations entre Garvey et la direction nationale de la NAACP soient tendues, voire hostiles, les deux organisations partagent souvent des positions similaires au plan local sur toute une série de questions, et elles sont disposées à collaborer. En dépit de leurs visions différentes de l'avenir des relations entre les races, elles partagent le même point de vue sur les nécessités immédiates : mettre un frein aux violences racistes et offrir plus d'emplois aux Noirs. En 1922, par exemple, afin d'éviter des conflits raciaux parmi les grévistes, la section locale de Milwaukee de l'UNIA rédige avec le

soutien de la NAACP une motion qui s'oppose à l'emploi des Noirs comme briseurs de grève dans les entreprises de chemins de fer de la région⁴⁰. Au début des années 1930, la centaine d'adhérents revendiqués en 1922 par la section de l'UNIA ont été rejoints par plus de 400 nouveaux membres. Ce succès est largement dû aux efforts d'un pasteur, le révérend Ernest Bland. Sous sa direction, la section locale développe une stratégie en direction des travailleurs pauvres, organise des défilés et des événements culturels et ouvre son propre Liberty Hall. Beaucoup des dirigeants de l'UNIA de Milwaukee adhèrent également au *Socialist Party* et, contrairement à ce qui se passe sur le plan national, ils participent fréquemment aux manifestations pour les droits civiques et aux campagnes pour permettre aux Afro-Américains d'accéder à des charges électives⁴¹. Membre actif de l'*International Industrial Club*, une organisation de la classe ouvrière noire, Earl Little y occupe des responsabilités ; c'est à ce titre, plutôt que comme dirigeant de l'UNIA que, le 8 juin 1927, il écrit avec deux autres responsables une lettre au président Calvin Coolidge pour demander la libération de Garvey⁴². Peu après l'envoi de cette requête, les Little quittent la ville, leur départ ayant été retardé par la naissance d'un nouvel enfant, un garçon prénommé Reginald⁴³.

La famille s'installe ensuite à East Chicago, dans l'Indiana. Cette étape est brève, car l'État s'avère être une autre place forte du Ku Klux Klan. En 1929, les Little déménagent à nouveau et s'installent à la périphérie de Lansing, dans le Michigan. Ils y achètent une ferme à deux étages, située sur un petit terrain partagé avec deux autres propriétaires. Curieusement, il y a peu de Noirs dans le voisinage. Les Little ne se sont pas aperçus que l'acte de propriété de la maison contient une clause interdisant sa vente à des Noirs. Pendant plusieurs mois, leurs voisins blancs, informés de l'existence de cette clause, vont tenter de les faire déguerpir. Un juge local ayant instruit leur requête, Earl contacte un avocat et fait appel⁴⁴. Toutefois, l'attente d'une décision de justice ne satisfait pas les racistes locaux et, très tôt dans la matinée du 8 novembre, la maison des Little est soufflée par une explosion. Earl en attribue la responsabilité à des hommes blancs, qu'il est incapable d'identifier, qui ont aspergé l'arrière de la maison d'essence avant d'y mettre le feu. En quelques secondes, les flammes et la fumée épaisse engloutissent la ferme. Malcolm, âgé de quatre ans, et ses frères et sœurs ont revécu ces instants toute leur vie.

Nous avons entendu un grand boum, se souvient Wilfred. Lorsque nous nous sommes réveillés, le feu était partout, tout le monde courrait, se rentrait dedans et se cognait dans les murs. Je pouvais entendre ma mère et mon père crier ; ils voulaient s'assurer que nous nous étions tous regroupés pour nous faire sortir. Le feu se propageait si vite qu'ils n'ont pu emporter quoi que ce soit. Ma mère est retournée dans la maison pour aller chercher nos draps et nos couvertures, qu'elle a ramassés pour les lancer sur le perron avant de les jeter dans la cour. Elle a commis

l'erreur de déposer ma petite sœur sur le dessus d'une sorte de couverture et des effets qui avaient été déposés avant de retourner dans la maison. Lorsqu'elle en est sortie, elle n'a plus vu le bébé – en fait, ce qui s'était passé, c'est qu'on avait posé quelque chose sur lui qui l'avait recouvert. Ma mère est presque devenue folle. Ils ont dû la plaquer au sol pour l'empêcher de retourner dans la maison. Et puis, le bébé s'est mis à pleurer et tout le monde a compris où il était⁴⁵.

Terrorisées, les membres de la famille se blottissent les uns contre les autres dans la nuit froide. Fou furieux, se rappelle Wilfred, Earl « a tiré sur quelqu'un qui selon lui s'enfuyait de la maison⁴⁶ ». Aucun véhicule de pompier ne viendra les secourir, laissant la maison brûler entièrement.

La police désigne le détective George W. Waterman pour enquêter sur l'incendie. Les voisins blancs lui expliquent que le propriétaire d'une station d'essence, Joseph Nicholson, a appelé les pompiers, mais que ces derniers ont refusé de se déplacer. Des rumeurs commencent à circuler dans le voisinage prétendant que c'est Earl lui-même qui a provoqué l'incendie. Waterman décide alors de faire de cette rumeur le fil conducteur de son enquête. Ses soupçons sont renforcés lorsqu'il apprend qu'Earl a souscrit une assurance de 2 000 dollars pour la maison auprès de la Westchester Fire Insurance Company, ainsi qu'une autre de 500 dollars pour ses biens mobiliers auprès de la Rouse Insurance Company. Waterman et un autre enquêteur interrogent ensuite Nicholson, qui prétend que la nuit précédant l'incendie, Earl lui a donné un revolver. Nicholson apporte le revolver dont le barillet ne contient que cinq balles sur les six. Entre-temps, sans abri, les Little se sont installés à Lansing dans la famille d'un nommé Herb Walker. Le soir même, Waterman se rend jusque chez Walker et, en l'absence d'Earl, interroge Louise qui explique ne pas s'être rendue compte que la maison brûlait jusqu'au moment où son mari l'a réveillé. C'est ensuite autour de Wilfred, âgé de neuf ans, d'être interrogé. Il fait nuit lorsqu'Earl regagne le domicile de Walker. Les détectives le font sortir de la maison pour l'interroger dans leur voiture. Parce que ses réponses ne coïncident pas exactement avec celles de Louise et de Wilfred, expliquera plus tard Waterman, « nous avons décidé de placer M. Little en détention pour poursuivre l'enquête ». La police est désormais persuadée qu'Earl Little a lui-même incendié sa maison pour toucher l'argent de l'assurance. Mais la thèse policière rencontre un problème : le procureur considère qu'il n'y a pas assez de preuves pour engager des poursuites. Il est néanmoins poursuivi pour la détention d'une arme sans permis et plaide non coupable ; la caution est fixée à 500 dollars. L'examen du dossier, peu solide, est ajourné à plusieurs reprises par le bureau du procureur du comté qui décide finalement, le 26 février 1930, de la classer sans suite⁴⁷.

Le rapport final de Waterman n'indique pourtant pas que l'enquête sur l'incendie criminel est close. Au moment du sinistre, l'avocat des Little a déjà engagé un recours concernant leur expulsion auprès de la Cour suprême de

l'État du Michigan et, en outre, Earl a laissé expirer une de ses polices d'assurance. Au lendemain du sinistre, il s'est rendu chez le courtier pour payer sa prime d'assurance en retard sans lui indiquer qu'un incendie venait de détruire sa maison. Une telle attitude, marquée par la précipitation, indique qu'il n'a probablement pas provoqué l'incendie : si telle avait été son intention, il se serait assuré d'avoir payé toutes ses primes d'assurance⁴⁸.

La destruction de la maison d'une famille noire par des racistes blancs n'est pas chose rare dans le Midwest à cette époque. En 1923, la Cour suprême du Michigan a confirmé la légalité des clauses de restriction raciale pour la vente de biens immobiliers privés. La plupart des Blancs du Michigan considèrent que les Noirs ne doivent pas avoir le droit d'acheter des maisons situées dans des zones à majorité blanche. Ainsi, en juin 1925, le Dr Ossian Sweet et sa femme Gladys, voulant échapper au plus grand ghetto de Détroit, connu comme le « Derrière noir » (*Black Bottom*), ont acheté une maison à East Detroit, un quartier blanc, pour 18 500 dollars, alors que le prix du marché pour la modeste maison est en dessous de 13 000 dollars. La nuit qui suit leur installation, malgré la présence d'un inspecteur de police, des centaines de Blancs en colère se rassemblent autour de la maison et lancent des pierres et des briques sur les fenêtres. Des amis de la famille Sweet tirent sur la foule en furie, tuant un homme et en blessant un autre. Ossian, Gladys et neuf autres personnes sont inculpés de meurtre. Le NAACP se saisit de cette affaire et engage un avocat célèbre, Clarence Darrow. Malgré un jury entièrement blanc, huit des onze inculpés sont acquittés. Les jurés ne parvenant pas à se mettre d'accord sur le sort des trois inculpés restants, le juge prononce un non-lieu et les Sweet sont libérés⁴⁹.

L'incendie n'a pas entamé la détermination d'Earl Little. Il est désormais un maître charpentier expérimenté et dispose des qualifications nécessaires pour construire une nouvelle maison. Quelques mois plus tard, les Little trouvent à bon marché un terrain de six acres situé près d'un grand bois, à l'extrême sud de Lansing, près d'un complexe scolaire qui deviendra plus tard une partie de la Michigan State University. La propriétaire du terrain, une veuve blanche, est d'accord pour leur vendre. Mais quelques mois plus tard, les Little apprennent que la moitié de la propriété a été mise sous séquestre par l'administration fiscale, la propriétaire ne s'étant pas acquittée des taxes ; la loi se mettant à nouveau en travers de leur chemin, les Little finissent par abandonner ce terrain litigieux⁵⁰.

Alimentée par ces déboires incessants, la colère d'Earl est largement canalisée dans ses activités au service de l'UNIA. Entre-temps, Malcolm, âgé de cinq ans, est devenu le préféré de ses enfants ; il l'emmène aux rassemblements qui se tiennent habituellement chez l'un des membres du mouvement. Ces réunions attirent rarement plus d'une vingtaine de personnes, mais sont empreintes de l'énergie puissante et enthousiaste qu'insuffle Earl. Malcolm en gardera un souvenir très net : « Les réunions se terminaient toujours sur ces mots, que répétait plusieurs fois mon père et que les gens

psalmodiaient après lui : « Debout, puissante race, tu peux accomplir tout ce que tu veux »⁵¹. »

Cependant, à Lansing, comme à Omaha, Earl peine à recruter. Bien que l'implantation des premières familles noires dans les environs remonte à 1850, la communauté noire ne compte en 1910 que 354 personnes – soit 1,10 % de la population de la ville. La majorité d'entre eux est originaire du « Haut Sud » – du Kentucky, de Virginie-Occidentale et du Tennessee – tandis que 20 % viennent du Canada. La migration de millions d'Africains-Américains venus du Sud profond (qui commence aux alentours de 1915) amène un flot régulier de Noirs pauvres à Lansing, la capitale de l'État du Michigan : ils seront 1 409 à y vivre en 1930. Les divisions de classe émergent rapidement. Les premières vagues d'immigrants ont un niveau d'éducation et de qualification professionnelle relativement élevé. Dans les années 1890, la majorité d'entre eux est propriétaire de leur maison, certains sont de petits entrepreneurs et ils vivent essentiellement dans des quartiers racialement mixtes. On y trouve des maçons, des camionneurs, des charpentiers, des plâtriers ou des peintres en bâtiment. Au tournant du siècle, seuls 10 % des hommes sont rangés dans la catégorie « non qualifiés et semi-qualifiés ». En revanche, la plupart de ceux qui arrivent après 1915 n'ont, pour ainsi dire, aucun métier, et leur afflux massif développe un sentiment d'invasion, suscitant de nouvelles lois qui approfondissent les divisions raciales.

À la fin du 19^e et au début du 20^e siècles, moment d'émergence des lois ségrégatives, on assiste dans de nombreux États, dont le Michigan, au développement des restrictions raciales contractuelles pour les hypothèques des maisons privées. Ces dispositions ont pour conséquence d'obliger la deuxième vague d'immigrants noirs à s'installer dans un quartier pauvre au centre-ouest de Lansing⁵². Les Noirs ont le droit de vote, mais ils voient leurs droits civiques et légaux restreints par d'autres biais. Plus tard, sans exagérer outre mesure, Wilfred Little expliquera que dans le Michigan des années 1920 et 1930, les Noirs vivaient « comme dans le Mississippi [...]. Devant le juge ou face à la police, c'était pareil que là-bas dans le Sud »⁵³.

Les Blancs évincent les Noirs qui résistent à la discrimination raciale. Parce qu'il s'obstine à les pousser à s'organiser, Earl Little est considéré comme un fauteur de troubles⁵⁴. Il attribue ses difficultés à trouver un emploi stable à la classe moyenne noire de Lansing, méfiante envers les garveyistes. Il donne fréquemment des sermons dans les églises noires, et les maigres sommes qu'il en retire assurent la survie financière de la famille. Malcolm apprend alors à avoir peu de considération pour les citoyens sérieux venus écouter son père. Les dirigeants noirs de Lansing se font des illusions, pense-t-il, sur la véritable place qu'ils occupent dans la société. « Je ne connais aucune autre ville [que Lansing] qui abrite un nombre aussi élevé de ces Noirs « bourgeois », suffisants et malavisés –, le type même du Noir intégrationniste, obsédé par ses signes extérieurs de richesse », écrira

Malcolm. Encore que cette bourgeoisie noire n'a aucune des ressources nécessaires pour constituer une véritable classe dominante : « L'*élite* véritable, expliquera Malcolm dans *L'Autobiographie*, les *grosses huiles*, les *porte-parole de la race noire* étaient les serveurs du Country Club de Lansing ou les cireurs de chaussures de la Chambre des députés⁵⁵. » Il n'use pas ici de sarcasmes car, après tout, ces hommes sont ses semblables.

À la fin des années 1920, ce qui a été un mouvement de masse, l'organisation de Garvey, se désintègre dans la plupart des grandes villes américaines. Le quartier général de l'UNIA à Harlem, le Liberty Hall, est vendu aux enchères en 1927 et, en novembre de la même année, le président Coolidge commue la condamnation de Garvey pour l'expulser à titre définitif du pays, sans droit de retour. Garvey arrive à la Jamaïque le 10 décembre et s'emploie immédiatement à consolider les restes de son organisation. L'année suivante, avec Amy Garvey, il entreprend une tournée internationale au cours de laquelle il parle devant des milliers de personnes en Angleterre, en Allemagne, en France, en Belgique et au Canada. À la Jamaïque, les garveyistes fondent le *People's Political Party* et lancent le quotidien *Blackman*⁵⁶. Dans les Caraïbes et en Afrique, ainsi que dans les communautés noires des petites villes des États-Unis et dans celles des zones rurales et isolées, le garveyisme continue ainsi de se développer.

Détroit continue d'être la Mecque du garveyisme, sans doute parce que les milliers d'immigrants pauvres venus du Sud constituent la majorité de la classe ouvrière noire de la ville. En 1924, le mouvement évalue à 7 000 le nombre de ses adhérents⁵⁷. Ces émigrants, âgés en majorité de vingt à quarante-quatre ans, sont pour la plupart célibataires, peu ou pas professionnellement qualifiés. Des centaines d'entre eux sont embauchés chez Ford, dans l'usine de River Rouge, tandis que les autres sont systématiquement affectés aux postes les plus dangereux dans les fonderies⁵⁸. Ces jeunes travailleurs migrants forment la base du mouvement de Garvey.

Dans les villes du Michigan, les sections garveyistes continuent d'essaimer, y compris au début des années 1930, en dépit de la Grande Dépression – ou peut-être grâce à elle. Entre 1921 et 1933, quinze sections ou branches y sont fondées⁵⁹. Earl organise des convois de voitures pour acheminer les participants aux réunions (qui se tiennent en général à Détroit) et impose le respect des principes du mouvement dans son propre foyer. Les journaux afro-américains et caribéens sont lus en famille, se souvient Wilfred, et les enfants sont régulièrement informés de « ce qui se pass[e] aux Caraïbes et en Afrique », ainsi que des nouvelles du mouvement dans tout le pays⁶⁰. Cette éducation nourrit une perspective panafricaine qui sera décisive dans la vie de Malcolm⁶¹.

Immergés en permanence dans les principes du garveyisme, les enfants Little n'hésitent pas à exprimer leurs sentiments nationalistes noirs à l'école. Un matin, par exemple, après avoir prononcé le serment d'allégeance et chanté l'hymne national, Wilfred déclare à son professeur que les Noirs ont

leur propre hymne. Enjoint à le chanter, Wilfred obtempère : « Il commence par les mots suivants [...] « Éthiopie, terre des hommes libres [...] ». » « Cela a créé quelques problèmes, se souvient Wilfred, de voir ce petit Négro qui se sentait l'égal de tous, qui avait son propre hymne national, qui le chantait et en était fier [...]. Ce n'était pas comme cela qu'ils voulaient que les choses se passent⁶². »

Alors que la famille continue à s'agrandir, Louise fait de son mieux pour prendre soin de ses enfants malgré de maigres revenus. Afin d'intégrer les principes garveyistes d'autosuffisance et de responsabilité personnelle, chacun des enfants ayant l'âge requis se voit attribuer son petit lopin de jardin. Les Little élèvent toujours des poulets et des lapins, mais ils n'en paient pas moins leur tribut à la pression quotidienne de la pauvreté et à leur réputation de garveyistes excentriques⁶³. Earl a tendance à se montrer violent avec sa femme et la plupart de ses enfants. Malcolm, qui idéalise son père, échappe régulièrement aux punitions. Cependant, d'une manière ou d'une autre, le petit garçon sent que son teint clair lui sert de bouclier contre les corrections administrées par Earl⁶⁴. De fait, presque tous les coups de fouet qu'il reçoit lui sont administrés par sa mère⁶⁵. Adulte, Malcolm se rappellera ces violences et reconnaîtra que ses parents se disputaient souvent.

Paupérisés par la Grande Dépression, les Blancs du Midwest sont attirés par une nouvelle formation milicienne, la *Black Legion*⁶⁶. D'abord baptisée *Klan Guard*, cette milice apparaît à la fin de 1924 ou au début de l'année suivante, à Bellaire dans l'Ohio, et mêle rhétorique antinoire et rhétorique anticatholique. Ses membres portent des robes noires et non blanches ; « la nuit tombée, ils brûlent des croix sur les collines de la ville, mais renoncent aux défilés en plein jour sur Main Street ⁶⁷ ». La Légion noire attire dans ses rangs de nombreux agents des forces de l'ordre et quelques syndicalistes des transports publics. Au début des années 1930, la Légion patrouille régulièrement de nuit et s'improvise gardienne des mœurs dans la ville et les villages, ses victimes faisant l'objet de toutes sortes d'humiliations, quand elles ne sont pas passées à tabac, enduites de goudron et de plumes, ou tout simplement chassées de la ville⁶⁸.

Le 8 septembre 1931 en début de soirée, peu après le dîner, Earl va dans sa chambre pour se préparer avant de se mettre en route pour le nord de Lansing, afin de collecter l'« argent des poulets » qu'il a vendus. Louise a un mauvais pressentiment et le supplie de ne pas partir. Earl la rassure et s'en va. Tard dans la nuit, alors que tout le monde dort, Louise est réveillée par des coups sur la porte. Terrorisée, elle bondit hors du lit et ouvre la porte avec prudence. Un jeune policier de l'État du Michigan, Lawrence G. Baril, lui annonce l'épouvantable nouvelle qu'elle redoute depuis longtemps : son mari a été grièvement blessé dans un accident et a été admis à l'hôpital de la ville.

Quelques heures plus tôt, Baril est envoyé sur les lieux d'un accident de tramway. C'est le premier accident sérieux sur lequel le jeune policier enquête. Sa première impression, racontera plus tard sa veuve, Florentina, fut

que « l'homme avait été coupé en deux » et que « l'accident avait été très violent⁶⁹ ». La police émet immédiatement l'hypothèse qu'Earl a glissé, sans que l'on sache pourquoi, alors qu'il tentait de monter en marche dans le tram. La police avance qu'il a pu perdre l'équilibre et qu'il est passé sous les roues arrière du tramway. L'hypothèse selon laquelle il a pu être victime de violences racistes n'a jamais prise en considération⁷⁰.

Earl souffre atrocement pendant plusieurs heures avant d'être transporté à l'hôpital. Son bras gauche a été écrasé et sa jambe gauche presque sectionnée. Quand Louise arrive, il est déjà mort⁷¹. Le médecin légiste de Lansing conclut à une mort accidentelle et la presse locale accrédite cette thèse. Cependant, la mémoire des Noirs de Lansing a retenu une tout autre histoire : on se disait qu'il s'agissait d'un coup tordu auquel avait participé la Légion noire. Wilfred se rappelle ses réactions quand il a vu le corps de son père au moment des funérailles : « Pendant que ma mère parlait, je me suis glissé à l'arrière de la maison où ils avaient posé le corps sur une table. Le tramway l'avait sectionné juste en dessous du tronc, sa jambe gauche était complètement amputée et sa jambe droite était écrasée. Le tramway [...] lui était passé dessus. Il avait saigné à mort⁷². »

Ce que Malcolm retiendra avant tout des funérailles de son père, c'est l'hystérie de sa mère et, plus tard, sa difficulté à se souvenir de l'événement. Il a toujours estimé que lui-même et ses frères et sœur « s'étaient adaptés » plus facilement que Louise au défi que représentait la mort d'Earl Little⁷³. Cependant, les enfants sont profondément perturbés par les rumeurs qui courent sur la mort violente de leur père. On raconte à Philbert, alors âgé de huit ans, que « quelqu'un avait heurté mon père par-derrière avec une voiture qui l'avait projeté sous le tramway. Plus tard, je devais apprendre que quelqu'un l'avait poussé sous le tramway⁷⁴ ».

Une analyse médico-légale de la mort de Earl Little accrédite les rumeurs arrivées aux oreilles de Philbert. La nuit de sa mort, avant de quitter son domicile, Earl a annoncé à sa femme qu'il se rendait dans le nord de Lansing. Cependant, selon un journal local, son corps a été découvert à l'intersection de Detroit Street et de East Michigan Avenue, à un pâté de maisons à l'est de la limite de la ville, dans une zone où peu de Noirs résident⁷⁵. La découverte du corps à cet endroit est surprenante et suggère qu'Earl a pu être heurté par une voiture ou matraqué, avant d'être déplacé et jeté sous le tramway pour faire croire à un accident. Si Earl Little a été assassiné, il est possible que le meurtre ait eu la même fonction que celles des lynchages dans le Sud : terroriser la population noire et réprimer tout acte de résistance.

Pour Louise, cela ne fait aucun doute : son mari a été assassiné, probablement par la Légion noire. Cependant, après avoir identifié son corps, elle ne conteste pas le rapport de la police ni ne cherche à découvrir la vérité. Malcolm restera hanté par la fin tragique de son père et fera preuve toute sa vie d'ambivalence sur les modalités de sa mort. En 1963, à la Michigan State University, il évoquera le caractère accidentel de la mort de son père, tandis

que l'année suivante il le présenta comme un martyr de la libération noire.

Avec la mort soudaine du père, la famille Little plonge dans un abîme de pauvreté. Les 1 000 dollars de l'assurance-vie qu'Earl a souscrit en faveur de Louise s'évaporent rapidement. En effet, la nouvelle de la disparition de son mari attire devant le tribunal des successions une foule de créanciers en colère demandant le paiement d'anciennes dettes. L'un d'entre eux, le Docteur Bagley, exige 99 dollars en paiement de l'accouchement des plus jeunes enfants de Louise, Yvonne et Wesley, ainsi que les honoraires de ses visites à domicile pour la pneumonie de Philbert. À cela s'ajoutent les frais de dentiste, de réparation de toiture, les loyers – ainsi que les pompes funèbres qui réclament près de 400 dollars pour les obsèques en Georgie. Néanmoins, la plupart des requérants ne touchent pas le moindre dollar, car la valeur de la maison n'est estimée qu'à un millier de dollars (soit l'équivalent de 15 000 dollars de 2010). Louise réclame à la Cour une « pension de veuve » de 18 dollars par mois « pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille ». Environ 750 dollars de l'assurance-vie sont affectés à sa pension de veuve. Une fois payés les frais de justice et de notaire, l'argent de l'assurance-vie est presque épuisé⁷⁶.

Dans un premier temps, Louise se bat avec l'énergie du désespoir pour maintenir la stabilité de sa famille : « Ma mère était très fière, se souvient Yvonne Little Woodward, la plus jeune sœur de Malcolm, elle tricotait des gants au crochet [...], elle louait une partie du jardin en échange d'une partie des récoltes. Elle louait aussi la décharge qui se trouvait derrière notre maison⁷⁷. » Hilda, qui a à peine dix ans, devient la mère de substitution, prenant soin de ses frères et sœurs plus jeunes. Elle fait aussi, à l'occasion, la baby-sitter. Wilfred utilise le fusil de chasse de son père pour améliorer l'ordinaire de la famille. De tous les enfants, seuls Philbert et Malcolm ne participent pas, semble-t-il, aux tâches ménagères. Après l'école, à la Pleasant Grove Elementary de Lansing, les deux garçons traînent avec des Blancs pour, comme l'admettra plus tard Philbert, « faire des sottises⁷⁸ ». Un jour, ils déplacent les toilettes extérieures d'un voisin qui a l'habitude « de leur en faire voir de toutes les couleurs », se souvient Cyril McGuine, un des amis d'enfance de Malcolm. « Lorsque celui-ci sortit de chez lui pour les pourchasser, il est tombé en hurlant dans le trou qu'ils avaient creusé⁷⁹. » Bien qu'âgé seulement de sept ans, Malcolm a une sorte de don pour échapper aux travaux pénibles. Yvonne se souvient que lorsque sa mère envoyait les enfants travailler dans le jardin, presque immédiatement Malcolm « commençait à parler pendant que nous nous mettions au travail [...]. Je me souviens de Malcolm allongé sous un arbre avec une brindille dans la bouche. [Il] nous racontait des histoires et nous étions si heureux d'être avec lui que nous continuions à travailler⁸⁰. » Wilfred remarque que son jeune frère a toujours eu une étonnante confiance en lui-même : « Quand un groupe [d'enfants] décidait d'un jeu, [Malcolm] arrivait toujours à être le chef. » Quand des enfants blancs jouent dans le bois situé derrière la propriété des Little,

« Malcolm leur disait : « Allons jouer à Robin des Bois » et Malcolm était Robin des Bois ! Et les petits garçons blancs le suivaient, lui, le Robin des Bois noir⁸¹ ! »

Déjà difficile, la situation devient plus pénible encore lorsque Louise doit faire face au harcèlement de la bureaucratie de l'aide sociale du Michigan. L'État a en effet adopté une loi en 1913 afin de fournir un soutien financier aux enfants démunis dont les mères sont jugées aptes à assurer la garde. Cette disposition législative a créé un revenu social de 3 dollars par semaine et par enfant. Cependant, une nouvelle loi adoptée en 1931 distingue l'« aide aux pauvres » de la gestion de l'« aide aux mères », le montant moyen hebdomadaire de celle-ci ne dépassant pas 1,75 dollar. Dans certains cas, les femmes qui ont six enfants ou plus à charge reçoivent une aide qui ne couvre que les besoins de trois enfants. Contrairement à ceux qui dépendent de l'aide sociale et qui doivent habiter dans un comté particulier pendant une année complète avant de pouvoir y prétendre, les mères peuvent s'installer partout dans l'État sans pour autant perdre les aides. Cependant, celles-ci étant gérées par les comtés, les administrateurs locaux et les juges de probation disposent d'un grand pouvoir discrétionnaire sur leur attribution. Même si la loi garantit un égal accès aux mères afro-américaines, les discriminations fondées sur la situation matrimoniale, la race et d'autres facteurs sont courantes⁸².

L'aide perçue par Louise ne couvre même pas les besoins élémentaires. « Les chèques nous aidaient à vivre, admettait Malcolm, mais ils étaient insuffisants, et nous, trop nombreux ⁸³. » L'année 1934 est particulièrement éprouvante. Alors que le bureau d'aide sociale du Michigan exerce un contrôle incessant sur le foyer des Little, Louise, de manière tout aussi incessante, défie les fonctionnaires en protestant contre ceux qui viennent « se mêler de [leurs] vies ». La faim marque le quotidien de la famille : Malcolm et ses frères et sœurs ont parfois des vertiges parce qu'ils ne mangent pas à leur faim. Au cours de l'automne, se produit un léger changement psychologique : le sens garveyiste de la fierté et de l'autosuffisance commence à s'émousser. Les Little commencent à se considérer comme des victimes de la bureaucratie d'État⁸⁴. Louise continue à s'ingénier à trouver les moyens de maintenir sa famille à flot et prend soin d'y faire respecter des règles de vie commune afin de maintenir l'ordre et le sens de la solidarité. À la fin de la journée, « on se rassemblait autour du poêle, raconte Wilfred, et ma mère nous racontait des histoires. Nous récitons aussi l'alphabet et nos maths, et elle nous enseignait le français [...]. Elle nous racontait aussi des histoires sur nos ancêtres⁸⁵. » Pour Louise, sa famille devient peu à peu son seul soutien. Le petit réseau garveyiste avec lequel son mari et elle ont travaillé s'est dissous pendant la Grande Dépression. Elle sollicite donc l'aide des membres d'une église adventiste du Septième jour voisine, mais leur aide a pour prix l'intégration dans l'Église. Après avoir lu, avec Wilfred, les nombreuses brochures adventistes, elle modifie les habitudes alimentaires de la famille pour se conformer à leurs prescriptions prohibant la consommation de porc et de

lapin, lesquels constituent pourtant la base de leur nourriture.

Stigmatisé à l'école comme un miséreux, Malcolm en est profondément affecté. Si les établissements scolaires du Michigan ne sont pas ségrégués, il est difficile d'être un Noir et encore plus d'être un Noir bénéficiaire de l'aide sociale. Très vite, il commence à voler de la nourriture dans les magasins locaux, à la fois pour s'affirmer et pour satisfaire sa faim. Mais cela n'est pas suffisant : à plusieurs reprises, lorsqu'il n'y a rien à manger chez lui, Malcolm se rend chez leurs voisins, Thornton et Mabel Gohanna, à l'heure du souper. Les Gohanna « étaient des gens âgés et gentils qui fréquentaient assidûment l'église. Je les avais vus diriger les fidèles quand ils sautaient et poussaient des cris d'approbation en réponse aux prêches de mon père », se rappelle Malcolm. Leur maison est toujours ouverte pour les gens à la dérive et les indigents. Très rapidement, Thornton et Mabel Gohanna accordent une attention particulière au garçon en pleine croissance. Après que Malcolm s'est fait prendre à plusieurs reprises pour de petits vols, il devient un sujet de préoccupation pour les travailleurs sociaux du comté qui contactent la famille Gohanna pour savoir si elle accepterait que Malcolm soit placé chez eux⁸⁶. Thornton et Mabel acceptent. « Ma mère a alors piqué une crise », raconte Malcolm⁸⁷.

La trame du quotidien semble alors être usée jusqu'à la corde par tous les événements, petits et grands. Yvonne se souvient d'un incident : sa mère raclant les fonds de tiroir pour acheter un nouveau mobilier de chambre à coucher. Quelques jours plus tard, un camion se gare devant la maison, le chauffeur a pour instruction de reprendre les meubles : « Ma mère répétait sans cesse : "J'ai payé. J'ai un reçu" ». Le livreur ayant refusé de l'écouter, Louise se rend le lendemain au centre-ville pour régler le problème et les meubles lui sont finalement restitués. Mais cet incident l'ébranle fortement en intensifiant la pression de la pauvreté et en mettant à mal les efforts qu'elle déploie pour maintenir les apparences par rapport à ses voisins blancs. « Combien d'entre eux ont vu [les meubles] revenir ? » se demande Yvonne. « Ils ne savaient pas qu'ils avaient été payés. Le magasin s'est excusé, mais imaginez ce que ma mère avait traversé⁸⁸. » Wilfred rapporte un autre incident, quand le chien de la famille a été abattu : « Ils tuent ton chien à coups de fusil simplement pour que tu n'aies plus de chien. Juste pour t'en faire baver, je suppose. » Les Blancs du voisinage, à quelques exceptions près, traitent Louise et ses enfants avec mépris. « Quand il leur arrivait de venir à la maison, se rappelle Wilfred, ils parlaient à ma mère comme s'ils voulaient la mettre à genoux [...], parce qu'elle était une femme indépendante⁸⁹. »

Louise n'a alors pas encore quarante ans et, malgré les épreuves, elle est toujours extrêmement attirante. En 1935 ou 1936, elle commence à fréquenter un Afro-Américain du voisinage. Malcolm le décrira comme ayant une certaine ressemblance physique avec son père, remarquant la gaîté de sa mère à la venue de son prétendant. L'homme – que Malcolm, dans ses écrits, ne désigne jamais par son nom – travaille à son compte et n'a que de modestes

ressources. Son entrée dans leur vie leur permet d'entrevoir une lueur d'espoir : seule la garantie du mariage peut empêcher l'assistance sociale de s'occuper des affaires de la famille. Cependant, fin 1937, Louise tombe enceinte de cet homme, ce que Malcolm supporte très mal, au point de rejeter sa mère⁹⁰.

C'est peu avant la grossesse de sa mère ou pendant celle-ci que Malcolm, alors âgé de onze ou douze ans, est placé par les travailleurs sociaux dans la famille Gohanna. Il se refuse à quitter sa famille, mais Louise ne peut plus prendre en charge toute la maisonnée. « Nous, les enfants, écrit Malcolm, voyions les fondations de notre foyer s'effriter⁹¹. » S'il est malheureux au début, Malcolm n'en laisse rien paraître et fait bonne figure quand son placement dans la famille d'accueil devient officiel : la nouvelle situation soulage en effet le fardeau financier pesant sur sa mère et la proximité lui permet de lui rendre fréquemment visite. La famille Gohanna est alors connue à la fois pour ses convictions religieuses et pour l'accueil qu'elle offre aux anciens détenus. C'est peut-être là qu'il faut chercher l'origine de la stratégie qu'adoptera plus tard Malcolm pour « pêcher » des convertis parmi les sans-abri et les anciens prisonniers⁹².

Alors que le printemps 1938 succède à l'hiver, les maigres espoirs des Little s'évanouissent. Affaiblie physiquement et psychologiquement, Louise donne naissance, au cours de l'été, à Robert, son huitième enfant. Quelques semaines plus tard, Malcolm entre à la West Grove Junior High School de Lansing. Selon tous les témoignages, il est un bon élève et entretient de bonnes relations avec ses condisciples, noirs ou blancs. À la maison, cependant, le nouveau-né pousse Louise à bout. Quelques jours avant Noël, des policiers la trouvent errante pieds nus le long d'une route enneigée, portant son dernier enfant sur la poitrine. Elle semble traumatisée et ne sait plus qui elle est ni où elle se trouve⁹³. Au début de janvier 1939, un médecin atteste qu'elle est « une personne démente et que son cas nécessite des soins médicaux et un traitement dans une institution⁹⁴ ». Le 31 janvier 1939, escortée par le shérif Frank Clone, le shérif adjoint Ray Pinchet et par Wilfred Little, elle est admise au Kalamazoo State Hospital où elle est restée internée pendant vingt-quatre ans⁹⁵.

Les infrastructures psychiatriques du Michigan sont primitives au regard des standards de l'époque, et elles n'offrent bien souvent pas de meilleures conditions que les anciens asiles où l'on entasse les malades mentaux. Les pavillons sont fréquemment surpeuplés et le taux de guérison est faible. Le Kalamazoo State Hospital a été créé en 1859 comme asile d'aliénés de l'État du Michigan, et à l'époque où Louise y est admise, il porte les traces de ses longues années d'activité ; tout au long des années 1930, ses administrateurs se plaignent de la pénurie chronique de personnel, source de négligences et de diagnostics erronés⁹⁶. Datant de 1903, une loi de l'État du Michigan sur les aliénés prévoit que les asiles doivent « utiliser tous les moyens adéquats pour fournir un travail aux patients à qui cela pourrait être bénéfique, étant entendu

que ce travail doit être adapté à leurs capacités et leur force ». Au cours des années 1920, dans les bâtiments industriels de l'asile, les patientes sont affectées au tissage de tapis et à la fabrication de matelas. Elles font aussi la cuisine, le repassage, la couture et le ménage. Louise est censée effectuer de telles tâches. En raison de la dépression sévère qui lui a été diagnostiquée, son traitement semble avoir comporté des électrochocs⁹⁷. Cependant, quel que soit le traitement qui lui est administré, il ne lui apporte que peu de soulagement et elle passera plusieurs années plongée par période dans un état d'hébétéude.

Malcolm rend rarement visite à sa mère et parle d'elle tout aussi rarement : il est profondément honteux de sa maladie. Cette expérience l'a convaincu que toutes les femmes sont, par nature, faibles et peu fiables. Peut-être a-t-il pensé par ailleurs que l'histoire d'amour de sa mère et sa grossesse hors mariage ont constitué, d'une certaine façon, une trahison vis-à-vis de son père.

Les services sociaux considèrent alors que Wilfred, vingt ans, et Hilda, dix-huit ans, sont assez âgés pour assumer la responsabilité du foyer. Pourtant, au cours de l'été, un représentant de l'État décide que les Gohanna ne sont plus en mesure d'assurer la garde de Malcolm, âgé de quatorze ans, et recommande qu'il soit placé de nouveau au Ingham County Juvenile Home de Mason, à seize kilomètres au sud de Lansing⁹⁸. Cette ville est presque entièrement blanche, de même que l'école à laquelle Malcolm va être inscrit. Alors que pendant son séjour chez les Gohanna, Malcolm passait souvent les week-ends avec sa famille, son nouveau placement limite sérieusement ces visites.

Au début, Malcolm s'adapte facilement à l'école de Manson : il est élu délégué de sa classe au deuxième trimestre et termine dans les premiers. Le beau jeune garçon noir commence alors à attirer le regard de plusieurs filles blanches de sa classe. Grand et d'une maigreur malade, il n'a manifestement pas le physique d'un athlète : la boxe qu'il tente à deux reprises se révèle un échec comique et il joue mal au basket-ball. Cependant, son charme, ses qualités intellectuelles et son bagout lui valent des admirateurs. C'est un leader naturel et on aime être avec lui. Les adolescents blancs le surnomment « Harpy », le rabâcheur, parce qu'il parle haut et fort sur tous les sujets et leur rebat les oreilles d'histoires sur les animaux. Au sein de la communauté noire de Lansing, on lui donne un autre surnom : il est baptisé « Red », à cause de la couleur de ses cheveux⁹⁹.

À la fin de l'année 1939 ou au début de l'année suivante, après l'internement de leur mère, alors que Malcolm est séparé de la famille et que Wilfred et Hilda se démènent pour élever leurs frères et sœurs, une aide arrive de Boston en la personne d'Ella Little, la plus âgée de leurs demi-sœurs. Née du premier mariage d'Earl, Ella avait quitté la Géorgie pour le Nord avec d'autres membres de la famille dans les années 1930. Lorsqu'elle a vent de la situation à Lansing, et ce bien qu'elle n'ait jamais rencontré la seconde famille de Earl – ou du moins qu'elle ne se soit jamais véritablement rapprochée d'elle –, elle vient aussitôt aider les aînés à prendre soin des

enfants. Pour Malcolm, alors âgé de quinze ans, c'est une femme sûre d'elle et à la conduite rationnelle. Pendant le séjour d'Ella, les enfants l'accompagnent à Kalamazoo pour voir leur mère, et Malcolm est particulièrement affecté par la différence physique entre les deux femmes. La peau noire de jais d'Ella et son physique robuste contrastent avec l'aspect fragile et le teint plus clair de Louise. Quelques jours plus tard, à la veille de son retour chez elle, Ella exige de Malcolm qu'il lui écrive régulièrement. Elle va même jusqu'à suggérer qu'il vienne passer une partie de l'été chez elle à Boston : « J'ai sauté sur l'occasion », se rappelle Malcolm¹⁰⁰.

Quand il arrive à Boston au cours de l'été 1940, Malcolm est submergé par ce que la ville offre à ses yeux. Ella est âgée de trente-six ans et lui apparaît comme une femme d'expérience et indépendante. Elle vit alors avec son second mari dans une confortable maison sur Waumbeck Street à Hill, un quartier racialement mixte de Boston. Son plus jeune frère, Earl Jr., et sa jeune sœur, Mary, habitent avec elle. Le week-end, des milliers de Noirs se croisent dans les rues bondées de Boston, faisant des courses, allant au restaurant ou au cinéma. Pour la première fois, Malcolm voit des couples mixtes qui se promènent tranquillement, sans crainte apparente. Il est fasciné par les sonorités et les rythmes du jazz qui s'échappent des boîtes comme le Wally's Paradise et le Savoy Café, sur Massachusetts Avenue, entre les avenues Columbus et Huntington¹⁰¹. C'est un monde excitant, un environnement urbain plein d'entrain dont la magie s'empare de son imagination de façon durable.

Lorsqu'il rentre chez lui à l'automne, il doit faire des efforts pour se réadapter à la vie d'une petite ville. En dépit de sa faible constitution physique, il s'efforce de participer à l'équipe de football américain de Mason. Plus de vingt ans après, un journal local publiera une photographie de l'équipe de 1940 où figure Malcolm ; l'article qui accompagne la photo explique qu'à cette époque, il « préférait plaquer les joueurs qui avaient le ballon [...] plutôt que la race blanche comme il le fait aujourd'hui¹⁰² ». Wilfred se souvient que quand Malcolm est allé à Mason, « on pouvait voir qu'il avait changé [...] parfois pour le meilleur, parfois pour le pire. [...] Il se plaignait de ce que les enseignants faisaient – ils voulaient le décourager de suivre les cours auxquels les Noirs n'étaient pas censés s'inscrire ; en d'autres termes, ils voulaient qu'il reste à sa place¹⁰³ ». Au cours des années précédentes, cela lui a été égal que les élèves blancs avec lesquels il avait sympathisé le traitent de *nègre*. Mais, désormais, Malcolm est parfaitement conscient de la distance sociale qui le sépare des autres. Un professeur d'anglais, Richard Kaminska, le décourage vivement de devenir avocat. « Vous devez comprendre ce que cela signifie d'être nègre [...]. Avocat, ce n'est pas un objectif réaliste pour un Nègre. [...] Pourquoi ne pas choisir le métier de charpentier¹⁰⁴ ? » lui conseille-t-il. Malcolm dégringole alors dans le classement tandis que sa colère s'accroît. Quelques mois plus tard, il est exclu.

Écrasés par la charge de leur grande famille, Wilfred et Hilda considèrent

qu'ils ne peuvent plus gérer leur jeune frère rétif. Une fois de plus, Ella se sent obligée d'intervenir. Quelques mois plus tôt, elle a déjà écrit à Malcolm : « Tu nous manques beaucoup. Ne prends pas la grosse tête, mais franchement, ici tout à l'air mort. Beaucoup de garçons ont demandé de tes nouvelles. [...] J'aimerais que tu reviennes, mais à une condition. Je sais que tu as pris ta décision, mais si je t'envoie l'argent du voyage, seras-tu en mesure de régler ce que tu dois avant de partir ? Tiens-moi au courant très vite¹⁰⁵. »

Ella pense que Malcolm s'en sortira mieux s'il vit auprès d'elle ; ses frères et sœurs plus âgés sont du même avis. Au début de février 1941, trois mois avant son seizième anniversaire – il mesure alors près d'1,80 m et continue à grandir – Malcolm prend un car Greyhound à la gare routière de Lansing. Il a pris la peine de revêtir son meilleur costume, de couleur verte, aux manches tombant trop courtes sur les poignets, et porte un pardessus vert clair à col étroit. Vingt heures plus tard, sa première grande réinvention commence.

1. Certificat de décès de Early (Earl) Little, 30 mars 1931, Michigan Department of Community Health, Division of Vital Statistics, State Official n° 1338243. Copie en possession de l'auteur. Il existe des incertitudes sur la date précise de naissance de Earl Little. Selon le recensement de 1930, il serait né en 1891-1892. Cependant, en 1959, sur sa demande de passeport, Malcolm indique la naissance de son père « J. Early Little » en 1899. Voir Malcolm X FBI file (MX FBI), Memorandum, 27 juillet 1959 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 novembre 1959, p. 31.

2. « Reynolds », *The Butler Herald*, Georgia, 20 juin 1911.

3. Walter White, *Rope and Faggot*, New York, Arno, 1969, p. 254-256.

4. Sarah A. Soule, « Populism and Black lynching in Georgia, 1890-1900 », *Social Forces*, vol. 71, n° 2, décembre 1992, p. 431-449.

5. Ira Berlin, *The Making of African America*, New York, Viking, 2010, p. 172.

6. Les premières années de Earl Little Sr. et Louise Norton sont décrites dans Strickland et Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, op. cit. Un traitement littéraire de la relation complexe et souvent tendue entre Malcolm et ses parents peut être lu chez Jan Carew, *Ghosts in Our Blood : With Malcolm X in Africa, England, and the Caribbean*, Westport, Lawrence Hill, 1994. Voir également Mary G. Rolinson, *Grassroots Garveyism*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007, p. 193-194.

7. Louis A. DeCaro Jr., *On the Side of My People : A Religious Life of Malcolm X*, New York, New York University Press, 1996, p. 41-42. Le recensement de 1930 situe la date de naissance de Louise Little en 1898-1899. Dans sa demande de passeport de 1959, Malcolm déclare que sa mère est née en 1896. Voir MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 novembre 1959.

8. Voir Leo W. Bertley, *The Universal Negro Improvement Association of Montreal, 1917-1974*, Ph.D. dissertation, Concordia University, California, 1980.

9. Il existe une substantielle production universitaire sur ce conflit. Pour commencer, on lira August Meier, *Negro Thought in America, 1880-1915*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1963. Parmi les autres sources, citons Louis R. Harlan, *Booker T. Washington : The Making of a Black Leader, 1856-1901*, New York, Oxford University Press, 1972 ; Louis R. Harlan, *Booker T. Washington : The Wizard of Tuskegee, 1901-1915*, New York, Oxford University Press, 1983 ; Kevin Gaines, *Uplifting the Race : Black Leadership, Politics and Culture in the Twentieth Century*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996 ; Michael Rudolph West, *The Education of Booker T. Washington*, New York, Columbia University Press, 2006 ; Raymond Walters, *W. E. B. Du Bois and His Rivals*, Columbia, University of Missouri Press, 2002 ; Manning Marable, *W. E. B. Du Bois : Black Radical Democrat*, seconde édition, Boulder, Paradigm, 2005.

10. DeCaro, *On the Side of My People*, op. cit., p. 13-15.

11. Robert A. Hill et Barbara Blair (éd.), *Marcus Garvey : Life and Lessons*, Berkeley, University of California Press, 1987, p. lxiv.

12. *Black Man*, vol. 1, juillet 1935, p. 5.
13. Marcus Garvey, « Autobiography » dans Hill et Blair (éd.), *Marcus Garvey : Life and Lessons*, op. cit., p. 92-93.
14. Richard Brent Turner, *Islam in the African-American Experience*, Bloomington, Indiana University Press, 1997, p. 81.
15. Garvey, « Autobiography » dans Hill et Blair (éd.), *Marcus Garvey : Life and Lessons*, p. 49-50, op. cit. NdT : Ce drapeau, composé de trois bandes horizontales – rouge, noire et verte –, fut créé par les membres de l'UNIA en 1920, pour se doter d'un attribut en tant que nation noire (« Une race ou une nation qui n'a pas son propre drapeau est un peuple dépourvu de toute fierté », déclarait Garvey), mais également en réaction à une chanson raciste alors extrêmement populaire, intitulée « Toutes les races ont leur drapeau sauf le Nègre » (« *Every race has a flag but the Coon* »). Les couleurs de ce drapeau, devenu l'emblème du panafricanisme, et que l'on retrouve sur plusieurs drapeaux nationaux sont généralement expliquées ainsi : le rouge, pour le sang versé par la nation noire, le noir symbolise l'existence d'une nation noire, et le vert qui renvoie à la richesse naturelle de l'Afrique.
16. Kelly Miller, « After Marcus Garvey – What of the Negro ? », *Contemporary Review*, vol. 131, avril 1927, p. 492-500.
17. DeCaro, *On the Side of My People*, op. cit., p. 15.
18. Hill et Blair (éd.), *Marcus Garvey : Life and Lessons*, op. cit., p. xxxvii. Il existe de nombreuses études sur Garvey et le garveyisme dont plusieurs travaux importants : Robert A. Hill (éd.), *The Marcus Garvey and Universal Negro Improvement Association Papers*, Berkeley, University of California Press, 1983 et années suiv. ; Rupert Lewis, *Marcus Garvey : Anti-Colonial Champion*, Trenton, Africa World Press, 1988 ; Claudrena N. Harold, *The Rise and Fall of the Garvey Movement in the Urban South, 1918-1942*, Londres, Routledge, 2007 ; Emory J. Tolbert, *The UNIA and Black Los Angeles*, Los Angeles, Center for Afro-American Studies, University of California Press, 1980.
19. Peter Cole, *Wobblies on the Waterfront : Interracial Unionism in Progressive-Era Philadelphia*, Champaign, University of Illinois Press, 2007, p. 138-139.
20. Robert Gregg, *Sparks from the Anvil of Oppression : Philadelphia's African Methodists and Southern Migrants, 1840-1940*, Philadelphie, Temple University Press, 1993, p. 189-190 ; Hill (éd.), *The Marcus Garvey and Universal Negro Improvement Association Papers*, vol. 1, 1826-August 1919, p. 515. La vente de son église par Eason oblige les fidèles à réagir et à le poursuivre en justice. En conséquence, la majorité des membres de l'Église rejoint le révérend B. J. Bolding et abandonne Eason. À la suite de la controverse, Eason oriente la majorité de ses activités en faveur de Garvey à Harlem, où il reste fortement populaire. Voir Gregg, *Sparks from the Anvil of Oppression*, op. cit., p. 190.
21. James Walker Hood Eason, « Declaration of aims », dans Robert A. Hill (éd.), *Marcus Garvey and the Universal Negro Improvement Association Papers*, vol. 2, August 1919-August 1920, Berkeley, University of California Press, 1983, p. 502-507.
22. Turner, *Islam in the African-American Experience*, op. cit., p. 80.
23. Voir Tony Martin, *Race First : The Ideological and Organizational Strategies of Marcus Garvey and the Universal Negro Improvement Association*, New York, Dover, 1976 ; E. U. Essien-Udom, *Black Nationalism : A Search for an Identity in America*, Chicago, University of Chicago Press, 1962.
24. Voir Michael W. Schuyler, « The Ku Klux Klan in Nebraska, 1920-1930 » *Nebraska History*, vol. 66, n° 3, 1985, p. 234- 256 ; Eldora F. Hess, « The Negro in Nebraska », M.A. thesis, University of Nebraska at Lincoln, 1932.
25. Schuyler, « The Ku Klux Klan in Nebraska, 1920-1930 », art. cité, p. 235-236.
26. *Ibid.*, p. 247.
27. *Ibid.*, p. 247-248.
28. Hugo Black adhère au Ku Klux Klan à Birmingham (Alabama) en 1923. Il est intronisé dans la branche de Robert E. Lee devant 1700 membres. Voir Howard Ball, *Hugo Black : Cold Steel Warrior*, Oxford, Oxford University Press, 1996, p. 61. Robert Byrd adhère au Klan en 1942, à l'âge de vingt-quatre ans. Voir Eric Pianin, « A senator's shame », *Washington Post*, 19 juin 2005.
29. « Hon. Marcus Garvey tells of interview with the Ku Klux Klan », *The Negro World*, 15 juillet 1922, dans Robert A. Hill (éd.), *The Marcus Garvey and Universal Negro Improvement Association Papers*, vol. 4, September 1921-September 1922, Berkeley, University of California Press, 1985, p. 707-715.
30. Colin Grant, *Negro with a Hat : The Rise and Fall of Marcus Garvey*, Oxford, Oxford University

Press, 2008, p. 360-361 ; Hill (éd.), *The Marcus Garvey and Universal Negro Improvement Association Papers*, vol. 1, p. 515.

31. Selon Rodnell P. Collins, le fils d'Ella Collins, la demi-sœur de Malcolm, la population noire d'Omaha craignait que les activités de Little n'amènent « les Blancs à leur tomber dessus ». Voir Collins, *Seventh Child*, p. 15, dont le livre comporte beaucoup d'informations précieuses sur les relations entre Ella et Malcolm. Cependant, Collins et son *ghostwriter* (porte-plume), Peter Bailey, embellissent la narration en y ajoutant leurs propres spéculations.

32. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 1.

33. Schuyler, « The Ku Klux Klan in Nebraska, 1920-1930 », p. 236, 237-239.

34. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 26. Malcolm rappellera plus tard : « Je suis né dans un hôpital ségrégué d'une mère ségréguée et d'un père ségrégué. »

35. *Negro World*, 27 mars 1926. L'article de Louise Little dans le *Negro World* du 3 juillet indique que la réunion de la section de l'UNIA d'Omaha de ce jour avait au programme une lecture de poésie, une prière, de la musique et une discussion « sur les questions d'organisation ». Voir Louise Little, « Omaha, Neb. Report » *Negro World*, 3 juillet 1926.

36. Hill et Blair (éd.), *Marcus Garvey : Life and Lessons*, p. lxxv.

37. Rolinson, *Grassroots Garveyism*, p. 158.

38. Joe William Trotter Jr., *Black Milwaukee : The Making of an Industrial Proletariat, 1915-1945*, 2e édition, Urbana, University of Illinois Press, 2007, p. 60.

39. *Ibid.*, p. 87, 90, 93.

40. *Ibid.*, p. 57.

41. *Ibid.*, p. 125, 135-136. Voir également « News of divisions », *Negro World*, 29 janvier 1927, 5 février 1927 et 19 février 1927.

42. Earl Little, W. M. Townsend et Robert Finney, Officers, International Industrial Club of Milwaukee, au président Calvin Coolidge, 8 juin 1927, dans Hill (éd.), *The Marcus Garvey and Universal Negro Improvement Association Papers*, vol. 6, *September 1924-December 1927*, Berkeley, University of California Press, 1989, p. 561-562. Deux années plus tôt, le 27 avril 1925, la section n° 207 de l'UNIA à Milwaukee avait appelé le président Coolidge à gracier Garvey. L'appel de la section de l'UNIA note que « M. Garvey souffre d'asthme chronique et est sujet à des attaques de vertige », *ibid.*, p. 204.

43. En fait, il est possible que la famille Little ait déménagé de Milwaukee plus tôt. Selon le *Negro World* du 27 mai 1927, Earl indique avoir été le dirigeant de la section de l'UNIA d'Indiana Harbor dans l'Indiana.

44. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 44-45.

45. Entretien avec Wilfred Little (Wilfred Shabazz), dans Strickland et Green (éd.), *Malcolm X : Make it Plain*, p. 21.

46. *Ibid.*

47. G. W. Waterman, Special Report, Case 2155, « Suspected arson » *People of the State of Michigan v. Earl Little (colored)*, 8 novembre 1929, Department of State Police, State of Michigan, Lansing, Michigan ; information sur George W. Waterman dans les recensements de 1910 et 1920.

48. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 45-46.

49. Voir Joseph Tumini, « Sweet justice », *Michigan History Magazine*, vol. 83, n° 4, juillet-août 1999, p. 23-27 ; Kevin Boyle, *Arc of Justice : A Saga of Race, Civil Rights, and Murder in the Jazz Age*, New York, Henry Holt, 2004. Gladys Sweet contracte la tuberculose durant son incarcération et meurt à l'âge de vingt-sept ans. Ossian Sweet retournera à sa résidence sur Garland Avenue en 1928. Des problèmes financiers l'obligeront à vendre la maison dans les années 1950. Il se suicide en 1960.

50. Bruce Perry, *Malcolm : The Life of a Man Who Changed America*, Barrytown, Station Hill Press, 1991, p. 11.

51. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 6-7.

52. Douglas K. Meyer, « Evolution of a permanent Negro community in Lansing », *Michigan History Magazine*, vol. 55, n° 2, 1971, p. 141-154.

53. Entretien avec Wilfred Little, dans Strickland et Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, p. 20.

54. *Ibid.*, p. 21.

55. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 5-6.

56. Hill et Blair (éd.), *Marcus Garvey : Life and Lessons*, p. lxvi.

57. Voir Ronald J. Stephens, « Garveyism in Idlewild, 1927 to 1936 », *Journal of Black Studies*, vol. 34, n° 4, mars 2004, p. 462-488.
58. Voir Thomas N. Maloney et Warren C. Whatley, « Making the effort : The contours of racial discrimination in Detroit's labor markets », *Journal of Economic History*, vol. 55, n° 3, septembre 1995, p. 456-493. En 1930, Ford employait 25 % de tous les travailleurs noirs de Détroit. Voir également Joyce Shaw Peterson, « Black automobile workers in Detroit, 1910-1930 », *Journal of Negro History*, vol. 64, n° 3, été 1979, p. 177-190.
59. Voir Stephens, « Garveyism in Idlewild, 1927 to 1936 » ; « Concentration of UNIA Divisions by Regions, 1921-1933 », dans Robert Hill (éd.), *The Marcus Garvey and Universal Negro Improvement Association Papers*, vol. 5, 1826-August 1919, Berkeley, University of California Press, 1991, p. 751-752.
60. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 43.
61. *Ibid.*
62. Entretien avec Wilfred Little, dans Strickland et Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, p. 19.
63. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 46.
64. Perry, *Malcolm*, p. 6.
65. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 4.
66. NDT : Groupe apparenté au Ku Klux Klan, principalement implanté à Détroit et dans le Middle West, la Légion noire compte une trentaine de milliers d'adhérents. Elle est responsable d'un grand nombre d'assassinats de Noirs et de « communistes ». Le meurtre du père de Malcolm X, Earl Little, lui a été imputé.
67. Peter H. Amann, « Vigilante Fascism : The Black Legion as an American hybrid » *Contemporary Studies in Society and History*, vol. 25, n° 3, juillet 1983, p. 490-524 ; citation p. 406.
68. Voir Kenneth R. Dvorak, *Terror in Detroit : The Rise and Fall of Michigan's Black Legion*, Ph.D. dissertation, Bowling Green State University, 1990 ; citations à partir de la p. 106. Voir également Michael S. Clinansmith, « The Black Legion : Hooded americanism in Michigan », *Michigan History Magazine*, vol. 55, n° 3, 1971, p. 243-262.
69. Entretien avec Florentina Baril dans Strickland et Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, p. 14-25.
70. Perry, *Malcolm*, p. 12-13.
71. Strickland et Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, p. 25.
72. *Ibid.*
73. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 10.
74. Entretien avec Philbert Little dans Strickland et Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, p. 25.
75. « Man run over by street car », *State Journal*, Lansing, 28 septembre 1931
76. Louise Little, « Petition for Widow's Allowance », Ingham County Probate Court, State of Michigan, 24 février 1932 ; U.S. Begley, M.D., petition to Judge of Ingham County Probate Court, State of Michigan, 26 janvier 1932 ; J. Wilson, dentist, petition to Ingham County Probate Court, State of Michigan, 14 janvier 1932 ; et John L. Leighton, petition to Ingham County Probate Court, State of Michigan, 16 janvier 1932, documents de la succession de Earl Little, dossier A-4053, Ingham County Probate Court, State of Michigan.
77. Entretien avec Yvonne Little Woodward, dans Strickland et Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, p. 26.
78. Entretien avec Philbert Little, dans Strickland et Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, p. 27.
79. Entretien avec Cyril McGuine, dans *ibid.*, p. 27
80. Entretien avec Yvonne Little Woodward, dans *ibid.*, p. 28.
81. Entretien avec Wilfred Little, dans *ibid.*, p. 28.
82. Voir Susan Stein-Roggenbuck, « « Wholly within the discretion of the probate Court » : Judicial authority and mothers' pensions in Michigan, 1913-1940 », *Social Service Review*, vol. 79, n° 2, juin 2005, p. 294-321. Le système de « pension maternelle » du Michigan ne sera pas complètement intégré dans le programme Aid to Dependent Children du gouvernement fédéral avant 1940.
83. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 12-13.
84. *Ibid.*, p. 18-19.
85. Entretien avec Wilfred Little, dans Strickland et Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, p. 15-16.

86. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 14-15.
87. *Ibid.*, p. 15-18 ; Thaddeus M. Smith, « Gohanna family » dans Robert L. Jenkins (éd.), *The Malcolm X Encyclopedia*, Westport, Greenwood, 2002, p. 240.
88. Entretien avec Yvonne Little Woodward, dans Strickland et Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, p. 29.
89. Entretien avec Wilfred Little, dans *ibid.*, p. 28.
90. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 21 ; Perry, *Malcolm*, p. 30-32.
91. *Ibid.*, p. 19 ; Thaddeus M. Smith, « Gohanna family » dans Jenkins (éd.), *Malcolm X Encyclopedia*, p. 240.
92. Robert Little discute de l'expérience de son demi-frère, Malcolm, avec la famille Gohanna et du système des familles d'accueil dans le Michigan, dans Clara Hemphill, « Keep children » *Newsday*, New York, 13 mai 1991.
93. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 21 ; Perry, *Malcolm*, p. 30-32.
94. Certificat médical d'internement de Louise Little, 3 janvier 1939, dans Strickland et Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, p. 32.
95. Dossier médical de Louise Little, B-4398, Ingham County Probate Court.
96. Voir Catherine Jean Whitaker, *Almshouses and Mental Institutions in Michigan, 1871-1930*, Ph.D. dissertation, University of Michigan, 1986 ; « Kalamazoo Psychiatric Hospital », Clarence L. Miller Local History Room, Kalamazoo Public Library, Kalamazoo, Michigan.
97. William A. Decker, *Asylum for the Insane : History of the Kalamazoo State Hospital*, Traverse City, Arbutus, 2007, p. 34, 195, 196, 199.
98. Hemphill, « Keep Children ». Voir également le rapport de surveillance de Malcolm X du FBI, N.Y. 105-8999, 23 mai 1955. Le numéro du rapport indique que le dossier a été préparé par le bureau du FBI de New York.
99. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 34-35.
100. *Ibid.*, p. 36.
101. *Ibid.*, p. 37-38.
102. Photographie de l'équipe de Mason de 1940, reproduite dans Strickland et Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, p. 34.
103. *Ibid.*, p. 39.
104. Collins, *Seventh Child*, p. 209-210.
105. *Ibid.*

2. La légende de « Detroit Red » (1941-janvier 1946)

Bien avant que Malcolm Little ne descende du car qui l'amène à la gare routière de Boston, Ella avait décidé que son demi-frère n'aurait plus son mot à dire sur son parcours scolaire. Sans en discuter avec lui, elle l'a inscrit dans une école privée pour garçons du centre-ville de Boston. Malcolm fait contre mauvaise fortune bon cœur et accepte cette décision. Mais en découvrant à son arrivée à l'école qu'il n'y a pas de filles, il quitte rapidement les lieux, décidé à ne jamais remettre les pieds dans une salle de classe¹.

C'est le premier bras de fer entre Malcolm et sa sœur. Aussi entêtée que son demi-frère à charge, Ella n'a pas l'habitude de se laisser marcher sur les pieds. Née en Géorgie le 13 décembre 1913, encore adolescente, elle émigre au Nord au début de la Grande dépression. Elle vit quelque temps à New York où elle est employée comme chef de rayon dans un grand magasin. Avec son mètre quatre-vingt, ses 66 kg et sa peau noire foncée, Ella en impose ; les cadres du magasin où elle travaille « ont pensé qu'elle avait l'air suffisamment méchante pour effrayer les éventuels voleurs à l'étalage ». Elle démissionne au bout de six mois, pressentant que son emploi ne la mènera nulle part. Elle s'installe alors à Everett, dans la banlieue de Boston et rencontre Lloyd Oxley, médecin à l'hôpital de Boston, pour bientôt l'épouser. Jamais, Oxley est un fervent partisan de Garvey, ce qu'Ella trouve admirable. Cependant, le couple se déchire pour des raisons financières et parce qu'Ella refuse de se laisser dominer. Le divorce est prononcé en 1934².

Peu après la fin de son mariage, elle commence à fréquenter un homme marié nommé Johnson, mais ses difficultés financières persistent. Selon son fils, Rodnell P. Collins, Ella, qui a passé son temps à traquer les voleurs à l'étalage a su apprendre leurs stratagèmes pour finalement rejoindre leurs rangs. Dérober des vêtements et de la nourriture devient une routine pour Ella, qui a du mal à subvenir aux besoins de sa famille³. Ces larcins cèdent rapidement la place à des délits plus sérieux. En août 1936, elle est inculpée pour coups et blessures, port d'arme prohibée et « cohabitation impudique et obscène ». Ayant plaidé coupable, elle est condamnée à une année de sursis avec mise à l'épreuve pour ce dernier chef d'accusation ; une autre peine de sursis avec mise à l'épreuve lui est infligée pour les coups et blessures. Au cours des trois années suivantes, elle est arrêtée à trois reprises pour différentes raisons dont une nouvelle fois, en 1939, pour coups et blessures. Au moment où Malcolm arrive à Boston, Ella prévoit déjà de mettre fin à son second mariage, et le 31 juillet 1941, porte plainte pour « traitement abusif et cruel ».

Dès son arrivée à Boston, en février 1941, Malcolm comprend rapidement

que, derrière l'apparente existence idyllique de classe moyenne de sa demi-sœur, se cache une vie instable de petite délinquance. Le tempérament d'Ella ne fait pas d'elle une figure parentale stable ni une colocataire particulièrement agréable. Ses démêlés répétés avec la justice témoignent d'un comportement considéré comme agressif et paranoïaque et d'un caractère téméraire qui ne fera que s'affirmer au fil des ans. Deux décennies après ces événements, elle est admise à l'hôpital psychiatrique central du Massachusetts à la suite d'une inculpation pour port d'arme dangereuse. Elle y est interrogée par le directeur du centre psychiatrique, le docteur Elvin Semrad. Bien que celui-ci rapporte qu'elle fut « une patiente modèle, tout à fait raisonnable, faisant preuve de finesse d'esprit, d'intelligence et de charme », il note aussi qu'Ella avait un « caractère paranoïaque et qu'en raison du caractère militant de sa personnalité [...] on pouvait la considérer comme dangereuse⁴ ».

Pendant son séjour à Lansing pour s'occuper de ses frères et sœurs, elle rencontre Kenneth Collins, beau garçon de vingt-quatre ans, bon danseur avec qui elle commence à entretenir une liaison⁵. Installé à Boston dès le début de 1941, Collins provoque la colère d'Ella en emmenant son frère, Earl Jr., traîner dans les salles de bal et les boîtes de nuit. Malgré cela, elle l'épouse le 20 juin 1942.

Dans les années 1940, Ella Collins et sa famille vivent dans une enclave noire en pleine expansion faite de propriétaires et de locataires, située sur les avenues Waumbeck et Humboldt, et appelée communément le Hill. Il s'agit d'un des rares quartiers noirs qui se sont développés à Boston durant la première moitié du 20^e siècle. Le plus important et le plus peuplé de ces quartiers est le South End dont la majorité des résidents sont des ouvriers ou des pauvres. Le cœur du quartier est situé le long des avenues Columbus et Massachusetts. Une autre partie de la communauté noire habite Intown, situé dans le Lower Roxbury, et les rues situées juste au-delà du South End. À cette époque, ces quartiers du centre-ville ne sont pas encore les ghettos noirs qu'ils deviendront. Des milliers d'immigrants blancs – Lituanais, Grecs, Arméniens, Syriens et autres –, arrivés plus tôt dans le siècle, vivent encore à proximité immédiate de leurs nouveaux voisins noirs. Comme d'autres villes du Nord-Est, Boston est à cette époque une ville pluriethnique en pleine expansion⁶.

Le Hill est un quartier en transition. Il s'agit d'une zone agréable, fréquentée par des familles ouvrières et des classes moyennes habitant des maisons individuelles et des appartements plus petits. Majoritairement juive au tournant du siècle, la composition raciale du quartier change avec l'ascension sociale des Noirs au cours des années qui précèdent la Seconde Guerre mondiale ; car avant même Pearl Harbor, l'emploi recommence à se développer à Boston. Les industries locales et les entreprises qui auparavant n'embauchaient pas de Noirs – ou très peu – commencent à renoncer partiellement à la discrimination raciale, y compris dans les chantiers navals, comme le Quincy Shipyard, et dans les compagnies de chemins de fer. De

plus, une nouvelle phase de la migration noire, qui s'ouvre dans les années précédant la Seconde Guerre mondiale et qui se renforce durant celle-là, voit près de 2 millions de Noirs du Sud s'installer dans d'autres régions des États-Unis, les grandes familles dépêchant à la ville un ou deux de leurs membres pour trouver un travail et un logement, avant que le reste de la famille ne les rejoigne. Les Mason, la famille maternelle d'Ella, ont été nombreux à s'installer à Boston. Rodnell Collins estime qu'au milieu des années 1940, au moins 50 membres de l'imposante famille d'Ella vivent dans le grand Boston⁷.

L'afflux de population combiné aux nouvelles opportunités et aux possibilités de revenus qui s'offrent aux Africains-Américains provoque un changement majeur de la démographie des quartiers de Boston. À la fin des années 1930, des centaines de Noirs bostoniens sont entrés dans la police, dans l'administration, les bureaux et l'enseignement ; leur réussite sociale les pousse à chercher de meilleurs logements dans des quartiers comme le Hill⁸. Le style de vie de la classe moyenne bourgeoise est celui auquel aspire Ella. Mais elle a pour cela besoin d'argent, et le crime est la seule façon qu'elle entrevoit pour en obtenir. Elle n'en reste pas moins la fille d'un militant garveyiste. Sensible, notamment aux idées de Garvey concernant l'entrepreneuriat noir et l'ascension sociale, elle se montre favorable au capitalisme, qu'elle articule à une sorte de proto-nationalisme noir. Elle n'est pas intégrationniste et s'oppose résolument aux relations amoureuses et aux mariages interracialisés.

Malcolm a dû se demander ce que ses parents auraient pensé de son nouveau quartier. Plus tard, il se souviendra avoir d'abord pensé que les voisins d'Ella appartenaient à la classe supérieure et qu'ils étaient éduqués ; puis, faisant sienne la répugnance de son père pour la bourgeoisie noire, il observera : « Ce que je voyais en réalité n'était que la version des grandes villes de ces cireurs de chaussures et concierges nègres que je connaissais à Lansing. » Avec le recul, il dira avoir rapidement perçu l'abîme de divisions de nationalité, d'ethnicité et de classe qui séparaient les Bostoniens noirs. Les plus vieilles familles de la bourgeoisie noire, dont les origines en Nouvelle-Angleterre remontent à plusieurs générations, se considèrent comme supérieures aux immigrants venus du Sud ou des Caraïbes ; de leur côté, les nouveaux venus font preuve d'un esprit d'entreprise agressif. Malcolm observe avec satisfaction que ce sont surtout les migrants venus du Sud et des Antilles, plus que les Noirs du Nord, qui semblent ouvrir des magasins et des restaurants. Il est également très conscient d'être lui-même un « péquenaud » qui ne connaît pas grand-chose de la grande ville : « Je n'avais jamais bu une goutte d'alcool, ni même fumé une cigarette, et là, je voyais des enfants noirs, de dix ou douze ans, qui lançaient les dés et qui jouaient aux cartes. »

Quand Malcolm, âgé de quinze ans, pénètre dans le monde des adultes, il ne sait pas trop comment affronter la vie. Il se sent toujours habité par le souvenir de son père et se remémore les soirées passées en sa compagnie à

défendre la cause de Garvey. Cependant, contrairement à Earl, il n'a pas appris de métier et ne semble pas taillé pour un travail physique. Il est possible que la vie auprès d'Ella ait aiguisé en lui le sens de l'engagement et de l'identité raciale, auquel ses parents accordaient déjà beaucoup d'importance. Toutefois, l'exemple de sa demi-sœur lui fournit également des idées différentes sur la manière d'affronter la vie. Curieusement, en vingt ans, Ella a été arrêtée à vingt et une reprises, mais elle n'a été condamnée qu'une seule fois. Son comportement délictueux et son talent pour échapper aux condamnations constituent aux yeux de Malcolm un modèle fort. Sans garde-fou moral, il emprunte un chemin instable pendant toute cette phase de sa jeunesse. Des années plus tard, il décrira ce moment comme « un détour destructeur » qui contrastait avec le reste de sa vie presque entièrement vouée à la réalisation des objectifs qu'il poursuivait⁹.

Sans guide ni mentor, Malcolm fabrique de toutes pièces sa conception d'un comportement adulte : il se dit plus âgé, plus sobre et plus expérimenté qu'il ne l'est en réalité. Il étudie attentivement les différents types d'hommes adultes qu'il rencontre. Son regard est d'abord attiré par son demi-frère, Earl Little Jr. Très noir de peau, beau garçon au style tapageur – comme Kenneth Collins, son frère d'armes –, Earl tente, sous le nom de scène de Jimmy Carlton, de percer dans l'industrie du spectacle en chantant dans les dancings et les boîtes de nuit. Cependant, quelques mois après l'arrivée de Malcolm en ville, il contracte la tuberculose et décède avant la fin de l'année. À peu près à la même époque, une nouvelle influence masculine, qui va le marquer plus durablement, fait son entrée dans la vie de Malcolm. Un soir, dans une salle de billard de Boston, un « type noir, courtaud et trapu », ainsi qu'il le décrit, s'approche de lui et se présente sous le nom de Shorty. Les deux adolescents découvrent avec plaisir qu'ils sont tous deux originaires de Lansing, et Shorty surnomme son nouvel ami « Homeboy¹⁰ ».

Malcolm « Shorty » Jarvis devient très vite, comme le raconte Rodnell Collins, « le guide et le compagnon de Malcolm dans les rues de Boston et dans le milieu de la nuit¹¹ ». De deux ans plus âgé que son ami roux (bien que Malcolm lui en attribue dix de plus dans *L'Autobiographie*), Shorty est déjà une petite figure de la vie nocturne noire de Boston. Trompettiste accompli malgré son jeune âge, il est régulièrement embauché comme musicien d'appoint par les *big bands*, comme ceux de Count Basie et Duke Ellington. À l'aise dans le monde tapageur des boîtes de nuit et des bars, Shorty prend un grand plaisir à multiplier les conquêtes et initie son jeune ami au monde de la nuit bostonien ; il a par ailleurs ses entrées dans le milieu des joueurs, des parieurs et des maquereaux¹².

Malcolm est bon élève. Il apprend vite l'usage de la marijuana, les combines, les petites rapines et à séduire les filles « faciles ». Il maîtrise rapidement les fondamentaux de l'économie des paris et la façon de les racketter. Chaque jour, des milliers de parieurs jouent sur des numéros qui vont habituellement de 1 à 999. Les « courtiers » collectent les « contrats » –

les paris inscrits sur un morceau de papier – et les apportent à une « banque » qui les centralise. Les voyous qui dirigent la combine prélèvent en général au moins 40 % du montant brut des paris et redistribuent le reste aux gagnants du jour¹³.

L'évidente attraction qu'exerce la pègre du ghetto sur Malcolm provoque des tensions dans sa nouvelle famille. En partie pour rassurer Ella, il trouve un emploi à temps partiel comme cireur de chaussures au Roseland, une salle de bal. C'est là que naît sa fascination – qui ne devait plus le quitter – pour les célébrités noires, pour les hommes et les femmes de talent capables de surmonter la barrière raciale et d'accéder à une reconnaissance publique. Comme au Savoy, la célèbre salle de bal de Harlem, Noirs et Blancs se côtoient, dansent et boivent ensemble au Roseland, offrant aux yeux de l'adolescent le côté festif du succès. À son humble poste de cireur de chaussures, Malcolm obtient compliments et pourboires de la part des Africains-Américains qui se produisent au Roseland. Des dizaines d'années plus tard, il se souviendra des légendes du jazz dont il a fièrement fait briller les chaussures : « Duke Ellington, Count Basie, Lionel Hampton, Cootie Williams, Jimmie Lunceford, pour n'en citer que quelques-uns. » Pour faire bonne impression, l'intrépide jeune homme apprend vite à faire « claquer son chiffon à lustrer comme un pétard chinois ». Pendant ses pauses, il observe, bouche bée, ce qui se passe, écoute le rythme chaloupé de la musique et admire plus que tout l'éclat et la virtuosité des danseurs qui se démènent sur le *lindy-hop*, une danse au rythme syncopé que jouent habituellement les orchestres de jazz¹⁴ et il lui arrive souvent de s'écarter de son poste pour observer les pas des danseurs¹⁵.

Cependant, un jeune Noir impressionnable, en quête de personnages et de modèles, ne peut trouver à cette époque qu'un éventail très réduit dans les films et les journaux. Dans les années 1940, la représentation dominante de l'Africain-Américain est celle du *minstrel* comique¹⁶, véhiculée notamment par l'émission de radio *Amos' n' Andy*. Dans les films, les Noirs sont généralement présentés comme des clowns ou des faibles d'esprit. En 1939, *Autant en emporte le vent*, l'extravagante célébration par Hollywood du Sud d'avant la Guerre civile, met en scène une domestique, docile, loyale, obèse et dure à la tâche¹⁷. *Bullets or Ballots*, produit par la Warner Brothers avec l'actrice noire vedette Louise Beavers, dans le rôle de Nellie LaFleur, reine du racket de la loterie, est l'un des rares films de cette période à se démarquer légèrement de ces stéréotypes brutaux¹⁸. Malcolm a sûrement vu ce film, ainsi que des dizaines d'autres, qui traitent des questions raciales ; bien plus tard, il intégrera la distorsion de l'image des Noirs par Hollywood à ses attaques contre le racisme blanc. Le titre même du film de la Warner sera repris et détourné par Malcolm dans son discours de 1964, « The ballot or the bullet » [Le bulletin de vote ou le fusil].

Loin des écrans, il y a cependant de nombreux modèles de militantisme et de résistance. Quelques-unes de ces figures qui vont diriger le mouvement

pour les droits civiques de l'après-guerre parviennent à la notoriété en se concentrant sur la question de la guerre, sur les occasions favorables et les obstacles qu'elle offre aux Africains-Américains. L'un des anciens adversaires de Marcus Garvey, venu de la gauche socialiste, le leader syndical A. Philip Randolph, pousse en effet l'administration Roosevelt à adopter des réformes qui favorisent l'emploi des Noirs et affaiblissent la ségrégation Jim Crow¹⁹. Randolph appelle ainsi hardiment au lancement d'une campagne de désobéissance civile qui prend le nom de *Negro March on Washington Movement*. Une des revendications porte sur la déségrégation de l'armée. Pour mettre un terme à la mobilisation, Roosevelt accepte, le 25 juin 1941, de signer l'*Executive Order* 8 802. Cette directive rend illégale la discrimination à l'embauche dans les industries de défense et institue le *Fair Employment Practices Committee*²⁰. Trente ans plus tard, cette directive constituera la base légale des lois sur l'égalité et sur l'*affirmative action*²¹. La campagne de Randolph et la réponse de Roosevelt vont avoir de profondes conséquences, y compris sur la vie du jeune Malcolm Little.

Bien qu'il s'efforce de donner l'image d'un citoyen distingué, l'adolescent fébrile expédie un flux ininterrompu de courrier à sa famille et, parfois, à certains de ses amis d'école. Une correspondance pleine d'entrain se poursuit de 1941 jusqu'au début 1942. Un ancien camarade de classe raconte à Malcolm les derniers ragots qui circulent à la Mason High School²². Un autre lui décrit la saison de basket-ball de Mason ; quelques anciennes petites amies gardent également le contact avec lui²³. De son côté, depuis qu'il est installé à Boston, il écrit consciencieusement à sa famille, mais son écriture maladroite pousse Philbert à lui demander d'écrire plus lisiblement à l'avenir²⁴. Reginald, le frère dont il est le plus proche, lui demande s'il est toujours scolarisé dans un lycée – lui détaillant au passage ses relations naissantes avec plusieurs filles de Lansing²⁵. Malcolm reste silencieux quant à sa décision d'abandonner son cursus scolaire.

Il est décidé à transformer son apparence pour qu'elle cadre avec son nouveau monde *cool*. Bien qu'il ne soit pas naturellement athlétique, il apprend patiemment à danser en observant les autres lors des fêtes du voisinage ; ensuite en essayant ces techniques sur le parquet du légendaire Roseland. Sur l'insistance de Shorty, il achète à crédit son premier costume *zoot* de couleur vive²⁶. Shorty lui fait également subir le rite de passage du défrisage des cheveux, utilisant « une sorte de gelée amidonnée et visqueuse » faite de soude, de pommes de terre et d'œufs. La mixture est brûlante, mais le résultat final, vu dans un miroir, est celui attendu : « J'avais déjà vu des caboches bien arrangées, mais quand vous voyez ça sur votre propre tête pour la première fois, après une vie entière de cheveux crépus, écrit Malcolm, l'effet est stupéfiant²⁷. »

À l'époque, comme aujourd'hui, dans la communauté afro-américaine, la coiffure a une signification particulière, et le fait d'avoir ou non les cheveux raides – en les défrisant avec différents produits chimiques – est un sujet de

controverse. Malcolm pour sa part, se défrisera les cheveux jusqu'à son incarcération, cinq années plus tard, même s'il en viendra par la suite à afficher du mépris pour cette pratique. Devenu dirigeant de la *Nation of Islam*, il fera référence à cet épisode de sa vie comme un acte ultime d'autodépréciation²⁸. Toutefois, dans les années 1940, l'esthétique du « défrisage » revêt une signification bien plus complexe que ce qu'en dira le Malcolm de la maturité. La plupart des hommes noirs des classes moyennes, ainsi que de nombreux musiciens de jazz populaires, torturent rarement leurs cheveux de cette façon et préfèrent une coupe de cheveux courte et naturelle. Le « défrisage » est l'emblème des Noirs branchés, des gars de la rue et des arnaqueurs, des maquereaux, des joueurs professionnels et des truands. Ce style est directement influencé par les cheveux ondulés des Latinos que les Noirs cherchent à imiter²⁹.

De la même façon, le *zoot suit* est un défi lancé aux normes qui régissaient le comportement des Blancs. Avec la vague de patriotisme qui suit Pearl Harbor et l'entrée en guerre des États-Unis, les *zoot suiters* sont largement désignés comme de potentiels déserteurs. C'est pour cette raison qu'en 1942, le War Production Board interdit la fabrication et la vente de ce costume. En 1943, des centaines de Mexicains-Américains et de Noirs portant ces costumes sont ainsi passés à tabac dans les rues de Los Angeles par des marins en uniforme, ce qui conduit le conseil municipal à faire du port du *zoot suit* une infraction³⁰. Des émeutes similaires, mais plus limitées, ont lieu à Baltimore, Détroit, San Diego et New York³¹. L'obsession de Malcolm pour le jazz, le *lindy-hop*, les *zoot suits* et les combines rassemble les différents symboles de la guerre culturelle qui oppose la jeunesse noire urbaine opprimée à la bourgeoisie noire.

Au cours de l'automne 1941, Malcolm, désormais connu sous le nom de « Red », a pris confiance en lui et développé un réel talent de danseur. Il a aussi entamé une histoire d'amour avec une fille noire de Roxbury, Gloria Strother. Celle-là étant issue d'une famille de la classe moyenne, Ella approuve la relation, espérant peut-être qu'elle changera la fascination qu'exercent les bas-fonds sur Malcolm. Mais ce dernier a de nombreuses autres filles en tête, et malgré les lettres implorantes d'une Gloria très amoureuse, il refuse de s'engager plus avant. La grand-mère, chaperon de la jeune fille, est bientôt suffisamment contrariée de cette situation pour lui écrire et s'enquérir de ses intentions, mais en vain³². Gloria, elle aussi, continue à lui écrire, même après que Malcolm s'est installé à Harlem au début de 1942 ; mais il semble qu'à elle non plus il n'ait pas répondu³³.

De toutes les femmes qui détournent l'attention de Malcolm de Gloria, aucune ne l'attire autant qu'une Arménienne blonde, Bea Caragulian³⁴. Curieusement, on sait peu de chose sur cette femme blanche avec laquelle il a entretenu, à l'exception de Betty Shabazz, la plus longue relation intime. Plus âgée que lui de quelques années, Bea a un temps été danseuse professionnelle dans des petits clubs. Elle a un physique agréable, mais n'est pas d'une beauté

renversante. Il est difficile de connaître les raisons pour lesquelles elle a entretenu une relation sexuelle *publique* avec un adolescent noir, et Malcolm nous éclaire peu sur le sujet ; dans son autobiographie, il s'étend beaucoup plus sur les moments difficiles avec Gloria que sur Bea, qu'il appelle Sophia³⁵. Il situe leur première rencontre au Roseland, laquelle aurait débouché sur un premier rapport sexuel quelques heures plus tard. Mais cette histoire, de même que le pseudonyme donné à Bea, est une invention : en réalité, ils se sont rencontrés dans un endroit beaucoup moins prestigieux, le Tick Tock Club. Très vite, Bea couvre Malcolm de cadeaux et lui donne de petites sommes d'argent, tandis qu'il parade fièrement avec sa conquête blonde dans les boîtes de nuit de Boston, sous les regards envieux de ses amis. Leur relation sexuelle transgresse un tabou dans une société toujours façonnée par la race et la classe, mais le désir sans fard de Bea donne à Malcolm un sentiment d'autorité masculine et de pouvoir³⁶. Dans le monde des voyous, il joue désormais dans la cour des grands.

Ella est furieuse à l'idée que son frère ait une liaison avec une femme blanche. Selon Rodnell Collins, elle considère Bea comme « une femme à la recherche du frisson et pour qui un jeune homme noir comme Malcolm n'est qu'une folie de plus ». Une nuit, à une heure tardive, Malcolm tente de conduire Bea en catimini au second étage de la maison où se trouve sa chambre. Ella a entendu le couple arriver et, dans le style d'un opéra-comique, renverse une bibliothèque dans l'escalier qu'ils sont en train de gravir. Malcolm, qui n'est pas encore majeur, n'a pas les moyens d'avoir son propre logement.

Il parvient ensuite à se faire embaucher au Townsend Drugstore de Roxbury où il sert les sodas et les glaces. Ce nouveau travail lui apporte son lot de nouvelles frustrations. Obligé de servir des Noirs de la classe moyenne, il est une fois de plus exaspéré par « ces caves, ces petits joueurs qui se donnent des airs de millionnaires, les jeunes comme les vieux³⁷ ». Il quitte rapidement le Townsend Drugstore car, comparé à son personnage de ghetto et à l'éclat que lui a donné sa relation publique avec Bea, le travail d'obscur vendeur de boissons perd rapidement de son attrait. Avec l'aide financière de Bea, il quitte enfin la maison d'Ella pour l'appartement de Shorty. Pendant quatre mois, il enchaîne une série de petits boulots ; il travaille à South Boston dans un entrepôt de papier peint, puis est plongeur dans un restaurant avant d'être embauché comme serveur dans un hôtel de luxe de Boston, le Parker House³⁸. Bien que Bea soit sa petite amie régulière, Malcolm fréquente d'autres filles. De la fin de 1941 jusqu'au milieu de 1942, il entretient une correspondance soutenue avec plusieurs d'entre elles qui vivent à Boston ou dans le Michigan, et noue avec certaines des relations intimes. Dans une lettre de novembre 1941 adressée à Zolma Holman, qui vit à Jackson, dans le Michigan, Malcolm se vante ainsi d'avoir voyagé dans 23 États différents. Il lui écrit être dans le train qui le mène en Floride et qu'il espère pouvoir se rendre bientôt en Californie³⁹. Sans oublier Roberta Jo de Kalamazoo, Edyth

Robertson de Boston, une Charlotte de Jackson et Catherine Haines, qui lui écrit à la hâte de son lieu de vacances une lettre d'une page pour lui faire part de son ennui⁴⁰. Ces diverses relations ont pu renforcer l'idée chez Malcolm que la plupart des femmes sont malhonnêtes et qu'on ne peut pas leur faire confiance. Plus tard, il lancera sans ménagement cet avertissement : « Ne posez jamais des questions à une femme sur un autre homme. Soit elle vous dira un mensonge et vous ne saurez toujours rien, soit elle vous dira la vérité, et vous préférerez alors peut-être n'avoir rien entendu⁴¹. »

L'entrée en guerre officielle des États-Unis, le 9 décembre 1941, pousse des millions d'Américains, jeunes et moins jeunes, à s'engager dans les forces armées. Depuis longtemps, les jeunes gens de Harlem sont envoyés à la guerre. Le *Harlem Hellfighters*, le 369^e régiment d'infanterie, composé uniquement de Noirs, s'est illustré aux côtés de l'armée française pendant la Première Guerre mondiale. En juin 1945, le 369^e se bat encore à Okinawa et à la fin des hostilités, environ 60 000 Noirs originaires de New York ont ainsi servi leur pays⁴².

La mobilisation a un impact immédiat : quasiment du jour au lendemain, des centaines de milliers d'emplois occupés par des Blancs deviennent vacants. Beaucoup d'employeurs sont alors contraints d'embaucher des Noirs et des femmes. Dans des branches cruciales, comme les chemins de fer – principal moyen de transport dans les années 1940 –, le besoin de main-d'œuvre se fait pressant. Il n'est alors pas difficile pour Malcolm, âgé de seize ans, malgré son parcours professionnel chaotique, de se faire embaucher comme cuisinier de quatrième classe⁴³.

D'abord affecté sur le *Colonial* qui relie Boston à Washington, il peut visiter les grandes villes qu'il a rêvé de voir pendant des années. Durant une escale à Washington, il revêt son *zoot suit* et part visiter les immenses quartiers noirs de la ville. Les impressions qu'il en retire sont loin d'être positives : « J'ai été stupéfait de découvrir dans la capitale, à quelques blocs du Capitole, des milliers de Nègres vivant dans des conditions pires que celles que j'avais pu voir dans les quartiers les plus misérables de Roxbury. » Une des sources de cette terrible pauvreté, suppose-t-il, réside dans l'arriération de la classe moyenne noire de la ville, qui, selon lui, possède l'intelligence et l'éducation suffisantes pour une meilleure condition sociale. Plus tard, Malcolm expliquera comment les plus anciens des employés noirs du *Colonial* parlaient de manière méprisante des « Noirs de la classe moyenne à Washington qui, avec leurs diplômes de la Howard University⁴⁴, travaillaient comme manœuvres, employés du nettoyage, concierges, gardiens, chauffeurs de taxi et ainsi de suite⁴⁵ ».

Pour la première fois de sa jeune vie, Malcolm essaie de conserver un emploi pendant plus de quelques mois. Il aime voyager et son travail lui permet de satisfaire ce penchant à moindres frais, bien que cela l'oblige

souvent à accepter des tâches humiliantes. Réaffecté sur le *Yankee Clipper*, train reliant New York à Boston, il devient vendeur ambulant. Il arpente les wagons de bout en bout en tirant une boîte remplie de sandwiches, de bonbons et de glaces ainsi qu'une cafetière en aluminium de 20 litres. Comme du temps où il était cireur de chaussures, les clients donnent fréquemment de meilleurs pourboires à ceux qui montrent de l'enthousiasme et arborent un visage jovial ; Malcolm mime donc le joyeux serveur de voiture-restaurant pour récolter des pourboires. Il devient si habile que ses collègues l'appellent « Sandwich Red⁴⁶ ».

Ses fréquentes escales à New York lui permettent enfin de visiter la légendaire Mecque noire, Harlem. Louise et Earl ont régalaré leurs enfants d'histoires sur les institutions légendaires de la « brillante ville », ses larges boulevards et sa vie politique et culturelle animée. Rien n'a pourtant préparé l'adolescent, pas même le *glamour* et la fièvre de Boston, à sa première rencontre avec ce quartier auquel il s'identifiera par la suite. « New York était pour moi le paradis, affirmera plus tard Malcolm, et Harlem le septième ciel !

47 »

Comme un touriste fébrile pressé par le temps, il court d'un site célèbre à un autre. Sa première étape est le fameux Small's Paradise, à la fois un bar et une boîte de nuit. Ouvert en octobre 1925, au plus fort de la prohibition, le Small's Paradise a toujours été racialement mixte. Avec ses 1 500 places assises, l'endroit est rapidement devenu un haut lieu du jazz où se produisent les plus grands artistes du moment ; c'est l'un des trois grands rendez-vous de Harlem avec le Cotton Club et le Connie's Inn⁴⁸. « Aucun autre commerce noir ne m'avait autant impressionné », raconte Malcolm à propos de sa première visite : « Il y avait une trentaine ou une quarantaine de Noirs, pour la plupart des hommes, accoudés à l'énorme et luxueux bar circulaire, buvant et discutant⁴⁹. »

L'étape suivante est le grand théâtre Apollo sur la 125^e Rue Ouest. Construit quelque trente ans auparavant comme une salle de spectacles burlesques réservée aux Blancs, l'Apollo a acquis une notoriété nationale en devenant un lieu où se produisent des artistes noirs⁵⁰. Quelques pâtés d'immeubles à l'est se dressent le célèbre hôtel Theresa. De style néo-rennaissance, l'hôtel a ouvert ses portes en 1913 et jusqu'à la fin des années 1930, il est resté réservé aux clients blancs ; mais avec l'arrivée d'une nouvelle direction, les Africains-Américains commencent à y séjourner. De nombreuses célébrités, comme Duke Ellington, Sugar Ray Robinson, Josephine Baker ou Lena Horn en ont fait leur quartier général. Du fait du refus des plus importants hôtels du centre-ville de New York d'accepter des clients noirs tout au long des années 1940 et jusqu'au début des années 1950, le Theresa est devenu l'endroit où descendent les élites noires du spectacle, des affaires et des associations civiques et politiques. Début 1942, lorsque Malcolm voit l'hôtel pour la première fois, il en connaît sans doute déjà l'existence, car c'est là qu'a eu lieu la fête donnée en l'honneur du boxeur Joe

Louis, champion du monde poids lourd, qui a rassemblé des milliers de Noirs⁵¹. Ce soir-là, Malcolm prend une décision cruciale : « J'ai quitté Boston et Roxbury pour toujours⁵². »

Par bien des aspects, ces deux villes sont déjà loin. Il passe en effet la plupart de ses nuits dans le train entre deux destinations, dormant ou travaillant, et à New York, il descend parfois à la Harlem YMCA sur la 135^e Rue Ouest. Il prend l'habitude de se rendre au Small's Paradise et dans un autre bar situé dans l'hôtel Braddock sur la 126^e Rue Ouest, le repaire des artistes de l'Apollo⁵³. Très vite, il commence à mener une double vie. Sur le *Yankee Clipper*, il excelle dans son travail sous le sobriquet de Sandwich Red, amusant les clients blancs avec ses clowneries inoffensives. À Harlem, il est tout simplement « Red », un garçon sauvage, arrogant, apprenant le langage de la rue. Il commence à compléter ses revenus en vendant de la marijuana, occasionnellement dans un premier temps, puis plus activement. Bea fait fréquemment le voyage de Boston pour lui rendre visite ; et il l'exhibe dans ses boîtes de nuit favorites. Pour un garçon qui, le 19 mai 1942, ne fête que son dix-septième anniversaire, à peine plus d'un an après son arrivée au Nord, la réinvention est remarquable.

Tenter de cloisonner ces deux vies extrêmement différentes s'avère impossible pour un jeune homme irresponsable et entêté. Aggravé par la consommation de marijuana, le comportement de Malcolm sur le *Yankee Clipper* devient rapidement instable et conflictuel. Il provoque des disputes avec les clients, notamment avec les militaires⁵⁴. En octobre 1942, il est licencié, mais le manque d'employés expérimentés dans les chemins de fer est si aigu, qu'il est réembauché à deux reprises. Il utilise ces emplois temporaires pour transporter et vendre de la marijuana à travers le pays. Il revient de ces longs voyages avec « deux des plus grandes valises que vous ayez jamais vues, pleines de came [...] des briques de marijuana pressée [...]. Il en tirait un millier de dollars par voyage », raconte son frère Wilfred⁵⁵. Il est peu probable que ce trafic ait été si important et si lucratif, mais désormais la barrière entre activité légale et illicite est tombée, et Malcolm est tout à fait disposé à compromettre son emploi pour profiter de son activité illégale. Sa carrière dans la drogue s'avère à bien y regarder quasi insignifiante –, elle consiste à vendre des joints qu'il garde dans ses chaussettes ou sa chemise – mais cela suffit pour franchir un cap.

La vie dans les trains marque Malcolm de bien d'autres façons. Les sonorités ferroviaires ont contribué à former la trame du jazz, du blues et même du *rhythm and blues*. Ainsi que l'observe Albert Murray, le chemin de fer a longtemps été une métaphore centrale de la culture populaire afro-américaine en raison de l'*Underground Railroad* abolitionniste du 19^e siècle qui permit à des milliers d'esclaves de prendre la route de la liberté⁵⁶. Grâce au style de Harlem, Malcolm apprend beaucoup au contact des musiciens de jazz qui lui achètent de la marijuana. Plus important encore, cette expérience du train éveille la passion de Malcolm pour le voyage en tant que tel,

l'excitation et l'aventure de la découverte de villes nouvelles et de gens différents. Ces voyages sont autant de leçons essentielles sur l'extraordinaire diversité et sur l'immensité du pays : ils lui procurent aussi une connaissance des conditions de vie et de travail des Noirs⁵⁷. Il voit des espoirs brisés, des privilèges, des opportunités et des talents gaspillés. C'est au cours de cette immersion dans les rues de Washington, de Boston et de New York que naissent les germes de son attitude antibourgeoise.

Ses frères et sœurs continuent à lui écrire, mais il leur répond de plus en plus rarement. Reginald et Hilda lui demandent de l'argent, bien qu'ils sachent que Malcolm a du mal à subvenir à ses propres besoins. Les dons occasionnels de Bea complètent ses maigres revenus, mais de façon très marginale. Plusieurs tailleurs lui envoient leurs factures pour des vêtements achetés à crédit qu'il n'a pas l'intention de payer⁵⁸. Des créanciers s'en remettent alors à une agence de recouvrement, la Boyle Brothers, qui le menace de poursuites judiciaires⁵⁹. Avant d'être licencié, Malcolm doit même l'argent de ses cotisations au Syndicat des employés de voitures-restaurants⁶⁰.

Fin 1942, il se rend à Lansing pour faire admirer son nouveau style et il a la satisfaction de choquer sa famille. « Mon défrisage et mon accoutrement étaient si délirants qu'on aurait pu me prendre pour un Martien », se rappellera-t-il⁶¹. Au cours d'une petite fête du quartier organisée à la Lincoln High School, il fait une démonstration de ses pas de danse devant une assistance enflammée, tel une véritable célébrité. Sans la moindre gêne, il signe même des autographes à des adolescents admiratifs : « Harlem Red⁶² ».

D'après son autobiographie, son séjour chez lui est bref – après tout, Harlem est devenu le centre de sa nouvelle vie. En réalité, il reste au moins deux mois à Lansing. Il passe ses soirées à poursuivre de ses assiduités différentes femmes⁶³. Dans la journée, il se débat pour trouver de l'argent, pour lui-même et pour sa famille. Il travaille quelques semaines à la bijouterie Shaw, puis dans la ville voisine de Flint, chez A/C, une usine qui fabrique des bougies de moteur. Mais son retour dans sa famille a aussi pour but d'obtenir l'approbation et le soutien de cette dernière. Encore adolescent, Malcolm a besoin de l'amour de ses frères et sœurs, et s'il ne s'attend pas à ce qu'ils comprennent la culture du jazz de Harlem ou ses *zoot suits*, il a besoin qu'ils reconnaissent sa réussite. Il repart pour Harlem à la fin du mois de février 1943, où il est à nouveau embauché à la New Haven Railroad, avant son licenciement dix-sept jours plus tard pour insubordination⁶⁴.

Dans *L'Autobiographie*, Malcolm écrit qu'il a arrêté de rechercher sérieusement du travail après 1942 pour se consacrer à des activités délinquantes de plus en plus violentes. Il situe son embauche au *Small's Paradise* quelque part au milieu de 1942, juste après son dix-septième anniversaire, emploi qui aurait pris fin début 1943. Sa mémoire lui faisait certainement défaut, à moins qu'il n'ait été en train de façonner sa légende, car à ce moment-là, il était encore à Lansing. Il est en réalité embauché au *Small's Paradise* à la fin du mois de mars 1943 ; moins de deux mois plus

tard, il est arrêté et licencié « pour proposition indécente » après qu'il a demandé à un client, en réalité un policier militaire en civil, « s'il voulait une fille⁶⁵ ».

De 1942 à 1944, il travaille sporadiquement dans un établissement de nuit beaucoup moins prestigieux, le Jimmy's Chicken Shack, très fréquenté par les artistes et les comédiens noirs. Même en faisant la plonge, il reste en bonne compagnie : Charlie Parker avait fait la même chose dans les années 1930 lorsqu'Art Tatum, à son piano, attirait toute l'attention. Clarence Atkins, ami proche de Malcolm à cette époque, se rappelle que « chez Jimmy, Malcolm était un moins que rien [...] bon à tout faire, la plonge, le nettoyage du sol, vraiment n'importe quoi [...], parce qu'il pouvait manger et qu'il y avait à l'étage un endroit où il pouvait dormir⁶⁶ ». Un des collègues de Malcolm est un plongeur noir, John Elroy Sanford, qui veut devenir comédien professionnel. Ils ont tous les deux les cheveux roux et, pour les distinguer, Sanford, originaire de Chicago, est surnommé « Chicago Red ». Personne n'ayant jamais entendu parler de Lansing, Malcolm veut à présent se faire appeler Detroit Red. Des années plus tard, Sanford deviendra un comédien célèbre sous le nom de Redd Foxx⁶⁷.

Le Detroit Red de *L'Autobiographie* est un jeune Noir portant peu d'intérêt à la politique. Pourtant, il n'a pas complètement oublié les leçons de son enfance sur la fierté noire et l'indépendance. Au Jimmy's Chicken Shack, Malcolm évoque fréquemment les idées nationalistes noires. « Il nous racontait souvent, explique Atkins, que son père avait été maltraité et passé à tabac quand il vendait le journal de Marcus Garvey au coin des rues ; il nous parlait beaucoup des idées de Garvey et combien elles pouvaient nous être utiles⁶⁸. »

À Harlem, à cette époque, Malcolm n'est pas engagé directement dans des activités que l'on pourrait considérer comme politiques, telles que les grèves de loyer, les piquets devant les magasins refusant d'embaucher les Noirs, l'inscription des Noirs sur les listes électorales, etc. On doit cependant reconnaître que même à cette étape de sa vie, il est très observateur. Dans la description qu'il fait d'une de ses premières incursions à Harlem, il mentionne la présence de militants communistes : « Des agitateurs nègres et blancs marchaient côte à côte et essayaient de vous convaincre en parlant à toute vitesse d'acheter un exemplaire du *Daily Worker* : "Ce journal veut que votre loyer soit régulé [...], que ces propriétaires avides vous débarrassent des rats qui sont dans vos appartements [...]. D'après vous, qui a combattu le plus durement pour faire libérer les Scottsboro boys⁶⁹ ?" » La démographie raciale du quartier lui est expliquée par de vieux résidents de Harlem, une transformation urbaine qu'il caractérisera plus tard comme « le jeu des chaises musicales de l'immigration ». La description qu'il livre de ce changement illustre le caractère direct et les grandes lignes de son style. Les premiers quartiers noirs de New York, expliquera-t-il, ont été confinés dans le bas Manhattan, « puis, en 1910, un agent immobilier noir a fait venir, d'une façon

ou d'une autre, deux ou trois familles noires dans un immeuble du Harlem juif. Les Juifs ont quitté l'immeuble, puis ce bloc, et à partir de là, de plus en plus de Noirs sont venus occuper ces appartements. Puis, des blocs entiers habités par les Juifs se sont vidés. [...] En très peu de temps, Harlem est devenu ce qu'il est encore aujourd'hui – presque entièrement noir⁷⁰ ».

Ses impressions sur les origines et l'évolution du Harlem noir ne sont que partiellement exactes. S'il relève, à juste titre, le déplacement des Noirs vers le nord de l'île de Manhattan, il oublie les forces plus importantes qui ont provoqué cette migration. Au cœur de chaque communauté, on trouve ses institutions sociales, et le Harlem noir est largement le résultat du déplacement de respectables églises et organisations noires qui ont quitté le bas Manhattan pour s'installer au-delà de la 110^e Rue. En 1909, la *Saint Philip's Episcopal Church*, fondée en 1809, institution centrale de la classe moyenne afro-américaine, part de la 34^e Rue Ouest et du district de Tenderloin de Manhattan après avoir construit une nouvelle et superbe église – dans un style néogothique – sur la 134^e Rue Ouest. L'*Abyssinian Baptist Church*, également fondée au début du 19^e siècle, s'installe en 1923 sur la 138^e Rue Ouest où elle devient la plus importante congrégation protestante d'Amérique. La *Bethel African Methodist Episcopal Church* existe quant à elle depuis un siècle quand elle s'installe au numéro 60 de la 132^e Rue Ouest. Nombre de ces Églises ont réalisé une importante plus-value immobilière en vendant leurs terrains du centre-ville, tandis que le prix relativement faible du foncier à Harlem leur a permis d'acheter non seulement les sites pour bâtir les nouvelles églises, mais aussi de nombreux immeubles loués aux Noirs venues avec elles dans le nord de la ville⁷¹.

Les complexes d'habitations, publics ou privés, sont également des lieux centraux pour les relations sociales et les activités culturelles du quartier. Les logements du *Dunbar Apartments* en donnent le plus bel exemple. Construits en 1926-1927 par John D. Rockefeller Jr. et habités à partir de 1928, situés entre la 7^e et la 8^e Avenues au niveau des 149^e et 150^e Rues Ouest, ces logements sont conçus comme les premières coopératives de logements pour les Noirs. Ces résidences peuvent se targuer d'avoir des locataires célèbres, tels que Bill « Bojangles » Robinson, Paul et Eslanda Robeson, ou encore W. E. B. et Nina Du Bois. Le célèbre YMCA de Harlem, un espace situé sur la 135^e Rue Ouest qui accueille des conférences et des événements culturels, a ouvert ses portes en 1933. Avec des centaines d'autres institutions, ces lieux sont constitutifs des fondements culturels du Harlem noir⁷².

La transformation raciale de New York est également remarquable à Harlem. En 1910, on ne compte que 91 700 Noirs vivant à New York. 60 500 d'entre eux résident à Manhattan, parmi lesquels seuls 14 300 natifs de l'État de New York. La grande majorité des Noirs viennent du Sud. En 1915, la Grande Migration débute et des centaines de milliers de Noirs commencent à

quitter le Sud rural pour Gotham⁷³. La population noire de la ville augmente dès lors régulièrement : 152 500 en 1920 et 327 700 en 1930 (le recensement de 1930 estime que 54 724 des Noirs habitant la ville n'y sont pas nés). L'essentiel de cette croissance démographique se concentra dans le ghetto de Harlem. En 1910, la population totale de Harlem, sans distinction de race, s'élève à 49 600 habitants. En 1920, les deux tiers des 73 000 habitants de Harlem sont des Noirs. Au cours de cette décennie, Harlem devient la capitale urbaine de la diaspora noire, le cœur de l'expression extraordinairement florissante de la littérature, du théâtre, de la danse et des arts en général ; une période plus tard connue sous le nom de Harlem Renaissance. Le jazz traverse alors l'Atlantique et trouve à Paris un accueil chaleureux, pour peu à peu devenir une expression globale de la culture de la jeunesse⁷⁴.

Malcolm ne peut avoir vécu à Harlem pendant les années de guerre sans avoir été profondément marqué par son histoire turbulente et ses activités culturelles. En 1940, Harlem est devenu sans comparaison possible le centre cosmopolite de l'activité politique noire, non seulement pour l'Amérique, mais pour le monde entier. Pratiquement le quart de sa population noire est constitué d'immigrants caribéens, qui ont créé toutes sortes d'associations, de partis politiques et de clubs. Un des hommes politiques caribéens les plus influents, Hulan E. Jack, originaire de Sainte-Lucie, a été élu en 1940 pour représenter le quartier à l'assemblée de l'État de New York⁷⁵. Harlem est également le centre du militantisme ouvrier noir du pays, sous la conduite de A. Philip Randolph, qui a commencé sa légendaire carrière d'orateur avant même l'arrivée de Garvey aux États-Unis. Des milliers d'habitants de Harlem sont des membres ou des sympathisants du Parti communiste ; des personnalités comme Claudia Jones ou Benjamin Davis Jr. y font figure de leaders populaires profondément respectés.

Malgré la disparition du mouvement de Marcus Garvey, l'activisme de Harlem gagne en intensité, notamment au cours de la Grande Dépression des années 1930, comme une réponse aux inégalités sociales intolérables pour la communauté noire. Par exemple, les travailleurs noirs dans les blanchisseries industrielles gagnent habituellement 3 dollars de moins par semaine que les Blancs qui accomplissent le même travail. La discrimination à l'embauche est endémique. Une étude sur les années 1920-1928 a montré que dans 258 sociétés de Harlem employant plus de 2 000 salariés, seuls 163 d'entre eux sont noirs et qu'ils ont tous les plus bas salaires⁷⁶. La dépression ne faisant que s'approfondir, on assiste à une montée vertigineuse du chômage ; plus de 50 % des jeunes Noirs demeurent sans emploi⁷⁷. En 1935, selon l'agence fédérale *Works Progress Administration*, pour vivre à New York, une famille a besoin d'un « revenu minimum » de 1 375 dollars par an, alors que le revenu moyen d'une famille noire ne s'élève qu'à 1 025 dollars⁷⁸.

La pression économique pousse alors les citoyens noirs à s'organiser pour protester. En 1931, la *Harlem Housewives League* lance une campagne contre une chaîne locale de magasins pour qu'elle emploie des Africains-Américains.

Beaucoup d'anciens garveyistes se joignent au mouvement, appelant les Noirs à « acheter noir ». Créé en 1932, le *Harlem Labor Union* organise des piquets devant les magasins appartenant à des Blancs qui refusent d'embaucher des Noirs. Un an plus tard, la toute nouvelle *Citizens' League for Fair Play*, une coalition populaire de groupes de femmes, d'organisations religieuses et de fraternités, exige que davantage de salariés noirs soient embauchés. En mars 1935, des manifestations de ce type se concluent par une émeute sur la 125^e Rue à laquelle participent plusieurs milliers de personnes. Des dizaines de magasins appartenant à des Blancs sont pillés ; on recense 57 personnes et sept policiers sont blessés tandis que 75 personnes, pour la plupart des Africains-Américains, sont arrêtées pour divers motifs (incitation à l'émeute, vandalisme, voies de fait, ou encore vol)⁷⁹. Les brutalités policières contre les émeutiers font par la suite l'objet d'une enquête de la Commission sur la situation à Harlem mise en place par le maire Fiorello LaGuardia⁸⁰ après les émeutes. Le rapport de cette commission révèle plusieurs éléments : la police a proféré des « remarques insultantes et des menaces » ; un policier a tué un jeune Noir en lui tirant dessus sans sommation ; un autre, « appelé pour arrêter un ivrogne désarmé, l'a frappé si fort qu'il en est mort⁸¹ ».

Le rapport émet des recommandations pour améliorer la situation, et l'administration libérale de LaGuardia, soucieuse de désamorcer les tensions raciales croissantes, met en œuvre plusieurs d'entre elles. Entre 1936 et 1941, la municipalité fait construire deux nouvelles écoles, un complexe de logements sociaux (les *Harlem River Houses*) et le pavillon des femmes de l'hôpital de Harlem. Cependant, les concessions de LaGuardia ne vont pas jusqu'à s'attaquer à la ségrégation résidentielle, pas plus qu'à la pauvreté et au mécontentement de la classe ouvrière de Harlem. Lorsqu'en 1938, la Cour suprême déclare la constitutionnalité de l'organisation de piquets de grève devant les entreprises pour des « réclamations fondées sur des motifs raciaux », une nouvelle vague de manifestations se déclenche. La coalition « N'achète pas où tu ne peux pas travailler » obtient rapidement d'importantes concessions : en quelques années, près du tiers des commis et des employés de Harlem sont des Africains-Américains. De la même façon, les Noirs arrachent des avancées dans divers emplois : réparateurs et opérateurs dans la téléphonie, conducteurs de bus dans les compagnies Fifth Avenue et New York Omnibus, ainsi que des postes de cols blancs chez Consolidated Edison⁸².

Grâce à l'ensemble de ces luttes, Harlem crée un modèle dynamique de réformes sociales et de protestation urbaine qui va être imité dans toute l'Amérique. L'agitation de masse, issue le plus souvent de l'activité des associations de base, culmine dans une série de manifestations fortement médiatisées suivies d'une insurrection urbaine. Le gouvernement libéral, soutenu par les élites blanches et noires, doit par la suite faire des concessions majeures sous la forme d'hôpitaux et de logements sociaux, et prendre des dispositions pour accroître les possibilités d'embauche dans les secteurs

public et privé – ce qui entraîne de nouvelles victoires afro-américaines sur le plan électoral, devant les tribunaux et au gouvernement. Ces tactiques décisives, qui vont devenir la stratégie de protestation du mouvement pour les droits civiques, ont aussi été développées à Harlem, une génération plus tôt.

Le révérend Adam Clayton Powell Jr. reste le principal bénéficiaire politique de ces luttes et de ces réformes. Il deviendra, plus tard, un allié de Malcolm et parfois aussi son rival. Né en 1908, il est le séduisant fils du puissant pasteur de l'*Abyssinian Baptist Church* de Harlem, Adam Clayton Powell Sr. Le jeune Powell devient lui-même pasteur, mais ses motivations ne sont pas, en premier lieu, spirituelles. En 1931, il mène un mouvement de protestation au conseil du budget de la ville de New York qui empêche le licenciement de cinq médecins afro-américains de l'hôpital de Harlem. Sept ans plus tard, il contribue au lancement du *New York Coordinating Committee for Employment* qui organise des piquets et des protestations non violentes pour obtenir des emplois. Ayant succédé en 1937 à son père comme pasteur de l'*Abyssinian Church*, il s'appuie sur une forte assemblée de fidèles et sur une armée grandissante de soutiens politiques. Idéologiquement et politiquement, c'est un homme de gauche pragmatique ; au niveau national, il soutient le New Deal de Roosevelt, travaille à Harlem avec le Parti communiste et appuie en 1941 la réélection de LaGuardia. La même année, pour se faire élire au conseil municipal, Powell lance le *People's Committee*, une organisation de campagne basée à Harlem, forte de 1 800 permanents et disposant de huit bureaux. Les concurrents de Powell sur sa gauche et sa droite, respectivement le candidat de l'*American Labor Party*, Max Yergan, et le candidat républicain, Channing Tobias, se désistent en sa faveur. LaGuardia lui apporte son soutien : les deux libéraux font campagne ensemble et sortent tous les deux victorieux du scrutin⁸³.

Au conseil municipal, Powell défend avec détermination les intérêts de Harlem. Lorsque Max Yergan, professeur d'histoire au City College, établissement presque entièrement blanc situé à West Harlem, n'est pas reconduit, il propose une résolution interdisant la discrimination raciale dans les nominations universitaires. En mai 1942, le *People's Committee* soutient l'organisation d'un meeting de masse au *Golden Gate Ballroom* pour protester contre le tabassage et l'assassinat par la police d'un Noir, Wallace Armstrong. L'année suivante, lorsque LaGuardia autorise la Marine à installer dans deux établissements scolaires (le Manhattan's Hunter College et le Walton High School) des infrastructures d'entraînement pour son Unité de femmes réservistes racialement ségréguée, Powell s'élève contre cette décision⁸⁴.

Les organisations des droits civiques, le mouvement ouvrier noir et le Parti communiste soutiennent les positions audacieuses de Powell. Son opposition déterminée à Jim Crow concorde en outre avec la campagne « Double V » que mène la presse noire en 1942-1943 en appelant à une double victoire : sur le fascisme à l'étranger et sur la discrimination raciale aux États-Unis⁸⁵. Pendant la guerre, réagissant aux modestes acquis des Noirs en matière d'emploi, des

milliers de travailleurs blancs participent aux « grèves de la haine » et demandent l'exclusion des Noirs, notamment des emplois qualifiés. Ainsi, en juillet 1943, les racistes blancs paralysent brièvement une partie des chantiers navals Bethlehem de Baltimore. En août de l'année suivante, les conducteurs de tramways de Philadelphie, indignés par l'embauche de huit machinistes noirs, font grève pendant six jours. Roosevelt réagit en envoyant 5 000 hommes de troupe et en mettant la compagnie sous le contrôle de l'armée⁸⁶.

La signification de ces événements n'échappe pas aux Africains-Américains nombreux à remettre en question leur soutien à l'effort de guerre des États-Unis. Des années plus tard, James Baldwin se souviendra : « La façon dont furent traités les Noirs pendant la Deuxième Guerre mondiale marque à mes yeux un tournant des relations des Noirs avec les États-Unis. [Une] certaine espérance est morte, [un] certain respect pour les Américains blancs a disparu⁸⁷. » Bien que la grande majorité des Noirs soutienne toujours la guerre, une minorité militante de jeunes Afro-Américains refuse de se faire recenser pour le service militaire, tandis que d'autres cherchent à se faire réformer pour raisons médicales ou déclarer inaptes.

Après une période de relative accalmie dans les relations interraciales – ou pour le dire plus adéquatement, une période au cours de laquelle la pression des Noirs pour l'égalité a été moins offensive –, la nouvelle phase est caractérisée par l'activisme et la résistance noires. La Marche des Noirs sur Washington, les rassemblements pour les droits civiques et les manifestations dirigées par Powell dans Harlem provoquent la peur et la réaction des Blancs. Les autorités gouvernementales tentent alors de faire avorter le mouvement naissant en restreignant les libertés et les activités des Africains-Américains, et en imposant les lois Jim Crow dans des villes et des États où la ségrégation raciale légale n'a pas cours. Elles ciblent certains lieux à l'écart de la politique, à l'instar de la salle de bal du Savoy de Harlem, mondialement célèbre.

Depuis son inauguration en 1926, le Savoy, situé sur Lenox Avenue entre la 140^e et la 141^e Rue, est rapidement devenu l'institution culturelle la plus importante de Harlem. La grande salle comporte deux estrades pour les orchestres, des salons recouverts de somptueux tapis et de miroirs. À son apogée, près de 700 000 clients se pressent au Savoy chaque année. L'endroit est fréquenté par des Blancs, parmi lesquels Orson Welles, Greta Garbo, Lana Turner, et même l'étoile montante du Parti républicain, Thomas E. Dewey⁸⁸. À une époque où les hôtels et les dancings du centre-ville sont encore ségrégués, le Savoy est un lieu interracial où Blancs et Noirs viennent danser et se divertir.

Le 22 avril 1943, le Savoy est fermé par la police au motif que des militaires y auraient été racolés par des prostituées. Le Bureau de l'hygiène de New York avance une série d'éléments censés prouver que sur une période de neuf mois, 164 individus « ont contracté une maladie [vénérienne] au Savoy ». Tous ces prétendus cas concernent des membres des forces armées

ou des garde-côtes. Les responsables du Bureau sont incapables de fournir la moindre explication sur la manière dont ils ont déterminé que les militaires avaient contracté ces maladies au contact de prostituées du Savoy. La cour d'appel de la Cour suprême de l'État de New York décide à l'unanimité de soutenir l'action de la police, et le maire LaGuardia déclare qu'il n'est pas en son pouvoir d'empêcher la fermeture du Savoy⁸⁹.

Le Savoy reste fermé tout l'été 1943. Le 15 octobre, la police ayant annoncé que la licence de l'établissement a été renouvelée, une « grande réouverture » a lieu la semaine suivante. Pour Malcolm, cet épisode est la preuve évidente des limites de la tolérance raciale du libéralisme blanc : « La mairie a fermé le Savoy pendant un long moment. Ce n'était là qu'un exemple supplémentaire de l'attitude du "Nord libéral" qui n'a pas aidé Harlem à aimer "l'homme blanc"⁹⁰. »

Pendant ce temps, des projets prévoient une importante restructuration urbaine du centre-ville conçue pour exclure complètement les New-Yorkais noirs. À peine quelques semaines après la fermeture du Savoy, la municipalité rend public son accord avec la compagnie d'assurance Metropolitan Life Insurance pour la construction d'un complexe semi-public de logements (le Stuyvesant Town) sur la rive est de Manhattan. Metropolitan Life bénéficie de généreuses exonérations fiscales, du droit de décréter des expulsions et de celui de sélectionner les locataires. Quand la société semble prête à exclure les locataires noirs, les Noirs ainsi que de nombreux libéraux blancs sont choqués. Powell accuse LaGuardia de capituler une nouvelle fois devant le racisme et son journal titre sans hésiter : « Hitler remporte une victoire à New York ». Devant 20 000 manifestants, Powell demande la destitution de LaGuardia⁹¹. Il faudra attendre 1944 pour que ce dernier se résolve à négocier un compromis. Stuyvesant Town est construite dans les conditions prévues, mais le maire signe un arrêté interdisant toute discrimination raciale dans la sélection des locataires des logements construits sous l'autorité de la ville⁹².

À Détroit, la ville où réside l'essentiel de la famille de Malcolm, l'escalade des tensions raciales débouche, le 20 juin 1943, sur une émeute massive. À peine six heures après le début de l'émeute, le bilan de l'explosion de Détroit s'élève à 34 morts, 700 blessés et 2 millions de dollars de dégâts. Cinq mille hommes des troupes fédérales sont dépêchés pour patrouiller dans la ville et des véhicules militaires escortent les trolleys et les bus⁹³. Les autorités de la ville de New York auraient dû se rendre compte que les conditions étaient réunies pour qu'une insurrection similaire éclate à Harlem. Ce qui ne manque pas de se produire quand, le 1^{er} août, un policier tire sur un soldat noir en uniforme. En quelques minutes, l'émeute éclate : les commerces tenus par des Blancs sont attaqués dans tout le quartier – le long de la 125^e Rue et sur les grands axes nord-sud de Harlem (Lenox et les 7^e et 8^e Avenues), du nord de Central Park jusqu'à la 145^e Rue. Avant minuit, on compte 1450 magasins vandalisés, six personnes tuées, 189 blessés et plus de 600 Noirs arrêtés. De manière révélatrice et contrairement à l'émeute de 1935, les témoins

rapportent que les émeutiers sont aussi bien issus de la classe moyenne que des secteurs pauvres. Un rapport de la police admet ainsi que « ceux qui [...] commettent des actes de violence malveillants sont des individus irresponsables et ignorants. [Mais] il est probable que beaucoup de citoyens respectables se soient trouvés dans différents groupes – qui la plupart du temps sont raisonnables et respectueux de la loi –, et, tout en ne prenant pas part directement aux désordres, en ont été indirectement les complices⁹⁴ ».

L'après-midi de l'émeute, alors qu'il descend Saint-Nicholas Avenue vers le sud, Malcolm croise des Noirs qui courent vers le nord de la ville, « les bras chargés de tout un tas de trucs ». Le long de la 125^e Rue Ouest, il découvre « des Nègres brisant les vitrines des magasins pour s'emparer de tout ce qu'ils pouvaient emporter – meubles, nourriture, bijoux, vêtements, whisky ». En une heure, la police déploie dans Harlem tout « ce que la ville de New York compte de flics ». Malcolm poursuit en décrivant une scène presque comique où Walter White, un dirigeant de la NAACP, et le maire LaGuardia parcourent la 125^e Rue dans une rutilante voiture rouge de pompier en demandant aux Noirs : « S'il vous plaît, rentrez chez vous et restez-y⁹⁵. »

Le monde réel se rappelle alors à Malcolm : au printemps 1943, il est appelé sous les drapeaux.

Alors que la majorité des Africains-Américains ont patriotiquement accompli leur service militaire dès les premiers jours de la guerre, une minorité se fait entendre qui ne voit guère de raison de se soumettre à un service militaire ségrégué et de se battre dans une guerre entre Blancs. En 1943-1944, la dissidence des Noirs au sein des forces armées s'accroît : des centaines de soldats noirs quittent tout simplement leurs unités sans permission⁹⁶. Quand la convocation militaire adressée à Malcolm arrive au domicile d'Ella à Boston, elle informe les autorités que son demi-frère ne réside plus chez elle. Malcolm, qui finit par recevoir son ordre de mobilisation, décide d'esquiver le service militaire, par tous les moyens nécessaires.

Dans *L'Autobiographie*, il rappelle l'attitude de Shorty Jarvis qu'il approuve : « Le blanchot possède tout. Il veut que nous allions verser notre sang pour lui ? Qu'il aille se battre lui-même⁹⁷. » Il est possible que Malcolm connaisse l'affaire Winfred W. Lynn, largement médiatisée à l'époque ; Lynn est un Afro-Américain qui a refusé d'être incorporé pour protester contre l'existence d'unités racialement ségréguées. Malgré son échec devant les tribunaux, sa protestation a provoqué un large mouvement de sympathie.

Évoquant sa convocation le 1^{er} juin 1943 au bureau de recrutement n° 59, Malcolm écrit : « Je me suis préparé comme un acteur [...]. J'ai frisé mes cheveux pour en faire un buisson rougeâtre. » Il s'adresse au soldat blanc assis à la réception en l'appelant « Crazy-o⁹⁸ ». Retiré de la file d'attente, le voyou

en *zoot suit* est interrogé par un psychiatre militaire afin d'évaluer son aptitude au service. Malcolm marmonne sans discontinuer avant de chuchoter aux oreilles du psychiatre : « Je veux être envoyé dans le Sud et organiser ces soldats nègres, vous piguez ? On piquera quelques fusils et on butera quelques blanchots ! » Stupéfait, le médecin souffle : « Ce sera tout » et il le classe dans la catégorie 4-F (inapte au service). « J'ai reçu un peu plus tard par courrier une carte 4-F, triomphe Malcolm, et je n'ai jamais plus entendu parler de l'armée⁹⁹. »

Un rapport du FBI, publié en janvier 1955, donne la version officielle de la réforme de Malcolm : « Le sujet a été considéré comme mentalement inapte au service militaire pour les raisons suivantes : personnalité psychopathe et inadaptée, perversion sexuelle, attitude de rejet pathologique¹⁰⁰. »

Les revendications d'ordre racial qui s'expriment à Harlem (discrimination à l'embauche, chômage massif, fermeture du Savoy, accord sur le Stuyvesant Town, émeute raciale d'août 1943...) façonnent l'attitude de Malcolm vis-à-vis du service militaire. Sa vie emprunte de nouvelles directions sous la pression d'événements extérieurs. Certes, le rôle joué par un Malcolm en *zoot suit* devant le conseil de révision diffère de celui de Sandwich Red dans le train. Mais les deux jeux d'acteur sont des farces conçues pour obtenir une rétribution financière dans un cas et une exemption définitive du service militaire dans l'autre. Tous deux constituent un désaveu du modèle militant et combatif de son père. Bien qu'il ait refusé au nom de ses principes de partir à la guerre, la voie qu'il emprunte pour éviter le service militaire est à l'évidence à l'opposé de ce qu'impliquent ces mêmes principes.

Malcolm a appris à faire le clown ou le bouffon, mais cette posture commence de plus en plus à entrer en contradiction avec son attitude politique peu à peu en train de se former. Il est à cette époque fortement impressionné par l'autorité d'Adam Clayton Powell Jr., qui lui rappelle les aspects les plus positifs du sens de l'engagement hérité de ses parents. La profonde différence entre Earl Little et Powell d'un côté et Détroit Red ou d'autres escrocs de l'autre se trouve dans le sens des responsabilités des premiers vis-à-vis des autres membres de leur communauté et plus généralement à l'égard des Africains-Américains. La « transgression » du voyou et de l'arnaqueur est celle du plus grand des opportunistes qui utilise les autres pour parvenir à ses propres fins. Malcolm aura vite à choisir duquel de ces modèles de masculinité noire il se revendiquera.

Le récit que donne *L'Autobiographie* suggère qu'en 1944-1945, Malcolm a cessé de chercher du travail et qu'il passe progressivement de la petite délinquance de rue au cambriolage, au vol à main armée et à la prostitution, afin de pouvoir payer la drogue dont il est devenu un consommateur régulier. Le personnage clé de cette phase de destruction est le bien nommé « Sammy le mac » (« *Sammy the Pimp* », dont on connaîtra plus tard le véritable nom,

Sammy McKnight. Malcolm relate que pendant six à huit mois il se lance dans une série de vols et de cambriolages en dehors de New York¹⁰¹. Un de ces casses est frappé par la « malchance : Sammy est éraflé par une balle. On s'est échappés de justesse¹⁰² ». Malcolm décrit ensuite sa participation au racket des paris : « Mon boulot consistait à conduire un bus de l'autre côté du pont George Washington où m'attendait un gars et de lui remettre un sac plein de tickets de paris. On ne se parlait jamais. [...] On ne pose pas de questions dans le racket. » Il raconte aussi avoir travaillé comme « rabatteur » à Times Square, où il mettait en relation des michetons avec des prostituées noires et blanches exerçant dans des appartements de Harlem. Ses activités criminelles permettent à Détroit Red d'être le témoin de ce qu'il considère comme l'abjection et l'hypocrisie de l'homme blanc¹⁰³.

Il est incontestable que certains éléments de la geste de Détroit Red le gangster sont véridiques. Mais, si au cours de l'année 1944, Malcolm passe de la marijuana à la cocaïne, comme cela semble être le cas, il n'est alors probablement pas en mesure de commettre des cambriolages bien exécutés sans courir le risque d'être à un moment ou un autre pris sur le fait. Une étude du registre des interpellations de la police de New York, menée des années plus tard pour le nom de Malcolm Little, n'a pu permettre de ne trouver aucune trace d'arrestations ou d'inculpations¹⁰⁴.

Clarence Atkins, un ami de Malcolm affirme qu'« il n'a jamais été un racketteur de premier plan ou un grand voyou¹⁰⁵ ». Une appréciation plus réaliste de son activité criminelle laisse à penser que Malcolm et Sammy ont parfois cambriolé des « boîtes de nuit connues de Harlem, telle que le LaFamille » et qu'ils se sont « partagé le butin¹⁰⁶ ». Dans les années 1940 où règne la ségrégation raciale, les délits de cette nature ne sont guère pris au sérieux par une police composée presque exclusivement de Blancs ; les éventuels cambriolages de Malcolm ont donc pu échapper à l'attention de celle-ci. Cependant, la politique raciale, qui sous-tend le récit de *L'Autobiographie* tout entier, prend soin de situer les aspects les plus nihilistes et les plus destructeurs de l'histoire criminelle de Malcolm *en dehors* de Harlem. Ceci pourrait expliquer la description que fait Malcolm de la série de cambriolages réussis qu'il commet en 1944 dans les banlieues presque exclusivement blanches de New York¹⁰⁷. Son activité de rabatteur est elle aussi le plus souvent située à Times Square, et non sur la 125^e Rue.

Ce qui apparaît clairement, c'est qu'entre 1944 et 1946 Malcolm lutte pour sa survie. Son emploi occasionnel au Jimmy's Chicken Shack a pris fin, l'obligeant à trouver d'autres moyens de s'en sortir. Reginald Little, qui a rendu visite à son frère à plusieurs reprises en 1942-1943, s'est installé à Harlem après avoir quitté la marine marchande. Malcolm l'entraîne dans une arnaque « légale » : « En échange d'une faible redevance, Reginald avait obtenu une « patente de marchand ambulant », écrit Malcolm : « Je l'ai ensuite emmené chez des fabricants pour acheter des marchandises bon marché et défectueuses – des chemises, des sous-vêtements, des bagues de

pacotille, des montres, toutes sortes de choses que l'on peut vendre rapidement. » Reginald vend ensuite la marchandise en faisant croire aux acheteurs qu'elle a été volée. En cas de contrôle de police, il exhibe sa licence de colporteur et les bordereaux d'achat des marchandises¹⁰⁸. Ce subterfuge est une arnaque classique des petits escrocs consistant à exploiter les attentes de la victime pour effectuer une transaction parfaitement légitime. Les efforts déployés par Malcolm pour protéger son jeune frère de la criminalité montrent la persistance chez lui du sentiment de responsabilité vis-à-vis de ses frères et sœurs. Ils laissent aussi à penser qu'il n'a jamais été lui-même un criminel endurci.

La poursuite de la guerre a un impact puissant, bien qu'inattendu, sur la culture noire urbaine – particulièrement sur la musique. L'immense popularité des grands orchestres de jazz et de la musique swing dans la classe moyenne américaine blanche les sort de la marginalité du monde du spectacle pour les hisser sur le devant de la scène de la culture populaire. Cependant, à partir de 1943, pour des raisons à la fois pratiques et esthétiques, on assiste à une chute vertigineuse de la notoriété de ces orchestres. Nombre d'entre eux perdent en effet leurs meilleurs musiciens qui sont mobilisés. De plus, le rationnement de l'essence complique le déplacement des orchestres, souvent composés de 30 musiciens. En outre, les membres du Syndicat des musiciens ne percevant pas de droits d'auteurs lorsque leurs enregistrements sont diffusés à la radio, celui-ci déclenche une grève en 1942. Par solidarité, les membres du syndicat décident alors de boycotter les studios d'enregistrement, et cela jusqu'en septembre 1943 ; et la pénurie de nouveaux disques de ces grands orchestres entame la popularité du genre. Mais la grève ouvre aux artistes un nouvel espace d'expérimentation et d'innovation. Les musiciens noirs les plus jeunes, les *hepcats*¹⁰⁹, rompent alors plus nettement avec le swing pour développer un son noir à la marge des goûts musicaux dominants et des pressions commerciales¹¹⁰.

Un son nouveau apparaît alors dans la nuit de Manhattan au cours de bœufs nocturnes enfumés. Les musiciens ne cherchent plus à divertir et limitent la durée des chansons en dépouillant la forme mélodique et en faisant la part belle aux improvisations, aux changements d'accords et aux rythmes complexes. Quand cette musique, qui sera baptisée « be-bop », est enregistrée à la fin de la grève, le son semble bizarre, presque étranger aux amateurs de jazz. Mais les artistes clés du nouveau mouvement – Charlie Parker, Dizzy Gillespie ou encore Thelonious Monk – construisent cette forme expérimentale dans un environnement radicalement différent de celui des années 1930 de la Dépression qui avaient nourri le swing. Le be-bop exprime la colère des *zoot suiters* et la démarche d'artistes noirs qui s'opposent à la culture blanche dominante. Ces musiciens cherchent à créer un son de protestation qui ne pourrait pas être aussi facilement exploité et transformé en marchandise¹¹¹.

Beaucoup de ceux qui privilégient alors le nouveau jazz radical venu des

boîtes de nuit de Harlem décrivent l'insurrection de 1943 comme une autre émeute des *zoot suits*. Le terme est devenu une métaphore commune pour évoquer les activités noires que l'ordre blanc juge subversives. Un *zoot suiter* qui a pris part à l'émeute de Harlem fait ainsi le lien entre la résistance noire à l'effort de guerre américain et les soulèvements urbains : « Je ne suis ni un espion ni un saboteur, mais j'ai pas envie de partir là-bas me battre pour l'homme blanc – c'est comme ça. » Le sociopsychologue afro-américain Kenneth Clarke, caractérise le nouveau militantisme qu'il observe à Harlem d'« effet *zoot*¹¹² ». De même, à propos du mouvement be-bop, le critique Frank Kofsky note qu'« inévitablement le jazz ne fonctionnait pas uniquement comme une musique, mais également comme le vecteur de l'expression d'une révolte¹¹³ ».

Totalement immergé dans ce monde, Malcolm est parfaitement conscient de la signification de cette nouvelle musique : il s'agit du frémissement des exclus qui secouent la culture dominante. À l'instar des *zoot suiters*, les *beboppers* rejettent implicitement l'assimilation aux normes des Blancs ; ils méprisent la police et le pouvoir du gouvernement américain sur la vie des Noirs. Les uns comme les autres cherchent à façonner une identité que les Noirs pourraient revendiquer en propre. Les musiciens de jazz comprennent parfaitement ces parallèles et, plus tard, dans les années 1960, certains deviendront sans surprise de fervents partisans de Malcolm. Sa vision du nationalisme noir militant entrera en résonance avec leur état d'esprit rebelle et leur non-conformisme artistique¹¹⁴.

S'il est une leçon essentielle que Malcolm tire des artistes de jazz des années 1940, c'est la capacité de l'art noir de mener à la célébrité. L'adoration des foules est une pensée qui fait rêver le jeune Malcolm. Ainsi, à Harlem, il accompagne Reginald dans les coulisses pour rencontrer les artistes et les musiciens du Roxy et du Paramount, et il laisse entendre qu'ils savent qui il est : « Après avoir vendu des joints aux orchestres en déplacement, en 1944-1945, j'étais connu de presque tous les musiciens noirs célèbres de New York », se vantera-t-il. En juillet 1944, Malcolm est même embauché au Lobster Pond, une boîte de la 42^e Rue dont le propriétaire, Abe Goldstein, est désigné sous le nom de « Hymie » dans *L'Autobiographie* : « « Red, je suis juif et toi tu es noir, lui aurait-il dit, et ces *Goyims* ne nous aiment ni l'un ni l'autre. » Hymie me payait bien. Je gagnais parfois avec lui 200 ou 300 dollars par semaine. J'aurais fait n'importe quoi pour Hymie. Et j'ai fait toutes sortes de choses. Mais mon principal boulot, c'était le transport de l'alcool de contrebande qu'Hymie fournissait régulièrement à ces bars retapés qu'il avait vendus à quelqu'un¹¹⁵. »

Ce que *L'Autobiographie* ne dit pas, c'est que Detroit Red, sous le nom de scène de Jack Carlton, est à cette époque un entraîneur. Sous les projecteurs éclairant la scène, Malcolm peut faire étalage de ses talents de danseur ; parfois, il joue même de la batterie. Son nom de scène rend hommage au dernier de ses demi-frères, Earl Jr., qui s'est produit sur scène sous le nom de

Jimmy Carlton. On ne sait pas précisément si Goldstein paie Malcolm avant tout pour divertir ses clients ou pour transporter de l'alcool de contrebande, si tant est que ce qu'il raconte soit vrai. Mais, en octobre 1944, Malcolm est mis à la porte. Quelques années plus tard, à l'occasion d'une arrestation, Goldstein décrira son ancien employé ainsi : « Il est un peu instable et névrosé, mais c'est un bon garçon s'il est bien entouré¹¹⁶. »

Au chômage et aux abois, et probablement dépendant de la drogue, Malcolm revient vite à Boston, chez Ella. Il doit certainement penser qu'étant donné qu'elle-même continue ses activités illégales, elle pourra difficilement lui tourner le dos. Il essaie donc de la convaincre qu'il va s'acheter une conduite et suivre la voie de l'ascension sociale à laquelle elle a toujours pensé être destinée. Pour lui prouver qu'il est sérieux, il décroche, à la fin octobre, un emploi subalterne aux entrepôts Sears Roebuck. Il touche un salaire misérable de 20 dollars par semaine pour un travail épuisant. Malcolm n'a jamais été de constitution robuste, et les années de dépendance à l'alcool et à la cocaïne n'ont pas amélioré son état physique. Sur une période de six semaines, il est absent six fois. Au moment de Thanksgiving, il en a assez et quitte son emploi. Désespéré, il vole un manteau de fourrure chez Ella et le met en gage pour 5 dollars. Le manteau appartenant à sa sœur Grace, Ella est si furieuse qu'elle prévient la police. Malcolm est arrêté et emprisonné. Le tribunal de Roxbury le condamne à trois mois de prison avec sursis assortis d'une mise à l'épreuve d'un an. C'est la première condamnation de Detroit Red. Il a dix-neuf ans¹¹⁷.

Quelques semaines après Noël, Goldstein accepte de laisser Red travailler pour lui à New York pendant un temps. En janvier 1945, avec quelques centaines de dollars en poche, Malcolm part pour Lansing. Depuis 1941, il a régulièrement envoyé de petites sommes d'argent à sa famille, et pense qu'elle lui en est redevable. Cependant, par l'intermédiaire d'Ella ou de Reginald, ses frères et sœurs connaissent sans aucun doute sa face cachée et sa toxicomanie. S'attendant à faire face à la réticence de Wilfred, d'Hilda et de Philibert, il arrive vêtu d'un costume strict. Ses activités criminelles, leur affirme-t-il, appartiennent au passé. Pendant plusieurs semaines, cette affirmation semble vraie : il travaille dans un bar, le Coral Gables, dans East Lansing, puis comme commis au Mayfair, le dancing de la ville. Mais il utilise ces emplois pour commettre de menus larcins. À Détroit, il n'a pas hésité à dévaliser, sous la menace d'une arme, une de ses connaissances, un Noir nommé Douglas Haynes. Celui-ci ayant porté plainte, la police de Détroit contacte celle de Lansing et, le 17 mars 1945, Malcolm est arrêté, conduit à Détroit et inculpé de vol aggravé. Wilfred ayant versé une caution de 1 000 dollars, Malcolm dégote un petit boulot, d'abord chez un fabricant de matelas puis chez un transporteur. Son procès ayant été repoussé, il décide de quitter la ville et, en août 1945, il fuit hors de la juridiction. Un mandat d'arrêt est lancé contre lui¹¹⁸.

Dans son autobiographie, Malcolm ne dit pas un mot sur ces événements.

Il éprouvait à n'en pas douter une grande honte à l'égard de cette période de sa vie. Il pensait vraisemblablement que l'infraction la plus importante qu'il ait commise au cours de sa carrière de petit criminel est l'humiliation qu'il avait infligée à sa famille. Mais il se peut aussi qu'il ait évacué ces incidents de son histoire pour forger sa légende. En effet, ses activités de gangster amateur à Boston et à Lansing – le vol maladroit du manteau de sa tante et le ridicule vol à main armée commis contre une de ses connaissances – minent la crédibilité de ses prétendus exploits criminels à New York ; il a sans doute compris aussi que le mandat d'arrêt émis par l'État du Michigan combiné à la violation de sa liberté conditionnelle dans le Massachusetts le poursuivrait à travers tout le pays. S'il était arrêté à nouveau, ne serait-ce que pour un délit mineur, ces charges seraient utilisées contre lui.

De retour à New York puis à Boston, Malcolm tente de survivre grâce à différentes combines. C'est à cette époque qu'il rencontre William Paul Lennon ; les incertitudes sur la nature de la relation intime qu'ils nouent déclencheront de nombreuses controverses et conjectures dans les années qui suivront la mort de Malcolm¹¹⁹.

Lennon est né le 25 mars 1888, à Pawtucket dans le Rhode Island, de Bernard et Nellie F. Lennon¹²⁰. Son père, un riche commerçant, publie un journal et est un membre actif du Parti démocrate de l'État¹²¹. Aîné de huit enfants, Lennon entre en 1906 à l'Université de Brown comme « étudiant spécial », statut décrit dans l'almanach de l'Université comme étant réservé aux « personnes adultes souhaitant mener à bien un projet particulier et qui disposent de la formation préliminaire exigée¹²² ». Il quitte l'Université après quelques années et cherche à s'établir dans un travail convenable. Pendant la Première Guerre mondiale, il sert comme sous-officier dans la marine et est affecté près de Newport dans le Rhode Island. Démobilisé, il vit brièvement chez ses parents avant d'être embauché comme gérant d'hôtel à Pawtucket¹²³. Cinq ans plus tard, il est devenu directeur du Dorset Hotel au centre de Manhattan, entamant une brillante carrière dans la direction d'hôtels. Contrairement aux affirmations de Malcolm selon lesquelles son client était multimillionnaire, il n'existe aucun élément laissant penser que Lennon ne soit jamais devenu vraiment riche. Puis, dans les années 1930 et au début des années 1940, Lennon s'installe à Boston où il commence à engager des secrétaires personnels masculins¹²⁴.

Malcolm rencontre sans doute Lennon pour la première fois par l'entremise d'une petite annonce parue dans des journaux new-yorkais. Ce qui est certain, c'est qu'en 1944 Malcolm commence à travailler pour Lennon « comme majordome et ponctuellement comme homme à tout faire¹²⁵ » dans sa maison de Boston située sur la partie opulente de Arlington Street qui domine le Boston Public Garden¹²⁶. Très rapidement se développe une relation plus profonde que celle qui lie un employeur à son employé. (Après son arrestation en 1946, Malcolm donnera à la police le nom et l'adresse de Lennon comme étant celle de son dernier employeur, convaincu que celui-ci

lui apporterait son aide financière et qu'il ferait jouer ses relations pendant le temps qu'il passerait en prison.) Si *L'Autobiographie* évoque des rapports sexuels avec Lennon, Malcolm attribue ceux-ci à un dénommé Rudy : « Il avait une combine qui me rappelait le bon vieux temps de Harlem. Une fois par semaine, Rudy se rendait chez un vieil aristo de la bonne société de Boston qui le payait pour qu'ils se déshabillent, le couche comme un bébé et le saupoudre ensuite de talc. Rudy racontait que c'était comme ça que le vieux arrivait à jouir¹²⁷. »

Bien que cela repose uniquement sur des preuves indirectes, mais solides, Malcolm décrit probablement ici ses propres rencontres homosexuelles avec Paul Lennon. La révélation de cette relation a entraîné de nombreuses spéculations sur l'orientation sexuelle de Malcolm, mais cette expérience semble avoir été limitée. On ne trouve pas d'éléments dans son dossier pénitentiaire du Massachusetts ou dans sa vie personnelle après 1952 indiquant qu'il ait pu être activement homosexuel. L'idée que se fait Rodnell Collins de son oncle, quand il déclare qu'« en gros, Malcolm avait deux vies », est sans doute plus juste. Avec Ella, « il participait avec enthousiasme aux pique-niques et aux dîners familiaux [...]. Il économisait un peu d'argent pour l'envoyer à ses frères et sœurs à Lansing¹²⁸ ». Mais quand il est Detroit Red, sa vie est faite de prostitution, de trafic de marijuana, de consommation de cocaïne, de jeux de hasard, de vols occasionnels et aussi, apparemment, de rencontres homosexuelles tarifées. Maintenir une séparation stricte entre ces deux vies n'est pas chose aisée en raison de l'instabilité de sa situation matérielle. Mais Malcolm fait preuve d'intelligence et d'ingéniosité pour dissimuler la plupart des activités illégales qui pourraient affecter sa famille et ses amis.

Les hommes blancs nantis sont une chose, les femmes blanches en sont une autre. Pendant la guerre, Bea Caragulian, son ancienne maîtresse, a épousé un Blanc, Mehan Bazarian, qui est mobilisé et se trouve très loin. La liaison que Malcolm avec Bea continuera après son mariage, tout en devenant de plus en plus chaotique et souvent violente. Début décembre 1945, de retour à Boston, Malcolm n'a nulle part où aller sauf chez une Ella lassée qui n'a d'autre choix que de l'accepter chez elle ; après tout, le sang reste le sang. Malcolm retrouve vite la trace de Shorty Jarvis, qui se plaint de sa femme et de leurs problèmes d'argent. En quelques jours, Malcolm forme une bande pour cambrioler des maisons dans les quartiers riches de Boston. Ce gang hétéroclite est composé d'un Afro-Américain, Francis E. « Sonny » Brown, de Bea, de sa jeune sœur Joyce Caragulian, d'une troisième femme arménienne, Kora Marderosian, et de Shorty. Le 14 décembre 1945, en début de soirée, Malcolm et Brown cambriolent une maison de Brookline, dans la banlieue de Boston, et s'emparent de manteaux de fourrure, d'argenterie, de bijoux et d'autres objets pour une valeur de 2 400 dollars. La nuit suivante, ils s'attaquent à une seconde maison de Brookline, volent plusieurs tapis et de l'argenterie pour un montant de 400 dollars, sans compter l'alcool, les bijoux

et le linge de maison. La bande opère toujours de la même façon : Sonny crochète la porte de derrière, puis ouvre celle de devant à Malcolm et à Shorty. Les lieux sont rapidement pillés et ils emportent de préférence les objets pouvant être revendus facilement. Quant aux femmes, elles attendent dans la voiture en faisant le guet. Le 16 décembre, ils prennent la route pour New York où ils comptent vendre une partie de leur butin. Ce qui ne trouve pas preneur est jeté ou, le plus souvent, partagé entre les membres de la bande, une erreur que n'aurait jamais commise un cambrioleur expérimenté¹²⁹.

Un des coups les plus lucratifs a lieu le lendemain de leur voyage à New York. Pénétrant dans une maison de Newton (Massachusetts), les jeunes criminels parviennent à s'emparer de bijoux, d'une montre, d'un aspirateur, de linge, de chandeliers en argent, de boucles d'oreilles, d'un pendentif et d'une chaîne en or, ainsi que d'autres biens pour une valeur totale estimée par la police à 6 275 dollars¹³⁰. En un mois, ils commettent huit cambriolages. Au moment où ils se font prendre, c'est Malcolm qui, sans le vouloir, a vendu la mèche. À Noël, il a offert une montre à un proche qui l'a revendu à un bijoutier de Boston, lequel, soupçonnant qu'elle a été volée, contacta la police. Celle-ci attend son heure. Au début de janvier 1946, Malcolm apporte une autre montre volée chez un réparateur. Lorsqu'il revient la chercher, la police l'attend pour l'arrêter. Malcolm portait alors un pistolet de calibre .32 chargé et, au cours de son interrogatoire, les enquêteurs lui offrent perfidement d'abandonner les charges pour port d'arme s'il livre ses complices. Malcolm cède rapidement et donne tous les noms de son équipe. À l'exception de Sonny Brown, qui réussit à s'échapper, tous les membres de la bande sont vite arrêtés¹³¹.

Le 15 janvier, Malcolm est inculqué de port d'arme illégal devant le tribunal de Roxbury. Le lendemain, le tribunal de Quincy l'inculpe de vol avec effraction. La caution est fixée à 10 000 dollars. Les cambriolages ayant eu lieu dans deux comtés du Massachusetts, Norfolk et Middlesex, il y a deux procès. Shorty Jarvis donne une description évocatrice de l'épreuve qu'il a vécue en compagnie de Malcolm : « Nous avons été sommés par le procureur et par nos avocats blancs de plaider coupable : on nous a dit aussi que si nous faisions cela, les choses seraient plus faciles, que ça nous serait favorable en matière de condamnation. » Les deux hommes ont été de « sacrés idiots » en n'anticipant pas le piège de la justice. Bea, citée à comparaître, retourne les éléments à charge contre Malcolm, lisant pour l'essentiel ce que le procureur a écrit pour elle. Jarvis raconte que le procureur a également tenté, sans succès, d'« amener les filles à déclarer que nous les avions violées ; il aurait ainsi pu demander une peine de quinze à vingt ans de prison, voire la perpétuité¹³² ». Pour Malcolm et Shorty, de même que pour Ella, il semble que leur inculpation tienne avant tout à des motifs raciaux : « Aussi longtemps que je vivrai, raconte Shorty, je n'oublierai jamais le juge me dire que je ne devais avoir aucune relation avec les femmes blanches¹³³. » Le fils d'Ella, Rodnell,

rappelle qu'Ella racontait qu'« au tribunal, un avocat avait décrit les accusés comme des « bâtards *schwarze* [noirs] » et qu'un autre les traitait d'« Al Capone d'opérette ». Quant à l'officier de police qui avait procédé aux arrestations, il parlait [des femmes] comme de « pauvres filles, malchanceuses, esseulées, effrayées et perdues »¹³⁴ ».

Malcolm Little et Shorty Jarvis plaident donc coupables et sont condamnés par le tribunal du comté de Middlesex à quatre peines simultanées de huit à dix ans de prison. Lorsque la sentence est prononcée, les deux hommes sont derrière les barreaux d'une cage en acier. Shorty claque des doigts, secoue les barreaux et crie au juge : « Pourquoi vous ne me tuez pas ? Pourquoi vous ne me tuez pas ? Je préfère mourir que de faire dix ans¹³⁵. » Huit semaines plus tard, dans le comté de Norfolk, le tribunal inflige à Malcolm trois condamnations supplémentaires de six à huit ans de prison. Le tribunal ne pouvait guère le condamner plus lourdement.

Quand Malcolm fait remarquer à son avocat qu'il « semble que nous avons été condamnés à cause de ces filles », celui-ci lui répond hargneusement : « Vous n'aviez rien à faire avec des filles blanches ! » Devant les tribunaux, Bea argue qu'elle et les autres femmes blanches sont d'innocentes victimes de la brutale emprise criminelle de Malcolm : « Nous vivions en permanence dans la peur », déclare-t-elle avec émotion à la cour¹³⁶. Elle sera condamnée à cinq ans de prison et sortira au bout de sept mois¹³⁷.

Le comportement intéressé de Bea laisse une profonde impression à Malcolm : « Les femmes sont toutes, par nature, fragiles et faibles, observe-t-il, elles sont attirées par le mâle en qui elles voient la force. » Sa misogynie a été renforcée par ses activités de rabatteur pour les prostituées de Harlem¹³⁸. Revenant sur son expérience, Malcolm écrira : « J'avais reçu ma première leçon sur le cloaque moral de l'homme blanc à partir de la meilleure source qui soit, sa femme¹³⁹. » L'attitude de Bea illustre ce qu'il perçoit comme la malhonnêteté et les tendances opportunistes des femmes. Malcolm examine rarement son propre comportement : sa relation brisée avec Gloria Strother, les mauvais traitements infligés à Bea Caragulian, ni bien entendu la trahison de ses partenaires.

1. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 54.

2. Collins, *Seventh Child*, p. 51-52.

3. *Ibid.*, p. 50-51.

4. FBI-Ella X Collins, Memo, Elvin V. Semrad, M.D., to Daniel Lynch, Clerk, Boston Municipal Court, 9 juin 1960.

5. Collins, *Seventh Child*, p. 60-61.

6. Violet Showers Johnson, *The Other Black Bostonians : West Indians in Boston, 1900-1950*, Bloomington/Indianapolis, Indiana State University Press, 2006, p. 38, 84.

7. Collins, *Seventh Child*, p. 42-43.

8. Johnson, *The Other Black Bostonians*..., p. 36-37, 121-122.

9. Voir Robin D. G. Kelley, « The riddle of the Zoot : Malcolm Little and black cultural politics during

World War II », dans Joe Wood (éd.), *Malcolm X : In Our Own Image*, New York, St. Martin's, 1992, p. 155-182.

10. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 45-47. NdT : « *Homeboy* », pote, gars de chez nous en argot américain.

11. Collins, *Seventh Child*, p. 42.

12. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 45-47.

13. Voir Jessa Drucker, « Numbers », dans Jackson (éd.), *Encyclopedia of New York City*, 2010, p. 856.

14. Le *Lindy-hop* est une danse apparue à la fin des années 1920. Très populaire pendant vingt ans, son nom vient du premier vol transatlantique de Charles Lindbergh [« Lindy », « Hop », sauter] en 1927. Voir Marshall et Jean Stearns, *Jazz Dance : The Story of American Vernacular Dance*, 2^e éd., New York, Da Capo, 1994 ; L.F. Emery, *Black Dance in the U.S. from 1619 to 1970*, Palo Alto, National Press Books, 1972.

15. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 52-53.

16. NdT : Genre dans lequel des chanteurs ou des acteurs blancs sont grîmés en Noirs et imitent le parler supposé des Noirs. Voir William T. Lhamon, *Peaux blanches, masques noirs. Représentation du blackface, de Jim Crow à Michael Jackson*, Paris, Kargo, 2008.

17. Voir « Motion pictures », dans Augustus Low et Virgil A. Cliff (éd.), *Encyclopedia of Black America*, New York, Da Capo, 1984, p. 277-279.

18. *Ibid.*, p. 277.

19. NdT : Nom donné aux arrêtés et règlements instaurant la ségrégation raciale promulgués à partir de 1876, particulièrement dans les comtés et les États du Sud. Ces dispositions distinguaient les citoyens selon leur catégorisation raciale et, tout en admettant formellement leur égalité, organisaient la ségrégation dans tous les lieux et services publics (écoles, lieux publics, transports, armée, etc.), suivant le principe du « *separate but equal* » (« séparés, mais égaux »). Le terme qualifie par extension toute organisation ou mesure ségrégationniste. Ces dispositions ne seront abolies qu'en 1965. L'origine du terme est incertaine. Toutefois, en 1832, un certain Thomas D. Rice composa une chanson appelée « Jim Crow ». Le terme devint un adjectif en 1838 et, selon le *Dictionary of American English*, la première occurrence de l'expression « loi Jim Crow », remonte à 1904, L'expression était toutefois utilisée par les écrivains dans les années 1890.

20. « Labor Unions » et « A. Philip Randolph », dans *ibid.*, p. 493, 727. NdT : Commission pour des pratiques justes dans l'emploi. Organisme mis en place en juin 1941 par l'administration Roosevelt sous la pression du mouvement noir. La FEPC veillait à obliger les entreprises sous contrat avec le gouvernement fédéral – notamment les industries de guerre – à mettre fin à la discrimination raciale à l'embauche.

21. NdT : Voir Patrick Le Tréhondat et Patrick Silberstein, *Vive la discrimination positive. Playdoyer pour une république des égaux*, Paris, Syllepse, 2004.

22. « Christine Hoyt to Malcolm Little », 7 février 1941, dans *Malcolm X Collection, 1941-1955*, Manuscript Collection, n° 827, Robert W. Woodruff Library Special Collections Department (RWL), Emory University, Atlanta, Georgia.

23. « Peter Hawryleiw to Malcolm Little », 2 mars 1941, *ibid.*

24. « Philbert Little to Malcolm Little », 6 mars 1941, *ibid.*

25. « Reginald Little to Malcolm Little », 22 mars 1941, *ibid.*

26. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 54.

27. *Ibid.*, p. 55-56.

28. *Ibid.*, p. 56-57.

29. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 55.

30. Kelley, « The riddle of the zoot », p. 159-160. Voir également Chester B. Himes, « Zoot riots are race riots » *Crisis*, vol. 50, juillet 1943, p. 200-201.

31. Voir Eric Lott, « Double V, double-time : Bebop's politics of style » *Callaloo*, n° 36, Summer 1988, p. 597-605 ; Douglas Henry Daniels, « Los Angeles zoot race « riot » : The Pachuco and Black culture music » *Journal of Negro History*, vol. 82, n° 2, printemps 1997, p. 201-20.

32. « Eleanor L. Matthews to Malcolm Little », 9 octobre 1941 ; « Matthews to Little », 21 octobre 1941, *Malcolm X Collection, 1941-1955*.

33. « Gloria Strother to Malcolm Little », 29 octobre 1941, *ibid.*

34. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 64.
35. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 72.
36. Robert L. Jenkins, « Beatrice Caragulian Bazarian », dans Jenkins (éd.), *Malcolm X Encyclopedia*, p. 94-95.
37. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 62-63.
38. Kofi Natambu, *Malcolm X*, Indianapolis, Alpha, 2002, p. 57-58.
39. « Malcolm Little to Zolma Holman », 18 novembre 1941. Le Wright Museum de Détroit (Michigan) possède la lettre qui a été présentée lors de l'exposition Malcolm X, Schomburg Center, New York Public Library, 2005.
40. « Catherine Haines to Malcolm Little », 25 juin 1942, *Malcolm X Collection, 1941-1955*, RWL.
41. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 71.
42. « Members of Nine Harlem draft boards praised by Gen. Davis as they get medals » *New York Times*, 13 juin 1946. Voir également Bernard C. Nalty, *Strength for the Fight : A History of Black Americans in the Military*, New York, Free Press, 1986 ; Arthur E. Barbeau et Florette Henri, *The Unknown Soldiers : Black American Troops in World War I*, Philadelphie, Temple University Press, 1974.
43. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 74.
44. NdT : Fondée après la Guerre civile, cette université est surnommée la « Harvard noire » (*Black Harvard*).
45. *Ibid.*, p. 75.
46. *Ibid.*
47. *Ibid.*, p. 80.
48. Voir Marc Ferris, « Small's paradise », dans Jackson (éd.), *Encyclopedia of New York City*, p. 1079 ; Wallace Thurman, *Negro Life in New York's Harlem*, Girard, Haldeman-Julius, 1928 ; Carl Van Vechten, *Nigger Heaven*, New York, Harper and Row, 1977.
49. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 75.
50. Voir Beth L. Savage (éd.), *African American Historic Places*, Washington, Preservation Press, 1994.
51. Voir Sondra Kathryn Wilson, *Meet Me at the Theresa : The Story of Harlem's Most Famous Hotel*, New York, Simon and Schuster, 2004 ; Amanda Aaron, « Hotel Theresa », dans Jackson (éd.), *Encyclopedia of New York City*, p. 364 ; Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 76.
52. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 76.
53. *Ibid.*, p. 80.
54. *Ibid.*
55. Wilfred Little, cité dans DeCaro, *On the Side of My People*, p. 68.
56. NdT : Réseau de routes et de refuges organisé clandestinement par les abolitionnistes pour permettre aux esclaves en fuite de gagner les États libres du Nord et le Canada. Certains auteurs estiment à 100 000 le nombre d'esclaves ayant emprunté ce « chemin de fer clandestin ».
57. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 108. Voir également Albert Murray, *The Blue Devils of Nada*, New York, Pantheon, 1996, p. 99-102.
58. Voir « Personal business records », O.K. Tailoring Company, 24 mars 1942, « Order received and owes \$28.45 » ; Empire Credit Clothing Company, 14 juillet 1942, « Owes \$25.00 », dans *Malcolm X Collection, 1941-1955*, RWL.
59. Boyle Brothers Collection Service, non daté, « Threatening court action » ; Boyle Brothers Collection Service, non daté, « Threatening court action if Little does not pay », *ibid.*
60. « Dining car employees Union Bill », non daté ; « Owes five dollars in union dues », *ibid.*
61. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 82.
62. *Ibid.*, p. 82-83.
63. Natambu, *Malcolm X*, p. 63.
64. *Ibid.*, p. 64 ; Collins, *Seventh Child*, p. 42.
65. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 83, 99-101.
66. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 68.
67. *Ibid.*, p. 66-67.

68. *Ibid.*, p. 67.
69. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 79 NdT : En 1931, neuf jeunes gens originaires de Scottsboro dans l'Alabama furent accusés de viol et condamnés à mort. Ils seront acquittés et libérés grâce à une campagne animée notamment par le Parti communiste, qui gagna à cette occasion un important respect au sein de la communauté noire.
70. *Ibid.*, p. 85.
71. Gilbert Osofsky, *Harlem : The Making of a Ghetto : Negro New York, 1890-1930*, New York, Harper and Row, 1966, p. 115-117.
72. David Levering Lewis, *When Harlem Was in Vogue*, New York, Alfred A. Knopf, 1981, p. 28, 104-105, 217-218.
73. NdT : Gotham est le surnom donné à la ville de **New York**. Il fut utilisé pour la première fois par Washington Irving en 1807 dans son journal satyrique, *Salmagundi*.
74. Osofsky, *Harlem*, p. 3, 28, 128-131, 137.
75. Élu président du borough de Manhattan en 1953, Hulan E. Jack devient alors l'élu noir le plus important des États-Unis. Après sa réélection en 1957, il est reconnu coupable d'avoir accepté un don de 4 500 dollars et obligé de démissionner. Voir Calvin B. Holder, « Hulan Jack », dans Jackson (éd.), *Encyclopedia of New York City*, p. 607.
76. Herman D. Bloch, « The employment status of the New York Negro in retrospect », *Phylon*, vol. 20, n° 4, 1959, p. 327-344 ; citation aux pages 333 et 327.
77. *Ibid.*, p. 337.
78. Cheryl Greenberg, « The politics of disorder : Reexamining Harlem's riots of 1935 and 1943 », *Journal of Urban History*, vol. 18, n° 4, août 1992, p. 395-441 ; citation p. 399.
79. *Ibid.*, p. 403-408.
80. NdT : Fiorello LaGuardia (1882-1947), maire républicain de New York de 1934 à 1945, il soutint le New Deal et Franklin D. Roosevelt.
81. *Ibid.*, p. 414.
82. *Ibid.*, p. 418-419.
83. Dominic J. Capeci, « From different liberal perspectives : Fiorello H. LaGuardia, Adam Clayton Powell, Jr., and civil rights in New York City, 1941-1943 », *Journal of Negro History*, vol. 62, n° 2, avril 1977, p. 160-173 ; citations p. 160-163.
84. *Ibid.*, p. 164.
85. Voir « The Courier's double « V » for double victory campaign gets country-wide support », *Pittsburgh Courier*, 14 février 1942 ; Lee Finkle, *Forum for Protest*, Cranbury, Associated University Presses, 1975.
86. Philip S. Foner, *Organized Labor and the Black Worker, 1619-1981*, 2e éd., New York, International Publishers, 1981, p. 265.
87. James Baldwin, *The Fire Next Time*, New York, Dell, 1970, p. 76. [*La prochaine fois le feu*, Paris, Folio, 1996, p. 78.]
88. *Ibid.*, p. 50, 52. Les sources sur le Savoy sont : Jervis Anderson, *This Was Harlem, 1900-1950*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1982 ; Morgan Smith et Marvin Smith, *Harlem : The Vision of Morgan and Marvin Smith*, Lexington, University Press of Kentucky, 1997 ; Stearns, *Jazz Dance*.
89. Russell Gold, « Guilty of syncopation, joy, and animation : The closing of Harlem's Savoy Ballroom », *Studies in Dance History*, vol. 5, n° 1, 1994, p. 50-64 ; citation p. 54, 56.
90. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 116.
91. Capeci, « From different liberal perspectives », p. 166.
92. *Ibid.*, p. 167.
93. Harvard Sitkoff, « The Detroit race riot of 1943 », *Michigan History*, vol. 53, n° 3, 1969, p. 183-206 ; citation p. 195-196.
94. Greenberg, « The politics of disorder », p. 426-427.
95. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 116-117.
96. Voir Harvard Sitkoff, « Racial militancy and interracial violence in the Second World War », *Journal of American History*, vol. 58, n° 3, décembre 1971, p. 661-681 ; Paul T. Murray, « Blacks and the draft : A history of institutional racism », *Journal of Black Studies*, vol. 2, n° 1, septembre 1971,

p. 57-76.

97. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 74.

98. NdT : Cinglé, dingou.

99. *Ibid.*, p. 108-110.

100. MX FBI, Memo, New York Office, 28 janvier 1955.

101. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 112.

102. *Ibid.*, p. 118.

103. *Ibid.*, p. 122.

104. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 30-31.

105. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 69.

106. *Ibid.*

107. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 112.

108. *Ibid.*, p. 115.

109. NdT : *Hipster* ou *hepcat* sont des termes désignant les amateurs de jazz et dans les années 1940 particulièrement ceux qui pratiquent le be-bop. être *hip*, c'est « être dans le coup ». Le jazzman Cab Calloway définit le *hepcat* comme « le mec qui a réponse à tout et qui parle le *jive* [argot afro-américain] ».

110. Il existe une impressionnante production sur l'impact du be-bop durant la Seconde Guerre mondiale. Par exemple, voir Lott, « Double V, double-time : Bebop's politics of style » ; Scott DeVeaux, « Bebop and the recording industry : The 1942 AFM recording ban reconsidered », *Journal of the American Musicological Society*, vol. 41, n° 1, printemps 1988, p. 126-165 ; Ira Gitler (éd.), *Swing to Bop : An Oral History of the Transition of Jazz in the 1940s*, Oxford, Oxford University Press, 1985 ; Scott DeVeaux, *The Birth of Bebop : A Social and Musical History*, Berkeley, University of California Press, 1997.

111. Frank Kofsky, *Black Nationalism and the Revolution in Music*, New York, Pathfinder, 1970, p. 56.

112. Eric Lott, « Double V, double-time », p. 597-605.

113. Kofsky, *Black Nationalism and the Revolution in Music*, p. 64-65.

114. *Ibid.*

115. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 126-127.

116. John T. Herstrom, 23 juillet 1946, dossier pénitentiaire de Malcolm Little, Office of Public Safety and Security, Department of Corrections, Commonwealth of Massachusetts.

117. « Malcolm Little criminal record », *ibid.* ; MX FBI, Memo, Boston Office, 17 février 1953.

118. Malcolm Little, « Out-State progress report », 14 février 1953, Division of Pardons, Paroles, and Probation, State of Michigan, dans le dossier pénitentiaire de Malcolm Little.

119. Dans son *Malcolm*, Bruce Perry affirme qu'à plusieurs occasions, en 1944-1945, Malcolm aurait pratiqué la prostitution homosexuelle. Ces « rencontres entre hommes, observe Perry, lui procurait un exutoire sexuel ». Perry cite également des rencontres sexuelles à Boston en 1945 où un riche homme blanc, nommé William Paul Lennon, aurait payé Malcolm pour « le déshabiller, le mettre sur un lit, le saupoudrer de talc et le masser jusqu'à ce qu'il atteigne l'orgasme. [...] Comme une prostituée, il se vendait comme si le mieux qu'il avait à offrir était son corps ». Perry ajoute que Malcolm se justifiera plus tard en expliquant que c'était un autre homme qui avait « satisfait » le client blanc. Lorsque les assertions de Perry furent publiées en 1991, elles déclenchèrent une tempête de critiques de ceux qui célèbrent Malcolm comme une icône, ces critiques soulignant que la seule source crédible de ces escapades était « Shorty » Jarvis. Voir Perry, *Malcolm*, p. 75-77, 82-83. Depuis la publication du livre de Perry, d'autres preuves sont apparues qui renforcent ces affirmations. Par exemple, selon Rodnell Collins, Malcolm a révélé des détails à Ella Collins sur « une affaire que lui et Malcolm Jarvis avaient eu avec un vieux blanc millionnaire, nommé Paul Lennon, qui les avait payés pour qu'ils mettent du talc sur son corps ». Voir Collins, *Seventh Child*, p. 76.

120. Federal United States Census, 1910, Rhode Island, Providence County.

121. Robert Grieve, *An Illustrated History of Pawtucket, Central Falls, and Vicinity : A Narrative of the Growth and Evolution of the Community*, Pawtucket, Pawtucket Gazette and Chronicle, 1897, p. 368. Voir également Federal United States Census, 1900, Rhode Island, Providence County ; Edward Field, *State of Rhode Island and Providence Plantations at the End of the Century : A History*, Boston, Mason Publishing, 1902, p. 598.

122. *The Catalogue of Brown University*, Providence, Brown University Press, 1960, p. 33.
123. Dans le recensement de 1920, William Paul Lennon, âgé de trente et un ans, semble habiter chez ses parents à Rhode Island. Voir Federal United States Census, 1920, Rhode Island, Providence County.
124. Classé Ad 5, pas de titre, *New York Times*, 2 octobre 1942 ; classé Ad 23, pas de titre, *New York Times*, 4 octobre 1942.
125. « Employment history », dossier pénitentiaire de Malcolm Little.
126. Herstrom, 23 juillet 1946, dossier pénitentiaire de Malcolm Little.
127. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 143.
128. Collins, *Seventh Child*, p. 68-69.
129. Herstrom, 23 juillet 1946, dossier pénitentiaire de Malcolm Little ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 72-73 ; Natambu, *Malcolm X*, p. 100-101.
130. Malcolm Little, « Out-State progress report », 14 février 1953, Division of Pardons, Paroles, and Probation, State of Michigan, dossier pénitentiaire de Malcolm Little.
131. *Ibid.* ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 73.
132. Malcolm L. Jarvis, *Myself and I*, New Haven, Yale University Press, 1995, p. 33-35.
133. *Ibid.*, p. 42.
134. Collins, *Seventh Child*, p. 46.
135. Jarvis, *Myself and I*, p. 34.
136. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 73-74 ; Natambu, *Malcolm X*, p. 113-114 ; Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 153.
137. Jenkins, « Beatrice Caragulian Bazarian », dans Jenkins (éd.), *Malcolm X Encyclopedia*, p. 95 ; Natambu, *Malcolm X*, p. 119.
138. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 96.
139. *Ibid.*, p. 94.

3. Devenir « X » (janvier 1946-août 1952)

Le 8 mars 1946, un psychiatre de l'État du Massachusetts procède à l'interrogatoire du prisonnier numéro 22843 : « Je l'ai traité des noms les plus orduriers qui me venaient à l'esprit », se souvient Malcolm qui se décrit comme étant alors « dans un état physique lamentable et d'une humeur de chien¹ ». Le « rapport psychométrique », rédigé deux mois plus tard, le décrit cependant comme étant attentif et apparemment coopératif. Malcolm raconte avec détachement à son interrogateur que ses parents avaient été missionnaires et que sa mère était une « Écossaise blanche » dont le mariage avec un Noir avait fait subir à Malcolm des moqueries raciales pendant toute son enfance. Suivent d'autres informations erronées. Le psychiatre, apparemment troublé par ce qu'il entend, note que le prisonnier est « maussade et cynique », qu'il a « une vision fataliste » et arbore « un sourire sardonique qui semble provenir de sa sensibilité à la question de la couleur² ».

Son avocat l'ayant empêché de prendre la parole pendant ses procès, Malcolm est convaincu que la lourde peine à laquelle il a été condamné n'est due qu'à sa relation avec Bea et les autres femmes blanches. Il n'a pas encore vingt et un ans et redoute par ailleurs le défi que représente la vie en prison, un monde dangereux dont il ne connaît que des histoires épouvantables. Pendant les semaines passées dans la prison du comté avant son transfert au pénitencier d'État, Malcolm décide d'exagérer son expérience criminelle pour paraître plus dur et plus violent qu'il ne l'est en réalité. Il se fabrique également une histoire familiale pour que les autorités ne puissent pas connaître ses véritables origines. Il est indigné que les gardiens l'appellent par un numéro et non par son nom. En prison, « tu n'entendras jamais prononcer ton nom, seulement ton numéro », se souviendra-t-il des années plus tard : « Sur tous tes vêtements, sur tout ce qui t'appartient, il y a ton numéro imprimé. Et il s'imprime peu à peu dans ta tête³. »

Deux mois plus tard, un autre assistant social rédige un rapport sur Malcolm : « Le sujet est un grand Noir à la peau claire [...] célibataire, enfant d'un foyer brisé, ayant choisi dans l'indifférence générale un mode d'existence qu'il aimait, haut en couleur, cynique, amoral, fataliste. » Le rapport indique que les autorités pénitentiaires le considèrent comme le meneur d'une bande de cambrioleurs. Il est possible que Malcolm ait à nouveau proféré des obscénités, car le travailleur social émet un « mauvais » pronostic :

Il ne fait aucun doute que la « rudesse » de son attitude actuelle gagnera encore en amertume. [...] Le sujet peut présenter un niveau de dangerosité moyen, car il lui sera difficile de passer du rythme accéléré de la vie nocturne

au rythme lent de la vie en institution à la [prison] de Charlestown⁴.

Malcolm et Shorty Jarvis sont incarcérés à la prison d'État de Charlestown, qui est à l'époque le plus ancien des pénitenciers en activité. Construite en 1804-1805 sur la rive ouest de la péninsule de Charlestown, le long du port de Boston, ses bâtiments sont misérables : les minuscules cellules mesurent à peine plus de deux mètres carrés, sont infestées de souris et dépourvues d'installations sanitaires et d'eau courante. Les prisonniers se soulagent dans des seaux qui ne sont vidés qu'une fois par jour. Il n'y a pas de réfectoire et les prisonniers sont obligés de manger dans leur cellules⁵. L'ambiance n'est guère améliorée par les histoires terribles des exécutions qui s'y sont déroulées, la plus célèbre étant la mort sur la chaise électrique en 1927 des anarchistes Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti, condamnés à tort pour un vol et un double homicide en 1920⁶. L'endroit est si infect qu'en mai 1952, peu avant la libération de Malcolm, le gouverneur de l'État, Paul A. Dever, le décrit comme « une Bastille qui surpasse en infamie toutes les prisons des États-Unis⁷ ».

Au début, Malcolm a beaucoup de mal à accepter sa condamnation, notamment parce qu'il ressent l'attitude de Bea au procès comme une trahison. Il déborde de rage et de frustration. Shorty, encore irrité que Malcolm l'ait dénoncé, le surnomme alors le « monstre aux yeux verts⁸ ». Au cours des premiers mois, Malcolm insulte sans cesse les gardiens aussi bien que les prisonniers. Il n'a jamais été très religieux, mais il ne cesse désormais de proférer des obscénités contre Dieu et la religion en général. Les tirades de Malcolm amènent des détenus à lui donner un nouveau surnom : « Satan⁹ ». Durant son procès, alors qu'il était incarcéré à la prison de Middlesex, Malcolm avait été contraint de se désintoxiquer, mais dès son arrivé à Charlestown, il avait repris ses vieilles habitudes, d'abord en planant grâce à de la noix de muscade. En petite quantité – de quatre à huit cuillers à café environ – la noix de muscade est un hallucinogène léger qui provoque l'euphorie et des hallucinations visuelles. Quand elle est absorbée en plus grandes quantités – ce que Malcolm a peut-être fait –, la drogue a des effets comparables à ceux de l'ecstasy. Les consommateurs de noix de muscade peuvent ressentir ses effets pendant 72 heures, mais cela peut aussi entraîner une dépression nerveuse¹⁰. Plusieurs des symptômes que Malcolm présente pendant ses premiers mois à Charlestown ressemblent aux effets d'une intoxication à la noix de muscade, particulièrement les épisodes de dépression et de paranoïa. L'argent qu'Ella lui envoie est utilisé pour acheter de la drogue à des gardiens corrompus qui profitent de ce commerce. Les prisonniers peuvent obtenir presque toutes les drogues qu'ils veulent, du haschisch à l'héroïne.

Malcolm avait longtemps vécu au sein d'un fort tissu familial et il était resté en contact assez régulier avec les membres de sa famille, malgré ses déménagements ; il leur écrivait et leur rendait visite. Mais, la colère et la honte le poussent à éviter tout contact avec ses frères et sœurs,

particulièrement avec Ella. Au cours de sa première année de détention, il n'écrit que quelques lettres, dont une au moins, si ce n'est plusieurs, à William Paul Lennon. La première lettre qu'il reçoit est celle de Philbert qui l'informe qu'il est devenu membre d'une Église évangélique de Détroit. Quand Philbert lui confie que sa congrégation prie pour l'âme de son jeune frère, Malcolm explose de colère : « Je lui ai griffonné une réponse dont j'ai honte quand j'y repense aujourd'hui », admettra-t-il plus tard. Les choses ne se passent pas bien non plus quand Ella lui rend visite. Au cours d'une de ses visites, alors qu'une cinquantaine de prisonniers et de visiteurs sont entassés dans une petite salle de parloir, encerclés de gardiens armés, Ella tente d'échanger quelques plaisanteries, mais elle est si bouleversée qu'il lui est pratiquement impossible de parler. Sur la défensive, Malcolm « souhaite qu'elle ne soit jamais venue¹¹ ».

Son attitude l'isole très rapidement, mais il reçoit tout de même quelques visites. Les plus régulières, et peut-être les plus sympathiques, lui sont rendues par une adolescente, Evelyn Lorene Williams. La mère adoptive d'Evelyn, Dorothy Young, est une amie proche d'Ella. Les deux femmes sont si liées que le fils d'Ella, Rodnell, appelle Dorothy Young « tante Dot ». Malcolm avait eu quelques rendez-vous avec Evelyn quand il était à Boston et Ella avait fortement encouragé cette relation. Malcolm n'avait que peu d'attirance sexuelle vis-à-vis d'Evelyn – tout du moins si l'on fait la comparaison avec la relation fusionnelle qu'il avait entretenue avec Bea. Evelyn, cependant, semble être tombée profondément amoureuse de Malcolm¹².

Une autre personne lui rend fréquemment visite : Jackie Mason, jeune femme de Boston ayant entretenu une relation sexuelle de Malcolm avant son incarcération. Ella désapprouvait vivement la relation que son frère entretenait avec Mason, la décrivant comme « une femme ordinaire de la rue » qui n'était pas faite pour son frère. Selon Rodnell Collins, Ella « savait parfaitement les ravages qu'une femme plus âgée, une séductrice expérimentée, pouvait faire sur un adolescent aventureux et très influençable¹³ ».

Lorsqu'Ella rend visite à Malcolm en prison, elle est furieuse de ce qu'elle découvre : il ne réfléchit en aucune manière à ce qui l'a fait atterrir en prison et aux conséquences que cela pourrait avoir à l'avenir. Elle est également contrariée d'apprendre que son frère est toujours en contact avec Paul Lennon et scandalisée par sa rechute dans la drogue. Après plusieurs visites, affligée, elle décide de ne plus voir son frère. Malcolm est accablé en apprenant la nouvelle. Dans une lettre au ton plaintif, datée du 10 septembre, il remercie Ella pour des photos des membres de la famille et des petites sommes d'argent qu'elle lui a fait parvenir. Mais il la fait enrager une nouvelle fois lorsqu'il lui demande d'essayer de contacter Paul Lennon de sa part :

Cette personne qui m'a appelé est un de mes très bons amis, lui explique Malcolm. Il représente la bagatelle de 14 millions de dollars. Si tu lisais la rubrique mondaine, tu saurais qui il est. Il

sait où je suis maintenant parce que je lui ai écrit pour le lui dire, mais je ne lui ai pas dit pourquoi.

Sans mentionner le nom de Lennon, il demande à Ella d'être cordiale : « Il t'appellera peut-être pour te le demander. De ce que tu répondras dépendra mon avenir tout entier, mais cela dépend totalement de toi. » Malcolm semble ainsi convaincu que Lennon pourrait bien utiliser ses moyens et ses contacts politiques pour réduire sa peine de prison. Selon Collins, Lennon n'a jamais contacté Ella, et cette dernière raconte qu'elle était « furieuse » que son demi-frère ait donné son numéro de téléphone à Lennon et lui ait demandé de servir d'intermédiaire. Lennon, pense-t-elle, est à l'évidence « un de ces Blancs décadents qu'il avait arnaqué¹⁴ ».

Malcolm sera finalement obligé de faire face aux défis de la vie en prison par ses propres moyens. Mais son attitude peu coopérative à l'égard du travail ne l'aide pas. Durant les sept premiers mois de son séjour à Charlestown, il est affecté à l'atelier automobile de la prison, puis en octobre, il travaille comme manœuvre dans la cour. Le mois suivant, il est envoyé à l'atelier de couture de sous-vêtements. Il rencontre immédiatement des problèmes : accusé de se dérober à ses obligations, il est envoyé trois jours au mitard. Sa performance au travail s'améliore un peu quand il est transféré à la fonderie où il est considéré comme « coopératif, peu qualifié et fournissant des efforts de moyens à faibles¹⁵ ». C'est également à la fonderie qu'il rencontre un ancien cambrioleur, un homme grand et à la peau claire, nommé John Elton Bembry, l'homme qui allait changer sa vie.

Bembry, son aîné de vingt ans, éblouit Malcolm par son intelligence. C'est le premier homme noir que Malcolm rencontre en prison (et sans doute à l'extérieur) qui semble posséder de solides connaissances sur presque tous les sujets et qui a un talent oratoire lui permettant de mener presque toutes les conversations. Bembry a des centres d'intérêt, extrêmement variés, et peut ainsi disserter des œuvres de Thoreau avant de passer à l'histoire institutionnelle de la prison de Concord dans le Massachusetts. Malcolm est particulièrement séduit par la capacité de Bembry de « mettre la philosophie athée en perspective ».

Le cerveau de Malcolm s'éveille sous l'influence de Bembry. Plus âgé, intellectuellement curieux et armé d'un sens de la discipline, il va transmettre tout cela à son jeune disciple. Les deux hommes ont été affectés à l'atelier de fabrication des plaques d'immatriculation, où après le travail, les détenus – auxquels se joignent même quelques gardiens – se rassemblent pour écouter les considérations de Bembry sur une large palette de sujets. Après avoir observé pendant des semaines le comportement sauvage de son jeune compagnon de travail, Bembry le prend à part pour le convaincre d'utiliser son intelligence pour améliorer sa situation. Il le pousse à suivre des cours par correspondance et à fréquenter la bibliothèque, se rappellera Malcolm, conseil que lui avait déjà donné Hilda, qui avait imploré son frère d'« étudier l'anglais et l'écriture¹⁶ ». Malcolm accepte : « Je sentais que j'avais du temps, alors je

l'ai fait¹⁷. »

Sans doute les histoires de vols réussis que racontait Bembry (« Bimbi » dans *L'Autobiographie*) avec force détails aux détenus ont-elles imprégné les récits que fera Malcolm de ses propres exploits de cambrioleur. Mais, par-dessus tout, Malcolm envie la réputation d'intellectuel de Bembry. Ce à quoi s'ajoute un intérêt personnel : son nouvel enthousiasme pour l'étude et pour l'amélioration de soi pouvait lui permettre d'être transféré dans la prison la plus clémentine de tout le système pénitentiaire du Massachusetts, la Norfolk Prison Colony. La perspective d'une plus grande liberté est suffisamment forte pour que Malcolm s'astreigne à plus de discipline ; au point qu'il décide de s'imposer un programme d'études rigoureux. En 1946-1947, il remplit les demandes de l'Université pour suivre des cours, notamment des cours d'anglais, et d'initiation au latin et à l'allemand¹⁸. Il dévore les livres de la petite bibliothèque de Charlestown, particulièrement ceux de linguistique et d'étymologie. Suivant le conseil de Bembry, il commence par étudier un dictionnaire, mémorisant les définitions des mots usuels comme des plus obscurs¹⁹. L'éducation a désormais un objectif clair et pratique : elle lui ouvre la possibilité d'un transfert dans un établissement offrant de meilleures conditions de détention et peut-être même d'une réduction de peine. Ironiquement, il en tire un avantage supplémentaire en devenant un escroc plus persuasif. Affiner ses talents oratoires, lui permet de réussir de nouvelles combines, comme les paris sur le baseball²⁰.

Malcolm est transféré en janvier 1947, mais à la maison de correction du Massachusetts de Concord, qui est à peine mieux que la prison de Charlestown. Concord fonctionnait avec un système disciplinaire dit « de points », basé sur un tableau extrêmement complexe de punitions diverses et de privations de liberté en cas de mauvaise conduite. Il n'y avait pas de conseil de prisonniers pour négocier les conditions de travail et d'encadrement²¹. L'absence de droits pour les prisonniers et ces nouvelles contraintes expliquent certainement la multiplication des actes de désobéissance de la part de Malcolm.

Malcolm recevra 34 visites au cours de son séjour à Concord. Ella vient le voir à cinq reprises, Reginald trois fois. Les 19 autres visites, selon les dossiers de l'établissement, sont celles d'« amis », sans doute Jackie Mason et Evelyn Williams et, peut-être, William Paul Lennon²². Il semble avoir convaincu Ella, par son travail et par ses déclarations, qu'il était déterminé à changer de vie et à devenir meilleur ; elle inonde alors les autorités de lettres demandant qu'il soit transféré à Norfolk. Elle encourage son frère à écrire directement à l'administration chargée des transferts. Le 28 juillet, dans une de ses lettres, Malcolm utilise son nouveau vocabulaire pour faire bon effet :

Depuis mon incarcération, j'ai déjà obtenu un diplôme élémentaire d'anglais grâce aux cours par correspondance de l'État. Je demeure pourtant très insatisfait. Il y a tant de choses que j'aimerais apprendre et qui me seraient profitables lorsque je

recouvrerai ma liberté²³.

Il ruinait cependant ses efforts en continuant à créer des problèmes. Tout au long de l'année 1947, il est affecté à l'atelier de fabrication de meubles de la prison, où il est considéré comme « un travailleur médiocre et peu coopératif ». En avril, il est suspecté de détention illégale d'un couteau. En septembre, il est accusé de comportement perturbateur et il est puni à deux reprises pour travail insuffisant. Cependant, à l'instar d'Ella, Malcolm excelle dans l'art d'esquiver les sanctions. Après chaque infraction, il améliore suffisamment la qualité de son travail pour éviter toute mesure disciplinaire sérieuse²⁴.

Début 1948, il reçoit une lettre étrange de son frère Philbert, qui aura d'énormes conséquences. Philbert lui explique que lui et d'autres membres de la famille se sont convertis à l'islam. Malcolm n'est pas surpris de cet enthousiasme soudain, et il ne prend pas ce changement très au sérieux. Philbert « rejoignait toujours quelque chose », se souviendra Malcolm. Philbert demande à son frère de « prier Allah pour son salut ». Malcolm n'est nullement impressionné. Sa réponse, écrite en bon anglais, est on ne peut plus méprisante²⁵.

La lettre de Philbert est en fait la première salve d'une offensive qu'allait mener la famille pour convertir Malcolm à un mouvement naissant appelé la *Nation of Islam*. Ainsi que Wilfred l'expliquera plus tard, « c'était un programme destiné à aider les Noirs. Et c'était le meilleur des programmes qui existait²⁶ ». La lettre de Philbert n'ayant eu aucun effet, la famille décide qu'une intervention de Reginald pouvait être plus efficace. Celui-ci lui adresse alors une lettre « riche en nouvelles » dans laquelle il ne fait aucune mention explicite à la *Nation*, mais qu'il clôt par une promesse énigmatique : « Ne mange plus de porc et ne fume plus. Je te montrerai comment sortir de prison²⁷. » Malcolm en demeure perplexe pendant plusieurs jours. S'agit-il d'une nouvelle combine ? Bien qu'il ait des doutes, il décide de suivre le conseil et cesse de fumer. Son refus de manger du porc provoque la surprise des prisonniers dans le réfectoire.

Pendant ce temps, la campagne d'Ella finit par aboutir et à la fin du mois de mars 1948, Malcolm est transféré à Norfolk. Créé en 1927 comme une maison de correction modèle, l'établissement est situé à une quarantaine de kilomètres de Boston, près de Walpole, sur un terrain ovale de 35 acres qui ressemble plus à un campus qu'à une prison traditionnelle. Les lieux comportent néanmoins de puissantes installations pour dissuader les évasions, notamment une enceinte de 19 pieds de haut et de 5 000 pieds de long surmontée de barbelés électrifiés. La réhabilitation et la réinsertion dans la société sont au cœur de la philosophie de l'institution. Les prisonniers vivent dans des unités composées de 24 maisons comportant des cellules individuelles et collectives, toutes équipées de fenêtres et de portes²⁸.

Comparée à celle qu'il menait à Charlestown, la vie de Malcolm était aussi peu soumise à des restrictions qu'il est possible dans un pénitencier d'État. D'abord et par-dessus tout, il est traité comme un être humain. La nuit, il n'est pas enfermé dans une cellule. Il dispose de deux casiers, un dans sa chambre pour ses vêtements et ses accessoires de toilette, et un autre dans le sous-sol de son unité d'habitation pour son uniforme de travail. Dans chaque maison, deux détenus sont chargés de servir les repas, de nettoyer le réfectoire et les pièces communes et de l'entretien des locaux.

Chaque samedi soir, des réunions sont organisées pour répondre aux préoccupations des détenus. Les prisonniers peuvent élire leurs représentants à des comités de la maison de correction ainsi qu'un président des détenus, chargé de les diriger. Norfolk encourage les prisonniers à participer à toutes sortes d'activités éducatives, telles que le club de discussions et le journal de la prison, le *Colony*. Des spectacles, assurés par des groupes venus de l'extérieur ou proposés par les prisonniers eux-mêmes, ont lieu chaque dimanche soir. Les services religieux se tiennent chaque semaine pour les catholiques romains, les protestants, les adeptes de la Science chrétienne et les théosophistes, tandis que des réunions mensuelles et les jours de fête religieuse sont autorisés pour les « Hébreux²⁹ ».

Cette nouvelle vie convient à un Malcolm devenu discipliné. Il persiste dans son projet de s'instruire par lui-même, participe assidûment aux activités de la prison et élargit son programme de lectures en y incluant des travaux sur le bouddhisme³⁰. Malheureusement, son nouvel engagement à s'améliorer ne s'applique pas au travail. À la laverie de la prison et en cuisine, ses performances sont à nouveau jugées insuffisantes ; ses supérieurs le décrivent comme « un fainéant qui déteste le travail sous toutes ses formes et qui accepte de faire ce qu'on lui demande en manifestant ostensiblement un dégoût silencieux ». Il prend cependant soin de travailler juste assez pour éviter toute infraction qui mettrait en danger sa situation à Norfolk. Il n'injurie plus les gardiens ni les autres prisonniers³¹.

Reginald est le premier des membres de sa famille à lui rendre visite dans sa nouvelle prison. Il lui rapporte les commérages familiaux, lui raconte qu'il est allé récemment à Harlem, avant de détourner la conversation sur un nouveau sujet : l'islam, ou sur « l'énigme du “pas de porc ni de cigarettes” », comme il le raconte dans *L'Autobiographie*. « Si un homme connaît tout ce qu'il y a à savoir, qui est-il ? », lui demande Reginald : « Une sorte de dieu », lui répond Malcolm. Reginald lui explique alors qu'un tel homme existe vraiment – « son véritable nom est Allah » – et qu'il s'est révélé des années auparavant à un Africain-Américain nommé Elijah, « un homme noir, comme nous ». Allah a identifié dans les Blancs, sans exception, autant de démons. Au début, Malcolm trouve cela extrêmement difficile à accepter. Même le garveyisme ne l'avait préparé à un message anti-blanc aussi radical. Mais après tout, en examinant soigneusement toutes les relations significatives qu'il a entretenues avec des Blancs, il en arrive à la conclusion que tous les Blancs

qu'il avait connus nourrissaient une profonde animosité envers les Noirs³².

La graine était semée. Peu après cette conversion, Hilda lui rend visite et lui retrace l'histoire de la conversion familiale, laquelle a commencé doucement et par hasard. En 1947, alors qu'il attend le bus, Wilfred entame une conversation sur la religion et le nationalisme noir avec un jeune homme noir, bien habillé, qui l'invite à se rendre au temple n° 1 de la *Nation of Islam* à Détroit. Le temple est un bâtiment à la façade modeste que loue la *Nation* et qui comporte une salle pouvant accueillir environ 200 personnes. Lorsque Wilfred s'y présente, il y trouve une petite centaine de personnes réunies et ce qu'il entend lui semble agréablement familier : un message prônant le séparatisme noir, l'autonomie et l'estime de soi et évoquant une divinité noire ; tout cela lui rappelle les sermons garveyistes d'Earl Little.

En l'espace de quelques mois, Hilda, Philbert, Wesley et Reginald adhèrent à la *Nation*³³. Plus tard, Wilfred expliquera :

Nous étions déjà initiés à la philosophie de Marcus Garvey, on était donc tombés au bon endroit. Ils n'ont pas eu à nous convaincre que nous étions noirs et que nous devions en être fiers ou quoi que ce soit d'autre³⁴.

Les relations personnelles avec Clara et Elijah Poole, le noyau familial fondateur de la *Nation of Islam* rendent plus naturel l'attrait que celle-ci exerce sur la famille. Quand il vivait en Géorgie, Earl avait parfois prêché dans la ville de Perry, là où habitaient les parents de Clara Poole. Ella avait grandi en Géorgie avant de s'installer dans le Nord et elle avait rencontré Clara et Elijah Poole des années avant qu'ils se lient à la *Nation*.

À l'occasion d'une visite, Hilda explique à Malcolm les principes doctrinaux de la théologie de la *Nation of Islam* : l'histoire de Yacub, un savant noir maléfique qui conçut génétiquement la race blanche tout entière. Allah, en la personne d'un homme noir asiatique, vint révéler au monde cette histoire extraordinaire et expliquer l'héritage des crimes monstrueux commis par la race blanche contre les Noirs. Seule une séparation raciale complète, lui explique Hilda, permettra aux Noirs de survivre. Elle presse Malcolm d'écrire directement au chef suprême de la *Nation*, Elijah Muhammad, ainsi que s'est rebaptisé Elijah Poole. Désormais installé à Chicago, il répondra aux doutes qui pourraient encore assaillir Malcolm. Surpris par la dévotion de sa sœur, Malcolm écrira plus tard « je ne sais plus si je fus capable d'ouvrir la bouche pour lui dire au revoir³⁵ ».

Au cours des semaines suivantes, les paroles de sa sœur lui trottent dans la tête. Le message nationaliste noir de fierté raciale, de rejet de l'intégration et d'autonomie ravive le souvenir des convictions qui guidaient ses parents. La condamnation des institutions blanches, du christianisme en particulier, fait par ailleurs écho à sa propre expérience. Cependant, le jeune incroyant amer qu'est Malcolm n'a jamais manifesté le moindre intérêt pour la religion ou la vie spirituelle ; ses motivations sont plus séculières : la *Nation* lui offre la

possibilité de parvenir à l'estime de soi et à la dignité en tant qu'homme noir car, selon elle, il n'y a rien dont les Noirs devraient avoir honte ou dont il devrait s'excuser.

Toutefois, au-delà des préoccupations spirituelles ou politiques, la conversion avait un objectif supplémentaire, elle constituait une manière d'assurer la cohésion de la famille Little. Tous les enfants Little ayant atteint l'âge adulte, l'éventualité de voir la famille se désintégrer est à nouveau devenue un problème. En 1948, Wilfred et Philbert sont mariés depuis plusieurs années³⁶. En 1949, Yvonne Little épouse Robert Jones et le couple s'installe à Grand Rapids³⁷. Et, tandis que la famille s'accroît et se disperse dans de nouvelles communautés, la *Nation* constitue leur base commune. Malcolm sera le dernier à y adhérer, mais son engagement sera total et il saisira cette chance de pouvoir engager sa vie dans une tout autre direction. Malcolm – Detroit Red, Satan, l'arnaqueur, le proxénète occasionnel, le drogué et le dealer, l'amant homosexuel, l'homme à femmes, le racketteur de paris, le cambrioleur Jack Carlton et le voleur condamné – est désormais convaincu que le temps est venu d'une profonde révolution de son identité et ses croyances. Après avoir écrit et réécrit « au moins vingt-cinq fois » une lettre d'une page à Elijah Muhammad, Malcolm finit par la poster. La réponse de Muhammad ne tardera pas ; elle est accompagnée d'un billet de cinq dollars³⁸. Malcolm avait fait le premier pas décisif vers Allah.

Même si Malcolm ne l'a pas réalisé, en adhérant à la *Nation*, ses frères et sœurs se sont affiliés à une communauté musulmane mondiale d'une grande diversité. Extrêmement sectaire si on la juge à l'aune de l'islam orthodoxe, la *Nation of Islam* est néanmoins le point de départ d'un itinéraire spirituel qui allait accaparer la vie de Malcolm. L'islam fut fondé sur le territoire de ce qui est aujourd'hui l'Arabie Saoudite, au début du 7^e siècle. En l'espace d'un peu plus de deux décennies, approximativement de l'an 610 à l'an 632, des centaines de vers splendides furent révélés à Muhammad puis transmis sous la forme de récits poétiques, tout comme les récits de Homère ou les chants d'amour des troubadours. Ces vers devinrent connus sous le nom de *Qur'an*, et la longévité de la religion musulmane réside en partie dans la simplicité et la beauté de ce texte. La métaphore des cinq piliers est au cœur de l'islam. Le premier pilier est la profession de foi, la *shahada* : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Muhammad est son prophète. » Les quatre autres piliers sont les actes qu'un musulman pieux doit accomplir : les prières quotidiennes (*salat*) ; la dîme ou l'aumône pour les moins fortunés (*zakat*) ; le jeûne pendant le Ramadan ; le pèlerinage à La Mecque (*hadj*). De nombreux musulmans considèrent que le *jihad*, qui signifie « effort », « combat », constitue un sixième pilier et en distinguent deux types : le « grand *jihad* » qui se réfère au combat intérieur que chaque croyant mène pour adhérer à la foi musulmane et le « petit *jihad* » qui est la lutte contre ceux qui s'opposent au message du

Prophète³⁹.

Du temps du Prophète, l'islam était une religion inclusive – et non exclusive – qui puisait dans les pratiques des religions de son époque. Muhammad avait enseigné que les juifs et les chrétiens étaient *ahl al-Kitab* (des gens du Livre) et que la Torah, les Évangiles et le Saint Coran étaient un seul et même texte sacré. Les premiers rites musulmans s'inspiraient directement des traditions juives. Au début, les musulmans se tournaient vers Jérusalem et non vers La Mecque pour prier et le jeûne ordonné par le Prophète débutait chaque année au dixième jour (*Ashura*) du premier mois du calendrier juif, ce jour qu'on désigne habituellement sous le nom de Yom Kippour. Muhammad adopta également plusieurs règles juives en matière de restrictions alimentaires et d'obligations de purification et encourageait ses fidèles à épouser des juives, comme il l'avait fait lui-même⁴⁰. Juste après le Coran vient la *Sunna*, les traditions collectives qu'on associe à Muhammad et dont le rôle est tout aussi central dans l'islam. Ces traditions incluent des milliers de récits (*hadith*), tous fondés sur les actes ou les paroles du Prophète ou de ses plus proches disciples.

Ce qui était absolument révolutionnaire dans l'islam était son caractère trans-ethnique, non racial. L'islam est défini avant tout par une série d'actions et d'obligations que tous les croyants doivent respecter. En principe, les différences de langues natales, de race, d'origines et de classes sociales n'ont pas d'importance. Ainsi, dès le départ, des Africains sont devenus musulmans (littéralement : « ceux qui se soumettent à Dieu »). Muhammad avait encouragé l'émancipation des esclaves africains détenus par les Arabes ; son premier *muezzin* (celui qui appelle les fidèles à la prière) était un ancien esclave éthiopien appelé Bilal⁴¹.

Avec le temps, le pluralisme religieux de l'*oumma* – la communauté musulmane transnationale – céda la place à un monothéisme exclusif. Après la mort du Prophète, les juifs et les chrétiens commencèrent à être perçus comme étant extérieurs à la communauté ; des siècles plus tard, les docteurs de la loi musulmans allaient diviser le monde en deux parties : la Maison de l'islam (*dar al-Islam*) et la Maison de la guerre (*dar al-Harb*), c'est-à-dire ceux qui s'opposent aux croyants.

Au 8^e siècle, l'islam dominait le nord de l'Afrique et s'étendit rapidement au Soudan, en Afrique de l'Ouest et dans les régions subsahariennes. Au sein de ce monde musulman en pleine expansion, les élites arabes auront une longue pratique de l'esclavage et au travers des siècles, elles réduiront en esclavage des millions d'Africains noirs qui seront déportés vers ce qui est aujourd'hui le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord et la Péninsule ibérique. Il y a, cependant, des exemples célèbres de Noirs convertis à l'islam qui occupèrent des positions de pouvoir dans le monde musulman ; il en est ainsi de Yaqub al-Mansur, le souverain noir qui régnera sur le Maroc et sur une partie de l'Espagne et du Portugal au 12^e siècle. Plusieurs grands empires musulmans dominèrent l'Afrique occidentale du 14^e au 16^e siècle. Après la

colonisation des Amériques et des Caraïbes au 16^e siècle, les États européens achemineront environ 15 millions d'esclaves noirs vers leurs colonies respectives. Une minorité significative d'entre eux était de confession musulmane ; ainsi sur les quelque 650 000 Noirs qui furent déportés sur le territoire de ce qui allait devenir les États-Unis, 7 à 8 % d'entre eux étaient musulmans⁴².

Au cours du 19^e siècle, une série d'intellectuels noirs des Caraïbes et des États-Unis furent attirés par l'islam. À cette époque, le christianisme évangélique et le darwinisme social justifiaient la suprématie blanche en s'appuyant sur la religion et la science. Dès lors, l'attrait exercé par l'islam en tant qu'alternative au christianisme ne fit que croître parmi les afro-descendants. L'intellectuel noir sans conteste le plus influent de cette période fut Edward Wilmot Blyden (1832-1912). Originaire des Antilles danoises, il se rendit aux États-Unis pour prétendre à la charge d'une paroisse presbytérienne. Après l'adoption du *Fugitive Slave Act*, qui autorisait l'arrestation des esclaves réfugiés au Nord et leur déportation vers le Sud esclavagiste, Blyden partit pour le Liberia en 1851, où pendant les soixante années qui suivirent il fit une extraordinaire carrière d'universitaire, de voyageur et de diplomate.

La contribution de Blyden à l'itinéraire spirituel et politique de Malcolm Little est triple. D'abord, bien avant *Les âmes du peuple noir* de W. E. B. Du Bois (1903), Blyden défendit l'idée que le peuple noir possède sa propre force culturelle et spirituelle, une personnalité collective unissant l'humanité noire dans le monde entier⁴³. Dans les années 1960, cette idée formera les bases de ce qui sera appelé le « nationalisme culturel noir », fait d'une profonde fierté à l'égard de l'antiquité de l'Afrique, de son histoire, de sa culture, accompagnée de la célébration de rituels et d'une esthétique puisés en Afrique et dans la diaspora noire⁴⁴.

Ensuite, bien avant Garvey, Blyden avait élaboré un programme « panafricain » – l'unité politique et sociale du peuple noir au plan mondial – menant à une stratégie collective de retour en Afrique. Blyden était convaincu que l'oppression des Noirs américains deviendrait si forte que des millions d'entre eux retourneraient sur la terre de leurs ancêtres. Ses écrits sur le panafricanisme posèrent les jalons du mouvement pour le retour en Afrique qui émergea parmi les Noirs du Sud dans les années 1890 et furent à l'origine des principes intellectuels du garveyisme une génération plus tard.

Cependant, sa contribution la plus originale concerne le lien qu'il établit entre le panafricanisme et l'islam d'Afrique de l'Ouest. Dans son traité, publié 1888 et devenu un classique, *Christianity, Islam and the Negro Race*, il expliquait que le christianisme, malgré ses origines moyen-orientales, était incontestablement devenu une religion européenne discriminatoire et oppressive. Il insistait sur le fait que parmi les grandes religions, seul l'islam permettait aux Africains de préserver leurs traditions.

Au tout début du 20^e siècle, le *Moorish Science Temple of America* sera la première organisation religieuse significative aux États-Unis à se proclamer musulmane. Timothy Drew, un Africain-Américain originaire de Caroline du Nord, fonde le *Canaanite Temple* à Newark dans le New Jersey en 1913. Il se fait appeler Noble Drew Ali et explique à ses fidèles qu'il est le second prophète de l'islam, le Mahdi, ou le Rédempteur. Dans l'islam orthodoxe, Muhammad est souvent décrit comme le Sceau des Prophètes, le dernier d'une lignée de prophètes coraniques qui débute avec Adam. Toute revendication du statut de prophète est de fait blasphématoire, mais les écarts d'Ali par rapport aux cinq piliers de l'islam ne s'arrêtent pas là. Le texte sacré de son culte est le *Holy Koran of the Moorish Science Temple of America*, également connu sous le nom de *Circle Seven Koran*, un opus de 64 pages qui s'abreuve à quatre sources : le Coran, la Bible, le *Aquarian Gospels of Jesus Christ* (une version apocryphe du Nouveau Testament) et *Unto Thee I Grant* (un livre de la Fraternité rosicrucienne, un ordre maçonnique influencé par les Écoles de Mystères égyptiennes).

L'appel aux Américains noirs de Noble Drew Ali comportait des parallèles avec le discours de Blyden. Il avançait ainsi que l'islam était le foyer spirituel de tous les Asiatiques, terme qui incluait les Arabes, les Égyptiens, les Chinois, les Japonais, les Noirs-Américains, ainsi que d'autres ethnies et nationalités. Les Africains-Américains ne sont nullement des Noirs, expliquait Ali, mais un « peuple asiatique à la peau olivâtre qui descend des Marocains ». Les adeptes prirent donc des noms « musulmans » et adoptèrent de nouvelles identités en tant que Noirs « asiatiques » ou Marocains. Le *Moorish Science Temple* prétendait que la véritable religion des Noirs était l'islam, que leur identité nationale n'était pas américaine, mais maure et que leur généalogie remontait à l'époque du Christ⁴⁵.

L'étrange credo quasi maçonnique de Noble Drew Ali attire des centaines de fidèles à Newark, issus principalement des travailleurs sans-terre et des métayers analphabètes venus du Sud rural avec la première vague de la grande migration. À la fin des années 1920, le *Moorish Science Temple* revendique 30 000 membres et de nombreuses sections locales, notamment à Philadelphie, Baltimore, Richmond, Petersburg (Virginie), Cleveland, Youngstown (Ohio), Lansing, Chicago et Milwaukee.

La connaissance d'Ali du cœur de la doctrine musulmane orthodoxe est pour le moins sommaire. Il exige de ses adeptes qu'ils respectent la plupart des règles alimentaires de l'islam. Si des similitudes existent entre le *Moorish Science Temple* et le garveyisme, les deux mouvements sont fondamentalement différents à plusieurs égards. Le premier est essentiellement culturel, alors que l'*Universal Negro Improvement Association* (UNIA) est un mouvement populaire avec des dirigeants locaux. Cependant, quand l'UNIA se fragmentera, certains de ses membres rejoindront le *Temple* ou l'influenceront. En mars 1929, Ali sera arrêté et soupçonné du meurtre d'un opposant, le cheikh Claude Greene. Relâché sous caution, il mourra

mystérieusement quelques mois plus tard. Son mouvement éclata alors presque immédiatement en plusieurs factions opposées ; les deux plus importantes étaient respectivement dirigées par l'ancien chauffeur d'Ali, John Givens-El, qui avait annoncé qu'il était la réincarnation de Ali, et par Kirkman Bey, « Grand Cheikh » et président de la *Moorish Science Temple Corporation*. Dans les années 1940, le FBI s'intéressera particulièrement aux partisans de Kirkman et plusieurs de ses temples feront l'objet d'enquêtes, soupçonnés de sédition⁴⁶. Le *Moorish Science Temple* se délittera après la Seconde Guerre mondiale – il compte alors moins de 10 000 membres répartis dans tout le pays –, mais il avait ouvert la voie à des expressions plus orthodoxes de l'islam dans l'Amérique noire.

D'un point de vue théologique, la secte qui rencontrera le plus de succès en Amérique est le mouvement Ahmadiyya, fondé par Hazrat Mirza Ghulam Ahmad (1835-1908) au Punjab. Si au départ, il adhère à l'essentiel de la doctrine de l'islam, en 1891 Ahmad se déclare à la fois le Mahdi de l'islam et la réincarnation de Krishna et du Messie. Quelques années plus tard, il affirme que le Christ n'est pas mort sur la croix, mais qu'il a survécu et pris le chemin de l'Inde pour y mourir avant de monter au ciel. De telles affirmations indignent les musulmans qui déclarent alors la secte blasphématoire et hérétique. Après la mort de Ahmad en 1908, la cause Ahmadiyya connaît une scission entre la fraction des Qadianis – très conservatrice, liée à la classe des propriétaires terriens et des marchands et qui prône une stricte adhésion à la doctrine d'Ahmad – et un groupe plus libéral, les Lahoris, qui se prononce en faveur d'un rapprochement avec l'islam orthodoxe⁴⁷.

C'est entre 1921 et 1925 que l'ahmadisme fait sa première grande incursion en Amérique avec l'arrivée d'un premier missionnaire ahmadiste qadiani, le mufti Muhammad Sadiq, qui persuade plus d'un millier d'Américains, noirs et blancs, de se convertir. À Chicago et à Détroit, où l'UNIA est fortement implantée, de nombreux Africains-Américains rejoignent la secte. En juillet 1921, Sadiq lance le premier magazine musulman aux États-Unis, le *Moslem Sunrise*, au moyen duquel il touche les garveyistes et les encourage à articuler l'islam avec leur défense du nationalisme noir et du panafricanisme. Dans un numéro de janvier 1921, il déclare ainsi :

Mon cher Nègre américain [...], les profiteurs chrétiens vous ont arraché à votre terre natale d'Afrique et en vous christianisant, ils vous ont contraint à abandonner la religion et la langue de vos ancêtres : l'islam et l'arabe. Vous avez fait l'expérience du christianisme pendant de longues années et celui-ci a montré qu'il n'était pas bon. Il est un échec. Le christianisme ne saurait apporter une véritable fraternité entre les nations. Vous devez désormais l'abandonner et rejoindre l'islam, la foi véritable de la Fraternité universelle, qui enfin éliminera les distinctions de race, de couleur et de foi⁴⁸.

Malgré son prosélytisme, Sadiq ne parvient à s'imposer comme un dirigeant naturel. À la fin des années 1920, le mouvement s'étiole, mais ne disparaît pas totalement. Sous la direction d'un nouveau dirigeant, Sufi Bengalee, le mouvement Ahmadi ressurgit. En 1929 et 1930 Bengalee donne plus de 70 conférences organisées dans tout le pays et touche des milliers de personnes. Nombre de ces initiatives étaient destinées à attirer des groupes noirs et interracialisés. Par exemple, en novembre 1931, la campagne ahmadiste intitulée « Comment vaincre les préjugés de couleur et de race ? » attire plus 2 000 participants dans une salle de Chicago. En 1940, les missionnaires ahmadis revendiquent entre 5 000 et 10 000 convertis, dont une moitié d'Africains-Américains. Les principaux centres missionnaires ahmadis se trouvent basés à Washington, Pittsburgh, Cleveland, Chicago, et Kansas City (Missouri)⁴⁹. C'est à ce mouvement qu'on doit l'introduction du Coran et des écrits musulmans auprès d'un large public africain-américain. Sadiq ayant sélectionné nombre de ses propagateurs parmi les Africains-Américains, des garveyistes furent attirés par le mouvement, bien que le caractère multiracial de l'ahmadisme constituait un obstacle à la conversion pour la plupart des garveyistes. Pendant la Grande Dépression, ses effectifs resteront beaucoup plus faibles que ceux du *Moorish Science Temple*⁵⁰.

C'est dans ce contexte social qui se transforme rapidement qu'un prédicateur à la peau olivâtre, connu sous le nom de Wallace D. Fard, fait son apparition dans le ghetto noir de Détroit. Il abreuve son petit public avec des contes exotiques sur l'Orient qu'il mêle, en bon garveysite, à des conceptions antiblanches militantes⁵¹. On sait peu de chose sur ses origines. Des années plus tard, alors qu'il est à la tête d'un grand nombre de fidèles, on racontera que, né à La Mecque, il serait le fils de riches parents Quraychites, descendants de Muhammad⁵² ; d'autres pensent que Fard avait été, sur la côte ouest, le dirigeant d'une section locale du *Moorish Science Temple*.

Fard (prononcer *Fa-rod*) prêche dans le style émotionnel d'un prédicateur pentecôtiste, exhortant son public à rejeter l'alcool et le tabac et louant les vertus de la fidélité conjugale et de la vie de famille. Les Noirs devaient travailler dur, épargner leurs maigres ressources et si possible être propriétaires de leurs maisons et de leurs commerces. En l'espace de quelques mois, après avoir rallié ses premiers adeptes, son message prend une tournure apocalyptique lorsqu'il « révèle » qu'il est en réalité un prophète envoyé par Dieu pour prêcher le salut. Les Africains-Américains n'étaient absolument pas des Noirs, affirme-t-il, « mais des membres de la tribu perdue de Shabazz, enlevés trois cent soixante-dix-neuf ans plus tôt dans la ville sainte de La Mecque par des marchands. [...] Le peuple originel doit retrouver sa religion, l'islam, sa langue, l'arabe, et sa culture, l'astronomie et les mathématiques les plus complexes, en particulier le calcul⁵³ ». Fard utilise les principes élémentaires de la physique pour mettre en cause la croyance indiscutée en la Bible de son public. Un de ses partisans racontera :

La toute première fois où je suis allé l'écouter, je l'ai entendu

dire « La Bible vous dit que le soleil se lève et se couche. Ce n'est pas ainsi. Le soleil est toujours levé. Toute votre vie, vous avez pensé que la Terre ne bougeait pas. Levez-vous et regardez le soleil et vous verrez que c'est la Terre sur laquelle vous vous tenez qui se déplace. » Jusqu'à ce jour, je fréquentais l'Église baptiste. Après avoir entendu ce sermon du prophète, j'ai complètement changé d'avis⁵⁴.

Fard ne prétend pas être de nature divine ; il se présente comme un prophète, à l'instar de Muhammad, et ajoute ainsi Muhammad à son nom. En 1931, des centaines de Noirs qui cherchent un message d'espoir alors que le pays s'enfonce dans la dépression sont attirés par ses prêches controversés. Fard publie deux textes principaux : *The Secret Ritual of the Nation of Islam*, une brochure qui est généralement présentée oralement et que les adeptes devaient apprendre par cœur, et un manuel, le *Teaching for the Lost-Found Nation of Islam in a Mathematical Way*. L'appartenance à la *Lost-Found Nation* exige des convertis qu'ils « retournent à la Nation sacrée originelle ». Ils doivent abandonner leurs noms, que Fard tourne en dérision, car ils proviennent de l'esclavage. En échange, il promet d'accorder à chacun d'entre eux un "nouveau nom" imprimé sur une carte d'identité nationale qui signalerait son porteur comme un musulman vertueux. Les fidèles reçoivent une série de questions et de réponses qu'ils doivent mémoriser à la perfection :

Q : Pourquoi [Fard] Muhammad et tout musulman doivent-ils tuer le démon ? Quel est le devoir de chaque musulman vis-à-vis des quatre démons ? Quelle récompense un musulman reçoit-il en présentant quatre démons en même temps ?

R : Parce que le démon est cent pour cent malfaisant et qu'il ne respectera pas les lois de l'islam. Ses voies et ses actions sont comme celles d'un serpent greffé. Muhammad a compris qu'il ne pouvait pas réformer les démons, et qu'ils devaient donc être tués. Tous les musulmans doivent tuer le démon, parce qu'ils savent que c'est un serpent et que, s'ils le laissent vivre, il mordra quelqu'un d'autre. Chaque musulman est tenu d'apporter quatre démons, et, lorsqu'il les apporte et les présente en même temps, il reçoit en récompense un insigne à accrocher au revers de sa veste, ainsi qu'un voyage gratuit jusqu'à la ville sainte de La Mecque⁵⁵.

La dimension la plus controversée des prêches de Fard concernait les Euro-Américains. Puisque les Noirs-Américains étaient à la fois des Asiatiques et le peuple originel de la Terre, qu'étaient les Blancs ? Selon Fard, Marcus Garvey et Noble Drew Ali avaient échoué parce qu'ils n'avaient pas totalement saisi la véritable nature des Blancs : comme Malcolm Little allait l'apprendre, les Blancs sont des « démons ». Pour l'expliquer, Fard expose

une parabole : l'histoire du complot génétique de Yacub, un scientifique démoniaque « très intelligent » ayant vécu des milliers d'années auparavant. Appartenant à la glorieuse tribu des Shabazz, Yacub utilisa son savoir scientifique pour produire des mutations génétiques qui aboutirent à la création de la race blanche. Bien que les Blancs, naturellement rusés et violents, aient été bannis dans les grottes du Caucase, ils parvinrent à prendre le contrôle de la planète tout entière. À la suite de cet événement, explique Fard, le Peuple originel, « s'est endormi » mentalement et spirituellement. La tâche de la *Nation of Islam* est donc de ramener à la conscience l'homme noir asiatique, « égaré et retrouvé » après des siècles de ténèbres⁵⁶.

La démonisation de la race blanche, la glorification des Noirs et le mélange grandiloquent d'islam orthodoxe, de science maure et de numérologie constituaient un message séduisant pour des Africains-Américains au chômage et désillusionnés à la recherche d'une nouvelle cause fédératrice après la désintégration du garveyisme et les insuffisances du *Moorish Science Temple*. Un soir d'août 1931, un jeune homme âgé d'une trentaine d'années venu de Georgie et nommé Elijah Poole est fasciné par le discours que Fard délivre devant plusieurs centaines de personnes dans l'ancien siège de l'UNIA de West Lake Street à Détroit. Plus tard, il devait se rappeler que, s'approchant de Fard, il lui avait dit d'une voix douce : « Je sais qui vous êtes, vous êtes Dieu en personne. » « C'est vrai, répondit tranquillement Fard, mais ne le répétez pas maintenant. Il n'est pas encore temps pour moi de le faire savoir⁵⁷. »

Né à Sandersville, en Géorgie, en 1897, ouvrier qualifié, Poole travaille pendant plusieurs années comme chef d'équipe dans une briqueterie. Mince et nerveux, plus petit que la moyenne, il a vingt-deux quand il part pour Détroit avec sa femme, Clara. Il y devient rapidement un militant actif de l'UNIA. Après l'incarcération de Garvey et son exil en 1927, Poole se met en quête d'un nouveau mouvement prônant la fierté raciale noire. Il voit en Fard un dirigeant messianique en mesure de réaliser les rêves brisés des garveyistes⁵⁸.

Le grand nombre de convertis à la *Lost-Found Nation of Islam* oblige Fard à mettre en place des structures administratives basiques, une hiérarchie interne faite de lieutenants, de capitaines et de quelques ministres-assistants. Il promeut alors ses partisans les plus fidèles. En 1932, la secte établit une première école paroissiale à Détroit, puis une autre à Chicago deux ans plus tard. Pour les hommes, il fonde le *Fruit of Islam*, qui devient rapidement le service d'ordre de l'organisation⁵⁹. Les femmes et les jeunes filles sont regroupées dans les cours de la *Muslim Girls Training* (MGT) qui leur enseigne leur rôle d'épouses musulmanes⁶⁰.

Dans les mois terribles de 1932, alors que le chômage des Noirs atteint à Détroit les 50 %, le mouvement religieux qui s'est développé autour de Fard prend son essor. Son ascension est aussi celle d'Elijah Poole. Bien que Poole soit un orateur médiocre, sans charisme et même dénué des compétences linguistiques les plus élémentaires, Fard voit quelque chose en lui. Il lui donne

un nom original, Elijah Karriem, et le nouveau titre de « travailleur en chef ». Très vite, ce dernier représente Fard dans plusieurs de ses fonctions. Mais aucun des deux hommes n'avait anticipé la surveillance et le harcèlement de la police de Détroit.

Dans la nuit du 20 novembre 1932, Robert Harris, membre de la *Nation*, est arrêté pour un horrible meurtre rituel : il a pendu sa victime à une croix en bois. Lors de son interrogatoire, il vocifère et affirme que son geste était nécessaire pour permettre à sa victime « volontaire » de devenir un « sauveur ». L'histoire fait la une des journaux et la *Nation* est immédiatement accusée de pratiquer le « culte vaudou ». La police fait irruption au siège du groupe et arrête Fard et l'un de ses lieutenants. Harris sera par la suite interné dans un hôpital psychiatrique, mais la *Nation* restera sous étroite surveillance policière. Fard sera à nouveau arrêté à deux reprises et, le 26 mai 1933, il finit par quitter Détroit pour Chicago où ses récentes incursions missionnaires ont été particulièrement bien accueillies⁶¹.

Fard ayant nommé Karriem « ministre suprême », une vive querelle éclate parmi ceux qui n'ont pas été promus et qui, pour la plupart, sont bien mieux éduqués et plus éloquents que Karriem. Ces réactions dissidentes ne font que renforcer Fard dans son idée que Karriem est le meilleur des candidats. Il rebaptise son lieutenant, à qui il donne le nom d'Elijah Muhammad.

Puis, en 1934, Fard disparaît tout bonnement⁶². La dernière trace qu'on ait de lui est un rapport de la police de Chicago en date du 26 septembre 1933, après son arrestation pour trouble à l'ordre public⁶³.

Avant même sa mystérieuse disparition, sa succession provoque de fortes divisions parmi ses partisans. À Détroit, une majorité bruyante s'opposant fermement à l'ascension d'Elijah Muhammad qui n'a d'autre choix que de s'exiler à Chicago avec femme, enfants et une poignée de disciples. Toutefois, à Chicago aussi, son leadership est contesté, par son plus jeune frère, Kallat Muhammad, qui avait été nommé « capitaine suprême » par Fard. Un des assistants d'Elijah à Chicago, Augustus Muhammad, qui a fait sécession à Détroit, participera ultérieurement à la création de l'organisation noire américaine pro-japonaise *Development of Our Own* ⁶⁴. Au cours de la décennie qui suit, la majorité des fidèles de la *Nation of Islam* quittent le culte, soit pour rejoindre des sectes chrétiennes ou pour devenir des musulmans ahmadis. Avec obstination, Elijah Muhammad refuse d'abandonner et sillonne les routes pendant des années comme un évangéliste itinérant et gagne péniblement sa vie en sollicitant des oboles pour ses sermons. Des années plus tard, ceux qui seront restés loyaux à la *Nation* établiront un parallèle entre la fuite de La Mecque du prophète Muhammad en 622 de notre ère et l'errance d'Elijah Muhammad⁶⁵. S'il n'a jamais été un orateur charismatique, la persévérance absolue d'Elijah lui vaut de gagner des adeptes.

Toujours sous surveillance du FBI, Elijah est arrêté le 8 mai 1942 à Washington pour ne s'être pas inscrit sur les listes de conscription et pour

avoir demandé à ses partisans de résister au service militaire⁶⁶. Condamné, il ne sortira de prison qu'en août 1946. La *Lost-Found Nation of Islam* réussit toutefois à survivre, largement grâce aux talents administratifs de sa femme Clara, qui s'implique dans la gestion de la section de Chicago tout en rendant visite régulièrement à son mari et en maintenant une abondante correspondance avec lui⁶⁷. Mais les dures années de vie clandestine et les exigences de la vie en prison prennent leur revanche : son asthme et d'autres maladies chroniques s'aggravent. Fragilisé et amaigri, Muhammad met néanmoins à profit son isolement forcé pour refaçonner sa petite secte à sa propre image. Il utilisera son « martyr » pour convaincre d'anciens adeptes de revenir à la *Nation*.

Quelques années avant son incarcération, Elijah Muhammad avait révélé à ses plus proches partisans que Fard lui avait confié en privé qu'il était Dieu personnifié. Le passage de Fard de prophète à sauveur investissait également Elijah du rôle glorieux d'unique « messager d'Allah ». Elijah expliquera plus tard qu'un ange était descendu du ciel avec un message de vérité pour la race noire : « Cet ange ne peut être que Maître W. D. Muhammad qui est venu de la ville sainte de La Mecque, en Arabie, en 1930⁶⁸. » Aussi, le dépositaire d'un tel message devenait lui-même le messager s'adressant à son peuple.

C'est à Norfolk que Malcolm prend connaissance de tout cela : l'enseignement de Fard, sa persécution, sa disparition et enfin le triomphe d'Elijah Karriem. À travers la lecture des lettres de ses frères et sœurs et de celles, épisodiques, d'Elijah, avec lequel il a entamé une correspondance, Malcolm pénètre plus avant dans le monde et dans la cosmogonie de la *Nation of Islam*. Il est très vite convaincu de la divinité de Fard : « Le Dieu le plus grand et le plus puissant qui est apparu sur terre est le Maître W. D. Fard », prétendra Malcolm : « Venu de l'Est, il est apparu à l'Ouest à un moment où l'histoire et la prophétie qui étaient écrites étaient en voie de se réaliser, lorsque les non-Blancs, partout dans le monde, commençaient à se lever et que la démoniaque civilisation blanche condamnée par Allah, était, du fait de sa nature démoniaque, en train de se détruire elle-même⁶⁹. »

À l'époque de Fard, les prêcheurs de la *Nation* mentionnaient toujours l'inéluctabilité cosmique du déclin de la race blanche en l'associant à une vision apocalyptique de la fin des temps. Fard et Elijah Muhammad utilisent tous les deux le récit de la roue d'Ezéchiél que l'on trouve dans la Torah pour expliquer l'existence d'une mécanique céleste qui sauvera les croyants. Dans son texte le plus connu, *Message to the Blackman in America*, Elijah accorde à ce sujet plus d'importance encore que Fard, et s'étend sur les détails précis de l'apocalypse imminente :

Il y a de nos jours dans le ciel une roue tout à fait similaire à celle décrite dans la vision d'Ezéchiél [...]. La Grande Roue que nombre d'entre nous voient aujourd'hui dans le ciel [...] est un avion en forme de roue. Pareil avion en forme de roue n'a jamais été vu auparavant. [...] La roue que nous voyons est la Mère des

Avions et mesure 400 mètres et c'est la plus grande des mécaniques faites par la main de l'homme dans le ciel. C'est une petite planète humaine faite dans le but de détruire le monde actuel des ennemis d'Allah. [...] Elle est capable de rester dans l'espace pendant six à douze mois sans être happée par la gravité terrestre. Elle transporte 1 500 bombardiers chargés des explosifs les plus mortels qui soient, semblables à ceux qui ont fait émerger les montagnes sur la Terre. La même méthode sera utilisée pour détruire ce monde⁷⁰.

Pour Elijah Muhammad, le monde est divisé en deux : la communauté des croyants dévoués, qui comprend les « Asiatiques » et les « Asiatiques noirs » tels que les Noirs américains, qui peuvent être convertis ; et, selon les termes de l'islam orthodoxe, la « Maison de la guerre », tous les Européens et les Blancs, les démons. Ni la réconciliation ni l'intégration ne sont possibles ni même concevables. Puisque les millions de Noirs américains ne peuvent pas retourner en Afrique, alors une partition des États-Unis basée sur le clivage de race doit être mise en place. Les Africains-Américains les plus âgés ou d'âge moyen qui ont appartenu à l'UNIA ont très vite vu dans le message de Muhammad des similitudes avec celui de Garvey, mais avec une sorte de fureur apocalyptique religieuse ; cette étincelle révolutionnaire enflamme Malcolm, ce que le garveyisme avait échoué à faire.

Puisque ni l'émigration en masse ni la sécession de plusieurs États du Sud passant sous autorité noire n'étaient immédiatement possibles, Muhammad conseille à ses fidèles de se retirer de la vie publique. Les institutions politiques américaines n'accorderaient jamais l'égalité au Peuple originel. Muhammad explique ainsi que l'inscription sur les listes électorales ou la mobilisation des Noirs pour saisir les tribunaux, comme le faisait la NAACP, sont une perte de temps. Dans les années qui précèdent la décision de la Cour suprême (*Brown vs. Board of Education*) mettant hors la loi, en mai 1954, la ségrégation raciale dans les écoles publiques du pays, les arguments de Muhammad pouvaient avoir une certaine crédibilité, mais son audience parmi les Noirs reste faible. En 1947, il n'est parvenu à s'imposer aux partisans de Fard que dans quatre villes : Washington, Détroit, Milwaukee et Chicago où est installé son quartier général⁷¹. La *Nation* ne compte que 400 membres, un nombre insignifiant en comparaison des milliers d'Africains-Américains appartenant au mouvement Ahmadiyya en pleine croissance ou même des vestiges du *Moorish Science Temple*.

Il y a cependant un groupe toujours plus nombreux de détenus noirs qui se convertissent à la *Nation of Islam*, dans un environnement où l'enfermement prolongé et l'abattement qu'il provoque rendent les prisonniers particulièrement vulnérables. La propre expérience carcérale de Muhammad lui a en effet appris qu'il faut concentrer les efforts de recrutement parmi les forçats, les alcooliques, les drogués et les prostituées condamnés. Malcolm fait partie de ceux-là et, alors qu'il est isolé, il écrit anxieusement presque

chaque jour à Elijah, et l'intensité de son engagement croît jusqu'à une totale acceptation.

La vie en prison peut détruire l'âme et la volonté de quiconque en fait l'expérience. « Elle détruit totalement la pensée, observe Antonio Gramsci dans ses *Cahiers de prison*. Elle opère comme le maître-artisan à qui l'on a donné un beau tronc d'olivier sec pour sculpter une statue de Saint-Pierre ; il taille, un morceau par-ci, un morceau par-là, il façonne le bois à grands traits, le modifie, le corrige – et termine par le toucher à l'aide d'un poinçon de cordonnier. » Enfermé pendant plus de dix ans dans les geôles de Mussolini, Gramsci lutta farouchement pour préserver sa raison d'être et il finit par comprendre que seul un programme délibéré d'engagement intellectuel pouvait lui permettre de supporter les épreuves physiques. Ainsi, il écrit : « Je voudrais, en somme, selon un plan préétabli, m'occuper intensément et systématiquement de quelque sujet qui pût m'absorber et canaliser ma vie intérieure⁷². » Confronté au même dilemme, Malcolm s'engage dans un rigoureux programme d'études. Ce faisant, il se transforme consciemment en ce désormais célèbre « intellectuel organique » dont parle Gramsci, acquérant des habitudes qui, des années plus tard, deviendront légendaires. Sa capacité de dévouement et d'autodiscipline est extraordinaire et diamétralement opposée à la dérive rebelle de ses jeunes années. L'arnaqueur disparaît et la frivolité de la transgression cède la place au contestataire déterminé de l'autorité.

À Norfolk, chaque semaine, les prisonniers membres du club de discussion débattaient d'une variété de sujets. Malcolm et Shorty, qui avait lui aussi été transféré à Norfolk, y trouvent une tribune où présenter les nouveaux arguments et les récentes croyances de Malcolm. « Ici même, en prison, débattre et parler en public était grisant, tout autant que la découverte de la connaissance au travers de la lecture », écrira Malcolm : « Je me tenais debout, leurs visages braqués sur moi et les choses que j'avais en tête sortaient de ma bouche, tandis que mon cerveau cherchait la meilleure chose à dire pour poursuivre ; et si je parvenais à les convaincre en m'y prenant bien, alors j'avais gagné le débat. Une fois que je m'étais mouillé, j'étais à fond dans le débat⁷³. » Désormais, le sujet de discussion n'a plus d'importance. Malcolm est passé maître dans l'art de débattre, il fait des recherches approfondies à la bibliothèque et aiguisé ses arguments en conséquence. Le thème commun à tous ses discours publics est la mise en accusation de la suprématie blanche.

Malcolm commence alors à perfectionner ce qui deviendra son style oratoire si particulier. Il a une excellente voix de ténor qui attire l'oreille des gens⁷⁴. Mais la façon dont il utilise sa voix pour exprimer sa pensée est plus surprenante encore. Arrivé à maturité à la grande époque des orchestres, il s'était rapidement imprégné du tempo et des sons de percussion du jazz et, inévitablement, le style oratoire qu'il développe emprunte à ces rythmes⁷⁵.

Sa rééducation entamée, sa quête de nouvelles connaissances et d'inspiration n'a pas de limite. À la bibliothèque de Norfolk, Malcolm dévore les écrits d'intellectuels de premier plan comme W. E. B. Du Bois, Carter G. Woodson ou J. A. Rogers. Il étudie l'histoire du commerce transatlantique d'esclaves ainsi que l'impact de l'« institution particulière » de l'esclavage aux États-Unis et les révoltes des esclaves. La découverte de l'insurrection de 1831 menée par Nat Turner en Virginie lui apporte une intense satisfaction et lui fournit un exemple probant de résistance noire : « Turner ne s'est pas agité dans tous les sens en prêchant des jours meilleurs et la “non-violence” pour obtenir la liberté de l'homme noir. » Malcolm ne se contente pas d'étudier l'histoire noire, il se plonge également dans Hérodote, Kant, Nietzsche et d'autres historiens et philosophes issus de la civilisation occidentale. Il est impressionné par ce que raconte Gandhi de la lutte pour expulser les Britanniques d'Inde ; l'histoire des guerres de l'opium en Chine l'horrifie ainsi que la répression de la révolte des Boxers de 1901 par les Européens et les Américains : « J'aurai pu passer le reste de ma vie à lire, dira-t-il, je ne pense pas que quiconque ait retiré davantage que moi de son séjour en prison 76. » Quand Malcolm s'était engagé dans ses études, c'était dans l'idée de devenir, comme Bembry, un sage respecté au sein de la prison. Mais alors que 1948 s'achève, les connaissances qu'il a acquises l'ont transformé en un critique acerbe des valeurs et des institutions blanches occidentales. Il y avait quelque chose de passif dans l'enseignement et Malcolm était tout sauf passif.

Les journées à Norfolk lui laissant du temps libre, il entretient une intense correspondance avec sa famille et ses amis et écrit désormais des lettres avec assiduité. Dans un mot non daté adressé à Philbert – probablement rédigé à la mi-1948 – il se dit préoccupé par les commérages familiaux : « Phil, j'aime tous mes frères et sœurs. En fait, ce sont les seuls au monde que j'aime et je n'ai personne d'autre qu'eux. Cependant, insiste-t-il, ne dis jamais : “Nous sommes contents de t'avoir comme frère”. » Un tel langage ressemble à de la tolérance plus qu'à de l'amour. « Ne me fais jamais la morale, en aucune circonstance », l'avertit Malcolm⁷⁷. Il continue aussi à correspondre avec Elijah Muhammad et, à la fin du mois de novembre, le ton de ses lettres à Philbert change. Chacune de ses lettres débute par « Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux, le Grand Dieu de l'Univers [...] et au Nom de son Saint Serviteur et Apôtre, l'Honorable Elijah Muhammad... » Il remercie sa famille de l'avoir guidé sur la voie bénie des conseils d'Elijah Muhammad. Désormais fidèle dévoué de la *Nation of Islam*, il partage la croyance que « les choses bougent de toute évidence [...]. Je ne sais pas ce qui se passe exactement, mais je sais que ce qui arrive est Dirigé par la Main d'Allah et qu'il débarrassera la planète de ces misérables démons⁷⁸ ». Le nouvel engagement de Malcolm lui donne incontestablement une nouvelle raison pour réfléchir à la façon de sortir de prison. Ses lettres contiennent aussi de nombreux vers dont il explique la présence ainsi : « J'ai vraiment attrapé le virus de la poésie. Lorsqu'on repense aux vies que l'on vécues, seule la poésie

peut remplir le vaste vide créé par les hommes⁷⁹. » Le même mois, il écrit : « Le 27 de ce mois, j'aurai passé trois ans de ma vie en prison. Si je peux, je veux sortir de là cette année. » Il sait toutefois qu'il est bien improbable qu'il obtienne une libération conditionnelle : « C'est de ma faute si je suis ici », admet-il : « Néanmoins cette épreuve m'a été extrêmement bénéfique, car je me suis totalement éveillé au monde qui nous entoure. Je me suis certainement éveillé de la plus dure des manières, n'est-ce pas ?⁸⁰ »

Dans un autre courrier adressé à Philbert, ses pensées se tournent vers la politique raciale : « Oui je suis conscient que de nombreux frères ont été enfermés dans des institutions fédérales pour ne pas avoir voulu prendre une part active à la guerre. Tu dois certainement te souvenir que j'aurais moi-même pris la même décision. » Bien que pendant la Deuxième Guerre mondiale, il n'eût pas encore été initié aux enseignements d'Elijah, Malcolm affirme : « À ce moment-là, je connaissais déjà l'existence du démon et je savais que ce serait de la folie de risquer sa peau pour quelque chose qui n'existait pas. » Il lui confie en outre ce qu'il pense désormais de sa mère⁸¹.

Reginald, qui lui rend visite à la fin de 1949, ne lui apporte pas de bonnes nouvelles. Malcolm est abasourdi quand il entend son frère dire du mal d'Elijah Muhammad. Il apprend ainsi que Reginald a été exclu de la *Nation* pour avoir eu des relations sexuelles avec une secrétaire du temple de New York. Reginald est celui de ses frères avec lequel il est le plus proche et sa désaffection ébranle la foi de Malcolm, ce qu'il ne révélera que partiellement dans *L'Autobiographie*. Comment une religion dédiée à la rédemption de tous les hommes noirs pouvait-elle exclure Reginald ? Déçu et désorienté, Malcolm écrit rapidement à Elijah pour prendre la défense de son frère. Dans la solitude de sa cellule, au cours de la nuit suivante, il croit avoir été réveillé par une présence à ses côtés : « Il portait un costume sombre. Je m'en souviens. Je le voyais parfaitement comme si je voyais quelqu'un. Je l'ai regardé. Il n'était ni noir ni blanc. Il avait la peau d'un brun clair, une façon asiatique de se tenir, et il avait des cheveux noirs et gras. Je l'ai regardé droit dans les yeux. Je n'avais pas peur. Je savais que je ne rêvais pas. J'étais paralysé, je n'ai pas dit un mot et lui non plus. [...] Il est resté assis. Et, soudain, il a disparu comme il était venu⁸². » Il finira par penser que cette vision était celle de « Maître W. D. Fard, le messie⁸³. »

Plusieurs jours plus tard, Elijah Muhammad lui répond sévèrement en réprimandant son nouveau disciple pour son plaidoyer : « Si un jour vous avez cru dans la vérité et si aujourd'hui vous commencez à douter de celle-ci, c'est qu'en réalité, vous n'avez jamais cru dans la vérité⁸⁴. »

Un tel blâme, après la vision nocturne de « Maître Fard », persuade Malcolm que la sanction infligée à Reginald était non seulement justifiée, mais absolument nécessaire. De tels actes ne pouvaient être tolérés au sein de la petite communauté formée par la *Nation*. Quelques mois plus tard, au cours d'une nouvelle visite, Malcolm remarque la détérioration physique et mentale de Reginald et y voit la preuve du « châtement d'Allah ». Des années plus

tard, la détérioration mentale complète de Reginald conduira à son internement. Pour Malcolm, qui cherche à donner un sens au destin de son frère, il n'y a qu'une seule explication : Reginald avait été utilisé par Allah « comme un appât, du menu fretin, pour pénétrer dans l'océan d'obscurité où j'étais et me sauver⁸⁵ ».

Début 1950, plusieurs détenus noirs, dont Shorty, ont été convertis par Malcolm. Invoquant la liberté de culte, le petit groupe commence à réclamer des concessions de la part de la direction de la prison. Ils demandent que les repas de Norfolk soient adaptés aux règles alimentaires musulmanes et refusent par ailleurs de se soumettre aux vaccinations. À ces revendications jugées perturbatrices, la direction de l'établissement répond, en mars 1950, en annonçant à Malcolm et Shorty leur transfert à Charlestown en compagnie de plusieurs autres *Black Muslims*. Dans son dossier, l'administration pénitentiaire note en outre que les lettres de Malcolm sont des preuves indiscutables de son « aversion pour la race blanche⁸⁶ ».

Malcolm s'efforce de relativiser ce transfert du mieux qu'il peut : « Norfolk commençait à m'énervier pour plusieurs raisons, et je n'y étais pas aussi seul que je le souhaitais, se plaint-il à Philbert, tandis qu'ici, nous sommes en cellule dix-sept heures par jour ». Il raconte également une brève visite de sa sœur : « Ella voulait me faire sortir de là. Que devais-je faire ? Auparavant, quand elle m'avait demandé si je voulais sortir, je lui avais répondu : "Pas particulièrement". Mais samedi, je lui ai dit de faire tout son possible⁸⁷. »

Poussé par sa foi, il se démène pour obtenir de plus importantes concessions. Avec d'autres musulmans, il demande non seulement le changement des repas et des règles concernant la vaccination contre la typhoïde, mais aussi à être transféré dans des cellules tournées vers l'est, afin de se tourner plus facilement vers La Mecque pour la prière. Les autorités pénitentiaires rejettent ces revendications. Malcolm ayant menacé de porter cette décision à la connaissance du consulat égyptien, la direction de la prison recule. Les médias locaux, mis au courant du conflit, lui consacrent plusieurs articles, les premiers qui présentent Malcolm au public. Le 20 avril 1950, le *Boston Herald* rapporte l'incident en titrant : « Quatre condamnés convertis à l'islam obtiennent des cellules tournées vers La Mecque ». Plus racoleur et évocateur, le *Springfield Union* écrit : « Des criminels locaux incarcérés revendiquent la foi musulmane : port de la barbe, refus de manger du porc, demande de cellules tournées vers l'est pour permettre "la prière à Allah"⁸⁸. »

Malcolm, qui est au centre du conflit, écrit une lettre sobre et circonstanciée au commissaire de l'administration pénitentiaire du Massachusetts. Il entend lui donner des exemples de discriminations dont sont victimes les musulmans et demander une plus grande liberté de culte. Dans sa lettre, il insiste sur le cas d'un musulman qui avait été placé à l'isolement pendant quatre mois à Norfolk : « Il avait pleinement embrassé l'islam, et ce faisant il s'est attiré le courroux [des autorités de la prison]. Parce que ce

Frère veut être un *Noir* (et non pas un *Nègre* ou un homme *de couleur*), parce qu'il souhaite être un bon musulman [...], il fait l'objet d'injustes poursuites.

»

Dans une seconde lettre au même commissaire, ainsi que dans les échanges qui suivront, Malcolm change d'argumentation et accuse les autorités de Charlestown de restreindre drastiquement la disponibilité de livres d'auteurs noirs à la bibliothèque de la prison. Il emploie un ton intellectuel, qui devient plus intense et polémique au fil de la lettre : « Un Noir contrevient-il en définitive à la "loi" quand il lit des ouvrages sur sa condition ? (laissez-moi rire !) », se plaint-il. Il condamne le harcèlement subi par les musulmans qui, affirme-t-il, n'ont rien fait de mal et compare le sort d'un musulman noir qui s'était vu interdire la participation à un atelier d'écriture à celui des « pervers homosexuels » qui, derrière les barreaux, « peuvent changer de travail comme ils le veulent ou trouver de nouveaux "maris" ». Dans un langage qui n'a jamais été aussi explicite, il avise le commissaire que les musulmans préféreraient être séparés des autres prisonniers, mais que s'ils ne pouvaient bénéficier d'un traitement juste, alors ils se verraient forcés de perturber la bonne marche de la prison : « Si la volonté d'Allah est de briser la paix, prédit-il, la paix sera brisée⁸⁹. » Il va là au-delà de sa propre réinvention : Malcolm développe en effet ses capacités de protestation. Il était en train d'apprendre par lui-même à devenir un grand orateur.

En juin 1950, sous les auspices des Nations unies, les États-Unis déclenchent les hostilités en Corée pour écraser la rébellion communiste. Le 29 juin, Malcolm écrit une lettre provocatrice au président des États-Unis, Harry Truman, pour proclamer son opposition à la guerre : « J'ai toujours été communiste », écrit-il : « Lors de la dernière guerre, j'ai essayé de m'engager dans l'armée japonaise, et maintenant on ne m'appellera ni ne m'incorporera dans l'armée américaine. Tout le monde a toujours dit que Malcolm était fou, aussi il n'est pas difficile de convaincre les gens que je le suis⁹⁰. »

Cette lettre attire l'attention du FBI sur Malcolm : un dossier à son nom est alors ouvert, dossier qui ne sera jamais clos. Il fera désormais l'objet d'une surveillance qui ne cessera qu'avec sa mort.

Tout au long de 1950 et de 1951, Malcolm poursuit sa campagne épistolaire, écrivant même à certaines personnes qui l'ont connu comme jeune délinquant. L'une de ces lettres, datée du 14 novembre 1950, est adressée au révérend Samuel L. Laviscount de Roxbury. Il semblerait en effet qu'en 1941 Malcolm ait occasionnellement participé à des réunions de la congrégation dirigée par Laviscount : « Cher frère Samuel, commence-t-il, quand j'étais enfant, je me comportais comme un enfant, mais en devenant un homme, je me suis efforcé de me débarrasser de tous ces enfantillages. [...] Lorsque j'étais un jeune enragé, vous m'avez souvent donné des conseils avisés ; maintenant que j'ai mûri, je souhaiterais vous rendre la pareille. » Revenant ensuite sur son incursion dans la délinquance, son arrestation et son incarcération. Il écrit : « Ce séjour en prison s'est révélé être une bénédiction

déguisée parce qu'il m'a plongé dans la Solitude et celle-ci a donné lieu à de nombreuses nuits de Méditation. » L'expérience de la prison ayant confirmé le bien-fondé des diatribes d'Elijah Muhammad, Malcolm indique avoir « transformé radicalement [son] attitude envers mes frères noirs ». Il ajoute : « Guidé par ma culpabilité et ma honte, j'ai commencé à me saisir de toutes les opportunités de recruter pour M. Muhammad. » L'émancipation du peuple noir des effets de l'oppression raciale, explique-t-il, nécessite le rejet absolu des valeurs blanches :

L'arme la plus puissante [du] démon est de normaliser notre Pensée [...]. Nous demeurons volontairement les humbles serviteurs des idées de quiconque à l'exception des nôtres [...]. Nous nous faisons nous-mêmes les esclaves impuissants d'un monde malfaisant et accidentel⁹¹.

Cependant, quelques mois après son retour à Charlestown, les conditions de vie terribles font sentir leurs effets. Dans une lettre à Philbert, expédiée en décembre 1950, Malcolm se plaint : « J'ai des ulcères ou quelque chose comme ça, mais depuis que je suis ici, j'en ai assez des hôpitaux. Je pense, mon vieux, que je suis considérablement affaibli. Rien ne détruit plus un homme que le strict régime de la prison. » Il lui dit « lire la Bible assidûment », tout en s'inquiétant de savoir si ses interprétations des Écritures « sont bonnes ou même bien orientées », et attendre avec impatience de pouvoir écouter les derniers enseignements d'Elijah Muhammad. Pour la première fois, il signe du nom de « Malcolm X (surpris ?)⁹² ». Il donne également à Philbert l'information suivante : « Un homme très fortuné pour lequel j'ai travaillé tente de m'obtenir un avis favorable de la commission des libertés conditionnelles (*inch Allah* [si Dieu le veut]). La volonté d'Allah sera faite ». L'« homme riche » dont il est question est très probablement Paul Lennon. L'aspect le plus étonnant dans les relations que continue à entretenir Malcolm avec Lennon est que ce riche bienfaiteur est blanc ; étant donné les manifestations de haine contre les « démons blancs » (et ses commentaires sur les détenus homosexuels), les contacts ininterrompus de Malcolm avec Lennon semblent indiquer que sa détermination à sortir de la prison était plus grande que son adhésion à l'histoire de Yacub. Ou alors que les relations intimes entre les deux hommes avaient créé un lien. Une fois n'est pas coutume, il bute sur quelque chose quand il explique « Au fait, il n'est pas un *original* » – une manière de dire que Lennon n'était pas un Noir. « Il peut cependant me procurer un toit et un travail⁹³ ».

Les mots choisis par Malcolm – « un toit » – indiquent qu'il s'agit plus que d'un simple arrangement. Le fait même que Lennon ait rendu visite à Malcolm derrière les barreaux suggère une certaine amitié. Mais l'engagement de Malcolm dans la *Nation* devait rendre impossible toute forme de contact de Lennon. Aucune correspondance entre les deux hommes n'a été retrouvée après la libération de Malcolm, en 1952. Malcolm a définitivement laissé derrière lui l'épisode de ses relations avec Lennon, de

même que certains épisodes liés à la vie de drogue et de délinquance de Detroit Red. Malcolm Little, le petit délinquant et l'arnaqueur, était devenu Malcolm X, un intellectuel politique sérieux et un *Black Muslim*. Cette métamorphose ne laissait aucune place à un Blanc riche et homosexuel.

On trouve dans les dossiers du FBI sur Malcolm une lettre révélatrice. Écrite en janvier 1951, adressée à quelqu'un dont le nom a été biffé, le ton employé laisse penser qu'il s'agit d'Elijah Muhammad : « Vous m'avez dit un jour que j'avais un complexe de persécution. Naturellement, je n'étais pas d'accord avec vous. [...]. J'étais aveuglé par mon ignorance. » Il raconte dans cette lettre une visite que lui avaient rendue plusieurs membres de sa famille à Charlestown qui revinrent sur les erreurs qu'il avait commises :

C'est avec beaucoup de remords que je songe désormais à la haine et la vengeance que j'ai prêchées par le passé. Mais dorénavant, mes paroles ne seront qu'Amour et Justice [...]. Maintenant que le Chemin a été tracé pour moi, mon seul désir est de remplacer les graines de la haine et de la vengeance que j'ai semées dans le cœur des autres par les graines de l'Amour et de la Justice [...] ainsi que d'être Juste dans tout ce que je pense, dit ou fait⁹⁴.

Plus loin, quand Malcolm « s'excuse de l'agitation et de la déformation de la Vérité », c'est probablement pour répondre à la désapprobation exprimée par Elijah à l'égard de la publicité qui avait entouré la campagne pour les droits des prisonniers musulmans. Pendant des mois, Malcolm avait en effet tenté d'« embarrasser » les autorités pénitentiaires en adressant un flot de lettres aux élus locaux et à ceux de l'État. Du fait d'une expérience pénitentiaire difficile, le dirigeant de la *Nation* savait que toute publicité défavorable était une menace pour la survie de la secte. Il craignait aussi que les prisonniers convertis dans d'autres prisons puissent être harcelés par les gardiens⁹⁵.

Malcolm fit lui-même les frais de pareil harcèlement à Charlestown. Ainsi, quand les cuisiniers de la prison apprennent que les musulmans refusent de manger du porc, ils décident de servir les repas de Malcolm et de ses compagnons avec des ustensiles ayant servi à cuisiner la viande de porc et s'assurent qu'ils le sachent. C'est ainsi qu'au cours de ses deux dernières années de détention, le régime de Malcolm se composera essentiellement de pain et de fromage⁹⁶. Ces privations et l'absence de soins médicaux provoqueront chez lui des problèmes de santé dont il souffrira toute sa vie durant. À son retour à Charlestown, on diagnostique chez lui un astigmatisme et il reçoit sa première paire de lunettes. Il en viendra à croire que le trouble de la vision dont il souffre datait de son séjour à Norfolk, où il « avait beaucoup lu après l'extinction des feux⁹⁷ ».

Fin 1950, Malcolm dépose une requête auprès du commissaire chargé de l'application des peines demandant la grâce du gouverneur du Massachusetts,

Paul A. Dever. Le 13 décembre, le procureur du district nord de l'État du Massachusetts recommande le rejet de la requête ; recommandation qui sera suivie sans surprise par le gouverneur⁹⁸.

Le même mois, les autorités de Charlestown refusent de donner l'autorisation aux détenus musulmans de quitter leur lit après l'extinction des feux pour effectuer leur prière solennelle en se tournant vers l'est. Dans sa lettre de protestation, Malcolm condamne cette interdiction comme une attaque contre la liberté de culte ; il lance un avertissement : une telle entrave pourrait motiver un appel au soutien adressé « au Corps de l'islam tout entier », c'est-à-dire aux pays musulmans à travers le monde⁹⁹. Même s'il y avait des différences entre le rite de la *Nation of Islam* et celui de l'islam orthodoxe, Malcolm considérerait appartenir à une communauté mondiale.

Le 4 juin 1952, il demande à nouveau à bénéficier d'une libération conditionnelle. Après l'examen de son dossier, cette dernière lui est accordée à condition qu'il s'installe à Détroit chez Wilfred¹⁰⁰. Le 4 août, le responsable des libérations conditionnelles du Massachusetts, Philip J. Flynn, informe la commission des libertés conditionnelles que Malcolm a décroché un emploi à temps plein dans les grands magasins Cut Rate de Détroit. La date de sa libération est fixée au 7 août¹⁰¹. Le souhait de Wilfred d'accueillir Malcolm chez lui et de lui trouver un travail est le fruit d'une décision collective de la famille Little, Ella comprise. À cause du parcours chaotique de leur frère à Roxbury et à Harlem, les Little ont décidé qu'il était préférable qu'il vive à Détroit. À cette époque, Wilfred travaille à Cut Rate et persuade son patron de prendre son jeune frère comme vendeur¹⁰².

Cependant, à peine quelques semaines avant la libération de Malcolm, l'État est secoué par plusieurs mutineries dans ses prisons. Le 1^{er} juillet 1952, 41 des 680 prisonniers de Concord se révoltent. Cet événement inspire sans doute certains détenus de Charlestown qui préparent de leur côté une mutinerie. Le 22 juillet, une quarantaine de prisonniers y déclenchent une explosion encore plus destructrice. Deux gardiens sont pris en otage. Quand la police de l'État reprend le contrôle de la prison, tous les détenus qui ont participé à la révolte sont placés à l'isolement et certains font l'objet de poursuites. Les deux gardiens pris en otage sont mis à la retraite et quatorze gardiens supplémentaires sont affectés à la prison pour renforcer la sécurité. Enfin, un conseil des prisonniers, élu par ces derniers, est mis en place, et doit régulièrement rencontrer les gardiens pour résoudre les problèmes¹⁰³. Malcolm n'a pas participé à l'émeute et celle-ci n'a pas de répercussion sur sa libération. En effet, il ne doit avoir ressenti que de peu de solidarité avec les prisonniers blancs en révolte.

Malcolm est enfin libéré le 7 août. Plus tard, il décrira ce moment comme une humiliation supplémentaire : « Ils m'ont fait un discours, m'ont donné un costume bon marché à la L'il Abner¹⁰⁴, une petite somme d'argent, et j'ai franchi la grille. Je ne me suis pas retourné. » Au-dehors, Hilda l'attend. Ils s'embrassent et partent pour Boston où ils passent la nuit chez Ella. Ce soir-là,

Malcolm va aux bains turcs pour se « débarrasser un peu de la crasse de la prison ». Pour commencer sa nouvelle vie, il achète une nouvelle paire de lunettes, une valise et une montre. À propos de ces achats, il écrit : « Je me préparais à ce que ma vie était en train de devenir¹⁰⁵. » Il allait voir plus de choses, voyager et choisir le bon moment.

1. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 155.
2. « Massachusetts State prison psychometric report (of Malcolm Little) », 1^{er} mai 1946, dossier pénitentiaire de Malcolm Little.
3. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 155.
4. John F. Rockett, 7 mai 1946, dossier pénitentiaire de Malcolm Little.
5. « Bay State prison started : Governor calls old Charlestown institution “a disgrace” », *New York Times*, 14 mai 1952 ; Albert Morris, « Massachusetts : The aftermath of the prison riots of 1952 », *The Prison Journal*, vol. 34, n° 1, avril 1954, p. 35-37. Michael Stephen Hindus qui a examiné les terribles conditions de vie au 19^e siècle des prisonniers de Charlestown les compare avec celles de l’esclavage en Caroline du Sud. Voir Michael Stephen Hindus, *Prison and Plantation : Crime, Justice and Authority in Massachusetts and South Carolina, 1767-1878*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1980.
6. « Sacco and Vanzetti », dans Paul Finkelman (éd.), *Encyclopedia of American Civil Liberties*, vol. 2, New York, Routledge, 2006, p. 1395-1396 ; « End of seven years of legal fight » *Chicago Daily Tribune*, 23 août 1927 ; « Sacco and Vanzetti pay death-chair penalty », *Los Angeles Times*, 23 août 1927. Sacco et Vanzetti furent déclarés coupables en 1921 au terme d’un procès marqué par des préjugés contre les immigrés et une hostilité à leurs idées politiques.
7. « Bay State prison started », *New York Times*, 14 mai 1952.
8. Natambu, *Malcolm X*, p. 118.
9. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 156.
10. Ivan Fras et Joseph Joel Friedman, « Hallucinogenic effects of nutmeg in adolescents », *New York State Journal of Medicine*, 1^{er} février 1969, p. 463-465 ; R. B. Payne, « Nutmeg intoxication », *New England Journal of Medicine*, vol. 269, 1963, p. 36 ; G. Weiss, « Hallucinogenic and narcotic-like effects of powdered myristica (nutmeg) », *Psychiatric Quarterly*, vol. 34, n° 1, 1960, p. 346-356. Weiss observe que « deux ou trois cuillerées à soupe de poudre de noix de muscade ont tendance à produire un effet narcotique qui est une façon pour les sujets d’affronter l’expérience déplaisante de l’incarcération sans pour autant brouiller la frontière entre soi et le monde extérieur ».
11. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 155.
12. Collins, *Seventh Child*, p. 74-75.
13. *Ibid.*, p. 75-76.
14. *Ibid.*, p. 71.
15. « Institution history of Malcolm Little », mai 1951, dossier pénitentiaire de Malcolm Little.
16. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 156-157.
17. *Ibid.*, p. 157.
18. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 79.
19. Frantz Fanon, *Black Skin, White Masks*, New York, Grove, 1967, p. 38.
20. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 79.
21. Morris, « Massachusetts : The aftermath of the prison riots of 1952 », p. 35-37.
22. « Transfer summary », 31 mars 1948, dossier pénitentiaire de Malcolm Little.
23. « Malcolm Little to Mr. Dwyer », Norfolk Prison Colony Transportation Board, 28 juillet 1947, *ibid.*
24. « Institution history of Malcolm Little », mai 1951, *ibid.*
25. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 158 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 80.
26. Entretien avec Wilfred Little Shabazz par Louis DeCaro Jr., 14 août 1992, dans DeCaro, *On the Side of My People*, p. 80-81.
27. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 158. Dans son autobiographie, Malcolm situe les lettres de

Philbert et de Reginald après son transfert de la prison de Concord en janvier 1947. Cependant, Wilfred Little, d'après son interview donnée en 1992 à Louis DeCaro Jr., affirme que ce courrier est arrivé alors que Malcolm était encore à Charlestown.

28. Carl R. Doering (éd.), *A Report on the Development of Penological Treatment at Norfolk Prison Colony in Massachusetts*, New York, Bureau of Social Hygiene, 1940, p. 33-34, 42-44, 73, 111.

29. *Ibid.*, p. 35-44. Voir également George B. Vold, « A report on the development of penological treatment at Norfolk Prison Colony in Massachusetts », *American Journal of Sociology*, vol. 46, n° 6, mai 1941, p. 917. Vold notait que « les criminologues [feraient] bon accueil au récit d'une expérience pénale unique par bien des aspects ».

30. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 313.

31. « Institution history of Malcolm Little », mai 1951.

32. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 161-163.

33. Karl Evanzz, *The Messenger : The Rise and Fall of Elijah Muhammad*, New York, Pantheon, 1999, p. 161.

34. Strickland et Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, p. 59-60.

35. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 167-171.

36. « Malcolm Little to Henrietta Little », 16 octobre 1950, *Malcolm X Collection*, Schomburg Center for Research in Black Culture (MXC-S), box 3, folder 1. Malcolm écrit à Henrietta son bonheur que « Allah ait donné à Philbert et à [lui] une sœur formidable ».

37. « Malcolm Little to Philbert Little », 18 décembre 1949, MXC-S, box 3, folder 1.

38. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 172.

39. Voir Reza Aslan, *No God but God : The Origins, Evolution and Future of Islam*, New York, Random House, 2003, p. 43, 60, 79-81, 84 ; Robert Dannin, *Black Pilgrimage to Islam*, New York, Oxford University Press, 2002, p. 8.

40. Aslan, *No God but God*, p. 100.

41. Turner, *Islam in the African-American Experience*, p. 13.

42. *Ibid.*, p. 22-25, 27-32, 36-37.

43. Wilson Jeremiah Moses, *The Golden Age of Black Nationalism*, New York, Oxford University Press, 1976, p. 21.

44. Turner, *Islam in the African-American Experience*, p. 50.

45. *Ibid.*, p. 92-93.

46. *Ibid.*, p. 94-104.

47. *Ibid.*, p. 109-128.

48. Mufti Muhammad Sadiq, article du *Moslem Sunrise*, janvier 1923, cité dans *ibid.*, p. 129.

49. *Ibid.*, p. 129-134. La production écrite sur l'histoire et l'évolution du mouvement Ahmadiyya inclut Humphrey J. Fisher, *The Ahmadiyya Movement*, Londres, Oxford University Press, 1963 ; Yohannon Friedman, *Prophecy Continuous : Aspects of Ahmadi Religious Thought and Its Medieval Background*, Berkeley, University of California Press, 1989.

50. Turner, *Islam in the African-American Experience*, p. 127.

51. Louis A. DeCaro Jr., *Malcolm and the Cross : The Nation of Islam, Malcolm X, and Christianity*, New York, New York University Press, 1998, p. 11-12.

52. Erdmann Doane Beynon, « The Voodoo cult among Negro migrants in Detroit », *American Journal of Sociology*, vol. 43, n° 6, mai 1938, p. 897.

53. *Ibid.*, p. 900.

54. *Ibid.*, p. 896.

55. Mattias Gardell, *In the Name of Elijah Muhammad : Louis Farrakhan and the Nation of Islam*, Durham, Duke University Press, 1996, p. 56.

56. *Ibid.*, p. 151-153.

57. Turner, *Islam in the African-American Experience*, p. 151 ; DeCaro, *Malcolm and the Cross*, p. 29-30.

58. Turner, *Islam in the African-American Experience*, p. 152-155 ; DeCaro, *Malcolm and the Cross*, p. 22-31.

59. NdT : Groupe paramilitaire de la *Nation of Islam*, il est composé uniquement d'hommes provenant

des différentes Mosquées. Ses membres portent un uniforme bleu ou blanc et un chapeau orné d'une étoile et d'un croissant.

60. Carlos D. Morrison, *The rhetoric of the Nation of Islam, 1930-1975 : A functional approach*, Ph.D. dissertation, Howard University, 1996, p. 73-74 ; Gardell, *In the Name of Elijah Muhammad*, p. 60-61. NdT : L'organisation dispense des cours hebdomadaires pour les femmes de la *Nation* pour leur enseigner les tâches ménagères, l'éducation des enfants, la couture, la cuisine et l'hygiène. C'est également un espace où les femmes de la secte peuvent se rencontrer et parler sans la présence des hommes.

61. Gardell, *In the Name of Elijah Muhammad*, p. 56.

62. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 212-213.

63. Gardell, *In the Name of Elijah Muhammad*, p. 58.

64. *Ibid.*, p. 58-59 ; Turner, *Islam in the African-American Experience*, p. 166-167.

65. Turner, *Islam in the African-American Experience*, p. 167-168.

66. *Ibid.*, p. 168.

67. Malu Halasa, *Elijah Muhammad : Religious Leader*, New York, Chelsea House, 1990, p. 60.

68. Elijah Muhammad, *The Supreme Wisdom : Solution to the So-Called Negroes' Problem*, vol. 1, Newport News, The National Newport News and Commentator, 1957, p. 12-13.

69. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 170.

70. Elijah Muhammad, *The Message to the Blackman in America*, Newport News, United Brothers Communication Systems, 1965, chap. 125, p. 1-6.

71. Turner, *Islam in the African-American Experience*, p. 169.

72. Quintin Hoare et Geoffrey Nowell Smith (éd.), *Selections from the Prison Notebooks of Antonio Gramsci*, New York, International Publishers, 1971, p. xcii-xciii.

73. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 187.

74. Entretien avec Robin D. G. Kelley, 26 juillet 2001. Kelley explique qu'il y a « de grands points communs entre les grands prêcheurs » comme Malcolm et les grands joueurs de jazz qui disent souvent qu'ils « prêchent » quand ils jouent leur musique. Dans le jazz, ajoute Kelley, « les chorus criés sont appelés chorus de prêcheur ; ce sont des chorus construits autour d'un appel et d'une réponse. Ben Webster, par exemple, jouait une mesure et puis ne jouait pas la suivante. [...] Lorsque Malcolm prenait la parole, il parlait puis laissait un espace pour la réponse, un espace pour que les assemblées – que ce soit à la mosquée ou dans la rue – répondent "Amen, prêche" ».

75. *Ibid.* Il y a une littérature universitaire en pleine expansion sur la rhétorique de Malcolm X et son utilisation du langage. Voir John Franklin Gay, *The Rhetorical Strategies and Tactics of Malcolm X (Movement Theory, Neo-Aristotelian, Black Muslims, Persuasion)*, Ph.D. dissertation, Indiana University, 1985 ; Andrew Ann Dinkins, *Malcolm X and the Rhetoric of Transformation : 1948-1965*, Ph.D. dissertation, University of Pittsburgh, 1995 ; Archie Epps, « The rhetoric of Malcolm X », *Harvard Review*, n° 3, hiver 1993, p. 64-75 ; Celeste Michelle Condit et John Louis Lucaites, « Malcolm X and the limits of the rhetoric of revolutionary dissent », *Journal of Black Studies*, vol. 23, n° 3, mars 1993, p. 291-313 ; Scott Joseph Varda, *A Rhetorical History of Malcolm X*, Ph.D. dissertation, University of Iowa, 2007.

76. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 178-183.

77. « Malcolm Little to Philbert Little », non daté (vers la mi-1948), MXC-S, box 3, folder 1.

78. « Malcolm to Philbert », 28 novembre 1948, *ibid.*

79. « Malcolm to Philbert », 4 février 1949, *ibid.*

80. « Malcolm to Philbert », février 1949, *ibid.*

81. « Malcolm to Philbert », 12 décembre 1949, *ibid.*

82. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 190.

83. *Ibid.*, p. 192.

84. *Ibid.*, p. 190.

85. *Ibid.*, p. 192.

86. « Transfer summary for Malcolm Little », 23 mars 1950, dossier pénitentiaire de Malcolm Little.

87. « Malcolm to Philbert », mars 1926, 1950, MXC-S, box 3, folder 1.

88. Voir « Four convicts turn Moslems, get calls looking to Mecca », *Boston Herald*, 20 avril 1950 ; «

- Local criminals in prison, claim moslem faith now : Grow beards, won't eat pork ; Demand east-facing cells to facilitate "Prayer to Mecca" », *Springfield Union*, 21 avril 1950.
89. « Malcolm Little au commissaire MacDowell », 6 juin 1950, dossier pénitentiaire de Malcolm Little.
90. « Malcolm Little to Harry S. Truman », 29 juin 1950, MX FBI, Summary Report, Detroit Office, 16 mars 1954, p. 6. Voir également Karl Evanzz, *The Judas Factor : The Plot to Kill Malcolm X*, New York, Thunder's Mouth, 1992, p. 11.
91. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 57-58.
92. « Malcolm to Philbert », 11 décembre 1950, MXC-S, box 3, folder 1.
93. « Malcolm to Philbert », 19 décembre 1951, *ibid*.
94. « Lettre de Malcolm Little », 9 janvier 1951, MX FBI, Summary Report, Boston Office, 4 mai 1953, p. 5-6 ; MX FBI, Memo, Boston Office, 17 février 1953. Ce rapport indique que le FBI « a enregistré Malcolm dans le fichier des communistes ».
95. Evanzz, *The Judas Factor*, p. 10.
96. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 92.
97. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 193.
98. Ralph E. Johnson, Executive Secretary, Council Chamber, State House, to Elliott E. MacDowell, Commissioner, Department of Corrections, 6 décembre 1950 ; George E. Thompson, District Attorney for the Northern District, Commonwealth of Massachusetts, to Governor Paul A. Dever, 13 décembre, 1950 ; « MacDowell to Dever », 19 décembre 1950, dossier pénitentiaire de Malcolm Little.
99. « Malcolm Little au commissaire MacDowell », 13 décembre 1950, *ibid*. Voir également DeCaro, *On the Side of My People*, p. 94.
100. Philip J. Flynn, « Massachusetts Supervisor of Parole to Gus Harrison, State Supervisor of Parole, Division of Pardons, Paroles and Probation, State of Michigan, Lansing, Michigan », 27 juin 1952, dossier pénitentiaire de Malcolm Little.
101. P. J. Flynn, « Massachusetts Supervisor of Parole to Parole Board », 4 août 1952 ; « Flynn to Harrison », 6 août 1952 et « Flynn to Harrison », 12 août 1952, *ibid*.
102. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 95.
103. Morris, « Massachusetts : The aftermath of the prison riots of 1952 », p. 36-37.
104. NdT : Célèbre personnage de bandes dessinées dont le personnage principal est un « p'tit gars » du Sud, blanc, loqueteux et un peu simplet.
105. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 195-196.

4. « Un prédicateur comme ça, on n'en fait plus ! » (août 1952-mai 1957)

Wilfred, le plus âgé des frères de Malcolm, et sa femme Ruth habitent à Inkster, un quartier noir résidentiel tranquille à la sortie de Détroit, au 4 336 Williams Street. C'est là que Malcolm vit au cours des sept mois qui suivent sa libération de prison. Dans *L'Autobiographie*, il se remémore le rituel matinal supervisé par Wilfred. « Au nom d'Allah, je fais les ablutions, disait-il avant de se laver la main droite puis la gauche. » Dès que toute la famille avait pris sa douche, achevant ainsi « la purification du corps tout entier », elle était prête pour les prières du matin. Une partie de ce rituel est identique à celui de l'islam orthodoxe ; cependant, comme souvent dans les préceptes de la *Nation of Islam*, il comportait des éléments spécifiques. Tout d'abord, pour prier, les membres de la *Nation*, à l'instar des fidèles du *Moorish Science Temple*, se tournent vers l'est en levant les mains, mais ne se prosternent pas. Ils ne psalmodient pas la *shahada* et ne pratiquent aucun autre des cinq piliers de l'islam. Quand Elijah Muhammad en vint à penser que les musulmans arabes lui manquaient de respect, il ordonna aux fidèles de la *Nation* de se tourner vers Chicago plutôt que vers La Mecque pour leurs prières².

Peu de temps, après son retour dans le Michigan, Malcolm commence à travailler aux magasins Cut Rate afin de se conformer aux obligations de sa liberté conditionnelle. La gratitude qu'il éprouve ne l'empêche pas de rapidement considérer cette expérience avec amertume :

Les Noirs pauvres étaient attirés par les écriteaux « pas d'acompte », comme les mouches par le papier tue-mouche. C'était une honte. Ils payaient trois à quatre fois le prix que les meubles coûtaient, parce qu'ils recouraient au crédit de ces Juifs. C'était le même genre de camelote tapageuse et bon marché que vous pouvez trouver chez tous les marchands noirs de meubles aujourd'hui. [...] Je voyais des mains calleuses, maladroites et abîmées par le travail, gribouiller et griffonner des signatures sur des contrats, acceptant des intérêts d'escroc imprimés en lettres minuscules et illisibles³.

Pour la première fois depuis sa conversion, Malcolm travaille dans le monde extérieur. L'épisode le marque profondément et, pour la première fois, il se livre à des généralisations négatives à propos des Juifs en tant que groupe.

Fondé en 1932, le plus ancien des temples de la *Nation of Islam*, le Temple n° 1 du centre-ville de Détroit, ne réunit, après une vingtaine d'années

d'activités, qu'une centaine de membres. Comme l'ensemble du clergé de la *Nation*, Lemuel (Anderson) Hassan, son ministre, a été personnellement choisi par Elijah Muhammad à qui il doit faire un rapport hebdomadaire. Malgré ses effectifs modestes, le temple a une intense vie religieuse et sociale : « Les hommes étaient habillés avec goût et discrétion », se souvient Malcolm. Les places assises séparaient les fidèles en deux parties : les hommes à droite, les femmes à gauche. Contrairement à une mosquée orthodoxe (*masjid*), dans laquelle il n'y a pas de meubles, les fidèles sont assis droits sur des chaises lors des offices, qui consistent pour l'essentiel en des conférences sur l'enseignement d'Elijah. Très vite, Malcolm commence à s'interroger sur le faible nombre de fidèles et a la surprise d'apprendre qu'Hassan et la hiérarchie du Temple ne sont nullement disposés à faire du prosélytisme. Malcolm s'ouvre de sa frustration à sa famille, mais Wilfred lui conseille de se montrer patient⁴.

En août, Malcolm demande au responsable de sa probation l'autorisation de se rendre à Chicago pour rencontrer Elijah Muhammad en expliquant qu'il serait accompagné par trois de ses frères⁵. Ayant obtenu l'autorisation, Malcolm prend place dans une des dix voitures qui forment la caravane du Temple n° 1 en partance pour Chicago. Parvenu dans le tentaculaire South Side de Chicago, Malcolm attend avec impatience dans le Temple que commence le programme de travail prévu. Enfin, le Messenger d'Allah entre, entouré par les gardes du *Fruit of Islam* en costume noir, chemise blanche et nœud papillon. D'une voix douce, Muhammad – qui porte un fez brodé d'or – rappelle à l'assistance les sacrifices personnels qu'il a faits depuis plus de vingt ans. Les Africains-Américains sont véritablement le Peuple originel, déclare-t-il, injustement amené en captivité en Amérique du Nord. Seuls les enseignements de la *Nation* peuvent rendre au peuple noir la place qui est la sienne. Alors que Malcolm « est rivé à son siège », une chose incroyable se produit : Elijah prononce son nom et l'appelle. Stupéfait, Malcolm se lève sous les yeux de plusieurs centaines de membres de la congrégation tandis que Muhammad explique que lorsqu'il était en prison, Malcolm était si dévoué qu'il lui écrivait chaque jour ; un exemple aussi incomparable lui rappelait Job⁶.

Après l'office, Malcolm et son groupe sont invités à dîner. La famille du Messenger s'est récemment installée dans une demeure de 18 pièces, située au 4847 South Woodlawn Avenue dans le quartier très fermé de Hyde Park, dans le South Side de Chicago ; une demeure achetée avec la dîme levée auprès des membres toujours plus nombreux de la *Nation*. Au cours du repas, Malcolm prend son courage à deux mains pour demander comment la *Nation* de Détroit devait procéder pour gagner de nouvelles recrues. Muhammad lui conseille de se concentrer sur les jeunes : « Les plus vieux suivront par honte », lui explique-t-il. Le message fait mouche⁷.

Appelée *da'wa* dans la tradition musulmane orthodoxe, l'évangélisation a, dans les pays occidentaux, deux objectifs : la promotion des rites et des

valeurs musulmanes parmi les non-croyants et le renforcement de ce que le philosophe Ismail al-Faruqi nomme l'« islamité⁸ ». Pour la *Nation of Islam*, la *dah'wah* signifie « partir à la pêche aux convertis ». Dès son retour chez lui, Malcolm part agressivement « à la pêche » dans les bars, les salles de billard, les boîtes de nuit et les ruelles. Nuit après nuit, il s'efforce d'intéresser ses « frères noirs, pauvres, ignorants, endoctrinés » au message de Muhammad. Au début, seule une poignée de curieux assistent aux réunions, mais la persévérance finit rapidement par payer : en quelques mois, les effectifs du Temple ont presque triplé.

Malcolm fait à cette époque une recrue importante : Joseph Gravitt, un jeune homme qui fut pendant un temps un de ses proches confidents avant d'être durant la décennie suivante un personnage influent de la *Nation of Islam*. Né à Détroit en 1927, Gravitt a servi dans l'armée en 1946-1947 et a été décoré, selon ses dires, de la « Médaille de la victoire de la Seconde Guerre mondiale » ; son dossier militaire révèle des appréciations qui s'échelonnent de « inconnu » à « excellent ». Une fois démobilisé, devant les difficultés à trouver du travail, il sombre rapidement dans la drogue et dans l'alcool et devient réputé pour sa violence à l'encontre des femmes. En novembre 1949, il est accusé par la police de « conduite indécente et obscène sur la voie publique ».

Gravitt dort dans les rues de Détroit quand Malcolm fait sa connaissance, mais ce dernier perçoit immédiatement son potentiel et prend lui-même en charge sa réhabilitation. Ayant l'expérience de la discipline militaire, Gravitt réagit bien à la stricte autorité de Malcolm. En l'espace de quelques jours, sa vie tout entière est prise en charge par la *Nation of Islam* ; il travaille de jour comme cuisinier préparant des plats rapides et comme serveur au restaurant du Temple, dirige le soir la formation des membres du *Fruit of Islam* aux arts martiaux et dort la nuit dans le restaurant. En l'espace de quelques mois, devenu un dirigeant fervent – et même fanatique – du *Fruit of Islam* : sa métamorphose ajoute encore à la réputation de Malcolm⁹.

Alors qu'il consacre de plus en plus de temps à la *Nation of Islam*, Malcolm se débat pour trouver un emploi régulier qu'il puisse endurer. En janvier 1953, il est embauché comme « monteur final » sur la chaîne de production de la nouvelle usine Ford à Wayne. Bien qu'il ne soit embauché que pour une semaine, il adhère à la section syndicale 900 de l'*United Auto Workers*¹⁰. Peu de temps après, il est embauché chez Gar Wood Industries, une entreprise connue pour ses innovations dans les équipements pour les camions, les grues et les engins routiers¹¹. Au cours des années 1950, Gar Wood était l'un des plus importants employeurs de Détroit, mais la plupart des emplois disponibles pour les Noirs étaient salissants et dangereux. Malcolm est professionnellement classé comme meuleur, soit un « travailleur qui pulvérise les matériaux ou qui meule la surface des pièces¹² ». Il est un peu mieux payé que dans son emploi précédent, mais c'est un travail dur et monotone. Malcolm a l'impression d'être en cage.

Il est possible que Wilfred, à qui Malcolm s'est confié, ait fait part du mécontentement de son frère à Hassan, le ministre du temple. Il est aussi possible qu'Elijah, habile à repérer les talents, ait suggéré une nouvelle attribution pour son jeune disciple. Quand, au début 1953, Malcolm se voit proposer de devenir ministre du culte, il ressent probablement tout à la fois un profond soulagement et une légitime fierté, même s'il sait que l'appartenance au cercle rapproché de Elijah exige de l'humilité. Il répond en manifestant « son bonheur et son désir de servir M. Muhammad de son mieux¹³ ». Il accepte aussi avec réticence de prononcer devant les fidèles du Temple n° 1 une brève allocution sur « ce qu'ont fait pour [lui] les enseignements de M. Muhammad ». La conférence s'étant bien déroulée, il la complète par une seconde qu'il consacre à son « sujet favori », « le christianisme et les horreurs de l'esclavage ». Plus tard, il pensera avec nostalgie à ces premiers efforts comme étant les débuts de sa vie de prédicateur¹⁴.

Le 4 mai 1953, les autorités judiciaires du Massachusetts mettent un terme à la période de mise à l'épreuve de Malcolm et, quelque temps après, celles du Michigan font de même¹⁵. Malcolm X – c'est désormais sous ce nom qu'il est connu au sein de la *Nation of Islam* – est libre de voyager dans tous les États-Unis. Ce même mois, durant le changement d'équipe, son contremaître sort Malcolm de la chaîne. L'agent du FBI qui l'attend lui ordonne de l'accompagner dans le bureau du contremaître où il lui demande pour quelle raison il ne s'est pas fait enregistrer sur les listes de conscription pour la guerre de Corée. Bien qu'il sache qu'Elijah Muhammad avait encouragé le refus de l'appel sous les drapeaux pendant la Seconde Guerre mondiale, Malcolm ne cite pas l'exemple du Messenger et dit à l'agent qu'il vient d'être libéré de prison et qu'il pensait que les anciens détenus n'étaient pas autorisés à s'inscrire. Malcolm retourne ensuite à son poste et s'inscrit quelques jours plus tard au bureau des affaires militaires en revendiquant le statut d'objecteur de conscience¹⁶. Selon les dossiers du FBI, il déclare alors que son pays de citoyenneté est l'Asie et affirme que « ses dispositions mentales et sa perspective en général concernant la guerre et la religion [méritaient] sa dispense de service militaire ». Le 25 mai, après un examen médical, il est jugé inapte au service pour « personnalité asociale ayant des tendances paranoïdes¹⁷ ».

Cet été-là, Malcolm devient ministre-assistant du Temple n° 1 de Détroit¹⁸ et fait des allers-retours entre Détroit et Chicago où il est formé à la charge de prédicateur¹⁹. Cet enseignement se déroule pour l'essentiel sous la supervision directe d'Elijah Muhammad : « J'étais traité comme si j'étais un des fils de M. Muhammad et de Sœur Clara, sa bonne épouse à la peau sombre. » Malcolm se souvenant avec tendresse que « dans l'épicerie-drugstore appartenant à la communauté et situé sur Wentworth au coin de la 31^e Rue, M. Muhammad pouvait balayer le sol ou faire des choses comme ça [...], pour donner l'exemple à ses disciples », il profite de ces moments pour interroger l'homme en qui il voit la perfection incarnée : « La manière dont nous nous

comportions l'un avec l'autre, se souvient-il, me faisait penser à Socrate sur les marchés d'Athènes, dispensant sa sagesse à ses étudiants²⁰. »

En juin, Malcolm quitte son emploi chez Gar Wood et commence à travailler à temps plein pour la *Nation*. Techniquement, les membres du clergé n'ont pas le statut d'employé ; les revenus qu'ils perçoivent, issus des dons récoltés dans les Temples, sont considérés comme une contribution informelle pour leurs services bénévoles. Tandis que Malcolm continue à attirer en grand nombre de nouveaux convertis pour le Temple de Détroit, il prend confiance dans ses capacités d'orateur et donne des conférences sur une large palette de sujets. Fin 1953, Elijah Muhammad décide de promouvoir son protégé au rang de ministre du culte et de lui confier la charge d'un Temple où la *Nation* a peu de fidèles. Boston était le choix logique : Malcolm y avait vécu plusieurs années et avait dans cette ville de nombreux parents et amis. Lloyd X, un membre de la *Nation* de Boston, accepte de le loger et de réunir chez lui de petites assemblées pour écouter le jeune prédicateur. Des années plus tard, Malcolm se rappellera le sermon qu'il avait livré au cours d'une de ces réunions, au début du mois de janvier 1954²¹. Ce qu'il ne pouvait pas savoir, c'est qu'il y avait, parmi ceux qui l'écoutaient, un informateur du FBI. C'est dire la dangerosité que le FBI attribuait à la secte²².

Chacun des Temples importants de la *Nation of Islam* était organisé autour de quatre responsables qui prenaient les décisions et dirigeaient les activités quotidiennes, bien entendu toujours sous la conduite autocratique de Muhammad : le ministre du culte, le secrétaire-trésorier, la capitaine des *Muslim Girls Training* (MGT) et le chef des hommes du *Fruit of Islam* (FOI). Ces responsables étaient le plus souvent choisis directement par le secrétariat national de Chicago composé de Muhammad, de Raymond Sharrieff, le capitaine national du *Fruit*, de son épouse Ethel Sharrieff, fille de Muhammad et capitaine nationale de la *Muslim Girls Training*, et enfin du secrétaire-trésorier national. Elijah Muhammad Jr., Herbert Muhammad et d'autres parents d'Elijah Muhammad étaient eux aussi, indirectement, impliqués dans la direction. Au plan local, le ministre du culte était le représentant public du Temple et du chef de la *Nation*. Au plan interne, le ministre du culte avait un rôle pastoral. En réalité, en tant qu'organisation sociale, le Temple fonctionnant comme une sorte de société secrète dont les frontières devaient être constamment surveillées, nul n'était plus important que le capitaine du *Fruit*. Toujours à l'affût des manifestations de désobéissance ou de déloyauté, sa férule garantissait le bon fonctionnement du Temple.

Bien que les premières activités de Malcolm aient été centrées sur Boston, il sillonne la côte est du nord au sud tout en poussant à l'ouest jusqu'à Chicago. En janvier de cette année, sur le chemin du retour, il s'arrête à New York pour assister aux réunions du petit Temple n° 7 de Harlem. En février, il sert de guide à des pèlerins venus à Chicago pour participer à l'événement annuel le plus important de la *Nation*, la convention du Jour du Sauveur qui célèbre la naissance et la divinité de son fondateur, Wallace D. Fard. C'est la

première fois que le jeune élève est à la tribune parmi les orateurs qui doivent prendre la parole devant une assistance venue de tout le pays. Le rapport du FBI indique qu'il « condamne les “démons blancs” » et en « appelle à une plus grande haine du culte contre la race blanche²³ ».

Son activité de recruteur connaît un tel succès qu'à la fin février, un nouveau temple est fondé à Boston, le Temple n° 11. À l'occasion d'une réunion qui connaît une grande affluence, il a le plaisir de voir Ella. Cependant, elle reste farouchement opposée aux idées de la *Nation* ; la priorité accordée au recrutement parmi les prisonniers et les pauvres ne coïncide pas avec son attachement à la respectabilité de la classe moyenne noire ; elle est par ailleurs sceptique à l'égard du statut de messager d'Allah que revendique Muhammad. Connaissant l'obstination d'Ella, Malcolm doutait de pouvoir modifier son appréciation négative de la *Nation* : « Je n'imaginai pas que quiconque, si ce n'est Allah Lui-Même, puisse être capable de convertir Ella²⁴. » Il est possible que Malcolm ait à cette époque repris contact avec Evelyn Williams, son ancienne petite amie, qui nourrissait encore de profonds sentiments pour lui. Elle rejoint la *Nation* et, un peu plus tard dans l'année, elle suit Malcolm lorsqu'il part s'installer à New York.

Sa nouvelle charge de ministre du culte du Temple de Philadelphie réclame une forte poigne pour l'administration et des talents de diplomates. Au cours d'une réunion du Temple, dirigé par Willie Sharrieff (qui n'a pas de lien familial avec Raymond), Malcolm prend la parole et annonce aux fidèles stupéfaits qu'il a été autorisé à « secouer la baraque » après avoir, en compagnie de Isaiah X Edwards, le prédicateur du Temple de Baltimore, mené une enquête sur la gestion de la paroisse. La veille de cette réunion, le 5 mars, Sharrieff est limogé. Eugene X Bee, capitaine du *Fruit* du Temple et assistant de Sharrieff, est lui déchu de ses fonctions. Malcolm est alors investi des fonctions de « maître » et de « ministre du culte intérimaire ». Pour consolider sa position, au cours des trois dernières semaines de mars, il dirige ou participe à huit réunions du Temple²⁵.

L'ascension de Malcolm était soigneusement contrôlée par Raymond Sharrieff, le capitaine suprême du *Fruit*. En 1949, Sharrieff avait épousé la cadette des filles de Muhammad, Ethel. Il exerçait depuis longtemps une autorité administrative qui dépassait le seul *Fruit of Islam* puisqu'elle touchait à la gestion des biens immobiliers et commerciaux florissants de Chicago²⁶. Pendant de nombreuses années, la *Nation* n'avait pas eu d'existence organisée dans nombre de villes importantes. Tout indiquait désormais que cet échec d'implantation ne pouvait être attribué à un manque d'intérêt pour son message, mais à la faiblesse des directions locales. À Détroit, Malcolm avait mis en évidence que Lemuel Hassan était pour le moins un médiocre prédicateur. En 1957, Hassan sera muté dans le Temple beaucoup moins prestigieux de Cincinnati dans l'Ohio, et le frère de Malcolm, Wilfred, deviendra le ministre du culte du Temple n° 1 de Détroit, le deuxième en importance après celui de Chicago. La promotion de Malcolm et la destitution

de son frère rendirent furieux James X – le frère de Hassan, qui était le ministre-assistant du Temple n° 2 de Chicago et le vice-recteur de l'*University of Islam*. L'hostilité de James à l'égard de Malcolm deviendra, en l'espace de quelques années, partagée par la majorité de l'élite dirigeante de la *Nation of Islam* à Chicago²⁷.

Muhammad et Sharrieff étaient sans doute également inquiets de la rapide ascension de Malcolm, qui n'avait alors que vingt-neuf ans. Début 1954, l'un des deux dirigeants ordonna à Joseph X Gravitt de se rendre à Boston puis à Philadelphie pour contribuer, en tant que nouveau capitaine, au renforcement du *Fruit*. Cependant, le supérieur immédiat de Joseph n'était pas Malcolm, mais Sharrieff.

La présence de Joseph à Philadelphie offre à Malcolm le luxe rare de disposer d'un peu de temps libre. C'est ainsi qu'il profite de ses matinées ou de ses après-midi libres pour explorer les musées et les bibliothèques de la ville. Cependant, il consacre la plus grande partie de son temps à ses tâches administratives dans la région du nord-est, ce qui l'oblige à faire d'incessants déplacements. En son absence, Joseph est amené à prendre fréquemment la parole devant les fidèles du Temple n° 12. Le 1^{er} mai 1954, il évoque « le devoir pour les musulmans de décapiter quatre démons, avec pour récompense un voyage gratuit à La Mecque ». Cela signifie, explique-t-il, « ramener un musulman égaré au sein de la *Nation* et ainsi trancher la tête d'un démon²⁸ ». Pareille rhétorique centrée sur l'enfer et la damnation était encore moins sophistiquée que celle du jeune Malcolm, mais dans une organisation reposant sur la discipline, une démarche en appelant au sens commun avait des avantages.

Travaillant côte à côte et vivant tous les deux à Philadelphie (Malcolm louait un appartement au 1522 de la 26^e Rue Nord), les deux hommes forment un improbable duo. Cependant, au fil des mois, ils nouent des relations de confiance et de complémentarité. Malcolm mesure 1,80 m et ne pèse pas plus de 75 kg ; jeune, passionné, perpétuellement en mouvement, il est déterminé à perfectionner ses talents d'orateur. Joseph, trapu et musclé, mesure quant à lui un peu plus d'1,50 m et pèse 65 kg ; c'est un homme tranquille et prudent, bien que versatile. Tout comme à Boston, la bonne marche du Temple de Philadelphie est à porter au crédit de Malcolm ; c'est ainsi qu'en juin, en guise de récompense pour ses efforts considérables, Muhammad le désigne comme nouveau ministre du Temple n° 7 de Harlem. Néanmoins, au cours des deux mois et demi qui suivirent l'arrivée de Joseph à Philadelphie, Malcolm ne participa qu'à quatre réunions : Joseph avait pris les choses en main de bout en bout, en assurant la direction du *Fruit of Islam* et en s'improvisant ministre du culte par intérim²⁹. Dans son autobiographie, Malcolm restera silencieux sur le rôle joué par Joseph.

En moins d'un an, Malcolm avait quitté les chaînes de production de Gar Wood pour devenir un ministre du culte à temps complet de la *Nation of Islam* dans l'un des plus importants centres urbains noirs des États-Unis. Il était

parfaitement conscient du défi qui se présentait à lui et, plus tard, il écrira : « Nulle part en Amérique, il n'y avait un Temple offrant le même potentiel que celui des cinq arrondissements de New York où vivaient plus d'un million de Noirs³⁰. »

En juin 1954, Malcolm s'installe à New York. Pendant les trois premiers mois, s'il demeure le ministre des chapitres de Harlem et de Philadelphie, il consacre la majeure partie de son temps à prendre le pouls de la situation new-yorkaise. Sa première décision est de faire de James 7X son assistant, mais il lui faut attendre le mois d'août pour que Joseph X le rejoigne à New York en tant que capitaine du *Fruit* ³¹. Malcolm se trouve face à quelques dizaines de membres seulement. Ce chiffre ne constitue en réalité qu'une estimation, car ni Malcolm ni aucun autre membre du clergé de la *Nation* n'ont jamais révélé le nombre d'adhérents, en partie parce qu'il était très faible. De 1952 au début de 1953, les effectifs nationaux de la *Nation of Islam* sont probablement inférieurs à mille.

Malcolm découvre avec consternation que le Temple n° 7 de Harlem est encore plus désorganisé que celui de Philadelphie. Pendant six mois, il s'efforce d'impulser le développement qu'il avait suscité à Boston et à Philadelphie, mais sans succès. Son autobiographie fournit plusieurs explications. D'abord, on trouvait à Harlem une foule d'ex-garveyistes et un grand nombre de groupes nationalistes qui défendaient activement leurs programmes : « Nous n'étions qu'une des voix du mécontentement noir, note Malcolm. Je n'avais rien contre ceux qui essayaient de promouvoir l'indépendance et l'unité des hommes noirs, mais cela rendait difficile de faire entendre la voix de M. Muhammad. » Malcolm évoque aussi l'apathie sociale et le manque de conscience politique auxquelles semblaient avoir succombé les Noirs de Harlem : « Après avoir prononcé un sermon, quand je demandais à ceux qui voulaient suivre M. Muhammad de se lever, ils n'étaient que deux ou trois à le faire... et parfois moins³². »

Les défis auxquels il doit faire face sont néanmoins plus complexes qu'il ne veut bien l'admettre. Le boom économique de l'après-guerre avait laissé de côté la plupart des Africains-Américains. Les conditions de logement à Harlem s'étaient considérablement détériorées depuis les glorieuses années du quartier dans les années 1920. Beaucoup d'immeubles étaient infestés de vermine et de rats et il n'était pas rare que des locataires mécontents déversent leurs ordures dans les rues, y compris sur les grandes artères³³. L'asthme, la drogue, les maladies vénériennes et la tuberculose étaient endémiques. Pour ne prendre qu'un seul exemple, en 1952, le taux de mortalité par tuberculose était près de quinze fois plus élevé à Harlem que dans le quartier blanc de Flushing dans le Queens³⁴.

Malgré ces problèmes, dans la décennie qui suit la Seconde Guerre mondiale, Harlem abrite le développement, certes limité, d'une classe

moyenne noire plus riche, plus consciente d'elle-même et plus influente politiquement que durant les années de la dépression. Bien que les banlieues plus éloignées de New York soient encore largement ségréguées, la classe moyenne noire commence lentement à se déplacer vers les quartiers plus excentrés du Bronx, du Queens et de Brooklyn³⁵. Si le nombre de Noirs exerçant des professions libérales avait augmenté, ils ne faisaient que commencer à fuir les ghettos de Harlem et de Brooklyn.

La grande concentration d'électeurs noirs à Manhattan leur donne également un poids politique plus important. En 1953, Hulan Jack, un habitant de Harlem, est élu président de l'arrondissement de Manhattan ; premier Noir à occuper cette charge, il symbolise cette influence croissante³⁶. Au moment où Malcolm revient à Harlem, Adam Clayton Powell Jr., pour qui la défense des intérêts politiques de Harlem est une préoccupation centrale, siège au Congrès depuis une décennie. En mars 1955, Powell appelle au boycott des banques de Harlem qui pratiquent le « *jimcrowsisme* ³⁷ » et le « lynchage économique ». Il exhorte l'Église baptiste abyssinienne et ses 15 000 membres à retirer leurs économies des banques détenues par les Blancs et de les transférer à la Carver Federal Savings à Harlem ou la Tri-State Bank de Memphis qui appartiennent à des Noirs³⁸. Au niveau national, il perturbe la campagne présidentielle du Parti démocrate en faveur de Adlai Stevenson en soutenant à la surprise générale le candidat républicain, Dwight Eisenhower, sur lequel se portera près de 40 % du vote africain-américain à l'élection de novembre. Powell justifiera ce choix par la domination des *Dixiecrats*³⁹ sudistes au Congrès : « Il ne s'agit pas obligatoirement d'un tournant vers le Parti républicain. Cela veut dire que les Nègres se sont levés tels des Américains et des Américaines, qu'ils pensent pour eux-mêmes et qu'ils votent comme des électeurs indépendants⁴⁰. » Malcolm a probablement admiré l'indépendance combative vis-à-vis de l'appareil du Parti démocrate dont faisait preuve le député noir. Le modèle d'indépendance politique d'un Adam Clayton Powell Jr., celui d'un homme noir se soustrayant à la domination des Blancs, influencera la façon dont Malcolm définira sa propre politique indépendante après son départ de la *Nation*.

Harlem est alors le théâtre habituel de manifestations pour les droits civiques dont l'une des plus importantes se déroule peu après l'arrivée de Malcolm. Le 25 septembre 1955, plus de 10 000 personnes se rassemblent devant la Williams Institutional Church au coin de la 7^e Avenue et de la 123^e Rue Ouest pour dénoncer l'acquittement par un jury, composé uniquement de Blancs, de deux hommes blancs accusés du meurtre d'Emmett Till, un jeune garçon de quatorze ans qui vivait dans le Mississippi. La manifestation s'adresse au président Eisenhower pour qu'il « convoque une session spéciale du Congrès » et qu'il recommande le « vote d'une loi fédérale contre le lynchage ». Le pasteur de l'Église abyssinienne, le révérend David N. Licorish, qui représente Powell, appelle les Noirs à manifester à Washington. Le dirigeant de la NAACP, Roy Wilkins, appelle les New-Yorkais noirs à

protester contre la discrimination raciale qui sévit dans leur ville⁴¹.

Loin d'être une communauté accablée et réduite au silence par le poids de l'oppression raciale, Harlem demeure alors un environnement politique vivant. Le niveau d'engagement de ses habitants est élevé et s'affiche clairement : rassemblements, boycotts et collectes de fonds sont courants. Dans la rue, philosophes de rue et orateurs grimpent sur des escabeaux installés le long des artères principales, surtout le long de la 125^e Rue, et haranguent les passants. Si la *Nation* rencontre des difficultés à progresser, c'est essentiellement parce que son message se veut *apolitique*. Le refus d'Elijah Muhammad de tout engagement politique sur les questions concernant les Noirs, ainsi que son opposition à l'inscription sur les listes électorales des membres de la *Nation* et à leur engagement civique heurtent la majorité des Harlémites qui considèrent cette attitude comme contre-productive.

De nombreux habitants du quartier avaient été initiés à un islam plus orthodoxe par l'intense prosélytisme des musulmans ahmadiyya. La secte avait gagné le respect des Noirs par sa vigoureuse opposition à la ségrégation légale et sa critique des différentes églises chrétiennes qui acceptaient Jim Crow. Ainsi, en 1943, le *Moslem Sunrise*, le magazine des Ahmadis avait décrit l'émeute raciale de Détroit comme une « tache sombre sur la renommée du pays ». Le monde des gens de couleur se rendait compte « que des gens à la peau noire ont été tués et que ce sont des gens à la peau blanche qui les ont tués dans la libre Amérique⁴² ». Cinq ans plus tard, le magazine publiera une enquête menée auprès de 13 600 Églises presbytériennes, unitariennes, luthériennes et congrégationalistes, enquête qui révélait que seules 1 331 d'entre elles comptaient des membres non-blancs⁴³. Dans les années 1940 et 1950, le racisme des Églises chrétiennes avait conduit de nombreux artistes, écrivains et intellectuels africains-américains à envisager de se convertir à une variante ou à une autre de l'islam. Le recrutement était particulièrement aisé dans le monde du be-bop, l'une des figures clés de cette tendance étant Alfonso Nelson Rainey (Talib Dawud), originaire d'Antigua. Un temps membre de l'orchestre de Dizzy Gillespie, sa conversion conduisit le saxophoniste William Evans à prendre le même chemin et à adopter le nom de Yusef Lateef ; ce fut ensuite le tour de Lynn Hope (Hajj Rashid) et du batteur Kenny Clarke (Liaqat Ali Salaam) de se convertir⁴⁴. Installé à Philadelphie, Dawud entretenait des relations avec l'*International Muslim Brotherhood* de Harlem. C'est au travers de cette fraternité que se forma un réseau de soutien qui liait entre eux la plupart des *masjids* noirs de Providence, de Washington et de Boston. Des dizaines d'autres musiciens de jazz populaires, tels Art Blakey, Ahmad Jamal, McCoy Tyner, Sahib Shihab, et la femme de Talib Dawud, la chanteuse Dakota Staton (qui prit le nom d'Aliyah Rabia après sa conversion) firent leur l'islam ahmadi. Même ceux qui ne s'étaient pas formellement convertis, comme John Coltrane, étaient fortement influencés par l'Ahmadisme.

À Cleveland, la mosquée ahmadiyya, fondée à l'époque de la Grande Dépression, comptait dans les années 1950 plus d'une centaine de fidèles africains-américains. Son guide, Wali Akram, fut sans doute le premier Américain noir à obtenir, en 1957, un visa pour faire le pèlerinage de La Mecque⁴⁵. Cette ébullition éveilla les Africains-Américains à l'existence de différents types d'islam, qui allaient au-delà de celui que représentait la *Nation of Islam*. C'était particulièrement vrai à Harlem ; faire de nouveaux adeptes était donc plus difficile pour cette dernière.

Malcolm doit attendre septembre 1954 pour pouvoir disposer d'un logement permanent à New York. Il s'installe alors au 25-35 Humphrey Street, à East Elmhurst, un quartier tranquille du Queens. La maison appartenait à un couple noir, Curtis et Susie Kenner, avec qui il cohabitait⁴⁶. Bien que Malcolm ait désormais pour principale responsabilité le Temple n° 7, il a été officieusement chargé par Elijah Muhammad d'être son principal représentant sur la côte Est et le Midwest. Il continue donc au cours de l'automne 1954 et de l'hiver 1954-1955 de donner des conférences à Philadelphie et de faire le voyage en voiture jusqu'à Springfield (Massachusetts) et Cincinnati (Ohio) pour soutenir des initiatives locales⁴⁷.

Plus encore qu'à Philadelphie, il s'appuie sur le « capitaine » Joseph, donnant systématiquement ses instructions à son lieutenant qui à son tour transmet les ordres à ses subordonnés. Un dimanche, alors que Malcolm est absent, le ministre du temple de Baltimore est invité à prononcer un sermon. La réunion est cependant dirigée par Joseph qui l'a ouverte en réprimandant tous les fidèles masculins qui ont été absents ou qui sont arrivés en retard, leur demandant des « explications sur leur participation défailante ». Joseph fait l'éloge de l'« homme de paix » qu'est le ministre du culte de Baltimore, mais rappelle avec brusquerie aux fidèles que lui (Joseph) « ne l'est pas⁴⁸ ».

Malgré l'intense activité déployée par Joseph, qui à cette époque vit dans un petit appartement dans le sous-sol d'un immeuble situé loin du centre à Harlem-Ouest, toutes les louanges, ou presque, pour les succès de New York sont destinés à Malcolm. Joseph ne perçoit aucun salaire en tant que chef du *Fruit* et travaille comme cuisinier dans un restaurant de la 5^e Avenue appartenant à un membre de la *Nation*, le *Shabazz*⁴⁹. Au début de l'année 1956, Joseph est rejoint par une femme du Temple qu'il avait rencontré à Philadelphie. Malcolm comprend alors que si Joseph veut fonder une famille, la *Nation* doit lui offrir des revenus plus stables. C'est sans doute pour cette raison qu'il commence à féliciter Joseph pour ses sermons et à vanter son action au service du *Fruit of Islam*. À Chicago, les administrateurs de la *Nation of Islam* reconnaissent également la contribution de Joseph et envisagent de l'affecter à une fonction plus prestigieuse. Deux semaines avant la convention du Jour du Sauveur, en février 1955, Joseph est convoqué à Chicago, probablement par Raymond Sharrieff ; on lui annonce qu'il va se voir confier la charge d'un nouveau programme national de recrutement et de formation de milliers de nouveaux fidèles. Pendant quelques semaines, tout

laisse penser qu'il va être muté. Le 21 février, les membres du *Fruit of Islam* du Temple n° 7 sont informés de son départ imminent. Mais pour des raisons qui restent obscures, au début du mois de mars, on annonce qu'il reste finalement à New York⁵⁰.

Grâce aux efforts conjugués de Malcolm et de Joseph à Boston, Philadelphie et New York, ainsi qu'à ceux de Malcolm dans plusieurs autres villes, environ un millier de nouveaux fidèles adhèrent à la *Nation*. Ce développement sans précédent attire l'attention du FBI : quelque chose se passe, quelque chose qui doit être pris au sérieux. Depuis de nombreuses années l'agence fédérale surveille ce qu'elle décrivait avec dérision dans ses notes internes comme le « culte musulman de l'islam ». Le FBI note désormais qu'un ancien détenu, un certain Malcolm K. Little, est largement responsable de la nouvelle ferveur évangélique de l'organisation. Malcolm avait été repéré et mis sous surveillance depuis l'époque de ses lettres envoyées depuis Norfolk et Charlestown. Le 10 janvier 1955, deux agents du FBI qui ont réussi à le rencontrer à New York rapportent que le sujet a été « très peu coopératif » : « Il s'est refusé à fournir la moindre information sur les responsables, à donner le nom des membres, à préciser la doctrine et les croyances du culte musulman de l'islam ou même à les renseigner sur sa famille. » L'ancien détenu a cependant exprimé plusieurs de ses opinions théologiques et politiques, décrivant Elijah Muhammad comme « le plus grand de tous les prophètes et le dernier et le plus grand des apôtres ». Lorsque les agents le questionnent sur « les présumés enseignements [de] haine raciale » attribués à la *Nation*, Malcolm réplique qu'« ils n'enseignent pas la haine, mais la vérité : l'« homme noir » a été réduit en esclavage aux États-Unis par l'« homme blanc » ». Lorsqu'on lui demande s'il servirait dans les forces armées, Malcolm refuse de répondre. « Le sujet a cependant reconnu que pendant la Seconde Guerre mondiale, il avait admiré le peuple japonais et ses soldats et qu'il aurait aimé rejoindre l'armée japonaise. » Malcolm nie également avoir été membre du Parti communiste⁵¹. Ses réponses sont beaucoup plus offensives que celles qu'il avait apportées au cours d'un précédent interrogatoire du FBI. Il ne craint pas de reprendre totalement à son compte les croyances d'Elijah Muhammad et de son organisation, en dépit des conséquences politiques. Malcolm avertit ensuite les membres du Temple n° 7 de ne pas coopérer avec les agents du FBI qui pourraient les contacter⁵².

La convention du Jour du Sauveur de février 1955 consacre Malcolm comme le prince non couronné de la *Nation*. En moins de deux ans, il a multiplié par trois le nombre de fidèles du Temple de Détroit, fondé des sections prospères à Boston et Philadelphie et, avec l'aide de Joseph, il a enfin commencé à recruter des adeptes pour le Temple n° 7 de Harlem. Il est devenu un des ministres invités préférés des Temples de Cincinnati, Cleveland, Détroit, Springfield et d'ailleurs. Le FBI note que tout au long de la convention, « le sujet paraît jouir de la confiance de Elijah Mohammed et

semble avoir carte blanche ». Malcolm réserve un peu de son temps pour accompagner des membres de la *Nation* qui visitent le musée d'histoire naturelle de Chicago où il « livre ses propres interprétations sur les expositions en décrivant la création de l'homme blanc par l'“homme noir”⁵³ ».

Un ambitieux chanteur de cabaret âgé de vingt et un ans nommé Louis Eugene Walcott participait à cette convention. Il est né à New York le 11 mai 1933⁵⁴ et a été élevé dans la religion épiscopaliennne à Roxbury. Ses parents, comme ceux de Malcolm, ont été des militants nationalistes noirs : « Mon père était un garveyiste et je n'aurais pas pu grandir dans cette société sans l'empreinte de M. Garvey dans mon âme, mon intelligence et mon esprit⁵⁵. » Les deux parents de Walcott avaient émigré des Caraïbes et, comme chez les Little, sa mère l'avait encouragé dès son plus jeune âge à lire des livres et des revues sur les questions concernant les Noirs. Champion d'athlétisme au lycée, il excelle également comme débateur, violoniste et chanteur. Diplômé de la Winston-Salem State University de Caroline du Nord, il débute dans l'industrie du spectacle comme chanteur de calypso, se faisant appeler « le charmeur ». Comme Malcolm, il changera de nom et deviendra Louis X puis Louis Farrakhan⁵⁶.

C'est à Boston en 1954 que le « charmeur » rencontre pour la première fois Malcolm. Walcott et sa femme vivent dans un petit appartement sur Massachusetts Avenue – à quelques portes de Martin Luther King Jr., qui achevait alors son doctorat. Walcott se produit dans une boîte de nuit près de chez lui et, entre ses prestations, dîne de temps à autre dans un restaurant proche, le *Chicken Lane*. C'est là qu'on le présente à Malcolm qui « portait un béret marron, un manteau marron, un costume marron et des gants marron ». Le prédicateur lui fait immédiatement une forte impression : « C'était un homme qui avait de la prestance, se souvient Farrakhan. Il disait tant de mal des Blancs que j'avais peur de lui⁵⁷. »

C'est à l'occasion de la convention du Jour du Sauveur de 1955 que Walcott s'approche véritablement pour la première fois de la *Nation of Islam*. Un de ses amis l'invite au festival de la *Nation*, alors qu'il est en tête d'affiche d'un spectacle, les « Calypso Follies », qui est donné au *Blue Angel*, un club du North Side de Chicago. Informé de la présence de Walcott, qui est alors une personnalité mineure du monde de la musique et des cabarets, le chef de la secte, qui sait exactement où s'est installé Walcott, s'approche de lui et engage la conversation. Plus tard, Farrakhan décrira ce moment comme un « coup de foudre ». Sa femme ayant adhéré le soir même, avec enthousiasme, à la *Nation*, Walcott, malgré quelques réserves, accepte d'adhérer à son tour. Après avoir rempli consciencieusement une demande d'adhésion, le jeune couple l'avait expédié au bureau de Chicago. Pendant les cinq mois qui suivirent, ils n'eurent aucune réponse⁵⁸. En juillet, alors que Walcott est à New York pour se produire à Greenwich Village, il décide d'assister à un office au Temple n° 7 à Harlem, avant tout pour écouter Malcolm, dont l'éloquence va le captiver et le convaincre de consacrer sa vie à la *Nation*. « Je

n'avais jamais entendu de ma vie un homme noir parler de la façon dont parlait ce frère », se souviendra Farrakhan⁵⁹.

Au milieu des années 1950, le nombre d'artistes de jazz et de musiciens populaires qui avait rejoint la *Nation of Islam* causa une certaine consternation au quartier général de Chicago, qui s'inquiétait que leur importance puisse les rendre plus indépendants que les autres membres. La *Nation* réclamait de ses membres un style de vie traditionnel et sobre, à mille lieues du mode de vie de la plupart des musiciens. Fin 1955, les Temples furent informés qu'aucun fidèle ne serait désormais autorisé à travailler dans le monde du spectacle. Walcott prend connaissance de cette décision alors qu'il est à New York dans le restaurant de la *Nation* de la 116^e Rue Ouest sur Lenox Avenue. C'est un sérieux choc pour lui qui a femme et enfant. Désorienté, il arpente la rue ne sachant que décider. Après s'être arrêté, il fait demi-tour et regagne le restaurant avec l'intention de rester fidèle à la *Nation*. Il y rencontre le capitaine Joseph qui est furieux que l'information ait été prématurément divulguée. Malcolm a reçu pour mission d'informer Louis qu'on lui avait accordé quatre semaines pour quitter le monde de la musique.

Joseph demande à Louis, qui était inscrit aux réunions du lundi du *Fruit*, de prendre la parole. Dans une brève et fascinante allocution, il explique les raisons de sa conversion. Des années plus tard, certains des anciens de la *Nation* qui avaient assisté à cette réunion pouvaient encore réciter les paroles prononcées par Louis : « Je porterai la parole de l'Honorable Elijah Muhammad dans les moindres recoins des États-Unis d'Amérique⁶⁰. » Les talents d'orateur de Louis persuadent Malcolm d'inscrire le jeune élève dans la classe où il forme des ministres du culte assistants. C'est là que Louis, au cours des six premiers mois de 1956, se forme en calquant soigneusement ses prises de parole sur celles de son mentor, étudiant jusqu'à sa gestuelle et ses habitudes alimentaires. Il est évident qu'il apportait à son ministère certaines qualités tirées de son activité de chanteur. Non seulement Malcolm n'en avait cure, mais il ressentait une véritable fierté pour ce que devenait Louis. Des liens se développèrent entre les deux hommes. Louis en viendra même à parler de Malcolm comme du père qu'il n'avait jamais eu⁶¹.

En juin ou juillet, Louis est nommé capitaine du *Fruit of Islam* du Temple n° 11 de Boston. Depuis plusieurs années, malgré les efforts prosélytes de Malcolm, le Temple perd des fidèles et a besoin d'une nouvelle impulsion. Au bout d'un an, Louis est élevé au rang de ministre du culte⁶². Enchantés de leur nouvelle recrue, les responsables de Chicago l'autorisent à reprendre sa carrière de chanteur, mais au service de l'Honorable Elijah Muhammad ; il écrit et chante plusieurs gospels d'« inspiration musulmane » qui deviennent vite très populaires parmi les fidèles⁶³.

Louis devient alors le premier véritable protégé de Malcolm. Beaucoup d'autres jeunes hommes suivront en façonnant leurs sermons et leurs actes sur le modèle dynamique de Malcolm. Ils seront très rapidement connus dans la *Nation*, parfois de manière désobligeante, comme les « ministres de Malcolm

Malcolm pensait que le clergé musulman devait être divisé en deux catégories – les prêcheurs et les pasteurs. Si quelques prêcheurs remarquables excellaient comme pasteurs, fonction qui demandait des qualités particulières pour apporter réconfort et soutien aux fidèles, rares étaient les pasteurs qui avaient la capacité des grands évangélistes à apporter une vision spirituelle à leur congrégation. « J'ai toujours voulu exceller dans les deux domaines », disait Malcolm⁶⁴. Quelques années plus tard, il se comparera au plus grand évangéliste chrétien de son temps, Billy Graham.

Malcolm considérait chacun de ses sermons comme une occasion de faire œuvre d'évangélisation, parce qu'en règle générale la congrégation réunissait toujours un petit nombre de personnes qui assistaient pour la première fois à l'office. Les services religieux de la *Nation* étaient très différents de la plupart des offices chrétiens. Les réunions étaient souvent ouvertes par le secrétaire ou par le capitaine du Temple qui faisait des annonces avant de laisser la parole au prédicateur qui prononçait son sermon en utilisant fréquemment un tableau ou des affiches pour souligner les questions abordées. Malcolm poussait l'assistance à poser des questions et encourageait les plaisanteries et les discussions avec l'assistance. À Philadelphie, au cours d'une de ces réunions, Malcolm proclame que « dans la "jungle hostile de l'Amérique du Nord", [la *Nation* est] le seul endroit où l'homme et la femme noirs [peuvent entendre] la vérité sur eux-mêmes ». Le discours de Malcolm insiste sur deux points. D'abord, ce dernier souligne à plusieurs reprises que les Noirs sont spirituellement morts en tant que groupe et que leur réveil ne dépend que de leur acceptation de la vérité, représentée par Elijah Muhammad. Ensuite, Malcolm évoque les attentes de la *Nation* quant aux relations que doivent entretenir les femmes et les hommes. Exhortant les hommes à « respecter leur femme », il demande à celles-ci de s'habiller avec pudeur. Les femmes qui attisent la concupiscence des hommes « en exhibant leur corps, déclare Malcolm, sont aussi vulgaires que ce chien que nous voyons dans la rue courir après d'autres chiens⁶⁵ ».

En 1955, toujours à Philadelphie, il évoque des expériences d'oppression raciale pour expliquer pourquoi les Blancs n'ont nullement le droit de qualifier la *Nation of Islam* d'organisation subversive : « Un homme qui viole votre mère et pend votre père à un arbre est-il subversif ? Un homme qui vole tout le savoir de votre peuple et de votre religion est-il subversif ? Un homme qui vous ment et qui vous trompe en toutes choses est-il subversif ? [...] C'est l'homme contre lequel se dresse le tout-puissant Allah qui est subversif. Les hommes noirs, partout sur la planète, sont subversifs aux yeux de ce démon et vous, vous venez et vous vous emportez contre nous. Vous feriez mieux d'écouter sinon vous serez éjectés de la planète en compagnie du démon. Ce gouvernement malfaisant doit être détruit de même que ceux d'entre vous qui

veulent suivre le serpent et faire le mal. Je vous lance cet avertissement à vous qui vivez vos derniers jours et qui devez prendre une décision ce soir : voulez-vous survivre à Armageddon ?⁶⁶ »

Tout au long de son sermon de Philadelphie, Malcolm offre un tableau saisissant de la damnation promise à ceux qui continuent à prêter allégeance aux valeurs blanches, même si, comme orateur, il sait maintenant moduler son ton.

Il utilise souvent l'humour et à l'occasion l'argot du be-bop. « L'Amérique du Nord est déjà en train de suffoquer, avertit-il. Tu crois que tu es dans le coup Jack ? Et pourtant tu ne sens même pas la fumée. » Il va même jusqu'à lancer des « *dozens* ⁶⁷ », utilisant le langage familier de la culture populaire noire en faisant des références négatives aux mères noires : « Si tu ne respectes pas les femmes, alors ta mère est une prostituée – tu pourrais dire ça, car c'est ce que montrent tes actions. » Il proclame ne pas craindre la surveillance exercée par le gouvernement :

Le FBI me suit partout à travers le pays et ils ne peuvent rien faire contre cet enseignement à moins que ce ne soit la volonté de Allah. Les démons ont perdu leurs pouvoirs et ils ne peuvent rien faire d'autre que d'effrayer les hommes noirs qui sont encore morts⁶⁸.

Il conclut son sermon en observant que de nombreux hommes se sont récemment convertis, mais ajoute : « C'est une très mauvaise chose que les sœurs ne viennent pas⁶⁹. » Au lieu d'interroger les pratiques sexistes de la *Nation* qui découragent l'adhésion des femmes, Malcolm met en cause les commérages des femmes du Temple : « Je ferais aussi bien de mettre à la porte toutes les sœurs à cause de leurs chamailleries et d'admettre des prostituées. Cela semble dur, mais je ne peux tolérer cette désunion. » Ces tirades alimentent la réputation d'hostilité de Malcolm vis-à-vis des femmes noires et de méfiance à l'égard du mariage. Se saisissant de ce signal, nombre de membres du *Fruit of Islam* applaudirent et s'empressèrent d'imiter les attitudes sexistes et la rhétorique du prêcheur.

Malcolm cite fréquemment des épisodes de l'histoire américaine, insistant sur l'héritage du commerce des esclaves pour condamner la chrétienté et le gouvernement américain. Dans un sermon, il note que tous les Noirs sont « des citoyens américains, mais c'est là quelque chose qu'on ne peut prouver car on lutte pour les droits civiques depuis 1555 quand l'ennemi nous a amenés à Jamestown en Virginie. Nous ne détenons aucun État en Amérique du Nord, mais aujourd'hui on dit que nous sommes Américains. » Les Noirs ne doivent donc pas attendre des Blancs qu'ils rachètent leurs vies : « L'homme blanc n'a de nos jours aucun pouvoir de le faire, seul l'homme noir peut assurer son salut⁷⁰. » Une autre fois, il rappelle que les Européens sont au plan mondial moins nombreux que les Africains, les Asiatiques et les autres non-Blancs : « Il n'y a que deux sortes de gens : les Blancs et les Noirs, c'est

pourquoi, si vous n'êtes pas blanc, c'est que vous êtes noir⁷¹. » Il encourage les membres de la *Nation* à privilégier les commerces gérés ou détenus par des musulmans. Sans mentionner le nom de Wilfred, il signale qu'à Détroit, « un des frères dirige un grand magasin et embauche autant de fidèles [...] qu'il le peut⁷² ».

En 1955, la popularité de Malcolm est telle que la direction de la *Nation* lui demande de s'installer à Chicago pendant trois semaines afin de travailler au recrutement pour le Temple n° 2. Les efforts déployés pour le recrutement sont désormais permanents, et au milieu des années 1950, la *Nation* semble avoir fait sien le modèle de prosélytisme musulman pratiqué par la congrégation controversée des musulmans ahmadis. Malgré le refus de ceux-ci de considérer Mahomet comme le Sceau des Prophètes, ce qui troublait profondément presque tous les musulmans orthodoxes, et alors même que le gouvernement pakistanais s'appêtait à dénoncer la secte comme un groupe religieux non-musulman, les émigrants ahmadis avaient réussi à former des coalitions politiques et à établir des relations avec les musulmans sunnites des États-Unis avec lesquels ils célébraient fréquemment leur culte. Cependant, à la fin des années 1950, un nombre significatif d'Africains-Américains ahmadis avait rejoint la *Nation*, en partie en raison de son identité noire explicitement affirmée. Ils y avaient apporté une interprétation plus orthodoxe de l'islam classique ainsi qu'un engagement de longue date au sein de la communauté musulmane internationale⁷³. Malgré une théologie indiscutablement sectaire et hérétique, Elijah Muhammad avait toujours insisté pour que ses ministres présentent leur culte comme faisant partie intégrante de la communauté musulmane dans son ensemble. Ces éléments ont contribué à influencer l'interprétation que fera Malcolm de la *da'wa* et de ses activités pastorales. C'est aussi la principale raison pour laquelle, au début des années 1960, Malcolm critiquera vigoureusement le terme « *Black Muslims* » pour désigner la *Nation of Islam*⁷⁴.

Le développement de la *Nation* l'avait amené à se confronter, de différentes façons, aux musulmans traditionnels et orthodoxes. Malgré l'attachement de la *Nation* à l'Histoire de Yacub dans toute sa bizarrerie théologique, le terrain spirituel fondamental définissant les contours de l'islam exerçait une pression directe et inévitable sur son évolution. L'islam orthodoxe connaît une ligne de partage fondamentale, avec d'un côté les sunnites qui sont l'immense majorité des musulmans et, de l'autre, les chiites – qui pensent que le neveu et gendre du prophète, Ali, et ses descendants sont les seuls successeurs de Mahomet. Pour les sunnites, il n'y a pas de clergé ordonné. Quiconque ayant les connaissances requises peut guider le déroulement de la *salat*, la prière. Ce guide, l'*imam*, doit être « un modèle à suivre pour les fidèles afin de maintenir la précision et l'ordre nécessaires au service⁷⁵ ». L'*imam* peut aussi être un théologien reconnu ou un érudit. Les chiites, au contraire, considèrent leurs *imams* comme inspirés par Dieu. Deux des branches principales du chiisme – l'imâmisme et l'ismaélisme – font de la

fonction d'*imam* une charge héréditaire et croient que leurs guides sont dépositaires d'une compréhension de l'islam octroyée par Dieu depuis Ali. Les *imams* ont les pouvoirs du « cycle des prophéties » (*nubuwwa*) et, ainsi que le précise un érudit musulman, « ce sont des intermédiaires entre les humains et Dieu⁷⁶ ».

Au cours des siècles, la pensée politique islamique a évolué dans deux directions remarquablement différentes. Pour la majorité des sunnites, le fondement de tout l'enseignement religieux est constitué par la *charia*, la loi, laquelle est à son tour enracinée dans la *haqiqat*, une interprétation littérale du Coran. Pour les chiites, la connaissance spirituelle est ésotérique, cachée, secrète. La lecture chiite du Coran n'est pas destinée à l'élaboration de lois, mais à en tirer une connaissance qui révèle la vérité. Parce que le chiisme a souvent été une minorité persécutée au sein des sociétés à prédominance sunnite, les chiites sont restés à l'écart de la politique et de la société civile. Les chiites considèrent que la plupart des dirigeants politiques sont illégitimes et, sauf dans les pays comme l'Iran où ils contrôlent le pouvoir, ils ne participent pas, en général, à la vie politique⁷⁷.

Bien que la *Lost-Found Nation of Islam* puisse difficilement être considérée comme orthodoxe, elle offre des similitudes frappantes avec le chiisme. Tous deux sont des croyances qui font primer le point de vue de minorités persécutées et sont convaincues que les autorités politiques sont corrompues. Elles partagent aussi ce qu'on appelle en arabe le *hikmat' At-tadrij*, c'est-à-dire la transmission graduelle de la connaissance religieuse et de la vérité à travers les temps⁷⁸. Quand Elijah Muhammad hisse Wallace D. Fard au statut de Allah, il devient aussitôt le seul intermédiaire entre les fidèles et Dieu. Muhammad accède également au pouvoir de prophétie et, comme chez les chiites, il acquiert une infaillibilité qui ne peut être contestée. Elijah Muhammad croyait fermement que ceux qui détenaient des positions clés à la tête des Temples devaient être liés, soit génétiquement (comme, par exemple, Ethel Muhammad Sharrieff, Herbert Muhammad, Elijah Muhammad Jr. et Wallace Muhammad) ou par le mariage (comme, par exemple, Raymond Sharrieff). C'est pourquoi, malgré la relation filiale qui unissait Malcolm à Muhammad, la plupart des membres de la famille du patriarche ne voyaient pas en lui un possible héritier, car il n'avait pas de liens de sang. Plus bas dans l'échelle hiérarchique, il n'était d'ailleurs pas rare que les dirigeants locaux appartiennent à la même famille. À la fin des années 1950, par exemple, les trois frères Little étaient ministres du culte de Temples importants : Wilfred à Détroit, Philbert à Lansing et Malcolm à Harlem.

Malgré l'hétérodoxie de la *Nation of Islam*, Elijah Muhammad considérait que sa secte faisait partie intégrante d'une fraternité mondiale, la *oumma*, transcendant les distinctions ethniques, nationales, de classe et même de race. Les ministres du culte de la *Nation* étaient formés à se considérer comme des guerriers dédiés à la lutte spirituelle contre les ennemis de Dieu. L'*imam* est donc un *moudjahid*, c'est-à-dire celui qui consacre sa vie au service d'Allah et

qui pratique une autodiscipline spirituelle⁷⁹.

Des raisons allégoriques conduisent les adeptes de la *Nation of Islam* ayant une connaissance plus fine de l'islam orthodoxe à penser que la secte finirait par abandonner ses racines hérétiques pour se rallier à un islam plus conventionnel. Ils comparent ainsi le voyage en avion d'Elijah de Détroit à Chicago à la fuite (hégire) du prophète Muhammad de La Mecque à Médine. De même, à l'instar des premiers musulmans persécutés, Elijah et ses premiers fidèles ont résisté à l'appel sous les drapeaux. Un argument sans doute plus convaincant concernait le Coran : tous les musulmans savent qu'il est un livre composé des récitations du Prophète Muhammad compilées sur une période de vingt-deux ans et qu'il comporte un message unitaire, mais ils reconnaissent également que l'accent mis sur certaines sourates a varié suivant les époques. De façon similaire, Elijah dispense des « leçons » à ses fidèles pour qu'elles soient étudiées et apprises. Chacune de ces « leçons » exprime une « vérité divine », même si elles sont incomplètes et susceptibles d'être supplantées par des révélations ultérieures. Alors que les relations d'Elijah avec le monde musulman se développent, la possibilité d'une forme d'évolution théologique ou d'« islamisation » se fait, elle aussi, plus forte. C'est effectivement ce qui s'est passé à la mort d'Elijah en 1975 quand son fils rebelle Wallace a pris la direction de la *Nation* et a rejeté ses dogmes dissidents pour revenir à un islam orthodoxe.

Curieusement, une étape décisive est franchie sous l'influence d'événements politiques internationaux. La *Nation of Islam* avait ainsi toujours considéré les Africains-Américains comme des « Asiatiques noirs » et dans son royaume de ceux qui ont trouvé le salut, il n'y avait pas de distinction entre les Asiatiques et les Africains. Aussi, lorsqu'en avril 1955, les représentants de 29 pays d'Afrique et d'Asie se rencontrent à Bandung en Indonésie pour envisager leur coopération politique, la *Nation* prête-t-elle une réelle attention à l'événement. Si parmi les participants, on compte des pays comme la Birmanie, le Cambodge, la République populaire de Chine, l'Inde, la Thaïlande, le Nord-Vietnam, le Sud-Vietnam, l'Éthiopie et le Ghana, le contingent le plus représenté est celui des pays à population majoritairement musulmane : l'Afghanistan, l'Indonésie, l'Iran, l'Irak, l'Égypte, la Libye, la Jordanie, le Liban, le Pakistan, l'Arabie Saoudite, la Syrie, le Soudan, la Turquie, et le Yémen. Ce rassemblement constitue, selon le président indonésien Ahmed Soekarno qui prononce le discours d'ouverture, la première conférence internationale de peuples de couleur de l'histoire⁸⁰.

La révolution contre le vieux pouvoir colonial était dans l'air du temps. La conférence se tenait six ans après la victoire du Parti communiste chinois sur le Kuomintang. En 1952 les forces de Hô Chi Minh avaient mis en déroute l'armée coloniale française à Diên Biên Phu, ce qui allait conduire au retrait de la France deux ans plus tard. En août 1955, une révolte avait éclaté au Soudan, obligeant les Britanniques à parachuter 18 000 hommes de troupe dans les zones rebelles.

Mais c'était au sein de l'*oumma* que les luttes pour l'indépendance étaient le plus porteuses d'inspiration. Au Maroc, en 1953, la décision française de déposer le sultan Mohammed V avait provoqué des manifestations massives. Encore sous le coup de leur défaite en Indochine, les Français permirent au sultan de revenir et accordèrent l'indépendance au pays en mars 1956. En Tunisie, l'autonomie interne avait été mise en place en 1955 et l'indépendance complète acquise en mars de l'année suivante. En novembre 1954, en Algérie, la lutte s'était transformée en guerre. Il convient de souligner que les nationalistes algériens, bien que musulmans, ne considéraient pas le conflit comme un *jihad* ou comme une guerre sainte, mais comme une guerre de libération nationale. Les combattants de la guérilla, au nombre de 20 000 environ, faisaient face à plus d'un million de colonialistes français et à l'armée française. À la fin de la guerre, 250 000 Algériens auront été tués et deux millions déplacés dont beaucoup dans des camps. La confrontation sans doute la plus dramatique entre le monde arabe et l'Occident se produisit en Égypte avec la crise de Suez. Pour riposter à la nationalisation, en juillet 1956, du canal de Suez par le président Gamal Abdel Nasser, l'armée israélienne envahit l'Égypte le 30 octobre, bientôt suivie par les troupes britanniques. Opposés à l'invasion, les États-Unis d'Eisenhower obligèrent les Israéliens et les Britanniques à se retirer. Dans le monde musulman, Nasser fut acclamé comme le champion du sentiment anti-occidental et du nationalisme arabe. Malcolm voit dans ces événements, qu'il suit avec grande attention, la confirmation de la prophétie divine annonçant le déclin et la chute du pouvoir européen et nord-américain⁸¹. Ainsi qu'il l'explique aux fidèles du Temple n° 7, « les "Noirs" se rassemblent dans le monde entier pour combattre les "démons"⁸² ».

La conférence de Bandung ouvrait une nouvelle ère et inscrivait dans l'esprit de Malcolm la possibilité d'unifier internationalement et nationalement les Africains-Américains et les musulmans. Malcolm exhorte alors les dirigeants noirs américains à « organiser une conférence de Bandung à Harlem ». Les principes de non-agression et de coopération qui caractérisent la conférence de Bandung devaient désormais inspirer la stratégie des « Asiatiques » noirs ici même, aux États-Unis : « Nous devons nous rassembler et nous écouter les uns les autres avant que nous puissions nous mettre d'accord. [...] Il faut que nous tous voyions l'ennemi comme un ennemi commun [...] avant de pouvoir agir ensemble contre lui. » Ces réflexions, qu'il livre à l'occasion de la manifestation de l'*African Freedom Day*, font écho à celles de Blyden près d'un siècle auparavant, et illustrent l'articulation qui commence à se former au sein de sa perspective politique entre panafricanisme, panislamisme et libération du tiers-monde⁸³. Plus tout que tout autre dirigeant de la *Nation*, il comprend la signification politique et religieuse de Bandung. Il multiplie dans ses sermons les références aux événements d'Asie, d'Afrique et du tiers-monde en général et souligne la parenté entre les Noirs américains et les peuples de couleur non occidentaux.

Cependant, c'est avec prudence qu'il intègre progressivement cette nouvelle thématique dans ses prises de parole, afin de ne pas donner l'impression de rompre avec le schéma traditionnel préconisé par Elijah Muhammad.

Très tôt, dès 1956, le capitaine Joseph commence à utiliser des expressions comme « Hé, y'en a pas deux comme Malcolm » et « Un prédicateur comme ça, on n'en fait plus ». Tout en prenant la précaution d'employer un ton enjoué, se moquant quasiment de Malcolm, il mettait le doigt sur une réalité indéniable : Malcolm était à part. Il avait la réputation d'être le plus intransigeant des chefs de la *Nation*, un fanatique dont la vie était consacrée au service d'Allah et empreinte d'un dévouement absolu à Elijah Muhammad. Malcolm appliquait aux fidèles de son Temple les règles les plus strictes ; il n'hésitait pas à mettre à l'amende ses plus proches lieutenants ou à exclure pour une semaine des fidèles loyaux pour la moindre infraction, telle que fumer. Il pouvait être exigeant, expliquait son lieutenant en chef James 67X Warden, car il était encore plus exigeant avec lui-même⁸⁴, ce que confirme Louis Farrakhan :

Personne ne pouvait le prendre en défaut. Il avait une intelligence brillante. Il était discipliné [...]. Je n'ai jamais vu Malcolm fumer. Je ne l'ai jamais entendu jurer. Je ne l'ai jamais vu faire de l'œil à une femme. Je ne l'ai jamais vu manger entre les repas. Il mangeait une fois par jour. Il se levait à 5 heures du matin pour dire ses prières. Je n'ai jamais vu Malcolm arriver en retard à un rendez-vous. Malcolm était réglé comme une horloge⁸⁵.

Elijah Muhammad expliquait que la Bible n'était pas un livre d'histoire, mais de prophéties. « Malcolm se voyait donc de façon biblique, raconte James 67X, non pas comme quelqu'un qui a été, mais comme quelqu'un en devenir, qui a été annoncé par une prophétie. Il se considérait comme pauvre et comme un pêcheur d'hommes. » Il ne cherchait pas de récompense financière : la fierté qu'il tirait du recrutement des milliers de « *lost-found*s » était à ses yeux une compensation suffisante⁸⁶. Cependant, James avait également compris que l'essentiel du succès de Malcolm, particulièrement à New York, « reposait sur ce qui se passait en dehors de la mosquée », c'est-à-dire sur les conditions auxquelles se heurtaient chaque jour la plupart des Noirs.

La discipline était essentielle dans le fonctionnement de la *Nation*, et toute infraction recevait un châtiment rapide. Il était demandé aux membres de rapporter aux responsables tout comportement suspect. Sous la férule d'Elijah Muhammad dans l'immédiat après-guerre, un régime disciplinaire strict avait été mis en place : par exemple, les membres ne devaient prendre qu'un seul repas par jour, habituellement en fin d'après-midi ou en début de soirée. Ceux des adeptes qui étaient considérés en surpoids ne pouvaient qu'avoir violé les

règles alimentaires de la *Nation*. Le châtement habituel consistait en l'exclusion provisoire du contrevenant qui ne pouvait plus participer aux activités du Temple. Plus sévère était la « condamnation au silence » qui interdisait non seulement la fréquentation du Temple, mais également toute relation avec les autres fidèles. Dans un sermon prononcé à Philadelphie en 1955, Malcolm avait ordonné aux dirigeants locaux d'acheter des balances pour « peser les membres » tous les lundis et tous les jeudis : « Ceux qui pèseront trop lourd auront deux semaines pour perdre dix livres ou ils seront exclus. » Malcolm savait que cette décision draconienne ne serait pas populaire : « Il vaudrait mieux que les critiques me mentionnant ne me reviennent pas aux oreilles ou j'infligerai à leurs auteurs une exclusion d'une durée indéfinie qui pourrait bien les éloigner pour de bon. S'il y en a qui veulent poser des questions ou qui pensent que je ne suis pas juste, qu'ils lèvent la main ! Personne ? Bien, c'est mieux ainsi, parce qu'autrement ils n'auraient plus leur place dans ce Temple⁸⁷. »

La sévérité de Malcolm, particulièrement vis-à-vis de ceux qui mettaient en doute l'infailibilité d'Elijah Muhammad, se manifesta à l'occasion d'un incident qui se produisit probablement en mai 1955. Alors qu'il roule en voiture dans les rues de Détroit avec un de ses hommes de confiance, Jeremiah X (qui prendra plus tard le nom de Shabazz), il croise son jeune frère Reginald, qui a été exclu de la *Nation* quelques années auparavant. Malcolm arrête la voiture et fait signe à son frère qui semble confus et débouillonné. Selon Jeremiah, Malcolm redémarre aussitôt, laissant Reginald à la dérive sur les trottoirs de la ville. Malcolm expliquera à Jeremiah X que son frère avait subi un « châtement de Dieu » pour son opposition autodestructrice à Elijah Muhammad⁸⁸.

Bien qu'à la fin de l'année 1955 et tout au long de l'année suivante, Malcolm ait réduit le nombre de ses voyages, son emploi du temps reste encore extrêmement chargé. En mai 1955, il séjourne au moins deux semaines à Lansing et à Détroit pour recruter. Au cours de l'été, des problèmes administratifs surgis au Temple de Philadelphie l'obligent de nouveau à partager son temps entre cette ville et New York. L'énergie qu'il déploie pour recruter de nouveaux membres et élargir l'implantation de la *Nation* ne faiblit pas pour autant. Rien qu'en 1955, il contribue à la création de trois nouveaux Temples : le n° 13 à Springfield (Massachusetts), le n° 14 à Hartford (Connecticut) et le n° 15 à Atlanta (Géorgie). À Springfield, il s'appuie sur une vieille connaissance, Osborne Thaxton, qu'il a converti alors qu'ils étaient en prison⁸⁹. Une femme de Hartford qui assiste à l'office de Springfield demande à Malcolm de venir à Hartford où le Temple n° 14 ne se développe pas. Elle lui demande de venir un jeudi, jour de congé traditionnel des domestiques. Malcolm passe la journée dans son appartement où elle a réuni une quinzaine de servantes, de cuisinières, de chauffeurs et de domestiques employés dans les environs d'Hartford. En quelques mois, ils sont plus de 40 nouveaux convertis à venir grossir les rangs⁹⁰.

Une telle activité évangélique a de profondes répercussions sur la culture interne de la *Nation of Islam*. Des centaines de convertis adhèrent chaque mois et des centaines de demandes d'adhésion sont reçues et traitées chaque semaine. La charge administrative s'alourdissant, les secrétaires des différents Temples doivent être formées à la gestion de ces nouvelles demandes et à l'accueil des nouveaux membres. De nouvelles équipes administratives – ministres, secrétaires, capitaines du *Fruit of Islam* et de la *Muslim Girls Training* – sont mises en place et souvent déplacées d'une ville à l'autre. Si entre 1953 et 1955, les effectifs de la *Nation* étaient passés de 1 200 à près de 6 000 membres, ils seront multipliés par dix entre 1956 et 1961 pour atteindre 50 000 à 75 000 membres. Bien qu'elle continue à recruter dans les prisons, dans les ghettos et parmi les chômeurs, la *Nation* commence à atteindre une audience plus large. Des milliers de nouveaux membres sont issus des classes moyennes et de la classe ouvrière qualifiée et bien rémunérée ; des syndicalistes adhèrent eux aussi à la *Nation*⁹¹.

Le nouvel attrait exercé par la *Nation* n'est pas étranger à la réaction des Noirs face à la « résistance massive » des Blancs du Sud à la déségrégation qui s'amorce en 1955. Le développement des *White Citizens Councils* un peu partout dans le Sud et l'assassinat de militants locaux de la NAACP et du mouvement pour les droits civiques à la fin des années 1950 persuadent une minorité d'Africains-Américains que la *Nation* a raison : les Blancs n'accorderont jamais l'égalité complète aux Noirs. Si Jim Crow ne pouvait être démantelé, alors la stratégie de la *Nation* de construire une économie et des institutions sociales noires devant l'implacable hostilité blanche prenait du sens pour beaucoup.

Sur de multiples fronts, la lutte pour les droits civiques s'intensifiait dans le pays. Le boycott des autobus de Montgomery (Alabama) en 1955-1956 mettait le mouvement des droits civiques et ses éclatants (quoique presque inconnus) jeunes dirigeants sous les feux de l'actualité. Les Noirs ne pouvaient pas comprendre pourquoi, des années après que la Cour suprême eut déclaré illégale la ségrégation sur les lignes de bus reliant les États entre eux, la loi n'était pas appliquée. À Montgomery, des milliers de travailleurs et de membres des classes moyennes noires mettaient en péril leur emploi et leur sécurité personnelle pour soutenir une lutte non-violente, dirigée par un pasteur de vingt-six ans, Martin Luther King Jr.

L'objectif de King et de la majorité des militants des droits civiques est l'intégration : ils veulent en finir avec la ségrégation qui a dramatiquement plongé les Africains-Américains dans la pauvreté et l'inégalité. Quand on lui demande de commenter les activités de King, Malcolm est assez lucide pour ne pas critiquer le boycott pour ses objectifs intégrationnistes. Il concentre au contraire ses critiques sur le gouvernement américain : « Siège du mal sous toutes ses formes [...], l'Amérique est la Babylone moderne, le lieu où les crimes, les persécutions et les injustices sont plus grands que partout ailleurs dans le monde⁹². » Évoquant le modèle de Bandung de solidarité entre l'Asie

et l'Afrique, il déclare que « sur la planète Terre tout entière les “hommes noirs” sont en train de s'unir et ont tous le même objectif à l'esprit : la destruction du “diable”⁹³ ».

Les milliers de nouvelles recrues gagnées par Malcolm et par d'autres signifient pour la *Nation* des centaines de milliers de dollars de revenus supplémentaires, grâce à la dîme exigée par l'organisation. Les membres devaient verser un minimum de 10 % de leur revenu, mais ils étaient nombreux à donner beaucoup plus. La *Nation*, sous la direction de Sharrieff, commence à acquérir des fonds de commerce dans le South Side de Chicago, tandis que les enfants adultes de Muhammad, à la demande de Malcolm, perçoivent désormais un salaire. Elijah Muhammad ne peut avoir ignoré le pouvoir grandissant de son brillant protégé. Les nouveaux temples avaient besoin que soient formés des ministres du culte. Malcolm étant personnellement responsable de la création de quatre nouveaux temples et de la redynamisation de ceux de Philadelphie et New York, il gère directement ou influence la sélection du personnel. Aucun prédicateur n'a joui auparavant d'une telle autorité. C'est probablement pour ces raisons qu'en 1956, Chicago ordonne aux ministres du culte d'enregistrer leurs sermons hebdomadaires et d'envoyer les cassettes au quartier général. Elijah ou ses collègues peuvent ainsi contrôler leur contenu et s'assurer qu'aucune déviation du dogme ne se produit. Cette décision coïncide avec la nouvelle attitude manifestée par Muhammad à l'égard de Malcolm, sans doute afin de modérer la place croissante occupée par son jeune prédicateur. Désormais, lorsque Malcolm rend visite à Muhammad dans sa maison de Hyde Park, il se voit formuler diverses critiques⁹⁴.

Ces critiques produisent des résultats : Malcolm diminue la fréquence endiablée de ses voyages. Cependant, malgré cette réduction de ses déplacements, il est sur la route au moins pendant quatre mois sur les douze entre la mi-1956 et la mi-1957. Si son message fondamental comporte peu de déviations importantes par rapport aux consignes d'Elijah, les retranscriptions des informateurs du FBI révèlent une charge politique considérable dans les arguments que développe Malcolm contre le racisme blanc, un aspect largement absent des palinodies d'Elijah Muhammad.

Fin 1955, le Temple de Harlem voit ses effectifs passer de quelques dizaines à 227 membres « dûment inscrits » ; ce sont soit des convertis, soit des personnes ayant envoyé un bulletin d'adhésion. Un fonctionnement administratif efficace a été rétabli tandis que les adhérents participent en général à l'office du lundi et de façon irrégulière aux autres activités ; seuls 75 d'entre eux sont considérés comme des « membres actifs » qui assistent à toutes les réunions du *Fruit of Islam* ou de la *Muslim Girls Training*, à toutes les conférences ou à tous les services, qui sont volontaires pour des tâches particulières et qui cotisent régulièrement. Bien qu'il continue à être régulièrement en déplacement pendant des semaines, Malcolm s'efforce de continuer à participer aux décisions concernant les affaires économiques,

s'appuyant sur Joseph pour tout ce qui touche au maintien de la discipline et au développement du temple. Cependant, de temps à autre, les deux hommes se rendent ensemble dans des villes proches où de nouveaux temples ont été fondés afin de superviser la formation et la sélection des capitaines.

Étant donné la légendaire sévérité de Malcolm, la culture punitive de la *Nation* et la tension qui couvait dans ses relations avec Joseph autour des questions financières et de direction, il est surprenant que l'opposition entre les deux hommes ait mis si longtemps à se manifester. C'est en 1956 que leur partenariat productif finit par se rompre. Les raisons précises de cette rupture demeurent l'objet de discussions. Certains pensent que Malcolm avait bloqué l'accession de Joseph au poste de capitaine suprême de la *Nation*⁹⁵. D'autres rejettent la responsabilité de la rupture sur Joseph, l'accusant d'avoir omis de rapporter à Malcolm une rumeur préjudiciable qui circulait sur Elijah Muhammad⁹⁶. En quelques mois, leur association fraternelle a tourné à l'aigre et Joseph en est venu à haïr Malcolm.

En septembre 1956, Joseph est accusé de battre sa femme et Malcolm, à la fois juge et juré, instruit son procès devant les membres du Temple. Avant de soulever cette affaire, Malcolm en avait déjà mené à bien plusieurs. Le frère Adam et la sœur Naomi, qui avaient reconnu avoir commis le péché de fornication, avaient été bannis pour cinq ans. À propos de la sœur Eunice, qui avait rejoint la *Nation* alors qu'elle était encore une enfant, et qui était accusée d'adultère, Malcolm fait observer que son mari est un musulman « déclaré », un homme qui « est en prison ». « Que penses-tu qu'il ressent ? », demande-t-il. Après avoir écouté la réponse d'Eunice, Malcolm lui inflige froidement sa version de la justice :

sœur, je n'ai pas d'autre choix que de t'exclure pour cinq années de la *Nation of Islam*. Je te conseille de les mettre à profit pour jeûner et prier Allah, pour lui demander pardon et pour demander pardon à ton mari. [...] Je ne peux en aucune façon t'exprimer de la sympathie, de la pitié ou un tout autre sentiment, parce que tu aurais dû être plus avisée⁹⁷.

Lorsque Joseph se lève, Malcolm déclare avec sévérité : « Ceci est le jour de la révélation des vices » et s'adresse ensuite à lui : « Tu es accusé d'avoir levé la main sur ta femme. Coupable ou non coupable ? » Joseph répond sèchement : « Coupable. » Malcolm prononce alors la sentence : Joseph a été convaincu d'un délit de « classe F », ce qui signifie qu'il ne peut plus être considéré comme un homme de bonne réputation. Pendant les trois mois suivants, Joseph est dégradé de son rang dans le *Fruit* et interdit de toute fonction au sein du Temple ; il lui est même interdit d'adresser la parole aux autres fidèles, à l'exception des responsables. Malcolm s'empare du déshonneur de Joseph pour instruire sa congrégation des règles qu'il veut voir respectées :

Frère, tu connais les lois de l'islam. Tu les enseignes. Tu les as

enseignées. Tu as été le capitaine du *Fruit* à Boston, tu en as été le capitaine à Philadelphie et tu en étais le capitaine ici même [...]. Tu sais aussi bien que moi, et sans doute mieux que la plupart des frères ici présents, qu'un frère qui lève la main sur sa femme [...], si cela vient à ma connaissance, se verra infliger 90 jours d'exclusion hors du Temple de l'Islam. [...] J'espère qu'Allah te bénira, et je prie pour cela, pour que tu restes fort afin de revenir au sein du Temple de l'Islam et faire du bon travail pour Allah et pour son message⁹⁸.

Après avoir décliné l'offre de prendre la parole pour sa défense, Joseph reçoit l'ordre de quitter la pièce. Malcolm informe alors les membres du Temple que l'accusation de maltraitance de sa compagne avait été lancée huit mois auparavant – ce qui voulait dire que le dossier était connu du Messenger lui-même et que cela avait retardé la décision. Puis, Malcolm se lance dans une vigoureuse défense de Joseph : « Beaucoup d'entre vous peuvent ne pas l'aimer. Beaucoup d'entre vous ont des griefs contre lui. [...] Mais beaucoup d'entre vous ne feraient pas les sacrifices qu'il a accepté de faire. » Indubitablement, Joseph est « un bon frère », mais pendant les trois prochains mois, il sera traité comme un proscrit. Et, ajoute Malcolm, « tous ceux qui le suivront seront exclus⁹⁹ ».

Le FBI observait avec intérêt ces conflits internes. Le 23 octobre, le bureau de New York rapportait au directeur que Joseph Gravitt avait perdu son poste de capitaine du *Fruit* du Temple n° 7, mais qu'il avait été autorisé à conserver son poste de cuisinier de nuit au restaurant du Temple¹⁰⁰. Un second rapport, daté du 12 décembre, indiquait que Gravitt restait suspendu : si l'information est exacte, la période de 90 jours que Malcolm avait fixée avait été dépassée. Lors de la célébration à Chicago du Jour du Sauveur, fin février 1957, Joseph avait été pleinement restauré dans ses fonctions¹⁰¹. Toutefois, l'expérience du bannissement lui laissa probablement un profond sentiment d'humiliation et de déclassement. Il n'était plus dorénavant, du moins dans l'enceinte du Temple, le partenaire de Malcolm et son égal ; il était son subordonné, un travailleur acharné, certes, mais un lieutenant imparfait qui s'était avéré incapable de se conformer aux règles de haute moralité de Malcolm.

Alors que la colère grandit chez Joseph, Malcolm demeure insatisfait de la lente croissance du Temple n° 7 de Harlem. Il lance ses filets en direction de l'Église baptiste abyssinienne et recrute quelques membres dans la puissante Église baptiste de Powell. Les minuscules Églises pentecôtistes dont les membres sont des ouvriers noirs constituent le terrain où la pêche est la plus proluxe¹⁰². Malcolm avait certainement remarqué que les institutions les plus fréquentées de Harlem étaient celles qui étaient engagées dans la défense des droits civiques, du droit de vote et pour les réformes sociales. La culture de la *Nation of Islam* était tournée vers l'intérieur, afin de rejeter le « démon » et son œuvre. Cependant, si ni le paradis ni l'enfer n'existaient, ainsi que l'enseignait Elijah Muhammad, et que l'« enfer » pour le Noir était ici, aux

États-Unis, les musulmans n'avaient-ils pas l'obligation de mener le *jihad* ?

Malgré l'absence d'une discrimination légale de type Jim Crow, New York était toujours, au milieu des années 1950, une ville fortement ségréguée, ainsi que l'observait le *New York Times* : « Il y a ici une brutale discrimination contre les Noirs et par mains aspects ils sont la classe opprimée de cette ville. » La règle était que les Noirs étaient exclus du logement privé et entassés dans des ghettos comme Harlem. L'implantation des écoles publiques destinait la plupart de leurs enfants à une éducation de qualité inférieure et les brutalités policières envers les Noirs étaient monnaie courante¹⁰³. Pour que la *Nation* accède à un auditoire de masse, Malcolm devait évoquer directement ces questions. Comme Powell et d'autres pasteurs politiques, il lui fallait quitter son sanctuaire et changer sa perspective pour aller au-delà du simple recrutement de fidèles. Il lui fallait se saisir des situations concrètes vécues par les Africains-Américains dans le monde réel.

Bien qu'il ne le sache pas encore, la carrière de Malcolm comme dirigeant national du mouvement pour les droits civiques commence en cette fin d'après-midi du 26 avril 1957, près du carrefour de Lenox Avenue et de la 125^e Rue, en plein cœur de Harlem. Alors qu'à la suite d'une altercation au niveau du 120 de la 126^e Rue Ouest, deux policiers procèdent à l'arrestation d'un homme noir, Reese V. Poe, en le tabassant à coups de matraque, trois hommes noirs tentent d'intervenir : Frankie Lee Potts, âgé de vingt-trois ans, Lypsie Tall, vingt-huit ans, et Johnson X Hinton, trente-deux ans ; ces deux derniers étant des membres du Temple n° 7. Les trois hommes hurlent : « On n'est pas en Alabama ici. On est à New York ! » Ripostant à ce qu'il considère comme une provocation, un des policiers tente alors d'appréhender Hinton, pour refus de circuler et résistance à arrestation. Il frappe violemment Hinton au visage et sur la tête ; les chirurgiens diagnostiqueront des lacérations du cuir chevelu, une commotion cérébrale et une hémorragie sous-durale. Les trois musulmans seront finalement arrêtés et emmenés au commissariat du 28^e district.

Une femme ayant assisté à l'agression se précipite au restaurant de la *Nation* situé à quelques blocs d'immeubles de là¹⁰⁴. Le capitaine Joseph mobilise rapidement des membres par téléphone et au crépuscule, Malcolm et un petit groupe de *Muslims* prennent la direction du commissariat où ils demandent à voir le frère Johnson. Au début, l'officier de permanence nie la présence de *Muslims* dans les lieux. Mais alors que la foule en colère enfle pour atteindre environ 500 Harlémites, la police change d'avis et Malcolm est autorisé à parler brièvement avec Johnson. Malgré la douleur et la désorientation, Hinton explique que quand il était arrivé au poste de police et qu'il avait voulu s'agenouiller pour prier, un policier l'avait frappé à coups de matraque sur la bouche et sur les tibias. Malcolm ayant rapidement pris conscience de l'état de Hinton, il demande à ce qu'il soit traité adéquatement. La police cède et Hinton est transporté en ambulance à l'hôpital de Harlem¹⁰⁵ ; l'ambulance est suivie par une centaine de musulmans qui marchent en rang

serré vers le nord de Lenox Avenue. Malcolm savait parfaitement quel effet produirait pareille manifestation sur l'artère la plus fréquentée de Harlem¹⁰⁶. Alors que Hinton reçoit des soins, la foule atteint environ 2 000 personnes. Inquiète, la police de New York mobilise tous les effectifs « disponibles ». Puis, bizarrement, l'hôpital laisse sortir Johnson X Hinton pour qu'il soit remis en cellule au poste de police du 28^e district. Les manifestants de plus en plus en colère retournent devant le commissariat en passant cette fois par la 125^e Rue Ouest, la principale rue commerçante de Harlem. En une heure, au moins 4 000 personnes se pressent devant le poste et la confrontation semble inévitable¹⁰⁷.

Lorsque Malcolm pénètre à nouveau dans le commissariat, il est minuit passé. Accompagné de l'avocat harlémite, Charles J. Beavers, qui obtient la remise en liberté sous caution de Potts et de Tall, il demande à voir Hinton. La police accède à sa demande, mais refuse catégoriquement que Hinton retourne à l'hôpital, arguant du fait qu'il doit rester en prison toute la nuit pour être présenté le lendemain au tribunal. Vers 2 heures 30 du matin, en compagnie des milliers de Harlémites en colère rassemblés devant le commissariat, Malcolm se rend compte de l'impasse dans laquelle ils sont. Afin de montrer à la police son autorité, il sort du poste et fait un signe de la main à son groupe du *Fruit of Islam*. Aussitôt, le groupe s'éloigne en silence avec l'ordre de se retrouver au restaurant de la *Nation* à 4 heures du matin. Suivant leur direction, les manifestants se dispersent en quelques minutes.

La police n'avait jamais rien vu de tel. Un policier stupéfait, hésitant devant l'explication à donner, devait admettre devant James Hicks, le rédacteur en chef de l'*Amsterdam News*¹⁰⁸, qu'« aucun homme ne devrait avoir autant de pouvoir¹⁰⁹ ».

Le lendemain matin, bien que la *Nation* ait versé une caution de 2 500 dollars, la police refuse toujours de libérer Hinton et de le remettre à son avocat ou à Malcolm. Alors qu'il saigne toujours et qu'il est désorienté, Hinton est jeté dans la rue devant le tribunal. Les hommes de Malcolm le conduisent alors au Sydenham Hospital de Harlem, où les médecins estiment qu'il a une chance sur deux de survivre. Le lendemain, un groupe de plus 400 musulmans et d'Harlémites se rassemble pour un piquet dans le petit parc en face de l'hôpital. Des membres de la *Nation* de Boston, de Washington, de Baltimore, de Hartford et d'autres villes ont fait le voyage pour participer au rassemblement. Au cours d'une réunion avec une délégation de la police, Malcolm donne clairement la position de la *Nation* :

Nous ne cherchons pas les problèmes [...]. Nous n'avons ni couteaux, ni armes à feu. Mais nous avons appris que lorsque quelqu'un trouve quelque chose qui vaille la peine de se créer des problèmes, alors il doit être prêt à mourir, ici et maintenant, pour cette chose-là.

Comme le note James Hicks, « bien qu'ils soient déterminés dans leur

protestation, ils étaient en ordre comme un bataillon de marines¹¹⁰ ».

Les trois hommes qui avaient été arrêtés seront acquittés. Johnson X Hinton et les musulmans entameront des poursuites contre la police de New York qui se termineront par la condamnation de celle-ci à verser plus de 70 000 dollars à la *Nation*. Il s'agit là du plus important jugement contre la brutalité policière qu'un jury n'ait jamais rendu à New York¹¹¹.

Mais l'événement avait aussi mis en marche les forces qui culmineront avec l'inévitable rupture de Malcolm avec la *Nation of Islam*. Elijah Muhammad ne pouvait maintenir son autorité personnelle qu'en obligeant ses partisans à rester en dehors du monde réel et Malcolm savait que l'avenir de la *Nation* dépendait de son immersion dans les luttes de la communauté noire pour son existence quotidienne. L'action évangélique de Malcolm avait permis le développement de la *Nation* qui avait acquis une influence plus importante, mais elle l'avait contrainte à prendre en compte de façon nouvelle les problèmes des Américains noirs non-musulmans. En définitive, il allait être amené à choisir : rester loyal à Elijah Muhammad, ou être « aux côtés de [s]on peuple¹¹² ».

1. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 197-198.

2. Dannin, *Black Pilgrimage to Mecca*, p. 170.

3. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 196-197.

4. *Ibid.*, p. 198-200

5. MX FBI, Memo, Detroit Office, 16 mars 1954.

6. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 201-202.

7. *Ibid.*, p. 203-204.

8. Ismail al-Faruqi cité dans Larry Poston, *Islamic Da'wah in the West : Muslim Missionaries and the Dynamics of Conversion to Islam*, New York, Oxford University Press, 1992, p. 6.

9. FBI, Joseph Gravitt (également connu sous le nom de capitaine Joseph et Yusuf Shah) dossier, St. Louis, Missouri Office, 17 janvier, 1955 ; Robert L. Jenkins, « (Captain) Joseph X Gravitt (Yusuf Shah) », dans Jenkins (éd.), *Malcolm X Encyclopedia*, p. 243-46. Voir également Karl Evanzz, *The Judas Factor* ; Collins, *Seventh Child*, p. 137.

10. Ferruccio Gambino, « The transgression of a laborer : Malcolm X in the wilderness of America », *Radical History*, vol. 55, hiver 1993, p. 7-31.

11. MX FBI, Memo, Detroit Office, 16 mars 1954 ; « Wood Workers » *Time*, 20 juillet 1936.

12. Gambino, « The transgression of a laborer », p. 22.

13. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 204.

14. *Ibid.*, p. 205.

15. « The Commonwealth of Massachusetts Parole Board Certification of Discharge, Malcolm Little #8077 », dossier pénitentiaire de Malcolm Little ; MX FBI, Summary Report, Detroit Office, 16 mars 1954, p. 4.

16. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 206-207.

17. MX FBI, Memo, New York Office, 24 janvier 1955.

18. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 205.

19. MX FBI, Memo, Philadelphia Office, 30 avril 1954.

20. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 208-209.

21. *Ibid.*, p. 216.

22. MX FBI, Summary Report, New York Office, 7 septembre 1954, page de titre.

23. *Ibid.*, p. 3.
24. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 217-218.
25. MX FBI, Memo, Philadelphia Office, 30 avril 1954 ; MX FBI, Memo, Philadelphia Office, 23 août 1954.
26. Sharron Y. Herron, « Raymond Sharrieff », dans Jenkins (éd.), *Malcolm X Encyclopedia*, p. 503-504. Voir également Claude Andrew Clegg III, *An Original Man : The Life and Times of Elijah Muhammad*, New York, St. Martin's, 1997.
27. Evanzz, *The Messenger*, p. 162.
28. FBI-Gravitt, Summary Report, Philadelphia Office, 19 novembre 1954.
29. *Ibid.* ; MX FBI, Memo, Philadelphia Office, 23 août 1954.
30. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 219.
31. MX FBI, Memo, Philadelphia Office, 30 avril 1954 ; MX FBI, Memo, Philadelphia Office, 23 août 1955.
32. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 221-222.
33. Voir par exemple « 50 called on rubbish : Harlem tenants summoned for tossing refuse from windows », *New York Times*, 1^{er} mai 1954 et « 93 Face rubbish charges », *New York Times*, 12 mai 1954.
34. « Tuberculosis death rate here declines 12 percent from the level of a year ago », *New York Times*, 10 juin 1954.
35. Alphonso Pinkney et Roger Woock, *Poverty and Politics in Harlem*, New Haven, College and University Press Services, 1970, p. 27.
36. Layhmond Robinson Jr., « Our changing city : Harlem now on the upswing », *New York Times*, 8 juillet 1955.
37. NdT : Désigne la pratique de la ségrégation et la discrimination selon les « lois » Jim Crow.
38. « Boycott of banks slated in Harlem », *New York Times*, 5 mars 1955.
39. NdT : Terme désignant les démocrates du Sud, partisans de la ségrégation.
40. « G.O.P. appeal in Harlem », *New York Times*, 18 octobre 1956 ; « Powell sees shift of Negroes to G.O.P. », *New York Times*, 7 novembre 1956.
41. « 10 000 in Harlem protest verdict », *New York Times*, 26 septembre 1955.
42. Turner, *Islam in the African-American Experience*, p. 135.
43. *Ibid.*
44. Dannin, *Black Pilgrimage to Islam*, p. 58.
45. *Ibid.*, p. 61, 112.
46. MX FBI, Memo, New York Office, 28 janvier 1955.
47. MX FBI, Summary Report, 23 mai 1955, p. 25 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 23 avril 1957, p. 22.
48. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 9 juin 1955.
49. FBI-Gravitt, Memo, New York Office, 7 janvier 1955.
50. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 9 juin 1955.
51. MX FBI, Memo, New York Office, date illisible (aux alentours de la mi-1955). Sur la base d'une surveillance renforcée de Malcolm X durant les cinq premiers mois de 1955, le FBI avertit le secrétariat de J. Edgar Hoover : « À la lumière de son adhésion ancienne et active au MCI et de sa position de ministre du culte du MCI, ainsi que de ses discours et déclarations contre le gouvernement américain, il est fort probable qu'il pourrait commettre des actions hostiles contre la défense nationale et la sécurité publique en cas de situation d'urgence. »
52. MX FBI, Summary Report, New York Office, 31 janvier 1956, p. 33-34.
53. MX FBI, Summary Report, New York Office, 23 mai 1955, p. 23-24.
54. Curtis Austin, « Louis Farrakhan », dans Jenkins (éd.), *Malcolm X Encyclopedia*, p. 218-219.
55. Louis Farrakhan, « The murder of Malcolm X and its effects on Black America – Twenty-five years later », conférence donnée au Malcolm X College, Chicago, 21 février 1990. Texte du discours en possession de l'auteur.
56. Evanzz, *The Messenger*, p. 168.

57. Entretien avec Louis Farrakhan (également connu sous le nom de Louis X Walcott), 27 décembre 2007 ; Farrakhan, « The murder of Malcolm X and its effects on Black America ».
58. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
59. *Ibid.*
60. *Ibid.*
61. Farrakhan, « The murder of Malcolm X and its effects on Black America ».
62. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
63. Evanzz, *The Messenger*, p. 168-169.
64. Entretiens avec James 67X Warden, 24 juillet 2007 et 1^{er} août 2007.
65. MX FBI, Summary Report, New York Office, 31 janvier 1956, p. 18.
66. *Ibid.*, p. 6-7.
67. NdT : *Dozens* : Joutes verbales publiques opposant deux protagonistes qui se lancent des invectives. Propres à la communauté afro-américaine, ces duels semblent trouver leur origine dans le simulacre de ce que les Noirs auraient aimé pouvoir dire à leurs maîtres Blancs dans l'Amérique blanche d'autrefois.
68. *Ibid.*, p. 7.
69. *Ibid.*, p. 10.
70. *Ibid.*, p. 22
71. *Ibid.*, p. 11.
72. *Ibid.*, p. 33-34.
73. Voir Yvonne Haddad et Jane Smith, *Mission to America : Five Islamic Sectarian Communities in North America*, Gainesville, University Press of Florida, 1993, p. 49-78.
74. *Ibid.*, p. 252.
75. Frederick Mathewson Denny, *An Introduction to Islam*, New York, Macmillan, 1985, p. 105.
76. *Ibid.*, p. 237.
77. Hamid Enayat, *Modern Islamic Political Thought*, Londres, I. B. Taurus, 1982, p. 22, 26-27.
78. *Ibid.*, p. 23.
79. Dannin, *Black Pilgrimage to Islam*, p. 274-275.
80. George McTurnan Kahin, *The Asian-African Conference : Bandung, Indonesia, April 1955*, Ithaca, Cornell University Press, 1956, p. 39.
81. *Ibid.*, p. 81. Voir Liz Mazucci, « Going back to our own : Interpreting Malcolm X's transition from "Black Asiatic" to "Afro-American" », *Souls*, vol. 7, n° 1, hiver 2005, p. 66-83.
82. MX FBI, Memo, New York Office, 23 mai 1955.
83. Melani McAlister, « One Black Allah : The Middle East in the cultural politics of African American liberation, 1955-1970 », *American Quarterly*, vol. 51, n° 3, 1999, p. 631.
84. Entretien avec James 67X Warden, 24 juillet 2007.
85. Farrakhan, « The murder of Malcolm X and its effects on Black America ».
86. Entretien avec James 67X Warden, 24 juillet 2007.
87. MX FBI, Summary Report, New York Office, 31 janvier 1956, p. 10.
88. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 88. DeCaro a interviewé Jeremiah Shabazz à Philadelphie le 17 mai 1993.
89. *Ibid.*, p. 109.
90. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 226.
91. *Ibid.*, p. 229.
92. MX FBI, Memo, New York Office to the Director, non daté.
93. *Ibid.*
94. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 226-227.
95. Collins, *Seventh Child*, p. 137.
96. Voir Evanzz, *The Judas Factor*, p. 184-185.
97. Restr transcription d'un enregistrement audio. Procès disciplinaires dirigés par Malcolm X au Temple N° 7 de la Nation, Harlem, mi-septembre 1956. L'enregistrement a été fourni par la *Nation of Islam* et Akbar Muhammad.

98. *Ibid.*

99. *Ibid.*

100. FBI-Gravitt, Memo, New York Office, 12 décembre, 1956.

101. FBI-Gravitt, Memo, New York Office, 23 octobre 1956.

102. Collins, *Seventh Child*, p. 104.

103. Tillman Durdin, « Barriers for Negro here still high despite gains », *New York Times*, 23 avril 1956.

104. James Hicks, « Riot threat as cops beat Muslim : “God’s angry men” tangle with police », *Amsterdam News*, 4 mai 1957 ; Evelyn Cunningham, « Moslems, cops battle in Harlem », *Pittsburgh Courier*, 4 mai 1957.

105. Hicks, « Riot threat as cops beat Muslim ».

106. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 238-239.

107. Hicks, « Riot threat as cops beat Muslim » ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 112-113.

108. NdT : Hebdomadaire de la communauté noire de New York. Créé en 1909, son tirage atteignait 100 000 exemplaires dans les années 1940.

109. Hicks, « Riot threat as cops beat Muslim ».

110. *Ibid.* ; « 400 march to score police in Harlem », *New York Times*, 29 avril 1957.

111. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 239 ; « Moslem announces \$Million N.Y. suit », *Pittsburgh Courier*, 9 novembre 1957. Une grande plaque d’argent avait été apposée sur le crâne de Hinton pour obturer l’ouverture provoquée par les coups de la police. Hinton est resté handicapé.

112. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 113.

5. « Frère, un ministre du culte doit être marié » (mai 1957-mars 1959)

L'affaire Johnson Hilton avait fait connaître la *Nation of Islam* à des centaines de milliers de Noirs, et Malcolm en tira rapidement avantage. Publiant désormais une rubrique régulière, « Les hommes de Dieu en colère », dans l'*Amsterdam News* où il défend les conceptions de la *Nation*, il s'attelle à mieux faire connaître le message de la secte. Elijah Muhammad, explique Malcolm dans un article, est « le Moïse de notre temps, celui qui [...] demande à Dieu [...] de détruire cette race maudite et leur empire d'esclaves fait de fléaux tels que le cancer, la polio [et] les maladies cardiaques¹ ».

Motivés par l'affaire Hinton ou simples curieux, des centaines de Noirs commencent à fréquenter le Temple pour écouter les sermons. Au lieu de s'adresser aux convertis, Malcolm s'efforce de transmettre un message populaire et il est rare qu'il ne donne pas pleine satisfaction à son auditoire². Il introduit peu à peu dans ses discours une vision globale des événements, liant les situations et les objectifs des peuples opprimés dans le monde à ceux des Noirs d'Amérique. Le 21 juin, il prononce un sermon au Temple n° 7 qui lie Bandung et son message de solidarité du tiers-monde à la vision apocalyptique d'Elijah Muhammad :

Qui est l'Homme originel³ ? [...] C'est l'homme noir asiatique [...]. L'homme brun, rouge et jaune et l'homme noir sont onze fois plus nombreux que l'homme blanc. Et l'homme blanc le sait. Si jamais nous allions tous réclamer ce que l'homme blanc nous a pris, les Blancs n'auraient aucune chance. Sommes-nous si aveugles que nous ne pouvons pas voir combien notre peuple, tout notre peuple, a cruellement besoin d'unité. L'honorable Elijah Muhammad est là pour nous unir. Et ce jour est proche. Aux Nations unies, il y a une alliance de nations qu'on appelle le bloc Afrique-Asie. Dans ce bloc, il y a quelques-uns des pays noirs de cette terre. Ils deviennent plus forts et c'est une preuve de plus que les hommes noirs commencent à comprendre la force que constitue leur nombre⁴.

À l'été 1957, à l'occasion de ses tournées de conférences qui ont pour objectif de consolider l'assise de la *Nation*, Malcolm occupe une place de plus en plus importante. Il est demandé un peu partout. En juillet, le Temple n° 7 organise dans un dancing de Harlem, le Park Palace, un énorme événement, la Fête des disciples de Muhammad le Messenger. Plus de 2 000 personnes participent à la réunion, notamment Rafik Asha, le chef de la délégation syrienne à l'ONU, et Ahmad Zaki el-Barail, l'attaché d'ambassade égyptien⁵. La présence de diplomates musulmans montre que les efforts déployés de

longue date par Elijah Muhammad pour asseoir sa légitimité dans le monde musulman sont couronnés de succès. Le principal orateur de la réunion n'est pas Malcolm, mais Wallace Muhammad. Né le 30 octobre 1933, il est alors âgé de vingt-quatre ans. Septième enfant de Clara et Elijah, Wallace est ministre-assistant du Temple de Chicago. Sa présence à New York prend un sens particulier. Avait appris l'arabe durant son adolescence, il éprouve durant les années 1950 un grand trouble devant les incohérences qu'il constate entre les enseignements de son père et les principes classiques de l'islam ; il se réjouit donc de la possibilité de s'adresser à des représentants de pays musulmans. Il est probable qu'il ait fait part de ses doutes à Malcolm. Il est certain, en revanche, que cet événement scelle l'étroite relation que unit les deux jeunes hommes.

En août, Malcolm franchit un grand pas pour attirer dans les rangs de la *Nation* une génération plus âgée d'habitants de Harlem, à l'occasion d'un festival organisé en l'honneur de Marcus Garvey par un comité de militants de Harlem, comprenant notamment l'*African Nationalist Movement* de James Lawson et l'*United African Nationalist Movement*. Une immense tribune est dressée, sur laquelle s'aligne un nombre impressionnant d'orateurs⁶. Malcolm accapare l'événement sans la moindre hésitation. « Un tribun musulman a électrisé la foule rassemblée pour Garvey », titrera le journal local qui note que, « le fougueux M. X [...] a attaqué la race blanche, laquelle est jugée “responsable de la détresse de ceux qu'on appelle en Amérique les Nègres”, et condamné les dirigeants politiques et religieux nègres comme n'étant rien d'autre que “les marionnettes de l'homme blanc”⁷ ». Si son attitude courageuse devant le commissariat lui a valu le respect, c'est avec le discours prononcé à l'occasion de ce rassemblement qu'il rallie des centaines d'anciens garveyistes à sa cause.

Tout en stimulant les adhésions à la *Nation*, l'ascension de Malcolm et la croissance de la secte attirent également l'attention des autorités fédérales et locales. À la suite du passage à tabac de Hinton, le *Bureau of Special Services and Investigation* (BOSS ou BOSSI) commence à s'intéresser sérieusement aux activités de la *Nation*. Unité d'élite chargée de la sécurité des dignitaires et des personnalités qui séjournent en ville, le BOSS est également engagé dans des activités clandestines comme les écoutes téléphoniques et l'infiltration des organisations considérées comme subversives. Le 15 mai 1957, l'inspecteur de police en chef de la ville de New York, Thomas A. Nielson, demande des informations sur Malcolm. Il adresse ainsi des télégrammes et des lettres à la police de Détroit, à la commission des libérations conditionnelles du Michigan, aux chefs de la police de Dedham et de Milton (Massachusetts), à celui de Lansing (Michigan), ainsi qu'au directeur du pénitencier de Concord. À chacun d'entre eux, Nielson demande « le dossier criminel complet avec photo et description précises⁸ ». La police de New York commence également (ou renforce) la surveillance de Malcolm lors des réunions publiques de la *Nation*.

À la fin de l'été, Elijah Muhammad autorise Malcolm à prononcer une série de conférences au Temple n° 1 de Détroit, qui a été réinstallé dans des locaux bien plus grands, au 5 410 John C. Lodge Street. Ces quatre semaines de conférences suscitent un tel intérêt que le *Pittsburgh Courier*, un journal noir parmi les plus importants du pays, se décide à publier une interview de Malcolm, interview dans laquelle ce dernier dénonce l'administration Eisenhower, et en particulier son incapacité à mettre en œuvre la déségrégation des écoles publiques dans le Sud.

La racine du problème et le centre de l'arène se trouvent à Washington, là où les « magiciens du pharaon » des Temps modernes jouent une vaste comédie, bernant ceux qu'on appelle les Nègres en prétendant ne pas être d'accord entre eux.

Le plus coupable de tous, déclarait Malcolm, c'est le « maître-magicien », c'est-à-dire Eisenhower lui-même, « trop occupé à jouer au golf pour pouvoir s'exprimer et qui, avec la maîtrise du temps consommée d'un général en chef, prend toujours la parole lorsqu'il est trop tard ». Contrairement à Elijah Muhammad qui après son séjour en prison ne critiquait que rarement le gouvernement et ne citait presque jamais de responsables publics, Malcolm parlait franchement et citait des noms.

Pour Malcolm, les conférences à Détroit sont l'occasion d'un retour chez lui longtemps attendu. Grâce à sa famille et à ses amis, le remarquable parcours de Malcolm, passé de la délinquance aux responsabilités publiques, était connu dans tout le Détroit noir. Le journaliste du *Los Angeles Dispatch* qui couvre le discours de Malcolm le 10 août 1957 notait que « plus de 4 000 personnes, musulmans et non-musulmans, ont rempli le Temple de l'Islam de Muhammad à Détroit pour pouvoir écouter le jeune Malcolm X ». Le journal cite Malcolm décrivant la place des Noirs américains dans le système politique comme étant « aussi stratégique qu'exceptionnelle » :

Bien que les Noirs soient privés de l'essentiel de leurs droits de vote, la masse diluée de leurs voix modifiera les rapports de forces à l'élection présidentielle et aux autres scrutins. Quels seraient le rôle et la place du Noir s'il avait pleinement le droit de vote ? [...] Il n'est donc pas étonnant que la lutte des Noirs pour la liberté et l'égalité des droits fasse tellement peur. [...] Si les dirigeants actuels de ceux qu'on appelle les Noirs américains ne s'unissent pas au plus vite pour prendre des positions fermes autour de mesures décisives afin de mettre fin sur le champ aux brutales atrocités commises chaque jour contre notre peuple ; et si la prétendue intelligentsia noire, ses intellectuels et ses éducateurs noirs, ne veut pas s'unir pour contribuer à changer cette situation abominable et avilissante, alors l'homme de la rue prendra les choses en main¹⁰.

Cette déclaration est extraordinaire à plus d'un titre. D'abord, Malcolm

anticipe l'élection présidentielle de 1960 que Kennedy remporte de justesse en recueillant 72 % du vote noir. Des années avant l'adoption en 1965 du *Voting Rights Act*, Malcolm lie le mouvement général de l'émancipation des Africains-Américains à la lutte pour l'inscription sur les listes électorales et pour l'éducation. Des années avant Martin Luther King, Malcolm comprend le pouvoir potentiel que détient le vote noir. Ensuite, il propose une large coalition incluant les organisations pour les droits civiques et d'autres groupes – parmi lesquels, vraisemblablement, la *Nation of Islam* – pour prendre en charge les problèmes des Noirs. Troisièmement, la dernière phrase du passage cité contient un sévère avertissement à l'intelligentsia et à la classe moyenne noire : les masses noires défavorisées pourraient bien, par impatience ou par désespoir, se soulever violemment. Ce thème devient l'argument principal de la plus fameuse allocution de Malcolm, son « Message to the grassroots » [Message à la base], qu'il prononce à Détroit le 10 novembre 1963. Ces propos anticipent également son discours du 3 avril 1964, « Le bulletin de vote ou le fusil » qui envisageait une révolution sans effusion de sang dirigée par les Noirs à travers l'exercice de leurs droits démocratiques électoraux.

Le plus paradoxal avec cette déclaration du 10 août 1957, c'est que la *Nation* s'opposait alors fermement à tout engagement politique de ses membres et même à leur inscription sur les listes électorales. Il est en effet très étrange de constater que bien qu'elle ait été organisée pour atteindre le pouvoir, le cœur de sa philosophie était apolitique. Les fidèles n'étaient jamais encouragés à participer aux manifestations pour les droits civiques ou à troubler l'ordre public par la désobéissance civile. Ils étaient loin d'être des « révolutionnaires¹¹ ». Une partie de l'explication est peut-être à chercher dans l'influence grandissante du membre du Congrès Powell sur Malcolm. Le bloc électoral formé par les 15 000 voix « abyssiniennes » montrait la force que pouvait avoir une seule organisation noire dans le contexte politique turbulent de New York. Malcolm a bien pu s'appuyer sur ce constat pour tenter de changer les positions antipolitiques rigides d'Elijah Muhammad.

Enfin, la fluidité de son discours démontrait l'assurance croissante que prenait Malcolm dans ses prises de parole. Alors qu'il parle officiellement sous l'égide de la *Nation*, ses préoccupations et son style sont profondément séculiers : Malcolm ne se considère désormais plus exclusivement comme un prédicateur de la *Nation*, mais aussi comme quelqu'un qui intervient dans les affaires politiques noires.

Le FBI, bien entendu, suivait attentivement ses discours. Un de ses espions informa le Bureau qu'en septembre Malcolm avait été nommé ministre du culte du Temple de Détroit. L'informateur ajoutait : « À Détroit, Little est apprécié et les réunions où il prend la parole sont très fréquentées. » Deux mois plus tard, Wilfred X Little devient le dirigeant du Temple n° 1¹². L'*Amsterdam News*, qui suit également Malcolm dans sa tournée dans le Midwest, rapporte qu'il avait connu « un grand succès avec le public de

Détroit¹³ ». Dans cette ville, ses conférences « faisaient le plein » et, ainsi que le notait le journal, son action évangélique avait permis à la *Nation* de se développer¹⁴.

L'impact considérable des discours de Malcolm amenait un flot de nouveaux membres et suscitait l'intérêt des médias. Mais cela mettait à épreuve son corps déjà affaibli. Il ne dort alors que deux à quatre heures par nuit, ne mange qu'une fois par jour et se maintient éveillé à grand renfort de café. Quelques jours après l'une de ses conférences, le 23 octobre, il éprouve de violentes douleurs dans la poitrine et à l'estomac. Craignant un problème cardiaque, il se fait examiner à l'hôpital Sydenham de Harlem où les médecins diagnostiquent des palpitations et une inflammation autour des côtes qu'ils attribuent à la fatigue et au stress. Ils lui enjoignent de prendre du repos, ce qu'il refuse de faire catégoriquement¹⁵.

Après deux jours d'hospitalisation, il file à Boston pour présider l'inauguration d'un nouveau Temple et apporter son soutien à son protégé, Louis X, le ministre du culte local¹⁶. Présenté comme « le fondateur du Temple de Boston », Malcolm rappelle à l'assistance les inégalités qui déchirent l'Amérique : « [Les Noirs] sont morts pour ce pays et nous ne sommes pas encore des citoyens [à part entière]. » Alors que d'autres groupes discriminés, tels les Juifs, sont mieux traités. « Un Juif est à la Maison-Blanche, les Juifs sont à la tête des États, les Juifs dirigent le pays. Vous et moi ne pouvons pas aller dans un hôtel blanc en centre-ville, explique-t-il, mais un Juif le peut¹⁷. »

Il poursuit sa critique de la police de New York en adressant un télégramme au chef de la police dans lequel il demande que les policiers directement impliqués dans l'affaire Hinton soient suspendus. En octobre, quand le Grand Jury du comté de New York décide de ne pas mettre en accusation les responsables, Malcolm condamne la décision :

Harlem est déjà un baril de poudre, met en garde Malcolm. Si ces policiers blancs ignorants sont autorisés à rester à Harlem, leur présence n'est pas seulement une menace pour la société, c'est également une menace pour la paix¹⁸.

Le BOSS voit dans les propos de Malcolm une menace contre la police et accentue sa surveillance en infiltrant des policiers noirs dans la *Nation*. Le 7 novembre, l'agent du BOSS, Walter A. Upshur, rencontre William Traynham, l'administrateur de l'hôpital Sydenham de Harlem, pour enquêter sur la récente hospitalisation de Malcolm. Le policier y apprend que Malcolm a été admis pour un « problème coronaire » et obtient communication du nom et de l'adresse de son médecin personnel¹⁹.

De retour à Détroit le 10 novembre, Malcolm repart aussitôt pour une tournée de trois semaines sur la côte ouest avec pour objectif d'établir un Temple à Los Angeles²⁰. Il fait ensuite une halte imprévue à Détroit pour prendre la parole devant un public qui est debout pour s'entendre dire que

l'islam « se répand telle une flamme réveillant et rassemblant les Noirs là où il est entendu²¹ ». Si Malcolm continue de s'exprimer le plus souvent dans des temples musulmans, son public habituel s'élargit de plus en plus à des non-musulmans. Par son langage et son style, il réussit à attirer des chrétiens noirs à sa cause.

Sa percée comme orateur national est une aubaine financière pour la *Nation*. Entre 500 et 1 000 Africains-Américains adhèrent chaque mois à la *Nation*. La demande de nouveaux temples semble ne jamais devoir prendre fin. La majeure partie des nouveaux revenus est investie, sous la supervision de Raymond Sharrieff, dans des activités commerciales, essentiellement à Chicago : un restaurant, une laverie-pressing, une boulangerie, un salon de coiffure, une épicerie bien achalandée. La *Nation* achète également un immeuble d'habitations dans le South Side de Chicago ainsi qu'une ferme et une maison à White Cloud (Michigan) évaluées à 16 000 dollars. Il n'est pas impossible que le succès économique de ces entreprises ait poussé Elijah Muhammad à décider de ne plus faire référence à nombre des principes originaux de l'islam de Wallace D. Fard – notamment l'étrange histoire de Yacub – et à donner plus de place à la thèse garveyiste estimant qu'une économie capitaliste 100 % noire et autosuffisante constituait une stratégie viable.

Sa popularité conférait à Malcolm un poids sans précédent auprès de Muhammad, qui fit d'importantes concessions comme la permission accordée aux ministres du culte d'adopter le nom de Shabazz à la place du X habituel. Selon la théologie de la *Nation*, Shabazz est l'identité de la tribu originelle des « *lost-found*s » [littéralement « perdus-retrouvés »] et pouvait légitimement être revendiqué comme nom. Ainsi, contrairement à l'idée selon laquelle « Malcolm Shabazz » ne serait apparu qu'après la rupture de Malcolm avec la *Nation* en 1964, il utilisait déjà largement ce nom en 1957²².

La confiance de Muhammad dans les analyses stratégiques de Malcolm l'amena à permettre à son jeune prédicateur de développer des campagnes de recrutement régionales là où la *Nation* ne s'était jamais implantée. Le plus important et par maints aspects le plus problématique de ces secteurs était le Sud. Malgré la création d'un Temple par Malcolm à Atlanta en 1955, la *Nation* n'avait pratiquement aucune d'existence au-dessous de la ligne Mason-Dixon²³. Tout au long des années qui avaient vu le développement rapide de la *Nation*, le Sud était devenu une véritable poudrière raciale. À Montgomery dans l'Alabama, le boycott victorieux des autobus en 1955-1956, initié par le refus de Rosa Park de céder son siège à un Blanc dans un bus ségrégué, avait fait de la lutte pour l'abolition de Jim Crow un sujet d'envergure nationale. La *Nation of Islam* étant favorable à la séparation raciale, Malcolm pensait qu'il était important de ne pas laisser à des réformateurs intégrationnistes comme Martin Luther King la possibilité d'exercer une trop grande influence ; le message de Elijah Muhammad sur la solidarité noire, le capitalisme noir et le séparatisme racial devait donc être

aussi dispensé à Dixie²⁴. De tels arguments étaient audibles pour Muhammad qui donna à Malcolm la permission de lancer une campagne dans le Sud. Enthousiaste, Malcolm agit cependant avec prudence : lorsque la presse lui demanda son opinion sur le boycott de Montgomery, il fit l'éloge du courage de Rosa Park et la décrivit comme une « femme de bien, travailleuse, une femme noire chrétienne²⁵ ». Il critiquera rarement de façon directe les causes choisies par Martin Luther King.

Malcolm avait déjà mené quelques expériences de campagne dans le Sud pour la *Nation*. En août 1956, un an après avoir fondé le Temple d'Atlanta, il avait été le principal orateur de la première édition du *Goodwill Tour of the Brotherhood of Islam*. La convention avait attiré des centaines de personnes venues de toute la région, et pour assurer la présence d'un nombre impressionnant de spectateurs, des temples aussi éloignés que celui d'Atlantic City ou de Lansing y avaient dépêché leurs fidèles. À la fin de l'événement, le Temple d'Atlanta avait multiplié par deux le nombre de ses fidèles²⁶. En février de l'année suivante, Malcolm fut de nouveau appelé dans le Sud, en Alabama. En route vers Chicago, où ils devaient assister à la convention du Jour du Sauveur, des membres de la *Nation* eurent un accrochage avec la police dans la gare de la petite ville de Flomaton. Deux femmes de la *Nation* ayant violé un décret en s'asseyant sur un banc réservé aux Blancs, ce qui avait occasionné une intervention de la police. Lorsque deux jeunes *Muslims*, Joe Allen et George R. White, tentèrent de les protéger et le chef de la police locale, « Red » Hemby, sortit son revolver. Dans la bagarre qui suivit, Allen et White désarmèrent et frappèrent sévèrement le policier. Arrêtés peu après, ils furent accusés de tentative de meurtre. En arrivant à Flomaton, Malcolm usa de son influence pour obtenir leur libération contre une faible amende²⁷.

Sa seconde tournée dans le Sud, pièce centrale de la campagne que Muhammad avait approuvée, se déroule de septembre à octobre 1958. Elle commence à Atlanta qui, avec son Temple en plein développement, demeurait le seul des quelques centres urbains de la région à compter une présence significative de la *Nation*. Le 29 septembre, Malcolm est en Floride où les fidèles ont organisé des conférences à Miami, Tampa et Jacksonville. Il semble qu'il n'ait pas modifié ses interventions pour les adapter aux questions particulières posées dans le Sud. Néanmoins, si ses discours n'ont qu'une modeste couverture médiatique, la tournée renforce la position de la *Nation*, en particulier à Miami.

La *Nation* n'a jamais trouvé dans le Sud l'accueil favorable qu'elle avait acquis dans des régions industrielles et urbaines comme le Midwest, la côte est et la Californie. Sa faiblesse dans le Sud fut aggravée par une série d'erreurs considérables commises lors des campagnes pour la déségrégation qui émergeaient. Fidèles aux directives de Muhammad, les dirigeants de la *Nation* pensaient que les sudistes blancs étaient sincères dans leur haine des Noirs. Ils ne pouvaient pas imaginer un avenir où la ségrégation serait mise hors la loi. De ce fait, Malcolm pensait que « cette situation a au moins un

avantage » : « Le Noir du Sud n'a jamais eu d'illusions sur la nature de l'opposition qu'il affronte. » Puisque la suprématie blanche serait toujours une réalité, les Noirs avaient intérêt à établir une relation fonctionnelle avec les racistes blancs plutôt que de s'allier avec les libéraux du Nord. C'était là une tragique répétition de la thèse désastreuse de Garvey qui avait culminé avec ses ouvertures vers les organisations suprématistes blanches. « On peut affirmer qu'à titre individuel, beaucoup de Blancs du Sud ont fait preuve d'une bienveillance paternaliste avec beaucoup de Noirs pris un à un », expliquait Malcolm dans son autobiographie : « Je ne connais rien du Sud. Je suis une création de l'homme blanc du Nord²⁸. »

La campagne de Malcolm dans le Sud n'eut que des résultats limités en comparaison des succès remarquables qu'il récoltait ailleurs dans le pays. Parmi les milliers de convertis qu'il fait dans les années 1956-1957, deux d'entre eux ont marqué sa vie d'une façon imprévisible.

Le premier d'entre eux est James Warden, né à New York et fils d'un syndicaliste qui a peut-être été membre du Parti communiste. Diplômé du *Bronx High School of Science*, Warden s'inscrit à l'Université Lincoln en Pennsylvanie avant de s'engager pour deux années dans l'armée. Démobilisé, il s'inscrit en maîtrise à l'Institut des études est-asiatiques de l'Université de Columbia²⁹. Il a vingt-cinq ans quand, en 1957, un ami noir le persuade d'aller écouter Malcolm. Il est dur à convaincre : Warden n'aime rien de ce qu'il a pu entendre au sujet de cet étrange culte raciste : « J'étais convaincu que ces gens disaient que "l'homme blanc est le diable", se rappelle-t-il. Je me disais, oh ! encore un groupe d'illuminés, [mais] l'Amérique en regorge ! » À l'entrée du Temple, au coin de la 116^e Rue Ouest et de Lenox Avenue, il est outré d'être soumis à une fouille physique. Puis, quand la soirée commence, sa frustration grandit lorsqu'il constate que l'orateur n'est pas Malcolm, mais Louis X Walcott. Alors que Louis se lance avec force dans son sermon, Warden ahuri se demande si « cet homme n'a pas perdu l'esprit ». L'idée de voir les Blancs littéralement comme des démons lui semble ridicule. Warden se jure de ne jamais remettre les pieds dans cet endroit « [s'il] arrive à en sortir sans être arrêté³⁰ ».

Toutefois, la curiosité est trop forte. Cinq jours plus tard, Warden retourne au Temple et il est de nouveau déçu d'apprendre que le prêche est confié à un autre prédicateur. Il persiste néanmoins et, deux soirs plus tard, Malcolm s'exprime enfin. C'est une révélation. La grande force de Malcolm n'est pas d'être un simple orateur, mais aussi d'être un éducateur. Ce jour-là, comme souvent, Malcolm utilise un tableau pour réaliser ses démonstrations, cite des sources universitaires pour étayer ses arguments et n'est pas contrarié par la contestation. Warden quitte le Temple en sachant qu'il y retournera. Au cours des neuf mois qui suivent, il assiste régulièrement aux réunions sans adhérer formellement à la *Nation*. Ce qui le décide finalement est de devenir lui-même la cible des insultes racistes de ses condisciples étudiants à Columbia. Lorsqu'on le traite de « négro », il entre dans une rage folle :

Je croyais que j'étais dans un amphi avec des gens qui, parce que nous avions des centres d'intérêt communs, avaient à mon égard une forme de reconnaissance ou de respect. Ce n'était pas le cas³¹.

Engagé pleinement dans la *Nation*, Warden s'épanouit et, en 1960, il parvient au grade de lieutenant du *Fruit of Islam*. C'est à ce poste que son amitié avec Malcolm se développe jusqu'à se transformer en dévouement. Petit, pugnace, parlant couramment trois langues étrangères, dont le japonais, le bourreau de travail Warden – rebaptisé James 67X – devient l'un des plus fidèles conseillers de Malcolm.

Autre recrue importante, Betty Sanders. Née le 28 mai 1934, elle est élevée, comme Malcolm, dans une famille où la question de la race jouait un grand rôle. Ses parents d'adoption, Lorenzo et Helen Malloy, ont accueilli la petite fille issue d'une famille brisée et lui ont apporté une existence stable propre à la classe moyenne. Lorenzo Malloy était diplômé du Tuskegee Institute et propriétaire d'une cordonnerie à Détroit. Quant à Helen Malloy, elle était engagée dans la bataille pour les droits civiques et était responsable de la *National Housewives League*, un groupe qui avait lancé le boycott des magasins détenus par des Blancs qui refusaient d'embaucher des Noirs ou de vendre des produits pour les Noirs. Elle était également membre de la NAACP et du *Mary McLeod Bethune's National Council of Negro Women*, deux piliers de la bourgeoisie noire. Diplômée de la Northern High School de Détroit en 1952, Betty s'inscrit au Tuskegee Institute pour y étudier la pédagogie. Après deux années, elle change d'orientation pour devenir infirmière et contre l'avis de ses parents, elle poursuit cette formation en s'inscrivant au Brooklyn State College School of Nursing. Diplômée en 1956, elle commence sa formation pratique à l'hôpital Montefiore du Bronx³².

Comme Warden, elle découvre la *Nation* de façon fortuite. Un vendredi soir, au milieu de l'année 1956, elle est invitée par une infirmière du Montefiore à un dîner suivi d'un sermon au Temple de la *Nation*. « Déconcertée » par la conférence, Betty consent cependant, malgré de fortes réserves, à assister à une nouvelle réunion. Cette fois, c'est Malcolm qui parle. Elle remarque sa maigreur et sa première impression porte sur son état physique : « Cet homme est vraiment mal nourri ! », pense-t-elle³³. Après la conférence, elle lui est présentée et en discutant avec lui, Betty est frappée par la décontraction de Malcolm. À la tribune, il apparaissait austère et grave tandis qu'en privé il était avenant, pour ne pas dire charmant. Curieuse, elle commence à assister régulièrement aux sermons du Temple n° 7, tout en dissimulant à ses parents sa fascination pour les *Muslims*. À l'automne, Betty Sanders adhère officiellement à la *Nation* pour devenir Betty X et est chargée d'enseigner les questions de santé dans le cours de « civilisation générale » de la *Muslim Girls Training*. Ses amis de l'extérieur pensent vite que son dévouement la *Nation* est lié à ses sentiments pour le ministre du culte Malcolm.

Fin 1958, un informateur africain-américain du FBI évaluait à la fois la personnalité de Malcolm et sa position dans la *Nation of Islam* :

Le frère malcolm est en troisième position en termes d'influence. Il a une liberté de mouvement totale dans tous les États et, à l'exception de la famille du Messenger, il bénéficie d'une confiance sans équivalent. C'est un excellent orateur, énergique et convaincant. C'est un organisateur hors pair et un travailleur infatigable. [...] malcolm a une haine profonde pour les "diables aux yeux bleus", mais sa haine ne se traduit pas par des éruptions de violence, car il est trop habile et intelligent pour cela. [...] Il est sans crainte et ne peut être intimidé ni par des mots ni par des menaces personnelles. Il a réponse à tout et il faut le traiter avec prudence. Il est très peu enclin à violer les lois et les règles. Il ne fume ni ne boit et possède une grande force morale³⁴.

Ce rapport met en évidence le problème du FBI. Bien que Malcolm soit considéré comme une menace potentielle pour la sécurité nationale, son caractère inflexible et ses fortes qualités de dirigeant compliquent toute tentative visant à le discréditer. Il n'offre aucune vulnérabilité apparente et il est peu probable qu'on puisse lui tendre un piège pour le pousser à la faute. Le rapport saisit aussi, assez astucieusement, que son autorité dans la secte émane directement de sa proximité avec Elijah Muhammad. Il ne faut pas longtemps au FBI pour en déduire que tout conflit qui surgirait entre Muhammad et Malcolm affaiblirait la *Nation* tout entière.

Fin 1957, Malcolm est devenu la version *muslim* d'Adam Clayton Powell Jr – un célèbre pasteur de New York qui, en raison de sa notoriété, passait des semaines en déplacement. Ses responsabilités l'exposent à une pression constante et réduisent sa vie à une succession d'avions et de trains, de discours et de sermons. D'une certaine façon, il doit ressentir le poids de la solitude et du découragement, notamment quand le souffle des initiatives nouvelles cède la place à l'inévitable routine. Les éloges qu'il trouvait au début si grisants au début ne l'empêchent plus de souffrir plusieurs fardeaux : les difficultés et les humiliations que tous les Noirs affrontaient en voyageant ; les casse-tête administratifs et budgétaires occasionnés par la gestion de milliers de personnes ; les défis du travail pastoral (rendre visite aux fidèles hospitalisés, superviser les funérailles, préparer les sermons et les prières...).

Lorsqu'il est à New York, son emploi du temps de la semaine est strictement organisé et on attend de lui qu'il soit présent tous les soirs à son Temple. Chaque lundi, le *Fruit of Islam* se réunit : les hommes y sont formés aux arts martiaux ainsi qu'aux « responsabilités de mari et de père », pour reprendre la formule de Malcolm lui-même. Le mardi soir est consacré à « la Nuit de l'Unité où les frères et les sœurs profitent de la conversation des uns et des autres ». Le mercredi a lieu l'inscription des nouveaux, où l'on explique

la théologie de la *Nation*. Le jeudi est réservé aux cours de civilisation générale de la *Muslim Girls Training*, où Malcolm a souvent la charge des exposés. Le vendredi est consacré aux Nuits de la civilisation avec des cours pour « les frères et sœurs sur les relations domestiques, notamment sur la façon dont les maris et les femmes doivent se comprendre et respecter leurs véritables personnalités respectives ». Le samedi, les membres sont libres de se rendre visite aux domiciles des uns et des autres. Les dimanches sont réservés au principal service religieux de la semaine³⁵.

Qu'il soit rongé par le sentiment de vide ou par quelque chose de moins émotionnel, Malcolm pense au mariage. Un tel changement présenterait des avantages pratiques : Malcolm estime que s'il était marié, il pourrait être un représentant plus efficace d'Elijah Muhammad. Il avait entendu de nombreuses rumeurs sur ses relations amoureuses et avait tenté d'y mettre fin. Chacun au Temple n° 7 était sans doute au courant des relations que leur prédicateur entretenait de longue date avec Evelyn Williams. Il est impossible de savoir si Malcolm avait de nouveau des rapports sexuels avec son amante ou si, au contraire, les règles islamiques prohibant le sexe hors mariage guidaient leur relation. En 1956, Malcolm demande à Evelyn de l'épouser, avant de rapidement revenir sur sa proposition, qui avait pourtant été acceptée. Malcolm écrira plus tard à Elijah Muhammad que de toutes les femmes avec lesquelles il avait noué une relation, « sœur Evelyn est la seule qui peut légitimement se plaindre de moi [...] et je peux assurer que si elle se plaignait, elle aurait raison³⁶ ».

Cependant, Evelyn ne fut pas la seule femme que Malcolm demanda en mariage. Toujours en 1956, il fit la même proposition à une autre femme de la *Nation*, Betty Sue Williams. Si on sait peu de chose sur elle, il est très possible qu'il s'agisse de la sœur de Robert X Williams, le ministre du culte de Buffalo. Evelyn et Betty, pour des raisons différentes, étaient des choix qui ne pouvaient convenir. Malcolm sentait qu'il avait construit des liens de confiance et d'affinité spirituelle avec ses partisans religieux, ainsi que dans une certaine mesure avec toute la communauté noire de Harlem. Le choix de la femme qu'il épouserait aurait une influence sur ces relations. Amour romantique et attirance sexuelle, pensait-il, avaient peu à voir avec l'accomplissement de sa tâche fondamentale de prêcheur exemplaire. Evelyn l'avait connu et aimé lorsqu'il était encore Detroit Red, et bien qu'il ait changé radicalement, ses prétentions sur lui en vertu de leur passé commun pouvaient entrer en conflit avec son engagement dans la *Nation*. C'est la raison pour laquelle Malcolm pensait nécessaire que son épouse ignore sa vie antérieure. Quant à Betty Sue, qui vivait probablement à Buffalo, à 640 kilomètres de Harlem, elle n'était pas une membre intime de la communauté du Temple n° 7. Malcolm était fier des liens qu'il avait établis avec les fidèles du Temple n° 7 et avec la communauté de Harlem plus généralement. Il estimait que la femme d'un ministre du culte devait être une extension de lui-même ; elle serait appelée à être sa représentante en certaines occasions et

devait être autant engagée que lui-même envers Muhammad et la *Nation of Islam*. Ses renoncements de 1956 accrurent certainement son sentiment d'isolement et de solitude personnelle.

Si des raisons aussi pratiques influent sur le choix que Malcolm fait en cette matière, c'est certainement en raison du sentiment de trahison qu'il éprouve depuis longtemps à l'égard de ses anciennes partenaires, en particulier Bea. Il en est arrivé à craindre qu'il soit impossible pour lui d'aimer ou de faire confiance à une femme : « J'ai trop fait d'expériences de femmes rusées, fourbes et indignes de confiance. Dire à une femme de ne pas trop parler, c'est comme dire à Jesse James de ne pas porter d'arme ou à une poule de ne pas caqueter³⁷. » Et savoir quand il fallait se taire était une qualité importante pour celle qui serait Madame Malcolm Shabazz.

Malcolm avait aussi des idées arrêtées sur le rôle d'une épouse :

L'islam a des lois et un enseignement très stricts sur les femmes.

La véritable nature de l'homme est d'être fort et celle de la femme est d'être faible. [...] [L'homme] doit la contrôler s'il espère obtenir son respect³⁸.

Parce qu'il considérait que toutes les femmes étaient par essence inférieures et subordonnées aux mâles, il ne cherchait pas une épouse avec laquelle il partagerait ses sentiments les plus profonds. Il attendait de sa femme qu'elle soit obéissante et chaste, qu'elle porte ses enfants et entretienne un foyer musulman.

Ces conceptions étaient largement partagées dans les rangs de la *Nation* qui, de ce point de vue, étaient conformes à celles de l'islam orthodoxe. Dans la tradition coranique, les objectifs premiers du mariage (*nikah*) sont la reproduction et la transmission et l'héritage de la propriété privée d'une génération à l'autre. Le *nikah* limite aussi toute tentation charnelle et l'activité sexuelle, si elle n'est pas fortement contrôlée, pouvant aisément conduire au chaos social ou *fitna*³⁹. Pour nombre de musulmans, les relations sexuelles avant le mariage, l'homosexualité, la prostitution et les relations sexuelles hors mariage sont absolument interdites.

Dans le monde musulman, le mariage est perçu comme l'union de deux familles, de deux lignées, plutôt que comme un engagement entre deux individus. Dans les négociations avec la famille du futur mari, la jeune fiancée est souvent représentée par un *wali* ou gardien, qui est habituellement le père ou le membre masculin le plus âgé de la famille. Les rencontres pré-nuptiales entre les femmes et les hommes sont strictement contrôlées. Le mariage est fondé sur le respect mutuel, l'amitié et un engagement commun dans un mode de vie musulman⁴⁰. Ces principes ont tendance à renforcer les structures patriarcales et la violence domestique contre les femmes qui perdurent depuis des siècles.

Le Coran est assez précis en ce qui concerne les devoirs des femmes. Ainsi, la sourate 24, dans son 31^e verset, formule les prescriptions suivantes

aux croyantes :

Et dis aux croyantes de baisser leurs regards, de garder leur chasteté, et de ne montrer de leurs atours que ce qui en paraît et qu'elles rabattent leur voile sur leurs poitrines ; et qu'elles ne montrent leurs atours qu'à leurs maris, ou à leurs pères, ou aux pères de leurs maris, ou à leurs fils, ou aux fils de leurs maris, ou à leurs frères, ou aux fils de leurs frères, ou aux fils de leurs sœurs, ou aux femmes musulmanes, ou aux esclaves qu'elles possèdent, ou aux domestiques mâles impuissants, ou aux garçons impubères qui ignorent tout des parties cachées des femmes. Et qu'elles ne frappent pas avec leurs pieds de façon à ce que l'on sache ce qu'elles cachent de leurs parures⁴¹.

La *Nation* a tenté d'incorporer quelques-unes de ces valeurs à son catéchisme. En 1965, Elijah Muhammad expose dans un manifeste intitulé *Message to the Blackman in America* ses conceptions sur les relations entre sexes. Pour lui, les hommes et les femmes occupent des sphères distinctes. Les femmes noires sont les mères de la civilisation et sont appelées à jouer un rôle central dans la construction du monde à venir. Métaphoriquement, elles sont décrites comme le champ dans lequel s'épanouira une puissante *Nation* ; il est donc essentiel pour l'homme noir de maintenir le démon, l'homme blanc, loin de « son champ » parce que la femme noire a beaucoup plus de valeur que toute culture commerciale. La question qui se pose n'est pas de savoir s'il faut contrôler toutes les femmes, mais de savoir qui doit exercer ce contrôle : l'homme blanc ou l'homme noir. Muhammad s'oppose également à la régulation des naissances, considéré comme un complot diabolique fomenté pour commettre un génocide contre les nouveau-nés noirs. Pour lui, c'est précisément sa capacité à enfanter qui donne au sexe faible sa valeur : « Qui voudrait, demandait-il, une femme stérile⁴² ? »

Qu'est-ce qui pouvait attirer des femmes afro-américaines, intelligentes et indépendantes, dans une telle secte patriarcale ? Le monde sexiste et raciste des années 1940 et 1950 fournit un élément de réponse. Ainsi, au sein du salariat, les femmes afro-américaines étaient nombreuses à occuper des emplois de domestiques et elles subissaient quotidiennement le harcèlement sexuel de leurs employeurs blancs. La *Nation*, au contraire, leur offrait la protection du patriarcat privé. Comme leurs homologues blanches des classes moyennes, les Afro-Américaines appartenant à la *Nation* n'étaient pas tenues d'occuper un emploi à plein-temps et même si les fréquentes déclarations misogynes de Malcolm, particulièrement dans ses sermons, étaient excessives, y compris à l'aune des standards sexistes de la *Nation*, cette dernière offrait une protection, une stabilité et une forme d'autorité. L'insistance mise par Malcolm sur le caractère sacré du foyer noir s'inscrivait dans un horizon « où les familles ne seraient pas abandonnées, où les femmes seraient chéries et protégées [et] où il y aurait une stabilité économique⁴³ ».

En ce temps-là, les femmes de la *Nation* ne percevaient pas leur situation comme un assujettissement. Au sein de la *Muslim Girls Training*, qui était leur propre centre d'activités, elles participaient aux activités de quartier et étaient encouragées à surveiller les progrès scolaires de leurs enfants. Au sein du Temple de Newark, situé non loin du Temple n° 7, les femmes créèrent de petits commerces et prirent une part active aux organes municipaux en charge de l'éducation ainsi qu'à d'autres activités intéressant la communauté⁴⁴. À Harlem, les femmes étaient sans nul doute investies de la même façon. À l'instar de celles qui se battaient pour les droits civiques, les femmes de la *Nation* étaient attentives à l'avenir de la communauté noire. Elles venaient à la secte parce qu'elles étaient attirées par la perspective d'avoir une famille saine, forte et solidaire ; par leur intérêt personnel, aussi, de voir leurs quartiers débarrassés de la criminalité ; et, finalement, par leur souhait de voir émerger une nation noire indépendante.

Dans son autobiographie, Malcolm raconte comment sa relation avec Betty Sanders évolua selon les règles définies à la fois par l'islam et la *Nation*. Début 1957, il sait que Betty a rejoint le Temple n° 7, qu'elle est originaire de Détroit, qu'elle a étudié au Tuskegee Institute et qu'elle est désormais inscrite à l'école d'infirmières. Elle est jolie – la peau d'un marron assez clair, les cheveux noirs, les yeux bruns et un sourire charmant. Son éducation lui a donné de l'assurance et de l'expérience et elle sait s'exprimer en public et diriger le travail des autres. Malcolm commence à faire des apparitions le mardi soir dans les classes de Betty. Il se montre poli et amical. Ayant finalement réussi à surmonter ses propres réserves, il l'invite à visiter le musée d'histoire naturelle de New York. Évoquant ce premier rendez-vous, il raconte que son seul but était de lui faire visiter les musées dont les expositions pouvaient lui être utiles pour ses cours. Betty accepte et un rendez-vous est pris pour un après-midi. Cependant, quelques heures avant la rencontre, Malcolm prend peur et l'appelle pour annuler le rendez-vous. De manière étonnante, Betty réplique sèchement : « Vous auriez pu m'appeler plus tôt, frère ministre, je m'apprêtais juste à sortir. » Embarrassé, Malcolm revient sur sa décision et maintient le rendez-vous. Il passe une bonne après-midi et se trouve agréablement surpris d'être « quelque peu impressionné par son intelligence et par son éducation ». Ils continuent à se rencontrer et à travailler ensemble, mais Malcolm est paralysé par la peur qu'elle le rejette s'il lui fait part de ses intentions⁴⁵.

La *Nation* dispose désormais de moyens financiers permettant à Malcolm de prendre l'avion chaque mois pour Chicago afin de rencontrer Elijah Muhammad. Lors d'une de ces réunions, Malcolm reconnaît qu'il pourrait demander Betty en mariage. Mais ses parents adoptifs étant opposés à l'adhésion de Betty à la *Nation*, Muhammad décide de vérifier si elle répond à ce qu'il attend pour son précieux disciple. Sous prétexte d'une session de formation organisée au siège national, il invite Betty à Chicago où, pendant ces quelques jours, elle sera l'invitée personnelle d'Elijah et de Clara

Muhammad. Après quoi, Muhammad ayant conclu que Betty était une « excellente sœur⁴⁶ », il donne son approbation à Malcolm.

Dans le récit que fait Malcolm – ainsi que dans le film de Spike Lee –, l'attirance sexuelle était le premier moteur de leur rapprochement, bien que quelques-uns de ceux qui ont travaillé avec Malcolm et Betty avaient vu les choses différemment. James 67X se souvient que le ministre Malcolm considérait son mariage comme l'accomplissement d'une obligation vis-à-vis de la *Nation*. Les sentiments personnels étaient secondaires. « Frère, lui dira Malcolm, un ministre du culte *doit* être marié », faisant allusion à un précepte musulman. Pour éviter la *fitna*, les menaces du scandale et du péché, même un mariage sans amour pouvait devenir un havre de paix. Un autre proche, Charles 37X Morris, est convaincu que Malcolm « n'avait de sentiments pour aucune femme », une déclaration ambiguë qui suggère néanmoins que Malcolm n'était pas enthousiaste à l'idée de se marier. Charles est convaincu que c'est Elijah, et non Malcolm, qui est l'instigateur du mariage de son lieutenant⁴⁷. Plusieurs années après la mort de Malcolm, Louis Farrakhan soutiendra que Malcolm aimait toujours profondément Evelyn Williams⁴⁸. Et ce, bien que Betty elle-même ait toujours expliqué que Malcolm l'avait courtoisé de façon « constante et correcte⁴⁹ ».

Toutefois, la manière inhabituelle par laquelle Malcolm se déclare à Betty suggère que les propos de ses anciens lieutenants ne manquent pas de fondement. Le matin du dimanche 12 janvier 1958, Malcolm est dans la cabine téléphonique d'une station-service de Détroit. Parti de New York, il a conduit toute la nuit. Il appelle Betty qui est au dortoir de son hôpital et lui lâche dans un souffle : « Écoute, est-ce que tu veux te marier ? » Submergée par l'émotion, Betty laisse le téléphone lui échapper, le rattrape et répond « oui ». Elle boucle rapidement sa valise et prend le premier vol pour Détroit⁵⁰.

Betty à peine arrivée, le jeune couple se rend chez les Malloys qui sont abasourdis. Betty se souvient avoir laissé Malcolm dans le salon et s'être retirée à l'arrière de la maison avec ses parents pour leur annoncer la nouvelle ; qu'ils accueillent mal. Helen Malloy sanglote et se plaint de ce que Malcolm est trop vieux et « n'est même pas chrétien ». Son père est plus direct : « Qu'avons-nous fait pour que tu nous haïsses autant ? » Betty pleure à son tour, mais elle est déterminée à suivre sa voie⁵¹. Il est difficile de savoir ce que Malcolm devine des éclats de voix et des sanglots. Plus tard, il devait simplement se souvenir que les Malloys « étaient très amicaux et agréablement surpris⁵² ».

La nouvelle est mieux accueillie chez les Little. À Détroit, les frères et sœurs de Malcolm, probablement soulagés de voir leur frère de trente-deux ans s'installer enfin, se réjouissent. Le 14 janvier, Malcolm et Betty se rendent dans le nord de l'Indiana voisin où une législation souple devait leur permettre de se marier rapidement. Mais comme l'État avait récemment établi une période de probation, ils partent chez Philbert à Lansing où, ont-ils appris, il

est possible de se marier en deux jours. Ils passent les tests sanguins requis, achètent deux alliances et remplissent un certificat de mariage. La cérémonie est enfin célébrée. Betty et Malcolm sont mariés par un juge de paix, « un Blanc, vieux et bossu » selon le récit aigre-doux que fait Malcolm d'un événement qui semble avoir procuré une joie mesurée. Wilfred et Philbert sont présents, bien qu'à en croire Malcolm tous les témoins étaient blancs ce jour-là. Malcolm est presque outré quand le juge de paix lui demande d'« embrasser la mariée ». Malcolm s'emporte alors : « Je l'ai sortie de là. Tout cela, c'est du fourbi hollywoodien. » Il se moque de « ces femmes qui s'adonnent aux films et à la télévision et qui attendent, comme Cendrillon, des bouquets, des baisers et des étreintes⁵³ ».

Les nouveaux époux passent la nuit à l'hôtel, puis Betty reprend l'avion pour New York pour dispenser ses cours dès le lendemain.

La nouvelle du mariage de Malcolm jette le trouble au sein du Temple n° 7 et ne donne lieu à aucune célébration. La *Nation* était de manière prédominante une organisation où les hommes fraternisaient, s'étreignaient et s'embrassaient facilement en public, et où les contacts entre hommes, particulièrement dans les arts martiaux, étaient habituels. En revanche, les contacts physiques entre les sexes étaient interdits. Malcolm n'est donc pas surpris que quelques frères de son Temple le « regardent comme s'il les avait trahis ». Il est considéré comme un Abélard des Temps modernes, ce prêtre qui avait abandonné sa véritable voie pour les passions terrestres. Mais Malcolm est bien plus intrigué par les réactions des femmes du Temple vis-à-vis de Betty :

Je n'oublierai jamais ce qu'a dit l'une d'entre elles : “Tu l'as eu !” C'est là, comme je vous le disais, la *nature* des femmes. C'est en partie pourquoi je n'ai jamais pu me sortir de l'esprit qu'elle savait quelque chose. Peut-être qu'elle m'avait vraiment eu !⁵⁴

Evelyn, qui est au Temple quand parvient la nouvelle du mariage de Malcolm, s'enfuit en criant⁵⁵. Il ne fait aucun doute que Malcolm se sentait coupable et si, comme le suggère Louis Farrakhan, il avait toujours des sentiments pour elle, la fin officielle de leur relation pourrait avoir été difficile pour lui aussi. Mais comme son souhait de se marier avait été gouverné par des considérations pratiques, il lui fallait maintenant remettre de l'ordre au sein du Temple. Après en avoir discuté avec Muhammad, il est décidé qu'Evelyn serait déplacée à Chicago où elle serait employée au siège national du mouvement comme une des secrétaires de Muhammad. Cette mutation a dû sembler la meilleure solution à Malcolm car, même s'il avait pu entendre certaines rumeurs qui courraient de temps à autre sur le *Messenger*, il ne pouvait pas deviner combien ce déplacement allait compliquer sa vie.

Le malaise dont Malcolm avait fait preuve lors de son mariage avec Betty se manifeste presque immédiatement dans la vie du couple. Les défis qu'ils

affrontent sont semblables à ceux que rencontrent beaucoup des Noirs américains qui adoptent les règles coraniques du mariage. Le rôle dont ce dernier est investi ainsi que les devoirs qui y sont attachés sont en effet aux antipodes des valeurs chrétiennes occidentales. Une autre question décisive concerne le machisme que certains hommes Africains-Américains ont importé dans l'islam. Longtemps recrutés dans les couches les plus dominées de la société noire, les disciples de La *Nation of Islam* viennent souvent de milieux aux multiples difficultés et aux tendances autodestructrices. Ceux qui, comme Malcolm, se sont convertis en prison portent encore les douloureuses cicatrices physiques et morales laissées par cette expérience. Le traumatisme peut marquer toute une vie et la *Nation* n'a aucune structure à même d'aider ces hommes à surmonter ces problèmes émotionnels. La vie sexuelle antérieure de Malcolm avait été largement faite de rencontres avec des prostituées ou de femmes comme Bea Caragulian. Il avait désormais l'obligation de subvenir aux besoins matériels de Betty, mais aussi de satisfaire ses besoins émotionnels et sexuels.

Début 1958, les jeunes mariés emménagent dans une maison à deux étages au 25-26 de la 99^e Rue à East Elmhurst dans le Queens. Betty et Malcolm partagent les pièces de l'étage avec le secrétaire du Temple, John X Simmons, sa femme, Minnie, et leur bébé âgé de quatre mois. Vivent également dans la maison, Edward 3X Robinson et sa femme. Les occupants du rez-de-chaussée et du sous-sol sont John X et Yvonne X Molette, Mildred Crosby, Alice Rice et sa petite fille Zinina. Tous sont membres de la *Nation* ou en sont proches par des liens familiaux. Betty tombe très vite enceinte et abandonne sa carrière d'infirmière. Pendant plusieurs mois, Malcolm cesse ses longues tournées et essaie de se montrer heureux de la grossesse. Cependant, dès le début, il est contrarié par le comportement de Betty. Celle qui avait défié ses parents en s'inscrivant dans une école d'infirmières et en épousant Malcolm a conservé un caractère indépendant que son exigeant mari trouve inacceptable. Il est même contrarié par le fait que Betty continue à fréquenter les cours de la *Muslim Girls Training*. Pour sa part, Betty confie à une de ses amies que si Malcolm avait le dernier mot au Temple, « il ne pouvait pas en être ainsi » au sein de leur foyer. James 67X dira plus tard que l'opposition combative de Betty au comportement patriarcal tant de son mari que de la hiérarchie de la *Nation* était « permanente », expliquant avec un sourire qu'« aucune femme élevée sous l'égide du démon ne pouvait accepter cela⁵⁶ ». Bien que les parents adoptifs de Betty soient noirs, leur attachement aux valeurs chrétiennes et aux normes de la classe moyenne faisait qu'ils étaient, pour un James 67X, identiques à des Blancs.

Plusieurs années après l'assassinat de Malcolm, Betty décrira son mariage comme « fiévreux, beau et inoubliable » : c'est, dira-t-elle, « la plus grande chose qui me soit arrivée dans la vie⁵⁷ ». En réalité, à vingt-trois ans, elle est peu préparée à une vie d'épouse. Elle ne sait pas cuisiner, et même après qu'elle a rejoint la *Nation*, elle n'est capable que de préparer un plat de

haricots et quelques recettes de poulet ou de bœuf. Malcolm n'a jamais fait la cuisine et c'est donc à elle de préparer des plats variés avec un budget limité. Les rêves de romance qu'elle avait pu avoir ont disparu dès la fin de la première année de vie commune. Malcolm ne montre que rarement, voire jamais, qu'il a de l'affection pour elle. Ils passent rarement la nuit ensemble et au cours de leurs sept années de mariage, il ne l'emmène qu'une seule fois au cinéma, en 1963. Les moments les plus attentionnés sont ceux de la naissance de leurs enfants. Ainsi, Malcolm accompagne Betty aux rendez-vous avec l'obstétricienne, la Docteure Josephine English (il avait été clairement établi que pas un médecin homme ne toucherait son épouse). Pour ne pas bousculer l'agenda bien rempli de Malcolm, les rendez-vous ont lieu à 7 heures du matin à l'hôpital. Malcolm est convaincu que son premier enfant sera un garçon et, ainsi qu'il le dit à ses collègues, le seul prénom qui lui vient à l'esprit est celui d'un garçon⁵⁸. Aussi, le 16 novembre 1958, lorsque Betty donne le jour à une fille, elle est prénommée Attallah. Qu'il ait été déçu ou qu'il ait pensé qu'il n'avait guère de rôle à jouer après l'accouchement, à peine l'enfant né, Malcolm disparaît⁵⁹. Dès le lendemain, il prend la route du nord direction Albany pour intervenir lors d'un rassemblement de la *Nation*⁶⁰. Deux jours plus tard, il est à Hartford dans le Connecticut, puis se rend à Newark dans le New Jersey⁶¹. Il est de nouveau sur la route, toujours sur la brèche, comme si rien n'avait changé.

Betty est consternée. Peu après la naissance d'Attallah, elle ramasse quelques affaires et prend le métro avec sa fille pour se rendre chez Ruth Summerford, une cousine éloignée. À son retour, découvrant l'absence de sa femme et de sa fille, Malcolm devine qu'elles sont parties. Il sent bien que Betty a été contrariée par son comportement, mais il n'a aucune intention de s'excuser. Il attend deux jours avant d'aller chez Ruth Summerford où il ordonne à sa femme de prendre leur fille et de monter dans la voiture. Betty obéit.

Le mariage continue à réserver des surprises. Célibataire, Betty avait accumulé quelques petites dettes dont Malcolm n'avait pas eu connaissance avant le mariage. Afin de ne pas lui laisser penser qu'« elle a fait une bonne affaire en l'épousant », il lui permet de continuer à travailler pour éponger ses dettes⁶². Mais il ne lui facilite pas la tâche. Lorsque Betty lui demande de la conduire en voiture à son travail où elle commence à 6 heures, il refuse abruptement. En gardant le strict contrôle des finances de la famille et en refusant à Betty la possibilité de gagner plus que ce qui lui permettait de rembourser ses dettes, il maintient sa femme dans « une prison financière », ainsi qu'il le dira lui-même.

Si les longues journées passées sur les routes avaient suscité chez Malcolm des envies de mariage et de stabilité, les difficultés de son union aiguisent de nouveau l'appel au voyage, dans lequel il voit un moyen de s'apaiser et de s'éloigner de ses problèmes. Pour son premier voyage important après son mariage, il séjourne un mois à Los Angeles au printemps 1958 ; par bien des

aspects, ce voyage est aussi important que la série de discours qu'il avait prononcés à Détroit au cours de l'été 1957. Malcolm est déterminé à établir une solide base de la *Nation* sur la côte ouest. Il souhaite également consolider la légitimité musulmane de la *Nation of Islam* en engageant des activités publiques avec les représentants de l'islam moyen-oriental et asiatique de la région. À la fin du mois de mars et début avril, Malcolm prend la parole devant les membres de la *Nation* au cours de réunions qui se tiennent au Normandie Hall de Los Angeles⁶³. Il participe également à un gala en l'honneur du Pakistan⁶⁴ et prend la parole lors d'une conférence de presse organisée à l'hôtel Roosevelt d'Hollywood par Mohammad T. Mendi⁶⁵, en provenance de Karbala en Irak. Malcolm y déclare qu'il serait « absurde » pour les Arabes d'espérer un traitement honnête de la part des médias blancs, et qui « sont contrôlés par les sionistes⁶⁶ ». Le 20 avril, il est de nouveau le principal orateur d'un débat public consacré au dialogue interconfessionnel entre musulmans et chrétiens. Trois prêtres quittent la salle quand Malcolm critique la richesse de certaines Églises afro-américaines et la pauvreté de leurs fidèles⁶⁷.

Il avait également convenu avec Louis X de prendre la parole au Temple de Boston en mai. À la fin de son discours, Malcolm demande si quelqu'un dans l'assistance souhaite se convertir à la *Nation*. Il constate avec surprise que sa sœur Ella fait partie des personnes qui se lèvent⁶⁸. L'évolution de leurs vies respectives les avait, on ne sait comment, fait se rencontrer à nouveau.

Malcolm est de plus en plus troublé par le comportement de Betty. Dans une lettre qu'il adresse à Elijah en mars 1959, il reconnaît que « la principale source de [leurs] problèmes est le *sexe* » :

[Elle] y accordait beaucoup plus d'importance que moi, et je n'en étais pas physiquement capable. Pardonnez-moi d'avoir à aborder ce sujet, mais je me sens obligé de vous en parler, et vous êtes le seul avec qui je puisse le faire. À l'époque où je faisais tout mon possible pour la satisfaire (sexuellement), elle m'a dit un jour que nous étions sexuellement incompatibles et que je ne l'avais jamais vraiment satisfaite. Depuis, en dépit de mes efforts, je suis devenu très distant. Je ne me suis plus jamais senti à l'aise (libre) avec elle dans ce sens et, quel que soit le contentement qu'elle peut manifester, je n'y vois qu'un simulacre. [...] Elle a été triste pendant toute sa grossesse, et ces neuf mois furent aussi les plus tristes de ma vie. [...] Elle maudit souvent le jour de son mariage et sa grossesse, et elle me maudit également⁶⁹.

Betty comprend que son époux, le prédicateur du Temple n° 7, n'a que peu de temps à lui consacrer et qu'elle doit le partager constamment avec d'autres. Elle perçoit également qu'elle fait désormais l'objet de ragots malveillants. Malcolm étant trop puissant pour être critiqué ouvertement, Betty constitue une cible facile. Certaines de ces rumeurs sont blessantes. Par exemple, alors

qu'elle n'a donné naissance qu'à des filles, les commérages suggéraient qu'Allah l'avait punie pour n'avoir cessé de défier la hiérarchie masculine. Elle ne pourrait pas porter de fils, chuchotait-on, tant qu'elle ne saurait pas bien se conduire. Plus les reproches se déversaient sur elle, plus Betty était sûre d'elle. Elle commença alors à se construire un cercle d'amies au sein du Temple pouvant la soutenir. Mais pour ses détracteurs, son groupe faisait preuve d'arrogance et affichait la volonté de diviser la *Muslim Girls Training* par des querelles de factions.

Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour que vous preniez la mesure de la distance qui vous séparait d'elle, observe avec aigreur James X, parce que du fait de sa relation avec Malcolm, nous n'étions plus ses égaux⁷⁰.

En février 1959, Betty est envoyée à Chicago pour une nouvelle session de formation de plusieurs semaines au siège de la *Nation*. Dès son retour, Malcolm écrit à Muhammad : « Elle m'a dit que si je ne prenais pas garde, elle allait nous mettre, elle et moi, dans l'embarras. » Pressée par ses questions, elle lui dira plus tard qu'elle irait chercher satisfaction ailleurs. L'adultère étant intolérable pour un *Muslim*, il signifiait la fin de son mariage et mettrait en danger sa position dans la *Nation*. Peut-être pense-t-il alors que la seule façon de garder Betty sous son contrôle, ou de la rendre moins désirable aux yeux des autres hommes, est de la maintenir en état de grossesse perpétuelle ; c'est pourquoi, après six mois d'abstinence, il recommencera à avoir des relations sexuelles avec sa femme.

Betty réagit en tournant son mari en dérision. Elle « m'a dit que j'étais *impuissant* [...] et que même si j'avais pu engendrer un enfant, j'étais comme un vieil homme (incapable de prolonger l'acte sexuel suffisamment longtemps pour la satisfaire)⁷¹ ». Le fait que tout le Temple était au courant de leurs difficultés compliquait la situation ; les fidèles avec lesquels ils partageaient la maison informaient régulièrement le capitaine Joseph des disputes du couple.

Depuis leur rupture amère, les sentiments de Joseph envers Malcolm étaient de plus en plus hostiles ; et il a bien pu utiliser les problèmes conjugaux de Malcolm pour faire pencher en sa faveur le rapport de forces au sein de la *Nation*. Il ne fait aucun doute qu'il a rapporté les problèmes de Malcolm à son supérieur, le capitaine suprême Raymond Sharrieff. Par l'intermédiaire de celui-là, d'autres membres de la famille de Muhammad furent également informés des difficultés du couple. À la fin des années 1950, le siège de Chicago étendit l'autorité de Joseph à tous les Temples du nord-est du pays, ce qui plaçait sous son autorité des milliers de membres du *Fruit of Islam*. Joseph exerçait désormais une influence sur la sélection des capitaines dans tout le pays. Il n'y avait qu'une manière pour Malcolm de renverser la situation et d'atténuer la honte liée à son infortune conjugale, c'était de se jeter encore plus résolument dans la marche de la *Nation*.

Le 14 mai 1958, alors que Malcolm prononce un discours à Boston, deux inspecteurs de police du commissariat d'Astoria, Joseph Kiernan et Michael Bonura, se présentent à la porte de son domicile à East Elmhurst. Ils ont reçu instruction de faire exécuter un mandat d'arrêt fédéral délivré à l'encontre d'une femme nommée Margaret Dorsey, officiellement domiciliée dans le Bronx, dans la 165^e Rue Est, mais qui est supposée habiter au rez-de-chaussée de la maison des Little⁷². Malcolm expliquera par la suite aux policiers du BOSS que les deux inspecteurs n'avaient pas demandé après Dorsey mais après Alvin Crosby, un garçon de vingt-quatre ans qui vivait avec une autre famille, dans les pièces du rez-de-chaussée ou dans celles du sous-sol⁷³. À leur arrivée, les policiers sont accueillis sur le perron par Yvonne X Molette, âgée de vingt-sept ans, qui leur explique poliment qu'elle ne peut pas les laisser entrer sans mandat de perquisition. Les policiers tentent alors de passer outre pour pénétrer dans la maison. Entendant le vacarme, plusieurs femmes qui sont à l'intérieur de la maison se précipitent pour aider Yvonne et réussissent à claquer la porte au nez des inspecteurs qui promettent de revenir avec un mandat.

Il est environ 20 h 30 quand ils se présentent à nouveau, accompagnés de l'inspecteur de l'US Postal, Herbert Halls. Ce dernier frappe à la porte tandis que Kiernan et Bonura se postent près de l'entrée située sur le côté de la maison. Ils y sont accueillis par John X Molette, rentré chez lui après que sa femme l'a appelé après la première tentative d'intrusion de la police. Informé par les deux inspecteurs qu'ils sont à la recherche de Margaret Dorsey, Molette sort de la maison et ferme la porte derrière lui. Exaspéré, Kiernan s'énerve – « nous n'avons pas de temps à perdre avec ces idioties » –, pousse Molette sur le côté et tente d'ouvrir la porte pour s'introduire dans la maison. Dans la bagarre, Molette est bousculé à l'intérieur de la maison et, avec l'aide de sa belle-mère, réussit à repousser les deux policiers à l'extérieur et à refermer la porte. Imperturbable, Kiernan brise une des vitres de la porte et parvient à pénétrer dans la maison. Au cours de la bagarre qui se poursuit, l'inspecteur Bonura est atteint par une bouteille jetée par une fenêtre de l'étage supérieur. Kiernan sort alors son revolver et tire deux fois à travers la porte. Les coups de feu auront un effet spectaculaire. Poursuivis par les policiers, les résidents s'éparpillent dans les étages supérieurs. Parvenus en haut, les inspecteurs trouvent porte close chez les Little et menacent de tirer à travers si les occupants n'ouvrent pas. Betty Shabazz et Minnie Simmons obéissent et ouvrent la porte. Après avoir fouillé la maison, la police fait sortir les deux femmes et les aligne en compagnie d'Yvonne et de John Molette le long du mur de l'allée. On les embarque ensuite dans le car de police qui les emmène au commissariat du 114^e district. Deux autres personnes, arrêtées en même temps, seront finalement relâchées sous caution⁷⁴.

Lorsqu'il apprend la nouvelle à Boston, Malcolm est galvanisé, comme il l'avait été, un an auparavant, par l'épreuve de force au sujet de l'arrestation de Johnson X Hinton. Il s'envole immédiatement pour New York et lance une

diatribe médiatique contre la police de New York, établissant un rapprochement entre « les méthodes gestapistes de la police blanche qui contrôle les ceintures noires » des ghettos américains et des forces d'occupation qui occupent un territoire ennemi :

Où et dans quelles circonstances, peut-on voir la police envahir librement des maisons privées, défoncer les portes, menacer de frapper des femmes enceintes et même tenter de tuer une fillette de treize ans ? [...] ici même dans les quartiers noirs américains, où l'« armée d'occupation » porte des uniformes de policiers.

La *Nation* organise alors immédiatement un piquet silencieux devant le commissariat, une action audacieuse qui, selon un compte rendu de presse, surprend totalement la police⁷⁵. L'affaire Hinton avait appris à Malcolm à mettre les autorités sur la défensive avec de telles manifestations, une initiative qui adressait également un message aux Noirs non-musulmans pour leur signifier que ce conflit relevait des droits civiques.

Bien que ni Malcolm ni Betty ne s'en soient rendu compte, elle était sous la surveillance du FBI depuis son mariage. Dès juin 1958, les informateurs du FBI avaient rapporté au bureau de New York que Betty avait visité le 8 février 1958 l'Afro-Asian Educational and Crafts Display, une exposition soutenue par le Temple n° 7 et installée au Park Palace. Ils avaient également noté sa participation aux festivités du Jour du Sauveur à Chicago, en 1958⁷⁶. Sa mise en examen pour agression contre un policier et pour « conspiration » va conduire le FBI à approfondir son enquête. En fouillant son passé, le FBI découvre que Betty avait eu, avant son mariage, de nombreux problèmes financiers. Fin 1957, deux procédures séparées avaient été instruites contre Betty dans le comté de Westchester à New York ; la première portant sur une dette de 546,57 dollars contractée auprès de Budget Charge Account Inc., et la seconde sur une somme de 742,42 dollars due à Sacks Quality Stores⁷⁷. Ce qui ressort de l'enquête du FBI, c'est que Betty est une nationaliste noire, une femme sûre d'elle et indépendante. À propos d'un discours qu'elle prononce à Chicago début 1959, un informateur du FBI note que Betty avait fait l'éloge d'Elijah Muhammad qui avait « donné du travail et des possibilités à tous ». Dans cette déclaration, Betty soulignait sa propre conception du développement économique de la *Nation* :

Nous allons avoir, ici à Chicago, notre propre banque, et nous pourrons emprunter de l'argent. Cette banque n'existe encore que sur le papier. Chaque Temple qui aura suffisamment de membres disposera d'un restaurant, d'un magasin de vêtements et d'une boulangerie, comme c'est déjà le cas à Chicago. Nous allons également ouvrir un centre de santé. Nous voulons que nos membres éduqués et diplômés nous apportent leur aide et qu'ils aident ainsi leur propre peuple⁷⁸.

Ce qu'énonce ici Betty montre qu'elle a une vision large et claire de

l'avenir de la *Nation*, reposant sur une classe moyenne noire éduquée – c'est-à-dire des gens comme elle. Betty ne se laissant pas influencer par les événements ; elle est une partisane engagée et déterminée d'Elijah Muhammad.

Il faudra attendre un an pour que les inculpés passent en jugement et au cours de ce laps de temps, Malcolm fera fréquemment référence à ce qui s'était passé et prononcera une série de discours principalement axée sur cet événement⁷⁹. Lorsque le procès s'ouvre en mars 1959, seules quatre des six personnes arrêtées à l'époque sont poursuivies, dont Betty Shabazz. Les débats durent trois semaines, ce qui constitue un record dans les annales judiciaires du comté du Queens. Seize témoins sont appelés à la barre et, comme les avocats, dénoncent l'action de la police comme une violation flagrante de la propriété et des droits constitutionnels. Déterminée à contrôler tout ce qui entoure le procès, la *Nation* mobilise ses propres sténographes et déploie son service d'ordre aux portes de la salle où se tient le procès ; toute personne empruntant le vestibule menant à la salle d'audience est photographiée par trois photographes volants de la *Nation*.

Après la plaidoirie de la défense, le jury, qui comporte trois Afro-Américains, délibérera pendant treize heures. À 15 heures, le 18 mars, le jury informe le juge Peter T. Farrell qu'il est prêt à rendre son verdict, mais le juge est tellement intimidé par la présence dans le palais de justice de centaines de *Muslims* en colère qu'il prend une décision inhabituelle : il fait sortir le public de la salle d'audience avant que le jury ne rende sa décision. Deux des accusés, Betty Shabazz et Minnie Simmons, sont relaxés. Divisé sur les cas d'Yvonne et de John Molette le jury décide de leur libération ; ils restent néanmoins sous le coup d'autres poursuites. Après la lecture du verdict, des policiers très tendus escortent le jury jusqu'au métro, entourés par des centaines de *Muslims* vociférant. Se tenant sur les marches du palais de justice devant ses membres, Malcolm donne ses consignes : « Tout policier qui vous maltraite est bon pour le cimetière. Soyez pacifiques, fermes et offensifs, mais si l'un d'entre eux ne fait que vous effleurer du doigt, alors il est mort ! » Selon Malcolm, c'est à cause du juge Farrell, qui a employé des « procédés malhonnêtes » pour protéger la police, que le jury a été incapable de prononcer la relaxe de tous les inculpés. Il critiquera durement « les interprétations ambiguës de la loi par le juge Farrell et le fait qu'il n'a pas demandé au jury de statuer sur des points cruciaux, ce qui a amené le jury à un blocage. »⁸⁰

Bien que Malcolm n'ait que rarement fait référence à cette affaire après 1960, elle fut tout aussi importante que celle de Johnson Hinton. La détermination à se battre devant les tribunaux et l'utilisation du vocabulaire des droits civiques créa une sympathie et une solidarité parmi la plupart des Noirs, y compris parmi ceux qui ne partageaient pas les conceptions séparatistes de la *Nation of Islam*. Malcolm tira une leçon de cet événement chaotique : lorsque la *Nation* se montre solidaire des groupes pour les droits

civiques et pour les libertés démocratiques qui militent sur des questions comme les brutalités policières dont sont victimes pratiquement tous les Noirs, elle bénéficie des faveurs de la presse et ses effectifs gonflent. Pendant ce temps, le bureau du FBI de New York informait son directeur que « la surveillance des activités de *Little* serait maintenue » et qu'il fournirait une mise à jour de ses données tous les six mois⁸¹.

Le FBI, qui disposait des moyens pour engager de nombreux informateurs noirs pour infiltrer la *Nation*, n'arrivait cependant pas à appréhender la nature de la secte qui était pourtant jugée si dangereuse. Convaincu qu'il s'agissait d'une organisation subversive parce qu'elle prônait la « haine noire », le FBI n'a jamais compris que la *Nation* ne cherchait pas la destruction des institutions juridiques et socio-économiques de l'Amérique : les *Black Muslims* de Muhammad n'étaient pas radicaux, mais profondément conservateurs. Ils faisaient l'éloge du capitalisme du moment qu'il pouvait servir ce qu'ils considéraient être les intérêts noirs. Leur erreur fondamentale résidait dans leur inébranlable conviction que les Blancs en tant que groupe ne pourraient jamais dépasser leur haine des Noirs. Le FBI considérait également que les traits islamiques de la *Nation* étaient factices. C'est ainsi qu'il n'a jamais été à même d'interpréter les motivations sous-jacentes de Malcolm et d'Elijah Muhammad, pas plus que la manière dont les deux hommes ont pu construire une organisation dynamique qui attirait des dizaines de milliers d'Afro-Américains et l'admiration de millions d'autres.

La théologie de la *Nation* a certainement « diabolisé » les Blancs, encore que son programme exprime par bien des aspects le sens de l'aliénation qui existait toujours dans la classe ouvrière noire, aliénation produite par les lois raciales dites « Jim Crow » des États du Sud, ainsi que par la discrimination au Nord⁸². Malcolm et Muhammad n'attendaient pas du système politique américain qu'il s'amende ou qu'il résolve les problèmes des « Asiatiques noirs » d'Amérique. C'est uniquement par la grâce d'Allah et la construction de puissantes institutions noires que les Noirs pourraient redécouvrir leur force. À cette époque, pour Malcolm, son discours n'est pas « politique », mais avant tout spirituel fondé sur l'enseignement prophétique tant du Coran que de la Bible, dans l'attente du Jugement dernier. Mais cette séparation entre le spirituel et le politique allait vite devenir intenable.

1. Malcolm X, « God's angry men », *Amsterdam News*, 1^{er} juin 1957.

2. Voir « Mr. X tells what Islam [sic] means », *Amsterdam News*, 20 avril 1957 ; Malcolm X, « God's angry men », *Amsterdam News*, 27 avril 1957.

3. NdT : La *Nation of Islam* affirme que les Noirs ont été les premiers humains sur Terre et qu'ils sont donc à l'origine de la civilisation humaine.

4. MX FBI, Memo, New York Office, 30 avril 1958.

5. « 2 000 at Moslem feast in Harlem », *Amsterdam News*, 20 juillet 1957.

6. « New Yorkers to honor Marcus Garvey », *Chicago Defender*, 2 août 1957.

7. « Moslem speaker electrifies Garvey crowd », *Amsterdam News*, 19 août 1957.

8. « Thomas A. Nielson, Chief Inspector to Paul R. Taylor, Police Chief, Lansing, Michigan » ; « Nielson to John W. Whearty, Chief of Police, Milton, Massachusetts » ; « Nielson to Edward S. Piggins, Police Commissioner, Detroit, Michigan » ; « Nielson to Michigan Parole Commission, Inkster, Michigan » ; « Nielson to Walter Carroll, Chief of Police, Dedham, Massachusetts » ; « Nielson to Superintendent of State Prison, Charlesten [sic], Massachusetts » ; « Nielson to Superintendent, Massachusetts State Reformatory, Concord Massachusetts ». Documents en date du 15 mai 1957, dossier Malcolm X, Bureau of Special Services, BOSS, New York Police Department.
9. « Malcolm X will lecture four weeks at Detroit spot », *Pittsburgh Courier*, 17 août 1957.
10. « “Negroes, no compromise on civil rights” Malcolm X », *Los Angeles Herald Dispatch*, 22 août 1957.
11. W. Haywood Burns, « The Black Muslims in America : A reinterpretation », *Race*, vol. 5, n° 1, juillet 1963, p. 29-31.
12. MX FBI, Memo, New York Office, 30 avril 1958.
13. « Malcolm X making hit in Detroit », *Amsterdam News*, 7 septembre 1957.
14. « Malcolm X returns ; Detroit Moslems grow », *Amsterdam News*, 26 octobre 1957.
15. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 117 ; « Malcolm Shabazz speaker at D.C. Brotherhood feast », *Amsterdam News*, 30 novembre 1959.
16. « Malcolm X in Boston », *Amsterdam News*, 9 novembre 1957 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 117.
17. MX FBI, Memo, New York Office, 22 juin 1961.
18. Telegram, Malcolm X to Stephen Kennedy, NYPD Commissioner, 2 novembre 1957, BOSS.
19. Memorandum, Walter Upshur to the BOSS Commanding Officer, 7 novembre 1957, *ibid*.
20. MX FBI, Correlation Summary, New York Office, 22 août 1961, p. 20.
21. « Malcolm X speaks in Detroit again », *Amsterdam News*, 14 décembre, 1957.
22. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 117.
23. NdT : Tracé établissant un compromis frontalier entre les colonies anglaises d’Amérique. Elle marque symboliquement – et non pas juridiquement – la séparation entre les États abolitionnistes du Nord-Est et les États esclavagistes du Sud. C’est le compromis du Missouri (1820) qui établira juridiquement cette séparation.
24. NdT : « Dixie » est le surnom désignant les onze États esclavagistes du Sud des États-Unis qui firent sécession en 1861.
25. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 274.
26. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 118.
27. *Ibid.*, p. 120 ; « Moslem fight R.R. station bias, jailed », *Pittsburgh Courier*, 7 mars 1957. La justice condamna chacun des deux *Muslims* à une amende de 226 dollars. Étant donné que les deux hommes avaient sévèrement battu le policier blanc qui avait tenté de les appréhender, ces amendes étaient particulièrement faibles.
28. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 276-277.
29. Entretien avec James 67X Warden, 24 juillet 2007.
30. Entretien avec James 67X Warden, 18 juin 2003.
31. *Ibid*.
32. Russell J. Rickford, *Betty Shabazz : A Life Before and After Malcolm X*, Naperville, Sourcebooks, 2003, p. 2-11, 23, 27, 31.
33. *Ibid.*, p. 39.
34. MX FBI, Summary Report, New York Office, 19 mai 1959, p. 20.
35. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 231-232.
36. « Malcolm X to Elijah Muhammad », 25 mars 1959. Copie en possession de l’auteur.
37. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 231-232.
38. *Ibid*.
39. Robert Dannin remarque que « la plupart des commentateurs musulmans considèrent la sexualité comme une activité purement charnelle qui provoque le chaos et la confusion dans le corps social si elle n’est pas systématiquement contrôlée ». Voir Dannin, *Black Pilgrimage to Islam*, p. 217. NdT : *Fitna*, du verbe arabe qui veut dire « séduire, tenter, ou attirer ». Terme faisant référence à la tentation ou au

chaos que les croyants doivent affronter avant le salut. Il évoque également la fracture au sein de la communauté musulmane.

40. Denny, *An Introduction to Islam*, p. 300-301.

41. Le Coran, sourate 24, verset 31.

42. Voir Muhammad, *Message to the Blackman in America*, particulièrement le chapitre 35.

43. Entretien avec Farah Jasmine Griffin, 6 août 2001.

44. Voir Cynthia S'themble West, « Revisiting female activism in the 1960s : The Newark branch *Nation of Islam* », *Black Scholar*, vol. 26, n° 3-4, automne 1996-hiver 1997, p. 41-48.

45. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 231-234.

46. *Ibid.*, p. 234.

47. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 62-65, 66.

48. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.

49. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 62-66.

50. *Ibid.*, p. 66-70 ; Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 234-235.

51. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 71-73.

52. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 235.

53. *Ibid.*, p. 235-236.

54. *Ibid.*, p. 236.

55. Evanzz, *The Messenger*, p. 261.

56. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 103 ; entretien avec James 67X Warden, 24 juillet 2007.

57. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 78.

58. *Ibid.*, p. 109.

59. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 232 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 19 mai 1959, p. 31-32.

60. MX FBI, Summary Report, New York Office, 19 mai 1958, p. 6.

61. *Ibid.*, p. 18, 22.

62. « Malcolm X to Elijah Muhammad », 25 mars 1959.

63. MX FBI, Summary Report, New York Office, 19 novembre 1958, p. 6-10 ; « Build heaven on earth », *Los Angeles Herald Dispatch*, 27 mars 1958.

64. « Moslems celebrate third Pakistan Republic day in L.A. », *Los Angeles Herald Dispatch*, 27 mars 1957.

65. NdT : Mohammad T. Mendi (1928-1998), universitaire et militant américano-irakien considéré comme le père du mouvement des Arabes d'Amérique.

66. « Sees aggressive zionism as threat to world peace », *Los Angeles Herald Dispatch*, 10 avril 1958 ; « Arab director, Malcolm X hit U.S. press, radio, TV », *Amsterdam News*, 3 mai 1958. Lors de la conférence de presse du 7 avril 1958, Mendi nia qu'il y ait un conflit entre « Arabes et Juifs » ; selon lui, la seule réelle difficulté était entre les Arabes et les « sionistes agressifs ».

67. « Christians walk out on Moslems », *Amsterdam News*, 29 avril 1958.

68. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 237-238.

69. « Malcolm X to Elijah Muhammad », 25 mars 1959.

70. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 144.

71. « Malcolm X to Elijah Muhammad », 25 mars 1959.

72. Le raid de la police sur la maison de Malcolm à East Elmhurst (Queens) en 1958 a été raconté en détail dans « Three Moslems seized as police fighters : Home of "X" group's leader site of battle », *Amsterdam News*, 24 mai 1958 ; « Moslems await "D-Day" in N.Y. Court », *Pittsburgh Courier*, 24 mai 1958 ; « Moslems freed, cry for arrest of cops », *Pittsburgh Courier*, 28 mars 1959.

73. Memorandum, Detective William K. DeFossett to BOSS Commanding Officer, 27 mai 1958, BOSS.

74. « Three Moslems seized as police fighters », *Amsterdam News* ; « Moslems await "D-Day" in N.Y. Court », *Pittsburgh Courier* ; « Moslems freed, cry for arrest of cops », *Pittsburgh Courier*.

75. « Moslems await "D-Day" in N.Y. Court », *Pittsburgh Courier*.

76. Dossier FBI-Betty Sanders, également connu sous le nom de Betty Shabazz et Betty X, Summary Report, New York Office, 30 juin 1958.

77. FBI-Sanders, Summary Report, New York Office, 9 décembre 1964.
78. FBI-Sanders, Summary Report, New York Office, 2 juin 1959. Betty Shabazz fit également un discours au meeting de la *Nation* à Hartford, dans le Connecticut, le 13 septembre 1959.
79. MX FBI, Correlation Summary, New York Office, 22 août 1961, p. 55-56.
80. « Moslems freed », « Cry for arrest of cops », *Pittsburgh Courier* ; Report of Little-Molette-Simmons Trial, Memorandum, 27 mars 1959, BOSS.
81. MX FBI, Memo, New York Office, 2 juillet 1958.
82. Ainsi que Oliver Jones Jr. l'a noté, la *Nation of Islam* s'appuyait sur les revendications traditionnelles du nationalisme noir, mais n'était pas vraiment préoccupée par la construction d'un programme et d'une stratégie politiques pour atteindre ces objectifs. « La croyance [des *Muslims*] dans une nation qui serait la leur n'a jamais débouché sur un programme politique d'établissement d'un foyer national. [...] Ils se tournaient vers Allah plutôt que vers Washington pour trouver une solution définitive » (Oliver Jones Jr., « The Black Muslim movement and the American constitutional system », *Journal of Black Studies*, vol. 13, n° 4, juin 1983, p. 417-437).

6. « La haine que la haine produit » (mars 1959-janvier 1961)

Fin 1959, Malcolm n'était pas le seul à devoir envisager la nécessité d'une réponse politique forte. Le mouvement pour les droits, civiques, en plein développement dans les années 1950, se trouva confronté à d'importantes dissensions internes. Il n'y avait pas d'accord général sur celle que l'activisme noir devait prendre ni même sur les objectifs qu'il devait atteindre. Alors que la *Nation of Islam* demeurait pratiquement la seule à rejeter l'action politique, certains dirigeants noirs, y compris Malcolm, étaient de plus en plus attirés par les idéaux et les succès des révolutionnaires du tiers-monde. Certains considéraient que le marxisme était l'outil le plus adapté pour comprendre et intervenir dans le conflit racial. À l'époque du maccarthysme, cette sympathie idéologique ne pouvait qu'accroître la surveillance dont faisait l'objet les groupes engagés dans la lutte pour les droits civiques. Malcolm n'était pas le seul à être considéré par le FBI comme une menace pour la sécurité nationale.

Malgré cette pression et le tournant conservateur de l'après-guerre, les militants noirs continuèrent à réaliser des avancées significatives. En décembre 1952, lorsque l'affaire *Brown v. Board of Education* arriva devant la Cour suprême, le monde politique était encore strictement façonné par la division entre Blancs et Noirs. Le principe du « séparés, mais égaux » établi par la Cour suprême en 1896 avec l'arrêt *Plessy v. Ferguson* avait force de loi dans le pays. Cependant, au cours des années qui précédèrent l'arrêt *Brown* de 1954, des changements avaient laissé présager un changement de la situation. Après la mise hors-la-loi en 1944 par la Cour suprême des élections primaires réservées aux Blancs, beaucoup de Noirs votèrent pour la première fois dans la quasi totalité du Sud. Entre 1944 et 1952, le nombre de Noirs inscrits sur les listes électorales grimpa en flèche, passant de 250 000 à près de 1 250 000. En 1946, avec l'arrêt *Morgan v. Virginia*, la Cour suprême déclara inconstitutionnelle toutes les lois qui instituaient des espaces ségrégués dans les bus assurant le transport de voyageurs entre États. Cette décision poussa une nouvelle organisation, le *Congress of Racial Equality* (CORE) à lancer une série de protestations non violentes contre les lois locales qui maintenaient la ségrégation dans les transports publics entre États. Fin 1955, Martin Luther King devint une personnalité de renommée internationale pour son rôle dans le boycott des bus de Montgomery, tandis que non loin de là, à Tuskegee, dans l'Alabama, des Noirs lançaient un boycott économique – qui allait durer trois ans – des commerçants blancs pour s'opposer au redécoupage électoral décidé par l'Assemblée législative de l'État et qui repoussait les électeurs noirs en dehors des limites de la ville. En 1960, la Cour suprême se rangea du côté des protestataires noirs de Tuskegee en déclarant que le

redécoupage électoral racial était illégal¹.

Ces succès étaient le fruit des luttes menées par une nouvelle génération d'Africains-Américains disposés à l'affrontement. À New York, Ella Baker, élue présidente de la section de la ville de la NAACP en 1952, se lança dans l'organisation de coalitions interraciales autour de deux questions qui concernaient quasiment tous les Noirs : les brutalités policières et la déségrégation des écoles publiques. Au même moment, dans le Mississippi, le dirigeant local de la NAACP, Medgar Evers, abandonnait l'approche non violente pour celle de l'autodéfense armée et mettait en place des enquêtes sur les crimes racistes ainsi que des campagnes de dénonciation². En 1957, Ella Baker, Bayard Rustin³ et l'avocat militant de gauche Stanley Levison ébauchaient une série de textes qui constitueront la base du programme de la nouvelle *Southern Christian Leadership Conference* (SCLC). Ils avaient pour point commun une détermination sans faille et une critique de la lenteur des réformes mises en avant par les vieux dirigeants du mouvement pour les droits civiques. Pour eux, le boycott économique, la désobéissance civile et l'organisation de la jeunesse devaient constituer le fer de lance du mouvement.

Les Noirs de gauche avaient payé le prix fort du maccarthysme et de l'anticommunisme virulent. Ainsi, le plus célèbre des sociologues afro-américains, E. Franklin Frazier, avait fait l'objet d'une enquête du FBI pour son appartenance au *Negro People's Committee to Aid Spanish Democracy* dans les années 1930. Mary McLeod Bethune, pédagogue et amie intime d'Eleanor Roosevelt, fut interrogée pour avoir adhéré à l'*American Committee for the Protection of the Foreign Born* ⁴. Les démagogues anticommunistes battaient en retraite et de la gauche noire, incarnée notamment par Paul Robeson, chanteur et acteur controversé, commença à faire l'objet d'une reconnaissance. Robeson avait été banni de la scène et des écrans durant la répression maccarthyste, son passeport lui avait été confisqué par le département d'État ; en 1958, lors de la tournée organisée à travers le pays pour fêter son retour, il reçut un immense soutien de la communauté noire. Ces concerts coïncidèrent avec la publication de *Here I Stand*, son livre-manifeste constitué de souvenirs et d'analyses consacrées aux luttes pour l'indépendance en Afrique et au combat pour les droits civiques aux États-Unis. Si l'ouvrage eut un accueil favorable dans la presse afro-américaine, il ne contribua guère à lui attirer les faveurs des autorités blanches⁵. Lorsque le Premier ministre indien, Jawaharlal Nehru, voulut organiser une célébration nationale pour le soixantième anniversaire du chanteur, les États-Unis tentèrent sans succès de faire pression pour faire annuler l'événement⁶.

Personne ne symbolisa mieux cet élan militant que Robert F. Williams. Après avoir servi dans l'armée et travaillé comme ouvrier, Williams était rentré chez lui en Caroline du Nord en 1955, où il avait rapidement rejoint la campagne pour les droits civiques. Son charisme et son engagement avaient attiré de nouveaux militants et il avait été élu à la tête de la section de la

NAACP de Monroe. La première controverse à laquelle son nom est attaché eut lieu en 1959. À la suite de l'acquittement d'un Blanc jugé pour avoir agressé une Afro-Américaine, Williams déclare à la presse que les Noirs devraient peut-être « répondre à la violence par la violence afin de se protéger ». Prenant publiquement ses distances avec cette déclaration, le dirigeant national de la NAACP, Roy Wilkins, suspend Williams de ses fonctions. Les amis de ce dernier condamnent l'attitude de Wilkins, ce qui va ouvrir un débat longtemps écarté à l'intérieur du mouvement.

Par la suite, Williams s'engage dans la célèbre « affaire du baiser » où il prend la défense de deux garçons noirs – âgés de huit et dix ans – qui ont été emprisonnés à Monroe pour avoir commis le crime d'embrasser une fillette blanche. Cette affaire accroît encore la tension à Monroe, qui au milieu de l'année 1961 est au bord de l'explosion. Lors de son séjour dans la ville, le militant des droits civiques James Forman est agressé et jeté en prison pour s'être associé à Williams. La nuit, des bandes de Blancs patrouillent dans les rues à la recherche de Noirs à terroriser ; la communauté noire réagit en s'armant. Un couple de Blancs qui s'est aventuré par erreur en voiture dans un quartier noir bouclé est retenu sur ordre de Williams afin d'assurer sa sécurité. Les autorités locales l'accusent aussitôt de kidnapping⁷.

L'impact collectif de Baker, de Williams et de bien d'autres militants pousse les organisations comme la NAACP à un plus grand activisme et à faire pression sur les deux partis politiques majeurs pour qu'ils changent la législation. En 1957, le Congrès adopte une loi insignifiante sur les droits civiques qui décide de la mise en place d'une commission consultative sur les droits civiques. La SCLC réagit en organisant une « campagne pour la croisade de la citoyenneté » (*Crusade for Citizenship Campaign*), qui reprend le programme de l'organisation, tout en définissant de nouveaux objectifs liés à l'inscription sur les listes électorales et à l'éducation civique. Menée par Ella Baker, une campagne de conférences de presse et de rassemblements se met en place dans plus d'une vingtaine de villes⁸.

Si la flamme de ce nouvel activisme était plus ardente dans le Sud, elle eut également un profond effet dans les communautés noires du Nord où, s'il n'existait pas la ségrégation raciale légale, de puissantes formes d'exclusion sévissaient depuis longtemps. En septembre 1957, s'inspirant de la lutte menée quelques mois auparavant pour déségréguer le lycée de Little Rock (Arkansas), des militants organisèrent un piquet devant la mairie de New York pour protester contre la discrimination raciale dans les écoles publiques.

Certains militants aboutissent à la conclusion qu'il vaut mieux se présenter aux élections pour faire adopter les lois qu'ils attendent. Leur modèle est l'avocat Benjamin Davis Jr., un communiste qui avait représenté Harlem au conseil municipal de New York entre 1943 et 1949. Condamné en 1940 pour violation du *Alien Registration Act*, ou *Smith Act*⁹, Davis se présente en 1949 et, même si cette fois la tentative est infructueuse, il obtient à Harlem plus de voix que lors des précédents scrutins¹⁰. Sur un programme progressiste

similaire, Ella Baker se présente sans succès aux élections municipales de 1951 et 1953. L'avocat Pauli Murray, qui défendra par la suite Robert Williams devant une commission nationale de la NAACP, se présente également aux élections pour le conseil municipal¹¹. Mais bien que Hulan Jack soit en 1953 le premier Africain-Américain élu président de la circonscription de Manhattan, les Noirs de New York continuent d'être sous-représentés. En 1954, par exemple, alors que plus d'un million des 14 millions d'habitants de l'État sont Africains-Américains, il n'y a encore qu'un seul Noir parmi les 43 élus de l'État au Congrès, un seul Noir sur les 58 sénateurs, cinq Noirs sur les 150 membres de l'Assemblée de l'État, et dix Noirs parmi les 189 juges¹².

À Harlem, l'activité militante prend aussi un tour culturel. De 1951 à 1955, des radicaux publient un journal intitulé *Freedom* [Liberté]. Quelques nationalistes noirs anticomunistes, comme l'écrivain Harold Cruse, le critiquent comme étant imprégné « d'un intégrationnisme enveloppé dans une phraséologie de gauche¹³ ». Lorsque le journal cesse de paraître, plusieurs de ses anciens rédacteurs fondent un nouveau trimestriel, début 1961, *Freedomways* [Les voies de la liberté]. Cette nouvelle publication entend faire le lien entre les communistes noirs, les radicaux indépendants et l'aile gauche du mouvement des droits civiques. Cependant, pour les nationalistes comme Cruse, cette nouvelle revue était toujours compromise en raison de son association avec la gauche marxiste¹⁴.

Malgré de telles tergiversations idéologiques, la majorité de la nouvelle génération radicale était de plus en plus sous l'influence de la gauche noire, ce qu'illustre parfaitement la fascination croissante exercée par Cuba sur les Afro-Américains. En janvier 1959, un groupe de guérilleros s'y était en effet emparé du pouvoir en chassant le dictateur Fulgencio Batista. Bien qu'en avril Fidel Castro soit venu à Washington pour assurer l'administration Eisenhower de ses bonnes intentions, le gouvernement avait rapidement conclu que le nouveau régime était antiaméricain et avait commencé à agir pour le déstabiliser. Les radicaux américains qui sympathisaient avec la jeune révolution réagirent en établissant un *Fair Play for Cuba Committee* qui attira des intellectuels de premier plan comme Allen Ginsberg, C. Wright Mills, ou encore I. F. Stone¹⁵. Un nombre significatif d'artistes et de militants africains-américains se joignirent au comité ou manifestèrent publiquement leur soutien à la révolution de Castro. Parmi eux, on trouvait les journalistes William Worthy et Richard Gibson, les écrivains James Baldwin, John Oliver Killens et Julian Mayfield, ainsi que, sans surprise, Robert Williams.

En juin 1960, le comité organisait le premier voyage de Williams à Cuba¹⁶ et, le mois suivant, il y conduisait une délégation africaine-américaine où l'on retrouvait Mayfield, le dramaturge et poète LeRoi Jones (qui prendra plus tard le nom d'Amiri Baraka), l'historien John Henrik Clarke et Harold Cruse. Même pour un anticomuniste comme Cruse, l'expérience était féconde : « L'idéologie de la nouvelle vague révolutionnaire dans le monde nous a

hissés de l'anonymat d'une lutte solitaire aux États-Unis au rang glorifié de dignitaires en visite. » Cruse s'efforça cependant de rester objectif – comme le fera plus tard Malcolm dans des circonstances similaires lors de son voyage en Afrique. Pour Cruse, les questions fondamentales qui étaient posées étaient celles-ci : « Que signifie tout cela pour le Noir en Amérique ? Quel est le rapport avec lui ? » Reflétant les aspirations militantes croissantes des activistes noirs, il note qu'une des leçons les plus importantes des événements de Cuba est « la pertinence de l'usage de la force et de la violence pour la victoire des révolutions¹⁷ ».

Alors que le mouvement des droits civiques s'orientait vers une confrontation plus intense en combinant protestations et initiatives politiques, Malcolm et la *Nation* observaient à distance. Fermement attachée à un séparatisme strict, la *Nation* avait peu à apporter à la discussion sur la meilleure voie pour changer l'ordre existant. Beaucoup de ses dirigeants ne comprenaient pas vraiment la lutte pour les droits civiques qui se développait ; ils étaient convaincus qu'ils devaient se tenir éloignés de toute activité controversée ou subversive. Cela étant, l'émergence de programmes d'action et de fortes personnalités au sein du mouvement de libération noire constituait un défi pour la *Nation* dans la lutte pour la conscience des Noirs américains. La couverture médiatique positive dont bénéficiaient Martin Luther King et d'autres dirigeants du mouvement leur donnaient une pertinence politique qui faisait défaut à la *Nation*.

Dans une lettre datée d'avril 1959 et adressée à James 3X Shabazz, le tout nouveau ministre du culte du Temple n° 25 de Newark, Muhammad exprime sa préoccupation à propos « des heurts trop fréquents avec les agents de la force publique dans lesquels les Croyants sont impliqués ». L'affrontement qui a eu lieu dans la maison de Malcolm entre la police et les membres de la *Nation*, ainsi que la publicité ayant entouré le procès, le dérangent et il donne les instructions suivantes :

Quand un policier vient vous délivrer un mandat ou vous arrêter, que vous soyez innocent ou coupable, vous ne devez pas résister. [...] Nous devons nous souvenir que nous ne sommes au pouvoir ni à Washington, ni là où nous vivons et que nous ne pouvons rien dicter aux autorités. [...] Les avocats, les cautions et les amendes coûtent cher et être frappé ou meurtri est trop douloureux pour qu'on l'encoure en vain. Allah finira par punir ceux qui ont maltraité ses fidèles. Mais souvenez-vous que vous ne devez pas être la *raison* pour laquelle ils se permettent de vous maltraiter, car vous savez que le démon ne sera pas juste avec vous¹⁸.

En privé, Malcolm exprime son désaccord. La large couverture de presse sur le procès des Molettes, de Minnie Simmons et de Betty a jeté, pense-t-il, un éclairage globalement positif sur la *Nation* ¹⁹. « S'il n'y avait pas eu, depuis

le début de l'affaire, les articles de l'*Amsterdam News*, écrit-il dans une lettre publique, les innocents seraient derrière les barreaux. » Il établit habilement un lien entre la confrontation de la *Nation* avec la police, la lutte plus large pour les droits civiques et la nécessité d'avoir une presse africaine-américaine militante²⁰. Certains des « prédicateurs de Malcolm » partageaient certainement son opinion.

Comme il le faisait déjà depuis plusieurs années, Malcolm regarde au-delà des frontières de la *Nation* et entend se tourner vers l'ensemble des Noirs américains. C'est à ce moment-là que Malcolm est contacté par Louis Lomax, jeune représentant africain-américain d'une chaîne de télévision locale, WNTA Channel 13, qui prépare une série d'émissions sur la *Nation of Islam*. Lomax travaille sur ce projet avec un autre journaliste, Mike Wallace, qui à la fin des années 1950 était devenu une figure familière dans le paysage télévisuel new-yorkais²¹.

Les deux hommes ont des raisons différentes de s'intéresser à la *Nation of Islam*. Journaliste expérimenté, Wallace, qui est alors âgé d'une trentaine d'années, est à la recherche d'un coup d'éclat. Avec l'ascension de Malcolm et de la *Nation*, il sent qu'il est possible de lancer une polémique en présentant à une large audience le séparatisme racial de la *Nation*. Les motivations de Lomax sont plus complexes. Né en 1922, à Valdosta en Géorgie, il est diplômé du Paine College (1944) et de Yale (1947)²². Étudiant à Yale, il avait connu le succès avec une émission de radio hebdomadaire où « pour la première fois un Noir écrivait et présentait ses propres textes dramatiques sur les ondes dans le district de Columbia²³ ». Mais en 1949, il avait connu des moments plus difficiles. Après avoir déménagé dans le South Side de Chicago, il fut impliqué dans une arnaque : il louait des voitures dans l'Indiana et les conduisait à Chicago où elles étaient vendues. La police ayant aisément remonté la piste des voitures volées, il fut arrêté en flagrant délit, jugé pour vol et envoyé derrière les barreaux avant de bénéficier d'une libération conditionnelle en novembre 1954. Au moment de sa sortie, sa femme avait déjà divorcé²⁴. En février 1956, il eut un retour de fortune inattendu grâce à son responsable de liberté conditionnelle qui lui donna la permission de travailler à Washington avec l'*Associated Negro Press* ²⁵. Cette opportunité donna une nouvelle impulsion à sa vie et, au cours des trois années suivantes, Lomax publiera des articles dans le *New York Daily News* et le *New York Daily Mirror* ainsi que des articles d'analyse dans des magazines comme *Pageant*, *Coronet* et *The Nation* ²⁶. C'est grâce à ces articles que Wallace lui offrit de mener les entretiens préliminaires avec les invités de ses émissions²⁷. Lomax proposa alors une série consacrée à la *Nation of Islam*, après s'être assuré de l'accord d'Elijah Muhammad par l'intermédiaire de Malcolm²⁸. Le passé commun de Malcolm et Lomax dans les prisons américaines a certainement rapproché les deux hommes.

Idéologiquement, Lomax est un intégrationniste qui a une certaine admiration pour l'autonomie et la fierté raciale revendiquées par les membres

de la *Nation*. Il reçoit l'autorisation de filmer Muhammad à l'occasion d'un rassemblement à Washington le 31 mai²⁹. Après avoir accumulé pendant plusieurs semaines des séquences filmées, Lomax donne les bandes à Wallace qui les monte et les accompagne de commentaires sensationnalistes. Le titre provocateur, *The Hate That Hate Produced* [La haine que la haine a produite], est un appel à mots couverts aux libéraux blancs auxquels Wallace s'identifie. Après tout, l'Amérique blanche avait toléré l'esclavage et la ségrégation raciale pendant des siècles. Que pouvait-il y avoir de surprenant à ce qu'une minorité de Noirs soient devenus aussi racistes que beaucoup de Blancs ?

Le reportage de Wallace et Lomax est diffusé sur la chaîne WNTA-TV de New York en cinq émissions d'une demi-heure du 13 au 17 juillet. Une semaine plus tard, la chaîne diffuse un documentaire d'une heure et demie consacré au mouvement suprématiste noir, présenté par Wallace et comportant des extraits des émissions précédentes. Il est heureux que Malcolm ait été à l'étranger au moment de la diffusion de ces émissions, car elles déclenchèrent une tempête. Les dirigeants des mouvements des droits civiques, pressentant que ces émissions constituaient une publicité désastreuse, ne parvinrent pas à prendre leurs distances assez rapidement. Arnold Forster, le dirigeant de la commission des droits civiques de l'*Anti-Defamation League*, accusa Wallace d'avoir exagéré la force de la *Nation of Islam* et de lui avoir donné une « importance démesurée ». D'autres critiques se focalisent sur la série elle-même. Dans le *New York Times*, Jack Gould écrit que « la propension récurrente de Mike Wallace à courir après le sensationnalisme comme une fin en soi s'est retournée contre lui. [...] Diffuser les déclarations à l'emporte-pièce d'agitateurs sans même les confronter au moindre fait pertinent n'est pas du journalisme consciencieux et constructif ³⁰ ». Quant à Malcolm, il pense que les émissions ont diabolisé la *Nation* et il compare leur impact à « ce qui s'était passé dans les années 1930 quand Orson Welles avait effrayé l'Amérique avec une émission de radio décrivant, comme si cela se passait au moment même, une invasion de Martiens³¹ ». Mais Malcolm pensait aussi qu'une mauvaise publicité valait mieux que pas de publicité du tout.

Indépendamment du tollé provoqué, l'émission offrit à la *Nation* une plus large audience. Malcolm se souvient qu'il y eut immédiatement « une avalanche de réactions publiques. Des centaines de milliers de New-yorkais, noirs et blancs, s'exclamaient : “Vous l'avez entendu ? Vous l'avez vu ? Prêcher la haine des Blancs !” » La controverse se développa rapidement. Après l'appréciation négative de la presse new-yorkaise sur la *Nation*, les hebdomadaires nationaux prirent le relais en la qualifiant d'organisation faite de « racistes noirs », de « fascistes noirs », et « probablement inspirée par les communistes ». Confronté aux critiques virulentes de la communauté afro-américaine, Malcolm refusa ses opposants de la classe moyenne noire en les traitant d'oncle Tom.

L'intense publicité faite à ces émissions changea la vie de presque tous

ceux qui avaient participé à ce programme. Wallace profita de l'impulsion dont il avait besoin. Le groupe Westinghouse qui était propriétaire de chaînes de télévision, lui offrit de couvrir la campagne présidentielle de 1960 et, trois ans plus tard, il présentait les informations du matin pour CBS. Il déclina ultérieurement la proposition de Richard Nixon, le candidat républicain à la présidence, d'être son secrétaire de presse, pour accepter de travailler pour *60 Minutes* de CBS, l'émission à la longévité la plus importante de l'histoire de la télévision³². Lomax obtint quant à lui un grand succès en 1960 avec son premier livre, *The Reluctant African*, qui obtiendra le prix Anisfield-Wolf, et ses reportages sur les droits civiques furent régulièrement diffusés. Wallace et Lomax continuèrent à utiliser leurs relations avec la *Nation*³³. Cependant, le 26 juillet 1959, Wallace fut exclu d'un rassemblement de masse au Saint Nicholas Arena de New York dont l'orateur principal était Elijah Muhammad. Ce dernier accusa Wallace et d'autres journalistes blancs d'avoir tenté de diviser la *Nation* en factions : « Considère-t-il la vérité comme de la haine ? Aucun de nos ennemis ne veut voir ceux qu'on appelle les Nègres américains libres et unis³⁴. »

Au sein de la *Nation*, ceux qui critiquent Malcolm lui font grief de la publicité négative qui a accompagné la diffusion de *The Hate That Hate Produced*. Les ministres du culte de la *Nation* qui s'étaient opposés aux interviews se sentirent confortés dans l'interdiction faite aux membres de parler à la presse. La position du siège de Chicago était cependant beaucoup moins sévère. Ainsi, lorsqu'un jeune doctorant, C. Eric Lincoln, demande de l'aide pour la rédaction de sa thèse sur la *Nation*, Muhammad, Malcolm et d'autres *Muslims* acceptent de lui prêter main-forte. *The Black Muslims in America*, le livre de Lincoln, publié en 1961, sera l'ouvrage de référence sur le sujet pendant plusieurs décennies³⁵. Quand la polémique fut retombée, Lomax réussit à retrouver les bonnes grâces de la *Nation* et lorsqu'il prend contact avec la secte pour écrire son livre, les dirigeants ne seront pas avares de leur temps. Son livre, *When the Word Is Given*, paru en 1963, est sans doute la meilleure référence sur l'activité interne de la *Nation* avant le départ de Malcolm. Malgré son propre engagement pour l'intégration raciale, Lomax tentait de présenter une critique équilibrée et objective des forces et faiblesses du mouvement. Il mettait aussi en évidence le malaise de la classe ouvrière noire qui, quelques années plus tard, nourrira la colère incarnée par le *Black Power*. Lomax citait le toujours très éloquent James Baldwin :

Au fond de leur cœur, les masses noires ne font plus confiance aux Blancs. Elles ne croient pas non plus en Malcolm, sauf quand il exprime leur absence de confiance dans les Blancs. [...] Les masses noires ne dénoncent pas les *Black Muslims*, mais ne les rejoignent pas non plus. Elles se contentent de rester chez elles dans le ghetto, dans la touffeur, au milieu des cafards, des rats, du vice, de la honte et de la tristesse et elles maudissent le jour qui va se lever parce qu'elles vont devoir aller à la rencontre de

l'homme – l'homme blanc – et travailler à un poste qui ne conduit qu'à une impasse³⁶.

La diffusion de ces émissions rappelle durablement à la *Nation* la nécessité pour elle de mieux contrôler sur son image. Ce qui exige, au minimum, un magazine ou un journal paraissant régulièrement. À l'automne 1959, Malcolm fait une première tentative dans ce sens avec la publication du *Messenger Magazine* ; il s'est sans doute inspiré d'un journal de Harlem qui portait le titre de *Messenger* et avait été publié de 1917 à 1928 par A. Philip Randolph et Chandler Owen. Une publicité publiée dans l'*Amsterdam News* indique que le nouveau titre se propose de présenter « les objectifs et les réalisations de M. Muhammad » et « la vérité sur l'étonnant succès du développement économique, éducatif et spirituel des musulmans parmi les Noirs d'Amérique³⁷ ». Comme d'autres aventures éditoriales de l'époque, le magazine ne parvient pas à trouver son lectorat ; cette situation perdure jusqu'à la fondation par Malcolm, en 1960, du mensuel *Muhammad Speaks* [Muhammad parle]³⁸. Les Temples en reçoivent des centaines d'exemplaires et le journal attire rapidement des dizaines de milliers de lecteurs réguliers, dont la majorité n'est pas musulmane. La clé de ce succès est double. En premier lieu, les journalistes qualifiés qui ont été embauchés bénéficient d'une certaine marge de manœuvre pour traiter leurs sujets. Une forme de schizophrénie gagne d'ailleurs le journal, qui se compose de quelques articles faisant l'éloge de Muhammad et la promotion de la *Nation*, le reste des pages étant occupé par des articles fouillés consacrés aux problèmes des Noirs américains, à l'Afrique et au tiers-monde. La seconde raison de ce succès est à chercher dans l'obligation faite à chaque Temple d'acheter chaque semaine un certain nombre d'exemplaires pour les revendre.

Malcolm profite de la secousse occasionnée par la diffusion de *The Hate That Hate Produced* pour recommander la nomination de John X Simmons, le secrétaire du Temple n° 7, au secrétariat national. Simmons s'installe donc au cours de l'année à Chicago où d'Elijah Muhammad lui attribue un nom originel, John Ali. Malcolm fut satisfait par cette promotion qui, pensait-il, allait lui assurer un allié fiable à Chicago. Il n'imaginait pas qu'Ali allait devenir un de ses critiques les plus féroces au siège du mouvement.

Après l'épreuve du procès de Betty, Malcolm décide qu'Attallah et elle ont besoin de s'installer temporairement chez ses parents à Détroit. Betty y est opposée, mais cède à la volonté de Malcolm. Pour autant, elle ne change pas d'opinion au cours de son séjour ; à la fin du mois de mars 1959, alors qu'elle se plaint de cette disposition, Malcolm ne manifeste guère de compréhension. Il lui conseille de vivre son départ de New York comme des vacances et tente de la rassurer en affirmant qu'il survivra à son absence ; sa cuisine lui manque, lui écrit-il, mais il prend régulièrement ses repas au restaurant du Temple. Il était difficile pour Malcolm de donner à Betty des marques

d'amour et même de lui faire des compliments sans faire immédiatement référence à la *Nation*. Par exemple, lorsqu'il fait l'éloge de la cuisine de Betty, il ajoute : « Que ferions-nous, nous les frères, sans nos formidables sœurs de la MGT ? [sourire]³⁹. »

Les « vacances » involontaires de Betty laissent sans doute à Malcolm plus de liberté, mais elles mettent à mal ses finances déjà précaires. Le 1^{er} avril, il lui envoie une deuxième lettre où il joint 20 dollars. Malcolm l'exhorte à dépenser aussi peu que possible, lui rappelant qu'il avait une « grande charge financière ». Il lui rappelle aussi que les vols pour Détroit avaient coûté cher et que vivre à Détroit était également onéreux. Malcolm lui fait une déclaration qui d'un comique paradoxal : il lui demande « de se faire plaisir, mais de ne pas acheter n'importe quoi » et de n'acheter que des choses absolument nécessaires. Pour faire des économies, il lui demande de ne pas l'appeler au téléphone, mais de lui écrire et lui envoie même des timbres dans la même enveloppe⁴⁰.

Se sentant rejetée et abandonnée, Betty sombre de nouveau dans la mélancolie et pense à échapper à son mariage. Malcolm considérait alors sa femme comme un fardeau – quelqu'un qu'il était obligé de supporter – plutôt que comme une partenaire amoureuse. Les blessures provoquées par les railleries sexuelles de Betty n'étaient pas refermées et il préféra consacrer son énergie à la *Nation* et aux importants événements qu'il a prévus en 1959.

Le rassemblement le plus important auquel participe Malcolm en 1959 se déroule au mois de juillet à New York à la Saint Nicholas Arena, au cours duquel Elijah Muhammad prononce un discours. Le chef de la secte déclare que lui et la *Nation* sont « soutenus par 500 millions de personnes qui élèvent la voix cinq fois par jour vers Allah⁴¹ ». Il revendiquait ainsi une place à part entière dans la communauté musulmane mondiale, une prétention alors vigoureusement rejetée par l'importante majorité des musulmans orthodoxes vivant aux États-Unis. Dans les petites communautés d'émigrants, pour l'essentiel des sunnites, dont les origines se trouvent au Moyen-Orient, en Asie du Sud et en Afrique du Nord, les musulmans considèrent que la *Nation* a peu à voir avec leur foi. « Prions avec ferveur que les lecteurs du *Courier* ne confondent pas la secte de M. Muhammad avec le véritable islam », écrit l'Algérien Yasuf Ibrahim dans une lettre au *Pittsburgh Courier* : « Ceux qui croient en Allah ne se reconnaissent pas dans des choses telles que la race⁴². »

Sans doute afin d'atténuer les critiques publiques, la *Nation* prend plusieurs mesures pour affirmer ses liens avec la communauté musulmane. En 1960, Muhammad ouvre son *Message to the Blackman in America* par un verset du Coran : « C'est Lui qui a envoyé Son messager, son Guide et la religion de vérité pour la faire triompher sur toute autre religion. Allah suffit comme témoin⁴³. » Une rubrique régulière de *Muhammad Speaks* propose des recettes de cuisine *halal*. Des professeurs d'arabe sont embauchés dans les écoles de la *Nation* et les prédicateurs sont encouragés à faire référence au Coran dans leurs sermons. La plus en vue des femmes du Temple n° 7,

Tynetta Deanar, inaugure dans le magazine une rubrique sur les réalisations des femmes musulmanes.

C'est dans cet esprit de confraternité que la *Nation* adresse ses félicitations à la Conférence de solidarité afro-asiatique qui est organisée au Caire sous les auspices du président égyptien, Gamal Abdel Nasser, du 26 décembre 1957 au 1^{er} janvier 1958⁴⁴. La secte avait beaucoup à gagner à son acceptation ou ne serait-ce qu'à sa reconnaissance par les principaux États musulmans et par l'Égypte. Nasser lui rendit la politesse l'année suivante en envoyant ses vœux à Elijah Muhammad lors de la convention du Jour du Sauveur. Cet échange fut suivi par une invitation du gouvernement de Nasser à Muhammad à lui rendre visite et à faire son *hadj* à La Mecque. Muhammad décida de se rendre au Moyen-Orient, mais l'organisation de ce voyage à l'étranger se heurta aux obstacles du gouvernement américain. La décision fut prise d'envoyer d'abord Malcolm comme émissaire de Muhammad. Malcolm établirait les contacts nécessaires pour Muhammad et les membres de sa famille qui viendraient ensuite.

Malcolm fut sans aucun doute heureux de se voir confier cette mission, mais suivant en cela la tradition propre à la *Nation*, il ne fit preuve d'aucun excès d'enthousiasme. Il déposa sa demande de passeport et déclara se rendre au Royaume-Uni, en Allemagne, en Italie, en Grèce, en Égypte, au Liban, en Turquie, en Arabie Saoudite et au Soudan. Il partirait le 5 juin afin de « participer au pèlerinage musulman annuel sacré de la ville sainte de La Mecque » prévu du 9 au 16 juin⁴⁵. Cependant, pour diverses raisons, son départ fut retardé et il poursuivit donc ses activités tout au long du mois de juin⁴⁶.

Son arrivée au Caire, le 4 juillet, fut le début d'une expérience fondatrice. Malcolm était désormais un voyageur international, l'invité de chefs d'État et un pèlerin sur la terre de la foi qui l'avait tiré du désespoir. En Égypte, il rencontre à plusieurs reprises le président de l'Assemblée du peuple Anouar el-Sadate et reçoit un bon accueil de la part des dirigeants religieux à l'Université d'Al-Azhar⁴⁷. Nasser lui propose de le rencontrer personnellement, mais Malcolm refuse poliment en expliquant qu'« il n'est que le prédécesseur et humble serviteur d'Elijah Muhammad ». Il avait prévu de ne séjourner que brièvement en Égypte avant de partir pour La Mecque et de visiter l'Arabie Saoudite. Mais, peu après son arrivée, il contracte une dysenterie qui l'immobilise pendant onze jours. Durant son séjour, plusieurs Égyptiens importants s'offrent de le loger chez eux pour la nuit. Du fait de sa longue observance de l'islam très particulier de la *Nation*, Malcolm est parfois embarrassé par son manque de connaissance pratique de la religion musulmane. Comme on attendait de lui qu'il participe à la prière cinq fois par jour, il dut confier à une de ses relations qu'il ne comprenait pas l'arabe et qu'il n'avait qu'« une connaissance sommaire du rituel [de la prière] ».

Une fois rétabli, il se rend en Arabie Saoudite, où l'esclavage des Africains noirs avait existé pendant plus de mille cinq cents ans. Du point de vue de la

plupart des Noirs américains, l'Arabie Saoudite semblait être une société non blanche, où les Noirs étaient relégués en bas de l'échelle. Depuis son hôtel de Djeddah, le Kandara Palace, Malcolm décrit ainsi l'éventail de l'apparence physique de la population qui va « d'un noir majestueux à un brun riche, mais aucun d'entre eux n'est blanc. » La plupart des Arabes, note-t-il, « seraient à leur place à Harlem » : « Tous parlent avec chaleur de notre peuple en Amérique comme leurs "frères de couleur". » Sa propre race, telle que Malcolm la définissait, perdait ici de son importance : « Beaucoup d'Égyptiens ne le considéraient pas comme noir, en raison de sa couleur, jusqu'au moment où ils se trouvaient près de lui », remarque l'un de ceux qui l'accompagnaient. Malcolm apprend à cette occasion que les identités raciales ne sont pas fixées : ce qui est « noir » dans un pays peut être blanc ou mulâtre dans un autre. L'absence de ligne de couleur rigide lui laisse penser qu'« il n'y a pas de préjugés raciaux parmi les musulmans, car l'islam enseigne que tous les mortels sont égaux et frères⁴⁸ ».

Ces trois semaines passées au Moyen-Orient à fréquenter l'homme de la rue et les hommes d'État renforcent également l'engagement panafricain de Malcolm. « L'Afrique est le continent de l'avenir », écrit-il dans une lettre publiée dans le *Pittsburgh Courier* :

Hier encore, l'Amérique était le Nouveau Monde, un monde avec un avenir. Mais nous avons soudainement compris que l'Afrique était le Nouveau Monde, un monde à l'avenir éclatant – un avenir dans lequel ceux qu'on appelle les Noirs américains sont destinés à jouer un rôle clé⁴⁹.

Tout au long de son voyage, il captive son auditoire avec ses descriptions de l'importance de la *Nation* et ses récits de l'oppression cruelle que font subir les Blancs aux Noirs américains. Évoquant les réactions horrifiées que ses récits suscitent, Malcolm explique que « la foule croissante des Africains intelligents ne comprenait pas » pourquoi les Noirs américains continuaient à être opprimés, pourquoi ils « ne bénéficiaient d'aucune liberté ni d'aucun droit à l'éducation publique » et pourquoi ils étaient « par-dessus tout relégués dans des taudis » : « Le premier outil qui sert aujourd'hui à diviser l'Est et l'Ouest, de jour comme de nuit, est le ressentiment éprouvé en Afrique et en Asie vis-à-vis de la ségrégation légale aux États-Unis⁵⁰. » Cette idée soulignait la nécessité d'élargir la perspective internationale du mouvement de libération noir. En cultivant des alliances avec le tiers-monde, les Noirs américains pouvaient s'emparer d'un levier pour obtenir la reconnaissance de leurs droits raciaux.

Plusieurs raisons permettaient de penser qu'une telle stratégie pouvait produire des résultats. Premièrement, un nombre significatif de dirigeants africains, comme le Ghanéen Kwame Nkrumah, avait fréquenté les universités américaines, séjourné aux États-Unis et connaissait son système d'oppression raciale. Depuis la moitié du 19^e siècle, les Églises noires, les

établissements d'enseignement supérieur et les associations démocratiques avaient des contacts et des échanges avec des organisations africaines. C'était particulièrement le cas avec l'Afrique du Sud où les parallèles entre l'apartheid et la ségrégation légale Jim Crow étaient évidents. Enfin, un bon nombre de mouvements révolutionnaires anticoloniaux, comme le Front de libération nationale algérien, n'était pas communiste. Les Noirs américains pouvaient donc entretenir des relations avec eux sans craindre d'être réprimés comme des « rouges ».

Dans ce qu'écrivait alors Malcolm, s'observent de nouvelles idées sur l'islam et la solidarité afro-asiatique : il est arrivé à un carrefour philosophique. L'attitude manifestée par les musulmans qu'il rencontre sur les questions raciales lui révèle les contradictions fondamentales de la théologie de la *Nation*. L'islam étant en théorie indifférent à la couleur de la peau, ceux qui appartiennent à l'*oumma*, à la communauté des croyants, peuvent être de toutes nationalités et de toutes races, pour autant qu'ils pratiquent les cinq piliers et les rites fondamentaux. Les Blancs ne peuvent donc pas être diabolisés en tant que tels. Malcolm comprend alors que si la *Nation* continue à se développer, il lui faudra abandonner ses concepts et ses pratiques sectaires, comme l'histoire de Yacub, et accélérer le processus d'assimilation à l'islam orthodoxe. Le panafricanisme représente un autre problème, car si la mise en œuvre de la solidarité tiers-mondiste comme levier pour le changement en Amérique apparaît de plus en plus crédible, cela s'oppose au dogme de la *Nation* qui considère que les réformes sont impossibles à concrétiser sous la domination blanche et que seul l'établissement d'un État noir séparé permettra d'obtenir la paix. Plus troublante encore est la question du leadership : si la *shahada* fait de Mahomet le véritable prophète de Dieu, se rapprocher d'un islam authentique conduira inévitablement à mettre en doute la prétention d'Elijah Muhammad à être « le messager d'Allah ».

Il n'est pas impossible que le quasi-silence de Malcolm sur ce voyage dans son autobiographie puisse s'expliquer par le fait qu'il marque le début de son questionnement à propos de la *Nation*. Le décalage était flagrant entre ce que lui avait enseigné Elijah Muhammad et la riche diversité des cultures qu'il avait pu observer : à l'évidence, les musulmans n'étaient pas tous « noirs ». Cependant, la lettre qu'il adresse au *Pittsburgh Courier* de même que les souvenirs qu'il livrera de cette expérience démontrent combien le voyage lui-même a marqué sa pensée. Cette transformation est également audible dans les discours qu'il prononce désormais.

Le voyage est largement relayé tant par la *Nation* que dans la presse afro-américaine⁵¹. Cependant, de retour aux États-Unis le 22 juillet, il doit s'occuper de la controverse suscitée par le documentaire *The Hate That Hate Produced* et ne parle que brièvement de son voyage. S'il tente de transmettre ce qu'il a appris du monde islamique aux fidèles du Temple n° 7, il le fait avec prudence, sans doute pour éviter de mettre en avant des idées qui pourraient sembler étrangères aux dogmes fondamentaux de la *Nation of*

Islam. Il explique ainsi qu'« en Orient, les musulmans étaient extrêmement curieux de savoir comment je pouvais me prétendre musulman sans parler l'arabe ». Il avait dû expliquer qu'il avait été « kidnappé quatre siècles plus tôt, dépouillé de sa langue, de sa religion, de son nom et de sa sagesse⁵² ».

À la mi-novembre 1959, accompagné de deux de ses fils, Herbert et Akbar, Elijah Muhammad part à son tour pour La Mecque. Il revendiquera par la suite avoir accompli un *hadj*, mais son voyage à La Mecque ayant eu lieu en dehors de la période consacrée, il n'a en fait accompli qu'une *umrah*, une visite à but spirituel⁵³, et ce bien que cette dernière soit largement considérée comme un pèlerinage légitime. Mais le plus important est l'autorisation qui est accordée à la petite délégation de la *Nation* par les autorités saoudiennes qui contrôlent l'accès des fidèles à la ville.

Muhammad, qui fait son retour aux États-Unis le 6 janvier 1960⁵⁴, est comme Malcolm profondément marqué par son voyage et décide de mettre en œuvre des changements pour donner à la *Nation* un caractère islamique plus affirmé. Il ordonne que pour la prochaine convention du Jour du Sauveur, les Temples de la *Nation of Islam* soient désormais appelés « Mosquées » selon les usages de l'islam orthodoxe⁵⁵. Plus significativement, le rythme de l'islamisation est accéléré et l'enseignement de l'arabe est développé. Muhammad envoie aussi son fils Akbar étudier à l'Université Al-Azhar du Caire. À l'instar de Malcolm, il a certainement perçu les problèmes particuliers soulevés par sa propre position lorsqu'il s'agissait de réconcilier la *Nation* avec l'islam orthodoxe. Son autorité, et bien entendu l'essentiel de la richesse matérielle qu'il avait accumulée, provenaient de son statut particulier (pour fictif qu'il ait pu être) de Messenger d'Allah – statut qu'il n'avait pas l'intention d'abandonner. Maintenir sa suprématie tout en refaçonnant le visage de la *Nation* allait s'avérer une entreprise hasardeuse.

« 1960 pourrait bien s'avérer une année décisive pour le Noir américain », déclarait l'avocat radical William Kunstler en guise d'introduction au débat entre Malcolm et le révérend William M. James sur la radio du WMCA de New York. Dans tout le Sud, les *sits-in* et les protestations se multipliaient : les étudiants noirs refusaient de libérer les sièges des bars qui refusaient de les servir ou s'installent dans les magasins dont l'accès leur était interdit. L'expérience mitigée qu'a eue Malcolm avec *The Hate That Hate Produced* l'a convaincu de l'importance de présenter les idées de la *Nation* sous un jour favorable. Aussi, lorsque début 1960, la radio du WMCA lui propose un débat avec James, le pasteur de gauche de la *Metropolitan Community United Methodist Church* de Harlem, il accepte l'invitation.

Kunstler lui met immédiatement la pression : « Roy Wilkins, le directeur général de la NAACP décrit votre Temple de l'Islam comme ne valant guère mieux que le Ku Klux Klan. Pensez-vous que cette appréciation soit adéquate ? » Malcolm réplique immédiatement en qualifiant Wilkins

d'ignorant : « Je suis certain que si M. Wilkins connaissait le programme de M. Muhammad, il ne proférerait pas de telles accusations⁵⁶. » À un Kunstler de plus en plus énervé qui cite des déclarations de la *Nation* dans la presse qualifiant les Blancs de « diables inhumains », Malcolm rétorque en défendant l'« extrémisme racial » qu'il décrit comme une forme d'exceptionnalisme commune à tous les groupes religieux. Les catholiques et les baptistes, souligne-t-il, expliquent que la seule voie pour aller au paradis est d'appartenir à leur Église :

Et depuis des milliers d'années, les Juifs eux-mêmes apprennent qu'ils sont le peuple élu par Dieu. [...] Je trouve qu'il est difficile pour les catholiques et les chrétiens de nous accuser d'enseigner ou de prôner une quelconque forme de suprématie raciale ou de haine raciale, parce que leur histoire et leur propre enseignement en sont remplis⁵⁷.

Que 1960 ait été ou non l'année des Noirs américains, c'est pour Malcolm l'année où son audience s'étend au-delà de la communauté noire et où sa notoriété s'accroît. Tout en s'efforçant d'être régulièrement présent à la Mosquée n° 7, il engage une tournée de conférences à un rythme soutenu. En mars, il prend la parole devant les étudiants de Harvard et du Massachusetts Institute of Technology au cours d'un séminaire organisé par l'Université de Boston. Alors que son intervention préliminaire dure à peine plus de dix minutes, le débat se poursuit pendant plus de deux heures⁵⁸. En mai, il prononce un discours au Queens College à l'occasion d'une initiative de la NAACP ; l'événement est significatif, car c'est la première fois qu'une organisation du mouvement des droits civiques offre une tribune à un dirigeant noir qui s'oppose si fortement à sa politique⁵⁹. Cependant, c'est le 28 mai qu'il donne son discours le plus important pendant le *Harlem Freedom Rally*, organisé par la *Nation* et plus d'une douzaine de groupes noirs du quartier. Organisée au croisement de la 125^e Rue Ouest et de la 7^e Avenue, l'initiative rassemble environ 4 000 personnes qui se pressent, serrées les unes contre les autres dans les rues et sur les trottoirs pendant cinq heures⁶⁰. Avant le début du meeting, les haut-parleurs diffusent le calypso de Louis X, « A White Man's Heaven is a Black Man's Hell » [Le paradis du Blanc, c'est l'enfer du Noir]. Quand vient son tour de prendre la parole, Malcolm fait un discours qui s'éloigne de ses propos habituels. Délibérément, il lance un large appel, en ne s'adressant pas en premier lieu à la *Nation*, mais au « peuple noir de Harlem, au peuple noir d'Amérique et au peuple noir de la terre entière ». Par moments, ses paroles résonnent comme celles de Martin Luther King : « Nous ne sommes pas réunis ici parce que nous avons déjà obtenu la liberté. Non ! Nous sommes ici pour la liberté que l'on nous a longtemps promise, mais que nous n'avons pas encore obtenue⁶¹. » Tout au long de ce discours, il emploie le langage racialement inclusif de la cause des droits civiques – « liberté », « égalité » et « justice » – qu'il pose comme le cadre de construction d'une coalition noire militante dans le ghetto de Harlem. Les

partisans de la NAACP et de la *National Urban League* doivent désormais s'opposer à un tel discours qui s'est soigneusement approprié une partie du leur.

L'objectif principal du rassemblement, explique Malcolm, est de pouvoir entendre une série de dirigeants africains-américains, dont certains « ont été nos porte-parole et nous ont représentés devant l'homme blanc du centre-ville ». Il ne fait aucune critique contre les modérés et insiste au contraire sur la nécessité pour les Noirs de Harlem de surmonter les divisions qui minent leur communauté. L'accent qu'il met sur le besoin d'un front uni lui confère une image réaliste et modérée, ce qui constitue un remarquable tournant pour un homme qui, à peine quelques mois auparavant, avait attaqué les dirigeants intégrationnistes en les traitant d'oncle Tom. Le discours remporte un énorme succès et c'est grâce à lui que Malcolm se transforme en un dirigeant politique respecté de la vie civique de Harlem.

Que le BOSS de la police de New York ait eu ou non connaissance à l'avance de ses intentions, six inspecteurs de police sont affectés au meeting. L'un d'entre eux, un Noir nommé Ernest B. Latty, fut apparemment si ébranlé par la chanson « A White Man's Heaven » qu'il acheta le disque et le joignit à son rapport. De manière générale, les réactions des inspecteurs soulèvent suffisamment d'inquiétudes pour provoquer un renforcement significatif des mesures de surveillance prises par le BOSS⁶².

Tout au long de l'année 1960, alors que Malcolm multiplie les apparitions dans les médias et les conférences dans les universités, les critiques contre lui s'intensifient au sein de la *Nation*. Pour donner des gages de sa loyauté, il assiste à de nombreuses interventions publiques de Muhammad tout en s'occupant des mosquées locales et en se consacrant à la Mosquée n° 7⁶³. Il développe également le culte de Muhammad en suggérant que l'« apôtre » ne pouvait commettre ni péchés ni erreur de jugement. « Si on observe le développement de la *Nation of Islam*, explique Louis Farrakhan, c'est frère Malcolm qui a commencé à parler d'Elijah comme l'"Honorable" Elijah, c'est lui qui a commencé à nous faire dire – encore et encore – "l'Honorable Elijah Muhammad m'a enseigné que" ou "Elijah Muhammad nous a enseigné que". Il nous persuadait qu'Elijah Muhammad était le messager de Dieu⁶⁴. »

Grâce à la stature qu'il a acquise, Malcolm est invité dans les principales universités du pays, ce qui le fait connaître auprès d'un public significativement plus large – et plus blanc – que n'importe lequel de ses collègues de la *Nation*. Les informateurs du FBI rapportent ainsi qu'il pourrait désormais se présenter aux élections⁶⁵. Le 20 octobre, dans l'amphithéâtre de la Yale Law School, il affronte Herbert Wright, le secrétaire à la jeunesse de la NAACP. Devant une salle bondée, de manière prévisible, Wright défend la cause de l'intégration raciale et en appelle à l'utilisation « des tribunaux, de l'éducation et de la loi » pour obtenir des réformes. Malcolm rejette cette perspective pour se prononcer en faveur d'une séparation totale des races. Et à la fin du débat, les membres de la *Nation* passent dans la foule des étudiants

blancs pour vendre le disque *A White Man's Heaven is a Black Man's Hell*⁶⁶. Le débat avec Wright marque un recul par rapport aux positions pour les droits civiques que Malcolm avait exprimées lors du rassemblement de Harlem. Il a sans doute insisté sur la stricte séparation raciale pour établir un net clivage avec la NAACP devant un public essentiellement composé de Blancs.

Sa frénésie de voyages perdure tout au long du second semestre de 1960. Bien que les activités commerciales de la *Nation* absorbent une grande partie de son énergie, Malcolm continue à chercher les moyens de toucher un public plus large. Les interviews à la radio et les débats lui permettant d'atteindre un auditoire intellectuel et de classe moyenne, il cherche à s'installer comme un interlocuteur à part entière auprès des différents dirigeants nationaux et internationaux.

La chance voulut que la possibilité de bousculer les grandes lignes de la politique internationale prenne la forme de la révolution cubaine. En septembre 1960, Fidel Castro, le Premier ministre cubain, doit en effet participer à New York à l'assemblée générale annuelle de l'Organisation des Nations unies. La nouvelle de son voyage imminent provoque une grande excitation parmi les dirigeants de la gauche noire de Harlem qui organise rapidement un comité de bienvenue auquel Malcolm se joint. La délégation cubaine est logée au Shelburne Hotel sur Lexington Avenue à la hauteur de la 37^e Rue. De fortes tensions apparaissent rapidement ; les 85 membres de la délégation cubaine se sentent insultés par le Département d'État qui a restreint leur liberté de déplacement à l'île de Manhattan ; ensuite, un différend éclate au moment du règlement de la note. Furieux, Castro accuse la direction de l'hôtel de « demandes inacceptables de paiement en liquide » et menace d'installer la délégation dans Central Park : « Nous sommes des montagnards, explique-t-il fièrement, nous avons l'habitude de dormir à la belle étoile⁶⁷. » Le secrétaire général des Nations unies, Dag Hammarskjöld, se dépêche alors de trouver un hôtel au centre-ville, le Commodore. Mais il est trop tard : Malcolm et le comité d'accueil de Harlem se sont empressés d'inviter les Cubains à s'installer au Teresa Hotel sur la 7^e Avenue au niveau de la 125^e Rue. Installé sur onze étages, l'hôtel dispose de 300 chambres : la délégation cubaine en occupe 40, ainsi que deux suites dont l'une est réservée à Fidel.

Un journaliste du *Washington Post* écrit alors que « Castro, qui a fait des avances aux dirigeants noirs américains pour qu'ils soutiennent sa révolution de gauche, tente de faire avec cette affaire le plus de propagande possible⁶⁸ ». Le Premier ministre soviétique, Nikita Khrouchtchev, qui participe à la même session de l'ONU, comprend immédiatement qu'il y a là une occasion pour lui ; dans les heures qui suivent, il se rend dans le nord de la ville et y rencontre Castro pour la première fois. Pendant ce temps, des milliers de Harlemites convergent vers l'hôtel pour assister aux allées et venues de la délégation et des dignitaires internationaux. Très rapidement, divers groupes politiques se joignent à la foule sur leurs propres bases : des nationalistes

noirs qui défendent la cause de l'ex-Premier ministre congolais Patrice Lumumba, des militants pour les droits civiques favorables à la déségrégation, des manifestants castristes et même quelques beatniks venus de Greenwich Village. Sur une pancarte, on pouvait lire : « Les gars comme nous kiffent les mecs comme Fidel. Lui il sait c'qui est dans l'coup et c'qui fait chier les bourgeois⁶⁹. »

L'appartenance de Malcolm au comité d'accueil le place dans une position privilégiée pour transformer la visite des Cubains en une occasion politique favorable. Le 19 septembre, tard dans la soirée, Castro accorde un entretien d'une heure à Malcolm et à quelques lieutenants de la *Nation*. On ne connaît le contenu de leur conversation que dans les grandes lignes. Benjamin 2X Goodman racontera ultérieurement que Malcolm avait tenté de « pêcher » Castro, en l'invitant à rejoindre la *Nation*⁷⁰. Il est cependant possible que Malcolm ait compris que toute relation officielle avec les Cubains, tout en étant utile, serait pour lui source de grandes difficultés avec les autorités américaines. Un rapport suggère qu'à la suite de cette rencontre, Malcolm fut invité à maintes reprises à se rendre à Cuba, mais qu'il ne donna jamais suite⁷¹. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que Malcolm a été impressionné par Castro et qu'il considère cette relation comme une nouvelle ressource diplomatique exploitable pour la *Nation*. Le 21 septembre, Malcolm demande aux membres du *Fruit of Islam* de la Mosquée n° 7 de rester en « alerte 24 heures sur 24 » aussi longtemps que Castro résidera à Harlem et ajoute que Castro est « amical » envers les musulmans. Un informateur du FBI rapporte que les militants du *Fruit of Islam* « ont été mobilisés pour aider Castro en cas de manifestations anticastristes⁷² ».

Alors que *Muhammad Speaks* se fait le fervent défenseur de la révolution cubaine, Elijah Muhammad déplore quant à lui la rencontre entre Malcolm et Castro⁷³. Ses problèmes pulmonaires chroniques se sont aggravés depuis son retour du Moyen-Orient et les efforts déployés par Malcolm pour vénérer Muhammad alimentent les spéculations sur le nom de celui qui assurera la direction de la *Nation* : Malcolm ou Wallace Muhammad. Depuis la Fête des fidèles de 1957, Malcolm et Wallace se sont rapprochés l'un de l'autre, même si Wallace rejette de plus en plus la théologie de son père et éprouve du dégoût pour la corruption de conseillers tels que Raymond et Ethel Sharrieff⁷⁴. La posture militante de Malcolm influence Wallace au point que certains dirigeants de la *Nation* s'inquiètent de la force qu'aurait une alliance potentielle entre les deux hommes. Le ministre du culte de la Mosquée n° 4, Lucius X Brown, évoque la possibilité que le duo puisse « proposer à Elijah Muhammad de marcher sur la Maison-Blanche ». Lucius suggère que même si Muhammad ne le souhaite pas, « Malcolm et Wallace lorgnent sur le poste de Muhammad et que Muhammad pourrait être amené à le céder pour sauver la face⁷⁵ ».

L'hypothèse de ce pouvoir bicéphale s'évanouit le 23 mars 1960 : Wallace est reconnu coupable par un tribunal fédéral d'avoir refusé son incorporation

dans l'armée. En juin, il est condamné à trois ans de prison. Alors que l'appel interjeté par son avocat et la demande de statut d'objecteur de conscience suivent lentement leur cours, Wallace continue ses activités de construction de la Mosquée de Philadelphie et rend fréquemment visite à Malcolm à la Mosquée n° 7 de Harlem. Ainsi, le 29 janvier 1961, alors que Malcolm est parti pour une grande tournée de conférences, Wallace est annoncé dans les colonnes de l'*Amsterdam News* comme le principal orateur à la Mosquée n° 7. Mais, en octobre, le tribunal rejette l'appel de Wallace et lui ordonne de se livrer pour purger sa peine dans une prison fédérale. Le 30 octobre 1961, Wallace est incarcéré pour trois ans à la prison fédérale de Sandstone dans le Minnesota. Le 10 janvier 1963, il bénéficie d'une libération conditionnelle et reprend immédiatement ses fonctions à la Mosquée n° 12 de Philadelphie.

L'absence de Wallace dans l'appareil de la *Nation* a concentré la paranoïa, les rumeurs et les craintes sur Malcolm. Pour une part, cette hostilité est le fait des enfants d'Elijah Muhammad et pour une autre part elle découle directement du rôle joué par Malcolm dans l'organisation. En tant que superviseur national, il a dû en effet résoudre les querelles qui agitent les diverses Mosquées. Le rôle de conciliateur est peu enviable, parce que Malcolm est souvent contraint d'imposer l'autorité centrale de Chicago sur des dirigeants locaux qui cherchent à conquérir la semi-autonomie et la souplesse dont il jouit lui-même⁷⁶.

Faisant face à une grogne croissante, Malcolm s'efforce de protéger ses alliés au sein de la *Nation*. Parmi eux, nul n'était aussi important que Louis X Walcott. Louis avait travaillé sous l'autorité de Malcolm à New York d'octobre 1955 à juillet 1956 et s'était approprié durant ces quelques mois son style oratoire. Mais, lorsqu'il est nommé ministre du culte de Boston en 1957, il rencontre d'importantes difficultés à mener à bien sa tâche. Il se sent d'autant moins qualifié que la Mosquée attire de nombreux adhérents plus expérimentés que lui pour gérer la bonne marche des différentes activités du mouvement. Farrakhan se souvient : « [Malcolm] arrivait et prenait soin de moi, son petit frère, et il me donnait des tuyaux. Malcolm allait dans la rue pour écouter ce que les gens avaient à dire, il allait chez le barbier et demandait : "Que pensez-vous de la Mosquée ?" Il recueillait ainsi des avis en dehors du sien et du mien. Il revenait ensuite et me disait ce que les gens avaient dit et il me corrigeait⁷⁷. »

Déterminé à ce que son protégé devienne une figure nationale par lui-même, Malcolm l'encourage à écrire deux pièces de théâtre, *Orgena*⁷⁸ et *The Trial*, qui connaîtront toutes deux un grand succès auprès des *Muslims*. Mais très rapidement, Louis aura besoin d'une aide d'une autre nature quand Ella Collins, nouvellement convertie, prendra la tête d'un groupe bien décidé à le renverser. Des années plus tard, Louis décrira Ella Collins comme une « femme géniale » : « Elle avait perçu mes faibles compétences administratives et en s'appuyant sur cette faiblesse, elle avait réussi à mobiliser tout un groupe de gens contre moi. » Avec la même indéfectible

énergie qu'elle avait déployée pour mettre en œuvre les programmes éducatifs du Temple, Ella se jette dans la bataille. Alors que les tensions s'exacerbent, un incendie éclate dans la maison de Louis, sans faire aucun blessé. La plupart des membres de la *Nation* en attribueront la responsabilité à Ella Collins.

Les deux parties font appel à Elijah Muhammad. Louis explique qu'Ella sape son autorité et qu'elle doit être sanctionnée, voire exclue, tandis que son adversaire exhorte Muhammad de la nommer capitaine de la Mosquée n° 11 et de renvoyer Louis. Muhammad commence par proposer un compromis : Louis restera le ministre du culte, mais aucun des programmes mis en place par Ella ne sera remis en cause. Si Ella accepte ces décisions, sa détestation de Louis est trop forte et elle cesse rapidement de fréquenter la Mosquée. Mais l'affaire ne s'arrête pas là. Invité à Boston comme médiateur, Malcolm explique à Louis qu'Ella est extrêmement dangereuse : « Frère, c'est le type de femme qui te tuera. » Malcolm n'avait guère le choix, mais en soutenant la décision de Louis d'exclure Ella, il sacrifiait pour la seconde fois, après Reginald, un de ses frères et sœurs à sa loyauté envers la *Nation*⁷⁹.

En 1960, le militant noir Bayard Rustin avait près de cinquante ans. Son activité incessante en faveur des droits civiques depuis des décennies l'avait conduit à travailler avec des hommes plus jeunes, comme Martin Luther King, mais son engagement était bien plus ancien. Bayard Rustin avait brièvement adhéré au Parti communiste dans les années 1930. En 1941, il avait milité avec A. Philip Randolph et contribué à l'organisation de la marche des Noirs sur Washington qui avait contraint le président Roosevelt à proscrire les discriminations dans les industries de la défense. Comme Malcolm, il s'était opposé à l'engagement des Noirs dans la Seconde Guerre mondiale et son refus de se soumettre aux obligations militaires lui avait valu trois ans de prison. Après sa libération, il avait participé aux manifestations non violentes contre les lois ségrégatives dans les bus publics de la partie septentrionale du Sud des États-Unis ; enfin, au milieu des années 1950, il fut un conseiller précieux et un excellent leveur de fonds pour Martin Luther King.

Mais à la fin des années 1950, alors que l'amertume liée au maccarthysme demeurait dans les rangs de la gauche, Bayard Rustin fut brutalement marginalisé, non seulement à cause de son bref engagement communiste, mais également de son orientation sexuelle. L'homosexualité de Bayard Rustin lui avait d'ailleurs valu une condamnation pour outrage public à la pudeur en 1953 en Californie. En 1960, il s'impliquait dans une nouvelle organisation créée par Ella Baker, le *Student Nonviolent Coordinating Committee* (SNCC), qui allait devenir l'aile radicale de la lutte pour la déségrégation. Tout au long de l'été, il assiste le nouveau président du SNCC, Marion Barry, dans la préparation d'une importante conférence sur la non-violence devant se tenir en octobre. Alors que le nom de Rustin apparaît sur le programme de la conférence, le conseil exécutif de l'*American Federation of Labor-Congress*

of Industrial Organizations (AFL-CIO), qui finance l'initiative, s'oppose à sa participation en raison de son orientation sexuelle et de son bref passé communiste. Marion Barry et les autres étudiants qui coordonnaient l'initiative cèdent et le « désinvitent⁸⁰ ». Il faut cependant noter que l'exclusion publique qui a frappé Rustin n'était pas une pratique inhabituelle à l'encontre des Afro-américains d'extrême gauche. Ainsi, pendant l'année universitaire 1961-1962, le militant communiste Benjamin Davis Jr. fut interdit de parole sur plusieurs campus, ce qui déclencha des protestations étudiantes à l'Université de New York⁸¹.

L'isolement de Rustin au sein du mouvement de libération noire et sa volonté d'utiliser le battage médiatique entourant Malcolm pour rétablir sa propre crédibilité peuvent expliquer son intérêt croissant pour la *Nation of Islam*. Le 7 novembre 1960, le débat entre les deux hommes sur la chaîne de radio new-yorkaise WBAI allait donner naissance à une longue amitié qui résistera aux divergences. Prenant la parole en premier, Malcolm commence par distinguer les conceptions de la *Nation* de celles du nationalisme noir. Un nationaliste, explique Malcolm, partage les mêmes objectifs qu'un musulman : « Mais la différence est dans la méthode. Nous disons que la seule solution est l'approche religieuse ; c'est pourquoi nous insistons sur l'importance d'une réforme morale. » Malcolm rejette tout engagement politique, affirmant qu'Elijah Muhammad n'était pas un « politicien⁸² ».

Si à cette époque, Malcolm avait déjà beaucoup d'expérience comme débateur, Rustin était plus expérimenté et il ne fit qu'une bouchée de son jeune opposant : les failles dans l'argumentation de Malcolm n'étaient que trop faciles à détecter. Rustin met alors en cause la position séparatiste de Malcolm en la taxant de conservatrice et même de passive. La grande majorité des Noirs, assène-t-il, « cherchent à devenir des citoyens à part entière » et les objectifs de la contestation pour les droits civiques s'inscrivent pleinement dans cette perspective. Et Malcolm de nier que la « pleine et entière » citoyenneté est un objectif réalisable :

Nous avons l'impression que si une centaine d'années après la prétendue Proclamation de l'émancipation, l'homme noir n'est pas encore libre, c'est parce que Lincoln ne l'a pas libéré la première fois.

Rustin réplique alors en soulignant que Malcolm ne répondait pas à la question posée. Les qualités de débateur de son aîné mettent Malcolm sur la défensive. À un moment du débat, tout en niant l'éventualité de parvenir un jour à l'intégration, Malcolm reconnaît que « si l'homme blanc devait nous accepter, sans passer des lois, alors cela nous conviendrait ». Il s'agissait là d'une importante concession, même si Rustin voulait forcer Malcolm à en venir à la conclusion logique de cet argument : si tout changement était impossible en Amérique, alors les Noirs devraient construire un État séparé quelque part. Lorsque finalement Malcolm convint de cela, Rustin referma le

piège. Il lui était alors relativement facile de rappeler les réformes importantes qui étaient intervenues et l'impossibilité pratique d'un État noir séparé : « La grande majorité des Noirs [a] le sentiment que les choses peuvent s'améliorer ici. En attendant que vous ayez un endroit où aller, ils resteront ici⁸³. »

Il n'avait fallu que quelques minutes pour mettre à nu la faiblesse essentielle de la *Nation*. Elle se présentait comme un mouvement religieux qui n'avait aucune activité politique directe. Et, ainsi que Martin Luther King l'a montré, quand il s'agit de changer les choses, la religion et la politique ne doivent pas s'exclure mutuellement. Des centaines de pasteurs noirs utilisaient déjà leurs églises comme des lieux de mobilisation pour la désobéissance civique et pour l'inscription sur les listes électorales. La *Nation* considérait le gouvernement blanc comme l'ennemi ; Elijah Muhammad dénonçait souvent l'abandon des Noirs par le gouvernement. Mais, en novembre 1960, avec l'élection de John F. Kennedy, largement dû au soutien significatif des Noirs, les réformes semblaient se profiler à l'horizon. Et, même si ces réformes étaient limitées, l'idée garveyiste d'un ou de plusieurs États noirs séparés n'était pas une solution réalisable.

Ce qu'il y avait de plus dévastateur encore pour Malcolm, est qu'il savait que Rustin avait raison. Malgré les progrès accomplis dans la promotion d'une auto-éducation de ses membres, son isolement politique laissait la *Nation* impuissante à changer les conditions extérieures qui entravaient leur liberté. Malcolm avait lui-même déjà compris la nécessité de l'action politique directe quand il avait manifesté dans les artères les plus animées de Harlem et assiégé un poste de police pour assurer la sécurité de Johnson X Hinton. Et les mouvements du tiers-monde qu'il soutenait – que ce soient les luttes postcoloniales inspirées par le panafricanisme ou la révolution cubaine – étaient fondamentalement propulsés par un engagement politique. Rustin avait démontré que Malcolm défendait un programme conservateur et apolitique que ses propres activités ne reflétaient pas.

Malcolm aurait-il saisi plus rapidement les implications pratiques de la logique de Rustin qu'il aurait évité un des plus grands désastres de sa carrière. Peu après ce débat, Malcolm fut chargé de conduire la mobilisation de la *Nation* dans le Sud. À la fin des années 1950, la plupart des organisations pour les droits civiques organisèrent des campagnes dans ces États et la *Nation* ne voulait pas être en reste. En 1960, à Jackson dans le Mississippi, le boycott des commerçants blancs ségrégationnistes par des milliers de Noirs avait été efficace à 95 %. En août, le secrétaire de la NAACP, Medgar Evers, lança une enquête publique sur les brutalités policières dans l'État⁸⁴. En décembre 1960, la Cour suprême décida dans le dossier *Boynton v. Virginia* que la ségrégation raciale serait interdite dans toutes les gares routières desservant les transports entre États ; il s'agissait là d'une décision qui complétait celle prise précédemment avec l'arrêt *Morgan v. Virginia* qui ne concernait que les trajets en autocars entre États. Le CORE allait connaître un important développement en organisant, dès le début 1961, sous la houlette de son

nouveau directeur, James Farmer, les *Freedom Rides* qui voyaient des militants pour la déségrégation sillonner le Sud⁸⁵.

Contrairement aux groupes pour les droits civiques, la stratégie de la *Nation* dans le Sud était liée à son programme séparatiste noir. Elijah Muhammad et Malcolm avaient élaboré une stratégie anti-intégrationniste qui, espéraient-ils, allait trouver un écho parmi les Noirs du Sud. Un élément clé de leur approche était la stigmatisation comme « Oncles Tom » des membres du clergé chrétien afro-américain, notamment ceux qui étaient engagés dans la contestation non violente. Ces attaques cruelles entraient directement en contradiction avec l'engagement public de Malcolm en faveur de la construction d'un front uni noir. La *Nation* prévoyait également la construction de nouvelles Mosquées dans le Sud.

En décembre, Malcolm est à Atlanta en Géorgie où il donne une interview diffusée sur WERD, participe à des meetings et donne au moins cinq conférences à la Mosquée n° 15. Il part ensuite pour l'Alabama afin de prendre part à la conférence interconfessionnelle des ministres du culte avant de se rendre à Tampa, Miami et Jacksonville⁸⁶.

Malcolm rentre chez lui pour l'anniversaire de sa deuxième fille, Qubilah, prénommée ainsi en l'honneur de l'empereur mongol Kubilaï Khan. Fin janvier, il est à nouveau à Atlanta, en principe pour des réunions de la *Nation*⁸⁷. En réalité, le principal objectif de ce voyage est d'établir des relations avec le Ku Klux Klan.

Aucune autre question n'a provoqué autant de controverses dans la vie de Malcolm que cette rencontre privée avec le Klan qui a lieu en janvier 1961. La plupart des détails de la préparation et de la logistique de cette rencontre demeurent flous. Ce qui est établi, c'est que malgré un échange épistolaire préalable hostile entre le dirigeant du Klan, J. B. Stoner, et Elijah Muhammad, tant le Klan que la *Nation* avaient vu un intérêt à fomenter une alliance secrète. Le 28 janvier, Malcolm et le dirigeant de la *Nation* d'Atlanta, Jeremiah X, rencontrent les représentants du Ku Klux Klan. Selon Malcolm, la *Nation* montrait de l'intérêt pour l'acquisition de terres agricoles et d'autres propriétés dans le Sud et souhaitait pour cela solliciter l'« aide du Klan ». Selon le FBI, Malcolm aurait assuré aux racistes blancs que « son peuple voulait la complète séparation d'avec la race blanche ». Si un territoire suffisant pouvait être obtenu, les Noirs pourraient y établir leurs propres affaires racialement séparées et même leur propre gouvernement. Expliquant que la *Nation* exerçait la plus stricte discipline sur ses membres, Malcolm appela les racistes de Géorgie à faire de même : éliminer les « traîtres [blancs] qui aident les dirigeants intégrationnistes⁸⁸ ».

Malcolm semble avoir considéré cette affaire avec dégoût, ainsi qu'il s'en plaindra par la suite auprès d'Elijah Muhammad, et il faudra attendre des années pour qu'il reconnaisse publiquement son rôle personnel dans cette histoire⁸⁹. Lorsqu'il prendra ses distances, il affirmera n'avoir aucune

information sur d'éventuels contacts entre la *Nation* et le Klan après janvier 1961, bien que cela semble peu probable. Jeremiah X, qui fut activement engagé dans les négociations avec le Klan, participera en 1964 à un rassemblement diurne du Klan à Atlanta, au cours duquel le « Sorcier impérial » du Ku Klux Klan, Robert M. Shelton, lui rendra hommage⁹⁰.

S'asseoir à la même table que les suprématistes blancs pour négocier des intérêts communs à un moment de l'histoire noire où le Klan harcelait, attaquait et assassinait aussi bien les militants pour les droits civiques que des citoyens noirs ordinaires, constituait un acte ignoble. Les excuses de Malcolm sur ces négociations avec des racistes blancs s'avéreront insuffisantes. Il avait également expliqué aux hommes du Klan que « les Juifs étaient derrière le mouvement pour l'intégration et qu'ils instrumentalisaient les Noirs⁹¹ ». Il aurait dû comprendre que cette ouverture serait utilisée contre la lutte des Noirs pour l'égalité et que les hommes du Klan et les suprématistes blancs assassinaient les dirigeants des droits civiques dans le Sud. L'acceptation acritique du conservatisme d'Elijah Muhammad et de la politique séparatiste noire l'avait conduit à une sombre impasse.

1. Une bonne référence générale sur ce sujet est August Meier et Elliott Rudwick, *From Plantation to Ghetto*, 3^e édition, New York, Hill and Wang, 1976, p. 267-279.

2. Myrlie Evers-Williams et Manning Marable (éd.), *The Autobiography of Medgar Evers : A Hero's Life and Legacy Revealed Through His Writings, Letters and Speeches*, New York, Basic Civitas, 2005, p. 14-15.

3. Devon W. Carbada et Donald Weise (éd.), *Time on Two Crosses : The Collected Writings of Bayard Rustin*, San Francisco, Cleis, 2003, p. x-xxv.

4. Martha Biondi, *To Stand and Fight : The Struggle for Civil Rights in Postwar New York City*, Cambridge, Harvard University Press, 2003, p. 162.

5. Martin Bauml Duberman, *Paul Robeson*, New York, Ballantine, 1989, p. 454-455, 460.

6. *Ibid.*, p. 461-462.

7. Voir Timothy B. Tyson, *Radio Free Dixie : Robert F. Williams and the Roots of Black Power*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999.

8. Barbara Ransby, *Ella Baker and the Black Freedom Movement : A Radical Democratic Vision*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003, p. 178-183.

9. NdT : Des sanctions pénales étaient prévues pour toute personne ou groupe qui prônait le renversement du gouvernement des États-Unis. Cette loi exigeait que tous les résidents adultes non-citoyens s'enregistrent auprès du gouvernement. Environ 215 personnes ont été inculpées en vertu de cette loi, dont des présumés communistes et trotskistes. Les poursuites en vertu du *Smith Act* ont continué jusqu'à ce qu'une série de décisions de la Cour suprême en 1957 annule un certain nombre de condamnations prononcées en vertu de cette loi déclarée inconstitutionnelle.

10. Voir Charles Rosenberg, « Davis, Benjamin J., Jr. », dans Paul Finkelman (éd.), *Encyclopedia of African American History, 1896 to the Present : From the Age of Segregation to the Twenty-first Century*, vol. 2, New York, Oxford University Press, 2009, p. 14-15.

11. Ransby, *Ella Baker and the Black Freedom Movement*, p. 153-155, 157-158.

12. Biondi, *To Stand and Fight*, p. 215-219.

13. Harold Cruse, *The Crisis of the Negro Intellectual : From Its Origins to the Present*, New York, William Morrow, 1967, p. 227.

14. *Ibid.*, p. 245.

15. Jon Lee Anderson, *Che Guevara : A Revolutionary Life*, New York, Grove, 1997, p. 399, 416, 409.

16. Peniel E. Joseph, *Waiting' Til the Midnight Hour*. New York, Henry Holt, 2006, p. 29-30.
17. Cruise, *The Crisis of the Negro Intellectual*, p. 356-357.
18. « Elijah Muhammad au ministre James 3X Shabazz », 28 avril 1959. Copie en possession de l'auteur.
19. Voir Al Nall, « Moslem trial begins », *Amsterdam News*, 7 mars 1959 ; Al Nall, « Moslems accuse cops », *Amsterdam News*, 14 mars 1959 ; Al Nall, « Moslems go free », *Amsterdam News*, 21 mars 1959.
20. « Say paper helped free 5 Moslems », *Amsterdam News*, 11 avril 1959.
21. Val Adams, « Wallace may get new TV programs », *New York Times*, 11 février 1959.
22. Voir « Louis Lomax, 47, dies in car crash », *New York Times*, 1^{er} août 1970 ; David Shaw, « Louis Lomax, Black author, killed in crash », *Los Angeles Times*, 1^{er} août 1970 ; « Author Lomax killed when his auto overturns », *Chicago Tribune*, 1^{er} août 1970.
23. Dossier FBI-Louis E. Lomax, Memo, « M. A. Jones to Louis B. Nichols », 2 février 1956.
24. FBI-Lomax, Memo, Chicago Office, 7 février 1956.
25. *Ibid.*
26. FBI-Lomax, Memo, « G. C. Moore to W. C. Sullivan », 23 février 1969. Ce mémo note que « les dossiers du [FBI] montrent que Lomax est un charlatan peu scrupuleux qui a été extrêmement critiqué envers le FBI et son directeur ». Le FBI relève également que le livre de Lomax, *To Kill a Black Man*, publié en 1968, attribuait l'assassinat de Malcolm au « gouvernement américain et particulièrement à la CIA ».
27. Walt Dutton, « Controversy is Lomax forte », *Los Angeles Times*, 23 avril 1965.
28. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 134.
29. Louis E. Lomax, « 10 000 Muslims hold meeting in Washington », *Amsterdam News*, 6 juin 1959. Lomax raconte dans son histoire qu'« après son discours, M. Muhammad avait une escorte policière pour retourner à son hôtel où il accorda pour la première fois une interview filmée. [...] Pour réaliser celle-ci, une équipe de la télévision prit l'avion de New York pour Washington ». Dans cette interview, Muhammad prédit que « la destruction attendue de l'homme blanc [allait se produire] avant 1970 ».
30. Jack Gould, « Negro documentary : Wallace's guide to the "Black Supremacy" movement challenged by experts », *New York Times*, 23 juillet 1959.
31. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 240-242.
32. Voir Mike Wallace with Gary Paul Gates, *Close Encounters*, New York, William Morrow, 1984 ; Susan King, « Q and A : Mike Wallace : 40 years of asking », *Los Angeles Times*, 23 septembre 1990 ; Donna Rosenthal, « Mike without malice », *San Francisco Chronicle*, 23 septembre 1990.
33. Voir M. S. Handler, « Author describes slaying of 3 rights workers in Mississippi », *New York Times*, 26 octobre 1964 ; Walt Dutton, « Controversy is Lomax forte » ; « Louis Lomax, 47, dies in car crash », *New York Times*.
34. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 134-35 ; MX FBI, Memo, New York Office, 29 juillet 1959 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 novembre 1959, p. 34-35 ; MX FBI, Correlation Summary, 22 août 1961, p. 55.
35. Voir C. Eric Lincoln, *The Black Muslims in America*, Boston, Beacon, 1961. Lincoln estimait que la *Nation of Islam*, malgré ses croyances non orthodoxes, avait une certaine légitimité à se revendiquer comme faisant partie de la grande communauté religieuse musulmane. Sa principale thèse, cependant, était que la *Nation* était essentiellement un mouvement politique nationaliste noir qui utilisait l'islam comme prétexte pour revendiquer la complète séparation avec les Américains blancs et leur religion chrétienne.
36. Voir Louis E. Lomax, *When the Word Is Given...*, Cleveland, World Publishing, 1963 ; Herb Nipson, « Black Muslims – Promise and threat », *Chicago Tribune*, 10 novembre 1963.
37. Publicité, « Hon. Elijah Muhammad/The Messenger Magazine », *Amsterdam News*, 7 novembre 1959.
38. NdT : Le journal officiel de la *Nation of Islam*, *Muhammad Speaks*, est placé sous le contrôle d'Herbert Muhammad. Il devient dans les années 1970 l'hebdomadaire noir le plus diffusé avec des tirages oscillant entre 600 000 et 900 000 exemplaires.
39. « Malcolm to Betty Shabazz », 1^{er} avril 1959, MXC-S, box 3, folder 2.
40. *Ibid.*

41. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 135.
42. Yasuf Ibrahim, « Letter to the editor », *Pittsburgh Courier*, 1^{er} mars 1958.
43. Elijah Muhammad, *Message to the Blackman in America*, page de couverture.
44. « Mister Muhammad's message to African-Asian Conference », *Pittsburgh Courier*, 18 janvier 1958.
45. MX FBI, Memo, Washington Office, 27 juillet 1959 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 novembre 1959, p. 31-32.
46. MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 novembre 1959, p. 8, 21 ; MX FBI, Correlation Summary, New York Office, 22 août 1961, p. 22.
47. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 139.
48. « Arabs send warm greetings to "Our Brothers" of color in U.S.A », *Pittsburgh Courier*, 15 août 1959.
49. *Ibid.*
50. *Ibid.*
51. MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 novembre 1959, p. 33.
52. *Ibid.*, p. 23.
53. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 168.
54. « Muhammad speaks », *Los Angeles Herald Tribune*, 14 janvier 1960.
55. DeCaro, *On the Side of my People*, p. 23.
56. MX FBI, Memo, New York Office, 18 mars 1960.
57. *Ibid.*
58. Voir « Defends Muslim leader at meet », *Chicago Defender*, 15 mars 1960.
59. *Ibid.*
60. Voir dossier FBI-Leon 4X Phillips, également connu sous le nom de Leon Ameer, Summary Report, New York Office, janvier 1962 ; « Malcolm X on "Unity" », dans Lomax, *When the Word Is Given*, p. 128-135. Ce discours est reproduit dans John Bracey Jr., August Meier et Elliott Rudwick (éd.), *Black Nationalism in America*, New York, Bobbs-Merrill, 1970, p. 413-420. Un exemplaire dactylographié du discours de Malcolm peut être consulté dans MXC-S, box 5, folder 1.
61. Lomax, *When the Word Is Given*, p. 129.
62. Memorandum, BOSS Detective Ernest B. Latty to Commanding Officer, 30 mai 1960, BOSS.
63. *Ibid.*, p. 4-12.
64. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
65. MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 novembre 1960, p. 17-18.
66. Voir *Yale Daily News*, New Haven, 21 octobre 1960 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 novembre 1960, p. 22-23 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 mai 1961, p. 17.
67. Max Frankel, « Angry Castro quits hotel in row over bill ; moves to Harlem », *New York Times*, 20 septembre 1960 ; « Castro moves out of hotel in huff, takes his party to one in Harlem », *Washington Post*, 20 septembre 1960 ; Jules Du Bois, « Irate Castro moves to Harlem hotel », *Chicago Tribune*, 20 septembre 1960.
68. Mel Opatowsky, « Castro settles down in Harlem, paying double, minding manners », *Washington Post*, 21 septembre 1960 ; Philip Benjamin, « Theresa Hotel on 125th St. is unruffled by its Cuban guests », *New York Times*, 21 septembre 1960.
69. « Nikita Visits Castro in Harlem », *Chicago Defender*, 21 septembre 1960 ; Harrison E. Salisbury, « Russian goes to Harlem, then hugs Cuban at U.N. », *New York Times*, 21 septembre 1960 ; « Police break up Harlem crowd as groups mingle », *New York Times*, 22 septembre 1960.
70. « Fidel Castro », dans Jenkins (éd.), *Malcolm X Encyclopedia*, p. 144.
71. Carlos Moore, *Castro, the Blacks, and Africa*, Los Angeles, University of California, Center for Afro-American Studies, 1988, p. 120.
72. MX FBI, Correlation Summary, New York Office, 22 août 1961, p. 27.
73. Moore, *Castro, the Blacks, and Africa*, p. 120.
74. *Ibid.*, p. 162.
75. MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 novembre 1959, p. 9.

76. Le numéro de décembre 1961 de *Muhammad Speaks* évoque le refus de Wallace de « répondre à l'appel sous les drapeaux » en expliquant que « tous les prêcheurs, les prêtres, les ministres du culte et les rabbins ont été exemptés de service militaire ». Selon le journal, Wallace avait été jugé et condamné, comme son père durant les années 1940, pour « avoir enseigné l'islam ». Voir « Courts jail Muslim ministers ; taught Negroes in faith of Islam religion ! », *Muhammad Speaks*, décembre 1961.
77. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
78. NdT : *Orgena*, c'est-à-dire « A Negro » [Un Noir] en verlan, raconte l'histoire d'un homme noir qui, aliéné de son origine culturelle et réduit en esclavage, devient ensuite un citoyen de seconde classe avant de redécouvrir enfin son héritage culturel. La pièce, écrite par Louis Farrakhan à la fin des années 1950, fut jouée au Carnegie Hall et au Town Hall à New York.
79. *Ibid.*
80. Corbado et Weise (éd.), *Time on Two Crosses*, p. 164-165.
81. Rosenberg, « Davis, Benjamin J., Jr. », dans Finkelman (éd.), *Encyclopedia of African American History*, p. 14-15.
82. Corbado et Weise (éd.), *Time on Two Crosses*, p. 165-166.
83. *Ibid.*, p. 168-171.
84. Evers-Williams et Marable (éd.), *The Autobiography of Medgar Evers*, p. 181-182.
85. Manning Marable, *Race, Reform and Rebellion : The Second Reconstruction and Beyond in Black America, 1945-2006*, Jackson, University Press of Mississippi, 2007, p. 62.
86. MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 mai 1961, p. 5-8.
87. *Ibid.*, p. 6.
88. *Ibid.*, p. 19.
89. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 180-181.
90. Gardell, *In the Name of Elijah Muhammad*, p. 273.
91. MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 mai 1961, p. 5-19.

7. « Aussi sûrement que Dieu a fait les pommes vertes » (janvier 1961-mai 1962)

Betty subissait. Au cours des trois semaines précédant la naissance de Qubilah, Malcolm est en déplacement. La veille de la naissance de sa fille, il consacre l'essentiel de son temps au procès collectif de membres de la Mosquée n° 7. Une fois de plus, son mari est absent. Quelques semaines plus tard, elle fait ses bagages et part avec Attallah et Qubilah dans le nord de Philadelphie pour chercher un refuge temporaire chez son père biologique, Shelman Sandlin¹.

Alors qu'il est à Atlanta pour négocier avec le Ku Klux Klan, Malcolm craint que sa relation avec Betty n'ait atteint un point de non-retour. Le 25 janvier 1961, ils ont une conversation téléphonique qui le trouble encore plus. Plus tard dans la journée, il décide de lui écrire. Malcolm a en effet remarqué que le caractère de sa femme avait énormément changé au cours des précédentes semaines. Peut-être pour lui exprimer sa reconnaissance pour la force et pour les sacrifices dont elle a fait preuve, notamment pendant sa grossesse et après la naissance de Qubilah, Malcolm fait un geste d'amour. Il fait preuve d'une générosité inhabituelle en glissant 40 dollars dans l'enveloppe².

Ces marques d'affection furent probablement insuffisantes pour rassurer Betty sur les sentiments de son mari. Désormais, elle en voulait à Malcolm de faire toujours passer la *Nation* avant sa famille – dans sa lettre, il lui demandait ainsi de s'occuper des détails d'une prochaine initiative de la *Nation* au Carnegie Hall. Bien que cela ait peu à voir avec l'émoi d'une relation amoureuse, la proposition qu'il faisait à son épouse de partager ses tâches pour la *Nation* était sans doute une manière pour Malcolm de combler la distance qui s'était installée entre eux.

Si tant est qu'il se soit interrogé sur le choix de sa partenaire au cours de cette période de grandes difficultés avec Betty, il dut certainement être surpris d'apprendre, fin 1959, qu'Evelyn Williams, la femme à qui il avait tourné le dos, était enceinte. Célibataire, elle avait travaillé quelque temps au sein du secrétariat au siège de la *Nation* à Chicago. Célibataire et enceinte, le scandale ne pouvait que lui valoir les foudres et le mépris de la *Nation*. Personne – Malcolm ne l'apprendra pas avant 1963 – ne savait que le père de l'enfant n'était autre que le Messager en personne.

Grâce à son réseau d'informateurs au sein du mouvement, Muhammad était parfaitement au courant des problèmes entre Malcolm et Betty, de même qu'il connaissait les sentiments qu'éprouvait encore Evelyn pour Malcolm. Ce qui ne l'empêcha nullement de faire le choix égoïste de la posséder. Ce choix entraînera cependant une suite de réactions révélant très vite les limites de son

contrôle. Tombée enceinte au milieu de l'année 1959, Evelyn téléphone au domicile de Muhammad dès octobre pour lui demander de l'argent. Elle lui laisse entendre qu'elle est prête à révéler qu'elle porte son enfant. Furieux, Muhammad est convaincu qu'il est victime d'un chantage : « Vous devez croire que je suis un imbécile ou bien encore le père Noël », lui dit-il. Au cours d'une autre conversation téléphonique avec Evelyn, Muhammad se tourne vers un ministre qui avait entendu l'échange pour lui dire froidement : « On dirait qu'il va falloir la mater³. » Dans une organisation où les membres sont régulièrement battus pour des peccadilles comme fumer une cigarette, une telle déclaration n'était pas anodine. Pourtant, Muhammad ne fait aucun mal à Evelyn, qui le 30 mars 1960 donne naissance à sa fille Eva Marie, au Saint Francis Hospital de Lynwood en Californie⁴.

Il serait facile d'attribuer les rendez-vous galants de Muhammad avec Evelyn à une quelconque secrète jalousie du Messenger à l'égard de la notoriété publique grandissante de Malcolm ; cependant, le cas d'Evelyn n'était pas unique. Trois mois plus tôt, un autre enfant était né d'une autre secrétaire célibataire de la *Nation*, Lucille X Rosary ; deux autres enfants étaient nés, en avril et en décembre, de mères qui étaient elles aussi des secrétaires de la *Nation*. Tous ces enfants étaient de Elijah Muhammad qui profitait des stages d'une semaine à la MGT de Chicago – un de ceux auxquels Betty avait participé – pour sélectionner de jeunes femmes talentueuses et attirantes pour le secrétariat du siège national. Une fois qu'elles étaient installées dans leurs fonctions, il obtenait très vite ce qu'il attendait d'elles⁵.

Physiquement, Muhammad n'était pas un homme qui en imposait. Il était petit, presque chauve, sans charme et son maigre corps était secoué de sévères crises pulmonaires. Cependant, son apparence physique dissimulait le pouvoir d'attraction qu'il exerçait sur ses adeptes. Ils étaient convaincus qu'il avait vraiment parlé à Dieu et que sa mission sur terre était d'œuvrer au salut de la race noire. Muhammad irradiait le pouvoir et l'autorité. Lorsqu'il sollicitait des relations sexuelles auprès d'une femme de son organisation, il lui était inconcevable qu'elles puissent lui être refusées ou même discutées. Que son comportement viole les règles qu'il avait lui-même édictées concernant les transgressions sexuelles et la moralité ne semblait pas le préoccuper.

Ayant pour seules confidentes sa fille Ethel Sharrieff et quelques autres personnes, la femme de Muhammad, Clara, prétendit pendant un temps qu'elle ne savait rien du comportement libidineux d'un époux qu'elle supportait depuis longtemps. Elle s'en était plainte avec amertume à Ethel après avoir découvert une lettre d'amour d'une de ses maîtresses. Quand elle refusa de lui remettre la lettre, il se mit en colère et cessa de lui parler. Clara Muhammad confia alors à sa fille : « Je ne sais pas de quoi il pense qu'est fait mon cœur, qu'il est fait de chair et d'os ou s'il est un morceau de bois ou quoi que ce soit d'autre. » De plus en plus accablée par les liaisons toujours plus nombreuses de son mari, Clara voit son mari quitter le domicile le 13 février

1960, après une vigoureuse explication. En larmes, Clara avoue à Ethel qu'elle « en [a] assez d'être traitée comme un chien⁶ ».

Le FBI était parfaitement informé des infidélités de Muhammad grâce à ses écoutes téléphoniques et à ses informateurs. Déçue de ne pas avoir trouvé de faiblesses exploitables chez Malcolm, la direction du Bureau réfléchit alors à l'utilisation qu'elle peut faire des relations extraconjugales de Muhammad. Le 22 mai, le directeur adjoint du FBI, Cartha De Loach, donne son aval au texte d'une lettre anonyme fictive destinée à être envoyée à Clara Muhammad et à plusieurs ministres du culte de la *Nation*. Provocatrice, la lettre déclare que « le métier de secrétaire employée dans la maison de Elijah Muhammad est extrêmement dangereux pour une femme jeune et célibataire. [...] Il prêche contre les relations extraconjugales, mais ne semble cependant pas lui-même capable de maintenir les choses sous contrôle chez lui⁷. » Pour s'assurer une plus grande liberté lorsqu'il était à Chicago avec ses maîtresses, Muhammad louait une « garçonnière » sur la South Vernon Avenue. Cependant, le FBI avait une longueur d'avance sur lui, le bureau de Chicago ayant reçu l'autorisation d'installer des micros dans l'appartement et de mettre son téléphone sur écoute. L'agent sur place donna l'explication suivante :

Muhammad, se sentant en sécurité dans sa « cachette », doit sans doute parler plus librement lors de ses conversations avec des hauts responsables de la *Nation* ou avec d'autres personnes de sa connaissance. En procédant ainsi, nous espérons mieux connaître ses projets politiques⁸.

En 1961, Muhammad avait acheté une seconde maison, une résidence luxueuse située au 2 118 East Violet Drive sous le soleil de Phoenix en Arizona. Les membres de la *Nation* furent informés qu'en raison de la détérioration de sa santé à la suite d'infections pulmonaires répétées, il était bénéfique pour Muhammad de passer une grande partie de l'année sous le climat sec du sud-ouest. Il conserva cependant sa maison familiale de Chicago. Cette nouvelle maison permettait aussi à Muhammad de vivre plus discrètement encore ses aventures sexuelles. Début octobre, le FBI avait dénombré qu'au moins cinq femmes de la *Nation* entretenaient régulièrement des relations sexuelles avec Muhammad, deux d'entre elles étant sœurs. Toutes ces femmes se disputant ses faveurs, Elijah essayait de jouer une femme contre l'autre.

Il y eut bientôt trop d'enfants illégitimes à prendre en charge et de nouvelles dispositions durent être prises. En octobre 1961, Muhammad téléphone à Evelyn Williams à Chicago pour lui demander si elle accepterait d'élever ses enfants illégitimes dans une grande maison située sur la côte ouest. Il s'adresse à elle en la flattant et en lui disant qu'il avait besoin que sa « douce et chérie vienne et reste avec [lui] pendant deux ou trois mois... ou pendant des années ». Evelyn, qui a un enfant à charge et des difficultés financières, accepte, mais très vite l'arrangement tourne court⁹. En

juillet 1962, elle téléphone à Muhammad pour demander plus d'argent, l'accusant de traiter ses enfants illégitimes comme des « chiens errants » : « Vous ne permettriez pas que vos autres enfants vivent avec 300 dollars par mois. Tout ce que je veux, c'est avoir suffisamment d'argent pour payer le loyer, les nourrir et les habiller. »

À nouveau, Muhammad se plaint du chantage qu'elle exerce : « Je ne te parlerai plus [...] et je ne te donnerai pas le moindre centime ! » Acculées, Evelyn et Lucille Rosary emmènent leurs enfants à Phoenix chez Muhammad. Trouvant porte close, elles les laissent devant l'entrée. Finalement, Raymond Sharrieff ouvre la porte et demande aux deux femmes de reprendre leurs enfants. Evelyn et Lucille refusent et s'en vont. Sharrieff retourne à l'intérieur et appelle la police pour indiquer que plusieurs jeunes enfants ont été abandonnés devant chez eux. Les enfants sont alors confiés aux services sociaux pour enquête. Le lendemain, furieux, Muhammad appelle Evelyn qui refuse de céder et l'avertit : « À partir de maintenant, je ne vous protégerai plus d'une façon ou d'une autre. Si vous voulez des problèmes, vous allez en avoir ! » Evelyn répond que d'avoir signalé ses propres enfants à la police était « la chose la plus écœurante » qu'il ait pu faire. Cependant, soit par peur, soit par amour, ou encore par un sens persistant de la loyauté, Evelyn ne divulgue pas le nom du père de son enfant lorsque la police demande.

Lucille et Evelyn font ensuite l'objet d'un signalement pour « négligence à enfant », mais ne sont pas poursuivies¹⁰. Ni John Ali, le secrétaire national, ni Raymond Sharrieff ou d'autres dirigeants ne sont en mesure d'étouffer ou de contenir ces conflits émotionnels et judiciaires. Au milieu de l'année 1962, les rumeurs sur la sexualité turbulente de Muhammad circulent largement à Chicago. Celles-là sont sans nul doute parvenues aux oreilles de Malcolm, mais il continue à refuser d'en examiner le bien-fondé et ne peut imaginer qu'Evelyn y soit impliquée.

Avant de quitter Atlanta lors de son voyage dans le Sud en janvier et février 1961, Malcolm assiste à une conférence donnée, le 17 janvier, par Arthur Schlesinger Jr. à l'Université d'Atlanta. Historien, titulaire du prix Pulitzer, Schlesinger est à cette époque un conseiller influent du président John F. Kennedy. La conférence, qui a pour thème « Le futur des relations intérieures américaines, perspectives et dangers » se déroule devant un auditoire debout et ne donne lieu qu'à une brève référence à la *Nation of Islam* : « Rien ne saurait s'opposer davantage [...] à la reconnaissance de la fraternité de la communauté humaine que les doctrines racistes prêchées par les *White Citizens Councils*, le *Ku Klux Klan* et les *Black Muslims*. » Schlesinger chante les louanges de Thurgood Marshall et de Roy Wilkins pour leur contribution à l'avancement de « voies concrètes vers [l'obtention] de l'égalité par le biais des tribunaux » et applaudit Martin Luther King Jr. pour sa défense de la non-violence comme « le meilleur chemin pour affronter les préjugés ». Après son allocution, Schlesinger se rend dans une salle beaucoup plus petite du campus du Clark College pour répondre aux

questions. Malcolm était là et attendait.

Se présentant comme un « *Muslim* », il demande à l'orateur une explication : « Sur quoi fondez-vous l'accusation de racisme et de suprématisme noir que vous lancez contre les *Black Muslims* ? » Schlesinger cite alors un article récent du journaliste noir William Worthy. « Mais, Monsieur, comment un homme de votre intelligence, un professeur d'histoire, qui connaît la valeur de la recherche méticuleuse, peut-il venir ici de Harvard pour attaquer les *Black Muslims* en fondant ses conclusions sur un seul petit article ? » À Schlesinger qui lui demande s'il a lu l'article de Worthy, Malcolm répond par l'affirmative et lui fait remarquer que l'article cité ne qualifie pas la *Nation of Islam* de raciste, mais qu'il insiste d'abord sur les conditions détestables que les Noirs affrontent et qui ont permis la naissance de la *Nation*. Face à l'assistance très largement noire et manifestant son soutien à l'argumentation de Malcolm, Schlesinger poursuit en présentant les racistes blancs et les *Black Muslims* « comme les deux faces d'une même médaille ». Il ne pouvait évidemment pas imaginer combien il avait raison, Malcolm étant alors sur le point de conclure un accord avec le Klan. La presse noire jugea néanmoins que le ministre du culte de la *Nation* était sorti victorieux de la confrontation avec le conseiller de Kennedy. Le *Pittsburgh Courier* écrivait ainsi : « Le fougueux M. X est sorti victorieux de sa passe d'armes » avec Schlesinger, forçant l'historien de Harvard « à faire diplomatiquement machine arrière sur ses premières déclarations¹¹ ». L'édition du 4 février 1961 du *New Jersey Herald* couvrait également l'événement en titrant à la une : « Les *Muslims* donnent une leçon à l'homme de JFK¹² ». Ce débat informel renforça encore la conviction de Malcolm que la *Nation* devait faire face à ses critiques. Et il n'y avait pas de meilleur endroit pour de telles confrontations que les universités américaines.

Malcolm consacre les neuf mois suivants à une série d'interventions dans les facultés. Au sein de la *Nation*, il explique que son objectif est d'exposer les conceptions d'Elijah Muhammad et de contester les contre-vérités assénées sur leur religion. En réalité, il veut retourner la classique dialectique raciale de la subordination noire et de la suprématie blanche et faire la démonstration de son habileté rhétorique aux dépens des autorités blanches et des intégrationnistes noirs. Il est désormais convaincu que les dirigeants les plus anciens de la *Nation* commettaient une grave erreur en esquivant les confrontations publiques. La survie de la *Nation* dépendait de sa capacité à répondre aux critiques, à diviser l'opinion blanche sur l'organisation elle-même et à gagner des convertis.

Dans le monde universitaire, c'est à l'Université Howard, l'université noire historique de Washington, que la communauté noire est le plus profondément divisée sur la *Nation*. Le 14 février 1961, Malcolm est invité par la section de la NAACP du campus à l'occasion de la *Negro History Week*, une tradition établie par l'historien Carter G. Woodson et qui deviendra par la suite le *Black History Month*. Si pour l'organisation nationale, Malcolm

est toujours trop sulfureux, sa notoriété croissante de militant attire les jeunes membres de la NAACP qui cherchent de plus en plus à débattre avec lui en dépit des réticences de la vieille garde de l'organisation. Les administrateurs de l'établissement universitaire sont quant à eux préoccupés par l'invitation lancée par les étudiants de Howard ; la plupart d'entre eux sont des intégrationnistes convaincus et, de surcroît, ils ne peuvent guère se permettre de voir les financements fédéraux de l'Université menacés par un soutien apparent au plus célèbre des porte-parole de la *Nation of Islam*. Le groupe étudiant n'ayant pas obtenu l'accord du bureau des activités étudiantes, la conférence est annulée. Sans se décourager, la section de la NAACP tente de faire mettre à sa disposition la New Bethel Baptist Church. Cependant, probablement sous la pression de l'Université, la réunion est également annulée au prétexte que l'église est trop petite pour accueillir le public attendu¹³. Dans une lettre à Elijah Muhammad, Malcolm lui explique que toute cette affaire est une chance : « Nous avons vraiment été la pierre d'achoppement posée dans le campus de la Howard University parce qu'ils sont désormais tous divisés et qu'ils se disputent ; cela nous met dans la meilleure position possible pour verser de l'huile sur le feu quand nous serons là-bas¹⁴. »

Le 30 octobre 1961, en grande partie grâce aux efforts d'E. Franklin Frazier, Malcolm peut enfin se rendre à Howard. Frazier, l'auteur de *Black Bourgeoisie*, enseignait à Howard depuis 1934. Socialiste durant sa jeunesse, il critiquait depuis longtemps le manque de responsabilité sociale de la classe moyenne noire envers les Noirs pauvres. Il réussit à convaincre l'administration universitaire d'accepter la venue de Malcolm au moyen d'un compromis : le débat devait être contradictoire. Pour exprimer ce point de vue adverse, l'Université s'assura de la participation d'un homme qui avait contrarié et fait échec à Malcolm lors d'un débat radiophonique l'année précédente, Bayard Rustin.

Le débat d'Howard fut un moment important, tant pour Bayard Rustin que pour Malcolm. Ce soir-là, 1 500 personnes se pressent dans le tout nouveau Cramton Auditorium et 500 autres piétinent à l'entrée en espérant pouvoir entrer. Malcolm, qui n'a pas oublié la correction que lui avait infligée Rustin lors de leur première rencontre, aborde la réunion avec précaution. Contrairement au premier débat qui s'était déroulé dans l'isolement d'un studio, Malcolm bénéficie ici de l'avantage de s'exprimer devant un large public noir, ce qui lui permet d'user de ses prodigieux talents de tribun. Il frappe fort dès son intervention préliminaire, en précisant d'emblée à son auditoire qu'il ne représente ni un parti politique important, ni une religion, ni une nationalité : Malcolm annonce que la seule qualité qu'il peut revendiquer pour venir dire la vérité est son identité d'« *homme noir* !¹⁵ ».

Tout au long de son intervention, il martèle la thèse de Frazier selon laquelle la bourgeoisie noire, la classe privilégiée africaine-américaine, ne jouait pas le rôle de leadership qu'elle devrait assumer pour faire progresser la

situation des masses noires. Malcolm lance une virulente attaque contre les « prétendus » dirigeants noirs : « En Amérique, le Noir ne sera jamais l'égal du Blanc aussi longtemps qu'il tentera de pénétrer dans sa maison. » Malcolm suggère que la philosophie de l'intégration raciale est tout entière vouée à l'échec parce que les Blancs n'accepteront jamais l'assimilation raciale. Cette situation avait donc comme conséquence le développement d'une direction noire frauduleuse qui ne défendait pas véritablement les intérêts des Afro-Américains. Et Malcolm de ricaner : « Le dirigeant noir anémique qui survit et qui profite des cadeaux des Blancs dépend de l'homme blanc à qui il donne des informations erronées sur les masses noires. » Faisant souvent preuve d'humour, Malcolm fait l'éloge de la méthode d'Elijah Muhammad qui préconise de se séparer « suffisamment longtemps des Blancs pour analyser cette grande hypocrisie et pour commencer à penser et à parler noir ». Il exhorte enfin les étudiants à ne pas rechercher l'« amour » de l'homme blanc, mais à « exiger son respect ».

Bayard Rustin, dont le caractère ne lui permet pas de capituler, conteste vigoureusement le discours de Malcolm. À un moment, remarque un journaliste du *Chicago Defender*, Rustin est applaudi lorsqu'il réplique à Malcolm :

Vous dites que l'Amérique est un bateau qui sombre et que les Noirs devraient abandonner ce bateau pour un autre appelé *Séparation* ou pour un autre État. Mais si ce bateau coule, quel avenir pensez-vous que votre État *séparé* aura ?

Cependant, face un jeune public noir, les avertissements de Rustin semblent sans force et rebattus. Comme le note le journaliste, c'est Malcolm qui emporte l'adhésion de la majorité des étudiants présents en « ayant recours à des références historiques et par ses critiques acerbes des politiques en cours ».

Les discours de Malcolm s'avéraient particulièrement efficaces auprès des militants du mouvement des droits civiques et auprès des militants de gauche quand ils en appelaient au prolétariat. Malcolm affirmait ainsi que Muhammad et la *Nation* représentaient les Noirs, chômeurs, paupérisés et en colère. La majorité des jeunes Noirs des villes étaient confinés dans les ghettos où ils étaient l'objet de brutalités policières ; les forces de l'ordre fonctionnaient d'ailleurs effectivement comme une armée d'occupation coloniale. Aussi Malcolm utilisait-il l'analogie avec l'Afrique postcoloniale pour définir le conflit politique opposant les dirigeants noirs des États-Unis. Alors que les écrits de Frantz Fanon ne seront connus et traduits aux États-Unis qu'à la fin des années 1960, l'analyse de Malcolm préfigure la fameuse thèse développée dans les *Damnés de la terre*.

À la fin du grand débat, malgré les points marqués par le vieil homme, Malcolm a largement imposé son programme et polarise désormais le militantisme de la majorité des étudiants, noirs et blancs. Perplexe, un des

membres de la faculté qui avait assisté au débat devait admettre qu'« Howard ne sera plus jamais la même » : « Je ressentais une certaine appréhension à l'idée de faire cours le lendemain¹⁶. »

L'éloquence de Malcolm lui ouvrit non seulement les portes des institutions noires les plus prestigieuses, mais aussi celles des lieux marquants de la haute société blanche. Le 24 mars de l'année suivante, il est invité à débattre avec l'avocat noir Walter C. Carrington au Harvard Law School Forum. L'effervescence provoquée par la présence de Malcolm est si forte que le lieu du débat est changé à la dernière minute et déplacé du Lowell Hall au plus grand amphithéâtre de Harvard, le Sanders Theatre. Sur la scène même où avaient été accueillis des présidents américains et des chefs d'État étrangers, Malcolm présente le programme de la *Nation* à une foule battant tous les records de participation : « Allah offre désormais à l'Amérique la chance de se repentir et de changer avant qu'Il ne détruise ce monde blanc inique », déclare-t-il. Il explique ensuite que les services publics et les écoles déségrégués ne suffisent pas. Les 20 millions de Noirs d'Amérique, poursuit-il, « sont une nation de plein droit ». Et pour que cette nation soit victorieuse, les Noirs « doivent avoir leur propre territoire¹⁷ ». Louis X, venu de la Mosquée de Boston pour assister au débat, a encore en mémoire la puissante présence de Malcolm sur scène. Le public blanc de Harvard, se souvient-il, était séduit par cet homme noir qui répondait avec tant d'aisance à leurs questions.

Si les revirements de Malcolm, qui passe abruptement des thèmes politiques et internationaux aux jérémiades sur la destruction prochaine de la civilisation blanche, semblent discordants, c'est que ce salmigondis n'était pas son choix. Toujours vigilant sur les conceptions mouvantes de Malcolm, Elijah Muhammad dictait en effet souvent certaines parties de ses discours¹⁸ ; le débat de Harvard n'échappe probablement pas à cette règle. Le quartier général de Chicago exigeant en outre que les conférences de Malcolm soient enregistrées et que des copies de ces enregistrements lui soient adressées, Muhammad et John Ali avaient la possibilité de contrôler leur contenu¹⁹.

Au cours du printemps 1961, Malcolm parcourt les campus pour répondre aux invitations qui lui sont faites et il ne manque aucune occasion pour déclencher des controverses ou pour lancer des discussions enflammées sur la liberté d'expression. En Californie, par exemple, alors que Malcolm doit prendre la parole devant les étudiants de Berkeley, l'administration de l'Université interdit la conférence qui est déplacée dans les locaux du YMCA local²⁰. Le 19 avril, il est de retour dans l'une des universités de l'*Ivy League* ²¹, à Yale, pour débattre avec Louis Lomax²² et quatre jours plus tard il apparaît dans une émission de télévision de NBC, *Open Mind*, où il figure dans un panel comprenant le conservateur George Schuyler et l'écrivain James Baldwin. Présenté par Eric Goldman, l'animateur de l'émission, comme « le numéro deux » de la *Nation of Islam*, Malcolm s'empresse de nier l'existence d'une telle fonction²³. Bien plus important, l'enregistrement de

l'émission marque le début d'une longue amitié entre Malcolm et Baldwin.

Bien que la plupart des conférences de Malcolm visent désormais un public universitaire, il tente aussi d'établir un dialogue interconfessionnel entre la *Nation* et les chrétiens afro-américains. La *Nation* persistant dans son refus de l'action politique, il devenait essentiel pour elle d'établir sa légitimité au sein de la communauté noire en tant que véritable organisation religieuse, et sa reconnaissance par d'importants groupes chrétiens pouvait contribuer à atteindre cet objectif. À cette fin, Malcolm organise des événements où il fait venir des groupes de *Muslims* dans des églises noires où il délivre des sermons qui portent essentiellement sur les liens entre la chrétienté et l'islam. Il est probable que la première de ces rencontres ait eu lieu le 16 juin 1961 dans l'église de Dieu de Solomon Lightfoot Michaux à New York. Dans son sermon, Malcolm remercie « Allah d'avoir mis dans le cœur de Michaux l'envie d'inviter ceux de nous qui sont musulmans pour expliquer ce soir ce que l'Honorable Elijah Muhammad nous enseigne ». Il explique que la *Nation* ne croit pas à la politique parce qu'« aucun des présidents n'ayant jamais occupé la Maison-Blanche » n'a tenu ses promesses envers les Noirs. Il conseille donc plutôt de se « tourner vers le Dieu de nos ancêtres » en suivant ce que « Moïse avait enseigné à son peuple dans la maison de l'esclavage quatre mille années auparavant²⁴ ». Si grâce à cette posture interconfessionnelle, la *Nation* a pu gagner une certaine considération, les discours prononcés à l'intérieur de la secte par Malcolm laissent planer un doute sur sa sincérité. Prenant la parole le 14 juillet, quatre semaines après l'appel éloquent lancé dans l'église de Michaux, il explique sans mâcher ses mots à ses partisans que « la chrétienté est le mal, tout comme l'Amérique » et continue à caractériser les principaux dirigeants du mouvement pour des droits civiques et les intégrationnistes, dont beaucoup affichent une profonde foi chrétienne, comme des « Oncles Tom ».

De plus en plus fréquemment, Malcolm doit se prononcer sur des questions variées et complexes : les difficultés au sein de la *Nation*, les manifestations de rue, les débats avec des dirigeants du mouvement pour les droits civiques. Il continue cependant de maintenir l'équilibre entre ces nouvelles obligations et son engagement à construire la Mosquée n° 7. Il consacre ainsi une part importante de son temps à la *Nation* elle-même, bien que ses longs voyages du début des années 1960 lui laissent peu de temps pour sa Mosquée. Le 6 février 1961, dans le premier sermon qu'il y prononce après sa rencontre avec le Ku Klux Klan, il affirme théâtralement que si un Blanc devait frapper un Noir dans le Sud, cela pourrait marquer « le début d'une guerre sainte²⁵ ». Toutefois, la nouvelle controverse dans laquelle allait être impliquée la *Nation of Islam* ne commença pas à Dixie, mais dans l'est de Manhattan.

À l'aube des indépendances en Afrique, le Premier ministre congolais Patrice Lumumba est devenu le symbole des aspirations postcoloniales africaines. Il n'est inféodé ni aux puissances de l'Ouest ni aux États-Unis. Le 17 janvier 1961, il est assassiné par des mercenaires belges dans la province

congolaise du Katanga. Longuement tenue secrète, l'annonce de sa mort, le 13 février, provoque des manifestations dans le monde entier. De son côté, l'Union soviétique critique les troupes de l'ONU stationnées au Congo pour n'avoir pas protégé Lumumba et demande la démission du secrétaire général de l'ONU, Dag Hammarskjöld²⁶. Le 15 février, une large coalition de groupes aux opinions extrêmement diverses organise plusieurs piquets bloquant l'entrée du siège de l'ONU à New York. Une des organisations prenant l'initiative, la *Cultural Association for Women of African Heritage*, est dirigée par l'écrivaine Maya Angelou²⁷, qui allait par la suite avoir une influence sur la vie de Malcolm. Alors que la foule grossit, des échauffourées éclatent entre les manifestants et les gardes assurant la sécurité du bâtiment : 41 personnes sont blessées, dont 18 membres du personnel des Nations unies. Les journalistes et les photographes de presse affirmeront qu'ils avaient été attaqués par des émeutiers armés de poings américains et de couteaux. Les diplomates américains accusèrent les manifestants d'être des « communistes ayant partie liée avec la violence qui s'est déchaînée contre les ambassades de Belgique à Moscou, au Caire et à Varsovie » à l'occasion de la mort de Lumumba. Le commissaire de police de New York, Stephen P. Kennedy, attribua la responsabilité de l'émeute à la « Fraternité musulmane, une secte fanatique nationale noire, l'un des groupes les plus dangereux de la ville ». D'une certaine manière, la police, ainsi que l'ambassadeur américain à l'ONU, Adlai Stevenson, pensaient que le « gang » de la Fraternité musulmane était affilié à la *Nation* et à Malcolm X. Ce dernier rétorqua sans ménagement : « Ce n'était pas nous, nous ne participons à aucune activité politique, qu'elle soit locale, nationale ou internationale. » Toutefois, il ne put s'empêcher d'exprimer sa solidarité panafricaniste avec les manifestants : « Je refuse de condamner les manifestations [et] parce que je ne suis pas Moïse Tshombé²⁸, je ne permettrai pas qu'on m'utilise contre les nationalistes²⁹. »

Quelques jours après l'émeute, Maya Angelou et une de ses collaboratrices contactent la *Nation* pour organiser une rencontre avec Malcolm. La réunion a lieu à Harlem, dans l'arrière-salle du restaurant de la *Nation*. « Son aura était d'un éclat insoutenable et sa puissance masculine m'affecta physiquement », se rappellera, des années plus tard, Maya Angelou :

Le vent chaud du désert qui tourbillonnait autour de lui s'est alors précipité sur moi, ma peau s'est rétractée et mes pores se sont brutalement resserrés. [...] Ses cheveux étaient couleur de braise et ses yeux perçants.

La représentante de la *Cultural Association for Women of African Heritage* explique que si son organisation avait participé à la manifestation devant l'ONU, elle n'avait pas imaginé que des milliers de gens allaient répondre à l'appel. Malcolm rétorque alors que les *Muslims* n'avaient pas été partie prenante de la manifestation : « Vous avez fait un choix erroné », déclare Malcolm en réprimandant ses invités : manifester devant l'ONU « et porter des pancartes ne permettra à quiconque d'obtenir la liberté et n'empêchera pas

les diables blancs de tuer d'autres dirigeants africains ». Maya Angelou, qui pensait recevoir l'approbation de Malcolm, peine à dissimuler sa déception. C'est alors que, de façon surprenante, se souvient-elle, la voix de Malcolm s'est adoucie « et l'espace d'un instant le prédicateur musulman a disparu ». Malcolm met les deux femmes en garde : les dirigeants conservateurs afro-américains seraient instrumentalisés par le pouvoir blanc pour les stigmatiser comme « dangereuses et probablement communistes ». Il leur promet de faire une déclaration à la presse pour décrire la manifestation comme un « symbole de la colère existant dans ce pays ». Bien que Maya Angelou ait gardé de cette journée le goût du « brouillard de la défaite », sa rencontre avec Malcolm lui laisse une impression d'une force extrême. Plusieurs années plus tard, alors qu'elle s'est installée au Ghana, elle s'empressera de renouer avec lui³⁰.

Au milieu de l'année 1961, Malcolm se consacrera à ses devoirs pastoraux à la Mosquée n° 7. Ainsi, il y prononce une conférence le 9 juillet au cours de laquelle il donne l'interprétation officielle de ce qui allait se passer avant la fin du monde : « La prochaine guerre, la guerre d'Armageddon, prédit-il, sera une guerre raciale, pas une guerre de petites escarmouches³¹. » Devant un tableau noir, il explique pourquoi les idéaux de liberté, de justice et d'égalité étaient impossibles à réaliser sous le « drapeau américain³² ».

Malcolm est également engagé dans certains aspects des activités commerciales de la *Nation*. Ainsi, Elijah Muhammad lui écrit au mois de mars pour lui demander si le livre de C. Eric Lincoln, *The Black Muslims in America*, devait être soutenu pas la *Nation*, en dépit de ses critiques contre la secte, l'éditeur ayant accepté de vendre 5 000 exemplaires « avec une bonne commission pour les *Muslims* ». Elijah, qui avait judicieusement compris que ce marché était une bonne affaire et non pas une simple bonne publicité, souligne dans sa lettre que l'accord « ne doit pas être mentionné publiquement ». Il semble que l'accord se soit concrétisé et que la *Nation* ait vendu des exemplaires du livre à prix réduit³³.

Le 11 août, Malcolm reçut un télégramme inattendu du dirigeant syndical A. Philip Randolph : « Je vous nomme membre du comité spécial de travail pour l'unité d'action. Première réunion prévue à 15 heures, lundi 14 août, au 217 de la 125^e Rue Ouest³⁴. » Rien dans l'invitation de Randolph n'indiquait l'ordre du jour du comité ni qui d'autre avait été invité.

À cette époque, Randolph était un personnage en vue du mouvement des droits civiques et, bien qu'agé de soixante-douze ans, il n'avait guère perdu de sa fougue ; il restait le plus puissant des dirigeants ouvriers noirs des États-Unis. Installé à Harlem, il avait vu au cours des récentes années se produire une évolution dans les revendications, qui étaient passées de la demande d'emplois dans les commerces de la 125^e Rue à l'exigence d'une représentation politique des Noirs dans tout le système politique. Un tel objectif nécessitait un large front uni de la communauté noire de Harlem et Randolph savait que Malcolm représentait un mouvement en plein développement. Mais son admiration pour Malcolm avait aussi une base

idéologique. Près d'un demi-siècle auparavant, Randolph avait présenté un nouveau venu, Marcus Garvey, au public de Harlem et bien qu'il n'ait jamais soutenu le nationalisme noir, il avait conservé tout au long de sa carrière une admiration pour les ressorts fondamentaux de la fierté noire et de l'estime de soi. Randolph était assez âgé pour avoir un recul historique et considérait Malcolm comme une expression légitime de la tradition militante de Marcus Garvey et Martin R. Delaney.

Malcolm, qui a aussi du respect pour Randolph, met de côté ses réserves et participe à la réunion. L'objectif du comité, ainsi qu'il l'apprend, est d'établir une large coalition, allant des nationalistes noirs aux intégrationnistes modérés, et qui prendrait en charge les problèmes sociaux et politiques de Harlem. Malcolm comprend que sa participation l'amènerait au-delà des limites politiques qui étaient les siennes à l'époque. Bien qu'intéressé, il sait qu'il devra justifier sa participation au comité devant la *Nation*.

Par chance, Elijah Muhammad lui fournit involontairement une échappatoire. Tout au long du mois d'août, Malcolm et la Mosquée n° 7 avaient été occupés à préparer la venue de Muhammad qui devait prononcer un important discours, le 23 août, devant le 369^e régiment d'infanterie blindée de Harlem. Devant un public évalué entre 5 000 et 8 000 personnes, le *Messenger d'Allah* brossa une analyse sombre et désespérée de la situation :

Il n'est pas dans la nature du Blanc de considérer le Noir comme un frère. Ce sont les Blancs qui apprennent aux prédicateurs noirs à prêcher. La permission de le faire leur a été donnée par les Blancs à condition qu'ils prêchent ce que les Blancs veulent. Sinon, ils n'ont pas la parole [...]. Harlem doit élire ses propres dirigeants et ne doit pas accepter ceux que lui impose l'homme blanc. Nous devons élire nos propres dirigeants et s'ils n'agissent pas correctement, nous leur couperons la tête. Nous ne devons pas nous intégrer aux Blancs, nous devons nous en séparer³⁵.

Malcolm décèle une opportunité dans l'appel d'Elijah Muhammad à l'élection par Harlem de ses propres dirigeants. Bien que la perspective décrite par Muhammad soit celle du séparatisme, il encourageait les membres de la *Nation of Islam* à soutenir les entreprises détenues par des Noirs et les dirigeants noirs ; c'est sur cette base étroite que Malcolm accepte de s'intégrer au comité mis en place par Randolph. Ses membres, découvre-t-il, sont pour beaucoup issus du *Negro American Labor Council*, et nombre d'entre eux représentent des commerces ou des entreprises, des organisations pour les droits civiques et des institutions religieuses. Par exemple, Percy Sutton, un important avocat de Harlem, est également le président de la section new-yorkaise de la NAACP. Malcolm et Sutton en viendront à se respecter mutuellement au point que quelques années plus tard, Sutton sera le conseiller juridique de Malcolm pour une série de questions sensibles. La présence de Bayard Rustin, qui à cette époque travaillait avec Randolph depuis plus de

vingt ans, conduit Malcolm à de nouvelles interrogations sur les potentialités du comité.

Le premier événement public organisé par ce qui est baptisé le Comité d'urgence est un rassemblement devant l'hôtel Theresa, début septembre. Randolph a établi avec soin la liste des intervenants afin qu'elle reflète l'éventail des sensibilités politiques de Harlem : Lewis Michaux, le propriétaire de la librairie noire, et James Lawson, qui dirige le *United African Nationalist Movement*, pour les nationalistes ; Cleveland Robinson, le dirigeant du district 65 de la *Retail, Wholesale and Department Store Union*³⁶, et Richard Parrish, le trésorier national du *Negro American Labor Council*, pour le syndicalisme ouvrier noir. Près d'un millier de personnes participent à la manifestation. Le *Pittsburgh Courier*, qui couvre l'événement, note que « l'intervenant le plus passionnant a été Malcolm X que beaucoup parmi les présents n'avaient jamais entendu auparavant ». Malcolm est apprécié pour sa ferme condamnation de la police de New York à qui il attribue le développement du trafic de drogue, de la prostitution et de la violence dans les quartiers noirs de la ville. Ce qui est cependant curieux, c'est la manière déférente dont il parle de la police. Il affirme à l'auditoire qu'il encourage « son peuple » à obéir à la loi, nie que des membres de la *Nation* aient participé aux « récentes émeutes à Harlem » et dénonce l'appel à « une marche sur le commissariat du 28^e district » qui avait été annoncée par un tract distribué aux manifestants : « Nous ne pensons pas que cela aboutira à quoi que ce soit », déclare-t-il³⁷. Son percutant discours est conservateur sur l'action et ne s'écarte pas d'un pouce de l'orientation de la *Nation*. Les militants comme Rustin remarquent que Malcolm avait pratiquement reproduit le paradoxe de la *Nation* : une fois le problème identifié et condamné, il se refusait à aller plus loin en adoptant une orientation pratique. Les Noirs de Harlem ne pouvaient pas plus éviter la confrontation avec la police qu'ils ne pouvaient construire un État séparé.

Pendant, le rôle important que tient Malcolm au sein du Comité d'urgence est essentiel pour interpréter ce qui se produit après sa rupture avec la *Nation* en 1964. Le Comité est le seul front uni noir d'organisations auquel Malcolm ait participé durant ses années d'appartenance à la *Nation of Islam*, et bien que ce comité rassemble un large éventail d'opinions, c'est Randolph qui contrôle qui peut y participer, qui prend la parole aux rassemblements et qui décide du programme d'action. Ce modèle vertical de direction est repris sans recul par Malcolm pour la construction de l'*Organization of Afro-American Unity*.

Début octobre, le Comité d'urgence publie un projet pour combattre la « dégradation sociale et économique » des communautés noires de New York. Ce plan comporte une série de réformes parmi lesquelles on trouve : la fixation d'un salaire minimum de 1,50 dollar applicable dans toute la ville ; la mise en place d'un *Fair Employment Practices Commission*³⁸ disposant du pouvoir de faire encourir des peines de prison à ceux qui enfreindraient ses

règles ; une enquête sur les contrats avec comme objectif d'éliminer les pratiques discriminatoires et d'obliger l'un des premiers employeurs de New York, la Consolidated Edison, à améliorer le recrutement et l'avancement des salariés noirs parmi son personnel.

Mentionné comme membre du comité, le nom de Malcolm est suivi, entre parenthèses, de « Malik el-Shabazz³⁹ ». Depuis la fin des années 1950, Elijah Muhammad avait autorisé ceux de ses prédicateurs qui n'avaient pas encore obtenu leur nom originel à utiliser celui de Shabazz. En utilisant l'identité de Malik el-Shabazz, Malcolm pouvait s'inscrire dans l'histoire imaginaire de la *Nation* tout en disposant en même temps de la liberté d'agir comme individu dans le monde séculier de la politique. Peu présent dans sa propre Mosquée au cours du reste de l'année 1961, en raison de ses déplacements aux quatre coins du pays, Malcolm commence à déléguer ses tâches à ses assistants, notamment à Benjamin 2X Goodman. Son absence donne également à Joseph Gravitt un pouvoir sans retenue sur les décisions, dont celles relevant des mesures disciplinaires. C'est peut-être là une des raisons pour lesquelles lorsque Malcolm prend la parole devant la Mosquée n° 7, il a tendance à coller aux positions conservatrices et anti-blancs de Elijah Muhammad. Ainsi, le 1^{er} décembre, alors qu'il donne une conférence sur la nature du démon, ceux qui assistent pour la première fois à une réunion de la *Nation* l'entendent expliquer que ce dont il parle « n'est pas sous terre [et que] le diable n'est pas un esprit, mais a les yeux bleus, les cheveux blonds et la peau blanche⁴⁰ ».

Début décembre, le capitaine du *Fruit of Islam*, Raymond Sharrieff, et sa femme Ethel, séjournent à la Mosquée pendant plusieurs jours. Le couple reçoit un accueil royal, une visite de Sharrieff étant presque aussi importante que la venue du Messenger lui-même. Malcolm déploie ainsi beaucoup d'efforts pour faire de ce séjour un événement mémorable, convoquant des membres du *Fruit of Islam* de Philadelphie et du New Jersey et organisant une démonstration de karaté en leur honneur. Devant les troupes réunies à la Mosquée le 4 décembre, Sharrieff déclare : « Toutes les organisations suivent leurs dirigeants. La capacité à exécuter un ordre est le premier devoir d'un *Muslim*. Il ne doit jamais y avoir de dissensions. »

Bien que son langage soit brutal, en raison de son titre et de son rang à la tête de l'aile paramilitaire de la *Nation*, Sharrieff n'est pas une brute comme certains des capitaines locaux du *Fruit of Islam*. Ces hommes, souvent violents et au caractère instable, accomplissaient l'essentiel du sale boulot, infligeaient des punitions qui pouvaient aller de simples raclées à des choses bien pires, et Sharrieff comprenait parfaitement l'importance de renforcer sa position au sommet de la structure de commandement⁴¹.

Avant que le couple ne quitte Harlem, la Mosquée donne un grand dîner. Après avoir demandé aux fidèles de faire des dons à la famille de Muhammad en l'honneur du prochain Jour du Sauveur, Sharrieff leur demande de donner de l'argent pour qu'il acquière une luxueuse voiture personnelle. James 67X est furieux : « C'est la goutte qui a fait déborder le vase. Alors que moi je

conduisais le bus n° 7, voilà qu'on me demandait de payer pour sa Lincoln Continental ! » La *Nation* avait changé et certains membres avaient l'impression que la direction nationale les considérait de plus en plus comme un tiroir-caisse. Le mécontentement se développait⁴². Cependant, au cours du dîner, la colère contre l'extorsion tourne vite à la confusion alors que chacun des Sharrieff se lance dans un monologue bizarre et hors de propos. Ethel prend la parole la première et, selon James, « évoque publiquement les hommes qui ne sont pas capables de répondre aux demandes sexuelles de leurs épouses ». Plus surprenant encore est le discours de son mari. L'austère dirigeant du *Fruit of Islam* monte à la tribune et commence à broder sur l'intervention de sa femme en « faisant des plaisanteries sur le manque de performances sexuelles⁴³ ».

Ce numéro égrillard à connotation sexuelle avait pour but d'humilier une seule personne : Malcolm. À l'évidence, les Sharrieff ont lu la lettre, pleine de sincérité de Malcolm, qui date de mars 1959, où il évoquait les problèmes de son mariage. Ils veulent lui montrer qu'il n'a pas une relation privilégiée avec le Messenger, lui faire sentir leur mépris et le tourner en ridicule. Cette soirée a sans doute nourri les interrogations de Malcolm sur son rôle dans la *Nation*.

Il est possible qu'en 1961, Elijah Muhammad ait voulu temporairement limiter l'autorité de Sharrieff sur le *Fruit of Islam*, en plaçant les capitaines locaux sous la responsabilité directe de Malcolm⁴⁴. Cela pourrait expliquer le comportement de Sharrieff. Cependant, Malcolm n'avait pas l'ambition de diriger le *Fruit* ; ses centres d'intérêt étaient pastoraux et politiques. Le 18 décembre, à l'occasion de la réunion régulière du *Fruit* de la Mosquée n° 7, il semble confirmer le rôle de Joseph comme chef de tous les capitaines au plan national, mais cela ne nous dit rien sur les conséquences de ce choix sur le maintien de l'autorité de Sharrieff⁴⁵. Il est possible que ce soutien ait eu pour unique raison l'efficacité de la direction de Joseph.

Ce qui est certain, c'est qu'en 1962, la vie interne de la *Nation* est déstabilisée. Elijah Muhammad passe désormais l'essentiel de son temps en Arizona. Lorsqu'il est à Chicago, il se consacre à ses maîtresses qu'il rencontre dans son appartement secret du South Side et ne s'occupe pas de la gestion des affaires commerciales de la *Nation* qui sont en plein développement. Libérés de sa surveillance, Sharrieff et John Ali sont devenus *de facto* les dirigeants administratifs de la *Nation*, investissant les liquidités provenant de la dîme prélevée sur les fidèles dans des entreprises appartenant à la *Nation* et dans l'immobilier. Le fils de Muhammad occupe également un rôle de plus en plus important dans les affaires de la *Nation*. Bien que peu intelligent et peu disert, Elijah Jr. voyage dans tout le pays pour faire pression sur les mosquées afin qu'elles apportent plus de revenus au quartier général de Chicago. Il avait été demandé à Malcolm de céder la rédaction de *Muhammad Speaks* à Herbert Muhammad. Ce dernier ne tarda pas à demander aux mosquées d'augmenter la vente du journal et d'en faire remonter le produit à Chicago. Le succès commercial de la *Nation* génère des problèmes avec ses

partenaires, qui la considèrent comme un concurrent. Des journaux, comme le *Chicago Defender* et l'*Amsterdam News*, qui donnaient largement et généreusement de l'écho à la *Nation*, commencent alors à réduire drastiquement cette couverture avec la publication de *Muhammad Speaks*. En 1963, le journal noir républicain *Cleveland Call and Post*, déclare que la *Nation* fait face à « un désenchantement croissant parmi les masses qu'elle devait conduire vers une Utopie noire⁴⁶ ».

Contrairement à de nombreuses mosquées, la Mosquée n° 7 n'est pas, à cette époque, secouée par cet intense bouleversement. En dépit de l'hostilité qu'ils éprouvent l'un à l'égard de l'autre, Malcolm et le capitaine Joseph donnent l'impression en public de travailler en étroite relation et d'être en général d'accord sur les questions ayant trait à la Mosquée. En 1962, seule une minorité de fidèles se souvenait du procès de Joseph et de l'humiliation qu'il avait subie en 1956. Alors que des centaines de nouveaux membres affluaient dans les mosquées, le souvenir des conflits passés s'effaçait. En 1959, le Temple n° 7 comptait 1 125 membres dont 569 étaient actifs. En 1961, la Mosquée n° 7, ainsi qu'elle avait été rebaptisée, comptait 2 369 inscrits dont 737 étaient considérés comme actifs⁴⁷. Quelles étaient les caractéristiques des nouveaux venus ? Alors qu'à cette époque, les dirigeants noirs, dans leur grande majorité, défendaient l'intégration raciale, la *Nation* était quasiment isolée. L'idée de la construction d'une nation sûre d'elle-même et contrôlée par les Noirs commençait à attirer des Africains-Américains issus de couches sociales et de niveaux d'éducation différents. Chaque nouveau fidèle semblait avoir une raison particulière pour expliquer son adhésion. James 67X pensait que c'est la réputation des *Black Muslims* d'être en dehors de la société dominante, au-delà des frontières de la « normalité », qui attirait les Noirs se sentant frustrés et amers : « La normalité est quelque chose qui n'est pas bien vue dans le ghetto », estime James : « Tout le monde a une histoire⁴⁸. »

Celui qui se fait le passeur des nombreuses histoires, et qui deviendra en quelques années très proche de Malcolm, s'appelle Charles Morris. Né à Boston en 1921, prothésiste dentaire de formation, il est attiré, comme Detroit Red, par l'industrie du spectacle. Il participe au spectacle des Brown Skin Models dans un cabaret de la 7^e Avenue⁴⁹. Mobilisé en septembre 1942, il est affecté au camp Shelby dans le Mississippi. Pour un Noir fier et élevé au Nord, être envoyé dans le Sud ségrégué ne pouvait conduire qu'à un désastre. Le 25 novembre 1944, la cour martiale le déclare coupable d'avoir organisé une mutinerie, de s'être battu avec un autre soldat et d'avoir manqué de respect à un officier. Condamné à six ans de travaux forcés, il est remis en liberté avant la fin de sa peine, le 13 septembre 1946⁵⁰.

Des années plus tard, Morris dira au FBI qu'il a rencontré Malcolm pour la première fois à Détroit, où celui-là était ministre-assistant⁵¹. Il est impressionné par le jeune prédicateur et non par le message de la *Nation*. Après le départ de Malcolm pour Boston, il décide de ne pas rejoindre la

secte. En 1960, installé dans le Bronx, il commence de nouveau à assister à des réunions de la *Nation* et finit par se convertir. Il reçoit le nom de Charles 37X et devient une figure familière de la Mosquée, même si certains pensent que quelque chose ne tourne pas rond chez lui. La nouvelle recrue s'habille de façon extravagante, rit bruyamment et use de son charme et de sa personnalité pour obtenir des faveurs. Rétrospectivement et avec calme, James 67X observe qu'« il pensait être bien plus qu'il n'était en réalité et [qu'] il était très dangereux ». En août 1961, Charles Morris passe plusieurs mois au Rockland State Hospital à Orangeburg dans l'État de New York, avec le diagnostic suivant : « Névrose, de type hybride. Individu assez déprimé, mais coopératif ⁵². » Malgré cela, de 1962 jusqu'à sa démission en 1964, il cultive un réseau d'amis dont le plus important est Malcolm. Charles assure avec ardeur la sécurité de Malcolm et semble lui être dévoué. Et malgré les profondes réserves de James 67X, Malcolm développe des liens de confiance et de respect avec son « copain ex-taulard », dont il parlera plus tard comme de « son meilleur ami ».

D'autres adhèrent à la *Nation* pour chercher une stabilité ou pour se refaire une santé – par exemple pour mettre fin à leur dépendance aux drogues. Le chemin tortueux emprunté par Thomas Arthur Johnson Jr. est caractéristique. Né en Pennsylvanie au milieu des années 1930, élevé par ses grands-parents près d'Atlantic City, il a eu, selon ses propres mots, « une enfance vraiment heureuse⁵³ ». Il hérite de son grand-père, qui jouait du tuba et du trombone à coulisse dans l'orchestre du cirque Barnum & Bailey, un amour de la musique qui ne le quittera pas. Adolescent, il traîne le plus souvent autour des clubs de jazz. Il a quinze ans quand il est chassé de chez lui en raison de sa dépendance à l'héroïne. En 1958, après plusieurs arrestations, il est condamné à douze mois de prison⁵⁴.

Dans la religion musulmane, le mot arabe *ingadh* veut dire « sauver, secourir, apporter soulagement, conduire au salut⁵⁵ ». Le croyant a le devoir de sauver ceux qui sont en péril. Dans le cas de Thomas Arthur Johnson, l'appel au *ingadh* est venu de son compagnon de cellule, un pickpocket de Times Square, qui lui explique les principes fondamentaux de la *Nation of Islam*, y compris l'histoire de Yacub et le rôle de Elijah comme Messenger d'Allah. Tout cela tombe sous le sens pour Johnson. Une fois libre, il se rend au Temple n° 7. Ses grands-parents sont stupéfaits par les changements positifs de son comportement : sevré, il s'habille avec soin et suit scrupuleusement les règles alimentaires musulmanes⁵⁶.

Aux yeux de Johnson, la *Nation* est une sorte d'organisation de combat : « Je n'avais jamais vu personne prendre position de quelque façon que ce soit pour soulager l'oppression et les mauvais traitements et tout ce qui se passait dans le Sud [...], les vagues de meurtres d'Africains-Américains », expliquera-t-il plus tard.

Après avoir reçu son X – devenant Thomas 15X –, il attire l'attention du capitaine Joseph par ce qui était considéré comme des manifestations

exceptionnelles de dévotion. « Il y avait à l'époque une atmosphère hostile et on voulait pas qu'on nous emmerde, tu vois, voilà [...]. Ils m'appelaient [le] "Réacteur" parce que j'étais toujours prêt à sauter sur tout », se souvient-il : « [Si] quelqu'un menaçait ou frappait un *Muslim* ou quelque chose de ce genre, j'étais le premier sur le terrain⁵⁷. »

Joseph désigne Thomas pour assurer la sécurité de Malcolm, tâche qui consiste aussi à faire le garçon de courses et l'homme à tout faire pour sa famille. À cette époque, Thomas pensait que Malcolm était « l'être le plus extraordinaire [...] ». Je ne connais pas de commentateurs ou de journalistes qui puissent lui tenir tête ». La journée de travail de Thomas commence lorsque Malcolm quitte son domicile dans le Queens pour se rendre à la Mosquée de Harlem. Quel que soit le temps, il doit se tenir dehors et garder une place de stationnement pour la voiture de Malcolm. Il le conduit également à ses rendez-vous. Une fois par mois, Betty lui donne une liste de courses à faire au supermarché Shabazz à Brooklyn ; il fait l'aller et retour en voiture puis range les achats. Il remarque que Malcolm évite de rentrer chez lui « s'il le peut ». Celui-là lui avoue : « Mec, si je rentre [chez moi], toutes ces femmes [...]. Dieu sait ce que je vais dire, comment je vais réagir. Il disait alors : "Allons jusqu'à Foley Square". Et nous y allions. » Malcolm est parfois très absorbé par la lecture de livres très obscurs pour Thomas. Il se souvient d'un des auteurs que lisait Malcolm : « Hegel, c'était son homme », raconte-t-il, faisant peut-être référence aux passages consacrés au « maître et à l'esclave » qui avaient également fasciné Frantz Fanon⁵⁸.

Malcolm qui n'est pas à l'aise avec Thomas, qui parle très peu, s'en ouvre à Joseph. De son côté, Thomas expliquera à Joseph qu'il « ne pensait pas être qualifié pour dire quoi que ce soit et pour entretenir une conversation avec lui » : « Je voulais juste faire mon travail. » Les choses restèrent en l'état.

Dans un nombre croissant de mosquées – la plus notable étant celle de Newark dans le New Jersey –, un vent de critiques se lève contre Malcolm : il convoiterait la place du *Messenger*, aspirerait à la possession de biens matériels et utiliserait la *Nation* pour sa carrière politique personnelle et se faire connaître des médias. Malcolm considère que la meilleure façon de répondre à ces doutes est de renforcer le culte d'Elijah. Muhammad, qui apprécie ce que fait Malcolm en son nom, lui explique à cette époque qu'il souhaite qu'il soit « célèbre », parce qu'ainsi le message d'Elijah pouvait être largement entendu. Mais pour que Malcolm comprenne bien, il ajoute : « Plus tu seras connu et plus on te haïra⁵⁹. »

George Lincoln Rockwell a pu penser qu'il était la réponse de l'Amérique blanche à Malcolm X. Doté une mâchoire carrée, bien bâti, il s'est forgé une réputation en occupant la tribune au cours des rassemblements organisés par le groupe qu'il avait fondé et qu'il dirigeait : le Parti nazi américain. Le conservatisme extrême de Rockwell s'était d'abord exprimé de façon assez

classique. Réserviste de longue date de la marine, opposé à l'intégration raciale, haïssant le communisme, il a pendant une courte période été employé par William F. Buckley, le rédacteur de la *National Review*. C'est après avoir lu *Mein Kampf* et *Les protocoles des sages de Sion* que ses conceptions suprématistes se mêlent à une haine profonde pour les Juifs. En mars 1959, il fonde la *World Union of Free Enterprise National Socialists*, qui deviendra très vite le Parti nazi américain. Rockwell possède un don pour manipuler les médias et pour attirer leur attention sur son parti. Le 3 avril 1960, prenant la parole pendant deux heures sur le National Mall à Washington, il attire plus de journalistes que de partisans ; ainsi, tout en se situant aux marges de l'extrême droite, il parvient à obtenir une substantielle couverture de presse qui fait illusion sur les effectifs réels de son parti⁶⁰.

Au début de son existence, le Parti nazi américain décrivait systématiquement les Africains-Américains comme des « négros », moralement et mentalement inférieurs aux Blancs. Cependant, après avoir pris connaissance des positions anti-intégrationnistes de la *Nation of Islam*, Rockwell est fasciné par l'idée d'un front uni entre suprématistes blancs et nationalistes noirs. Il fait même l'éloge de la *Nation* auprès de ses militants. Elijah Muhammad, explique-t-il, a « rassemblé des millions de crasseux, d'immoraux, d'ivrognes, de grossiers personnages, de fainéants, ces gens repoussants qu'on appelle avec mépris "négros". Il les a inspirés au point qu'ils sont désormais propres, sobres, honnêtes, travailleurs, dignes et dévoués et qu'ils sont des humains admirables en dépit de leur couleur⁶¹ ».

Début 1961, le groupe de Rockwell entame des discussions avec Muhammad et quelques-uns de ses lieutenants à Chicago ; il est même possible que Rockwell et Muhammad se soient rencontrés en privé pour travailler à un « accord d'assistance mutuelle ». La principale concession que Rockwell obtient de Muhammad est la permission d'amener ses troupes d'assaut nazies dans les rassemblements de la *Nation*, ce qui, il le savait, éveillerait la curiosité de la presse. Pour Muhammad, l'attention de la presse constitue un grand risque, mais il pense que ce serait l'occasion de dévoiler la véritable nature de l'homme blanc. Bien que le groupe de Rockwell soit marginal, Muhammad considère que sa haine raciale et son antisémitisme sont le fidèle reflet de ce que pense l'Amérique blanche. Il y a cependant une autre raison à ce rapprochement : l'autoritarisme de la *Nation* est en parfaite harmonie avec l'autoritarisme raciste des suprématistes blancs. Les deux groupes, après tout, rêvent d'un monde ségrégué où les mariages interracialisés seraient interdits et où les races vivraient dans des États séparés⁶².

Le 25 juin 1961, la *Nation* organise un rassemblement à Washington. Devant les 8 000 participants, Rockwell et dix membres de ses troupes de combat – vêtus de treillis bruns et portant un brassard frappé de la croix gammée – sont escortés jusqu'à leur fauteuil près de la tribune au centre du stade. Les représentants de la presse africaine-américaine, stupéfaits par la présence des nazis, hurlent des questions à Rockwell, qui proclame être « en

harmonie totale avec le programme » de la *Nation* et avoir « le plus grand respect pour M. Elijah Muhammad ». Bien que le principal orateur annoncé ait été Muhammad, il est à nouveau trop malade pour prendre la parole et laisse à Malcolm le soin de prononcer le principal discours.

Quand Malcolm a fini de parler et alors que le public a été appelé à verser son obole, Rockwell donne 20 dollars. Quand Malcolm demande qui a donné cet argent, un homme de la section d'assaut crie : « George Lincoln Rockwell ! », ce qui provoque des applaudissements polis de la part des *Muslims*. Invité à se lever, le leader nazi a encore droit à quelques applaudissements discrets. Malcolm ne peut se retenir de faire une remarque : « Vous avez reçu les plus gros applaudissements que vous ayez jamais eus », lui dit-il⁶³.

La plaisanterie de Malcolm trahit ses sentiments profonds à l'égard de l'alliance avec cette droite démentielle, alliance entièrement mise sur pied par Elijah Muhammad et le quartier général de Chicago. La tache nazie n'était pas du même niveau de gravité que celle du Klan, mais au moins les négociations avec ce dernier avaient été menées en secret. Désormais, Malcolm recevait, devant des milliers de gens, de l'argent du dirigeant d'un célèbre groupe raciste blanc. Quoi qu'il puisse penser de l'utilité de Rockwell pour la *Nation*, il savait que cet événement allait heurter les dirigeants noirs qui avaient récemment sollicité son opinion. Rockwell, quant à lui, est impressionné par l'organisation et la discipline de la *Nation* : « Muhammad a compris la vicieuse escroquerie de l'exploitation juive du peuple nègre », observera-t-il plus tard.

Les *Muslims* sont la clé de la résolution du problème nègre, tant au Nord qu'au Sud. Et ce type, Malcolm X, ne mâche pas ses mots, au contraire de ces chochottes dégoûtantes de dirigeants « intégrationnistes », qu'ils soient noirs ou blancs. C'est un HOMME qu'il est impossible de ne pas admirer, même quand il foudroie la race blanche pour ce qu'elle fait subir à la race noire⁶⁴.

Au cours du mois de février de l'année suivante, Rockwell participe au Jour du Sauveur qui est organisé par la *Nation* à Chicago et qui rassemble 12 000 adeptes. Invité à prendre la parole après le sermon prononcé par Elijah Muhammad, Rockwell se hisse sur la scène, encadré par ses deux gardes du corps : « Vous savez que nous vous appelons négros, commence-t-il, mais ne préférez-vous pas être devant des Blancs honnêtes qui vous disent en face ce que d'autres disent dans votre dos ? » Il s'engage à « faire tout ce qui sera en [son] pouvoir pour aider l'Honorable Elijah Muhammad à mener à bien son plan inspiré pour que vous ayez votre propre terre en Afrique. Elijah a raison : la séparation ou la mort !⁶⁵ »

La plupart des études consacrées à Malcolm X ignorent les relations entre la *Nation* et le Parti nazi américain. Même l'universitaire Claude Andrew

Clegg, pourtant extrêmement critique de la décision de Muhammad de donner la parole à Rockwell en 1962, explique que le dirigeant nazi « était une sorte de bête noire que Muhammad utilisait pour effrayer les Noirs au sein de la *Nation*⁶⁶ ». Ce point de vue sous-estime les bases communes qui ont conduit à ce rapprochement. Dans le numéro d'avril 1962 de *Muhammad Speaks*, Muhammad fait l'éloge de Rockwell en parlant de lui comme un homme qui a « soutenu ce que vous et moi défendons. Pourquoi alors ne pas l'applaudir ? » Il ajoute que les nazis « considèrent que nous devons nous séparer pour obtenir la justice et la liberté⁶⁷ »♦. Pendant plusieurs années, Rockwell continuera à soutenir le programme de la *Nation*. Dans un message, en octobre 1962, il déclare : « [Elijah Muhammad] est un suprématiste noir et je suis un suprématiste blanc : cela ne veut pas nécessairement dire que nous devons nous entre-tuer⁶⁸. »

Cependant, dîner avec le diable exige plus qu'une longue cuillère. À l'instar du tête-à-tête avec le Klan, le rapprochement public de la *Nation* avec les nazis minait les efforts déployés par Malcolm pour atteindre le public modéré, ceux qui pouvaient partager sa critique du racisme américain, mais qui rejetaient ses solutions. C'est à cette difficulté qu'il eut à faire face à l'occasion de sa seconde confrontation avec Bayard Rustin, le 23 janvier 1962. Le débat eut lieu dans la Community Church de Manhattan, une congrégation progressiste de l'East Side. Le thème de la réunion, « Séparation ou intégration ? », était favorable à Rustin⁶⁹. Le public présent était largement composé de blancs de gauche qui soutenaient vigoureusement les droits civiques. Habilement, Malcolm ne qualifiait pas tous les Blancs de « diables », préférant insister sur les effets négatifs du racisme institutionnel sur la communauté noire. Ses arguments étaient convaincants pour de nombreux Blancs. Rustin eut à se plaindre de ce que de trop nombreux Blancs de l'assistance, dont certains de ses propres amis, applaudissaient les propos de Malcolm encore plus vigoureusement que les Noirs :

Je me permettrai d'expliquer le processus [...] Beaucoup de Blancs aiment en effet entendre la condamnation la plus absolue des leurs pendant qu'ils restent assis en disant : « N'est-ce pas merveilleux de voir ce formidable Noir envoyer ces Blancs au diable ? Mais il ne peut pas être en train de parler de moi : je suis de gauche »⁷⁰.

Début 1962, les conférences et les sermons de Malcolm font rarement référence aux valeurs fondamentales de la théologie de la *Nation*. Il est ainsi de plus en plus souvent entraîné dans des débats sur l'avenir politique de l'Amérique noire. Probablement pour faire taire les critiques au sein de la *Nation*, il essaie de consacrer plus de temps aux questions organisationnelles. En janvier, il se rend avec Joseph à la Mosquée n° 23 de Buffalo dans l'État de New York⁷¹. À la fin du mois, il supervise le soutien de la *Nation* à l'*African-Asian Bazaar* au Rockland Palace de Harlem⁷². Ses discours célèbrent toujours le culte d'Elijah Muhammad. Si le *Messenger* apprécie de

telles manifestations de loyauté, son opinion évolue rapidement. Lisant les retranscriptions et écoutant les enregistrements des discours de Malcolm, il prend conscience de l'orientation politique prise par son prédicateur qui devenait de plus en plus célèbre. Il décide alors de lui serrer la bride et de reprendre la main. Le 14 février, Muhammad écrit à Malcolm à propos de son emploi du temps :

Lorsque vous allez dans ces facultés et ces universités pour représenter l'Enseignement qu'Allah m'a révélé pour notre peuple, n'entrez pas trop dans le détail des questions politiques ou encore sur la question de l'État séparé.

Muhammad lui donne comme instruction de ne « parler que de ce que vous savez qu'ils ont entendu de mes propos ou de ce que vous-même avez pu m'entendre dire ». Il est interdit à Malcolm d'exprimer son opinion, y compris sur les questions qui n'ont pas de lien avec la *Nation*. Le vieux patriarche cherche à réaffirmer le droit à être le seul interprète des enseignements de l'islam : « Faites que le public soit en quête de mes réponses », écrit-il à Malcolm : « Ne voyez-vous pas combien je rejette les diables sur de tels sujets, en leur disant que j'annoncerai *où* lorsque le gouvernement montrera de l'intérêt⁷³ ? »

La *Nation* étant une organisation religieuse ne défendant aucune cause politique, Malcolm n'a désormais plus le droit de s'exprimer sans l'autorisation de Muhammad sur des questions comme l'État noir séparé ou sur les événements politiques. Alors que toute discussion sur les questions intéressant les Noirs américains se focalisait inévitablement sur la lutte pour les droits civiques, Muhammad mettait ainsi Malcolm dans une situation intenable.

Très vite, une opportunité permet d'éprouver les limites fixées à Malcolm. Le 7 mars, l'Université Cornell invite Malcolm et James Farmer, le directeur général du CORE, à débattre sur le thème « Ségrégation ou intégration ? ». Au cours de l'année précédente, les *Freedom Riders* de Farmer ont fait la une des journaux du pays en contestant la ségrégation dans les autocars du Sud ; l'attente de véritables changements comme conséquences de l'activisme donnait alors au directeur du CORE un puissant argument contre Malcolm. Dans ses remarques liminaires, Malcolm souligne que les Noirs américains constituaient une partie du « monde non-blanc ». Et, de même que « nos frères africains et asiatiques veulent avoir leur propre terre, avoir leur propre pays et avoir le contrôle sur eux-mêmes », il est raisonnable pour les Noirs américains de souhaiter la même chose : « Ce n'est pas l'intégration dont les Noirs d'Amérique veulent, c'est la dignité humaine. » Une fois encore, Malcolm attaque l'intégration comme une voie ne bénéficiant qu'à la bourgeoisie noire :

Nous qui sommes noirs, dans la *Black Belt*, dans les communautés noires ou dans les quartiers noirs, nous pouvons

facilement voir que ceux qui se prononcent pour l'intégration sont en général ceux qu'on appelle les Noirs de la classe moyenne et qui sont une minorité. Pourquoi ? Parce qu'ils ont confiance dans l'homme blanc [...] ; ils croient qu'il y a encore de l'espoir dans le rêve américain. Mais ce qui est pour eux le rêve américain est pour nous le cauchemar américain, et nous ne pensons pas qu'il soit possible pour l'Américain blanc de prendre en toute sincérité les dispositions nécessaires pour corriger les conditions injustes dont souffrent 20 millions de Noirs, matin, midi et soir⁷⁴.

Cependant, à l'instar de Rustin, Farmer n'est pas intimidé par Malcolm et s'en prend avec agressivité aux faiblesses et au conservatisme du programme de la *Nation* : « Nous sommes favorables à une société ouverte [...] où les gens seront acceptés pour ce qu'ils sont, où ils seront à même de contribuer pleinement à la culture globale et à la vie tout entière de la nation », déclare-t-il. Le racisme étant le plus grand des problèmes de l'Amérique, il se tourne vers Malcolm et lui demande : « Docteur, nous connaissons la maladie, quel est votre traitement ? Quel est votre programme et comment pensez-vous le mettre en œuvre ? » Malcolm qui avait été généreux dans la rhétorique reste avare sur les détails : « Nous devons en connaître les détails, le presse Farmer, est-ce qu'il s'agirait d'une société nègre séparée dans chaque ville ? Comme à Harlem [ou] dans le South Side de Chicago ? » Il oppose également à l'analyse de Malcolm, qui considérait que seule la classe moyenne noire était favorable à l'intégration, que la majorité des *Freedom Riders* étaient des étudiants issus de la classe ouvrière et de familles à revenu modeste. En fait, explique Farmer, c'est le contraire qui est vrai : les capitalistes noirs soutiennent Jim Crow parce que cela crée un marché de consommation ségrégué sans concurrence blanche ; c'est donc en général la classe moyenne noire qui est opposée à la déségrégation⁷⁵. Sentant qu'il est sur le point de perdre, Malcolm se résout à mentionner que Farmer est marié à une femme blanche⁷⁶.

Contrairement aux représentants de la NAACP avec qui Malcolm avait débattu, Farmer est capable d'expliquer clairement et en termes simples la tactique employée par le mouvement de libération noir. À Malcolm qui juge sans importance la déségrégation des cafétérias, il oppose une réponse de bon sens : « Ne voyageons-nous pas ? Les piquets et les boycotts ont mis Woolworth à genoux. » Les *Freedom Riders* du CORE, dit-il, ont « contribué à mettre en mouvement la déségrégation dans toutes les villes du Sud ». Au cours de cette soirée, Malcolm comprit sans aucun doute que la démarche du CORE était fondamentalement différente de celles des vieilles institutions du mouvement pour les droits civiques qui s'appuyaient sur les procès et le droit.

Le CORE était engagé dans l'organisation de protestations de masse dans les rues ; selon les mots de Farmer, « ce sont les piquets et les manifestations nationales qui ont fait que les murs commencent à s'effondrer dans le Sud,

parce que les gens se sont mis en mouvement avec leurs propres structures et qu'ils manifestent sous leurs propres banderoles, qu'ils boycottent et font des *sit-in*, qu'ils cessent d'être clients [des commerces racistes]⁷⁷ ». Paradoxalement, le résultat de ce débat, qui fut largement discuté parmi les militants, donna une plus grande légitimité au dirigeant des *Black Muslims*. Même des intégrationnistes qui rejetaient totalement le nationalisme noir trouvèrent que les arguments de Malcolm avaient été percutants. En l'espace de deux ans, des sections entières du CORE, notamment à Cleveland, Détroit, Brooklyn, et Harlem, se tourneront vers Malcolm X.

Le plus important des discours que Malcolm a prononcé au cours de la première moitié de l'année 1962 est probablement celui de l'Abyssinian Baptist Church de Harlem où Powell, membre du Congrès, l'avait invité pour participer à une série de conférences sur le thème « Quelle voie pour le Noir ? ». Les administrateurs de l'Abyssinian Church déclareront à la presse que sa prestation avait suscité plus d'enthousiasme que celle de « tous les autres dirigeants de Harlem confondus ». Malcolm répète sa thèse devant 2 000 personnes : « Nous ne pensons pas qu'il est dans la nature de l'homme blanc de changer son attitude envers l'homme noir. » Cependant, il répond aussi aux accusations lancées contre la *Nation of Islam* qui, tout en ayant adopté une orientation militante, ne s'engageait pas dans les questions politiques concernant la communauté noire : « Ce n'est pas parce qu'un homme ne décoche pas un coup de poing qu'il ne le fera pas quand il sera prêt. Alors, ne sous-estimez pas les *Muslims* et les nationalistes [noirs]. » Prudemment, il présente Powell comme un modèle de dirigeant indépendant :

Adam Clayton Powell est le seul homme politique noir qui a été capable de s'extraire du royaume politique de l'homme blanc, d'affronter la machine politique blanche de la ville et de garder malgré tout son siège au Congrès.

Cette appréciation jette les bases du rapprochement et du travail en commun des deux hommes au cours de l'année suivante⁷⁸.

Troublé par les divergences qu'il peut avoir avec les conceptions de la *Nation*, Malcolm sollicite de plus en plus l'avis de personnes de confiance, bien cela soit parfois très difficile. À Boston, son confident naturel aurait été Louis X, mais tout au long de l'année 1962, ce dernier est davantage préoccupé par sa lutte acharnée contre Clarence 2X Gill à propos de la vente de *Muhammad Speaks*⁷⁹. Bien qu'Ella ne soit plus membre de la Mosquée de Boston, Malcolm a toujours des relations avec elle et il se peut qu'il ait tenté de la joindre. Au cours des années écoulées, elle s'était intéressée à l'islam orthodoxe, ce qui avait contribué à les rapprocher après leur échec dans la lutte pour le pouvoir à Boston.

Malgré les tensions continues de leur mariage, Malcolm consulte parfois Betty. Avec le temps, elle s'est installée dans le confort que lui offre sa position de femme de prédicateur. Quelqu'un fait les courses pour elle et les

dépose dans sa cuisine ; Thomas 15X Johnson ou d'autres membres du *Fruit of Islam* la conduisent en voiture aux événements organisés par la *Nation* ; lors des cérémonies officielles, installée au premier rang, elle est largement applaudie par une foule fervente ; et quand le Messenger vient à New York, Betty et Malcolm ont l'honneur de l'héberger chez eux. Selon l'opinion de James 67X, « toutes les femmes auraient aimé être à sa place⁸⁰ ».

Cependant, contrairement à Malcolm, Betty était de plus en plus méfiante à l'égard de la direction de la *Nation*. Grâce à la position de son mari dans la hiérarchie, elle a pu observer en maintes occasions le comportement cupide de la famille de Muhammad et de son entourage. De leur côté, Malcolm et sa femme vivaient pratiquement dans la pauvreté, ne possédant rien d'autre que quelques meubles, leurs vêtements et leurs effets personnels. Leur Oldsmobile et leur maison appartenaient à la congrégation. Au début des années 1960, Malcolm percevait environ 3 000 dollars par mois pour couvrir ses frais de transport, de logement et de nourriture lorsqu'il voyageait. Il tenait une comptabilité scrupuleuse de ses frais, conservant les reçus et les factures pour pouvoir justifier chaque dépense. La *Nation* interdisait à ses prédicateurs de souscrire une assurance-vie, afin, selon Betty, de rendre ses représentants totalement dépendants de la secte. Doucement d'abord, puis plus énergiquement, elle implorera son mari de prendre les mesures appropriées pour protéger financièrement sa famille, utilisant l'argument garveyiste selon lequel les familles noires devaient au moins posséder leur propre maison. Malcolm lui rétorquera assez sèchement que si quelque chose lui arrivait, la *Nation* prendrait naturellement soin de Betty et des enfants⁸¹.

Alors que Malcolm avait publiquement demandé à ses partisans d'obéir à la loi, les représentants de l'ordre continuaient de se méfier des *Muslims* dans les grandes villes. C'est à Los Angeles, où Malcolm avait implanté la Mosquée n° 27 en 1957, que les tensions étaient les plus fortes. Pour la plupart des Blancs qui y avaient migré, Los Angeles était la ville de rêve par excellence. Aux migrants noirs, la ville aux possibilités infinies offrait en réalité nombre des restrictions de Jim Crow auxquelles ils avaient voulu échapper en s'installant sur la côte ouest. Dès 1915, les résidents noirs de Los Angeles avaient protesté contre les restrictions raciales en matière d'accès au logement locatif⁸². Les baux locatifs raciaux, de même que les discriminations ouvertes des agences immobilières demeuraient un problème dans les années 1960⁸³.

La croissance de la communauté noire en Californie du Sud ne prit véritablement son élan qu'au cours des deux décennies qui suivirent 1945 : alors que la population noire de New York augmentait de 250 %, celle de Los Angeles augmentait de 800 %. Les Noirs occupaient aussi une place de plus en plus importante dans les sections locales des syndicats et dans l'économie en général. Par exemple, entre 1940 et 1960, le pourcentage d'ouvriers noirs

passait de 15 à 24 % ; au cours de la même période, la proportion de travailleurs qualifiés africains-américains passait de 7 à 14 %. En 1960, 468 000 Noirs résidaient dans le comté de Los Angeles et représentaient 20 % de la population du comté⁸⁴. Ce sont là quelques-unes des raisons qui expliquent l'énergie et l'effort déployés par Malcolm dans la construction de la *Nation* en Californie du Sud, notamment dans le développement de la Mosquée n° 27.

Après avoir recruté les dirigeants de la Mosquée, il s'y rendit en avion en octobre 1961 pour régler des disputes locales⁸⁵. De telles activités avaient été relevées et surveillées par le *Fact-Finding Committee on Un-American Activities* du Sénat californien qui craignait que la *Nation* ait des « affiliations communistes ». Cet organisme conclut qu'il y avait « un parallèle intéressant entre le mouvement des *Black Muslims* et le Parti communiste, les deux mouvements proposant le renversement par la force, la violence ou tout autre moyen d'un régime qu'ils détestaient⁸⁶ ».

Le 2 septembre 1961 à Los Angeles, des membres de la *Nation* qui vendent *Muhammad Speaks* devant une épicerie de South Central sont harcelés par les deux agents de sécurité blancs du magasin. Les deux hommes déclareront qu'ils avaient été « piétinés et frappés » alors qu'ils tentaient d'empêcher les *Muslims* de vendre leur journal. La version de l'incident publiée par le *Muhammad Speaks* est bien différente :

Les deux « agents » ont sorti leurs armes et tenté de procéder à une « arrestation citoyenne ». Des employés de l'épicerie se sont rués dehors pour aider les agents [...] et les résidents noirs des alentours qui s'étaient rassemblés sont également intervenus. Ce fut la pagaille pendant quarante-cinq minutes.

Quelque 40 agents de la police de Los Angeles sont dépêchés sur les lieux pour rétablir l'ordre. Cinq *Muslims* sont arrêtés. Au cours du procès, le propriétaire du magasin et le gérant confirment qu'ils avaient donné l'autorisation à la *Nation* de diffuser son journal sur le parc de stationnement. Le jury, composé uniquement de Blancs, prononce la relaxe pour tous les chefs d'accusation qui visaient les *Muslims* ⁸⁷.

À la suite de l'échauffourée, la police de Los Angeles se prépare à des actions de représailles contre la section locale de la *Nation*. Le chef de la police, William H. Parker, qui a lu le livre de Lincoln, *The Black Muslims in America*, considère que la secte est une organisation subversive, dangereuse et capable de répandre l'agitation. Il ordonne à ses hommes de surveiller de près les activités de la Mosquée. Le 27 avril 1962, peu après minuit, deux policiers ayant aperçu ce qui leur semble être un homme récupérant des vêtements à l'arrière d'une voiture garée près de la Mosquée s'approchent avec méfiance⁸⁸. La suite des événements fera ensuite l'objet d'une polémique. Les policiers auraient été, selon leurs déclarations, attaqués. La version des *Muslims*, qui affirment avoir été bousculés et battus sans aucune provocation de leur part, semble plus plausible. Alerté par le vacarme, un flot de *Muslims*

en colère se rue hors de la Mosquée. La police menace de tirer à balles réelles, mais lorsqu'un policier tente d'intimider la foule croissante avec son revolver, celle-là le désarme. Un revolver est dégainé par un autre policier, le coup part et blesse un de ses collègues au coude. Des voitures de police de renfort arrivent rapidement sur les lieux et plus de 70 policiers sont engagés dans la bataille. Dans les minutes qui suivent, des dizaines de policiers prennent d'assaut la mosquée, frappant au hasard les membres de la *Nation*. L'affrontement dure une quinzaine de minutes. Sept *Muslims* essuient des coups de feu, dont William X Rogers ; touché dans le dos, il restera paralysé toute sa vie. Ronald Stokes, responsable de la *Nation* et ancien combattant de la guerre de Corée, qui a tenté de se rendre en mettant les mains sur la tête est abattu d'une balle en plein cœur. Le légiste conclut à une mort « excusable⁸⁹ » [*justifiable death*]. De nombreux *Muslims* sont inculpés.

Bouleversé par la nouvelle, Malcolm pleure la disparition de Stokes, un homme fiable et dévoué qu'il avait rencontré à l'occasion de ses nombreux voyages sur la côte ouest. La profanation de la mosquée et les violences infligées à ses fidèles assombrissent l'humeur de Malcolm. Désormais il est prêt à ce que la *Nation* frappe. Il déclare aux membres du *Fruit of Islam* de la Mosquée n° 7 que le temps du châtement est venu, œil pour œil. Il commence à recruter une équipe chargée de l'assassinat de cibles policières. Charles 37X, qui participait à l'une de ces réunions, se souvient de la rage de Malcolm hurlant : « Pourquoi êtes-vous ici ? *Putain*, pourquoi êtes-vous ici ?⁹⁰ » Ainsi que le raconte Louis Farrakhan, « frère Malcolm avait un passé de gangster. Quand il est entré à la *Nation*, il avait une forte emprise, notamment à New York, sur les hommes qui venaient de la rue et qui avaient des habitudes de voyous⁹¹ ». C'est particulièrement à ces hommes endurcis que Malcolm demande d'agir. Et ces derniers répondent à son appel. La Mosquée n° 7 prévoit alors d'« envoyer à Los Angeles quelqu'un pour tuer [des policiers] aussi sûrement que Dieu a fait les pommes vertes. Des frères se sont portés volontaires », raconte James 67X⁹².

Alors qu'il se prépare à acheminer ses tueurs à Los Angeles, Malcolm demande l'approbation à Elijah Muhammad, pensant qu'il ne s'agit que d'une formalité. Le temps de l'action est venu et sans doute Muhammad comprendrait-il la nécessité d'engager la force de la *Nation* dans la bataille. Mais le Messager refuse et lui dit : « Frère, on ne peut pas entrer en guerre à cause d'une provocation. [...] Ils peuvent tuer quelques-uns de mes partisans, mais je ne ferai rien d'insensé. » Il ordonne alors au *Fruit of Islam* de tout arrêter. Stupéfait, amer et déçu, Malcolm ne s'oppose pas à la décision du Messager. Louis Farrakhan pense que Malcolm était arrivé à la conclusion que « Muhammad préférerait protéger la richesse qu'il avait acquise plutôt que de se lancer dans la lutte pour notre peuple⁹³ ».

Quelques jours plus tard, Malcolm s'envole pour Los Angeles où il tient, le 4 mai, une conférence de presse sur la fusillade au Statler Hilton. Le lendemain, il préside les funérailles de Stokes : plus de 2 000 personnes

assistent au service religieux et on estime que mille personnes se joignent à la procession qui se rend au cimetière. L'affaire était cependant loin d'être close. Si Malcolm ne peut faire tuer les policiers impliqués, il est déterminé à contraindre les autorités politiques et policières de Los Angeles à reconnaître leur responsabilité. Selon lui, la *Nation* n'a à sa disposition qu'un seul moyen pour réaliser cet objectif : travailler avec les organisations pour les droits civiques, les politiciens noirs locaux et les groupes religieux. Le 20 mai, Malcolm participe à un important rassemblement contre les brutalités policières qui est soutenu par de nombreux libéraux blancs ainsi que par les communistes. « On vous maltraite parce que vous êtes des Noirs, déclare-t-il lors de la manifestation, et lorsqu'ils vous défoncent le crâne avec une matraque, ils ne vous demandent pas votre religion. Vous êtes noir – cela leur suffit⁹⁴. »

Il s'implique alors dans l'organisation d'un front uni noir contre la police en Californie du Sud. Une fois encore Elijah Muhammad ordonne à son lieutenant obstiné de mettre un terme à son activité : « Frère, restez là où je vous ai placé, lui ordonne-t-il, parce qu'elles [les organisations pour les droits civiques] ne savent pas où elles vont. Restez sur votre position. » Muhammad est convaincu que l'intégration est impossible et qu'à terme, les groupes pour les droits civiques finiront par se tourner vers la *Nation of Islam*. Lorsque la déségrégation aura échoué, explique-t-il à Malcolm (et plus tard à Louis Farrakhan), « ils n'auront nulle part où aller, sauf vers ce que vous et moi nous représentons ». Il s'oppose donc à toute coopération avec les groupes pour les droits civiques, y compris sur des questions aussi explosives que le meurtre de Stokes. Louis X considère que c'est un tournant décisif dans la détérioration des relations entre Malcolm et Muhammad. Il se souvient qu'en 1962, Malcolm « parlait de moins en moins de l'enseignement [de Muhammad]. Il était obnubilé par le mouvement des droits civiques, par l'action de ses participants et par le manque d'activité des partisans de l'Honorable Elijah⁹⁵ ».

Sur le fond, le désaccord entre Malcolm X et Elijah Muhammad dépasse le sur problème soulevé par la réplique à donner à la police de Los Angeles. Dès qu'il avait été informé de la descente contre la mosquée et du décès de Stokes, Muhammad avait considéré cette tragédie comme le résultat d'un manque de courage des membres de la Mosquée n° 27. On raconte qu'il aurait déclaré que « chaque fidèle aurait dû donner sa vie pour empêcher les agresseurs de pénétrer dans leur mosquée⁹⁶ ». Muhammad pensait que Stokes était mort à cause de sa faiblesse et parce qu'il avait tenté de se rendre à la police. Malcolm pouvait difficilement accepter une telle idée, mais étant soumis à l'autorité du Messenger, il répétera ces arguments à la Mosquée n° 7. James 67X se souvient avoir entendu Malcolm dire à sa congrégation :

Nous ne sommes pas des chrétiens. Nous n'avons pas à tendre l'autre joue. Cependant, les travailleurs [les membres de la *Nation*] se sentent désormais tellement à l'aise qu'en affrontant le

diable, ils se soumettent à lui [...]. Si on vous frappe, ripostez !

À Los Angeles, les frères qui avaient résisté avaient survécu. Roland Stokes qui s'était soumis avait été tué⁹⁷.

Certains parmi les proches de Malcolm étaient persuadés qu'Elijah Muhammad avait pris la bonne décision, au moins sur la question des représailles contre la police. Benjamin 2X Goodman, par exemple, déclarera ultérieurement que « M. Muhammad avait dit "chaque chose en son temps" [...], et il avait raison. La police était prête. C'était un piège⁹⁸ ». Mais Malcolm se sentait humilié par l'incapacité de la *Nation* à défendre ses propres membres. Chacune de ses expériences des dernières années – de la mobilisation de milliers de personnes sur la question du passage à tabac de Hinton en 1957 au travail avec Philip Randolph pour construire un front uni noir local en 1961-1962 – lui montrait que la *Nation* ne pouvait protéger ses membres que par une activité conjointe avec les organisations pour les droits civiques et les autres groupes religieux. On ne pouvait pas s'en remettre à Allah pour tout.

Le meurtre de Stokes marque la fin de la première phase de la carrière de Malcolm au sein de la *Nation*. Il est désormais convaincu que la passivité d'Elijah Muhammad est injustifiable. Après une dizaine d'années passées dans la *Nation* et de multiples discours, il ne constate aucun progrès accompli vers la création d'un État noir séparé. Au même moment, dans l'État qui existait réellement, des hommes et des femmes noirs qui voyaient en lui une voie nouvelle souffraient et mourraient. L'agitation politique et la contestation publique, suivant la ligne du CORE et du SNCC, étaient essentielles pour battre en brèche le racisme institutionnel. Malcolm espérait que, du moins dans les limites de la Mosquée n° 7, il lui serait permis de mettre en œuvre une stratégie plus agressive en liaison avec des dirigeants noirs comme Powell et Randolph. Ce faisant, il espérait peut-être que la *Nation of Islam* tout entière pouvait renaître.

1. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 1, 105.

2. « Malik Shabazz to Mrs. Malik Shabazz », 25 janvier 1961, MXC-S, box 3, folder 2.

3. Evanzz, *The Messenger*, p. 211.

4. Stanley G. Robertson, « Paternity charge faces Muhammad : It's denied », *Los Angeles Sentinel*, 9 juillet 1964 ; « Ex-sweetheart of Malcolm X accuses Elijah », *Amsterdam News*, 11 juillet 1964 ; Evanzz, *The Messenger*, p. 218.

5. Evanzz, *The Messenger*, p. 238-239.

6. *Ibid.*, p. 215-217.

7. *Ibid.*, p. 218.

8. *Ibid.*, p. 218-219.

9. *Ibid.*, p. 238-239, 248.

10. *Ibid.*, p. 248-249.

11. « Malcolm X rips JFK advisor », *Pittsburgh Courier*, 4 février 1961 ; Robert James Branham, « "I was gone on debating" : Malcolm X's prison debates and public confrontations », *Argumentation and Advocacy*, vol. 31, hiver 1995, p. 125 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 mai 1961,

p. 14.

12. « Muslims give the JFK man a fit », *New Jersey Herald News*, 4 février 1961.

13. Voir « Invited by campus NAACP », *Pittsburgh Courier*, 11 février 1961 ; « Muslim Malcolm X out as Howard U. History speaker », *Pittsburgh Courier*, 25 février 1961 ; « Malcolm may not talk at Howard », *Amsterdam News*, 25 février 1961. DeCaro explique que les responsables de la NAACP sont intervenus pour faire annuler la conférence. Voir DeCaro, *On the Side of My People*, p. 174.

14. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 174.

15. « 1 500 hear integration-non-segregation debate », *Chicago Defender*, 11 novembre 1961 ; « Malcolm X's Howard University lecture », 30 octobre 1961, MXC-S, box 5, folder 15.

16. « 1 500 hear integration-non-segregation debate », *Chicago Defender*.

17. « Harvard hears Malcolm X, NAACP speaker », *Amsterdam News*, 8 avril 1961 ; « The Harvard Law School forum of March 24 1961 », dans Archie Epps (éd.), *The Malcolm X Speeches at Harvard*, New York, Paragon House, 1961, p. 115-131.

18. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.

19. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 23 janvier 1962.

20. « UC forbids », *San Francisco Chronicle*, 7 mai 1961 ; « Malcolm "X" raps UC », *San Francisco Chronicle*, 9 mai 1961 ; « West Coast University bars », *Afro-American*, Baltimore, 20 mai 1961 ; MX FBI, Memo, San Francisco Office, 19 mai 1961.

21. NdT : L'Ivy League regroupe huit universités privées et prestigieuses du Nord-Est des États-Unis.

22. MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 mai 1961, p. 18.

23. *Ibid.*, p. 17 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 182.

24. « A partial transcript of a sermon by Malcolm X at Elder Solomon Lightfoot Michaux's New York Church of God, 16 juin 1961 », dans DeCaro, *Malcolm and the Cross*, p. 223-235. Michaux fut l'un des premiers évangélistes afro-américains à passer à la radio et à la télévision. Lewis, le frère de Michaux, possédait une librairie noire à Harlem sur la 125^e Rue où se réunissaient les nationalistes noirs.

25. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 14 avril 1961.

26. Martin Meredith, *The First Dance of Freedom : Black Africa in the Post-War Era*, New York, Harper and Row, 1984, p. 150-151.

27. NdT : Maya Angelou (1928-2014), poétesse, écrivaine, actrice et militante afro-américaine née à St. Louis dans le Missouri.

28. NdT : Moïse Tschombé (1919-1969), lié aux intérêts belges, organise en 1960 la sécession du Katanga après l'indépendance du Congo belge.

29. « Muslims to sue Adlai Stevenson », *Amsterdam News*, 25 février 1961 ; « Muslims sue Dailies », *Amsterdam News*, 11 mars 1961 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 mai 1961, p. 15-16 ; MX FBI, Correlation Summary, New York Office, 25 septembre 1963, p. 8, 24 ; « Americans active in demonstration at U.N. meeting », *Atlanta Daily World*, 16 février 1961 ; « Mob invades U.N., 21 hurt ! », *Chicago Daily Tribune*, 16 février 1961 ; « U.S. blames Reds for Negroes act », *Chicago Defender*, 16 février 1961.

30. Maya Angelou, *The Heart of a Woman*, New York, Random House, 1981, p. 166-170 [*Tant que je serai noire*, Paris, Le Livre de poche, 2009].

31. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, janvier 1923, 1962 ; MX FBI, Correlation Summary, New York Office, 25 août 1963, p. 25, 26.

32. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 23 janvier 1962.

33. « Elijah Muhammad to Malcolm X », 23 mars 1961, MXC-S, box 3, folder 8.

34. Télégramme, « Philip Randolph to Malcolm X », 11 août 1961, MXC-S, box 3, folder 13.

35. FBI-Phillips, Summary Report, New York Office, janvier 1962.

36. NdT : Syndicat des salariés du commerce et des services. Créé en 1937 par le *Congress of Industrial Organizations*, il organise une grève massive des employés en 1943.

37. Harold L. Keith, « Leaders bury differences, merge : New York group formed to uplift Negro masses », *Pittsburgh Courier*, 7 octobre 1961.

38. NdT : Commission pour des pratiques justes dans l'emploi. Cet organisme fut mis en place en juin 1941 par l'administration Roosevelt sous la pression du mouvement noir. Elle devait obliger les entreprises sous contrat avec le gouvernement fédéral – notamment les industries de guerre – à mettre fin à la discrimination raciale à l'embauche.

39. Evelyn Cunningham, « Panel will continue ; Malcolm X and Randolph spark rally in Harlem », *Pittsburgh Courier*, 16 septembre 1961.
40. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 23 janvier 1962.
41. Dossier FBI-Raymond X Sharrieff, Summary Report, Chicago Office, 8 février 1962, 8 août 1962.
42. Entretien avec James 67X Warden, 18 juin 2003.
43. *Ibid.*
44. Clegg, *An Original Man*, p. 113, 181. Goldman conteste directement Clegg sur cette question. Selon lui, « un décret administratif de 1961 stipulait que les capitaines n'avaient de comptes à rendre qu'à Chicago ». Voir Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 110.
45. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 11 janvier 1963.
46. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 177.
47. Secretary's Account of Records, Mosque n° 7. Copie en possession de l'auteur.
48. Entretien avec James 67X Warden, 24 juillet 2007.
49. Dossier FBI-Charles 37X Morris (Charles Kenyatta), Correlation Summary, New York Office, 4 août 2006 ; FBI-Morris, Memo, Washington Office, 6 novembre 1968 ; FBI-Morris, Memo, New York Office to the Director, 13 mars 1968.
50. FBI-Morris, Memo, New York Office, 13 mars 1968.
51. *Ibid.* ; Charles Kenyatta, « Oral history interview », Moorland-Spingarn Research Center, Manuscript Division, Howard University Library, 1970.
52. FBI-Morris, Memo, New York Office, 13 mars 1968.
53. Mark Jacobson, « The man who didn't shoot Malcolm X », *New York*, 1^{er} octobre 2007, p. 41.
54. *Ibid.*, p. 40.
55. John L. Esposito, *The Oxford Dictionary of Islam*, New York, Oxford University Press, 2003, p. 138.
56. Jacobson, « The man who didn't shoot Malcolm X », p. 40-41.
57. Entretien avec Thomas 15X Johnson (Khalil Islam), 29 septembre 2004.
58. *Ibid.*
59. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 270.
60. Voir William H. Schmalz, *Hate : George Lincoln Rockwell and the American Nazi Party*, Washington, Batsford Brassey, 1999.
61. Sur les relations entre le Parti nazi américain et la *Nation of Islam*, voir Clegg, *An Original Man*, p. 152-156 ; Schmalz, *Hate*, p. 119-120.
62. Clegg, *An Original Man*, p. 154-155.
63. Schmalz, *Hate*, p. 120-121 ; « Separation – or death : Muslim watchword », *Amsterdam News*, 1^{er} juillet 1961.
64. George Lincoln Rockwell, « The Jew : Moment of lies in the South », *The Rockwell Report*, 3 janvier 1962.
65. Schmalz, *Hate*, p. 133-134 ; « U.S. Nazi boss among 3 000 at rally », *Chicago Tribune*, 26 février 1962.
66. Clegg, *An Original Man*, p. 154.
67. « Rockwell and Co. – They speak for all White », *Muhammad Speaks*, avril 1962.
68. Schmalz, *Hate*, p. 159-160, 201. Rockwell continuera jusqu'à sa mort en 1967 de citer les conceptions de Malcolm pour justifier son programme raciste. Dans une interview avec Alex Haley, publiée par *Playboy* en avril 1966, par exemple, Rockwell déclare que « plus votre peuple pousse pour cela [l'intégration], plus cela rend furieux les Blancs. [...] Je dirais que Malcolm dit la même chose ». Voir « Interview with George Lincoln Rockwell », *Playboy*, vol. 13, n° 4, avril 1966, p. 71-72, 74, 76-82, 154, 156.
69. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 11 janvier 1963.
70. John D'Emilio, *Lost Prophet : The Life and Times of Bayard Rustin*, New York, Free Press, 2003, p. 324 ; Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 67.
71. MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 mai 1962, p. 7 ; FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 11 janvier 1963.

72. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 18 octobre 1962 ; dossier FBI-Benjamin 2X Goodman, également connu sous le nom de Benjamin Karim, Summary Report, New York Office, 11 janvier 1963.
73. « Elijah Muhammad to Malcolm X », 15 février 1962, MXC-S, box 3, folder 8.
74. Malcolm X et James Farmer, « Separation or integration : A debate », *Dialogue*, vol. 2, n° 3, mai 1962, p. 14-18.
75. *Ibid.*
76. *Ibid.*
77. *Ibid.*
78. « Malcolm X packs Powell's church », non daté, MXC-S, box 5, folder 17 ; voir également FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 11 janvier 1963 ; FBI-Phillips, Summary Report, New York Office, 21 mars 1963.
79. « Louis Farrakhan », dans Jenkins (éd.), *Malcolm X Encyclopedia*, p. 218-219 ; Evanzz, *The Messenger*, p. 296-297.
80. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 143-144.
81. *Ibid.*, p. 144-145.
82. Voir Douglas Flamming, *Bound for Freedom : Black Los Angeles in Jim Crow America*, Berkeley, University of California Press, 2005, p. 69.
83. Stephen Meyer Grant, *As Long as They Don't Move Next Door : Segregation and Racial Conflict in American Neighborhoods*, Lanham, Rowman and Littlefield, 2000, p. 178-183.
84. Sur les conditions économiques des Noirs à Los Angeles. Voir Josh Sides, *L.A. City Limits : African American Los Angeles from the Great Depression to the Present*, Berkeley, University of California Press, 2003. La meilleure étude sur les facteurs socio-économiques et politiques qui ont conduit à l'émeute de Watts à South Central, Los Angeles, est l'ouvrage de Gerald Horne, *Fire This Time : The Watts Uprising and the 1960s*, Charlottesville, University of Virginia Press, 1995.
85. Frederick Knight, « Justifiable homicide, police brutality, or governmental repression ? The 1962 Los Angeles police shooting of seven members of the *Nation of Islam* », *Journal of Negro History*, vol. 79, n° 2, printemps 1974, p. 182-196.
86. *Ibid.*
87. *Ibid.* ; « Study shows Los Angeles police were investigating Muslims at time of riot », *Amsterdam News*, 12 mai 1962.
88. Knight, « Justifiable homicide, police brutality, or governmental repression ? », p. 12-196 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 184.
89. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 97.
90. *Ibid.*, p. 97-98.
91. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
92. Entretien avec James 67X Warden, 18 juin 2003.
93. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
94. MX FBI, Summary Report, New York Office, 16 novembre 1962, p. 17-18 ; « Conduct rites for California Black Muslim riot victim », *Chicago Defender*, 7 mai 1962.
95. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
96. Clegg, *An Original Man*, p. 171.
97. Entretien avec James 67X Warden, 18 juin 2003.
98. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 98.

8. De la prière à la contestation (mai 1962-mars 1963)

Dans les jours qui suivent son retour de Los Angeles, Malcolm élabore une stratégie consistant à limiter ses engagements politiques. Son musellement par Elijah Muhammad lui est resté sur le cœur, tout comme l'interprétation désobligeante qu'il a faite de la mort de Ronald X Stokes, tombé selon lui en raison de sa soumission aux autorités. Le 22 mai, avant de quitter Los Angeles, Malcolm avait déclaré devant une foule électrisée que Stokes avait « fait preuve de plus de moralité que tout autre individu noir sur cette terre¹ ». Bien que Muhammad l'ait empêché d'établir une coalition avec des non-musulmans modérés à Los Angeles, une fois chez lui, à New York, Malcolm dispose d'une plus grande marge de manœuvre. Le 26 mai, la Mosquée n° 7 organise un rassemblement devant l'hôtel Theresa². La déclaration de presse établit un lien entre « le meurtre de sang-froid de Ronald T. Stokes et les coups de feu tirés contre sept autres Noirs innocents et désarmés » à Los Angeles, les *Freedom Riders* en Alabama, et la campagne de masse pour la déségrégation menée en Georgie par Martin Luther King. Malcolm a invité les deux candidats pour la représentation de Harlem au congrès, Powell et l'avocat Paul Zuber, et a appelé tous les dirigeants de Harlem à soutenir le lancement d'une coalition contre la brutalité policière. Il défie ainsi Elijah Muhammad et la hiérarchie de Chicago en développant à New York la défense des droits civiques qu'il avait voulu mener en Californie du Sud.

Les opposants de Malcolm utilisent cette initiative afin de montrer sa fascination par les médias et son désintérêt croissant pour les questions religieuses, auxquelles il préfère le domaine périlleux de la politique. Même John Shabazz, le ministre du culte de Los Angeles, dont la Mosquée est au centre de la tempête politique et qui est à présent mis en examen dans les poursuites lancées par la police contre les *Muslims*, s'en tient à la ligne de la *Nation*. Dans une lettre adressée en juin 1962 au « Frère ministre » et dont une copie est envoyée à Malcolm, Shabazz explique que l'engagement politique ne peut mettre un terme à l'usage excessif de la force par la police ; seule « une solution *religieuse* permettrait de régler le problème de la brutalité policière³ ».

Sans se laisser décourager, mû par sa frustration, Malcolm poursuit sur sa lancée, mais très vite il commet un faux pas qui l'oblige à un repli défensif. Le 3 juin, une catastrophe aérienne survenue à Paris se solde par la mort de 121 passagers, des citoyens d'Atlanta, tous blancs et nantis. Étant donné la situation, Malcolm voit dans cette tragédie une aubaine inespérée. Devant plus de 1500 personnes réunies à Los Angeles, il décrit la catastrophe comme « une très belle chose », une preuve que Dieu répondait aux prières des

Muslims : « Nous en avons appelé à notre Dieu et il nous a débarrassés de 120 d'entre eux⁴. » Le mois suivant, la presse reprend la déclaration et de nombreuses personnalités noires s'empressent de dénoncer Malcolm et la *Nation*. Le Dr Rufus Clement, président de l'University Center d'Atlanta, qualifie les remarques de Malcolm de « non chrétiennes et inhumaines », tandis que le dirigeant de la NAACP, Roy Wilkins, la caractérise de « tragédie de masse », ajoutant avec perplexité que « même lorsque leurs ennemis [blancs] les plus violents se dressent contre eux, les Noirs ne s'abaissent pas à se réjouir de leur mort ». Mais la plus éloquente des dénonciations fut une déclaration de Martin Luther King dont le but était de rassurer les Américains blancs :

La haine exprimée par Malcolm X contre les Blancs n'est pas partagée par l'immense majorité des Noirs des États-Unis. Même s'il existe un vaste mécontentement légitime et une juste indignation dans la communauté noire, cela ne s'est jamais transformé en une haine des Blancs à large échelles.

La déclaration de Malcolm était par-dessus tout un véritable désastre en matière de relations publiques. Elle facilita le refus des Noirs modérés de la NAACP et de la *National Urban League* de coopérer avec la *Nation* et, à coup sûr, elle permit au FBI d'intensifier le niveau de son infiltration. C'est probablement cette déclaration qui incita le FBI à discréditer Malcolm en France. peu de temps après, en effet, J. Edgar Hoover contacta l'attaché officiel auprès du gouvernement français pour l'avertir que le réalisateur français Pierre-Dominique Gaisseau avait été en contact avec Malcolm, le dirigeant d'une « organisation de fanatiques anti-blancs⁶ ». Peut-être plus encore que la série télévisée de 1959, *The Hate That Hate Produced*, les commentaires de Malcolm sur la catastrophe aérienne renforcèrent sa réputation de démagogue. Si Malcolm a pu penser que sa saillie faisait partie d'un *jihad* verbal destiné à mettre les chrétiens blancs sur la défensive, elle eut au contraire pour effet de conforter la thèse de Lomax-Wallace qui présentait la *Nation* comme le produit de la haine noire. Aux yeux des militants du mouvement pour les droits civiques, très critiques à l'égard de Malcolm, cette déclaration, et bien d'autres du même acabit, faisaient de lui un exemple de l'échec de la société blanche en matière d'intégration. Encore que rétrospectivement, nombre des déclarations les plus provocantes de Malcolm sur la nécessité de l'extrémisme pour conquérir des libertés démocratiques et la liberté n'étaient pas complètement opposées aux conceptions exprimées par le candidat républicain à l'élection présidentielle, Barry Goldwater, qui déclarait : « L'extrémisme pour la défense de la liberté n'est pas un vice, et la modération dans la quête de justice n'est pas une vertu. » En 1962, Malcolm avait expliqué que « la mort est le prix de liberté » : « Si vous n'êtes pas prêt à mourir pour elle, rayez le mot liberté de votre vocabulaire⁷. »

S'efforçant d'apaiser les tensions au sein de la *Nation*, Malcolm évite de parler à la presse pendant quelques semaines. Le 9 juin, il participe à un

rassemblement de deux jours en présence d'Elijah Muhammad à l'Olympia Stadium de Détroit. Tous les membres de la *Nation* ont été priés de rester à la fin du rassemblement. Malcolm a la désagréable responsabilité de leur lire la lettre que Raymond Sharrieff avait adressée à tous les capitaines du *Fruit of Islam* et qui comportait l'ordre suivant : « Chaque *Muslim* doit désormais obtenir pas moins de deux nouveaux abonnements par jour à *Muhammad Speaks*. » La campagne de souscription durerait trois mois. Sharrieff terminait en indiquant que « ceux qui échoueraient seraient éliminés de la Mosquée⁸ ». Cette nouvelle règle illustre la détermination de Chicago à transformer le succès du journal en manne financière. Les membres voyaient déjà une dîme prélevée sur leurs salaires, dîme destinée à leur Mosquée, et faisaient des dons à Muhammad et à sa famille ; il leur fallait désormais apporter encore plus d'argent.

Cette déplorable pression financière commença à créer un malaise dans toutes les Mosquées du pays ; ce fut le cas, notamment, à Boston. En 1962, Louis X gagnait environ 110 dollars par semaine en tant que ministre du culte et, comme le remarquera plus tard un ancien responsable de la *Nation* à Boston, Aubrey Barnette, « chaque membre était supposé donner 2,95 dollars par semaine pour subvenir aux besoins de Louis, ce qui voulait dire que si 100 d'entre eux fournissaient régulièrement une telle contribution, il recevait chaque année 15 000 dollars supplémentaires pour ses frais ». Sur le papier, aucun autre responsable officiel des mosquées ne recevait un salaire, mais en pratique le capitaine du *Fruit of Islam* percevait chaque semaine 85 dollars et le secrétaire de la Mosquée 35 dollars, auxquels s'ajoutaient de « fréquentes contributions des membres ». Durant les trois années pendant lesquelles Barnette et sa femme Ruth appartinrent à la Mosquée, ils donnèrent 1 000 dollars, soit pratiquement 20 % de leurs revenus, ce qui était légèrement plus élevé que la moyenne des dons faits par les membres à cette époque.

De plus, un culte fait de violence et d'intimidation commença à se développer autour du capitaine Clarence 2X Gill. Barnette se souvient de lui comme d'un « homme trapu de taille moyenne » qui avait l'allure d'« un ancien poids moyen » et qui était « arrogant, suspicieux, dictatorial ». Pour s'adresser à Clarence, il fallait passer par des intermédiaires. Lors des réunions du *Fruit of Islam*, le lundi soir, il soumettait pendant deux heures ses membres « à un mélange d'entraînement, de conférences sur l'hygiène, de commentaires sur l'actualité, d'exercices physiques et de diverses instructions ». Sa paranoïa légendaire avait contaminé les fidèles qui recherchaient en permanence parmi eux de possibles informateurs du FBI. Lorsque Barnette lui demanda de tempérer sa véhémence, Clarence l'accusa immédiatement d'être un « espion du FBI ».

La pression exercée pour augmenter les ventes de *Muhammad Speaks* transforma le mécontentement des membres de Boston en révolte ouverte. Une cinquantaine de *businessmen* noirs – petits commerçants et entrepreneurs pour la plupart – avaient rejoint la Mosquée, en partie en raison de

l'enthousiasme suscité par Louis X. Ils ne voyaient aucun inconvénient à verser de l'argent chaque semaine pour assurer les salaires des responsables et couvrir les frais administratifs. Mais ils rechignèrent quand on demanda à chacun d'entre eux de vendre 200 exemplaires de *Muhammad Speaks* à 15 cents l'exemplaire et d'être financièrement responsables de la vente, ou de la non-vente, des journaux. Elijah Muhammad Jr., qui était alors l'assistant du capitaine suprême du *Fruit of Islam*, prit l'avion pour Boston pour étouffer la possible révolte et lança un avertissement au *Fruit of Islam* de Boston : « Si vous ne voulez pas vendre le journal, alors ne prenez pas la peine de venir. Ce soir, je suis le juge et je vous déclare coupables. » Il rappela aux membres qu'« autrefois, les frères récalcitrants étaient tués ».

Ces menaces furent contre-productives. En quelques jours, 42 hommes, exerçant tous des professions commerciales, quittèrent la Mosquée. Pour faire face à cette hémorragie et à la perte importante de revenus, Louis X annonça une « amnistie générale ». Il convia ceux qui avaient quitté la Mosquée à une réunion en promettant l'abandon des quotas de vente de journaux et la mise hors jeu de Clarence. Lorsque Chicago apprit la mansuétude dont avait fait preuve Louis, ses décisions furent annulées. Deux jours plus tard, Louis reprit la parole devant la Mosquée et déclara : « Il semble que certains d'entre vous m'aient mal compris. » Apprenant que rien n'allait changer, Barnette quitta immédiatement la salle pour ne jamais plus revenir. Or, l'affaire n'était pas finie, du moins pour était de Clarence.

Quelques mois plus tard, alors que Barnette et un autre ex-Muslim étaient en voiture dans les encombrements de Roxbury Street à proximité de la mosquée, une Cadillac rose surgit d'une rue et coupe la route de la voiture de Barnette. Au moins six *Muslims* se ruent de part et d'autre de la voiture et arrachent les deux hommes à leurs sièges. En plein jour et en public, Barnette et John Thomas sont frappés à coups de poing et de pieds et passés méthodiquement à tabac. Barnette s'en tira avec la cheville, des côtes et une vertèbre fracturées, les reins abîmés et une hémorragie interne. Il sera hospitalisé pendant une semaine. « Je crois qu'ils nous ont battus pour nous punir d'être partis et aussi pour nous avertir que nous devons nous taire », expliqua-t-il.

À New York, où Malcolm et Joseph contrôlent plus fermement les membres de la Mosquée, la *Nation* ne connaît pas ce type de problèmes. Au contraire, les ventes de *Muhammad Speaks* avaient augmenté, ce qui n'avait fait qu'intensifier le harcèlement policier. Le 2 juillet, Malcolm avertit les membres de la Mosquée n° 7 que si la police leur créait des problèmes lors de la vente du journal, ils devaient obéir à leurs ordres. Toutefois, il suggéra également que les *Muslims* avaient le droit de vendre leur publication et que ce droit était garanti par la Constitution. Il poursuivit en lançant une prédiction : « Le temps viendra où les *Muslims* ne pourront plus sortir de chez eux. » Il expliqua enfin que les membres de la *Nation* ne devaient pas porter d'armes, mais que « s'ils étaient attaqués, la légitime défense était un droit

reconnu partout dans le monde⁹ ».

Une semaine plus tard, il s'envole pour Chicago afin de participer à un rassemblement dont la vedette est Elijah Muhammad, et au cours duquel la *Nation* doit dévoiler deux contributions qui allaient par la suite devenir des textes fondamentaux de l'organisation. Bien qu'elle n'ait pas participé à la lutte pour la déségrégation dans le Sud, qui avait forcé le respect et l'admiration dans le monde entier, la *Nation* n'avait pas moins connu un développement rapide. Pour les Noirs, ce que des groupes comme la NAACP et le CORE voulaient était absolument clair ; la *Nation* en revanche, n'avait pas réellement un programme social crédible. Puisqu'il était improbable que les Noirs puissent obtenir un territoire pour eux-mêmes au sein des États-Unis, qu'est ce que la *Nation* proposait ? Tout en n'appréciant pas les penchants de Malcolm pour l'activisme et en les décourageant, Muhammad était lucide sur la place qu'occupait par la *Nation* dans le paysage politique noir.

Au milieu de l'année 1962, le CORE avait acquis une notoriété nationale avec ses *Freedom Rides* et Martin Luther King était de retour à Albany, en Géorgie, pour mener campagne pour la déségrégation ; il y est brièvement détenu avant d'être relâché par le chef de la police qui voulait éviter toute couverture de presse négative. Avec les succès du mouvement pour les droits civiques, les communautés noires s'enhardissaient et le non-engagement de la *Nation* la faisait apparaître en décalage, ou pire, rétrograde. Pour défendre son point de vue devant l'opinion publique, Muhammad et ses lieutenants rédigèrent une déclaration politique en dix points qui fut dévoilée par le *Messenger* dans son discours de Chicago.

Devant un large public massé dans l'Arie Crown Theater sur Lake Shore Drive, Muhammad réitère la position anti-intégrationniste de la *Nation* et énumère plusieurs revendications : liberté religieuse, fin des brutalités policières, libération de « tous les Croyants actuellement détenus dans les prisons fédérales ». Cependant, ce discours, baptisé par la suite « Ce que veulent les *Muslims* », fait habilement quelques concessions majeures au mouvement pour les droits civiques : « Tant que nous ne serons pas autorisés à établir notre État ou notre territoire, nous exigeons non seulement l'égalité devant les lois des États-Unis, mais un droit égal à l'emploi, *maintenant !* » Muhammad poursuit en présentant « Ce que croient les *Muslims* », un résumé en douze points des croyances fondamentales de la *Nation of Islam*. Pendant les treize années qui allaient suivre, jusqu'à la mort de Muhammad en 1975, ces deux déclarations furent les manifestes de la *Nation* les plus diffusés.

Pour Malcolm, qui a poussé à un plus grand engagement dans le mouvement bien avant le meeting de Chicago, cette annonce est une victoire au goût amer¹⁰. Sa détermination à agir ne tarde pas à se manifester à New York où la Mosquée n° 7 organise désormais presque chaque semaine des rassemblements principalement destinés à apporter des changements importants pour les Noirs de Harlem, paupérisés et prêts à la bataille.

L'engagement de Malcolm dans l'*Emergency Committee* de A. Philip Randolph s'inscrit dans cette dynamique militante. Le 21 juillet, il prend la parole devant 2 000 personnes rassemblées en face de l'hôtel Theresa. Pendant cinq heures, un trio de musiciens – un saxophone, une batterie et une contrebasse – attire l'attention des passants tandis que des membres du *Fruit of Islam* circulent parmi la foule en vendant *Muhammad Speaks* et les disques de Louis X produits par la *Nation*. Malcolm centre son intervention sur les problèmes sociaux et économiques de Harlem :

Chômage, délinquance juvénile, prostitution, jeux, trafic de drogue et toutes les formes de crime organisé sont en plein développement. [...] Même nos femmes, nos filles et nos garçons sont devenus des victimes de ces maux organisés qui détruisent la fibre morale de la communauté noire. Le fusible a déjà sauté [et] si quelque chose n'est pas fait immédiatement, la situation sera explosive dans la communauté noire et sera plus dangereuse et destructrice que des bombes d'une centaine de mégatonnes.

La véhémence de son discours est le reflet de son engagement de plus en plus profond pour l'unité de la communauté noire. Dans sa couverture de l'événement, le *Chicago Defender* relève que les mots utilisés par Malcolm contiennent « une telle puissance émotive » que les cris du public « sont par instants presque devenus une mélodie, épousant le rythme de l'orateur¹¹ ». L'élément le plus significatif de ce rassemblement, principalement organisé par la *Nation*, est la liste des personnalités invitées à prendre la parole où l'on retrouve des personnages plus modérés, ainsi que le vieil adversaire de Malcolm, Bayard Rustin¹².

Le lendemain, Betty donne naissance à leur troisième fille, qui est prénommée Ilyasah, la version féminine d'Elijah¹³. Malcolm s'éclipse rapidement après la naissance de son enfant, ce qui est désormais une habitude, pour rejoindre, dans le Upper East Side de Manhattan, un groupe du *Fruit of Islam* à un rassemblement syndical composé en majorité de Noirs et de Latinos et organisé par le *Committee for Justice to Hospital Workers*. Bien qu'il leur soit interdit de participer à des manifestations pour les droits civiques, les *Muslims* expriment leur soutien tout en restant à l'écart. Malcolm s'adresse même brièvement aux grévistes¹⁴, ce qui constitue en théorie une violation des ordres de Muhammad. Une fois de plus, Malcolm pense probablement que, sur son propre territoire, pour autant qu'il chante les louanges de Muhammad, ni Raymond Sharrieff ni personne d'autre n'a le pouvoir de l'arrêter.

Les suites judiciaires des événements de Los Angeles accaparent Malcolm durant tout l'été. Le lendemain de la naissance de sa fille, il est dans le Connecticut pour recueillir des fonds au profit de la famille de Ronald Stokes. Ayant appris que le maire de Los Angeles, Sam Yorty, allait prendre la parole au Waldorf-Astoria de New York à l'occasion d'un colloque sur la crise

urbaine, il revient en ville le 28 juillet. Peu après l'attaque de Los Angeles, le maire avait apporté son soutien total au commissaire de police de Los Angeles, William Parker, pour les tirs contre la mosquée. Il avait aussi rencontré le ministre de la justice, Robert Kennedy, dans l'espoir d'obtenir l'ouverture d'une enquête fédérale sur la *Nation*¹⁵. Ayant réussi à pénétrer dans la salle, Malcolm se lève et prend la parole. Yorty explose de colère : « Je ne suis pas venu ici pour être interrogé par Malcolm X. Je considère que les *Black Muslims* sont un mouvement de type nazi qui prêche la haine. » Malcolm déclarera au *New York Times* : « Je préfère être un nazi que ce qu'est Monsieur Yorty¹⁶. »

Le mois suivant, accompagné d'un groupe de *Muslims*, Malcolm remplit la salle d'audience de la Cour supérieure du comté de Los Angeles pour soutenir les membres de la *Nation* inculpés à la suite de l'attaque du 27 avril. Après s'être entretenu plusieurs fois avec Earl Broady, avocat pénaliste et ancien policier à Los Angeles, il a convaincu ce dernier de défendre les treize *Muslims*. La question raciale joue un rôle central dans le déroulement du procès¹⁷. « Il est clair que les accusés vont expliquer qu'en raison du nombre insuffisant de jurés noirs, le jury n'est ni représentatif ni légitime », note l'agent du FBI chargé de surveiller la procédure judiciaire¹⁸.

À la mi-août, Malcolm passe quelques jours à St. Louis à l'occasion d'un rassemblement de la *Nation*. Bien qu'il ait pris la parole, l'attention est focalisée sur Muhammad, qui a été annoncé comme l'orateur principal. À cette occasion, Muhammad exprime à Malcolm sa préoccupation à propos de la détérioration récente de l'image la *Nation*. Il est particulièrement inquiet au sujet des conférences que donne Malcolm dans les universités parce que, pense-t-il, elles « ne permettent pas de faire des convertis et ne sont que des occasions pour vilipender la *Nation* en public ». Malcolm n'a alors guère d'autre choix que de renoncer à ses apparitions dans les milieux universitaires¹⁹. Comme le révèlent ses documents internes, le FBI a été presque immédiatement informé de l'annulation de ces conférences : quelqu'un ayant un accès direct au plus haut niveau de la *Nation* lui fournissait des informations. Il s'agit très probablement de John Ali, le secrétaire national. En effet, toutes les correspondances ayant trait aux affaires économiques et tous les rapports hebdomadaires des ministres du culte passaient par son bureau. Le FBI avait vite compris la position stratégique d'Ali, qui connaissait personnellement tous les secrétaires et pouvait obtenir leur renvoi.

À St. Louis, Malcolm accorde une interview à un journaliste blanc qui a attiré son attention en écrivant une série d'articles intéressants sur la Mosquée bien peu active de la ville ; Peter Goldman est alors une nouvelle signature du *St. Louis Globe-Democrat*, un journal conservateur qui compte aussi dans sa rédaction le jeune Patrick Buchanan. L'intérêt de Goldman pour la *Nation* remonte à l'époque où il enseignait à Harvard, deux ans auparavant. Il y avait commencé à lire *The Black Muslims in America* de Lincoln puis assisté au

mémorable débat de Malcolm avec Walter Carrington au Sanders Theater. Devenu un intégrationniste de gauche à l'Université, il avait rejoint le CORE et participé à des *sit-in* locaux dans les années 1950. Goldman avait néanmoins été profondément marqué par la prestation de Malcolm au cours de ce débat. Il avait été impressionné tant par l'homme que par le message et plus particulièrement par la « stature impressionnante » de Malcolm qui lui faisait penser à « un moine soldat ». Il fut également frappé par les membres de la *Nation* qui accompagnaient Malcolm :

Il y avait des membres des Brothers of Islam dans le hall, une présence protectrice, et alors que je m'en allais, je pouvais les voir éparpillés sur le campus voisin. Il y avait aussi un type chauve sous un arbre avec une cravate étroite et portant une sorte de costume de la Ivy League ²⁰.

Lorsque Goldman rentre à St. Louis et arrive au *Globe-Democrat*, il commence aussitôt à écrire sur la Mosquée locale. Bien que ses articles aient certainement eu pour effet principal d'attirer l'attention des autorités sur la section locale de la *Nation*, ils intéressent aussi Malcolm²¹. Quelques semaines après leur publication, Malcolm appelle Goldman pour l'informer qu'il va venir à St. Louis. « Que diriez-vous de nous rencontrer ? », lui demande-t-il, c'est le meilleur moyen pour « comprendre ce qu'est la *Nation of Islam*²². »

La rencontre, organisée par le truchement de la Mosquée locale, a lieu au Shabazz Frosti Kreem, un snack-bar lié à la *Nation* situé dans le ghetto du North Side. J'étais alors prisonnier des conceptions des libéraux blancs sur le monde, sur la question raciale en Amérique, notamment celle qui considérait que la tragédie se jouait au Sud et que la bataille centrale se menait contre Jim Crow.

Helen Dudar, la femme de Goldman, également journaliste, l'accompagne. Ils attendent quelques minutes leur interlocuteur devant le snack-bar. Dans la voiture qui s'arrête, Malcolm est comme « plié en quatre sur la banquette arrière ». Goldman se souvient qu'une fois sorti de la voiture, il avait ressenti l'« incroyable présence » de Malcolm²³. En compagnie du ministre du culte local, Clyde X, ils entrent dans le snack-bar et s'assoient à une table. Malcolm se dirige rapidement vers le juke-box, glisse une pièce de monnaie et choisit une chanson de Louis X, « A White Man's Heaven Is a Black Man's Hell ²⁴ ».

À la surprise de Goldman, l'entretien dure presque trois heures. Malcolm « nous a dit, tout à fait aimablement, que les Blancs étaient par nature des ennemis des Noirs ; que l'intégration était impossible sans un immense carnage et que de toute façon elle était indésirable ; [et] que la non-violence – cette forme d'action hypocrite, quémandeuse et attentiste – n'était qu'une manœuvre pour désarmer les Noirs et, pire encore, pour les émasculer²⁵ ». Tout en étant impressionné par Malcolm, Goldman restait un libéral de

gauche qui se débattait pour surmonter ses préjugés idéologiques et qui voulait écrire honnêtement sur la *Nation*. Au cours des trois années suivantes, Goldman fera cinq longues interviews de Malcolm et ils auront de fréquentes conversations téléphoniques lors desquelles ils parlent de sujets personnels. Parfois, Goldman ne cherche qu'une citation à publier, mais il s'aperçoit que pour une raison ou une autre, il fait partie d'un « groupe relativement restreint de journalistes cibles que [Malcolm veut] séduire » ; un groupe composé de journalistes auxquels Malcolm fait confiance « pour relayer publiquement un message sérieux ». Cependant, avec la plupart des gens, son approche était celle de la « main de fer. [...] Il lui était très facile d'effrayer la plupart des journalistes blancs. [...] La seule chose qui les intéressait était de recueillir une déclaration, la plus incendiaire possible, afin de la diffuser, et Malcolm adorait leur servir ce qu'ils attendaient ». Mais Goldman comprend que Malcolm sait, au plus profond de lui-même, que « si on crée une atmosphère menaçante, un sentiment de menace [...] il ne faut jamais laisser tomber les gants, parce que si vous les laissez tomber, les gens descendront dans la rue et mourront. » Il ne s'est ainsi jamais fait « l'avocat de comportements suicidaires » mais est resté persuadé que « la menace est utile²⁶ ».

Un autre journaliste, Alex Haley, allait lui aussi avoir une influence importante sur la vie et l'héritage de Malcolm. Né en 1921, retraité après vingt années de service dans les gardes-côtes, républicain absolument hostile au séparatisme racial et à l'intolérance de la *Nation*, il estime que cette dernière est le fruit de l'échec de l'Amérique traditionnelle à assimiler les Noirs dans le système existant. À la suite du débat public qui avait entouré la diffusion en 1959 de *The Hate That Hate Produced*, Haley avait rédigé un petit article sur la secte, « M. Muhammad parle », publié dans le numéro de mars 1960 du *Reader's Digest*. Bien que Haley ait qualifié l'idéologie de la *Nation* de « culte viril et raciste », les dirigeants de l'organisation avaient pour la plupart apprécié l'objectivité de l'article. Axé principalement sur l'histoire de Elijah Muhammad et sur la direction de la secte, l'article ne mentionnait Malcolm que comme une personnalité de second plan. En 1962, Haley sollicite de nouveau la *Nation* pour écrire un article plus long destiné à être publié dans le *Saturday Evening Post*, un journal très lu. L'article devait être rédigé avec un journaliste blanc, Alfred Balk, qui avait, semble-t-il, été engagé pour convaincre les lecteurs blancs que ce qui serait écrit refléterait un point de vue intégrationniste, et ce bien que Haley lui-même fût notoirement connu pour son intégrationnisme. Grâce au crédit acquis par l'article précédent de Haley, les deux hommes bénéficient d'un large accès aux activités de la *Nation* dans tout le pays. Malcolm accepte même d'accorder à Haley un entretien au cours duquel il lui livre des détails sur sa vie avant devenir un partisan de Muhammad. Ce que les *Muslims* ne pouvaient pas savoir, c'est qu'en même temps Balk prit contact avec le FBI et qu'il avait

rencontré, le 9 octobre, un agent de la section d'enquête criminelle à Chicago. Balk expliquera que l'article devait donner « une appréciation juste et réaliste de la *Nation of Islam* » et montrer « que nombre des déclarations faites sur les succès de l'organisation parmi les Noirs étaient exagérées ». Si le FBI accepte de fournir aux deux journalistes une sélection d'informations, fondées sur des années de surveillance, ces derniers ne pouvaient pas en citer la source²⁷.

La *Nation* devait faire face à des défis inattendus en raison de son rapide développement. Les investissements immobiliers et les « prélèvements » imposés aux membres pour obtenir des milliers d'abonnements à *Muhammad Speaks* – malgré la résistance de beaucoup d'entre eux – procuraient des sommes impressionnantes au quartier général de Chicago et pour la famille de Muhammad. Raymond Sharrieff et John Ali avaient consolidé leur main mise sur la marche quotidienne de l'organisation et ne partageaient pas la tendresse paternelle du Messenger pour Malcolm. Quant aux enfants de Muhammad, ils n'appréciaient pas non plus la relation étroite que leur père entretenait avec son protégé. Cela créait inévitablement des rapports tendus entre Chicago et le chapitre le plus important de la *Nation*, New York.

La croissance de la *Nation* et la richesse accumulée dans ses coffres étaient en grande partie dues à la personnalité magnétique de Malcolm et à ses infatigables tournées au cours des années précédentes. Bien que Malcolm fît tout pour braquer les projecteurs sur Elijah, son aura alimentait les spéculations permanentes d'une presse qui voyait en lui l'héritier naturel de Muhammad.

En 1962, les secrétaires de chaque mosquée devaient rendre des comptes directement à John Ali. Ce dernier avait tissé une alliance solide avec les éléments hostiles à Malcolm. « Les capitaines étaient sous l'autorité de Raymond Sharrieff et d'Elijah Junior [...] et les sœurs-capitaines étaient sous celle d'Ethel Sharrieff et de Lottie, [la] fille du Messenger. [...] Ces positions qu'ils occupaient, ils entendaient bien les conserver [...]. Ils commencèrent depuis le quartier général à s'attaquer au frère Malcolm », se souvient Louis Farrakhan. Ainsi *Muhammad Speaks* commença à donner moins de place à ses discours. « Il prenait la parole dans de nombreux endroits et accomplissait un énorme travail, explique Louis Farrakhan, mais notre journal en parlait peu. » Malcolm confiait parfois sa déception à son ami de Boston : « Il me disait, "Tu sais, je travaille dur pour la *Nation* et, mon frère, malgré ce boulot, je n'ai droit à aucune reconnaissance". Ça le rongea²⁸. » Malcolm ne dit rien à ses subordonnés à ce sujet et choisit au contraire de se plier aux ordres de Muhammad, en réduisant le nombre de ses conférences dans les universités ; il annula, par exemple, une intervention à l'Université de Bridgeport en prétextant un « mal de gorge²⁹ ».

Pour faire face à l'animosité qui se développe contre lui à Chicago, il se rapproche encore plus de ses alliés qui composent son proche entourage à New York, au premier rang desquels on retrouve le ministre-assistant de la Mosquée n° 7, Benjamin 2X Goodman. Comme de nombreux membres de la

Nation, Goodman était arrivé dans l'organisation à la suite de son expérience militaire malheureuse dans les années d'après-guerre. Engagé en 1949 dans l'armée de l'air, il fut sanctionné à quatre reprises avant d'être traduit devant une cour martiale en août 1951 et d'être révoqué fin 1952. Cette expérience lui avait inspiré une profonde défiance à l'égard des autorités blanches. Arrivé à New York en 1957, il rejoignit rapidement le Temple de Harlem. Dès le départ, son avenir semblait prometteur et, deux ans plus tard, à l'approche de ses trente ans, il se vit confier la charge du cours d'histoire du « Grand Homme Noir » dans le cadre du programme d'éducation pour adultes du Temple n° 7. Pour subvenir à ses besoins, il s'est lancé dans la vente de livres et a occupé un emploi de concierge d'immeuble³⁰. En 1961, les publications de la *Nation* le présentaient comme gérant de la librairie Crescent Book Sales et « spécialiste de la littérature et de l'histoire musulmanes³¹ ».

Bien que Benjamin 2X ait dès 1958 occupé le poste de ministre-assistant, ce n'est qu'au début des années 1960 que Malcolm le charge de toute une série de tâches importantes. Bien que Henry X demeure officiellement le ministre-assistant officiel, tout le monde sait que Benjamin est le plus proche de Malcolm. Leur lien spirituel est cependant moins fort que celui qui rattachait Malcolm à Louis X. C'est en 1961-1962 que le rôle de Benjamin dans la Mosquée change significativement, de même que ses relations avec Malcolm. Le FBI note que Benjamin se voit attribuer de plus en plus de tâches. Ainsi, de septembre 1961 à août 1962, il participe à plusieurs réunions pour créer une Mosquée à Bridgeport dans le Connecticut³². En mai et juin 1962, il est l'un des principaux orateurs à la Mosquée n° 12 de Philadelphie, et à la mi-juillet il est nommé « principal orateur de la Mosquée³³ ». Il accompagne Malcolm de plus en plus souvent dans ses déplacements.

Pour Malcolm, la plus grande des qualités de Benjamin est son humilité. Nombreux sont ceux qui se remémorent ses dispositions pastorales et spirituelles, qui le conduisaient à chercher le sens de sa foi dans l'accomplissement de son travail. Au cours des années, il avait partagé, au domicile de Malcolm, des centaines de repas et de moments de camaraderie. Connaissant et affectionnant son aîné, il était d'une certaine façon le contrepoids pastoral de James 67X. Les deux hommes représentaient ainsi deux aspects distincts de la personnalité de Malcolm. Contrairement à James, qui était le seul à discuter vigoureusement avec Malcolm, il y a toujours eu une distance, une absence d'intimité entre Benjamin et Malcolm. « Il avait l'habitude de m'envoyer en dehors de la ville, et quand je revenais, il était parfois une heure du matin, j'allais chez lui et nous parlions », se rappelle Benjamin. « Mais nous n'étions pas proches, comme peuvent l'être des copains. Il était toujours *en service* ³⁴. »

Après son sermon du dimanche, Malcolm a l'habitude d'inviter ses assistants à dîner chez lui. Les jeunes ministres du culte, qui vivent ces moments comme des travaux dirigés, sont cependant de plus en plus souvent

témoins des confrontations entre Betty et Malcolm. Début 1963, la colère et l'anxiété de Betty sont si fortes qu'elle repart une nouvelle fois à Détroit. En rentrant chez lui un soir, Malcolm découvre qu'elle et les enfants sont partis. Cette fois, il ne va pas les chercher. Au bout de quelques jours, très inquiète, Betty s'interroge : peut-être a-t-elle poussé son mari trop loin ? Ayant appris où elle se trouvait, Malcolm lui dit : « Ce que je fais ne peut pas être fait à temps partiel. [...] Tu le savais quand tu m'as épousé. Si tu pars encore une fois, je n'irai pas courir après toi³⁵. » À plusieurs reprises, lors de difficultés traversées par le couple, Malcolm envoie Betty et les enfants à Boston chez Louis Farrakhan et sa femme. Celui-ci explique : « Il savait que je l'aimais, et il savait que je le défendrais. [...] C'était un bon endroit où envoyer Betty³⁶. »

Au début de l'automne 1962, Malcolm décide de ne pas chercher d'affrontement ouvert avec ses opposants au sein de la *Nation*. Afin de dissiper les doutes quant à ses ambitions de succéder à Muhammad, il réduit considérablement le nombre de ses interviews et de ses apparitions à la télévision. Il est cependant toujours présent à la radio et à la télévision. Le 30 septembre au soir, alors que des milliers d'hommes des troupes fédérales occupent l'Université du Mississippi pour permettre l'inscription de James Meredith, il participe à l'émission de Barry Gray et y dénonce les mariages interraciaux. Il formule un commentaire quelque peu abrupte à l'endroit de James Meredith : « Qu'un petit Noir aille à l'école dans le Mississippi ne compense d'aucune façon le fait que des millions de Noirs n'ont même pas pu atteindre le niveau de l'école primaire dans ce même État ³⁷. » Chaque fois que l'occasion se présente, il fait état de sa profonde foi en l'infailibilité d'Elijah Muhammad. Le 19 octobre, il attire l'attention des fidèles de la Mosquée n° 7 sur un article négatif écrit au sujet du *Messenger*. Personne, proclame-t-il, ne doit être autorisé à « diffamer le nom de Elijah Muhammad », ajoutant que s'il rencontrait l'auteur de l'article dans la rue, il lui mettrait « son poing dans la gueule³⁸ ».

La stratégie mise en œuvre par Malcolm pour promouvoir le culte de Muhammad le conduit à soutenir avec agressivité la légitimité musulmane des conceptions religieuses de la *Nation*, notamment lorsque celles-ci sont mises en cause par des musulmans orthodoxes, lesquels considèrent comme offensante sa prétendue relation avec Dieu. Vers la fin de l'été, un étudiant soudanais musulman, Yahya Hayari, critique publiquement la *Nation* et reçoit une lettre de protestation de Malcolm. Cette lettre ne porte pas tant sur le fond de la critique de Hayari, que sur le fait qu'il l'ait exprimée publiquement : « Il m'est difficile de croire que vous êtes un musulman du Soudan. Aucun musulman n'attaquerait un autre musulman rien que pour gagner l'amitié des chrétiens. » Les divergences, indique-t-il, doivent être réglées « en privé [...] et jamais pour le plaisir public des juifs et des chrétiens ». Malcolm s'appuie sur l'exemple des conflits internationaux pour expliquer les dangers de la division entre musulmans :

Les Européens sont toujours au Congo parce que les Congolais

sont trop occupés à se battre entre eux. [...] Il serait assez stupide que des étudiants musulmans venus du Soudan, ou de tout autre partie de l'Afrique, se laissent utiliser pour nous attaquer, ici, dans un pays chrétien, un pays blanc, un pays où 20 millions de leurs « frères foncés » sont considérés comme des citoyens de seconde zone – ce qui n'est qu'un nouveau visage du colonialisme du 20^e siècle.

Les critiques de Hayari contre la *Nation* ne cessant pas, Malcolm envoie une lettre de protestation au *Pittsburgh Courier* : « Cela fait trop longtemps que [Hayari] est en Amérique chrétienne, il ressemble à un Noir américain qui a subi un lavage de cerveau. » Malcolm minimise les différences entre sa secte et l'islam en expliquant que la tactique de « la police des ennemis de l'islam a toujours été de “diviser pour régner” ».

Hayari est désigné comme l'un de ceux qui « souffrent » d'une « mentalité coloniale³⁹ ». La réponse de Hayari paraît dans le numéro du 27 octobre 1967 du *Pittsburgh Courier* : « M. Elijah ne croit pas en l'islam, pas plus qu'il ne l'enseigne. Ce qu'il enseigne au nom de l'islam, c'est sa propre théorie sociale. » En raison des hérésies de Muhammad, soutient Hayari, « tous ceux qui le suivent doivent savoir qu'ils se dirigent tout droit vers l'Enfer⁴⁰ ».

Le 24 novembre, une lettre de Malcolm mettant en cause un musulman afghan qui avait critiqué la *Nation* paraît dans l'*Amsterdam News*. Pour montrer sa fidélité à l'orthodoxie musulmane, Malcolm cite des versets du Coran et déclare qu'« ici, en Amérique, les fidèles du Messenger Elijah Muhammad suivent un code moral plus exigeant et observent une discipline religieuse plus stricte que tout autre musulman partout ailleurs sur cette terre ». Il ajoute : « Oh ! vous, les Croyants, ne prenez pas les juifs et les chrétiens pour des amis ! [...] Quiconque les prend pour des amis devient sans nul doute l'un d'entre eux. » Malcolm fait l'éloge de Elijah Muhammad, « aujourd'hui, le dernier messenger d'Allah » et affirme qu'« en acceptant son message divin, il nous donne une telle force spirituelle que nous serons capables de nous délivrer des maux de cet obscur monde chrétien⁴¹ ».

C'est également en 1962, qu'un autre musulman soudanais, Ahmed Osman, étudiant au Dartmouth College, assiste aux services religieux de la Mosquée n° 7 pour défier directement Malcolm au moment des questions et des réponses. Osman était particulièrement troublé par la prétention de la *Nation* à présenter Elijah Muhammad comme le « Messenger de Dieu » et à présenter les Blancs comme des « démons ». Si Osman quitte la Mosquée « très impressionné par Malcolm », il est néanmoins « insatisfait » de ses réponses. Il commence par lui envoyer de la littérature du Centre musulman de Genève et lui écrit à propos de l'« islam véritable ». Malcolm, qui a apprécié ces lectures, demande à Osman de lui faire parvenir d'autres textes⁴².

Malgré cette révélation à propos de l'islam orthodoxe, Malcolm n'est pas encore prêt à rompre avec la *Nation*. Toutefois, ses doutes grandissent. En

mars 1963, au cours d'un débat avec Louis Lomax et d'autres personnes sur Channel 11 à Los Angeles, il semble prendre un peu de distance avec Muhammad : il explique ainsi qu'« on ne peut devenir musulman qu'en acceptant la religion de l'islam, ce qui signifie ne croire qu'en un Dieu, Allah. Les chrétiens l'appellent le Christ, les juifs Jehovah⁴³ ». Ce faisant, il formule un rejet implicite de l'histoire de Yacub et de l'approche démonologique des Blancs prônées par la *Nation of Islam*. Malgré cette inflexion, Malcolm reprend à son compte les autres aspects de l'orthodoxie de la secte ; au cours du débat, il déclare ainsi :

L'Honorable Elijah Muhammad nous enseigne que Dieu lui a appris que la race blanche est une race de démons et ce que tout Blanc doit faire s'il n'est pas un démon, c'est de le prouver. Je pense personnellement que l'histoire de la race blanche telle qu'elle nous a été enseignée par l'Honorable Elijah Muhammad est une condamnation sans appel de cette race particulière.

Le débat s'étant éternisé, il est une heure et demie du matin quand Malcolm quitte le studio de télévision en compagnie de Lomax. Ils sont accueillis par un groupe d'étudiants arabes furieux après avoir entendu les déclarations de Malcolm sur les « diables blancs », qui sont en contradiction avec l'orthodoxie d'un islam en théorie indifférent à la question de la couleur. Malcolm leur explique que la formule de « diables blancs » est essentielle pour « réveiller le Noir américain sourd, abruti et aveugle ». Les étudiants ne sont pas convaincus. Contrarié, Malcolm monte dans la voiture qui l'attend⁴⁴. Il commence à comprendre qu'il ne lui est plus possible de prétendre faire partie de l'*oumma* en présentant les Blancs comme une race ne pouvant atteindre la rédemption. Il doit choisir.

Le 15 novembre 1962, la légende vieillissante de la boxe, Archie Moore, monte sur le ring à Los Angeles pour un dernier combat contre un adversaire qui a près de la moitié de son âge. Battu au quatrième round, il donne une nouvelle victoire à son impétueux challenger, resté invaincu en seize combats professionnels. À New York, Malcolm, qui doit se rendre à Los Angeles la semaine suivante, se tient informé des nouvelles du combat. Bien que la *Nation* soit hostile à la boxe et que Malcolm lui-même n'a guère montré d'intérêt pour ce sport jusque-là, ce jeune boxeur est un cas particulier. Plus tôt cette année-là, alors qu'il était à Détroit et qu'il se reposait dans une cafétéria pour étudiants à proximité de la Mosquée n° 1, Malcolm fut abordé par un homme noir, beau, bien bâti qui lui avait frénétiquement serré la main en se présentant : « Mon nom est Cassius Clay. » Âgé d'à peine dix-neuf ans, il était venu avec son frère Rudy de Louisville pour écouter parler Elijah Muhammad⁴⁵.

Peu d'hommes ont joué un aussi grand rôle dans la vie de Malcolm que ce

personnage énigmatique et incontrôlable qui allait devenir une légende sous le nom de Muhammad Ali. Les deux hommes ont eu une enfance similaire ; le père de Cassius Clay, Cassius Sr., qui est toutefois resté longtemps présent dans la vie de son fils, a été, comme Earl Little, profondément influencé par Marcus Garvey et a inculqué à son fils le sens de la fierté noire et de l'autonomie. Né le 17 janvier 1942, Cassius Jr. commence à boxer dès l'âge de douze ans, entraîné par un policier du coin. Mais, bien qu'excellent dans la pratique du noble art, c'est d'abord son charme qui lui vaut des applaudissements. Il se fait ainsi un nom en débitant des poèmes humoristiques célébrant ses prouesses et devient célèbre en 1960 en décrochant la médaille d'or des mi-lourds aux Jeux olympiques de Rome. Vite devenu professionnel, Cassius Clay est soutenu par un groupe de riches hommes blancs qui se fait appeler le Louisville Sponsoring Group.

Avec sa forte personnalité et son sens de la fierté noire, Cassius Clay a le profil naturel pour intégrer la *Nation of Islam*. Et lors de sa première rencontre avec l'organisation, en 1959, il ne se montre pas indifférent. Venu à Chicago pour participer au tournoi des Golden Gloves, il rentre à Louisville en serrant contre lui un enregistrement des discours d'Elijah Muhammad. Déjà au lycée, il avait harcelé, sans succès, un de ses professeurs pour qu'il lui permette d'écrire un article sur la secte. En mars 1961, alors qu'il s'entraîne en tant que professionnel à Miami, Cassius Clay croise dans la rue le capitaine Sam X Saxon (qui prendra plus tard le nom d'Abdul Rahman) qui lui vend des exemplaires de *Muhammad Speaks*. Il engage la conversation et Saxon l'invite à se rendre à la petite mosquée de la ville. Dès cette première visite, le boxeur est fasciné : « Le ministre a commencé à prêcher et ses paroles m'ont véritablement chamboulé », confiera-t-il à Alex Haley :

Nous, les 20 millions de Noirs d'Amérique que nous sommes, ne connaissons ni notre véritable identité ni même nos véritables noms de famille. Nous sommes les descendants directs des hommes et des femmes noirs qui ont été arrachés au riche continent noir, qui ont été amenés ici et dépouillés de leur identité, et à qui on a inculqué la haine de soi et de leurs semblables. C'est la raison pour laquelle, nous les « Nègres », sommes devenus la seule des races du genre humain à aimer ses ennemis. Moi, je suis du genre à piger vite et je me suis dit, écoute, ce type dit quelque chose d'important ⁴⁶.

« Pour la première fois dans ma vie, expliquera-t-il plus tard, je ressentais quelque chose de spirituel⁴⁷. » Il commence alors à lire régulièrement *Muhammad Speaks*, se lie d'amitié avec certains membres de la *Nation* et attire l'attention de Jeremiah X, le prédicateur d'Atlanta et le dirigeant régional de l'organisation, qui lui rend visite à plusieurs reprises à Miami. Grâce à Saxon, Clay s'attache les services d'un cuisinier musulman qui l'aide à observer les prescriptions alimentaires.

Pour Malcolm, Clay était « un petit jeune, jovial, bien mis et ayant les pieds sur terre⁴⁸ ». Quand il faisait le pitre, Clay rappelait peut-être à Malcolm ses vieux numéros de Sandwich Red quand il servait les Blancs dans les trains pendant la guerre. Après avoir fait connaissance dans cette cafétéria, au début de 1962, les deux hommes sont restés en contact et Malcolm demanda à son ami Archie Richardson (Osman Karriem) de s'occuper de Clay à Miami. Malcolm sent que Clay a un réel potentiel de boxeur et que sa conversion à la *Nation of Islam* peut permettre à la secte de toucher un public totalement différent. Ferdie Pacheco, l'entraîneur de Clay, dira plus tard : « Malcolm X et Ali étaient comme deux frères. C'était presque comme s'ils étaient amoureux l'un de l'autre. » Pour Clay, Malcolm était « le Noir le plus intelligent sur terre ». Pacheco lui-même est impressionné : « Malcolm X était vraiment brillant, persuasif et charismatique à la manière dont le sont les grands dirigeants et les martyrs. Cela a certainement déteint sur Ali⁴⁹. »

Quatre jours après le combat de Clay contre Moore, Malcolm atterrit à Los Angeles où, selon le *Los Angeles Herald-Dispatch*, il vint aider à collecter des fonds et délivrer un enseignement pendant deux semaines⁵⁰. Mais Malcolm avait des projets plus vastes. Il avait sereinement décidé de ne pas tenir compte de l'interdiction d'Elijah de toute coopération avec les mouvements pour les droits civiques et les groupes non-musulmans. C'est ainsi que du 19 au 24 novembre, il participe à des forums sur les thèmes « Intégration ou séparation » et des « Militants dans les directions noires », ce dernier étant organisé pour l'essentiel par l'*Afro-American Association*. Fondée au début de 1962 par l'activiste Donald Warden, il s'agit d'un réseau progressiste composé essentiellement d'étudiants noirs. Certains des militants qui allaient émerger de ce groupe eurent rapidement un profond impact sur le mouvement de libération noire. La section de la région de San Francisco/Oakland comptait parmi ses membres Huey P. Newton, futur fondateur du *Black Panther Party* ; à Los Angeles, le dirigeant local, Ron Everett, devint, sous le nom de Maulana Karengala, la plus grande figure du nationalisme culturel noirs⁵¹.

Bien que la conférence et le rassemblement n'attirent que 400 personnes – c'est-à-dire beaucoup moins que les milliers de Harlémites que la Mosquée n° 7 rassemble régulièrement –, ils attirent l'attention du *New York Times* et de la presse nationale noire. Le programme de la journée prévoit une série d'ateliers sur le thème de l'« esprit du ghetto ». Au cours de la session plénière, si Wilfred Ussery de l'*Afro-American Association* défend avec vigueur l'approche non violente du CORE, l'assistance est largement acquise à Malcolm. Le quotidien observe qu'« à en juger par les manifestations d'approbation qui ponctuaient les déclarations faites par Malcolm X, il semblait y avoir dans la salle un nombre considérable de partisans des *Black Muslims* ⁵² ». Les hourras reflètent la complexité croissante des relations de Malcolm avec l'aile la plus à gauche du mouvement des droits civiques. Contrairement à la NAACP, dont les éléments évoluent discrètement en respectant scrupuleusement les règles établies sous l'influence d'un appareil

archaïque et rigide, le CORE dispose d'une organisation souple moins soumise au contrôle des instances nationales. Ses sections locales adoptent souvent une posture plus militante et trouvent un terrain commun avec le nationalisme noir de la *Nation*. Alors que Malcolm et James Farmer étaient depuis longtemps en désaccord sur la philosophie et la tactique, dans les avant-postes du CORE, de plus en plus de militants s'alignent sur les positions de Malcolm.

Au cours de la conférence, Malcolm ne dissimule pas ses divergences politiques avec le CORE, critiquant les *Freedom Rides* comme un gaspillage de moyens. Il souligne aussi à plusieurs reprises les différences fondamentales qui séparent les intégrationnistes des nationalistes noirs : les premiers pensent qu'en matière de questions raciales, le système dominant blanc peut se réformer de lui-même, alors que les seconds estiment que cela est impossible. « Notre problème ne sera jamais résolu par l'homme blanc, déclare Malcolm, nous devons le résoudre nous-mêmes⁵³. »

À son retour de Los Angeles, Malcolm a tiré quelques conclusions concernant son avenir. Malgré les avertissements de Muhammad, il reprend ses activités de conférencier, soutient l'engagement direct pour les droits civiques et engage fréquemment des dialogues critiques avec les militants du SNCC, du CORE et des groupes locaux comme l'*Afro-American Association*. Si le CORE avait fait un pas vers Malcolm, ce dernier n'était pas resté immobile.

Cette stratégie allait bientôt subir l'épreuve des faits. Le jour de Noël 1962, deux *Muslims* sont arrêtés alors qu'ils vendent *Muhammad Speaks* à Times Square⁵⁴. Trois jours plus tard, lors d'une réunion à la Mosquée n° 7, Malcolm explique aux fidèles l'affliction qu'il ressent chaque fois que la *Nation* est traînée devant les tribunaux, mais affirme qu'il ne peut pas excuser la couardise⁵⁵. Le 2 janvier, il adresse un télégramme au maire de New York, Robert Wagner, avec copies au procureur, Frank Hogan, et au commissaire de police, Michael Murphy, contestant cette arrestation. Il la dénonce comme une atteinte à la liberté de la presse et au droit « à l'expression religieuse⁵⁶ ».

Les problèmes de la *Nation* avec la justice continuent néanmoins de s'accumuler. À Rochester, le 6 janvier, la police, qui a reçu un appel indiquant qu'un homme armé a pénétré le bâtiment abritant la mosquée, envahit l'édifice en plein service religieux. Deux policiers prétendent avoir été frappés pendant le raid et plus d'une dizaine de *Muslims* sont arrêtés. Malcolm s'envole à nouveau pour Rochester : « Nous ne permettons aucune intrusion pendant nos services religieux et, si nécessaire, nous donnerons nos vies pour protéger leur sainteté », déclare-t-il à la presse avant de déposer plainte⁵⁷. De retour à New York, il conduit une manifestation non violente devant le tribunal de Manhattan. Les tracts qui circulent dans la manifestation auraient pu être écrits par les radicaux du SNCC :

L'Amérique est devenue un État policier pour 20 millions de

Noirs. [...] Nous devons faire savoir [aux membres de la Nation de Rochester] qu'ils ne sont pas seuls. Nous devons leur faire savoir que le monde noir tout entier est avec eux ⁵⁸.

Plus tard dans la soirée, Malcolm déclare au public de la Mosquée n° 7 qu'il est « fatigué de voir les *Muslims* être frappés à coups de crosse⁵⁹ ». Le 25 janvier, les deux vendeurs de journaux sont condamnés à soixante jours de prison⁶⁰.

La même semaine, la nouvelle dimension militante de Malcolm se manifeste à l'Université d'État du Michigan. Devant plus de 1 000 personnes, il reprend des thèmes familiers, mais il leur donne une nouvelle tournure :

Vous avez deux types de Nègres [...]. La plupart d'entre vous connaissent le vieux type [...]. Durant l'esclavage, on l'appelait « oncle Tom ». C'était le Nègre domestique. Et pendant l'esclavage, vous aviez deux Nègres. Le Nègre domestique et le Nègre des plantations. Le Nègre domestique vivait près de son maître. Il s'habillait comme le maître. Il portait les vêtements usés du maître. Il mangeait les restes du maître. Et il vivait dans la maison du maître. [...] Il se définissait de la même manière que le maître le définissait. Quand son maître disait : « Nous avons de la bonne nourriture », le Nègre domestique répondait : « Oui, nous avons beaucoup de bonne nourriture. » [...] Si le maître tombait malade, le Nègre domestique disait : « Qu'y a-t-il, patron, nous sommes malades ? » [...] Mais vous aviez aussi un autre Nègre, dehors dans la plantation. Les Nègres domestiques étaient une minorité. C'étaient les Nègres des plantations qui étaient les masses. Ils étaient en majorité. Quand le maître tombait malade, il priait pour qu'il meure. Quand la maison brûlait, il n'essayait pas d'éteindre le feu : le Nègre des champs priait pour qu'il vînt un coup de vent ⁶¹.

Ce discours illustre aussi l'évolution de sa pensée sur la question raciale. Depuis des dizaines d'années, la *Nation* affirmait que l'identité ethnique des Noirs américains était asiatique et qu'ils descendaient de la tribu perdue des Shabazz, originaire du Moyen-Orient. Désormais, Malcolm insiste sur l'héritage culturel commun qui unit les Africains-Américains aux Africains :

L'homme que vous appelez Nègre n'est rien d'autre qu'un Africain. L'unité des Africains à l'étranger et celle des Africains ici dans ce pays peut aboutir pratiquement à toute sorte de réalisation ou d'accomplissement que le peuple noir veut ⁶².

Au cours du débat, Malcolm dénonce également l'apartheid en Afrique du Sud, établissant une nette distinction entre ce système et le séparatisme défendu par Muhammad. Il brocarde à nouveau James Farmer du CORE pour son mariage avec une femme blanche, qui « avait presque fait de lui un homme blanc ». Il conclut en parlant du peuple juif comme un bon modèle

pour le renforcement du pouvoir des Noirs : « Chaque fois que les Juifs ont été ségrégués et ont subi un régime de type Jim Crow, ils n'ont pas fait de *sit-in*, mais ils sont allés de l'avant en utilisant l'arme économique⁶³. »

L'attaque de la mosquée de Rochester galvanise Malcolm et lui apporte des éléments supplémentaires qui viennent en contrepoint des procédures judiciaires lancées contre les *Muslims* à Los Angeles. Les audiences préliminaires de cette affaire avaient commencé à la fin de 1962 et le procès lui-même était prévu pour le printemps 1963. Mais la publicité faite à ce dossier restreignait la marge de manœuvre de Malcolm et sa capacité à trouver une manière d'organiser la mobilisation, car Muhammad et ses lieutenants de Chicago allaient surveiller le déroulement de l'affaire. Cependant, à Rochester, en plein cœur de l'État de New York, il lui était plus facile de se faire entendre. Le 28 janvier, alors qu'il prend la parole devant 400 personnes réunies dans l'Université de la ville, son discours le conduit plus près encore de la promotion de l'égalité contre la séparation raciale. « Les Américains ont fini par comprendre que l'homme noir est capable de faire des choses à l'égal de l'homme blanc, déclare-t-il à un public en grande partie étudiant, mais ils ne sont pas complètement préparés à accepter que l'homme noir occupe un rôle politique et économique dans la société. »

Sans admettre cette évolution, Malcolm se rapproche ainsi de Rustin et de Farmer. Si les Africains-Américains bénéficiaient pleinement des droits constitutionnels et avaient un accès égal à tous les niveaux, le racisme pouvait-il être aboli ? Au cours du débat de Rochester, Malcolm répond : aucun problème racial n'existerait aux États-Unis « si le Noir "pouvait parler comme un Américain"⁶⁴ ».

Plus que jamais, deux Malcolm semblent coexister : le premier est mû par sa loyauté envers Muhammad, le second par le besoin de s'engager dans la lutte. Après s'être aventuré à discuter du rôle de l'homme noir dans la société, il s'empresse de faire machine arrière. Le 3 février, à l'occasion d'une interview diffusée à la radio et à la télévision, il défend de nouveau le projet d'Elijah Muhammad d'un État noir séparé aux États-Unis⁶⁵. Puis, dix jours plus tard, revenant à la protestation, il conduit dans les rues de Manhattan une manifestation d'environ 250 membres du *Fruit of Islam* pour dénoncer le harcèlement policier. La police l'avait averti que les rassemblements sur Times Square étaient illégaux et que ses hommes et lui étaient susceptibles d'être arrêtés. Malcolm avait répondu que c'était un droit constitutionnel pour toute personne de se promener à Times Square. Si d'autres choisissaient de marcher en file derrière lui, cela ne relevait pas de sa responsabilité. Personne ne fut arrêté⁶⁶.

Douze *Muslims* emprisonnés après l'attaque de la police contre la Mosquée de Rochester envisagent une grève de la faim, et Malcolm vient les soutenir. Il informe la presse que les grévistes de la faim sont prêts à jeûner « jusqu'à la mort ». Faisant allusion aux campagnes de déségrégation, il n'hésite pas à déclarer que rapidement « Rochester sera plus connue qu'Oxford dans le

Mississippi », la ville du Sud où des milliers de Blancs en colère avaient déclenché des émeutes de rues pour mettre un frein à la déségrégation de *Ole Miss*, le « vieux Mississippi ». Le lendemain, le 16 février, le *Rochester Times* rapporte que douze des treize détenus prisonniers ont été libérés dans l'attente de leur procès. L'argent des cautions a été envoyé par Elijah Muhammad⁶⁷. Le jour même, Malcolm prend la parole à Harlem au cours d'un rassemblement organisé sur le thème : « L'Amérique est devenue un État policier pour 20 millions de Noirs. » Le rassemblement terminé, il entraîne de nouveau des centaines de manifestants vers les rues du riche centre-ville de Manhattan⁶⁸.

Le 26 janvier 1963, le *Saturday Evening Post* publie un long reportage d'Alex Haley et d'Alfred Balk intitulé « Les marchands noirs de la haine ». Sur six pages comportant de nombreuses illustrations, l'article accorde une grande place aux vives tensions qui opposent Malcolm et le quartier général de Chicago ; pour quiconque lit attentivement, l'article souligne le changement dans la perception publique tant de la *Nation* que de Malcolm au cours des deux années précédentes. L'article se différencie de manière significative de ce qu'on avait pu lire dans *Mr. Muhammad Speaks*. Il s'ouvre sur l'histoire dramatique du passage à tabac de Johnson X Hinton et sur la réponse incendiaire de Malcolm et ne traite que brièvement de l'histoire personnelle d'Elijah Muhammad et de son rôle dans la secte. Les deux auteurs donnent ensuite une estimation ridiculement basse – 5 000 à 6 000 membres et 15 000 sympathisants – des effectifs du mouvement et soulignent également que la *Nation of Islam* n'a jamais appartenu au monde musulman : « Muhammad lui-même n'a aucun lien connu avec l'islam orthodoxe. » Mais la plus grande rupture avec l'article précédent se lit dans la place qui est donnée à Malcolm. Après avoir décrit succinctement la mort terrifiante de son père, la vie de débauche et de crime de Detroit Red à Harlem – situant de façon erronée son incarcération « à l'âge de dix-neuf ans » – et son salut ultime comme zélote de la *Nation*, Haley et Balk mettent Malcolm sur le devant de la scène : « Éloquent, déterminé, le feu de l'amertume consumant toujours son âme, Malcolm X sillonne le pays, il organise, il encourage, il concilie [...]. Alors que Muhammad semble former son fils Wallace à sa succession lorsqu'il prendra sa retraite ou mourra, beaucoup de *Muslims* pensent que Malcolm est trop puissant pour que la direction lui soit refusée s'il la voulait⁶⁹. »

En accordant à Malcolm une importance qui fait de l'ombre à Muhammad et en suggérant l'existence d'un possible conflit interne, l'article alimente les jalousies et les dissensions au sein des rangs de la *Nation* : c'est exactement ce que le FBI espérait en fournissant des informations à Balk. L'article emporte un succès tel que Haley, qui a déjà publié des interviews pour *Playboy*, propose que Malcolm soit le sujet de son prochain article. Pour préparer l'interview, les deux hommes se rencontrent à plusieurs reprises au cours de

l'hiver 1963 dans le restaurant de la *Nation* à Harlem.

Alors que le Jour du Sauveur de 1963 approche, le conflit opposant Malcolm aux enfants de Muhammad et à John Ali ne cesse de s'intensifier. Ces derniers, déjà effrayés par la perspective de la disparition de Muhammad qui pourrait tarir le filon de la dîme, ne sont pas rassurés par le ton de l'article. Fin 1962, le récit des aventures sexuelles de leur père avait atteint New York et la côte ouest avait renforcé leur méfiance vis-à-vis de Malcolm. Pour sa part, Malcolm prétend ne rien savoir des rumeurs, espérant qu'elles s'évanouiront d'une façon ou d'un autre. Les années précédentes, il arrivait à Chicago pour le Jour du Sauveur une semaine ou plus avant l'événement pour en préparer la célébration. Mais cette année-là, par chance, il est extrêmement occupé par la campagne contre le harcèlement policier à New York. Au même moment, les responsables de la *Nation* annoncent que la maladie chronique d'Elijah Muhammad le contraint à annuler sa participation au Jour du Sauveur, dont ils réduisent la célébration à une seule journée, le 26 février. La charge en est confiée à Malcolm. En raison de l'absence de Muhammad et du programme écourté, alors que seuls 3 000 fidèles font le déplacement, la foule bruisse d'allusions sur son inconduite sexuelle⁷⁰. Si la maladie fut certainement une des raisons du départ de Muhammad pour Phoenix, la décision d'esquiver le Jour du Sauveur fut aussi partiellement motivée par le désir de décourager les Mosquées d'envoyer des délégations importantes et de limiter les discussions sur la déferlante de rumeurs. Il est aussi possible que Muhammad ait réagi ainsi en raison de la présence non souhaitée à Chicago de plusieurs mères de ses enfants illégitimes. Dans son journal, Malcolm note qu'Ola Hughes, la mère du fils illégitime de Muhammad, Kamal, âgé de deux ans, « parlait à tout le monde » et avait « une attitude désagréable⁷¹ ».

Embarrassés, les membres de la famille de Muhammad multiplient, au cours de la convention, les tirades venimeuses contre Malcolm. Certains d'entre eux ont envoyé des mémos demandant que Wallace Muhammad, récemment libéré de prison, soit autorisé à s'adresser à l'assemblée pendant le discours principal de Malcolm. Toutefois, Wallace, devenu pendant son incarcération de plus en plus sceptique sur les dogmes de son père, ne veut pas être mêlé à tout cela et se met d'accord avec Malcolm pour que ce dernier trouve un moyen de déjouer les exigences de la famille⁷². Sur le podium, Malcolm annonce qu'en raison du retard pris dans le programme de la journée, il n'y aura plus assez de temps pour que Wallace prenne la parole ; mais dans un geste de reconnaissance, il montre les membres de la famille de Muhammad présents dans la salle et demande au public de les applaudir. En vain : selon les informateurs du FBI, « la famille était particulièrement remontée contre les tentatives [de Malcolm] de lui donner des conseils et de lui dire ce qu'elle avait à faire⁷³ ».

Bien que des affaires urgentes l'appellent ailleurs, Malcolm reste à Chicago plusieurs semaines, où il souhaite tirer au clair les rumeurs concernant Muhammad. La famille pensait avoir réglé les problèmes en

écourtant les célébrations du Jour du Sauveur. Après avoir appris de Wallace que les rumeurs sont fondées, Malcolm se résout à prendre des décisions importantes. Dans les semaines qui suivent, il rencontre trois des anciennes secrétaires de Muhammad, dont Evelyn, qui lui rapportent toutes des histoires similaires. Une fois leurs grossesses découvertes, elles avaient été convoquées devant un tribunal secret de la *Nation* et condamnées à l'isolement. Muhammad n'accordait que peu ou pas d'aide financière pour ses enfants nés hors mariage.

Ces révélations n'auraient pas dû être une surprise pour Malcolm qui, dès le milieu des années 1950, avait entendu des allusions sur le comportement sexuel frivole de Muhammad⁷⁴. Toutefois, pendant des années, il avait été impossible pour Malcolm d'envisager que le gentil berger de la secte utilisait sa position dominante pour harceler sexuellement les secrétaires de son état-major. Il lui fallut être confronté à ces femmes pour voir la vérité en face – non seulement sur ces affaires, mais également sur la condescendance avec laquelle le Messenger parlait de lui. Malcolm raconte que « de leurs propres bouches, j'ai entendu qu'Elijah Muhammad leur disait que j'étais le meilleur, le plus grand de ses prédicateurs [...], mais qu'un jour je l'abandonnerai et me retournerai contre lui – j'étais donc "dangereux" [...]. Alors que devant moi, il me félicitait, derrière mon dos, il me démolissait⁷⁵ ».

Si ces révélations brisent le cœur de Malcolm, il est affligé par le viol d'Evelyn, même si cette dernière lui a affirmé que sa grossesse était « prophétique » et qu'elle n'éprouvait de la rancœur que pour l'entourage du Messenger. Malcolm, qui savait depuis des années qu'Evelyn avait eu une fille, pensait que le père était un membre de la Mosquée n° 2. Evelyn n'avait quitté son esprit et lorsqu'il se sentait malheureux avec Betty, il éprouvait parfois l'envie de renouer une relation amoureuse avec Evelyn. Il s'en était ouvert à Louis X, qui l'avait vertement tancé : « Tu es un homme marié !⁷⁶ » Louis était inquiet à l'idée que Malcolm « puisse réellement blesser Betty⁷⁷ ». Malcolm accepta alors de renoncer à toute relation avec Evelyn, au moins pour un temps. Lorsqu'il comprit que le père de l'enfant d'Evelyn était Muhammad, Malcolm se sentit profondément trahi. Vingt ans auparavant, Malcolm était un proxénète mettant des filles sur les trottoirs de Harlem. Aujourd'hui, à son corps défendant, il avait été manipulé pour devenir le proxénète d'Elijah Muhammad, en lui fournissant même la femme qu'il avait aimée pour qu'elle soit violée.

De nombreuses personnes ayant étudié la *Nation* n'ont pas compris que le long séjour de Malcolm à Chicago n'était pas motivé par un affrontement personnel ou la volonté d'apparaître dans les médias, mais par l'enquête menée sur cette affaire.

Sur la suggestion de ses enfants, Muhammad demande à Malcolm de rentrer à New York, ce qu'il fait le 10 mars, annulant plusieurs interventions en prétextant que Betty se serait fracturé la jambe lors d'une chute. Arrivé chez lui, il tourne et retourne le cours des événements dans sa tête. Il percevait

désormais les grandes lignes du chemin spirituel et moral qui s'ouvre devant lui, mais il décide de trouver un moyen de rester membre de la *Nation*. Il écrit à Muhammad pour lui demander une entrevue et part pour Phoenix rencontrer son destin⁷⁸.

1. Knight, « Justifiable homicide, police brutality, or governmental repression ? », p. 190.
2. « Malcolm X heads rally Sunday », *Amsterdam News*, 26 mai 1962 ; FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 11 janvier 1963 ; FBI-Phillips, Summary Report, New York Office, 21 mars 1963.
3. « Ministre John Shabazz au Frère ministre », 1^{er} juin 1962, MXC-S, box 12, folder 1.
4. Jack V. Fox, « Negro leaders lambaste Malcolm X's delight in death of Atlanta Whites », *Chicago Defender*, 14 juillet 1962. Voir également Clegg, *An Original Man*, p. 201.
5. Fox, « Negro leaders lambaste Malcolm X's delight in death of Atlanta Whites ».
6. MX FBI, Memo, « Director to French Legal Attaché », 8 août 1962.
7. Wallace Turner, « Militancy urged on U.S. Negroes », *New York Times*, 26 novembre 1962.
8. MX FBI, Summary Report, New York Office, 16 novembre 1962, p. 8 ; FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 11 janvier 1963 ; FBI-Sharrieff, Summary Report, Chicago Office, 12 février 1963.
9. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 11 janvier 1963.
10. « Muhammad asks for Black State, tax exemptions », *Chicago Defender*, 16 juillet 1962 ; FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 11 janvier 1963 ; FBI-Sharrieff, Summary Report, Chicago Office, 12 février 1963.
11. H. D. Quigg, « 2 000 Jam Harlem Square to hear Muslim leaders extol their cause », *Chicago Defender*, 24 juillet 1962 ; FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 11 janvier 1963.
12. « 2 500 at Moslem rally », *Amsterdam News*, 28 juillet 1962.
13. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 123 ; Clegg, *An Original Man*, p. 180-181.
14. MX FBI, Summary Report, New York Office, 16 novembre 1962, p. 23 ; MX FBI, Correlation Summary, New York Office, 25 septembre 1963, p. 17.
15. Taylor Branch, *Pillar of Fire*, New York, Touchstone, 1998, p. 12.
16. « Mayor Yorty says cult backs "hate" », *New York Times*, 27 juillet 1962.
17. Branch, *Pillar of Fire*, p. 10-11.
18. MX FBI, Summary Report, New York Office, 16 novembre 1962, p. 19.
19. *Ibid.*, p. 24.
20. Entretien avec Peter Goldman, 12 juillet 2004.
21. Voir Peter Goldman, « Black Muslims fail to flourish here », *St. Louis Globe-Democrat*, 2 janvier 1962.
22. Entretien avec Peter Goldman, 12 juillet 2004.
23. *Ibid.*
24. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 6.
25. *Ibid.*
26. Entretien avec Peter Goldman, 12 juillet 2004.
27. Marable, *Living Black History*, p. 150.
28. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
29. MX FBI, Summary Report, New York Office, 16 novembre 1962, p. 24.
30. FBI-Goodman, Summary Report, New York Office, 8 septembre 1960.
31. *Ibid.*, 27 octobre 1961.
32. *Ibid.*, 17 octobre 1962.
33. *Ibid.*
34. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 19.
35. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 105-106.

36. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
37. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 8, 96.
38. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 11 janvier 1963.
39. Lettre de Malcolm X à la rédaction, « What *Courier* readers think : Muslim vs. Moslem ! », *Pittsburgh Courier*, 6 octobre 1962 ; Travel diaries [Carnets de voyage], Transcription : Middle East and West Africa, avril-mai 1964, MXC-S, box 5, folder 18.
40. Lettre de Yahya Hayari à la rédaction, « What *Courier* readers think : A blast at Muhammad », *Pittsburgh Courier*, 27 octobre 1962.
41. Lettre de Malcolm X à la rédaction, « *Amsterdam News* readers write », *Amsterdam News*, 24 novembre 1962 ; Edward Curtis IV, « Islamism and its African American Muslim critics : Black Muslims in the era of the Arab cold war », *American Quarterly*, vol. 59, n° 3, septembre 2007, p. 88-89.
42. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 201-202 ; Curtis, « Islamism and its African American critics », p. 90.
43. *Ibid.*, p. 159.
44. *Ibid.*, p. 159-160.
45. Il y a une importante littérature consacrée à Muhammad Ali/Cassius Clay. Pour une introduction générale sur le sujet, voir David Remnick, *King of the World : Muhammad Ali and the Rise of an American Hero*, New York, Random House, 1998 ; John Miller et Aaron Kenedi (éd.), *Muhammad Ali : Ringside*, Boston, Bullfinch, 1999 ; Anthony O. Edmonds, *Muhammad Ali : A Biography*, Westport, Greenwood, 2006 ; Mike Marquese, *Redemption Song : Muhammad Ali and the Spirit of the Sixties*, New York, Verso, 1999.
46. Entretien avec Muhammad Ali par Alex Haley, dans Miller et Kenedi (éd.), *Muhammad Ali : Ringside*, p. 39, 42.
47. Edmonds, *Muhammad Ali*, p. 37.
48. Remnick, *King of the World*, p. 165.
49. *Ibid.*
50. MX FBI, Summary Report, New York Office, 17 mai 1962, p. 11.
51. « Racial militancy and pride urged at West Coast rally », *Chicago Defender*, 28 novembre 1962.
52. Wallace Turner, « Militancy urged on U.S. Negroes », *New York Times*, 26 novembre 1962.
53. *Ibid.* ; Robin D. G. Kelley et Betsy Esch, « Black like Mao : Red China and Black Revolution », *Souls*, vol. 1, n° 4, automne 1999, p. 6-41.
54. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 185 ; « Jail term », *The Militant*, New York, 4 février 1963.
55. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 27 janvier 1964.
56. Télégramme, « Malcolm X to Mayor Robert Wagner », New York City, 2 janvier 1963, MXC-S, box 5, folder 18.
57. « Muslims protest rights violation by police », *Chicago Defender*, 10 janvier 1963 ; « Rights violated », *Democrat and Chronicle*, Rochester, 8 janvier 1963 ; « Muslim assaults », *Democrat and Chronicle*, 15 février 1963 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 185.
58. *Ibid.*
59. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 27 janvier 1964.
60. Voir *Muhammad Speaks*, 4 février 1963 ; *The Militant*, 4 février 1963.
61. Malcolm X address, « Twenty million Black People in a political, economic and mental prison », dans Bruce Perry (éd.), *Malcolm X : The Last Speeches*, New York, Pathfinder, 1989, p. 25-57.
62. *Ibid.*
63. *Ibid.* Voir également « Muslim leader asks Negro Nation in U.S. », *Chicago Defender*, 26 janvier 1963.
64. « Meredith, Gantt Entries "Hypocritical" : Malcolm X », *Chicago Defender*, 31 janvier 1963.
65. MX FBI, Memo, New York Office, 6 mai 1963.
66. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 185 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 16 mai 1963, p. 19.
67. MX FBI, Summary, New York Office, 16 mai 1963, p. 18-20.
68. *Ibid.*

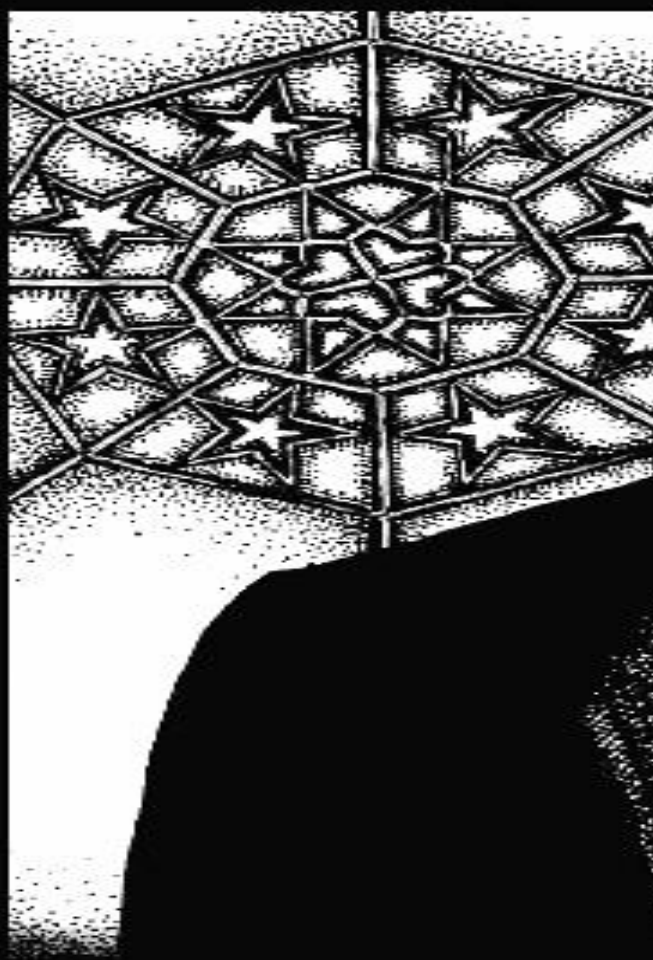
69. Alfred Balk et Alex Haley, « Black merchants of hate », *Saturday Evening Post*, vol. 236, 26 janvier 1963, p. 67-74.
70. Natambu, *Malcolm X*, p. 263.
71. « Negroes : Death, lost sheep », 13 février 1964, MXC-S, box 9, folder 1.
72. Branch, *Pillar of Fire*, p. 17.
73. MX FBI, Summary Report, New York Office, 16 mai 1963, p. 21.
74. Malcolm X & Haley, *Autobiography*, p. 301.
75. *Ibid.*, p. 303.
76. Marable, *Living Black History*, p. 172.
77. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
78. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 303-304.













RE
IN
PO
MALCO
SHA







9. « Il avançait trop vite » (avril 1963-novembre 1963)

Malcolm arrive à la résidence de Muhammad aux alentours du 1^{er} avril. Après s'être embrassés, les deux hommes vont à l'arrière de la maison et font les cent pas au bord la piscine. Malcolm raconte à Elijah ce qui se dit de ses aventures extraconjugales et, sans attendre une réponse, il suggère une voie de sortie :

Les fidèles peuvent comprendre que les réalisations d'un homme au cours de sa vie sont plus importantes que ses faiblesses humaines personnelles. [...] Wallace Muhammad m'a aidé à relire le Coran et la Bible pour y trouver des éléments. Par exemple, l'adultère de David avec Bethsabée a moins d'importance dans l'histoire que la victoire de David contre Goliath¹.

Muhammad se saisit immédiatement de la solution proposée par Malcolm : « Mon fils, je ne suis pas surpris. Tu as toujours si bien compris les prophéties et les questions spirituelles. »

Muhammad ne parle pas de ses relations sexuelles avec telle ou telle femme, mais il cherche dans la Bible des justifications de son comportement : « On y lit comment David a pris la femme d'un autre homme, je suis ce David », explique-t-il à Malcolm². Si les deux hommes se quittent en bons termes, il est clair, rétrospectivement, qu'ils ont déjà des perspectives différentes. Muhammad veut mettre fin aux rumeurs : si, dans ses sermons, Malcolm peut justifier sa conduite en se servant d'enseignements du Coran et de la Bible, cela lui convient. Quant à Malcolm, il sort de cette discussion encore plus troublé qu'à son arrivée. Alors qu'il tente de gérer une situation où le Messenger a confirmé ses pires soupçons, il sait qu'il lui faut désormais être prudent pour protéger la *Nation*. Considérant les rumeurs comme un virus, il souhaite « vacciner » la base de la *Nation*³.

C'est ce à quoi il s'emploie lors d'un discours à Philadelphie, puis à plusieurs reprises à la Mosquée n° 7 et dans d'autres lieux, il développe le nouveau langage qui, espère-t-il, amenuisera la nouvelle des transgressions de Muhammad⁴. James 67X remarque vite que le ministre du culte a changé son argumentation :

Malcolm avait toujours expliqué qu'à peu près tous les deux mille ans, les Saintes Écritures changeaient. Un nouveau Messenger était alors nécessaire parce que le précédent avait succombé à la corruption.

James 67X supposait que c'était une façon pour Malcolm d'établir la

supériorité de l'islam sur le christianisme et d'affirmer le statut divin de Fard.

Et puis un jour, Malcolm [...] a dit quelque chose qui m'a choqué. Il a dit « Un prophète est dans une balance. S'il fait plus de bien que de mal, alors on le considère comme bon. [...] Un prophète, comme tout un chacun, est soupesé dans la balance. » Je me suis demandé « Bon, qu'est-ce qui s'est passé alors avec ceux qui se conduisent toujours bien ? »

James réalise que Malcolm parle d'Elijah Muhammad, mais il hésite à évoquer le problème avec lui⁵.

De plus en plus préoccupé par les questions concrètes Malcolm parle peu du Messenger et de sa théologie. Tout au long de l'année 1963, rapporte-t-il dans *L'Autobiographie* : « Je parlais de moins en moins de religion. J'enseignais aux *Muslims* la doctrine sociale et je m'exprimais sur les événements courants et la politique⁶. »

Il fait de moins en moins référence à Muhammad mais continue d'afficher en public sa loyauté envers lui. Muhammad prend acte de cette situation à la fin du mois d'avril en élargissant considérablement les responsabilités de Malcolm. Le 25 avril, il écrit à « Malcolm Shabazz » pour lui confirmer sa nomination comme ministre du culte par intérim de la Mosquée n° 4 de Washington. L'ancien prédicateur, Lucius X Brown, a été « démis de son ministère » et ce dont nous avons besoin, écrit-il à Malcolm, c'est d'un prédicateur « qui n'a pas seulement l'amour d'Allah et de l'islam dans son cœur, mais qui a par ailleurs suffisamment d'intelligence et de formation pour imposer le respect aux croyants, ici dans la Mosquée n° 4, ainsi qu'aux démons de cette ville⁷ ». Il n'y a pas, derrière cette nomination, une manœuvre destinée à éloigner Malcolm de New York, car il était entendu qu'il conserverait son ministère à la Mosquée n° 7. Cette nomination, au contraire, confirme que malgré leur récente confrontation, Muhammad continue à faire confiance à Malcolm. Ce dernier informe le *Fruit of Islam* de la Mosquée n° 7 qu'il ferait chaque semaine la navette entre Washington et New York. S'il reconnaît que son prédécesseur, Lucius X Brown, a été limogé à cause de son « attitude négative » à l'égard de *Muhammad Speaks*⁸, on ne sait pas si les griefs de Lucius avaient porté sur le contenu du journal ou sur la politique de vente agressive imposée aux fidèles.

Mais si Muhammad considère toujours que Malcolm est digne de confiance et que l'on peut compter sur lui, le quartier général de Chicago se saisit de l'opportunité que constituent à ses yeux les fréquentes absences de Malcolm de New York ; John Ali commence alors à contacter directement Joseph pour traiter les affaires concernant la Mosquée⁹. Le 25 avril, Chicago diffuse largement une lettre signée par Elijah Muhammad et appelant « tous les ministres, secrétaires et capitaines [...] à placer notre journal, *Muhammad Speaks*, entre les mains de nos frères et sœurs, pauvres, aveugles, sourds et muets ». Le journal, indique la lettre, « touchera le public qui ne nous parle

pas ouvertement ; il convertira ainsi discrètement une centaine des nôtres là où un conférencier n'en aurait converti qu'un¹⁰ ». C'est à n'en pas douter une attaque contre Malcolm. Au même moment, *Muhammad Speaks* passe presque complètement sous silence les activités de Malcolm.

Rapportant la nouvelle de la nomination de Malcolm à la Mosquée de Washington, le *Washington Post* le dépeint comme « le numéro 2 de la secte des *Black Muslims*¹¹ ». L'élargissement de ses responsabilités offrait à Malcolm la possibilité de mettre en œuvre ailleurs la stratégie d'activisme communautaire expérimentée à New York. La *Nation* avait d'ores et déjà connu un certain succès à Harlem dans plusieurs de ses projets d'amélioration de la condition noire, notamment dans le domaine de la délinquance juvénile. Les ghettos désolés de Washington, qui se trouvaient dans le même état que ceux connus par Detroit Red, constituaient un terrain d'action privilégié. De plus, il opérerait désormais dans la capitale fédérale, au plus près du pouvoir central. Au cours de la conférence de presse qu'il donne à l'aéroport de Washington, Malcolm insiste sur plusieurs points : il n'est en aucun cas le numéro 2 de la *Nation* ; celle-là « ne prêche pas la haine des Blancs » ; il a l'intention d'organiser une série de réunions ouvertes aux seuls Noirs pour examiner les causes et les remèdes aux crimes commis par des Noirs dans la capitale¹².

Le jour même où, de retour de Phoenix, il commence à s'occuper des rumeurs qui courent sur Elijah Muhammad, le mouvement de libération noire entre dans une phase tumultueuse qui allait provoquer des secousses dans tout le pays. Le 3 avril, Martin Luther King et la SCLC entament une longue et dure campagne de *sit-in* pour en finir avec la ségrégation à Birmingham, dans l'Alabama. Plus encore que lors des manifestations précédentes, tous les regards sont rivés sur les luttes en cours à Birmingham : pendant cinq semaines, plus de 700 manifestants non violents, dont beaucoup d'enfants, sont arrêtés et emprisonnés. Les journaux noirs, tels le *Pittsburgh Courier* et le *Los Angeles Herald-Dispatch*, réagissent avec un optimisme prudent. Le tollé public provoqué par les brutalités déclenchées contre les manifestants par le chef de la police de Birmingham, Bull Connor, et ses hommes, accélère le tournant de Washington et renforce sa prise de position en faveur d'une nouvelle législation sur les droits civiques. Plus que jamais, le temps de l'action est venu, même si Malcolm sait que les tensions persistantes entre Chicago et lui limitent ses possibilités d'action. Bien qu'il ait déclaré qu'il ne se rendrait à Birmingham que si Muhammad lui en donnait l'ordre ou sur l'invitation de Jeremiah X – le dirigeant régional de la *Nation* –, la rumeur de la venue de Malcolm à Birmingham circule parmi quelques journalistes¹³. Interrogé sur le mouvement de protestation, Malcolm choisit de répondre sur la tactique de King plutôt que sur ses objectifs : « Je dirai ceci, si quelqu'un lance un chien sur un Noir, ce dernier doit tuer ce chien – que ce chien ait deux ou quatre pattes¹⁴. »

Malgré ses voyages incessants, Malcolm surveille le combat judiciaire de

la Mosquée de Los Angeles. Le procès des quatorze *Muslims* s'ouvre le 8 avril 1963¹⁵. Treize d'entre eux sont poursuivis pour agression et pour avoir résisté à l'arrestation. Le *Los Angeles Times* écrit :

Les membres du culte, des hommes habillés avec soin de costumes sombres et des femmes vêtues de robes longues et larges portant des écharpes blanches ou pastel, ont rapidement occupé [...] les 200 places. Quatre huissiers supplémentaires ont été affectés à la salle d'audience pour maintenir l'ordre et, à l'extérieur, de nombreux policiers en civil et en uniforme circulaient parmi une foule dense¹⁶.

Des membres de la *Nation* ayant distribué aux jurés potentiels assis dans la salle d'audience des tracts exposant des exemples de violences policières, le juge David Coleman leur demande de ne pas en tenir compte. Il explique néanmoins qu'il n'est pas « foncièrement hostile » à la distribution de tracts parce que, dit-il : « Je sais l'intérêt que suscite ce procès et l'importante émotion qui l'entoure. »

Le 25 avril 1963, un jury entièrement blanc composé de onze femmes et d'un homme prête serment¹⁷. Dès l'ouverture du procès, les femmes de la *Nation* qui sont dans la salle demandent aux huissiers d'installer pour elles une zone non mixte, séparée des auditeurs blancs¹⁸. Les huissiers acceptent et une partie de la salle est réservée aux femmes. Cependant, le juge met fin à l'allocation raciale des sièges et décide d'attribuer les places selon le principe du premier arrivé, premier assis¹⁹. Malcolm, arrivé à Los Angeles le 3 mai, souligne que « les accusés n'ont pas droit à un procès équitable ». Selon lui, le représentant du ministère public a « scientifiquement éliminé » les Noirs du jury. À l'occasion d'une suspension de séance, Malcolm part à la recherche de Donald L. Weese, l'officier de police qui a tué Stokes et, de façon provocatrice, le photographie à plusieurs reprises²⁰. Il suggère ainsi implicitement que ces photographies pourraient être utilisées par les militants du *Fruit of Islam* pour l'identifier dans la rue et déclencher des représailles. Un autre jour, parmi les centaines de personnes qui assistent au procès, se trouve George Lincoln Rockwell qui déclare à la presse que la plupart des Noirs « sont entièrement d'accord avec les *Muslims* et leurs idées, tout comme les Blancs du pays sont d'accord avec les nazis²¹ ». Au fur et à mesure que le procès avance, l'accusation attaque violemment les *Muslims*. Arrive un moment où l'avocat de la défense, Earl Broady, excédé par l'attitude du juge qui rejette systématiquement toutes ses objections, demeure assis, la tête entre les mains, pendant cinq minutes. Interrogé par les journalistes, Broady réplique : « Non, je ne suis pas malade. Je pense seulement qu'il se pourrait que je perde mon sang-froid²². » De son côté, Malcolm fait de nouveau l'actualité en expliquant qu'à leur arrivée à l'audience, lui et un autre *Muslim* se sont retrouvés sous la menace d'une arme : « Ils [les policiers] ont tenté par tous les moyens de nous provoquer pour que nous réagissions par un acte offensif [...] afin d'avoir ainsi un motif pour nous tirer dessus²³. »

Le 4 mai, Malcolm prend la parole devant près de 200 personnes à l'Elks Lodge dans le quartier de South Central à Los Angeles. À l'extérieur, deux hommes noirs, dont l'acteur Caleb Peterson, le responsable du *Race Relations Bureau* d'Hollywood, manifestent contre les *Muslims*. La confrontation est tendue et le second manifestant intégrationniste, Phil Waddell, est frappé au visage par un membre de la *Nation*. Malcolm lance un avertissement à la police qui, alertée, arrive sur les lieux : « Si vous ne nous débarrassez pas de ces manifestants, je ne serai pas responsable de ce qui leur arrivera. » Estimant avoir atteint leur objectif, les deux manifestants battent précipitamment en retraite²⁴.

Le réquisitoire et la plaidoirie sont prononcés le 25 mai, et le jury délibère dès le lundi suivant. À l'issue de la plus longue délibération jamais connue par le tribunal de Los Angeles, le jury rend son verdict le vendredi 14 juin : neuf accusés sont reconnus coupables d'agression, deux sont acquittés ; pour les deux derniers inculpés, le jury n'est pas parvenu à rendre un verdict unanime²⁵. Le 31 juillet, quatre d'entre eux sont condamnés à une peine de un à cinq ans de prison ; les autres sont condamnés avec sursis, l'un d'entre eux est toutefois incarcéré à la prison du comté. Le lendemain du verdict, trois femmes jurées et trois jurés suppléants expliquent aux médias qu'ils ne croient pas que « la justice ait été rendue ». Le 6 juillet, les trois femmes avaient secrètement rencontré le juge pour demander la clémence pour les accusés. L'une d'entre elles annoncera qu'elle était décidée à témoigner en faveur des prisonniers à l'audience devant décider du sursis²⁶. Bien qu'ils aient été condamnés, les *Muslims* ont réussi à s'attirer de la sympathie parmi les Blancs en démontrant de façon efficace et convaincante que la police avait fait un usage excessif de la force lors de l'incident de la mosquée.

Bien avant la fin du procès, Malcolm retourne sur la côte est pour être entendu par une commission du Congrès le 16 mai. Plusieurs articles de journaux consacrés aux succès du programme de la *Nation* contre la délinquance juvénile avaient en effet atterri sur le bureau de la députée de l'Oregon au Congrès, Edith Green. Celle-là a donc invité Malcolm à expliquer ces initiatives devant le sous-comité à l'éducation et au travail qu'elle préside au sein de la Chambre des représentants. Pour des raisons qui demeurent peu claires, l'invitation est annulée et remplacée par une rencontre privée de deux heures avec Green²⁷. L'après-midi, une conférence de presse est organisée précipitamment devant les bureaux de Green. Devant les médias attachés à Capitol Hill, Malcolm attribue l'annulation de l'audition à « certains segments de la structure du pouvoir ». Il se saisit de l'occasion pour critiquer la gestion de la crise de Birmingham par l'administration Kennedy :

Le président Kennedy n'a pas envoyé la troupe en Alabama quand les chiens mordaient les bébés noirs. Il a attendu trois semaines que la situation devienne explosive et il n'a envoyé la troupe que lorsque les Noirs ont montré leur capacité à se défendre eux-mêmes²⁸.

Malgré les recommandations d'un Elijah Muhammad opposé à ce que le président soit pris pour cible, Malcolm critique Kennedy de plus en plus souvent et de plus en plus vivement. Malcolm l'attaque fréquemment en mentionnant sa religion, ainsi que l'avaient fait la plupart de ses opposants avant son élection. Pour la *Nation*, le catholicisme de Kennedy est un symbole facile de la chrétienté belliqueuse et raciste des Blancs qui allait bientôt être supplantée par l'islam. Malcolm considère également que Kennedy est un libéral et lui attribue toutes les fourberies qu'il perçoit chez les gens de son acabit. Durant les années 1950, Malcolm n'avait pas manqué de dénoncer le conservateur Eisenhower, mais jamais il ne l'avait fait avec une telle intensité ou avec une telle hostilité. Même si la *Nation* considérait que les Noirs se trompaient, Kennedy était populaire parmi eux, et Malcolm pensait pouvoir renforcer la position séparatiste de la secte en créant le doute sur la sincérité de Kennedy. Le 12 mai, lors d'une réunion de la *Nation* rassemblant 400 personnes dans le WUST Radio Music-hall, Malcolm cloue Kennedy au pilori, ainsi que George Wallace, le gouverneur ségrégationniste d'Alabama, en qualifiant leur opposition comme étant celle « du renard et du loup » : « Ni l'un ni l'autre ne vous aiment, la seule différence est que le renard vous dévorera avec le sourire et non avec un grognement²⁹. »

Depuis son nouveau ministère à Washington, Malcolm se mobilise pour que la *Nation* ait accès aux prisons du pays. Cette question n'est pas totalement nouvelle pour lui. Après tout, il a mené ses premières activités politiques alors qu'il était lui-même incarcéré. Cette expérience et la compréhension que les Noirs pauvres emprisonnés constituent une importante cible à convertir le conduisent à concentrer ses efforts sur ce secteur. Un an auparavant, il s'était investi autour du cas de cinq Africains-Américains enfermés dans la prison d'État d'Attica. Convertis à la *Nation* pendant leur séjour pénitentiaire, les cinq hommes avaient demandé le droit de pratiquer leur religion derrière les barreaux. Le commissaire de l'État chargé du système pénitentiaire avait rejeté leur requête en qualifiant la *Nation* de groupe incitant à la haine [« *hate group* »]. Les prisonniers déposent une plainte civile devant un tribunal fédéral, et comparaissent enchaînés à l'audience ; c'est là un exemple des mesures de coercition excessives qui pousse le député au Congrès Adam Clayton Powell Jr. à questionner les traitements infligés aux condamnés. Déposant au tribunal, en tant que témoin expert pour la *Nation*, Malcolm affirme que « Muhammad ne nous a jamais appris à haïr qui que ce soit ». Au juge qui lui demande si lui-même pourrait assister à un office religieux de la *Nation of Islam*, Malcolm répond :

Les Blancs ne viennent jamais à nos services religieux. Beaucoup d'entre eux ont un complexe de culpabilité sur les questions raciales et ils pensent que lorsque des Noirs se rassemblent, ils discutent avec haine. Le *Muslim*, qui a ses propres rites et sa propre observance, se comporte mieux avec les Blancs que les Noirs qui sont chrétiens³⁰.

Dans son témoignage, Malcolm ne cite que rarement le nom d'Elijah Muhammad, préférant mettre l'accent sur les obligations de sa foi :

La seule façon d'être reconnu comme un peuple vertueux, c'est de nous abstenir de consommer de l'alcool, de la nicotine, du tabac, des narcotiques, de proférer des grossièretés, de jouer, de mentir, de tromper et de voler... de nous abstenir de toutes les formes de vice³¹.

La même année, un juge fédéral décide que le William T. X Fulwood, qui est un fidèle de la *Nation*, dispose du droit constitutionnel d'assister aux services religieux, alors qu'il est détenu au Lorton Reformatory en Virginie³². Partout dans le pays, des prisonniers noirs se pressent pour adhérer à la *Nation* et demandent le droit d'assister aux services religieux. Alors que Malcolm et Quintin X Roosevelt Edwards de la Mosquée n° 4 ont célébré un office religieux à Lorton en mai³³, les responsables de l'établissement rejettent, le mois suivant, la demande de Malcolm de continuer à célébrer des offices au prétexte qu'il est un criminel condamné et un « incendiaire » qui a perturbé le fonctionnement de la prison. La section de Washington de l'*American Civil Liberties Union* s'empare immédiatement de la question³⁴.

La réalité carcérale alimente la réflexion de Malcolm, au point qu'il commence à faire de la prison une métaphore de la condition noire en Amérique. Le 4 juin, dans un entretien avec le psychologue Kenneth Clark, il déclare que la *Nation of Islam* n'était pas un culte musulman noir avec l'explication suivante : « Nous sommes noirs et nous sommes musulmans parce que nous avons choisi l'islam comme religion. »

Il affirme ensuite que tous les Noirs américains, quelle que soit leur religion, sont en réalité prisonniers d'un système raciste ; les Noirs, ajoute-t-il, sont de plus en plus nombreux à se considérer comme des « détenus » et, de ce point de vue, le président des États-Unis n'est « simplement qu'un gardien [de prison] de plus³⁵ ».

Alors que l'été débute, les Noirs américains passent rapidement de la joie à la peine. D'abord, contre l'avis de ses conseillers, le président Kennedy annonce à la télévision les grandes lignes de la nouvelle législation sur les droits civiques. Quelques heures plus tard, un tireur embusqué assassine le président de la NAACP, Medgar Evers, devant son domicile, à Jackson dans le Mississippi. Le flot continu des informations fait monter la tension, alimentant les espoirs des Noirs et, dans maints endroits, l'animosité des Blancs.

L'engagement de plus en plus actif de Malcolm dans le mouvement pour les droits civiques et les protestations publiques de la Mosquée n° 7 insufflent un nouvel élan parmi les membres de la *Nation* d'autres villes. Le quartier général à Chicago s'inquiète quant à lui de la tournure que prennent les événements. Le 21 juin, devant les fidèles réunis à Chicago, Raymond Sharrieff lance un avertissement : « Les Blancs nous observent pour voir

quelle attitude nous allons adopter vis-à-vis des manifestations. [...] La *Nation* se tiendra totalement à l'écart. »

Par conséquent, les « manifestations pacifiques » ne peuvent aboutir à rien. Sharrieff annonce que la Mosquée n° 2 a été « choquée et surprise d'apprendre que des membres du *Fruit of Islam* voulaient participer aux prétendues manifestations pacifiques appelées par de soi-disant Noirs ». Il avance qu'une fois que ses semblables auront été battus par la police et « trompés » par King, « ces soi-disant Noirs se tourneront naturellement vers l'islam ». Et Sharrieff de lancer ensuite la menace suivante : « Si cela n'est pas assez évident pour vous, je vais vous le dire plus clairement : ne participez en aucune façon à ces manifestations. Si vous êtes pris, vous souhaiterez être morts³⁶. »

Au début des années 1960, certains frères de la *Nation* sont presque incontrôlables. Enthousiastes, loyaux et dévoués, ils présentent une inclination pour la violence et un respect rigide de la hiérarchie qui en font d'utiles instruments, pour autant qu'ils puissent être tenus en laisse. Heureux de sacrifier leur vie pour la cause, diffusant agressivement *Muhammad Speaks* aux coins des rues, sous la pluie battante ou la neige, ces hommes sont désormais des figures familières pour les badauds de Harlem, de Détroit, de Miami et de Chicago. Les vieux capitaines comme Joseph les surveillent avec attention et canalisent leur énergie à l'aide des arts martiaux. Les plus vindicatifs sont sélectionnés pour punir les fidèles ayant commis des infractions. Le frère de Louis X, installé à New York, est rapidement recruté dans la « brigade de choc » secrète de la Mosquée n° 7. Et ce, bien que Louis trouve ces mesures disciplinaires excessives : « Si un frère commettait l'adultère, il était exclu temporairement, mais les frères allaient le voir pour le cogner. C'est la règle », se rappelle-t-il. Au fil du temps, une « espèce de comportement de voyou » s'était installée sous la direction des capitaines les plus influents, comme Joseph à New York, Clarence à Boston et Jeremiah à Philadelphie. La situation échappe souvent à tout contrôle : « Parler à qui que ce soit sans prendre garde à ce qu'on disait pouvait conduire à faire du tort ou à blesser des gens qui n'aimaient pas Elijah Muhammad, quelle qu'en soit la raison. »

En tant que lieutenant, on attend de Thomas 15X Johnson qu'il mène à bien les tâches disciplinaires : « Si un frère était surpris à fumer une cigarette, [les lieutenants] lui offraient un vol plané dans les escaliers », explique-t-il. Si quelqu'un « manquait de respect au capitaine [Joseph] à la sortie [de la mosquée], il avait un "accident" et tombait dans les escaliers. » Joseph communique presque toujours ses ordres par le truchement de son premier lieutenant, lequel explique ce qu'il faut faire à ses propres lieutenants ou à d'autres « hommes de main » du *Fruit of Islam*³⁷. Farrakhan reconnaît que des membres de la *Nation* étaient parfois battus alors qu'« ils ne méritaient ni

d'être rendus aveugles ni d'être tués³⁸. »

Les problèmes disciplinaires plaçaient les ministres du culte dans une situation difficile. À la tête des mosquées, ils devaient connaître le quotidien de leurs fidèles, mais on leur cachait parfois l'existence de la violence punitive, en raison de sa nature déplaisante voire criminelle. « Quoi qu'il se passât, nous avions une politique : ne pas informer le ministre, explique Thomas 15X, ne pas le mouiller [...] parce que cela le mettrait dans une mauvaise position³⁹. »

Des années plus tard, Farrakhan suggérera que Malcolm se tenait soigneusement à distance de l'engagement direct, mais qu'il était parfaitement au courant des violences commises. Il se rappelle avoir dit à Malcolm :

Dis-moi, est-ce que tu réalises que quand on dit à un type que ce Noir est son frère et que nous l'excommunions et qu'ensuite on lui rend visite, à chacun des coups qu'on lui donne, on tue l'amour que tu portais en toi pour ton frère ?

Malcolm l'a écouté puis réprimandé en disant : « Frère, ton domaine c'est le spirituel⁴⁰. » Louis comprit alors que Malcolm considérait que la *Nation* avait besoin d'hommes religieux, mais également d'hommes qui pouvaient user de la violence sans remords pour maintenir la discipline. Si un meurtre devait être commis pour l'exemple, il était commis.

La plupart des membres du *Fruit* ne remettaient jamais en question l'autorité : « Personne n'aurait même songé à prendre une initiative si cela n'était pas un ordre direct venu d'en haut et transmis par un lieutenant », expliquait Thomas 15X Johnson. Au début des années 1960, Joseph était parfaitement conscient que sa Mosquée était infiltrée par des informateurs du FBI. Aussi lorsqu'il donnait l'ordre de punir quelqu'un, il limitait soigneusement ses contacts avec ceux qui allaient exécuter cet ordre. « Le capitaine Joseph ne nous parlait jamais directement, raconte Johnson, il parlait à son premier lieutenant » qui, à son tour, transmettait l'ordre à un ou plusieurs des seconds lieutenants, lesquels pouvaient constituer leur propre groupe au sein du *Fruit* pour cette mission particulière⁴¹.

La punition allait d'un simple tabassage pour les transgressions bénignes à des mesures drastiques, bien plus drastiques. La sévérité d'Elijah Muhammad Jr., rappelant qu'« autrefois » certains frères qui avaient franchi la ligne jaune avaient été tués, était inexacte, car elle laissait penser que de tels actes appartenaient au passé. Johnson fut impliqué dans une série d'actions punitives, dont une au moins eut une issue fatale : « Un frère a été tué dans le Bronx, tu vois ?, racontait-il d'une voix calme et posée, c'était un homme qui méritait de mourir. Je veux dire par là qu'il n'y avait rien à discuter, alors il a été tué. »

Une autre fois, on avait trouvé de la marijuana dans l'appartement d'un ministre de la *Nation* alors qu'il « pratiquait la fornication ». « Ils ont déboulé chez lui et, nom de Dieu, ils lui ont presque explosé la rate », se souvient

Johnson. Comme beaucoup de ceux qui souscrivaient à la sévérité des règles de la *Nation*, il estimait que le passage à tabac était justifié : « Ils l'ont tabassé parce que, comme je l'ai dit, mec, c'était incroyable de violer les règles comme ça⁴². » Un autre incident avait concerné un membre qui, selon certaines informations, proférait des menaces contre la vie de Muhammad.

Quand Elijah devait venir [prendre la parole] au 369^e Armory, [cet homme] a laissé entendre qu'il allait le tuer. Alors, moi et mon équipe on s'est postés à l'entrée parce que nous savions qui était ce type.

Johnson raconte que l'homme a été repéré dans la foule en haut d'un escalier et que lui et ses hommes « l'ont attrapé, sorti de la file d'attente, parce qu'il y avait des soldats dans l'escalier. [...] Nous l'avons traîné dans le fond, entouré, et nous l'avons salement cogné. Menacer Elijah Muhammad de la sorte... tu sais mec, si on avait pu, on l'aurait buté sur place. La police ne se tenait pas loin et attendait [...]. Les policiers ont dit : "OK, c'est bon, vous avez mis les points sur les i." J'ai répondu : "Bon, c'est à nous de décider si on a mis les points sur les i ou non." On était satisfaits et on s'est éloignés. Ils ont appelé une ambulance et l'ont emmené. Mais ils n'étaient pas intervenus. [...] Ils [savaient] que s'ils avaient touché l'un d'entre nous, ils nous touchaient tous. Tout le monde le savait. C'était une loi. Elle était intangible⁴³. »

Punir un ministre du culte était une affaire particulièrement sérieuse. Johnson explique qu'« un lieutenant ne pouvait pas punir un ministre du culte » : « Seul pouvait le faire le capitaine et cela devait passer par le capitaine suprême [Raymond Sharrieff] à Chicago. »

La Mosquée continuait toujours à attirer des jeunes qui étaient dévoués à Elijah Muhammad et qui ne contestaient pas la hiérarchie du mouvement. Lawrence (Larry) Prescott Jr. en est un des exemples marquants. Né au début des années 1940 à Hampton en Virginie, il est encore un enfant quand il s'installe à New York. Adolescent et lycéen, Larry doit assister à une prise de parole de Malcolm le 13 février 1960, mais ce soir-là, Malcolm est remplacé par Wallace Muhammad. Trépignant d'impatience, assis au premier rang, Larry se souvient clairement des propos provocants de Wallace déclarant que « les Noirs ont peur de tout » tout en jetant une Bible au sol d'un geste théâtral : « Tout le monde, en particulier ceux qui se trouvaient dans les premiers rangs [...], a fait un bond en arrière. » Wallace s'efforça ensuite de rendre son public honteux, en disant : « Regardez-vous. Vous pensez qu'un éclair va surgir et me foudroyer ? » Larry commence alors à participer aux réunions de la Mosquée n° 7 et vers l'âge de dix-huit ans, il est prêt à consacrer sa vie à la *Nation*. Deux passions se dressent cependant sur cette voie : sa passion pour le jazz et son penchant pour la marijuana. Un vendredi soir, après avoir entendu à la radio un discours fougueux de Malcolm, il rassemble sa provision de marijuana – près d'une livre –, part chez un de ses

amis et lui annonce sa détermination à devenir un *Muslim* avant de lui abandonner le paquet d'herbe. Il en rit encore en expliquant qu'« il fit passer le mot dans South Jamaica [dans le Queens] en disant : “Larry a perdu la tête. Il traîne avec les *Muslims* !”⁴⁴ »

En 1962, assistant à la Mosquée n° 7, Larry 4X est devenu un membre, jeune et fier, de l'entourage de Malcolm. À la différence de beaucoup, il perçoit les tensions qui se développent entre son mentor et Chicago : « Malcolm avait une visibilité beaucoup plus importante que n'importe lequel des autres ministres du culte. Et avec son charisme, les gens étaient tout simplement pendus à ses lèvres. »

Après la descente de police dans la mosquée de Los Angeles en 1962, « Malcolm avait pris en main cette affaire de façon véhémence [...] en affirmant que c'étaient des démons qui avaient tué un de nos frères et qu'Elijah le leur ferait payer. Et quand cet avion s'est écrasé avec tous ces Blancs de Géorgie, il a dit : “Elijah a entendu nos prières”⁴⁵ ».

Larry noua une grande amitié avec Maceo X, après avoir appris que le secrétaire de la Mosquée avait été pianiste de jazz, et nourrissait également un profond respect pour le capitaine Joseph et sa stricte discipline. Mais à ses yeux, Malcolm était « le boss des bosses⁴⁶ ». Ce qu'il appréciait le plus chez lui, c'était l'attitude pédagogique que Malcolm entretenait avec les jeunes prédicateurs. « Cela ne marchait que dans un seul sens. Il parlait et nous écoutions. » Malcolm insistait toujours pour que ses étudiants soient complètement préparés avant de donner une conférence. Ne jamais se précipiter, prévenait-il, toujours annoncer clairement dès le début le sujet de l'intervention. « Il nous disait toujours comment on devait maîtriser son sujet, en faire le tour et ainsi gagner les gens. » En 1963, Larry se voyait parfois confier la responsabilité de présenter son mentor à certaines occasions :

C'[était] un sujet de plaisanterie chez les ministres en formation : lorsque Malcolm montait sur l'estrade – disons quand j'ouvrais la réunion pour lui –, il disait « Sois clair ». Il s'asseyait, tu vois, pendant une minute, et te laissait dire ce que tu avais à dire ; il souriait et parfois applaudissait. Puis il disait « Sois clair ». C'était le signal : il fallait conclure et lui céder la parole⁴⁷.

En mai, l'interview de Malcolm par Alex Haley parue dans *Playboy* s'affiche dans les kiosques et consolide sa stature nationale. Bien que l'interview ait été réalisée avant le conflit opposant Malcolm à Muhammad, le moment de sa parution n'est guère apprécié par le siège de Chicago. Dans son introduction, Haley présente Malcolm comme siégeant « à la droite du Messager de Dieu » et exerçant « une autorité absolue sur le mouvement et ses membres en tant que directeur, médiateur, premier ministre et héritier probable de Muhammad ». Tout au long de l'entretien, Malcolm essaie toutefois d'exprimer son dévouement absolu à Muhammad, expliquant que « servir fidèlement et suivre l'Honorable Elijah Muhammad est l'objectif qui

guide tout *Muslim* » : « M. Muhammad nous enseigne la connaissance de nous-mêmes et de notre peuple. »

Il avance un nouvel argument selon lequel la *Nation* aurait « le soutien de 90 % des Noirs » aux États-Unis : « Pour nous, un *Muslim* est quelqu'un qui soutient l'homme noir ; je ne me préoccupe pas de savoir s'il fréquente l'Église baptiste chaque jour de la semaine. »

Cette fusion de l'identité religieuse, politique et ethnique permettait à Malcolm de parler au nom des millions d'Africains-Américains non musulmans⁴⁸.

Malcolm se sert de cette interview pour développer un certain nombre d'arguments dont il est certain qu'ils vont choquer l'Amérique blanche et moyenne. Interrogé sur sa déclaration à propos de l'accident d'avion, il répond :

Monsieur, selon moi, le principe de justice implique que l'on ne récolte que ce que l'on sème [...]. Nous les *Muslims*, nous croyons que la race blanche, qui est coupable d'avoir opprimé, exploité et réduit en esclavage notre peuple ici en Amérique, doit être et sera victime de la divine colère de Dieu.

L'interview comporte également un certain nombre de sorties antisémites : « Les Juifs crient plus fort que n'importe qui si on les critique » ; « [Ils] sont toujours désireux de *conseiller* l'homme noir. Mais jamais, ils ne lui disent comment résoudre son problème de la façon dont ils ont résolu le leur ». Grâce à leur influence économique, dit-il, les Juifs possèdent Atlantic City et Miami Beach, et d'autres villes encore : « Qui possède Hollywood ? Qui dirige l'industrie textile, la plus importante des industries de New York ? [...] Là où il y a de la richesse, ce sont les Juifs qui la possèdent. »

Il va plus loin, en affirmant que c'est l'argent juif qui contrôlait les groupes pour les droits civiques comme la NAACP, poussant les Noirs à adopter une stratégie intégrationniste vouée à l'échec⁴⁹. Malcolm pensait que ses commentaires étaient si polémiques que *Playboy* ne les publierait pas *in extenso*. Haley est cependant conforté dans sa démarche par la décision du magazine de publier l'intégralité de l'interview : « [Malcolm] fut décontenancé que *Playboy* n'ait retranché aucun de ses mots⁵⁰. »

Le même mois, après la publication de l'interview, Haley contacte Malcolm pour lui faire une nouvelle proposition, raconter sa vie dans un livre : « Ce fut une des rares fois où je l'ai vu hésiter » se rappelle-t-il. Malcolm demande un délai pour réfléchir à la proposition, mais deux jours plus tard, il lui téléphone pour accepter sa proposition de rédiger son autobiographie. Il met deux conditions : ses droits d'auteur seront intégralement reversés à la *Nation of Islam* ; Haley devra par ailleurs personnellement demander l'autorisation à Elijah Muhammad. Haley s'envole pour Phoenix afin de rencontrer Muhammad, sans savoir qu'une semaine auparavant, Malcolm a discuté avec Elijah des accusations d'adultère portées

contre lui. Muhammad comprend que le scandale le met dans une situation désavantageuse en regard de la sollicitation de Haley. Il interprète le projet de livre comme une preuve supplémentaire de la vanité de Malcolm, mais pense qu'il est probablement dans son intérêt, du moins temporairement, d'accéder à cette demande. « Allah approuve, réussit à dire Muhammad entre deux quintes de toux, Malcolm est l'un de mes ministres les plus remarquables. » Quelle que soit la sincérité de ces propos, Muhammad se trompe complètement sur les intentions de Malcolm. Préoccupé par les relations de plus en plus tendues avec son guide, ce dernier souhaite utiliser le livre comme une tactique de réconciliation en présentant sa vie comme un hommage au génie et à l'œuvre du Messager.

Peu de temps après le retour de Haley à New York et l'établissement d'un contrat d'édition de 20 000 dollars avec Doubleday, Malcolm lui soumet une déclaration manuscrite. « C'est la dédicace du livre », lui explique-t-il :

Je dédie ce livre à l'Honorable Elijah Muhammad qui m'a trouvé dans la crasse et le borbier de la civilisation la plus obscène que la Terre ait portée et qui m'en a sorti, me purifiant et me remettant sur pied pour faire de moi l'homme que je suis aujourd'hui⁵¹.

Aucun de ces mots, bien entendu, ne figurera dans la version définitive de *L'Autobiographie*, une disparition victime de la transformation spirituelle et politique de Malcolm à la fin de ses jours.

Le 27 mai 1963, le contrat d'édition est signé entre Malcolm X – « parfois appelé Malik Shabazz » –, Haley et un représentant de Doubleday. L'ouvrage est décrit comme un « essai sans titre » de 80 000 à 100 000 mots. L'à-valoir sur les droits d'auteurs est fixé à 20 000 dollars et doit être divisé en deux parts égales entre Haley et Malcolm. À la signature du contrat, chacun des deux hommes reçoit 2 500 dollars. Un second document envoyé par Haley à Malcolm rappelle les termes les plus importants du contrat et précise que le manuscrit comptera 224 pages. Haley y prend acte de la demande de Malcolm souhaitant que ses droits d'auteur soient versés directement à la Mosquée n° 2 de Chicago. La date de la remise du manuscrit est fixée à octobre 1963⁵². Une fois les contrats signés, la direction de Doubleday commence à estimer les profits qu'elle peut attendre de la publication de *L'Autobiographie* de Malcolm. Le 6 juin 1963, Doubleday estimait le prix de vente du livre à 3,95 dollars en édition de poche et à 4,95 dollars en grand format ; l'éditeur estimait pouvoir en vendre 15 000 exemplaires la première année et 20 000 au total⁵³.

Haley fixe les règles de leur collaboration. « Il est clair, déclare-t-il, que rien ne figurera dans le manuscrit, pas une phrase, pas un paragraphe, pas un chapitre ou quoi que ce soit d'autre sans votre entière approbation. Pour être plus précis, tout ce que vous voudrez voir figurer dans le manuscrit sera dans le manuscrit⁵⁴. » Malgré cette garantie, il faudra un mois à Malcolm pour se

détendre et pour parler franchement de sa vie personnelle. Les deux hommes, l'ancien garde-côte intégrationniste et le prêcheur séparatiste, ne forment pas un duo facile ; tout en comprenant ce qu'ils ont à gagner de leur collaboration, chacun est dubitatif sur les idées de l'autre. Du mois de juin au début du mois d'octobre, ils prennent l'habitude de se retrouver entre 21 heures et minuit dans l'appartement de Haley à Greenwich Village. Haley prend des notes détaillées, tandis que Malcolm, tout en parlant, griffonne ses propres notes sur du brouillon. Après le départ de Malcolm, Haley tente de déchiffrer les griffonnages. Au milieu de l'été, le projet a progressé, bien que les deux hommes demeurent sur la réserve. « Je l'écoutais attaquer durement d'autres écrivains nègres en les traitant d'oncles Tom », se plaindra Haley dans l'épilogue de *L'Autobiographie*. Quant à Malcolm, il continue à considérer que Haley personnifie la petite bourgeoisie attentiste qu'il aime ridiculiser⁵⁵.

Alors que le travail sur *L'Autobiographie* avance, Haley abreuve son agent, Paul Reynolds, et son éditeur chez Doubleday, de toutes sortes de demandes. Le 5 août, il informe l'assistant de Reynolds qu'il faut remplacer la mention « coauteur Alex Haley » par « conversation avec Alex Haley⁵⁶ ». Dans un courrier, il explique qu'il est « parfois stupéfait par l'habileté de démagogue [de Malcolm] » et qu'il souhaite marquer une nette distinction entre les perspectives politiques de Malcolm et les siennes : « Être coauteur avec Malcolm impliquerait, selon moi, que je partage ses vues, alors que mes idées sont une parfaite antithèse des siennes⁵⁷. » Un mois plus tard, après une séance de « dix-huit heures » de travail avec Malcolm, Haley demande à Reynolds une avance de 500 dollars pour prendre l'avion pour Chicago afin d'interviewer Elijah Muhammad⁵⁸. Malgré ses demandes répétées, le travail avance lentement. Le 22 septembre, Haley envoie les cinq premiers chapitres du livre à Reynolds. Optimiste, il pense pouvoir finir l'ouvrage pour la fin du mois d'octobre 1963⁵⁹. Mais vers la fin septembre, il rencontre des difficultés à écrire sur les premières phases de la vie de Malcolm et le presse de surmonter ses réserves de prédicateur ainsi que sa méfiance persistante. Il l'exhorte à « rendre plus captivante [sa] catharsis concernant Reginald » : « Je dois développer votre estime et votre respect pour [lui] lorsque vous étiez tous les deux à Harlem. » Il demande à Malcolm de lui accorder trois jours consécutifs pour travailler sur le livre, expliquant que les « séances de nuit étaient les plus productives⁶⁰ ».

Malcolm cherche également à présenter sous un jour positif les conceptions d'Elijah Muhammad sur les femmes noires, ce qui peut expliquer que le *New York Herald Tribune* ait publié, le 30 juin 1963, une chronique sur Betty Shabazz. Pour sa première interview donnée à la presse, Betty fait montre d'une impressionnante personnalité :

Elle nous en imposa en nous accueillant comme une reine reçoit un sujet. Elle portait des gants blancs et un voile assorti sur des cheveux lisses ramenés sur le front. Son tailleur de tweed gris, boutonné jusqu'au cou, descendait jusqu'au sol. Ses manières

étaient aussi soignées que sa robe, aussi séduisantes et attirantes que celles de son mari⁶¹.

Le reporter avait été averti que les femmes de la *Nation* évitaient la publicité et que leur rôle était avant tout de prendre soin de leur famille et d'« obéir aux principes moraux édictés pour elles par Elijah Muhammad ». Ethel Sharrieff, qui dirige la *Muslim Girls Training*, est un modèle pour les femmes, déclare Betty au reporter : « Chacune d'entre nous cherche, d'une façon ou d'une autre, à l'imiter. » Betty rechigne à révéler des éléments de sa vie comme, par exemple, son passage à l'hôpital de New York où elle avait travaillé comme infirmière. Elle admet ne pas « très bien connaître le Coran » et affirme qu'elle raconte l'« histoire du peuple noir » à ses enfants. Si Betty et Malcolm se présentent comme des fidèles loyaux de Muhammad, Malcolm ajoute qu'« Elijah nous enseigne que deux personnes ne peuvent rester ensemble si elles ne vont pas dans le même sens⁶² ».

L'idée d'organiser une marche sur Washington naît en décembre 1962 dans le bureau de Harlem de A. Philip Randolph avec la visite de Bayard Rustin. Les deux vieux amis entament une conversation au sujet du mouvement pour une marche des Noirs sur Washington en 1941, lequel avait poussé l'administration Roosevelt à promulguer un décret interdisant la discrimination à l'embauche dans l'industrie de la défense. Bien que cette mobilisation de masse n'ait, en fin de compte, pas débouché sur une marche, Rustin pense à une nouvelle marche, plus ambitieuse numériquement et qui culminerait sur deux journées d'initiatives publiques⁶³. Son projet de déclaration souligne l'accélération de « la déségrégation dans les champs de l'éducation, du logement et des services publics [et] de l'action gouvernementale au sens large [...] pour affronter le problème du chômage, notamment parmi les groupes minoritaires⁶⁴ ». D'entrée de jeu, Norman Hill, membre du CORE, est désigné comme directeur des opérations et à ce titre il sillonne le pays pour construire les soutiens sur le plan local. De son côté, le SNCC mandate John Lewis, son président, pour représenter l'organisation⁶⁵.

Dans le sillage de sa victoire pour la déségrégation à Birmingham, Martin Luther King est lui aussi favorable à une intensification de la pression sur l'administration Kennedy. Depuis plus d'un an, la SCLC et lui militent pour que la présidence rende la ségrégation illégale. Au début, King avait été partisan d'une tactique reposant sur des manifestations simultanées dans tout le pays, mais il se rallia ensuite à l'idée d'une marche sur Washington⁶⁶. La NAACP et la *National Urban League*, l'aile la plus conservatrice du mouvement de libération noire, sont pour le moins réservées. Roy Wilkins demande que Rustin soit démis de ses fonctions de coordinateur en raison de son homosexualité et de son casier judiciaire. Un compromis est trouvé quand Randolph accepte d'être le président de la marche, Rustin devenant vice-président et agissant essentiellement comme directeur général.

L'administration Kennedy est profondément mécontente parce qu'elle craint la venue de plusieurs centaines de milliers de manifestants sur le National Mall ne débouche sur des violences. Mais Rustin a recruté des centaines de policiers africains-américains qui sont déployés en civil entre d'un côté les marcheurs et, de l'autre, la police de Washington et les gardes du National Park Service, blancs pour la plupart. Au fur et à mesure que le projet avance, nombre des revendications les plus radicales de la mobilisation sont abandonnées pour obtenir le soutien du mouvement syndical et des groupes religieux libéraux blancs. La présence importante de Blancs est suffisante pour convaincre l'administration Kennedy d'apporter son soutien⁶⁷.

Bien que la *Nation of Islam* soit fermement opposée aux objectifs intégrationnistes de la marche, Malcolm ne peut que se sentir troublé par l'ampleur sans précédent de cette mobilisation. De plus, Rustin a installé son quartier général sur la 130^e Rue Ouest à Harlem⁶⁸. Tout au long de l'été, la presse noire discute de l'éventuel succès de la marche, tant sur le plan de la participation que sur sa capacité à changer les priorités de Washington. Malgré l'interdiction de la *Nation* de participer à de telles manifestations, la Mosquée n° 7 continue à s'engager dans des activités similaires. Le 29 juin, elle organise un important rassemblement au coin de Lenox Avenue et de la 115^e Rue Ouest. Le communiqué de presse de la *Nation* vise les « dirigeants oncles Tom » qui ne font pas grand-chose pour mettre fin « au trafic de drogue, à l'alcoolisme, au jeu, à la prostitution et aux autres formes de crime organisé [...] qui détruisent la fibre morale de la communauté noire ». Malgré ces attaques virulentes, Malcolm a invité Roy Wilkins de la NAACP, Whitney Young le directeur de la *National Urban League*, James Farmer du CORE, Martin Luther King et Adam Clayton Powell à prendre la parole au cours du rassemblement⁶⁹. Il semble que seul Powell ait répondu, indiquant qu'un autre engagement ne lui permettait pas d'être présent⁷⁰. L'initiative attire environ 2 000 personnes. L'attitude de la police ayant été vaguement agressive, des membres du *Fruit of Islam* ont été déployés sur les toits pour surveiller autant les manifestants que les policiers⁷¹.

Le 13 juillet, la Mosquée n° 7 organise un grand banquet pour célébrer la venue du plus jeune fils d'Elijah Muhammad, Akbar Muhammad, et de sa femme Harriet. Le couple vient de passer deux années au Caire où Akbar, âgé de vingt-cinq ans, a étudié la jurisprudence islamique. Malcolm est enchanté. Après Wallace, Akbar est devenu l'un des premiers alliés de Malcolm au sein de la famille de Muhammad. Pour le plus jeune des enfants du Messager, ce voyage au Moyen-Orient avait produit ce que son incarcération avait produit chez Wallace : il revenait au pays fondamentalement et complètement désabusé à l'égard de l'islam bien particulier de son père. Deux jours après son arrivée à New York, la *Nation* organise un autre rassemblement public qui attire une foule de 4 000 personnes. Akbar doit y prendre la parole et son allocution avait été annoncée comme « un rapport spécial sur l'Afrique pour le peuple de Harlem ». Mais une fois à la tribune, Akbar appelle à un « large

front uni des Africains-Américains⁷² » :

Nous devons parvenir à l'unité des Noirs [...]. Le moment est venu pour nous tous, le CORE, la NAACP, le Dr Martin Luther King, le SNCC et les *Black Muslims*, de nous asseoir à la même table [...]. Nous devons arrêter de traiter le Dr King de tous les noms et il doit cesser de parler quand l'ennemi peut l'entendre.

Pour Akbar, la distinction entre le séparatisme noir, symbolisé par son père, et la déségrégation raciale est une question secondaire devant la nécessité de créer des coalitions. Si une telle unité pouvait être construite, les dirigeants des États africains indépendants seraient « prêts à nous aider à arracher notre liberté⁷³ », déclare-t-il. Il fait ensuite un commentaire qui frappe les esprits, y compris sans doute celui de Malcolm : « Je ne hais aucun homme en raison de la couleur de sa peau, je regarde son cœur, j'observe ses actes et je tire mes conclusions sur la base de ce qu'il fait, plutôt que sur son apparence. »

Louis Lomax, qui assiste au rassemblement, se souvient que Malcolm avait défendu une approche similaire plusieurs années auparavant, mais qu'il avait continué à dénigrer King et les dirigeants du mouvement pour les droits civiques. La déclaration d'Akbar Muhammad augure d'un possible schisme. Lui, le fils du Messenger, celui qui s'était totalement immergé dans l'islam orthodoxe, apportait une nette réfutation des fondements mêmes de la théologie de la *Nation*. La position d'Akbar, explique Louis Lomax, « reflétait l'engagement des Arabes pour l'unité noire dans le monde entier. [...] Malcolm X était plus proche d'Elijah Muhammad que son propre fils quant à ce que les Africains-Américains devaient faire ». Le surgissement d'Akbar signifiait que « les *Black Muslims* allaient être plus “musulmans” et plus “politiques” qu'ils l'avaient été jusqu'alors⁷⁴ ».

Alors que le discours d'Akbar conteste l'orthodoxie de la *Nation of Islam* beaucoup plus directement que Malcolm n'a jamais osé le faire, ce dernier est conscient que le rythme de l'islamisation du mouvement doit être accéléré. Devant les musulmans orthodoxes, qui s'opposent à l'exclusivité raciale de la secte, Malcolm a sans cesse été obligé de défendre publiquement la légitimité religieuse de la *Nation*. Le 15 juillet, un article du *Chicago Defender* souligne que la puissante Ligue musulmane « s'oppose catégoriquement aux prêches anti-blancs, anti-chrétiens, anti-juifs et anti-intégration des *Black Muslims* d'Amérique ». L'article mentionne également les griefs de la *Jami'at al-Islam Humanitarian Foundation* des États-Unis, dont le directeur, Ahmad Kamal, qualifiait les conceptions d'Elijah Muhammad comme « antimusulmanes ». Le Messenger lui répondit personnellement et énergiquement :

Je ne suis l'envoyé ni de Jeddah ni de La Mecque ! Je suis l'envoyé d'Allah et non pas du secrétaire général de la Ligue musulmane. Aucun musulman d'Arabie n'a l'autorité de m'interdire de délivrer le message dont je suis le porteur⁷⁵.

Alors que l'été avance, Malcolm s'engage plus fermement dans les manifestations pour les droits civiques. Le 22 juillet, devant le chantier de construction d'un hôpital à Brooklyn, il participe à un rassemblement de plus de 1 000 travailleurs protestant contre la discrimination raciale pratiquée par l'industrie du bâtiment. À 7 heures du matin, des centaines de manifestants bloquent les engins de construction ; la manifestation se poursuit pendant neuf heures, et bien que les manifestants se soient astreints à une tactique non violente, 300 d'entre eux sont emmenés de force par la police. Malcolm se tient prudemment de l'autre côté de la rue, mais il serre des mains et exprime son soutien aux participants. Quand des journalistes lui demandent pourquoi il ne s'engage pas directement, il élude la question : « Cela ne serait pas juste. Vous verriez ici une situation différente. Nous ne laisserions jamais ces policiers nous jeter dans ces paniers à salade⁷⁶. »

Il est rejoint au cours d'une seconde manifestation par le dramaturge et acteur Ossie Davis qui bloque brièvement l'accès à un des engins de construction. Malcolm a apporté un appareil photo 35 mm et prend des clichés. « Sans légende, vous penseriez que ces images ont été prises dans le Mississippi ou en Allemagne nazie, indique-t-il au reporter du *New York Times*, mais la seule différence entre la Gestapo et la police de New York, c'est que nous sommes en 1963⁷⁷. » Cinq jours plus tard, il participe à un rassemblement de 300 personnes à Brooklyn⁷⁸. S'adressant aux manifestants, Malcolm souligne le besoin d'« unité » et explique qu'il n'y a pas de « différences réelles » entre les divers groupes du mouvement pour les droits civiques⁷⁹.

Alors que la marche sur Washington, prévue le 28 août, approchait, l'engagement croissant de Malcolm dans les piquets et les protestations révélait un autre point faible dans l'idéologie de la *Nation*. Les dirigeants les plus en vue du mouvement pour les droits civiques, comme Rustin et Farmer, critiquaient depuis des années le manque de conception politique de la *Nation* et celle-là, désormais, risquait aussi de révéler son incapacité à déployer sa rhétorique militante au moment où les activistes noirs se trouvaient de plus en plus confrontés aux matraques et aux lances à incendie. Malcolm avait toujours prévenu ses interlocuteurs de ne pas sous-estimer les *Muslims*, en expliquant invariablement à qui voulait l'entendre que bien qu'ils étaient prêts à coopérer avec la police, si l'un d'entre eux était agressé ou attaqué, la riposte serait conséquente. À la fin du mois de juillet, au cours d'une réunion du *Fruit of Islam*, Malcolm abordait le problème de la brutalité policière. « Quand la *Nation* manifeste, elle le fait de différentes façons », commence-t-il à dire, avant d'expliquer aux membres du *Fruit* que bien qu'il ne l'affirme pas publiquement, il croit en la violence pour défendre ses droits. Il était prêt, ajoute-t-il, à « utiliser ses dents » s'il doit se protéger⁸⁰. Pourtant, malgré son discours sur sa volonté d'utiliser la violence, les seuls coups que la *Nation* avait infligés au cours des cinq dernières années avaient été dirigés contre ses propres membres au comportement déviant. Cette contradiction le troublait de

plus en plus⁸¹.

Malcolm remarque qu'il bénéficie d'une notoriété de plus en plus importante. Ses apparitions dans les médias et ses activités publiques à Washington ont même attiré l'attention du président Kennedy qui, faisant référence au début du mois de juin à la controverse sur l'avion de combat TFX, plaisante : « Nous avons eu six mois intéressants [...] avec le TFX, et maintenant nous allons avoir son frère Malcolm pour les six qui viennent⁸². »

Muhammad continue à surveiller ces déclarations publiques par l'intermédiaire de son lieutenant préféré. Après le discours d'Akbar, qui a été largement relayé par la presse, il lui est désormais difficile d'obliger Malcolm à demeurer hors des débats politiques. Muhammad est toutefois inquiet des fréquentes critiques de Malcolm contre Kennedy dont l'administration, malgré sa lenteur réformatrice en matière de droits civiques, reste populaire parmi les Noirs. Dans une lettre datée du 1^{er} août, Muhammad conseille à Malcolm d'« être prudent lorsqu'[il] mentionne Kennedy, que ce soit oralement ou par écrit, et d'utiliser plutôt les termes États-Unis ou gouvernement américain⁸³ ».

Alors que la mobilisation pour la marche sur Washington prend de l'ampleur, Malcolm décide d'intensifier la campagne pour faire connaître la Mosquée de Harlem. Le 10 août, devant 800 personnes, il explique que la *Nation* ne participera pas à la marche, mais qu'Elijah Muhammad avait prévu d'être présent à Washington à ce moment-là pour s'assurer qu'il « n'y aurait ni coups fourrés, ni arnaques, ni trahisons ». Malcolm utilise également, pour la première fois, un argument contre la marche, en suggérant qu'elle est contrôlée par l'administration Kennedy. Il s'agit là du coup le plus violent porté par Malcolm contre Kennedy et King. En prenant pour cible le sommet de la structure du pouvoir et en adoptant un ton populiste, il espère ouvrir une brèche entre la direction du mouvement pour les droits civiques et les Noirs afin de conduire ceux-ci vers les positions de la *Nation*. Il décrit la marche comme un nouvel exemple de mouvement de masse récupéré par l'*establishment*, qui a, bien entendu, son propre ordre du jour égoïste : « Quand l'homme blanc a compris qu'il ne pouvait pas arrêter [la marche], il s'y est joint », explique-t-il à ses auditeurs⁸⁴. Quatre jours plus tard, Raymond Sharrieff prend la parole devant la Mosquée n° 7 pour dissuader les fidèles d'y participer : « Quelques-uns de ceux qu'on appelle Noirs ont foi en Martin King, et cela ne pose pas de problème », déclare-t-il avec diplomatie. Si Elijah Muhammad et King doivent être « mis à l'épreuve en tant que dirigeants », en fin de compte ce sera Muhammad qui apparaîtra comme « le meilleur parce que son œuvre est plus grande ». Puis, il lance un avertissement : « Aujourd'hui, dans l'islam, la croyance musulmane est soumise à une épreuve. Vous devez faire votre choix avec sagesse⁸⁵. »

Le 18 août, Malcolm est à Washington pour prononcer un discours dans une réunion locale de la *Nation*⁸⁶. Il décrit la situation comme « la plus grave crise depuis la Guerre civile », l'immense majorité des Noirs ayant « perdu

toute confiance dans les fausses promesses des politiciens blancs hypocrites ». Cependant, son animosité est d'abord tournée contre « les libéraux blancs qui n'ont fait tout ce foin à propos du Sud que pour nous aveugler sur ce qui se passe ici dans le Nord ». Les racines du racisme américain sont à rechercher dans l'histoire même de la nation, la majorité des « pères fondateurs » ayant signé la Déclaration d'indépendance possédaient en effet des esclaves. :

La guerre d'Indépendance et la Guerre civile ont été deux guerres menées sur le sol américain, prétendument pour la liberté et pour la démocratie, mais si ces deux guerres ont véritablement été des guerres pour la liberté et pour la dignité humaine de *tous* les hommes, pourquoi 20 millions d'entre nous sont-ils toujours captifs et asservis ?

Malcolm a fait une correction à la main sur le texte de ce discours, ajoutant une attaque directe contre l'administration Kennedy malgré le conseil de Muhammad. Biffant les mots « gouvernement américain », il marque « l'administration catholique actuelle⁸⁷ ». Il anticipe ainsi avec justesse le revirement des Blancs au sujet des politiques d'*affirmative action* et d'égalité des chances, revirement qui verra en l'espace de quelques années des millions de démocrates du Sud et de travailleurs blancs venir grossir les rangs du Parti républicain⁸⁸. Il ne pouvait cependant pas imaginer que serait adoptée en un an, qui plus est sous la conduite d'un démocrate du Sud, une législation des droits civiques qui allait faire date.

Le 23 août, Malcolm répond aux questions des auditeurs de la radio WNOR à Norfolk en Virginie. Il explique que l'arrivée de Wallace D. Fard dans les années 1930 a signifié autant la réalisation des prophéties juives que la réponse aux attentes musulmanes. Il décrit Fard comme « le fils de l'Homme », lui prêtant un statut divin, ce que Fard lui-même n'avait jamais revendiqué, à tout le moins publiquement⁸⁹. La veille, il avait expliqué les bases de l'étrange cosmologie de la *Nation* et avait conclu avec l'histoire de Yacub et des diables blancs⁹⁰. Si cela peut sembler incongru lorsque l'on considère le reste de sa rhétorique, c'est que Malcolm est encore à ce moment-là profondément attaché aux fondements de la vision du monde d'Elijah Muhammad ou qu'il utilise ce subterfuge en public pour faire illusion. Politiquement, il est plus clair : « Les *Muslims* qui suivent l'Honorable Elijah Muhammad n'ont rien à faire avec la marche », insiste-t-il⁹¹. Les Noirs ne pourront tirer aucun bénéfice en « défilant devant la statue d'un mort – le monument d'un président mort – qui est supposé avoir proclamé l'Émancipation, il y a une centaine d'années⁹². »

Il ne faut que quelques jours pour que cette appréciation négative soit publiée dans la presse nationale. Entre-temps, des milliers de personnes ont commencé à déferler sur Washington : les prétendus « oncles Tom » comme Rustin, Randolph et King ont mobilisé 250 000 personnes, bien au-delà de ce que peut toucher la *Nation*. Partout dans le pays, des dizaines de milliers de

travailleurs noirs participent à des manifestations plus modestes. Malcolm est sans doute partagé en constatant l'énorme attractivité de la marche. La participation massive lui donne la température de la communauté noire du pays et la mobilisation massive lui indique que les acquis obtenus par King et par les autres dirigeants du mouvement pour les droits civiques à Birmingham et à Montgomery ont un effet mobilisateur. Il lui est difficile de nier l'efficacité de King et des autres dirigeants du mouvement à mobiliser massivement les Noirs. Mais il continue de penser qu'il est nécessaire pour la *Nation* de discréditer la marche, parce qu'elle ne peut avoir, selon lui, aucun effet réel sur la vie des Noirs américains. Selon Larry 4X Prescott, quelques jours avant la marche, Malcolm rencontre les membres de la Mosquée n° 7 pour leur rappeler qu'Elijah Muhammad interdit toute participation. Il informe cependant Larry et quelques autres que lui-même participera à la marche avec la permission du Messenger. La nuit précédant la marche, des centaines de bus stationnent aux points de départ de la manifestation dans toute la ville de New York. Les militants de la *Nation* parcourent la ville et distribuent des exemplaires de *Muhammad Speaks* dans la quasi-totalité des points de rendez-vous. Malcolm « nous a fait savoir, explique Larry, que c'était un moment d'histoire et que nous devions en être⁹³ ».

Malcolm continue cependant à tenir un discours complètement différent en public. La veille de la marche, il ridiculise ainsi le mouvement en évoquant, devant des membres de la *Nation*, la « farce de Washington » et émet des doutes sur son efficacité ainsi que sur sa représentativité auprès des Noirs. Il soutient que la mobilisation « a effectivement commencé comme une expression spontanée de la colère des masses noires insatisfaites ». Cela s'est produit, admet-il, parce que les Noirs sont largement hostiles à la ségrégation raciale. Malcolm explique que l'intention première des groupes noirs est de paralyser le Capitole avec des *sit-in* et d'autres actes de protestation civique. Inévitablement, dit-il, les Blancs au pouvoir veulent peser sur les événements. Wilkins, Randolph, King et les autres prétendus dirigeants du mouvement pour les droits civiques ont alors reçu l'ordre d'annuler la marche. Ils ont informé l'administration Kennedy qu'ils n'étaient pas responsables de la mobilisation dont les masses noires avaient pris le contrôle. Malcolm défend l'idée que l'administration Kennedy a décidé de « récupérer » la manifestation. Non seulement le président soutient publiquement les objectifs de la marche, mais il encourage les Noirs à y participer. Les dirigeants du mouvement pour les droits civiques sont si lâches et si dénués d'idées qu'ils ont été dupés par les Blancs au pouvoir : telle est la thèse de Malcolm⁹⁴.

Cette lecture des événements reposait sur une grossière distorsion de la réalité, mais elle contenait suffisamment de vérité pour toucher les militants noirs mécontents et désireux de voir dans la marche le début d'un large mouvement de désobéissance. Malgré les appels de Malcolm à l'unité et en dépit de ce que signifie la marche en termes d'irruption d'un soutien de masse, le mouvement de libération noire continue en effet à être écartelé entre

diverses directions. Nombreux sont ceux qui, à gauche, notamment au sein du SNCC, partagent le point de vue de Malcolm sur l'inefficacité de la marche, considèrent l'initiative comme l'émanation de la stratégie excessivement prudente des dirigeants noirs de la classe moyenne et pensent que des actions plus énergiques sont nécessaires pour obtenir de réelles avancées. Ces désaccords agitent les coulisses de la marche. Ainsi, John Lewis du SNCC, qui a prévu de prononcer un discours dans lequel il explique que la marche est à la fois trop peu importante et trop tardive, doit céder aux pressions des dirigeants les plus conservateurs qui exigent de couper les passages les plus incendiaires. Malcolm, qui ne s'embarrasse pas de considérations diplomatiques, n'hésite pas à soulever de telles questions.

Au cours de la nuit précédant la marche, Peter Goldman rencontre Louis Lomax dans le vestibule d'un hôtel de Washington. Goldman se souvient que Lomax le conduisit dans une grande suite où se pressait une cinquantaine d'Africains-Américains de la classe moyenne :

Là [au centre], il y avait Malcolm. Jusqu'au moment où je l'ai vu, je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle Lomax m'avait conduit ici. Sa posture, sa posture publique vis-à-vis de la marche, était qu'il ne s'agissait que d'un pique-nique, un cirque, une initiative dénuée de sens. [...] Sa posture exprimait tout cela, mais de manière bien plus subtile. Il ne s'adressait pas directement à eux. Cela ressemblait à une soirée, une sorte de cocktail. Il y avait effectivement beaucoup de bourbon qui coulait dans les verres, y compris dans le mien [...]. Il y a toujours dans ce type de soirées un centre d'attention, et c'était lui. [...] Il savait que cela se passait dans la capitale [...], l'épicentre de l'Amérique noire ce jour-là⁹⁵.

Où qu'il aille, souvent suivi par un essaim de journalistes, Malcolm est en effet au centre de toutes les attentions. L'avocat Floyd McKissick, qui en 1965 allait devenir le dirigeant du CORE, le rencontre à l'hôtel Hilton de Washington. Les deux hommes se donnent l'accolade et commencent à discuter. Préoccupés à l'idée que l'association avec Malcolm puisse nuire à leur image, des membres de la direction du CORE se précipitent pour éloigner McKissick⁹⁶. Cette nuit-là et le lendemain, Rustin rencontre Malcolm au moins à trois reprises. La première fois, alors qu'il vient de quitter une réunion stratégique avec les principaux intervenants de la marche, il aperçoit Malcolm qui discute avec des journalistes. Il connaît suffisamment bien son vieil interlocuteur pour savoir comment utiliser l'humour pour l'amadouer au lieu de s'en offusquer : « Malcolm sois prudent, l'avertit-il, demain il va y avoir un demi-million de personnes ici et tu ne voudrais pas avoir à *leur* dire que ce n'est rien d'autre qu'un pique-nique. » Malcolm rétorque : « Ce que je leur dis est une chose, ce que je dis à la presse en est une autre. » Un peu plus tard, alors que Malcolm est avec un groupe de marcheurs, Rustin qui passe à proximité lui lance : « Pourquoi ne leur dis-tu pas que c'est juste un pique-

nique ? » Cette fois, Malcolm se contente de sourire. Le lendemain, après la fin de la manifestation, Rustin le croise à nouveau et Malcolm s'explique sérieusement : « Tu sais, le rêve de King est en train de devenir un cauchemar avant même qu'il soit fini. » « Tu as probablement raison », rétorque Rustin⁹⁷.

De nos jours, le souvenir de la marche sur Washington est associé au discours de King « I have a dream », qui s'inspirait fortement des discours qu'il avait prononcés en avril à Birmingham et deux mois plus tôt à Détroit. La vision démocratique qu'il dépeignait – « qu'un jour sur les collines rousses de Georgie les fils d'anciens esclaves et ceux d'anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité » – évoquait la possibilité de transformer la culture politique nationale et de la rendre totalement intégratrice pour la première fois de son histoire⁹⁸. Le discours de King était bien plus qu'une prouesse rhétorique : c'était un défi lancé à l'Amérique blanche pour qu'elle rompe avec son passé raciste et qu'elle choisisse un avenir multiracial. On sait peu que les passages les plus marquants du discours de King étaient complètement improvisés. Cependant, aussi central qu'ait été le rôle de King, ce que Rustin fit à la suite de son discours fut tout aussi important. À la tribune, il énuméra les objectifs de la marche, parmi lesquels figuraient le vote de la loi Kennedy sur les droits civiques, une initiative fédérale contre le chômage, la déségrégation des écoles et l'augmentation à 2 dollars du salaire horaire fédéral minimum. Chacune de ces revendications fut saluée par la foule⁹⁹.

Malcolm observe tout cela à distance. Roger Wilkins, le neveu de Roy Wilkins repère sous un arbre le profil facilement reconnaissable de Malcolm¹⁰⁰. Il est probable que plusieurs centaines de membres de la *Nation* aient participé à la marche, au mépris des règles édictées par Muhammad et la direction nationale. Parmi eux figure Herbert Muhammad, qui a utilisé ses relations avec *Muhammad Speaks* pour être admis comme « photographe officiel » à la tribune des orateurs. De retour à New York, Malcolm a certainement compris qu'il devait présenter un programme d'action qui placerait la *Nation of Islam* au côté de la contestation noire.

De leur côté, les dirigeants nationaux du mouvement sont persuadés que les infidélités d'Elijah sont suffisamment tenues secrètes pour rendre possible l'organisation d'un discours important du Messenger. Le 29 septembre à Philadelphie, Muhammad exprime son opposition absolue à l'esprit de la marche qui un mois après continue à alimenter les discussions. Pour lui, c'est « une perte de temps pour les dirigeants noirs que d'aller à Washington réclamer justice ». Les Américains blancs sont des « vipères par nature » et « ont été créés dans le but d'assassiner le peuple noir ». Les Noirs doivent choisir la séparation raciale complète, « sous peine de mort¹⁰¹ ». Le rassemblement de Philadelphie de 1963 est également significatif parce qu'il est la dernière apparition publique commune de Muhammad et de Malcolm. Si, entre 1961 à 1963, Malcolm se présentait aux médias comme le représentant national de Muhammad, ce dernier annonce lors du

rassemblement de Philadelphie que Malcolm a été nommé ministre national. Cette nomination, qui a certainement suscité l'opposition du premier cercle des proches et de la famille de Muhammad, place Malcolm au-dessus de tous les autres ministres. « Il est le plus fidèle et le plus travailleur de tous, précise Muhammad, il me suivra jusqu'à sa mort¹⁰². »

Durant l'automne, Malcolm continue à rencontrer Alex Haley pour leurs séances de travail, qu'il a pu considérer comme une sorte de thérapie. Dans l'appartement de l'écrivain, alors qu'il lui raconte son histoire, Malcolm se détend un peu. Un côté plus souple, plus décontracté, de sa personnalité émerge peu à peu. Haley se souvient du ton enjoué de Malcolm racontant ses exploits à Harlem :

C'était incroyable, le redoutable démagogue noir chantait en scat et claquait des doigts, « re-bop-de-bop-blap-blam », puis empoignant une conduite de chauffage d'une main (telle une partenaire) il se mettait avec jubilation à danser le *lindy-hop*¹⁰³.

À la fin du mois de septembre, Haley écrit à Malcolm en termes élogieux : « Je n'ai jamais entendu, quand on prend compte toute son ampleur, le récit d'une vie plus extraordinaire. » Il lui promet qu'il « [mettra] en œuvre toutes ses qualifications professionnelles pour rendre justice à tout le matériel » qu'il lui a confié. Il lui demande de l'aide pour « remplir les trous » et une fois de plus prend pour exemple ses rapports compliqués avec Reginald. Pour évoquer la rupture avec l'emprise de son frère, explique Haley, « je dois parler de votre respect et de votre estime pour Reginald quand autrefois vous étiez tous les deux à Harlem, et jusqu'à présent, je ne sais rien de lui à cette époque ». Haley termine sa lettre en demandant à Malcolm qu'il lui consacre le plus de temps possible : « J'en ai sérieusement besoin. La justice que rendra ce livre aux *Muslims* le requiert¹⁰⁴. »

Alors qu'arrive le mois d'octobre, Reynolds et Doubleday commencent à s'inquiéter de la lenteur de Haley à rédiger *L'Autobiographie*. Le 1^{er} octobre, Wolcott (Tony) Gibbs Jr., qui est assistant éditeur chez Doubleday, suggère que Haley fixe une « date de remise de manuscrit plus réaliste » et lui rappelle qu'il est essentiel que *L'Autobiographie* « soit publiée avant que la campagne présidentielle de 1964 ne tourne à plein régime¹⁰⁵ ». Sollicité par les éditeurs et profitant de la disponibilité de Malcolm, Haley produit rapidement une série d'ébauches de chapitres. Le 11 octobre, Haley envoie le chapitre 9, « The Negro » et promet d'autres chapitres. Ces feuillets, dit-il à Gibbs, « présenteront le style de Malcolm, le démagogue, parfois redoutable, parfois presque doux, parfois épuisant [...] sans intrusion flagrante de l'écrivain interlocuteur¹⁰⁶. »

La comparaison entre la version définitive de *L'Autobiographie*, publiée fin 1965, avec celle de 1963, révèle des similitudes, mais aussi de fortes différences. On retrouve les chapitres « Nightmare » [Cauchemar], « Mascot » [Mascotte], « Homeboy » [L'enfant du pays], « Detroit Red », « Caught »

[Pris], « Satan », « Saved » [Sauvé], « Savior » [Sauveur] et « Minister Malcolm X » [Ministre Malcolm X] aussi bien dans le manuscrit de 1963 que dans l'édition de 1965. Cependant, quelques chapitres ont été ajoutés dans l'édition parue en 1965 : « Laura », « Harlémite », « Hustler » [Trafiquant], « Trapped » [Pris au piège] et « Black Muslims ». Ils forment le cœur de l'ouvrage. L'objectif de Malcolm était de présenter au lecteur le pouvoir de transformation de l'apôtre Elijah Muhammad, qui l'avait arraché à une vie criminelle et à la drogue pour qu'il mène une existence sobre et engagée. Au cours de ses longues conversations avec Haley, Malcolm avait délibérément exagéré ses exploits de gangster – le nombre des cambriolages qu'il avait commis, la quantité de marijuana qu'il vendait aux musiciens et ainsi de suite – pour illustrer combien il était devenu dépravé. Malcolm avait raconté à Haley des histoires proches de la vérité, mais il se présentait souvent comme étant beaucoup plus ignorant et attardé qu'il ne l'était en réalité. Malcolm s'était assigné comme principal objectif de se montrer sous le jour le plus mauvais possible pour montrer le pouvoir du message de Muhammad à changer la vie des gens. Il espérait également que son récit constituerait un témoignage de sa dévotion et de son adoration sans limites pour le Messager. Et qu'ainsi il mettrait un terme aux critiques incessantes de la famille de Muhammad.

Dans la version de 1963, Haley avait prévu un chapitre, « Le porte-parole du Messager », qu'il décrivait comme « l'homme qui aujourd'hui [...] parle à la Harvard Law School¹⁰⁷ ». Ce texte devait être suivi par trois essais esquissant les conceptions religieuses et la philosophie sociale de Malcolm. D'une certaine façon, ces trois textes constituaient la réponse de Malcolm au succès phénoménal de la marche sur Washington. Par rapport à la loi sur les droits civiques qui se discutait au Sénat, Malcolm devait non seulement défendre le séparatisme noir, mais il devait aussi ébaucher une stratégie pour la résistance africaine-américaine qui soit aussi dynamique que les *Freedom Rides* et les *sit-in*. À partir du travail commun avec Randolph à Harlem, Malcolm défendait la perspective d'un front uni noir rassemblant quasiment tous les Noirs autour d'un programme reposant sur la recherche de la dignité, le développement économique et le contrôle du groupe sur sa destinée. Il pensait que la *Nation* pouvait jouer un rôle d'avant-garde dans la construction d'une telle coalition, en travaillant avec les élus noirs, les entrepreneurs, les dirigeants ouvriers, les intellectuels, etc. Malcolm s'appuyait sur son expérience avec la Mosquée n° 7 de Harlem qui avait organisé des manifestations de masse dans les rues et défendu une solution de rechange aux manifestations pacifiques et non violentes de King.

À la fin du mois d'octobre, *L'Autobiographie* prend forme et le 27, Haley informe Gibbs que la longueur du livre a dû être révisé à la hausse, à environ 120 000 mots. Le manuscrit comporte dix chapitres, trois contributions et une postface. Les dix premiers chapitres sont conçus pour relater « l'ampleur et l'engrenage du drame de la vie de [Malcolm] ». Quant aux contributions

finales – « The Negro » [Le Noir], « The End of Christianity » [La fin du christianisme] et « Twenty Million Black Muslims » [Vingt millions de musulmans noirs] –, elles sont conçues pour récapituler les conceptions religieuses et politiques de Malcolm. Haley a l'intention d'écrire une postface du point de vue d'un « Noir chrétien » décrivant « le démagogue [tel qu'il le voit] ». Haley veut expliquer ce qu'il perçoit fondamentalement « dans sa vie et ce qu'il signifie et représente pour les Noirs, pour les Blancs, pour l'Amérique¹⁰⁸ ». Haley informe également Gibbs que Malcolm lui a donné 30 à 40 photographies pour le livre, dont une où le jeune Malcolm est à côté de la chanteuse Billie Holiday¹⁰⁹.

Environ trois semaines plus tard, Haley écrit à son agent, à ses éditeurs et à Malcolm. Il révèle à Kenneth McCormick, à Gibbs et à Reynolds, à quel point le processus d'écriture de *L'Autobiographie* l'a changé : « Quand la matière commence à vous diriger et que c'est elle qui vous emmène vers ce qui doit être fait¹¹⁰. » Le même jour, dans une lettre adressée au seul Malcolm, Haley explique :

[Je] fais attention, très attention, à développer les nuances comme elles se déploient, à chaque étape, parce que prise dans son intégralité, votre vie est si incroyable qu'aucune étape, notamment celle de votre jeunesse, ne doit laisser au lecteur des trous qui pourraient grever la crédibilité et la vraisemblance de cet authentiquement fantastique « Detroit Red » et de votre magnifique et électrisante conversion¹¹¹.

Tandis que Haley travaille à achever le manuscrit, Malcolm fait ce qui sera sa dernière tournée sur la côte ouest en tant que dirigeant de la *Nation*. Il commence ce voyage par une conférence de presse à San Francisco le 10 octobre, laquelle est suivie le lendemain par une rencontre-débat à l'Université de Berkeley¹¹². Son discours, qui dure moins de trente minutes, est émaillé d'une vingtaine de références à l'« Honorable Elijah Muhammad¹¹³ ». Toutefois, par bien des aspects, la tonalité de son intervention est profondément séculière et politique. « Il n'est pas dans mes intentions de discuter du groupe religieux musulman aujourd'hui ni de la religion musulmane », explique-t-il. La nature de la crise à laquelle est confrontée l'Amérique réside dans « le développement de l'hostilité raciale et de la haine raciale directe. Nous voyons que les masses noires ont perdu toute confiance dans les fausses promesses de politiciens blancs hypocrites ». La discrimination dont les Noirs font l'objet dans le Nord libéral « est même plus cruelle et plus violente » que le racisme sudiste. De façon encore plus tranchante qu'auparavant, Malcolm stigmatise l'élite noire opposée aux intérêts des masses noires en lutte : « La bourgeoisie noire, riche et éduquée, ces Noirs arrogants qui réussissent à s'échapper, mais qui jamais ne reviennent pour aider le reste de notre peuple piégé dans les taudis. »

La solution n'est pas « la déségrégation symbolique ». Lorsque les Noirs

tendent de déségréguer le logement, les Blancs fuient ces zones résidentielles : « Après la décision de la Cour suprême en 1954, explique Malcolm, la même chose s'est produite lorsque notre peuple a tenté de déségréguer les écoles. Tous les écoliers blancs ont disparu en banlieue. » Aujourd'hui, les dirigeants noirs « demandent l'établissement de quotas, un pourcentage des emplois occupés par les Blancs ». Une telle revendication sera la cause « de violences et d'effusions de sang¹¹⁴ ». Nous avons là un nouvel exemple du fait que l'anticipation de l'avenir a pu amener Malcolm à tirer des conclusions erronées : à peine six années plus tard, le président républicain Richard M. Nixon, malgré l'opposition vigoureuse de millions de Blancs, met en œuvre l'*affirmative action* et des programmes tels que les aides économiques réservées aux minorités ; des réformes mises en œuvre sans « la violence et les effusions de sang » annoncées par Malcolm.

Interrogé sur la discrimination à Cuba, durant les questions-réponses qui suivent sa courte allocution, Malcolm observe que « Castro a réalisé de grandes choses et apporté sa contribution » à la construction d'une plus grande égalité pour les Noirs. Mais de manière générale, les Cubains « ne font pas référence à eux-mêmes comme un peuple blanc ou noir », mais seulement à un peuple. La même chose est vraie pour les musulmans noirs : « Lorsque vous devenez un *Muslim*, vous ne regardez pas un homme comme étant noir, brun, rouge ou blanc. Vous le considérez comme un homme¹¹⁵. »

Cette interprétation était en complète contradiction avec la théologie de la *Nation*. De même, lorsqu'on lui demande plus tard d'explicitier les raisons pour lesquelles « un Noir ne peut pas infiltrer la machine politique et utiliser le pouvoir politique à ses propres fins », Malcolm répond une nouvelle fois en s'opposant aux conceptions de la *Nation* : « S'il étudie les sciences politiques, il le pourra probablement. » Il ajoute que quelques Africains-Américains élus représentent effectivement les masses noires et qu'« Adam Powell en est un des meilleurs exemples¹¹⁶ ».

Pendant, une semaine, Malcolm sillonne la Californie. À l'Embassy Auditorium de Los Angeles, 2 000 personnes sont réunies pour l'écouter discourir avec véhémence sur la « farce de Washington ». Il accuse la manifestation d'être « manipulée par des Blancs libéraux pour endiguer la véritable révolution, la révolution noire ». Le 18 octobre, il est de retour à New York, où il donne une conférence à la Mosquée n° 7 sur « la situation des Noirs de la côte Ouest¹¹⁷ ». À la mi-octobre, Lonnie X Cross, ancien condisciple de James 67X à l'Université Lincoln, est nommé prédicateur de la Mosquée n° 4 de Washington, ce qui permet à Malcolm de quitter ses responsabilités dans cette ville. Lonnie, qui n'a rejoint la *Nation* que dix-huit mois auparavant, a démissionné en septembre de son poste de président du département de mathématiques de l'Université d'Atlanta pour consacrer « tout son temps à la vérité de M. Elijah Muhammad¹¹⁸ ».

Le 29 octobre, Malcolm se rend à Hartford, dans le Connecticut, à l'invitation d'un groupe d'étudiants de l'Université. L'intérêt qu'il suscite est

tel que la conférence, initialement prévue dans un auditorium de 200 places, est déplacée dans une arène en plein air pouvant accueillir 700 personnes. Giflé par le vent froid qui souffle sur la tribune, Malcolm commence par dire au public : « Certaines choses que je vais vous dire vont peut-être vous réchauffer. » Son discours est pour l'essentiel une reprise de la conférence de Berkeley. Le 5 novembre, il est à Philadelphie pour prendre la parole devant les membres de la Mosquée locale¹¹⁹. Quatre jours plus tard, il engage un dialogue public avec James Baldwin¹²⁰. Il ne se passe pas une semaine sans que Malcolm n'apparaisse en public au moins trois fois, et souvent plus.

Le succès de la marche de Washington a fait apparaître de profondes divergences au sein du mouvement de libération noire. L'annulation du discours controversé de John Lewis a mis en évidence les questions importantes sur lesquelles s'affrontaient les militants noirs. Et alors que l'année tire à sa fin, la division entre la vieille garde conservatrice et les militants apparaît au grand jour. Parmi ceux qui sont de plus en plus influencés par le nationalisme noir de Malcolm, on retrouve des membres du CORE, des progressistes appartenant à différentes congrégations chrétiennes, des militants laïcs dans les universités, les syndicats ouvriers et les communautés des villes du Nord. Lorsque le *Council for Human Rights* de Détroit met en place une *Negro Leadership Conference*, plusieurs représentants de ces groupes indépendants, radicaux et nationalistes sont tenus à l'écart. En réaction à cette mesure, le charismatique révérend Albert B. Cleage Jr. se retire de la *Northern Negro Leadership Conference* et annonce la tenue d'un autre rassemblement, plus militant, le même week-end à Détroit. Ce rassemblement dissident repose largement sur un réseau de Détroit, le *Group on Advanced Leadership* (Goal [But]), où l'on retrouve deux marxistes indépendants, James et Grace Lee Boggs. Ancienne trotskiste, Grace Lee Boggs est liée depuis de nombreuses années au célèbre marxiste trinitadien, C. L. R. James¹²¹, et est elle-même une théoricienne marxiste accomplie. James, son mari, a quant à lui une grande expérience dans l'organisation des travailleurs et deviendra rapidement l'un des auteurs et des théoriciens sociaux les plus influents du Black Power.

Le *Socialist Workers Party* (SWP), autre organisation radicale de Détroit, porte un grand intérêt à Malcolm. George Breitman, une des figures de ce mouvement, a par la suite contribué à façonner l'héritage intellectuel de Malcolm en publiant ses textes et des livres qui lui seront consacrés¹²². Responsable du journal du SWP, *The Militant*, Breitman a également créé avec succès le *Friday Night Socialist Forum* [Forum socialiste du vendredi soir], accueilli tout au long des années 1960 dans l'enceinte de l'Université d'État de Wayne. Le SWP soutient aussi les tentatives de construction dans le Michigan du *Freedom Now Party*, un parti noir indépendant. En acceptant l'invitation à intervenir à la « conférence populaire » du révérend Cleage,

Malcolm n'a sans doute pas conscience que ses milliers de partisans locaux se considéraient plus militants qu'il ne l'était lui-même¹²³. Eux aussi rejettent le gradualisme de la NAACP et de la SCLC et l'activisme non violent de Rustin et Farmer. Ils sont également très critiques à l'égard la bourgeoisie noire. Avec l'effondrement du maccarthysme et des formes les plus extrêmes du harcèlement gouvernemental, la gauche révolutionnaire et socialiste américaine est désireuse de participer à la lutte nationale pour les droits des Noirs. Ils considèrent Malcolm X comme un dirigeant possible de ce nouveau mouvement.

Dans la soirée du 10 novembre, Malcolm, de la chaire de l'église baptiste King Solomon où il est juché, voit un océan de 2 000 visages, presque tous noirs. Il n'a probablement pas l'intention ce soir-là de jeter les bases d'une nouvelle orientation politique. Il n'a certainement pas non plus l'intention de répudier son allégeance à la *Nation of Islam*. Cependant, en livrant son « Message to the grassroots », il bouleverse sa vie, à peu près de la même manière que King à la suite de son discours « I have a dream ».

Ce soir-là, si Malcolm utilise des parties d'autres discours récents, notamment « La farce de Washington », il dresse également des parallèles entre la lutte pour la libération noire aux États-Unis, la conférence de Bandoung et le mouvement anticolonial en Asie et en Afrique. Il établit aussi une nette distinction entre ce qu'il appelle la « révolution nègre » [*negro revolution*] et la « révolution noire » [*black revolution*]. La véritable révolution, déclare-t-il, est celle qu'ont menée les communistes chinois – « Il n'y a pas d'oncles Tom en Chine », dit-il – et celle des Algériens contre le pouvoir colonial français. La « révolution nègre » basée sur l'action directe non violente, n'est absolument pas une révolution :

La révolution est sanglante, la révolution est hostile, la révolution ne connaît pas le compromis, la révolution renverse et détruit tout ce qui lui fait obstacle. Et vous, vous êtes assis là, pareils à des bécasses posées sur un mur, disant : « Je m'en vais aimer ces gens-là et peu m'importe qu'ils me haïssent. » Non, c'est une révolution qu'il vous faut. Qui n'a jamais entendu parler d'une révolution où les armes restent au râtelier, ainsi que l'a si bien souligné le révérend Cleage, pour chanter « Nous vaincrons » ? On ne fait pas ça pendant une révolution. On ne chante pas, on est trop occupé à danser. La révolution est basée sur la terre. Le révolutionnaire veut la terre afin de bâtir sa propre nation, une nation indépendante. [...] Si le nationalisme noir vous effraie, c'est que la révolution vous effraie. *Et si vous aimez la révolution, alors vous aimez le nationalisme noir*¹²⁴.

Dans la seconde partie de son intervention, Malcolm revient sur la division entre le Nègre domestique et le Nègre des champs. Il tourne en dérision les « Nègres domestiques modernes » comme King et Wilkins, et se dépeint lui-

même comme un esclave rebelle contemporain. Il condamne la marche de Washington comme une « trahison » et déclenche les rires en assurant que « tous ces Toms avaient été bannis de la ville dès le coucher du soleil ». Les principaux organisateurs de la marche, dit-il, devraient recevoir l'Oscar du « meilleur second rôle¹²⁵ ». Il termine son discours devant une foule électrisée, les auditeurs poussant des acclamations et tapant dans leurs mains. Les références obligatoires à Muhammad que comporte son allocution seront supprimées de l'enregistrement de « Message to the grassroots » qui paraît quelques mois plus tard. Comprenant que Malcolm a franchi le pas de la rupture politique, la foule s'enthousiasme. Grace Lee Boggs, qui est assise à la tribune à côté du révérend Cleage, estime que le discours de Malcolm est « plus analytique, beaucoup moins nationaliste [noir] et plus internationaliste » que toutes ses interventions précédentes. Enthousiasmée, elle chuchote à Cleage : « Malcolm va rompre avec Elijah Muhammad¹²⁶. »

À la mi-novembre, Malcolm révèle à Haley que lors de son séjour fin octobre dans le Michigan, il est allé avec Philbert à Kalamazoo pour organiser la sortie de sa mère de l'hôpital psychiatrique de l'État :

Cela peut vous choquer d'apprendre qu'il y a deux semaines, lui écrit-il, j'ai dîné avec ma mère pour la première fois depuis vingt-cinq ans, qu'elle est désormais à la maison et qu'elle vit avec mon frère Philbert à Lansing¹²⁷.

Pendant ce temps, Haley persévère. Il vient de quitter le sud de Manhattan pour s'installer dans une petite maison dans la petite ville rurale de Rome dans l'État de New York. Il explique ce choix à Malcolm : « Je ne veux même pas [de téléphone] ici », lui écrit-il, tant que *L'Autobiographie* n'est pas achevée¹²⁸. Apprenant la sortie de Louise, il répond :

Choqué ? Non, mon ami, sincèrement j'ai été très ému [et] professionnellement parlant, j'ai été très heureux à l'idée d'ajouter, pour les millions de lecteurs que nous aurons, cette histoire vivante et humaine qui a l'envergure d'une « fin heureuse »¹²⁹.

C'est après le Jour du Sauveur de 1963 que, devant une tasse de chocolat chaud, Wallace Muhammad dit à Louis X : « Je veux que vous disiez à frère Malcolm que j'aimerais vous voir tous les deux ensemble. Il y a quelque chose que j'aimerais vous dire à tous les deux¹³⁰. » Le destin fait qu'il lui est impossible de programmer cette réunion dans les mois qui suivent. En octobre, il rencontre Malcolm seul et lui avoue que les activités sexuelles extraconjugales de son père sont « pires que jamais¹³¹ ».

Malcolm doit désormais choisir. Il peut garder le silence et continuer à justifier les fautes de Muhammad en puisant des exemples dans la Bible ou le Coran. Il perçoit cependant qu'une approche plus active est nécessaire autant

pour protéger Muhammad que pour stopper l'hémorragie des départs d'adhérents déçus. Il consulte six ou sept prédicateurs en qui il a confiance, dont Louis X qui en sait beaucoup plus que Malcolm ne peut l'imaginer. La première des conversations avec Louis à propos des péchés du Messenger a lieu à New York ; comme ils en ont l'habitude, une fois la réunion terminée, Malcolm conduit Louis à l'aéroport. Selon les dires de Louis, alors que Malcolm est au volant et roule vers l'aéroport de LaGuardia, il l'informe nonchalamment qu'il est tenu d'informer Muhammad que Malcolm a discuté de ses infidélités avec d'autres ministres du culte. Après un bref silence, fixant la route, Malcolm lui dit : « Donne-moi deux semaines. » Malcolm veut d'abord pouvoir expliquer les contacts qu'il a eus avec des prédicateurs de la *Nation* avant que le scandale n'éclate. Louis accepte¹³². Bien que personne ne puisse le savoir à ce moment-là, leurs rôles et leur avenir respectifs dans la *Nation* allaient fondamentalement changer. Après avoir écouté la version de Louis, Elijah Muhammad ne peut plus faire confiance à Malcolm et commence à considérer Louis comme son successeur possible.

Il serait réducteur d'attribuer la désaffection de Malcolm à l'égard d'Elijah Muhammad au fait qu'il ait mis enceinte Evelyn, la femme dont il avait été amoureux pendant des années. Farrakhan est le seul à prétendre que Malcolm songeait à quitter Betty pour Evelyn ; personne d'autre, pas même James 67X, n'a jamais évoqué une telle possibilité. Farrakhan pourrait bien avoir eu un intérêt personnel à exagérer la colère de Malcolm à propos d'Evelyn. En prêtant une motivation non théologique à la rupture de Malcolm, il ouvrait la voie pouvant le conduire vers le sommet de la *Nation*. S'il ne fait aucun doute que Malcolm fut bouleversé par cette information, il semble peu probable qu'il ait quitté la *Nation* du seul fait de cette affaire impliquant Evelyn.

Le mois de novembre se termine à un rythme effréné pour Malcolm. Le 20 novembre, il prend la parole devant des étudiants de l'école de journalisme de l'Université de Columbia. La courte intervention et la longue discussion qui s'ensuit constituent un habile numéro mêlant politique, dogme traditionnel de la *Nation* et doctrine sunnite¹³³. Cet échange se distingue par l'étendue des questions traitées. Par exemple, dans un de ses rares commentaires sur la communauté musulmane non noire, Malcolm accuse ces immigrants venus pour l'essentiel d'Asie et du Proche-Orient de ne pas vivre selon les vraies règles de l'islam. Ces musulmans devraient remercier Elijah Muhammad d'avoir amené des milliers de personnes à l'islam plutôt que « de s'interroger sur l'authenticité de sa foi », ajoute-t-il. À un étudiant qui soulève la question de l'intérêt porté par le Parti nazi américain à la *Nation*, Malcolm répond :

Les Blancs de ce pays ayant de la sympathie pour le nazisme sont plus nombreux que ceux qui sont favorables à la démocratie. [...] Étant donné que vous vivez dans un pays qui, en 1963, permet les attentats à la bombe contre des églises noires et le meurtre d'enfants noirs innocents et sans défense, mon opinion est qu'aucun Blanc n'est en position morale de me demander ce que

je pense des nazis.

Sans expliquer pourquoi la *Nation* a autorisé les nazis à participer à ses rassemblements, il souligne que « Rockwell ne pourrait pas faire ce qu'il faisait [...] s'il n'y avait pas de larges segments de la population blanche de ce pays qui pensent exactement comme Rockwell. » Interrogé sur la politique des droits civiques du gouvernement, il balbutie : « Eh bien quoi ? » Il manifeste à nouveau son mépris pour Kennedy :

Chaque fois qu'un homme devient président, qu'il a occupé cette charge pendant trois années, et qu'il a fait aussi peu pour les Noirs que ce qu'il a fait, bien que les Noirs aient voté pour lui à 80 %. [...] Je dois dire qu'il est le plus rusé de tous¹³⁴.

Ici encore, Malcolm continue de présenter la *Nation* comme un serpent enroulé sur lui-même et prêt à mordre, et ce malgré toutes les occasions qu'elle a laissées passer. Il fanfaronne en affirmant que Muhammad enseigne le respect de la loi, « mais si quelqu'un porte la main sur nous, nous l'envoyons tout droit au cimetière ». Quelqu'un lui demande ce qu'il pense du *Freedom Now Party*, un parti qui vient alors tout juste d'être créé et auquel il a apporté un soutien alambiqué. Fidèle aux positions de la *Nation* contre le vote de ses membres, il ne peut officiellement soutenir aucun parti, mais il remarque aussi que 8 millions de Noirs ne sont pas inscrits sur les listes électorales. Imaginez ce que « les candidats à l'élection présidentielle et bien d'autres » devraient faire si ce groupe devenait actif : « Pourquoi ? Parce qu'il bouleverserait l'ensemble du paysage politique¹³⁵. »

Bien que les responsabilités de Malcolm soient désormais nationales, il s'efforce de ne pas négliger les problèmes raciaux de la ville de New York. Il apporte notamment son soutien et participe à une série de manifestations pour les droits civiques. Herman Ferguson, principal-adjoint d'un établissement scolaire âgé de trente-neuf ans et engagé dans la conduite de manifestations pour les droits civiques dans le Queens, est ainsi agréablement surpris quand Larry 4X et d'autres *Muslims* lui offrent leur soutien. « J'avais été le prof de beaucoup d'entre eux, explique Ferguson, [mais] ils ne pouvaient pas s'engager [directement] parce qu'ils n'en avaient pas le droit¹³⁶. » Un accord est trouvé : les militants de la *Nation* seraient présents aux manifestations pour les droits civiques pour vendre *Muhammad Speaks* et distribueraient également les tracts de la coalition. Par l'intermédiaire de Larry, Malcolm fait savoir qu'il soutient les manifestations et invite Ferguson et d'autres militants du Queens à venir à la Mosquée n° 7. Ferguson et ses amis commencent alors à participer aux conférences et en ressortent fortement impressionnés. Ferguson suggère d'organiser dans le Queens une prise de parole de Malcolm, qui accepte. De belles affiches sont imprimées dans le New Jersey, aux frais de la *Nation*, et largement diffusées dans les quartiers essentiellement noirs de South Jamaica dans le Queens.

Le soir de Thanksgiving, des centaines de personnes participent à la

conférence de Malcolm organisée. La police de New York est elle aussi présente en nombre : « C'était comme si la moitié des forces de police du Queens avait été affectée là, se souviendra plus tard Ferguson. Nous n'avions pas réalisé la force d'attraction de Malcolm », y compris le jour de Thanksgiving¹³⁷.

Ferguson n'oubliera jamais l'incident auquel fut mêlé Malcolm ce jour-là. Peu avant de monter à la tribune, Malcolm était occupé à griffonner sur un carnet ce que Ferguson supposait être quelques dernières notes pour son discours. Aussi fut-il surpris lorsque Malcolm, regardant le public, dit : « Ce type-là, il sort avec cette fille blanche. » Ferguson se rappelle : « Il y avait une certaine distance, beaucoup d'espace entre eux [...]. Il n'y avait aucun signe, personne ne pouvait savoir ou suspecter que quelque chose se passait. »

Malcolm demeurait parfaitement correct. Tous les grands tribuns, comme Malcolm, sont également des observateurs attentifs des gens et des cultures. « Il observait les gens et les choses autour de lui et de temps à autre il faisait des petits commentaires, pour vous faire savoir qu'il avait relevé quelque chose qui se passait autour de lui¹³⁸. »

Il y a une ironie majeure dans la vie militante de Malcolm : son formidable pouvoir d'observation – qui façonnait le dynamisme de ses allocutions – disparaissait pratiquement lorsqu'il s'agissait d'évaluer ceux qu'il fréquentait tous les jours dans son cercle personnel. Il est notable qu'au cours des dernières années de sa vie, presque tous ceux à qui il accordait sa confiance l'ont trahi. Aussi tard qu'à la fin du mois de novembre 1963, Malcolm n'a pas perçu que la voie politique qu'il a délibérément choisie conduirait rapidement à son expulsion de la *Nation*. C'était pourtant évident, même pour Ferguson : « Je sentais que [...] finalement [il] devrait quitter la *Nation of Islam*. Il était tout simplement trop politique. [...] Il avançait trop vite¹³⁹. »

1. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 304.

2. *Ibid.*, p. 305.

3. *Ibid.* Voir également Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 113-14 ; Clegg, *An Original Man*, p. 188, 191-92 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 191.

4. MX FBI, Summary Report, New York Office, 15 novembre 1963, p. 6, 9.

5. Entretien avec James 67X Warden, 18 juin 2003.

6. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 300-301.

7. « Elijah Muhammad to Malcolm Shabazz », 25 avril 1963, MXC-S, box 3, folder 6. 236 « negative attitude », toward *Muhammad Speaks*. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 27 janvier 1964 ; MX FBI, Memo, New York Office, 15 mai 1963, 23 mai 1963.

8. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 27 janvier 1964 ; MX FBI, Memo, New York Office, 15 mai 1963 et 23 mai 1963.

9. Branch, *Pillar of Fire*, p. 163.

10. Lettre ouverte à Elijah Muhammad, 25 avril 1963, MXC-S, box 3, folder 8.

11. « Malcolm X coming here », *Washington Post*, 1^{er} mai 1963.

12. « Malcolm X in D.C. with solution to crime rate », *Chicago Defender*, 13 mai 1963. La conférence de presse eut lieu le 9 mai 1963.

13. MX FBI, Memo, New York Office, 15 mai 1963 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 15 novembre 1963, p. 26.
14. « Malcolm X in D.C. with solution to crime rate », *Chicago Defender*, 13 mai 1963.
15. « 14 Muslims go on trial in fatal riot », *Los Angeles Times*, 9 avril 1963.
16. Bill Lane, « Jury selection for Muslim trial fair », *Los Angeles Sentinel*, 12 avril 1963 ; « 14 Muslims go on trial in fatal riot », *Los Angeles Times*, 9 avril 1963.
17. « Row flares over jurors in Muslim riot trial », *Los Angeles Times*, 25 avril 1963. Le journaliste Bill Lane du *Los Angeles Sentinel* affirme que six des douze jurés étaient noirs. Voir Lane, « Jury selection for Muslim trial fair ».
18. « Negroes ask segregated court seats », *Los Angeles Times*, 1^{er} mai 1963.
19. « Muslim riot described by officer », *Los Angeles Times*, 2 mai 1963.
20. « Top New York Muslim says L.A. is on trial », *Los Angeles Times*, 4 mai 1963.
21. Gladwin Hill, « Muslims' defense opened on Coast », *New York Times*, 12 mai 1963 ; « Use of word "Negro" issue in Muslim trial », *Chicago Defender*, 8 mai 1963 ; « Malcolm X raps L.A. press as favoring cops in trial », *Chicago Defender*, 25 mai 1963.
22. « Muslim trial interrupted by attorney », *Los Angeles Times*, 7 mai 1963.
23. « Muslim trial to jury, Malcolm X is roused », *Los Angeles Sentinel*, 23 mai 1963.
24. Ben Burns, « First Negro-owned station to hit airwaves », *Chicago Defender*, 8 mai 1963 ; « Negro picket slugged at Black Muslim rally », *Los Angeles Times*, 5 mai 1963.
25. « 9 Muslims guilty in Coast riot », *Los Angeles Times*, 14 juin 1963 ; « 11 convicted on 37 of 42 counts in Muslim trial », *Los Angeles Sentinel*, 20 juin 1963.
26. « Black Muslim rioters get prison terms », *Chicago Tribune*, 1^{er} août 1963 ; « 6 jurors say Muslims got unfair trial », *Atlanta Daily World*, 1^{er} septembre 1963.
27. C. Portis, « Celebrities and celebrators pour into city », *New York Herald Tribune*, 15 mai 1963 ; MX FBI, Memo, New York Office, 15 mai 1963 ; « Miscellaneous financial documents », MXC-S, box 11, folder 15.
28. « Black Muslim raps hearing postponement », *Washington Post*, 17 mai 1963 ; M. S. Handler, « Malcolm X scores Kennedy on racial policy », *New York Times*, 17 mai 1963 ; « Malcolm X denounces JFK on civil rights », *Chicago Defender*, 25 mai 1963.
29. MX FBI, Memo, Washington Office, 13 mai 1963, 14 mai 1963, 23 mai 1963 ; « 400 hear Malcolm X speak here », *Washington Post*, 13 mai 1963 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 163 ; Clegg, *An Original Man*, p. 217.
30. « Malcolm X denies Muslims preach hate », *Chicago Defender*, 18 octobre 1962 ; « "Rights violated" – Muslims », *Chicago Defender*, 20 octobre 1962 ; « Muslims chained in N.Y. courtroom », *Amsterdam News*, 27 octobre 1962.
31. « Malcolm X in court », *Amsterdam News*, 17 novembre 1962.
32. H. D. Quigg, « Debate Muslim claim to be legitimate religion », *Chicago Defender*, 18 juin 1963.
33. MX FBI, Memo, Washington Office, 3 juin 1963 ; MX FBI, Memo, Washington Office, 6 août 1963.
34. « D.C. rejects Malcolm X prayer role », *Washington Post*, 29 juin 1963 ; « Black Muslim tension eases », *Washington Post*, 1^{er} août 1963.
35. Transcription de l'entretien de Malcolm X avec Kenneth Clark, diffusé sur WNDT-TV (New York) et WGBH-TV (Boston) le 4 juin 1963, MXC-S, box 5, folder 11.
36. FBI-Sharrieff, Summary Report, Chicago Office, 19 août 1963.
37. Entretien avec Thomas 15X Johnson, 29 septembre 2004.
38. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
39. Entretien avec Thomas 15X Johnson, 29 septembre 2004.
40. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
41. Entretien avec Thomas 15X Johnson, 29 septembre 2004.
42. *Ibid.*
43. *Ibid.*
44. Entretien avec Larry 4X Prescott (également connu sous le nom de Akbar Muhammad), 7 novembre 2007.
45. *Ibid.*, 9 juin 2006.

46. *Ibid.*
47. *Ibid.*, 7 novembre 2007.
48. Alex Haley, « Malcolm X interview », *Playboy*, vol. 10, n° 5, mai 1963, p. 53, 56-60, 62.
49. *Ibid.*, p. 56-57.
50. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 392.
51. *Ibid.*, p. 393-394.
52. Alex Haley à Malcolm X, « Author/collaborator letter of agreement », 1^{er} juin 1963, MXC-S, box 3, folder 6.
53. « Production Information », 5 juin 1963, The Ken McCormick Collection of the Records of Doubleday and Company (KMC), Manuscript Division, Library of Congress, box 44, folder 9.
54. Haley, « Author/collaborator letter of agreement », 1^{er} juin 1963.
55. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 393-395.
56. « Alex Haley to Oliver Swan », 5 août 1963, Anne Romaine Collection, Special Collections Library, University of Tennessee Library Special Collection (UTLSC), Knoxville, Tennessee, series 1, box 3, folder 24.
57. *Ibid.*
58. « Alex Haley to Paul Reynolds », 5 septembre 1963, *ibid.*
59. « Alex Haley to Paul Reynolds », 22 septembre 1963, *ibid.*
60. « Alex Haley to Malcolm X », 25 septembre 1963, MXC-S, box 3, folder 6.
61. Ann Geracimos, « Mrs. Malcolm X – Her role as wife », *New York Herald Tribune*, 30 juin 1963. Bien que l'article soit théoriquement consacré à Betty, Malcolm pimente l'interview d'attaques contre la « civilisation occidentale », qui « a détruit la féminité des femmes » et « fait de la femme ce qu'elle n'est pas » : « Les sociétés occidentales ont perdu tout sens du foyer et de la famille. »
62. *Ibid.*
63. D'Emilio, *Lost Prophet*, p. 328.
64. « Preamble to the March on Washington », Carbada et Weise (éd.), *Time on Two Crosses*, p. 112-115.
65. D'Emilio, *Lost Prophet*, p. 340-342, 355.
66. David J. Garrow, *Bearing the Cross : Martin Luther King, Jr., and the Southern Christian Leadership Conference*, New York, Vintage, 1986, p. 265, 268.
67. D'Emilio, *Lost Prophet*, p. 344-345 ; Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 102-103.
68. D'Emilio, *Lost Prophet*, p. 340.
69. Communiqué de presse de la Mosquée n° 7 du 29 juin 1963, Harlem Rally, MXC-S, box 5, folder 17.
70. Télégramme, « Adam Clayton Powell, Jr., to Malcolm X », 28 juin 1963, MXC-S, box 3, folder 11.
71. Thomas P. Ronan, « Malcolm X tells rally in Harlem Kennedy fails to help Negroes », *New York Times*, 30 juin 1963 ; « Romney bobs up and lads rights parade », *Chicago Tribune*, 30 juin 1963 ; FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 27 janvier 1964 ; FBI-Goodman, Summary Report, New York Office, 13 décembre 1964.
72. « Muhammad son calls for unity », *Muhammad Speaks*, 20 juillet 1963 ; « Muhammad's son at rally saturday », *Amsterdam News*, 13 juillet 1963 ; communiqué de presse de la Mosquée n° 7 de la Nation, « Elijah Muhammad's son to speak in Harlem at outdoor rally », MXC-S, box 5, folder 17.
73. Lomax, *When the Word Is Given*, p. 84-87.
74. *Ibid.*, p. 87-91. Fin 1963, Lomax écrit qu'il est convaincu que c'était Akbar, ou « presque certainement » un autre fils d'Elijah, qui hériterait de la direction de la Nation. Il pensait que Malcolm X ne dirigerait jamais la Nation : « Je vois Malcolm, non comme un chef suprême, mais comme un premier ministre, derrière la scène orientant la politique. »
75. « Islamic exports plan to microscope Muslims », *Chicago Defender*, 15 juillet 1963.
76. « Police haul off 300 pickets in racial protest », *Los Angeles Times*, 23 juillet, 1963.
77. Homer Bigart, « Building trades accused of snub by racial groups », *New York Times*, 6 août 1963.
78. MX FBI, Summary Report, New York Office, 15 novembre 1963, p. 5, 6, 7, 12 ; FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 27 janvier 1964 ; FBI-Goodman, Summary Report, New York Office, 13 février 1964.

79. Martin Arnold, « Brooklyn rally held by Muslims », *New York Times*, 28 juillet 1963.
80. FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 27 janvier 1964.
81. Evanzz, *The Messenger*, p. 266.
82. Ben Burns, « JFK gags about TFX and Malcolm X », *Chicago Defender*, 5 juin 1963.
83. « Elijah Muhammad to Malcolm Shabazz », 1^{er} août 1963, MXC-S, box 3, folder 8.
84. « Muslim leader plans to join Washington March », *Chicago Defender*, 10 août 1963.
85. FBI-Sharrieff, Summary Report, Chicago Office, 19 février 1964.
86. *Ibid.*, p. 11.
87. « Unity rally », 18 août 1963, MXC-S, box 5, folder 3.
88. *Ibid.*
89. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 166-167.
90. Branch, *Pillar of Fire*, p. 130-131.
91. « NAACP official says 250 000 will march », *Los Angeles Times*, 2 août 1963. Malcolm fit cette déclaration lors d'une interview sur la chaîne de télévision CBS.
92. William Raspberry, « Rights leaders reaffirm belief that marchers will be orderly », *Washington Post*, 26 août 1963.
93. Entretien avec Larry 4X Prescott, 7 novembre 2007.
94. « The farce on Washington », sans date, MXC-S, box 5, folder 5. Voir également « "No Muslims in D.C. march" : Malcolm X », *Chicago Defender*, 26 août 1963.
95. Entretien avec Peter Goldman, 12 juillet 2004 ; Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 102-106.
96. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 104.
97. *Ibid.*, p. 107.
98. Garrow, *Bearing the Cross*, p. 383.
99. *Ibid.*, p. 284-285.
100. Commentaire de Manning Marable lors de l'entretien avec Peter Goldman, 12 juillet 2004.
101. FBI-Sharrieff, Summary Report, Chicago Office, 19 février 1964 ; FBI-Goodman, Summary Report, New York Office, 13 février 1964 ; FBI-Gravitt, Summary Report, New York Office, 27 janvier 1964.
102. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 297-300 ; Clegg, *An Original Man*, p. 181, 324. Selon Armiya Nu'man, qui était ministre-assistant au début des années 1970, sous Farrakhan, à la Mosquée n° 7, le premier ministre national de la *Nation* fut Sultan Muhammad, ministre du Temple n° 3 de Milwaukee dans les années 1930. Malcolm fut le second ministre national à être nommé par la *Nation*.
103. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 398.
104. « Alex Haley to Malcolm X », 25 septembre 1963, MXC-S, box 3, folder 6.
105. « Wolcott (Tony) Gibbs, Jr., to Alex Haley », 1^{er} octobre 1963, KMC, box 44, folder 9.
106. « Alex Haley to Tony Gibbs », 11 octobre 1963, Anne Romaine Collection, UTLSC, series 1, box 3, folder 24.
107. « Wolcott Gibbs, Jr., to Alex Haley », 24 octobre 1963, KMC, box 44, folder 9.
108. « Alex Haley to Paul Reynolds », 24 octobre 1963, Anne Romaine Collection, UTLSC, series 1, box 3, folder 1.
109. « Alex Haley to Tony Gibbs », 27 octobre 1963, KMC, box 44, folder 9.
110. « Alex Haley to Paul Reynolds, Kenneth McCormick et Tony Gibbs », 14 novembre 1963, Anne Romaine Collection, UTLSC, series 1, box 3, folder 24.
111. « Alex Haley to Malcolm X », 14 novembre 1963, MXC-S, box 3, folder 6.
112. MX FBI, Summary Report, New York Office, 18 juin 1964, p. 17.
113. « America's gravest crisis since the Civil War », University of California at Berkeley, 11 octobre 1963, dans Perry (éd.), *Malcolm X : The Last Speeches*, p. 59-79.
114. *Ibid.*, p. 66-67.
115. *Ibid.*, p. 72-73.
116. *Ibid.*, p. 78-79.

117. « Malcolm X, back, will speak friday », *Amsterdam News*, 19 octobre 1963 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 15 novembre 1963, p. 16-17.
118. « Professor to direct Black Muslims here », *Washington Post*, 21 octobre 1963.
119. MX FBI, Summary Report, New York Office, 18 juin 1964, p. 9.
120. MX FBI, Summary Report, New York Office, 15 novembre 1963, p. 18.
121. NdT : Voir C. L. R. James, *Sur la question noire*, Québec/Paris, M Éditeur/Syllepse, 2013.
122. Les écrits de George Breitman sur Malcolm X comprennent : George Breitman (éd.), *Malcolm X : The Man and His Ideas*, New York, Pathfinder, 1965 ; George Breitman (éd.), *Malcolm X on Afro-American History*, New York, Pathfinder, 1967 ; George Breitman, *The Last Year of Malcolm X : The Evolution of a Revolutionary*, New York, Schocken, 1967 ; George Breitman (éd.), *By Any Means Necessary : Speeches, Interviews, and a Letter by Malcolm X*, New York, Pathfinder, 1970 ; George Breitman (éd.), *Malcolm X Speaks : Selected Speeches and Statements*, New York, Grove, Weidenfield, 1990.
123. La lettre d'invitation de Malcolm X à participer à la conférence, datée du 26 octobre 1963, émane du Goal. Le courrier donne un aperçu des objectifs et de la philosophie politique du Goal et invite par ailleurs Malcolm à rejoindre son comité d'orientation. Ce qui est peut-être le plus important pour le parcours de Malcolm après son départ de la *Nation* est que le Goal cultivait un modèle démocratique des formes de protestation, qui pourrait bien avoir façonné l'évolution ultérieure de l'*Organization of Afro-American Unity* (OAAU) en 1964. Les déclarations politiques et les objectifs de l'OAAU étaient clairement semblables à ceux du Goal. Voir « Group on advanced leadership to Malcolm X », 26 octobre 1963, MXC-S, box 15, folder 11.
124. « Message to the grassroots », 10 novembre 1963, dans Breitman (éd.), *Malcolm X Speaks*, p. 3-17 et 9-10.
125. *Ibid.*, p. 12-17.
126. Grace Lee Boggs, « Let's talk about Malcolm and Martin », conférence au Brecht Forum, New York, 4 mai 2007.
127. Malcolm est cité dans une lettre datée de novembre 1963, « Alex Haley to Ken McCormick », Anne Romaine Collection, UTLSC, series 1, box 3, folder 24.
128. « Alex Haley to Malcolm X », 14 novembre 1963, MXC-S, box 3, folder 6.
129. « Alex Haley to Malcolm X », 19 novembre 1963, *ibid.*
130. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
131. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 191.
132. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
133. « Reminiscences of Malcolm X : A lecture », Oral History Research Office, Columbia University, New York. Une transcription incomplète de l'intervention de Malcolm X se trouve dans le MXC-S, box 5, folder 12.
134. *Ibid.*
135. *Ibid.*
136. Entretien avec Herman Ferguson, 27 juin 2003.
137. Entretien avec Herman Ferguson, 24 juin 2004.
138. *Ibid.*
139. Entretien avec Herman Ferguson, 27 juin 2003.

10. « Les poules rentrent au poulailler¹ » (1^{er} décembre 1963-12 mars 1964)

En apprenant la nouvelle de l'assassinat de John F. Kennedy, le vendredi 22 novembre 1963, en début d'après-midi, Elijah Muhammad est déconcerté. Lui qui avait fréquemment rappelé à l'ordre Malcolm pour ses critiques de Kennedy, car il savait que le président bénéficiait d'une considérable popularité parmi les Noirs américains, il doit maintenant prendre des mesures pour éviter que la *Nation* ne soit happée par la vague de colère et d'incrédulité qui déferle sur le pays. Il fait une courte déclaration par laquelle il exprime le choc ressenti par « la perte de notre président » puis fait changer la mise en page du prochain numéro de *Muhammad Speaks* : sa chronique est publiée en première page à côté de la photo de Kennedy². Il demande à tous les prédicateurs du mouvement de ne faire aucune déclaration publique, allant même jusqu'à demander à son fils d'appeler Malcolm pour lui dicter ce qu'il voulait que son ministre national dise s'il était interrogé³. L'enjeu étant décisif et Malcolm se montrant rétif face aux tentatives de Chicago de le contrôler, Muhammad ne veut rien laisser au hasard.

Mais, par un coup du sort, le Messenger doit annuler un discours prévu de longue date au Manhattan Center de New York le 1^{er} décembre. Ne pouvant pas annuler la location de la salle, la *Nation* choisit Malcolm pour intervenir, faisant de lui le premier dirigeant du mouvement à s'exprimer depuis l'assassinat de Kennedy⁴. Afin de s'assurer du bon déroulement de la soirée, John Ali arrive de Chicago pour apporter son aide ; la décision est prise d'autoriser tous les journalistes, même les Blancs, à assister à l'allocution. Cette dernière est annoncée avec un titre délibérément provocateur : « Le jugement de Dieu sur l'Amérique blanche ». Tous, Malcolm, John Ali et les autres organisateurs de la réunion, connaissaient parfaitement les instructions de Muhammad : éviter toute référence à Kennedy.

Ce discours étant important pour lui, Malcolm prépare soigneusement un canevas des thèmes qu'il souhaite aborder, puis dactylographie la version du discours qu'il prévoit de prononcer. L'intervention de Malcolm est le reflet des deux aspects divergents de la conscience noire que Malcolm incarne : le monde spirituel de la *Nation of Islam* et le monde politique du nationalisme noir, du panafricanisme et de la révolution dans le tiers-monde. Malcolm est suffisamment habile pour placer les marques d'hommage convenues à Elijah Muhammad, même si le langage militant du « Message to the grassroots » est clairement audible, tout comme les appels à la révolution noire totale et à la destruction du pouvoir blanc. Il sait que John Ali est dans le public et qu'il rapportera immédiatement à Muhammad une version négative de son discours. En choisissant la provocation, Malcolm pousse la *Nation* vers une

posture plus militante.

Environ 700 personnes, dont une majorité de fidèles de la Mosquée n° 7, composent l'assistance, mais de très nombreux auditeurs noirs n'appartenant pas aux *Black Muslims* sont également présents⁵. Chargé par le capitaine Joseph d'assurer la sécurité de Malcolm, Larry 4X escorte l'Oldsmobile de Malcolm depuis le Queens jusqu'au Manhattan Center. Une fois Malcolm en sécurité dans l'immeuble, Larry ordonne au service d'ordre d'empêcher les Blancs, à l'exception des journalistes, d'entrer dans la salle.

« Le jugement de Dieu sur l'Amérique blanche » commence par des considérations élaborées de politique économique : « L'Honorable Elijah Muhammad nous enseigne [...] que c'est le démon de l'esclavage qui a causé la chute et la destruction de l'ancienne Égypte, de Babylone, de la Grèce ainsi que de la Rome antique », explique Malcolm. De la même façon, ajoute-t-il, le colonialisme a contribué à « l'effondrement des nations blanches de l'Europe d'aujourd'hui en tant que puissances mondiales ». De la même manière, dit-il encore, l'exploitation des Africains-Américains « conduira l'Amérique blanche à l'heure de son jugement et à sa chute en tant que nation respectée ». Au cœur de l'argumentation de Malcolm on retrouve l'idée que l'Amérique, comme les civilisations de l'Antiquité grecque et romaine, était entrée dans une phase de déclin moral. L'exemple principal de cette banqueroute morale, explique Malcolm, est son hypocrisie.

L'Amérique blanche feint de se demander « ce que veulent ces Nègres ? ». L'Amérique blanche sait que quatre cents ans d'esclavage barbare ont rendu les 22 millions d'esclaves trop (mentalement) aveugles pour voir ce qu'ils veulent réellement.

Malcolm tente également de situer les pratiques et les croyances de la *Nation* dans le monde musulman. Malcolm explique que la « mission divine » d'Elijah Muhammad est fondamentalement celle d'un prophète moderne : il n'est guère différent de « Noé, Moïse et Daniel, c'est un guerrier contre notre oppresseur blanc et un sauveur pour les opprimés ». Accorder à Elijah le statut de prophète s'oppose directement à l'interprétation du Coran qui fait de Mahomet le « sceau des prophètes ». Malgré cet écart, Malcolm souligne que « l'Honorable Elijah Muhammad nous enseigne non seulement les principes de la foi musulmane mais aussi ceux de la pratique musulmane ». Les membres de la *Nation of Islam*, insiste-t-il, adhèrent aux cinq piliers de l'islam : ils prient cinq fois par jour, paient la dîme, jeûnent, et font « le pèlerinage à la ville sainte de La Mecque au moins [une fois] durant leur vie. » Il observe qu'Elijah et ses deux fils sont allés à La Mecque en 1959 et ajoute que d'autres de ses fidèles ont fait le pèlerinage depuis⁶. Évitant délibérément de présenter l'islam comme une religion noire, il le décrit comme une foi porteuse d'un message émancipateur pour les Africains-Américains.

Évoquant avec insistance l'apocalypse qui se profile, le discours mêle les

litanies sur la destruction du monde à certains aspects de la théologie de la *Nation* : le monde musulman ne pourra advenir que si Dieu lui-même détruit « ce monde occidental diabolique, le monde blanc, un monde malfaisant, dirigé par la race des démons, qui prêche le mensonge, pratique l'esclavage et prospère dans l'indécence et l'immoralité ». L'Amérique a désormais atteint « le jour du Jugement dernier, sa dernière heure » où tous les méchants périront et où seuls ceux qui croient en Allah et qui affirment l'islam comme leur foi seront sauvés⁷.

Après avoir développé cette vision apocalyptique, Malcolm fait volte-face et abandonne cette eschatologie pour évoquer la politique raciale. Il accuse alors le gouvernement de « vouloir berner ses 22 millions d'anciens esclaves avec des promesses qu'il n'a pas l'intention de tenir ». Pour conserver le pouvoir, dit-il, les libéraux comme les conservateurs manipulent cyniquement la question des droits civiques tandis que les dirigeants noirs qui s'alignent sur les libéraux blancs « vendent notre peuple pour quelques miettes de reconnaissance symbolique et des gains insignifiants ». Malcolm assimile ensuite les quelque 3 millions de Noirs inscrits sur les listes électorales en 1960 à la « bourgeoisie noire » :

Éduqués à penser en tant qu'« individualistes » patriotiques, sans aucune fierté raciale, [ils] tournent ainsi leur regard plein d'espoir vers la société déségrégée et ses *mariages mixtes* [souligné par Malcolm] promise par les libéraux blancs et les « dirigeants » noirs.

Mais aucun progrès racial ne sera possible aussi longtemps que ceux qui sont au pouvoir écouteront cette « minorité à l'esprit blanchi » composée des dirigeants noirs et des électeurs inscrits : « L'homme blanc doit s'efforcer d'apprendre ce que les masses noires veulent [...] en écoutant celui qui parle pour les masses noires d'Amérique », c'est-à-dire Elijah Muhammad⁸. Tenter de faire du Messenger un héros de la classe ouvrière noire et d'établir une équivalence entre le statut bourgeois et l'inscription sur les listes électorales est une manœuvre intelligente mais malhonnête. Malcolm est certainement conscient qu'en 1963 des millions d'Africains-Américains souhaitant voter en sont empêchés par le harcèlement, l'intimidation et le meurtre, comme l'illustre l'affaire Medgar Evers. L'immense majorité d'entre eux demande à cette époque le libre accès aux services publics et le plein exercice du droit de vote, questions qui n'ont rien à voir avec l'ascension sociale ou le manque de « fierté raciale ». Il s'agit là d'une facilité pour attaquer la classe moyenne noire.

Malcolm conclut en affirmant que la révolution nègre est contrôlée par le gouvernement américain et par les libéraux blancs. Tout autre est la « révolution noire [...], la lutte des non-blancs du monde contre leurs oppresseurs blancs ». Les révolutionnaires noirs ont déjà « balayé la suprématie blanche » en Asie et en Afrique et sont en passe de faire de même

en Amérique latine, explique Malcolm : « Les révolutions reposent sur la question de la *terre* [souligné par Malcolm]. Les révolutionnaires sont les sans-terre en lutte contre les propriétaires terriens. » Dans une référence évidente à Martin Luther King, il fait écho aux mots qu'il a employés dans son « Message to the grassroots » : « Les révolutions ne sont jamais pacifiques, jamais aimantes, jamais non-violentes. Elles sont sans compromis, destructrices et sanglantes⁹. » L'apocalypse surgira à travers les masses noires et les damnés de la Terre qui s'empareront des citadelles du pouvoir. Cette vision, bien que puissante, n'a aucun rapport avec celle qu'Elijah Muhammad.

Si dans son discours, Malcolm a pris soin d'éviter toute référence au président assassiné, pendant la discussion qui fait suite à son intervention, son sens de l'humour et sa tendance à plaisanter avec la presse reprennent le dessus et il donne le meilleur de lui-même. Interrogé sur l'assassinat, il accuse d'abord la presse d'avoir essayé de piéger la *Nation* en lui faisant faire une « déclaration fanatique, inflexible et dogmatique ». Ce que la presse attendait de nous, déclare-t-il, c'était un commentaire du genre « Hourra, Hourra ! On est content qu'il l'ait eu ! » Le public s'esclaffant et applaudissant, sous l'effet des encouragements de l'assistance, Malcolm en vient à s'écarter du chemin qu'Elijah Muhammad a tracé pour lui. Il est désormais lancé, enfin libre de sa parole : les critiques jaillissent alors librement. Kennedy, dit-il, « se tournait les pouces » quand le président sud-vietnamien Ngo Dinh Diem et son frère Ngo Dinh Nhu ont été assassinés. On peut dire, remarque-t-il que l'assassinat de Dallas est l'exemple de ce qui arrive « quand on sème le vent ». L'Amérique a fomenté la violence, et ce n'est pas une surprise si son Président en a été victime.

Si Malcolm n'en avait pas dit plus, il aurait pu sortir indemne ou du moins les ennuis qui allaient s'abattre sur lui auraient été moins importants. Bien que très offensifs, ses commentaires s'inscrivaient néanmoins dans le contexte de ses précédentes interventions et plus généralement dans les opinions exprimées par la *Nation*. Mais, à ces commentaires, Malcolm ajoute ensuite dans une rhétorique fleurie : « En tant que garçon élevé à la campagne, voir des poules rentrer au poulailler ne m'a jamais rendu triste, cela m'a toujours réjoui¹⁰. » Il y eut encore quelques rires et applaudissements dans le public, mais cette phrase laissait entendre qu'il se réjouissait de la mort du Président. Ultérieurement, quand le FBI versera le discours au dossier de Malcolm, il y sera suggéré que le commentaire sur les « poules » suggérerait que l'assassinat de Kennedy lui avait procuré une certaine joie, ce qui, même si ce n'est pas tout à fait le sens exact de cette phrase, était sans doute le sentiment exprimé par le bon mot sur « le garçon de la campagne » qui « récolte ce qu'il a semé ».

Alors que ces déclarations déclenchent instantanément la colère à l'extérieur du Manhattan Center, dans la salle, la réaction est complètement différente : « Les gens ont commencé à applaudir, se souvient Larry 4X, et sur le moment, quand il a prononcé cette phrase, je n'en ai rien pensé du tout¹¹. »

Herman Ferguson, le principal adjoint de l'établissement scolaire du Queens qui avait organisé la prise de parole de Thanksgiving le mois précédent, présent dans la salle, n'entend pas non plus quoi que ce soit qui puisse justifier de vives réactions : « C'était un commentaire inoffensif et personne n'y a accordé une attention particulière¹². » Personne, sans doute, à l'exception de John Ali et du capitaine Joseph, qui se tient debout à quelques mètres de Malcolm. Furieux, Ali cherche immédiatement un téléphone pour appeler Elijah Muhammad. Malcolm a ignoré une consigne claire et compromis les intérêts de la *Nation*. Les déclarations de Malcolm allaient certainement intensifier la surveillance du FBI et des forces de l'ordre locales. L'organisation allait être en butte au harcèlement, et le niveau des recrutements des cinq dernières années allait s'en ressentir.

Le quartier général de Chicago a par ailleurs d'autres sujets d'inquiétude. Incarcérés dans les prisons fédérales ou d'État, des centaines de *Muslims* sont victimes de harcèlement et de violences physiques, et si les autorités pénitentiaires pensaient que les *Black Muslims* se réjouissaient du meurtre de Kennedy, il pourrait leur en coûter des représailles. Ali a probablement indiqué à Elijah Muhammad quelles allaient être, selon lui, les conséquences de la seconde partie du discours de Malcolm. La nouvelle a en tout cas blessé le Messager : le prédicateur en qui il a le plus confiance lui a ouvertement désobéi. Contesté, il n'a pas d'autre choix que de le faire reculer. Cette situation renforce également la position des ennemis de Malcolm au sein de la *Nation* : c'est une opportunité pour Sharrieff, Ali, Elijah Jr., Herbert Muhammad et d'autres pour mettre Malcolm à l'écart. Sa déclaration incendiaire leur fournit l'arme dont ils ont besoin pour le pousser hors de la *Nation*. Ils conseillent aussitôt à Muhammad de mettre publiquement de la distance entre la *Nation* et Malcolm. En sanctionnant son porte-parole national, Elijah Muhammad réaffirmera son autorité personnelle sur la secte, et si Malcolm choisit de le défier, cela leur donnera des raisons suffisantes pour demander son exclusion.

Le lendemain, le lundi 2 décembre, Malcolm s'envole vers Chicago pour sa réunion mensuelle avec Muhammad. Ce matin-là, le *New York Times* titre : « Malcolm X règle ses comptes avec les États-Unis et Kennedy : il compare le meurtre aux "poules qui rentrent d'elles-mêmes au poulailler" ». Lorsque Malcolm arrive, les deux hommes s'étreignent comme d'habitude, mais Malcolm sent immédiatement que quelque chose ne va pas. « C'était une très mauvaise déclaration, lui dit Muhammad, le Président du pays est aussi notre Président. » C'est là une étrange affirmation, tant les membres de la *Nation* étaient incités à ne pas voter. Muhammad annonce ensuite à Malcolm qu'il est suspendu et démis de son poste de ministre du culte de la Mosquée n° 7 pour une durée de 90 jours.

Bien qu'il ne soit plus autorisé à prêcher ni même à pénétrer dans la mosquée, on attend de lui qu'il continue à remplir les tâches administratives attachées à son poste – contrôler les factures, répondre au courrier et gérer les

dossiers courants. Marilyn E. X., sa secrétaire, est maintenue dans sa fonction¹³.

L'appareil de l'organisation s'empresse de faire connaître la nouvelle de la sanction. En fin d'après-midi, alors que Malcolm est en route pour l'aéroport de Chicago afin de rentrer à New York, Ali et ses adjoints contactent la presse de tout le pays pour l'informer que Malcolm « doit observer le silence ». Dans un télégramme largement diffusé dans les médias, la *Nation* déclare :

Le ministre Malcolm ne parle plus au nom de Muhammad ou de la *Nation of Islam* ou de leurs fidèles. [...] L'exacte déclaration à propos de la mort du président dit ceci : « Nous sommes, comme le monde entier, choqués par l'assassinat du président Kennedy »¹⁴.

Un journaliste de l'*Amsterdam News* contacte Malcolm chez lui et lui demande un commentaire. Alors que sa condamnation au « silence » l'oblige à n'avoir aucun contact avec la presse, il répond, comme par défi : « Oui, j'ai eu tort. J'ai désobéi aux ordres de Muhammad. Il a totalement raison. J'accepte la décision : il est nécessaire que je m'abstienne de toute apparition publique¹⁵. »

La nouvelle de la suspension de Malcolm est largement reprise par la presse blanche. Ainsi, l'article du *Los Angeles Times* a pour titre « Malcolm X éclate de joie à la mort de Kennedy » ; *Newsweek* estime que sa suspension réduit Malcolm « à des tâches internes de ministre du culte à New York, cette activité même n'étant, selon certaines sources, pas établie¹⁶ ».

Lorsque la nouvelle de la suspension de Malcolm parvient à la Mosquée n° 7, une certaine incertitude règne mais aucune panique ne se fait sentir. Mettre des individus « en dehors de la Mosquée » pour des raisons disciplinaires est en effet chose courante. Les membres les plus anciens se souviennent de l'éviction du capitaine Joseph en 1956 de son poste de chef du *Fruit of Islam* et presque tous pensent que Malcolm acceptera la décision le concernant et recouvrera son rôle habituel à l'issue des trois mois de suspension. À peu de chose près, tout continue de se dérouler comme précédemment. Larry 4X, qui s'assure que Malcolm reçoive son courrier, se souvient : « Il venait au restaurant, parlait avec l'équipe, mais ne faisait aucun discours public¹⁷. »

Durant les premiers jours, nombreux sont les membres de la Mosquée n° 7 à ne pas connaître avec certitude les limites imposées à Malcolm. James 67X se souvient qu'il était sur l'estrade de la mosquée, s'apprêtant à ouvrir une réunion, quand Malcolm entra par la double porte à l'arrière du hall et se retrouva face à face avec le capitaine Joseph voulant « l'obliger à faire demi-tour et à ressortir ». Je me suis dit, ajoute James 67X : « Oh, oh, il va se passer quelque chose de drôle¹⁸ ».

James 67X, qui est à cette époque responsable de la diffusion de *Muhammad Speaks* au sein de la Mosquée, gère des milliers de dollars de

revenus hebdomadaires. Travaillant en étroite collaboration avec Malcolm, il saisit parfaitement les proportions prises par ces remous internes. À l'automne 1963, sentant l'épuisement physique et psychologique de Malcolm, il écrit de son propre chef à Muhammad pour lui demander d'accorder un congé à son prédicateur. Il avait aussi écrit au capitaine Joseph, qui avait traité l'affaire avec dérision. James 67X découvrait maintenant qu'il était difficile de savoir ce qui se passait exactement avec Malcolm. On lui avait simplement dit, ainsi qu'aux autres membres de la direction, que Malcolm n'était exclu que pour 90 jours : aucun membre reconnu de la Mosquée n'était autorisé à lui parler. « Au début, raconte James, je me disais que M. Muhammad était en train de faire une habile manœuvre politique. » Mais en l'espace de quelques semaines, James commença à entendre diverses récriminations contre Malcolm – « Big Red, ouais, il n'a jamais été avec le Messenger » – ainsi que des reproches pour ses échecs publics avec le Parti nazi américain¹⁹.

La situation est aussi extrêmement difficile pour Betty, elle qui, en janvier 1964, est enceinte de trois mois de son quatrième enfant. Son mari est cloué au pilori et fait l'objet d'une condamnation publique, mais on attend d'elle, en tant que bonne *Muslim*, qu'elle remplisse ses fonctions à la mosquée et qu'elle fasse son possible pour éviter toute situation embarrassante. Les avertissements qu'elle avait lancés à Malcolm concernant son avenir au sein de la *Nation* semblent prophétiques, et les hésitations dont il a fait preuve face à la nécessité de prendre de la distance, que ce soit sur le plan économique ou sur d'autres questions, par rapport à la *Nation*, ont certainement alourdi le climat entre eux²⁰. Mais il n'y a aucun moyen pour Malcolm de protéger sa femme de l'orage qui se profile et des conséquences à venir quand il cessera de percevoir son salaire.

Le 6 décembre, le *New York Times* publie un article titré « On s'attend au remplacement de Malcolm ». La nouvelle, qui a certainement pour origine une fuite organisée par l'entourage de Muhammad, surprend Malcolm et sa famille, mais également ceux qui le soutiennent. Le *Times* indique que des sources proches de la *Nation* ont confirmé qu'Elijah Muhammad a d'ores et déjà choisi un successeur pour la Mosquée n° 7. Le plus jeune fils de Muhammad, Akbar Muhammad, Jeremiah X, prédicateur des Mosquées d'Atlanta et de Birmingham, et Lonnie X, qui préside aux destinées de celle de Washington, figurent parmi les candidats les plus probables. Le *New York Times* ajoute que « Malcolm est devenu "si puissant" qu'il apparaît plus comme une "personnalité" que comme un porte-parole du mouvement ». Saisissant par les détails qu'il révèle, l'article confirme que les informations qu'il publie proviennent du sommet de la hiérarchie de la *Nation* : les noms des ministres cités et promis à des positions clés ne peuvent qu'avoir été fournis par le secrétariat de Chicago ou par le capitaine Joseph. Interrogé à ce sujet, Malcolm nie la rumeur. « Je suis le ministre de la Mosquée, affirme-t-il, et j'assumerai mes responsabilités quoi qu'elles puissent impliquer. Je m'abstiendrai uniquement de faire des déclarations publiques²¹. » Cette

déclaration, qui est en elle-même une violation de l'ordre d'Elijah Muhammad le contraignant au silence, ne donnera toutefois à lieu à aucune mesure à son encontre.

Aux yeux de ceux qui le critiquent au sein de la *Nation*, Malcolm fait seulement semblant et feint d'être contrit. Malcolm avait annoncé aux responsables de la Mosquée n° 7 qu'il avait commencé à travailler à un manuscrit sur les enseignements d'Elijah Muhammad, recueillis au cours des nombreuses conversations qu'ils avaient eu au cours des années, mais en dehors de quelques ébauches sommaires, il ne s'est jamais véritablement attelé à la tâche²². En réalité, il contrevient aux ordres de Muhammad en continuant à s'exprimer dans la presse nationale. Ainsi, dans le *Chicago Defender*, il fustige le républicain noir Jackie Robinson pour ses commentaires négatifs contre Adam Clayton Powell Jr. et la *Nation of Islam*. L'ironie aux lèvres, Malcolm tourne en ridicule l'ancien champion de baseball qui ne sait « de ce qui se passe dans la communauté noire que ce que l'homme blanc lui en dit ». Malcolm accuse Robinson de vouloir inciter les Noirs à soutenir Nelson Rockefeller, le gouverneur de New York, en lui demandant « Avec quelle équipe joues-tu aujourd'hui, mon ami ? » Il avertit également Robinson que s'il osait faire preuve du même courage que Medgar Evers, « ces mêmes Blancs que vous considérez aujourd'hui comme vos amis seront les premiers à vous tirer ou vous poignarder dans le dos, comme ils l'ont fait avec Medgar Evers²³ ».

Elijah Muhammad n'a sans doute pas apprécié d'apprendre par l'*Amsterdam News* que Doubleday avait prévu de publier *L'Autobiographie* de Malcolm. Muhammad confirme à la presse que son adjoint encombrant conserve son titre de ministre mais qu'il « n'est pas autorisé à s'exprimer en public²⁴ ». Malcolm se sent complètement à la dérive. Après avoir sillonné le pays pendant des années pour faire des discours et construire la *Nation*, il se retrouve à supporter un étrange et nouveau fardeau : le temps libre. Pour s'occuper, il répond au courrier qu'il reçoit. À un étudiant africain-américain de l'Université de Colgate qui veut créer une association islamique sur son campus, il explique que si l'acquisition de connaissances est une bonne chose, elle doit cependant, pour être utile, être culturellement pertinente :

Nos racines culturelles doivent être restaurées avant que la vie puisse couler dans nos veines ; car, de la même façon qu'un arbre sans racine est un arbre mort, un peuple sans racines culturelles meurt automatiquement²⁵.

La meilleure preuve de l'état d'esprit qui anime alors Malcolm nous est fournie par l'interview qu'il donne à Louis Lomax, interview au cours de laquelle il nie vigoureusement avoir suggéré que « la mort de Kennedy soit une raison de se réjouir ». Il développe un argument principal en expliquant que l'assassinat du Président est « le résultat d'une longue lignée de violences, l'aboutissement de la haine, de la méfiance et du doute dans ce pays ».

Muhammad « m'avait averti de ne rien dire sur la mort du Président et je me suis abstenu de toute référence à cette tragédie dans mon discours ». Tout en acceptant sa suspension, il affirme au journaliste qu'« [il] ne pense pas que celle-là sera permanente ». Plus significatif encore, lorsque Lomax le questionne sur les rumeurs qui circulent à propos des « divergences » qui existeraient entre Muhammad et lui, Malcolm l'interrompt brusquement :

C'est un mensonge [...]. Comment pourrait-il y avoir des divergences entre le Messenger et moi ? Je suis son esclave, son serviteur, son fils. Il est le dirigeant, l'unique porte-parole des *Black Muslims* ²⁶.

Dans un premier temps, Elijah Muhammad est satisfait des réactions à la suspension de Malcolm. Les conversations téléphoniques enregistrées par le FBI montrent qu'il décrit la punition infligée à Malcolm comme un acte d'autorité parentale. « Papa » a dû punir l'enfant qui sera châtié encore plus « s'il ouvre son bec et fait le malin²⁷ ». Mais, alors que la controverse sur Kennedy ne fait plus les gros titres, Elijah se retrouve face à d'autres problèmes. La déchéance prolongée de l'enfant chéri de la *Nation* conduit beaucoup à penser que la déclaration sur Kennedy n'était qu'un prétexte pour le sanctionner et que ne s'exprimait là que l'inévitable confrontation entre Malcolm et le secrétariat de Chicago au sujet de la future direction de la *Nation*. Mais le principal problème reste celui des rumeurs persistantes sur les infidélités sexuelles de Muhammad. Ce dernier sait que Malcolm a discuté de cette affaire avec Louis X et d'autres ministres, en présentant sa démarche comme une tentative pour désamorcer la colère qui monte à la base du mouvement. Mais John Ali, Sharrieff et d'autres expliquent à Muhammad que Malcolm a délibérément diffusé l'information pour l'affaiblir et qu'il est en train de miner la confiance envers la *Nation* et son Messenger. Le FBI, attentif à ces dissensions internes, les alimente en propageant une série de fausses lettres destinées à corroborer le rôle de propagateur de rumeurs prêté à Malcolm²⁸.

Ce tapage incessant porte ses fruits. À la mi-décembre 1963, Muhammad décide de ne pas réintégrer Malcolm à son poste de la Mosquée n° 7. En humiliant publiquement celui qu'il a laissé devenir trop puissant, il peut retrouver son autorité et empêcher qu'aucun autre ministre n'ose le défier à l'avenir. Bien que les responsables de Chicago aient voulu exclure Malcolm et ses partisans, il n'est pas certain qu'Elijah ait partagé leur point de vue, du moins à ce moment-là. Sa démonstration de force semble plus efficace si Malcolm reste au sein de la secte tout en étant muselé et démis de ses responsabilités. Il élimine ainsi Malcolm de toute fonction institutionnelle, mais maintient le prédicateur national à un poste administratif de second plan. Malcolm, pour sa part, entretient toujours l'espoir que Muhammad le réintégrera. Fin 1963, les deux hommes sont au bord du précipice, mais ni l'un ni l'autre ne pense que la scission est inévitable²⁹.

Pourtant, la situation empire avec la nouvelle année. Le 2 janvier 1964, Muhammad téléphone à Malcolm pour discuter de sa suspension ; Sharrieff et Ali écoutent probablement la conversation. Les accusations d'aventures extraconjugales et d'enfants adultérins constituant une « véritable bombe » pouvant dévaster la *Nation*, Malcolm a discuté de façon tout à fait irresponsable de sa conduite avec certains ministres de la *Nation*. La seconde préoccupation de Muhammad a trait à la rivalité permanente existant entre Malcolm sa famille. Malcolm ne manifeste aucune opposition et ne réfute rien, même quand Muhammad lui laisse entendre que sa suspension pourrait être prolongée indéfiniment. Il répond calmement qu'il a profité des conseils et des décisions de son mentor et ajoute qu'il a prié pour racheter pour ses erreurs³⁰.

Il n'est pas impossible que Malcolm ne soit pas parvenu à exprimer ses remords avec suffisamment de force car c'est après cette conversation que Muhammad décide que le temps est venu de lui retirer toute autorité. Le lendemain, Joseph est informé qu'un nouveau ministre va remplacer Malcolm à la Mosquée n° 7 et que lui-même est désormais investi de l'autorité sur la Mosquée. Le 5 janvier, Muhammad promeut James 3X (McGregor) Shabazz, le chef de la Mosquée de Newark, comme nouveau prédicateur de la Mosquée n° 7. Malcolm reçoit l'ordre de partir pour Phoenix afin de comparaître devant une commission à laquelle participent Elijah Muhammad, Ali et Sharrieff ³¹. Ce n'est probablement qu'à l'occasion de cette rencontre officielle que Malcolm comprend réellement ce qui lui arrive. Il confesse à la « cour » qu'il a révélé des détails sur la vie privée de Muhammad au capitaine Joseph et à une poignée de ministres de la *Nation* et plaide pour qu'on le laisse continuer à servir Muhammad. Il demande également que lui soit donnée la possibilité de s'expliquer devant les membres de sa propre Mosquée, un droit établi de longue date pour ceux qui sont accusés d'avoir enfreint les règles de la *Nation*. La réponse de Muhammad ne se fait pas attendre : « Repars et éteins le feu que tu as allumé³² ». Malcolm est désormais en quarantaine : aucun fidèle ayant des responsabilités n'est autorisé à lui parler ou à entrer en contact avec lui de quelque manière que ce soit. Ainsi que Peter Goldman l'a habilement fait remarquer, « pour un *Muslim*, un tel ordre revenait à être poussé au bord de la tombe que le reste d'entre nous appelons le monde. La preuve fut vite faite que quelqu'un dans la *Nation* avait à l'esprit une tombe moins métaphorique³³ ».

Semaine après semaine, utilisant leur position au sommet de la hiérarchie, John Ali et Raymond Sharrieff inondent les rangs de la *Nation* d'un flot d'invectives et de propos hostiles à l'encontre de Malcolm. Les rumeurs les plus grossières sur la déloyauté de Malcolm parcourent le mouvement : murmurées dans les réunions de la *Muslim Girls Training*, discutées parmi les membres du *Fruit of Islam*, elles sont enfin reprises en public par des prédicateurs, tel James 3X Shabazz qui en fait état depuis l'ancienne chaire de Malcolm³⁴.

Peu après son retour de Phoenix, alors que Malcolm marche sur Amsterdam Avenue à Harlem en compagnie de Charles 37X Morris, ils croisent un jeune frère qui les regarde fixement. Ses poings sont serrés et il semble prêt à se jeter sur eux. Les responsables de la Mosquée n° 7 ont en effet glissé au jeune militant du *Fruit* en colère : « Si tu savais ce que Malcolm dit à propos de notre Cher Saint Apôtre, tu le tuerais de tes propres mains. » Charles prend le jeune homme à partie et lui conseille d'aller voir le responsable de la Mosquée et de lui demander pourquoi il ne le tue pas lui-même. Si l'incident n'a aucune suite, il illustre combien des centaines de membres de la secte ont été amenés à considérer Malcolm comme leur ennemi. L'intensité de la colère et de la haine provoquées par la campagne lancée contre Malcolm rend pratiquement impossible sa réintégration, et ce même si Muhammad l'autorisait. Malcolm tente désespérément de maintenir ses habitudes de travail et d'assurer ses tâches pour conserver son influence. Le 14 janvier, il rencontre Alex Haley pour travailler sur *L'Autobiographie*. La session de travail dure plus de sept heures, jusque tard dans la nuit³⁵. Alors qu'il s'efforce de donner forme à son passé, il trouve que son présent change trop rapidement pour pouvoir le cerner.

Depuis que Cassius Clay est entré dans le snack-bar de Détroit et dans la vie de Malcolm, il jouit d'une réputation grandissante. Après avoir battu Archie Moore en juillet 1962, il a envoyé au tapis trois autres adversaires et reste invaincu. Il a ainsi obtenu de pouvoir affronter le tenant du titre chez les poids lourds, Sonny Liston, donné largement favori. Au cours de l'hiver 1963, alors qu'il s'entraîne à Miami, Cassius Clay invite Malcolm et sa famille à y passer quelques jours de vacances. Heureux de pouvoir s'échapper de New York, Malcolm accepte, et le 15 janvier, il s'envole en compagnie de Betty et de leurs trois filles vers le Sud. Muhammad ne prête guère d'attention à ce voyage et au combat ; malgré l'intérêt du siège de Chicago pour le jeune boxeur qui s'intéresse à la *Nation*, le *Messenger* a fait savoir qu'il désapprouve le sport professionnel. Les dirigeants de la *Nation* sont par ailleurs convaincus que le bruyant Clay n'a aucune chance de battre Liston qui vient alors d'écraser Floyd Patterson, l'ancien champion poids lourds. Apporter un soutien public à Clay, pensent-ils, ne sera qu'une source d'embarras s'il est, comme c'était probable, battu. Malcolm, qui a quant à lui noué une solide amitié avec Cassius Clay, sait quelles sont ses qualités de boxeur, son intelligence et comprend qu'il a un charisme qui pourrait attirer de jeunes Noirs à l'islam. Il a sans doute aussi pensé que dans l'éventualité d'une confrontation avec les dirigeants de Chicago, avoir Clay de son côté était un atout³⁶.

L'escapade à Miami est le seul moment de vacances que Betty et Malcolm aient jamais partagé. La famille de Malcolm est probablement surprise de voir le jeune boxeur les accueillir en personne à l'aéroport. La nouvelle de cette

rencontre inattendue est transmise à l'antenne locale du FBI par un informateur. Apparemment, le FBI n'avait pas encore établi de relation entre Clay et les séparatistes noirs, et le bureau de Miami, perplexe, ne fait remonter l'information à Washington que le 21 janvier³⁷. Pendant ces quelques jours, la famille fait du tourisme, se prélassa à la plage, prend des photos et achète des cartes postales. Malcolm passe des moments avec Clay et gagne sa confiance. Il profite également de ce séjour pour reconstruire son image, réalisant peut-être enfin qu'il doit désormais se détacher de la *Nation*. Dans le carnet de notes qu'il tient à l'occasion de ce voyage, il rédige plusieurs paragraphes sur le séjour de sa famille au camp d'entraînement de Clay destinés à l'écriture d'une série d'articles d'actualité : « Malcolm X, bon père de famille ». La plupart de ses notes sont des légendes pour les photographies qu'il a prises. Une de ces notes indique que Betty et lui ont fêté leur sixième anniversaire de mariage durant ce voyage et que, parents de trois filles, ils attendent leur quatrième enfant pour le mois de juin. Cette tentative pour améliorer son image publique s'avère profitable. Le *Chicago Defender* publie ainsi un beau portrait de la famille, Clay se tenant sur la droite avec Ilyasah, la plus jeune des filles du couple, sur les épaules³⁸. Une photographie similaire paraît dans l'*Amsterdam News* ³⁹. C'est la première fois que Malcolm montre sa famille au public. La parution de ces photos marque le début de la dernière réinvention de Malcolm, celle qui culmine quelques mois plus tard avec son voyage à La Mecque pour le *hadj*.

Betty et les enfants rentrent à New York le 19 janvier. Malcolm reste quelques jours avec Cassius Clay, qui l'accompagne à son retour pour New York. Le boxeur n'a pas pris pas la peine de demander l'autorisation de s'absenter à son entraîneur, Angelo Dundee, et bien qu'il soit inhabituel de voir un boxeur quitter l'entraînement un mois avant un combat pour le titre, Dundee n'a pas tenté de l'en empêcher. Arrivé à New York le 21 janvier, Clay découvre une ville à la mesure de sa personnalité hors norme. En compagnie de Malcolm, il parcourt Harlem et tout ce qu'il y a à voir dans la ville. Clay participe également à un rassemblement de la *Nation* qui a lieu au Rockland Palace, pendant que Malcolm, respectant sa suspension, se tient à distance. Après quoi, Clay retourne à Miami et reprend l'entraînement⁴⁰.

Très rapidement la presse commence à évoquer la relation entre Malcolm et Clay. Le 25 janvier, l'*Amsterdam News* informe ses lecteurs que Malcolm et sa famille avaient passé leurs vacances en Floride « à l'invitation du boxeur poids lourds Cassius Clay⁴¹ ». Cette publicité est la source de grandes difficultés dans le camp d'entraînement de Miami. Alors que la notoriété de Clay grandit dans le monde de la boxe, la question de son rapport à la *Nation* le taraude. Son affiliation à la *Nation* réputée hostile aux Blancs risquant de lui causer un préjudice professionnel, Clay est contraint de tergiverser quand la presse l'interroge sur ce sujet. Mais alors que le combat contre Liston approche, l'influence de Malcolm le pousse à afficher son soutien publiquement. L'*Amsterdam News* rend compte de l'intervention de vingt

minutes faite par Clay au Rockland Palace : « Je suis un homme fidèle avant tout à ma race, et chaque fois que je vais à un meeting des Muslims, je trouve l'inspiration⁴². » Le 3 février, le *Courier Journal* de Louisville publie une interview de Clay dans laquelle il admet pratiquement être membre de la *Nation* :

Bien entendu que j'ai parlé aux Muslims et je le ferai à nouveau. L'intégration est une erreur. Les Blancs ne veulent pas l'intégration. Je n'en veux pas non plus. Je ne crois pas qu'on doive l'imposer et les Muslims ne le pensent pas non plus. Alors, pourquoi les *Muslims* seraient-ils un problème⁴³ ?

Tout au long du mois de février, Malcolm ne cesse de solliciter sa réintégration auprès de Muhammad, sans succès. Il lui faut maintenant se préoccuper de la subsistance de sa famille. La *Nation* alloue des ressources à ses ministres pour l'entretien de leur foyer, pour se nourrir, s'habiller et équiper leur logement. Malcolm, qui jusqu'alors recevait 150 dollars par mois, est toujours considéré comme un ministre et il peut théoriquement réclamer cette allocation. Mais s'il était complètement destitué de son titre, il n'aurait alors plus de revenu mensuel ni droit à sa maison d'East Elmhurst. James 67X estime que de 1960 à 1963, Malcolm avait par ailleurs reçu environ 3 000 dollars par mois pour couvrir ses dépenses de voyages, d'hôtels, de restauration et autres frais divers⁴⁴. Pour que Malcolm ait un impact sur les médias au niveau national, la *Nation* avait consenti à cet investissement considérable. Par exemple, à chaque fois, qu'il faisait le déplacement dans une ville où il y avait une Mosquée, on attendait des dirigeants locaux qu'ils s'absentent de leur travail et qu'ils lui mettent à disposition des voitures, des chauffeurs et des gardes du corps. S'il se rendait dans une localité où la *Nation* n'était pas implantée, il était fréquemment accompagné par un ou plusieurs membres du *Fruit* qui assuraient sa sécurité. De son côté, sa secrétaire prenait en charge son courrier quotidien. C'est ce dispositif élaboré qui avait contribué à faire d'un important dirigeant local une figure nationale du mouvement. Malcolm est désormais confronté à une question : que se passera-t-il si tout cela disparaît ? Quelles ressources financières pourra-t-il garantir à Betty et aux enfants ? Il n'avait quasiment ni épargne ni assurance. Il avait même pris des dispositions pour que les droits d'auteur de son livre à paraître soient versés à la *Nation*. S'il s'avérait qu'il s'était trompé, sa foi dans la *Nation*, totale et inconditionnelle, le laisserait sans solution de repli ni échappatoire.

C'est cette vulnérabilité qui contraint Malcolm à plaider sa cause auprès de Muhammad pour qu'il le réintègre dans ses fonctions. Dans les notes qu'il prend pendant les deux dernières semaines de janvier, il essaie de réfléchir à la meilleure façon de présenter son cas à Muhammad : « N'avais pas de mauvaises intentions. Avais de bonnes intentions », écrit-il :

Me sentant innocent, je me sens extrêmement persécuté. J'ai le

sentiment d'avoir été trompé. Injustement et sans nécessité [...] forcé à trouver la façon de me défendre, à riposter à des ennemis sans vous blesser. [...] Si les sentiments que j'éprouve et les conclusions tirées sont faux, au moins je suis sincère et pas hypocrite, [c'est une] chance de servir Allah et vous [...] Comme je le disais dans ma dernière lettre : 1) Je crois en Notre Sauveur, en vous et en votre enseignement ; 2) Je ne sais que ce que vous m'avez enseigné ; 3) Et je ne suis rien d'autre que ce que vous avez fait de moi ; 4) Je ne me suis jamais considéré au-dessus de vous. 5) Je n'ai jamais agi tout seul. J'ai commis une sérieuse erreur en ne venant pas directement à vous – et cette erreur m'a conduit à en faire d'autres. Je suis sincèrement désolé et je prie Allah pour qu'il me pardonne et je vous demande de prier Allah pour mon pardon. Je ne peux pas être votre ennemi sans être mon propre ennemi. Je ne peux pas prendre la parole contre vous sans parler contre moi-même⁴⁵.

Entre le mois de janvier et la fin du mois de février, il écrit plusieurs fois à Muhammad pour lui demander sa réintégration, en invoquant leur étroite relation personnelle. Il accuse la direction de Chicago de jalousie et affirme qu'elle est déterminée à les séparer. Les « autres », écrit-il sans qu'il soit permis de douter de qui il s'agit, souhaitent que cesse leur association, « parce qu'ils savent qu'Allah m'a béni pour être à la fois votre meilleur représentant et votre meilleur défenseur. [...] Les seuls qui peuvent s'élever contre votre volonté sont ceux-là mêmes qui ne sont pas véritablement avec vous. C'est là une position dangereuse qui ajoute de la division à la division⁴⁶ ». Seules quelques-unes de ces lettres nous sont parvenues et il est par ailleurs fort possible que Muhammad ne les ait jamais lues parce que sa correspondance avec les responsables de la *Nation* était contrôlée par Ali et ses adjoints.

Alors que sa suspension perdure et que Muhammad semble hostile, Malcolm en arrive à penser qu'il a mal apprécié la situation. Il finit par comprendre que la source réelle de ses problèmes avec Chicago n'est pas John Ali ou Raymond Sharrieff, mais Muhammad lui-même. Dans son journal, Malcolm ébauche une critique en quatre points d'Elijah Muhammad qui lui a été suggérée par Wallace :

- 1) John n'est pas à blâmer [...] vous êtes derrière tout ce que fait John. 2) Vous utilisez John. 3) Vous n'êtes pas concernés par les Muslims, mais par vous-même⁴⁷. 4) Vous utilisez l'argent pour contrôler tous ceux qui vous entourent.

Malcolm remarque qu'il partage avec Wallace de nombreux points de mécontentement quant à la direction de la *Nation*. Sous le titre « L'analyse de Wallace de la [Mosquée] n° 2 », Malcolm note :

- 1) Les responsables de Chi[cago] ont peur et ont changé (accord).
- 2) Froid, impersonnel, sans égards et dur avec les membres

(accord). 3) Force et autorité au lieu de préceptes (accord). 4) Se protège au lieu de vous protégez et de protéger la *Nation* (accord).

Il se plaint auprès de Wallace du fait que sous l'influence de Joseph le *Fruit of Islam* s'est mué en un système de surveillance interne : « Joseph est devenu un flic, il a cessé d'être un frangin (deux tiers de flic), même situation partout. Les capitaines sont devenus des anti-prêchers⁴⁸. »

Ces fragments de carnet sont importants pour expliquer les divergences qui conduiront Malcolm à la rupture avec la secte et qui aboutiront ultérieurement à son assassinat. La grande majorité des membres de la famille de Muhammad et le secrétariat de Chicago s'opposent à Malcolm pour deux raisons fondamentales. Ils sont en premier lieu convaincus qu'il convoite le siège du Messenger et que dès qu'Elijah sera diminué ou mort, il prendra aisément les commandes du mouvement. Et alors les avantages matériels qu'ils tirent de leur appartenance à la « famille royale » prendront fin. La seconde raison est tout aussi importante : l'orientation militante prise par Malcolm en 1962-1963 représente une rupture radicale avec le nationalisme noir apolitique de la *Nation of Islam*. Herbert Muhammad avait déjà interdit dans *Muhammad Speaks* toute mention des activités de Malcolm une année avant sa réduction officielle au silence. Pour s'assurer du contrôle total sur le mouvement, les responsables de la *Nation* développent de plus en plus le *Fruit of Islam* comme force de surveillance et d'intimidation. Comme le note Malcolm, Joseph n'est plus un frère, il est « devenu un flic », ce qui est une référence à peine déguisée aux tabassages auxquels il se livre. En réalité, la famille de Muhammad se trompe totalement sur les intentions de Malcolm qui ne s'est en effet jamais considéré comme l'héritier du Messenger. Si quelqu'un doit un jour prendre la succession du Messenger, pense alors Malcolm, c'est Wallace. Il aurait soutenu ce dernier parce qu'il le respectait et l'aimait, et aussi parce qu'il était attaché à la vie d'évangéliste itinérant qu'il menait.

Malcolm a commis une erreur tragique en pensant que ses objectifs politiques – la création d'un front uni noir le plus large possible contre le racisme américain – pouvaient être atteints avec la pleine participation de la *Nation*. Disposée à procéder à son islamisation, la secte n'était en revanche pas prête pour les droits civiques, la révolution du tiers-monde ou le panafricanisme. Ce furent les orientations politiques et non les personnes qui amenèrent à la rupture des relations entre Malcolm et la *Nation of Islam*.

Ce n'est qu'en février 1964 que Malcolm se montre psychologiquement prêt à envisager une vie après la *Nation*. Il doit désormais entretenir des rapports politiques avec un large éventail d'organisations, allant de la NAACP à la gauche socialiste, dans une tout autre perspective. Comme beaucoup d'Harlémites, il a de la considération pour l'activité antiraciste que mène le Parti communiste depuis plus de quarante ans. Mais le dialogue avec les communistes est difficile : ils sont athées et, pire encore, de fervents intégrationnistes. Leurs théoriciens des questions raciales, en particulier James

E. Jackson et Claude Lightfoot, qui se sont penchés sur les *Black Muslims* définissent le nationalisme noir comme un « réflexe conditionné par le chauvinisme blanc », une réponse à Jim Crow, à la discrimination à l'emploi et à l'isolement social du ghetto. Cependant, ils soulignent aussi que l'enseignement de l'histoire et de la culture noires, l'hostilité à la drogue, à l'alcoolisme et aux crimes commis par des Noirs contre des Noirs sont des éléments positifs pour la communauté noire. Tout en étant fortement en désaccord avec les principes de la secte, les communistes privilégient ce que Lightfoot appelle des coalitions de « front uni » sur des questions particulières⁴⁹. S'il est à peu près avéré que Malcolm a rencontré à la mi-février les dirigeants du Parti communiste de Harlem, il n'y aura pas d'autres rencontres, y compris après la création de l'*Organization of Afro-American Unity* (OAAU).

Une partie des tourments intérieurs qui agitent Malcolm au cours de cette période est due à des doutes sur sa foi. La décision de quitter la *Nation of Islam* signifie en effet bien plus que l'abandon d'un culte religieux : s'il franchit le pas, c'est une géographie spirituelle tout entière qu'il abandonne. Lors des conférences de la *Nation*, on trouve fréquemment la représentation sur un tableau de l'avenir de l'identité noire : sur un côté figurent le drapeau américain, une croix chrétienne et les mots « Esclavage », « Souffrance » et « Mort » ; de l'autre côté du tableau sont dessinés le croissant musulman et inscrits les mots « Islam », « Liberté », « Justice » et « Égalité ». Au-dessus de ces mots et de ces symboles, une question est inscrite : « Qui survivra à la guerre d'Armageddon ?⁵⁰ ». Pour la *Nation*, ce tableau revêt deux significations : Muhammad prêche non seulement que l'islam est « la religion naturelle » de tous les Noirs, mais que c'est uniquement grâce à l'islam que les Africains-Américains pourraient atteindre leurs buts. Par ailleurs, la *Nation* explique que l'« américanisme » et le christianisme n'ont apporté aux Noirs que l'esclavage et la mort sociale. Ainsi, la *Nation* offre à ses adeptes un système racial global complet, qui « oppose l'islam noir à la chrétienté blanche dans une lutte mondiale et historique⁵¹ ». Les principes essentiels de cette reconfiguration religieuse du monde repose sur l'histoire de Yacub – les Blancs sont des démons, Wallace D. Fard Muhammad est Dieu en personne et Elijah Muhammad a été choisi par lui pour représenter ses intérêts sur Terre. Bien que Malcolm soit favorable à l'évolution de la *Nation* vers l'islamisation, en décembre 1963 il croit encore à l'histoire de Yacub et demeure persuadé que Muhammad en étant en rapport avec Fard a été en rapport avec Allah sous forme humaine. Dans l'interview qu'il donne à Lomax à la fin du mois de décembre 1963, il affirme avec insistance qu'Elijah avait parlé avec Dieu en personnes⁵². Début 1964, Malcolm affirme son désaccord avec Wallace Muhammad lorsqu'il explique ne pas croire que Fard soit Allah ou Dieu⁵³.

Toutefois, si le plus grave des péchés d'Elijah Muhammad ne consiste pas à engrosser ses subordonnées mais à se présenter frauduleusement comme le

Messenger d'Allah, alors le récit de Fard n'est qu'un mythe. Dans ce cas, l'histoire de Yacub est fausse elle aussi et les peuples d'ascendance européenne ne sont plus des démons à combattre mais des individus qui peuvent s'opposer au racisme. Et en ce qui concerne l'enseignement dispensé par la *Nation*, un nouvel ordonnancement religieux du monde fondé sur l'islam orthodoxe ne stigmatiserait ni n'isolerait nécessairement les États-Unis en raison de leur histoire esclavagiste et de discrimination raciale. À la place d'un *jihad* sanglant, d'un Armageddon sacré, l'Amérique fera peut-être l'expérience d'une révolution non-violente, sans effusion de sang. Arrivé à ce stade, Malcolm doit certainement avoir médité l'inconcevable : il est possible d'être Noir, musulman et Américain.

Quitter la *Nation* aurait également des conséquences pratiques. Sans l'organisation, Malcolm manquerait de moyens financiers pour sillonner le pays, organiser des conférences de presse ou prendre la parole en public. Il lui faudrait donc, pour rester une figure publique, fonder une organisation séculière consacrée à la défense de ses idéaux politiques et animée par des assistants loyaux. En disposant d'un tel groupe, il pourrait nouer des relations nouvelles avec les organisations pour les droits civiques et leurs dirigeants.

Quelques jours seulement avant le combat opposant Clay à Liston, Malcolm repart pour Miami Beach où de folles rumeurs circulent. Répandue dans tout Miami, la nouvelle de l'adhésion de Clay à la *Nation of Islam* ne fait plaisir à personne, sauf peut-être à Malcolm. Alors qu'il faut à l'organisateur du combat, Bill MacDonald, 800 000 dollars de recettes pour équilibrer son budget, le bruit court que les amateurs blancs de boxe vont se détourner du match et que les ventes de billets vont en pâtir. Quelques jours avant le combat, prévu le 25 février, moins de la moitié des 15 744 places du Miami Convention Hall ont été vendues. Quand Malcolm arrive à Miami pour se joindre à l'entourage de Clay, MacDonald menace d'annuler le match. Un compromis est trouvé : Malcolm accepte de faire profil bas, du moins jusqu'au soir du combat, et en échange il bénéficie d'un traitement de faveur et d'une place au premier rang – le siège numéro 7, son numéro favori⁵⁴.

Malcolm considère que son rôle auprès de Clay est avant tout celui d'un guide spirituel. Tandis que personne n'accorde au prétendant effronté la moindre chance de gagner, Malcolm rassure Clay en lui disant que son imminente victoire a été prophétisée des siècles auparavant. Prédissant la victoire de Clay, il affirme qu'elle sera non seulement un triomphe pour la *Nation*, mais aussi pour les 700 millions de musulmans à travers le monde. La fascination persistante de Malcolm pour Clay et pour le résultat de ce combat très particulier est cependant au moins pour partie liée à sa position problématique au sein de la *Nation*. Le combat doit se dérouler la veille de la convention du Jour du Sauveur et Malcolm y décèle une opportunité. Il contacte le quartier général de Chicago pour proposer un marché : en échange

de sa complète réintégration, il accompagnera le vainqueur de Sonny Liston à Chicago pour qu'il se présente devant la convention. La proposition est rejetée, en partie parce que la direction doute encore du talent de Clay, mais surtout parce que la décision a déjà été prise de ne pas permettre le retour de Malcolm⁵⁵.

Le soir du combat, avant de rejoindre Clay dans les vestiaires, Malcolm flâne tranquillement parmi la foule, assuré en son for intérieur que la victoire du jeune boxeur leur donnerait raison. Dans les vestiaires, Clay est entouré de *Muslims* – la plupart d'entre eux sont des larbins envoyés par Chicago – qui alimentent le climat de paranoïa entretenu par les rumeurs et les menaces de violences contre Clay qui circulent depuis la veille. Pour couper court, Malcolm emmène Clay et son frère Rudy à l'écart et dirige la prière⁵⁶. Il regagne ensuite son siège près du ring, non loin de la légende du football Jim Brown et du chanteur Sam Cooke. Peu après, les deux boxeurs font leur apparition et la voix puissante du présentateur, Frank Wyman, retentit dans la salle quand il présente les deux combattants en commençant par Clay. La cloche retentit enfin et libère les deux boxeurs de leur coin.

La stratégie de Clay consiste à prendre l'avantage sur Liston dans les premières reprises, de gagner du temps pendant les troisième, quatrième et cinquième reprises, puis d'attaquer « à plein régime » de la sixième à la neuvième reprise en espérant avec un peu de chance le mettre K.O. Liston, costaud mais lent, se fatigue très vite, ce qui le rend vulnérable à partir de la cinquième reprise. Les plans de Clay et d'Angelo Dundee fonctionnent comme prévu sur le plan tactique à l'exception d'un incident. Dans un moment de fureur, un des soigneurs de Liston frotte ses gants avec un onguent qui aveugle Clay pendant toute une reprise. Les yeux en feu, Clay ne peut rien faire d'autre que danser autour du ring en se tenant à distance des coups portés par Liston. À la sixième reprise, ses yeux commençant à aller mieux, Clay assène à Liston une série de directs. Au bout des trois minutes, Liston est épuisé, au point de ne pas parvenir à lever les bras pour se défendre. Alors que la septième reprise commence, Liston s'affaisse tristement sur son tabouret et refuse de se lever. Abasourdi, Clay court autour du ring en criant hystériquement :

Je suis la plus grande chose qui ait jamais existé ! Je n'ai aucune marque sur le visage et j'ai battu Sonny Liston, et je viens juste d'avoir vingt-deux ans. Je suis le plus grand. Je l'ai montré au monde ! Je parle à Dieu chaque jour ! Je suis le roi du monde⁵⁷ !

En l'encourageant de son siège, Malcolm éprouve un bonheur comme il n'en a jamais ressenti auparavant. Pour fêter la victoire, il a préparé une réception à l'Hampton House, un motel situé dans l'un des quartiers noirs de Miami. Clay arrive peu après minuit, et pour respecter les règles de sobriété des Muslims, on sert aux invités des boules de glaces⁵⁸. Le lendemain, Cassius Clay confirme son appartenance à la *Nation of Islam* tandis que Malcolm,

malgré l'interdiction de s'exprimer publiquement qui le frappe, explique à la presse que le triomphe du nouveau converti a une importance à la fois politique et religieuse. Il livre une juste évaluation de la légende naissante du boxeur :

Clay est le meilleur athlète noir que j'ai jamais vu et il signifie plus pour son peuple que tout autre athlète avant lui. Plus encore que ne le fut Jackie Robinson, parce que Robinson était le héros de l'homme blanc. La presse blanche voulait [que Clay] perde parce que c'est un Muslim. Vous aurez remarqué que personne ne prête attention à la religion des athlètes, mais les préjugés contre Clay sont tels qu'ils les ont rendus aveugles sur ses capacités⁵⁹.

La victoire de Clay surprend la direction de la *Nation* qui n'avait jamais envisagé qu'il puisse gagner, et maintenant que Malcolm s'affiche avec fierté à ses côtés devant le pays tout entier, elle a un motif supplémentaire de se débarrasser de lui. Le lendemain du combat, comme prévu, Clay part pour Chicago pour participer à la convention du Jour du Sauveur. Il met fin à l'ambiguïté de ses déclarations antérieures et annonce officiellement son appartenance à la *Nation of Islam*. Sans hésitation aucune, Elijah Muhammad étreint le nouveau converti et proclame que le triomphe de Clay est l'œuvre d'Allah et de son Messager. Malgré cette déclaration publique, Clay continue de considérer Malcolm comme son principal mentor. Le 1^{er} mars, il roule jusqu'à New York où il loue deux suites de trois chambres à l'hôtel Theresa et prend immédiatement contact avec Malcolm. Il est accompagné de son frère Rudy et de six autres personnes de son entourage⁶⁰. Ravi que les projecteurs soient braqués sur Clay, Malcolm utilise astucieusement la presse pour en tirer avantage autant que possible. Le 4 mars, les deux hommes visitent pendant deux heures le siège des Nations unies et lors d'une rencontre impromptue avec la presse, Clay surprend les journalistes en annonçant qu'il a l'intention de « vivre à New York pour toujours ». « Je suis si populaire que j'ai besoin d'une grande ville afin que tous ceux qui me veulent me voir puissent le faire », explique-t-il. Lorsqu'on demande à Malcolm s'il a joué un rôle dans la décision du champion poids lourds de s'installer à New York, il répond : « Il pense par lui-même⁶¹. » En réalité, Clay et lui ont discuté pendant plusieurs jours des avantages qu'il y avait de vivre à New York. Malcolm a même conduit Clay dans le Queens à la recherche d'une maison près de chez lui à East Elmhurst⁶².

L'éventualité de l'installation de Clay à New York, en partie sous l'influence de Malcolm, rend furieux le quartier général de Chicago. Mais les articles qui paraissent alors dans la presse constituent une menace plus sérieuse. Le 2 mars, le *Chicago Tribune* indique que « Clay, récemment couronné champion du monde des poids lourds, est arrivé hier à Harlem, à la surprise générale, pour une rencontre secrète avec Malcolm X⁶³ ». Le même jour, le *Chicago Defender* fait sensation en annonçant que les deux hommes

planifiaient le lancement d'une nouvelle organisation, rivale de la *Nation*⁶⁴. Cette série d'événements et d'articles réduit définitivement à néant toute possibilité de retour de Malcolm dans la *Nation*. Au même moment, le siège de Chicago reconnaît avoir commis une erreur dans la gestion de ses rapports avec Clay. Lui avoir permis de venir à New York et de s'afficher en public avec Malcolm sapait l'autorité de la *Nation*. Ce qui effraie véritablement Muhammad et ses lieutenants, c'est que Clay et Malcolm bénéficient d'une grande popularité au plan national ; le duo pouvait facilement faire éclater la *Nation* en plusieurs fractions antagoniques. Malcolm pensait-il utiliser ses relations étroites avec Clay pour réformer la *Nation* de l'intérieur ou avait-il l'intention de fonder un nouveau mouvement musulman ? Tout au long de ces journées chaotiques, si Malcolm n'était certain de rien, pour le quartier général de Chicago, il ne pouvait y avoir de doute : Clay était une précieuse propriété de la *Nation* qui devait tout faire pour la conserver et Malcolm X était l'ennemi.

Il fallut plus de temps qu'on ne pouvait s'y attendre pour que Malcolm comprenne à quel point ceux de Chicago étaient préoccupés et jusqu'à quelles extrémités ils étaient prêts à aller pour l'attaquer. Le 22 février, citant des sources proches de Malcolm, l'*Amsterdam News* explique que celui-là espère faire un « retour en force » le 1^{er} mars. En réalité, la vague de colère organisée par Chicago ne cesse de monter parmi les fidèles de la Mosquée, annihilant toute idée d'un avenir possible pour lui au sein de la *Nation* ou d'une vie après la *Nation* qui soit autre chose qu'une dure épreuve.

Au début du mois de février, James 67X et Reuben X Francis – autre lieutenant du *Fruit of Islam* loyal à Malcolm – qui travaillent comme serveurs dans le snack-bar de la Mosquée n° 7, entendent le patron des lieux, Charles 24X, calomnier Malcolm en public. « C'est arrivé comme ça, se souvient James, il a dit : "Eh, ne l'appellez pas Malcolm, appelez-le Red ; eh, il faut tuer Malcolm" [...] J'étais assis dans le restaurant à ce moment-là et je me suis dit que Joseph faisait cela pour voir comment j'allais réagir. » James qui se considérait alors encore comme un fidèle d'Elijah – « j'étais à 100 % avec M. Muhammad » affirme-t-il – explique que « lorsqu'ils ont commencé à parler de tuer Malcolm, j'ai pensé : "S'ils tuent Malcolm, alors ils me tueront aussi"⁶⁵ ».

Un tournant est franchi lorsque John Ali, arrivé à la Mosquée, annonce que Chicago « reçoit des lettres de la côte Est menaçant d'ôter la vie à la petite brebis ». James téléphone de nouveau chez Malcolm et parle à Betty : « Dis à mon grand frère d'être très prudent. » Un peu plus tard, toujours au téléphone, il prévient Malcolm : « Ils parlent de te tuer. » Malcolm rit : « Écoute-moi, mon frère, je ne suis pas un musulman du dimanche. J'ai donné douze années de ma vie à la *Nation*. [...] Si certains tentaient de me faire du mal, la *Nation* se dresserait contre eux⁶⁶. » Malcolm ne parvient alors pas à saisir que John Ali et d'autres responsables préparent les conditions de son exclusion définitive ou de son assassinat. Il propose cependant à James un rendez-vous

plus tard dans la soirée qui accepte en grommelant : « Bon, j'ai pensé que je n'étais pas supposé parler à ce type. » Ils décident d'être discrets et conviennent d'un rendez-vous « au milieu de la nuit » au coin de la 116^e Rue Est et de la 2^e Avenue⁶⁷. Malcolm fait monter James dans sa voiture, roule jusqu'à Morningside Park et gare son Oldsmobile bleue le long du trottoir entre la 113^e et la 114^e Rue Ouest. Dans la pénombre de la voiture, Malcolm commence à parler avec soulagement : « Je n'ai pas discuté de ce qu'il me disait, se souvient James, je l'ai juste écouté. [...] Il m'a parlé de la corruption dans la *Nation* et de tout un tas de trucs. » James, qui est au courant des aventures extraconjugales de Muhammad, n'est pas surpris. Puis, Malcolm mentionne les enfants adultérins de Muhammad : « Pour ne pas être grossier, explique James, je lui ai dit : "M. Muhammad se paye des parties de jambes en l'air". Je voulais dire que ça vient avec son pouvoir [...] Ça me laissaient perplexe. Alors j'ai dit : "pour un chef musulman, il y a un concept philosophique de polygamie". » Mais Malcolm ne cesse de parler, justifiant sa conduite et expliquant comment il pourrait être réintégré dans la *Nation*. James est abasourdi. Il se rend compte que Malcolm ne comprend pas que sa situation est désespérée. « Mon attitude a été très simple, raconte-t-il. Je lui ai dit : "Ils parlent de te tuer". » Il s'assure cette fois que Malcolm a bien compris ce qu'il lui a répété :

Écoute, mon frère, tu t'es attiré les faveurs de M. Muhammad. Et j'espère bien que tu retrouveras ses faveurs. [Mais] non, tu ne retourneras pas dans la *Nation*. Les gens parlent de te tuer⁶⁸ !

Malcolm demeure enfin silencieux. James comprend à ce moment-là qu'il doit décider s'il quitte la *Nation* avec lui. Sans réfléchir plus avant, il lui dit : « Écoute, je ne sais quels sont tes projets. Mais je t'aiderai pendant un an. » Il met une seule condition :

Ne te fous pas de moi. Ne me dis rien qui ne soit pas vrai et ne me dis pas que quelque chose est vrai si ce n'est pas vrai. [...] Je ne te demande pas ce que tu vas faire et comment tu vas le faire, je te demande juste de ne pas me mentir ⁶⁹.

Malcolm raccompagne James au bas de son immeuble et démarre.

Fin février, le capitaine Joseph propose un rendez-vous à Anas Luqman. Colocataire de James 67X, Luqman n'a rejoint la *Nation* que quelques années auparavant, mais sa formation dans la marine et sa maîtrise des arts martiaux l'ont amené à jouer un rôle important dans le *Fruit of Islam*. Associé à Thomas 15X Johnson et à quelques autres, il participe à un groupe de sécurité d'élite dont l'objectif, ainsi qu'il l'expliquera plus tard, est de « résoudre le plus discrètement possible des situations difficiles » en évitant l'usage des armes à feu. « On devait savoir comment faire autrement, se souvient-il, parce que nous ne voulions pas effrayer les gens autour de nous plus qu'il n'était nécessaire. » Si Malcolm lui en impose, Luqman déteste Joseph en qui il n'a aucune confiance. Bien qu'une réunion privée avec le capitaine du *Fruit of*

Islam ne soit guère enthousiasmante, Luqman accepte de le rencontrer en dehors du restaurant de l'organisation. Joseph n'y va pas par quatre chemins et expose d'emblée sa demande. Il connaît les antécédents militaires de Luqman et pense, à tort, que Luqman a une expérience en matières d'explosifs. L'ordre qu'il donne à Luqman est sans appel : « Mets une bombe dans son Oldsmobile qui lui règle son sort. » Il s'agit là d'un ordre qui enfreint les règles disciplinaires habituelles. Luqman sait que Joseph ne donne ses ordres qu'à travers ses lieutenants qui servent de fusibles entre lui et ceux qui sont censés mener à bien les missions. « Il n'y avait pas témoin. Joseph n'était pas stupide. Il m'a pris entre quatre yeux, à l'extérieur ; c'est comme ça que ça s'est passé⁷⁰. »

Joseph parti, Luqman se sent mal à l'aise. Il n'a pas rejoint la *Nation* pour des raisons spirituelles mais pour ses principes sur la question raciale : l'accent mis sur la propriété de la terre, le développement d'entreprises et la solidarité noire. Il avait acclamé la décision de Malcolm de protester contre le harcèlement et l'emprisonnement des vendeurs de *Muhammad Speaks* et avait participé en janvier 1963 aux manifestations de Times Square. Alors qu'il est de plus en plus insatisfait du gradualisme de la *Nation*, voilà qu'on lui demande d'exécuter le seul homme de l'organisation à même de faire avancer une politique noire. C'en est trop, pense-t-il, « je dois rompre avec tout ça⁷¹ ». Par loyauté envers Malcolm, Luqman l'informe de l'ordre qu'il a reçu de Joseph. Rétrospectivement, il est possible que le capitaine du *Fruit of Islam* n'ait pas eu l'intention de tuer Malcolm à ce moment-là, mais qu'il ait tendu un piège à Malcolm et Luqman. « Mec, Joseph était vraiment fuyant, dans le genre glissant », se souvient James 67X : « Il n'était pas bête. Un jour, Joseph m'a dit : "Les généraux viennent et les généraux partent, mais pas J. Edgar Hoover et lui, il a toujours été là. Il n'a jamais été destitué"⁷². » Joseph avait bien compris à qui Luqman réservait sa loyauté et qu'il rapporterait à Malcolm le projet d'attentat à la bombe contre sa voiture. Si Malcolm avait encore l'intention de demeurer au sein de la *Nation*, le protocole de sécurité l'obligeait à rapporter à Chicago ce supposé complot. S'il ne le faisait pas, c'est qu'il avait prévu de partir.

À la même époque, Malcolm rencontre pour la dernière fois Louis X, son vieil ami et protégé. Louis ayant raconté à Muhammad sa discussion avec Malcolm sur ses aventures, il était désormais évident que sa loyauté à Elijah Muhammad était absolue. Toutefois, bien que leur amitié ait été écornée, ils avaient encore des sentiments l'un pour l'autre. Louis vient à New York à plusieurs reprises le dimanche pour prendre la parole devant les fidèles de la Mosquée n° 7 à la place de Malcolm. Malgré la mesure qui interdit de parler à Malcolm, Louis profite de cette occasion pour le rencontrer et c'est même Malcolm qui le conduit à la Mosquée pour ses prêches du dimanche.

Plus tard, Farrakhan aura une interprétation inattendue de la scission : il prétendra qu'Elijah Muhammad aurait testé Malcolm pour vérifier sa capacité à prendre la direction de la *Nation* et que celui-là aurait échoué. En réalité, au

moment de l'ultime rencontre entre les deux hommes, Louis a déjà été choisi par Muhammad pour remplacer Malcolm comme orateur à l'occasion du Jour du Sauveur de 1964 : le prédicateur de Boston est d'ores et déjà promis à occuper un rôle important dans la direction du mouvement, probablement celui qui avait été réservé à Malcolm. Si son mentor a échoué au test, Louis allait lui-même bientôt en subir un. Louis pense que la grosseur d'Evelyn Williams est une des principales raisons de la colère de Malcolm. Farrakhan se rappelle que c'est après avoir appris cette nouvelle que « Malcolm a commencé à faire de moins en moins référence à l'enseignement [d'Elijah Muhammad et] à devenir de plus en plus politique⁷³ ».

Farrakhan se rappelle que pour leur dernière sortie ensemble, ils ont sillonné la ville dans la voiture de Malcolm jusque tard dans la nuit :

Il m'a révélé son amour pour Evelyn et qu'il allait la ramener à New York. Je lui ai dit : « Frère, ne fais pas ça, s'il te plaît. Si tu le faisais, tu blesserais vraiment Betty. » J'ai ajouté : « Le mieux que tu aies à faire, c'est de laisser Evelyn là où elle est. » C'est ce genre de conversation que nous avons eue. On était assis et il m'a dit : « Frère, mes ennemis seront un jour les tiens. » Il a alors désigné des gens de la *Nation* dont je devrais me méfier. Puis il a prononcé ces mots : « Je préférerais que ce soit toi qui sois un exemple pour moi, plutôt que moi un exemple pour toi. » Ce fut la dernière conversation que j'ai eue avec mon frère⁷⁴.

Malcolm avait donc envisagé que Louis le remplace comme porte-parole principal de la *Nation*, mais il avait aussi prévu que la haine et l'hostilité du capitaine Joseph, de Raymond Sharrieff et d'autres dirigeants se retourneraient contre lui. Quant à Farrakhan, il ne peut alors imaginer qu'il ne faudra guère plus de dix ans pour que ce soit son tour d'être banni.

Tard dans la soirée du 6 mars, un discours enregistré d'Elijah Muhammad est diffusé sur les ondes à New York et à Chicago. Le principal souci de Muhammad est de s'assurer l'allégeance de Clay, afin d'enlever à Malcolm son dernier atout. « Ce nom de Clay n'a aucun sens divin, déclare Muhammad, et j'espère qu'il acceptera d'être désigné sous un nom meilleur. Muhammad Ali, c'est le nom que je lui donnerai aussi longtemps qu'il croira en Allah et qu'il me suivra⁷⁵. » Malcolm, qui entend la déclaration de Muhammad sur la radio de sa voiture, est abasourdi. Il aura cette réaction : « C'est un acte politique. Il fait cela pour l'empêcher [Clay] de se joindre à moi. » Les émissaires de la *Nation* sont déjà en réunion avec le boxeur à l'hôtel Theresa. Parmi les récompenses qu'ils lui promettent, il y a celle d'une épouse qui, s'il le désire, pourrait être une des petites-filles du Messenger. Malcolm avait découragé Muhammad Ali de quitter la *Nation*, peut-être avec l'arrière-pensée qu'il y avait plus de chance que le jeune boxeur le rejoigne

s'il ne subissait pas de pression. Après quelques jours, Clay décide de se ranger aux côtés de Muhammad. Dans une interview donnée à Alex Haley, il admet que la peur a joué un rôle important dans sa décision : « On ne peut pas se rebeller contre M. Muhammad et s'en sortir. » Interrogé sur Malcolm, il répond : « Je ne veux plus parler de lui⁷⁶. » Le 10 mars, le *New York Times* relève que « le champion poids lourds de vingt-deux ans a indiqué qu'il restait dans la secte des *Black Muslims* dirigée par Elijah Muhammad et qu'il ne rejoindra pas Malcolm X⁷⁷ ». Le 21 mars, le *Pittsburgh Courier* annonce que « tous les efforts de Malcolm X [...] pour se “vendre” et avec lui son tout nouveau programme, la “Mosquée noire”, au champion de boxe poids lourds Cassius X Clay, ont complètement échoué⁷⁸ ».

Toute la vie de Malcolm semble lui échapper. Le 6 mars, il est contrôlé par la police sur le Triborough Bridge à New York pour excès de vitesse et se voit infliger une contravention⁷⁹. La veille, il a reçu une lettre de Muhammad lui indiquant qu'il est suspendu jusqu'à une date indéterminée⁸⁰. Ces événements, qui viennent s'ajouter au choix de Muhammad Ali, le paralysent. Son allocation mensuelle ne serait plus versée, les cachets qu'il percevait pour les conférences qu'il donne dans les écoles ne lui fournissent qu'un modeste revenu et s'il peut espérer obtenir une avance plus substantielle de Doubleday pour son livre, il ne peut cependant pas repousser plus longtemps la décision de rompre avec l'organisation.

Le 8 mars, il prend sa voiture pour se rendre chez M. S. Handler, journaliste du *New York Times*. En présence de la femme de ce dernier, il annonce à Handler sa décision de quitter la *Nation*. L'article de Handler, « Malcolm rompt avec Muhammad », paraît le lendemain. Malcolm a d'abord fait ce choix pour éviter la confrontation avec la *Nation* :

Je veux qu'il soit clairement établi que je demande à tous les Muslims de rester au sein de la *Nation of Islam* sous la direction spirituelle de l'Honorable Elijah Muhammad. Je ne désire pas encourager qui que ce soit à me suivre.

Malcolm laisse entendre que son départ de la secte est inspiré par le souhait de contribuer à la défense des idées de la *Nation* :

J'en suis arrivé à la conclusion que je serai mieux à même de porter le message de M. Muhammad en étant en dehors de la *Nation of Islam* et en continuant mon action parmi les 22 millions de Noirs non musulmans d'Amérique.

Il tend la main à ses opposants dans le mouvement pour les droits civiques, en manifestant sa volonté de « contribuer aux actions locales pour les droits civiques dans le Sud et partout ailleurs ». S'adressant aux nationalistes noirs non-religieux et aux activistes indépendants, il se déclare favorable à la construction d'« un parti politique nationaliste noir [qui] chercherait à convaincre la population noire de passer de la non-violence à l'autodéfense active contre les suprématistes blancs partout dans le pays ». Enfin, conscient

qu'il a besoin d'argent, il se dit également disposé à accepter « tout engagement important pour des conférences dans les lycées et universités⁸¹ ».

Si Malcolm en était resté là, peut-être Muhammad et les responsables de la *Nation* ne se seraient-ils pas vengés avec la brutalité dont ils feront preuve. Mais, à l'instar de son attitude à l'occasion de la mort de Kennedy, au bord du gouffre, il est incapable de se retenir. À Handler qui s'enquiert des raisons de son départ, il répond : « La jalousie rend aveugle les hommes et les empêche de penser clairement. Ce sont là les faits. » Malcolm reproche à la *Nation* d'avoir restreint son indépendance politique et son engagement dans le mouvement des droits civiques : « Désormais, cela sera différent, promet-il, je me joindrai au combat partout où les Noirs me demanderont de l'aide⁸². » Cette proclamation a certainement contribué à l'escalade de la polémique et des possibilités d'agressions physiques.

Si Malcolm a probablement découragé les fidèles de quitter la *Nation* pour réduire l'intensité des critiques contre lui, d'un point de vue pratique, il est clair qu'il n'a pas anticipé les événements car de nombreux membres sont alors déjà en train de quitter la *Nation*. Une équipe de lieutenants et de proches – James 67X Warden, Charles 37X Morris (également appelé Charles Kenyatta), Anas Luqman, Reuben X Francis et beaucoup d'autres – s'apprentent à quitter le mouvement, avant tout par fidélité envers Malcolm. Ces hommes, du fait de leur engagement profond et ancien dans la secte, savent tout des activités brutales des brigades de choc, ce qui met leurs vies en danger. Un autre groupe, écœuré par les diatribes lancées contre Malcolm depuis plusieurs mois au sein de la Mosquée n° 7 et dans le restaurant qui en dépend, estime que le pasteur devrait avoir le droit de se défendre devant la congrégation tout entière. Après l'éviction de Malcolm, une douzaine d'*Original People* défendent courageusement leur ancien prédicateur au sein de la Mosquée. Il est impossible de savoir exactement combien de fidèles quittent la Mosquée n° 7 en mars et avril durant la controverse, mais il est probable que leur nombre s'élève tout au plus à 200 personnes : c'est-à-dire moins de 5 % de l'effectif total de la *Nation*.

Quelques-uns de ceux qui quittent la *Nation* pour rejoindre Malcolm en sont membres de longue date. Mais, de manière surprenante, il y a aussi parmi ceux qui partent de nombreux nouveaux adeptes, très peu au fait de l'origine des tensions entre les factions rivales. Parmi ceux-là, on trouve William 64X George qui avait été un compagnon de cellule de Malcolm à Rikers Island où il avait été recruté par la *Nation*. Ayant rejoint la Mosquée n° 7 en juin 1963, il quitte la secte pour deux raisons principales. Début 1964, les quotas de ventes de *Muhammad Speaks* ayant été considérablement augmentés pour les membres du *Fruit of Islam*, il a reçu l'ordre d'en vendre un minimum de 150 exemplaires par semaine, soit plusieurs centaines de dollars. Il ne tolère pas non plus les discours menaçants du capitaine Joseph et de James 3X Shabazz, le ministre en exercice de la Mosquée n° 7, décrivant Malcolm comme « un hypocrite qui devrait être tué⁸³ ». Il quitte la secte en avril et rejoint le groupe

de Malcolm où il devient l'un des hommes-clés en matière de sécurité.

Le 9 mars, Malcolm et un petit groupe de ses amis se réunissent au 23-11 de la 97^e Rue dans le Queens où ils décident de créer officiellement la *Muslim Mosque Incorporated* (MMI). Les représentants légaux de la nouvelle Mosquée, Malcolm, le journaliste Earl Grant et James 67X, sont élus pour un mandat courant jusqu'au premier dimanche de mars 1965, date à laquelle de nouvelles élections doivent être organisées⁸⁴. La *Muslim Mosque Inc.* a pour objectif d'offrir aux Africains-Américains musulmans une alternative spirituelle à la *Nation of Islam*. Pour la première conférence de presse de la MMI, prévue le 12 mars, James, élu vice-président, conseille à Malcolm d'encourager « ceux qui sont dans la Mosquée de rester dans la Mosquée ». Plus tard, James estimera que le noyau le plus engagé des militants de la MMI n'a jamais compté plus de 50 membres, tous anciens membres de la *Nation*⁸⁵. Mais du point de vue de la *Nation*, la fondation même de la MMI est perçue comme une provocation délibérée. Le jour même, Malcolm accorde plusieurs interviews. L'une d'entre elles est donnée à Joe Durso, journaliste à la radio WNDT-Channel 13 de New York⁸⁶. Le 10 mars, Malcolm reçoit une lettre recommandée expédiée par la *Nation* exigeant que sa famille et lui libèrent la maison d'East Elmhurst dans le Queens. Un mois plus tard, le secrétaire de la Mosquée n° 7, Maceo X, engage des poursuites judiciaires devant le tribunal civil du Queens pour obtenir l'expulsion de Malcolm.

Le 11 mars, Malcolm adresse un télégramme à Elijah Muhammad – dont le contenu est publié dans l'*Amsterdam News* aux côtés d'une longue interview de Malcolm – pour lui expliquer quelques-unes des raisons de son départ⁸⁷. Le lendemain matin, il convoque une conférence de presse à l'hôtel Park Sheraton de Manhattan où devant un groupe de reporters et de partisans il lit le télégramme envoyé la veille et explique à nouveau les raisons de son départ de la *Nation*. Il annonce que son nouveau siège sera installé à l'hôtel Theresa et révèle son intention d'ouvrir une nouvelle Mosquée. Les sympathisants blancs pourraient contribuer financièrement pour aider le nouveau mouvement, mais il ne leur serait pas possible d'y adhérer parce que « quand les Blancs adhèrent à une organisation, en général ils en prennent le contrôle ». Bien qu'il se soit engagé à coopérer avec les groupes pour les droits civiques, le langage qu'il emploie lors de la conférence est imprégné de violence apocalyptique. « À un niveau de masse, les Noirs », prédit-il, sont désormais prêts à mettre en œuvre l'« autodéfense » et rejettent la stratégie non-violente :

Il y aura cette année plus de violence que jamais. [...] Les Blancs seront choqués quand ils verront surgir du petit Nègre passif qu'ils ont connu un lion rugissant. Les Blancs feraient bien de comprendre cela pendant qu'il est encore temps⁸⁸.

La conférence de presse est un désastre à presque tous les niveaux. Malcolm a réussi à réunir l'argent pour louer la très chic Tapestry Suite du

Sheraton, mais la MMI se retrouve sans aucune ressource financière. Dans son article écrit pour le *New York Times*, Handler note que malgré la précédente déclaration de Malcolm assurant qu'« il ne chercherait pas à prendre des membres au mouvement d'Elijah Muhammad », il y a plusieurs indices qui montrent qu'il a l'intention de lancer une organisation rivale. En ce qui concerne les dirigeants noirs encore partisans de l'intégration raciale et de la non-violence, les prédictions de Malcolm sur le sang qui allait couler dans les rues confirment sa réputation de nihiliste violent. Au lieu d'élargir sa base potentielle, le premier acte politique qu'il mène suite à la scission a eu pour seul effet de renforcer son isolement⁸⁹.

Il est hautement improbable que Malcolm ait consulté Betty sur sa décision de quitter la *Nation* ; il la considère en effet en grande partie comme une observatrice passive : « Pas un seul instant, je n'ai pensé que Betty, après un premier moment d'étonnement, pourrait changer d'opinion pour adopter la mienne », expliquera-t-il plus tard⁹⁰. Alors qu'il fait de grandes déclarations sur ses intentions, ce sont des problèmes plus pratiques qui préoccupent sa femme. Un quatrième enfant allait bientôt arriver. Comment leur famille allait-elle survivre financièrement ? Betty nourrit la crainte, justifiée, qu'ils soient rapidement chassés de leur maison. Elle perçoit également l'ambivalence de son mari à l'égard d'Elijah Muhammad et la *Nation* – tout au long du mois de mars, il continue ainsi à défendre le programme de la *Nation of Islam*. « Le dernier lien, se rappellera Betty, devait encore être tranché⁹¹. »

1. NdT : « *Chickens coming home to roost* », littéralement « Les poules rentrent au poulailler », expression dont l'équivalent français est « On récolte ce que l'on a semé » ou « Qui sème le vent récolte la tempête. » La formule anglaise peut sembler plus désobligeante du fait de la comparaison avec la « poule ».

2. Clegg, *An Original Man*, p. 200-201.

3. Evanzz, *The Messenger*, p. 271-272.

4. Clegg, *An Original Man*, p. 201.

5. « Malcolm X scores U.S. and Kennedy : likens slaying to “chickens coming home to roost” », *New York Times*, 2 décembre 1963 ; entretien avec Herman Ferguson, 27 juin 2003.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

10. « Malcolm X scores U.S. and Kennedy ».

11. Entretien avec Larry 4X Prescott, 9 juin 2006.

12. Entretien avec Herman Ferguson, 27 juin 2003.

13. Clegg, *An Original Man*, p. 202 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 191-192. Il semble que Malcolm ait eu accès au secrétariat de la Mosquée n° 7 jusqu'au début de l'année 1964. Marilyn E. X., sa secrétaire écrit, le 30 décembre 1963, à Frank Quinn du *San Francisco Council for Civic Unity* pour réclamer une copie de son interview télévisée sur un programme local, « Cities and Negroes ». Voir « Marilyn E. X. to Frank Quinn », 30 décembre 1963, MXC-S, box 3, folder 4.

14. « Malcolm X Suspended for JFK Remarks », *Amsterdam News*, 7 décembre 1963.

15. *Ibid.* ; « Malcolm X Suspended », *Chicago Defender*, 5 décembre 1963.

16. « X On the spot », *Newsweek*, 16 décembre 1963.
17. Entretien avec Larry 4X Prescott, 9 juin 2006.
18. Entretien avec James 67X Warden, 18 juin 2003.
19. *Ibid.*
20. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 164-165. Rickford pense que la « loyauté persistante » de Malcolm à la *Nation* « a pu provoquer des disputes familiales ».
21. « Malcolm X expected to be replaced », *New York Times*, 6 décembre 1963.
22. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 191-192.
23. « Malcolm answers Jackie Robinson », *Chicago Defender*, 7 décembre 1963 ; voir également « Reject racist views in open retort to Malcolm », *Chicago Defender*, 14 décembre 1963.
24. « Malcolm X maintains silence », *Amsterdam News*, 14 décembre 1963.
25. « Malcolm X to Martin Miller », 6 décembre 1963, MXC-S, box 3, folder 4.
26. « A summing up : Louis Lomax interviews Malcolm X », dans Lomax, *When the Word Is Given*, p. 169-180.
27. Clegg, *An Original Man*, p. 203.
28. Evanzz, *The Messenger*, p. 278.
29. Clegg, *An Original Man*, p. 203-205.
30. *Ibid.*, p. 205-206.
31. *Ibid.*, p. 203-207 ; Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 125.
32. Clegg, *An Original Man*, p. 207 ; Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 125-126.
33. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 126.
34. Entretien avec Larry 4X Prescott, 9 juin 2006.
35. MX FBI, Memo, New York Office, 12 février 1964.
36. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 127-129.
37. David Remnick, *King of the World*, p. 168.
38. Photographie, « Clay celebrates with Malcolm X », *Chicago Defender*, 6 février 1964.
39. Photographie, « Malcolm X's family and friend », *Amsterdam News*, 1^{er} février 1964.
40. Remnick, *King of the World*, p. 168-69.
41. « Malcolm X in Florida », *Amsterdam News*, 25 janvier 1964.
42. « Cassius Clay almost says he's a Muslim », *Amsterdam News*, 25 janvier 1964.
43. Remnick, *King of the World*, p. 169.
44. Entretien avec James 67X Warden, 24 juillet 2007.
45. « Notebook-Separation from NOI », MXC-S, box 9, folder 2.
46. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 192.
47. « Notebook-Separation from NOI », MXC-S, box 9, folder 2.
48. *Ibid.*
49. Claude Lightfoot, « Negro nationalism and the Black Muslims », *Political Affairs*, vol. 41, n° 7, juillet 1962, p. 3-20.
50. McAlister, « One Black Allah », p. 622-656 ; Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 224-225.
51. McAlister, « One Black Allah », p. 628.
52. Lomax, *When the Word Is Given*, p. 177-180.
53. « Notebook-Separation from NOI », MXC-S, box 9, folder 2.
54. Remnick, *King of the World*, p. 170-172.
55. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 128-129.
56. Remnick, *King of the World*, p. 186-188.
57. *Ibid.*, p. 176, 183-200.
58. *Ibid.*, p. 204, 207-208 ; Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 129.
59. Remnick, *King of the World*, p. 207.
60. « Clay talks with Malcolm here », *New York Times*, 2 mars 1954.
61. Steve Cady, « Clay, on 2-hour tour of U.N., tells of plans to visit Mecca », *New York Times*, 5 mars

1964.

62. Remnick, *King of the World*, p. 213.

63. « ... And to complete the report », *Chicago Tribune*, 2 mars 1964.

64. « Report Clay, Malcolm X plan new organization », *Chicago Defender*, 2 mars 1964.

65. Entretien avec James 67X Warden, 1^{er} août 2007.

66. Entretien avec James 67X Warden, 18 juin 2003.

67. *Ibid.*

68. Entretien avec James 67X Warden, 1^{er} août 2007.

69. *Ibid.*

70. Entretien avec Langston Hughes Savage (Anas Luqman), 6 septembre 2008.

71. *Ibid.*

72. Entretien avec James 67X Warden, 1^{er} août 2007.

73. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.

74. *Ibid.*

75. « Clay puts Black Muslim X in his name », *New York Times*, 7 mars 1964.

76. Remnick, *King of the World*, p. 214.

77. « Clay to take draft physical », *New York Times*, 7 mars 1964.

78. « Clay drops Malcolm X », *Pittsburgh Courier*, 21 mars 1964.

79. « Order arrest of brother Malcolm », *Chicago Defender*, 21 mai 1964.

80. « Malcolm X : Why I quit », *Amsterdam News*, 14 mars 1964.

81. M. S. Handler, « Malcolm X splits with Muhammad », *New York Times*, 9 mars 1964 ; « Occasional statements, open letters, declarations and letters to the editor, 1962-1964 », MXC-S, box 5, folder 18.

82. Handler, « Malcolm X splits with Muhammad ».

83. Interrogatoire de William H. George par le procureur-adjoint, Herbert Stern, 18 mars 1964, MANY.

84. MX FBI, Summary Report, New York Office, 18 juin 1964, p. 33.

85. Entretien avec James 67X Warden, 18 juin 2003.

86. « Malcolm X charts », *Jet*, 2 avril 1964 ; MX FBI, Memo, New York Office, 11 mars 1964.

87. Télégramme à Muhammad, « Malcolm X : why I quit », *Amsterdam News*, 14 mars, 1964.

88. M. S. Handler, « Malcolm X sees rise in violence », *New York Times*, 12 mars 1964.

89. *Ibid.* ; MX FBI, Memo, New York Office, 13 mars 1964 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 195 ; « Occasional statements », MXC-S, box 5, folder 18.

90. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 163.

91. *Ibid.*, p. 171.

11. Une révélation dans le hadj (12 mars 1964-21 mai 1964)

Le départ de Malcolm de la *Nation of Islam* coïncide avec une des plus intenses périodes de lutte pour les droits civiques, alors même que la fragile unité qui a rendu possible les combats à Montgomery et à Birmingham est menacée par de nouvelles tensions. Alors que la controverse entre les radicaux – comme John Lewis – et les dirigeants noirs plus traditionnels – comme Martin Luther King et Ralph Abernathy – continue de plus belle et l'approche de la réalisation des objectifs tant attendus a l'étrange effet de diviser encore plus le mouvement. Étrangement, cette situation a pour effet de nourrir de nouvelles divisions dans le mouvement. Le succès de la marche sur Washington de 1963 aurait dû consolider le pouvoir de King, mais rapidement, plusieurs dirigeants noirs commencèrent à abandonner les manifestations et les protestations publiques, préférant tenter d'influencer directement la politique du Parti démocrate. Fin 1963, le tant attendu *Civil Rights Act* arrive enfin au Sénat. Deux mois plus tard, aucune piste pour sortir de l'impasse dans laquelle des sénateurs sudistes récalcitrants sont parvenus à enfermer le projet de loi ne semble se dessiner. Alors que les semaines puis les mois passent, la déception monte, exacerbée par l'engagement militaire croissant au Vietnam.

À peine libéré du carcan de la *Nation*, Malcolm se retrouve aux prises à la fois avec le passé et avec l'avenir. Sa décision de rompre tout lien avec son ancienne organisation ayant fait de lui un électron libre, certains groupes et dirigeants comprennent l'intérêt qu'il y a à l'amener sur le terrain des droits civiques. Cependant, il travaille encore à mettre en forme ses propres conceptions, tant sur l'islam que sur les questions politiques, et les blessures infligées par sa rupture avec la *Nation* sont encore trop récentes pour lui permettre de prendre véritablement un nouveau départ. Au cours de ces premières semaines, d'un discours à l'autre, parfois d'un jour à l'autre, Malcolm passe de la réaffirmation de sa loyauté aux idées d'Elijah Muhammad à la dénonciation de sa moralité douteuse. Il cherche en même temps à faire exister la *Muslim Mosque Inc.* comme congrégation indépendante de la *Nation of Islam* et, sur ce terrain, la voie la plus prometteuse est celle qu'Elijah Muhammad refusait : les droits civiques.

D'une certaine façon, cette situation a dû être une libération : affranchi de la surveillance permanente de John Ali et de Raymond Sharrieff, Malcolm peut se débarrasser des derniers vestiges des contraintes qui pesaient sur lui. Ainsi, dans l'une de ses premières déclarations à la presse, la MMI affirme à propos de la non-violence qu'il est « criminel de ne pas apprendre à un homme à se défendre lorsqu'il est en permanence victime d'attaques brutales.

Il est légal et légitime de détenir un fusil ou une carabine. [...] Quand notre peuple est mordu par des chiens, il a le droit de les abattre¹ ». Le commissaire de police de New York, Michael Murphy, ayant qualifié ces propos d'« irresponsables », Malcolm lui rétorqua qu'une telle condamnation était un « compliment² ».

Déployant tous ses efforts pour s'affirmer comme une force indépendante, Malcolm met en avant un large spectre d'arguments et développe des propos puissants sur l'importance du nationalisme noir, tout en exprimant parfois son soutien à la déségrégation. Le 14 mars à Chester, en Pennsylvanie, il assiste à une réunion où sont présents quelques-uns des dirigeants du mouvement des droits civiques de la côte Est, dont le révérend Milton Galamison, principal dirigeant du mouvement pour la déségrégation de l'enseignement public à New York, le comédien et militant Dick Gregory ou encore Gloria Richardson, une militante de Cambridge dans le Maryland. Quelques semaines auparavant, avec la *Nation*, Malcolm avait dénoncé sans relâche l'intégration, et maintenant il soutenait les luttes pour la déségrégation scolaire et l'amélioration du service public de l'éducation pour les Noirs³. Il s'agissait là d'une première concession à l'idée que les Noirs pouvaient peut-être un jour exercer un contrôle sur leurs vies au sein même du système existant. Le même jour, Malcolm donne une interview à l'*Amsterdam News* et accuse la *Nation* d'avoir tenté de l'assassiner, en faisant référence au complot ourdi par le capitaine Joseph et qu'Anas Luqman lui a révélé. Si cette révélation avait toutes les chances de provoquer une furieuse riposte de la *Nation*, elle offrait également à Malcolm une sorte de protection. Il était en effet désormais plus difficile pour la *Nation* d'engager une action contre lui alors que les menaces avaient été rendues publiques. Il reste que les affirmations de Malcolm ont probablement semblé peu crédibles aux yeux des observateurs de la secte. En effet, jusqu'en 1964, la violence fréquemment utilisée par la *Nation* contre ses membres était passée largement inaperçue. De plus, il était de notoriété publique que les membres du *Fruit of Islam* ne portaient jamais d'armes. Enfin, comme Malcolm était réputé pour ses hyperboles et son extrémisme, il est probable que la police et la majorité des Noirs n'aient accordé que peu de crédit à ses accusations⁴.

Le 16 mars, la MMI obtenait un statut d'organisation légale en déposant ses statuts auprès du comté de New York. Son siège social fut fixé à l'hôtel Theresa, au 2 090 de la 7^e Avenue. La salle 128 louée par la nouvelle organisation était en réalité une grande pièce située à l'entresol de l'hôtel⁵. Deux jours plus tard, à Harvard, Malcolm s'attelle à définir les buts de son organisation. Les Noirs, dit-il, doivent « contrôler les politiques qui concernent leur lieu de résidence en votant [...] et investir dans les commerces situés dans les quartiers noirs ». Les Africains-Américains ont « perdu leurs illusions sur la non-violence » et ils sont désormais « prêts à toute action qui aboutira à des résultats immédiats ». On peut lire dans ces appréciations les balbutiements de ce qui deviendra quelques années plus tard

le mouvement du *Black Power*. Selon le FBI, quand on lui demanda, au cours de la discussion qui suit son discours, s'il était partisan d'une révolution sanglante, Malcolm répondit négativement tout en faisant observer que l'Africain-Américain « a de tout temps versé son sang, mais [que] l'homme blanc ne reconnaît pas cela comme une effusion de sang et [qu'] il ne le reconnaîtra pas jusqu'à ce que l'homme blanc ait lui-même saigné un peu⁶ ». Il ne s'agissait pas là d'un soutien à la violence, mais cette déclaration, ainsi que quelques autres, compliquait la tâche de ceux qui voulaient juger de son évolution.

Le lendemain, il donne une longue interview à l'écrivain africain-américain A. B. Spellman. Dans cet entretien qui paraît en mai dans la revue marxiste indépendante *Monthly Review*, il nie à nouveau se faire l'apôtre de la violence. Toutefois, s'il cherche à éviter toute controverse sur cette question, les commentaires qu'il fait sur les Juifs ne contribuent pas à le faire apprécier des progressistes. « Nous ne sommes pas du tout racistes », déclare-t-il avant de poursuivre :

Les Juifs sont depuis si longtemps les commerçants de la « communauté noire » qu'il est normal qu'ils se sentent coupables lorsqu'on dit que les Juifs sont les exploiters des Noirs. Cela ne veut pas dire que nous sommes antisémites. Nous sommes simplement contre l'exploitation⁷.

Tout en élaborant le programme de la MMI, Malcolm espérait en asseoir la légitimité. Alors qu'en tant que représentant de la *Nation*, il avait derrière lui une organisation qui comptait entre 75 000 et 100 000 membres, les forces de la MMI étaient quant à elles extrêmement réduites. C'est ainsi que, invité quelques jours plus tard à Philadelphie par Joe Rainey sur WDAS pour l'émission *Listening Post*, il exagère les effectifs de son groupe. Lorsque Rainey lui demande si la MMI est une organisation implantée à l'échelle nationale, Malcolm explique avec grandiloquence qu'il y avait, « de la côte est à la côte ouest », des organisations étudiantes qui demandaient à adhérer⁸. Cependant, même si l'organisation a des difficultés à recruter, Malcolm continue à attirer des foules assez considérables. Le 22 mars, à l'invitation de la MMI, un millier de personnes se pressent au Rockland Palace pour l'entendre parler. La participation est particulièrement élevée compte tenu des menaces de mort qui pèsent sur lui. Les journalistes qui assistent au meeting spéculent sur l'éventuelle « armée nationaliste noire » que Malcolm aurait prévu de former⁹.

La constitution d'une armée, quelle qu'elle soit, promettait d'être une tâche longue et ardue. Tant par son nom que par sa fonction, la MMI était une organisation religieuse qui cherchait à se développer parmi les musulmans. Malcolm n'avait pas encore fondé de branche séculière susceptible de rallier les non-musulmans à sa cause et il cherchait surtout à attirer à lui des membres de la *Nation*, et ce malgré les avertissements de James 67X et

d'autres qui le priaient d'éviter tout conflit avec la secte de Muhammad. Le 24 mars, il est invité à l'émission de Robert Kennedy sur Radio Boston. Accompagné de James 67X et probablement de Charles 37X Kenyatta, il profite de son séjour pour rencontrer plusieurs membres de la *Nation*, très probablement pour tenter de les recruter. Il prend le risque de braconner sur les terres de Louis X, car ce séjour à Boston revêt un sens stratégique : c'est en effet Malcolm qui avait fondé la Mosquée de Boston, et la présence de sa sœur Ella lui offre une forte implantation dans une partie de la communauté noire de la ville.

L'émission de radio à laquelle Malcolm est invité a été annoncée sous l'intitulé « Les Noirs – séparation et suprématie », mais Kennedy voulait que Malcolm explique l'évolution de ses conceptions depuis son départ de la *Nation*. Malcolm est d'emblée sur un terrain difficile. Il exprime sa fidélité spirituelle et idéologique au Messenger car, malgré tout ce qui s'est produit, il éprouve encore de la fidélité pour l'homme qui, plus que tout autre dans sa vie, a occupé un rôle paternel : « Tout [ce que je sais], affirme-t-il sans hésitation, c'est à Elijah Muhammad que je le dois. » Pour concilier cette déclaration avec sa rupture avec la *Nation*, il explique que ce n'est qu'en mettant en place sa propre force indépendante qu'il pourra suivre les enseignements de Muhammad. Évitant toute critique contre les dirigeants du mouvement pour les droits civiques, il prévoit néanmoins que Martin Luther King va « devoir élaborer une nouvelle approche pour l'année à venir, faute de quoi il va se retrouver seul ». Il se complaît à nouveau dans la posture du vengeur racial :

Jusqu'à présent, seul le sang des Noirs a été versé, et les Blancs ne considèrent pas cela comme une effusion de sang. Du sang blanc doit couler avant que l'homme blanc ne considère un conflit comme un conflit sanglant¹⁰.

Malcolm ne savait pas encore comment se positionner vis-à-vis des enseignements du Messenger. Au cours des années, alors que sa fidélité au dogme de la *Nation of Islam* s'amenuisait, il avait été de plus en plus attiré par l'islam orthodoxe. En tant que ministre du culte de la *Nation*, il avait répondu à des dizaines de lettres, publiques et privées, adressées par des musulmans orthodoxes hostiles aux principes fondamentaux de la secte. Malgré la fermeté dédaigneuse des arguments qu'il leur avait opposés, sa curiosité pour l'islam avait été stimulée, et ses convictions émoussées. Désormais, privé d'une organisation par rapport à laquelle se définir, il prenait conscience que l'islam classique pouvait lui fournir un nouvel espace spirituel. C'est à ce moment-là, alors que toutes les directions semblaient possibles, qu'il entrevit la possibilité de réaliser un rêve qu'il nourrissait depuis son premier séjour au Moyen-Orient en 1959 : faire le pèlerinage de La Mecque.

L'année précédente, avant sa suspension, il avait repris contact avec le Dr Mahmoud Shawarbi, professeur musulman qu'il avait rencontré en

octobre 1960 à l'occasion d'une initiative de la *Nation*. Malcolm avait entretenu avec lui des relations épisodiques, mais après qu'il eut été interdit de parole par Muhammad, leurs rencontres se firent plus fréquentes et plus denses. Ravi de l'intérêt grandissant de Malcolm pour l'islam classique, Shawarbi lui enseigne les rudiments des rituels musulmans et l'encourage à se rendre à La Mecque. Il use de son entregent auprès des Saoudiens pour faciliter les démarches de Malcolm et demande à ses amis et à ses connaissances au Moyen-Orient de l'aider.

Shawarbi joue un rôle essentiel dans l'évolution de Malcolm à bien des égards. Sans relâche, mais sans créer de conflit, il le pousse à repenser sa vision racialisée du monde, tout en lui concédant que beaucoup de musulmans orthodoxes ne sont pas à la hauteur des idéaux concernant l'indifférence raciale (*color-blind*) qu'ils professent. Il persuade également Malcolm que le Coran, tel qu'il est formulé par les sourates du prophète Muhammad, est racialement égalitaire. Dès lors, les Blancs qui se soumettent à Allah deviennent les frères et les sœurs spirituels des Noirs¹¹.

Lorsqu'il effectue son séjour à Boston pour recruter des partisans, Malcolm a déjà pris la décision d'entreprendre le pèlerinage de La Mecque. L'éventualité d'une purification spirituelle, alors qu'il est à un moment charnière de sa vie, fait de bouleversements et d'incertitude, est trop importante pour qu'il laisse passer cette chance. C'est probablement pendant ce séjour à Boston que Malcolm rend visite à Ella pour lui emprunter les quelque 1 300 dollars dont il a besoin pour ce voyage. Malgré ce que chacun a fait endurer à l'autre depuis l'époque où Malcolm s'était installé chez elle pendant son adolescence, Ella accepte de lui prêter l'argent.

Le 26 mars, Martin Luther King Jr. est au Capitole pour discuter avec certains sénateurs (Hubert Humphrey, Jacob Javits et d'autres) du blocage de la loi sur les droits civiques de 1964. Le moment est difficile pour le pasteur. Ses plus proches collaborateurs, à l'instar de James Bevel, le mettent en garde : « Les gens perdent la foi [...] dans le mouvement non-violent¹². » Après sa rencontre avec les sénateurs, King donne une conférence de presse pour faire le point sur la situation. Malcolm, qui est en ville ce jour-là, se glisse dans la salle pour l'écouter. Le point de presse terminé, les deux hommes sortent de la salle par des portes différentes. Tandis que King traverse le hall où se pressent les sénateurs partisans de la ségrégation pratiquant l'obstruction parlementaire, il croise Malcolm et ses compagnons. Celui-ci n'est probablement pas très enthousiasmé par cette rencontre impromptue et encore moins par le fait qu'elle soit prise en photo. C'est James 67X qui a astucieusement manigancé la rencontre, poussant son patron autour d'une colonne de marbre jusqu'à ce que King et lui se retrouvent face à face. La photo qui est prise des deux hommes se serrant la main en viendra à symboliser les deux principaux courants d'opinion de la conscience noire des

années 1960 et au-delà. Ce fut la seule rencontre entre les deux hommes¹³.

Cette poignée de main est aussi pour Malcolm le début d'une transition, cristallisant son passage de la rhétorique révolutionnaire qui imprégnait son « Message to the grassroots » à une approche plus proche de celle que King essayait de mettre en place : l'amélioration de la condition noire à travers la transformation du système américain. Trois jours après cette rencontre, Malcolm prend la parole devant 600 personnes réunies à l'Audubon : ce qu'il dit ce soir-là constitue les prémices d'un autre célèbre discours qu'il prononce une semaine plus tard. Malgré son titre incendiaire, « The ballot or the bullet », ce discours énonce un message bien plus conventionnel, un message porté par le mouvement des droits civiques depuis 1962 : l'importance du droit de vote. Malcolm y souligne que tous les Harlémites et, par extension, tous les Noirs du pays doivent s'inscrire sur les listes électorales. C'en est fini de la vieille thèse de la *Nation* selon laquelle la participation au système ne pouvait avoir que peu d'effet. Désormais, Malcolm se prononce pour la constitution d'un front noir uni, qui cherchera à arracher pour les Noirs le contrôle de l'économie et de l'avenir politique. « L'unité est la véritable religion, dit-il, les Noirs doivent oublier leurs divergences et discuter de ce sur quoi ils peuvent se mettre d'accord. » Il interroge également la capacité du mouvement pour les droits civiques à obtenir réparation pour les « 310 années de travail servile non payé¹⁴ ».

Ce qui est le plus significatif demeure cependant le passage de l'usage de la violence à l'exercice du droit de vote pour atteindre les objectifs du mouvement noir. En choisissant le vote, il rejette implicitement la violence, même si cela était parfois difficile à déceler dans le feu de la rhétorique.

Le lendemain, il donne une interview au *Militant*, journal du *Socialist Workers Party* qui, depuis des décennies, défend le nationalisme révolutionnaire noir¹⁵. Léon Trotsky lui-même avait pensé que les Noirs américains seraient l'avant-garde de l'inéluctable révolution socialiste aux États-Unis¹⁶. La rupture de Malcolm avec la *Nation*, son soutien à la bataille pour les inscriptions sur les listes électorales, ainsi qu'aux protestations de masse des Africains-Américains sont alors interprétés par les trotskistes comme un pas vers un positionnement socialiste.

Quand, le 3 avril, il arrive à la Cory Methodist Church de Cleveland pour prendre la parole devant un important public rassemblé par la section locale du CORE, Malcolm a fait de son « The ballot or the bullet » un morceau d'anthologie oratoire. La plupart des membres du CORE de Cleveland considèrent Malcolm comme un dirigeant de masse et 2 000 à 3 000 personnes, parmi lesquelles de nombreux Blancs, s'entassaient dans l'église. Le programme de la soirée prévoit un dialogue entre Malcolm et son vieil ami Louis Lomax. Celui-ci prend la parole le premier et développe une argumentation intégrationniste qui recueille des applaudissements polis. L'intervention de Malcolm s'inspire du discours qu'il a récemment prononcé à l'Audubon, mais auquel il a donné une plus grande cohérence pour en faire

un féroce état des lieux de la situation du pays.

Par certains aspects, ce discours exprime les sentiments d'une Amérique noire qui perd confiance en l'efficacité de la non-violence et qui est gagnée par l'insatisfaction et l'impatience. Au début de l'année 1964, le SNCC et le CORE ont commencé à adopter des positions plus militantes tandis que le climat racial s'alourdit considérablement. Le risque d'explosions de violence est palpable. En l'espace de six mois, des émeutes raciales éclatent dans les quartiers noirs des villes du nord-est. « Voilà maintenant le genre d'homme noir qui est aujourd'hui monté sur scène en Amérique, déclare Malcolm à son public, et il n'a plus l'intention de continuer à tendre l'autre joue. » Quand il agite le spectre du « fusil », il laisse entendre qu'il sera très difficile au pays d'éviter d'emprunter le chemin menant à la catastrophe. Cependant, évoquant en même temps le « vote », il indique que l'espoir d'un tel changement est possible.

Dans la première partie de son discours, Malcolm en appelle à l'unité des Noirs, par-delà les querelles idéologiques : « Si nous avons des divergences, réglons-les entre nous, mais lorsque nous montons au combat, ne nous querellons sur rien avant d'avoir fini d'affronter le Blanc. » Cette invite contredit directement ce qu'il déclarait dans son « Message to the grassroots » où il tournait en dérision King et les militants pour les droits civiques. Une condition préalable est néanmoins posée par Malcolm pour que l'unité puisse se faire : il leur faut trouver un terrain commun sur une base séculière, et pour cela il s'efforce de séparer son identité de prédicateur musulman de ses engagements politiques. « De la même manière qu'Adam Clayton Powell est un pasteur chrétien », observe Malcolm, il est quant à lui un pasteur musulman engagé pour la libération noire, « par tous les moyens nécessaires ».

Malcolm change ensuite de registre pour dénoncer les deux grands partis et la structure du pouvoir américain, qui continuent à refuser à la plupart des Noirs l'exercice réel du droit de vote, qu'il considère désormais comme un outil nécessaire pour que les Noirs puissent prendre le contrôle des institutions de leurs communautés. Il rappelle à son public le poids qu'aurait un bloc électoral noir dans un pays divisé et souligne que « c'est le vote noir » qui avait assuré la victoire du ticket Kennedy-Johnson à l'élection présidentielle de 1960. Mais il fait aussi comprendre à l'assistance que, du droit de vote ou de la violence, les États-Unis étaient assurés de connaître au moins l'un des deux. Il ne peut en être autrement alors que les jeunes Noirs lancent des cocktails Molotov dans les rues de Jacksonville : « Ce seront des cocktails Molotov ce mois-ci, des grenades le mois suivant, et encore quelque chose d'autre le mois d'après, assure-t-il, ce sera le vote ou le fusil. » Aussi menaçant qu'il ait pu paraître ce discours, il marque un recul par rapport à la violence inéluctable suggérée dans « Message to the grassroots ». Le vote offre une voie de sortie : il laisse ainsi entendre que si le gouvernement fédéral garantit aux Africains-Américains le droit de vote plein et entier dans tout le

pays, alors il pourrait éviter une conflagration sanglante. Ce qui est également de significatif dans cette déclaration, c'est ce qui n'y figure pas : Malcolm n'affirme plus qu'Elijah Muhammad détiendrait le programme le plus conforme aux intérêts des Noirs¹⁷.

Ce soir-là, la petite équipe de trotskistes présents dans l'église méthodiste est aux anges. Cela confirme à leurs yeux que le nationalisme révolutionnaire noir pourrait être l'étincelle d'une révolution socialiste aux États-Unis. Leur journal, *The Militant*, mettra en avant la dénonciation du « Parti démocrate, le « jeu de dupes de l'obstruction parlementaire » et « les politiciens blancs voyous » qui empêchent les Noirs de contrôler leurs propres communautés ».

Certains passages de ce discours semblent indiquer que Malcolm abandonne une analyse exclusivement raciale au profit d'une analyse de classe : « Je ne suis pas contre les Blancs, je suis contre l'exploitation et contre l'oppression », insiste-t-il. *The Militant* fait état du soutien apporté par Malcolm à la création d'un parti nationaliste noir et de son appel à « une convention nationaliste noire au mois d'août [1964] rassemblant des délégués venus de tout le pays¹⁸ ».

Les enregistrements de la conférence de Malcolm ne tardent pas à circuler par milliers. Après « Message to the grassroots », « The ballot or the bullet » deviendra l'un de ses discours les plus cités¹⁹. Après avoir examiné le discours de Cleveland, le FBI remarque que Malcolm s'adresse désormais aux Blancs. Le Bureau se concentre sur deux de ses arguments principaux : Le premier est le fait que la loi sur les droits civiques, faisant l'objet d'une obstruction parlementaire au Sénat, est vouée soit à n'être pas adoptée, soit à l'être mais sans qu'elle ne soit suivie d'aucune application, malgré la signature du président Johnson. Le second est que les Africains-Américains doivent créer des clubs de tir. Selon un informateur, Malcolm aurait en effet déclaré :

Il est légal pour quiconque de détenir un fusil ou une carabine et tout un chacun a le droit de se protéger contre quiconque se met en travers de son chemin pour l'empêcher d'obtenir ce qui lui revient de droit²⁰.

Au début du mois d'avril 1964, Malcolm cherche à quitter le pays ; quelques jours après le discours de Cleveland, il achète un billet d'avion à destination du Moyen-Orient et de l'Afrique et prévoit de faire escale à Lagos, Accra, Alger, Le Caire, Djedda et Khartoum. S'il s'agit d'un voyage à vocation spirituelle, c'est aussi pour lui l'occasion de s'éloigner, pendant au moins un mois, du conflit de plus en plus acerbé qui l'oppose à la *Nation* et ses dirigeants. Malcolm a besoin de répit, car après la scission du 9 mars, les tensions n'ont fait que s'aiguïser. Ainsi, Elijah Muhammad fait pression sur Philbert et Wilfred, les frères de Malcolm, qui sont alors les prédicateurs des Mosquées de Lansing et de Détroit, pour qu'ils le dénoncent publiquement comme un hypocrite et un traître. Pire encore, la *Nation* s'attaque au refuge de Malcolm, sa maison. Le lendemain de la publication de l'article de Handler

dans le *New York Times*, qui annonçaient la scission, le capitaine Joseph se présente chez lui pour réclamer la restitution des actes officiels et de divers objets de valeur appartenant à la Mosquée que Malcolm lui rendit à contrecœur. Le 31 mars, un avocat, Joseph Williams, agissant pour le compte du secrétaire de la Mosquée n° 7, Maceo X Owens, dépose une requête devant le tribunal du Queens demandant l'expulsion de Malcolm et de sa famille de leur domicile²¹. Indigné, Malcolm confie ses intérêts à un avocat de Harlem, Percy Sutton, lié au mouvement pour les droits civiques. Mais Malcolm, fatigué et démoralisé, n'a plus l'énergie pour mener cette bataille. Les premiers jours d'avril arrivant, il semble ne pas se soucier de la procédure judiciaire et se concentre sur le voyage qu'il s'apprête à entreprendre.

Un peu plus d'une semaine avant le départ de Malcolm, la MMI organise un forum à l'Audubon où il est annoncé en compagnie de Willie Mae Mallory, un dirigeant du mouvement des droits civiques en Caroline du Nord. La participation de Mallory associe directement Malcolm à un exilé sulfureux, Robert Williams. L'auteur de *Negroes with Guns* [Des Noirs avec des flingues] est l'un des premiers à avoir prôné l'autodéfense armée des Noirs. Ce soir-là, Malcolm insiste sur la nécessité du recentrage du Mouvement de libération noire qui doit passer de la quête des « droits civiques » à la revendication des « droits humains », tels qu'ils sont définis dans les lois internationales. Ici encore, il insiste sur le droit de vote. Le bureau du FBI de New York estime la participation au débat à 500 personnes et indique dans son rapport que Malcolm « a fait référence au lynchage de Noirs en Amérique en accusant le gouvernement de génocide²² ».

Le 8 avril, au Palm Gardens de New York, à l'occasion du *Militant Labor Forum*, un cercle de débats publics lié au *Socialist Workers Party*, Malcolm rompt nettement avec l'approche fondamentale de la *Nation*. Il doit en principe prendre la parole devant un groupe éclectique de militants sans appartenance particulière, de marxistes indépendants et de nationalistes noirs, mais le public est essentiellement composé de marxistes auxquels s'est joint le noyau des plus proches partisans de Malcolm²³.

Celui-ci prépare également son mouvement à sa longue absence : James 67X est désigné comme président par intérim et devient responsable de l'ensemble de la communication et de la correspondance. Bien qu'il soit accaparé par les derniers préparatifs, Malcolm accepte de se rendre à nouveau à Détroit pour prendre la parole au cours d'un rassemblement du *Goal*. Même si ce déplacement vient s'ajouter à un emploi du temps bien chargé, il sait que Détroit est un terrain fertile pour le message qu'il a commencé à développer dans « The ballot or the bullet ». Au cours des années qui ont suivi la série de sermons qu'il a livrés en 1957 à la Mosquée n° 1, la ville est devenue un des centres de l'activité militante de la classe ouvrière noire. Le nombre de Noirs ayant adhéré à la section de l'*United Auto Workers*²⁴ a explosé et, comme dans d'autres villes du Midwest, l'industrie lourde et la ségrégation *de facto* ont donné naissance à une masse de militants ouvriers vivant dans des ghettos

paupérisés et délabrés. Les graines ont déjà été semées pour l'expression violente du mécontentement qui va se déverser sur la ville à la fin de la décennie. Le « Message to the Grassroots » que Malcolm délivre en novembre 1963 porte la marque de Detroit – Malcolm ayant pris en compte l'impact et les réactions que son discours a suscité –, mais désormais son insistance sur l'exploitation de classe et la détresse de la classe ouvrière noire s'accorde plus naturellement encore à l'état d'esprit de la communauté noire de la ville. Cherchant à élargir son audience nationale, il ne peut pas laisser passer une telle occasion de prendre la parole devant un public si prometteur.

Le *Goal* avait loué l'église baptiste King Solomon, à Goldberg, un quartier du nord-ouest de la ville, mais quand les dirigeants de la congrégation apprirent que Malcolm était invité, une coalition de pasteurs noirs se forma pour tenter d'empêcher sa venue²⁵. Malgré leurs efforts, le jour venu, plus de 2 000 personnes se pressent pour l'écouter. Reprenant plusieurs des idées développées dans ses discours de New York et de Cleveland, Malcolm donne sans doute ce jour-là la version la plus achevée de « The ballot or the bullet ». L'enregistrement qui nous est parvenu montre un Malcolm au sommet de son art oratoire. Mettant la question du nationalisme noir au premier plan, il livre une des exégèses les plus incisives jamais faites de cette philosophie politique. S'exprimant avec les tonalités pressantes et le rythme saccadé d'un musicien de jazz, Malcolm déclare qu'il est « un nationaliste noir combattant pour la liberté ». Une fois de plus, il demande à ses partisans de « laisser leur religion chez eux », l'objectif étant d'unir les Africains-Américains sous la bannière du nationalisme noir, quelles que soient leurs convictions religieuses. Comme il l'a fait à Cleveland, il insiste sur le renforcement du pouvoir des Noirs par les urnes : « [Si] les Noirs votaient ensemble, ils pourraient décider de l'issue de chaque élection, puisque le vote blanc est en général divisé. »

Au-delà de la rhétorique, une incohérence flagrante traverse alors sa logique politique. Malcolm encourage les Africains-Américains à voter, voire à donner leur poids électoral à l'un des deux partis dominants, tout en accusant dans le même temps ces deux partis de racisme et en pointant leur incapacité à apporter la justice aux Noirs : « Je suis une des 22 millions de victimes des démocrates, des républicains et de l'américanisme », déclare-t-il, ajoutant que l'Africain-Américain qui vote pour les démocrates « n'est pas seulement un imbécile, c'est aussi un traître à sa race²⁶ ». Malcolm défend une stratégie électorale, mais sur le plan pratique il ne donne aux Noirs aucun moyen effectif pour exercer leur pouvoir. Mais à qui sont-ils censés donner leurs voix si aucun candidat n'est en mesure d'apporter la moindre amélioration ?

Le 13 avril au matin, de retour de Détroit, Malcolm n'a presque pas le temps de faire ses adieux à sa femme et à ses partisans avant de monter le soir même dans l'avion qui doit l'emmener au Caire. Il embarque sous le nom de

Malik el-Shabazz. À son arrivée au Caire, la nuit suivante, il remarque la présence à l'aéroport de plusieurs membres d'équipage à peau foncée : ils seraient « parfaitement à leur place à Harlem », note-t-il dans son journal²⁷.

Pendant les deux jours qui suivent, Malcolm profite de la vie de touriste au Caire, ainsi qu'il l'a déjà fait en 1959. Loin des soucis que lui cause la *Nation*, il oublie ses problèmes de logement et les difficultés rencontrées dans la construction de son organisation, et s'autorise à prendre un peu de repos. La suite de son voyage va néanmoins comporter son lot de nouveaux défis. Le jeudi 16 avril, il rencontre un groupe de *hadjis* qui organisent leur pèlerinage à la Mecque et avec qui il se lie d'amitié. Ils conviennent de se rendre ensemble à Djedda en Arabie Saoudite, le lieu d'où partent les pèlerins pour le *hadj* ²⁸. Malcolm sait que, pour entrer dans la ville sainte, il doit faire reconnaître sa qualité de musulman orthodoxe devant un tribunal islamique. Arrivé tard le vendredi, le jour de fermeture du tribunal, Malcolm se procure un lit dans un dortoir accueillant des centaines de pèlerins venus du monde entier. Il s'écoule plusieurs jours sans qu'il puisse obtenir une convocation pour se présenter devant le tribunal, ce qui le place dans une situation difficile. En effet, pour être considéré comme officiel, le *hadj* doit respecter une séquence bien précise qui commence le huitième jour de *Dhou al-hijja*, le douzième mois du calendrier islamique ; en 1964, cela tombe le 20 avril. S'il s'attarde plus longtemps à Djedda, il manquera le début du pèlerinage, ce qui fera de celui-ci une *umrah* et non pas un véritable *hadj* ²⁹. C'est ce qui est arrivé à Elijah Muhammad des années plus tôt. Contrarié, Malcolm se souvient alors de quelque chose qui peut l'aider. Alors qu'il préparait son voyage, le Dr Shawarbi lui a donné un livre, *The Eternal Message of Muhammad* d'Abd al-Rahman Azzam, sur lequel il a noté le nom et le numéro de téléphone du fils de l'auteur qui habitait Djedda. Malcolm demande alors à quelqu'un de lui composer le numéro et, très rapidement, le Dr Omar Azzam se présente au dortoir de Malcolm. Ce dernier rassemble ses affaires en quelques minutes, et les deux hommes prennent le chemin de la résidence Abd al-Rahman Azzam qui l'installe dans sa suite du Djedda Palace. Au cours du dîner, Malcolm explique sa situation aux Azzam qui acceptent de l'aider à obtenir la permission de participer au *hadj* ³⁰. Le lendemain, accompagné par Abd al-Rahman Azzam, Malcolm se présente devant le cheikh Muhammad Harkon du tribunal islamique pour solliciter humblement le droit d'accéder à La Mecque. Malcolm a déjà rencontré le cheikh Harkon en 1959, il a même pris le thé chez lui, mais pour obtenir son consentement, il doit le convaincre qu'il a abandonné les idées hérétiques de la *Nation of Islam*. Azzam parle en sa faveur et assure au cheikh que Malcolm est un musulman connu et respecté aux États-Unis et qu'il est un authentique croyant. Ce sera toutefois l'intervention de Muhammad Abdul Azziz Maged, le chef du protocole du prince saoudien Muhammad Fayçal, qui s'avérera décisive et fera pencher la balance en faveur de Malcolm. Ses relations avec les Azzam ont en effet introduit Malcolm dans le cercle royal, la sœur d'Abd al-Rahman étant mariée

au fils du prince Fayçal. Grâce à l'intervention de Maged, la situation est immédiatement débloquée. De son côté, le prince Fayçal écrit une lettre à Malcolm où il décrète que celui-ci est « un invité de l'État³¹ ».

Avec ce pèlerinage, Malcolm entre formellement dans la communauté musulmane orthodoxe et il s'inscrit dans la longue tradition, vieille de mille trois cents ans, qui rassemble des pèlerins de toutes les nationalités, ethnies, classes et origines. Le *hadj* étant l'un des cinq piliers de l'islam, tous les musulmans qui le peuvent sont obligés de l'accomplir ; l'essence du pèlerinage réside dans la représentation des épisodes de la vie d'Ibrahim (Abraham), d'Agar et d'Ismâïl (Ismaël). Le moment le plus spectaculaire est le *tawaf*, lorsque des milliers de pèlerins tournent autour de la Kaaba, le lieu qui symbolise le centre spirituel de l'islam. Tout en tournant autour de la Kaaba, les pèlerins tentent de la toucher ou de l'embrasser pour montrer qu'ils renouvellent leur engagement envers Allah. Les pèlerins doivent ensuite faire le *sa'ïy*, c'est-à-dire parcourir à sept reprises le chemin situé entre deux petites collines pour rendre hommage à Agar qui y avait cherché désespérément de l'eau pour son fils Ismaël, puis boire l'eau du puits de Zamzam, faire la prière sur les flancs du mont Arafat et enfin marcher vers la vallée de Mina pour revivre l'épreuve d'Ibrahim à qui Dieu a ordonné de sacrifier son fils Ismaël. Le *hadj* lave les pèlerins de tous leurs péchés et coïncide souvent avec des changements importants dans leur vie personnelle, tels qu'un mariage ou un départ en retraite. Après son départ de la *Nation*, le pèlerinage de La Mecque constitue pour Malcolm le moment idéal pour un réexamen de sa foi et un nouveau spirituel³².

Bénéficiant du népotisme saoudien, Malcolm profite de la voiture mise à sa disposition pour parcourir les quelque deux cents kilomètres qui le séparent du lieu du *hadj* sans craindre d'être en retard. Le mardi 21 avril, il se lève bien avant l'aube, fait ses prières du matin, prend son petit-déjeuner et se met en route pour le mont Arafat. Il est alors profondément ému par le spectacle qui s'offre à lui : des milliers de pèlerins de toutes les races se bousculent pour se frayer un chemin, certains sont à pied, d'autres s'entassent dans des bus et d'autres encore chevauchent des dromadaires ou des ânes. Il n'avait jamais imaginé que l'égalitarisme dont il est le témoin soit possible : « L'islam rassemble dans l'unité toutes les couleurs et toutes les classes », observe-t-il dans son journal. « Chacun partage ce qu'il a, ceux qui ont partagent avec ceux qui n'ont rien, ceux qui savent enseignent à ceux qui ne savent pas. » La foi partagée par tous les fidèles semble, du moins aux yeux de Malcolm, effacer les divisions de classe.

Le lendemain, Malcolm et les autres pèlerins se lèvent à 2 heures du matin et partent pour Mina où chacun d'entre eux pourra « jeter sept pierres au diable ». Ils rentrent ensuite à La Mecque où Malcolm fait deux fois sept rondes autour de la Kaaba en tentant vainement de toucher le lieu sacré. « Quand j'ai vu la ferveur de cette foule, j'ai compris qu'il n'y avait pas d'espoir que je puisse la toucher », écrit-il. Il est à nouveau frappé par la

formidable diversité des *hadjis*. Pendant le *hadj*, « tout le monde est vêtu de cet habit blanc laissant l'épaule droite dénudée », note-t-il³³. Quand celui-ci prend fin, « chacun s'habille avec ses couleurs nationales (des costumes), et c'est vraiment beau à voir. On dirait que toutes les nations et les cultures présentes sur terre sont réunies ici... »

Même si Malcolm a l'impression que les distinctions de races et de classes se dissolvent dans l'expérience fusionnelle du *hadj*, son pèlerinage est tout sauf représentatif. Les difficultés diplomatiques qui ont failli lui interdire le *hadj* ont été surmontées grâce à l'intervention d'Arabes blancs ayant des relations avec la famille royale saoudienne ; et lui-même a été un hôte de l'État. Alors que le *hadj* se termine, il se joint à la caravane conduite par « son excellence, le prince royal Fayçal, à laquelle ont été conviés des dignitaires du monde entier ». À l'hôtel, le Grand Mufti de Jérusalem, Hajj Amin el-Husseini, un cousin de Yasser Arafat, est installé en face de la chambre de Malcolm. Dans son journal, il note que le mufti « semble aimé de tous » et qu'il « est parfaitement au courant des affaires du monde, ainsi que des derniers événements en Amérique ». Sans même une pointe d'ironie, il ajoute que quand il parle de New York, le Grand Mufti désigne la ville comme « Jew York » [New York la Juive].

Malcolm a été profondément ému par le puissant spectacle de ces milliers de personnes de nationalités et d'ethnies différentes priant à l'unisson le même Dieu, alors qu'il tente de concilier l'universalisme incarné par le *hadj* avec les quelques fragments du dogme de la *Nation* auxquels il croit encore. Et ainsi que le font les touristes, Malcolm achète des dizaines de cartes postales qu'il envoie à ses connaissances au pays. Ce qu'il écrit est très révélateur de la profonde évolution de son état d'esprit à l'égard des Blancs. Écrivant à Alex Haley, le 25 avril, il avoue qu'il « commence à percevoir que dans l'expression usuelle « homme blanc », la couleur de la peau est secondaire, elle décrit en premier lieu des actions et des comportements ». Dans le monde musulman, il a vu des individus qui, aux États-Unis, auraient été qualifiés de Blancs et qui « étaient plus fraternels que quiconque³⁴ ». Malcolm accorde rapidement à l'islam le pouvoir de transformer les Blancs en individus non racistes. Cette révélation renforce encore Malcolm dans sa décision de se séparer complètement de la *Nation*, non seulement de sa direction, mais également de sa théologie.

Si Malcolm trouve un immense réconfort dans ce voyage au Moyen-Orient, il aimerait que l'islam joue un rôle plus actif sur le plan mondial. C'est là qu'il faut chercher les racines de son rôle d'évangéliste d'un islam authentique, mais il voit dans la réticence des Arabes au prosélytisme un obstacle qui pourrait entraver la propagation de la religion. « Les Arabes ne sont pas bons en matière de relations publiques, écrit-il, ils disent *inch Allah* et puis ils attendent ; et pendant qu'ils attendent, le monde passe devant eux. » Il espère qu'un jour les musulmans comprendront « la nécessité de moderniser leurs méthodes de diffusion de l'islam et de projeter une image que le monde

moderne puisse comprendre³⁵ ». Il est cependant tout à la fois fier et excité à l'idée de rentrer chez lui, porteur d'une connaissance nouvelle des rites musulmans. « Les musulmans noirs d'Amérique seront les meilleurs musulmans du monde si on leur enseigne les véritables rituels et comment prier en arabe », écrit-il.

À son arrivée à Djedda, Malcolm rencontre un Africain parlant très librement et appartenant au cabinet du Premier ministre nigérian Ahmadu Bello. Après lui avoir appris la nouvelle des récentes manifestations noires de désobéissance civile devant la New York World's Fair, celui-ci lui fait part de son expérience malheureuse du racisme américain : « Il avait été victime de nombreuses humiliations dont il parlait énergiquement, mais il ne parvenait pas à comprendre pourquoi les Noirs n'avaient pas établi un certain degré d'indépendance économique³⁶ », observe Malcolm.

Le 25 avril, il part pour Médine, en Arabie Saoudite, et continue à coucher des réflexions détaillées dans son journal. Il est convaincu qu'au cours du pèlerinage « chacun s'oublie et se tourne vers Dieu, et de cette soumission au Seul Dieu naît une fraternité au sein de laquelle tous sont égaux ». Il ressent une paix intérieure qu'il n'a pas connue depuis le temps où il était incarcéré dans le Massachusetts³⁷. « Il n'y a pas de plus grande sérénité de l'esprit, écrit-il, que quand on se coupe du bruit frénétique et du rythme du monde extérieur matérialiste pour rechercher la paix intérieure en soi. » Plus tard, ce même soir, il écrit encore :

L'essence même de l'islam, qui enseigne l'Unicité de Dieu, est de donner au Croyant des obligations authentiques et volontaires envers ses semblables (qui appartiennent tous à la famille humaine Unique, frères et sœurs des uns et des autres). [...] Le Vritable Croyant reconnaît l'unicité de toute l'Humanité³⁸.

De retour à Djedda le lendemain, Malcolm fait le tour du bazar local et achète pour Betty un joli foulard. Il est également tenté par un collier, mais il n'a pas les moyens de l'acheter. Alors qu'il a prévu de se rendre à Beyrouth au Liban, le prince Fayçal le contacte à son hôtel et lui donne rendez-vous pour le lendemain midi. Malcolm repousse alors son voyage. Ce dernier lui explique qu'« il n'y avait aucune raison cachée à l'excellente hospitalité [que Malcolm a] reçue et que ce n'était là rien d'autre que l'authentique hospitalité que tous les musulmans offrent aux autres musulmans ». Fayçal questionne Malcolm sur la théologie de la *Nation of Islam*, suggérant que d'après ce qu'« il avait lu à ce sujet, écrit par des auteurs égyptiens, ses adeptes pratiquaient un islam erroné » : en d'autres termes, leurs conceptions et leurs rituels sont étrangers à l'islam orthodoxe et les placent en dehors des frontières de la communauté des croyants. Après son expérience de La Mecque et du *hadj*, Malcolm ne peut contester ni nier cette appréciation. En franchissant les étapes nécessaires pour devenir un véritable musulman, il retrouve les certitudes qui l'ont abandonné à chaque nouvelle manifestation de

la perfidie et de l'infidélité d'Eljiah Muhammad. Il comprend désormais que l'islam va jouer un rôle dans sa vie spirituelle, mais également dans son activité. Il réfléchit à son expérience du *hadj* et en tire une conclusion : « Notre succès en Amérique s'inscrira dans deux cercles, le nationalisme noir et l'islam. » Le nationalisme est nécessaire pour rattacher les Africains-Américains avec l'Afrique, médite-t-il, « et l'islam nous liera spirituellement à l'Afrique, à l'Arabie et à l'Asie³⁹ ».

Après avoir quitté l'aéroport bondé de Djedda, Malcolm arrive à Beyrouth au milieu de la nuit du 29 avril et loue une chambre au Palm Beach Hotel sur le conseil du chauffeur de taxi qui l'a conduit en ville. Il est en partie venu dans la capitale libanaise pour nouer des relations avec les Frères musulmans libanais, une confrérie qui met les principes de l'islam au service de la politique. Fondés en Égypte en 1928, les Frères musulmans ont essaimé, pendant et après la Seconde Guerre mondiale, dans les autres pays arabes, dont la Syrie, le Liban, le Yémen et le Soudan. Partisans de l'indépendance nationale contre le colonialisme européen, des réformes sociales, de la charité et du changement politique en harmonie avec les principes de l'islam, ils se sont largement implantés dans les années 1950 parmi la classe moyenne, mais également chez les ouvriers et les intellectuels⁴⁰.

L'attrance de Malcolm pour les Frères musulmans est probablement due au fait qu'ils ancrent les politiques de la vie quotidienne dans le domaine du spirituel. Paradoxalement, il s'agit là de la position opposée à celle qu'il a adoptée aux États-Unis où il défend la nécessité de séparer le religieux du politique. Il rend visite chez lui au Dr Malik Badri, enseignant à l'Université américaine de Beyrouth, qu'il a déjà rencontré au Soudan en 1959. Badri informe Malcolm qu'il doit donner une conférence le lendemain⁴¹. Plus tard dans la soirée, il rencontre des étudiants soudanais qui « étaient bien informés sur les *Black Muslims* », note Malcolm, et qui lui « posent des questions sur la *Nation* et sur le problème racial en Amérique ».

Le 30 avril, après le déjeuner chez le Dr Badri, Malcolm donne une conférence au Centre culturel soudanais. Un quotidien local, le *Daily Star* de Beyrouth, publie le lendemain un article en première page consacré à son intervention⁴². Le *New York Times* présente également l'intervention de Malcolm en la décrivant principalement comme une attaque contre Martin Luther King. Selon le quotidien new-yorkais, Malcolm avait expliqué que « les Noirs aux États-Unis n'avaient rien obtenu en matière de droits civiques » et que « seule une minorité de Noirs croyait en la non-violence⁴³ ».

Ce soir-là, Malcolm mentionne dans son journal qu'il a été reçu au « siège des Frères musulmans⁴⁴ ». Très tôt le lendemain matin, alors qu'il part prendre son avion pour Le Caire, il note : « Le Dr Malik et d'autres membres des [Frères musulmans] m'ont fait leurs adieux de façon émouvante. » Une fois au Caire, le matin suivant, il retrouve Hussein el-Borai, le diplomate égyptien avec qui il avait sillonné la ville en 1959, et qui va jouer le même rôle pendant ce séjour de 1964⁴⁵. Les deux hommes se rendent à Alexandrie en train, où ils

arrivent dans la soirée⁴⁶.

Malcolm passe plusieurs jours à faire du tourisme dans l'antique port d'Alexandrie et découvre que des photos de lui en compagnie du champion du monde poids lourds, Muhammad Ali, ont été largement publiées dans la presse égyptienne. Il est donc traité comme un « VIP » et assiégé par les chasseurs d'autographes. Il note dans son journal que si le simple fait de dire qu'il est « un musulman américain de retour de son *hadj* » suffit à attirer les curieux, la simple « mention de Clay provoquait un véritable « tremblement de terre » ». Malcolm passe le plus clair de son temps dans le port d'Alexandrie à « essayer de démêler l'embrouillamini administratif et d'obtenir des produits d'importation auprès des douanes⁴⁷. » Après une sieste tardive, il rentre au Caire et passe quelques jours à renouer des liens avec des musulmans rencontrés pour la plupart aux États-Unis ou à l'occasion de son précédent séjour en 1959. Il rencontre également quelques Égyptiens qui refusent de croire qu'il puisse être à la fois Américain et musulman. L'un d'entre eux, un garçon de café, affirme à el-Borai que Malcolm « était probablement originaire d'Habachi en Abyssinie⁴⁸ ».

Le 5 mai au matin, Muhammad Shawarbi, le fils du Dr Shawarbi, âgé de dix-neuf ans, passe prendre Malcolm à son hôtel pour faire un dernier tour dans la ville avant de le conduire à son avion pour la capitale du Nigeria. Après quelques retards, Malcolm atterrit à l'aéroport de Lagos le 6 mai, où un responsable officiel nigérian qui l'a reconnu le conduit à l'hôtel Federal Palace⁴⁹. Il passe quelques jours à visiter le Nigeria, mais disposant de peu de temps, il séjourne essentiellement dans deux grandes villes, Lagos et Ibadan. À la différence du Caire, son arrivée au Nigeria parmi un océan de visages noirs lui indique qu'il est arrivé au cœur de la longue lutte historique qu'il avait progressivement intégrée à sa rhétorique quand il était encore à Harlem. En réalité, la situation sur le terrain ne correspond guère à l'idéalisation promise par ses discours. En Afrique de l'Ouest, il découvre une terre désolée par les conséquences de batailles politiques fratricides. Les promesses de l'indépendance de 1960 n'ont pas été tenues et deux années plus tard, le pays va connaître le cauchemar de la dictature militaire pendant plusieurs dizaines d'années.

Le jeudi 7 mai, il rencontre plusieurs journalistes à son hôtel avant de faire en fin d'après midi un tour en voiture dans Lagos. À son retour, plusieurs contacts locaux, dont l'universitaire E. U. Essien-Udom, l'attendent⁵⁰. Le groupe prend alors la route pour Ibadan, un voyage que Malcolm décrit comme « effrayant ». À l'invitation de l'Union nationale des étudiants nigériens, il prononce ce soir-là à l'Université d'Ibadan un puissant discours devant un public enthousiaste d'environ 500 personnes. Malcolm notera ultérieurement qu'une émeute a failli éclater parce que des étudiants en colère ont chahuté un enseignant caribéen qui avait critiqué le discours de Malcolm. Plus mémorable toutefois pour Malcolm est l'honneur que lui fait la Société des étudiants musulmans du Nigeria en lui offrant une carte de membre au

nom de « Omowale », ce qui, en yoruba, signifie « le fils (ou l'enfant) qui est revenu⁵¹ ».

Après La Mecque, il séjourne au Ghana, où il arrive le 10 mai 1964, à l'invitation d'un petit groupe d'expatriés Africains-Américains. C'est une étape importante du voyage de Malcolm⁵². Julian Mayfield⁵³, qui anime le groupe, est un acteur et écrivain célèbre pour ses romans au contenu racial tranché écrits dans les années 1950. Il s'est réfugié au Ghana en 1961 à la suite d'un affrontement en Caroline du Nord qui a également conduit Robert F. Williams à s'exiler à Cuba. Se trouvent aussi à Accra plusieurs militants radicaux, dont Ana Livia Cordero⁵⁴, Maya Angelou, Alice Windom⁵⁵, Preston King⁵⁶, W. E. B. et Shirley Du Bois⁵⁷.

Malcolm a déjà rencontré Mayfield quelques années auparavant chez Ruby Dee⁵⁸ et Ossie Davis, et il est resté en relation avec lui en raison de son intérêt grandissant pour la décolonisation. Informés de la venue de Malcolm en Afrique, Mayfield et les autres expatriés s'enthousiasment à l'idée de pouvoir faire entendre l'une des plus fortes voix du nationalisme noir dans un pays qui incarne depuis longtemps les espoirs africains d'un avenir meilleur. Après avoir été en 1957 la première nation africaine à obtenir son indépendance, le Ghana est en effet devenu pour différents mouvements le symbole d'un autre possible. L'arrivée au pouvoir de Kwame Nkrumah et de son *Convention People's Party* ont donné un modèle d'exercice autonome du pouvoir pour les autres pays colonisés du continent, tandis que le transfert du pouvoir pacifique du gouvernement colonial britannique au nouveau gouvernement, célébré par les Noirs du monde entier, a fourni un argument supplémentaire aux partisans de la non-violence, qui ont vu dans cette transition la preuve évidente de l'efficacité de leur stratégie. Cette stratégie avait par ailleurs le soutien du département d'État américain qui souhaitait limiter l'influence soviétique en Afrique.

Mais, comme au Nigeria, au moment où Malcolm arrive, les roses de la célébration de l'indépendance du Ghana ont commencé à se faner. Pour beaucoup, l'assassinat du Congolais Patrice Lumumba, en 1961, a marqué un terrible tournant dans les affaires du continent, alors que la politique africaine des pays occidentaux a compliqué celle, déjà mise à rude épreuve, des nouvelles nations qui se débattent avec l'agitation de la rue et le chaos gouvernemental. L'usage de la violence par les adversaires de l'indépendance africaine – à l'instar de celle des suprématistes blancs aux États-Unis – met de plus en plus en évidence la faiblesse de la non-violence par rapport à une approche plus révolutionnaire. Le Ghana est en proie aux mêmes difficultés que le Nigeria, et la présence de Malcolm a deux effets : elle mobilise une population avide des idéaux qu'il représente et met les responsables gouvernementaux, qui ne savent quelle position adopter à son égard, dans une posture inconfortable. Pour autant, cette situation ne tempère guère

l'enthousiasme des expatriés africains-américains qui ont préparé la venue de Malcolm depuis plusieurs semaines. Quand il arrive chez Mayfield, le 11 mai au petit matin, son hôte l'informe qu'il a organisé deux prises de parole importantes, dont une à l'Université du Ghana. Cette conférence est organisée par Leslie Lacy, qui s'est radicalisée pendant ses années d'études à Berkeley⁵⁹ et qui, depuis son arrivée au Ghana, a créé un groupe d'études marxistes à l'Université. Après que Malcolm se soit installé, Mayfield l'emmène déjeuner chez Lacy où Alice Windom les rejoint. Ils se sont déjà rencontrés Malcolm à l'occasion d'un de ses discours prononcés à la Mosquée n° 2 de Chicago au début des années 1960⁶⁰, et elle est heureuse de le revoir.

Windom se souvient que pendant le déjeuner, Malcolm explique son intention « de consacrer son énergie à la construction de l'unité entre les différents groupes luttant pour les droits civiques en Amérique ». « Selon lui, il était contre-productif d'exposer l'origine des divergences », écrit-elle. Laissant ainsi ouverte la question de son affrontement quasi public avec la *Nation*, Malcolm aurait expliqué son départ en évoquant « un désaccord sur l'orientation politique et sur l'engagement dans la lutte extra-religieuse pour les droits humains en Amérique⁶¹ ». Sa première journée au Ghana en compagnie des expatriés lui procure un sentiment d'hospitalité et de satisfaction. Le soir même, de retour à son hôtel, il réfléchit dans son journal sur une éventuelle installation en Afrique : « Faire quitter l'Amérique à ma famille pourrait être bon pour moi sur le plan personnel, mais mauvais politiquement⁶². »

Dans une lettre datée du 11 mai à la *Muslim Mosque Inc.*, destinée à tenir ses partisans informés de son voyage, Malcolm raconte la conférence triomphale à l'Université d'Ibadan, où il a dressé « le véritable portrait de notre détresse en Amérique » et rappelé « la nécessité que les nations africaines indépendantes nous aident à porter notre cas devant les Nations unies ». La priorité politique absolue est la construction de « l'unité entre les Africains d'Occident et les Africains de la mère patrie, [laquelle] changera le cours de l'histoire ». Cette lettre est à la fois la marque de la rupture définitive avec la conception de la *Nation* de l'homme noir « asiatique » et le début de son identification au panafricanisme, proche de celui défendu par Nkrumah⁶³.

Informé de la présence de Malcolm, le *Ghanaian Times* publie en première page de son édition du 12 mai un court article titré « X est ici ». Le lendemain, le journal rend compte de la conférence de presse de Malcolm en insistant sur le point suivant : « L'établissement de bonnes relations entre les Afro-Américains et les Africains d'Afrique est absolument nécessaire pour atteindre des objectifs propres au bien commun⁶⁴. » Les jours suivants, telle une célébrité, Malcolm est soumis à un emploi du temps des plus denses. Escorté par Julian Mayfield, il se rend à l'ambassade de Cuba, dont le jeune ambassadeur, Armando Entralgo González, lui « propose immédiatement d'organiser une soirée en [s]on honneur ». Il déjeune ensuite en privé avec la jeune Maya Angelou. Il rencontre également les ambassadeurs du Nigeria et

du Mali avant d'avoir un entretien privé au domicile du ministre de la défense du Ghana, Kofi Boaka et d'autres ministres⁶⁵.

Dans la soirée du 14 mai, Malcolm prend la parole dans le grand amphithéâtre bondé de l'Université du Ghana. Témoin de l'événement, Alice Windom note que « parmi les Blancs, beaucoup étaient venus pour le « spectacle ». Ils ont eu droit à une sacrée surprise⁶⁶ ». Contraint à faire preuve d'habileté politique, Malcolm fait un éloge chaleureux de Nkrumah dont il parle comme l'un des « dirigeants les plus progressistes » du continent africain. Il propose de mettre à l'épreuve les dirigeants africains, en utilisant un test fondé sur leur traitement par les médias américains, et donc par le gouvernement américain : « [C]es dirigeants à qui les Américains prodiguent des éloges et distribuent des tapes dans le dos, on peut les jeter dans les toilettes et tirer la chasse d'eau », explique-t-il à l'assistance qui rit à gorge déployée et applaudit.

Toutefois, l'appréciation qu'il porte sur Nkrumah fait l'impasse sur les importantes divisions qui traversent désormais la vie politique ghanéenne. Alors que Nkrumah a été vénéré comme le héros national de l'indépendance, au milieu des années 1960 son pouvoir a dégénéré en un régime autoritaire. Élections truquées, mise sous tutelle de la justice, déclin du *Convention People's Party* en tant que force populaire démocratique, développement de la corruption et culte de la personnalité sont désormais la marque du régime. Bien que Nkrumah emploie une rhétorique marxiste, son régime pourrait plus adéquatement être décrit comme un bonapartisme profondément hostile à la société civile et dirigé d'en haut par une bureaucratie étrangère à la population. En 1964, C. L. R. James, l'ancien mentor de Nkrumah, a d'ailleurs publiquement rompu avec le président africain en raison de la suppression des droits démocratiques dans le pays⁶⁷. S'il ne fait aucun doute que Malcolm connaît cette situation grâce aux expatriés africains-américains, il choisit sagement de souligner le terrain commun du panafricanisme que les Noirs américains partagent avec le président ghanéen. Il semble même parfois soutenir les mesures autoritaires que Nkrumah a prises en matière politique et économique, en expliquant que ce ne sera que lorsque « la mentalité coloniale aura été détruite » que les citoyens en masse « sauront pour quoi voter et qu'on pourra alors leur donner le droit de vote pour ceci ou cela ».

Dans son discours, Malcolm qualifie également les États-Unis de « puissance coloniale », à l'instar du Portugal, de la France et de la Grande-Bretagne, et prédit que Harlem est « sur le point d'exploser⁶⁸ ». Le *Ghanaian Times* rapporte que Malcolm a appelé à l'unité du tiers-monde : « Seule une attaque concertée des races noire, jaune, rouge et brune, qui surpassent en nombre la race blanche, pourra en finir avec la ségrégation aux États-Unis et dans le monde⁶⁹. »

Le lendemain matin, alors qu'il doit s'exprimer devant le Parlement ghanéen, Malcolm arrive en retard, peu après la fin de la session. Les édiles sont cependant encore présents et rassemblés dans la Members Room où

Malcolm engage avec eux une vive discussion. À midi, Malcolm est conduit au Christiansborg Castle, le siège du gouvernement, où il rencontre pendant une heure le président Nkrumah. Cette rencontre a quelque chose d'extraordinaire : en effet, Nkrumah a hésité à s'afficher en compagnie de Malcolm et il a fallu l'intervention de Shirley Du Bois, la veuve de W. E. B. Du Bois qui, après le décès de son mari en 1963, est restée en bons termes avec Nkrumah, pour le convaincre d'accorder une audience à Malcolm. Plus tard dans la journée, Malcolm prend la parole devant 200 étudiants de l'Institut idéologique Kwame Nkrumah de Winneba, situé à soixante kilomètres d'Accra⁷⁰. Enfin, il dîne à l'ambassade de Chine avec d'autres expatriés américains et assiste à la projection de trois documentaires chinois, dont l'un proclame le soutien de la Chine maoïste à la libération africaine-américaine⁷¹.

Le séjour de Malcolm au Ghana est un véritable triomphe. Ainsi que le fait observer Alice Windom, le nom de Malcolm X est devenu « aussi familier pour les Ghanéens que les chiens lâchés dans le Sud, les lances à incendie, les bâtons électriques, les matraques et les visages blancs déformés par la haine, et sa décision de se joindre à la lutte majoritaire était considérée comme un signe d'espoir⁷² ». Néanmoins, deux incidents ont entaché une semaine presque parfaite.

Le premier a lieu lors d'une rencontre avec Muhammad Ali, alors en tournée en Afrique de l'Ouest. En quittant son hôtel pour gagner l'aéroport, Malcolm se retrouve nez à nez avec lui. Celui-ci ne lui adresse pas la parole. Un peu plus tard, le boxeur exprimera avec force sa loyauté inconditionnelle à Elijah Muhammad et se moquera de la « drôle de robe blanche » et de la barbe naissante de son ancien ami. « Mec, il est parti. Il est parti si loin qu'il n'est plus du tout dans le coup », dira-t-il en ajoutant – paroles qu'il regrettera plus tard : « Plus personne n'écoute ce Malcolm !⁷³ »

Ensuite, quelques heures avant son départ du Ghana, Malcolm est attaqué dans le *Ghanaian Times* par un des lieutenants idéologiques de Nkrumah, H. M. Basner. Communiste, Basner accuse Malcolm de ne pas comprendre « la fonction de classe de toute oppression raciale ». En mettant en avant la libération noire aux dépens de la lutte de classe, Malcolm ne ferait que servir les intérêts des « impérialistes américains ». « S'il croit à ce qu'il dit, alors Karl Marx et John Brown⁷⁴ seront exclus, en raison de leur origine raciale, de la liste des libérateurs de l'humanité⁷⁵. » Répondant immédiatement aux critiques de Basner, Julian Mayfield explique que celui-ci se sent attaqué par le rejet exprimé par Malcolm de la stratégie communiste classique qui demande aux Noirs de s'unir aux travailleurs blancs pour obtenir un changement réel. « Les Noirs américains ont déjà emprunté cette voie », observe Mayfield, et pourtant, « aucun facteur n'a autant entravé leur lutte que leur tentative de s'unir aux démocrates et aux libéraux blancs. » Le travailleur noir américain moyen « n'a pas plus en commun avec le travailleur blanc américain qu'il n'en a en Afrique du Sud⁷⁶ ». Leslie Lacy se souvient que les

expatriés africains-américains avaient été particulièrement scandalisés par la publication de la critique de Basner contre Malcolm « dans un journal noir, révolutionnaire et contrôlé par le gouvernement [...], [là où] aucune critique contre Nkrumah, même objective, n'aurait pu paraître⁷⁷ ».

Le séjour de Malcolm au Ghana renforce son engagement en faveur du panafricanisme. Écrivant à la MMI, il fait l'éloge du Ghana comme « la source du panafricanisme. [...] Tout comme le juif américain est en harmonie (politiquement, économiquement et culturellement) avec le monde juif, il est temps pour tous les Africains-Américains de devenir une partie intégrante du monde panafricain » et il plaide pour un retour « philosophique et culturel » en Afrique⁷⁸. Avant son départ, le 17 mai, les expatriés lui ont organisé des « adieux de VIP », raconte Malcolm dans son journal qui ajoute que l'enthousiasme de « Maya [Angelou] lui a fait prendre le bus jusqu'à l'avion ». Pendant l'escale à Dakar, c'est le directeur français de l'aéroport en personne qui prend Malcolm en charge. « J'ai signé de nombreux autographes », écrit Malcolm qui prie en compagnie de nombreuses personnes⁷⁹.

Arrivé tard dans la nuit à Casablanca, il passe la journée du lendemain à se reposer. Après avoir parcouru la ville en taxi, il rend visite à un contact local, Ibrahim Maki, et à un de ses amis. Les trois hommes se retrouvent dans la Médina, le quartier musulman, où ils dînent et discutent jusque tard dans la nuit. « Ils étaient très conscients de leur race, fiers des musulmans noirs et avides de progrès plus rapides⁸⁰. »

Le 19 mai 1964, Malcolm fête à Casablanca son trente-neuvième et dernier anniversaire. Une partie de la journée est occupée par un vol qui l'emmène à Alger où il arrive dans l'après-midi et dont il fait le tour à pied avant d'aller dîner. Alger, dernière étape de son long voyage, ne lui sera cependant pas très profitable. Il ne rencontre que peu de gens qui parlent anglais, ses appels à l'ambassade du Ghana restent sans réponse et son contact au ministère des affaires étrangères est absent lorsque Malcolm s'y présente. Le 20 mai, il fait le tour de la ville en taxi, se penchant à la vitre pour prendre des photos. Ce jour-là, il l'apprendra à son retour, un mandat d'arrêt est délivré contre lui aux États-Unis, car il ne s'est pas rendu au tribunal pour répondre de la contravention pour excès de vitesse reçue lors de la visite de Cassius Clay à New York⁸¹.

Le jour de son départ, le 21 mai, Malcolm est brièvement retenu par la police algérienne à l'aéroport qui pense que les photos qu'il a prises présentent un risque pour la sécurité. Il est relâché avec des excuses après avoir apporté la preuve qu'il était musulman. Malcolm atterrit en fin d'après-midi à l'aéroport JFK de New York, où une soixantaine de personnes l'attendent, pour la plupart des membres de sa famille et des amis. Une conférence de presse est organisée le soir même à l'hôtel Theresa. Ainsi qu'il le fera à plusieurs reprises au cours des jours suivants, Malcolm insiste sur sa volonté de créer une nouvelle « organisation ouverte à tous les Noirs et qui

sera disposée à accepter le soutien de personnes d'autres races ». Malcolm admet avec franchise que sa « philosophie raciale » a été modifiée par tout ce qu'il a vu au cours de son voyage : « Des milliers de gens de toutes les races et de toutes les couleurs qui me traitaient comme un être humain⁸². »

Abandonnant loin derrière lui l'esprit sectaire et arriéré de Yacub et de la *Nation of Islam*, Malcolm semble désormais prêt à entrer sur la scène politique internationale. De retour dans le monde qu'il a quitté un mois auparavant, il peut observer que les profondes transformations qu'il a ressenties au contact du Moyen-Orient et de l'Afrique n'ont aucune portée sur ses frères de la MMI. Malgré leur rupture avec la secte, ceux qui sont venus l'accueillir à l'aéroport portent toujours le classique « complet bleu nuit, chemise blanche, nœud papillon rouge ou gris » des membres de la *Nation*⁸³. Il revient d'un monde spirituellement et politiquement différent que ses partisans auront bien des difficultés à rejoindre.

1. MX FBI, Memo, New York Office, 13 mars 1964.
2. « « Get guns », says Malcolm X », *Chicago Defender*, 14 mars 1964 ; « Top New York cop vows fight against Malcolm X », *Chicago Defender*, 17 mars 1964 ; « Negroes seek ouster », *Chicago Defender*, 19 mars 1964 ; MX FBI, Memo, New York Office, 26 mars 1964.
3. MX FBI, Memo, New York Office, 13 mars 1964 ; MX FBI, Memo, Boston Office, 3 avril 1964.
4. « Malcolm X tells of death threat », *Amsterdam News*, 21 mars 1964.
5. MX FBI, Memo, Chicago Office, 17 mars 1964 ; MX FBI, Memo, New York Office, 13 mars 1964 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 18 juin 1964, p. 35.
6. MX FBI, Memo, Boston Office, 3 avril 1964.
7. MX FBI, Memo, Paris Office, 26 août 1964.
8. MX FBI, New York Office, 18 juin 1964, p. 48.
9. « Malcolm X may form Black national army », *Amsterdam News*, 25 mars 1964 ; « Malcolm X says form a new party », *Chicago Defender*, 26 mars 1964 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 18 juin 1964, p. 36.
10. *Ibid.*
11. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 207-208.
12. Garrow, *Bearing the Cross*, p. 319.
13. Entretien avec James 67X Warden, 1^{er} août 2007.
14. « Malcolm X to organize mass voter registration », *The Militant*, 6 avril 1964.
15. NdT : Voir Ahmed Shawki, *Black and Red. Les mouvements noirs et la gauche américaine, 1850-2010*, Québec/Paris, M Éditeur/Syllepse, 2012.
16. La théorie de la révolution permanente de Trotsky soutient que les sociétés révolutionnaires peuvent « enjamber » les étapes économiques, par exemple du féodalisme au socialisme, en contournant le capitalisme. Aux États-Unis, cela signifiait que les secteurs les plus défavorisés de la population, en particulier les Noirs dans la classe ouvrière, urbaine comme rurale, étaient destinés à jouer un rôle d'avant-garde dans la révolution socialiste, entraînant derrière eux le prolétariat industriel blanc. Le *Socialist Workers Party*, conseillait Trotsky, devait soutenir les mouvements défendant le nationalisme noir et les revendications d'autodétermination. Voir Manning Marable, *Black American Politics : From the Washington Marches to Jesse Jackson*, Londres, Verso, 1985, p. 52. NdT : Voir Léon Trotsky, *Question juive, question noire*, Paris, Syllepse, 2011.
17. *Ibid.* ; Breitman (éd.), *Malcolm X Speaks*, p. 23 ; Robert Terrill, *Malcolm X : Inventing Radical Judgment*, Lansing, Michigan State University Press, 2004, p. 121-133.
18. « 2 000 hear Malcolm X in Cleveland », *The Militant*, 13 juin 1964. De façon provocante, Malcolm agite également le spectre de la lutte armée des Noirs aux États-Unis. À la convention d'août 1964, il

déclare : « S'il est nécessaire de former une armée nationaliste noire, nous formerons une armée nationaliste noire. »

19. « The ballot or the bullet », Transcript, MXC-S, box 5, folder 8.

20. MX FBI, Cleveland Office, 7 avril 1964 ; « Organize rifle club in Ohio », *Amsterdam News*, 11 avril 1964.

21. James Booker, « Seek to evict Malcolm X from home in Queens », *Amsterdam News*, 31 mars 1964.

22. Dossier FBI-Muslim Mosque, Incorporated, MMI, Memo, New York Office, 5 avril 1964 ; Travel diaries, « Transcription : Middle East and West Africa », avril-mai 1964, MXC-S, box 5, folder 13.

23. Breitman (éd.), *Malcolm X Speaks*, p. 45-57 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 282.

24. NdT : Fondée en 1935 à Détroit, l'*United Auto Workers* (UAW) syndique les travailleurs de l'automobile aux États-Unis, au Canada et à Porto Rico et organise, notamment en 1936, de nombreuses grèves massives victorieuses. Son président, Walter Reuther, un Blanc, participe à la marche de 1963 sur Washington. En 1968, les ouvriers noirs du *Dodge Revolutionary Union Movement* (Drum) se battent contre la discrimination au sein du syndicat, dominé par des Blancs alors que les ouvriers sont majoritairement noirs.

25. « Malcolm X's Detroit date sparks battle of ministers », *Afro-American*, 11 avril 1964.

26. MX FBI, Memo, Detroit Office, 9 avril 1964 ; MX FBI, Memo, Detroit Office, 14 avril 1964 ; « Leading Dixiecrat in White House », *Chicago Defender*, 14 avril 1964.

27. Travel diaries, 13-14 avril 1964, MXC-S, box 5, folder 13.

28. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 326-331 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 204.

29. NdT : Le *hadj*, le « grand pèlerinage », doit être effectué au cours du dernier mois de l'année du calendrier musulman (*Dhû al-hijja*), au contraire de la *umrah*, le « petit pèlerinage », qui peut être effectué à n'importe quel moment de l'année.

30. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 328-331, 336-337 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 205 ; « Malcolm X gets religion », *Chicago Defender*, 14 mai 1964.

31. Travel diaries, 17-19 avril 1964, MXC-S, box 5, folder 13 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 205.

32. Lettre de Malcolm X, Jeddah, Arabie Saoudite, 20 avril 1964, Best Efforts, Inc. Archives, Highland Park, Michigan, dans DeCaro, *On the Side of My People*, p. 206 ; « Malcolm X gets religion », *Chicago Defender* ; « Malcolm X has new name in Arabia », *Amsterdam News*, 9 mai 1964 ; Esposito, *The Oxford Dictionary of Islam*, p. 103-104.

33. Travel diaries, 22-23 avril 1964, MXC-S, box 5, folder 13.

34. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 179.

35. Travel diaries, 22-23 avril 1964, MXC-S, box 5, folder 13.

36. Travel diaries, 24 avril 1964, *ibid.*

37. Travel diaries, 25 avril 1964, *ibid.*

38. Travel diaries, 26-27 avril 1964, *ibid.*

39. Travel diaries, 23 avril 1964, MXC-S, box 5, folder 13.

40. En Égypte, un des principaux théoriciens des Frères musulmans, Sayyid Qutb, défendait un large usage du *jihad* (Esposito, *The Oxford Dictionary of Islam*, p. 217-218). En 1980, Hafez al-Assad decida de condamner à mort tout Syrien appartenant aux Frères musulmans.

41. Travel diaries, 27-29 avril 1964, *ibid.*

42. Travel diaries, 30 avril 1964, *ibid.* ; Malcolm X's itinerary, 30 avril 1964, MXC-S, box 13, folder 7.

43. « Negro moderation decried by Malcolm X in Lebanon », *New York Times*, 2 mai 1964.

44. Travel diaries, 1^{er} mai 1964, MXC-S, box 5, folder 13.

45. Déclaration d'Abdul Basit Naeem, 5 août 1959, BOSS ; Travel diaries, MXC-S, box 5, folder 13 ; « Malcolm X to Hussein el-Borai », 1^{er} juin 1964 et 7 janvier 1965, MXC-S, box 3, folder 4.

46. *Ibid.*

47. Travel diaries, 2-3 mai 1964, MXC-S, box 5, folder 13.

48. Travel diaries, 4 mai 1964, *ibid.*

49. Travel diaries, 5 mai 1964, *ibid.*

50. Travel diaries, 7 mai 1964, *ibid.* ; dans *Black Nationalism : The Search for an Identity in America*, Chicago, University of Chicago Press, 1963. E.U. Essien-Udom livre une critique bienveillante de la

51. « Alice Windom to Christine », mai 1964, John Henrik Clarke Papers, Manuscripts, Archives and Rare Books Division, Schomburg Center for Research in Black Culture, box 24, folder 33 ; Malcolm X's itinerary, MXC-S, box 13, folder 7 ; « Malcolm X gives Africa twisted look », *New York Journal American*, 25 juillet 1964, qui comprend des extraits du discours.
52. Kevin Gaines, *African Americans in Ghana*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2006, p. 198-199.
53. Jenkins (éd.), *Malcolm X Encyclopedia*, « Julian Mayfield », p. 376-377. NdT : Julian Mayfield (1928-1984) acteur, metteur en scène, écrivain et militant des droits civiques, est l'auteur de *The Hit* (1957), *The Long Night* (1958) et de *The Grand Parade* (1961). En 1961, alors qu'il séjourne en Caroline du Nord chez [Robert F. Williams](#), membre de la NAACP et partisan de l'autodéfense noire, les deux hommes sont attaqués par un groupe de Blancs. Ils sortent un fusil et s'emparent de deux de leurs agresseurs. Accusés de tentative d'enlèvement par le FBI, les deux hommes prennent le chemin de l'exil. Julian Mayfield se réfugie au Ghana où il publie *African Review* sous les auspices du président [Kwame Nkrumah](#). Il établit la branche internationale de l'*Organization of Afro-American Unity*. Robert F. Williams s'installe à Cuba.
54. NdT : Ana Livia Cordero (1931-1992), née à Porto Rico, est l'épouse de Julian Mayfield. Après un séjour à Porto Rico, le couple et ses deux enfants s'installent au Ghana devenu indépendant. Elle y dirige une clinique pour femmes et soignera W.E.B. Du Bois jusqu'à sa mort en 1963. En 1964, elle adresse une lettre à Malcolm X sur le « mouvement de libération de Puerto Rico ». Expulsée du Ghana après le renversement du président Nkrumah, elle retourne à Porto Rico, où elle lutte pour l'indépendance de l'île. Elle représentera le mouvement indépendantiste à la conférence de la Tricontinentale en 1966 à la Havane. Elle est arrêtée en 1968. Son groupe maintiendra des relations avec le mouvement de libération afro-américaine.
55. NdT : Alice Mary Windom (1936-), née à St. Louis dans le Missouri. Elle s'engage dans le mouvement des droits civiques, notamment contre la ségrégation raciale dans les restaurants. De 1962 à 1964, elle vit au Ghana où elle enseigne et travaille comme secrétaire de l'ambassadeur d'Éthiopie. Elle s'installera ensuite en Zambie et organisera des conférences internationales pour le compte de l'ONU.
56. NdT : Preston Theodore King (1936-), universitaire afro-américain et militant des droits civiques. Il se réfugie en Grande-Bretagne pour échapper au service militaire. Il enseigne dans les années 1960 alternativement en Grande-Bretagne et au Ghana. Il ne sera amnistié qu'en 2000 par Bill Clinton.
57. NdT : Shirley Graham Du Bois (1896-1977), auteure-compositeure et militante du mouvement pour les droits civiques. Elle épouse [W. E. B. Du Bois](#) en 1951 et émigre avec son mari au Ghana dont elle devient citoyenne en 1961. À la fin des années 1940, elle est membre du *Sojourners for Truth and Justice*, une organisation féministe afro-américaine, et du Parti communiste des États-Unis. Elle quitte le Ghana en 1967 à la suite d'un coup d'État et s'installe au Caire. On lui doit des biographies de [Paul Robeson](#), [Kwame Nkrumah](#), [Frederick Douglas](#), [Booker T. Washington](#), [Gamal Abdul Nasser](#) et [Julius Nyerere](#).
58. NdT : Ruby Dee (1922-), actrice et poétesse, elle milite dans diverses organisations du mouvement pour les droits civiques.
59. Voir Leslie Lacy, « Malcolm X in Ghana », dans John Henrik Clarke (éd.), *Malcolm X : The Man and His Times*, Trenton, Africa World Press, 1990, p. 217-225.
60. « Alice Windom », dans Jenkins (éd.), *Malcolm X Encyclopedia*, p. 566-567.
61. « Alice Windom to Christine », mai 1964, John Henrik Clarke Papers, box 24, folder 33.
62. Travel diaries, 11 mai 1964, MXC-S, box 5, folder 13.
63. « Malcolm X to Muslim Mosque, Inc. », 11 mai 1964, MXC-S, box 13, folder 2.
64. « X is here », *Ghanaian Times*, 12 mai 1964 ; « Civil rights issue in U.S. is mislabeled », *Ghanaian Times*, 13 mai 1964.
65. « Alice Windom to Christine », mai 1964, John Henrik Clarke Papers, box 24, folder 33 ; Malcolm X's Itinerary, MXC-S, box 13, folders 6-7 ; Travel diaries, 14-16 mai 1964, MXC-S, box 5, folder 13.
66. « Alice Windom to Christine », mai 1964, John Henrik Clarke Papers, box 24, folder 33.
67. NdT : Cyril Lionel Robert James (1901-1989), révolutionnaire caribéen, figure du panafricanisme, marxiste, « Noir européen », trotskiste, auteur des *Jacobins noirs*, paru en 1938. Voir C. L. R. James, *Sur la question noire*, Québec/Paris, M. Éditeur/Syllepse, 2012.
68. Calvin Smith (éd.), *Where To, Black Man ?*, Chicago, Quadrangle, 1967, p. 211-220. Le texte est la

retranscription de la conférence de Malcolm à l'Université du Ghana. Voir également Manning Marable, *African and Caribbean Politics : From Kwame Nkrumah to the Grenada Revolution*, London, Verso, 1987, p. 136-143.

69. « African States must force U.S. for racial equality », *Ghanaian Times*, 15 mai 1964.

70. « Alice Windom to Christine », mai 1964, John Henrik Clarke Papers, box 24, folder 33 ; Travel diaries, 15 mai 1964, MXC-S, box 5, folder 13 ; Malcolm X's Itinerary, MXC-S, box 13, folders 6-7.

71. « Alice Windom to Christine », mai 1964, John Henrik Clarke Papers, box 24, folder 33 ; dossier FBI-Revolutionary Action Movement, RAM, Memo, « W. R. Wannall to W. C. Sullivan », 1^{er} octobre 1964 ; MX FBI Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 70. Voir également William Worthy, « The Red Chinese and the American Negro », *Esquire*, octobre 1964, p. 132, 173-179.

72. « Alice Windom to Christine », mai 1964, John Henrik Clarke Papers, box 24, folder 33.

73. Herbert Muhammad faisait partie de ceux qui voyageaient avec Ali. Voir « Cassius without his lip », *Ghanaian Times*, 18 mai 1964 ; « Muhammad Ali meets his hero, Nkrumah », *Ghanaian Times*, 19 mai 1964 ; Lloyd Garrison, « Clay makes Malcolm ex-friend », *New York Times*, 18 mai 1964.

74. NdT : John Brown (1800-1859), débute son activisme abolitionniste dans les années 1830. Installé dès 1849 dans une communauté noire de l'État de New York, il s'engage en 1855 dans la lutte armée contre l'esclavage : il tue plusieurs esclavagistes, défend le village d'Osawatomie (Kansas) contre les raids esclavagistes et enfin attaque l'arsenal fédéral de Harpers Ferry (Virginie). Avec une vingtaine de compagnons, dont cinq Noirs, il tente, le 16 octobre 1859, de s'emparer de cet arsenal afin de pouvoir armer une rébellion d'esclaves. L'opération échoua. John Brown sera arrêté, jugé pour trahison et pendu le 2 décembre 1859.

75. H. M. Basner, « Malcolm X and the martyrdom of Rev. Clayton Hewett », *Ghanaian Times*, 18 mai 1964.

76. Julian Mayfield, « Basner misses Malcolm X's point », *Ghanaian Times*, 19 mai 1964.

77. Leslie A. Lacy, « African responses to Malcolm X », dans LeRoi Jones et Larry Neal (éd.), *Black Fire*, New York, William Morrow, 1968, p. 32-38.

78. « Malcolm X to the Muslim Mosque Inc. », 11 mai 1964, MXC-S, box 13, folder 2.

79. Travel diaries, 18 mai 1964, MXC-S, box 5, folder 13.

80. *Ibid.*

81. Travel diaries, 19 mai 1964, *ibid.* ; Malcolm X's Itinerary, MXC-S, box 13, folder 7 ; « Warrant issued for Malcolm X », *Chicago Daily News*, 19 mai 1964 ; « Order arrest of brother Malcolm », *Chicago Defender*, 21 mai 1964 ; « Warrant for Malcolm as speeder to be issued », *New York Times*, 20 mai 1964. L'accusation affirmait que, le 6 mars 1964, Malcolm roulait à 80 km/h dans la zone de Triborough Bridge à New York où la vitesse était limitée à 60 km/h.

82. Travel diaries, 21 mai 1964, MXC-S, box 5, folder 13 ; Malcolm X's Itinerary, MXC-S, box 13, folder 7 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 90 ; « Malcolm X makes it in from Mecca », *Chicago Defender*, 25 mai 1964 ; « Malcolm says he is backed abroad », *New York Times*, 22 mai 1964 ; « « My next move » – Malcolm X : An exclusive interview », *Amsterdam News*, 30 mai 1964.

83. « Malcolm says he is backed abroad », *New York Times*, 22 mai 1964.

12. « Faites quelque chose au sujet de Malcolm X » (21 mai 1964-11 juillet 1964)

La renommée de Malcolm ne cesse de croître et, au lendemain de sa rupture avec la *Nation of Islam*, et au cours des mois de mars et d'avril, des personnes issues de divers secteurs de la société – des militants non religieux, des écrivains et même des célébrités – tentent d'entrer en contact avec lui. En ce moment particulier où il a besoin de trouver la paix, des centaines de personnes accaparent son temps et son attention. Si le *hadj* a constitué un voyage dans un pays inconnu pour apprendre ce qu'un engagement spirituel dans la foi musulmane signifierait dans sa vie, à des milliers de kilomètres de La Mecque, Malcolm X est plongé dans un tourbillon d'activités politiques.

Dans les semaines qui ont suivi le retour de Malcolm, la *Muslim Mosque Inc.* s'est installée dans son quartier général de l'hôtel Theresa. Dans les premiers jours, souvent chaotiques, de la nouvelle Mosquée, il a fallu avant tout lui assurer une certaine régularité de fonctionnement. Les réunions sur les activités se tenaient le lundi soir ; le mercredi soir était consacré à un office religieux ; le jeudi était réservé aux femmes de la MMI, qui continuaient d'être désignées sous le nom de MGT ; enfin, le dimanche soir, si Malcolm était en ville, un rassemblement public ou un événement était organisé à l'Audubon. Selon un informateur du FBI, le 26 mars 1964, la MMI rassemble environ 75 personnes à l'occasion d'une « réunion publique », suivie d'une réunion fermée à laquelle participent 45 « *Muslims* encartés ». James 67X, qui dirige cette réunion privée consacrée aux problèmes de sécurité, invite les frères et les sœurs présents à « la prudence avec la *Nation* ».

C'est une période au cours de laquelle Malcolm voyage et prend la parole dans tout le pays. Il rencontre de nombreux jeunes Africains-Américains n'ayant jamais été ni membres ni en contact avec la *Nation* et qui souhaitent se consacrer à sa cause. Lynne Carol Shifflett, une de ces jeunes idéalistes, fait une forte impression sur Malcolm. Née le 26 janvier 1940, élevée dans une famille de la classe moyenne supérieure, elle a passé son enfance et son adolescence en Californie, participant aux activités sociales réservées à la bourgeoisie noire, telle que l'adhésion aux Jack and Jill². Élève du City College de Los Angeles à l'automne 1956, elle est rapidement élue vice-présidente de l'association des étudiants. En 1958, un voyage de trois mois en Afrique, au cours duquel elle rencontre le Premier ministre du Ghana Kwame Nkrumah, élargit considérablement sa vision politique et sociale. Ses parents, solidaires de l'engagement de leur fille, organisent un Gala de la liberté pour recueillir des fonds pour les *Freedom Riders*³. Lorsqu'elle s'installe à New York en 1963, elle fait partie de la poignée de Noirs qui sont employés à cette époque par la chaîne de télévision NBC au Rockefeller Center, et c'est sans

doute à ce moment-là que Malcolm fait sa connaissance. La jeune femme, sûre d'elle-même, impressionne Malcolm qui la charge de repérer de jeunes militants non religieux comme elle, susceptibles de l'aider à constituer un nouveau groupe nationaliste noir. Peter Bailey, l'une de ses premières recrues, est un jeune et ambitieux Africain-Américain qui travaille également au Rockefeller Center, pour le *Time*. De deux ans plus âgé que Lynne Carol Shifflett, élevé pour l'essentiel par ses grands-parents à Tuskegee en Alabama, il a servi dans l'armée dans une unité médicale de l'armée avant de s'inscrire à l'Université Howard en 1959. Au moment où il rencontre Lynn Carol Shifflett pour la première fois, le nom de Malcolm ne lui est pas inconnu. Bailey a en effet assisté à des rassemblements de la *Nation* à Harlem : « Chaque samedi, nous descendions jusqu'à la 116^e et nous l'écoutions parler, se rappelle-t-il. J'étais intellectuellement fasciné par ce qu'il disait en raison du milieu totalement intégrationniste qui était le mien. » S'il n'adhère pas à la *Nation*, Bailey assiste à ses manifestations lorsque Malcolm est annoncé comme intervenant. Après l'obligation de silence imposée à Malcolm en décembre 1963, Bailey est de ceux qui pensent que sa sortie sur les « poules » était absolument justifiée : « Tout ce qu'il avait dit, c'était que les Blancs commençaient à ressentir les effets du sort que ce pays réservait aux Noirs⁴. »

Début 1964, Shifflett rencontre Bailey lors d'un petit-déjeuner et lui demande : « Est-ce que ça te plairait de participer à la création d'une nouvelle organisation nationaliste noire ? » Bien qu'elle demeure extrêmement discrète sur le projet, Bailey accepte d'apporter son aide. « Je t'appellerai samedi matin à 8 heures pour te dire où aura lieu la rencontre et à quelle heure », lui dit-elle, avant d'ajouter : « Ne pose pas de question, contente-toi d'être là !⁵ » Lorsqu'elle l'appelle le samedi suivant, elle lui indique un hôtel situé sur la 153^e Rue Ouest à Harlem, où sont réunies une quinzaine de personnes. Peu après son arrivée, à sa grande surprise, Malcolm entre dans la pièce. Ces réunions du samedi matin, consacrées à la création d'une organisation indépendante et non religieuse destinée à soutenir les objectifs de Malcolm, deviennent régulières et se déroulent le plus souvent sans que Malcolm y intervienne. Conscient du danger que représente la *Nation*, Malcolm veille à ce que chacun sache dans quoi il s'engage. « Voilà ce que Malcolm nous dit : « Vous savez que si vous vous joignez à moi, vous allez être harcelés par la police et le FBI. » [...] On le savait déjà et cela ne nous préoccupait pas », se souvient Peter Bailey. C'est parmi cette poignée de jeunes militants que Bailey devient, ainsi qu'il le raconte, un « vrai croyant » totalement dévoué à Malcolm. « D'une certaine façon, cet homme pouvait assimiler les idées. [...] Il était très détendu, il riait et plaisantait⁶. » Selon Bailey, ces réunions du samedi auraient commencé en janvier ou en février 1964, c'est-à-dire des semaines avant la rupture de Malcolm avec la *Nation*⁷. Si cela est vrai, cela peut expliquer le caractère très secret de ces rencontres clandestines et on peut penser que Malcolm a peut-être poursuivi une double stratégie en continuant à appeler à rejoindre la *Nation* tout en construisant simultanément sa propre

base indépendante.

Herman Ferguson, éducateur dans le Queens, rejoint rapidement le groupe. Selon lui, Malcolm a surpassé la *Nation* : « Bien avant que je ne rencontre Malcolm, [j'ai senti] qu'il devait rompre avec la *Nation* parce qu'[elle] le tirait en arrière, elle freinait son évolution. » Ce que les nationalistes noirs comme Ferguson cherchent, c'est une « solution de rechange à l'intégration » et à Martin Luther King. « Je ne savais pas ce qui allait se passer lorsqu'il [Malcolm] quitterait la *Nation*, mais j'avais décidé que s'il la quittait [...], je me joindrais à lui, quoi qu'il fasse », explique Ferguson⁸.

Des tensions et des rivalités surviennent dès le début entre les anciens *Black Muslims* de la MMI et les nouveaux venus laïques comme Shifflett et Ferguson. Les frères et les sœurs de la MMI, déplore Ferguson, « pensaient que Malcolm leur appartenait ». James 67X, Benjamin 2X Goodman et les autres avaient rejoint la MMI « en sachant que la *Nation of Islam* ne serait pas tendre avec eux, poursuit Ferguson, aussi, ils se sentaient au plus haut point responsables de Malcolm et de sa sécurité ». Dans les semaines qui suivent la rupture avec la *Nation*, des frères de la MMI sont armés et protègent Malcolm pendant les rassemblements à l'Audubon. « Ils portaient ostensiblement leurs carabines et leurs fusils à canons sciés », se souvient Ferguson qui est lui-même convaincu que cette démonstration de force était à l'époque nécessaire.

J'étais très fier de voir des Noirs escorter notre leader quand il sortait du bâtiment, fier de voir qu'il était en sécurité, qu'ils portaient ces armes. [...] Personnellement, je pensais que [c']était la voie que le mouvement devait suivre.

Confrontée à cette posture agressive, la colère de la *Nation* ne fait qu'augmenter, ainsi que le désir de vengeance de ses membres. Les membres de la *Nation* ne sont pas autorisés à porter des armes à feu et, malgré la petite taille de la *Muslim Mosque Inc.*, trois douzaines de militants bien armés constituent une réelle menace pour la Mosquée n° 7 pourtant bien plus importante numériquement.

L'organisation de Malcolm prenant forme, elle attire des membres, comme Ferguson, qui avaient attendu qu'il fonde un groupe distinct de la *Nation*. L'une de ces recrues est en réalité un de ses plus anciens partisans. Cela fait presque cinq ans qu'Ella a rompu brutalement avec Louis X et la *Nation* à Boston. Probablement confortée par la décision de son frère de quitter la secte, elle se rapproche de Malcolm et cherche d'abord à l'aider à surmonter ses craintes sur sa situation financière et ses doutes personnels pendant cette période de transition. Son éditeur ayant refusé à Malcolm l'avance promise à cause de la lenteur de la rédaction du livre, Ella aide financièrement son frère et sa famille. L'argent qu'elle lui avait prêté pour son *hadj* était en réalité destiné à financer son propre pèlerinage, mais elle avait fait ce sacrifice à dessein⁹. Ella racontera plus tard que loin de vouloir faire le *hadj*, Malcolm s'est dans un premier temps montré réticent à l'idée de partir et que c'est au

cours d'une conversation nocturne forte en émotions qu'elle amena son frère en larmes à reconnaître que la *Nation of Islam* ne le réintégrerait jamais¹⁰.

De nombreux artistes, dramaturges et écrivains africains-américains progressistes ont accueilli favorablement le départ de Malcolm de la *Nation* et comptent sur son engagement dans la lutte pour les droits civiques. L'acteur et dramaturge Ossie Davis figure parmi les plus importants. Ce dernier occupe alors une position particulière dans le mouvement de libération noire, une position assez similaire à celle de James Baldwin : il a du crédit à la fois parmi les intégrationnistes et les séparatistes. Davis a joué le rôle de maître de cérémonie lors de la marche sur Washington de 1963 et voit dans Malcolm un partisan de la lutte de classe noire et un défenseur de « la connexion avec les gens de la rue, les drogués, les délinquants et les escrocs, avec ceux qui n'appartenaient pas à la classe moyenne et avec lesquels le Dr King ne pouvait certainement pas communiquer » :

Je me souviens que quand je marchais dans la rue avec Malcolm, les gens l'abordaient et il leur répondait. Moi je leur répondais aussi, mais d'une tout autre façon. Même à ceux qui le réprimandaient, Malcolm avait toujours quelque chose de positif à leur dire. Malcolm était un fin connaisseur des dégâts que l'esclavage et le racisme avaient infligé à l'image que l'homme noir se fait de lui-même. Il était tout aussi expert sur ce qui devait être fait pour remédier à ce monstrueux manque d'estime de soi. Il savait qu'il allait falloir beaucoup plus que des lois sur les droits civiques, des emplois et de l'éducation pour sauver réellement l'homme noir. Et il savait aussi qu'aucune des organisations traditionnelles qui étaient au service des Noirs, comme les églises noires, les collèges, les associations féminines, les fraternités, la NAACP ou encore la *Urban League*, n'était capable de faire ce qu'il était nécessaire de faire. Il sentait, comme certains d'entre nous, que demander d'être non-violent à un homme que l'on a tabassé et exploité revenait à transformer une pathologie noire en une autre religion¹¹.

Malcolm a aimé *Purlie Victorious*, la pièce écrite en 1960 par Ossie Davis, qui utilise des ressorts comiques stéréotypés pour critiquer de manière incisive le racisme. Au cours des années suivantes, les deux hommes se rencontrent régulièrement lors de manifestations¹². En 1964, Malcolm est un familier d'Ossie Davis et de sa femme, l'actrice et militante Ruby Dee. Quant au frère de Ruby, Tom Wallace, il a été si influencé par Malcolm qu'il a rejoint la *Nation* avant de le suivre à la *Muslim Mosque Inc.*

Les auteurs et les journalistes qui connaissent Malcolm se réjouissent de son évolution. Peter Goldman, qui a conservé des contacts étroits avec lui, est impressionné par « la complexité et la sophistication de [sa] pensée politique ». Comme la plupart des observateurs, il n'a pas perçu l'imminence

de la scission quand Malcolm a été contraint au silence : « J'avais entendu parler de la jalousie créée par la notoriété de Malcolm, se souvient Goldman, mais je ne soupçonnais pas que cela allait déboucher sur une quelconque crise. » Une fois la scission consommée, Goldman comprend cependant que la rupture a été nécessaire à l'évolution intellectuelle de Malcolm : son départ de la *Nation* et son voyage en Afrique, dira-t-il, l'ont poussé à penser « politiquement noir », ajoutant que « son nationalisme a été enrichi par ses voyages ». Si le premier Malcolm prêchait un « modèle économique [...] familialiste [« *mom-and-pop* »] » simpliste, en 1964, il avait évolué et « s'était rapproché du panafricanisme, d'une relation indubitable avec la majorité non-blanche du monde¹³ ».

Si le départ de Malcolm transforme sa vie, il affecte également la *Nation*. Pour certains acteurs clés de la secte, le départ de Malcolm et de ses partisans ouvre de nouvelles possibilités. Ainsi en est-il, par exemple, de Norman Butler. Âgé de vingt-six ans, vétéran de la marine, membre de la *Nation* depuis à peine un an, il a cependant su s'imposer dans le domaine de la sécurité. La Mosquée n° 7 organise habituellement deux séances d'entraînement hebdomadaire – dont celle consacrée aux arts martiaux – pour les membres du *Fruit of Islam*. Un des hommes de Malcolm ayant quitté la Mosquée, Butler prend la responsabilité de la session du mardi matin et obtient des résultats spectaculaires : grâce au bouche-à-oreille, le modeste groupe de trois à cinq personnes compte désormais « 70 à 80 frères [qui] se sont manifestés grâce à notre manière de faire les choses ». Butler se souvient que très rapidement, le groupe du *Fruit of Islam* du mardi matin est arrivé « à vendre 5 000 exemplaires du journal » par semaine. Bien que Malcolm l'ait promu au rang de lieutenant, au moment de la scission, Butler n'hésite pas sur le choix. Malcolm « s'était donné beaucoup d'importance en se plaçant à la une du *New York Times* », se souvient-il avec ressentiment bien des années plus tard. Pour Butler, c'est cette question centrale qui a conduit à l'expulsion de Malcolm : « Il essayait de prendre le pas sur les autres ministres » et avait commis une faute « en s'éloignant de l'enseignement que le Messenger voulait délivrer, en disant des choses que le Messenger ne voulait pas dire. C'est ça qui a coïncé¹⁴ ».

Cependant, nombre de ceux qui se sont rangés aux côtés d'Elijah Muhammad conservent une grande affection pour leur ancien prédicateur : « J'étais vraiment son élève, explique Larry 4X Prescott, je l'aimais. Je l'admirais. J'aurais voulu pouvoir faire ce qu'il faisait. Et c'est ce à quoi il m'encourageait. » Larry considère l'obligation de silence imposée à Malcolm comme une sorte de « test » de moralité. Lui et d'autres assistants « ont espéré et prié pour que Malcolm surmonte toutes les épreuves que le chef lui infligerait ». Ce n'est qu'à la fin février, au retour de Floride de Malcolm, après qu'il se soit exprimé « sur le combat de boxe et sur Muhammad Ali »,

que Larry comprend que le ministre du culte est allé trop loin. Son interview à l'aéroport « était une violation du silence imposé par l'Honorable Elijah Muhammad ». Pour Larry, Malcolm est donc responsable de la rupture¹⁵. Il conteste vigoureusement la thèse selon laquelle que Malcolm était devenu « trop important » pour la *Nation* et que son départ était inévitable. Ainsi qu'il le rappelle, les rumeurs véritablement négatives n'ont commencé à circuler que dans les quelques jours qui ont précédé le départ de Malcolm. En ce qui concerne les jeunes femmes qu'Elijah Muhammad avait mises dans son lit, Larry explique que Malcolm était au courant de l'existence de « ces épouses » bien avant la polémique sur son obligation de silence. Malcolm voyait que la *Nation* recrutait « des jeunes hommes dévoués sortis des rues de l'Amérique, des prisons de l'Amérique » et que ceux-ci bénéficiaient des enseignements de la *Nation*. Des convertis plus éduqués, reconnaît Larry, auraient pu « penser que la *Nation* était trop repliée sur elle-même et qu'ils ne pouvaient pas prendre une décision par eux-mêmes ». Lorsque Malcolm fonde la *Muslim Mosque Inc.* et qu'il continue à défendre le programme social de Muhammad, Larry pense alors que « Malcolm sentait qu'il pouvait orienter les gens vers la *Nation* [...] plus facilement [de l'extérieur] parce que beaucoup d'entre eux n'acceptaient pas les contraintes imposées par celle-ci. [...] C'est comme ça que je voyais les choses¹⁶ ».

Les changements considérables qui affectent la vie de Malcolm ont également de dures répercussions sur Betty. Pendant les cinq semaines d'absence de Malcolm, elle a en effet affaire à ses lieutenants de la MMI, pour lesquels elle a peu de sympathie. Sachant que la *Nation* s'est attaquée aux familles de certains dissidents, Malcolm ne peut prendre le risque de laisser Betty et les enfants seuls, aussi il demande aux dirigeants de la MMI de veiller à leur sécurité. Charles 37X Kenyatta est désigné comme garde du corps à demeure de Betty et des enfants. Personne d'autre que lui n'est autorisé à pénétrer dans la maison, mais Betty n'apprécie pas sa présence : « Elle me détestait profondément, se souvient-il, elle n'aimait pas le rôle que je jouais. » Betty n'aime pas non plus James 67X, bien qu'elle sache qu'il est probablement le relais le plus sûr de son mari au sein de la MMI. Elle l'appelle pratiquement tous les soirs pendant les semaines que dure le séjour de son mari hors du pays¹⁷. Pour avoir l'œil sur lui, elle interroge tous ceux qui peuvent avoir de ses nouvelles. Elle téléphone ainsi presque chaque jour à Haley, à l'avocat de Malcolm, à Percy Sutton et à d'autres qui auraient pu recevoir des lettres ou des télégrammes. De son côté, Malcolm fait un sérieux effort pour tenir Betty informée en lui envoyant des lettres qui lui décrivent l'endroit où il se trouve, ainsi qu'en lui téléphonant régulièrement. Elle a collé un planisphère sur le mur de la salle à manger pour que les enfants puissent y indiquer les pays que Malcolm visite. Betty comprend parfaitement que toutes les nouvelles relations que son mari noue avec des musulmans et avec d'autres, au Moyen-Orient et en Afrique, peuvent le libérer de la puissante influence de la *Nation*. Attallah, la plus âgée des filles, exprimera plus tard ce

sentiment : « Plus il voyageait, plus il était libre et plus nous allions l'être¹⁸. »

Cependant, cette liberté a un coût, notamment quand les initiatives que Malcolm prend par la suite attisent la colère dans les rangs de la *Nation*. Le 8 mai, *Muhammad Speaks* publie la première partie d'un éditorial attaquant Malcolm X et signé par le « Ministre qui le connaît le mieux ». L'article avance que les explications que Malcolm a données aux médias blancs pour justifier sa « défection » sont un « tissu de mensonges, de calomnies et de saletés destinés à jeter l'opprobre sur M. Muhammad et sa famille ». Bien que Louis X soit présenté comme son auteur, l'article a certainement été écrit par un rédacteur de la *Nation* de Chicago ; cette hypothèse est renforcée par l'orthographe erronée du nom de Louis dans l'éditorial où il est désigné comme « Ministre Lewis¹⁹ ».

Fin avril, James 67X reçoit une lettre écrite par Malcolm immédiatement après son *hadj* dans laquelle il expose ses nouvelles conceptions raciales. Étant donné la teneur des récentes déclarations de Malcolm, James 67X hésite à ouvrir l'enveloppe, craignant que ce qui y est écrit ne pose un problème majeur à la base de la MMI. James lui-même n'est guère préparé à un changement radical : « J'étais sorti d'une organisation qui disait que La Mecque était le seul endroit sur Terre où l'homme blanc ne pouvait pas aller... », explique-t-il. En affirmant que les Blancs peuvent être également musulmans, Malcolm rejette la totalité de la théologie de la *Nation*. Cela lui permet de façonner sa nouvelle identité, mais demeure extrêmement problématique pour un groupe qui ne s'est que récemment séparé de la *Nation* et qui partage encore ses conceptions raciales. Dans un premier temps, James 67X ne sait pas quoi faire :

Je tournais en rond en me demandant comment j'allais pouvoir dire tout cela à [ces] gens. [...] Qu'est-ce qu'on entendait par « blanc » ? Qu'est-ce que Malcolm voulait dire par « blanc » ?

Après plusieurs jours, James 67X fait circuler la lettre parmi les membres de la MMI, tout en refusant de croire que Malcolm ait « embrassé l'islam sunnite²⁰ ». L'ambiguïté et la confusion qui entourent cette lettre ont sans doute involontairement permis de maintenir la cohésion de la MMI durant l'absence de Malcolm, chacun interprétant librement ce que Malcolm y a exprimé. Bien qu'il ait dès son retour explicité plus concrètement ses idées, la question des croyances profondes de Malcolm continue à être discutée parmi ses partisans. Herman Ferguson pense qu'avec l'islam, Malcolm « a offert aux Blancs la possibilité de corriger leur sens des valeurs », mais qu'au fond de lui-même, il sait qu'« ils ne pourront jamais accepter l'enseignement de l'islam ». Même après le retour de Malcolm aux États-Unis et même après qu'il se soit exprimé sur ses nouvelles conceptions devant les membres de la MMI et de l'OAAU, Ferguson demeure persuadé que la pensée profonde de Malcolm est encore fondée sur le clivage racial : « Et si j'avais à un moment quelconque soupçonné que Malcolm ait changé d'idées sur cette question,

jure Ferguson, je serais parti²¹. » Pendant plusieurs décennies, Betty ne donnera que des réponses évasives sur l'impact qu'avaient eu le *hadj*, l'islam et les voyages dans le tiers-monde sur les conceptions raciales de son mari. Cependant, en 1989, quand Anne Romaine, la biographe de Haley, lui demanda si elle pensait que son mari « avait modifié son opinion », Betty lui répondit sèchement par la négative²².

Malgré l'intransigeance de nombre de ses partisans, l'idée que Malcolm est, d'une manière ou d'une autre, en train de changer commença à faire son chemin dans la presse dominante et dans la presse noire. Le 8 mai, le *New York Times* publie un article signé par M. S. Handler au titre surprenant : « Malcolm X se réjouit de l'attitude des Blancs lors de son voyage à La Mecque. » Citant une lettre datée du 25 avril que Malcolm a rédigée en Arabie Saoudite, Handler écrit que le dirigeant noir rentrera aux États-Unis « avec de nouvelles conceptions positives sur les relations entre les races ». Pendant son *hadj*, Malcolm prend des notes qui seront citées au cours des années suivantes :

J'ai mangé dans la même assiette, bu dans le même verre, dormi dans le même lit ou sur le même tapis, et j'ai prié le même Dieu [...] avec mes semblables musulmans dont la peau était du plus blanc des blancs et les yeux plus bleus que bleu [...]. [Pour] la première fois de ma vie, [...] je ne les ai pas vus comme des hommes « blancs ».

Il reconnaît que ce dont il a été témoin est si profond qu'il a dû « réorganiser » l'essentiel de [sa] façon de penser et mettre de côté certaines de [ses] conclusions antérieures. »

Malcolm exprime son optimisme quant à la possibilité d'une évolution de l'Amérique sur les questions raciales et considère que l'islam est la clé de cette transformation :

Je crois que dans les collèges et les universités, les Blancs des jeunes générations, avec leur jeune intelligence, auront moins d'œillères, ils verront ce qu'il en est, chercheront leur salut en se tournant vers l'islam et obligeront la vieille génération des Américains blancs à faire le même choix qu'eux²³.

Quelques semaines après l'article du *New York Times*, James Booker de l'*Amsterdam News* pose une question provocatrice : « Le séjour à La Mecque de Malcolm X, désormais El-Hadj Malik El-Shabazz, et sa rencontre avec des dirigeants musulmans d'Afrique l'ont-ils changé en le rendant moins dur dans ses sentiments anti-blancs et plus religieux ? » Un indice de cet apparent « changement dans son attitude militante sur la race » apparaît dans une lettre adressée par Malcolm au journal une semaine auparavant, dans laquelle il écrit que les partisans de l'islam ont pour obligation de « se tenir fermement aux côtés de tous ceux dont les droits humains sont violés, quelles que soient les convictions religieuses de la victime ». Désormais, Malcolm comprend

que « l'islam reconnaît chacun comme faisant partie d'une seule et même famille humaine²⁴ ».

Les difficultés et les incertitudes croissantes de la vie de Malcolm se reflètent dans le cours de l'écriture de son autobiographie. Quand en décembre 1963, Malcolm est frappé d'interdiction de parole par Elijah Muhammad, Alex Haley s'affole. Sans consulter Malcolm, il contacte Chicago afin d'obtenir un rendez-vous avec le Messenger qui lui assure que la suspension de Malcolm « n'était pas permanente ». Haley indique alors à son agent, Paul Reynolds, que le « véritable objectif » de Muhammad est d'affirmer sa domination et son autorité sur la secte. « Je lui ai assuré que l'éditeur, vous et moi avons tous les trois le souci de ne pas nous attirer son mécontentement », écrit Haley à Reynolds. Muhammad « a voulu en savoir plus sur le livre et je lui ai esquissé son contenu, chapitre par chapitre, ce qui lui a fait plaisir ». À l'instar de Peter Goldman, Haley n'a pas compris la profondeur de la fracture sur laquelle ni Malcolm ni Elijah Muhammad n'ont jugé prudent de l'éclairer. La priorité de Haley reste la publication d'un livre rentable, ce qui, pense-t-il, requiert la bénédiction d'Elijah Muhammad²⁵.

Peu avant Noël 1963, Haley organise une longue séance de travail avec Malcolm. Après avoir lu la dernière version du chapitre « Laura », Malcolm fait des objections sur l'usage de l'argot dans le livre, objectant qu'il ne parlait plus ainsi. Après avoir consenti aux remarques de Malcolm, Haley se plaint à son tour à ses éditeurs et à son agent : « Quelqu'un a dit un jour que la célébrité était toujours nuisible à un bon démagogue. » À cette époque, Malcolm n'est pas le seul à connaître des problèmes financiers : le déménagement de Haley dans le nord de l'État de New York le laisse à court d'argent. Doubleday accepte de lui verser une avance supplémentaire de 750 dollars après avoir reçu et validé deux nouveaux chapitres. Profondément reconnaissant, Haley déclare : « Pour la première fois, je peux écrire sans être harcelé par des pressions financières périodiques²⁶. » Début janvier, Haley, qui a traversé en voiture une terrible tempête de neige pour rejoindre New York et passer du temps avec Malcolm, le trouve bouleversé à cause de sa suspension prolongée. Il informe alors son agent et ses éditeurs que Malcolm est « de plus en plus tendu à mesure que son inactivité se prolonge ». Malcolm lit les brouillons de plusieurs parties de textes narratifs qui doivent servir de base à chacun des chapitres. Haley est cependant davantage enthousiasmé par les essais qui sont prévus à la fin du livre et qui présenteront le programme social et politique de Malcolm : « Le contenu le plus percutant et le plus incandescent est ce que Malcolm m'a fourni pour ces trois chapitres, « Le Noir », « La fin du christianisme » et « Vingt millions de musulmans noirs »²⁷. » Ces trois chapitres constituent la mise en forme de ce que Malcolm pense être que la direction à suivre pour l'Amérique noire. Il a la conviction que les *Muslims* auront un rôle dirigeant dans la construction d'un

front uni de tous les Noirs.

Malgré tout ce travail, il faut attendre encore des mois avant que Haley puisse fournir un manuscrit définitif, ce qui contrariait les dirigeants de Doubleday informés par Wolcott Gibbs. Celui-ci demande alors à Haley « d'avoir à l'esprit que plus vous corrigerez le manuscrit, plus nous nous éloignerons de l'achèvement du livre » et le presse de préciser une date pour la remise du manuscrit²⁸. Bien avant que Gibb n'en fasse la demande, Haley expédie, le 28 janvier, un autre chapitre corrigé « Detroit Red ». Mais Reynolds n'aime pas cette version et lui renvoie des suggestions de réécriture²⁹. Le 6 février, Haley lui répond qu'il accepte de « reprendre « Détroit Red » ainsi que d'autres chapitres afin de les améliorer dans le sens que vous serez assez bon de m'indiquer ». Il s'acharne à boucler un premier jet de l'intégralité avant de revoir et de réorganiser les chapitres, même si le mécontentement de Reynolds l'oblige à reprendre des chapitres déjà corrigés ou réécrits. Le 7 février, Reynolds contacte Gibbs et lui explique qu'il est « désolé de se mêler de [ses] fonctions [d'éditeur] », mais qu'il souhaite vraiment « que le livre sur Malcolm X soit le meilleur possible » et qu'il ne pense pas que lui et McCormick lui « tiendront rigueur de ce qu'il a dit³⁰ ».

En février 1964, Haley est désorienté par les difficultés que rencontre Malcolm avec la *Nation* et pense toujours que sa suspension n'est que temporaire et qu'il réintégrera rapidement l'organisation. Le 11 février, il écrit à Gibbs pour lui annoncer que « l'interdiction [de Malcolm] va être levée » au cours de ce même mois. Il continue à penser que l'apothéose du livre sera le moment où Malcolm embrasse la foi d'Elijah Muhammad, « le tournant que prend sa vie [...] quand il devient archi-puritain, pour le dire ainsi, et fait voler en éclats tout ce qui était sa vie d'autrefois³¹ ». Haley ne se prive pas d'encenser les matériaux recueillis quand il discute avec ses éditeurs, en partie parce qu'il croit aux possibilités commerciales de l'ouvrage, mais également pour justifier les nombreux délais supplémentaires demandés. Le 18 février, alors qu'il leur envoie un dernier chapitre, « Hustler », il écrit à ses éditeurs :

Nous avons ici un livre qui recevra un accueil public incomparable. Parce qu'il en dit beaucoup. [...] Il est excitant comme l'est la vie criminelle de Malcolm dont on prend connaissance dans ce chapitre. Je vous le dis, ce n'est rien à côté de la primeur : nous allons tout savoir sur son retournement subjectif en prison.

Haley pense pouvoir terminer le livre à la fin mars. Il prévoit d'y adjoindre une brève postface où il présentera ses propres réflexions sur Malcolm et qui sera remise le mois suivant. Malcolm n'ayant pas encore rejeté la vision séparatiste de Muhammad, Haley estime nécessaire d'apporter sa contribution au livre pour rassurer les lecteurs blancs sur le choix de la majorité des Noirs pour l'intégration. Il explique à ses éditeurs et à son agent qu'il prévoit « de frapper fort et de parler du point de vue du Noir qui a tenté de faire tout ce

qu'il fallait pour emprunter le chemin du Rêve américain et qui [...] a été trop souvent désillusionné et déçu. Je vais traiter de questions que chaque Américain et chaque chrétien doivent prendre à bras-le-corps³². »

Avec le départ de Malcolm de la *Nation*, il devient vite évident que le livre ne peut rester en l'état. Haley doit donc fournir un travail supplémentaire et réévaluer les délais. Le 21 mars, Haley écrit à Reynolds et à McCormick pour leur expliquer pourquoi « il s'est écoulé au cours des deux dernières semaines plus de temps que d'habitude entre l'envoi des chapitres ». La raison en est la récente évolution de Malcolm, laquelle souligne-t-il, « ajoute, ajoute et ajoute encore à la dimension dramatique du livre ». Une fois de plus, Haley accompagne sa demande d'un délai supplémentaire en vantant le potentiel de *L'Autobiographie* : « Messieurs, [il n'y a pas eu] depuis plus de dix ans, et peut-être plus encore, un livre comme celui-là qui embrasera le marché telle une traînée de poudre comme celui-ci le fera. » Toutefois, le premier objectif de son courrier est d'expliquer en quoi la rupture de Malcolm avec la *Nation* pourrait affecter la réception du livre. Il envisage, dit-il à ses correspondants, un nouveau chapitre baptisé « Iconoclaste » dans lequel Malcolm est suspendu par « l'homme qu'il vénérât (et qu'il vénère encore selon ses dires) ». Il évoquerait dans ce chapitre la nouvelle organisation de Malcolm, examinerait ses rapports avec Cassius Clay et relaterait le projet du capitaine Joseph de faire sauter la voiture de Malcolm. Haley leur suggère également que les récentes menaces de mort proférées contre Malcolm, ainsi que l'incertitude dans laquelle il va se trouver, font de cette histoire le rêve de tous les tabloïds :

Tout ce qui touche à cet homme est si brûlant, et je sais que vous êtes d'accord [...] que ce livre est riche de millions de ventes potentielles, voire davantage, sans oublier les droits étrangers qui seront chèrement vendus³³.

À la fin du mois de mars, Reynolds contacte Gibbs pour l'informer que Malcolm demande que les droits d'auteurs à venir soient versés à la *Muslim Mosque Inc.* Il joint à son envoi un document signé par Malcolm qui donne son accord pour la publication de tous les chapitres achevés³⁴. Malcolm demande à Doubleday de lui verser un acompte de 2 500 dollars sur les 7 500 dollars qu'il doit recevoir à la remise du manuscrit complet. McCormick accepte la demande de Malcolm, mais ce n'est qu'à la mi-juin, alors que Malcolm est à nouveau à l'étranger, que Gibbs lui fait enfin parvenir un chèque³⁵.

Lorsqu'il rentre aux États-Unis le 21 mai 1964, une priorité s'impose à Malcolm : il doit refaçonner d'urgence son image publique. En effet, sa réputation de partisan de la violence – que ce soit de manière allusive en évoquant de probables émeutes noires ou par ses appels à l'autodéfense

armée – lui aliène des Blancs et des Noirs et entrave ses efforts pour se lier avec les dirigeants du mouvement des droits civiques. Il est également important pour Malcolm de faire état des soutiens dont il dispose désormais parmi les dirigeants du Moyen-Orient et d'Afrique. Ayant retrouvé sa détermination, il reprend les voyages et les discours à un rythme effréné. Le 22 mai, il s'envole en compagnie de James 67X pour Chicago où il tient une conférence de presse au cours de laquelle il aborde un large spectre de thématiques allant des ressources de l'Afrique à la brutalité de la police américaine³⁶.

Le lendemain soir, devant 1 500 personnes réunies au Civic Opera House de Chicago, il rend publiques ses nouvelles conceptions au cours d'un débat avec Louis Lomax. « La séparation n'est pas le but de l'Africain-Américain », déclare-t-il au public, ce qui a certainement dû provoquer un certain émoi parmi ses partisans nationalistes noirs, « pas plus que l'intégration », ajoute-t-il : « Ce ne sont pour lui que des moyens pour atteindre son objectif final : être respecté en tant qu'être humain³⁷. » Lomax et d'autres comprennent qu'ils viennent d'entendre quelque chose de nouveau. Quelles en seraient donc les implications politiques, particulièrement en ce qui concerne le mouvement de libération noire ? À l'instar de Martin Luther King, Malcolm se prononce pour une orientation qui rejette explicitement la haine raciale. Il est une « justice universelle [qui suffit] à juger les Blancs qui sont coupables de racisme », déclare-t-il tout en ajoutant : « Il n'est pas nécessaire pour les victimes – les Afro-Américains – d'être vindicatifs. [Nous] ferions mieux de travailler à effacer les cicatrices que porte notre peuple. » Il cherche aussi à transmettre l'esprit de la révolution dont il pense avoir été le témoin, particulièrement au Caire et à Accra. Selon le *Los Angeles Times*, il reçoit un tonnerre d'applaudissements quand il affirme à son auditoire que « si la question raciale n'est pas rapidement réglée, les 22 millions de Noirs américains pourraient alors facilement adopter la tactique de guérilla utilisée par d'autres révolutionnaires privés de droits³⁸ ».

Malcolm est confronté à une difficulté : presque tous ses ennemis – de même que ses amis – le considèrent comme le grand prêtre de la révolution sociale noire ; et malgré les lettres qu'il a écrites à La Mecque et à l'étranger, malgré son spectaculaire discours de Chicago, on le considère encore comme un démagogue anti-blanc. Alors que l'épuisement du mouvement pour les droits civiques avait rapproché de nombreux militants de son ancienne posture, ses nouvelles idées, si elles n'opèrent pas un renversement de perspective, constituent néanmoins un changement majeur qui ne manque pas de les surprendre. Lorsque Malcolm clarifie sa conception non raciale, le comédien militant Dick Gregory le qualifie dans une interview au *Los Angeles Times* de « mal nécessaire ». La position de Gregory reflète un déplacement à gauche par rapport à la tactique de King : « Je suis engagé dans la non-violence, mais elle me gêne un peu », dit-il, ajoutant que si la lutte pour les droits civiques continue six mois de plus, alors « Malcolm X sera celui avec

qui vous devrez tous avoir affaire³⁹ ».

Gregory lance ensuite un avertissement :

C'est une révolution et bon nombre de Noirs sont armés [...]. Sur 22 millions de Noirs, seul un million d'entre eux sont avec Malcolm X. Mais beaucoup d'entre eux disent qu'ils en ont « marre de King ».

Dans l'esprit de Gregory, Malcolm X pourrait devenir « le seul homme capable d'arrêter une émeute raciale⁴⁰ ». Ce qui est notable dans cette appréciation, c'est que Gregory et Malcolm semblent déjà être d'accord sur un certain nombre de points. Ils ont travaillé ensemble sur des questions liées aux droits civiques et, malgré des différences réelles ou imaginaires sur la non-violence, les deux hommes sont membres de l'ACT, le réseau pour les droits civiques créé un peu plus tôt dans l'année et qui comprend des dirigeants comme le député Adam Clayton Powell Jr. et le président du SNCC, John Lewis⁴¹. Si les alliés de Malcolm ont de lui la même perception que Gregory, il n'est pas surprenant que d'autres puissent avoir des doutes sur la sincérité de ses nouvelles opinions.

La lutte de Malcolm pour établir son positionnement a également des conséquences internes. À la fin du mois de mai, le noyau de la *Muslim Mosque Inc* ne compte que 125 membres. Au grand regret de James, la majorité ne vient pas de la Mosquée n° 7, mais est un groupe éclectique dont la plupart des adhérents ont rompu avec la *Nation* plusieurs années auparavant. Le contentieux de Malcolm avec la *Nation* n'a été qu'un conflit parmi d'autres et de nombreux membres de la MMI ont rompu avec la *Nation* pour des raisons qui n'ont que peu à voir avec son nouveau programme. Certains, se souvient James, « étaient des frères qui avaient voulu faire bouger les choses et agir à propos de Ronald Stockes » à Los Angeles. Ils avaient quitté la *Nation* en 1962 « à cause de la douche froide que leur avait infligée le capitaine Joseph » quand ils avaient voulu punir la police de Los Angeles. D'autres étaient partis à cause du rigorisme de la secte, « ceux qui pensaient que la [*Nation of Islam*] était une bonne idée, mais qui disaient : « Ouais, mais moi, je ne peux pas suivre ces règles morales dans ma vie ». » D'autres encore ne pouvaient retourner à la Mosquée n° 7 « parce qu'ils vivaient, comme nous disons là-bas dans le Sud, en dehors de la loi, et qu'ils auraient dû être mariés⁴² ».

Ces membres de la MMI ont besoin d'une vision claire pour déployer leurs énergies, mais Malcolm n'a pas encore suffisamment défini l'objectif du groupe. James pense que les hostilités avec la *Nation* seront inévitables parce que la *Muslim Mosque* sera considérée comme concurrente, mais lui-même ne sait pas très bien en quoi exactement la MMI est une organisation religieuse, « parce que frère Malcolm n'était pas précis ». Malgré les réunions régulières, tout est si désorganisé qu'il est tenté de démissionner de son poste de coordinateur de la MMI⁴³. Plus difficile encore à gérer, beaucoup des *Muslims*

qui arrivent à la MMI croient encore à la théologie de la *Nation*. Lors de la réunion du 20 mai, quand on lui demande s'« il a vu W. D. Fard » pendant son pèlerinage à La Mecque, Malcolm répond que les membres de la MMI doivent rejeter « les vieilles notions » de la foi musulmane et affronter la réalité⁴⁴.

Un des rares articles de journaux qui présentent la conversion de Malcolm de manière positive paraît le 18 mai dans le *Washington Post*. Le journal attribue au Dr Mahmoud Shawarbi, qui est à cette époque le directeur du Centre islamique de New York, le rôle de celui qui a « apprivoisé Malcolm ». Celui-ci déclare au *Washington Post* que certains Arabes musulmans vivant aux États-Unis se sont exprimés « contre la tutelle de Malcolm X » parce qu'ils « craignaient qu'[il] ne soit pas sincère et qu'il puisse utiliser la religion et le pèlerinage comme un paravent pour améliorer son image publique ». Shawarbi prend de manière retentissante la défense de Malcolm : « Je n'ai aucun doute sur sa sincérité », dit-il en rappelant que Malcolm « pleurait à la lecture de certains passages du Coran ». Il prédit avec justesse que Malcolm va bientôt désavouer son propre appel aux Noirs à créer leurs clubs de tir et que son action politique aurait une influence au-delà des Noirs : « S'il accepte tout le monde [...], s'il prend les choses calmement et d'un point de vue musulman, alors je suis sûr qu'il y aura un grand mouvement. » Le quotidien relève cependant que la majorité des acteurs du mouvement pour les droits civiques de New York préféraient « attendre pour voir⁴⁵ ».

Quant au FBI, il n'oublie pas Malcolm. Tôt le 29 mai, le bureau de New York appelle Malcolm pour lui demander s'il accepte d'être interrogé à son domicile. Après avoir accepté, il cache un magnétophone sous son canapé avant que les agents fédéraux n'arrivent chez lui. Il s'agit d'une enquête fédérale sur une affaire située à Rochester dans laquelle un prévenu en attente de son procès incrimine Malcolm. Les agents veulent savoir si Malcolm a participé à une réunion des *Muslims* le 14 janvier dans la soirée à Rochester pour préparer l'assassinat du président Johnson. Par chance, il peut prouver qu'à ce moment-là, il était avec Alex Haley pour travailler à son autobiographie. La déclaration recueillie par le FBI est « si ridicule, notera-t-il plus tard, qu'elle me semblait avoir été inventée de toutes pièces d'une façon telle que même réfutée elle leur servirait pour faire de la propagande ». Les agents fédéraux lui demandent également de fournir « toutes les informations qu'il souhaitait sur les *Muslims* ». Curieusement, ils l'interrogent aussi sur son statut actuel dans la *Nation*, ce à quoi Malcolm répond qu'il est encore sous la mesure de suspension ordonnée par Elijah Muhammad : « Il est le seul qui peut vous donner des informations. Je ne peux rien dire de plus que ce qu'il vous dirait. » Bien loin de révéler sa rupture avec la *Nation*, il insiste au contraire vigoureusement sur les efforts qu'il a déployés pour « nettoyer le crime ». Il ajoute : « Franchement, je crois que l'enseignement de M. Muhammad est vrai à mille pour cent. [...] Je crois plus encore en lui que je ne le faisais il y a de cela dix ans⁴⁶. » Il est curieux qu'il se présente comme

un fidèle partisan d'Elijah Muhammad alors qu'il aurait dû savoir, ou du moins envisager, que le FBI avait déjà infiltré la *Muslim Mosque Inc.* et qu'il était donc plus ou moins informé de la scission. La raison la plus probable de ce brouillage est sans doute plus simple : en manifestant son soutien à la *Nation*, il a sans doute tenté de préparer son dossier dans le procès à venir sur la propriété de sa maison. En effet, alors que son avocat conteste la légalité de l'action entreprise par la *Nation* pour contraindre Malcolm à quitter son presbytère de East Elmhurst dans le Queens, la stratégie judiciaire choisie consiste à expliquer qu'il est seulement suspendu : il est donc toujours le prédicateur en titre de la Mosquée n° 7 et le prédicateur national de la *Nation*. S'il pouvait établir une relation de travail avec la secte, il pourrait obtenir un droit sur la maison.

Plus tard dans la journée, Malcolm prend la parole au *Militant Labor Forum*, le cercle de débat des trotskistes new-yorkais. La discussion a été organisée à la suite d'une série d'articles parus dans la presse annonçant l'existence à Harlem d'un prétendu « gang haineux » composé de jeunes Noirs dans le but de tuer des Blancs. Malcolm se saisit de l'occasion pour dresser un parallèle entre l'héritage du pouvoir colonial européen en Afrique et le racisme institutionnel aux États-Unis. L'Algérie coloniale française, déclare-t-il, « était un État policier et c'est ce qu'est Harlem. [...] À Harlem, la présence policière est comme une force d'occupation, comme une armée d'occupation ». Il fait également le lien entre la lutte des Africains-Américains et les révolutions cubaine et chinoise :

Le peuple chinois en a eu assez de ses oppresseurs [...] et s'est soulevé. Il ne l'a pas fait par la non-violence. À Cuba, quand Castro était là-haut dans les montagnes on lui disait qu'il n'avait aucune chance. Aujourd'hui, il est installé à La Havane et toute la puissance [des États-Unis] ne peut rien contre lui⁴⁷.

C'est toutefois dans les importantes modifications de son programme économique que se trouve l'essentiel de son discours ce soir-là. Alors que pendant des années il a défendu les vertus de l'esprit d'entreprise capitaliste, mises en avant par Marcus Garvey, il répond désormais lorsqu'on l'interroge sur le type de système politique et économique qu'il souhaite que « tous les pays qui s'extraient aujourd'hui du colonialisme se tournent vers le socialisme ». « Je ne crois pas que ce soit un accident », ajoute-t-il. Pour la première fois, il établit publiquement un lien entre l'oppression raciale et le capitalisme : « Il est impossible pour un Blanc de croire au capitalisme et de ne pas croire au racisme. » Il remarque à l'inverse que ceux qui sont profondément engagés en faveur de l'égalité raciale sont en général soit des « socialistes » soit des gens dont « la philosophie est le socialisme ». Ce que semble vouloir indiquer ici Malcolm, c'est que le mouvement de libération noire qui s'est jusque-là concentré sur les droits légaux et les réformes, devra, au bout du compte, affronter le système américain de l'entreprise privée. Il utilise pour ce faire une analogie avec l'élevage de volaille :

Il est impossible pour la poule de pondre un œuf de canard, même si l'un comme l'autre appartiennent à la même espèce de volaille. [...] Dans ce pays, le système ne peut pas donner la liberté aux Afro-Américains. [...] Et si jamais une poule pondait un œuf de canard, je suis pratiquement certain que vous direz que c'est une poule révolutionnaire⁴⁸ !

Ses déclarations favorables au socialisme sont absolument différentes de tout ce que Malcolm a pu dire précédemment. Pendant son périple africain, il n'a en effet pas fait référence au socialisme et n'a dit que peu de chose sur les problèmes du développement. Toutefois, le régime autoritaire de Nkrumah au Ghana, pays qui l'a profondément impressionné, opte alors pour une alliance économique avec l'Union soviétique, tandis que l'Algérie et l'Égypte sont, quant à elles, déjà engagées dans des formes de socialisme arabe. Si ces éléments ont certainement influencé la pensée de Malcolm, il n'est pas impossible que le soutien enthousiaste que lui accorde le *Socialist Workers Party* ait fortement pesé. Les trotskistes le considèrent comme le dirigeant potentiel d'un nouveau mouvement, lequel pourrait radicaliser la classe ouvrière américaine tout entière. Malcolm est certainement conscient de ces éléments, comprenant ainsi l'importance de prendre en compte une partie des perspectives socialistes. Il y a en outre dans les perspectives politiques des trotskistes des éléments, comme la double opposition au Parti démocrate et au Parti républicain, avec lesquels il est en accord. Ceci étant dit, si son orientation économique nouvelle peut sembler contredire ses positions antérieures, il s'agit plus précisément d'une évolution progressive que d'un brusque rejet. Il reste un nationaliste noir qui continue à défendre le développement des entreprises noires dans les communautés noires.

Malcolm est aussi convaincu de la nécessité de développer la *Muslim Mosque Inc.* dans le pays afin de consolider l'influence de ses partisans parmi les musulmans. Il donne donc la priorité à la construction de l'organisation politique séculière que Lynne Shiflett et Peter Bailey ont commencé à tranquillement mettre en œuvre. Interviewé le 30 mai, Malcolm annonce le « lancement au cours de la semaine à venir d'une organisation ouverte à tous les Noirs, et qui acceptera le soutien de tous ceux qui le veulent, quelle que soit leur race ». Malcolm fixe un premier objectif à ce nouveau groupe : soumettre Nations unies « le dossier des Nègres américains ». En s'adressant à l'ONU, Malcolm envisage un changement stratégique de l'activisme pour les droits civiques aux États-Unis. Au lieu de faire adopter des lois au Congrès, il veut présenter les doléances des Noirs devant les institutions internationales dans l'espoir d'une intervention globale. Sous le drapeau des droits humains, les questions qui ont longtemps été perçues comme intérieures ou locales seraient alors prises en compte sur le plan mondial.

Il semble également vouloir donner des signes d'apaisement à la *Nation* sur la question de sa maison d'Elmhurst. Une audience étant prévue le 3 juin devant le tribunal du Queens, il explique à l'*Amsterdam News* que si les

responsables de la Mosquée n° 7 l'autorisent à se défendre des accusations portées contre lui devant les membres de la congrégation, il s'inclinera devant l'opinion de la majorité. Il promet de « rendre la maison » si les membres de la *Nation* lui demandent de partir. « Je veux trouver une issue à cette situation, paisiblement, en privé, et pacifiquement, et non pas devant les tribunaux de l'homme blanc dont les *Muslims* disent qu'il est le démon⁴⁹. » Or, mieux que quiconque, Malcolm sait que la *Nation* n'est pas une société où l'on discute démocratiquement. S'il fait cette proposition, ce n'est pas parce qu'il croit la réconciliation possible, mais parce qu'il veut faire la démonstration aux yeux des Noirs en général d'une proposition raisonnable.

Quelques jours plus tard, après que le procès sur son expulsion a été repoussé, Malcolm déclare à nouveau devant un journaliste que le règlement de l'affaire « peut se faire devant un tribunal musulman » et que la *Nation* s'est « éloignée de nos principes religieux » en le traînant devant la cour. Malcolm n'ignore pas que la *Nation* le considère comme un « hérétique » et qu'elle n'acceptera jamais de résoudre le contentieux devant un tribunal islamique⁵⁰. Le fait même que Malcolm n'avait pas acquis la propriété de la maison avec ses propres fonds rendait hautement improbable une issue en sa faveur devant la justice.

Pendant ce temps, il continue à jeter les bases de sa nouvelle organisation séculière. Quelques semaines après son retour d'Afrique, il confie à un groupe de militants politiques, d'intellectuels et de célébrités, dont le romancier John Oliver Killens et l'historien John Henrik Clarke, la rédaction d'un document fondateur, la « Déclaration des buts et des objectifs fondamentaux ». Certaines réunions de travail du groupe se tiennent dans un motel situé au croisement de la 153^e Rue Ouest et de la 8^e Avenue, à la limite nord de Harlem⁵¹.

Le 4 juin, Malcolm part pour Philadelphie avec Benjamin 2X Goodman, un garde du corps nommé Lafayette Burton, et une autre personne – probablement James 67X – pour participer à plusieurs réunions, dont l'une a lieu dans une maison privée avec sept autres personnes et une autre dans un salon de coiffure pour hommes. Son principal objectif est la consolidation de l'implantation de ses partisans dans cette ville et, à plus court terme, l'ouverture d'une section locale de la *Muslim Mosque Inc.*

Il tire également la première salve contre la *Nation*, déclenchant une bataille qui va bientôt se transformer en guerre totale. C'est à l'occasion des réunions de Philadelphie que Malcolm exprime pour la première fois ses soupçons : John Ali, le secrétaire de la *Nation*, est, dit-il, un informateur du FBI, de même que Lonnie X Cross, un important ministre du culte⁵².

À Washington, J. Edgar Hoover est quant à lui de plus en plus furieux de la tournure des événements. Le directeur du FBI a pris connaissance des faux rapports sur le « gang haineux », et ses soupçons se portent sur Malcolm, dont la popularité comme dirigeant noir se développe de façon inattendue malgré

son expulsion de la *Nation*. Le vendredi 5 juin, un Hoover furieux transmet des ordres clairs au bureau de New York par télégramme : « Faites quelque chose au sujet de Malcolm X. Assez de cette violence noire à New York⁵³ ! »

Malcolm aurait pu faire un autre choix, mais quelque chose le pousse à une ultime confrontation avec la *Nation*. Sur le plan personnel, il rumine sa colère et ses griefs contre la figure paternelle qui l'a trahi de la façon la plus vile qui soit. Il est en outre convaincu que la diffusion de l'islam orthodoxe aux États-Unis ne pourra se faire tant que les infidélités d'Elijah Muhammad et la corruption interne de la *Nation* ne seront pas rendues publiques. Malcolm a sans doute également pris conscience que le séparatisme racial qu'il a prêché quand il était ministre du culte de la *Nation* est contre-productif et que les Africains-Américains doivent faire des alliances, en particulier avec les peuples du tiers-monde, pour parvenir à un changement social significatif.

La *Nation* n'hésite pas non plus à raffermir sa position. Tout au long du mois de mai, ses dirigeants et ses prédicateurs profitent de toutes les occasions pour attiser le conflit avec Malcolm. Dans toutes les mosquées de la *Nation*, les fidèles doivent jurer leur allégeance à Elijah Muhammad et dénoncer Malcolm comme un hérétique. Le 15 mai, les fidèles de la Mosquée n° 7 se voient répéter que Malcolm est « un hypocrite et un menteur » et que leur ancien prédicateur lui-même « avait l'habitude de dire qu'il giflerait quiconque dirait du mal de Muhammad ». À la Mosquée n° 23 de Buffalo, on fait lecture aux fidèles d'une lettre émanant du quartier général de Chicago indiquant qu'en 1959, Elijah Muhammad avait averti Malcolm de ne pas se rendre à l'émission de Mike Wallace : « La colère d'Allah s'abattra sur Malcolm, annonçait la lettre, pour sa conduite qui a consisté à croire puis à se détourner de la parole d'Allah⁵⁴. » Le 31 mai, à Joliet dans l'Illinois, les fidèles de la Mosquée n° 17 sont informés que Malcolm s'étant prononcé en faveur des clubs de tir, il leur est conseillé de ne pas garder d'armes à feu chez eux « parce que le démon [l'homme blanc] est aux aguets⁵⁵ ».

D'une certaine manière, le départ de Malcolm a en lui-même signifié une menace pour la *Nation*. La création d'une nouvelle organisation, capable de drainer certains de ses membres, a contraint la *Nation* à une réponse ferme. Dès le mois de mai, Raymond Sharrieff met en garde les membres du *Fruit of Islam* contre toute tentative de Malcolm d'y trouver un appui. Lors d'une réunion du *Fruit of Islam* à Chicago, Sharrieff annonce ainsi que les hommes de Malcolm « recrutaient des frères » pour la MMI et que si un membre du *Fruit* était contacté, il devait le rapporter :

Nous voulons découvrir ce que Malcolm prépare. Si ses hommes disent qu'ils sont des *Muslims* et commencent à créer des problèmes, ils peuvent nous nuire. Trouvez tout ce vous pourrez et informez-m'en immédiatement⁵⁶.

Le mois suivant, Sharrieff explique aux membres du *Fruit* de la Mosquée n° 7 qu'« Elijah Muhammad aimait l'ancien prédicateur Malcolm X plus que son propre fils », mais que « Malcolm avait profondément blessé Elijah Muhammad ». Sharrieff conclut en faisant une prédiction : « Malcolm disparaîtra bientôt ! » Un informateur rapportera au FBI que Sharrieff a été clair sur la façon de traiter Malcolm :

Big Red est le pire de tous les transfuges. C'est un hypocrite, un serpent dans l'herbe. [...] Les *Muslims* doivent cogner avec les poings de toutes leurs forces sur l'infâme qui invoque indûment le nom d'Elijah Muhammad⁵⁷.

Quelles qu'aient pu être ses motivations – la stratégie, l'opportunisme ou quelque chose de plus profond et de plus personnel –, Malcolm fait début juin de plus en plus souvent état publiquement de ses griefs contre la *Nation*. De temps en temps, il refrène ses attaques, sachant qu'il provoquerait une réaction difficile à contenir. Cependant, les moments où il adopte cette attitude – comme lors de l'interrogatoire du FBI – sont probablement destinés à lui assurer, d'une façon raisonnable, une couverture dans son recours à une procédure judiciaire pour conserver sa maison. Toutefois, les attaques contre la prétendue divinité du Messenger poussent la *Nation of Islam* à considérer la vengeance comme un moyen nécessaire pour sa survie. C'est au cours du mois de juin que l'affrontement entre Malcolm et la *Nation* parvient à un point de non-retour.

Le 6 juin, Malcolm entame un dialogue tiers-mondiste avec trois écrivains japonais en visite à Harlem et représentant la Mission pour la paix mondiale Hiroshima/Nagasaki. Tous trois sont des *hibakusha*, des survivants de la bombe atomique, qui connaissent les activités de Malcolm. Une réception est organisée à Harlem dans l'appartement d'une militante japonaise américaine, Yuri (Mary) Nakahara Kochiyama, qui va rapidement rejoindre l'OAAU. Invité, Malcolm n'a pas donné suite. Cependant, quelques minutes après le début de la rencontre, prévue à 15 h 30, Malcolm fait son apparition en compagnie de James 67X, qui parle couramment le japonais, et de plusieurs gardes du corps. Après que les présentations ont été faites, les personnes présentes se pressent autour de Malcolm pour lui prodiguer des marques d'amitié et lui serrer la main. Kochiyama se souvient que Malcolm a déclaré à la délégation japonaise : « Vous avez été marqués à vie par la bombe atomique. [...] Nous aussi avons été marqués à vie. La bombe qui nous a frappés s'appelle le racisme. » Plusieurs journalistes japonais présents offrent à Malcolm une tribune. Il fait l'éloge du président Mao Zedong et du gouvernement de la République populaire de Chine et note que Mao a eu raison de mener une politique plus favorable à la paysannerie qu'à la classe ouvrière, parce que les paysans ont la responsabilité de nourrir le pays tout entier. Il manifeste également son opposition à l'engagement militaire américain croissant en Asie et déclare que « la lutte du Vietnam est celle de tout le tiers-monde, c'est la lutte contre le colonialisme, le néocolonialisme et

l'impérialisme⁵⁸ ».

Quelques heures plus tard, James 67X embarque dans un avion à destination de la côte ouest. Il a pour tâche d'obtenir la signature sur des documents juridiques de quelques-unes des femmes qu'Elijah Muhammad a mises enceintes, de les prendre en photos et d'organiser des interviews avec le *Los Angeles Herald-Dispatch*. Sa mission est un succès, bien que ces femmes, disposées à aller en justice, hésitent à accuser Muhammad dans un quotidien national⁵⁹.

Le lendemain soir, Malcolm prend la parole devant une réunion publique organisée par la MMI à l'Audubon. La soirée a été annoncée comme un « Rapport spécial de l'Afrique au peuple de Harlem ». Dans les heures qui précèdent son intervention, Malcolm téléphone à plusieurs femmes de la *Nation* pour compléter la liste de celles qui corroboreraient les informations sur les amours illicites de Muhammad⁶⁰. Une fois installé à la tribune, répondant à une question du public, il affirme que la *Nation* ira jusqu'au meurtre pour empêcher toute révélation sur les nombreuses infidélités d'Elijah Muhammad et sur ses enfants adultérins. Il précise que c'est de la bouche même de Wallace Muhammad, le fils du Messenger, qu'il a eu connaissance de ses infidélités⁶¹. C'est la première fois que Malcolm décrit par le menu devant ce public de Harlem les écarts de conduite de Muhammad. Il est certain que parmi les quelque 450 personnes qui assistent à la réunion, il y a plusieurs membres loyaux de la Mosquée n° 7. On peut aisément imaginer la fureur du capitaine Joseph et de ses hommes de main. L'information parvient rapidement à Phoenix et à Chicago et, dès le lendemain matin, Betty reçoit un appel téléphonique anonyme, le premier d'une longue série de plusieurs centaines, menaçant Malcolm de mort⁶².

Le lendemain, Malcolm contacte CBS News pour demander à la chaîne de diffuser à l'échelle nationale les révélations sur Muhammad. Le soir même, invité dans le *Barry Gray Show* sur Radio New York, il choisit pourtant, pendant les cinquante minutes qui lui sont consacrées, de ne parler ni des enfants adultérins ni des infidélités de Muhammad. Il préfère évoquer son voyage en Afrique, décrivant le continent comme l'« endroit le plus important sur Terre » et explique qu'il n'y a aucune différence politique entre le gouverneur ségrégationniste de l'Alabama George Wallace et le président Lyndon B. Johnson⁶³.

Tout en réduisant l'intensité de ses critiques contre la *Nation*, Malcolm continue à construire sa nouvelle organisation. Le 9 juin, une première réunion décisive des conseillers politiques de Malcolm a lieu dans l'appartement de Lynne Shifflett sur Riverside Drive. Contrairement aux discussions clandestines précédentes, celle-ci réunit les jeunes idéalistes et les vétérans expérimentés de Harlem. Parmi ces derniers, on retrouve l'historien John Henrik Clarke, le photographe Robert Haggins, le romancier John Oliver Killens, et le journaliste Sylvester Leeks. C'est John Henrik Clarke qui a proposé de baptiser la nouvelle force politique du nom d'*Organization of*

Afro-American Unity. Il voulait ainsi faire référence à l'Organisation de l'unité africaine (OUA), fondée le 25 mai de l'année précédente, et pensait que la charte de l'OUA pouvait fournir une base pour l'OAAU⁶⁴. C'était évidemment quelque peu ambitieux, en premier lieu parce que l'OUA était un regroupement de pays africains réunis autour d'objectifs stratégiques et non une coalition d'individus. Pour sa part, l'OAAU n'était même pas un front uni de groupes noirs américains, mais ressemblait plutôt à une secte verticaliste avec Malcolm pour chef charismatique. Par ailleurs, au sein de la nouvelle organisation, on ne se préoccupait guère de la manière dont les décisions allaient être prises, pas plus que de la responsabilité de la mise en œuvre – y compris financière – des initiatives publiques.

Malcolm affronte ces questions difficiles d'une manière bien particulière : il en rejette le fardeau sur James 67X. Dans la voiture qui les conduit chez Shifflett, il lui explique abruptement qu'« il n'a pas formé » ce groupe, mais qu'« il voulait qu'il soit formé » et que James « avait la responsabilité de le former ». James sent immédiatement qu'il y a un problème. Ses craintes sont rapidement confirmées : « En arrivant chez Shifflett, je pensais à comment les choses se sont passées, se rappelle-t-il, et ils étaient là, assis autour de la table, chacun discourant sur ses grands talents d'organisateur⁶⁵. » Plus tard, Malcolm désignera Shifflett comme secrétaire à l'organisation de l'OAAU, un rôle équivalent à celui de James dans la MMI. Leur position concurrente générera une telle animosité que des dizaines d'années plus tard James 67X peinait encore à prononcer le nom de Shifflett. Dès le début, précise James, « Malcolm a traité les membres de l'OAAU tout à fait différemment de la manière dont il nous traitait ». Les membres de l'OAAU n'ont ainsi jamais apporté le moindre soutien financier pour aider « charitablement » Betty et sa famille. Les membres de la MMI « étaient habitués à faire ce qu'on leur demandait. Nous ne nous disputons pas avec frère Malcolm. S'il disait cela ou ceci, s'il faisait allusion à quelque chose, je pigeais immédiatement et je disais aux frères de le faire⁶⁶ ».

Ce même jour, Malcolm est l'invité du magazine d'actualité de Mike Wallace diffusé sur NBC à New York. Il y réaffirme sa nouvelle position sur la question raciale et attribue ses « anciennes déclarations hostiles aux Blancs » à son appartenance à la *Nation*⁶⁷. À l'approche du week-end, Malcolm prépare son départ pour Boston où une rencontre est prévue le dimanche chez sa sœur Ella avec plusieurs soutiens potentiels, dont des représentants de la *National Urban League* et du CORE. Le vendredi, la campagne publique contre la *Nation* est à son comble. Quand Malcolm évoque à la radio les raisons de son départ de la secte, qu'il impute à un « problème moral », l'animateur informe les auditeurs que Malcolm est arrivé dans les locaux de la station sous la protection de gardes armés par crainte d'une agression⁶⁸. Malcolm détaille la conduite de Muhammad qui, selon ses estimations, avait eu au moins six enfants hors mariage, et explique que Wallace Muhammad a confirmé que le comportement de son père « n'avait

pas cessé ». Le soir même, Malcolm réitère ses accusations dans l'émission de Jerry Williams diffusée à Boston sur les ondes de WMEX et précise que Louis X en a été informé le premier⁶⁹.

Ces interventions aiguïssent les tensions à Boston, mais le lendemain matin, Malcolm quitte la ville tranquillement, plus tôt que prévu. En effet, une réunion de cadres du mouvement pour les droits civiques et d'artistes noirs a été précipitamment convoquée le 13 juin chez Sydney Poitier dans le nord de l'État de New York. Cette réunion est à bien des égards sans précédent. D'abord, elle rassemble des individus, ou leurs représentants, qui reflètent les principaux courants du mouvement de libération noire. Martin Luther King, qui est à ce moment-là enfermé à la prison de St Augustine en Floride pour avoir mené des manifestations pour la déségrégation dans cette ville, est représenté par l'avocat Clarence Jones, un conseiller de la *Gandhi Society for Human Rights*, lequel est « autorisé à parler au nom de King ». Sont également présents Whitney Young de la *National Urban League*, les représentants de A. Philip Randolph et du CORE, Benjamin Davis du Parti communiste, les artistes Ossie Davis, Ruby Dee et enfin Sidney Poitier. La discussion porte probablement sur la mise en place d'un programme commun à toutes ces tendances du mouvement de libération noire. C'est Malcolm qui fait la proposition la plus séduisante : son projet, ainsi que le raconte Ossie Davis, est de « porter la question noire devant les Nations unies afin d'internationaliser la question dans son ensemble et de l'exposer au monde entier ». Cette tactique est la même que celle utilisée par le dirigeant communiste noir William Patterson qui, à la fin des années 1940, avait cherché à déposer des preuves de lynchages et de discrimination raciale devant l'ONU. Clarence Jones soutient cette proposition et propose de présenter le dossier à l'ONU au mois de septembre. On confie à Malcolm le soin de contacter les gouvernements qui, en Afrique et au Moyen-Orient, pourraient soutenir l'initiative⁷⁰. Toute son activité au cours de la seconde moitié de 1964 sera consacrée à la mise en œuvre de cette stratégie.

Grâce à des écoutes illégales et à ses indicateurs, le FBI est parfaitement informé de cette réunion clandestine. Le 13 juin, le bureau de New York informe par télégramme le directeur du FBI que la réunion « avait consisté dans une discussion sur [l']avenir du mouvement pour les droits civiques aux États-Unis [et que] la meilleure idée formulée était celle d'internationaliser le mouvement pour les droits civiques en le portant devant les Nations unies ». Une note émanant de la Division du renseignement intérieur, datée du 14 juin, est jointe à ce rapport et indique que ce dernier doit être distribué « au Département d'État, à la CIA et aux services du renseignement militaire⁷¹ ».

Le lendemain à Boston, 120 personnes s'entassent dans la maison d'Ella pour écouter Benjamin 2X que Malcolm a désigné pour le remplacer. La réunion terminée, Benjamin prend le chemin de l'aéroport pour regagner New York. Il est accompagné de sept militants locaux qui forment un convoi de trois voitures ; Benjamin est assis dans la première. Sur la route, une Lincoln

blanche tente de percuter la voiture de tête et de la forcer à quitter la route. Quelques minutes plus tard, alors que les trois voitures pénètrent dans le tunnel de Callahan, qui relie le centre-ville à l'aéroport Logan, une Chevrolet, où sont entassés des membres de la *Nation*, dépasse à toute vitesse la voiture de Benjamin et tente de la précipiter contre une des parois du tunnel. Un des passagers de la voiture où se trouve Benjamin sort un fusil à canon scié et met en joue les assaillants qui ralentissent et abandonnent la poursuite. Le fusil à la main, le groupe pénètre dans l'aéroport où il est rapidement arrêté avant d'avoir atteint le comptoir d'enregistrement. Les huit hommes comparaissent le 15 juin devant le tribunal du district Est de Boston. Ils sont relâchés après le versement d'une caution de 1 000 dollars chacun⁷².

Cette embuscade constitue la première tentative organisée par une équipe de la *Nation* pour blesser ou tuer Malcolm ou ses lieutenants dans un lieu public. La *Nation* sait que la plupart des services de police nourrissent une telle hostilité à l'égard de Malcolm qu'ils n'enquêteront pas de façon approfondie sur des agressions contre lui ou ses proches. Malcolm apprend la nouvelle de l'arrestation de ses amis alors qu'il prépare le rassemblement du dimanche à l'Audubon. Ce soir-là, à la tribune, alors qu'il évoque sans mâcher ses mots les écarts de conduite sexuelle de Muhammad, Malcolm est flanqué de huit frères de la MMI armés de fusils. Il rapporte également que lorsqu'il était encore membre de la *Nation*, il avait discuté avec Louis X, le capitaine Joseph, Maceo X et plusieurs autres de la façon de résoudre le scandale en privé. Entre 1956 et 1962, Elijah Muhammad a « engendré six à sept enfants » nés hors mariage, explique-t-il, le Messenger justifiant ses actes en proclamant qu'« Allah lui avait dit de le faire ». Ceux que Malcolm avait consultés avaient ensuite « conspiré » pour l'exclure de la *Nation*⁷³. En élargissant ses attaques contre Muhammad et le quartier général de Chicago à Louis X et à d'autres prédicateurs importants, Malcolm déclare alors la guerre à la direction de la *Nation* tout entière.

C'est dans cette atmosphère pesante que la plainte de la *Nation* est examinée le 15 juin au matin par le tribunal civil du comté du Queens. Le procès, qui se déroule sous la conduite du juge Maurice Wahl, doit durer deux jours. La *Nation* est représentée par Joseph Williams et Malcolm par Percy Sutton. Plusieurs journaux locaux ayant révélé que la vie de Malcolm est menacée, la police de New York a affecté 32 policiers pour sa protection au cours du procès. La *Muslim Mosque Inc.* mobilise un petit groupe de dix personnes, tandis que la Mosquée n° 7 envoie une phalange de 50 membres du *Fruit of Islam* qui observent agressivement l'entourage de Malcolm. Un fidèle de Malcolm, qui a été vu armé d'un fusil à l'extérieur du tribunal, est arrêté ; il transportait en réalité deux fusils non chargés et pas de munitions. Il est relâché après interrogatoire⁷⁴.

Au tribunal, la stratégie de Malcolm consiste à exploiter le désintérêt des médias blancs pour les *Muslims* pour suggérer que, contre toute évidence, il est encore un partisan loyal d'Elijah Muhammad dont la fidélité a été

récompensée par la perfidie et la trahison. La maison du Queens – pour laquelle il n’a rien commis justifiant sa perte – a été achetée pour lui et doit rester sienne. Au début de ses deux heures de témoignage, Malcolm remarque que la Mosquée n° 7 a été déclarée à l’État de New York en 1956, qu’il en a été l’un des « déclarants fondateurs » et que les fonctions qu’il a occupées en son sein « n’ont jamais cessé ». Il centre son argumentation sur le fait que non seulement il n’a jamais démissionné de la *Nation*, mais qu’« aucun prédicateur n’en a jamais démissionné ». Il décrit au tribunal sa nomination, relativement récente, comme ministre chargé de la Mosquée de Washington, dont l’ancien prédicateur avait été démis de ses fonctions, non sans avoir pu auparavant se défendre devant la congrégation réunie sous la présidence de Malcolm.

Au cours du contre-interrogatoire mené par l’avocat de la *Nation*, Malcolm explique que Muhammad ne peut présider une commission sur la question, car il en est partie prenante. Il attribue au capitaine Joseph la responsabilité du « climat empoisonné qui régnait dans la communauté » tel que cela a « rendu impossible la tenue d’une audition ». Malcolm ajoute :

Ils m’ont mis au purgatoire jusqu’à ce qu’ils puissent consolider leur position avec de fausses informations. C’est la raison pour laquelle ils ne m’ont pas donné la possibilité d’être entendu par les *Muslims*⁷⁵.

Williams n’est pas satisfait par les arguments de Malcolm : « N’est-il pas vrai, lui demande-t-il, que l’Honorable Elijah Muhammad peut limoger à son gré n’importe lequel des prédicateurs ? » Malcolm acquiesce à contrecœur, expliquant que Muhammad « est un homme de Dieu [qui] suit toujours les voies de Dieu. Il est à cheval sur les principes [...] et cela a toujours été sa politique : ne jamais traiter personne d’une façon qui pourrait lui valoir de se faire accuser d’injustice ». Williams réplique que « l’Honorable Elijah Muhammad démet les ministres avec ou sans raison et cela a été ainsi depuis le début du mouvement ». Malcolm manifeste vigoureusement son désaccord : « Non. L’Honorable Elijah Muhammad n’a jamais remplacé un prédicateur sans qu’il y ait une raison⁷⁶ ! » Williams attaque alors sous un autre angle : « Lorsque cette suspension sans motif a été décidée, lui demande-t-il, avez-vous cherché une solution légale pour retrouver votre position ? » Malcolm répond :

J’ai essayé de faire en sorte que cela reste dans le domaine privé. J’ai tenté de maintenir l’affaire en dehors des tribunaux et hors des yeux du public et j’ai demandé à être entendu en privé [...] parce qu’il y avait des faits que j’estimais préjudiciables pour les *Muslims*.

« Vous le faites publiquement maintenant », rétorque Williams. « Oui, admet Malcolm, mais c’est seulement parce qu’ils m’ont poussé à un point où je dois parler pour me protéger. »

« Est-il vrai que vous avez créé une autre Mosquée ? », demande ensuite Williams à Malcolm, qui élude d'abord la question avant d'admettre qu'il a lancé la *Muslim Mosque Inc.*, « pour diffuser l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad parmi les 22 millions de non-musulmans ». Sous le feu roulant des attaques de Williams, le système de défense de Malcolm – il est toujours un fidèle d'Elijah Muhammad – s'effondre. Les preuves sont plus qu'évidentes pour quiconque se penche attentivement sur le dossier. Williams fait ainsi remarquer que de nombreux membres de la MMI sont d'anciens fidèles de la *Nation*, que Malcolm a annoncé à la presse qu'il n'était plus « affilié » à la Mosquée n° 7 et qu'il reniait l'autorité spirituelle de Muhammad. C'est la raison pour laquelle, conclut-il, la maison de East Elmhurst appartient légitimement à la *Nation*⁷⁷.

Malcolm n'est pas encore disposé à capituler. Il souligne qu'au sein de la *Nation*, il avait en réalité une double charge : celle de prédicateur de la Mosquée n° 7, dont il a été suspendu par Muhammad, et celle de ministre national du culte, fonction à laquelle ce dernier n'a techniquement pas mis un terme. La résidence d'East Elmhurst, explique-t-il, « a été achetée pour moi » en vertu d'un accord particulier entre lui et l'Honorable Elijah Muhammad. Malcolm affirme que celui-ci lui avait dit que « la maison était la [sienne] », que c'était un cadeau personnel : « Il m'a dit et redit qu'en raison du travail que j'accomplissais et que j'avais accompli, la maison devait être à mon nom⁷⁸. »

Williams tente alors de démonter cet argument en suggérant que, pendant des années, Malcolm avait détourné l'argent de la *Nation*, les honoraires de la plupart de ses interventions publiques ayant certainement échoué dans sa poche. Essayant de présenter Malcolm vivant comme un coq en pâte grâce à la dîme perçue par l'organisation, il lui demande : « N'est-ce pas vrai que chacune des mosquées où vous êtes allé prenait *elles-mêmes* [sic] en charge vos dépenses ? » Malcolm contre-attaque en récusant cette affirmation comme une calomnie et affirme que la véritable raison de sa « suspension », en décembre 1963, est d'ordre « strictement privé » :

Je n'ai jamais cherché à tirer un bénéfice personnel de quoi que ce soit au sein de la *Nation*. C'est pourquoi j'ai vécu [au début de mon ministère] dans une simple pièce et ensuite dans trois pièces.

Williams continue toutefois à mettre en doute les motivations de Malcolm et utilise astucieusement le grand nombre de voyages effectués par Malcolm pour établir son manque d'intérêt dans l'acquisition de la propriété :

Dites-moi, Monsieur, quand cette maison a été achetée, vous n'étiez même pas présent. Quand la première discussion a eu lieu au sein de la Mosquée à propos de cette maison, vous n'étiez pas là, où étiez-vous⁷⁹ ?

L'angoisse doit étreindre Malcolm, alors qu'il est assis devant un juge blanc, accusé de vol et de corruption par l'organisation pour laquelle il aurait

autrefois volontiers sacrifié sa vie. Il peut tout accepter, sauf le déshonneur. Les manœuvres judiciaires ne sont qu'une façon d'éviter la question centrale, celles des véritables raisons de la scission, qu'il hésite à verser au dossier. Il explique à l'avocat de la *Nation* que les fonds qui ont servi à l'acquisition de la maison ne provenaient pas de la Mosquée n° 7 ; les membres du conseil d'administration de la Mosquée ne se sont pas réunis pour émettre le chèque ayant servi à payer la maison ; l'argent est venu, indique Malcolm, du « corps spirituel des *Muslims* ».

Puis, près de deux heures après, il finit par déclarer au tribunal que « l'Honorable Elijah Muhammad avait neuf femmes en plus de son épouse ». « C'est là la raison de ma suspension », indique-t-il en rappelant qu'il aurait gardé « tout cela par-devers [lui] et secret s'il m'avait accordé une audience. [...] Mais ils ont préféré aller en justice plutôt que de discuter de cela parmi les *Muslims*⁸⁰ ».

Jusqu'à l'ouverture du procès, Malcolm n'avait sans doute pas prévu que la campagne idéologique contre lui se transformerait en un *jihad* et que les questions soulevées par le procès du Queens ne feraient qu'exacerber les tensions entre les deux camps. Au premier jour du procès, 180 hommes assistent à une réunion régulière du *Fruit of Islam* à la Mosquée n° 7 sur le thème : « Si Lui [Elijah Muhammad] n'est pas totalement pur, regarde ce qu'Il a fait pour toi et moi [*sic*] » ; l'orateur y affirme : « Nous devons détruire Malcolm. » Un dirigeant du *Fruit* – sans doute Joseph – donne pour instruction « de ne pas toucher à Malcolm », mais que « pour les autres, c'est OK » : une déclaration qui équivaut à l'ouverture de la chasse contre n'importe lequel des partisans de Malcolm⁸¹.

Ajoutant foi aux rumeurs selon lesquelles Malcolm aurait été kidnappé ou assassiné, le lendemain soir, peu après 23 heures, six de ses partisans prennent une voiture pour se rendre à la Mosquée n° 7, au numéro 102 de la 116^e Rue Ouest. William George, qui est à l'origine de la confrontation, est armé d'un fusil M1 de calibre .30 équipé d'un chargeur de 30 cartouches. Herbert Dudley, âgé de cinquante et un ans, est armé d'un Beretta 6.75. Une trentaine de membres de la *Nation* se précipitent dans la rue pour faire face aux assaillants avec des armes d'autodéfense improvisées, comme des manches à balai. Le face-à-face est tendu pendant quelques minutes, mais aucun des deux camps n'ouvre les hostilités. Arrivée sur place, la police s'accorde avec le groupe de la *Nation* pour considérer que ce sont les amis de Malcolm qui ont provoqué l'incident. Les « malcolmistes » sont arrêtés et leurs armes saisies⁸². Le lendemain, à Richmond en Virginie, le ministre du culte Nicholas, venu de Washington, déclare devant les fidèles de la Mosquée n° 24 que « Malcolm devrait être tué pour ses déclarations contre Elijah Muhammad⁸³ ».

Même si le procès et l'intensification des menaces sur sa vie le rongent,

cela n'empêche pas Malcolm de maintenir son emploi du temps frénétique fait de discours et de réunions organisationnelles. Il sent déjà que ses jours sont comptés – « Je suis probablement déjà un homme mort », avoue-t-il à Mike Wallace – et à mesure que l'été avance, il ne ménage pas ses forces pour parvenir à ses objectifs⁸⁴. Il accepte plusieurs invitations à prendre la parole, dont celle d'Henry Kissinger à Harvard, et continue à travailler simultanément à renforcer la taille et la crédibilité de la *Muslim Mosque Inc.*, et de l'*Organization of Afro-American Unity*⁸⁵.

Présidant une réunion sur les finances de la MMI, il propose une cotisation de dix dollars par semaine⁸⁶ pendant six mois et annonce qu'un rapport donne les détails de l'« argent collecté » et des dépenses engagées. Il projette également de créer un journal qui serait l'équivalent de *Muhammad Speaks*. Des branches de la MMI sont fondées à Boston, à Philadelphie et dans d'autres villes. Il devient clair que Malcolm veut établir un réseau musulman qui pourrait un jour concurrencer la *Nation*⁸⁷. Fin juin, à l'occasion d'un rassemblement de la MMI, il fait l'éloge de l'islam comme la « seule véritable religion » pour les Noirs et la promotion de l'OAAU qui développera « un programme éducatif » focalisé sur la contribution des Noirs à l'histoire. La nouvelle formation politique ne s'engagera pas dans l'organisation de *sit-in*, promet-il, mais « prendra ce qui lui revient de droit⁸⁸ ».

Il reprend également sa correspondance avec un sens de l'urgence renouvelé. Ayant été informé d'une grève ouvrière au Nigeria, il écrit à son ami Joseph Iffeorah, au ministère du travail et des affaires sociales, pour lui demander des informations à ce sujet⁸⁹. Il veille aussi au recrutement de nouveaux membres. Dans une lettre du 22 juin à une jeune africaine-américaine célibataire travaillant au magazine *New Yorker*, il fait assaut de charme et de compliments. « Votre récente correspondance est vraiment une des plus belles lettres que j'ai jamais reçues, lui répond-elle, tout en étant très poétique, [elle] exprime très clairement votre pensée. » La jeune femme expliquant à Malcolm qu'elle ne souhaite pas adhérer à une organisation parce qu'elle veut se sentir « libre », il lui rappelle la nécessité d'une « organisation pour coordonner les talents de gens différents ». Il la presse de venir au rassemblement public organisé le 28 juin pour la fondation de l'OAAU à l'Audubon : « Même si vous ne souhaitez pas devenir une participante active, je souhaite vraiment que vous veniez dimanche comme spectatrice⁹⁰. » Non seulement Sara Mitchell assiste au rassemblement, mais elle devient en quelques mois une inestimable dirigeante de l'OAAU.

Les progrès accomplis au cours de ces quelques semaines sont néanmoins sous la menace permanente d'être réduits à néant par la violence croissante de la querelle publique avec la *Nation*. Dans la rue, les choses échappent à tout contrôle. Le 22 juin, Bryan Kingsley, un partisan de Malcolm âgé de dix-sept ans, traîne devant l'entrée du restaurant musulman récemment ouvert par Larry 4X Prescott, sur Northern Boulevard à Corona dans le Queens, multipliant les propos provocateurs. Larry sort en compagnie d'un autre

membre de la secte et gifle violemment le jeune homme avant de le poursuivre dans la rue. Celui-ci téléphone ensuite à Tom Wallace, le frère de Ruby Dee, un partisan résolu de Malcolm.

Wallace prend sa voiture pour se rendre au restaurant, se gare et sort avec un fusil pour faire face à Larry et à un autre membre de la *Nation*. « Thomas et moi, on avait travaillé ensemble et je connaissais [son] caractère, se souvient Larry 4X, et je lui ai dit : « Vas-y, tire si tu veux me tirer dessus ». » Wallace l'avertit de ne pas s'approcher, mais Larry avance vers lui, convaincu qu'il n'appuiera pas sur la détente. Lorsqu'il est assez prêt, Larry lui arrache l'arme des mains, l'empoigne par le canon et le frappe avec la crosse avant de briser les vitres de sa voiture. Le visage en sang, Wallace porte plainte auprès de la police qui arrête Larry. Celui-ci dépose une plainte à son tour pour agression contre Wallace qui est également arrêté. Les deux hommes sont condamnés à verser une caution de 500 dollars et leurs dossiers sont renvoyés devant la cour d'assises du Queens⁹¹.

Malcolm est fortement ébranlé par l'agression contre Wallace. Au plan personnel, c'est une terrible trahison : Larry 4X a été l'un de ses protégés en qui il a pleinement confiance. Peut-être plus grave encore, cet incident menace de mettre à mal les relations dont il a besoin pour son action politique, comme avec Ossie Davis et Ruby Dee, les pivots de son accès au cercle des artistes et des acteurs de la communauté noire. Malcolm affirme dans l'*Amsterdam News* que Muhammad est responsable de l'escalade de la violence : « [Ses] partisans ne font rien à moins qu'il le leur demande. »

Larry 4X se souvient précisément de son arrivée au tribunal : « J'avais mis mon costume et je portais un nœud papillon », ce qui déclenche l'hilarité des autres prisonniers. « Regardez ce type, disaient-ils, il est fringué comme un mac et il a attaqué quelqu'un ! » Peu après que le cas de Larry a commencé à être traité par la cour, Malcolm entre dans la salle et s'approche de Larry : « Il est venu jusqu'à moi et il m'a dit – et c'est à ce moment-là que j'ai perdu tout respect pour lui –, il m'a dit « Larry, tu es mort ». » Le tribunal ne retiendra aucune charge contre les prévenus, mais le mal était fait. « C'est la dernière fois que j'ai parlé à Malcolm, raconte Larry, ensuite, les choses n'ont fait qu'empirer⁹². »

Le passage à tabac de Tom Wallace et d'autres incidents similaires en l'espace de quelques semaines incitent Malcolm à rédiger une « lettre ouverte » de conciliation adressée à Elijah Muhammad. Les deux groupes, écrit Malcolm, doivent avant tout se soucier des problèmes de droits civiques auxquels sont confrontés les Noirs dans le Sud, « plutôt que de gaspiller notre énergie à nous battre entre nous, nous devrions travailler dans l'unité [...] avec d'autres dirigeants et d'autres organisations ». En apparence, il s'agit d'un appel aux deux parties pour qu'elles mettent fin à la violence, mais en réalité, pour ceux parmi la *Nation* qui lisent entre les lignes, c'est une nouvelle provocation. En effet, cet appel est une question posée à Muhammad : puisque la *Nation* avait refusé l'usage de la violence pour

répondre aux « racistes blancs » à Los Angeles et à Rochester, comment pouvait-elle l'employer contre un autre groupe de *Black Muslims*. Le veto que Muhammad avait mis par le passé sur les représailles contre les exactions de la police était encore une plaie ouverte pour nombre des partisans de Malcolm⁹³.

Au milieu de la tourmente, Malcolm parvient néanmoins à préparer la naissance triomphante de l'*Organization of Afro-American Unity*. Le 28 juin, un millier de personnes se retrouvent dans la salle de danse de l'Audubon pour célébrer la fondation officielle du groupe. À quelque vingt pâtés de maisons de là, la *Nation* organise elle aussi un rassemblement devant une foule au moins six fois plus importante. Cependant, l'Audubon est le théâtre d'un événement central de l'histoire des Noirs Américains, avec l'émergence d'un groupe politique nationaliste noir doté d'une réelle possibilité de redéfinir tant le mouvement pour les droits civiques que la politique électorale noire. Et, contrairement à la *Nation*, ou même à la MMI, l'*Organization of Afro-American Unity* est purement séculière, ce qui élargit considérablement son impact potentiel. « Je sentais, se souvient Herman Ferguson, que si Malcolm pouvait [...] mettre en avant sa politique en laissant de côté son aspect religieux, cela dissiperait beaucoup des inquiétudes partagées par les Noirs. » On retrouve ce sentiment parmi les premiers organisateurs du groupe. Avant même le rassemblement fondateur, les « non-religieux », comme Shifflett, Ferguson et d'autres, ont longtemps senti qu'« ils ne faisaient pas partie de la vieille garde » et il y avait « des tensions et de la rancœur⁹⁴ ». Ce jour-là néanmoins, leur heure est venue, puisque Malcolm a désormais pris langue avec le courant dominant de la lutte pour les droits civiques ainsi qu'avec les éléments les plus progressistes de la classe moyenne noire. L'avocat Conrad Lynn, l'écrivaine Paule Marshall, le journaliste William Tatum et Juanita Poitier, la femme de Sidney Poitier, sont présents au rassemblement et prennent acte du tournant de Malcolm.

Le point culminant du rassemblement est la lecture faite par Malcolm de la « Déclaration des buts et des objectifs fondamentaux » de l'OAAU par laquelle l'organisation déclare vouloir se consacrer à « l'unification des Américains d'origine africaine dans leur combat pour les droits humains et la dignité » et promet de travailler « à la construction d'un système politique, économique et social de justice et de paix » aux États-Unis. Parmi d'autres documents historiques, la déclaration fait référence à la Déclaration d'indépendance et à la Constitution américaine qui comportent « les principes auxquels nous croyons », documents qui « s'ils étaient mis en pratique représenteraient l'essence des aspirations et des bonnes intentions de l'humanité ». La campagne imaginée par Malcolm pour conduire les États-Unis devant les Nations unies occupe une place centrale dans le programme de l'OAAU : « Nous pourrions y accuser l'oncle Sam pour les injustices criminelles permanentes subies par notre peuple sous ce gouvernement⁹⁵. »

L'audacieuse déclaration inscrit fermement l'OAAU dans la riche tradition

de contestation de l'Amérique noire qui remonte jusqu'à Frederick Douglass au 19^e siècle. Au lieu de diaboliser les Blancs, Malcolm leur offre désormais une place dans son initiative pour les droits humains. Les alliés blancs peuvent ainsi contribuer financièrement à l'OAAU et ils sont encouragés à travailler pour la justice raciale dans les communautés blanches. La libération noire a cependant un prix : l'adhésion à l'OAAU coûte 2 dollars et chaque membre doit verser une cotisation hebdomadaire de 1 dollar. Le groupe s'engage également à mobiliser toute la communauté africaine-américaine « pâté de maisons par pâté de maisons, pour [la] rendre consciente de son pouvoir et de son potentiel⁹⁶ ». D'un point de vue plus global, la création de l'OAAU est la première tentative importante de structuration du nationalisme révolutionnaire noir depuis l'époque de Marcus Garvey.

En juin, Paul Reynolds négocie l'exclusivité des bonnes feuilles de *L'Autobiographie* avec le *Saturday Evening Post* qui pourra les publier avant la sortie du livre. Pour obtenir l'accord de Doubleday, il propose de réduire l'avance accordée aux auteurs à 15 000 dollars. Haley et Malcolm ayant déjà perçu 17 769,75 dollars, il faut qu'ils acceptent de rembourser 2 500 dollars et de ne plus demander d'avance supplémentaire à Doubleday jusqu'à la publication du livre. Malheureusement, Haley se débat toujours avec ses problèmes financiers et le nouvel accord avec Doubleday est tout sauf une incitation à achever l'ouvrage⁹⁷.

Bien que l'agenda de Malcolm soit désormais trop rempli pour y inclure de nouveaux entretiens avec Haley, les deux hommes continuent à communiquer. Après avoir reçu, le 8 juin, une carte postale de Malcolm, Haley avoue l'avoir soumis à l'expertise d'« un des meilleurs graphologues du pays » et veut inclure dans sa postface les « constatations objectives » de l'analyse graphologique. L'analyste décrit Malcolm comme une personnalité extravertie, large d'esprit et possédant « une raison d'être bien établie, une vocation » et dont « les objectifs sont pragmatiques ». Il conclut cependant que le sujet « n'est pas un penseur profond » et qu'il a « un caractère indécis ». Malgré les fondements discutables du rapport, Haley écrit avec assurance à Malcolm que le résultat « est très proche de [lui], je le sens à partir de mes appréciations personnelles⁹⁸ ».

Moins de deux semaines plus tard, Haley écrit à Malcolm et à Paul Reynolds. Dans la lettre de sept pages dactylographiées qu'il adresse à Malcolm, il l'enjoint à être prudent :

Parfois, j'ai l'impression que vous ne réalisez pas vraiment l'effet que va produire ce livre. Il n'y a jamais eu, du moins à notre époque, d'autre livre comme celui-là. Comprenez-vous que pour faire tout cela, il vous faudra être *vivant* ?

Il l'implore de prendre en considération la situation difficile qui serait celle

de Betty s'il venait à mourir : « Pour le reste de sa vie, [elle] essaiera d'expliquer à ses quatre enfants, à vos enfants, quel homme vous étiez⁹⁹. » Dans sa lettre à Reynolds, Haley donne un calendrier complètement différent. Après avoir passé en revue la « richesse de matériaux » utilisés dans le manuscrit encore inachevé, il écrit que le livre devrait bénéficier de « réécritures soigneuses, successives, condensées, équilibrées pour arriver à un bon résultat ». La conclusion de *L'Autobiographie*, reconnaît maintenant Haley, est « sans le moindre doute déterminante » parce qu'elle a inscrit son sujet « sur la scène mondiale ». Il cite un article de Malcolm – « Pourquoi je suis pour Goldwater¹⁰⁰ » – et l'existence de son journal de voyage : « Un soupçon de préoccupations religieuses et politiques internationales susceptibles de dégager une importante réaction. » Haley affirme vouloir éditer et développer ces documents, ce qui « placerait [Malcolm] sur le devant de la scène, tout en lui fournissant davantage de fonds¹⁰¹ ». (Ces extraordinaires matériaux n'ont été ouverts aux chercheurs et au public qu'en 2008. Malcolm n'a jamais eu le temps, ou l'occasion, de faire de ses carnets de voyage un second livre). Malgré un agenda chargé, Malcolm lit les ébauches de *L'Autobiographie* de Haley au fur et à mesure qu'il les reçoit. Les ébauches formant les derniers chapitres, qui avaient été mises au point antérieurement, seront retranchées, et il n'est pas impossible que cette décision ait été prise par le seul Haley : il s'agit de ce qu'on appelle aujourd'hui les « chapitres manquants ». Pressentant probablement que son autobiographie constituerait une pièce centrale de son héritage politique, Malcolm est déterminé à achever le projet. Paradoxalement, sa longue absence des États-Unis à partir du mois de juillet fournit à Haley un prétexte pour ne pas travailler énergiquement sur le manuscrit. Alors que l'été commence, des projets d'écriture plus lucratifs retiennent son attention. Il a déjà soumis à Kenneth McCormick une idée de livre qui aurait pour titre *Before This Anger* [Avant cette colère], qui dix ans plus tard deviendra le succès de librairie *Roots*¹⁰².

Quant à Malcolm, il est assiégé par des écrivains, par des militants en quête de faveurs ou d'alliances ou encore par des gens qui veulent tout simplement faire partie de l'histoire. La plupart d'entre eux ne le rencontrent qu'une ou deux fois, mais ils en sortent transformés : certains sont touchés par sa rhétorique ou par ses écrits, d'autres par son message.

Le 2 juin, Robert Penn Warren, l'un des écrivains du sud des États-Unis les plus respectés dans les années 1960, rencontre Malcolm à l'hôtel Theresa. Ils engagent une conversation qui va constituer pour les deux hommes une révélation. Warren est d'abord surpris de la vivacité de Malcolm :

J'ai découvert que ce visage pâle, terne et jaunâtre, qui semblait si fermé, si impassible, comme s'il était au-delà de tout sentiment, comme s'il lorgnait la vie de façon impitoyable – soudain, pouvait ébaucher sur ses lèvres roses un sourire de poisson, exhibant des dents saines.

À la fois intimidé et fasciné, Warren expose à Malcolm plusieurs situations où des libéraux blancs ont fourni aide et assistance aux Noirs. Warren ayant déclaré que l'« homme blanc » a déjà pris le risque d'aller en prison pour s'opposer à la ségrégation, Malcolm lui rétorque : « Mon opinion personnelle est qu'il n'a rien fait pour résoudre le problème. » Malcolm souligne ensuite la nécessité de transformer les institutions de l'économie politique américaine si jamais les Noirs arrivaient à exercer le pouvoir. Stupéfait, Warren demande qu'on accorde une nouvelle chance à la démocratie libérale (*liberalism*) : « Y a-t-il, selon vous, une possibilité de régénération pour le système américain ? » « Non », lui répond Malcolm¹⁰³. Il ne fait aucun doute que Malcolm est en train de jouer avec Warren, car quelques semaines plus tard il reprendra précisément à son compte la position de Warren, en faisant référence dans les documents fondateurs de l'OAAU aux principes fondateurs du pays, soit une revendication de la démocratie à laquelle il n'aurait pu se livrer s'il avait pensé que les institutions américaines étaient incapables de se réformer. Nerveux, Warren lui demande des éclaircissements sur les objectifs politiques du nouveau mouvement. Concrètement, ce que revendique Malcolm n'est guère différent de ce pour quoi les vagues d'immigrants européens – irlandais, italiens et juifs – ont combattu : une juste représentation de leur groupe ethnique à tous les niveaux du pouvoir : « Une fois le Noir devenu le maître politique de sa propre communauté, les politiciens seront également noirs, et il enverra des représentants noirs y compris au niveau fédéral. » La stratégie de Malcolm est quasiment une recette léniniste pour la révolution sociale, mais Warren, libéral blanc travaillé par la culpabilité, ne peut comprendre ses objectifs. Il accorde ainsi trop d'importance à la rhétorique incendiaire de Malcolm et trop peu d'attention au programme social qu'il met en avant. Alors que la discussion est quelque peu tendue, Warren demande à Malcolm s'il est favorable à l'assassinat politique : « [II] a alors tourné son visage dur, impassible et son regard voilé vers moi et m'a dit : « Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez »¹⁰⁴. »

À l'autre extrémité du spectre politique, Malcolm rencontre à plusieurs reprises Max Stanford, un militant politique qui sera ultérieurement connu sous le nom de Muhammad Ahmed. Les deux hommes se connaissent depuis 1962 : âgé de vingt et un an, Stanford, qui avait demandé de Malcolm s'il devait rejoindre la *Nation of Islam*, avait été surpris de sa réponse : « Vous pouvez faire plus pour l'Honorable Elijah Muhammad en étant à l'extérieur. » Le jeune homme avait pris Malcolm au mot et, la même année, avec Donald Freeman de Cleveland, il avait créé un petit groupe nationaliste noir, le *Revolutionary Action Movement* (RAM)¹⁰⁵. Basé à ses débuts dans l'Université d'État de l'Ohio, le réseau s'implante à Philadelphie dans les années 1960 et noue rapidement des relations avec les sections du CORE de Brooklyn et de Cleveland. Le RAM est influencé par des militants noirs comme l'exilé Robert Williams et des marxistes indépendants comme Grace Lee et James Boggs¹⁰⁶. Le groupe se considère comme une organisation

clandestine, « une troisième force », ainsi que l'expliquera plus tard Stanford, « entre la *Nation* et le SNCC ». Fin mai 1964, Stanford vient à Harlem pour rencontrer Malcolm. Les deux hommes prennent rendez-vous dans le restaurant favori de Malcolm, situé sur la 22^e Rue Ouest à Harlem. Stanford lui fait alors une demande incroyablement audacieuse : Malcolm accepterait-il d'être le porte-parole international du RAM¹⁰⁷ ?, Robert Williams ayant déjà accepté d'en être le président international.

La proposition n'a certainement pas déplu à Malcolm. Depuis un certain temps déjà, il perçoit que l'absence d'objectifs clairs et de front uni du mouvement de libération noire est en partie due à des carences organisationnelles. Sur le plan national, la NAACP, le CORE, la SCLC et les autres groupes agissent comme des factions opposées ; et pire encore, l'esprit de clocher et les jalousies personnelles de leurs dirigeants nuisent fréquemment à la coopération qui existait à la base. Stanford défend la nécessité d'une structure plus clandestine, regroupant des cadres, et qui pourrait agir sans tenir compte de ce qu'en penseraient les médias. « Le RAM sera une organisation clandestine de cadres », explique Stanford, alors que « l'OAAU sera le front public, le front uni¹⁰⁸ ». Au cours du repas, Malcolm examine la charte du RAM et dit : « Je constate que vous avez étudié la structure de la *Nation of Islam*. » Il avait raison puisque le modèle proposé venait tout autant de la *Nation* que du Parti communiste.

Stanford, qui séjournera plusieurs mois à New York, sera frappé au cours des réunions de l'OAAU par les qualités ethnographiques acérées et par les capacités d'observation de Malcolm :

Il y avait parfois 20 ou 30 personnes dans notre appartement. Malcolm ainsi que John Henrik [Clarke] étaient présents. Malcolm ne présidait pas la réunion. Quelqu'un d'autre la présidait. La discussion suivait son cours. Chacun défendait son point de vue. Malcolm était le dernier à parler. Il laissait les gens dire ce qu'ils avaient à dire. Et ensuite il demandait : « Puis-je dire quelque chose ? ». On pouvait entendre une mouche voler. Alors, il disait : « Sœur unetelle a raison et elle pense qu'elle est en désaccord avec le frère untel. Et le frère untel a un véritable argument. Mais... ». Et alors il faisait la synthèse de tous les arguments et montrait à chacun les points forts et les points faibles de leur argumentation et comment tout était lié. [...] C'était stupéfiant. Voilà un homme à la réputation internationale [et qui] pouvait avoir de tels [rapports] avec les frères dans la rue [et] les mêmes rapports avec les frères et les sœurs diplômés de l'Université¹⁰⁹.

Stanford est à l'époque également profondément à l'écoute de l'état émotionnel de Malcolm : « La seule fois où j'ai jamais vu Malcolm ému, et dans un sens irrationnel, se rappelle son cadet, c'est quand il a pris

publiquement position contre la *Nation of Islam* en juin-juillet 1964. » Ces déclarations menaçaient de détruire les relations avec le groupe de Stanford. Quand Malcolm « accusa Elijah de forniquer avec ses secrétaires [et] qu'il mit sur la place publique l'existence de ses enfants illégitimes », le RAM s'oppose vigoureusement à cette tactique. « Malcolm était très perturbé », raconte Stanford, parce que spirituellement et personnellement, « non seulement il avait induit les gens en erreur, mais il avait physiquement maltraité des gens pour avoir violé ce qu'il pensait être la politique d'Elijah. De ce fait, il se sentait comme le plus grand des imbéciles de la planète¹¹⁰ ».

Stanford explique que finalement Malcolm en vient à accepter une sorte d'association avec le RAM et qu'il ordonne à James 67X d'être son intermédiaire. Cependant, Stanford échoue à le convaincre de déménager l'OAAU. Malcolm est en effet déterminé à « construire une base » à New York, alors que James et Grace Lee Boggs insistent pour qu'il s'installe à Détroit où il a des milliers de partisans enthousiastes et « l'essentiel de la base radicale ». Le RAM, explique Stanford, « voulait que Malcolm développe l'OAAU dans tout le pays parce que nous sentions qu'ils ne pourraient pas l'attaquer s'il avait une base nationale¹¹¹ ». Mais Malcolm ne cède pas. Peut-être craint-il qu'en déplaçant ses activités en dehors de Harlem, les milliers de partisans loyaux de la Mosquée n° 7 ne le laisseraient plus remettre les pieds à Harlem ? Si dans les années 1960, Malcolm ne vit plus au sein de cette communauté, Harlem demeure la métaphore centrale de l'Amérique noire urbaine et il sait que son destin est intimement lié à celui de ce quartier, parfois magique, souvent tragique.

Jusqu'à présent Malcolm a passé des années sous la surveillance des autorités fédérales et locales, or durant l'été 1964, l'homme assis derrière la table d'écoute va jouer un rôle important, bien qu'ignoré, dans la vie de Malcolm. Diplômé de l'académie de police de New York depuis moins de deux ans, jeune flic né à Harlem, Gerry Fulcher a assimilé l'essentiel des opinions racistes et conservatrices de son père à propos des Noirs. « J'allais mettre fin au crime à New York, se souvient-il avoir pensé au sortir de l'académie, j'allais être un super-flic. » Dès le premier jour, le bleu Fulcher et son partenaire de patrouille ont affaire à un Africain-Américain qui blesse sérieusement le collègue de Fulcher en le frappant avec une chaise. Fulcher menotte le suspect et lorsque son supérieur arrive sur les lieux, il donne un ordre clair : « Je ne veux pas que ce Nègre arrive sur ses deux pieds au poste ! » Frais émoulu, Fulcher n'est pas prêt à lui désobéir. « Alors, j'ai foutu une dérouillée au type menotté dans le dos. [...] Et on m'a considéré comme un héros¹¹² ! »

Après une année passée dans les rues, Fulcher est promu. Devenu inspecteur, il est affecté au BOSS. Début 1964, on lui confie sa première mission importante : la surveillance clandestine de Malcolm X. Fulcher sait

déjà que Malcolm est un « mauvais garçon », une opinion largement partagée par ses collègues. « À cette époque, chez les flics, tout le mouvement pour les droits civiques, devait-il raconter, était considéré comme un truc communiste. » Fulcher connaît le passé de Malcolm sur le bout des doigts : « Un ancien junkie et dealer qu'on appelait Big Red. Nous savions tout cela. » Après sa rupture avec la *Nation*, Malcolm est devenu une menace encore plus importante, il est le possible dirigeant d'une agitation civile et de la protestation noire. Le BOSS est donc persuadé qu'il doit surveiller attentivement toutes les activités de Malcolm et procéder au recrutement de flics noirs qu'il envoie rejoindre le groupe de Malcolm et la Mosquée n° 7. Les ordres donnés Fulcher ne sont pas moins intrusifs. Une petite pièce est aménagée dans les locaux du commissariat du 28^e district avec un équipement d'enregistrement relié aux micros cachés dans le téléphone de Malcolm à l'hôtel Theresa. Le dispositif d'écoute peut capter toutes les conversations qui ont lieu dans la pièce où se trouve le téléphone. Le travail de Fulcher est double : il met Malcolm sur écoute et remet chaque jour les bandes aux autorités policières, et il assiste aux initiatives de l'OAAU pour effectuer une surveillance générale¹¹³.

Fulcher apprend vite que le travail d'écoute exige d'être appliqué et attentif à tous les détails, ce qui rend le travail difficile : « On devait écouter tout le temps et, à la minute où on entendait le téléphone sonner, il fallait aller vite et décrocher », se souvient Fulcher. « Il fallait ensuite que j'enregistre et que je décide ce que je devais mettre sur les bandes [d'enregistrement]. » Au début, convaincu que Malcolm hait les Blancs et qu'il veut renverser le gouvernement américain, il est fier de faire son devoir. « Ce sont les ennemis de la police », explique Fulcher se souvenant de ce qu'il pensait à l'époque. « Ils [les flics] les auraient tués s'ils en avaient eu la possibilité. » Pour les flics, Malcolm et ses partisans sont dans le collimateur. Au fil des semaines, alors qu'il écoute les conversations téléphoniques de Malcolm, ses réunions de travail et ses discours publics, il se rend compte que « ce qu'[il] entendait n'avait rien à voir avec ce à quoi [il] s'attendait ». Le policier est impressionné par l'analyse politique de sa cible et par ses arguments. « Je me souviens m'être dit : « Voyons, il a raison sur cette question. [...] Il veut [que les Noirs] aient un emploi. Il veut qu'ils aient accès à l'éducation. Il veut les intégrer au système. Qu'est-ce qu'il y a de mal à cela ? » » Fulcher en arrive rapidement à la conclusion que Malcolm n'est pas « l'ennemi des Blancs en général », ce qui l'amène à penser que l'approche globale de la police de New York sur Malcolm et plus généralement sur le mouvement de libération noire demande à être repensée. Il fait part de cette préoccupation à ses supérieurs, qui ne donneront pas suite. Au sein du BOSS, « toutes les organisations noires étaient suspectes ». Il décide donc de garder ses opinions pour lui tout en continuant à écouter et à enregistrer. Un enregistreur a même été placé par le BOSS sous la scène de l'Audubon pour permettre aux autorités judiciaires de retranscrire et d'analyser les discours de Malcolm¹¹⁴.

Le lendemain du rassemblement fondateur de l'OAAU – le *New York Times* évalue à 600 le nombre de participants –, Malcolm rencontre quelques membres pour faire le point sur l'événement et pour commencer à organiser son second voyage à l'étranger. Le dimanche suivant, environ 90 personnes ont rempli leur demande d'adhésion, ce qui est largement inférieur aux prévisions¹¹⁵. Malcolm attribue un peu trop rapidement ce faible nombre au fait que la plupart des Harlémites n'avaient pas les 2 dollars nécessaires pour adhérer¹¹⁶. Si l'OAAU manque d'adhérents, ce n'est en tout cas pas en raison d'une accalmie sur le front des droits civiques. Ainsi, au cours des deux semaines précédant le rassemblement, le pays a été saisi par la nouvelle de la disparition au Mississippi de trois volontaires du *Freedom Summer*. Partout dans le pays, les militants demandent une enquête sérieuse alors que King est encore à St Augustine où il multiplie les allers-retours en prison et qu'il subit des pressions considérables. Le 30 juin au matin, Malcolm envoie un télégramme à King pour lui faire part de sa préoccupation à propos des attaques racistes contre les manifestants pour les droits civiques à St Augustine. Il lui indique que les autorités fédérales n'étant pas disposées à protéger les militants des droits civiques, il est prêt à déployer ses hommes dans le Sud pour organiser des groupes d'autodéfense capables de combattre le Klan¹¹⁷. Devant la presse, il caractérise ces groupes d'« escadrons de guérilla » : « Dans le Sud, les membres du Klan sont bien connus. Nous pensons que chaque fois qu'ils frapperont les Noirs, ceux-ci pourront riposter¹¹⁸. »

Plus tard dans la journée, il s'envole pour Omaha dans le Nebraska où il est l'invité du *Citizens Coordinating Committee for Civil Liberties*. Dès son arrivée, il fait des plaisanteries provocatrices en accusant « le Ku Klux Klan d'Omaha, de même que celui d'autres villes, [d'avoir] simplement remplacé ses draps blancs par des uniformes de policiers ». Après avoir pris la parole à l'Auditorium d'Omaha, il rentre à son hôtel à 3 heures du matin et arrive en fin de matinée dans le centre de Chicago, où il participe à une émission de radio sur une station locale. Des milliers de membres de la *Nation*, en colère, apprendront ainsi sa présence en ville et bien qu'il ait confirmé sa participation au show télévisé *Off the Cuff*, les menaces de mort qui sont ouvertement proférées contre lui dans les rues l'obligent à rentrer précipitamment à New York¹¹⁹.

Au début du mois de juillet, l'ancienne fiancée de Malcolm, Evelyn Williams, et Lucille Rosary déposent un recours en paternité contre Elijah Muhammad¹²⁰. Cette plainte met le monde des *Black Muslims* au bord de l'explosion alors que les menaces de mort contre Malcolm se multiplient. Ce même jour, James 3X Shabazz, le puissant ministre de la Mosquée de Newark et dirigeant actif de la Mosquée n° 7, lance une diatribe contre Malcolm, le décrivant comme « le plus grand hypocrite de tous les temps » et comme « un

chien qui revient vers son propre vomi ». Au cours du mois de juillet, sans doute le 3 ou le 4, Malcolm contacte la police pour l'informer qu'il rentrera seul chez lui à 23 heures 30 et que sa présence pourrait être nécessaire. Quand il s'arrête devant chez lui, il ne voit aucun policier. En revanche, il aperçoit deux hommes noirs inconnus s'approchant à pied de sa voiture. Il démarre rapidement et roule dans le quartier avant de retourner chez lui. Après s'être plaint auprès de la police, un policier viendra finalement se poster devant son domicile, mais uniquement pendant vingt-quatre heures¹²¹.

Malgré ces intimidations, Malcolm ne compte pas devenir un fugitif politique dans sa propre ville. Le lendemain soir, l'OAAU organise son deuxième rassemblement public, à nouveau à l'Audubon. Bien que la plupart des membres de la MMI n'appartiennent pas à l'OAAU, Benjamin 2X Goodman a la charge de présenter Malcolm¹²² qui déclare à l'assistance : « En ce moment, c'est un peu chaud pour moi, vous savez. Oh oui ! on pourrait croire que je critique alors que je ne fais qu'établir les faits¹²³ ! »

Le 8 juillet, Malcolm fait une nouvelle apparition dans le *Barry Gray Show* à New York. Le lendemain, il écrit à Hassan Sharrieff, le fils dissident d'Ethel et Raymond Sharrieff, qui a récemment dénoncé la *Nation* et quitté l'organisation. Malcolm l'informe qu'il n'est pas en mesure de lui envoyer des fonds et le prie de l'aider à organiser les « croyants » à Philadelphie, à Chicago et ailleurs, sous l'autorité du « frère Wallace » Muhammad¹²⁴.

Malcolm a atteint un point où sa sécurité physique est secondaire par rapport à la mise en œuvre de ses objectifs politiques. En premier lieu, celui de parvenir à nouer une alliance panafricaniste des États africains nouvellement indépendants avec l'Amérique noire. Ensuite, il entend consolider les relations entre la MMI d'un côté et l'Arabie Saoudite, l'Égypte et le monde musulman de l'autre. Ces deux objectifs nécessitent qu'il parte à l'étranger. Un second voyage à l'étranger cette année-là lui permettrait aussi de ne plus être dans la ligne de mire de la *Nation*. Il pense peut-être que le violent *jihad* que celle-ci a déclenché contre lui pourrait s'atténuer après une longue absence en dehors des États-Unis.

Voyageant sous le nom de Malik el-Shabazz, Malcolm embarque pour Londres le soir du 9 juillet, sur le vol numéro 700 de la TWA¹²⁵. À son arrivée, le matin suivant, il tient une conférence de presse au pied levé au cours de laquelle il accuse le gouvernement américain « de violer la charte des Nations unies en violant nos droits humains fondamentaux ». Il prédit également qu'à l'été 1964, l'Amérique connaîtra « un bain de sang¹²⁶ ». Malcolm croit profondément au pouvoir des prophéties et, à peine quelques jours après son départ, de New York, la violence qu'il a si souvent annoncée dans ses discours fait irruption dans les rues de Harlem. Le 18 juillet, la police tue un jeune Noir de quinze ans, ce qui provoque une marche de protestation animée par la colère qui se termine par l'encerclement du commissariat de la 123^e Rue, à l'endroit même où Malcolm avait conduit la manifestation à l'occasion de l'affaire Johnson Hinton en 1957. Seulement, cette fois, quand

la police commence à procéder à des arrestations, les manifestants ripostent tandis que d'autres se ruent dans les quartiers commerçants de Harlem en brisant les vitres et volant tout ce qu'ils peuvent emporter¹²⁷.

À Londres, alors qu'il s'apprête à entamer un voyage capital, il ne pouvait pas imaginer que de tels événements se produiraient. Après avoir loué une chambre d'hôtel pour la nuit, Malcolm appelle une de ses connaissances qui lui donne des numéros de téléphone et d'autres informations pour entrer en contact avec certains dirigeants africains. Il réussit à attirer trois journalistes britanniques dans le hall de son hôtel et leur donne une interview de vingt minutes. Le lendemain, le 11 juillet, il s'envole pour Le Caire¹²⁸.

La grande force de Malcolm était sa capacité à parler pour ceux auxquels la société et l'État refusaient tout droit à la parole en raison de préjugés raciaux. Il comprenait leurs attentes et anticipait leurs actions. Il pouvait désormais imaginer un avenir sans racisme pour son peuple, mais il ne pouvait pas prévoir les terribles dangers qui le guettaient et qui allaient prendre la forme de la trahison et de la mort. Quelques jours avant qu'il ne parte à nouveau en Afrique, Max Stanford s'en souvient encore quarante-cinq ans plus tard, Malcolm avait présenté ce dernier à Charles 37X Kenyatta, un membre de son cercle rapproché. Charles, rappelle Stanford, « avait été incarcéré dans un pénitencier et avait appartenu à la *Nation* » et que Malcolm « lui faisait confiance plus qu'à tout autre homme au monde ». Stanford se souvient que Malcolm leur avait certifié « qu'[ils se] retrouveraient tous les trois à [son] retour d'Afrique. La dernière chose qu'il a dite à Charles était : « Prends soin de Betty pour moi »¹²⁹. »

1. FBI-MMI, Memo, New York Office, 26 mars 1964.

2. « Lynn Shifflett in « Big Sister » contest », *Los Angeles Sentinel*, 28 avril 1955 ; « Marion DeMan hosts teenager party », *Los Angeles Sentinel*, 25 août 1955 ; « Jack, Jill conference first for teen-agers », *Los Angeles Sentinel*, 1^{er} septembre 1955 ; « Founders Day noted by Sigma Gamma Rho », *Los Angeles Sentinel*, 27 décembre 1956. NdT : Les *Jack and Jill of America* sont une société philanthropique afro-américaine fondée en 1938 par des mères de famille de la classe moyenne pour créer des liens sociaux entre les enfants de leur milieu victimes de la ségrégation.

3. « The guest corner », *Los Angeles Sentinel*, 11 juillet 1957 ; « College girl relates African experiences », *Los Angeles Sentinel*, 13 novembre 1958 ; « Photo of Shifflett », *Los Angeles Sentinel*, 30 avril 1959 ; « Photo of Shifflett », *Los Angeles Sentinel*, 22 octobre 1959 ; « Photo of Shifflett », *Los Angeles Sentinel*, 6 juillet 1961.

4. Entretien avec Peter Bailey, 4 septembre 1968, Manuscript Division, Moorland-Spingarn Research Center, Howard University Library.

5. Entretien avec Peter Bailey, 20 juin 2003.

6. Entretien avec Peter Bailey, 4 septembre 1968.

7. Entretien avec Peter Bailey, 20 juin 2003.

8. Entretien avec Herman Ferguson, 24 juin 2004.

9. *Ibid.*

10. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 199-200.

11. « A conversation with Ossie Davis », *Souls*, vol. 2, n° 3, été 2000, p. 6-16 ; citation, p. 15. Davis avait également prédit que Malcolm X émergerait « comme figure centrale dans les tentatives pour unir, regrouper nos forces et nous préparer à cette attaque à laquelle nous devons certainement faire face

dans le nouveau siècle ».

12. Voir Von Hugo Washington, *An evaluation of the play Purlie Victorious and its impact on the American theater scene*, Ph.D. Dissertation, Wayne State University, 1979.

13. Entretien avec Peter Goldman, 12 juillet 2004.

14. Entretien avec Norman 3X Butler, également connu sous le nom de Muhammad Abdul Aziz, 22 décembre 2008.

15. Entretien avec Larry 4X Prescott, 9 juin 2006.

16. *Ibid.*

17. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 180-181.

18. *Ibid.*, p. 182.

19. Minister Lewis, « Minister who knew him best, Part 1, Rips Malcolm's treachery, defection », *Muhammad Speaks*, 8 mai 1964. Voir aussi Minister Louis, « Fall of a minister », *Muhammad Speaks*, 5 juin 1964.

20. Entretien avec James 67X Warden, 18 juin 2003.

21. Entretien avec Herman Ferguson, 24 juillet 2004.

22. Entretien avec Betty Shabazz, 27 janvier 1989, Anne Romaine Collection, UTLSC, series 1, box 3, folder 24.

23. M. S. Handler, « Malcolm X pleased by Whites' attitude on trip to Mecca », *New York Times*, 8 mai 1964.

24. James Booker, « Is Mecca trip changing Malcolm ? », *Amsterdam News*, 23 mai 1964.

25. « Alex Haley to Paul Reynolds », 11 décembre 1963, KMC, box 44, folder 1.

26. « Alex Haley to Kenneth McCormick, Tony Gibbs, Jr. and Paul Reynolds », 28 décembre 1963, *ibid.*

27. « Alex Haley to Kenneth McCormick, Tony Gibbs, Jr. and Paul Reynolds », 19 janvier 1964, KMC, box 44, folder 2.

28. « Wolcott Gibbs Jr. to Alex Haley », 29 janvier 1964, *ibid.*

29. « Alex Haley to Ken McCormick, Wolcott Gibbs Jr. et Paul Reynolds », 28 janvier 1964, *ibid.*

30. « Paul Reynolds to Tony Gibbs, Jr. », 7 février 1964, *ibid.*

31. « Alex Haley to Tony Gibbs, Jr. », 11 février 1964, *ibid.*

32. « Alex Haley to Ken McCormick, Paul Reynolds and Tony Gibbs, Jr. », 18 février 1964, *ibid.*

33. « Alex Haley to Ken McCormick and Paul Reynolds », 21 mars 1964, *ibid.*

34. « Paul Reynolds to Anthony Gibbs, Jr. », 30 mars 1964, *ibid.*

35. « Tony Gibbs to Robert Banker », 7 avril 1964, *ibid.*

36. MX FBI, Memo, Chicago Office, 27 mai 1964 ; « Malcolm says he is backed abroad », *New York Times*.

37. « Goals changed by Malcolm X », *Los Angeles Times*, 24 mai 1964 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 10-11, 15, 98-100 ; FBI-MMI, Summary Report, New York Office, 6 novembre 1964, p. 14 ; « Photo Standalone », *Chicago Defender*, 20 mai 1964.

38. « Goals changed by Malcolm X », *Los Angeles Times* ; Breitman (éd.), *By Any Means Necessary*, p. 178-179.

39. Judith Martin, « Gregory predicts social revolution », *Washington Post*, 28 avril 1964.

40. Drew Pearson, « A comedian sounds a warning », *Los Angeles Times*, 19 mai 1964. Gregory dresse également un parallèle entre Malcolm et le Ku Klux Klan : « Le Klan dit aux Nègres, "Ne touche pas aux femmes blanches. Ne vis pas dans un quartier blanc". Malcolm X dit la même chose. »

41. « Civil rights chiefs form national unit », *New York Times*, 17 avril 1964.

42. Entretien avec James 67X Warden, 1^{er} août 2007.

43. *Ibid.*

44. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 231.

45. Jesse Lewis, « Man who « tamed » Malcolm is hopeful », *Washington Post*, 18 mai 1964.

46. « A visit from the FBI », dans Clarke (éd.), *Malcolm X : The Man and His Times*, p. 182-204.

47. Breitman (éd.), *Malcolm X Speaks*, p. 64-71.

48. *Ibid.*, p. 68-69. Malcolm utilise également le *Militant Labor Forum* pour s'adresser à de potentiels

- alliés blancs, indiquant ainsi sa rupture avec le séparatisme racial de la *Nation* : « Nous travaillerons avec tout le monde, avec tous les groupes, quelle que soit la couleur de leurs membres, pour autant qu'ils soient véritablement déterminés à prendre les mesures nécessaires pour mettre fin aux injustices qui frappent le peuple noir de ce pays », p. 70. Voir également MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 78-79.
49. « "My next move" – Malcolm X », *Amsterdam News*.
50. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 56 ; FBI-Goodman, Summary Report, New York Office, 16 octobre 1964.
51. Robert E. Terrill, *Malcolm X : Inventing Radical Judgment*, p. 138.
52. FBI-MMI, Memo, Philadelphia Office, 3 juin 1964 ; FBI-MMI, Memo, Philadelphia Office, 9 juin 1964 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 59 ; FBI-Goodman, Summary Report, New York Office, 16 octobre 1964 ; « Schedule », 4-7 juin 1964, MXC-S, box 13, folder 7.
53. Télégramme, J. Edgar Hoover to New York Office, 5 juin 1964, MX FBI ; Schedule, 4-7 juin 1964, MXC-S, box 13, folder 7.
54. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 55.
55. *Ibid.*
56. FBI-Sharrieff, Summary Report, Chicago Office, 27 août 1964.
57. *Ibid.*
58. Marjorie Lee, Akemi Kochiyama-Sardinha et Audee Kochiyama-Holman (éd.), *Passing It On – A Memoir by Yuri Kochiyama*, Los Angeles, UCLA, Asian American Studies Center Press, 2004, p. 67-70 ; « Schedule », 4-7 juin 1964, MXC-S, box 13, folder 7.
59. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 20-21.
60. Branch, *Pillar of Fire*, p. 328.
61. FBI-Morris, Summary Report, New York Office, 1^{er} mars 1965 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 3-4, 22.
62. Branch, *Pillar of Fire*, p. 329.
63. MX FBI, Memo, New York Office, 9 juin 1964 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 16, 21 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 331.
64. Dossier FBI-OAAU, Memo, New York Office, 19 juin 1964.
65. Entretien avec James 67X Warden, 18 juin 2003.
66. Entretien avec James 67X Warden, 24 juillet 2007.
67. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 15.
68. Branch, *Pillar of Fire*, p. 346.
69. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 22-23, 59 ; Branch, *Pillar of Fire*, p. 346.
70. MX FBI, Memo, New York Office, 16 juin 1964.
71. MX FBI, teletype, New York Office, 13 juin 1964.
72. FBI-Goodman, Summary Report, New York Office, 10 octobre 1964 ; FBI-MMI, Memo, Boston Office, 15 juin 1964 ; FBI-MMI, teletype, Boston Office, 15 juin 1964. Les hommes qui accompagnaient Benjamin étaient d'anciens membres de la *Nation*, Aubrey Barnette, Robert Lee Wise, John Thomas, Frank Terrelongo, Goulbourne Busby Jr., Larryn Douglas et le neveu de Malcolm, Rodnell Collins, alors âgé de dix-neuf ans.
73. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 60.
74. « Malcolm X death threat brings heavy court guard », *New York Telegraph and Sun*, 1^{er} juin 1964 ; « Muslims deny fight going on within ranks », *Chicago Defender*, 18 juin 1964 ; MX FBI, teletype, New York Office, 16 juin 1964.
75. Transcription du procès du tribunal civil du Queens, 15-16 juin 1964.
76. *Ibid.*
77. *Ibid.*
78. *Ibid.*
79. *Ibid.*
80. *Ibid.*

81. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 70.
82. MX FBI, Memo, New York Office, 19 juin 1964. Les hommes arrêtés sont William George, Herbert Dudley, Jesse Ryans, Vincent Woldan, James Vestal et George Whitney. Voir également FBI-MMI, teletype, New York Office, 17 juin 1964.
83. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 75.
84. Branch, *Pillar of Fire*, p. 332.
85. « Marilyn E. X. to Henry Kissinger », 18 juin 1964, MXC-S, box 3, folder 4.
86. NdT : En 1965, le revenu moyen annuel était de 3 971 dollars pour une famille non-blanche et de 7 170 dollars pour une famille blanche (*U.S. Bureau of Census*, n° 51, 12 janvier 1967).
87. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 4-5.
88. *Ibid.*, p. 4.
89. « Malcolm X to Joseph Iffeorah », 22 juin 1964, MXC-S, box 3, folder 4.
90. « Malcolm X to Sara Mitchell », 22 juin 1964, *ibid.*
91. « Muslim factions keep fighting », *Amsterdam News*, 27 juin 1964 ; entretien avec Larry 4X Prescott, 9 juin 2006.
92. Entretien avec Larry 4X Prescott, 9 juin 2006. Jusqu'à ce jour, Larry X n'éprouve aucun regret pour ce qu'il a fait : « Je lui ai pris son arme et je l'ai frappé. Vous savez, j'aurais dû le tuer, mais je ne me sentais pas de lui tirer dessus. Mais je lui ai bien cravaché le derrière avec son arme. »
93. « Malcolm X to Elijah Muhammad », 23 juin 1964, MXC-S, box 13, folder 1 ; « Malcolm X to Elijah : Let's end the fighting », *New York Post*, 26 juin 1964.
94. Entretien avec Herman Ferguson, 24 juin 2004.
95. « Organization of Afro-American Unity, a statement of basic aims and objectives », dans Clarke (éd.), *Malcolm X : The Man and His Times*, p. 335-342 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 25, 29, 76.
96. « OAAU, a statement of basic aims and objectives » ; Terrill, *Malcolm X : Inventing Radical Judgment*, p. 138-139 ; William W. Sales, *From Civil Rights to Black Liberation : Malcolm X and the Organization of Afro-American Unity*, Boston, South End, 1994, p. 104-107 ; David Herman, « Malcolm X launches a new organization », *The Militant*, 13 juillet 1964 ; « Program of organization of Afro-American unity », *The Militant*, 13 juillet 1964.
97. « Wolcott Gibbs Jr. to Robert Banker », 1^{er} juillet 1964, KMC, box 44, folder 1 ; Doubleday and Company, Inc. à Alex Haley et Malcolm X, parfois nommé Malik Shabazz, 8 juillet 1964, KMC, box 44, folder. À la mi-juillet 1964, Haley explique à son agent littéraire, Paul Reynolds, que *L'Autobiographie* est presque terminée ; la postface doit être rédigée en moins d'une semaine et « bouclée [...] à la fin du mois ». Voir « Haley to Reynolds », 14 juillet 1964, KMC, box 44, folder 1.
98. « Alex Haley to Malcolm X », 8 juin 1964, MXC-S, box 3, folder 6.
99. « Alex Haley to Malcolm X », 21 juin 1964, *ibid.*
100. NdT : Barry Golwater (1909-1998), sénateur républicain de l'Arizona, conservateur et violemment anticommuniste, il fut candidat à la présidence en 1964 contre Lyndon B. Johnson, le président démocrate sortant.
101. « Alex Haley to Paul Reynolds », 21 juin 1964, *ibid.*
102. NdT : *Roots* paraît en 1976. Ce livre, qui obtiendra le prix Pulitzer en 1977, raconte l'histoire d'une famille afro-américaine de l'époque de l'esclavage jusqu'au 20^e siècle. Alex Haley, *Racines*, Paris, JC Lattès, 1993.
103. Robert Penn Warren, *Who Speaks for the Negro ?*, New York, Random House, 1965, p. 251-266.
104. *Ibid.*, p. 260.
105. NdT : Groupe nationaliste révolutionnaire noir fondé en 1962. Il compte Robert F. Williams et Bobby Seale – qui sera l'un des fondateurs du *Black Panther Party* – parmi ses membres. Partisan de la lutte armée et de la création d'une *Black Liberation Army*, le RAM entre dans la clandestinité en 1963 tout en collaborant avec le SNCC pour créer des milices d'autodéfense dans le Mississippi. Très actif à Détroit, il crée les *Black Guards* pendant la rébellion de 1967. Plusieurs de ses militants seront plus tard à l'initiative de la *League of Revolutionary Black Workers*.
106. NdT : Grace Lee (1915-), auteure notamment de *The Next American Revolution : Sustainable Activism for the Twenty-First Century* (University of California Press, 2011), Américaine-Chinoise, trotskiste puis marxiste indépendante et féministe, elle est proche, avec son mari, James Boggs, de C. L.

R. James et de Raya Dunayevskaya dans les années 1940 et 1950. James Boggs (1919-1993), ouvrier africain-américain dans l'industrie automobile, est l'auteur de *The American Revolution : Pages from a Negro Worker's Notebook* (Monthly Review Press, 1993). Ils sont très actifs dans le mouvement des droits civiques, notamment à Détroit.

107. Entretien avec Max Stanford (également connu sous le nom de Muhammad Ahmed), 31 janvier 2003.

108. *Ibid.*

109. *Ibid.*

110. *Ibid.*

111. Entretien avec Max Stanford, 28 août 2007. Dans une interview datant de 2007, Stanford attribuait la cause des révélations de Malcolm sur le comportement sexuel d'Elijah Muhammad à l'humiliation qu'il avait lui-même subie. Au lendemain du procès du Queens, Malcolm justifiera son attaque contre Muhammad auprès de Stanford en lui expliquant qu'il avait été berné, alors qu'il avait sillonné le monde en proclamant qu'Elijah était un « saint homme » pendant que celui-ci gâchait la vie de nombreuses femmes. « Il était totalement dévasté. [...] Vous savez, Malcolm avait été un arnaqueur de rue, c'était un joueur, n'est-ce pas, eh bien, le joueur avait été joué. »

112. Entretien avec Gerry Fulcher, 3 octobre 2007.

113. *Ibid.*

114. *Ibid.*

115. « Malcolm X repeats call for Negro unity on rights », *New York Times*, 29 juin 1964.

116. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 29.

117. FBI-OAAU, teletype, New York Office, 30 juin 1964.

118. « Malcolm sending armed troops to Mississippi », *Chicago Defender*, 2 juillet 1964.

119. MX FBI, Memo, Chicago Office, 26 juin 1964 ; MX FBI, Memo, Chicago Office, 23 juillet 1964.

120. « Two paternity suits », *New York Times*, 4 juillet 1964 ; « Deny paternity suits », *Chicago Defender*, 6 juillet 1964 ; « Ex-sweetheart of Malcolm X accuses Elijah », *Amsterdam News*, 11 juillet 1964. Le 7 juillet, Rosary donne naissance, à Los Angeles, à un autre enfant dont le père est Muhammad.

121. « Malcolm X flees for his life », *Pittsburgh Courier*, 11 juillet 1964 ; « New York police put guard », *Washington Post*, 5 juillet 1964 ; John Shabazz, « Muslim Minister writes to Malcolm », *Muhammad Speaks*, 3 juillet 1964.

122. FBI-Goodman, Summary Report, New York Office, 16 octobre 1964.

123. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 204.

124. « Malcolm X to Hassan Sharrieff », 9 juillet 1964, MXC-S, box 3, folder 4.

125. MX FBI, teletype, New York Office, 10 juillet 1964 ; MX FBI, Memo, New York Office, 10 juillet 1964.

126. « Malcolm X seeks U.N. aid », *Chicago Defender*, 13 juillet 1964 ; « Malcolm X to meet leaders in Africa », *New York Times*, 10 juillet 1964.

127. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 204-205. Goldman a correctement analysé Malcolm « comme une force contre les émeutes à Harlem », non parce que le pouvoir blanc américain ne méritait pas les émeutes, mais « parce qu'il aimait trop Harlem », p. 204.

128. Voir Travel diaries, transcription : Afrique et Moyen-Orient, juillet-novembre 1964, 9-11 juillet 1964, MXC-S, box 5, folder 14.

129. Entretien avec Max Stanford, 28 août 2007.

13. « Dans la lutte pour la dignité » (11 juillet 1964-24 novembre 1964)

Le retour de Malcolm au Caire marque le début d'un séjour de dix-neuf semaines au Moyen-Orient et en Afrique. Il quitte New York en laissant derrière lui deux organisations troublées dont le sort dépend presque entièrement de son engagement personnel. Son absence va considérablement peser sur le sort de la MMI et de l'OAAU. Néanmoins, de nombreux facteurs se conjuguent pour l'éloigner des États-Unis. Si à ce moment-là Malcolm tente de donner corps à ses idées, il doit également faire face à de profonds changements dans sa vie, qui s'ajoutent à ceux qui ont commencé à se manifester au moment de son départ de la *Nation* et de son voyage au Moyen-Orient.

En Afrique, venu présenter son projet visant à faire comparaître le gouvernement américain devant les Nations unies pour violation des droits humains, il perçoit pour la première fois la richesse et la profondeur de son héritage africain. Si le *hadj* a fait de lui un musulman à part entière, son second voyage en Afrique l'immerge au cœur même des fondements du panafricanisme et développe son sentiment d'être un citoyen noir du monde.

Pendant cinq mois, il est emporté par un véritable tourbillon : il est l'invité de marque de plusieurs chefs d'État en même temps qu'une figure appréciée des peuples africains dans plusieurs pays. Bien qu'il ait parfois été difficile, son voyage n'en constitue pas moins un contraste saisissant avec la difficile construction de l'OAAU qui se fait sous la menace permanente de la *Nation*. C'est aussi pour sa sécurité personnelle que Malcolm séjourne aussi longtemps en Afrique : il est en effet persuadé que la *Nation* cherche à le tuer dès son retour.

Il a organisé son séjour en Égypte pour le faire coïncider avec la conférence de l'OUA qui se tient au Caire du 17 au 21 juillet, mais finalement il séjourne dans la capitale plus longtemps que prévu afin de cultiver les amitiés qu'il a nouées et qui pourraient être utiles à long terme. Durant les deux premiers mois de son deuxième séjour, Malcolm se plonge dans un programme d'études sous les auspices des savants du Conseil suprême des affaires islamiques du Caire, organisation qui, selon le Dr Mahmoud Shawarbi, a largement financé son deuxième séjour au Moyen-Orient, en Afrique et en Europe. Il est également en contact avec la Ligue musulmane mondiale (*Rabitat al-Alam al-Islami*) qui a été fondée en Arabie saoudite en 1962 pour promouvoir la religion et s'opposer à la menace du communisme. En recherchant la reconnaissance de telles organisations, Malcolm espère bloquer l'accès de la *Nation* au monde musulman orthodoxe et accéder ainsi aux États-Unis au statut de dirigeant musulman de premier rang.

Cependant, l'essentiel de ce voyage consiste pour Malcolm dans la découverte de soi. En tant que prédicateur de la *Nation*, il a prêché une théologie fondée sur la haine, et au fur et à mesure de l'approfondissement de sa rupture avec les conceptions de la *Nation of Islam*, il ressent le besoin urgent de réexaminer sa vie. S'il se débarrassait des chemises blanches amidonnées, des nœuds papillons et des costumes sombres, quelle serait alors sa nouvelle identité ?

Malcolm arrive au Caire le 12 juillet après minuit et s'installe à l'hôtel Semiramis. Dans les jours qui suivent, alors qu'il attend son accréditation pour assister à la conférence de l'OUA comme observateur, il occupe son temps à nouer des contacts avec des dirigeants importants. Le 12 au soir, il contacte le Dr Shawarbi qui est si impatient d'engager une discussion politique avec Malcolm qu'il le rejoint à son hôtel en compagnie de plusieurs Africains-Américains de son entourage. Le groupe discute dans le hall jusqu'à 3 heures du matin². Malcolm rencontre un certain nombre de dignitaires, dont le dirigeant kényan Tom Mboya³, Hassan Sabn al-Kholy, le directeur du Bureau des affaires générales de Nasser ⁴ et dîne avec Shirley Graham Du Bois qu'il a déjà rencontrée au Ghana⁵. Il visite l'Université du Caire, les pyramides et d'autres sites – suivi par un cameraman d'ABC –, et donne des interviews à l'*Observer* de Londres, ainsi qu'à l'agence UPI.

Une fois admis à la conférence, il fait immédiatement circuler un mémorandum appelant les pays africains nouvellement indépendants à condamner les États-Unis pour violation des droits humains des Noirs, en arguant que « le racisme en Amérique est le même qu'en Afrique du Sud ». Il insiste auprès des dirigeants africains pour qu'ils s'engagent dans une politique panafricaniste en soutenant les luttes des Africains-Américains. « Nous prions pour que nos frères africains, leur dit-il, n'aient pas échappé à la domination de l'Europe pour finir victimes du dollarisme américain⁶. »

Malgré la cohérence de son argumentation et sa force de conviction, Malcolm ne parvient pas à persuader ses interlocuteurs, sa rhétorique ne suffisant pas à vaincre la froide logique de la politique internationale. Dans le monde bipolaire des années 1960, les pays qui auraient soutenu une résolution condamnant fermement les États-Unis pour leurs violations des droits humains sur leur propre territoire auraient été considérés par Washington comme des alliés de l'Union soviétique ou de la Chine communiste. L'OUA adopte donc une résolution tiède qui se félicite de l'adoption de la législation des droits civiques et critique le manque de progrès en matière raciale⁷. Fin juillet, les médias américains qui rendent compte de l'initiative de Malcolm en parlent le plus souvent comme d'un échec⁸. Sous la signature de M. S. Handler, le *New York Times* publie cependant un point de vue favorable. Après avoir examiné les huit pages du mémorandum présenté par Malcolm, écrit Handler, si Malcolm avait « réussi à ne convaincre qu'un seul gouvernement africain de porter cette accusation devant les Nations unies, alors l'administration américaine aurait été confrontée à un problème

épineux ». Les États-Unis auraient alors été placés dans la même catégorie que l'Afrique du Sud en termes de violation des droits humains⁹.

La conférence terminée, Malcolm s'accorde une pause pour décider de ce qu'il fera ensuite. Il pourrait surmonter le refus des gouvernements africains, pense-t-il, en séjournant dans quelques-uns des pays clés pour y faire pression afin d'obtenir leur soutien. Il passe le mois suivant à préparer la logistique de sa tournée et à prendre les contacts avec des dizaines de personnes. La liste qu'il établit est longue : au Ghana, Maya Angelou et T. D. Baffoe, le rédacteur en chef du *Ghanaian Times*, l'écrivain Julian Mayfield et Alice Windom qui vient d'être désignée comme assistante administrative de la commission économique des Nations unies pour l'Afrique. Au Nigeria, l'universitaire nigérian Essien-Udom¹⁰ ; en Arabie Saoudite, le prince Fayçal, Muhammad Abdul Azziz Maged et Omar Azzam ; en Tanzanie, Abdulrahman Muhammad Babu, le ministre de la planification économique et des affaires étrangères ; à Paris, Alioune Diop, le directeur de *Présence africaine*, la célèbre revue culturelle noire francophone. Il lui faut également prévoir le logement et les déplacements.

Dans une lettre datée du 4 août qui commence par « Ma chère femme », Malcolm demande à Betty de dire à Lynne Shiflett de travailler avec l'avocat Clarence Jones et d'autres pour faciliter la présentation de la question raciale devant les Nations unies. Il lui indique qu'il rentrera probablement aux États-Unis au cours du mois de septembre et lui demande aussi de dire à Charles Kenyatta qu'il est conscient des difficultés créées par une aussi longue absence, mais que « les bénéfices valent largement les risques¹¹ ».

Malcolm met à profit son séjour au Caire pour réfléchir à son identité de musulman d'origine africaine et à sa pratique religieuse. Durant les douze années qu'il a passées au sein de la *Nation of Islam*, il a obéi aux strictes prescriptions alimentaires de Muhammad en ne faisant qu'un seul repas par jour et en s'aidant d'un nombre incalculable de tasses de café. Et si ces règles qui ont gouverné sa vie et son corps, se demande-t-il, pouvaient être abolies ou du moins assouplies ? En Égypte, il a sous les yeux un mélange unique de cultures arabe, musulmane et africaine et il évolue dans un environnement profondément différent de celui des États-Unis. Prévues à 18 heures, les réunions débutent le plus souvent avec au moins une heure et demie de retard ; nombreux sont ceux qui font la sieste l'après-midi et qui dînent tardivement ; quant à la vie sociale et publique, elle se déroule à un rythme plus lent.

Les notes qu'il prend dans son carnet de voyage attestent de sa rapide métamorphose culturelle. Ainsi, par exemple, il commence à prendre un repas à midi – ce qui constitue une rupture radicale avec l'orthodoxie de la *Nation* –, il fait régulièrement la sieste entre 14 et 17 heures et dîne avec ses contacts locaux et ses amis souvent après 21 heures, pour ne rentrer à son hôtel qu'après minuit. Il abandonne aussi sa chemise blanche amidonnée au profit de tuniques et de pantalons de style arabo-africain, affichant ainsi son

identité de panafricaniste et de musulman. Il saisit également l'opportunité de s'immerger dans la culture, il va au cinéma et au spectacle – des divertissements frappés d'anathème par la *Nation*¹². Il voit, par exemple, *The Suez and the Revolution*, dans un cinéma en plein air¹³. Malcolm ne s'est pas pour autant retiré de l'activisme politique, bien au contraire. Malgré le changement de ses habitudes, il reste extrêmement affairé : il écrit des articles pour la presse égyptienne et donne des interviews à des journaux, des chaînes de télévision et aux agences de presse du monde entier ; il suit les activités de l'OAAU et de la MMI et donne ses instructions ; il rencontre des enseignants, des dirigeants politiques et des responsables gouvernementaux africains et arabes ; et il étudie le Coran. Il fréquente assidûment le plus jeune fils d'Elijah Muhammad, Akbar, qui est inscrit à l'Université Al-Azhar du Caire et qui vient de quitter la *Nation of Islam* en raison de l'attitude de son père face aux accusations d'immoralité¹⁴. Ce qui est cependant nouveau, ce sont les moments de détente que s'autorise désormais Malcolm : il fait un saut à Alexandrie pour voir l'aquarium de la ville, se rend à Assouan, à la fin du mois d'août, pour voir le barrage, puis à Louxor.

La présence publique de Malcolm à la conférence de l'OUA a également déclenché des critiques aux États-Unis. Le *Los Angeles Times* publie ainsi un article de Victor Riesel au titre provocateur : « Les intrigues africaines de Malcolm X ». Affirmant avoir assisté à la conférence du Caire, Riesel nie que Malcolm y ait assisté :

Il a préparé une série de documents incendiaires contre les États-Unis [pour donner l'impression] qu'il a participé à la conférence. C'est absurde. Il n'a pas pu entrer dans la salle de conférences. Il n'avait pas d'accréditation.

Riesel est persuadé que Malcolm s'est acoquiné avec les communistes chinois qui « lui ont fait beaucoup de publicité à lui et à sa secte dissidente ». Il a aussi vu Malcolm dîner avec Shirley Graham Du Bois qu'il accuse d'être « active depuis des années dans les cercles communistes mondiaux ». Anticomuniste fervent, Riesel a très certainement utilisé les informations transmises par la CIA qui a mis Malcolm sous surveillance. Pour lui, Malcolm est désormais une menace pour la sécurité nationale des États-Unis, plus grande encore que lorsqu'il était membre de la *Nation* : « Je l'ai suivi à la trace dans plusieurs villes – notamment à Ibadan au Nigeria – où il a prononcé des discours anti-américains si incendiaires qu'ils ne peuvent être imprimés que sur de l'amiante¹⁵. »

La réception donnée en son honneur le 2 août à Alexandrie par le Conseil suprême des affaires islamiques est un moment important pour Malcolm. Plus de 800 étudiants musulmans, venus de 93 pays, sont présents pour écouter le Conseil suprême annoncer qu'il attribuera à l'organisation de Malcolm vingt inscriptions gratuites à l'Université d'Al-Azhar pour des étudiants de son choix. Bouleversé, Malcolm écrit à Betty que c'est « la plus grande et la plus

chaleureuse réception » qu'il ait connue dans toute sa vie. C'est, lui écrit-il, « une formidable bénédiction » : la MMI va pouvoir rapidement envoyer 20 étudiants étudier à Al-Azhar, alors qu'Elijah Muhammad n'a pu envoyer qu'un seul Africain-Américain, son fils Akbar¹⁶.

À Alexandrie, quelques jours plus tard, le 6 août, après avoir dîné dans un restaurant où il commande un plat appelé « Espagnol », il est pris de vomissements, de diarrhées et de colique aux alentours de minuit. Il note dans son journal qu'il était « dans un état si pitoyable » qu'il « pensait réellement mourir ». Le médecin qui se rend à son chevet le lendemain matin lui fait une injection douloureuse et lui prescrit des médicaments, mais comme s'il voulait prouver son indestructibilité, il ne change rien à son programme¹⁷. Quelques semaines plus tard, il en viendra à envisager qu'on a pu délibérément tenter de l'empoisonner.

Dès la seconde semaine d'août, la vie de Malcolm commence à s'installer dans une sorte de routine. Les déplacements qu'il fait à l'antique port d'Alexandrie suscitent chez lui une fascination particulière. Il aime s'y rendre par le train, déjeune dans les restaurants et noue de nouveaux contacts avec des universitaires et des dirigeants locaux. Le 11 août, il déguste tranquillement une pastèque au restaurant du Hilton avec David Du Bois, le fils de Shirley, auquel il donne une interview pour l'*Egyptian Gazette*. Ayant également accordé un long entretien à un autre journaliste de la *Gazette*, il ne rentre à son hôtel qu'après minuit et, dès le lendemain, commence à écrire un article pour ce journal.

Dans l'après-midi du 15 août, Malcolm rencontre le cheikh Akbar Hassan, recteur de l'Université Al-Azhar qui lui remet un diplôme lui reconnaissant autorité pour enseigner l'islam. Malcolm a vite l'occasion d'apprendre ce que l'amitié du gouvernement de Nasser peut signifier : en tant qu'invité de l'État, on le transfère dans une luxueuse suite à l'hôtel Shepherd. Très ému, il note dans son journal : « Allah m'a véritablement béni¹⁸. » Après avoir passé une partie de la journée du 19 août à visiter le Musée égyptien et à nouveau les pyramides, il discute également de la situation politique aux États-Unis et de l'OAAU avec ses contacts locaux, Nasir al-Din et Kalid Mahmoud, et retrouve David Du Bois.

Le 21 août, il rédige un communiqué de presse au nom de l'OAAU pour rendre compte du sommet de l'OUA¹⁹. Son objectif premier est de s'adresser, ainsi qu'il le déclare, aux « éléments bien intentionnés du public américain ». Faisant écho à Kwame Nkrumah, il se déclare partisan d'un panafricanisme continental et d'une sorte de fédération qui unirait tous les pays. Il se félicite du rôle joué par le président Nasser qui a posé les premiers jalons des États-Unis d'Afrique et se déclare impressionné par l'engagement des délégations africaines en faveur du renversement du régime d'apartheid en Afrique du Sud ainsi que par les guérillas qui combattent le colonialisme européen en Angola et au Mozambique. Il remarque également que plusieurs participants du sommet « considèrent l'État d'Israël comme une simple base située à

l'extrémité nord-est du continent-mère d'un « colonialisme philanthropique » du 20^e siècle²⁰ ».

Toutefois, les passages les plus intéressants de la déclaration de Malcolm sont ceux par lesquels il explique les raisons de sa présence à la conférence et le lien qu'il établit entre l'Afrique unie et les Noirs américains : « Contrairement à ce que certains éléments de la presse américaine ont essayé de « suggérer », ma présence à la conférence n'a pas été vaine. Elle s'est avérée bien au contraire fructueuse. » Il souligne la solidarité politique que les délégués africains lui ont témoignée : « Je n'ai trouvé aucune porte close²¹. »

« Racisme, le cancer qui détruit l'Amérique », l'article que Malcolm a écrit pour l'*Egyptian Gazette* paraît à point nommé :

Je ne suis pas raciste et je ne souscris à aucun des principes du racisme. [...] Mon pèlerinage religieux à La Mecque m'a donné une nouvelle perception de la véritable fraternité de l'islam qui embrasse toutes les races du genre humain.

Il continue en prenant ses distances avec les perspectives du nationalisme noir et en insistant sur le fait que tous les Noirs poursuivent les mêmes objectifs.

Le but commun aux 22 millions d'Afro-Américains est le respect et les *droits humains*. [...] Nous n'obtiendrons jamais les droits civiques en Amérique tant que nos *droits humains* ne seront pas restaurés.

Il indique également que les différences entre les organisations pour les droits civiques ne portent que sur « les méthodes pour atteindre des objectifs communs » et utilise une idée développée plusieurs années auparavant par Frantz Fanon sur l'impact psychologique destructeur du racisme sur l'opprimé : « Le déni des *droits humains* castrate psychologiquement la victime et fait de lui un esclave mental et physique du système²². »

Du 26 au 29 août, il redevient un touriste pressé : il se rend en avion à Assouan et à Louxor où il passe la nuit dans le luxueux hôtel New Winter Palace avant de visiter la tombe de Toutânkhamon et les temples de la Vallée des rois²³. C'est lors de son séjour touristique à Louxor que Malcolm exprime dans son journal sa crainte d'être allé trop loin en restant si longtemps à l'étranger.

De retour au Caire, il trouve une lettre de Reuben Francis qui l'informe que la *Muslim Mosque Inc.* a été admise à la Fédération musulmane des États-Unis et du Canada et qu'il avait été nommé au bureau des directeurs de la Fédération, décisions qui sont autant d'importantes marques de légitimation²⁴. La MMI est désormais en situation d'être le vecteur de l'aide financière arabe et, indirectement, du soutien politique aux Africains-Américains. La décision de la Fédération aurait pour effet d'isoler la *Nation of Islam* : Elijah Muhammad aurait ainsi des difficultés à mettre en œuvre des tentatives de rapprochement avec l'islam orthodoxe et à envoyer des délégations dans le

monde musulman. Il n'est pas impossible que cette victoire ait pu sceller le destin de Malcolm parmi les dirigeants de la *Nation*.

Mais le courrier comporte également des nouvelles inquiétantes. Le 1^{er} septembre, le juge Maurice Wahl a rendu un jugement favorable à la *Nation* à propos de la maison du Queens : Malcolm et sa famille doivent quitter leur logement au plus tard le 31 janvier 1965²⁵. Quant au procureur général Nicholas Katzenbach, il a écrit à J. Edgar Hoover pour lui demander de vérifier si, au cours de son séjour au Caire, Malcolm n'avait pas violé le *Logan Act*, qui interdit à tout citoyen américain de passer des accords avec des gouvernements étrangers sans autorisation légale²⁶. La lettre de Katzenbach prouve que le FBI et la CIA surveillaient Malcolm pendant son séjour en Afrique. Cette situation rejoue de façon saisissante le combat de David contre Goliath. Malcolm avait peu de moyens, voyageait sans garde du corps, et néanmoins le procureur général et le directeur du FBI étaient si effrayés de ce qu'il pouvait accomplir à lui seul, qu'ils cherchaient des motifs valables pour l'arrêter et l'inculper dès son retour aux États-Unis.

Au début de l'automne 1964, alors que l'élection présidentielle approche, le président Johnson et le Parti démocrate courtisent le mouvement pour les droits civiques en espérant ainsi s'assurer le vote noir. Malcolm observe cela d'Afrique et il n'est pas impossible que son choix de rester à l'étranger jusqu'en novembre ait pris en compte cette période électorale. Il est presque le seul parmi les dirigeants noirs de premier plan à continuer à soutenir Barry Goldwater qu'il considère comme le meilleur des candidats pour les Noirs. Toutefois, alors que l'opposition de Goldwater au *Civil Rights Act* fait de lui *de facto* le candidat des suprématistes blancs du Sud, l'immense majorité des Africains-Américains soutiennent le Parti démocrate. Martin Luther King et d'autres dirigeants influents ont même décidé d'un moratoire sur les manifestations tout au long de l'automne afin d'aider Lyndon Johnson à gagner. Malcolm a sans doute conscience que sa position favorable à Goldwater ne recueille guère de soutien et qu'il est préférable pour lui d'éviter le débat et de ne pas critiquer les dirigeants du mouvement pour les droits civiques. Il met à profit les quelques semaines supplémentaires passées à l'étranger pour nouer des relations avec certaines élites politiques africaines.

Lorsque le soir du 11 septembre, des centaines d'étudiants de l'Association Africaine du Caire se réunissent pour protester contre l'intervention américaine au Congo, c'est avec satisfaction que Malcolm prend la parole. Plus tard dans la soirée, après avoir appelé Betty, il note : « Tout va bien, même 67X, et cela éclaircit mes sombres pensées. » Quatre jours plus tard, il retrouve Shawarbi qui lui annonce que lors de son voyage au Koweït, il serait l'invité du gouverneur local²⁷. Malcolm passe ensuite deux jours à Gaza où il rencontre des édiles et visite plusieurs camps de réfugiés près de la frontière israélienne. Il prie dans une *masjid* locale en compagnie de plusieurs responsables religieux avant de tenir une conférence de presse dans le Parlement de Gaza²⁸. Alors que la *Nation* admire Israël comme la réalisation

du sionisme juif, Malcolm considère désormais le pays comme un agent néocolonial de l'impérialisme américain. Malcolm assiste également à la conférence de presse donnée par Ahmed Choukairy, le premier président de l'Organisation de libération de la Palestine. Les deux hommes se rencontrent ensuite en privé²⁹. C'est de cette rencontre que naît l'essai controversé publié par Malcolm dans l'*Egyptian Gazette*, « La logique sioniste ». Malcolm y dénonce le sionisme comme une « nouvelle forme de colonialisme » conçue pour « inciter par la tromperie les masses africaines à se soumettre de leur plein gré à leur autorité et leur direction “divines” ». Il note que le gouvernement israélien a fait une série d'ouvertures « bienveillantes » envers les États africains « en leur offrant amicalement une aide économique et d'autres cadeaux alléchants qu'il fait miroiter à des nations africaines nouvellement indépendantes dont les économies connaissent de grandes difficultés ». Cette combinaison d'impérialisme américain et d'interférence israélienne dans les affaires africaines constitue ce que Malcolm appelle le « dollarisme sioniste ». C'est ce dernier qui a conduit à l'occupation militaire de la Palestine arabe, un acte d'agression pour lequel il n'existe « aucun fondement raisonné ou légal dans l'histoire, pas même dans leur propre religion³⁰ ».

Cette nouvelle hostilité de Malcolm à l'égard d'Israël ne s'explique pas seulement par ses engagements vis-à-vis de Nasser, mais également par le changement d'orientation d'un État africain en particulier. Dans les années 1950, sous l'influence anticomuniste du panafricaniste George Padmore³¹, le Ghana nouvellement indépendant a été hostile à l'Union soviétique et en bons termes avec Israël. Après la mort de Padmore en 1959, le pays s'engage à partir de 1962 sur la voie de la transformation en un État-client de l'Union soviétique sur le modèle de Cuba. Ainsi, le commerce entre l'Égypte, alliée de l'Union soviétique, et le Ghana est-il pratiquement multiplié par deux entre 1961 et 1962. Nkrumah affiche également sa solidarité avec Nasser en annonçant son propre plan d'établissement d'un « État séparé pour les réfugiés arabes de Palestine³² ». Les thèses anti-israéliennes de Malcolm reflètent donc les intérêts politiques de ses alliés.

Ces prises de positions calculées sont le reflet de l'exercice d'équilibrisme auquel Malcolm s'est prêté tout au long de son séjour au Moyen-Orient. Le gouvernement laïque égyptien restait absolument opposé aux groupes religieux comme les Frères musulmans – qui avaient été impliqués en 1954 dans une tentative d'assassinat contre Nasser et par conséquent interdits dans le pays. Redevable envers chacune des deux parties, Malcolm ne peut se permettre de prendre des positions susceptibles de heurter l'une ou l'autre d'entre elles. Ses études islamiques cairottes ont été dirigées par le cheikh Muhammad Surur al-Sabban, secrétaire général de la Ligue mondiale musulmane, groupe financé par l'Arabie Saoudite et défendant les conceptions politiques conservatrices du régime : Malcolm doit donc faire preuve de tact et de discernement politiques³³. Simultanément, il entretient une

correspondance avec Saïd Ramadan, le gendre d'Hassan al-Banna, fondateur des Frères musulmans. Expulsé d'Égypte, Saïd Ramadan a également fondé la Ligue mondiale musulmane et créé, en 1961, un centre islamique en Suisse. Dans toute sa correspondance avec lui, Malcolm revient sans cesse sur la question raciale et sur l'islam. À un moment donné, Ramadan l'interpelle :

Comment un homme ayant votre esprit, votre intelligence et votre perspective internationale peut-il ne pas voir dans l'islam [...] un message qui confirme [...] l'unicité ethnologique et l'égalité de toutes les races, ce qui condamne ainsi les racines même de la discrimination raciale ?

Malcolm lui répond que malgré l'universalité de l'islam, il était obligé de lutter au nom des Africains-Américains : « En tant que Noir américain, je pense véritablement que je suis avant tout responsable à l'égard de mes 22 millions de compatriotes noirs américains³⁴. » Le dialogue est si cordial qu'il attise l'intérêt de Malcolm pour la pensée politique des Frères musulmans, fondée sur la religion, un intérêt qu'il sait devoir dissimuler au gouvernement de Nasser.

Le 16 septembre, l'Université Al-Azhar délivre à Malcolm un certificat établissant sa qualité de musulman orthodoxe. Après avoir posé pour des photographies, il rejoint Shawarbi et quelques amis pour fêter cet événement³⁵. Partant pour Jeddah deux jours plus tard, il est bouleversé par les « adieux touchants » et par la générosité de ses amis arabes, tout en méditant aux conseils d'un ami : « Il est important de ne pas se laisser distraire par les combats inutiles contre Elijah Muhammad. »

Le 21 septembre, le prince Fayçal fait de Malcolm l'invité officiel de l'Arabie Saoudite, statut qui lui donne droit à la prise en charge de toutes ses dépenses personnelles et qui met à sa disposition une voiture avec chauffeur³⁶. Il rencontre Seyyid Omar el-Saghaf, le vice-ministre des affaires étrangères d'Arabie Saoudite, pour lui faire part de sa demande de financement pour la création d'une mosquée ou d'un centre islamique à Harlem afin de promouvoir l'islam orthodoxe³⁷. Le 22 septembre, il écrit à M. S. Handler et lui exprime la satisfaction que lui procure l'« atmosphère calme, saine et fortement spirituelle » de l'Arabie Saoudite, un endroit où la « pensée objective » est possible. Dans la *Nation*, lui écrit-il, « je vivais dans l'esprit étroit d'un « monde entravé » [...]. Je représentais et je défendais [Elijah Muhammad] au-delà de l'intelligence et de la raison. » Il jure qu'il ne « [trouvera] pas le repos avant d'avoir réparé le mal [qu'il] a fait à tant de Noirs innocents » et affirme qu'il est désormais « un musulman au sens le plus orthodoxe » : « Ma religion est l'islam tel qu'il est pratiqué par les musulmans, ici dans la ville sainte de La Mecque³⁸. »

Les nouvelles perspectives de Malcolm s'enracinent dans la bataille pour les droits civiques :

Je ne suis ni anti-américain, ni non-américain, pas plus que

séditieux ou subversif. Je ne gobe ni la propagande anticapitaliste des communistes ni la propagande anticomuniste des capitalistes.

Il s'efforce de construire sa propre vision d'un tiers-mondisme non-aligné. Dans ce qu'il écrit à Handler, contrairement à ses précédentes prises de position favorables au socialisme, il semble reculer au profit d'une philosophie économique plus pragmatique : « Je suis favorable à tout ce qui bénéficie à l'humanité (aux êtres humains). Capitalisme, communisme ou socialisme, tous ont des atouts et des handicaps. » Plus loin, dans un passage notable, il semble répudier non seulement l'histoire de Yacub, mais le concept protofasciste selon lequel tous les Noirs en tant que Noirs devraient manifester certains traits culturels ou adhérer à des croyances rigides afin de justifier leur identité raciale :

Je suis un musulman qui croit de tout son cœur qu'il n'y a de Dieu qu'Allah, et que Muhammad ibn Abdullah [...] est le dernier Messenger d'Allah. Pourtant, certains de mes meilleurs amis sont chrétiens, juifs, bouddhistes, hindouistes, agnostiques et même athées. Certains sont capitalistes, socialistes, conservateurs ou extrémistes, quelques-uns sont même des Oncles Tom. Certains sont noirs, marrons, rouges, jaunes et certains sont mêmes blancs. Il faut tous ces ingrédients (caractéristiques) religieux, politiques, économiques, psychologiques et raciaux pour que la Famille humaine et la Société humaine soient vraiment complètes³⁹.

Ayant appris qu'il avait été désigné par Surur al-Sabban comme représentant de la Ligue islamique mondiale aux États-Unis avec le pouvoir d'ouvrir un centre officiel à New York, il écrit dès le lendemain une seconde lettre à Handler dans laquelle il critique son ancienne croyance en Elijah Muhammad « comme dirigeant divin sans aucun défaut humain ». La Ligue lui offre 15 inscriptions à l'Université islamique de Médine pour musulmans américains. Ce cadeau, ajouté aux 20 inscriptions offertes au Caire, donne à Malcolm la possibilité d'assurer la scolarité de 35 étudiants⁴⁰.

La dernière semaine de septembre, Malcolm est à nouveau en mouvement. Après une brève escale au Koweït, où il tente sans succès d'obtenir un soutien financier du ministère des affaires étrangères pour la MMI, Malcolm s'envole pour Beyrouth le 29 septembre⁴¹. Il est accueilli à l'aéroport par un dirigeant étudiant nommé Azizah et par une dizaine d'étudiants américains blancs qui l'informent que le doyen de l'Université américaine a donné son autorisation pour qu'il donne une conférence dans un des amphithéâtres. Malcolm déjeune en compagnie d'Azizah et de quelques étudiants dans l'appartement d'une certaine Madame Brown, une expatriée africaine-américaine. Dans la narration de cette brève rencontre que fait Marian Faye Nowak, l'une des étudiantes blanches, il semble évident que même ceux qui sont favorables à la

cause de Malcolm le considèrent toujours au prisme de la *Nation* et non au regard de ses nouvelles conceptions. Ainsi, une autre étudiante blanche, Sara, s'exclame-t-elle : « Malcolm, je pense que vous avez absolument raison [...] quand vous accusez l'homme blanc d'avoir le diable en lui. » Contrariée par cette sortie, Nowak, sur la défensive, réplique : « Je n'ai pas choisi cette peau, mais c'est la seule que j'ai. » Sara se serait alors excusée, selon Nowak, « non seulement pour elle-même et ses ancêtres, mais pour moi et les miens également, tandis que Malcolm X hochait la tête et souriait ». Novak caricature la réponse de Malcolm, alors même que celui-ci n'a pas prononcé le moindre mot au cours de cet échange⁴².

Bien que le groupe n'a eu que quelques heures pour faire connaître la venue de Malcolm dans l'après-midi, les étudiants de l'Université américaine n'ont pas oublié le discours lumineux qu'il a prononcé l'année précédente et une foule débordante se presse pour l'écouter⁴³. Malcolm s'envole ensuite pour Addis-Abeba où il arrive le 30 septembre après une escale à Khartoum. Le moment le plus important de son séjour dans la capitale éthiopienne est le discours qu'il prononce, le 2 octobre, devant plus de 500 étudiants réunis à l'appel du syndicat étudiant de l'University College. Le rapport que donne le FBI de ce meeting fourmille de détails, le Bureau – ainsi que la CIA – n'ayant pas ménagé ses efforts pour suivre Malcolm à la trace depuis son départ du Caire ; il semble clair qu'il a été suivi de très près pendant l'essentiel de son séjour à l'étranger. Le rapport des services secrets en provenance d'Addis-Abeba suggère que « l'un des objectifs de la visite de Malcolm est de permettre un contact direct entre les Noirs des États-Unis et ceux d'Afrique⁴⁴ ».

Le 5 octobre, Malcolm prend l'avion pour Nairobi. Après avoir pris le temps de visiter un parc national, il prend contact avec le vice-président Oginga Odinga avec lequel il organise une rencontre trois jours plus tard. Celui-ci donne à Malcolm l'impression d'être « attentif, alerte et sympathique⁴⁵ » et l'invite à prendre la parole devant le Parlement kényan le 15 octobre. En attendant, Malcolm part au Zanzibar et en Tanzanie dans l'espoir de consolider ses relations panafricaines avec les dirigeants tanzaniens qu'il avait rencontrés à la conférence du Caire. Il espère surtout rencontrer Abdulrahman Muhammad Babu, un révolutionnaire marxiste zanzibarien qui a contribué au déclenchement de la révolution sociale qu'a connue son île natale en 1964 et à son incorporation au Tanganyika⁴⁶. Malcolm rencontre également plusieurs expatriés Africains-Américains installés à Dar es Salaam, la capitale de la Tanzanie, et donne plusieurs interviews. Le 12 octobre, il rencontre Babu, qui est alors ministre, mais le moment le plus important de son séjour en Tanzanie est sa brève entrevue, le lendemain, avec le président Julius K. Nyerere. Comme Kwame Nkrumah, Julius Nyerere s'est hissé au pouvoir pendant la vague des soulèvements qui ont secoué toute l'Afrique coloniale dans les années 1950 et au début des années 1960, mais contrairement à la plupart des dirigeants qui sont tombés

aussi vite qu'ils étaient arrivés au pouvoir durant ces années tumultueuses, il restera populaire et au pouvoir jusqu'en 1985. Accompagné de Babu, Malcolm relève que Nyerere, que ses concitoyens appellent *mwelimu*, « le professeur », est « un homme avisé, intelligent et désarmant, riant et plaisantant beaucoup (mais profondément sérieux)⁴⁷ ».

Au fur et à mesure de son voyage, où qu'il se trouve, Malcolm est amené à fréquenter les personnalités les plus importantes des cercles du pouvoir politique de la scène africaine. Et alors que la nouvelle de sa présence à Dar es Salaam se répand, son emploi du temps se charge rapidement. Le 14 octobre, il se rend à l'ambassade de Cuba pour discuter avec l'ambassadeur qui est un Afro-Cubain. Le soir même, il est l'invité d'honneur d'un dîner auquel participent de nombreuses personnalités tanzaniennes. Ayant retardé son retour à Nairobi de plusieurs jours, il prend le même avion que le président kényan Jomo Kenyatta et le Premier ministre ougandais Milton Obote. Pendant le vol, qui doit faire escale à Mombasa, un des ministres kényans informe Jomo Kenyatta de la présence de Malcolm dans l'avion. Malcolm est alors invité à changer de place et à s'asseoir entre les deux dirigeants. Alors que Kenyatta décide de rester pour la nuit à Mombasa, Malcolm continue de discuter avec Obote durant le trajet jusqu'à Nairobi. Après avoir franchi la douane, Tom Mboya, le numéro deux du régime kényan, rattrape Malcolm et le « ramène avec les officiels⁴⁸ ».

Pendant le séjour kényan de Malcolm, les personnages célèbres se mêlent aux visages familiers. Dans la matinée du dimanche 18 octobre, il rencontre deux dirigeants du SNCC, John Lewis et Don Harris en route pour la Zambie. Dans la journée, il reçoit une invitation officielle de Mboya pour le gala donné à l'occasion de la première production de Uhuru Films (*uhuru* signifie « liberté » en swahili). Pendant l'entracte, Malcolm apprécie de discuter avec Mboya et sa femme et il décrit Mboya, qui sera assassiné en 1969, comme la personnification du « mouvement perpétuel ». De retour à son hôtel, il discute très tard avec Don Harris d'une « coopération future » avec le SNCC⁴⁹.

Le 20 octobre, Mboya et sa femme passent prendre Malcolm à son hôtel pour l'emmener rencontrer le président Kenyatta. Il assiste à un défilé dans la tribune des personnalités et prend le thé avec l'entourage du président. Assis à côté de Jane Kenyatta, la fille du Président, il continue à discuter avec elle en retournant à son hôtel, l'Equator Inn. Dans l'après-midi, Malcolm déjeune avec Madame Mboya, la famille du président et un chef blanc de la police. « J'ai bu du vin à table », admet Malcolm dans son journal. Après le repas, Malcolm écoute le discours public de Kenyatta qui assume avec audace « la responsabilité pleine et entière d'avoir organisé [dans les années 1950] les Mau Mau⁵⁰ », la révolte indigène contre le pouvoir britannique au Kenya. À chaque instant, Malcolm est traité comme un dignitaire en visite, et l'accueil de premier plan qui lui est accordée pendant ces quelques jours a certainement stupéfié la CIA et le FBI.

Pendant des années, le FBI a tenté de séparer Malcolm d'Elijah

Muhammad avec l'espoir qu'un schisme dans la *Nation* affaiblirait l'organisation et discréditerait ses dirigeants. Après ce qui était considéré comme un échec à la conférence du Caire, Malcolm aurait dû être considérablement affaibli, mais à chaque étape de son périple, le FBI reçoit de nouveaux rapports sur ses innombrables rencontres et sur sa crédibilité montante auprès des chefs d'États africains. Sa présence dans les médias se révèle également de plus en plus importante. Le bureau new-yorkais du FBI rapporte au directeur de l'agence que lors de son séjour à Nairobi, Malcolm est « apparu comme quelqu'un d'important à diverses occasions ». Le 21 octobre, interviewé par la télévision locale, Malcolm explique qu'à chaque occasion qui lui est donnée – à Dar es Salaam, à Nairobi et ailleurs –, il demande aux dirigeants de « condamner les États-Unis devant les Nations unies pour racisme⁵¹ ».

Sa popularité oblige le gouvernement américain à accentuer son activité de surveillance. Malcolm apprend que l'ambassade des États-Unis a contacté plusieurs Noirs américains vivant à Nairobi pour leur demander de ne pas l'approcher. Une soirée prévue est ainsi annulée, sous la pression qui s'exerce afin de le discréditer. Les autorités américaines sont désormais parfaitement au courant de la révélation spirituelle de Malcolm à La Mecque, de sa rupture avec la *Nation* et de ses ouvertures en direction du mouvement pour les droits civiques. Mais ni le Département d'État ni les agences de renseignement n'ont l'intention de dire la « vérité » sur Malcolm⁵². Malgré l'opposition en sous-main de l'ambassade américaine, Malcolm obtient l'un de ses plus grands triomphes en prenant la parole devant le Parlement kényan, le 15 octobre. Après son intervention, le Parlement adopte ce que Malcolm appelle une « résolution de soutien à notre lutte pour les droits humains⁵³ ». Son plan, échafaudé dans le sillage de la défaite du Caire, portait finalement ses fruits. Voir un État africain souverain soutenir son point de vue sur les droits humains constitue une formidable percée politique. La réaction des autorités américaines ne se fait pas attendre. Quelques heures après, Malcolm rencontre l'ambassadeur américain et plusieurs de ses conseillers qui le cuisinent sur ses relations avec les officiels kényans et lui demandent des détails sur ses activités. L'ambassadeur déclare à Malcolm qu'il le considère comme un raciste. Conservant son calme, celui-ci défend vigoureusement ses positions et ses objectifs, et met au défi les autorités américaines de prouver qu'il a commis des actes illégaux.

De Nairobi, Malcolm repart pour un bref séjour à Addis-Abeba avant de s'envoler, le 28 octobre, pour le Nigeria où son ami Essien-Udom a organisé plusieurs rendez-vous. Malcolm arrive à Lagos deux jours plus tard et s'apprête à dîner quand le secrétaire du président nigérian Nnamdi Azikiwe lui téléphone pour l'inviter à une rencontre privée le lendemain matin. Malcolm notera plus tard dans son journal qu'Azikiwe ne manquait pas d'humilité et qu'il avait une bonne connaissance des principaux acteurs de la lutte pour les droits civiques aux États-Unis. Plus tard dans la journée,

Malcolm assiste à une réception à laquelle participent des journalistes, des diplomates et des dirigeants nigériens. « On y a beaucoup pratiqué l'introspection » à propos de l'état déplorable de la situation politique au Nigeria, se souvient Malcolm, qui a probablement frémi en faisant une prédiction dans son journal, prédiction qui se révélera terriblement juste à peine quelques années plus tard avec la guerre au Biafra : « Il faudra un bain de sang pour redresser ce pays et je crains qu'on ne puisse l'éviter⁵⁴. »

C'est à l'occasion de ce voyage que Malcolm mesure pour la première fois les profondes divisions des Africains dans cette période qui suit les indépendances. Le 1^{er} novembre, par exemple, à sa grande surprise, deux jeunes journalistes s'opposent à lui pendant quelques heures après les commentaires positifs qu'il a fait sur le président lors d'une rencontre publique. L'état d'esprit des jeunes Nigériens, pense-t-il, « est surtout impatient et explosif⁵⁵ ».

D'avril à novembre 1964, pendant les vingt-quatre semaines que Malcolm passe à l'étranger, ses partisans éprouvent des difficultés à promouvoir son image et son message. « Malcolm était conscient que nous avions des problèmes », devait plus tard admettre Herman Ferguson. « Ceux de la MMI éprouvaient de la rancœur vis-à-vis des membres de l'OAAU qui n'avaient pas été impliqués dans la lutte au sein de la *Nation*. » Autre source de conflit : le rôle des femmes dans l'organisation. Les anciens *Black Muslims* pensent que « les femmes ne jouaient qu'un rôle secondaire. Les hommes étaient en première ligne, ils étaient les protecteurs, les guerriers », observe Ferguson. Malcolm a essayé de briser ce patriarcat insistant sur le fait qu'à l'OAAU, « les femmes [devaient occuper] la même position que les hommes ». Ce nouvel engagement pour l'égalité de genre trouble et contrarie de nombreux membres. « Deux frères sont venus me voir, se souvient Ferguson, pour me demander de faire part [à Malcolm] de leurs soucis sur le rôle des femmes qui ne convenait pas à de nombreux frères. » Ferguson décide de ne pas transmettre cette requête à Malcolm. « Les femmes dans lesquelles Malcolm semblait avoir grandement confiance étaient responsables et éduquées⁵⁶. »

Au milieu de l'été, les tensions entre la MMI et l'OAAU éclatent parfois en affrontements verbaux. James 67X ne cache pas sa profonde hostilité envers Shifflett et ils s'affrontent en permanence sur tout, que ce soit sur le contenu des rassemblements de l'OAAU, sur le nom des intervenants invités ou sur les efforts fournis pour recruter de nouveaux membres. « La MMI et l'OAAU [...] s'éloignaient l'une de l'autre, explique Ferguson, ceux qui adhéraient [à l'OAAU] n'appartenaient pas à la MMI et tous les membres de la MMI n'étaient pas membres de l'OAAU. Il y avait ainsi un fossé entre les deux organisations⁵⁷. » Au sein même de l'OAAU, les divisions s'aggravent entre les pragmatiques comme Shifflett, qui veulent que l'OAAU unisse ses forces avec les élus noirs et les groupes pour les droits civiques, et ceux qui, à

l'instar de Ferguson, se considèrent comme des nationalistes révolutionnaires panafricanistes. En outre, l'OAAU est constituée d'un noyau de « militants dévoués » qui font bénévolement l'essentiel du travail et d'une grande majorité d'adhérents qui ne participent qu'aux rassemblements.

À la fin du mois de juillet, les conséquences ne se font pas attendre et quelques-uns des comités de l'OAAU créés un mois auparavant commencent à se disloquer. James Campbell, un militant de Caroline du Sud, et Ferguson fondent la *Liberation School* qui assure des sessions de formation et qui attire une petite douzaine d'étudiants. Peter Bailey lance *Blacklash*⁵⁸, le bulletin d'information de l'OAAU, et Muriel Gray anime un comité culturel très productif. Cependant, les conflits internes contrarient les adhérents, désorientés et découragés par l'absence de leur leader. La plupart d'entre eux ont rejoint le mouvement attirés par les idées de Malcolm, mais à cause de sa si longue absence, ils doivent assumer des responsabilités plus importantes. « On avait dans l'idée que [Malcolm] attirerait les gens comme un aimant », explique Ferguson. Mais si des centaines de personnes assistent régulièrement aux initiatives organisées par l'OAAU, ils refusent de payer la cotisation d'adhésion de 2 dollars. Paradoxalement, Ferguson attribue les problèmes de recrutement à Malcolm : « Quand on vous identifiait comme membre de l'organisation de Malcolm, vous deveniez un sujet sensible. Il était plus facile d'être un *Black Panther* que d'être malcolmiste. » Ferguson impute également les problèmes de l'OAAU à la MMI dont l'aide ne faisait que s'amenuiser. « Malcolm connaissait les limites des frères, observe Ferguson, ils [...] auraient donné leur vie pour lui et il le savait. [Mais] en termes de construction, de développement et de recrutement, ils avaient tendance à effrayer les gens. » Un samedi matin, juste avant de partir pour son second voyage à l'étranger, alors qu'il est dans le bureau que le mouvement occupe à l'hôtel Teresa, Malcolm avait été irrité de voir un frère de la MMI affalé dans un confortable fauteuil : « Tu n'as rien à faire ? », lui avait-il dit d'un ton cassant. « Vas dans la rue et distribue des tracts ! » Ferguson rapporte l'amère conclusion de cette histoire :

Le gars est parti et nous ne l'avons pas revu avant plusieurs semaines. Quand on l'a revu, il était couvert de pansements. Il avait pris le métro et des types de la *Nation* lui avaient sauté dessus et l'avaient envoyé à l'hôpital.

Dans ces moments difficiles, trois individus jouent un rôle clé : James 67X Warden (Shabazz), Benjamin 2X Goodman (Karim) et Charles 37X Morris (Kenyatta). Ces trois proches de Malcolm ont tous servi dans l'armée et ont été membres de la *Nation*. Benjamin et James occupaient des postes à responsabilité dans la *Nation* et, au moment de la scission, ils ont mis leur vie en jeu pour suivre Malcolm, sans même savoir où il allait. Les tâches accomplies par ce triumvirat sont largement responsables de la manière dont Malcolm est présenté au grand public dans la seconde moitié de 1964.

Le pouvoir de James repose en partie sur le fait qu'il est le seul à pouvoir agir ou signer au nom de Malcolm. « Je payais les factures. Je louais la salle de l'Audubon, [j'écrivais] chacun des communiqués de presse qu'il faisait. » James achète même « des livres sur la manière de tenir une conférence de presse » et « conseille Malcolm sur la manière de s'adresser aux médias ». Pour toute cette activité, James n'a perçu que 100 dollars pour presque une année de travail⁵⁹. Malgré tous ses sacrifices, Malcolm s'est parfois interrogé sur sa loyauté. Il ne reçoit pas non plus beaucoup de remerciements de ses camarades parmi lesquels il a la réputation d'être secret et ergoteur. Malcolm l'inonde constamment de directives, et même s'il peut parler librement en son nom, il a rarement pleine autorité pour prendre des décisions importantes. Au cours d'une réunion d'organisation de l'OAAU, énervé par la désorganisation du groupe et sans espoir que « cela puisse changer », il se lève et jette violemment sa mallette sur la table :

Frère Malcolm m'a confié la responsabilité de la construction de cette organisation, lance-t-il, et je vais quitter cette réunion en vous disant ceci : « Soit c'est *vous* qui l'organisez, soit c'est *moi* qui le ferai ».

Après cette sévère mise en garde, « les choses ont commencé à bouger⁶⁰ ».

Benjamin 2X a moins de difficultés à se faire apprécier. Sa tâche principale reste la MMI. Contrairement à James, il n'est investi d'aucune responsabilité dans la construction de l'OAAU, ce qui lui permet plus facilement de faire tout ce qui est en son pouvoir pour soutenir son développement. Le 18 juillet, lorsque la police de New York tue James Powell, ce qui va être à l'origine des émeutes de Harlem⁶¹, Benjamin prend la parole en tant que représentant de l'OAAU à l'occasion du rassemblement de protestation rapidement organisé par le CORE à Harlem. Bien qu'il n'ait pas participé aux émeutes, la police et le FBI s'intéressent de plus en plus à lui. Selon les agents présents au rassemblement, Benjamin « agita la foule en déclarant que les Noirs devaient s'armer pour leur autodéfense et qu'ils devaient être prêts à verser le sang pour la liberté ». À la recherche d'un bouc émissaire, particulièrement en l'absence de Malcolm, le FBI et le ministère de la justice se concentrent sur Benjamin, mais décident finalement de ne pas l'arrêter faute de preuves suffisantes⁶².

Tout au long de l'été, James et Benjamin tentent vaillamment de pallier l'absence de leur leader. Le 5 juillet, Benjamin prend la parole au second rassemblement public organisé par l'OAAU à l'Audubon ; le 12, il préside une réunion publique de l'OAAU au cours de laquelle s'expriment Percy Sutton⁶³ et Charles Rangel⁶⁴ qui appellent les 125 personnes présentes à agir pour l'inscription sur les listes électorales⁶⁵. Presque par défaut, James devient le représentant de Malcolm aux États-Unis. Il prend à nouveau la parole le 23 juillet, au cours d'un meeting à l'Université de Columbia organisé par le comité de campagne présidentielle du ticket trotskiste DeBerry-Shaw⁶⁶. Une

semaine plus tard, à Manhattan, il donne une conférence au *Militant Labor Forum* du *Socialist Workers Party* où il dénonce l'utilisation des émeutes de Harlem comme un prétexte pour « remettre en place » la communauté noire⁶⁷. Alors que l'absence de Malcolm s'éternise, James, à la fin de l'été, finit par prendre des décisions importantes, tant politiques que financières, sans consulter Malcolm. Début août, alors qu'il est question de créer un chapitre de la MMI à Philadelphie, il promet au groupe fondateur que tous les fonds collectés localement lui reviendront jusqu'à ce que celui-ci « soit sur pied⁶⁸ ». Non seulement cette décision marque une profonde rupture avec le centralisme autocratique de la *Nation*, mais elle fragmente également les ressources potentielles des forces qui soutiennent Malcolm.

Alors que l'été avance, James se retrouve finalement avec peu d'alliés dans la MMI parce que, paradoxalement, ses membres trouvent qu'il a été excessivement accommodant avec l'OAAU en l'autorisant à détourner une partie des ressources et de l'espace du siège de la MMI :

Nous avons un espace, et les hommes ont tendance à vouloir s'approprier un territoire [...]. Et puis ils sont venus, et ils voulaient faire les choses à leur façon. Ils parlaient aux frères d'une manière à laquelle ils n'étaient pas habitués.

Selon James, les membres de l'OAAU se considèrent comme des « personnes intellectuellement supérieurs qui reprenaient le contrôle à ces anciens repris de justice, ces [...] idiots, et cela provoquait du ressentiment ». Mais si James est la cible de leur colère, il n'en est pourtant pas la cause. La responsabilité de la situation incombe entièrement à Malcolm et aux orientations imprimées à son programme, soit par choix soit par concession, pour élargir son audience. En séparant la politique de la religion, Malcolm a involontairement miné l'autorité de la MMI. Sa détermination à jouer un rôle majeur dans le mouvement pour les droits civiques l'a conduit à dénoncer l'essentiel de son passé et des positions de la *Nation*, notamment l'insistance mise sur les divisions de classe traversant la communauté noire. Mais la MMI est l'incarnation de ce passé et ses membres éprouvent de la rancune envers ces Noirs issus de la classe moyenne et mieux éduqués qui se pressent désormais autour de leur prédicateur. « On aurait dit que pour l'OAAU nous n'étions plus d'actualité, résume avec amertume James, [ils se disaient] « On les remplace » tu vois ce que je veux dire ?⁶⁹ »

Du fait de son approche marxiste de la communauté noire, James est sceptique quant au rôle de l'OAAU, ce qui est contradictoire avec la responsabilité de construire ce groupe dont il est investi. Pour lui, les artistes liés à l'OAAU, comme Ossie Davis et Ruby Dee, et les intellectuels, comme John Oliver Killens, représentent la petite bourgeoisie noire que Malcolm a autrefois analysée comme étant une partie du problème.

Leur tartine était beurrée du côté intégrationniste. Ils n'étaient pas à l'assistance sociale (*welfare*). Ils étaient la classe moyenne

de l'Amérique et la classe supérieure de l'Amérique noire. Ils n'avaient pas à se demander s'il y avait du lait dans leur frigo.

James estimait que Malcolm a essentiellement fondé l'OAAU pour servir de tremplin à ses objectifs internationaux. « Un diplomate africain ou un politicien africain pouvait considérer que [l'OAAU] était fréquentable et admettre que [...] ce qui était bon pour les Africains-Américains pouvait l'être pour son groupe. » Au cours de son voyage en Afrique, continue James, Malcolm a été surpris que « certains parmi les plus révolutionnaires lui demandent : « Bon, et que pense Martin Luther King de cela ? » Et ils se disaient que si Martin Luther King n'était pas dans le coup, qui donc était ce dernier venu de Malcolm ? » Malcolm a donc dû « faire quelques ajustements » et parmi ceux-ci, il a poursuivi la stratégie de recrutement des membres de la classe moyenne, de célébrités démocratiques et d'intellectuels. De plus, ajoute James, les conceptions de Malcolm « changeaient si rapidement qu'à peine avait-il atteint un palier particulier [que ses idées devenaient] obsolètes parce qu'il était déjà ailleurs. » Sa politique était pragmatique et poursuivait ses propres objectifs :

Il avait besoin de gens importants qui lui permettaient d'entretenir ce type de dialogue avec l'Afrique, les Nations unies ou les institutions internationales. Et des gens comme Ossie Davis, Ruby Dee et Sidney Poitier étaient célèbres⁷⁰.

La lutte acharnée entre l'OAAU et la MMI se transforme finalement en un conflit ouvert lorsque plusieurs frères de la MMI sont arrêtés et accusés de détention d'armes. Bien qu'ils soient également membres de l'OAAU, l'organisation ne fait aucun effort pour verser leur caution. « Lorsqu'ils sont sortis de prison, se souvient James, ils étaient en retard de leur cotisation annuelle [à l'OAAU] [...] Et quand ils sont allés à une réunion [de l'OAAU] les sœurs leur ont dit « Non, vous ne pouvez pas y participer, car vous n'avez pas payé vos cotisations ». » Les frères sont stupéfaits et au cours des mois qui suivent, beaucoup de ceux qui ont la double appartenance quittent soit l'OAAU, soit les deux organisations. Furieux, un dénommé Talfiq, membre de la MMI, fait part de ses griefs à James qui lui explique que Malcolm lui a confié la responsabilité de construire l'OAAU : « [Ce frère] avait assez de respect pour moi pour se plier à son programme révolutionnaire⁷¹. »

La fragmentation prend davantage d'ampleur encore lorsque Betty lance son propre groupe de soutien : « Betty avait un groupe de gens qui se réunissait chez elle et qui pensaient qu'ils devaient [prendre le contrôle] de l'OAAU, parce que Lynne Shiflett n'allait pas assez vite. » Betty entretient également une aversion particulière pour Shiflett qu'elle soupçonne d'avoir une liaison avec son mari. Selon Max Stanford, lors d'une réunion de l'OAAU, Betty furieuse accuse Shiflett et une secrétaire de l'OAAU de coucher avec Malcolm. Betty, dont le mariage est conflictuel, se sent particulièrement vulnérable et malheureuse. Elle a été placée sous la

protection de Charles 37X Kenyatta qui occupe une position importante dans la MMI et, pendant l'absence de Malcolm, la relation entre le protecteur et la protégée est devenue de plus en plus compliquée et plus intime que Malcolm ne l'avait imaginé⁷². Kenyatta, un des proches de Malcolm en raison de son charme suave et de son caractère facile, n'a jamais eu les faveurs de James 67X et de ceux qui venaient de la *Nation* ; dans les cercles de la MMI, la suspicion à son égard n'a jamais faibli. Malcolm a cependant désigné Kenyatta comme seul garde du corps de sa femme et de ses enfants en lui donnant le droit de contrôler l'accès au domicile des Shabazz.

Kenyatta se retrouve ainsi investi de la tâche de veiller à la destinée d'une famille au bord de la crise, Betty se démenant pour supporter le fardeau de l'absence de Malcolm. Trois jours après la fondation de l'OAAU, elle donne naissance à leur quatrième enfant, Gamilah Lumumba⁷³. Huit jours plus tard, Malcolm, fidèle à son habitude de disparaître dès qu'un nouveau-né fait son apparition, part pour l'Afrique⁷⁴. Élever seule quatre enfants est extrêmement difficile, étant donné les faibles revenus du ménage qui proviennent des avances sur le livre de Malcolm, des honoraires des conférences et des petites donations de certains membres dévoués de la MMI. De plus, elle est devenue la proie la plus accessible de la campagne d'intimidation de la *Nation*. Les menaces de mort téléphoniques que Malcolm a laissées derrière lui continuent avec une fréquence insupportable et déferlent sur sa femme qui ne peut pas les éviter. Le capitaine Joseph a en effet conçu une stratégie de harcèlement pour instiller la peur dans la maison. Les membres du *Fruit of Islam* ont reçu pour instruction de téléphoner chez Malcolm toutes les cinq minutes. Si quelqu'un décroche, ils doivent dire quelque chose de menaçant, ou ne rien dire pour finalement raccrocher après un long silence. « Tu ne reverras plus ton mari, lui promet-on, on va l'avoir. On va lui trancher la gorge⁷⁵. » Le flot constant de tels appels mine la force et la patience de Betty pendant la longue absence de Malcolm. Bien que Kenyatta a été désigné pour la protéger, Betty se sent totalement abandonnée. Avec quatre enfants âgés de moins de cinq ans, sans les ressources nécessaires, et élevant seule son nouveau-né, elle comprend de plus en plus difficilement que les responsabilités politiques de son mari passent avant elle. Elle en vient à détester la plupart des lieutenants de Malcolm, y compris James et Benjamin, dont elle pense qu'ils éloignent son mari de son foyer. C'est ainsi qu'elle se rapproche de Kenyatta, ce qui ne manque pas d'attirer l'attention du FBI et de consterner les fidèles lieutenants de Malcolm.

James 67X a vu un présage troublant dans ce qu'il considère comme un comportement inapproprié de Betty pendant l'absence de Malcolm. Elle semble se comporter de façon aguicheuse, invitant presque ses invités à lui faire des avances sexuelles. James raconte qu'il a fait lui-même l'expérience d'une telle ouverture amoureuse : « Cette femme m'a ôté mes lunettes, les a cachées derrière son dos et m'a dit : « Viens les chercher ». C'est pourquoi je ne suis jamais retourné dans cette maison. » Il s'est également avéré que

Kenyatta lui a donné des raisons d'être suspicieux.

Alors que Malcolm envoie ses instructions à son adresse personnelle, James découvre que Kenyatta a retenu pendant plusieurs jours – et parfois pendant des semaines – des messages essentiels qui lui sont destinés. C'est le début d'un jeu de pouvoir : Kenyatta, qui pense que James est son rival principal aux yeux de Malcolm, restreint sévèrement son accès à Betty. En septembre 1964, le FBI note que Kenyatta fait de fréquents déplacements en voiture en dehors de la ville en compagnie d'une femme qui est identifiée comme la « [expurgé] de Malcolm X ». Il s'agit en effet de Betty Shabazz qui apprécie de se promener en compagnie de cet homme élégant. La rumeur d'une liaison entre Betty et Kenyatta se répand en quelques semaines dans les rangs de l'OAAU, de la MMI et de la Mosquée n° 7. Selon la rumeur, ils auraient même prévu de se marier⁷⁶. La véritable nature de leur relation est difficile à cerner, mais elle suscite l'inquiétude de James⁶⁷X et d'autres dirigeants qui en ont vent. Selon les préceptes de l'islam orthodoxe – et bien entendu de ceux de la *Nation of Islam* –, cette relation est hautement inconvenante et attire la honte sur ceux qui y sont impliqués. En outre, chacune des deux parties aurait dû savoir qu'elle était sous la surveillance permanente du FBI.

Alors qu'il ignore tout ce qui se passe, Malcolm est de plus en plus dépendant de Betty. Pendant les longs mois de son absence, il entretient une correspondance avec elle par télégrammes, courrier et téléphone. Dans une lettre datée du 26 juillet, il lui assure qu'elle et les enfants lui manquent « beaucoup » et qu'il « prie pour leur santé et leur sécurité ». La plus grande partie de sa correspondance initiale est consacrée à une description de ses activités au Caire et à la conférence de l'Organisation de l'unité africaine. « Je comprends que nombreux sont ceux, aux États-Unis, qui pensent que j'esquive mes devoirs de dirigeant [...] en étant éloigné, confesse-t-il, mais ce que je fais ici sera à long terme plus utile à *l'ensemble* [souligné par Malcolm]⁷⁷. »

Dans une autre lettre, datée du 4 août, envisageant son retour aux États-Unis pour la mi-septembre, il écrit à Betty : « Il me faudra attendre encore au moins un mois de plus avant de te retrouver. » Il lui raconte également ses discussions avec Akbar Muhammad qui, écrit-il à Betty, « sait que son père est dans l'erreur et ne croit plus au statut de messenger divin qu'il revendique ». Malcolm ajoute : « Mais je garde un œil sur lui, j'ai appris à n'avoir confiance en personne⁷⁸. » Pendant la période où elle se rapproche de Kenyatta, Betty continue à envoyer lettres et journaux à Malcolm et à mener en son nom des activités politiques tout en essayant de le tenir, au moins partiellement, informé.

Alors que le voyage de Malcolm touche à sa fin, Betty se rend à Philadelphie pour assister à une réunion des partisans de Wallace Muhammad, mais elle en revient déçue par ce qu'elle y a entendu. Alors que Wallace a rompu avec son père et la *Nation*, il n'appelle pas à un rapprochement avec le

groupe de Malcolm et, bien au contraire, pointe « [l']image violente » qui colle à Malcolm. Aux yeux de Betty, Wallace est « comme son père » ; elle est persuadée que « tout le monde » cherche à se servir de Malcolm comme d'« un marchepied⁷⁹ ».

C'est également à ce moment-là que Betty s'implique directement dans les schismes qui traversent l'OAAU et la MMI. En accord avec le groupe qui se réunit chez elle et qui tente de prendre la direction de l'OAAU, elle rencontre secrètement le chef de la sécurité de la MMI, Reuben X Francis, qui envisage de son côté de lancer un nouveau groupe de jeunes. Le FBI intercepte ainsi une conversation téléphonique au cours de laquelle Reuben X Francis explique à Betty que ce groupe, l'*Organization of Afro-American Cadets*, devra fonctionner séparément de la MMI, car il ne veut pas que « les responsables en sachent trop à ce sujet ». Les dirigeants de la MMI sont, dit-il à Betty, « corrompus » et le nouveau groupe doit donc être mis à distance pour « éviter toute contamination. » Sans doute pour obtenir les faveurs de Betty, il prend également la défense de Charles 37X Kenyatta en lui expliquant que les dirigeants de la MMI « essayent de le discréditer à nos yeux » ; elle accepte enfin de le rencontrer plus tard dans la semaine⁸⁰. Qu'un dissident de la MMI ait eu suffisamment d'assurance pour se confier à Betty indique qu'elle était perçue comme ayant de l'influence politique. Cela nous indique également que son insatisfaction à l'égard de James et du fonctionnement de la MMI était de notoriété publique parmi les adhérents.

À l'automne 1964, probablement en raison de sa relation avec Betty, Charles Kenyatta se sent assez fort pour contester publiquement la direction de James 67X qu'il accuse d'être secret, dictatorial et un communiste honteux, un marxiste qui se présente malhonnêtement comme un nationaliste noir. En raison de ses responsabilités administratives, James 67X n'est guère apprécié, et du fait de son animosité ouverte à l'égard de Shifflett et de l'OAAU, il n'a que peu d'alliés au sein de cette organisation. À l'inverse, Kenyatta entretient des relations cordiales avec les membres de l'OAAU et participe à certaines de leurs initiatives. Alors que la lutte pour le pouvoir entre les deux hommes devient publique, les membres de la MMI sont divisés. Mais les vieilles habitudes ont la vie dure. Les traditions de la *Nation* qui attribuent au seul prédicateur ou au premier dirigeant la responsabilité de prendre les décisions importantes conduisent la majorité des membres de la MMI à suspendre toutes les décisions concernant la direction jusqu'au retour de Malcolm⁸¹. Le long été de désunion laisse les membres des deux groupes sur les nerfs et désorientés. Les conflits permanents avec la *Nation* ne font qu'accroître leurs inquiétudes, le départ de Malcolm n'ayant nullement réduit la violente campagne contre ce dernier et ses partisans. Tous attendent avec impatience le retour de Malcolm, mais craignent qu'il ne déclenche une nouvelle escalade de violence.

Au début du mois de novembre 1964, après quatre mois d'absence, Malcolm est conscient des dissensions internes qui secouent ses organisations chancelantes qui sont au bord de l'effondrement. Il ne fait aucun doute que sa femme et ses enfants lui manquent. Il a néanmoins réussi à se façonner une nouvelle image, procédant à une nouvelle réinvention sur le continent africain. Aucun autre citoyen américain dépourvu de titre ou de statut officiel n'a jamais été accueilli et honoré comme Malcolm l'a été. Contrairement à la presse américaine qui le dépeint souvent comme un raciste fanatique, les médias africains le présentent comme un combattant de la liberté et un panafricaniste. Ce ne sont pourtant pas les compliments qui touchent Malcolm, mais plutôt l'amour qu'il a commencé à nourrir pour l'Afrique, sa beauté, sa diversité et sa complexité. C'est le peuple africain lui-même qui a retrouvé et accueilli Malcolm comme son propre fils si longtemps perdu. Il ne fait aucun doute qu'il lui a été difficile d'abandonner tout cela pour retourner aux États-Unis et faire face aux menaces de mort et à l'escalade de la violence dont il pressent l'imminence.

La dernière étape de son périple africain le ramène au Ghana et à la communauté des expatriés au sein de laquelle sa stature n'a fait que grandir depuis sa dernière visite. Maya Angelou, Julian Mayfield et quelques autres l'accueillent le 2 novembre à l'aéroport d'Accra et, très vite, ils sont plusieurs expatriés à rivaliser pour retenir son attention et passer du temps en sa compagnie. Le lendemain, Malcolm prend plaisir à passer la matinée chez Maya Angelou et à dîner chez Nana Nketsia⁸² en compagnie d'une demi-douzaine d'artistes et d'écrivains⁸³. Il passe aussi quelques heures avec Shirley Du Bois, alors directrice exécutive de la télévision ghanéenne⁸⁴ qui lui fait visiter la télévision nationale et des stations de radio.

Très certainement inquiet par son retour imminent aux États-Unis, Malcolm ne trouve pas le sommeil et doit recourir à l'usage de somnifères⁸⁵. Il est épuisé et éreinté par ces semaines passées à courir d'un pays à un autre. Il a aussi, malgré les restrictions musulmanes, assoupli ses règles concernant l'alcool ; après avoir donné une interview, il sent la fatigue l'envahir et note dans son journal qu'il a bu un rhum avec du coca-cola pour tenter de se remettre sur pied⁸⁶. Il a également besoin de garder la tête froide lorsqu'il apprend que Lyndon Johnson a battu Barry Goldwater à plate couture en obtenant 96 % du vote noir.

Le 5 novembre, Shirley Du Bois, Julian Mayfield et Malcolm déjeunent rapidement avec l'ambassadeur de Chine avant de rencontrer le président Nkrumah en début d'après-midi. Une fois de plus, leur entrevue n'a pas été enregistrée, mais son contenu peut être deviné dans les discours que Malcolm prononce sur les Nations unies durant le reste de son voyage. Il est en effet revenu à Accra en partie pour promouvoir le développement de l'OAAU sur le continent africain et gagner à ses idées la communauté d'expatriés. « L'idée de porter la question raciale des États-Unis devant les Nations unies était si stimulante pour les résidents africains-américains, se souvient Maya Angelou,

que j'étais moi-même persuadée que je devais retourner aux États-Unis pour aider à construire l'organisation. » La décision prise par Maya de revenir en Amérique pour aider Malcolm lui confère immédiatement une stature particulière parmi les expatriés. « Mes amis, raconte Maya, ont commencé à me traiter comme si j'étais devenue spéciale. [...] J'avais pris une tout autre envergure⁸⁷. »

Le vendredi 6 novembre, une délégation de ses partisans, dont Shirley Du Bois, Nana Nketsia et Maya Angelou, souhaitent à Malcolm un *bon voyage*⁸⁸. Alors que son avion décolle pour le Liberia, la conscience qu'il quitte le Ghana s'abat sur lui et il sent monter en lui une tristesse à la mesure de l'amour qu'il ressent pour cette communauté. Alors qu'il observe Maya et une autre expatriée africaine-américaine « agiter la main avec tristesse depuis la passerelle », il songe que Maya et son amie sont « deux femmes très seules⁸⁹ ». Arrivé à midi à Monrovia, Malcolm assiste à un spectacle de danse organisé à la mairie puis se rend à un *country club*. Le lendemain, après avoir fait du tourisme et assisté à une réception, il passe plusieurs heures à dîner et boire du vin, et à mener un vigoureux débat avec des expatriés et d'autres personnes sur le rôle d'Israël en Afrique.

Insistant sur le besoin qu'ils ont que « des techniciens et des travailleurs qualifiés » africains-américains s'installent au Liberia, les élites libériennes affirment que les Noirs américains seront les bienvenus au Liberia, à condition, disent-ils, « de ne pas se mêler des questions politiques » : « Notre crainte est qu'ils entrent en politique⁹⁰. »

Le 9 novembre au matin, Malcolm visite le siège du gouvernement où on le présente aux membres du cabinet, le président William Tubman étant trop « occupé » pour le recevoir. Malcolm se rend ensuite à l'aéroport d'où, après trois journées bien remplies, il s'envole pour Conakry en Guinée. Arrivé tôt dans la soirée, à sa grande surprise, on le conduit « à la résidence privée du président Sékou Touré » où, écrit-il, « je résiderai pendant tout mon séjour à Conakory [sic]. Je reste *sans voix*. Loué soit Allah ! » On met à sa disposition trois serviteurs, un chauffeur et un officier de l'armée.

Alors que Malcolm tente de s'habituer à cette extraordinaire reconnaissance, il se rend compte combien il a changé au cours de ces derniers mois. « Depuis que j'ai quitté La Mecque en septembre dernier, mon esprit est plus en paix. Mes pensées sont devenues plus affirmées et plus claires et il m'est plus facile de m'exprimer. » Paradoxalement, il ajoute : « Depuis peu, mon esprit est presque incapable de produire le moindre mot ou la moindre phrase, et cela m'inquiète⁹¹. » Il semble dire que son expérience au Moyen-Orient et en Afrique a considérablement élargi sa pensée et que le vocabulaire limité du nationalisme noir qui est le sien ne lui permet pas d'exprimer les défis auxquels l'Afrique lui semble confrontée. Malcolm sent qu'il a besoin de créer de nouveaux outils théoriques et un corps de références dépassant la question raciale.

Dès son arrivée, Malcolm est pris en charge par un chauffeur qui le conduit, tel un chef d'État en visite, dans tout Conakry. Une brève visite à l'ambassade d'Algérie lui cause une certaine gêne en raison de l'accueil enthousiaste qu'il y reçoit. « Il m'est difficile de croire que je sois si connu (et respecté), ici, sur ce continent », notera-t-il un peu plus tard. « Le portrait négatif que la presse occidentale a tenté de faire de moi n'a pas été couronné de succès. » Le soir même, il est présenté au président Sékou Touré qui l'embrasse avec effusion. « Il m'a félicité pour ma fermeté dans la lutte pour la dignité. » Les deux hommes se mettent d'accord pour déjeuner ensemble le lendemain. Malcolm passe la soirée dans une boîte de nuit, mais peut-être parce que la Guinée est un pays très majoritairement musulman, il se contente d'un café et d'un jus d'orange⁹².

Le lendemain, Malcolm déjeune avec le président Touré et d'autres hôtes internationaux et remarque que Touré « mangeait vite », mais « poliment » et qu'il l'avait « resservi plusieurs fois ». Après le départ de plusieurs invités, Touré revient sur la question qui l'avait animé lors de leur rencontre de la veille : la quête de la « dignité ». Malcolm connaît l'extraordinaire histoire du président : un militant syndical et révolutionnaire opposé à la France et le seul dirigeant de l'Afrique francophone à avoir défié de Gaulle en rejetant l'union avec la métropole en 1958. Pour Touré, la dignité c'est l'autodétermination africaine, des concepts proches de son propre vocabulaire panafricain. « Nous connaissons votre réputation de combattant de la liberté, dit Touré à Malcolm, c'est pourquoi je vous parle en utilisant directement un langage de combat⁹³. »

Les jours suivants, Malcolm doit faire face à une série d'incidents qui perturbent son voyage. Son vol au départ de Conakry ayant été reprogrammé à son insu, il est contraint de rester une nuit supplémentaire. Le 13 novembre, alors qu'il est dans l'avion pour Dakar, Malcolm est reconnu par un frère : bientôt « tout l'aéroport » est au courant que le musulman noir américain est arrivé et les voyageurs se précipitent pour lui demander des autographes. Il poursuit ensuite sa route, fait une brève escale à Genève et arrive enfin à Paris où il passe la nuit à l'hôtel Terminus, rue Saint-Lazare. Malcolm s'envole dès le lendemain matin pour Alger, mais l'étape n'est guère fructueuse. La barrière de la langue française, se lamente Malcolm, est si « énorme » qu'il lui est pratiquement impossible de communiquer véritablement⁹⁴.

Poursuivant son ballet incessant de vols, Malcolm arrive à Genève le 16 novembre au matin. Son objectif est de nouer des relations avec le centre islamique de la ville et d'approfondir ses liens avec les Frères musulmans. Dans l'après-midi, il rencontre par hasard Fifi, une jeune femme de nationalité suisse, secrétaire des Nations unies, avec qui il a déjà travaillé au Caire. Elle retrouve Malcolm à son hôtel et bavarde avec lui pendant des heures. Elle le surprend en lui avouant qu'elle « était follement amoureuse de [lui] » ; il note qu'elle « semblait vouloir faire *n'importe quoi* pour le prouver⁹⁵ ». Le lendemain, Malcolm se lève tard et sort s'acheter un nouveau pardessus et un costume. Un peu plus tard, le Dr Saïd Ramadan emmène Malcolm à la

mosquée puis l'invite à dîner avec plusieurs personnes. À 21 heures, quand Malcolm rentre à son hôtel, il tombe sur Fifi : « [Elle] était en train de frapper à ma porte alors que je montais les escaliers. » Elle le rejoint dans sa chambre et le quitte deux heures plus tard. Après son départ, Malcolm quitte l'hôtel, fait une promenade sous la pluie et note dans son journal qu'il se « sent seul et solitaire » et qu'il pense à Betty⁹⁶. De façon surprenante, Malcolm ne dit pas un mot dans son journal de ce qui s'est passé entre Fifi et lui et d'après ses carnets de voyage, elle semble être la seule femme qu'il ait admise dans sa chambre durant tout son voyage à l'étranger.

Il arrive à Paris le 18 novembre et s'installe pour une semaine à l'hôtel Delavine, malgré l'invitation qu'il a reçue à se rendre à Londres⁹⁷. Cinq jours plus tard, il prend la parole à la maison de la Mutualité devant une salle comble. Sa réputation internationale le précède et, bien que sa présence à la Mutualité n'ait pas été couverte largement par la presse américaine, un journaliste se souvient qu'« il n'y avait pas un centimètre carré non occupé dans la salle ». Ceux qui sont arrivés tard sont restés debout ou se sont assis par terre. Alors qu'il doit parler de « la lutte des Noirs aux États-Unis », il reconnaît dans son journal qu'il a manqué de concentration pour formuler ses nouvelles idées, particulièrement aux lendemains de la victoire du président Johnson. Ce sont donc les réponses qu'il donne aux questions posées qui constituent la substance de son discours ce soir-là. D'emblée, il prend un virage idéologique à gauche. À la question : « Comment se fait-il qu'il y ait encore des partisans de la non-violence ? », il répond par une attaque contre King en expliquant que c'est « facile de comprendre, cela montre le pouvoir du dollarisme » et qu'en « distribuant un nouveau prix pour la paix, les impérialistes renforcent l'image de la non-violence ». Son voyage en Afrique et au Moyen-Orient semble également avoir ravivé ses opinions antisémites : « Les Noirs américains ont été manipulés afin qu'ils pleurent plus sur le sort des Juifs que sur le leur », se lamente-t-il, enchaînant avec un récit fictif sur des Juifs progressistes dans lequel il affirme, à tort, qu'ils n'ont pas participé aux *Freedom Rides*. « S'ils sont exclus des hôtels, déclare-t-il, ils les achètent. Mais lorsqu'ils se joignent à nous, ils ne nous montrent pas comment résoudre nos problèmes de cette façon. » Toutefois, par bien d'autres aspects, Malcolm est devenu plus ouvert. Il développe ainsi son nouveau point de vue sur l'amour interracial et le mariage : « Comment peut-on être contre l'amour ? Si quelqu'un veut aimer qui que ce soit, ce sont ses affaires. » Il spéculé ensuite avec une prémonition certaine que dans un avenir multiculturel, il serait concevable que « la culture noire devienne la culture dominante ».

Le lendemain de son discours à Paris, le 24 novembre 1964, Malcolm est enfin de retour chez lui, à New York. Cependant, son retour coïncide avec la tuerie de 60 otages blancs à l'occasion d'une opération de sauvetage américano-belge contre des rebelles congolais à Stanleyville. Alors qu'il débarque à l'aéroport John F. Kennedy, il est accueilli par une soixantaine de ses partisans qui brandissent des pancartes où il est écrit « Bienvenue, Frère

Malcolm ». Il ne perd pas de temps et accuse tant le gouvernement américain que le régime congolais de Moïse Tshombé pour leur responsabilité dans le massacre de Stanleyville. Johnson, déclare-t-il, « a financé les mercenaires de Tshombé » et cela a provoqué ces « résultats désastreux ». En défiant à nouveau le destin, il décrit l'engagement américain au Congo en annonçant à nouveau que « les poules rentraient au poulailler⁹⁸ ».

1. « Malcolm X reports he now represents world Muslim unit », *New York Times*, 11 octobre 1964.
2. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 105 ; « Malcolm X in Cairo », *New York Times*, 14 juillet 1964 ; Travel diaries, Transcription : Africa and Middle East, juillet-novembre 1964, 12 juillet 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
3. NdT : Thomas Joseph Odhiambo Mboya (1930-1969), militant syndical, il fonde en 1952 le *Kenya Local Government Workers Union*. Panafricaniste, il fonde aussi le *Nairobi People's Congress Party*. Quand les dirigeants de la révolte Mau Mau sont arrêtés, il devient trésorier du parti du leader nationaliste Jomo Kenyatta, la *Kenya African Union* (KAU) et un des animateurs des luttes de masse contre le pouvoir colonial britannique. Il est ministre de l'économie, du développement et de la planification au moment de son assassinat en 1969. Il rédige à ce titre un projet de « socialisme africain ».
4. Travel diaries, 13-17 juillet 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
5. *Ibid.*
6. Discours à l'OAU, 17 juillet 1964, MXC-S, box 14, folder 5 ; Travel diaries, 17-21 juillet 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
7. « Malcolm X bids Africans take Negro issue to U.N. », *New York Times*, 17 juillet 1964 ; DeCaro, *On the Side of My People*, p. 236-238.
8. « Malcolm X fails with Africans », *Chicago Defender*, 27 juillet 1964.
9. M. S. Handler, « Malcolm X seeks U.N. Negro debate », *New York Times*, 13 août 1964.
10. NdT : Essien Udosen Essien-Udom (1928-) est un universitaire nigérian. Influencé par le garveyisme et le panafricanisme, il est délégué à la conférence étudiante panafricaine de Londres en 1960. Il a publié *Black Nationalism : a Search for Identity in America* et avec Amy Jacques Garvey, *More Philosophy and Opinions of Marcus Garvey*.
11. « Malcolm to Betty Shabazz », 4 août 1964, MXC-S, box 3, folder 2.
12. « The Suez and the Revolution, accompanied by local contacts », Travel diaries, 4 août 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
13. *Ibid.*
14. « Muhammad's son to quit, says report », *Chicago Defender*, 17 août 1964.
15. Victor Riesel, « African intrigues of Malcolm X », *Los Angeles Times*, 7 août 1964.
16. « Malcolm to Betty Shabazz », 4 août 1964, MXC-S, box 3, folder 2.
17. Travel diaries, 6-7 août 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
18. Travel diaries, 11-16 août 1964, *ibid.*
19. *Ibid.* ; MX FBI, Memo, New York Office, 8 septembre 1964 ; « The 2nd African Summit Conference », MXC-S, box 5, folder 18.
20. Malcolm X, « The second African Summit Conference, August 21, 1964 », dans Clarke (éd.), *Malcolm X : The Man and His Times*, p. 294-298.
21. *Ibid.*, p. 299-300.
22. « Racism : The cancer that is destroying America », MXC-S, box 5, folder 10. Fanon avance cet argument dans son *Black Skin, White Masks*, New York, Grove, 1967 (*Peau noire, masques blancs*, Paris, Le Seuil [1952], 2001).
23. Travel diaries, 26-29 août 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
24. Travel diaries, 30 août 1964, *ibid.*
25. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 57-58, 140 ; « Order eviction of

- Malcolm X », *Amsterdam News*, 5 septembre 1964.
26. FBI-Goodman, Memo, Nicholas Katzenbach to the Director, septembre 1964.
27. Travel diaries, 12 septembre 1964, *ibid* ; MX FBI, Memo, New York Office, 10 septembre 1964 ; Advertisement, *Chicago Defender*, 12 septembre 1964.
28. Travel diaries, 5 septembre 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
29. Travel diaries, 15 septembre 1964, MXC-S, box 5, folder 14. Ahmed Choukairy fut désigné président de l'OLP à la conférence de Jérusalem qui se tint du 31 mai au 4 juin 1964.
30. Malcolm X, « Zionist logic », *Egyptian Gazette*, 17 septembre 1964.
31. NdT : George Padmore (1903-1959) : Né à Trinidad, émigré aux États-Unis, il adhère au Parti communiste des États-Unis en 1927 et milite dans l'*American Negro Labor Congress*. Installé à Moscou, il dirige le Bureau nègre de l'Internationale syndicale rouge. En 1930-1931, il participe à Hambourg et à Vienne à la création de l'*International Trade Union Committee of Negro Workers* dont il dirige le mensuel *The Negro Worker*. Expulsé d'Allemagne vers l'Angleterre en 1933, il sera exclu pour avoir critiqué la mise en sommeil du « travail nègre » par l'Internationale communiste à l'occasion du tournant soviétique vers les démocraties occidentales et coloniales. Il sera plus tard le conseiller du président ghanéen Kwame Nkrumah que lui avait présenté son ami C. L. R. James. Padmore est notamment l'auteur de *Panafricanisme ou communisme ?*, Paris, Présence africaine, 1960.
32. Marable, *African and Caribbean Politics*, p. 134.
33. Edward E. Curtis, IV, *Islam in Black America*, New York, State University of New York Press, 2002, p. 100.
34. *Ibid.*, p. 104-105 ; Antoine Sfeir (éd.), *The Columbia World Dictionary of Islamism*, New York, Columbia University Press, 2007, p. 290-291.
35. Travel diaries, 16 septembre 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
36. Travel diaries, 18-19 et 21 septembre 1964, *ibid*.
37. Travel diaries, 22 septembre 1964, *ibid* ; MX FBI, Memo, New York Office, 5 octobre 1964.
38. « Malcolm X to M. S. Handler », 22 septembre 1964, Alex Haley Papers, Manuscripts, Archives and Rare Books Division, Schomburg Center for Research in Black Culture, box 3, folder 1 ; M. S. Handler, « Malcolm rejects racist doctrines », *New York Times*, 4 octobre 1964.
39. « Malcolm X to M. S. Handler », 22 septembre 1964, Alex Haley Papers, box 3, folder 1.
40. « Malcolm X to M. S. Handler », 23 septembre 1964, *ibid* ; « Malcolm X reports he now represents world Muslim unit », *New York Times*, 11 octobre 1964.
41. Travel diaries, 24-25 septembre 1964, MXC-S, box 5, folder 14. Selon le FBI, le 29 septembre, Malcolm a appelé l'ambassade américaine au Koweït et a obtenu un nouveau certificat médical. Voir MX FBI, Memo, Washington Office, 1^{er} octobre 1964.
42. Marian Faye Novak, « Meeting Mr. X », *American Heritage*, vol. 46, n° 1, février-mars 1995, p. 36-39.
43. « Alex Haley to Malcolm X », 14 octobre 1964, MXC-S, box 3, folder 6 ; Travel diaries, 29 septembre 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
44. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 16-18.
45. Travel diaries, 8 octobre 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
46. Sur A. M. Babu, voir Carole Boyce Davies (éd.), *Encyclopedia of the African Diaspora : Origins, Experiences, and Culture*, Santa Barbara, ABC-Clio, 2008, p. 139 ; Clarke (éd.), *Malcolm X : The Man and His Times*, p. 261.
47. Travel diaries, 12-13 octobre 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
48. Travel diaries, 16-17 octobre 1964, *ibid*.
49. Travel diaries, 18 octobre 1964, *ibid*.
50. Travel diaries, 19-20 octobre 1964, *ibid*.
51. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 22-23.
52. Travel diaries, 19-20 octobre 1964, MXC-S, box S, folder 14.
53. Travel diaries, 21-22 octobre 1964, *ibid*.
54. Travel diaries, 24-30 octobre 1964, *ibid*.
55. Travel diaries, 1^{er} novembre 1964, *ibid*.
56. Entretien avec Herman Ferguson, 24 juin 2004.

57. *Ibid.*
58. NdT : Le titre de cette lettre d'information est un jeu de mot autour de « *black* » et de « *backlash* » qu'on pourrait traduire par « retour de bâton ».
59. Entretien avec James 67X Warden, 1^{er} août 2007.
60. *Ibid.*
61. NdT : Harlem et le *Borough* (arrondissement) de Bedford-Stuyvesant de New York connurent six nuits d'émeutes après le meurtre, le 16 juillet 1964, de James Powell, âgé de quinze ans, par un agent de police.
62. FBI-Goodman, Summary Report, New York Office, 16 octobre 1964.
63. NdT : Percy Ellis Sutton (1920-2009), avocat noir et militant du mouvement pour les droits civiques, il participe aux *Freedom Rides*. Représentant légal de Malcolm X, il sera élu président du *Borough* de Manhattan de 1966 à 1977.
64. NdT : Membre du Parti démocrate, il sera député de New York et membre fondateur du *Congressional Black Caucus*.
65. *Ibid.* ; FBI-OAAU, Memo, New York Office, 13 juillet 1964.
66. FBI-MMI, Summary Report, New York Office, 6 novembre 1964, p. 28. NdT : Clifton DeBerry (1924-2006), originaire du Mississippi, était syndicaliste dans l'industrie mécanique à Chicago et membre du Parti communiste. Il rompt avec celui-ci et adhère au *Socialist Workers Party* en 1953. En 1964, il est le candidat trotskiste à l'élection présidentielle et à ce titre le premier candidat noir à une élection présidentielle. Edward Shaw (1923-1995) sauve un travailleur noir du lynchage en 1943 et participe à la Seconde Guerre mondiale comme marin sur les *Liberty-Ships*. Il est à Mourmansk (URSS) en 1943 et adhère au *Socialist Workers Party* en 1944.
67. *Ibid.*, p. 44.
68. FBI-MMI, Memo, Philadelphia Office, 5 août 1964.
69. Entretien avec James 67X Warden, 1^{er} août 2007.
70. *Ibid.*
71. *Ibid.*
72. FBI-Morris, Summary Report, New York Office, 1^{er} mars 1965.
73. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 197. Le prénom de Gamilah avait été choisi en honneur du martyr congolais Patrice Lumumba, tué en 1961 avec l'aide de la CIA.
74. *Ibid.*
75. *Ibid.*, p. 200-201.
76. FBI-Morris, Summary Report, New York Office, 1^{er} mars 1965.
77. « Malcolm to Betty Shabazz », 26 juillet 1964, MXC-S, box 3, folder 2.
78. « Malcolm to Betty Shabazz », 4 août 1964, MXC-S, box 3, folder 2.
79. FBI-Shabazz, Summary Report, New York Office, 30 août 1968 ; FBI-MMI, Memo, Philadelphia Office, 29 septembre 1964.
80. FBI-MMI, Memo, New York Office, 27 août 1964.
81. FBI-Morris, Summary Report, New York Office, 1^{er} mars 1965.
82. NdT : Intellectuel ghanéen formé en Grande-Bretagne, Nana Nketsia est le premier Africain à occuper le poste de vice-doyen de l'Université du Ghana. Il est aussi le chef spirituel du peuple Ahanta.
83. Travel diaries, 1^{er}-2 novembre 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
84. Travel diaries, 7 novembre 1964, *ibid.* Voir Gerald Horne, *Race Woman : The Lives of Shirley Graham Du Bois*, New York, New York University Press, 2000.
85. Travel diaries, 2-3 novembre 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
86. Travel diaries, 4-5 novembre 1964, *ibid.*
87. Maya Angelou, *A Song Flung Up to Heaven*, New York, Random House, 2002, p. 3.
88. NdT : En français dans le texte.
89. Travel diaries, 6 novembre 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
90. Travel diaries, 7 novembre 1964, *ibid.*
91. Travel diaries, 8-9 novembre 1964, *ibid.*
92. *Ibid.*

93. Travel diaries, 11 novembre 1964, MXC-S, box 5, folder 14.
94. Travel diaries, 12-14 novembre 1964, *ibid.*
95. Travel diaries, 15 novembre 1964, *ibid.*
96. Travel diaries, 16 novembre 1964, *ibid.*
97. Voir Nicol Davidson, « Alioune Diop and the African Renaissance », *African Affairs*, vol. 78, n° 310, janvier 1979, p. 3-11.
98. « Malcolm X accuses U.S. and Tshombe », *Los Angeles Times*, 25 novembre 1964 ; « Malcolm X, back in the U.S., accuses Johnson on Congo », *New York Times*, 25 novembre 1964 ; MX FBI, Memo, New York Office, 25 novembre 1964 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. B ; MX FBI, teletype, New York Office, 24 novembre 1964.

14. « Un tel homme mérite la mort » (24 novembre 1964-14 février 1965)

Le 29 novembre, au rassemblement organisé pour le retour de Malcolm dans la salle de danse de l'Audubon, Charles 37X se mêle à la modeste foule de 300 personnes présentes, serrant des mains, faisant preuve de son charme habituel et distribuant les encouragements. Personne n'a encore parlé à Malcolm des rumeurs concernant les relations entre Betty et son lieutenant. James 67X quant à lui, est au courant. Espérant apaiser les tensions à propos de la direction de la MMI qui ont surgi en l'absence de Malcolm, il a passé plusieurs jours chez Ella Collins à Boston, en octobre, et il a rencontré des partisans de la MMI. C'est Ella qui lui fait part des commérages. D'une certaine manière, la nouvelle de la liaison qu'entretiennent Charles et Betty le conforte, sans doute lui donne-t-elle un avantage dans la lutte pour le pouvoir si elle devait s'approfondir. Il saisit l'occasion d'asseoir son leadership en se montrant magnanime.

Le 18 octobre, il organise avec Benjamin 2X une réunion de la MMI à Harlem où ils encouragent les fidèles à participer à un rassemblement de l'OAAU prévu plus tard dans la journée¹. Le surlendemain, une nouvelle réunion a lieu dans son appartement de la 113^e Rue Ouest pour discuter de la création d'un entraînement de judo destiné aux membres MMI. Les présents, dont Reuben Francis, comptent parmi ses critiques les plus virulents, et une telle ouverture en direction de ses opposants pourrait être à même de calmer leurs inquiétudes². James fait preuve de générosité envers Kenyatta, invitant son rival à prendre la parole lors des diverses initiatives. Et au moment du rassemblement à l'Audubon, James a largement rétabli son autorité sur la MMI³.

Le retour de Malcolm plonge cependant les membres de l'OAAU et de la MMI dans la fébrilité. Les disputes et les querelles qui ont menacé de détruire les deux mouvements vont désormais pouvoir être résolues. Les deux groupes ont suivi attentivement le périple et les aventures de Malcolm à l'étranger, ainsi que les honneurs que lui ont témoignés des personnalités comme Kwame Nkrumah, Jomo Kenyatta, Julius Nyerere, Sékou Touré et le prince Fayçal. Ces honneurs constituent à leurs yeux une reconnaissance des efforts qu'ils ont déployés, quoique les évolutions de Malcolm pendant son voyage aient provoqué des réactions conflictuelles parmi ses partisans. L'OAAU a approuvé l'évolution politique de Malcolm et les commentaires qu'il a adressés à M. S. Handler pour qu'ils soient publiés dans le *New York Times*. Mais pour la MMI, une question se pose : Malcolm X est-il toujours *leur* Malcolm ? Un séparatiste noir attaché aux idées fondamentales qu'il a pu défendre en tant que ministre du culte de la *Nation of Islam*. Si beaucoup

d'entre eux, tel Herman Ferguson, n'ont vu dans la conférence de presse donnée par Malcolm en mai qu'un rideau de fumée destinée à apaiser les Blancs, les nouvelles de lui qui leur parvinrent d'Afrique ne firent que confirmer cette réorientation vers plus d'ouverture. La MMI, qui campe sur ses positions sur la question raciale, n'approuve pas vraiment les profonds changements intervenus dans la vision philosophique de leur dirigeant. Quant à James 67X, il se déclare satisfait que Malcolm « n'ait pas changé de position d'un pouce » après son second séjour africain et, qu'après son retour, ajoute James avec soulagement, « il parle de certaines personnes comme de diables⁴ ».

Toutefois, le séparatisme qui occupe l'esprit de ses partisans s'accorde mal avec l'esprit sous-jacent du discours que prononce Malcolm au rassemblement de l'Audubon lors de son retour. C'est Clifton DeBerry, le candidat à l'élection présidentielle de 1964 du *Socialist Workers Party*, qui prononce l'allocution d'ouverture. Après une brève évocation des événements de Stanleyville, Malcolm consacre la majeure partie de son intervention à un récit de son voyage, pays par pays, se concentrant sur le changement social sans précédent qui se produise sur le continent africain⁵. « Nous sommes à l'ère de la révolution », annonce-t-il crânement, établissant une comparaison défavorable entre les dirigeants américains non violents du mouvement des droits civiques et les révolutionnaires africains qui cherchent à renverser les dictatures coloniales. « À chaque fois que vous entendez quelqu'un dire qu'il veut la liberté, mais que, dans le même souffle, il vous dit ce qu'il ne veut pas faire pour l'obtenir, [c'est qu'] il ne croit pas en la liberté. » En faisant sienne la nécessité d'une approche panafricaniste, Malcolm fait à nouveau une importante distinction entre les Blancs qui « agissent mal » et les Blancs antiracistes.

Quand je parle de l'homme blanc, je ne parle pas de vous tous, explique-t-il, parce que beaucoup d'entre vous sont certainement très bien. Et si un seul des actes que vous pouvez commettre va dans le bon sens, alors cela me convient !

Cette affirmation ne laisse que peu de place à l'interprétation quant au changement de ses valeurs : tous les Blancs ne sont pas des « démons » ; nombreux sont les antiracistes qui sympathisent avec la lutte noire, alors que des dirigeants africains, comme Tshombé qui est noir, sont une menace pour les intérêts des Noirs⁶. C'est un message qui va lui coûter cher parmi ceux qui attendent de sa part une ligne plus dure sur la question raciale.

Lors de son séjour en Afrique, Malcolm a contacté James 67X pour qu'il organise une série de conférences en Grande-Bretagne où il doit se rendre du 30 novembre au 6 décembre. Une fois encore, à peine de retour aux États-Unis, il repart à l'étranger. Peu avant son départ, il contacte ses partisans et collègues du monde musulman au sein duquel il est contraint à des numéros d'équilibriste. Durant son voyage, il a recherché et obtenu le soutien aussi

bien de la Ligue islamique mondiale sise à La Mecque que du Conseil suprême des affaires islamiques du Caire, une émanation du gouvernement de Nasser. Si ces formations sont toutes deux profondément attachées aux préceptes musulmans, elles sont pourtant très différentes : ainsi, la Ligue islamique mondiale saoudienne, conservatrice et ardemment anticommuniste, est en conflit avec Nasser qui a pratiquement fait de l'Égypte un État client de l'Union soviétique. Ce schisme contraint Malcolm à faire preuve d'une approche pluraliste au sein du monde musulman, approche qui lui a permis d'obtenir des avancées décisives au cours de son périple. Lors de son séjour à la Mecque, la Ligue islamique mondiale a accepté d'envoyer le cheikh Ahmed Hassoun auprès de la communauté musulmane de New York. Malcolm se saisit de cette occasion pour écrire au secrétaire général de la Ligue, Muhammad Surur al-Sabban, afin de lui exprimer sa gratitude. Cette lettre n'est cependant qu'un prétexte pour aborder une question délicate : la MMI est quasiment en faillite et dans l'incapacité de payer le salaire et le loyer de Hassoun. Malcolm impute le manque de ressources financières à la scission : « Nous représentons les Afro-Américains musulmans qui ont rompu avec le mouvement des *Black Muslims*. Nous avons dû leur abandonner nos richesses. » Estimant le coût de l'entretien de Hassoun entre 400 et 500 dollars par mois, Malcolm ne demande pas directement d'argent, mais sollicite « des instructions sur la façon de résoudre ce problème⁷ ».

Le même jour, anticipant les problèmes qui pourraient surgir en Égypte du fait de ses relations avec la Ligue islamique mondiale, Malcolm contacte également Muhammad Taufik Oweida du Conseil suprême des affaires islamiques. Celui-ci lui ayant accordé 20 inscriptions universitaires gratuites, Malcolm comprend l'importance d'afficher une façade officielle unie pour ses groupes et note qu'« une profonde réorganisation doit être entreprise ». Une tâche immédiate est requise : « Séparer nos activités religieuses des activités non religieuses », ce qui implique d'accentuer la séparation entre la MMI et l'OAAU. Dans un commentaire révélateur, Malcolm explique les raisons pour lesquelles il faut cultiver des relations avec les musulmans les plus conservateurs en Arabie Saoudite :

J'ai été assez audacieux en prenant mon indépendance et en créant la *Muslim Mosque Inc.*, de même que dans mes relations avec la Ligue islamique mondiale dont le siège est à La Mecque. J'espère que vous comprenez ma stratégie qui consiste à cimenter de bonnes relations avec eux. Mon cœur est au Caire, et je suis persuadé que les forces les [plus] progressistes dans le monde musulman sont au Caire. Je crois pouvoir être plus utile et de plus grande valeur pour les forces progressistes du Caire en consolidant mes relations avec les forces plus modérées ou conservatrices qui sont installées à La Mecque⁸.

Arrivé à Londres le 1^{er} décembre, il passe quelques jours à préparer son apparition publique la plus importante de son séjour en Grande-Bretagne, une

conférence à l'Université d'Oxford deux jours plus tard. Le syndicat étudiant l'a invité, lors d'un débat public, à défendre la déclaration de Barry Goldwater selon laquelle « l'extrémisme dans la défense de la liberté n'est pas un vice et la modération dans la recherche de la justice n'est pas une vertu ». La BBC diffuse l'événement au cours duquel s'affrontent trois partisans et trois adversaires de cette déclaration. Malcolm prend à nouveau soigneusement ses distances avec son passé de *Black Muslim* et insiste sur son engagement dans l'islam orthodoxe. Il explique que le gouvernement américain ayant échoué à protéger la vie et les biens des Africains-Américains depuis plusieurs siècles, il n'est pas déraisonnable pour les Noirs d'utiliser des moyens extrêmes pour défendre leur liberté. Il tente également d'inscrire cette opinion dans une perspective multiraciale. « De tout mon cœur, je suis convaincu », déclare-t-il, que lorsque l'homme noir « utilise tous les moyens nécessaires pour obtenir sa liberté ou pour mettre fin à l'injustice, je ne crois pas qu'il sera seul. [...] Pour ma part, je m'associerai à quiconque, je n'attache aucune importance à votre couleur tant que vous voulez changer cette situation lamentable⁹. »

Quelques jours plus tard, il donne une nouvelle conférence à l'Université de Londres devant 300 personnes, des musulmans pour l'essentiel. La presse britannique prend note de son changement de perspective. Le *Manchester Guardian* écrit que si « à une certaine époque, aux États-Unis les Blancs le considéraient comme un raciste, un extrémiste et un communiste », on assiste à la naissance d'un nouveau Malcolm X, « décontracté, suave et raisonnable. Il a l'assurance d'un Billy Graham¹⁰ et les détails sont submergés par la puissance globale de son message. Et personne ne devrait douter de ce pouvoir¹¹ ».

Le 6 décembre, de retour aux États-Unis, Malcolm rencontre Wallace Muhammad en privé¹². Si les deux hommes ont suivi un parcours identique qui les a éloignés des conceptions de la *Nation of Islam* et qui leur a valu son hostilité, leurs trajectoires respectives les ont cependant conduits à des situations différentes. Malgré ses désaccords avec son père et sa vision hérétique de l'islam, Wallace apparaît toujours comme son héritier. Il a donc beaucoup plus à perdre que Malcolm. Et alors que Malcolm gagne en stature et continue à faire la une de la presse, Wallace peine dans l'ombre : les groupes musulmans qu'il dirige à Philadelphie et à Chicago sont si faibles qu'ils menacent à tout moment de s'effondrer. Fin 1964, Wallace est en fait à la veille d'abandonner ses fonctions de dirigeant et de prendre la direction d'une entreprise de nettoyage de tapis à Chicago. Il a, lui aussi, subi pendant des mois les menaces de mort des hommes de main de son père, bien que pour lui, contrairement à Malcolm, abdiquer et rester en vie demeurent une possibilité qui ne manque pas d'attrait.

Malgré les obstacles, Malcolm réfléchit toujours à l'idée d'un rapprochement avec Wallace : peut-être pense-t-il que leur union à la tête d'une importante organisation musulmane apparaîtrait comme le plus puissant des rejets de la *Nation*. Lorsqu'ils se rencontrent, Malcolm déclare à Wallace

qu'il est désormais un véritable musulman orthodoxe et qu'il ne considère pas la MMI ou l'OAAU comme des organisations permanentes, chacune d'entre elles pouvant être dissoute. Cela n'est pas dénué de sens ; Malcolm a déjà probablement compris que la MMI évoluant sur le même terrain que la *Nation*, il lui serait difficile de se développer comme organisation religieuse au niveau qu'il aurait pu souhaiter. Quant à l'OAAU, c'est encore une organisation assez jeune et indéfinie pour être transformée en quelque chose de politiquement plus efficace sans que le coût soit trop élevé. Il propose même à Wallace de devenir l'imam d'une MMI restructurée et de profiter ainsi des contacts importants qu'il a noués au Moyen-Orient. Si Wallace exprime un certain intérêt, il ne s'engage pas. Mal à l'aise devant la rhétorique incendiaire de Malcolm, son intérêt pour un projet commun prend fin là où commence la passion politique de Malcolm. Il connaît aussi mieux que quiconque les désagréments que peut lui valoir à tout moment une rencontre avec Malcolm. Se lancer publiquement dans une telle initiative aurait signifié pour Wallace de franchir une limite, celle-là même qu'avait franchie Malcolm, et de devenir à son tour un homme à abattre aux yeux de son père¹³. Percevant parfaitement les raisons de cette réticence, Malcolm écrit à Wallace, qui se fait alors appeler Walith, quelques semaines après leur rencontre. Il lui demande avec insistance de concentrer son attention sur ses partisans de Philadelphie : « Il te faut, lui dit-il, oublier Chicago et ignorer complètement le mouvement des *Black Muslims*. » Il tente sans détour de maintenir Wallace à l'écart de sa propre guerre permanente avec Elijah Muhammad :

Tu n'es pas assez impitoyable pour traiter avec un homme comme ton père et avec ses acolytes sanguinaires. C'est la raison pour laquelle il ne t'a pas agressé, alors qu'il sait que j'ai la tête froide et que je peux moi aussi être impitoyable¹⁴.

C'est à son retour de Londres que Malcolm découvre la relation amoureuse que sa femme entretient avec Charles Kenyatta. James 67X, qui redoute le moment où Malcolm l'interrogerait sur le sujet, reste délibérément vague lorsqu'il soulève la question. Alors qu'ils sont seuls, Malcolm se tourne vers James et lui dit avec tristesse : « Je comprends que ma femme s'est bien amusée en mon absence¹⁵. » Alors que James garde les yeux fixés sur les papiers posés sur son bureau sans rien dire, Malcolm poursuit : « Frère, ils disent que ma femme sort avec Charles 37. » Peu enthousiaste à l'idée de confirmer la situation et ne voulant pas avouer que les rumeurs lui ont été rapportées par Ella, James ment délibérément, espérant s'en tirer en suggérant plusieurs interprétations à la conduite de Charles. « Je ne suis au courant de rien, dit-il à Malcolm, mais n'oublie pas que Charles 37 est un homme de la rue et qu'il est très mégaloman. Il peut donc faire comme s'il y avait quelque chose entre lui et ta femme. » Malcolm réfléchit un moment et répond : « Si une telle chose s'est produite, je ne laisserai pas mes problèmes personnels interférer avec ce que j'ai à faire¹⁶. »

Peu après, Malcolm met un terme au conflit entre James et Charles en réaffirmant que James est le numéro deux. Dans l'univers sans nuance de la MMI, cette décision fait rapidement de Charles une *persona non grata* et l'expose à d'éventuelles représailles. Chez les frères de la MMI, il en faut peu pour que resurgissent les vieux réflexes de cogneurs prompts à punir les opposants et les traîtres si nécessaire. Malcolm intervient rapidement pour calmer la tempête en déclarant qu'aucun mal ne devait être infligé à Charles et qu'il n'était pas interdit de réunion, que ce soit celles de la MMI ou de l'OAAU. « Le bruit courait qu'il fallait tuer [Kenyatta], raconte James, et c'est Malcolm qui a empêché qu'on lui règle son compte¹⁷. » Même si l'habileté de Malcolm à désamorcer la situation donne l'impression que le sang-froid a pris le dessus, en son for intérieur, la nouvelle de l'infidélité de sa femme semble avoir affecté le sens de ses obligations maritales. Il est évidemment difficile de savoir si Malcolm avait préalablement rompu les liens du mariage. Les soupçons de Betty sur la nature de la relation de Malcolm avec Lynne Shiflett ont pu relever de la paranoïa, mais ils peuvent également être fondés. Et la narration imprécise que fait Malcolm dans son journal de sa nuit passée en Suisse avec Fifi peut suggérer l'existence d'une relation plus intime. On ne peut être certain de rien, mais après son retour d'Afrique, Malcolm semble avoir entretenu une liaison avec Sharon 6X Poole, une jeune secrétaire de l'OAAU âgée de dix-huit ans qui avait rejoint la Mosquée n° 7 quelques mois avant la mise au silence de Malcolm. On sait peu de chose sur elle et sur leur relation qui semble avoir duré jusqu'à la mort de Malcolm. Cette affaire ne fait pas autant de bruit que les potins sur la liaison de Betty avec Kenyatta et reste circonscrite au cercle des proches de Malcolm pour lesquels sa protection demeure la question centrale.

Bien que le spectre de la violence interne ait été conjuré, les menaces extérieures continuent de peser et ne manquent pas de se manifester. Le 12 décembre, Malcolm prend la parole devant un groupe local, le *Domestic Peace Corps*, dans le cadre des conférences d'enrichissement culturel (*Cultural Enrichment Lecture Series*). Devant 200 personnes, sur la 137^e Rue Ouest, Malcolm exhorte les Noirs à rester aux États-Unis, mais à « migrer culturellement, philosophiquement et spirituellement en Afrique ». Insistant sur son rejet de la violence, « malgré ce que la presse peut vous dire », il affirme également son opposition à « toute forme de racisme ». Les Noirs américains ont besoin de construire une coalition avec les nations africaines indépendantes. Il dénonce également le bombardement des villages congolais, qu'il qualifie de meurtre de masse, par les mercenaires belges et « des pilotes cubains anticastristes entraînés par les États-Unis ». La partie la plus intéressante de son discours est consacrée à la capacité du gouvernement américain à se réformer :

L'histoire des États-Unis est celle d'un pays qui fait tout ce qu'il veut en utilisant tous les moyens nécessaires [...]. Mais quand il s'agit de vos intérêts et des miens, alors tous ces moyens

deviennent limités. [...] Nous avons affaire à un ennemi puissant, et je le dis à nouveau, je ne suis ni anti-Américain ni non-Américain. Je pense qu'il y a plein de gens bien en Amérique, mais il y a également plein de gens mauvais, et ce sont eux qui semblent avoir tout le pouvoir¹⁸.

En livrant cette analyse, il concède que la solution à la question raciale ne peut être trouvée par les seuls Africains-Américains.

Six policiers sont dans la salle, ainsi que plusieurs dizaines de membres de la *Nation*, vêtus de costumes sombres et arborant un badge blanc et rouge sur lequel est inscrit « Je suis avec Muhammad », assistent à la conférence, comme pour rappeler la menace toujours présente. Mais aucun incident ne sera à signaler.

La même semaine, le 11 décembre, au grand bonheur de Malcolm, Ernesto « Che » Guevara, l'ancien chef guérillero de la révolution cubaine est à New York pour prendre la parole devant l'assemblée générale des Nations unies. Indéfectible soutien des luttes des peuples opprimés et révolutionnaire engagé, Guevara est sans aucun doute à cette époque l'*alter ego* de Malcolm à l'échelle mondiale. Établissant un lien entre la révolution cubaine et d'autres luttes partout à travers le monde, Guevara évoque plus particulièrement dans son intervention « le cas douloureux du Congo, unique dans l'histoire moderne, et qui montre que les droits des peuples peuvent être piétinés dans la plus grande impunité ». Insistant sur les causes de la misère au Congo, il désigne les responsables : « Les nations impérialistes qui veulent garder le contrôle de l'immense richesse [du pays]. » Dans un langage proche de celui de Malcolm, il décrit la dynamique du néocolonialisme qui prend la forme d'une collaboration militaire et économique entre les puissances occidentales :

Qui a commis ces crimes ? Les parachutistes belges, mis à pied d'œuvre par des avions américains qui ont décollé à partir des bases anglaises. [...] Tous les hommes libres dans le monde doivent se préparer à venger le crime commis au Congo¹⁹.

Malcolm invite Guevara à prendre la parole le 13 décembre devant le rassemblement de l'OAAU à l'Audubon. Toutefois, comprenant que sa présence pourrait être interprétée comme une intrusion provocante dans les affaires politiques internes des États-Unis, l'Argentin décline l'invitation. Il n'en reste pas moins que bien des questions que Guevara avait développées devant les Nations unies sont au cœur de la discussion qui a lieu ce soir-là, notamment lorsque Malcolm monte à la tribune pour faire patienter l'auditoire, le ministre tanzanien Abdulrahman Muhammad Babu, qui est également à New York pour l'assemblée générale des Nations unies, étant en retard. « Nous vivons dans un monde en révolution et dans une époque révolutionnaire », explique Malcolm aux quelque 500 personnes rassemblées ce soir-là²⁰. Nous devons comprendre, déclare-t-il, « le lien direct de la lutte des Afro-Américains, ici dans ce pays, avec celle de notre peuple dans le

monde entier ». À ceux qui auraient pu suggérer qu'il fallait d'abord résoudre la crise raciale dans le Mississippi avant de s'inquiéter du Congo, il lance un avertissement : « Vous ne réglerez jamais la question du Mississippi. Tant que vous ne comprendrez pas ses rapports avec le Congo. » Dans une logique panafricaniste, Malcolm s'étend sur les relations « impérialistes » que Guevara a évoquées devant les Nations unies. Dans son plaidoyer pour l'unité des luttes noires, la question décisive de l'exploitation figure en bonne place. La « relation au Congo » des Noirs américains a autant à voir avec l'exploitation économique commune qu'avec la question raciale.

À la fin de 1964, l'évolution de Malcolm, qui trouve son origine dans ses voyages en Afrique, franchit une nouvelle étape en élargissant la question raciale aux questions de classes et aux questions économiques et politiques. Cependant, il rencontre toujours des difficultés à formuler devant le public de Harlem les changements de sa pensée, entre autres parce qu'il reste tributaire d'un langage politique, encombrant et plus ancien, qui fait de presque tous les Blancs un bloc hostile. Il continue ainsi à définir l'adversaire comme « l'homme » au lieu d'utiliser des mots plus précis dans le registre de la classe et de la politique. Par exemple, alors qu'il en appelle à « une prise de position ferme et sans compromis contre l'homme », il est obligé de s'interrompre au milieu de sa phrase pour expliquer ce qu'il entend par « l'homme », à savoir « le ségrégationniste, le lyncheur et l'exploiteur²¹ ». Ces efforts de langage sont le fruit d'une pensée en transition qui cherche à trouver une nouvelle terminologie à même de traduire des idées de plus en plus complexes dans un langage compréhensible du public.

Babu arrive à l'Audubon avec près de deux heures de retard, mais avant qu'il ne monte à la tribune, Malcolm réserve au public une délicieuse surprise : une déclaration de solidarité de Che Guevara que Malcolm lit avec fierté :

Chers frères et sœurs de Harlem, j'aurais voulu être parmi vous aux côtés du frère Babu, mais les conditions actuelles ne l'ont pas permis. Je vous adresse les salutations chaleureuses du peuple cubain et particulièrement celles de Fidel qui se souvient avec enthousiasme de sa visite à Harlem il y a quelques années. Unis, nous vaincrons !

Alors que la salle applaudit, Malcolm savoure ce moment. Reprenant la parole, il déclare que « l'homme [blanc] n'est plus en position de dire aux Noirs qui ils doivent applaudir et qui ils ne doivent pas applaudir. Et on n'aperçoit aucun Cubain anticastriste dans le coin, on les a bouffés²² ».

Selon des éléments fournis par James 67X, Malcolm aurait brièvement rencontré Guevara au cours de cette semaine de décembre 1964. Bien que nous n'en ayons pas de preuve directe, les activités de Guevara en 1965 peuvent être décrites comme la mise en œuvre de l'agenda révolutionnaire de Malcolm pour le continent. Au plan politique, les deux hommes partagent le

même état d'esprit, ce que montrent non seulement leurs conceptions mondiales, mais aussi les voyages qu'allait entreprendre Guevara. Dans les jours qui suivent son discours à l'ONU, il s'envole pour l'Afrique et suit littéralement les traces de Malcolm depuis Alger. Le 8 janvier, il est en Guinée et séjourne à Accra du 14 au 24. Il rencontre Julius Nyerere, et c'est par la Tanzanie que les guérilleros cubains s'infiltreront, en sécurité, dans les provinces orientales du Congo. Enfin, dans les jours qui suivent l'assassinat de Malcolm, Guevara rencontre Nasser au Caire où il obtient un soutien du gouvernement égyptien pour la guérilla²³. Les deux hommes connaîtront le même destin violent au nom de leurs idéaux et accèderont dans la mort au statut d'icône révolutionnaire qui semble unir leurs héritages.

Au cours des deux derniers mois qu'il passe en Afrique et au Moyen-Orient, Malcolm parle peu de sa querelle avec la *Nation*. Après son retour, il tente de garder le silence sur ce conflit, mais l'engrenage qui s'est mis en route au sein de la *Nation* ne peut pas être arrêté. Il n'y aura plus de négociations. La frénésie qu'avait soulevée le ministre charismatique chez les membres de la *Nation* s'est désormais transformée en un violent rejet à son égard et tout au long de l'année 1964, le franc-parler de Malcolm sur la *Nation* a fourni à ses dirigeants suffisamment d'arguments pour alimenter la flamme. Alors que sans l'activité de recrutement de Malcolm, les effectifs de la *Nation* stagnent et que la plainte pour reconnaissance de paternité contre Elijah Muhammad suit son cours, de nouvelles révélations publiques accablantes se font jour qui ne peuvent être récusées autrement qu'en les qualifiant de mensonges répandus par l'ancien ministre national.

Et bien que Malcolm se soit le plus souvent abstenu de parler de la *Nation* durant son séjour à l'étranger, ses activités politiques n'en sont pas moins provocantes. Muhammad et le siège de Chicago sont exaspérés par les rapports fructueux entretenus par Malcolm avec les organisations musulmanes au Caire et à La Mecque qui ont eu pour effet de renforcer la perception de la *Nation*, tant aux États-Unis qu'au Moyen-Orient, comme une organisation étrangère à l'islam véritable. Muhammad est furieux de cette situation, lui qui a beaucoup fait au cours des dernières années pour islamiser la *Nation*, tout en reconduisant néanmoins le postulat central de sa propre divinité. Alors que tout avait été mis en œuvre pour renforcer l'authenticité religieuse de la *Nation* – embauche de professeurs d'arabe, développement de relations avec les pays musulmans –, en embrassant l'islam orthodoxe sous sa propre bannière, Malcolm a marginalisé la *Nation*, brisé son élan et réduit sa croissance numérique à un niveau critique. Cette situation, et ses ramifications qui ne cessent de s'étendre au rythme de l'ampleur croissante de l'action de Malcolm, a rendu son assassinat plus que nécessaire du point de vue de l'organisation.

Au cours de la longue absence de Malcolm pendant l'été et l'automne, la

Nation lance ce qu'on peut appeler un *jihad* contre lui. Le 15 juillet, John Ali annonce à la Mosquée n° 7 que le X de Malcolm a été effacé de son nom. Il rappelle aux fidèles que Malcolm, n'a après tout été qu'« un voleur, un drogué et un maquereau²⁴ ». Ces discours au vitriol sont complétés par une campagne de calomnies dans les colonnes de *Muhammad Speaks*. Le 25 septembre, le capitaine Joseph et Jeremiah X, le dirigeant d'Atlanta, signent un article intitulé « Biographie d'un hypocrite », destiné à placer toute la carrière de Malcolm au sein de la *Nation* sous le signe de l'opportunisme. Comme entre 1953 et 1962 Malcolm a personnellement fondé ou participé au développement de presque toutes les Mosquées, la tâche s'avère difficile. Il faut donc le dénigrer en établissant la liste de ses péchés ayant nui à la *Nation of Islam*. Dans le même numéro, le prédicateur de Wilmington dans le Delaware décrit Malcolm comme une « girouette qui évolue au gré du vent ». Le capitaine Clarence 2X Gill de Boston dénonce Malcolm et tous les hypocrites en ajoutant : « Puisse Allah les faire brûler en enfer²⁵. » À son retour aux États-Unis, Malcolm a pu lire dans le numéro de *Muhammad Speaks*, daté du 26 novembre, une autre bordée d'invectives signée de la main d'Edwina X de la Mosquée de Newark. Pour elle, il est vital de détruire tout ce que Malcolm représente :

Comme dans toutes les batailles pour la vérité et la liberté, on trouve des envieux, des fallacieux et des hypocrites qui tentent de salir et de détruire l'œuvre d'un Divin Dirigeant. Nous avons pareil hypocrite au notre sein en la personne de Malcolm X Little.

Elle lance ensuite un avertissement : « Pour quiconque a entendu la vérité et continue à se détourner du droit chemin, il n'y a d'autre issue que la destruction totale d'un tel renégat²⁶. » L'attaque la plus décisive est sans doute celle qui paraît le 4 décembre dans *Muhammad Speaks* sous la signature de Louis X : « Le sort en est jeté et Malcolm n'y échappera pas, particulièrement après des paroles si imprudentes et diaboliques. [...] Un homme tel que lui mérite la mort²⁷. » La phrase codée est pour la secte un appel aux armes.

Dans la rue, les partisans de Malcolm ne connaissent aucun répit. Fin octobre, Kenneth Morton, qui a quitté la *Nation* peu après le départ de Malcolm, tombe devant chez lui, dans le Bronx, dans une embuscade tendue par des membres du *Fruit*. Frappé violemment à la tête, Morton succombe à ses blessures. Si le capitaine Joseph nie toute implication de la Mosquée n° 7 et de ses responsables dans l'agression, personne dans la MMI n'a besoin de preuve pour être convaincu qu'il faut se faire discret²⁸. De son côté, Benjamin 2X échappe de peu à un tabassage, voire pire, de la part de l'ancien chauffeur de Malcolm, Thomas 15X Johnson, et d'un groupe de nervis de la *Nation* qui le pourchassent dans la rue. Cible presque aussi importante que Malcolm lui-même, James 67X évite de dormir deux nuits consécutives au même endroit, naviguant entre quatre appartements, dont celui de son ancien colocataire Anas Luqman²⁹.

Malgré l'orage qui se prépare, Malcolm ne réduit pas ses activités publiques. À la mi-décembre, il part quelques jours pour prendre la parole devant la Harvard Law School. Dans sa contribution, qui porte sur « la révolution africaine et ses conséquences pour le Noir américain », il explique sa conception de l'islam et esquisse les relations qu'il entrevoit avec le judaïsme et la chrétienté. J'adhère, dit-il, à « la fraternité de tous les hommes, dit-il, mais je ne crois pas à la dilapidation de la fraternité avec quiconque ne veut pas la pratiquer avec moi ». Il revient également sur une idée développée par Frantz Fanon, suggérant l'existence d'un lien entre l'autoreconstruction de l'identité noire et le démantèlement du racisme :

Les victimes du racisme sont créées à l'image des racistes. [Et] lorsque les victimes luttent avec force pour se protéger de la violence des autres, on les dépeint comme des criminels, l'image du criminel est projetée sur la victime.

La libération, suggère Malcolm, n'est pas uniquement politique, elle est aussi culturelle. Il centre néanmoins son intervention sur la nécessité pour les Noirs de transformer leur lutte pour les « droits civiques » en une lutte pour les « droits humains » et redéfinit le racisme comme « un problème concernant toute l'humanité ». Si l'OAAU milite pour porter « notre problème devant les Nations unies », elle soutient également le droit de vote des Noirs et l'éducation au vote.

À l'approche de Noël, Malcolm est invité à prendre la parole devant les membres de la *Williams Institutional Christian Methodist Episcopal Church* de Harlem où la principale invitée est Fannie Lou Hamer, une *Freedom Rider* du Mississippi. L'assistance est peu nombreuse, quelque 175 participants, mais l'allocution de Malcolm est énergique et stimulante. Au cours des quelques mois écoulés, sa plongée dans la philosophie des mouvements sociaux l'a amené à prendre à bras-le-corps le vieux débat qui traverse la gauche occidentale : comment les êtres humains parviennent-ils à se percevoir comme des acteurs sociaux ? Faut-il une force extérieure, tel un parti solidement organisé, pour amener les opprimés à la conscience politique ou ceux-ci ont-ils la capacité par eux-mêmes de changer le sort qui leur est fait ? En abordant ces questions, Malcolm se rapproche fortement de ce qu'il est convenu d'appeler le spontanéisme :

Pour ma part, je crois que si l'on donne aux gens la compréhension rigoureuse de ce à quoi ils sont confrontés, et des causes fondamentales qui produisent cette situation, ils élaboreront leur propre programme ; et quand les gens élaborent un programme, ils agissent³⁰.

De fait, avec ces remarques, Malcolm rejette implicitement la théorie marxiste-léniniste du parti révolutionnaire composé de cadres et adopte les convictions de C. L. R. James selon lesquelles les opprimés disposent du pouvoir de transformer leur propre existence.

Si les gens ordinaires ont l'intelligence et le potentiel pour transformer leurs conditions, autour de quels principes économiques ce changement doit-il s'organiser ? À nouveau, Malcolm se tourne vers le socialisme qu'il inscrit cependant dans un nouveau contexte géopolitique. Selon lui, la division géopolitique fondamentale du monde ne se situe pas entre les États-Unis et l'Union soviétique, mais entre l'Amérique et la Chine communiste : « Parmi les pays asiatiques, qu'ils soient communistes, socialistes [...], presque tous ceux [...] qui ont obtenu leur indépendance ont conçu une sorte de système socialiste, et ce n'est pas par hasard. » Bien qu'il ne se soit jamais rendu en Chine ou à Cuba, il est évident que les sociétés socialistes pour lesquelles il a le plus d'admiration sont celles de Mao et de Castro.

Le fait que Malcolm se tourne vers l'Asie, et particulièrement vers la Chine, s'explique par ses recherches récentes sur l'histoire politique mondiale, mais aussi par l'intérêt de longue date des Noirs pour la Chine comme modèle de lutte pour les peuples opprimés. Dès le début du 20^e siècle, dans *Les âmes du peuple noir*, W. E. B. Du Bois faisait référence à une « ligne de couleur » impliquant que les peuples « de couleur » – les Africains, les Asiatiques, les Juifs et d'autres minorités dans le monde – étaient engagés dans une lutte contre l'impérialisme occidental. C'est sur la base de cette argumentation que certains Noirs purent, dans les années 1930, manifester une grande sympathie pour l'Empire nippon. Une génération plus tard, nombre de militants d'extrême gauche noirs virent dans Mao Zedong le triomphe d'un dirigeant non blanc. Cette identification des Noirs avec l'Asie se retrouve également dans l'idéologie de la *Nation of Islam* qui considère les Africains-Américains comme généalogiquement « asiatiques », classification que Malcolm a abandonnée, avant de considérer cette relation en termes politiques globaux. Il est encouragé dans ce sens par ses relations avec Shirley Graham Du Bois et son fils David qui ont repris le flambeau du vieux Du Bois. À la fin de sa vie, figure célébrée en Asie, autant par la Chine que par l'Inde de Nehru, Du Bois voyait dans la Chine révolutionnaire le triomphe des peuples de couleur³¹.

Dans le discours qu'il prononce ce soir-là, Malcolm évoque le triomphe du socialisme asiatique pour en revenir au capitalisme comme système économique exploiteur par nature : « Pour faire fonctionner un système capitaliste, il faut une âme de vautour ; le capitaliste doit se nourrir du sang de quelqu'un d'autre. » Pour les peuples d'origine africaine, le mouvement de l'histoire est inextricablement lié à l'Est :

Si l'on observe le continent africain, si l'on observe l'affrontement qui s'y déroule entre l'Est et l'Ouest, on voit que les pays d'Afrique ont choisi de développer des systèmes socialistes pour résoudre leurs problèmes³².

Malcolm invite Fannie Lou Hamer et les *Freedom Singers*³³ à participer au rassemblement de l'OAAU qui a lieu le soir même à l'Audubon. La réussite

du rassemblement en compagnie de Hamer concrétise pour Malcolm et l'OAAU leur souhait de pouvoir mener un travail politique avec une organisation progressiste dans le Sud. L'attention du mouvement pour les droits civiques est alors focalisée sur Selma dans l'Alabama, où divers groupes espèrent lancer dès le début de l'année suivante une importante initiative pour le droit de vote. Fasciné par ce qui se prépare à Selma, Malcolm redouble d'efforts pour redéfinir son image au sein du mouvement pour les droits civiques. À la veille de Noël, accompagné de James 67X, il rend visite à James Farmer chez lui. Malcolm a appris que le dirigeant du CORE se préparait à partir pour un voyage de six semaines en Afrique et il veut lui proposer ses contacts locaux. Curieusement, Farmer s'offusque de la présence de James : « Pourquoi viens-tu avec ton garde du corps ?, lui demande-t-il, tu crois que je vais te tuer ? » Malcolm lui explique alors la nécessité de la présence de James : « Il y a beaucoup de gens qui me cherchent [...], ils vont tout faire pour m'avoir. » Farmer, qui a retrouvé les deux cartes postales que Malcolm lui a envoyées de La Mecque, lui demande si ce qu'il a écrit reflète sa nouvelle approche des questions raciales. Malcolm lui ayant confirmé qu'il a profondément changé, la distance considérable qui sépare les deux hommes se réduit³⁴.

Toutefois, les avancées de Malcolm sur tant de fronts sont considérablement entravées par la *Nation of Islam* qui resserre ses filets autour de lui. À la fin de l'année, il n'est en sécurité dans aucune des villes où la *Nation* est présente, et lorsqu'il voyage, Malcolm fait l'objet d'intimidations physiques et de menaces. Le 23 décembre, à Philadelphie, alors que Malcolm fait une apparition dans l'émission de John Rainey, la station reçoit un message l'avertissant qu'on allait attenter à sa vie ; la police est appelée pour le protéger à sa sortie des studios³⁵. Deux jours plus tard, le jour de Noël, la *Nation* envoie à Malcolm un message particulièrement clair et brutal : quatre membres du *Fruit of Islam* de Boston, dirigés par Clarence Gill, le capitaine de la Mosquée, tendent une embuscade à Leon 4X Ameer, un proche de Malcolm, dans le hall de l'hôtel Sherry Biltmore de Boston. Ameer, un ancien responsable de la *Nation*, qui avait été désigné comme attaché de presse de Muhammad Ali, était tombé en disgrâce auprès du boxeur après la scission de Malcolm. C'est un policier, revolver au poing, qui contraint Gill et ses hommes de main à mettre un terme au sévère tabassage d'Ameer. Or, l'affaire ne s'arrête pas là. Plus tard dans la nuit, une seconde équipe de nervis fait irruption dans la chambre d'Ameer pour finir ce que leurs frères ont commencé. Sévèrement blessé, Ameer est envoyé pour plus de deux semaines à l'hôpital, tandis que Gill et ses hommes sont arrêtés et condamnés à 100 dollars d'amende chacun³⁶.

Dès le lendemain du tabassage d'Ameer, Malcolm est de retour à Philadelphie, à l'invitation de Red Benson. Diffusée sur WPEN, l'émission se déroule dans un auditorium ouvert au public, et il est rapidement évident que, sans la présence du service d'ordre de la MMI, Malcolm est totalement

vulnérable sur un podium : au moins quatre membres de la *Nation* sont présents parmi le public³⁷.

Toujours à Philadelphie, où il revient le 30 décembre, Malcolm est à 14 heures à l'hôtel Sheraton pour une conférence de presse où il critique tant la presse noire que blanche pour sa couverture déformée de la crise congolaise et de l'Afrique en général. Cinq heures plus tard, il participe au dîner de l'*International Muslim Brotherhood*, où il prononce un discours pendant trente à quarante minutes. Parmi ceux qui participent à cette soirée, un nombre significatif de personnes, sans doute une bonne trentaine, sont des membres de la *Nation* de Philadelphie très hostiles à Malcolm. À 21 heures, accompagné par un cordon de sécurité composé de militants de la MMI et de l'OAAU, Malcolm retourne au Sheraton. Environ une heure et demie plus tard, quinze membres de la *Nation* pénètrent dans l'hôtel et attaquent les membres de la MMI. Malcolm téléphone alors à Betty lui donnant instruction de ne laisser personne entrer dans leur maison³⁸. L'échauffourée cessera avec l'apparition d'un policier.

Une des dernières choses que Malcolm fait en 1964 est d'écrire à Akbar Muhammad pour l'avertir : les dirigeants de la *Nation* tentent de « détruire ton image chez les *Black Muslims* de la même façon qu'ils l'ont fait avec moi ». Il le presse de convoquer une conférence de presse pour dénoncer « ces gens malveillants ». Les récents événements lui ont fait comprendre que les institutions du monde musulman ne considéraient pas la *Nation of Islam* « comme [authentique] il est temps [pour elles] de s'exprimer et de confirmer ce que je dis. Je vais écrire aux responsables religieux du monde musulman, en joignant la déclaration qu'a faite ton père contre toi et où il se revendique le Messager d'Allah. J'insisterai pour qu'elles prennent position en ta faveur³⁹ ». L'intervention de Malcolm est probablement trop manipulatrice en s'immisçant dans le long conflit opposant Akbar à son père. Pour autant, la menace de mobiliser les organisations musulmanes internationales pour boycotter la *Nation of Islam* ne relève pas du bluff. Le quartier général de la *Nation* craint vraiment que Malcolm puisse déclencher une campagne internationale qui pourrait conduire à son exclusion de l'*oumma*. Si les critiques d'Akbar et de Wallace contre la *Nation* sont acerbes, elles ne constituent pas véritablement une menace pour celle-ci. Il en va autrement de celles émises par Malcolm. On ne sait pas à coup sûr si la *fatwa*, c'est-à-dire la condamnation à mort, a été signée par Elijah Muhammad. En revanche, ce qui est quasiment certain, c'est que Muhammad, comme le légendaire roi Henry II, n'a rien décidé, mais seulement exprimé ses sentiments avec la clarté suffisante pour permettre à ses subordonnés de prendre l'initiative du meurtre⁴⁰.

Malgré ses nombreuses obligations, Malcolm continue à se rendre disponible pour Alex Haley. Comprenant l'importance de la nouvelle réinvention de Malcolm, le journaliste est convaincu qu'il faut ajouter des pages à son autobiographie.

En octobre 1964, Haley a écrit à Paul Reynolds pour l'informer que le livre sera rendu à Doubleday au plus tard à la fin du mois de janvier 1965. « Je suis un peu en rogne, râle-t-il, [Malcolm] a considérablement chamboulé le projet, d'abord en restant absent si longtemps et ensuite avec sa nouvelle conversion. » Haley comprend néanmoins que l'adhésion de Malcolm à l'islam orthodoxe peut, après tout, être un atout permettant de vendre plus de livres en suscitant « un vif intérêt dans les pays musulmans où il est considéré comme le plus célèbre frère orthodoxe d'Amérique⁴¹ ». Le 19 novembre, Haley écrit à nouveau à Reynolds pour lui dire qu'il a « le plaisir de l'informer » du prochain retour de Malcolm aux États-Unis : « Lundi, je serai dans l'avion pour aller l'attendre, pour obtenir ce dont j'ai besoin pour écrire les derniers nouveaux chapitres⁴². » Haley, qui rencontre Malcolm plusieurs fois en décembre 1964 et en janvier 1965, intègre ses nouvelles conceptions dans les derniers chapitres. Cependant, de manière surprenante, ces ajouts ne comportent que de rares références à l'OAAU. Le 14 février, Haley explique à Reynolds : « [Je suis] plongé dans le bouclage du livre de Malcolm X. [...] Vous l'aurez avant le mois de mars. [...] C'est un livre puissant⁴³. »

Tel un aimant, Malcolm attire de plus en plus les représentants de la lutte de libération, qui ne le considèrent plus comme un séparatiste racial. La fin de l'année 1964 marque un moment de convergence, voyant Malcolm s'éloigner d'un séparatisme intransigeant pour se rapprocher des positions de certains éléments du mouvement pour les droits civiques qui se sont considérablement radicalisés. Malcolm aurait-il maintenu le cours de son évolution ? On peut s'interroger sur la nature des relations qu'il aurait pu entretenir, quelques années plus tard, avec les *Black Panthers*, un groupe largement né du cadre intellectuel que Malcolm a construit durant la première moitié des années 1960. Quoi qu'il en soit, à ce moment précis, Malcolm est en position de s'imposer tant parmi les éléments les plus à gauche de la lutte que parmi les courants plus conservateurs.

Début 1965, Floyd McKissick, adepte des idées de Malcolm, prend le contrôle du CORE, parachevant le tournant décisif de ce groupe qui l'a conduit à s'éloigner du modèle non violent et intégrationniste de King. Dans les mois qui suivent le *Freedom Summer*, le SNCC vole en éclats suivant des lignes de fracture similaires : le pacifiste Bob Moses s'opposant au radical Stokely Carmichael, lequel va par la suite rejoindre les *Black Panthers* puis fonder le *All-African People's Revolutionary Party*. Vers la fin de l'année 1964, arrive au siège de l'OAAU une lettre accompagnée d'un chèque, signés de la main de Bobby Seale, le futur cofondateur du *Black Panther Party*, qui demande à être abonné à *Blacklash*.

C'est aussi au cours de la même période que les efforts entrepris par Malcolm en direction du courant majoritaire du mouvement pour les droits civiques commencent à donner des résultats. Juste avant la nouvelle année, il

reçoit une délégation composée de 37 adolescents de McComb dans le Mississippi venus à New York sous l'égide du SNCC. Accueillant les jeunes gens dans son bureau de l'hôtel Teresa, Malcolm les invite à penser par eux-mêmes et félicite les tenants de la non-violence, tout en soulignant qu'il « ne serait pas juste que les Noirs soient les seuls à être non violents ». Il leur présente l'OAAU comme l'incarnation d'une « nouvelle approche » qui rejette à la fois les stratégies traditionnelles, aussi bien intégrationnistes que séparatistes, au profit de l'idée de « la transformation de notre problème en un problème mondial ». La situation alarmante du Mississippi, leur dit-il, ne peut être vaincue à travers une focalisation étroite sur ses seuls problèmes. « Il est important que vous sachiez que lorsque vous êtes au Mississippi, vous n'êtes pas seuls [...]. Vous avez au moins autant de force de votre côté que le Ku Klux Klan en a du sien. » Malcolm promet d'envoyer quelques-uns de ses partisans pour aider les combattants de la liberté : « Nous rassemblerons, ici à New York, des frères qui savent comment aborder ce genre d'affaires [et] ils se faufleront dans le Mississippi comme Jésus l'a fait dans Jérusalem⁴⁴. »

Le dimanche 3 janvier dans la soirée, malgré le froid glacial, 700 personnes se pressent dans la salle de l'Audubon à l'appel de l'OAAU pour visionner des films en couleur que Malcolm a tournés pendant ses voyages⁴⁵. Deux jours plus tard, Malcolm est à Montréal pour une raison inhabituelle : il doit participer à l'émission de télévision *Front Page Challenge* de la chaîne CBC. Dans un format proche de *What's my Line* ?, émission américaine des années 1950, les invités répondent aux questions d'un groupe de personnes anonymes et masquées dont ils doivent découvrir l'identité. Le groupe auquel Malcolm fait face est composé de trois journalistes canadiens, Gordon Sinclair, Betty Kennedy et Charles Templeton. Pourquoi Malcolm a-t-il accepté de participer à ce jeu télévisé ? Peut-être était-ce un moyen supplémentaire d'obtenir une rentrée financière pour sa famille ? Ou une façon de montrer une personnalité moins abrupte à un auditoire de masse⁴⁶ ?

Il continue également à développer son discours sur les relations internationalistes entre l'Asie, l'Afrique et l'Amérique noire. Principal orateur du *Militant Labor Forum* à Palm Gardens, le 7 janvier, il observe que les cultivateurs de riz vietnamiens réussissent à combattre avec succès « les armes de guerre hautement mécanisées » des États-Unis. Quand la Chine fait exploser sa bombe atomique, il déclare qu'il s'agit d'« une percée scientifique du peuple opprimé de Chine ». Les communistes chinois ont montré « leurs connaissances scientifiques avancées à un point tel qu'un pays comme la Chine, que l'on estime ici arriéré et pauvre, est parvenu à avoir la bombe atomique. J'en suis émerveillé ». Il fait le lien entre ces développements et l'héritage de l'impérialisme et du colonialisme. Malcolm explique que Moïse Tshombé est « un agent de l'impérialisme occidental » en Afrique, et qu'après des années d'efforts, la Rhodésie du Nord et le Nyassaland sont parvenus en 1964 à renverser le pouvoir colonial pour devenir la Zambie et le Malawi indépendants. Pris globalement, ces événements internationaux sont l'œuvre

des mêmes forces politiques mondiales et la question africaine-américaine doit être appréhendée dans le même contexte dynamique⁴⁷.

Dans les jours qui suivent, Malcolm écrit une série de lettres pour renforcer la posture de l'OAAU comme mouvement international. Il demande de l'aide à Carlos Moore, un Cubain anticastriste noir qui l'a aidé au cours de son séjour parisien, pour ouvrir un bureau dans la capitale française⁴⁸. Dans une lettre amicale à Maya Angelou, Malcolm la félicite pour sa critique de ceux qui parlent « par-dessus la tête des masses », elle qui peut communiquer avec « de nombreuses [âmes] et qui pourtant garde les pieds sur terre ». C'est pour cela, lui dit-il que « tu es celle que tu es ». Sans qu'il lui ait demandé ouvertement quoi que ce soit, Angelou est si séduite par la lettre de Malcolm qu'elle précipite sa décision d'abandonner son poste d'enseignante au Ghana pour rejoindre l'homme dans lequel elle a placé foi et espoirs⁴⁹.

Le 17 janvier, Malcolm fait une apparition à une veillée publique qui rassemble sous la neige un millier de personnes à Harlem pour réclamer la déségrégation scolaire. Bien qu'il soit toujours sous la menace d'une attaque de la *Nation*, il semble avoir décidé qu'une foule nombreuse constitue un moyen de dissuasion des plus efficace contre la violence. S'agissant de ce rassemblement, il a pu penser que la majorité de l'assistance étant blanche, une attaque serait plus improbable encore. Organisé par l'association de parents *Equal*, le rassemblement de protestation commence à 16 heures un samedi après-midi pour se terminer vingt-quatre heures plus tard. Parmi les participants se trouvent le révérend Milton Galamison et le Dr Arthur Logan du groupe de défense *Harlem Youth Opportunities Unlimited* (Haryou), deux démocrates noirs, dont Malcolm cherche à s'attirer les faveurs. Bien qu'il ait bravé le froid et les menaces pour être présents, les commentaires, rapportés par le *New York Times*, que fait Malcolm sur l'initiative ne constituent ni un soutien ni un encouragement : « Les Blancs devraient passer plus de temps à influencer les Blancs », conseille-t-il : « Ces gens sont bien intentionnés, mais ils vont dans la mauvaise direction. » Toutefois, quand il déclare qu'« Harlem n'a pas besoin qu'on lui parle d'intégration », il passe largement à côté de la question⁵⁰.

Au début de l'année 1965, les discours et les remarques de Malcolm le mettent souvent en difficulté, en partie parce qu'il tente de s'adresser à des courants trop différents. Son ton et sa posture changent ainsi selon le groupe auquel il s'adresse et les positions qu'il défend sont souvent contradictoires à quelques jours d'intervalle. S'il n'est pas plus souvent mis devant ses contradictions, c'est parce que les informations circulent lentement dans le pays, que la politique noire ne trouve que peu d'écho et que les discours de Malcolm ne sont pas régulièrement enregistrés. C'est dans les derniers discours, qu'il prononce à l'étranger qu'il apparaît comme le plus révolutionnaire. Il y défend parfois la violence armée, provoquant comme en Angleterre d'importantes controverses. Dans son pays, il est plus pondéré, plus conciliant, même s'il peut chanter un jour les louanges de King et des

autres dirigeants du mouvement pour les droits civiques, les ridiculiser le lendemain et se moquer des démocrates libéraux le troisième jour. Souvent aux dépens de la construction d'alliances avec ceux qui se situent à sa droite, il fait régulièrement des déclarations proches d'un soutien à un système socialiste pour s'assurer de l'appui des trotskistes. Convaincu que les Noirs et tous les opprimés américains doivent rompre avec le bipartisme existant, Malcolm est contraint à cet équilibre. C'est ce qui explique partiellement ses contradictions. Toutefois, son ambivalence vis-à-vis de King et des mouvements démocratiques a pu amener Malcolm à sous-estimer l'importance fondamentale, pour une large majorité de Noirs américains, de la lutte pour les droits civiques telle qu'elle se mène au quotidien.

Critiquant les faiblesses de la stratégie non violente, Malcolm et une fraction croissante de la gauche noire ne voient pas que le mouvement arrache, les uns après les autres, de multiples acquis. Dans plusieurs de ses discours, Malcolm explique le soutien électoral de millions d'électeurs noirs à Lyndon Johnson par la duperie et le « contrôle des dirigeants oncle Tom ». Il semble ne pas lui être venu à l'esprit que les grands changements sociaux sont souvent le produit de petites transformations individuelles, et que pour les Noirs à qui on a refusé le droit de vote pendant trois générations, pouvoir voter pour des candidats réformistes n'est ni une trahison ni « le maintien dans la plantation par des contremaîtres⁵¹ ». Pour tous ces gens-là, King représente bel et bien une figure de l'émancipation et non pas un oncle Tom.

De la même façon, il ne comprend pas le sens du rassemblement pour la déségrégation de l'école organisé par *Equal*. En 1965, la grande majorité des parents noirs et latinos en ont plus qu'assez des écoles de seconde zone et de l'orientation systématique et raciste de leurs enfants dans des programmes éducatifs de remise à niveau. La veillée du 17 janvier participe de la vaste lutte à l'échelle de la ville pour une réforme éducative. Alors que les changements sociaux qui comptent pour la plupart des gens concernent des questions pratiques qu'ils vivent quotidiennement, Malcolm ne perçoit toujours pas la nécessité de faire le lien entre réformes graduelles et changement révolutionnaire.

Le même week-end, Jack Barnes et Barry Sheppard de la *Young Socialist Alliance* trotskiste réalisent un entretien avec Malcolm qui doit être publié dans *Young Socialist*, la publication du groupe. Malcolm y explique avoir abandonné depuis quelques mois le qualificatif de « nationalisme noir » pour décrire ses conceptions politiques. En mai, au cours de son voyage au Ghana, il a été impressionné par l'ambassadeur algérien, « un révolutionnaire au véritable sens du terme ». Ayant appris que Malcolm se réclame de la philosophie politique du « nationalisme noir », l'Algérien formule une série d'interrogations : « Où cela le mène-t-il ? », « Où cela mène-t-il les révolutionnaires du Maroc, d'Égypte, d'Irak ou de Mauritanie ? » La référence au « nationalisme noir » s'avère hautement problématique dans un contexte général parce qu'il exclut trop de « véritables révolutionnaires⁵² ».

C'est là la raison principale qui a conduit Malcolm à s'abriter derrière la catégorie du panafricanisme. Il a cependant conscience que celle-ci pose également des problèmes théoriques puisqu'elle fait cohabiter l'anticommunisme d'un George Padmore avec le marxisme-léninisme furieux de Nkrumah en exil après 1966.

Malgré sa toute nouvelle réticence à être qualifié de nationaliste noir, Malcolm appréhende toujours l'action politique au prisme des catégories raciales, ce qui peut expliquer pourquoi il n'a pris aucune initiative pour faire de ses organisations des structures mixtes. Ainsi, quand Barnes et Sheppard lui demandent quelle contribution les jeunes antiracistes blancs, et particulièrement les étudiants, peuvent apporter, il les exhorte à ne pas se joindre aux organisations noires : « Les Blancs qui sont sincères doivent s'organiser entre eux et concevoir une stratégie à même de briser les préjugés qui existent dans la communauté blanche. » Malcolm prédit que dans l'année qui s'ouvrirait, plus de sang encore allait être versé dans les rues, les libéraux blancs et les Noirs modérés étant incapables de détourner l'agitation sociale qui couve :

Les dirigeants noirs ont perdu leur contrôle sur le peuple. Par conséquent, quand les gens commenceront à exploser – et leur explosion n'est pas injustifiée, mais absolument justifiée –, les dirigeants noirs ne pourront pas la contenir⁵³.

Le lendemain, Malcolm s'envole pour Toronto, au Canada. Invité du *Pierre Berton Show* sur la chaîne de télévision CFTO, il se refuse à évoquer la question des enfants illégitimes de Muhammad, mais il le dénonce toujours comme un faux prophète. « Lorsque j'ai cessé de le respecter en tant qu'homme, dit-il à Berton, je me suis rendu compte qu'il n'était pas non plus divin. Dieu n'est pas du tout avec lui. » Malcolm affirme désormais que les juifs, les chrétiens et les musulmans sont tous des enfants de Dieu – « Nous croyons tous dans le même Dieu » – et il rejette l'idée que les Blancs soient des « démons », idée que « Elijah Muhammad enseigne. [...] Un homme ne doit pas être jugé sur la couleur de sa peau, mais sur son comportement réfléchi, sur ses actes ». Malcolm rejette également explicitement la revendication séparatiste d'un État ou d'une nation noirs : « Je crois en une société où les gens pourraient vivre comme des êtres humains sur la base de l'égalité. » Quand Berton lui demande s'il croit encore dans l'eschatologie de la *Nation of Islam* d'un « Armageddon », Malcolm retourne habilement la théorie de la *Nation* dans le langage marxiste de la révolution et de la lutte de classes :

Je suis persuadé qu'il y aura un affrontement entre l'Est et l'Ouest. Je crois qu'il y aura en fin de compte un affrontement entre les opprimés et ceux qui les oppriment. Je crois qu'il y aura un affrontement entre ceux qui veulent la liberté, la justice et l'égalité et ceux qui veulent que perdure le système

d'exploitation. C'est ce type d'affrontement qui se produira, j'en suis persuadé, mais je ne pense pas qu'il se fera sur la base de la couleur de la peau, comme Elijah Muhammad l'enseigne⁵⁴.

Le 24 janvier, au cours d'un rassemblement de l'OAAU, il évoque l'histoire des Africains et des Africains-Américains, des anciennes civilisations noires jusqu'à l'époque contemporaine en passant par l'esclavage. La direction de l'OAAU a prévu que cette conférence soit suivie par une seconde consacrée à la situation actuelle et par une troisième qui traitera de l'avenir et présentera le programme de l'organisation.

Malcolm a lu beaucoup de livres d'histoire, mais il n'est pas pour autant un historien. Son interprétation de l'esclavage aux États-Unis établit le postulat que la culture noire a été complètement détruite par l'institution de l'esclavage et estime que les conséquences de l'esclavage en Amérique ont produit parmi les pires formes de l'oppression raciale. Au plan historique, cette approche sous-estime la multiplicité de formes de résistances développées par les Noirs réduits en esclavage. Mais en termes politiques, l'insistance mise sur l'exceptionnalisme américain et son oppression permanente des Noirs est un outil de compréhension stimulant et brillant pour les Africains-Américains. Peter Goldman explique que Malcolm « établissait une différence entre l'Amérique et le reste du monde. [...] Je ne pense pas qu'il idéalisait l'Europe occidentale, mais je crois qu'il pensait probablement que ce qui se faisait là-bas était un peu mieux que ce que nous faisons ici⁵⁵. » Placer les États-Unis au dernier échelon en matière d'oppression raciale, plus bas même que l'Afrique du Sud, est une curieuse façon de mettre en avant l'importance de la lutte africaine-américaine.

Deux jours après cette conférence sur l'histoire, Malcolm prononce un discours au Dartmouth College d'Hanover dans le New Hampshire. La prise de parole est organisée par Omar Osman, un étudiant musulman membre du centre islamique de Genève. L'affluence est si importante que plus de 500 personnes ne peuvent pénétrer dans la salle où se pressent 1500 auditeurs. La conférence de Malcolm est construite sur sa nouvelle image d'avocat des droits humains. Les obstacles tels que la religion, la race et la couleur ne doivent plus servir de prétexte à la passivité devant l'injustice. « Nous devons nous emparer du problème d'abord en tant qu'êtres humains, déclara-t-il, tout le reste est secondaire⁵⁶. »

Ces conférences audacieuses prononcées devant de larges foules s'opposent à ses circonvolutions pour éviter les querelles avec la *Nation*, même s'il continue, encore à cette époque et malgré les avertissements de ceux qui se soucient de sa sécurité, de provoquer ses anciens compagnons. Il reste en effet impliqué dans le dossier de recherche en paternité engagé contre Elijah Muhammad à Los Angeles, lequel va bientôt connaître une issue judiciaire après un report du procès.

Le 11 janvier 1965, en l'absence d'Evelyn Williams et de Lucille Rosary,

l'audience est à nouveau repoussée. Le juge retire alors le procès du calendrier jusqu'à ce que les causes de l'absence des deux femmes soient éclaircies. Les explications fournies ne sont guère surprenantes : elles ont été intimidées par la *Nation* et craignent pour leur sécurité. Vivant ensemble à Los Angeles, la peur les a contraintes à déménager à deux reprises⁵⁷. L'avocat de Los Angeles, Gladys Towles Root, incite Malcolm à redoubler d'efforts, expliquant que « si le dossier ne passe pas bientôt devant un tribunal [il] ne serait plus là pour témoigner ».

Cette prophétie se réalise bientôt. Le 22 janvier, aux environs de 23 h 15, alors que Malcolm franchit le seuil de sa porte et fait quelques pas devant chez lui, plusieurs membres de la *Nation* se ruent sur lui. « Ils se sont précipités sur moi trois secondes trop tôt », raconte Malcolm. Il réussit à rentrer dans la maison, verrouille la porte et appelle la police. Mais l'avertissement lancé par la *Nation* est clair : une fois hors de sa maison, Malcolm n'est nulle part en sécurité. Une fois arrivée sur place, la police fouille les environs, mais ne trouve, bien entendu, aucune trace des assaillants. Malcolm réfute les allégations de la presse selon lesquelles il ne se déplace qu'avec un garde du corps. « Ma vigilance est mon garde du corps⁵⁸ », rétorque-t-il. En réalité, il se déplace toujours en compagnie de James 67X ou de Reuben Francis. Parfois, il est accompagné par les deux hommes et, depuis peu, il est muni d'un stylo à gaz lacrymogène pour sa protection.

Comme si de rien n'était, Malcolm s'envole pour la côte ouest où, le 28 janvier, il rencontre Evelyn, Lucille et Gladys Root pour s'assurer de la fermeté de leur engagement dans la procédure judiciaire. Il promet de venir personnellement témoigner devant le tribunal⁵⁹. Le hasard fait qu'un peu plus tard, un groupe de loyalistes de la *Nation* croise Malcolm dans le hall de son hôtel. Au cours des deux journées suivantes, ils surveillent de près tous ses mouvements et le suivent d'assez près pour qu'il se sente surveillé et qu'ils peuvent l'atteindre à tout moment. Gladys Root racontera plus tard que Malcolm semblait vraiment effrayé pendant tout son séjour à Los Angeles.

Alors qu'il s'apprête à quitter la ville, deux voitures chargées de membres du *Fruit of Islam* suivent celle de Malcolm sur l'autoroute qui mène à l'aéroport. Désarmé, Malcolm trouve une canne dans la voiture et la brandit à travers la vitre latérale comme s'il s'agissait d'un fusil. Le stratagème se révèle suffisamment convaincant puisque les agresseurs potentiels abandonnent aussitôt la poursuite. Cependant, plusieurs autres *Muslims* l'attendant à l'aéroport, la police fait emprunter à Malcolm un tunnel souterrain pour qu'il puisse rejoindre son avion⁶⁰. Avant qu'il n'embarque, le commandant de bord ordonne aux passagers de quitter l'appareil qu'il fait fouiller de fond en comble à la recherche d'une bombe. Dès son arrivée à Chicago, Malcolm est placé sous la protection de la police⁶¹.

Son séjour dans la capitale de l'Illinois est une véritable provocation, Malcolm ayant décidé de venir dans le sanctuaire même de la *Nation* pour continuer son travail de sape de l'organisation. Il est également venu à

Chicago pour être entendu en qualité de témoin par le bureau du procureur général dans l'affaire opposant Thomas Cooper à l'État de l'Illinois. Partisan d'Elijah Muhammad, Cooper a assigné l'État en justice pour violation de ses droits constitutionnels ; en effet, alors qu'il était incarcéré au pénitencier de l'État, on lui avait interdit l'accès au Coran et à d'autres documents de la *Nation of Islam*. En qualité de témoin, Malcolm se prépare à expliquer que la *Nation* n'a aucune légitimité à être une organisation religieuse et que, par conséquent, elle ne peut être représentée dans les institutions pénitentiaires⁶². Sa toute nouvelle hostilité envers les activités religieuses de la *Nation* dans les prisons est alors en complète contradiction avec les efforts qu'il a déployés pour convertir les détenus, au moment de sa propre incarcération dans les années 1940. Mais son hostilité à la *Nation* est alors si forte qu'il est disposé à soutenir les agissements du procureur général de l'Illinois destinés à interdire la présence de la *Nation* dans le système pénitentiaire. À lui seul, cet objectif aurait suffi à déclencher le courroux de la *Nation*, mais Malcolm consacre encore une dizaine d'heures à donner des interviews à la télévision, à la radio et aux journaux, et il fait une apparition enregistrée dans une émission très populaire diffusée sur WBKB, le *Kup's Show*.

Il rentre sain et sauf à New York le 31 janvier, bien qu'éprouvé par l'incident de Los Angeles. Ce soir-là, il semble abattu quand il s'adresse aux 550 personnes – une affluence inhabituelle pour l'OAAU – qui sont venues l'écouter à l'Audubon⁶³. Le lendemain, il donne une interview très explicite à l'*Amsterdam News* : « Ma mort a été décidée aux échelons les plus élevés [de la *Nation*]. » Il est désormais convaincu que plus on parle des tentatives de la *Nation* de l'assassiner, plus il est en sécurité ; s'il doit lui arriver quelque chose, les forces de l'ordre arrêteront immédiatement des membres de la *Nation*⁶⁴. Sa déclaration, cependant, n'a pas l'effet escompté. Deux jours plus tard, après avoir participé sur la chaîne new-yorkaise WPIX au show télévisé *Nation*, en compagnie d'Ossie Davis, de Jimmy Breslin et d'autres, les nervis de la *Nation* fondent sur les hommes de Malcolm à l'extérieur du studio et provoquent une rixe violente. Malcolm en réchappe à nouveau sans dommage⁶⁵.

Durant ses derniers jours, plusieurs de ses proches constatent des changements troublants dans son comportement et son apparence physique. Alors que pour les meetings et les conférences, il a toujours été impeccablement habillé – portant une chemise blanche immaculée et une cravate –, ses chaussures ne sont plus cirées et ses vêtements sont souvent froissés. Il semble désormais tout le temps fatigué, voire épuisé et déprimé. On trouve même dans ce qu'il dit, remarque le chercheur Abdur-Rahman Muhammad, « une sorte de fatalisme ». Au cours de ses échanges avec Anas Luqman, Malcolm rappelle sans cesse que « les hommes dans sa famille ne mouraient pas de mort naturelle ». Selon Luqman, il semble s'être résigné à son destin : « Quoiqu'il doive arriver, cela arrivera. »

Le désenchantement des fidèles de Malcolm à son égard est également

directement le produit de la confusion et de la distance qu'ils ressentent vis-à-vis de la nouvelle orientation politique qu'il leur impose. En d'autres termes, ainsi que l'explique Abdur-Rahman Muhammad, les ex-*Black Muslims* qui ont suivi Malcolm au sein de la MMI « n'avaient pas pour autant adhéré à l'islam orthodoxe ni à cette chose appelée OAAU, et ils percevaient sans aucun doute que Malcolm mettait toute son énergie dans l'OAAU ».

Malgré ses incertitudes et ses accès de dépression, Malcolm s'oblige à aller de l'avant. Très tôt le matin du 3 février, il prend un vol à destination de Montgomery dans l'Alabama où il arrive aux alentours de midi. Une heure et demie plus tard, il prend la parole devant 3 000 étudiants réunis dans le Logan Hall du Tuskegee Institute. L'amphi est plein à craquer et avant même le début de la conférence, ils sont plusieurs centaines à avoir fait demi-tour sans pouvoir y accéder. Le titre de la conférence, « L'éventail des idéologies politiques », ne reflète pas son contenu. Malcolm y reprend l'essentiel des thématiques qu'il a développées récemment. Il condamne le régime de Tshombé et ses liens avec l'administration Johnson. Critiquant l'engagement américain croissant au Vietnam, il suggère que les États-Unis y sont « pris au piège ». Interrogé sur le conflit avec Elijah Muhammad, il répond par un argument assez flou, sur un registre théologique :

Elijah croit que Dieu va venir et régler les problèmes. [...] En ce qui me concerne, je ne souhaite pas m'asseoir et attendre que Dieu arrive. [...] Je crois en la religion, mais une religion qui comporte l'action politique, économique et sociale destinée à éliminer certaines de ces choses et à faire de cette terre un paradis en attendant l'autre⁶⁶.

Les membres étudiants du SNCC, qui assistent à la conférence, l'invitent à se rendre à Selma et au quartier général de la campagne nationale pour le droit de vote des Noirs situé à une centaine de miles à l'ouest, au cœur de la *Black Belt*. Malcolm ne peut refuser. La beauté de la lutte à Selma réside dans sa brutale simplicité : des centaines d'habitants noirs faisant chaque jour la queue devant l'immeuble du comté de Dallas, pour exiger le droit de s'inscrire sur les listes électorales, et se heurtant aux policiers blancs du comté et de la ville qui les frappent et les arrêtent. Au cours de la première semaine de février, 3 400 personnes ont été jetées en prison, dont Martin Luther King. Protégés par l'obscurité, des groupes terroristes, comme le Ku Klux Klan, harcèlent les militants des droits civiques, les familles noires et leurs habitations. Le 4 février, Malcolm prend la parole devant près de 3 500 personnes réunies dans la Brown Chapel African Methodist Episcopal Church. Fait notable, l'événement organisé par le SNCC reçoit – après négociations – le soutien officiel de la SCLC de Martin Luther King. Dans son allocution, Malcolm fait l'éloge de l'engagement non violent de Martin Luther King, mais il avertit que si l'Amérique blanche refuse le modèle de changement social non violent, alors sa propre proposition, l'« autodéfense » armée, peut servir de solution de rechange. À l'issue de la réunion, il

rencontre Coretta Scott King à qui il déclare qu'à l'avenir il travaillera de concert avec son mari. Avant de partir, il informe les militants du SNCC de son projet de lancer dans les semaines à venir une campagne de recrutement de l'OAAU dans le Sud⁶⁷. Au cours de cette visite, il a considérablement élargi les objectifs et la mission de l'OAAU, passant de la pression sur les Nations unies à une activité militante pour le droit de vote et dans l'organisation des communautés.

De retour à New York, il achète un billet d'avion à destination de Londres avec des escales prévues à Paris et Genève. Ce sera son dernier voyage à l'étranger. Il a prévu de participer au premier congrès du Conseil des organisations africaines qui doit se tenir à Londres du 6 au 8 février, puis de se rendre à Paris pour travailler avec Carlos Moore à y consolider la présence de l'OAAU. À Londres, il donne une interview à l'Agence Chine nouvelle et au *Ghanaian Times*. Ainsi que cela s'est déjà produit à plusieurs reprises, la bonne entente qu'il a développée avec les mouvements militants à Selma et à Tuskegee disparaît rapidement au profit de conceptions plus radicales. Il explique à l'agence chinoise que « le plus grand événement de l'année 1964 a été l'explosion de la bombe atomique chinoise qui constituait une contribution importante à la lutte des peuples opprimés dans le monde ». Il parle du *Civil Rights Act* de 1964 comme n'étant « rien d'autre qu'un instrument destiné à tromper le peuple africain » et décrit le racisme américain comme « une composante indissociable du système politique et social ». Quant à son opposition à la guerre du Vietnam, elle s'approfondit : l'Amérique n'a pas d'autre choix que « de mourir ou de se retirer » : « Le temps joue contre les États-Unis et le peuple américain ne soutient pas la guerre⁶⁸. »

Dans son interview au *Ghanaian Times*, il défend l'appel lancé par Nkrumah pour la création d'un gouvernement d'union africaine. Les dirigeants qui rejettent une telle union, déclare-t-il, « rendent aux impérialistes un plus grand service que Moïse Tshombé⁶⁹ ». Une fois encore, Malcolm le visionnaire anticipe les futurs contours de l'histoire avec la création, un demi-siècle plus tard, de l'Union africaine. Le 8 février, il encourage la presse africaine à contester les stéréotypes racistes et la vision caricaturale des Africains véhiculés par les médias occidentaux. Dans cette presse, note-t-il, les combattants pour la liberté de l'Afrique sont traités « comme des criminels⁷⁰ ».

Le 9 février, il s'envole pour Paris où il est retenu par les douanes qui lui refusent l'entrée dans le pays. Durant les deux heures qui suivent, il apprend que le gouvernement de Charles de Gaulle considère que sa présence est « indésirable » parce que l'intervention qu'il a prévu de faire devant la Fédération des étudiants africains pourrait « provoquer des troubles ». De retour à Londres, il organise rapidement une conférence de presse pour contester la décision française. « Je n'ai même pas pu aller jusqu'au contrôle de l'immigration, se plaint-il, ils auraient aussi bien pu me boucler⁷¹. »

Une interview par téléphone est alors organisée à Londres dont

l'enregistrement sera diffusé ultérieurement à Paris devant 300 personnes. L'incident semble l'avoir refroidi et il retourne à nouveau au langage de l'unité et de l'harmonie raciale : « Je ne prône pas la violence, explique-t-il. En réalité, la violence qui existe aux États-Unis est celle dont le Noir est la victime. » À propos du nationalisme noir et du mouvement pour les droits civiques dans le Sud, il se fait à nouveau l'écho des positions de Martin Luther King :

Je crois qu'il faut avoir une position sans compromis contre toutes formes de ségrégation et de discrimination fondées sur la race. En ce qui me concerne, je ne juge pas un homme en fonction de la couleur de sa peau.

Soupçonnant que l'interdiction d'entrée sur le territoire français a une origine autre que le seul gouvernement français, il envoie une lettre de protestation au secrétaire d'État, Dean Rusk : « Alors que je suis en possession d'un passeport américain, on m'a interdit, sans explication, d'entrer en France. » Il lui demande « l'ouverture d'une enquête pour déterminer les causes de cet incident⁷² ». Le bouleversement forcé de son calendrier permet à Malcolm d'explorer pendant plusieurs jours supplémentaires la politique raciale de la Grande-Bretagne et de donner une interview à *Flamingo*, un magazine publié à Londres et essentiellement lu par les Noirs de Grande-Bretagne. Ce qui est surprenant, c'est la vigueur avec laquelle Malcolm s'efforce de se distinguer des modérés du mouvement des droits civiques aux États-Unis : « King et les siens croient qu'il faut tendre l'autre joue », déclare-t-il presque méprisamment. « Leurs combattants de la liberté suivent les règles d'un jeu qui ont été fixées par les grands patrons à Washington, la citadelle de l'impérialisme. » Il récuse à nouveau toute tentative de l'identifier comme « racialisé » : « Je juge sur les actes, pas sur la couleur. » Il ne défend ni le droit de vote ni les changements par la voie électorale, mais la voie insurrectionnelle d'inspiration guévariste. « J'aime les Mau Mau », déclare-t-il, en vantant les mérites de la guérilla kényane des années 1950. « Mettez le feu sous une casserole et vous apprendrez ce qu'elle contient », dit-il avant d'ajouter que « la colère produit de l'action ». Lorsqu'on l'interroge sur les raisons pour lesquelles il a quitté la *Nation*, il insiste sur les causes politiques et non sur les questions de personne ou de religion : « La fraternité originelle [de la *Nation*] s'est trop relâchée et elle est devenue trop conservatrice. » Il accuse certains des dirigeants de la *Nation* de vénalité et explique que c'est la raison pour laquelle il a fondé « la *Muslim Mosque*, qui ne se limite pas à la question des droits civiques en Amérique, mais qui intègre la question des droits humains de l'homme noir dans le monde entier⁷³ ».

Le 11 février, lors d'une conférence à la London School of Economics, il mène une évaluation directe et animée de la politique raciale aux États-Unis. Projetant une image négative des non-blancs et faisant d'eux des délinquants, la stigmatisation raciale « permet au pouvoir de mettre en place un État

policier ». Il dresse ensuite un parallèle entre le traitement par les États-Unis des Africains-Américains et la condition des populations originaires des Caraïbes et d'Asie en Grande-Bretagne, où les stéréotypes racistes renforcent l'apathie politique parmi les minorités, leur faisant croire à l'impossibilité du changement. « Des méthodes d'État policier sont utilisées [...] pour réprimer la juste et honnête lutte du peuple contre la discrimination et toutes les formes de ségrégation », souligne-t-il⁷⁴.

Malcolm décrit le changement qui sépare les vieux dirigeants africains de la génération montante des jeunes révolutionnaires : « [Les vieilles] générations d'Africains [...] ont cru qu'elles pouvaient négocier [...] pour finalement obtenir une sorte d'indépendance. » La nouvelle génération rejette le gradualisme : « Si quelque chose vous appartient de droit, alors soit on se bat pour elle, soit on se tait. » Il aborde ensuite la question de l'identité culturelle noire. « Nous, en Occident, sommes conditionnés pour haïr l'Afrique et les Africains. » Les Caribéens en Grande-Bretagne, dit-il, « ne veulent pas accepter leur origine ; ils n'ont ni origine ni identité. [...] Ils veulent être des Anglais ». Le même processus de confusion identitaire est à l'œuvre chez les Africains-Américains : « Habilement, on nous fait haïr l'Afrique [...]. Notre couleur devient une chaîne, elle devient une prison. » La reconnaissance de la culture noire libérera les Noirs qui défendront alors leurs propres intérêts.

Enfin, il revient au concept d'une révolution africaine en deux étapes : d'abord une réforme graduelle, puis la révolution. Le même processus social, suggère-t-il, pourrait être à l'œuvre aux États-Unis. « Le mouvement des *Black Muslims* a été l'un des principaux éléments de la lutte pour les droits civiques », affirme-t-il sans égard aucun pour les faits qui, à l'évidence, montrent le contraire : « [Les Blancs] devraient remercier Martin Luther King, parce qu'il a jusqu'à présent maintenu les Noirs sous contrôle. Mais il est en train de perdre sa mainmise et son contrôle⁷⁵. »

Selon Malcolm, pour mener à bien l'objectif stratégique de la prise de pouvoir par le panafricanisme et le tiers-monde, il faut s'adresser aux nouvelles couches qui y cherchent une inspiration et un leadership. Ainsi, les Sud-Asiatiques et les Caribéens qui subissent des discriminations ethniques et religieuses dans la ville ouvrière anglaise de Smethwick, l'ont-ils contacté pour obtenir son soutien⁷⁶. La BBC, qui est alors en train de tourner un documentaire sur Smethwick, suit Malcolm avec une équipe de tournage – mais elle ne parviendra pas à organiser une rencontre entre lui et le député du Parti conservateur, Peter Griffiths. Après avoir rencontré les représentants des minorités locales, Malcolm est convaincu que les autorités municipales achètent les maisons vides pour les vendre uniquement aux Blancs, limitant ainsi le nombre de maisons disponibles pour les Asiatiques et les Noirs. Dans les environs de Birmingham, au cours d'une conférence de presse, il dénonce le dispositif qui permet de limiter les ventes et les locations aux non-Européens : « J'ai entendu dire que les Noirs de Smethwick sont traités de la

même façon qu'à Birmingham en Alabama – de la même façon qu'Hitler traitait les Juifs. » Cette déclaration est en elle-même suffisamment violente, mais, comme souvent, il pousse le bouchon plus loin et lance un appel à la révolution violente : « Si les gens de couleur continuent d'être opprimés, cela déclenchera une guerre sanglante⁷⁷. »

Une controverse nationale éclate quand la BBC est accusée d'aider Malcolm dans ses recherches. Même le *Sun*, qui est à cette époque un journal libéral, publie un éditorial considérant la visite de Malcolm comme « une déplorable erreur ». Cedric Taylor, le président de la *Standing Conference of West Indian Organizations* du district de Birmingham, condamne la visite en expliquant au journaliste du *Los Angeles Times* que « la situation ici est complètement différente de celle qui règne dans l'Alabama » : « Dans cette ville, les Caribéens ne sont pas de ceux qui voudraient suivre Malcolm X⁷⁸. »

Avant de quitter la Grande-Bretagne, Malcolm est interviewé par le correspondant du *Sunday Express*, un journal sud-africain libéral. Sa rhétorique se fait encore plus violente quand il appelle les Noirs d'Angola et d'Afrique du Sud à utiliser la violence « jusqu'au bout » : « Il n'y a aucune raison pour que les Noirs [sud-africains] se restreignent ou se plient à des règles qui limitent le champ de leur activité. » Il disqualifie le prix Nobel de la paix Albert Luthuli en le réduisant à « un Martin Luther King de plus, utilisé pour maintenir le peuple opprimé sous contrôle ». Pour Malcolm, les « véritables dirigeants de l'Afrique du Sud » sont Nelson Mandela de l'*African National Congress* et Robert Sobukwe, le fondateur du *Pan-African Congress*. Il envisage désormais la possibilité pour l'OUAU d'épouser la cause des Aborigènes d'Australie. « Le racisme étant devenu international, la lutte contre le racisme doit elle aussi devenir internationale [...]. Et ceux qui en sont victimes sont isolés les uns des autres. » Mais, le plus important demeure pour lui la question du panafricanisme, les Noirs, quelle que soit leur nationalité ou leur langue ayant un destin commun : « Nous croyons, explique-t-il, qu'il n'y a qu'une seule lutte en Afrique du Sud, en Angola au Mozambique et en Alabama. C'est la même lutte⁷⁹. » Lorsqu'il atterrit à l'aéroport John F. Kennedy, le 13 février, Malcolm est accueilli par de mauvaises nouvelles. Plusieurs semaines auparavant, il a déposé devant le tribunal du Queens une requête pour obtenir un « exposé des motifs » et destinée à retarder l'expulsion de sa famille de leur logement. Cependant, il est désormais évident que sa famille va perdre sa maison et qu'il va falloir commencer à rechercher un nouveau logis. Malcolm apprend également que Betty est à nouveau enceinte, de jumeaux cette fois-ci. Ce qui est déjà financièrement difficile – élever quatre enfants – va devenir encore plus ardu avec six enfants.

Malgré tout, ses pensées se tournent très vite de nouveau vers l'action politique. Il n'est pas parvenu à tirer au clair les conséquences de l'incident avec les douanes françaises. Alors qu'il arrive dans le local de l'OUAA à l'hôtel Theresa, il reconnaît devant ses compagnons qu'il a commis une

« sérieuse erreur » en se polarisant sur le quartier général de la *Nation* à Chicago et d'avoir « cru que tous les problèmes venaient de Chicago alors que ce n'était pas le cas ». D'où vient alors le « problème », lui demandent les militants. « De Washington », leur répond-il⁸⁰.

Après quelques heures de discussion avec la direction de l'OUAA, Malcolm rentre chez lui à East Elmhurst. Le trajet en voiture se déroule sans incident. Il a prévu de se lever tôt pour prendre un vol pour Détroit où il doit prononcer un important discours. Comme c'est souvent le cas, il s'endort dans son bureau situé au premier étage après avoir travaillé tard dans la nuit⁸¹.

À 2 h 45 du matin, la famille Shabazz est surprise dans son sommeil par le bris d'une fenêtre au rez-de-chaussée. Quelques secondes plus tard, un cocktail Molotov explose et la maison se remplit rapidement d'une fumée noire. Alors que Malcolm dévale les escaliers vers la chambre des enfants, un second cocktail est lancé. Un troisième atteint une fenêtre de derrière, sans prendre feu. Malcolm aide Betty à s'échapper par la porte de derrière, rassemble les enfants et les fait sortir à l'arrière de la maison. Puis il se rue à nouveau dans la maison en flammes pour sauver quelques affaires importantes et des vêtements. « J'étais presque effrayée par son courage et son efficacité dans ce moment de terreur », se rappellera plus tard Betty. « J'ai toujours su qu'il était fort, mais c'est à ce moment-là que j'ai découvert combien il l'était⁸². » Quand les pompiers arrivent, la maison est déjà dévorée par les flammes.

Au cours des décennies, il y eut d'intenses spéculations sur cet attentat à la bombe incendiaire contre la maison de Malcolm, le 14 février 1965. L'attitude de trois acteurs a été remise en question : celle de Malcolm lui-même, celle de la *Nation of Islam* et celle des forces de l'ordre.

Certains pensent que Malcolm a lui-même prémédité et commis l'attentat, car la famille Shabazz allait être expulsée de son logement. L'accusation contre la *Nation* est quant à elle évidente en raison de la spirale de violence déclenchée contre Malcolm. Incendier sa maison, mettre sa femme et ses enfants en danger étaient une escalade logique. D'autres hypothèses attribuent l'attentat au BOSS, au FBI ou à certains de leurs informateurs, une présomption partagée par des fidèles de l'OAAU comme Herman Ferguson et Peter Bailey. Les indices les plus probants désignent cependant la *Nation*. Une quarantaine d'années après l'attentat, Thomas 15X Johnson, membre de la *Nation*, reconnaissait que celle-ci l'« avait sans aucun doute commis ». L'un des assaillants, se souvient-il, était Edward X :

C'était un de mes amis proches, et je n'ai su qu'après qu'il en avait fait partie. [II] n'était rien de plus qu'un partisan dévoué.

C'est lui et deux autres frères qui ont commis l'attaque à la bombe incendiaire⁸³.

Les partisans de Malcolm se rassemblent rapidement devant la maison incendiée. Il est décidé que Betty et les quatre filles seront hébergées chez Tom Wallace, qui habite également dans le Queens. Debout dans le froid,

apprenant que Malcolm a toujours l'intention de partir pour Détroit le jour même, Betty entre dans une colère incontrôlable⁸⁴. Mais Malcolm est décidé. L'attentat ne l'a pas effrayé au point de renoncer à sa prise de parole à Détroit.

Cette nuit-là, la mort est passée près de lui et de sa famille : la prochaine fois, il n'y échappera pas.

1. FBI-MMI Memo, Philadelphia Office, 22 octobre 1964.

2. *Ibid.*

3. FBI-Morris Summary Report, New York Office, 1^{er} mars 1965 ; FBI Memo, New York Office, 1^{er} décembre 1964.

4. Entretien avec James 67X Warden, 1^{er} août 2007.

5. « The homecoming rally of the OAAU », dans Breitman (éd.), *By Any Means Necessary*, p. 132-156.

6. *Ibid.*

7. « Hajj Malik el-Shabazz to Muhammad Sourour el-Sabban », 30 novembre 1964, MXC-S, box 3, folder 4.

8. « Hajj Malik el-Shabazz to Muhammad Taufik Oweida », 30 novembre 1964, MXC-S, box 3, folder 4 ; MX FBI, teletype, New York Office, 1^{er} décembre 1964.

9. *Ibid.*, p. 252-253 ; MX FBI, Memo, London Office, 9 décembre 1964 ; MX FBI, Memo, London Office, 11 janvier 1965 ; « Cheers for Malcolm X at Oxford », *Daily Telegraph*, 4 décembre 1964.

10. NdT : Billy Graham (1918-), célèbre prédicateur et télévangéliste, il a été le conseiller spirituel de plusieurs présidents des États-Unis.

11. « Militant Muslim », *Manchester Guardian Weekly*, 10 décembre 1964.

12. FBI-MMI Summary Report, New York Office, 21 février 1965, p. 40 ; MX FBI, Teletype, New York Office, 6 décembre 1964 ; une invitation à une réception de la part des représentants tanzaniens aux Nations unies, 9 décembre 1964, dans « OAAU Papers », Schomburg Center for Research in Black Culture.

13. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 236.

14. « Hajj Malik el-Shabazz (Malcolm X) to Walith Mohammed (Wallace Muhammad) », 21 décembre 1964, MXC-S, box 3, folder 4.

15. NdT : *Tripping the light fantastic*. Cette expression désigne le fait de danser avec légèreté. Elle est souvent utilisée de façon humoristique.

16. Entretien avec James 67X Warden, 24 juillet 2007.

17. *Ibid.*

18. « Communication and reality », dans Clarke (éd.), *Malcolm X : The Man and His Times*, p. 307-320.

19. William Gálvez, *Che in Africa : Che Guevara's Congo Diary*, Melbourne, Ocean, 1999, p. 27-28.

20. Le FBI estime le public réuni dans de la salle de danse de l'Audubon à 2 000 personnes le 13 décembre 1964. Voir MX FBI, Memo, New York Office, 8 janvier 1965.

21. « At the Audubon, December 13, 1964 », dans Breitman (éd.), *Malcolm X Speaks*, p. 88-104 ; MX FBI, Memo, New York Office, 8 janvier 1965.

22. « At the Audubon, December 13, 1964 ».

23. On doit la meilleure étude des activités de guérilla du Che au Congo en 1965 à Gálvez, *Che in Africa*, particulièrement p. 29-32, 35-36, 43. Jon Lee Anderson a écrit une excellente biographie intitulée *Che Guevara. A Revolutionary Life*.

24. MX FBI, Summary Report, New York Office, 20 janvier 1965, p. 56.

25. Voir *Muhammad Speaks*, 25 septembre 1964, notamment le capitaine Joseph et Jeremiah X, « Biography of a hypocrite ».

26. Edwina X, « Open invitation : Come to Muhammad's Mosque », *Muhammad Speaks*, 26 novembre 1964.

27. Louis X, « Boston minister tells of Malcolm – Muhammad's biggest hypocrite », *Muhammad Speaks*, 4 décembre 1964.

28. Clegg, *An Original Man*, p. 226, 330 ; « Muslims charged », *Amsterdam News*, 14 novembre 1964.
29. Entretien avec James 67X Warden, 1^{er} août 2007.
30. « At the Audubon », dans Breitman (éd.), *Malcolm X Speaks*, p. 115-136 ; MX FBI, Memo, New York Office, 21 décembre 1964 et 22 décembre 1964 ; « Malcolm favors Mau Mau in U.S. », *New York Times*, 21 décembre 1964.
31. Le discours de W. E. B. Du Bois lors de son 90^e anniversaire (21 février 1959), à Pékin, développe des idées similaires sur la Chine comme modèle de référence dans le monde pour les opprimés non européens. Resté en relation avec la famille de Du Bois, Malcolm écrit à David Du Bois le 15 décembre 1964 pour le convaincre de créer une branche de l'OAAU en Égypte. Voir Marable, W. E. B. *Du Bois*, p. 205-206 ; « Malcolm X to David Graham », 15 décembre 1964, MXC-S, box 3, folder 4.
32. « At the Audubon », dans Breitman (éd.), *Malcolm X Speaks*, p. 115-136.
33. NdT : Groupe musical fondé en 1962 par le SNCC. Mêlant gospel, rhythm and blues et musique soul, il accompagne les initiatives du mouvement pour les droits civiques dans le Sud. En 1963, le groupe chantera *We shall overcome* (Nous vaincrons) au festival de Newport en compagnie de Bob Dylan, Joan Baez et Peter, Paul and Mary.
34. « Reminiscences of James Farmer » (1979), dans The Columbia University Oral History Research Office Collection.
35. FBI-MMI Summary Report, New York Office, 21 mai 1965, p. 27 ; MX FBI, Memo, New York Office, 30 décembre 1964.
36. « Convict Muslims in Boston », *Amsterdam News*, 6 février 1965 ; Branch, *Pillar of Fire*, p. 549.
37. MX FBI, Memo from [redacted] to W. C. Sullivan, 30 décembre 1964 ; MX FBI, Memo, Philadelphia Office, 19 janvier 1965.
38. MX FBI, Memo, Philadelphia Office, 19 janvier 1965.
39. « Hajj Malik el-Shabazz to Akbar Muhammad », 30 décembre 1964, MXC-S, box 3, folder 7.
40. *Ibid.* NdT : Allusion à l'assassinat en 1170 de Thomas Becket, l'archevêque de Canterbury, par des nobles ayant pris cette initiative qui n'avait pas été formulée de façon explicite par le roi Henry II.
41. « Alex Haley to Paul Reynolds », 17 octobre 1964, Anne Romaine Collection, UTLSC, series 1, box 3, folder 24.
42. « Alex Haley to Paul Reynolds », 19 novembre 1964, *ibid.*
43. « Alex Haley to Paul Reynolds », 14 février 1965, *ibid.*
44. « To Mississippi youth », dans Breitman (éd.), *Malcolm X Speaks*, p. 137-146.
45. « Is Malcolm X clueing in Africans on U.S. ? », *The Militant*, 11 janvier 1965.
46. MX FBI, teletype, Washington Office, Director to New York Office, 6 janvier 1965 ; MX FBI, Memo, Washington Office, Director to Ottawa, 3 janvier 1965 ; *Front Page Challenge* avec Malcolm X, CBC, 5 janvier 1965.
47. « Prospects for freedom in 1965 », dans Breitman (éd.), *Malcolm X Speaks*, p. 147-156.
48. « Malcolm X to Carlos Moore », 15 janvier 1965, MXC-S, box 3, folder 4.
49. « Malcolm X to Maya Maké », 15 janvier 1965, *ibid.*
50. « 1 000 in vigil defy cold in Harlem », *New York Times*, 18 janvier 1965.
51. *Ibid.* Malcolm promet qu'en 1965, le peuple noir « ne sera plus tenu en échec [...], ne sera plus sur la défensive, ne sera plus hésitant ».
52. *Ibid.*
53. *Ibid.*
54. Entretien avec Malcolm X par Pierre Berton à Toronto, 19 janvier 1965, dans David Gallen (éd.), *Malcolm X : As They Knew Him*, New York, Carroll and Graf, 1992, p. 179-187.
55. Entretien avec Peter Goldman, 12 juillet 2004.
56. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 201-202, 248.
57. Evanzz, *The Messenger*, p. 315.
58. James Booker, « Malcolm X speaks », *Amsterdam News*, 6 février 1965.
59. « Malcolm X was to testify here in suits », *Los Angeles Times*, 25 février 1965.
60. MX FBI, Summary Report, New York Office, 8 septembre 1965, p. 19-20, 37 ; Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 250-251.

61. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 251 ; « Malcolm X had fear of death while in L.A. », *Los Angeles Times*, 23 février 1965 ; MX FBI, Memo, Chicago Office, 29 janvier 1965 ; MX FBI, Teletype, Chicago Office, 31 janvier 1965 ; MX FBI, Summary Report, New York Office, 8 septembre 1965, p. 36.
62. MX FBI, Memo, New York Office, 17 février 1965 ; FBI-OAAU, Memo, Chicago Office, 4 février 1965 et 18 février 1965 ; MX FBI, teletype, Chicago Office, 31 janvier 1965 ; MX FBI, Memo, Chicago Office, 4 février 1965 et 18 février 1965.
63. MX FBI, Memo, New York Office, 2 février 1965 et FBI-OAAU, Enclosure, New York Office, 2 février 1965.
64. James Booker, « Malcolm X speaks », *Amsterdam News*, 6 février 1965 ; Steve Clark (éd.), *February 1965 : The Final Speeches*, New York, Pathfinder, 1992, p. 17-19.
65. Booker, « Malcolm X speaks », *Amsterdam News*, 6 février 1965 ; MX FBI, Memo, New York Office, 9 février 1965.
66. Clark (éd.), *February 1965*, p. 20-22.
67. « Stop demonstrations », *Chicago Defender*, 6 février 1965 ; Clark (éd.), *February 1965*, p. 23-28 ; MX FBI, teletype, New York Office, 4 février 1965. Quelques semaines plus tard, Malcolm donnera une interprétation très différente de son expérience à Selma. Le 15 février 1965, à l'Audubon, il critique « [s]on bon ami, le révérend Martin le Droit [rires] qui, en Alabama, utilise les enfants des écoles pour faire ce que le gouvernement fédéral devrait faire. [...] Les écoliers ne devraient pas avoir à manifester. » Un des assistants de Martin Luther King n'ayant pas souhaité qu'il parle aux jeunes engagés dans le mouvement de protestation, Malcolm raconte que « les enfants ont insisté pour que je sois entendu. [...] La plupart des étudiants du SNCC ont également insisté pour m'entendre. C'est uniquement de cette façon que j'ai eu la chance de leur parler ». Voir Clark (éd.), *February 1965*, p. 138-139.
68. MX FBI, Memo, New York Office, 2 février 1965 ; MX FBI, Memo, New York Office, 8 février 1965 et 9 février 1965 ; MX FBI, Memo, Tokyo Office, 19 février 1965.
69. Clark (éd.), *February 1965*, p. 32-33.
70. *Ibid.*, p. 33.
71. *Ibid.*, p. 34-41 ; MX FBI, Cablegram, Paris Office, 11 février 1965 ; MX FBI, New York Office, 10 février 1965 et 11 février 1965 ; « France bars Malcolm », *Chicago Defender*, 10 février 1965.
72. « Malcolm X to Dean Rusk », 10 février 1965, MXC-S, box 3, folder 4.
73. Clark (éd.), *February 1965*, p. 42-44.
74. *Ibid.*, p. 46-65.
75. *Ibid.*
76. NdT : Smethwick était une petite ville ouvrière proche de Birmingham où s'étaient installés après 1945 de nombreux immigrants venus des pays du Commonwealth. Des émeutes raciales secouent la ville en 1962, à la suite de la fermeture de nombreuses entreprises et de problèmes dans l'attribution de logements. Le Parti travailliste est battu aux élections de 1964, alors que circule le slogan : « Si vous voulez un négro comme voisin, votez travailliste ! »
77. « Aid to Malcolm X by BBC assailed », *New York Times*, 14 février 1965 ; « Malcolm X pays Smethwick call », *Washington Post*, 14 février 1965 ; « Malcolm X on tour », *New York Herald Tribune*, 14 février 1965.
78. Gene Sherman, « Malcolm X stirs up resentment in Britain », *Los Angeles Times*, 14 février 1965.
79. Clark (éd.), *February 1965*, p. 69-72.
80. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 222.
81. *Ibid.*
82. *Ibid.*, p. 222-224 ; « Malcolm X's home is bombed », *Chicago Tribune*, 15 février 1965 ; « Three fire bombs hit home of Malcolm X », *Los Angeles Times*, 15 février 1965 ; « Malcolm X, kin flee bombing », *New York Daily News*, 15 février 1965 ; « Who bombed Malcolm X's home ? », *New York Post*, 15 février 1965 ; « Malcolm X denies he is bomber », *Amsterdam News*, 20 février 1965 ; « Malcolm X accuses Muslims », *New York Times*, 16 février 1965.
83. Entretien avec Thomas 15X Johnson, 29 septembre 2004. Depuis la mort de Johnson, Abdur-Rahman Muhammad a également confirmé que les membres de la *Nation* étaient responsables de l'incendie criminel.

84. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 222-224.

15. La mort arrive à son heure (14 février 1965-21 février 1965)

Il est 9 h 30 quand Malcolm débarque, les yeux bouffis, à l'aéroport de Détroit, et prend une chambre à l'hôtel Statler Hilton. Ses amis sont inquiets pour sa sécurité et sa santé : sa maison a été incendiée, sa femme et ses enfants se cachent, son pardessus empeste la fumée et il porte les vêtements arrachés à l'incendie. Comme il n'est pas parvenu à dormir depuis l'attentat, un ami de Détroit lui donne un somnifère. Malcolm ne sommeille que quelques heures, car son emploi du temps est serré. À 16 heures, il donne une interview à WXYZ-TV, puis se rend à l'auditorium Ford où il doit prononcer l'allocation d'ouverture de la première cérémonie annuelle du *Dignity Projection and Scholarship Award* en hommage à Sidney Poitier et à la chanteuse d'opéra Marian Anderson. La soirée est patronnée par l'*Afro-American Broadcasting Company* et présidée par un ami de Malcolm, Milton Henry, avocat et dirigeant du *Freedom Now Party* dans le Michigan¹.

Le révérend Albert Cleage se souvient que, dans les coulisses, avant l'ouverture de la soirée, Malcolm est fatigué et irritable à cause des effets de la fumée qu'il a inhalée. Lorsque Malcolm est à la tribune, se rappelle-t-il, il n'a pas son ton habituellement si incisif². Après avoir évoqué son voyage en Afrique et au Moyen-Orient, il finit par se concentrer sur la question de l'identité culturelle qu'il a installée au centre de ses derniers discours. Il évoque la décennie 1955-1965, la décrivant comme « l'époque où nous avons été témoins de l'émergence de l'Afrique. L'esprit de Bandoung a fondé une unité active qui a permis aux Asiatiques et aux Africains opprimés [...] d'œuvrer de concert pour obtenir leur indépendance ». C'est la décennie, poursuit-il, où aux États-Unis, le mouvement pour les droits civiques et les *Black Muslims* sont apparus. La *Nation of Islam* « a fait tellement peur à l'homme blanc qu'il a commencé à dire « Merci mon Dieu » pour l'oncle Roy [Wilkins], pour l'oncle Whitney et pour l'oncle A. Philip ». Cette saillie déclenche les rires du public, mais Malcolm ne se contente pas de se moquer des modérés, il s'emploie également à dépeindre sous son meilleur jour le rôle de la *Nation of Islam*. Les *Black Muslims*, dit-il, « ont permis que l'ensemble du mouvement pour les droits civiques devienne plus militant et plus acceptable aux yeux du pouvoir blanc. [...] Nous avons obligé de nombreux dirigeants de ce mouvement à être plus militants qu'ils ne voulaient l'être ». Mais, en 1965, la situation exige de « nouvelles méthodes » : « Il faut du pouvoir pour discuter avec le pouvoir. Il faut pratiquement être fou pour traiter avec un pouvoir aussi corrompu³. »

Quand il rentre à New York, les médias s'agitent autour des débris carbonisés de sa maison. Les cocktails Molotov ont totalement détruit deux

des pièces et gravement endommagé trois autres. Par provocation, le capitaine Joseph rencontre les journalistes devant la maison : « Nous sommes propriétaires de cet endroit, proteste-t-il. Nous avons investi de l'argent ici. [...] Il n'a même pas eu la courtoisie de nous passer un coup de fil. » Tandis que la rumeur suggère l'implication de la *Nation* dans l'attentat, James Shabazz, le prédicateur de Newark, explique aux journalistes qu'il « est invraisemblable que [la *Nation*] ait incendié une maison dont elle allait reprendre possession. [...] Il va de soi que nous aurions préféré récupérer notre maison plutôt qu'une bâtisse brûlée. [...] C'est certain, nous n'y avons pas mis le feu⁴. »

D'autres allégations mettent en cause Malcolm après que les policiers ont découvert une petite bouteille d'essence dans une commode d'enfant. La *Nation* attise ces rumeurs dans la presse. Quant à Malcolm, il leur renvoie l'accusation : « Je n'ai ni compassion, ni pitié, ni pardon pour quiconque s'attaque à des enfants endormis. [...] La seule chose que je regrette, c'est que deux groupes noirs se combattent et s'entre-tuent. » Devant ses proches, il élargit les possibilités de l'origine de la conspiration. Herman Ferguson se souvient de Malcolm expliquant que « la *Nation* ne s'attaque pas aux femmes et aux enfants. [Elle] ne peut pas avoir mis le feu à ma maison avec ma femme et mes enfants à l'intérieur. C'est le gouvernement⁵ ». Il est alors loin de se douter que Thomas 15X confirmera plus tard la responsabilité de la *Nation*.

Il passe une partie de la journée du 15 février à évaluer les dommages causés à la maison et à donner des interviews. L'OAAU avait prévu de présenter son programme ce soir-là, mais l'attentat bouleverse l'ordre du jour alors que 700 personnes se rassemblent pour écouter ce que Malcolm a à dire sur ce sujet. Après que Benjamin 2X a ouvert la soirée par une courte allocution, Malcolm prend la parole. Si le discours qu'il prononce ce soir-là, « Une révolution mondiale est en marche », n'est pas sa dernière expression publique, c'est certainement le plus important qu'il a prononcé durant les deux dernières semaines de sa vie. Commenant par évoquer l'attentat, il dit sa stupéfaction de voir la *Nation* « utiliser les mêmes méthodes que le Ku Klux Klan ». Après avoir survolé quelques sujets, Malcolm revient en arrière et propose son interprétation sur la manière dont la *Nation* a perdu son âme. Avant 1960, explique-t-il, « il n'y avait pas au sein du peuple noir de ce pays de meilleure organisation que les *Muslims*. C'était un mouvement militant qui impulsait le dynamisme et la force de l'homme noir de ce pays ». Mais, après le retour de Muhammad de La Mecque au début de 1960, les choses ont changé, celui-ci ayant commencé à « être plus intéressé par la richesse matérielle. Et, il faut le dire, à être plus intéressé par les filles ». La salle éclate de rire. Selon Malcolm, il y a un complot destiné à « étouffer toutes les informations pouvant ouvrir les yeux » des membres de la *Nation* sur leur dirigeant. Aussi longtemps qu'Elijah Muhammad dirigera la *Nation of Islam*, « elle ne fera rien pour la lutte dans laquelle est engagé l'homme noir de ce

pays ». L'incapacité de la *Nation* à mettre en échec les méthodes terroristes du Ku Klux Klan en est une preuve⁶ : « Ils savent ce qu'il faudrait faire. Mais ils ne sont capables de le faire que contre un de leurs frères. » Alors que le public applaudit, Malcolm ajoute sur un ton grave : « Je suis parfaitement conscient de ce que je déclenche. [...] Mais dans ma vie, je n'ai jamais dit ou fait quoi que ce soit sans être prêt à en subir les conséquences⁷. »

Après une soirée passée à Rochester où il prononce un autre discours, il rentre à New York pour se consacrer à une pénible tâche : vider sa maison en ruines. L'arrêt du tribunal ordonnant l'expulsion de la famille Shabazz doit être exécuté le 18 février au matin. Peu avant une heure du matin, Malcolm et une quinzaine de membres de la MMI et de l'OAAU arrivent sur les lieux en voiture. En quatre heures, ils vident la maison de ce qu'elle contient – meubles, vêtements, dossiers, bureau, photographies et correspondances – et chargent le tout dans une camionnette et dans trois breaks. Lorsque le chef de la police et ses hommes arrivent sur les lieux quelques heures plus tard, ils découvrent une maison complètement vide⁸.

Cela fait maintenant deux jours que Malcolm travaille sans dormir, s'obligeant à aller de l'avant dans un tourbillon d'activités, soutenu par ses nerfs et une volonté implacable. Quelques semaines auparavant, il avait prévu de se rendre, le 19 février, à Jackson, dans le Mississippi pour prendre la parole lors d'un rassemblement du *Mississippi Freedom Democratic Party* de Hamer⁹. L'attentat l'ayant obligé à annuler ce déplacement, il emploie son temps à donner des interviews. Dès le début de la matinée, il s'entretient avec le *New York Times* auquel il explique sans ambages qu'il vit « comme un homme qui est déjà mort ». Cela fait plusieurs mois que cette pensée le hante, mais après l'attentat contre sa maison, il l'exprime avec une gravité nouvelle : « Mon affaire sera résolue par la mort et la violence¹⁰. »

Plus tard dans la matinée, il est interviewé par une équipe de la chaîne de télévision ABC et, dans l'après-midi, il prononce son dernier discours public devant 1 500 étudiants réunis dans le gymnase du Barnard College. Il y explique que la révolte noire aux États-Unis « fait partie de la rébellion contre l'oppression et le colonialisme qui caractérisent cette époque ». Son discours ratisse large et atteste l'ampleur de ses lectures avec ses échos de la pensée de Du Bois et même de celle de Lénine : « Nous assistons aujourd'hui à une rébellion mondiale des opprimés contre les oppresseurs, des exploités contre les exploités. » Il condamne les pays occidentaux industrialisés « pour avoir délibérément asservi les Noirs pour des raisons économiques. Ces criminels internationaux ont violé le continent africain pour nourrir leurs usines et ils sont responsables des mauvaises conditions de vie qui règnent partout en Afrique¹¹ ».

Il passe la journée suivante chez son ami Gordon Parks, le grand photographe et écrivain, qu'il a rencontré en 1963 et avec lequel il a noué des relations de confiance quand le magazine *Life* lui a confié un reportage sur la *Nation of Islam*. Pendant son séjour à l'étranger, Malcolm lui a envoyé des

cartes postales ; intrigué par l'évolution des convictions de son ami, Parks lui propose une interview. Le ton de leur conversation est amical et la discussion sérieuse. « Mon frère, il n'y a qu'un *Muslim* qui puisse te protéger d'un autre *Muslim* – ou bien quelqu'un formé aux méthodes des *Muslims* », explique Malcolm après que Parks lui a demandé comment il comptait demeurer sain et sauf. « Je le sais. J'ai inventé beaucoup de ces méthodes. » Au cours de l'entretien, Malcolm semble presque mélancolique et ses paroles sont empreintes de regrets pour ce qu'il considère être les dommages causés par son intolérance raciale d'autrefois :

Mon frère, tu te souviens de cette jeune étudiante blanche qui était venue au restaurant ? Celle qui voulait aider au rapprochement des *Muslims* et des Blancs, à qui j'ai dit qu'il n'y avait pas l'ombre d'une chance, et qui est partie en pleurant !

Parks hoche de la tête. Malcolm poursuit en affirmant être « plein de regrets pour cet incident », car il a depuis vu de nombreux étudiants blancs actifs pour aider les gens en Afrique. « J'ai fait beaucoup de choses comme *Muslim* que je regrette aujourd'hui¹². »

Au cours de la même semaine, une soixantaine de membres de la MMI et de l'OAAU se réunissent pour discuter de l'attentat et des décisions à prendre en matière de sécurité : « Nous avons décidé que, désormais, nous fouillerions chaque personne se présentant à nos rassemblements, se souvient Peter Bailey. C'est là que nous avons commis une grave erreur. [Malcolm] a annulé cette décision parce qu'il voulait rompre avec cette image des personnes fouillées avant de pouvoir assister à nos réunions¹³. » Malcolm exige non seulement que personne ne soit fouillé, mais également qu'aucun des membres du service d'ordre ne soit armé à l'occasion du rassemblement qui est prévu le dimanche 21 février. La seule exception à cette décision concerne le dirigeant du service d'ordre de Malcolm, Reuben X Francis. Presque personne ne discute la décision de Malcolm, car aussi bien dans la MMI que dans l'OAAU, il n'y a ni tradition ni pratique démocratique – et lorsque Malcolm veut quelque chose, il l'obtient.

La police de New York est très probablement informée par ses agents infiltrés dans chacun des mouvements que les gardes du corps ne seront pas armés. Gene Roberts est le plus important de ces agents infiltrés. Après avoir passé quatre ans dans la Marine, il est entré à l'école de police de New York et, dès l'obtention de son brevet, a été transféré au BOSS comme enquêteur. Il a eu pour première mission d'infiltrer la MMI dès sa création. Robert reçoit le nom de code d'« Adam ». La direction du BOSS prend toutes les dispositions nécessaires pour protéger sa sécurité et son anonymat, y compris au sein de la police. Comme tous les policiers infiltrés, son dossier et sa photo d'identité sont classés dans un fichier séparé au quartier général du BOSS. Fin 1964, Roberts, qui occupe un emploi de couverture de vendeur de vêtements dans le Bronx, est devenu un membre à part entière du service d'ordre de la MMI. Il

est aussi l'un des gardes du corps de Malcolm à l'occasion des manifestations publiques. Craignant d'être découvert au cours de sa mission, Roberts a envoyé sa fille en Virginie chez les parents de sa femme, Joan. Grâce à lui, la police était informée en temps réel de toutes les décisions importantes prises par la MMI et l'OAAU¹⁴.

Le samedi 20 février, Malcolm et Betty consacrent la journée à la recherche d'un nouveau logement. Un agent immobilier les accompagne pour visiter une maison à Long Island, dans un quartier à prédominance juive, mais racialement mixte. La maison est belle et à leur goût, mais l'acompte de 3 000 dollars est hors de leur portée. Il leur faut aussi trouver 1 000 dollars pour le déménagement de leurs meubles, vêtements et effets personnels. Malcolm fait de nouveau appel à Ella pour résoudre ses problèmes financiers. Peu après l'attentat, ou peu de temps avant, Ella a consenti à acquérir une maison à son nom, chacun s'accordant à dire que le nom de Malcolm était si controversé qu'il lui serait impossible d'acheter à son nom une maison dans un quartier mixte. Il est convenu que le titre de propriété sera rapidement transféré au nom de Betty ou d'Attallah, alors âgée de six ans. Dans l'après-midi, Malcolm appelle Alex Haley pour faire le point sur l'avancée du manuscrit de *L'Autobiographie*. Par une étrange et heureuse coïncidence, Haley l'informe que le livre sera terminé et envoyé à Doubleday à la fin de la semaine suivante. À la tombée de la nuit, Malcolm dépose Betty chez Tom Wallace. Il y reste quelques heures à discuter avant de partir pour le centre-ville où il prend une chambre pour une personne à 18 dollars au douzième étage de l'hôtel Hilton. Il dîne au restaurant de l'hôtel, le Old Bourbon Steak House, puis regagne sa chambre où il reste jusqu'au lendemain¹⁵. Il est possible que ce soir-là, Sharon 6X l'ait rejoint dans sa chambre¹⁶.

Plus tard dans la nuit, plusieurs Africains-Américains pénètrent dans le hall du Hilton et demandent le numéro de la chambre de Malcolm. Appelé par un employé, le chef de la sécurité de l'hôtel aborde les intrus qui quittent rapidement l'hôtel¹⁷.

Les différents plans visant à assassiner Malcolm X ont commencé à être discutés au sein de la *Nation of Islam* environ un an avant le matin du 21 février 1965. Plusieurs raisons expliquent le retard pris dans la mise en œuvre de l'assassinat. Premièrement, et ce jusqu'aux ultimes journées qui précèdent l'assassinat, Elijah Muhammad n'a pas donné l'ordre explicite d'attenter à la vie de son ancien porte-parole national, et aussi forte que soit la colère contre Malcolm, personne n'agirait sans un ordre clair venu d'en haut. Deuxièmement, bien que Malcolm ait été cloué au pilori en tant qu'hérétique, il conserve le respect, voire l'affection, d'une minorité significative des membres de la *Nation*. Malgré ses erreurs, ils sont un certain nombre à reconnaître ce qu'il a fait pour la secte. La meilleure preuve de la persistance de son héritage réside dans le féroce *jihad* que ses ennemis ont mené contre

lui, mois après mois, dans toutes les mosquées. Troisièmement, Malcolm constitue une proie difficile et insaisissable pendant les vingt-quatre semaines qu'il a passées à l'étranger, d'avril à novembre 1964. Une tentative d'assassinat dans un pays musulman ou arabe était impensable, même pour la *Nation of Islam*. Aussi longtemps qu'il a séjourné à l'étranger, Malcolm était en sécurité.

Fin 1964, les bénéfices de l'élimination de Malcolm l'emportent sur les possibles coûts politiques. L'ardeur mise à rendre publics les dossiers de reconnaissance en paternité d'Evelyn Williams et de Lucille Rosary ainsi que la réussite de Malcolm à établir des liens entre la MMI et les organisations musulmanes internationales ont créé une situation nouvelle et menaçante pour la *Nation*. Ses dirigeants s'inquiètent en effet de la mise en cause de la légitimité de la secte, les défections de Wallace et d'Akbar Muhammad n'ayant fait que renforcer ces craintes. Ils sont désormais convaincus que seule la mort de Malcolm leur permettra d'en finir avec ses empiétements sur les prérogatives de la secte, de rétablir la croissance du nombre de ses adhérents et de continuer à gérer leurs affaires en toute tranquillité.

Elijah Muhammad sait cependant que si Malcolm meurt de mort violente, la *Nation* sera immédiatement considérée comme le principal suspect. Tuer Malcolm déclencherait presque à coup sûr une enquête de la police, voire une enquête fédérale, sur l'organisation. Ceux qui vont orchestrer l'assassinat doivent par conséquent concevoir un plan qui détournera l'attention, de telle sorte que l'implication de la direction de la *Nation* dans le forfait puisse être réfutée de manière plausible. De ce point de vue, l'année passée à susciter la colère parmi les membres de la *Nation* fournit un avantage supplémentaire : il serait plus aisé d'attribuer le meurtre à des membres isolés ayant décidé de prendre les choses en main.

La structure de l'appareil répressif de la *Nation*, qui s'est développé dans l'organisation – et qui est devenu une machine bien rodée depuis le départ de Malcolm et l'instauration du règne de la peur et de la violence au sein de la *Nation* –, s'avère d'une grande aide pour protéger le quartier général. La plupart des fidèles savent que les unités disciplinaires et les équipes d'intervention ne commettent presque jamais d'actions extrêmes dans les villes où se trouve leur Mosquée.

En d'autres termes, le capitaine Joseph peut permettre aux hommes de main de Harlem d'attaquer les amis de Malcolm ou de les harceler, mais pas de les tuer. Une mesure extrême telle que celle-ci doit être préalablement autorisée par la direction de Chicago, puis mise en œuvre par une équipe de Newark, de Boston ou de Philadelphie. Le groupe de Newark peut passer à l'action contre Malcolm à New York, mais seulement sur ordre direct du capitaine Joseph, de Raymond Sharrieff et de John Ali. D'autres bandes d'assassins peuvent aussi être mises sur pied à la fois sur la côte ouest et sur la côte est¹⁸.

Par ailleurs, la convergence d'intérêts entre les autorités policières, les agences chargées de la sécurité nationale et la *Nation of Islam* facilite indubitablement la mise en œuvre de l'assassinat de Malcolm. Tant le FBI que le BOSS ont des agents infiltrés dans les rangs de l'OAAU, de la MMI et de la *Nation*, et ceux-ci exacerbent les conflits entre les trois organisations. John Ali a été cité par plusieurs sources comme étant un informateur du FBI, et il y a de bonnes raisons de penser que James Shabazz de Newark et le capitaine Joseph fournissent eux aussi des informations à la police et au FBI. De son côté, le BOSS a déployé un important système d'écoutes et de surveillance des trois organisations, tandis que la CIA a surveillé Malcolm tout au long de son périple au Moyen-Orient et en Afrique. Malgré toutes les informations dont nous disposons, il reste difficile de déterminer ce que le FBI et la police ont laissé faire – si, par exemple, quelqu'un a pu subtilement laisser entendre que certains crimes pourraient être commis sans que la police intervienne. Un demi-siècle après l'assassinat de Malcolm, le refus du BOSS et du FBI d'ouvrir les milliers de pages de leurs archives relatives à ce crime renforce cette présomption.

Ce qui est établi, c'est qu'en mai 1964, dès le retour de Malcolm, deux membres de la Mosquée de Newark ont commencé à réfléchir au mode opératoire du meurtre. Il est également quasiment certain que James Shabazz, qui contrôle la Mosquée, en a donné l'ordre direct. Le plus âgé des deux hommes est le secrétaire adjoint de la Mosquée, Benjamin X Thomas, vingt-neuf ans, père de quatre enfants et employé à la fabrique d'enveloppes de Hackensack. Leon X Davis, son partenaire, est âgé d'une vingtaine d'années et travaille dans une usine d'électronique de Paterson dans le New Jersey. Les deux hommes sont des membres actifs du *Fruit of Islam*. C'est probablement au volant de la Chrysler noire de Benjamin X Thomas et dans une rue du centre de Paterson que les deux hommes ont rencontré Talmadge Hayer. Âgé d'une vingtaine d'années, Hayer, un fidèle lui aussi de la Mosquée de Newark, monte dans la voiture et les trois hommes roulent pendant un moment. Ben et Leon ont choisi Hayer à cause de son attitude vis-à-vis de Malcolm et de la scission. En quelques semaines, Hayer devient le troisième homme de l'équipe impliquée dans la préparation du meurtre. « J'avais de l'amour et du respect pour l'Honorable Elijah Muhammad, écrira-t-il plus tard, et j'ai estimé que c'était quelque chose que je devais assumer¹⁹. »

Très vite, deux autres membres de la *Nation* se joignent au complot de Newark. Willie X Bradley, âgé de vingt-six ans, grand, costaud, à la peau très noire, a une histoire faite de violences. Quant à Wilbur X McKinley, âgé de plus de trente-cinq ans, il est mince et, comme trois de ses comparses, ne mesure guère plus d'1,70 m. Propriétaire d'une petite entreprise de construction, Wilbur X a travaillé à la Mosquée de Newark.

Alors que les passages à tabac comme celui de Leon Ameer à Boston sont devenus dramatiquement ordinaires pour la *Nation*, les exécutions de membres ou de dissidents restent extrêmement rares. Toutefois, alors que la

secte semble traverser une mauvaise passe après la défection de Malcolm, les mesures disciplinaires brutales sont de plus en plus fréquentes. Par exemple, fin 1964, dans le Bronx, un membre de la *Nation*, Benjamin Brown, a ouvert sa propre mosquée, baptisée « La paix universelle » qui affiche une grande photographie de Muhammad sur sa devanture. Brown n'a pas demandé l'accord préalable ni de la Mosquée n° 7 ni du siège de Chicago, et ses activités ont été considérées comme « rebelles ». Tôt dans la matinée du 6 janvier 1965, trois *Muslims* qui passent devant la mosquée de Brown se plaignent de l'affichage du portrait de Muhammad. Quelques heures plus tard, alors qu'il quitte la mosquée, Brown est tué d'une balle de calibre .22 dans le dos. L'enquête aboutit à l'arrestation de trois hommes, tous membres de la *Nation*. Deux d'entre eux, Thomas 15X Johnson et Norman 3X Butler, sont des lieutenants de la Mosquée n° 7. La police a découvert chez Johnson une carabine Winchester à répétition du même calibre que le projectile qui a tué Benjamin Brown. L'arme n'a tiré qu'une seule fois puis s'est enrayée. Butler et Johnson sont plus tard libérés sous caution, la police restant toutefois convaincue de leur participation au meurtre de Brown, car ils sont connus pour être des « hommes de main²⁰ ».

Thomas 15X Johnson constitue un cas curieux dans la croisade menée par la *Nation* pour corrompre l'opinion de ses membres. Chauffeur de Malcolm pendant plusieurs années, il l'a quitté lors de son schisme avec la *Nation*. Au début, il ne partage cependant pas l'obsession de détruire Malcolm qui s'est emparée des membres du *Fruit of Islam*. Lorsqu'en décembre 1963, Malcolm est condamné au silence, Johnson, comme tous les membres de sa Mosquée, est surpris et suppose qu'il sera bientôt réinstallé dans ses fonctions. Mais, quand Malcolm crée la MMI et l'OAAU, Johnson se range du côté de la *Nation*. Le durcissement de la position de Thomas 15X débute à partir de l'audience du tribunal du Queens sur le contentieux concernant la maison occupée par les Shabazz. « Malcolm n'était pas seulement un ministre du culte, il était le ministre le plus haut placé », déclare Johnson, qui explique qu'en raison de son statut, les membres de la *Nation* se sont mis d'accord pour lui acheter une maison : « Mais si tu quittes [la *Nation*], tu ne peux pas garder la maison. On lui avait acheté une voiture toute neuve et beaucoup d'autres choses. [...] Tant que tu restes correct, tout ça est à toi. »

Johnson affirme que l'ordre d'assassiner Malcolm est venu directement de John Ali, le secrétaire national. Lors d'un déplacement à New York, celui-ci a réuni les lieutenants de la Mosquée n° 7 en dehors de la présence du capitaine Joseph et a expliqué pourquoi Malcolm devait mourir.

Au cours des décennies qui se sont écoulées depuis, rien n'est cependant venu véritablement accréditer ou démentir la thèse de Johnson sur la responsabilité de John Ali.

Johnson raconte qu'il a eu les plus grandes difficultés à accepter le raisonnement du secrétaire national et que « les autres lieutenants n'ont pas, eux non plus, avalé [les arguments d'Ali] ». Quelques semaines plus tard, de

nouvelles instructions arrivent de Chicago : « Elijah Muhammad avait envoyé des ordres précis : « Ne touchez pas [à Malcolm] ». » Johnson et son équipe agressent et harcèlent donc les proches de Malcolm, mais aucun plan d'assassinat n'est mis en œuvre. Johnson raconte qu'il a « l'habitude de rencontrer Malcolm chaque jour à l'hôtel Theresa » qui vient à sa rencontre en lui disant « Comment vas-tu ? ». Johnson est impressionné par le degré de civilité manifestée par sa victime désignée²¹.

À l'automne 1964, alors que la fureur contre Malcolm se propage dans toute la *Nation*, Johnson est enfin convaincu que Malcolm doit être tué. Avec quatre autres lieutenants, il reçoit comme instruction « d'aller à Philly [Philadelphie] où [Malcolm] doit prendre la parole. [...] Nous étions censés l'avoir là-bas. » L'équipe se rend en voiture jusqu'au lieu de la conférence (probablement le 26 décembre), mais Malcolm a anticipé l'attaque et « envoyé dehors un frère qui lui ressemblait ». Les candidats à l'assassinat prennent en chasse la voiture leurre et Malcolm parvient à s'échapper. Johnson pourrait également avoir participé à une autre tentative ratée d'assassiner Malcolm à Philadelphie. S'il avait été présent à l'Audubon le 21 février 1965, il aurait participé sans hésiter au meurtre. Mais, cet après-midi-là, il n'y était pas. Qu'il ait été condamné à la prison à perpétuité pour un crime qu'il n'a pas commis soulève de profondes questions sur les autorités policières et judiciaires des États-Unis²².

Deux questions préoccupent les partisans de Malcolm au cours des dernières semaines de sa vie. En premier lieu, ses changements politiques, idéologiques et religieux désorientent tant ses détracteurs que ses partisans. Il semble désormais s'orienter vers la tolérance et le pluralisme en matière de race et de religion. Ainsi, à Rochester, le 19 février, Malcolm explique :

Je crois en un Dieu unique et je crois que Dieu n'a qu'une seule religion. [...] Dieu a enseigné la même religion à tous les prophètes [...]. Moïse, Jésus, Muhammad et quelques autres [...], ils ont tous une doctrine et cette doctrine a été conçue pour éclairer l'humanité.

De telles déclarations, associées à celles désormais récurrentes, où il affirme ne pas juger les hommes sur leur couleur, suscitent de profondes interrogations parmi ses partisans qui s'arc-boutent sur l'idée que le nouveau discours de Malcolm ne serait qu'un vernis destiné à élargir son audience. Quelques personnages intransigeants, comme James 67X, refusent tout bonnement de croire que leur dirigeant a pu changer. Betty, pour des raisons qui lui sont propres, adopte la même attitude. Mais le public de Harlem qui assiste fidèlement aux rassemblements à l'Audubon ressent un profond malaise.

Après avoir été accusée publiquement par Betty de coucher avec Malcolm,

Lynne Shifflett démissionne fin 1964 du secrétariat général de l'OAAU²³. Quelques semaines plus tard, de retour d'Afrique, Malcolm la remplace par une autre jeune femme noire, Sara Mitchell. Intelligente et à la parole facile, celle-ci a écrit à Malcolm au mois de juin lorsqu'elle travaillait au *New Yorker*. Bien qu'elle partage avec Shifflett quelques-unes des conceptions politiques de la classe moyenne, Sara Mitchell est une nationaliste noire progressiste convaincue, et c'est de ce point de vue qu'elle aborde le personnage de Malcolm. Des années plus tard, revenant sur les activités de Malcolm en 1965, elle expliquera que « son ambition majeure est restée inaboutie : la rédemption de l'humanité « déshonorée » de l'homme noir américain. C'était cela qui aiguillonnait [Malcolm] et rien ne pouvait l'arrêter ni même le laisser en paix ». Pour Mitchell, les deux organisations créées par Malcolm remplissent des fonctions différentes. La *Muslim Mosque Inc.* « avait été fondée pour encourager l'étude et la recherche d'une alternative religieuse », alors que l'OAAU avait pour fonction « l'articulation et l'unification des différents aspects de la lutte noire ». Reconnaissant les limites de chacune des deux organisations, leur manque de moyens et la faiblesse de leur appareil, Mitchell explique qu'« à cause de tout cela, les échéances n'étaient pas respectées et les retards inévitables. Pendant cette période transitoire faite de retards permanents, de toutes les directions, des doigts mécontents étaient pointés sur lui²⁴ ».

Mitchell se rend compte que de larges fractions de la communauté nationaliste noire extérieure à la *Nation* sont insatisfaites des orientations prises par Malcolm. Beaucoup d'Africains-Américains ont en effet « ressenti une discrète fierté » lorsqu'il s'est fait l'avocat de la « suprématie noire » et se sont montrés « déçus et agacés » au fur et à mesure que s'affirmait son évolution, car « son message n'était plus provocateur, caustique et vindicatif ». Elle estime par ailleurs que les conférences de Malcolm devant les élites universitaires ont un effet négatif parmi les Noirs dépossédés :

Les gens d'en bas commençaient à se demander si sa participation à des forums comme ceux de l'*Ivy League* signifiait que leur Malcolm les abandonnait pour la « belle vie » et pour des enjeux plus intéressants²⁵.

Mitchell voit les importantes difficultés organisationnelles que cette situation va entraîner. Dans le cercle des organisateurs du mouvement, elle est quasiment la seule à être préoccupée par les conséquences des glissements idéologiques de leur dirigeant : elle craint qu'ils conduisent à s'aliéner le noyau des anciens partisans sans pour autant permettre d'en gagner de nouveaux, et que « l'isolement et la solitude ne soient le prix à payer pour ses innovations radicales²⁶ ».

Soulagé d'être débarrassé de Lynne Shifflett, James 67X entretient rapidement de bonnes relations de travail avec Mitchell²⁷. Mais les tensions et le mécontentement évoqués par Mitchell créent une atmosphère d'incertitude

qui profite aux opportunistes comme Charles 37X Kenyatta. En décembre et janvier, après que Malcolm a découvert sa relation avec Betty, Kenyatta ne se montre plus aux événements de la MMI et de l'OAAU. Il réapparaît cependant le 24 janvier à l'occasion d'un rassemblement de l'OAAU où il fait part de son mécontentement, annonçant avec amertume qu'il en a « fini » aussi bien avec la MMI qu'avec l'OAAU. Il fait également allusion aux irrégularités financières dont James se serait rendu coupable : « La meilleure façon de gagner de l'argent est de se bouger et de bosser », recommande-t-il²⁸.

Début 1965, les craintes pour la sécurité de Malcolm prennent le pas sur les inquiétudes liées à son évolution politique. Ses proches pensent que si rien ne change, il sera mort avant peu et leur préoccupation principale est de trouver les moyens de lui sauver la vie. Ils savent que des gouvernements africains lui ont fait des propositions : l'Éthiopie serait prête à lui offrir l'asile et les Saoudiens autoriseraient la famille Shabazz à séjourner dans le royaume en tant qu'hôte de l'État. Pour sa part, la communauté africaine-américaine expatriée au Ghana le presse de faire venir Betty et les enfants à Accra, tandis que des amis célèbres lui proposent de l'héberger anonymement dans leurs résidences secondaires. Ainsi, inquiète, Ruby Dee propose-t-elle de cacher Malcolm chez elle derrière un mur secret, une idée à laquelle s'oppose Ossie Davis, son mari²⁹.

Le vendredi 19 février, Maya Angelou débarque du Ghana pour travailler comme volontaire pour le bureau de l'OAAU. Bouleversée par l'attentat, elle téléphone à Malcolm de l'aéroport John Fitzgerald Kennedy. « Ils m'ont presque eu », reconnaît Malcolm qui lui propose de venir la chercher à l'aéroport³⁰. Elle a en réalité prévu de repartir directement pour San Francisco, rendre visite à sa famille. Sa mère la met en garde, lui demandant de ne pas travailler avec cet « agitateur » : « Si tu sens que tu dois travailler bénévolement, fais-le avec Martin Luther King », lui conseille sa mère³¹.

Si la plupart des partisans de Malcolm pensent que la *Nation* complotait activement pour l'assassiner, ils sont nombreux à soupçonner également le gouvernement américain d'être derrière les tentatives de meurtre. « Nous savions tous comment étaient traités les Noirs et [Malcolm] accusait toujours le gouvernement d'être à l'origine de nos problèmes », se souvient Herman Ferguson. Celui-ci ajoute que Malcolm semblait penser que « la CIA avait tout fait pour l'éliminer » pendant son séjour à l'étranger. L'interdiction d'entrer sur le territoire français n'ayant fait que confirmer ses soupçons quant au rôle du gouvernement. Selon Ferguson, l'OAAU n'a pas fait tout ce qu'il fallait pour protéger Malcolm pendant les dernières semaines de sa vie :

Nous n'avons pas saisi les signes que nous aurions dû voir. [...]

Tels de la chair à canon, on est resté assis pour discuter des dangers qui planaient sur Malcolm et on ne disait rien d'autre que « Le frère devrait être plus prudent »³².

Plusieurs membres de l'OAAU ont des appartements sûrs dans Manhattan

où Malcolm pourrait passer la nuit et des discussions ont lieu sur la nécessité de lui fournir des chauffeurs, mais rien n'est fait en ce sens. La marche vers le désastre se poursuit.

Il est difficile de savoir à quoi pensait Malcolm alors que l'imminence de son probable assassinat planait sur lui³³. Au cours des décennies qui suivront son assassinat, James 67X sera hanté par la question de savoir si Malcolm ne voulait pas, en réalité, mourir³⁴. Après avoir vécu pendant plus d'un an sous la menace de la *Nation*, dans les ultimes journées de sa vie, il paraît ambivalent : acceptant d'un côté ce qu'il pense être son destin et, de l'autre, espérant que les problèmes disparaissent et qu'il retrouve une vie normale. Il passe l'essentiel de la dernière semaine de sa vie loin de sa famille pour ne pas la mettre en danger. Il a également, semble-t-il, circulé sans garde du corps, alors que, depuis longtemps, James 67X ou Reuben X l'accompagnaient où qu'il aille. La plupart du temps, il est quasiment injoignable, au point que les membres de la MMI et de l'OAAU ne parviennent pas à lui transmettre les informations. Alors que le monde extérieur se referme sur lui, Malcolm se replie sur lui-même et n'écoute que lui-même. Il se débat désespérément pour se protéger des doutes et des peurs des autres.

Qu'il continue à harceler la *Nation* tout en sachant qu'il ne laisse ainsi guère d'autre choix à celle-ci que de frapper, donne à penser que, d'une certaine façon, Malcolm semble convoquer la mort. Imprégné par les traditions musulmanes au cours des dernières années de sa vie, il a peut-être à l'esprit l'histoire d'Al-Hussein ibn Ali, le troisième imam chiite tragiquement assassiné. Après le meurtre d'Ali et l'abdication de son frère aîné Hasan, de nombreux musulmans ont prêté allégeance à ce petit-fils du prophète Muhammad, fils d'Ali ibn Abi Talib et de Fatima, la fille de Muhammad. À Karbala, en 680 de notre ère, dans ce qui est aujourd'hui l'Irak, Hussein et une petite bande de partisans furent attaqués et presque tous tués ou capturés par des opposants religieux. Hussein est mort si bravement et glorieusement que son assassinat est devenu central dans l'éthos du martyr, de la souffrance et de la résistance à l'oppression du chiisme. Le rite du deuil chiite d'Achoura reconstitue la tragédie comme une passion où les participants expriment leurs remords en se flagellant pour l'assassinat de Hussein, et réaffirment leur dévouement à la lutte pour la liberté et la justice³⁵.

Comme Hussein, Malcolm a pris consciemment la décision de ne pas fuir la mort. Ce qu'il aurait pu faire aisément. S'il avait décidé de s'installer en Afrique pendant quelques années, l'hostilité de la *Nation* se serait certainement atténuée avec le temps. En faisant le choix de rentrer aux États-Unis, il accepte la possibilité d'être tué à tout moment, même chez lui en plein sommeil. Même s'il ne souhaite pas mourir, il semble cependant prêt à assumer cette part de son destin. Une telle interprétation peut expliquer pourquoi Malcolm a été si intransigeant quand il a exigé que personne ne soit fouillé à l'entrée de l'Audubon et que seul Reuben X soit armé. En ne faisant

pas procéder à des fouilles au corps à la recherche d'armes à feu, Malcolm a rendu son assassinat possible. Et en désarmant son service d'ordre, il a protégé ses hommes, leur évitant d'être des cibles pendant une fusillade, puisque les tueurs n'auraient probablement pas tiré sur des gardes du corps désarmés. Si quelqu'un doit mourir, a pu penser Malcolm, ce ne peut être que lui.

Les forces de l'ordre ont agi avec la même réticence lorsqu'elles sont intervenues dans le destin de Malcolm. Plutôt que d'enquêter sur les menaces qui ont pesé sur sa vie, elles ont choisi de rester en retrait, comme si elles attendaient que le crime soit commis. « dans leur for intérieur, ils voulaient qu'il soit assassiné », note Gerry Fulcher à propos de l'état-major de la police de New York, bien qu'il lui semble hautement improbable que des policiers soient directement impliqués dans le meurtre. La police « voulait garder les mains propres dans cette affaire ». Fulcher sait que Gene Roberts a été infiltré dans la MMI et dans l'OAAU et que d'autres indicateurs fournissent également des informations de l'intérieur. Début 1965, cela fait plus de neuf mois que Fulcher enregistre les conversations au siège de la MMI et de l'OAAU. Après le retour de Malcolm de l'étranger, Fulcher, qui a écouté attentivement ses arguments, est de plus en plus convaincu que la police commet une énorme erreur à son sujet : « C'est un type que nous aurions dû soutenir », assène-t-il. L'un des sujets de prédilection des flics était que « les Nègres profitaient de l'aide sociale » et Malcolm « voulait les en sortir », explique encore Fulcher. Malcolm « aurait dû être un partenaire, pas un ennemi » des forces de l'ordre, insiste Fulcher, « mais ils l'ont toujours considéré comme un ennemi³⁶ ».

Au même moment, Malcolm et la police de New York sont cependant parvenus à une sorte de trêve. Même avant qu'il ne quitte la *Nation*, Malcolm a mis en œuvre ce que Peter Goldman appelle une « coopération distante » avec la police, espérant ainsi éviter les affrontements et les fusillades, comme ce qui s'est passé à Los Angeles. Il prévient donc la police des rassemblements publics auxquels il participe et il ordonne à Reuben X Francis et à ses seconds de partager des informations avec elle. En 1964 et 1965, la police affecte régulièrement une à deux dizaines de policiers aux rassemblements de la MMI et de l'OAAU à l'Audubon. Plusieurs d'entre eux sont postés dans l'immeuble, mais rarement dans la grande salle de danse où se tiennent les rassemblements. La plupart d'entre eux stationnent à l'extérieur du bâtiment, regroupés soit autour de l'entrée soit dans le petit parc situé de l'autre côté de la rue. Le poste de commandement et un ou deux policiers sont installés au premier étage dans la cabine vitrée qui contrôle les entrées des deux salles de danse³⁷.

À Newark, de l'autre côté de l'Hudson, la petite équipe d'assassins, formée au printemps de 1964, s'est dispersée quand Malcolm est parti à l'étranger. Mais, dès son retour, la question de son assassinat et de ses modalités d'exécution est remise sur la table. Talmadge Hayer a alors plusieurs

discussions avec Ben Thomas et Leon Davis. Il racontera plus tard à Peter Goldman que puisque Ben Thomas était un des administrateurs de la Mosquée, il avait naturellement supposé que la direction de la *Nation* avait autorisé la mission. « Je n'ai pas posé beaucoup de questions, expliquera Hayer, j'ai pensé que quelqu'un avait donné les ordres : « Frère, voilà ce que tu dois faire. » J'ai senti que nous étions d'accord³⁸. »

Étudiant la façon d'opérer, le groupe envisage d'abord d'abattre Malcolm devant chez lui à East Elmhurst. Mais, après avoir effectué une reconnaissance, les tueurs constatent que la maison est hautement protégée par des gardes du corps armés. Ils envisagent ensuite de suivre Malcolm dans Harlem et de frapper pendant une réunion publique où il est censé prendre la parole ; ce qui n'est pas possible, selon Hayer, pour diverses considérations pratiques, notamment parce que les conspirateurs de Newark ont un emploi à temps plein et ne peuvent donc pas s'absenter de leur travail pour passer la journée à circuler dans Harlem. Aussi, le groupe finit-il par choisir un mode opératoire simple, mais audacieux : ils tireront sur Malcolm à l'occasion d'un rassemblement à l'Audubon, devant des centaines de partisans et quelques dizaines de membres du service d'ordre probablement armés. La force de ce plan réside dans l'effet de surprise. Les amis de Malcolm pensent en effet qu'il est en sécurité dans les meetings et ils n'ont jamais envisagé un assaut frontal qui leur semble suicidaire. Dévoué à Elijah Muhammad, chacun des membres de l'équipe d'assassins est prêt à sacrifier sa vie pour tuer Malcolm³⁹. Lorsqu'un tueur est prêt à mourir, n'importe qui peut être assassiné.

Le succès de l'opération s'annonçait « aléatoire, se souvient Hayer, mais nous sentions que c'est ainsi que nous devions procéder [...] et c'est ce que nous avons fait. Pourquoi à cet endroit ? [...] Tout simplement parce que c'était le seul endroit où nous savions qu'il serait⁴⁰ ». Familier des armes à feu, Hayer est désigné pour en faire l'acquisition et les paie de sa poche. Lui et les autres membres de l'équipe assistent, probablement en janvier 1965, à un rassemblement de l'OAAU, où ils ont la surprise de découvrir que personne n'est fouillé à l'entrée. Ils s'assoient, observent où se tiennent les membres du service d'ordre et notent quand ils sont relevés. Le soir du 20 février, le groupe paie son entrée pour passer la soirée au dancing de l'Audubon et vérifier ainsi toutes les issues possibles.

Les conspirateurs retournent ensuite en voiture au domicile de Ben Thomas où ils décident que le coup de feu décisif sera tiré par William Bradley. « Willie » a été un athlète vedette au lycée, où il a brillé au baseball. Vers l'âge de vingt-cinq ans, il a pris du poids. Il pèse désormais plus de 100 kg, mais il est encore athlétique dans sa façon de se déplacer et sait se servir d'un fusil. Le groupe se met d'accord sur la date du meurtre qui est fixée au dimanche 21 février dans l'après-midi⁴¹.

Ce matin-là, dans sa chambre du Hilton, Malcolm est réveillé par un coup de téléphone. Une voix menaçante lui dit : « Réveille-toi, frère. » Il regarde l'heure, il est 8 heures, en ce matin d'hiver qui ne s'annonce néanmoins pas glacial⁴². Mais Malcolm ne prend aucun risque avec la météo et met un manteau par-dessus son costume – le même costume qu'il a porté durant sa tournée en Grande-Bretagne.

Aux environs de 9 heures, il téléphone à Betty, lui demandant de venir avec les enfants au rassemblement de l'après-midi. Elle est surprise et ravie de cette demande, car depuis son retour d'Afrique, Malcolm l'a à nouveau dissuadée de s'impliquer dans la MMI et l'OAAU et, encore au début de cette même semaine, il lui a strictement interdit de venir à ce rassemblement à cause des risques de violence. Il ne lui explique cependant pas pourquoi il a changé d'avis. Vers 13 heures, Betty et ses filles, qui vivent alors toujours chez les Wallace, commencent à se préparer. Les petites filles, emmitouflées dans de jolis manteaux d'hiver, sont ravies. Attallah Shabazz se souvient que « c'était toujours une aventure passionnante de se préparer pour aller voir papa⁴³ ». Si Malcolm a pensé que son dernier jour était arrivé, pourquoi aurait-il demandé à Betty d'amener les enfants pour qu'ils soient témoins de son meurtre ? Il est en effet possible que, malgré le danger qui le menace, il n'est pas absolument certain de sa fin. Il se peut aussi qu'il y ait eu chez lui une sorte d'ambivalence, un mécanisme de défense le conduisant à ne pas vouloir penser à ce qui était inévitable et qui le terrifiait. Peut-être aussi, à l'instar d'Hussein, voulait-il que sa mort devienne un symbole, une passion exprimant ses croyances.

À 13 heures, Malcolm quitte le Hilton au volant de son Oldsmobile et prend la direction du haut de la ville. Arrivé au carrefour de la 146^e Rue Ouest et de Broadway à West Harlem, il se gare. Il a pour habitude de ne pas laisser sa voiture près des lieux de réunion où il est vulnérable. Alors qu'il attend le bus en direction du nord, une voiture immatriculée dans le New Jersey ralentit et s'arrête devant lui. Malcolm ne reconnaît pas le conducteur, un jeune Africain-Américain nommé Fred William, mais Charles X Blackwell, un membre de la MMI qu'il connaît, est assis à l'arrière. Rassuré, Malcolm se glisse dans la voiture pour le rejoindre. La voiture parcourt rapidement les vingt pâtés de maisons qui les séparent de l'Audubon. Bien qu'il soit tout juste 14 heures, des gens attendent devant la salle, ce qui indique que la réunion n'a pas encore commencé⁴⁴.

En pénétrant dans l'Audubon, il est possible que Malcolm ait remarqué l'absence des policiers habituellement en faction devant l'immeuble. Selon Peter Goldman, un des lieutenants de Malcolm « avait demandé au capitaine que la police quitte l'immeuble et qu'elle se poste dans un endroit moins visible ». Étant donné l'attentat récent et les restrictions imposées par Malcolm – ni armes ni fouilles à l'entrée –, il est difficile de comprendre tant la logique d'une telle demande que les raisons pour lesquelles la police y a consenti. Dix-huit policiers sont donc postés quelques pâtés de maisons plus

loin sur Broadway, devant le Columbia Presbyterian Hospital⁴⁵.

Lorsque Malcolm fait son entrée dans la salle de danse du premier étage, il croise Peter Bailey avec un paquet d'exemplaires de *Blacklash* sous le bras. Quelque chose ne va pas dans ce numéro de la publication de l'OAAU et Malcolm lui demande de ne pas en distribuer les exemplaires. « Pour la première fois, se souvient Bailey, Malcolm m'est apparu troublé, sans crainte [...], mais [comme] quelqu'un qui a beaucoup de choses en tête. » Malcolm demande à Bailey s'il sait reconnaître le révérend Galamison et lui demande d'attendre celui-ci près de l'entrée principale ; à son arrivée, le dirigeant du mouvement pour les droits civiques doit être escorté dans la salle derrière la tribune principale⁴⁶.

De l'entrée à la scène du fond en contre-plaqué, la salle mesure une cinquantaine de mètres. Dans une petite pièce située derrière la scène, Sara Mitchell, James 67X et Benjamin 2X attendent l'arrivée de Malcolm. Quand il entre, ils sentent immédiatement que leur dirigeant est de mauvaise humeur. Après s'être laissé tomber sur une chaise métallique pliante, il se relève quelques minutes plus tard pour faire les cent pas nerveusement. Benjamin se souvient qu'« il était dans un état de tension comme je ne l'avais jamais vu. [...] Il perdait tout simplement le contrôle de lui-même ». James lui explique que le secrétaire de Galamison lui a téléphoné quelques heures auparavant pour lui dire que son emploi du temps est trop chargé pour venir prendre la parole devant le public réuni à l'Audubon cet après-midi-là. Malcolm lui ayant demandé pourquoi il n'en a pas été informé plus tôt, James lui rappelle prudemment qu'il a oublié la veille de lui indiquer où il devait passer la nuit et qu'il n'a donc eu aucun moyen de le contacter. James l'informe qu'il a appelé Betty plusieurs heures auparavant afin qu'elle lui transmette l'information. Malcolm explose : « Tu as donné ce message à une *femme* ! [...] Tu devrais être plus avisé !⁴⁷ » Il se déchaîne ensuite contre tous ceux qui sont présents et quand cheikh Hassoun essaye de le prendre dans ses bras, il lui hurle : « Va-t'en !⁴⁸ » Après avoir quitté la pièce avec Hassoun, Benjamin monte sur le podium pour ouvrir la réunion.

Quelques minutes après, Malcolm s'excuse tranquillement auprès de ceux qui sont restés avec lui. « Il y a quelque chose ici qui ne va pas », leur dit-il, en ajoutant qu'il se sentait quasiment « au bout du rouleau⁴⁹ ». Le programme de l'OAAU, qui doit être présenté cet après-midi-là, a déjà été repoussé une première fois à cause de l'attentat, et n'est toujours pas prêt. Galamison et plusieurs des orateurs invités sont absents. Le succès du rassemblement repose désormais sur le brio du discours de Malcolm. « Dans les coulisses, Malcolm essayait de mettre de côté ses propres problèmes, observe Mitchell, et quand quelqu'un suggérait qu'il devrait pour une fois laisser les gens s'inquiéter *pour lui*, un peu irrité, il répondait : « Peu importe ce qui m'est arrivé, je ne suis pas ici pour me plaindre. Ce que je dis doit être dit en ayant les problèmes [des gens] à l'esprit⁵⁰ ».

Ébranlé par l'accès de colère de Malcolm, Benjamin cherche à rassembler

ses esprits au cours des premières minutes de son intervention. À plusieurs reprises, il demande au public de « rester assis et de ne pas se tenir dans les allées ». Après cinq bonnes minutes, de tergiversations, il entame son discours en rappelant que cela fait déjà plus d'un an que Malcolm a commencé à s'exprimer contre l'intervention américaine dans le Sud-Est asiatique. Benjamin s'exclame :

C'est la raison pour laquelle, lorsque frère Malcolm se présentera à vous ce soir, j'espère que vous ouvrirez votre esprit et vos oreilles, il essaye de faire tout ce qu'il peut pour nous venir en aide sans l'approbation du pouvoir qui contrôle le système politique dans lequel vous et moi vivons.

Sans faire référence à l'attentat et aux incessantes menaces de mort, Benjamin souligne le courage du leader et les sacrifices qu'il fait pour la cause commune. À chaque fois qu'un homme comme cela « est parmi nous, il ne se préoccupe pas des conséquences personnelles, il ne se préoccupe que du bien-être du peuple, c'est un homme bon. Un tel homme, souligne Benjamin, doit être soutenu. Un tel homme doit réussir. Parce que les hommes de ce genre ne surgissent pas tous les jours. Peu d'hommes sont prêts à risquer leur vie pour les autres ». Quelqu'un dans l'assistance approuve en criant : « C'est vrai ! » La plupart des gens « choisiraient de fuir la mort, même s'ils ont raison », continue Benjamin. Malcolm, dit-il encore, est indubitablement un leader « qui ne se préoccupe pas des conséquences, qui ne se préoccupe que du peuple. [...]. J'espère que vous le comprenez ». C'est à cet instant qu'éclatent les applaudissements⁵¹.

Alors que Benjamin 2X continue son discours, les retardataires se pressent devant l'entrée principale de l'Audubon et dans le hall du premier étage. Betty arrive aux alentours de 14 h 50. Pour certains des partisans de Malcolm, l'arrivée de sœur Betty est une agréable surprise, car elle n'a fait que quelques rares apparitions publiques depuis le retour d'Afrique de Malcolm. Jessie 8X Ryan, membre de la MMI, quitte le siège où il est assis aux côtés de sa femme pour escorter Betty et ses enfants vers un box situé près de la scène⁵². L'apparition de Betty signale au public que Malcolm va sans aucun doute bientôt entrer en scène. Environ 400 personnes sont alors réunies dans la salle de danse.

À 14 h 55, les membres du service d'ordre de la MMI sont informés du troisième et dernier changement dans la répartition des tâches. Quelques minutes avant 15 heures, sans prévenir, Malcolm monte énergiquement sur la scène avec un porte-documents à la main et s'assoit près de Benjamin 2X. « Sans plus de cérémonie, je vous présente le ministre Malcolm », lance précipitamment Benjamin⁵³. Alors que les applaudissements crépitent, Benjamin s'éloigne comme il se doit du pupitre. Malcolm le retient, se penche légèrement vers lui et lui demande d'aller voir si Galamison était arrivé. Celui-ci ayant annulé sa venue, la demande n'a aucun sens, mais Benjamin,

obéissant, quitte la scène et Malcolm s'approche du pupitre.

Les applaudissements enthousiastes durent environ une minute, pendant laquelle Malcolm contemple son public admiratif. Sur sa gauche, Gene X Roberts, son garde du corps, quitte tranquillement son poste pour se diriger rapidement vers l'arrière de la salle, à quelques mètres seulement de Reuben X Francis. Que ce déplacement soit une coïncidence ou qu'il l'ait fait à dessein, Gene X Roberts échappera ainsi aux premiers coups de feu qui éclateront quelques secondes plus tard. Malcolm salue la salle avec les traditionnels mots de bienvenue en arabe « *as-salám 'aláykom* », auxquels des centaines de voix de la salle répondent : « *Wa-'aláykom as-salám* ».

Avant qu'il n'ait pu prononcer un mot de plus, un chahut éclate au sixième ou septième rang : « Sors tes mains de mes poches », hurle Wilbur McKinley à un autre des conjurés assis près de lui. Alors qu'ils font semblant de se quereller, la bousculade attire l'attention du public, ainsi que celle du service d'ordre. Depuis l'estrade, Malcolm crie à plusieurs reprises « Arrêtez ! Arrêtez ! Arrêtez !⁵⁴ ».

Les deux gardes du corps principaux postés sur l'estrade cet après-midi-là sont Charles X Blackwell et Robert 35X Smith, ce qui est inhabituel, car ils n'ont que peu d'expérience en matière de protection. Ils ont rarement été investis de ce type de mission. Ce jour-là, William 64X George, qui a souvent été affecté à la protection de Malcolm sur scène, est posté à l'extérieur. Lorsque la dispute éclate, Blackwell et Smith commettent une erreur tactique en quittant leur poste pour se diriger vers les hommes en train de se chamailler. Gene Roberts, George Whitney et d'autres hommes de la sécurité s'approchent des deux hommes par l'arrière⁵⁵. Malcolm est désormais absolument seul et sans protection sur le podium. Au même moment, une grenade fumigène est mise à feu tout au fond de la salle, créant instantanément la panique, déclenchant les hurlements et semant la confusion. C'est le moment que choisit Willie Bradley, assis au premier rang, pour se lever et se diriger rapidement vers la scène. Il s'arrête à cinq mètres de celle-ci, sort le fusil à canon scié qu'il dissimule sous son manteau, vise soigneusement et fait feu. Les plombs atteignent directement Malcolm au flanc gauche, découpant un cercle de 18 centimètres autour de la région du cœur. C'est ce tir-là qui tue Malcolm X, car si les autres projectiles causent de terribles dommages, ils ne sont pas fatals.

Bizarrement, ce coup de feu ne précipite pas Malcolm à terre. Comme se le rappelle Herman Ferguson, « il y a eu une forte détonation, un fracas qui a rempli la salle, le bruit d'une arme ». À ce signal, deux hommes – Hayer, au premier rang et armé d'un .45 qu'il porte contre son ventre et Leon X Davis, assis près de lui et qui porte lui aussi une arme de poing – se lèvent, se précipitent vers le podium et voient leurs chargeurs sur Malcolm. Ferguson, toujours assis à quelques mètres de l'estrade, assiste directement à la scène :

Malcolm s'est redressé un moment [...], il a levé la main et s'est

raidi. Un des assassins [a fait feu] avec son fusil à bout de bras. [...] Il a touché Malcolm à bout portant sur le côté gauche de la poitrine [...]. Ensuite, une fusillade a éclaté. [...] Elle a duré quelques secondes. Je me souviens avoir dit : « Si jamais ils arrêtent de tirer, peut-être survivra-t-il... » Quand ils ont cessé de tirer, Malcolm s'est effondré sur le dos [...] et l'arrière de sa tête a violemment heurté le sol⁵⁶.

Ferguson est peut-être le seul témoin oculaire qui ne se soit pas jeté sur le sol pour échapper aux balles :

Après tant de bruit, de coups de feu, de cris, etc., il y eut un silence soudain. [...] Je pouvais voir toutes les chaises renversées et les gens couchés sur le sol. Il y avait trois hommes dans l'allée centrale, devant la porte. L'un d'entre eux avait une sorte d'arme à la main. Ils se tenaient dans une rangée, l'un derrière l'autre. Ils [étaient] immobiles dans la rangée. Ils sont restés figés ainsi un temps [et] l'espace de quelques secondes supplémentaires, puis se sont enfuis en sautant par-dessus les chaises et les gens couchés par terre⁵⁷.

La plupart des membres du service d'ordre ont également cherché à se mettre à couvert dès le premier coup de feu, sans faire le moindre geste pour protéger Malcolm ou arrêter ses meurtriers. Charles X Blackwell et Robert 35X Smith, qui gardaient la tribune, ont quitté leur poste et se sont jetés au sol pour se protéger. John X Davis, officiellement responsable de la sécurité du podium, a reconnu par la suite, devant la police que lui aussi « s'était jeté par terre » dès le début de la fusillade⁵⁸. Il en est de même de Charles 37X Kenyatta qui a plus tard affirmé « n'avoir rien vu⁵⁹ ».

Plusieurs témoins oculaires racontent que Bradley aurait ensuite pivoté sur la gauche et tiré une seconde fois par-dessus la tête du public en manquant Ferguson de peu. Il emprunte ensuite le couloir situé à droite de la salle pour se faufiler dans les toilettes des femmes situées à moins de vingt mètres de la scène. Il y abandonne son fusil. Il parvient facilement à s'échapper, peut-être en compagnie d'un complice, par un escalier de secours étroit menant directement dehors. De manière inexplicable, les deux autres tireurs, Hayer et Leon X Davis, se risquent à sauter par-dessus les chaises et les gens, pour tenter de fuir par l'entrée principale sur la 166^e Rue Ouest, située à une cinquantaine de mètres. Ajoutant à la confusion, le fumigène artisanal, composé d'un paquet d'allumettes empaqueté dans une chaussette, continue à enfumer la salle de danse.

Les deux tireurs, qui tentent de s'échapper par l'entrée principale, espèrent se fondre dans la foule paniquée, mais avant même qu'ils aient franchi la moitié de la salle, Gene Roberts les intercepte. L'un des assaillants, sans doute Hayer, lui tire dessus à bout portant, mais la balle traverse son manteau sans le toucher. Attrapant une chaise pliante, Roberts la jette dans les jambes de

Hayer et le fait trébucher. Alors qu'il tente de se faufiler vers la sortie au travers de la foule compacte, Reuben X Francis qui se tient à environ deux mètres cinquante, lui tire dessus à trois reprises. Touché à la cuisse gauche par une balle, Hayer trébuche, mais se rue dans l'escalier où il est intercepté par les partisans de Malcolm furieux qui le frappent violemment. Dans la confusion, Leon X et les autres conspirateurs réussissent à s'échapper⁶⁰.

De la porte d'entrée, William 64X George a entendu le bruit de la fusillade et s'est précipité dans la rue pour avertir la police qui arrive sur les lieux une minute plus tard. De retour devant l'Audubon, William constate que deux frères de la MMI et de l'OAAU, Alvin Johnson et George 44X, se sont emparés de Hayer qu'ils maintiennent au sol. « La foule a alors commencé à le frapper », racontera plus tard William⁶¹. Sur les lieux, un agent de police, Thomas Hoy, tente de faire entrer Hayer à l'arrière de sa voiture de patrouille. Arrivés en voiture quelques instants plus tard, le sergent Alvin Aronoff et l'agent de police Louis Angelos aident Hoy à disperser la foule en colère. Aronoff tire en l'air et les policiers réussissent enfin à mettre Hayer en sécurité dans la voiture de patrouille.

C'est un journaliste indépendant, Welton Smith, qui fournit le témoignage le plus détaillé. Dans son article qui paraît dans le *New York Herald Tribune*, il décrit un homme portant « un manteau noir se tenant au milieu de la salle » qui s'est brusquement levé en « [criant] à quelqu'un qui était à côté de lui : "Sors ta main de ma poche !" » Les coups de feu ont ensuite éclaté, alors que Smith est lui-même brusquement jeté à terre par la bousculade. La fusillade dure « quinze secondes » et alors qu'il se relève, Smith aperçoit deux hommes à la poursuite de l'homme au manteau noir qui se retourne pour tirer sur ses poursuivants alors qu'il tente de fuir vers l'entrée principale. Ayant repéré la bombe fumigène à l'arrière de la salle, Smith étouffe la mèche et cherche de l'eau pour l'éteindre. Quelques minutes plus tard, il voit environ huit personnes penchées sur Malcolm, alors que les membres du service d'ordre de la MMI essaient d'empêcher les gens de s'attrouper sur la scène. Penché sur Malcolm, Yuri Kochiyama, membre de l'OAAU, crie : « Il est encore vivant ! Son cœur bat encore !⁶² »

Betty n'a heureusement vu que les toutes premières secondes de l'assassinat de son mari. Lorsqu'elle a entendu la première détonation, elle s'est en effet instinctivement tournée vers la scène. « Il n'y avait personne d'autre sur qui tirer », se souvient-elle. L'arme à la main, les deux autres tueurs se sont ensuite avancés pour faire feu. Betty racontera plus tard qu'elle a vu son mari s'effondrer sous le feu croisé des tireurs. Toutefois, des témoins certifient l'avoir vu réunir ses enfants terrifiés, les jeter au sol pour les protéger de son corps, en se servant d'un banc en bois comme bouclier de fortune. Au milieu des coups de feu, Betty hurle : « Ils sont en train de tuer mon mari ! » Pendant que les assassins prennent la fuite, les enfants commencent à pleurer et crier. « Est-ce qu'ils vont tuer tout le monde ? », demande une des filles. Betty voit les gens accourir sur la scène, accablée par

la gravité des blessures de Malcolm. Elle se relève ensuite et, sanglotant et criant, se précipite vers Malcolm. Des amis tentent de la retenir voyant qu'elle est en proie à une crise de nerfs⁶³. Après s'être assuré de la sécurité de sa femme Joan, assise au premier rang près des journalistes, Gene Roberts se rue sur la scène. Comprendant immédiatement que Malcolm est mort, il tente malgré tout de le ranimer désespérément en lui faisant du bouche-à-bouche⁶⁴. Profondément traumatisée par le meurtre et par son mari qui a frôlé la mort, Joan Roberts s'écroule en sanglots dans le taxi qui les ramène chez eux. Quarante ans plus tard, Gene Roberts admet que « l'horreur de l'événement l'a habitée pendant des années ».

Alors que la fumée plane encore, incrédules et stupéfaits par ce qui s'est passé, les membres de la MMI et de l'OAAU errent sans but dans la salle de danse. Lorsque le premier coup de feu retentit, Earl Grant, un journaliste membre de l'OAAU, est installé dans la cabine téléphonique située près de l'entrée, occupé à collecter des fonds à la demande de Malcolm. Il a alors tenté de rentrer dans la salle, mais a dû reculer devant la ruée des gens cherchant à fuir. Lorsqu'il parvient finalement à accéder à la scène, la chemise de Malcolm est ouverte, son torse couvert de sang. Grant sort son appareil et prend les photos qui seront les principales images de la mort de Malcolm X⁶⁵.

Lorsque Herman Ferguson réussit enfin à atteindre l'entrée principale de l'Audubon, il aperçoit sur sa droite « une grande agitation dans la rue [où] la foule de gens s'est saisi d'un homme qu'elle secoue dans tous les sens ». Encore sous le choc, Ferguson s'éloigne jusqu'au croisement de Broadway et de la 166^e Rue Ouest en ressassant « ce qu'il venait] de voir – la mort de Malcolm ». Quelques minutes plus tard, il voit des frères de la MMI et l'OAAU se précipiter en poussant un brancard à l'intérieur du bâtiment. Très rapidement, un groupe de policiers et de militants ressort avec le brancard transportant un visage familier :

J'ai regardé Malcolm. J'ai tout de suite remarqué son teint blafard, grisâtre. [...] Sa chemise était ouverte et sa cravate desserrée. On pouvait voir sa poitrine [et] l'impact de quelque sept balles, des trous suffisamment larges pour y mettre le petit doigt. J'ai alors [pensé] qu'il nous avait quittés⁶⁶.

Désorienté, Ferguson reste planté au croisement pendant quelques minutes, sans pouvoir se décider sur quoi faire. C'est à ce moment-là qu'une voiture de police filant vers le nord sur Broadway tourne brusquement et s'arrête à quelques mètres de lui. La voiture est occupée par deux policiers, dont l'un d'eux, pense-t-il, est une « huile » au regard des « *ficelles* qu'il porte sur sa casquette⁶⁷ ». L'officier entre dans l'Audubon dont il ressort un moment plus tard avec un homme au teint olivâtre qui « à l'évidence souffrait énormément ». Alors qu'on aide l'homme à s'asseoir à l'arrière du véhicule, Ferguson se dirige vers celui-ci : « Il était effondré et se tenait le ventre, et j'ai dû me pencher pour voir son visage. » Pensant qu'on lui a tiré dessus et que le

blessé est « un de nos gars », Ferguson demande ce qu'il se passe. La voiture de police repart à toute vitesse, mais au lieu de tourner à droite pour traverser Broadway vers l'hôpital le plus proche, le Columbia Presbyterian, « elle descend vers le fleuve [Hudson], de l'autre côté de la rue, suit cette direction et disparaît hors de ma vue ».

Quand les militants de la MMI et de l'OAAU survoltés et la police arrivent avec Malcolm aux urgences du Columbia Presbyterian, le médecin pratique immédiatement une trachéotomie afin de le ramener à la vie. Malcolm est ensuite transporté au deuxième étage de l'hôpital où d'autres médecins tentent à leur tour de le réanimer. Ils savent que Malcolm était probablement déjà mort au moment de son arrivée aux urgences, mais persistent à tenter de le sauver pendant un quart d'heure avant d'abandonner. À 15 h 30, dans un petit bureau plein à craquer de partisans de Malcolm et d'un nombre croissant de journalistes, un médecin annonce avec détachement : « L'homme connu sous le nom de Malcolm X est mort⁶⁸. »

Les principaux lieutenants de Malcolm, Mitchell, Benjamin 2X et James 67X, n'ont pas été personnellement témoins de la fusillade, tous trois dans les coulisses. « J'ai entendu du bruit, comme des pétards, se souvient Benjamin. J'ai entendu des détonations [et] la sueur est sortie par tous les pores de ma peau. J'ai compris qu'il nous avait quittés. » Benjamin avait essayé de se lever, mais cela lui fut physiquement impossible :

Je suis resté assis, accablé, en fixant son cadavre à travers la porte ouverte sur la scène. [...] Puis, brusquement, le poids que j'avais sur les épaules est parti et je me suis senti soulagé. Malcolm avait fini de souffrir. La mort arrive toujours au moment propice. Quels que puissent être les moyens par lesquels elle arrive, quand elle arrive, elle arrive à son heure⁶⁹.

Sara Mitchell est frappée par le comportement des disciples de Malcolm regroupés autour de son corps : « « Peut-être qu'il va y arriver », se disaient-ils en s'adressant aussi à Betty. Et tous ensemble, ils l'ont supplié et imploré de revenir à la vie. » Plus tard, elle constatera amèrement qu'« après que les tirs ont cessé, de longues et terribles minutes se sont écoulées sans qu'il y ait le moindre policier sur la scène ». Bien qu'un des principaux centres médicaux de la ville ne soit qu'à quelques blocs, aucune ambulance n'est arrivée à l'Audubon, ce qui explique pourquoi ce sont les propres amis de Malcolm qui ont dû se précipiter aux urgences pour y prendre une civière. Plusieurs femmes « ont conduit une [Betty] hébétée à l'extérieur et ont rassemblé ses quatre petites filles pour les ramener chez elles. Ce n'est qu'à ce moment que la police est arrivée ». Quand la police finit par faire son entrée, les membres de la MMI et de l'OAAU sont furieux. « Elle est arrivée ridiculement tard », raconte Mitchell qui se souvient qu'« une femme en larmes a hurlé en agitant les mains : « Ne vous pressez pas, revenez demain » !⁷⁰ ».

Quand les coups de feu ont claqué, se souvient James 67X, Benjamin [...] s'est jeté sur le plancher. Ensuite, je suis sorti. [...] Les gens étaient sur la scène, Malcolm gisait à terre et j'ai vu la vie le quitter⁷¹.

Une photo prise immédiatement après l'assassinat montre James agenouillé près de Malcolm, qui semble retirer quelque chose du corps. Puis, de façon inexplicable, sans donner d'instructions à ses subordonnés ni prendre en main le commandement, il traverse rapidement la foule désorientée, passe devant les policiers qui arrivent et quitte l'immeuble. Des années plus tard, James 67X expliquera que sa première intention a été « de tuer [le capitaine] Joseph » en représailles⁷².

Les policiers Gilbert Henry et John Carroll avaient été affectés dans la petite salle de danse, loin du lieu du crime. Quand les coups de feu retentissent, Henry tente fébrilement d'appeler des renforts, « sans obtenir de réponse », sur son talkie-walkie. Les deux policiers se précipitent vers l'entrée de l'Audubon, le chemin le plus direct vers la salle de danse principale, mais ils sont bloqués par les centaines de personnes qui hurlent et se bousculent en dévalant l'escalier principal⁷³. La confusion et le chaos sont tels qu'il est impossible pour les deux policiers d'identifier un assaillant en fuite.

Il est environ 15 h 05, c'est-à-dire moins de deux minutes après la fusillade, quand le lieutenant Bernard Mulligan du BOSS est informé qu'on a tiré sur Malcolm. Deux inspecteurs de la police de New York, Henry Suarez et Kenneth Egan, sont immédiatement dépêchés sur les lieux⁷⁴. Quelques minutes plus tard, les deux hommes arrivent à l'Audubon, où ils rejoignent plusieurs policiers qui tentent désespérément de rétablir l'ordre. Informés du transport de Malcolm au Columbia Presbyterian, Suarez et Egan se rendent rapidement à l'hôpital où ils se concertent avec Ferdinand « Rocky » Cavallaro et Thomas Cusmano du commissariat du 34^e district. Prenant note des noms de tous ceux qui ont quitté la salle de danse pour se rendre à l'hôpital, les policiers apprennent également que, bien que le meurtre n'a eu lieu que dix minutes plus tôt, un suspect blessé, « Tommy Hagan », est d'ores et déjà interrogé au commissariat du 34^e district. À 15 h 14, les médecins leur annoncent que Malcolm était déjà « mort à son arrivée » aux urgences⁷⁵.

Egan et Suarez saisissent les objets personnels trouvés sur Malcolm et les enregistrent soigneusement :

Un agenda de 1965 rouge, trouvé dans sa poche de poitrine, avait trois trous de balle ; un stylo à gaz lacrymogène Penguin avec deux recharges TG-4, l'une d'elles étant dans le stylo pour utilisation immédiate⁷⁶.

À 15 h 35, de retour à l'Audubon, Cavallaro et Cusmano apprennent qu'une des armes présumées du crime, un fusil à canon scié de marque J.

C. Higgins, « enveloppé dans une veste de costume d'homme », a été retrouvée sur une table installée au fond à gauche de la scène. Avec d'autres policiers, ils passent au peigne fin la salle de danse désormais vide à la recherche d'indices. L'emplacement des impacts de balles et des débris balistiques sont soigneusement signalés, et le service photographique de la police new-yorkaise est appelé. Les enquêteurs apprennent également que plusieurs personnes ont été blessées et qu'elles sont toutes à l'hôpital où on les interroge. Willie Harris, un membre de l'OAAU, âgé de cinquante et un ans, était assis trois rangées avant le fond de la salle quand tout a commencé. Après les tirs, il a tenté de fuir par l'entrée principale. « J'ai été touché par une balle. J'ai ensuite quitté le hall et j'ai abordé un policier [...] pour lui dire que j'avais été touché », explique-t-il au détective James Rushin⁷⁷.

L'inspecteur James O'Connell prend la déposition d'un autre homme recevant des soins médicaux, William Parker, trente-six ans, concierge d'immeuble à Astoria dans le Queens. Parker, a amené son fils Nathaniel âgé de six ans au meeting « pour savoir de quoi on allait causer ». Assis à trois rangées de la scène, près de l'allée centrale, au premier coup de feu, il s'est saisi de son fils et s'est jeté au sol. Parker a alors ressenti une violente douleur au pied gauche et ce n'est qu'après avoir descendu avec son fils l'escalier bondé qu'il a réalisé avoir été touché par un projectile. Étant donné le nombre de coups de feu tirés dans cet espace clos, il est étonnant qu'il n'y ait eu, en dehors de Malcolm, que des blessés légers⁷⁸.

Les membres de la MMI et de l'OAAU restés à l'intérieur de l'Audubon et attentifs aux débuts de l'enquête de police, constatent que la plupart des policiers présents semblent nonchalants. Earl Grant se rappelle que les premiers policiers sont entrés dans l'Audubon « sans se presser, se déplaçant comme s'ils patrouillaient tranquillement dans un parc. [...] Aucun d'eux n'avait sorti son arme ! » Quelques flics « avaient même les mains dans les poches⁷⁹ ». Environ 150 personnes, qui s'étaient échappées pour gagner la rue, sont rentrées dans la salle de danse. Énervé, un homme a crié : « Il n'y a aucun putain d'espoir pour nous dans ce foutu pays. Il faut combattre ces foutus Blancs ainsi que ces foutus connards de négros ! » Une vieille dame caribéenne a même interpellé le journaliste Welton Smith :

Vous, Messieurs, vous allez les laisser s'en sortir ? Ils ont blessé Malcolm et vous allez les laisser s'en sortir. Ils ne peuvent pas nous arrêter ! L'homme blanc ne peut pas nous arrêter ! On sait que c'est l'homme blanc qui a tout manigancé !

Enfin, un homme en colère a déclaré à Smith :

Je sais que les flics sont dans le coup. [...] Regarde, combien de temps il leur a fallu pour se ramener dans le hall après que c'est arrivé. Il leur a bien fallu dix bonnes minutes, et il a fallu presque une demi-heure pour que l'ambulance arrive de l'hôpital qui est juste de l'autre côté de la rue. Alors qu'on ne vienne pas me

raconter que c'est juste une coïncidence⁸⁰ !

Le profond scepticisme qui s'exprime à l'égard du comportement non professionnel de la police de New York n'est pas sans fondement. La plupart des policiers du rang détestaient Malcolm qu'ils considéraient comme un dangereux démagogue raciste. Nombre d'entre eux pensaient que Malcolm avait lui-même mis le feu à sa maison pour attirer l'attention sur lui. Ils pensaient en outre qu'étant donné la rhétorique enflammée de Malcolm, il était inévitable que le leader noir soit lui-même frappé par la violence qu'il avait prôné. La plupart des policiers ont traité cette affaire non comme un assassinat politique majeur, mais comme une simple fusillade de voisinage dans le ghetto noir, comme si Malcolm n'était qu'une victime de la rivalité de deux gangs noirs⁸¹.

Peu avant 16 heures, de retour à l'Audubon, James 67X est interrogé par les policiers qui lui demandent d'où il venait : « Je suis allé... », répond James avant de se demander : « Comment ont-ils su que j'étais parti ? [...] Ils devaient avoir photographié toute l'affaire. » Plusieurs jours après, les policiers lui montrent « un plan de la salle [...] avec les emplacements où chacun était assis⁸² ». Ils lui demandent, ainsi qu'à Reuben X, de les accompagner au commissariat du 34^e district, où ils sont conduits en voiture par l'inspecteur Kitchman. Il semble que Reuben ou James ont laissé des munitions sur le siège arrière de la voiture. Des balles de calibre .32 y ont en effet été retrouvées le lendemain par l'inspecteur. Reuben est inculpé d'agression criminelle et de possession d'arme à feu pour avoir tiré sur Hayer. À 20 h 20, l'assistant du procureur du comté de New York, Herbert Stern, et l'inspecteur de police William Confrey commencent l'interrogatoire de James, qui ne dit pas grand-chose. À 20 h 32, le rapport de police note que « M. Warden a décidé de cesser de parler⁸³ ». Relâché, James se rend immédiatement à l'hôtel Theresa où il retrouve quelques membres de la MMI et de l'OAAU.

Deux heures plus tard, Stern interroge Reuben X en présence des inspecteurs John J. Keeley et William Confrey. L'histoire de Reuben n'est que légèrement moins obscure que celle de James. Il affirme qu'il est « arrivé dans la salle de danse avant Malcolm et [qu'il se tenait] à l'arrière du hall ». Après que les coups de feu ont cessé, raconte-t-il, il « a vu deux hommes s'échapper vers la sortie ». Il les a alors « pourchassés » et a « vu que l'un d'eux avait été capturé par la police ». Reuben affirme qu'il est ensuite « retourné dans la salle de danse » et déclare enfin qu'« il n'a plus rien à dire d'intéressant⁸⁴ ». Quelques jours après, il est libéré sous caution. Le « Frère Reuben » est alors acclamé comme un « héros » par les membres de la MMI et de l'OAAU et par d'autres militants noirs comme étant le seul garde du corps ayant eu le courage de riposter aux coups de feu des tueurs de Malcolm.

Pendant ce temps, à l'Audubon, le service photographique de la police de New York est plongé dans son enquête médico-légale. Échangeant leurs impressions sur les indices recueillis, les enquêteurs en viennent à la

conclusion que les hostilités ouvertes entre deux « groupes noirs prônant la haine » [*black hate groups* »] pourraient déclencher une émeute à Harlem ; ils redoutent beaucoup plus de devoir affronter un tel soulèvement qu'ils ne sont préoccupés par le meurtre d'un seul Noir. Pour prévenir tout acte de vengeance des partisans de Malcolm, la police ordonne rapidement à la *Nation* de fermer son restaurant de Harlem.

Pour les enquêteurs travaillant sur le dossier, trop de faits posent problème. La demande faite par l'équipe de Malcolm pour modifier le dispositif policier habituel et déplacer les policiers postés à plusieurs pâtés de maisons de l'Audubon leur semble étrange, tout comme l'acceptation de ce dispositif par les autorités policières alors même qu'un attentat a récemment eu lieu⁸⁵. Les détectives trouvent également suspect le fait que pratiquement tous les membres de service d'ordre de la MMI et de l'OAAU aient été désarmés et que personne n'ait fouillé le public à la recherche d'armes. Le temps ne va cependant pas jouer en la faveur de la justice. Alors que l'équipe médico-légale continue son travail, la direction de l'Audubon demande que le bâtiment soit évacué le plus rapidement possible. En effet, un bal organisé par une Église noire locale est programmé plus tard dans la soirée. Il convient de souligner que la police ne mènera jamais à terme aucune analyse scientifique complète de la scène de crime : alors que le mur au fond de la scène est littéralement criblé de balles de différents calibres et que le sang de Malcolm est encore répandu sur la scène en désordre, la police accepte de quitter les lieux. Vers 18 heures, trois femmes de ménage épongent le sang de Malcolm, rangent les chaises et nettoient le parquet de la salle de danse. Comme prévu, la soirée festive du *George Washington Birthday* peut commencer à 19 heures dans la grande salle de danse de l'Audubon, quatre heures seulement après le meurtre⁸⁶.

Pendant ce temps-là, le FBI essaie de construire sa propre interprétation des événements. Au moins cinq de ses informateurs étaient présents dans la salle de danse au moment des coups de feu. L'un d'eux rapporte que le premier assaillant était installé au premier rang ou à proximité et qu'il « avait mis sa main gauche dans la poche gauche de sa veste et en avait retiré quelque chose. Puis il avait pointé son arme vers Malcolm X ». Selon lui, Malcolm « lui a fiévreusement dit « Ne fait pas ça » et s'est déplacé sur la gauche ». Le tueur a ensuite fait feu à quatre ou cinq reprises⁸⁷. Un autre informateur, Jasper Davis, situe les premiers désordres au septième ou huitième rang. D'autres personnes, assises à proximité des deux hommes qui se disputaient, se sont également levées, « ajoutant à la confusion ». Ce n'est qu'ensuite, raconte Davis, qu'il a entendu « un coup de feu venant du devant de la pièce⁸⁸ ». Un troisième informateur estime que quatre ou cinq individus ont été impliqués dans la fusillade. Deux des tireurs « sont passés devant lui » et deux autres « sont sortis en courant de la salle de danse⁸⁹ ».

Dans une note du FBI datée du 22 février, Reuben X Francis est cité comme ayant « tiré sur l'un des leurs ouvrez les guillemets fermez les

guillemets », ce qui laisse à penser que le FBI a estimé que Hayer était l'un des deux hommes impliqués dans l'altercation initiale, juste avant le premier coup de feu. Le même document rapporte que quatre autres hommes ont également été touchés. Quelques heures après la fusillade, un informateur rapporte que « les dirigeants de la MMI se sont rencontrés à l'hôtel Theresa » où James 67X « a déclaré qu'il n'avait jamais dirigé d'organisation, mais qu'il ferait tout ce qu'il pouvait pour préserver les idées et faire vivre le programme. Il a déclaré qu'une leçon avait été donnée au groupe, et que désormais il devait renforcer la sécurité tant des membres que de ses dirigeants. Il a également déclaré : « Nous sommes en guerre »⁹⁰ ».

Un autre indice important du FBI est lié à Ronald Timberlake, un membre de l'OAAU et informateur du FBI⁹¹. Plusieurs heures après la fusillade, Timberlake téléphone au bureau de New York pour dire qu'il a récupéré l'une des armes du crime. Il précise qu'il ne remettra l'arme qu'au FBI et non à la police de New York. Toutefois, le lendemain, le 22 février, il fait son rapport à la police de la ville en précisant qu'il est arrivé à l'Audubon aux environs de 14 h 10, la veille, où il a « traîné au fond du hall ». Lorsque la pagaille a débuté, Malcolm a demandé au public de « rester assis ». Les coups de feu essuyés par Malcolm ont été tirés par quatre ou cinq assaillants qui ont ensuite tenté de fuir. Timberlake affirme qu'il avait alors tenté d'intercepter le tireur le plus proche de lui. La description qu'il fait de l'homme est détaillée : noir, 1,80 m, vêtu d'un manteau de tweed gris foncé et d'un pantalon bleu. Timberlake lui a fait un croche-pied et les deux hommes sont tombés par terre. Timberlake décrit également un second assaillant : noir, âgé d'une vingtaine d'années, mesurant 1,70 m, vêtu d'une veste trois-quarts marron foncé, qui l'a enjambé et s'est enfui en empruntant l'escalier central menant à la porte principale. Quelques secondes plus tard, alors que l'escalier est encombré par la foule, Timberlake a sorti son arme, mais n'a pas pu repérer les autres tireurs ni même franchir la porte principale. Après avoir rangé son arme dans sa poche, il est retourné dans la salle de danse pour récupérer son manteau. Après avoir attendu quelques minutes, il est tout simplement rentré chez lui. Par la suite, Timberlake identifiera « Tommy Hagen [Hayer] » comme l'un des deux tireurs qu'il avait vus⁹².

En quelques minutes, la nouvelle de l'assassinat de Malcolm est diffusée dans les médias nationaux et internationaux. Au siège de Chicago de la *Nation of Islam*, selon le récit fait par l'un de ses petits-fils, Elijah Muhammad est abasourdi par la nouvelle : il murmurait des « Oh mon Dieu ! » et des « Euh, euh, euh ». La cassure émotionnelle avec son disciple « perdu » a finalement trouvé une issue tragique. « Tu sais, je veux vraiment rentrer à la maison maintenant », dit Muhammad à son petit-fils et à quelques subordonnés de la *Nation*⁹³. Sage décision. Il ne fait aucun doute que le service de protection de Muhammad, le *Fruit of Islam*, a compris que le meurtre de Malcolm va

presque certainement déclencher des représailles violentes contre leur leader. Même protégé par un groupe d'hommes très entraînés, le siège de Chicago reste difficile à défendre en cas d'attaque frontale, alors que la demeure de Muhammad à Hyde Park a été soigneusement construite pour être pratiquement imprenable. Plusieurs membres de sa famille ainsi que d'autres fidèles ont leur résidence à proximité de celle de Muhammad, et les hommes de la sécurité de la *Nation* patrouillent régulièrement sur les trottoirs autour de la propriété. Muhammad et ses conseillers décident donc de se retirer dans sa forteresse et d'attendre.

La terrible nouvelle du meurtre de Malcolm parvient très vite jusqu'à Alex Haley, chez lui, dans le nord de l'État de New York. Moins de deux heures plus tard, sa douleur sera relativisée par des questions pratiques. Craignant que leur accord lucratif puisse être mis en danger, il rédige une lettre à Paul Reynolds :

Aucun d'entre nous n'a voulu ce qui s'est passé, mais puisque ce livre représente le seul héritage financier que Malcolm laisse à sa veuve et à ses quatre petites filles [...], je suis content qu'il soit prêt à être imprimé, maintenant, à ce moment culminant de l'intérêt, qui entraînera de grosses ventes à l'étranger, une édition de poche, et tout le reste.

Haley conseille également à Reynolds d'alerter Doubleday sur un problème financier potentiel :

Je suis quasiment certain que dans les deux ou trois prochains jours, la veuve de Malcolm, sœur Betty, me contactera pour me demander une avance de Doubleday ou quoi que ce soit d'autre, pour l'aider à passer le cap des prochaines semaines. Elle n'a plus de maison depuis la semaine dernière. Ils ont en effet déménagé en pleine nuit, juste avant que n'expire le délai légal pour la restitution de la maison aux *Muslims*. Et Malcolm, avec qui j'ai parlé hier, m'a dit qu'il avait « 200 ou 300 dollars », ce qui est la totalité des fonds dont dispose sœur Betty⁹⁴.

Quelques jours plus tard, Haley a une autre idée. Il écrit à nouveau à Reynolds pour lui suggérer qu'il « se pourrait qu'un magazine soit désireux de payer une belle somme pour un entretien approfondi avec Elijah Muhammad ». « Je peux m'en charger », écrit Haley, qui propose quelque chose s'approchant des interviews qu'il a conduites avec Malcolm et Martin Luther King et publiées par *Playboy*. Il tranquillise Reynolds en lui affirmant que, ce faisant, il ne prendrait aucun risque personnel :

Je sais qu'il n'y a pas de danger de la part de la clique de Muhammad. Ils voudront que je la fasse. Ils pensent que je peux leur offrir une importante publicité conduite avec dignité, et c'est ce qu'ils recherchent désespérément.

Quelques-uns des amis de Malcolm, « seront peut-être irrités que j'aie à

Chicago chez Muhammad », ajoute-t-il, mais il semble penser que les conséquences ne seront pas très importantes. Haley lui conseille de s'assurer avant tout du contrat. Ensuite, il « [contactera] sœur Betty et également deux des plus proches lieutenants de Malcolm pour leur dire que cette interview est une commande, un travail professionnel ». Haley y voit un autre avantage : maintenir ses liens avec la direction de la *Nation* : « Concernant le livre, cela me donnera l'occasion de dire à Muhammad qu'il n'est pas attaqué, comme il pourrait le penser, et que Malcolm y fait en réalité son éloge. » Haley souligne que « d'autres écrivains peuvent avoir des « noms » plus importants (Baldwin, Lomax, Lincoln), [mais] je suis en réalité celui en qui les *Muslims* ont le plus confiance. » Ces démarches ne donnent pourtant rien et les craintes de Haley et de Reynolds s'avèrent pleinement justifiées. En deux semaines, dans une manœuvre à courte vue, le propriétaire de Doubleday, Nelson Doubleday, décide soudainement d'annuler le contrat⁹⁵.

Le jour de l'assassinat de Malcolm, l'homme de main de la *Nation*, Norman Butler, est toujours en liberté sous caution pour le meurtre de Benjamin Brown. Ce matin-là, il consulte un médecin pour soigner ses blessures aux jambes provoquées par les coups violents que lui a infligés la police au moment de son arrestation. Butler passe la plus grande partie du dimanche à regarder la télévision chez lui. Lorsqu'il apprend le meurtre de Malcolm, il téléphone à la Mosquée n° 7 où le capitaine Joseph lui conseille fortement de se montrer en public aussi vite que possible et d'être vu ; Joseph lui dit d'aller au coin de la rue et « d'acheter une bouteille de lait », de parler à ses voisins et ainsi de suite⁹⁶. Butler décide de ne pas suivre le conseil de Joseph car, après tout, il n'a pas assisté à la réunion de l'Audubon. Il s'affale à nouveau dans sa chaise pour continuer à regarder la télévision⁹⁷. Cette décision va lui coûter vingt années de sa vie.

Thomas 15X Johnson, comme Butler, ne peuvent pas savoir que Malcolm « allait se faire descendre ce dimanche-là ». Il vit dans un appartement situé au dernier étage, non loin du zoo du Bronx. Un voisin l'a appelé et lui a crié : « Allume ta télé, Big Red s'est fait descendre ! » Depuis la mort de Benjamin Brown et son arrestation, le capitaine Joseph a interdit à Johnson de participer aux activités de la Mosquée n° 7. Cela fait plusieurs semaines que Joseph le rencontrait en privé pour lui donner des instructions. Johnson n'est pas du tout surpris par le meurtre de Malcolm : « J'étais au courant – John Ali me l'avait fait savoir⁹⁸. » Il est réjoui de la mort de Malcolm.

À Détroit, ce dimanche après-midi, le frère aîné de Malcolm, Wilfred X Little, dirige un service religieux à la Mosquée n° 1 lorsqu'il est informé du meurtre. Terriblement ébranlé par la nouvelle, il continue néanmoins l'office. Au terme de celui-ci, il annonce solennellement à la congrégation que Malcolm a été assassiné. Quelques personnes ont connu son frère bien des années auparavant, lorsqu'il était leur énergique ministre-assistant. Le ministre Wilfred avertit ses ouailles qu'« il ne faut pas se laisser aller à l'émotion. Ce sont là les temps que nous vivons. Une fois morts, vos

problèmes sont terminés. Ce sont ceux qui vivent qui ont des problèmes⁹⁹ ».

Dans le nord de la Californie, ce dimanche après-midi, Maya Angelou discute au téléphone avec son amie Ivonne. Angelou se souvient qu'« il n'y avait aucune gaieté dans la voix [d'Ivonne] lorsqu'elle a dit : "Ces Noirs ici sont vraiment cinglés. Vraiment dingues. Sinon, pourquoi auraient-ils tué cet homme à New York ?" » ». Incrédule, Angelou repose le combiné sur la table, va dans sa chambre et verrouille la porte derrière elle : « Je n'avais pas eu à le demander, se souvient-elle, je savais que « cet homme à New York » était Malcolm X et que quelqu'un l'avait tout bonnement tué. »

Le lendemain matin, à son réveil, sa première pensée a été qu'elle « était revenue d'Afrique pour offrir [s]on énergie et [s]on intelligence à l'OAAU, et que Malcolm était mort¹⁰⁰ ».

1. MX FBI, Memo, « W. C. Sullivan to J. F. Bland », 1^{er} février 1965 ; MX FBI, Memo, Detroit Office, 14 février 1965 et 17 février 1965 ; Clark (éd.), p. 75-107.

2. Rev. Albert Cleage, « Myths about Malcolm X », *International Socialist Review*, vol. 28, n° 5, septembre-octobre 1967, p. 33.

3. Clark (éd.), *February 1965*, p. 75-107.

4. « Malcolm X's home is bombed », *Chicago Tribune* ; « Three fire bombs hit home of Malcolm X », *Los Angeles Times* ; « Malcolm X's home is fire-bombed », *Washington Post*, 15 février 1965.

5. « Malcolm accused Muslims of blaze ; they point to him », *New York Times*, 18 février 1965 ; « Malcolm X promises names of bombers », *Los Angeles Sentinel*, 18 février 1965 ; « Malcolm X denies he is bomber », *Amsterdam News* ; « Bottle of gasoline found on dresser in Malcolm X home », *New York Times*, 17 février 1965.

6. Perry (éd.), *Malcolm X : The Last Speeches*, p. 111-149 ; « Malcolm links Klan, Muslims », *New York Post*, 16 février 1965 ; FBI-Goodman, Summary Report, New York Office, 17 février 1966 ; MX FBI, Memo, New York Office, 16 février 1965.

7. Perry (éd.), *Malcolm X : The Last Speeches*, p. 124-126.

8. « Malcolm X averts writ by moving out », *New York Times*, 19 février 1965.

9. James Booker, « Malcolm X speaks », *Amsterdam News*, 6 février 1965.

10. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 266.

11. Martin Paris, « Negroes are willing to use terrorism, says Malcolm X », *Columbia Daily Spectator*, 19 février 1965.

12. Clark (éd.), *February 1965*, p. 240-242.

13. Entretien avec Peter Bailey, 4 septembre 1968, Manuscript Division, Moorland-Spingarn Research Center, Howard University Library.

14. Roger Abel, *The Black Shield*, Bloomington, Author House, 2006, p. 471-472.

15. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 225 ; Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 267-268.

16. Histoire orale avec James 67X Warden, 18 juin 2003 ; entretien avec Abdur-Rahman Muhammad, 4 octobre 2010.

17. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 268.

18. *Ibid.*

19. Michael Friedly, *Malcolm X : The Assassination*, New York, Carroll and Graf, 1992, p. 104 ; notes de William Kunstler, Case File 871-65, MANY.

20. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 250-251.

21. Entretien avec Thomas 15X Johnson, 29 septembre 2004.

22. *Ibid.*

23. Histoire orale de Max Stanford, 28 août 2007 ; entretien avec Abdur-Rahman Muhammad, 4 octobre

- 2010.
24. Mitchell, *Shepherd of Black-Sheep*, p. 15-17.
25. *Ibid.*
26. *Ibid.*, p. 17-18.
27. Entretien avec James 67X Warden, 1^{er} août 2007.
28. FBI-Morris, Summary Report, New York Office, 1^{er} mars 1965.
29. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 215.
30. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 266.
31. Angelou, *A Song Flung Up to Heaven*, p. 8-11, 14.
32. Entretien avec Herman Ferguson, 24 juillet 2004.
33. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 418.
34. Entretiens avec James 67X Warden, 18 juin 2003 et 1^{er} août 2007.
35. Esposito (éd.), *The Oxford Dictionary of Islam*, p. 27, 120.
36. Entretien avec Gerry Fulcher, 3 octobre 2007.
37. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 261-262.
38. *Ibid.*, p. 416 ; Notes of Attorney William Kunstler, Case File 871-65, Series I, MANY.
39. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 416-417 ; entretien avec Peter Goldman, 12 juillet 2004.
40. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 417-418.
41. Almustafa Shabazz, Offender Details, New Jersey Department of Corrections. L'information est disponible sur internet en utilisant le New Jersey Offender Search, www.state.nj.us/corrections. Dans les années 1970 et 1980, Bradley a lui-même commencé à s'appeler Mustafa ou Almustafa Shabazz. Le nom de Shabazz indique une relation maintenue avec la Nation.
42. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 268.
43. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 226-227.
44. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 269-270.
45. *Ibid.*, p. 269 ; entretien avec Peter Goldman, 12 juillet 2004.
46. Entretien avec Peter Bailey, 20 juin 2003.
47. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 271 ; entretiens avec James 67X Warden, 18 juin 2003 et 1^{er} août 2007.
48. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 271.
49. *Ibid.*
50. Mitchell, *Shepherd of Black-Sheep*, p. 7.
51. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 271 ; retranscription du discours de Benjamin 2X Goodman, donné à l'Audubon, 21 février 1965. Copie et enregistrement audio en possession de l'auteur.
52. Interrogatoire de Betty Shabazz par la police de New York, 1^{er} mars 1965, Case File 871-65, Series I, MANY ; interrogatoire de Jessie 8X Ryan par la police de New York, non daté, Case File 871-65, Series I, MANY.
53. Retranscription du discours de Benjamin 2X Goodman. La reconstitution faite par la suite par Benjamin ne concorde pas vraiment avec ce qu'il a dit le 21 février 1965. Au journaliste et historien Peter Goldman, Benjamin raconte avoir annoncé Malcolm avec ses mots vibrants : « Je vous présente [...] quelqu'un qui veut se mettre en première ligne pour vous. [...] Un homme qui donnerait sa vie pour vous ». Voir Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 271-273.
54. *Ibid.*
55. Roberts réagit à la perturbation dans le public en se déplaçant vers l'arrière de la salle de danse. Voir Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 273.
56. Entretien avec Herman Ferguson, 27 juin 2003.
57. *Ibid.*
58. Interrogatoire de John D. Davis par la police de New York, 5 mars 1965, Case file 871-65, Series I, MANY.
59. Interrogatoire de Charles 37X Morris par la police de New York, non daté, *ibid.*
60. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 275-277.

51. William H. George, déposition devant le bureau du District Attorney de New York, 18 mars 1965, Case File 871-65, Series I, MANY.
52. Welton Smith, « The 15 seconds of murder : shots, a bomb, and despair », *New York Herald Tribune*, 22 février 1965. Autres revues de presse détaillées de l'assassinat : John Mallon, « Gunned down as he addresses rally ; 3 men wounded », *New York Daily News*, 22 février 1965 ; Walter Blitz, « Gunmen kill Malcolm X : Black nationalist is shot at rally in N.Y. », *Chicago Tribune*, 22 février 1965 ; « There are three who will remember », *New York World-Telegram*, 22 février 1965 ; Richard Barr, « Malcolm X slain – The reason why », *New York Journal-American*, 22 février 1965.
53. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 229-230.
54. Jenkins (éd.), *Malcolm X Encyclopedia*, p. 471-472.
55. Earl Grant, « The last days of Malcolm X », dans Clarke (éd.), *Malcolm X : The Man and His Times*, p. 96.
56. Entretien avec Herman Ferguson, 24 juillet 2004.
57. NdT : *Scrambled eggs* : terme argotique désignant les ornements de la visière du képi ou de la casquette porté par les gradés de la police ou de l'armée.
58. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 278.
59. Benjamin Karim, avec Peter Skutches et David Gallen, *Remembering Malcolm*, New York, Carroll and Graf, 1992, p. 190.
60. Mitchell, *Shepherd of Black-Sheep*, p. 20.
61. Abdullah Abdur-Razaaq interviewé par le journaliste Gil Noble, *Like It Is*, ABC, 7 juin 1998, New York.
62. *Ibid.* Dans son interview télévisée de 1998, Abdur-Razaaq insiste : « Il ne fait aucun doute pour moi que Malcolm a été exécuté. Il n'a pas été assassiné. Lorsque vous assassinez quelqu'un, vous vous souciez de la manière dont vous allez le faire et de ceux qui vont en être témoins. Lorsque quelqu'un est exécuté, c'est que vous avez une autorité derrière vous. [...] Il n'y a aucun doute non plus que le FBI et le Bureau des services spéciaux de New York [étaient] complices de ceux qui ont appuyé sur la détente. »
63. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 274.
64. Investigation Timeline, 21 février 1965, Case File 871-65, Series I, MANY.
65. *Ibid.*
66. *Ibid.*
67. Interrogatoire de Willie Harris par la police de New York, 21 février 1965, Case File 871-65, Series I, MANY.
68. Interrogatoire de William Parker par la police de New York, 21 février 1965, *ibid.*
69. Grant, « The last days of Malcolm X », p. 96.
70. Smith, « The 15 seconds of murder : shots, a bomb, and despair ».
71. Dans une interview datant de 2004, Goldman a posé la question clairement : « Qu'aurait dû faire la police ? [...] Elle aurait dû prendre la menace au sérieux. Elle n'aurait pas dû dire à la presse que l'incendie était un coup de pub. Elle aurait dû être plus offensive en essayant d'empêcher l'assassinat ». » Pour Goldman, le FBI porte plus de responsabilités que la police dans l'assassinat de Malcolm X parce qu'il « a attisé la guerre civile » entre les partisans de Malcolm et la *Nation*. Entretien avec Peter Goldman, 12 juillet 2004.
72. Abdur-Razaaq, *Like It Is*, 7 juin 1998.
73. Interrogatoire de James Warden par le New York Assistant District Attorney Herbert Stern et par la police de New York, 21 février 1965, Case File 871-65, Series I, MANY.
74. Interrogatoire de Reuben Francis par Herbert Stern et par la police de New York, 21 février 1965, *ibid.*
75. Entretien avec Peter Goldman, 12 juillet 2004.
76. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 271-272.
77. FBI « Informant Report », anonyme, 22 février 1965, Case File 871-65, Series I, MANY. Le FBI avait plusieurs dossiers ouverts sur Malcolm X, Elijah Muhammad et d'autres dirigeants de la *Nation*, tant au quartier général du FBI que dans ses différents bureaux à travers les États-Unis. Tous les documents, y compris les coupures de presse, relatifs au sujet sont classés. Pour plusieurs documents importants du FBI, censurés ou non, qui sont disponibles dans le dossier du procureur de New York sur

le meurtre de Malcolm X, je les ai simplement identifiés par leur contenu et leur date.

88. Jasper Davis Report, teletype, New York Office, 23 février 1965, District Attorney's Files, *ibid*.

89. Teletype, New York Office, 22 février 1965, *ibid*.

90. *Ibid*.

91. Télétype concernant Ronald Timberlake, New York Office, 22 février 1965, *ibid*.

92. Interrogatoire de Ronald Timberlake par la police de New York, 22 février 1965, *ibid*.

93. Clegg, *An Original Man*, p. 228.

94. « Alex Haley to Paul Reynolds », 21 février 1965 ; « Alex Haley to Paul Reynolds », 27 février 1965, Anne Romaine Collection, UTLSC, series 1, box 3, folder 24.

95. « Kenneth McCormick to Alex Haley », 16 mars 1965 ; « Haley to McCormick », 22 mars 1965 ; « McCormick to Bob Banker », 7 avril 1965 ; « McCormick to Haley and the Estate of Malcolm X », 19 avril 1965, dans Anne Romaine Collection, UTLSC, series 1, box 3, folder 23. Début de mars 1965, Nelson Doubleday, propriétaire de Doubleday and Company, ordonna à son responsable éditorial, Kenneth McCormick, d'annuler l'accord. Doubleday avait payé plus de 15 000 dollars d'avance en droits d'auteur à Haley et à Malcolm X. McCormick écrira plus tard à Haley que « la chose la plus dure que j'ai jamais eue à faire a été d'appeler Paul Reynolds pour lui demander de montrer *L'Autobiographie* à d'autres éditeurs. Dans la prise de décision chez Doubleday, j'étais minoritaire, je m'y suis opposé, mais il a été décidé que nous ne pouvions publier le livre ». Voir « McCormick to Haley », 16 mars 1965.

96. Friedly, *Malcolm X : The Assassination*, p. 36 ; entretien avec Norman 3X Butler, 22 décembre, 2008.

97. Evanzz, *The Judas Factor*, p. 282, 303.

98. Entretien avec Thomas 15X Johnson, 28 septembre 2004.

99. DeCaro, *On the Side of My People*, p. 274-275.

100. Angelou, *A Song Flung Up to Heaven*, p. 24-25.

16. La vie après la mort

Lundi 22 février 1965 au matin, la dépouille abîmée de Malcolm Little arrive entre les mains du docteur Milton Helpern. Médecin légiste chevronné, Milton Helpern a dirigé plus de 12 000 autopsies, sans compter la cinquantaine de milliers auxquelles il a participé¹. Franck Smith prend en note ses observations médico-légales :

Le corps est celui d'un adulte de couleur, de sexe masculin, mesurant 1,80 m et pesant 80 kg. On note une légère calvitie frontale, une large moustache de couleur châtain ainsi qu'un bouc de couleur châtain avec quelques poils blancs.

Malcolm était en bonne condition physique : élancé et musclé. « Les mains sont bien développées. Les ongles sont coupés avec soin. » Examinant la tête, Helpern établit qu'il n'y a pas d'hémorragie du cuir chevelu. Le cerveau de Malcolm est « lourd et pèse 1 700 grammes. » La biopsie ne révèle « aucune anomalie². »

Helpern inspecte les indices constitués par les nombreuses blessures par balle. Les lésions proviennent pour l'essentiel des premiers coups de feu, y compris les deux blessures à l'avant-bras droit et les deux autres à la main droite. La puissance de l'impact a perforé la poitrine, cisailant « la cage thoracique, le poumon gauche, le péricarde, le cœur, l'aorte, le poumon droit ». Le reste du corps est criblé d'impacts de balles tirées par un pistolet : plusieurs blessures à la jambe gauche, l'index et le majeur de la main gauche endommagés par un projectile ; un éclat a pénétré dans la joue droite et une balle a traversé la cuisse gauche puis « l'os iliaque jusqu'à la cavité péritonéale et pénétré dans les intestins, le mésentère et l'aorte. » Helpern dénombre méthodiquement 21 blessures distinctes dont dix provoquées par le premier tir. L'expertise médico-légale indique que trois armes différentes ont été utilisées : un fusil à canon scié, un 9 mm automatique et un pistolet de calibre .45, probablement un Luger. Helpern met de côté plusieurs fragments de projectiles et des balles pour faire effectuer des tests plus poussés par le laboratoire de balistique de la police new-yorkaise³.

Le récit du meurtre de Malcolm par la police est simple : son assassinat est l'aboutissement d'une année de conflits entre deux groupes extrémistes noirs. Les services de la police new-yorkaise affichent deux priorités dans la conduite de l'enquête : protéger avant tout l'identité de leurs agents infiltrés et de leurs informateurs, tel Gene Roberts ; ensuite, bâtir des dossiers solides sur les membres de la *Nation* ayant un passé violent. Le traitement précipité et hasardeux des preuves médico-légales recueillies sur les lieux du crime indique le peu d'intérêt manifesté par la police pour la résolution de cette affaire.

Dès le début, la police concentre son attention sur Norman 3X Butler et Thomas 15X Johnson, les deux lieutenants de la *Nation* qu'elle suspecte d'avoir participé au meurtre de Benjamin Brown dans le Bronx. En ce qui concerne Malcolm, l'hypothèse policière considère Butler comme le second tireur avec Hayer. Bien qu'il mesure dix centimètres de plus et soit plus clair de peau que Willie Bradley, râblé et à la peau très foncée, la police fait de Johnson le tireur au fusil. Cependant, les soupçons de la police ne sont pas entièrement dénués de fondements. Plusieurs membres de l'OAAU et de la MMI ont fait état de la présence soit de Butler soit de Johnson à l'Audubon le jour du meurtre. George Matthews, qui appartient aux deux organisations, a rapporté à un détective que « Butler ressemble à l'un des hommes qui ont été mêlés à la querelle, mais qu'il ne peut pas l'affirmer⁴ ». Si un « nombre indéterminé » de témoins a vu Butler au cours des séances d'identification, deux d'entre eux ont confirmé sa présence dans la salle de danse le jour de l'assassinat.

Cependant, l'élément de preuve le plus curieux contre Butler est fourni par Sharon 6X Poole, âgée de dix-huit ans, la secrétaire de l'OAAU avec laquelle Malcolm a entretenu une liaison secrète au cours des semaines précédentes. À peine quelques minutes après la fusillade, elle déclare à un journaliste que l'un des assassins est sans aucun doute un des membres de la Mosquée n° 7 de Harlem. Assise au premier rang, comme presque tout le monde elle s'est jetée au sol lorsque la fusillade a éclaté. Elle est néanmoins capable, déclare-t-elle, d'identifier l'un des assassins : un homme portant un costume marron et membre de la *Nation* à Harlem⁵.

Le 26 février, la police arrête Butler à son domicile et le conduit au commissariat pour l'interroger, ce qui incite le *Times* et les journaux du pays à affirmer que la police est en train de résoudre l'affaire⁶. Le lendemain, Sharon 6X téléphone spontanément à la police pour lui raconter une histoire qui paraît convaincante. Elle explique à nouveau qu'assise au premier rang lorsque la fusillade a éclaté, elle « a vu Malcolm être touché, porter les mains à sa poitrine et tomber à la renverse ». L'un des tireurs, qui est passé devant elle en courant avec une arme à la main, ressemble « aux photos de Norman Butler » qu'elle a vues dans les journaux. Elle décrit Butler comme « un homme âgé de trente-cinq ans, mesurant environ 1,78 m, ou 1,80 m, de corpulence moyenne, pesant 77 kg, et à la peau foncée. [Il] tirait dans toutes les directions pour s'échapper ». Sharon 6X déclare également à la police que les « gardes de la MMI avaient tous reçu l'ordre de ne pas porter d'armes, à l'exception de Reuben Francis⁷ ».

Ces déclarations attirent l'attention sur la Mosquée n° 7. En revanche, la police n'examinera jamais les relations pouvant exister entre Sharon et des membres de la Mosquée de Newark. Après être entrée dans la salle de bal, cet après-midi-là, Sharon 6X s'est assise au premier rang à côté de Linwood X Cathcart, membre de la *Nation* dans le New Jersey dont la présence intrigue ceux de la MMI qui l'ont reconnu. Le choix des places assises peut certes

n'être qu'une simple coïncidence, mais ce qui se passera ultérieurement entre Sharon et Cathcart rend cette situation peu fortuite. Plus de quarante ans après l'assassinat, Cathcart et Sharon 6X Poole Shabazz vivent ensemble dans le même immeuble du New Jersey. Elle a en outre maintenu un silence absolu à la fois sur ses relations avec Malcolm X et Cathcart⁸.

Devant le grand jury convoqué le 1^{er} mars, le bureau du procureur de New York présente vigoureusement sa thèse : seuls trois hommes – Hayer, Johnson et Butler – ont commis le meurtre. Johnson est arrêté le 3 mars, des témoins ayant déclaré l'avoir vu lui aussi à l'Audubon. Earl Grant, le photographe de presse, révèle à la police des détails importants sur le meurtre, détails qu'il tient d'un membre de la MMI, Charles X Blackwell, chargé de protéger la tribune. Le 8 mars, Grant raconte à la police que Blackwell a vu l'un des assassins « s'enfuyant des places assises vers les toilettes des femmes situées sur le côté est de la salle ». Blackwell « pense que [Thomas Johnson], qu'il connaît pour l'avoir rencontré lors de précédentes réunions, a été arrêté pour ce crime ». Blackwell identifie également « une autre personne qu'il connaît sous le prénom de Benjamin, qui vient de Paterson ou de Newark, et qui était assise vers le troisième rang sur la gauche⁹ ». Satisfaite d'apprendre la présence de Johnson sur le lieu du crime, la police n'enquête pas vraiment sur celle de l'un des véritables assassins, Ben X Thomas de la Mosquée de Newark. Le 10 mars, le grand jury conclut que Hayer, Butler et Johnson sont responsables du meurtre « délibéré et avec préméditation » de Malcolm X¹⁰.

La police sait pertinemment que les *Muslims* du New Jersey peuvent être mêlés au meurtre, le service d'ordre de la MMI ayant signalé la présence de Linwood Cathcart sur les lieux. La police entendra Cathcart le 25 mars 1965¹¹, après avoir, trois jours auparavant, interrogé Robert 16X Gray, membre de la Mosquée de Newark¹². Toutefois, elle n'enquête pas systématiquement sur les liens entretenus par Hayer avec la Mosquée de Newark ; elle ne tente pas non plus d'expliquer les liens possibles de celui-ci avec Butler et Johnson, tous deux responsables de la *Nation* à Harlem et plus haut placés dans la hiérarchie que lui. La police ne semble pas non plus avoir pris en compte que le mode de fonctionnement de la *Nation* ne permet pas que des hommes de main de la Mosquée de Harlem assassinent Malcolm en plein jour, car ils auraient été presque à coup sûr reconnus par de nombreuses personnes de l'assistance. Le dossier de la police new-yorkaise concernant Joseph Gravitt est vide, ce qui indique peut-être que les preuves obtenues du capitaine de la Mosquée n° 7 ont été détruites plusieurs années auparavant¹³.

Au sein des organisations de Malcolm, la version de la police est très vite remise en cause et la rumeur d'une action commise de l'intérieur commence à circuler. Au sein de la MMI, certains entreprennent ainsi de réviser leur point de vue sur le héros du jour, Reuben X Francis, félicité d'avoir tiré sur Talmadge Hayer. La police avait déplacé ses hommes à plusieurs pâtés de maisons de l'Audubon, et il n'y avait que deux personnes, en dehors de Malcolm, qui avaient l'autorité pour négocier un tel retrait : James 67X et

Reuben X Francis. En outre, nombreux sont ceux qui commencent à se demander pourquoi Charles X Blackwell et Robert 35X Smith ont été désignés pour protéger Malcolm, alors que ni l'un ni l'autre n'avait guère d'expérience en matière de protection rapprochée. Pourquoi, s'interroge-t-on également, William 64X George, habituellement chargé de la protection de Malcolm à la tribune, a-t-il été posté à l'entrée ? Certains vont jusqu'à penser que Reuben, responsable du service d'ordre et des relations avec la police, pourrait être impliqué dans le crime.

Gerry Fulcher est, quant à lui, convaincu que Reuben X Francis est bel et bien « *le type* [qui] a organisé l'assassinat » : « Il a voulu s'esquiver quand il a compris que ça tournait au vinaigre et que ça pouvait lui retomber dessus. » Pour Fulcher, il y a une question clé : Francis était-il oui ou non un informateur du FBI ou de la police ? S'il a été mêlé au meurtre, Fulcher pense qu'il « avait nécessairement des contacts avec l'agence [le FBI] ou avec notre bureau ». Le rôle de Francis reste toutefois incertain ; les dossiers de la police eux-mêmes ne sont pas explicites, car le BOSS et le FBI ne partagent que rarement les informations importantes concernant les agents infiltrés. Selon Fulcher, « la dernière chose que le FBI irait dire au BOSS, c'est que Francis était un informateur¹⁴. »

Libéré sous caution, Francis explique à ses amis qu'il est dangereux pour lui de rester à New York – le procureur pouvant décider de le poursuivre pour avoir tiré sur Hayer – et décide de quitter le pays¹⁵. Anas Luqman, qui a lui aussi été soupçonné avant d'être relâché, partage ce point de vue. Les deux hommes prévoient de rouler jusqu'à la frontière mexicaine et de se cacher dans le désert. Francis recrute trois autres hommes, liés à la *Nation*, qui, pour différentes raisons, veulent également quitter les États-Unis. Luqman insiste néanmoins pour ne pas emmener l'un d'entre eux, un jeune homme de dix-sept ans. Plus de quarante ans après, Luqman raconte qu'ils sont « donc partis » et qu'ils ont passé la frontière après quelques jours de route.

Presque tous les partisans de Malcolm sont convaincus que les agences de répression et le gouvernement américain ont été largement impliqués dans son assassinat, indépendamment du rôle qu'ont pu jouer ou non ses propres hommes. Ainsi, dans une interview réalisée en 1968, Peter Bailey met en cause la police et le FBI qui « savaient que le destin de Malcolm était d'être assassiné ». Bailey se dit persuadé de l'innocence de Thomas Johnson et Norman Butler. Bien qu'il n'ait pas été témoin de l'assassinat – il attendait en bas de l'escalier l'arrivée du révérend Galamison –, il s'est fait son idée sur le déroulement des événements : « Je crois que frère Malcolm a été abattu par des tueurs entraînés, dit-il, et non par des amateurs. » Bailey doute ainsi de la capacité des *Muslims* à commettre un tel meurtre¹⁶.

La plupart des membres de l'OAAU et de la MMI décide par conséquent de ne pas coopérer avec la police, sans comprendre la concurrence et la méfiance qui opposent la police de New York et le FBI. Au sein même de la police, le BOSS agit en général au-dessus des lois, faisant écran entre ses

propres agents, ses informateurs rémunérés et le reste des forces de police. Les forces de l'ordre n'avaient donc pas de stratégie unifiée visant à étouffer l'enquête sur la mort de Malcolm. En définitive, la coopération avec la police aurait peut-être accru les chances de traîner les véritables assassins devant la justice.

La diffusion par les médias de l'image d'un Malcolm hostile aux Blancs finit par donner de la crédibilité à la version policière des faits. Ainsi, le *New York Times* publie un article intitulé : « Le blanc et le noir, les deux mondes amers de Malcolm X¹⁷ ». Dans son éditorial, le journal décrit Malcolm comme « un homme extraordinaire et torturé, qui a mis ses nombreux talents au service d'objectifs du mal » :

[II] avait tout pour devenir un leader, si ce n'était son impitoyable et fanatique croyance dans la violence, qui non seulement l'a éloigné des dirigeants responsables du mouvement pour les droits civiques, mais également de l'immense majorité des Noirs. C'est cette croyance même qui a fait sa réputation et qui l'a destiné à une fin brutale.

L'éditorialiste sous-entend que la rupture de Malcolm avec la *Nation* relève de la jalousie plutôt que de différences politiques ou éthiques. Il suggère également que les nationalistes noirs extrémistes, qu'ils appartiennent à la *Nation* ou à une autre quelconque organisation, sont responsables du meurtre. L'éditorial s'achève sur les mots suivants :

Le monde qu'il voyait à travers ses lunettes à monture d'écaille était sombre et contrefait, et son exaltation du fanatisme le rendait plus sombre encore. Hier, quelqu'un a surgi des ténèbres qu'il avait engendrées et l'a tué¹⁸.

Quelques jours plus tard, le *Time* ne laisse planer aucun doute sur son interprétation des faits : « Malcolm avait été un souteneur, un cocaïnomane et un voleur. C'était un démagogue sans vergogne. La haine était son évangile. » Le magazine reprend également à son compte la version policière de l'assassinat : « La responsabilité du meurtre de Malcolm est sans doute à mettre au compte des *Black Muslims* dont il avait quitté les rangs. » Or, non content de condamner Malcolm sur le terrain idéologique, le magazine invente également une histoire pour le ridiculiser. Le programme du dimanche après-midi à l'Audubon a commencé en retard, note le magazine, car « comme à son habitude, [Malcolm] avait fait attendre ses partisans pendant près d'une heure pour déguster une tasse de thé et un *banana split* dans un restaurant des environs¹⁹. »

D'autres publications expriment des opinions similaires. Si la notice nécrologique du *Saturday Evening Post* est plus délicate que la plupart des articles, elle exprime toutefois de la déception et de l'embarras :

L'horrible meurtre de Malcolm X a incité de nombreuses personnes à tenter d'évaluer ce jeune démagogue, déroutant et

violent. Sa mort était-elle une étape inévitable dans le combat pour l'égalité des Noirs ? [...] Sa mort relève davantage du martyr que de l'exécution commise par la pègre. Cependant, les Américains ont connu trop d'assassinats, trop de règlements de conflits par la violence²⁰.

Imprimé le dimanche soir, mais daté du 22 février, la première édition du *New York Herald Tribune* titre en une : « Malcolm X abattu par des tueurs devant 400 personnes au cours d'un meeting dans une salle de danse : la police arrête deux suspects. » L'article rapporte que Hayer a été « transféré à la prison Bellevue et bouclé par une douzaine de policiers » et qu'« un second suspect a été emmené au commissariat de Wadsworth Avenue où se sont immédiatement rendus les hauts gradés de la police²¹. » Quelques heures plus tard, dans sa dernière édition, le *New York Herald Tribune* modifie le titre de son article : « La police arrête un suspect. » Les références au second suspect emmené au commissariat de Wadsworth Avenue ont été supprimées²². Par la suite, les nationalistes noirs et les trotskistes accuseront la police de « dissimuler » sa responsabilité dans l'assassinat en supprimant preuves et témoins, y compris l'arrestation de l'un des assaillants qui pourrait être un agent du BOSS²³. La police, ainsi que les journalistes des médias dominants, comme Peter Goldman, tourneront ces conjectures en ridicule. Goldman attribuera la confusion au fait que les reporters ont discuté avec l'agent Thomas Hoy « sur les lieux mêmes du crime » et avec Aronoff « au commissariat » sans réaliser qu'« ils parlaient du même homme. [...] La confusion a duré suffisamment longtemps pour créer le mythe de l'« arrestation » d'un mystérieux second suspect – une mythologie prospère encore de nos jours²⁴. »

Cependant, quand il fait état en 2004 d'un deuxième homme qui aurait été blessé et évacué par la police, Herman Ferguson donne de la crédibilité à la thèse du « second suspect. » Si un informateur ou un agent infiltré du FBI ou du BOSS a été blessé ou fait partie de l'équipe de tueurs, la police ne pouvait absolument pas permettre que son rôle soit rendu public. Une autre hypothèse doit être envisagée : la présence ce jour-là sur les lieux de plus d'une équipe de tueurs. Bien que Ferguson et de nombreux témoins ont vu trois tireurs, d'autres personnes présentes, dont des informateurs du FBI, ont déclaré qu'ils étaient quatre, voire cinq.

Dans les vingt-quatre heures qui suivent l'assassinat, presque toutes les organisations de défense des droits civiques ont pris leurs distances tant avec Malcolm qu'avec les sanglants événements de l'Audubon. Selon Martin Luther King, le meurtre de Malcolm « révèle que notre société est toujours suffisamment malade pour que la contestation ne puisse s'exprimer que par le meurtre. Nous n'avons pas appris à exprimer nos désaccords sans être violemment hostiles ». Roy Wilkins, le dirigeant de la NAACP, condamne l'« exécution » de Malcolm comme « la démonstration choquante et effrayante de l'inutilité de s'en remettre à la violence pour régler des

désaccords ». Au nom du SNCC, Julian Bond, jeune militant contre la ségrégation, déclare au *New York Times* que « la mort de Malcolm, pas plus que celle de quiconque, n'aura la moindre influence sur notre profonde croyance en la non-violence²⁵ ».

Depuis Londres, James Baldwin évoque l'implication du gouvernement américain en émettant une hypothèse : « Qui que soit le responsable, il a été formé dans le creuset du monde occidental, dans celui de la république américaine²⁶. » James Farmer du CORE, très au fait de la métamorphose de Malcolm, est encore plus explicite et émet des doutes sur l'idée que l'assassinat de Malcolm puisse être le produit d'un conflit avec la *Nation* :

Je suis persuadé qu'il s'agit d'un assassinat politique. [...] Il n'est pas du tout fortuit que sa mort survienne au moment où ses opinions évoluaient [vers] le courant majoritaire du mouvement pour les droits civiques.

Sa demande d'une « enquête fédérale sur le meurtre » ne trouve cependant aucun écho. Aux yeux de l'opinion, la *Nation of Islam* ne peut qu'être responsable de l'assassinat²⁷.

La mort de Malcolm déclenche une vague de violences et de menaces qui sème la peur parmi ses partisans et désagrège ses organisations. La nuit du meurtre, après le déclenchement d'un incendie dans l'appartement de Muhammad Ali à Chicago – dont l'origine accidentelle sera par la suite établie –, le boxeur déclare à la presse que Malcolm a été son ami « tant qu'il était membre de la *Nation of Islam* [et que désormais il ne voulait] plus entendre parler de lui ». Ayant peut-être quelques doutes à propos de l'incendie de son appartement, Ali affirme : « Nous sommes tous choqués par la façon dont [Malcolm] a été tué » avant de réfuter une quelconque implication d'Elijah Muhammad ou d'autres membres de la *Nation* dans le meurtre²⁸.

Deux jours plus tard, tôt dans la matinée du 23 février, des inconnus grimpent sur le toit de l'immeuble jouxtant la Mosquée n° 7 et lancent des cocktails Molotov sur le quatrième étage du bâtiment, déclenchant un incendie qui ne peut être maîtrisé. Les flammes, hautes de neuf mètres, s'étendent à la Gethsemane Church of God in Christ, malgré l'intervention de 75 pompiers. Cinq pompiers et un civil seront blessés par l'effondrement d'un pan de mur de la mosquée. En une heure, l'immeuble est entièrement ravagé. Une foule d'environ 300 personnes regardent la mosquée flamber, tandis que le *Fruit of Islam* se regroupe. La tension croît. Inquiète, la police appelle des renforts²⁹. Dans l'air glacé de la nuit, Larry 4X Prescott se blottit contre le capitaine Joseph en pleurs. Larry est stupéfait de voir Joseph, toujours stoïque et très réservé, à ce point submergé par le chagrin³⁰.

Dans l'opinion, la destruction de la mosquée renforce l'idée qu'une guerre

ouverte entre bandes est imminente. La police place sous surveillance la Mosquée de la *Nation* à Brooklyn ainsi qu'une dizaine de commerces dont elle est propriétaire dans le voisinage. Elle fait de même avec la Mosquée du Queens. À Chicago, des escouades se relaient 24 heures sur 24 pour protéger Muhammad toujours cloîtré dans son hôtel particulier de Hyde Park³¹. Le capitaine Joseph qualifie l'incendie de Harlem d'« attaque brutale et sournoise » : « La pire chose qu'un homme puisse te faire, c'est de toucher à ton sanctuaire religieux³². »

La vengeance de la *Nation* va s'exercer non pas dans les rues de Harlem, mais à Chicago, à l'occasion du Jour du Sauveur. Pour l'organisation de la convention, les administrateurs de la *Nation* collaborent étroitement avec la police de Chicago afin de mettre en place des mesures de sécurité exceptionnelles autour de la grande salle où se tient la convention. Une équipe de déminage vérifie méticuleusement les lieux, le public est canalisé par un cordon de policiers. Elijah Muhammad lui-même « ne fera pas un pas sans être accompagné par au moins six membres de sa garde rapprochée, la brigade du *Fruit of Islam* », rapporte le *Chicago Tribune* ³³. La convention s'ouvre le 26 février devant 2 500 fidèles de la *Nation*. Elle est mise en scène comme le triomphe des vainqueurs. Elijah Muhammad proclame :

Malcolm était un hypocrite qui a reçu en retour ce qu'il a prêché. Il est venu ici, dans cette ville, il y a quelques semaines, pour laisser éclater sa haine et proférer ses calomnies. Il ne s'est pourtant pas arrêté ici, il a aussi fait le tour du pays en essayant de me diffamer³⁴.

Le public se voit offrir un spectacle où Wallace Muhammad et les frères de Malcolm, Wilfred X et Philbert X, viennent sur scène pour demander pardon et prêter serment de fidélité au Messenger. Wallace affirme avoir été désorienté et avoir mal agi en quittant la *Nation* et son père. En larmes, il annonce que « seul Dieu est à même de juger une personnalité aussi glorifiée » qu'Elijah Muhammad. Lisant des textes préparés à leur intention, Wilfred et Philbert condamnent leur frère mort pour « ses erreurs » et font savoir qu'ils n'assisteront pas à ses obsèques. Wilfred déclare à l'assistance :

Nous ne devons pas laisser l'homme blanc, notre ennemi naturel, s'immiscer entre nous [et] nous pousser à nous entre-tuer. J'ai été choqué d'apprendre la mort de mon frère, mais mon cœur implore Allah de fortifier ma foi en Elijah Muhammad³⁵.

À New York, l'enterrement de Malcolm pose d'épineuses questions. Selon la loi musulmane, son corps a été profané par l'autopsie. Alors que la tradition requiert également une mise en terre rapide du défunt, au moment où se déroule la convention du Jour du Sauveur, le corps de Malcolm, revêtu d'un costume à l'occidentale, repose depuis quatre jours au funérarium Harlem Unity. Depuis mardi, environ 30 000 personnes sont venues lui rendre un dernier hommage. Au cours de la semaine, Betty et ses proches ont contacté

plus d'une dizaine d'églises de Harlem, y compris l'Abyssinian Baptist d'Adam Clayton Powell, afin d'organiser la cérémonie funéraire. Par crainte des repréailles de la *Nation*, elles ont toutes décliné. Seule la Faith Temple Church of God in Christ, située sur Amsterdam Avenue dans Harlem-Ouest, accepte finalement de prêter son auditorium. Dans les heures qui suivent, l'église reçoit plusieurs menaces d'attentats à la bombe. La cérémonie se déroule cependant sans incident. Juste avant les funérailles, le cheikh Ahmed Hassoun a préparé le corps de Malcolm et l'a enveloppé dans le *kafan*, le linceul traditionnel des musulmans³⁶.

Samedi 27 février, plus d'un millier de personnes s'entassent dans l'église pour assister aux obsèques de Malcolm. Parmi celles-ci, seuls quelques dirigeants du mouvement pour les droits civiques sont présents : Bayard Rustin, James Farmer, Dick Gregory et, pour le SNCC, John Lewis et James Forman. Craignant sans doute les violences, la plupart des dirigeants ne se sont pas montrés. Adam Clayton Powell, tout comme les leaders du mouvement pour les droits civiques de Harlem, n'est pas présent. À la demande de Betty, Ossie Davis et Ruby Dee président la cérémonie. À tour de rôle, ils lisent des dizaines de messages de condoléances envoyés entre autres par Martin Luther King, Whitney Young et Kwame Nkrumah³⁷. C'est le monologue d'Ossie Davis sur la signification de la vie de Malcolm pour les Noirs de Harlem qui saisit l'imagination du public et qui, dans les décennies qui suivront, éclipsa tous les autres événements de cette journée. À l'aide de quelques notes griffonnées sur sa table de cuisine, Ossie Davis prononce ces mots :

Beaucoup se demanderont ce que Harlem peut trouver à honorer chez cet impétueux, controversé et audacieux jeune capitaine – et nous en sourirons. [...] Et nous leur répondrons et leur dirons : N'avez-vous jamais parlé au frère Malcolm ? L'avez-vous jamais touché ou ne vous a-t-il jamais souri ? [...] Si vous l'aviez connu, vous sauriez pourquoi nous devons l'honorer : Malcolm était notre humanité, notre humanité noire vivante ! [...] Et nous le reconnâtrons pour ce qu'il fut et demeure – un prince – notre brillant prince noir – qui n'a pas hésité à mourir, parce qu'il nous aimait tant³⁸.

Après l'éloge funèbre d'Ossie Davis, Betty s'approche du cercueil pour regarder une dernière fois son mari. Accompagnée par deux policiers en civil, elle se penche et embrasse la vitre placée au-dessus de sa dépouille, avant de fondre en larmes. Le cortège funéraire, qui compte trois berlines, 12 voitures de police et 18 voitures de parents et d'amis, prend la direction du nord vers le comté de Westchester. Dans le froid glacial, environ 25 000 personnes se sont rassemblées sur le chemin du cimetière. Seules 200 personnes, dont des journalistes, sont autorisées à accéder au cimetière. Après les dernières prières, le cercueil est mis en terre. Même dans cette situation, une ultime controverse va éclater, une de celles qui illustrent le dilemme qu'affrontait

Malcolm à la fin de sa vie. Plusieurs frères de la MMI et de l'OAAU ont remarqué que les fossoyeurs, qui attendent pour enterrer le cercueil, sont tous blancs. Aucun blanc, se plaignent-ils, ne devrait être autorisé à jeter de la terre sur le corps de Malcolm. Les employés doivent abandonner leurs pelles et, sous une pluie battante, les frères mettent Malcolm en terre eux-mêmes³⁹.

Dans les semaines qui suivent l'attentat contre la mosquée et les funérailles de Malcolm, ses partisans craignent pour leur vie. La *Nation* est convaincue que les responsables de l'attentat sont d'irréductibles malcolmistes qui méritent une sévère punition. Le 12 mars, à peu près remis du sévère passage à tabac que Clarence Gill et ses hommes lui ont infligé, au mois de décembre, Leon 4X Ameer prend la parole lors d'un meeting trotskiste à Boston où il affirme détenir des preuves de la responsabilité du gouvernement américain dans la mort de Malcolm. Le lendemain, son corps est découvert dans sa chambre d'hôtel du Sherry Biltmore. Le médecin attribue sa mort à un coma provoqué par une surdose de somnifères⁴⁰. Robert 35X Smith, surnommé « Karaté Bob », posté devant la tribune le jour de l'assassinat, tombe quant à lui sous les roues du métro, à moins qu'on l'y ait poussé. Interrogé quelques années plus tard sur ce décès, Larry 4X Prescott expliquera sèchement : « Il a été tué dans le métro. Ils ont dit que nous l'avions poussé [...], je n'y crois pas⁴¹. »

Ni l'OAAU ni la MMI n'ont développé de culture de la prise de décision collective et, sans Malcolm, les faibles liens qui maintiennent les groupes commencent à se désagréger. Pour les dirigeants, engagés par dévouement personnel envers Malcolm, sa mort fait plus que les priver de sa présence physique, elle fige leur univers. Alors qu'il était devenu le fer de lance d'un nationalisme noir et d'un panafricanisme renouvelé ainsi que de leur propre version d'un islam autochtone, ses adeptes ont eu du mal à le suivre, certains allant même jusqu'à détruire ses lettres parce que les évolutions idéologiques qu'elles annonçaient étaient par trop troublantes. Sans l'architecture d'une vision sociale qui allait en s'amplifiant, il leur fut quasiment impossible de construire quoi que ce soit en s'appuyant sur son héritage. La confiance disparut bientôt entre eux et les liens qui les unissaient s'effritèrent.

Rétrospectivement, Max Stanford explique « que l'OAAU tentait de se construire trop rapidement ». Si la mise en place d'une direction collective était l'objectif souhaité, en réalité « la plupart des gens étaient fascinés par Malcolm ». Stanford admet ainsi que même lorsqu'il exprimait des désaccords avec Malcolm, il demeurait « fasciné par Malcolm » qui était « bien plus politiquement et intellectuellement développé » que la plupart de ses partisans. Aussi, Malcolm étant devenu « un porte-parole de masse acclamé dans le monde entier », personne, après son assassinat, n'est préparé à se glisser dans son costume de dirigeant⁴².

Dans les premiers temps, James 67X pense qu'il peut jouer ce rôle. Quelques jours après l'assassinat, il rencontre Max Stanford et Larry Neal, membres du RAM. Selon Stanford, James leur aurait annoncé que Malcolm

« avait créé une cellule du *Revolutionary Action Movement* au sein de la MMI », ajoutant que selon Malcolm, « si quelque chose devait [lui] m'arriver, [James] saurait quoi faire ». Les deux représentants du *Revolutionary Action Movement* donnent leur accord pour travailler avec James et d'autres militants de la MMI : « [Cet accord] permettait [à James] de poursuivre le travail international et les périples à travers le pays que faisait Malcolm. » La raison, selon Stanford, tient à ce que James « pouvait ressembler à Malcolm ». Toutefois, James est très vite accaparé par la tâche du maintien des deux groupes en vie. En raison des vieilles divisions entre la MMI et l'OAAU, personne dans l'un ou l'autre des deux groupes ne pouvait susciter la confiance des membres de l'autre organisation. En outre, les militants d'orientation laïque ne portent que peu d'intérêt aux préoccupations spirituelles de la MMI. Étant donné l'absence de moyens administratifs ou d'un simple bureau, aucune des deux organisations n'est à même de survivre.

Alors que le noyau des partisans de Malcolm s'effrite ou s'éloigne, James se retrouve seul à négocier avec Betty Shabazz. Dans les quelques heures qui suivent l'assassinat de Malcolm, ses relations avec la MMI et l'OAAU tournent à l'affrontement. Elle rend les partisans de Malcolm responsables de sa mort et, toute à son amertume et à sa colère, elle donne comme instruction à plusieurs membres de l'OAAU de jeter d'importants documents de son mari, documents qui avaient été mis en sécurité dans la maison de Wallace. Elle demande à James de lui faire suivre tout le courrier adressé à la MMI sans qu'il soit ouvert, y compris les lettres adressées à Malcolm, afin d'être la première à en prendre connaissance. James refuse. « C'était une veuve désespérée, la veuve d'un héros », explique-t-il, mais celle-ci n'avait, au mieux, qu'une compréhension limitée de l'activité de la MMI et de l'OAAU.

Ruby Dee, Juanita Poitier et d'autres amies, des célébrités pour la plupart, s'occupent de Betty et de ses enfants et créent le Comité des mères impliquées pour apporter leur soutien. Percy Sutton, James Baldwin et John Oliver Killens s'engagent eux aussi très activement. En quelques semaines, plus de 6 000 dollars sont collectés, dont une contribution de 500 dollars envoyée par Shirley Graham Du Bois. En août, le comité organise un concert de soutien qui attire un millier de personnes et génère 5 000 dollars de bénéfices destinés à l'achat d'une maison. Les pauvres et les travailleurs noirs, qui constituent l'essentiel de la base de Malcolm, n'ont quant à eux jamais abandonné Betty. Le comité reçoit ainsi de nombreuses enveloppes contenant quelques billets, adressées à l'hôtel Theresa ou à la boîte postale de la MMI.

James 67X écrit pour sa part à plusieurs des contacts internationaux de Malcolm pour leur demander un soutien financier. Des annonces publicitaires sont diffusées sur les radios new-yorkaises. Plusieurs frères importants de la MMI rendent visite à des commerçants de Harlem pour leur demander de « contribuer » en leur donnant de l'argent et des marchandises pour Betty et les enfants⁴³.

Toutefois, le comportement de Betty jette le trouble parmi certains des

partisans de Malcolm. À leurs yeux, elle semble rejeter la base sociale pauvre, ouvrière et noire de son mari, en préférant s'adresser à la bourgeoisie noire. Ferguson replace la politique élitiste de Betty dans le contexte du « Message to the grassroots » de Malcolm : « Elle abandonnait les esclaves des champs pour les esclaves domestiques⁴⁴. »

Alors que les alliés les plus fiables de James 67X disparaissent et que les difficultés inhérentes au fait de travailler avec Betty s'aggravent, il se souvient de sa promesse faite à Malcolm de travailler pour lui pendant douze mois. Cette obligation arrivant à son terme à la mi-mars 1965, il commence à envisager d'autres choix. Il est épuisé et les rumeurs calomnieuses de Charles Kenyatta ont un effet délétère : certains membres de la MMI se demandent en effet pourquoi James a quitté l'Audubon pendant près d'une heure après la fusillade et s'interrogent sur ses relations cordiales avec les marxistes du *Revolutionary Action Movement*. Ainsi, quand Ella Collins, arguant de ses liens familiaux avec Malcolm, lui demande l'autorisation de diriger la MMI et l'OAAU, il accepte, non sans avoir hésité, et démissionne de ses fonctions. Les documents légaux de la MMI sont alors remis à Ella qui devient ainsi la dirigeante des deux groupes.

Le 15 mars, Ella donne une conférence de presse au siège de l'OAAU et de la MMI. Décrite par le *New York Times* « comme une ample silhouette dans une jupe noire et une large blouse à boutons », elle prononce « un discours laconique et énigmatique », bien éloigné de ceux de son charismatique frère. La revendication de Collins sur la direction repose sur l'affirmation, discutable, selon laquelle elle est la directrice générale de la section de l'OAAU de Boston depuis juin 1964. Elle affirme également que, le 20 février 1965, Malcolm l'a personnellement désignée comme « sa successeure ». De façon générale, Collins exprime des conceptions conservatrices et explique qu'elle n'a « aucune volonté de combattre » Muhammad ou la *Nation*. Elle attribue l'attentat contre la maison de Malcolm dans le Queens à des forces « bien plus puissantes que les *Black Muslims* », et quand on lui demande si l'OAAU rejetterait le soutien « gauchiste et communiste », elle répond : « Je le crois, oui⁴⁵ ! » En l'espace de quelques jours, les conceptions réactionnaires de Collins – comparées à celles de Malcolm – et son comportement agressif font fuir les derniers des militants historiques.

Peu de temps après, James 67X informe le *Revolutionary Action Movement* qu'il compte abandonner toute activité politique. À l'occasion de ce qui est probablement leur dernière rencontre, James annonce mystérieusement « qu'il allait disparaître et que les cadres qui étaient avec Malcolm depuis le début allaient passer à la clandestinité ». Max Stanford raconte que lorsqu'ils lui ont suggéré que l'organisation de la jeunesse pourrait offrir de nouvelles perspectives, James a éclaté de rire : « Vous êtes fous [et] la jeunesse aussi⁴⁶. »

James a décidé de plonger dans la clandestinité car l'OAAU et la MMI se

sont rapidement effondrées après la disparition de Malcolm. Le meilleur – et le pire – des exemples est celui de Charles Kenyatta. Dans les jours qui suivent l'assassinat, il insinue dans la presse que le meurtre a été organisé de l'intérieur et qu'il a été perpétré par les marxistes et le *Revolutionary Action Movement*. Après avoir longuement parlé à la police, il est interrogé le 15 mars par le FBI à qui il déclare qu'il est « très étrange que les gardes du corps de Malcolm n'étaient pas à côté de lui sur la scène » et qu'il n'a reconnu aucun des gardes postés au fond de la salle. Il affirme ensuite que Malcolm et lui « étaient des amis très proches » et qu'ils discutaient fréquemment de « certaines des questions concernant la *Nation* et la MMI ». Kenyatta s'emploie également à salir les plus fidèles partisans de Malcolm. Même si le rapport du FBI a été expurgé, il ne fait aucun doute qu'il a expliqué au FBI que James 67X « n'était pas un nationaliste noir, mais un communiste marxiste » et que Malcolm avait délibérément menti en affirmant que des études universitaires au Caire seraient possibles pour les membres de la MMI : « Il a dit cela uniquement pour se donner de l'importance. » Enfin, Kenyatta prévient les agents du FBI qu'« il pourrait être le prochain sur la liste à être assassiné⁴⁷ ».

Le procès de Hayer, Butler, et Johnson s'ouvre pendant l'hiver suivant, le 12 janvier 1966. Le procureur désigné, Vincent J. Dermody, est un homme expérimenté. Âgé de soixante et onze ans, le juge Charles Marks est, quant à lui, un partisan « de la loi et de l'ordre », avec son actif le quart des condamnations ayant expédié des hommes dans le couloir de la mort dans l'État de New York⁴⁸.

Le cas de Hayer est rapidement bouclé parce qu'il a été blessé en tentant de fuir et qu'on a retrouvé dans sa poche un chargeur dont le calibre correspond aux balles de .45 extraites du corps de Malcolm. Or, en ce qui concerne Butler et Johnson, il n'y a aucune preuve matérielle les reliant au meurtre. Les deux hommes ont des alibis pour le dimanche après-midi et il n'y a aucun élément tangible établissant une relation entre eux et Hayer, au-delà de leur commune appartenance à la *Nation* ⁴⁹. Le problème du commanditaire de l'assassinat se pose également : la police n'a pas le moindre indice sur qui a pu donner cet ordre.

Le témoin clé du procureur est Cary 2X Thomas (également connu sous le nom de Abdul Malik) : né à New York en 1930, héroïnomane et revendeur de drogue depuis l'âge de vingt-cinq ans, il a fait des allers-retours en prison pour des condamnations liées au trafic de stupéfiants. Hospitalisé début 1963 dans le service psychiatrique du Bellevue Hospital, il rejoint la Mosquée n° 7 en décembre de la même année avant de se ranger du côté de Malcolm au moment de la scission. En raison de son très bref passage dans la *Nation*, il sait peu de chose sur l'organisation et les raisons du départ de Malcolm. Après son interrogatoire, le bureau du procureur décide de l'arrêter en tant que

témoins⁵⁰ et de le placer en détention provisoire. Fortement perturbé, il mettra le feu à son matelas au cours de cette mesure de rétention qui durera près d'un an⁵¹.

Thomas est l'un des quelques membres de l'OAAU qui affirmeront devant le grand jury avoir vu les trois hommes – Hayer, Butler et Johnson – au moment du meurtre. Selon lui, Butler et Johnson sont les deux hommes qui se sont querellés, et c'est Hayer qui a tiré sur Malcolm avec le fusil à canon scié. Toutefois, comme Hayer n'a aucune ressemblance physique avec le tireur, les procureurs et la police le persuadent de revoir son témoignage. Beaucoup mieux préparé, il explique au cours du procès de 1966 que c'est Johnson – et non Hayer – qui a tiré avec le fusil ; Hayer et Butler ayant utilisé une arme de poing. Il continue cependant à commettre quelques erreurs mineures qui fragilisent son témoignage : il affirme ainsi que Hayer appartient à la Mosquée n° 7 et admet devant le jury qu'il n'a pas vraiment vu de pistolet dans les mains des deux hommes⁵².

Quant à Butler, il s'acharne à comprendre le déroulement des événements meurtriers et les raisons pour lesquelles il se retrouve inculpé et jugé pour l'assassinat de Malcolm, alors qu'il ne connaît pas Hayer et ne l'a même jamais rencontré. Après son arrestation, il découvre avec amertume que la *Nation* ne tient pas les promesses qui lui ont été faites :

Personne n'a pris soin de mes enfants ni de ma femme. [...] Je pense qu'ils – la ville, l'État, les fédéraux, et tous autant qu'ils sont – voulaient en finir avec le dossier et ils ont trouvé quelqu'un pour dire que j'étais sur place et que je l'avais fait.

Libéré après avoir purgé sa peine, Butler rappelle avec insistance : « Tout le monde savait que quatre ou cinq personnes avaient été impliquées. Et pourtant, ils n'ont recherché personne d'autre⁵³. »

En écoutant le maigre réquisitoire du procureur, Johnson et Butler reprennent confiance. Il leur semble impossible que le jury puisse les condamner. En effet, au cours du procès, Hayer a déclaré au tribunal que ni Johnson ni Butler n'ont participé à l'assassinat, qu'il est l'auteur du crime et qu'il l'a commis en compagnie de trois autres hommes. Il fournit même quelques détails précis. Toutefois, Johnson craint avec raison que cette confession de dernière minute puisse être utilisée contre lui et Butler. Dermody argue de façon convaincante que Hayer a tout simplement obéi aux ordres des chefs de la *Nation* et qu'il se sacrifie à présent pour protéger ses complices⁵⁴. Les avocats de Johnson compliquent encore la situation en citant Charles Kenyatta comme témoin de la défense, ce qui soulève de sérieux doutes chez Johnson : « Lorsqu'ils ont voulu faire citer Kenyatta pour témoigner en ma faveur, j'étais contre. Je n'ai jamais eu confiance en lui, jamais⁵⁵. » Kenyatta admet devant le tribunal que cet après-midi-là, il aurait été impossible pour Butler et Johnson d'entrer dans la salle de l'Audubon parce qu'ils étaient trop connus comme militants de la *Nation*. Kenyatta veut

également faire part publiquement de son opinion attribuant la responsabilité du meurtre de Malcolm à « un complot interne organisé par la gauche ». Interrogé par Dermody, il affirme cependant que Johnson et Butler étaient membres d'une « équipe d'intervention de 100 hommes » de la *Nation*⁵⁶.

La possibilité d'un acquittement de Johnson et de Butler s'évanouit avec le témoignage de Betty Shabazz. N'ayant pu entrevoir la fusillade que pendant de brefs instants, son témoignage n'apporte que peu d'éléments factuels. Elle décrit la confusion de la scène : « Tout le monde s'était jeté par terre, les chaises étaient renversées, les gens rampaient... » Elle raconte qu'elle a poussé ses enfants sous un banc et qu'elle s'est couchée sur eux jusqu'à ce que les choses se calment. Quelques minutes plus tard, elle a découvert Malcolm allongé sur le dos. Dermody ne lui pose que quelques questions tandis que l'avocat de la défense renonce au contre-interrogatoire. Alors qu'elle quitte lentement la barre des témoins, la colère l'envahit et, serrant les poings de rage, elle s'approche du banc de la défense et hurle : « Ils ont tué mon mari ! Ils l'ont tué ! » Alors que deux huissiers la raccompagnent rapidement vers la sortie, elle continue à marmonner ses accusations. Quand les avocats de la défense demandent l'annulation du procès, le juge Marks demande avec affabilité au jury d'ignorer les déclarations de Betty après qu'elle a quitté la barre⁵⁷. Johnson se souvient de ce moment quand Betty s'arrête devant le banc de la défense et « crie en me montrant du doigt » : « « Ils ont tué mon mari ! » C'est à ce moment-là que le jury m'a condamné⁵⁸. »

Cette impression est fondée : Hayer, Butler et Johnson sont condamnés pour meurtre au premier degré et, le 14 avril, le juge Marks prononce la sentence : ils sont incarcérés à perpétuité dans une prison de l'État de New York. Prophétique, Peter L. F. Sabbatino, un des avocats de la défense, réplique : « Je ne pense pas que l'issue qui a été trouvée ici sera celle que l'histoire retiendra⁵⁹. »

Curieusement, la première reconstruction de l'image posthume de Malcolm vient des musiciens de jazz. John Coltrane, le plus important des saxophonistes des années 1960, a été profondément influencé par la rhétorique de Malcolm et par sa philosophie politique du nationalisme noir⁶⁰. La nouvelle vague de musiciens, la génération qui émerge après le be-bop, rejette la modération politique et la non-violence ; la colère et le militantisme, personnifiés par Malcolm, se sont emparés de leur esprit. Pour un musicien comme Archie Shepp, Malcolm a inspiré des « innovations » dans la musique africaine-américaine, faisant du jazz « un prolongement du nationalisme noir⁶¹ ». Évoquant les liens entre l'art noir et la lutte politique, Amiri Baraka décrit Coltrane comme « le Malcolm de la nouvelle impétuosité du *super-bop*⁶² ». L'efficacité des prises de parole publiques de Malcolm, le rythme et la cadence de son phrasé ressemblent de manière frappante au jazz. John

Oliver Killens explique ainsi qu'il a « toujours considéré Malcolm comme un artiste [...], mais un artiste du *spoken word*⁶³ ».

Cependant, la popularité de Malcolm ne se développe auprès de millions d'Américains blancs qu'à la fin de 1965, avec la publication de *L'Autobiographie de Malcolm X*. Après la décision de Doubleday de renoncer à sa publication, Paul Reynolds a fait le tour des éditeurs et a finalement obtenu qu'une maison d'édition progressiste, Grove Press, signe un contrat avec Haley. La presse publie des comptes-rendus largement positifs du livre. Dans le *New York Times*, Eliot Fremont-Smith présente *L'Autobiographie* comme « un livre brillant, douloureux, important. [...] C'est un document pour notre époque dont les intuitions sont cruciales et dont l'intérêt ne fait aucun doute⁶⁴ ». Dans les colonnes de *Nation*, Truman Nelson évoque un livre dont « la prodigieuse honnêteté, la passion, les objectifs louables et même les multiples ambiguïtés non résolues font de lui un hommage à la plus douloureuse des vérités⁶⁵ ».

Le commentaire le plus clairvoyant est toutefois écrit par son ancien co-débatteur, Bayard Rustin. Dans le *Washington Post*, Rustin analyse avec force le livre comme « l'odyssée d'un Noir américain à la recherche de son identité et de sa place dans la société ». Contestant l'idée selon laquelle Malcolm n'est rien d'autre que le produit du « ghetto de Harlem », il souligne que les premiers chapitres consacrés à son enfance dans le Midwest sont « essentiels pour quiconque veut comprendre la détresse du Noir américain ». Critiquant nombre des conceptions politiques de Malcolm, Rustin ne mâche pas ses mots : le nationalisme noir de groupes comme la *Nation of Islam*, écrit-il, offre « un espace de lutte pour les Noirs des classes inférieures privés de pouvoir et de tout statut dans le monde extérieur ». C'est sur ce terrain que Malcolm a développé son intelligence et « sa brûlante ambition à réussir⁶⁶ ». Maintenant ses vives critiques des « commentaires antisémites de Malcolm » et de ses anciennes conceptions nationalistes, Rustin reconnaît qu'il a tenté de « prendre un nouveau cap » pour s'intégrer au courant dominant du mouvement pour les droits civiques. Aurait-il réussi, observait Rustin, qu'« il aurait apporté une énorme contribution à la lutte pour l'égalité des droits. En l'état, elle a néanmoins été substantielle. Il a apporté de l'espoir et le sens de la dignité à des milliers de Noirs désespérés des ghettos ». Rustin, à l'instar d'Alex Haley, néglige la force potentielle du nationalisme noir pour affronter l'inégalité raciale. À propos de la dernière année frénétique de Malcolm, les deux hommes commettent une erreur en pensant que ce dernier cherchait à acquérir une respectabilité en tant que réformateur intégrationniste démocratique. Rustin entend ainsi nier le potentiel militant radical des « Noirs de base », les masses des ghettos noirs. Il veut insister sur le fait que Malcolm allait inévitablement tourner le dos au ghetto. « La tragédie de la vie de Malcolm est une tragédie héroïque. Quand il a eu à faire des choix, il n'a jamais choisi le plus facile ou le plus aisé. » Pour Rustin, Malcolm aurait pu être « un avocat accompli, sirotant des cocktails avec d'autres membres de la

bourgeoisie noire⁶⁷ ». Rustin ne voit dans la transformation de Malcolm que l'image d'un démocrate pragmatique et non pas celle d'un révolutionnaire.

Haley partage cette vision, ce qui explique pourquoi *L'Autobiographie* ne se lit pas comme un manifeste pour l'insurrection noire, mais plutôt comme un récit autobiographique dans la tradition de Benjamin Franklin. Cela explique sans doute l'énorme popularité du livre et son intégration dans les programmes de centaines d'universités et de milliers de lycées. Entre 1965 et 1977, plus de 6 millions d'exemplaires de *L'Autobiographie* ont été vendus à travers le monde⁶⁸.

Le considérant comme un risque pour la sécurité du pays, le FBI continue à surveiller Charles Kenyatta pendant quelques années. Toutefois, le BOSS et la police de New York, qui le voient comme un informateur fiable, développent d'étroites relations de travail avec lui. À la fin du mois d'avril 1965, il déambule sur la 125^e Rue en prononçant des discours, et, au début de l'année suivante, il adhère à nouveau à la *Nation of Islam*, probablement pour fournir de l'intérieur des informations à la police sur la vie de la secte. À la fin des années 1960, il fonde à Harlem sa propre organisation, laquelle se réclame de la révolte Mau Mau du Kenya et affirme la nécessité d'une révolution noire identique aux États-Unis. Kenyatta continue en même temps à travailler étroitement et cordialement comme informateur du BOSS. Il est tellement apprécié par la police, que celle-ci insiste auprès du FBI pour qu'il cesse sa surveillance. La force de Kenyatta réside dans l'utilisation de son image de bras droit de Malcolm tout en fournissant des informations sensibles sur les autres groupes noirs. Son rôle de provocateur n'est révélé qu'en 2007 avec l'ouverture des dossiers du FBI. Pendant des dizaines d'années, il aura donc bien rentabilisé son intimité politique avec Malcolm⁶⁹.

Curieusement, Benjamin 2X Goodman réagit à l'assassinat en critiquant l'assistance, composée en grande partie de Noirs non religieux, pour avoir paniqué et permis ainsi aux tueurs de s'échapper. « Un public musulman n'aurait pas paniqué ! Il aurait fait face à la situation avec une discipline militaire, et non pas comme un troupeau de bovins sous l'orage. » Il est convaincu que sans la « débandade [...], les Frères musulmans [se seraient] probablement emparés des cinq assassins⁷⁰ ». Benjamin 2X Goodman décide de se retirer de l'activité politique pour se consacrer au soutien scolaire à Harlem en s'associant à l'Haryou, un programme d'assistance bénéficiant de financements fédéraux. Le 22 avril 1966, il indique aux agents du FBI qu'« à plusieurs occasions, des personnes [de la Mosquée n° 7 de la *Nation*] [lui] avaient proposé de revenir vers la foi en tant qu'enseignant ». Benjamin admet « qu'[il] avait pris honnêtement cette proposition en considération ». Réécrivant l'histoire, il affirme que la *Muslim Mosque Inc.* ne s'est jamais opposée « aux buts et aux objectifs fondamentaux » de la *Nation of Islam*. Durant l'entretien avec le FBI, il jure naïvement qu'il restera toujours « un

frère » à l'un des agents, mais qu'il ne donnera pas d'information pour de l'argent. Rendant compte de l'entretien à Hoover, l'agent spécial du FBI note que « cela indique que si Goodman était adéquatement pris en charge de façon subtile, on pourrait l'influencer pour qu'il retourne à la *Nation*, d'abord comme ministre-assistant, puis éventuellement comme ministre, et il fournirait alors au Bureau une aide de grande valeur⁷¹ ». Malheureusement pour le FBI, Benjamin n'a jamais rejoint la *Nation* et, comme Malcolm, il a fini par se convertir à l'islam orthodoxe.

Il n'a fallu à Reuben Francis et Anas Luqman que quelques jours pour commencer à se méfier des deux ex-membres de la *Nation*, avec lesquels ils ont fui vers le sud pour échapper à l'attention de la police. Luqman est resté délibérément vague sur ce qui s'est réellement passé par la suite, quand les tensions sont devenues incontrôlables et ont été réglées par la violence. Luqman a cependant reconnu que c'est lorsque le groupe a décidé de se séparer que la situation s'est envenimée. Après une rixe, le corps sans vie d'un des ex-membres de la *Nation* a été abandonné dans le désert. Selon Luqman, le dénommé John, « a déraillé, il est parti en vrille et n'a pu supporter tout ça ». Luqman explique que, par la suite, il a acheté un bateau et qu'avec Reuben ils se sont débrouillés pour vivre un temps de la pêche avant de se séparer. Luqman pense que Reuben a fini par retourner à New York⁷². L'histoire est dès le début pour le moins étrange, car les accusations portées contre James 67X par Reuben Francis sont notoires, et Luqman était à la fois le meilleur ami de James et son colocataire. Francis est-il celui qui a été tué dans le désert mexicain ? Depuis 1965, des rumeurs faisant état de sa réapparition ont sporadiquement circulé, mais aucune preuve vraisemblable de sa présence aux États-Unis, ou ailleurs n'a pu être apportée⁷³.

Ayant acheté une belle maison à Harlem, Ella Collins en fait le siège de l'OAAU. Peter Goldman, qui lui rend visite au début des années 1970, remarque que « les membres actifs de l'OAAU se sont réduits à une poignée et que ses activités les plus visibles à Harlem sont la commémoration annuelle de la naissance et de la mort de Malcolm⁷⁴ ».

Au même moment, James 67X disparaît purement et simplement. Après avoir vécu en Guyane de 1976 à 1988, il rentre aux États-Unis et devient infirmier. La soixantaine atteinte, il se remarie et fonde une nouvelle famille. Sa vie antérieure comme principal adjoint de Malcolm n'est plus qu'un lointain souvenir d'un monde révolu⁷⁵.

Le 25 mai 1965, Muhammad Ali affronte pour la seconde fois Sonny Liston à Lewiston dans le Maine, pour le titre des poids lourds. Bien qu'Ali a rapidement mis *knock-out* son adversaire, le combat est relégué au second plan par l'agitation entourant l'événement. Mobilisés par des menaces d'attentat, 200 policiers de l'État du Maine sont postés dans la salle ainsi que des agents du FBI. L'atmosphère est si tendue que l'animateur de la soirée, le chanteur Robert Goulet, en oublie les paroles de l'hymne national.

Au cours des deux années suivantes, le palmarès du boxeur, qui vole de victoire en victoire, est spectaculaire. En novembre 1965, il humilie Floyd Patterson, l'ancien champion poids lourd. Quelques mois plus tard, l'armée le reconnaît apte au service et l'informe de son appel imminent sous les drapeaux. Opposé à la guerre au Vietnam, Ali proclame : « Je n'ai rien contre le Vietcong ! » Il place paradoxalement les *Black Muslims* dans une posture politique identique à celle de Malcolm X. Après avoir refusé d'être mobilisé, son titre de champion lui est retiré et il est interdit de combat pendant plus de trois années. Ali devient alors une idole pour cette génération qui rejette à la fois la guerre et le complexe militaro-industriel et, pour des millions de musulmans de par le monde, il devient le symbole de la résistance à l'impérialisme américain. Il y aura beaucoup d'autres revirements et tournants ironiques dans le magnifique et inégal parcours de Muhammad Ali : il reprendra son titre de champion du monde poids lourds en 1974 en battant George Foreman au Zaïre et créera la surprise aux Jeux olympiques d'Atlanta en 1996 en apparaissant pendant la cérémonie d'ouverture en brandissant une torche. Comme Malcolm avant lui, la foi de Muhammad Ali évolue et lui fait abandonner la *Nation of Islam* au profit de l'islam orthodoxe. Malgré son infirmité physique, il a à peu près trouvé la paix.

C'est à Wallace Muhammad que revient le soin de parfaire la réhabilitation posthume de Malcolm. En 1965, sa capitulation devant son père est si ouvertement contrainte que son exclusion plusieurs années plus tard n'en est que plus prévisible. En 1974, il défie au sein de la *Nation* les prédicateurs les plus importants, tel Farrakhan, en prêchant un islam orthodoxe. À la mort d'Elijah Muhammad, le 25 février 1975, Wallace déjoue rapidement les manœuvres de ses frères et de ses sœurs et prend le contrôle de presque tout le fonctionnement de la *Nation*⁷⁶. En moins d'un an, il mène à bien une révolution musulmane orthodoxe au sein de la secte. Limogé de son ministère à Harlem, Farrakhan est condamné à officier dans une petite Mosquée de la banlieue de Chicago. L'histoire de Yacub, la diabolisation des Blancs, la défense d'un strict séparatisme racial : tout cela est abandonné. En juin 1975, après l'annonce par la *Nation* d'une ouverture aux fidèles blancs, quelques Blancs la rejoignent⁷⁷.

Les archives de l'organisation, avec leurs milliers de publications, de journaux, de bandes sonores, de documents internes et de photographies, sont en grande partie détruites, et une nouvelle mémoire, placée sous le signe de l'orthodoxie, est imposée. Wallace changera ultérieurement son nom en W. Deen Mohammed, pour se distinguer de son père⁷⁸.

Pour la première fois, sur décision du nouvel imam, W. Deen Mohammed, les livres de compte de la *Nation* sont accessibles aux fidèles. Les entreprises d'importation de pêche génèrent à elles seules un revenu de 22 millions de dollars chaque année. La *Nation* emploie plus de 1 000 personnes et possède plus de 6 millions de dollars de terres agricoles ; elle a également une dette de 4,5 millions de dollars, due en partie à des erreurs de gestion. Toutefois, pour

les fondamentalistes, la plus choquante des décisions de l'imam Mohammed est la réhabilitation de Malcolm X. Le 2 février 1976, après avoir fait l'éloge de Malcolm, « le plus grand des ministres que la *Nation of Islam* n'a jamais eu, à l'exception de l'honorable Elijah Muhammad », Mohammed annonce que la Mosquée n° 7 de Harlem sera rebaptisée en l'honneur de El-Hajj Malik El-Shabazz⁷⁹. Alors que le nom de la *Nation of Islam* est abandonné au profit de celui de *World Community of Al-Islam in the West*, Farrakhan en a assez et commence à reconstituer autour de lui la vieille *Nation of Islam*. Il est excommunié par l'imam Mohammed en 1977⁸⁰. La fidélité aux enseignements d'Elijah Muhammad conduit désormais à l'exclusion de la communauté des croyants.

Des années après la disparition du Messenger, des affaires embarrassantes liées à ses infidélités sexuelles referont surface. Par exemple, en 1981, estimant le préjudice subi à 5 millions de dollars, trois personnes, affirmant être les enfants illégitimes de Muhammad, intentent des poursuites à l'encontre des enfants de Muhammad, de sa famille et de deux banques pour avoir vendu à leur profit des millions de dollars de biens de Muhammad. Les plaignants sont le fils et la fille de June Muhammad (Abdulla Yasin Muhammad, né le 30 décembre 1960 et Ayesha Muhammad, née le 4 septembre 1962), et la fille d'Evelyn Williams (Marie Muhammad, née le 30 mars 1960)⁸¹.

Après avoir soutenu dans un premier temps les efforts réformateurs de Wallace, Larry 4X Prescott suit Farrakhan pour refonder l'ancienne *Nation of Islam*. Quatre décennies plus tard, Akbar Muhammad reconnaît que des erreurs de jugement ont été commises de part et d'autre. Après l'attentat contre la maison de Malcolm par exemple, James 3X Shabazz a été de ceux qui ont accusé Malcolm d'avoir lui-même incendié sa maison : « Malcolm lui avait rétorqué : « Tu crois vraiment que je mettrais le feu à une maison où il y a mes bébés ? » [...] Ça nous a vraiment donné l'impression de faire fausse route. » Mais la rhétorique de Shabazz a eu pour conséquence d'exacerber l'hostilité à l'encontre de Malcolm parmi « les frères de la Mosquée, ces musulmans mangeurs de soupe et buveurs de café, qui ont commencé à dire « Ouais, il est allé trop loin, il a même foutu le feu à sa propre maison. » C'est comme ça que ça a commencé. » Selon Prescott, la MMI était trop faible pour représenter « un danger pour la *Nation* ». Il pense que la motivation essentielle de Malcolm a été « sa volonté d'être sur le devant de la scène du mouvement pour les droits civiques⁸² ». Le rejet total de la *Nation of Islam* et les révélations sur les infidélités de Elijah Muhammad lui permettaient ainsi d'avancer vers cet objectif. Un rapprochement de dernière minute entre les factions n'était donc pas envisageable.

Plusieurs de ceux qui ont trempé dans l'assassinat de Malcolm commencent à disparaître dès le début des années 1970. Le corps de James 3X Shabazz, cinquante-deux ans, le patron de la Mosquée de Newark, est découvert le 4 septembre 1973, près de sa Cadillac garée devant chez lui.

Dans un style mafieux, évoquant celui de Bugsy Siegel, on lui a tiré au-dessus de l'œil gauche, tandis qu'un second projectile l'a touché au front. Il laisse derrière lui une femme et treize enfants⁸³. Il ne semble pas que la mort de James 3X soit une vengeance liée à la mort de Malcolm ; il s'agirait plutôt d'une guerre entre la Mosquée corrompue de Newark et un gang local, le *New World of Islam*, pour le contrôle de l'extorsion de fonds et des tueurs à gages. Trois mille personnes assistent aux funérailles de Shabazz, dont le maire de Newark, Kenneth Gibson, et Louis Farrakhan. Les meurtres à Newark continuent : le 18 septembre 1973, les corps de deux *Muslims* abattus à coups de revolver sont retrouvés dans une voiture garée à proximité d'une usine d'automobiles, un exemplaire de *Muhammad Speaks* recouvre les visages des deux morts ; un mois plus tard, les têtes de deux membres de la Mosquée de Newark, Michael X Huff et Warren X Marcello, sont découvertes près du domicile de James 3X Shabazz, leurs corps seront retrouvés plus tard à sept kilomètres de là⁸⁴.

Raymond Sharrieff est également visé par plusieurs tentatives de meurtre. En octobre 1971, sa demeure à Chicago est la cible de cinq coups de feu et il est blessé par des plombs. À la fin du mois de décembre, un coup de feu est tiré dans la fenêtre de son bureau du centre-ville, manquant de peu sa secrétaire⁸⁵. Toutefois, Sharrieff meurt en paix, de causes naturelles, le 18 décembre 2003⁸⁶.

Les membres de la famille d'Elijah Muhammad commencent également à quitter la scène. Dans les années 1990, Herbert Muhammad, son troisième fils, l'ancien chargé d'affaires de Muhammad Ali, va de procès en procès contre son jeune frère Wallace. Il meurt le 26 août 2008 de complications après une intervention chirurgicale cardiologique, laissant sa femme, Aminah Antonia Muhammad, six garçons et huit filles derrière lui⁸⁷. Deux semaines plus tard, le 9 septembre 2008, ce sera au tour de Wallace Mohammed de mourir. Au moment de sa disparition, il est le chef spirituel de 185 mosquées, dont le nombre de fidèles est estimé à 50 000. Après sa mort, il est proclamé « imam de l'Amérique » par Ahmed Rehab du *Council on American-Islamic Relations*⁸⁸.

Dans les dernières années de leur vie, Ella et Betty se sont enfermées dans un conflit toujours plus intense. Au début des années 1990, quand Spike Lee se propose de réaliser un film sur la vie de Malcolm X dans le style hollywoodien, Ella est furieuse de découvrir que Betty a été engagée comme consultante. « Spike Lee ne recherche que l'argent et le prestige », peste dédaigneusement Ella auprès d'un journaliste : « Il n'y connaît rien. » Ella est indignée parce que, selon elle, Betty « n'en sait pas assez sur Malcolm pour qu'on la consulte sur quoi que ce soit relativement à sa vie », car « ses activités [avec lui] étaient très limitées ». Betty prend sa revanche en éliminant toute référence à Ella dans le film : « Je n'ai aucun respect pour cette femme », explique-t-elle au *Boston Globe*, ajoutant qu'« elle n'avait pas une bonne influence sur lui⁸⁹ ». Alors que l'intérêt pour Malcolm explose dans

la culture populaire américaine, la situation personnelle d'Elle commence à empirer. Incapable de maintenir le siège de l'OAAU à Harlem, elle le transfère à Boston. Atteinte de diabète, sa santé a commencé à décliner et, en 1990, elle est découverte gisant dans son appartement : atteinte de gangrène, elle est amputée des deux jambes et décède dans la douleur le 6 août 1996⁹⁰.

Après la mort de Malcolm, Betty Shabazz semble avoir mené une vie enrichissante et prospère. En 1972, elle s'inscrit à Amherst, l'Université du Massachusetts, où elle obtient, trois ans plus tard, un doctorat en sciences de l'éducation. Elle est ensuite nommée administratrice du Medgar Evers College de Brooklyn, où elle devient une sorte de célébrité dans la classe moyenne noire et chez les professions libérales. Elle n'a cependant jamais pu échapper au fantôme de Malcolm, à sa mort tragique et au désir de punir ceux qui en sont responsables. Son animosité est principalement dirigée contre Farrakhan qui, pense-t-elle, a trahi Malcolm. Elle est persuadée qu'il a directement participé au complot pour le tuer. Ce sont les attaques de Betty contre Farrakhan qui ont probablement poussé sa fille Qubilah à engager, en 1995, un tueur à gages l'assassiner. Mais ce dernier, Michael Fitzpatrick, se trouve être un informateur du FBI et Qubilah est rapidement arrêtée et inculpée devant une cour fédérale. Astucieusement, Farrakhan apporte son soutien à la défense de Qubilah, affirmant que la jeune femme a été piégée par le FBI. Le dossier d'accusation s'écroule au cours du procès, et Betty se voit contrainte à louer publiquement Farrakhan pour « sa bonté et l'aide apportée » à sa fille⁹¹.

Près d'un an après l'épreuve judiciaire de Qubilah, perturbé, son fils de douze ans, appelé « Little Malcolm » par la famille, met le feu à l'appartement de sa grand-mère. Endormie dans sa chambre, Betty est sévèrement brûlée sur 80 % du corps. Elle séjourne dans l'unité de soins intensifs de l'hôpital pendant plus de trois semaines, où elle est greffée cinq fois. Betty Shabazz meurt le 23 juin 1997. Le président des États-Unis, Bill Clinton, fait mention de son décès et la fait applaudir pour ses engagements « pour l'éducation et pour la promotion des femmes et des enfants⁹² ». Comme Malcolm X, indique la députée du District de Columbia, Eleanor Holmes Norton⁹³, elle « restera dans nos mémoires non pour sa mort, mais pour la vie faite de principes vécus et pour le monument de courage qu'elle était devenue ». Au cours de la cérémonie à sa mémoire, organisée dans la prestigieuse Église de Riverside, à Manhattan, même le gouverneur et le maire républicains de New York, George Pataki et Rudolph Giuliani, viennent apporter leur témoignage. Très impopulaire auprès de la classe ouvrière noire et chez les couches pauvres noires de New York, le maire est vivement hué dès qu'il prend la parole. Il est significatif que l'aînée des filles, Attallah Shabazz, se soit alors ruée sur le podium pour défendre Giuliani, remerciant le maire conservateur pour la gentillesse dont il a fait preuve envers sa mère et critiquant l'assistance, essentiellement noire, pour sa grossièreté. S'il est possible que cette défense de Giuliani soit le reflet des engagements politiques de Betty avec la

bourgeoise noire, elle ne représente en rien ceux de son père⁹⁴.

Dès le début de l'enquête criminelle sur le meurtre de Malcolm, le détective du BOSS Gerry Fulcher est troublé par ce qu'il considère comme des erreurs majeures. Le problème a commencé au sujet de la scène du crime. La priorité absolue, déclare ultérieurement Fulcher, aurait dû être « de protéger toute la zone et de se débarrasser de ceux qui n'avaient pas été témoins ». Tous les éléments matériels auraient dû être protégés : « On ne veut pas que ce soit d'autres personnes qui trouvent des choses. » Selon Fulcher, le traitement par la police de la scène du crime a été « totalement contraire aux règles habituelles de procédure. L'endroit aurait dû être protégé toute la nuit ». Dans les affaires très délicates, il n'est pas inhabituel que « la scène de crime reste bouclée pendant des jours ». Fulcher, qui a exprimé ses doutes à ses collègues au moment de l'assassinat, a été écarté de l'enquête :

J'aurais dû être un élément indispensable pour découvrir ce qui s'était passé, et ils auraient dû m'interroger de manière serrée. [...] On me l'a dit carrément : « Reste en dehors du coup, tu n'es pas concerné ! » Ça m'a fait penser qu'ils étaient en train de ficeler une histoire, pour ainsi dire, sans qu'un jeune type qui n'y connaît rien s'en mêle. [...] Tout ce qui les intéressait, c'était de me demander si j'avais « entendu quelque chose au téléphone ». Pour moi, c'était du cirque. Ils savaient que je n'avais pas pu entendre quoi que ce soit au téléphone, vu qu'il n'y avait personne là-bas [dans le bureau de l'hôtel Theresa]. Ils connaissaient le programme. Je pense qu'ils faisaient semblant. Je pense que tout ça, c'étaient des conneries. Et quand je me suis pointé pour me joindre à eux, ils m'ont dit : « Non, non, c'est ici qu'on tire les choses au clair. Tu es en dehors du coup, petit !⁹⁵ »

Quelques mois après l'assassinat, Fulcher est transféré du quartier général du BOSS à l'un des commissariats les plus dangereux de la ville, Fort Apache, dans le Bronx. Il y passe trois ans avant de démissionner⁹⁶.

Début 1978, l'avocat radical William Kunstler s'empare du cas de Thomas 15X Johnson et de Norman 3X Butler, réclamant l'ouverture d'un nouveau procès devant la juridiction d'appel de la Cour suprême de l'État de New York. Il détient un nouvel élément essentiel : une déclaration sous serment de Talmadge Hayer identifiant quatre autres hommes, « des tueurs à gages venus du New Jersey », comme étant les responsables de l'assassinat de Malcolm. Kunstler informe la Cour suprême que « le FBI savait pertinemment depuis longtemps qu'il y avait quatre [autres] hommes impliqués dans la tuerie et que les deux condamnés étaient innocents ». Le FBI refuse de donner à la Cour ses éléments d'enquête. Kunstler a également eu vent de rumeurs, jamais confirmées, faisant état de la récente réapparition de Reuben Francis qui « dépensait, dans les lieux qu'il fréquentait autrefois, les grosses sommes d'argent qu'il prétendait avoir reçu du FBI⁹⁷ ». De son côté, Benjamin

Goodman (désormais Ben Karim) affirme lui aussi sous serment : « À aucun moment, je n'ai vu les visages de Butler ou de Johnson, que je connaissais bien et dont je me serais évidemment souvenu⁹⁸. »

Le 1^{er} novembre 1978, le juge de la Cour suprême de l'État, Harold J. Rothwax, refuse la révision des condamnations de Butler et de Johnson. Alors que l'information des déclarations sous serment pouvait innocenter les deux hommes et permettre d'identifier les quatre autres qui, selon Hayer, sont les coupables, le juge estime que le document est insuffisant pour ordonner la tenue d'un nouveau procès⁹⁹. Au cours des années 1978 et 1979, des groupes de défense des droits civiques se saisissent de l'affaire Butler et Johnson et adressent une requête auprès de l'*House Select Committee on Assassinations*¹⁰⁰ pour exiger une enquête sur la mort de Malcolm. Le texte de la requête met en cause « la « version officielle » selon laquelle Malcolm X aurait été victime d'une vendetta des *Muslims* » : « De nombreuses questions demeurent sans réponse et beaucoup d'événements inexplicables antérieurs à l'assassinat [...] vont à l'encontre de la « version officielle ». » Ossie Davis, H. H. Brookins, évêque de l'*African Methodist Church*, Maxine Waters, députée de Californie, et Huey P. Newton du *Black Panther Party* figurent parmi les signataires de ce texte¹⁰¹. Malgré cette campagne, il n'y a eu aucune audition au Congrès sur la question.

Norman Butler (Muhammad Abdul Aziz) et Thomas Johnson (Khalil Islam) ont lutté pendant plusieurs décennies pour obtenir leur réhabilitation. Remis en liberté conditionnelle en 1985, Butler est employé comme consultant dans un dispensaire pour toxicomanes à Harlem avant d'être brièvement engagé en 1998 comme chef de la sécurité de la Mosquée n° 7 de Harlem. Remis en liberté conditionnelle en 1987, Thomas Johnson meurt le 4 août 2009¹⁰².

Hayer quant à lui, est à partir de 1990 en régime de semi-liberté au centre correctionnel Lincoln de Manhattan. Après 17 tentatives infructueuses, il est finalement remis en liberté conditionnelle en avril 2010. Il déclare à la commission des remises en liberté :

J'ai eu beaucoup de temps [...] pour penser [au meurtre de Malcolm]. Je comprends beaucoup mieux les dynamiques des mouvements [...] et des conflits qui peuvent survenir, et j'ai de profonds regrets pour avoir participé à cela.

C'est là un bien curieux et impersonnel *mea culpa*, un repentir qui semble étranger au crime qu'il a commis. Sa remise en liberté a provoqué une réaction négative du *Malcolm X Commemoration Committee* qui a tenu une conférence de presse pour déclarer que le crime commis par Hayer était trop grave pour permettre sa libération¹⁰³. Ceux que Talmadge Hayer a désignés dans sa déclaration sous serment comme les assassins de Malcolm X, continuent quant à eux à mener leur vie au sein de la *Nation*. Le plus âgé de l'équipe, l'administrateur de la Mosquée de Newark, Benjamin Thomas, sera

tué en 1986 à l'âge de quarante-huit ans. Léon Davis, vivant à Paterson dans le New Jersey, employé d'une usine d'électronique, est resté membre de la *Nation* et du *Fruit of Islam* pendant plusieurs dizaines d'années. Tout comme l'homme d'affaires Wilbur McKinley, qui reste membre de la Mosquée de Newark¹⁰⁴.

Willie Bradley, le tueur présumé, a persisté dans le crime. Le 11 avril 1968, trois hommes masqués et armés de pistolets et d'un fusil à canon scié attaquent la Livingston National Bank de Livingston, dans le New Jersey. Ils quittent la banque avec environ 12500 dollars¹⁰⁵. L'année suivante, Bradley et James Moore sont inculpés et jugés pour ce braquage¹⁰⁶. Cependant, Bradley a bénéficié d'un traitement de faveur et a choisi un avocat différent de celui de Moore¹⁰⁷. Les charges contre lui ont finalement été abandonnées¹⁰⁸, alors que Moore a été reconnu coupable à l'issue d'un second jugement. Le traitement particulier dont a bénéficié Bradley en 1969-1970 conduit à se demander s'il n'est pas devenu un informateur du FBI, après l'assassinat de Malcolm, ou, ce qui est plus probable encore, avant. Cela expliquerait pourquoi Bradley a quitté les lieux du crime en empruntant une autre sortie que les deux autres tireurs, évitant ainsi les représailles de l'assistance. Bradley, et probablement d'autres membres de la Mosquée de Newark, ont pu collaborer activement avec les services de police locaux ou avec le FBI. Les éléments de preuve dont nous disposons laissent entière la question suivante : le meurtre de Malcolm a-t-il été à l'initiative de la seule *Nation of Islam* ? Dans son livre, Goldman ne désigne pas nommément Bradley, mais semble faire référence à lui lorsqu'il note que l'un des assassins « fut retrouvé dans une prison d'État du New Jersey, où il purgeait une peine de sept ans et demi à quinze ans pour un autre crime sans rapport¹⁰⁹ ».

Bradley continue à avoir des démêlés avec la justice pendant les années 1980. En 1983, il est inculpé de douze chefs d'accusation, parmi lesquels vol, « menace terroriste », voies de fait aggravées et possession de substances illégales. Il plaide non coupable, mais sera néanmoins condamné et incarcéré. Sa vie est alors transformée par sa relation sentimentale avec Carolyn F. Kelly. Dirigeante de longue date de la communauté noire de Newark et républicaine, Kelly a pris dans les années 1970 la défense du boxeur Rubin « Hurricane » Carter, et obtenu que sa condamnation pour meurtre soit cassée. Propriétaire du First Class Championship Center, un club de boxe de Newark, Kelly est la première femme noire de l'État à organiser des combats lucratifs. Dans les années 2000, on peut facilement rencontrer Bradley, le vendredi après-midi, dans la salle de boxe de son épouse. En octobre 2009, il est inscrit au panthéon du Newark Athletic pour son palmarès en base-ball au lycée¹¹⁰. En 2010, il fait une brève apparition dans une vidéo de campagne pour la réélection du charismatique maire de Newark, Cory Booker. Sa métamorphose de criminel en homme respectable semble ainsi achevée¹¹¹.

Or, les choses commencent à mal tourner en mai de la même année avec la parution sur Internet d'un article d'un journaliste d'investigation, Richard

Prince. Dans cet article, le journaliste Abdur-Rahman Muhammad accuse directement Bradley d'être « l'homme qui a tiré le coup de feu mortel » sur Malcolm X. Le journaliste Karl Evanzz, auteur de plusieurs études sur la *Nation of Islam*, demande alors que Bradley soit désigné publiquement et inculpé : Bradley « devait être poursuivi pour avoir privé Malcolm X de ses droits civiques, de la même façon que l'on poursuit les hommes du Klan qui ont tué des militants noirs » : « Bradley a tué Malcolm X pour l'empêcher d'exercer sa liberté d'expression, sa liberté religieuse et sa liberté de réunion¹¹². » Dans les semaines qui suivent, le cinéaste Omar Shabazz diffuse un documentaire désignant Bradley, Hayer et les autres membres de la *Nation de Newark* comme les véritables assassins de Malcolm¹¹³. Ces attaques ont pour objectif l'inculpation de Bradley par les autorités fédérales ou locales.

Le principal bénéficiaire de l'assassinat de Malcolm reste Louis Farrakhan. Il est évident que la transformation du prédicateur Louis X de Boston en Louis Farrakhan n'a été possible que grâce au modèle de direction que Malcolm avait lui-même établi plusieurs années auparavant. Pendant une décennie, Malcolm a diffusé à travers les États-Unis le message de salut d'Elijah Muhammad et, pendant une autre décennie, de 1965 à 1975, Farrakhan a joué un rôle identique, en tant que prédicateur national de la *Nation of Islam*.

Ainsi que Malcolm l'a prévu, la plupart de ceux qui l'ont critiqué et qui ont cherché à saboter son influence dans la *Nation* se sont opposés de la même façon à Farrakhan. Jalouse, la famille d'Elijah Muhammad a rapidement craint Farrakhan. En effet, la disparition du patriarche se profilant, Farrakhan semble à même de s'emparer de la direction du mouvement. Mais il n'a jamais pu se dégager de l'ombre jetée par les spéculations et les rumeurs sur son possible rôle dans le meurtre de Malcolm. Son évocation saisissante de Malcolm comme un homme « méritant la mort » a pour toujours scellé sa réputation. Dans un entretien avec Mike Wallace, plusieurs dizaines d'années après le meurtre de Malcolm, Farrakhan admet « [avoir été] d'une certaine manière complice du meurtre de frère Malcolm dans le sens où lorsqu'il a pris position contre le Messenger, je me suis dressé contre lui, ce qui a contribué à créer le climat [dans lequel] Malcolm a été assassiné¹¹⁴ ». Cet aveu n'a toutefois jamais satisfait les actuels partisans de Malcolm, dont beaucoup continuent à demander la réouverture du dossier. Farrakhan sait parfaitement qu'il « y a encore maintenant certains Noirs qui demandent que je sois interrogé par un grand jury, parce qu'il n'y a aucune prescription possible pour un meurtre¹¹⁵ ».

Même quand il rêve, Farrakhan n'échappe pas aux liens qui le rattachent à Malcolm, comme en témoignent ses révélations nocturnes publiées dans un entretien paru en 2007 :

Que Dieu me soit témoin. J'ai eu une vision de frère Malcolm. Il est venu à moi comme dans un rêve. [...] Et ses cheveux étaient gris. Vous savez, il avait les cheveux courts, qui faisaient parfois

des boucles, et [...] j'ai vu du gris dans ses cheveux. Et il est venu à moi et il m'a dit « Frère Louis, qu'est-ce qui n'a pas marché ? » Je lui ai dit : « Frère, tu étais destiné à t'asseoir dans le fauteuil [d'Elijah Muhammad]. Il devait te mettre à l'épreuve pour voir qui tu étais. Et tu as échoué. Il n'était pas contre toi, mais il voulait savoir qui tu étais vraiment. » [...] Je suis ici parce que mon frère est mort et que moi je suis vivant. C'est difficile pour moi de ne pas l'accabler, parce que je marche dans ses pas. Et je sais ce qu'est la peine que vous causent ceux que vous aimez et pour lesquels vous travaillez, quand ils se retournent contre vous et cherchent à vous détruire. Je comprends cela¹¹⁶.

Aujourd'hui encore, Farrakhan cherche à démontrer sa dévotion filiale persistante à l'endroit de Malcolm, malgré le rôle central qu'il a joué en appelant sa mort de ses vœux. Toutefois, son rêve indique bien que les causes du meurtre de Malcolm sont à chercher dans ses propres échecs. Farrakhan suggère qu'Elijah Muhammad a l'intention de faire de Malcolm son héritier spirituel, écartant les prétentions de Wallace et de ses autres enfants. Muhammad a simplement voulu mettre Malcolm à l'épreuve pour savoir s'il avait les qualités nécessaires pour diriger la *Nation*. Il est vrai qu'après avoir été réduit au silence, Malcolm a désespérément tenté de rester dans la *Nation* ; lorsque la scission est intervenue, il a été libéré de toutes les contraintes qui lui avaient été jusqu'alors imposées.

Ce que Farrakhan peine à comprendre, c'est que ce n'est que quand Malcolm embrasse l'universalisme et l'humanisme de l'islam orthodoxe, rejetant explicitement le séparatisme racial, qu'il a acquis un auditoire de masse. S'il avait vécu, Malcolm aurait pu conduire une campagne internationale pour les droits humains pour les Noirs, mais il n'aurait pu le faire sans rompre avec les principes sectaires de la *Nation of Islam*.

Quelques semaines après l'attentat à la bombe contre la Mosquée n° 7 et sa destruction en février 1965, on a demandé à Louis de prendre la parole devant la congrégation de New York. Ce n'est que quelques mois plus tard qu'Elijah Muhammad lui a téléphoné pour lui annoncer son transfert à la Mosquée n° 7 de Harlem et c'est sous la direction de Louis que la mosquée a été reconstruite. Il emménage alors dans l'ancienne maison de Malcolm à Elmhurst. En août 1965, Muhammad annonce devant 6 000 fidèles réunis au Cobo Center de Détroit la nomination de Louis¹¹⁷.

On raconte que, sous le coup de l'émotion, Farrakhan a sauté dans sa voiture pour se rendre dans un parc de la périphérie de Boston. Des années auparavant, quand il était coureur de fond, c'est là qu'il se réfugiait pour s'entraîner. Il raconte avoir couru dans l'herbe grasse, les larmes aux yeux, être tombé à genoux en regardant le ciel et avoir avoué à Malcolm : « Je ne voulais pas te prendre ta Mosquée, je ne voulais pas te prendre ta maison¹¹⁸. » L'histoire que raconte Farrakhan avec force pourrait sembler plausible. Mais est-elle véridique ?

À peine trois heures après l'assassinat de Malcolm, invité par la Mosquée n° 25 de Newark – celle où les assassins ont été recrutés et préparés –, Louis Farrakhan y prononce un sermon¹¹⁹. Sa présence à Newark en ce jour fatidique est-elle une simple coïncidence ou bien a-t-elle une autre signification ?

Dans plusieurs années, lorsque les milliers de pages des dossiers du FBI et du BOSS seront enfin accessibles, des jugements plus définitifs pourront être émis sur les relations entre Elijah Muhammad, Malcolm X, Louis Farrakhan et les différents services de maintien de l'ordre. Il ne serait absolument pas surprenant d'y voir apparaître la retranscription d'un appel téléphonique donné par Elijah Muhammad à l'un de ses subordonnés autorisant le meurtre de Malcolm.

À ce jour, les éléments connus conduisent à penser que Farrakhan, quant à lui, n'a pas été personnellement impliqué dans le complot et qu'il n'en avait pas eu connaissance ; toutefois, il a très certainement compris à la fois les conséquences de sa féroce condamnation de Malcolm et les forces au sein de la *Nation* qui ont voulu débarrasser Elijah Muhammad du prédicateur turbulent. Il n'est donc pas impossible qu'il ait pu soupçonner que sa présence, le 21 février 1965, à la Mosquée de Newark n'était pas totalement innocente. C'est en tout cas son ambition qui a sans doute empêché Farrakhan de voir clair sur ce qui se passait autour de lui.

1. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 287.

2. Autopsie de Malcolm X, Dr Milton Helpert, 22 février 1965, Case File 871-65, Series I, MANY.

3. *Ibid.*

4. Interrogatoire de George Matthews par la police de New York, 8 avril 1965, Case File 871-65, Series I, MANY.

5. Entretien avec Sharon 6X Shabazz à l'Audubon, 21 février 1965, dans le documentaire produit par Omar Shabazz, *Inside Job : Betrayal of the Black Messiah*, 19 mai 2010.

6. Friedly, *Malcolm X : The Assassination*, p. 34-37.

7. Interrogatoire de Sharon 6X Shabazz par la police de New York, 27 février 1965, Case File 871-65, Series I, MANY.

8. Entretien avec Abdur-Rahman Muhammad, 4 novembre 2010.

9. Interrogatoire de Earl Grant par la police de New York, 8 mars 1965, Case File 871-65, Series I, MANY.

10. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 305-307.

11. Interrogatoire de Linwood X Cathcart par la police de New York, 25 mars 1965, Case File 871-65, Series I, MANY.

12. Interrogatoire de Robert 16X Gray par la police de New York, 22 mars 1965, *ibid.*

13. Dossier Joseph Gravitt, vide, non daté, *ibid.*

14. Entretien avec Gerry Fulcher, 3 octobre 2007.

15. Peter Kihss, « Mosque fires stir fear of vendetta in Malcolm case », *New York Times*, 24 février 1965.

16. Entretien avec Peter Bailey, 4 septembre 1968.

17. Philip Benjamin, « Malcolm X lived in two worlds, White and Black, both bitter », *New York Times*, 22 février 1965.

18. « Malcolm X », *New York Times*, 22 février 1965. La couverture de la presse nationale et les éditoriaux de tous les journaux du pays ont été, à quelques exceptions, similaires à celui du quotidien new-yorkais. Par exemple, le *Los Angeles Times* écrit : « Depuis une dizaine d'années, le nom de Malcolm X a été quasiment synonyme de haine de la race blanche. [Même] après sa rupture avec la *Nation*, il affichait toujours sa haine des Blancs, qu'il appelait les « diables blancs » », « Hatred for Whites obsessed Malcolm X », *Los Angeles Times*, 22 février 1965.
19. « Death and transfiguration », *Time*, 5 mars 1965.
20. « Malcolm X (1925-1965) », *Saturday Evening Post*, vol. 238, n° 6, 27 mars 1965, p. 88.
21. Jimmy Breslin, « Malcolm X slain by gunmen as 400 in ballroom watch : police rescue two suspects », *New York Herald Tribune*, 22 février 1965 (la première édition est imprimée le 21 février 1965).
22. *Ibid.*
23. Voir George Breitman, Herman Porter et Baxter Smith (éd.), *The Assassination of Malcolm X*, New York, Pathfinder, 1976.
24. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 276.
25. Douglas Robinson, « Rights leaders decry « violence » », *New York Times*, 22 février 1965.
26. « What they're saying », *Afro-American*, 6 mars 1965.
27. Fred Powledge, « CORE chief calls slaying political », *New York Times*, 24 février 1965.
28. Remnick, *King of the World*, p. 304.
29. « Muslim mosque burns in Harlem ; blast reported », *New York Times*, 23 février 1965 ; Walter Bilitz, « See fire as reprisal », *Chicago Tribune*, 23 février 1965 ; « N.Y.C. mosque destroyed in blast », *Chicago Defender*, 24 février 1965.
30. Entretien avec Larry 4X Prescott, 9 juin 2006.
31. Kihss, « Mosque fires stir fear », *New York Times*. La Mosquée de la *Nation* à San Francisco fut elle aussi visée par un attentat à la bombe.
32. Paul L. Montgomery, « Muslims enraged by « sneak attack » », *New York Times*, 24 février 1965.
33. Thomas Fitzpatrick, « 5 000 Muslims meet today in security vise », *Chicago Tribune*, 26 février 1965 ; Thomas Fitzpatrick, « Heavy guard readied for Muslim chief », *Chicago Tribune*, 25 février 1965.
34. Thomas Fitzpatrick, « Muslim sect hears chief hit Malcolm », *Chicago Tribune*, 27 février 1965.
35. *Ibid.* : « Muhammad passes up session of convention », *Los Angeles Times*, 28 février 1965 ; Thomas Fitzpatrick, « Elijah's men maul foe, 30, at sect rally », *Chicago Tribune*, 1^{er} mars 1965. Environ 7 500 personnes assistent aux trois journées de la convention. Muhammad Ali monte lui aussi à la tribune pour jurer à nouveau fidélité au patriarcat.
36. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 242-252.
37. *Ibid.*, p. 252-253.
38. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 461-462 ; entretien avec Ossie Davis, 29 juin 2003.
39. Malcolm X et Haley, *Autobiography*, p. 462 ; Rickford, *Betty Shabazz*, p. 254-255.
40. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 308.
41. Entretien avec Larry 4X Prescott, 9 juin 2006.
42. Entretien avec Max Stanford, 28 août 2007.
43. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 255-265.
44. *Ibid.*, p. 268-270.
45. Entretiens avec James 67X Wardens, 24 juillet 2007 et 1^{er} août 2007.
46. Entretien avec Max Stanford, 28 août 2007.
47. FBI-Morris, Memo, New York Office, 4 juin 1965.
48. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 318.
49. *Ibid.*, p. 310, 318-320, 329-333.
50. NdT : Le *material witness* est un témoin considéré comme essentiel (« *material* ») et qui peut être soumis à une mesure de rétention judiciaire dans l'attente du procès.
51. Robert L. Jenkins, « Cary Thomas », dans Jenkins (éd.), *Malcolm X Encyclopedia*, p. 531-532.
52. Friedly, *Malcolm X : The Assassination*, p. 42-43 ; interrogatoire de Cary Thomas par la police de

- New York, 3 mars 1965 et 12 mars 1965, Case File 871-65, Series I, MANY.
53. Entretien avec Norman 3X Butler, 22 décembre 2008.
54. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 335-339, 348-353.
55. *Ibid.*, p. 339-340 ; entretien avec Thomas 15X Johnson, 29 septembre 2004.
56. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 339-340.
57. *Ibid.*, p. 333-335.
58. Entretien avec Thomas 15X Johnson, 29 septembre 2004.
59. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 357-359, 373-374.
60. Marable, *Living Black History*, p. 197 ; Kofsky, *Black Nationalism and the Revolution in Music*, p. 155.
61. Kofsky, *Black Nationalism and the Revolution in Music*, p. 64.
62. Amiri Baraka (également connu sous le nom de LeRoi Jones), « Jazz criticism and its effect on the art form », dans David Baker (éd.), *New Perspectives in Jazz*, Washington, Smithsonian, 1986, p. 66.
63. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 383. NdT : *Spoken word*, forme de poésie orale qui est parfois accompagnée de musique, mais qui se centre essentiellement sur les mots et la gestuelle.
64. Eliot Fremont-Smith, « An eloquent testament », *New York Times*, 5 novembre 1965.
65. Truman Nelson, « Delinquent's progress », *Nation*, 8 novembre 1965, p. 336-338.
66. Bayard Rustin, « Making his mark », *Washington Post*, 14 novembre 1965.
67. *Ibid.*
68. Eric Pace, « Alex Haley, 70, author of *Roots*, dies », *New York Times*, 11 février 1992.
69. Voir dossier FBI-Morris.
70. Karim, Skutches et Gallen, *Remembering Malcolm*, p. 191.
71. FBI-Goodman, Memo, New York Office, 27 avril 1966.
72. *Ibid.*
73. Entretien avec Langston Hughes Savage, 6 septembre 2008.
74. Remnick, *King of the World*, p. 240.
75. *Ibid.*, p. 253-256.
76. Sur l'ascension de Wallace Muhammad au sein de la *Nation*, voir Clifton E. Marsh, *From Black Muslims to Muslims : The Resurrection, Transformation, and Change of the Lost-Found Nation of Islam in America, 1930-1995*, 2^e édition, Londres, Scarecrow, 1996, p. 101-111, 157-171 ; Clegg, *An Original Man*, p. 98, 162, 181-183, 206-207, 273-274, 282 ; « Son will succeed Elijah Muhammad », *Amsterdam News*, 1^{er} mars 1975 ; « There is no power struggle among Black Muslims », *Amsterdam News*, 22 mars 1975 ; « An interview with Elijah Muhammad's successor », *Amsterdam News*, 9 avril 1975.
77. « New Muslim leader invites contributions from Whites », *Amsterdam News*, 23 avril 1975 ; « Muslims to accept White followers », *Amsterdam News*, 25 juin 1975.
78. « W. Deen Mohammed : a leap of faith », *Chicago Tribune*, 20 octobre 2002.
79. Marsh, *From Black Muslims to Muslims*, p. 103-106.
80. *Ibid.*, p. 107-110.
81. « Suit charges late Muslim leader's estate misused », *Jet*, 26 mars 1981.
82. Entretien avec Larry 4X Prescott, 7 novembre 2007.
83. « Muslim slain in Jersey », *Amsterdam News*, 8 septembre 1973.
84. Evanzz, *The Messenger*, p. 377.
85. *Ibid.*, p. 364.
86. Illinois Deaths, Raymond Sharrieff, U.S. Social Security Death Index, Family Search Internet (www.familysearch.org), 19 juin 2010).
87. Richard Goldstein, « Jabir Herbert Muhammad, who managed Muhammad Ali, dies at 79 », *New York Times*, 27 août 2008.
88. Margaret Ramirez, Manya Brachear et Ron Grossman, « Imam W. Deen Mohammed, 1933-2008 », *Chicago Tribune*, 10 septembre 2008 ; Patricia Sullivan, « W. D. Mohammed : Changed Muslim movement in U.S. », *Washington Post*, 10 septembre 2008.
89. Bill Cunningham et Daniel Golden, « Malcolm : the Boston years », *Boston Globe*, 16 février 1992.

90. *Ibid.*
91. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 359-361, 364-366, 437-439, 505-513.
92. Emanuel Parker, « Nation mourns loss of Betty Shabazz », *Los Angeles Sentinel*, 26 juin 1997.
93. *Ibid.*
94. Rickford, *Betty Shabazz*, p. 536-545.
95. Entretien avec Gerry Fulcher, 3 octobre 2007.
96. *Ibid.*
97. Les Matthews, « Malcolm X killer talks ; Names 4 », *Amsterdam News*, 29 avril 1978.
98. Charles Kaiser, « 2 held not guilty in Malcolm case », *New York Times*, 27 juillet 1978.
99. « Federal hearings asked into Malcolm X murder », *New York Times*, 30 avril 1979.
100. NdT : Commission d'enquête créée en 1976 par la Chambre des représentants pour enquêter sur l'assassinat de John F. Kennedy et de Martin Luther King.
101. *Ibid.* ; « Probe requested in Malcolm death », *Los Angeles Sentinel*, 20 juillet 1978.
102. Robert Fleming, « Khalil Islam : Wrongly convicted of killing Malcolm X, dies », *Black Star News*, 7 août 2009.
103. Jennifer Peltz, « Thomas Hagen, only man to admit role in Malcolm X assassination, is freed on parole in N.Y.C. », Associated Press, 27 avril 2010.
104. Voir Zak Kondo, *Conspiracys : Unraveling the Assassination of Malcolm X*, Washington, Nubia, 1993.
105. *United States of America v. James Henry Moore and William Bradley*, Title 18 USC. Secs. 2113 (d) et (DNJ 1699) ; « Livingston bank is held up », *New York Times*, 12 avril 1968.
106. *United States of America v. James Henry Moore, appellant, and William Bradley*, 453F. 2d 601 (3d Cir. 1971).
107. *United States of America v. William Bradley*, Notice of Appearance, 18 juillet 1969.
108. *United States of America v. William Bradley*, Order for Dismissal, 21 août 1970.
109. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, p. 428.
110. « Sports briefs », *Amsterdam News*, 21 février 1981 ; Collie J. Nicholson, « King refutes *New York Post* claim », *Los Angeles Sentinel*, 24 juin 1999 ; Newark Athletic Hall of Fame.
111. Omar Shabazz, *Inside Job : Betrayal of the Black Messiah*, 2010.
112. Richard Prince, « Malcolm X scholars point to a triggerman », 24 mai 2010, Maynard Institute.
113. Omar Shabazz, *Inside Job : Betrayal of the Black Messiah*, 2010.
114. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007 ; interview de Louis Farrakhan par Mike Wallace dans *60 Minutes*, CBS, 29 septembre 2009.
115. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.
116. *Ibid.*
117. « Muslims name successor to Malcolm X », *Afro-American*, 28 août 1965.
118. Entretien avec Louis Farrakhan, 9 mai 2005.
119. Entretien avec Louis Farrakhan, 27 décembre 2007.

Épilogue

Réflexions sur une vision révolutionnaire

Une biographie cartographie l'architecture sociale de la vie d'un individu. Le biographe retrace l'évolution dans le temps d'un sujet, tandis que les défis et les épreuves auxquels il doit faire face contribuent à éclairer son caractère. Cependant, le biographe est investi d'une mission supplémentaire : il doit expliquer les événements, les perspectives et les actions d'autres individus que le sujet lui-même ne pouvait sans doute pas connaître, mais qui ont eu une incidence sur sa vie.

Malcolm jouit aujourd'hui du statut d'icône dans le panthéon de l'Amérique multiculturelle. Pourtant, au moment de sa mort, il était largement vilipendé et rejeté comme un démagogue irresponsable. Malcolm a délibérément voulu se maintenir à la marge, défiant le gouvernement des États-Unis et les institutions américaines. Et il en a payé le prix, étiqueté par l'État comme un subversif et une menace pour la sécurité. Les écoutes illégales, la surveillance et les opérations de déstabilisation mises en œuvre par les forces de l'ordre, qui découlaient de l'hostilité de J. Edgar Hoover envers Malcolm, ont probablement dépassé ce qu'il pouvait imaginer.

Malcolm n'était pas totalement conscient – du moins pas avant qu'il ne soit trop tard – de la haine profonde qu'il a suscitée au sein de la *Nation of Islam*, laquelle a conduit à la formation autour de Muhammad d'une clique de dirigeants qui voulaient le voir mort. Il avait placé sa confiance dans un garde du corps qui pourrait bien avoir planifié et aidé à la mise en œuvre de son exécution publique. Les dirigeants comme Malcolm ont une immense confiance en eux et dans leur force de persuasion. Il lui fut ainsi extrêmement difficile d'anticiper la trahison, voire de la reconnaître.

La force de Malcolm résidait dans sa capacité de se réinventer pour agir et progresser dans une grande diversité de milieux. Il façonna soigneusement son apparence physique, la manière dont il approchait les autres, en puisant à la fois dans l'expérience de sa propre vie et dans la culture populaire africaine-américaine. En tissant les fils de l'histoire de la souffrance et de la résistance, de la tragédie et du triomphe, il parvint à capturer l'imaginaire du peuple noir à travers le monde. Tel un musicien itinérant, il allait de ville en ville, montant soir après soir sur une nouvelle tribune, jouant de sa voix mélodieuse de ténor comme d'un instrument de musique. Se comportant consciemment comme un acteur, il se faisait le vecteur de la colère et de l'impatience des masses noires. Si les Africains-Américains paupérisés admiraient Martin Luther King, Malcolm parlait leur langage et avait partagé leurs expériences – comme eux, il avait connu les familles d'accueil, la prison et les files d'attente de chômeurs. Malcolm était aimé parce qu'il était l'un

d'entre eux.

L'un des dons les plus importants que possèdent les individus remarquables comme Malcolm est la capacité à saisir le moment historique dans lequel ils vivent pour parler à leur temps. Martin et Malcolm furent l'un et l'autre des dirigeants dotés de cette capacité, mais chacun exprimait sa vision des choses à sa façon. King incarnait la lutte historique pour l'égalité totale menée par plusieurs générations d'Africains-Américains. Il construisit des organisations politiques noires comme la *Montgomery Improvement Association* en 1955 et la SCLC en 1957, qui avaient pour objectifs la déségrégation et la coopération interr raciale. King n'a jamais dressé les Noirs contre les Blancs ni évoqué les atrocités commises par les extrémistes blancs pour condamner tous les Blancs.

À l'inverse, tout au long de son activité publique, Malcolm a cherché à mettre les Blancs sur la défensive dans leurs relations avec les Africains-Américains. Il ressentait et exprimait vivement les sentiments et les frustrations des Noirs pauvres et de la classe ouvrière noire. Son message prônait invariablement la fierté noire, le respect de soi-même et la conscience de son héritage. À une époque où la société américaine stigmatisait et excluait les Afro-descendants, le plaidoyer militant de Malcolm était éblouissant. Il donna à des millions de jeunes Africains-Américains la confiance en eux qu'ils n'avaient encore jamais éprouvée. Ce sont ces manifestations qui ont été à la base de ce qui allait devenir le *Black Power*, dont Malcolm a été la source.

Malcolm en est venu à occuper une place centrale dans la riche tradition populaire des hors-la-loi et des dissidents noirs, combattant la hiérarchie sociale établie. Dans la période ayant précédé la Guerre civile, ces résistants s'appelaient Gabriel Prosser¹ ou Nat Turner². On retrouve par exemple cette tradition dans la culture musicale afro-américaine, avec le folklore consacré à Stagger Lee³, l'inventif guitariste de blues Robert Johnson⁴ ou encore le charismatique rappeur Tupac Shakur⁵. Ces proscrits ont en commun le tranquille mépris du *statu quo* bourgeois, du système de la suprématie blanche, de ses lois et de ses tribunaux. La tradition des rebelles noirs transgresse l'ordre moral dominant. C'est en ce sens que le Detroit Red construit par Malcolm est un antihéros, un zazou (*hepcat*) qui se moque des mœurs conventionnelles, consomme des drogues illégales, a des pratiques sexuelles illicites et brise toutes les règles. Si l'examen attentif de *L'Autobiographie* révèle que de nombreux événements du récit de Detroit Red sont fictifs, la vie du personnage trouve un écho parmi les Noirs, parce que le racisme, le crime et la violence font partie intégrante de la vie du ghetto.

Une autre dimension de Malcolm est à chercher dans son identité de prêcheur vertueux, d'homme qui a consacré sa vie à Allah. Ce rôle a lui aussi eu une profonde résonance dans la culture africaine-américaine. Au moyen de son langage puissant, Malcolm poussait les Noirs à ne pas se considérer comme des victimes, mais comme des gens qui ont les moyens de se

transformer eux-mêmes et de changer leurs vies. Comme Marcus Garvey, Malcolm soulignait avec force que le racisme ne doit pas décider de l'avenir des Noirs et que, bien au contraire, les Afro-descendants ont un brillant avenir devant eux. Il avait développé un amour profond pour l'histoire noire et intégré dans nombre de ses conférences des éléments tirés de l'héritage des peuples Noirs d'Amérique et d'Afrique. Malcolm encourageait les Noirs à célébrer leur culture et les récits de leur résistance au colonialisme européen et à la domination blanche. Et malgré son authentique conversion à l'islam orthodoxe, son itinéraire spirituel demeura lié à sa conscience noire.

Quelques semaines à peine après l'assassinat de Malcolm, Amiri Baraka déclara que sa « plus grande contribution a été de prêcher la conscience noire à l'homme noir ». Le poète ajoutait : « Nous devons maintenant trouver la chair de notre création spirituelle. » À ses yeux, Malcolm représentait une esthétique noire, un ensemble de valeurs et de critères façonnant des représentations culturelles qui affirmaient le génie et la créativité des Afro-descendants. Malcolm fournit une matrice à ce que les artistes noirs peuvent aspirer à accomplir. « L'artiste noir doit changer les images auxquelles son peuple s'identifie, en affirmant sa sensibilité noire, son esprit noir, son jugement noir », affirmait Amiri Baraka⁶. En mars 1965, Baraka quittait Greenwich Village pour Harlem où il fonda le *Black Arts Repertory Theatre/School* (Barts), qui est devenu le berceau du mouvement moderne des arts noirs, avec ses milliers de poètes, d'auteurs dramatiques, de danseurs et de producteurs de culture de toutes sortes. Malcolm devint leur muse, l'expression idéale de l'identité noire (*blackness*). Constatant l'influence persistante de Malcolm à Harlem, le *New York Times* lui-même observait que son « idée centrale, reprise après sa mort, est que les Noirs doivent rester fidèles, faire fructifier leur propre culture, et ne pas la « perdre dans l'intégration à la société blanche »⁷ ».

Stokely Carmichael, probablement le plus important architecte du *Black Power*, considérait Malcolm comme la source de son propre cheminement. Dans son autobiographie, il explique qu'au début des années 1960, alors étudiant à l'Université Howard, il avait d'abord considéré Bayard Rustin comme son mentor politique. Il avait assisté au débat public entre Rustin et Malcolm à Washington, le 30 octobre 1961, s'attendant à ce que Bayard Rustin « remporte la discussion haut la main ». Mais, comme beaucoup d'autres, il fut transporté par le plaidoyer de Malcolm : « Ce soir-là, Malcolm démontra [...] la force brute, la puissance viscérale de l'emprise que notre identité noire avait tacitement sur nous. Je ne l'ai jamais oublié. » Trente ans après le triomphe de Malcolm sur Rustin, Carmichael était encore inspiré par l'homme fier qui incarnait l'identité noire : « Un projecteur l'a saisi alors qu'il s'avançait vers le micro à grands pas, élané, droit et impeccablement habillé, sur une estrade plongée dans l'obscurité⁸. »

Il existe de nos jours une tendance au révisionnisme historique qui interprète Malcolm X au travers du prisme puissant de Martin Luther King :

Malcolm aurait évolué vers une sorte de réformisme intégrationniste de gauche. Non seulement cette interprétation est erronée, mais elle est également injuste tant pour Malcolm que pour Martin Luther King qui se considérait lui-même, à l'instar de Frederick Douglass, d'abord et avant tout comme un Américain qui souhaitait obtenir les droits civiques et les prérogatives de citoyen dont jouissaient les autres Américains. King se battait pour éradiquer le marqueur stigmatisant de la couleur qui reléguait les minorités raciales dans une citoyenneté de seconde classe. De la même manière dont nous avons pu le constater au cours de la campagne présidentielle qui a conduit à la victoire de Barack Obama en 2008, King voulait convaincre les Américains blancs que « la race n'a aucune importance » ; en d'autres termes, que les différences physiques et de couleur qui semblent distinguer les Noirs des Blancs ne devraient pas compter dans la mise en œuvre de la justice et l'égalité des droits.

Par un contraste frappant, Malcolm se percevait d'abord et avant tout comme un Noir, un Afro-descendant qui s'était retrouvé citoyen des États-Unis. C'était là une différence fondamentale avec King et avec d'autres dirigeants du mouvement pour les droits civiques. Lorsqu'il était membre de la *Nation of Islam*, Malcolm se considérait comme un membre de la tribu de Shabazz, le clan fictif asiatique noir inventé par Wallace D. Fard. Mais, dans la dernière partie de son parcours, notamment en 1964-1965, Malcolm articulait sa conscience noire à l'impératif idéologique de l'autodétermination : concept posant que tous les peuples ont le droit naturel de décider par eux-mêmes de leur propre destinée. Malcolm concevait les Noirs américains comme une nation opprimée au sein d'une autre nation ; une nation ayant sa culture, ses institutions sociales et sa psychologie collective propres. Sa mémoire des luttes pour la liberté était absolument différente de celle des Américains blancs. À la fin de sa vie, il en était venu à penser que les Noirs pouvaient effectivement obtenir une représentation et même du pouvoir dans le cadre du système constitutionnel américain. Mais il pensait toujours, d'abord et avant tout, aux intérêts des Noirs. Nombre d'entre eux percevaient instinctivement ce fait et l'aimaient pour cela.

De son côté, dans le discours qu'il proposait aux Américains blancs, Martin Luther King suggérait que les Noirs étaient disposés à protester de façon non violente, voire à mourir, pour que les promesses des Pères fondateurs de la nation deviennent réalité. Malcolm estimait au contraire que les opprimés avaient le droit naturel à l'autodéfense armée. Son récit étant celui du racisme systémique – de la traite transatlantique des esclaves à la ghettoïsation –, il proposait comme remède des réparations pour compenser les années d'exploitation endurées par les Noirs. C'est la raison pour laquelle Malcolm, s'il avait vécu jusqu'aux années 1990, n'aurait pas été un partisan enthousiaste de l'*affirmative action* [discrimination positive] comme clé de voûte des réformes démocratiques, celle-ci n'ayant pas été conçue pour développer le plein-emploi ni pour transférer de la richesse aux Africains-

Américains. Ce que Malcolm cherchait, c'est une restructuration fondamentale de la richesse et du pouvoir aux États-Unis – peut-être pas une révolution sociale violente, mais un changement radical et profond.

Les deux dirigeants entretenaient par ailleurs des relations différentes avec la classe moyenne africaine-américaine. Produit de la petite-bourgeoisie noire, éduquée et prospère d'Atlanta, King était diplômé du Morehouse College et de l'Université de Boston. Quant à Malcolm, il avait quitté l'école avant de terminer sa troisième et son « université » avait été la prison de Norfolk. Plus que tout autre dirigeant noir du 20^e siècle, Malcolm avait exigé des Noirs des classes aisées qu'ils rendent des comptes aux masses pauvres et ouvrières africaines-américaines. Dans ses discours, tel « Message to the grassroots », il condamnait durement les dirigeants de la classe moyenne noire pour leurs compromis avec les agents du pouvoir blanc. Il demandait plus de probité et plus de responsabilités de la part des Noirs privilégiés, comme élément essentiel de la stratégie pour avancer vers la libération noire.

Quand en 2003 il fut demandé à Ossie Davis pourquoi, dans son fameux éloge funèbre, il avait comparé Malcolm à un « brillant prince noir », il répondit : « Parce qu'un prince, ce n'est pas un roi. » Il sous-entendait ainsi que la mort prématurée de Malcolm avait interrompu le développement de sa maturité et de son potentiel de dirigeant. Une autre façon de lire la remarque de Davis est de se demander si la vision de la justice raciale de Malcolm était totalement aboutie et formée. Ici encore, une comparaison entre Martin et Malcolm est éclairante. D'opposant à la guerre du Vietnam et de défenseur controversé des droits civiques, l'image de King se transforma après son assassinat en celle d'un défenseur d'une Amérique indifférente aux questions de couleur. L'anniversaire de sa naissance est devenu un jour férié dédié aux services de l'État. Si des politiciens de tous bords se félicitent de la non-violence de King, rares sont ceux qui prennent en considération son impatience fébrile à l'égard de l'injustice raciale et sa pertinence pour notre époque. Quant à Malcolm, il a, au contraire, été cloué au pilori pendant plusieurs décennies et caricaturé pour son extrémisme racial. Cependant, pour la plupart des Noirs américains, il est devenu un symbole d'encouragement, celui qui n'a jamais eu peur de contester le racisme, quelle que soit sa provenance, et qui incite la jeunesse noire à être fière de son histoire et de sa culture. Ces aspects de la personnalité publique de Malcolm ont imprégné de façon indélébile le mouvement du *Black Power*. Ils sont présents dans l'interpellation « C'est notre tour » lancée par les partisans noirs de Harold Washington lors de l'élection du démocrate à la mairie de Chicago en 1983. Ils le sont également, en partie, dans le tournant électoral sans précédent des quartiers noirs pour la candidature de Jesse Jackson à l'élection présidentielle de 1984 et 1988, ainsi que dans la victoire de Barack Obama. Malcolm avait anticipé le rôle potentiel que pouvait jouer l'électorat noir dans le rapport de forces au sein d'une république blanche divisée.

La vision révolutionnaire de Malcolm a également remis en cause la

manière dont l'Amérique blanche pensait et parlait de la question raciale. À une époque où certains comédiens blancs noircissaient encore leurs visages pour monter sur scène, Malcolm enjoignait les Blancs à examiner les politiques et les pratiques de discrimination raciale. Bien avant que les postmodernes ne commencent à écrire sur le « privilège blanc », Malcolm avait décrit les effets destructeurs du racisme tant sur ses victimes que sur ses auteurs. Vers la fin de sa vie, il avait pu imaginer la destruction du racisme lui-même et la fondation d'un ordre social humain exempt d'injustice raciale. Il offrait l'espoir de voir les Blancs se débarrasser de siècles de socialisation négative envers les Noirs et de la possibilité de l'émergence d'une société racialement juste. S'il ne s'est jamais rallié à l'« indifférence à la couleur » (« *color blindness* »), il pensait, à l'instar de Frantz Fanon, que les hiérarchies raciales pouvaient être démantelées.

Malcolm a également modifié le discours racial et la politique raciale à l'échelle internationale. À une époque où les dirigeants africains-américains cherchaient à obtenir des changements dans les relations raciales aux États-Unis, à la fois au plan fédéral et dans les États, Malcolm considérait que pour l'emporter, la lutte nationale pour les droits civiques devait être élargie et devenir une campagne internationale pour les droits humains. Les Nations unies, et non le Congrès américain ou la Maison-Blanche, étaient pour lui la tribune centrale. La distinction qu'il établissait entre les politiques noires aux États-Unis et les luttes de libération en Afrique et dans les Caraïbes était tout aussi importante.

Malgré sa rhétorique radicale, parfaitement illustrée par « The ballot or the bullet », le Malcolm de la maturité pensait que les Africains-Américains pouvaient utiliser le système électoral et leurs droits électoraux pour obtenir des changements significatifs. Son appel à une éducation massive des électeurs noirs et à leur mobilisation, pratiquement identique à celui du SNCC, sera largement repris par le *Black Panther Party* à Oakland dans les années 1970.

Cependant, malgré son respect pour Nkrumah, Malcolm ne considérait pas la voie électorale et le changement social graduel comme une stratégie viable pour transformer les sociétés postcoloniales. Il soutenait la violence révolutionnaire contre le régime d'apartheid en Afrique du Sud et la guérilla contre le régime néocolonial au Congo et dans les colonies portugaises de Guinée-Bissau, d'Angola et du Mozambique. Pour Malcolm, Nelson Mandela, qui avait fondé en 1961 l'*Umkhonto we Sizwe* [La lance de la nation], la branche armée secrète de l'*African National Congress*, était un héros, car il s'identifiait aux attaques de la guérilla contre l'Afrique du Sud blanche. Bien que Mandela soit aujourd'hui perçu comme un réconciliateur entre les races, comme King, il y a un demi-siècle, le futur président d'Afrique du Sud partageait largement le point de vue de Malcolm sur la nécessité de la lutte armée en Afrique¹⁰.

L'idée qu'il y aurait eu « deux Malcolm X » – le premier, qui prônait la

violence lorsqu'il était *Black Muslim*, et un second, qui défendait le changement non violent – est ainsi tout à fait erronée. Pour Malcolm, l'autodéfense armée n'a jamais signifié l'usage de la violence pour la violence.

Malcolm développait une vision moderne du panafricanisme fondée sur un antiracisme international. La conférence mondiale des Nations unies contre le racisme, qui s'est tenue à Durban en Afrique du Sud en 2001, fut par maints aspects l'accomplissement de la vision internationale de Malcolm. Des centaines d'organisations, non gouvernementales, religieuses, de défense de la justice sociale et des droits civiques, engagèrent un dialogue transnational en examinant le racisme dans une perspective globale. Sur les quelque 11 500 délégués et observateurs, 3 000 étaient Américains, parmi lesquels près des deux tiers étaient des Noirs¹¹. Malcolm pensait que la liberté noire aux États-Unis dépendait d'une stratégie géopolitique internationaliste.

La dimension de la vision raciale de Malcolm, qui ne s'est pas concrétisée, est celle du nationalisme noir. Idéologie politique qui trouve sa source avant la Guerre civile, le nationalisme noir reposait sur l'hypothèse que le pluralisme racial conduisant à l'assimilation était impossible aux États-Unis. Certains nationalistes étaient si sceptiques sur la capacité des Blancs à surmonter leur propre racisme qu'ils en vinrent parfois à discuter avec des groupes terroristes blancs comme le Ku Klux Klan en commettant l'erreur de croire que leurs conceptions des relations raciales étaient plus honnêtes que celles de libéraux. Tandis que l'expérience internationale de Malcolm grandissait et se diversifiait, ses conceptions sociales s'élargissaient. Il devenait moins intolérant et plus ouvert aux coalitions multiethniques et interconfessionnelles. Dans les derniers mois de sa vie, il manifestait de la réticence à être considéré comme un « nationaliste noir » et cherchait à s'abriter idéologiquement derrière les conceptions plus racialement neutres de panafricanisme et de tiers-mondisme révolutionnaire. S'il avait également abouti au rejet de la violence comme un but en soi, il n'abandonna jamais l'idéal nationaliste de l'« autodétermination », le droit des nations et des minorités opprimées à décider pour elle-même de leur avenir politique. Après l'élection de Barack Obama, la question est désormais posée de savoir si les Noirs ont un destin politique séparé de leurs concitoyens blancs. Si la ségrégation raciale légale était une constante dans le passé de l'Amérique, Malcolm devrait aujourd'hui redéfinir radicalement le sens de l'autodétermination et du pouvoir noir dans un environnement politique qui apparaît à beaucoup comme étant « post-racial ».

En fin de compte – et c'est sans doute le plus important –, Malcolm X a été une passerelle majeure entre le peuple américain et le milliard de musulmans dans le monde. Avant la réforme de la loi sur l'immigration de 1965, le groupe le plus important de musulmans américains était celui des hérétiques de la *Nation of Islam*. Au fur et à mesure que Malcolm avait découvert l'islam orthodoxe, il avait été de plus en plus déterminé à diffuser le message de cette

foi auprès d'un public racialement indifférencié. Avant même sa mort, il était devenu célèbre et respecté dans les diasporas musulmanes et arabes. Il avait noué des contacts avec des sectes musulmanes et des organisations dont les opinions et les principes théologiques étaient largement divergents : les musulmans wahhabites en Arabie Saoudite, les socialistes nassériens en Égypte, les soufis africains au Sénégal, les Frères musulmans au Liban, l'Organisation de libération de la Palestine. Il évitait les discussions qui auraient pu dresser les musulmans les uns contre les autres et soulignait la capacité de l'islam à transformer chez les croyants la haine et l'intolérance en amour. L'histoire remarquable de sa propre vie incarnait cette transformation.

Quelle sera la vie de Malcolm X après sa mort ? Si la culture hip-hop a eu un rôle décisif pour sa seconde renaissance dans les années 1990, il semble probable que l'islam influera sur son héritage à venir¹².

Le processus de réinvention djihadiste a débuté avec la révolution iranienne. En 1984, le gouvernement de l'ayatollah Khomeini fut le premier à émettre un timbre portant l'effigie de Malcolm pour la promotion de la Journée universelle de lutte contre la discrimination raciale¹³. Moins de vingt ans plus tard, on retrouvait son influence dans les grottes des montagnes d'Afghanistan, en la personne de John Walker Lindh, musulman converti, radicalisé et taliban. Issu de la classe moyenne blanche américaine du très aisé comté de Marin, en Californie, Lindh avait découvert Malcolm lorsque sa mère l'avait emmené voir le film de Spike Lee. Après avoir lu *L'Autobiographie* de Malcolm, la fascination de Lindh s'était muée en un engagement total. En octobre 2001, alors que les forces américaines étaient engagées en Afghanistan, Lindh fut capturé parmi les combattants talibans et purge actuellement une condamnation de vingt ans de prison. Le guide spirituel de Lindh, Shakeel Syed, est convaincu que Lindh « pourrait devenir le nouveau Malcolm X¹⁴ ».

Le réseau terroriste Al-Qaïda est par ailleurs suffisamment au fait de la politique raciale aux États-Unis pour faire une claire distinction entre les dirigeants africains-américains appartenant aux courants dominants et les révolutionnaires noirs comme Malcolm. Après l'élection de Barack Obama en novembre 2008, une vidéo d'Al-Qaïda comparait le président élu à Malcolm X et le décrivait comme un « traître à sa race » et un « hypocrite » : « En ce qui concerne [Barack Obama] et Colin Powell, [Condoleezza] Rice et leurs semblables, les mots de Malcolm X (« Puisse Allah avoir pitié de lui ») sur les « Nègres domestiques » sont confirmés », déclarait Ayman al-Zawahiri, le numéro 2 d'Al-Qaïda. Malcolm était évoqué comme une figure centrale de la tradition des « Noirs américains honorables¹⁵ ». Ce qui est tout à fait paradoxal, car Malcolm aurait certainement condamné les attaques terroristes du 11 septembre 2001, comme la négation des principes fondamentaux de l'islam. Une religion fondée sur la compassion universelle et le respect des enseignements de la Torah et des Évangiles, Malcolm en aurait convenu, ne saurait avoir rien en commun avec ceux qui emploient la terreur comme arme

politique. La trajectoire personnelle de Malcolm de découverte de soi et sa quête de Dieu l'orientaient vers la paix et l'éloignaient de la violence.

Mais il y a encore un autre héritage qui marque la mémoire de Malcolm : c'est l'humanisme radical. La première rencontre de James Baldwin avec Malcolm eut lieu en 1961, lorsqu'il lui fut demandé de jouer le rôle de modérateur d'une émission de radio à laquelle était invité le dirigeant de la *Nation of Islam*. Malcolm avait été invité pour débattre avec un jeune militant des droits civiques, qui venait de revenir du Sud, où il avait participé aux manifestations pour la déségrégation. Baldwin craignait que le célèbre agitateur mette en pièces le jeune militant. Baldwin écrira plus tard qu'il était là pour « servir de bouée de sauvetage si jamais Malcolm semblait vouloir entraîner le gamin au-delà de ses capacités ». À la grande surprise de Baldwin, Malcolm « manifesta de la compréhension pour le jeune homme et lui parla comme à un jeune frère ». Baldwin en fut profondément ému : « Je n'oublierai jamais le face-à-face de Malcolm avec ce gosse, et l'extraordinaire gentillesse de Malcolm. C'est là la vérité sur Malcolm : il était l'une des personnes les plus gentilles que je n'ai jamais rencontrée¹⁶. »

Un profond respect et la croyance en l'humanité noire étaient au cœur de sa foi visionnaire et révolutionnaire. Au fur et à mesure qu'il élaborait sa vision sociale en y incluant des peuples de nationalités et d'identités raciales différentes, son humanisme et son antiracisme généreux auraient pu devenir la plateforme d'une nouvelle politique ethnique radicale mondiale. À la place du symbole sanguinaire de la violence ethnique et de la haine religieuse, qu'Al-Qaida veut faire de lui, Malcolm X devrait être le symbole de l'espoir et de la dignité humaine. Pour le peuple africain-américain en tout cas, il est devenu l'incarnation de ces nobles et ambitieuses aspirations.

1. NdT : Gabriel Prosser (1776-1800) : esclave, sachant lire et écrire, forgeron qualifié, il est loué par son propriétaire à des artisans. Il y rencontre des travailleurs blancs libres, des esclaves affranchis et des Amérindiens. Inspiré par les révolutions française et haïtienne, il fomenta en 1800 une rébellion dans la région de Richmond en Virginie. Arrêté, il est pendu avec une trentaine de ses compagnons.

2. NdT : En août 1831, une troupe d'esclaves rebelles forte d'une soixantaine d'hommes et emmenée par Nat Turner parcourt le comté de Southampton en libérant les esclaves et tuant une soixantaine de Blancs. La milice et l'armée détruisent rapidement le groupe. La répression qui s'ensuit fait des centaines de morts parmi la population noire du comté, alors que des rumeurs font état d'une « armée d'esclaves » marchant sur la capitale de l'État. Turner sera capturé quelques mois plus tard, jugé et pendu. Au lendemain de la révolte, les autorités virginiennes interdiront d'apprendre à lire et écrire aux esclaves ainsi qu'aux Noirs et aux Mulâtres libres.

3. NdT : Stagger Lee, voyou et proxénète noir de la fin du 19^e siècle, dont les exploits criminels ont donné lieu à des chansons qui sont entrées dans la culture populaire.

4. NdT : Robert Leroy Johnson (1911-1938), guitariste et chanteur de blues qui a inspiré Jimi Hendrix, Bob Dylan et Keith Richards. Dans une de ses chansons, Johnson dit avoir passé un pacte avec le diable pour apprendre à jouer de la guitare.

5. NdT : Tupac Shakur (1971-1996) : Rappeur américain. Ses parents ayant été très engagés dans le *Black Panther Party*, on retrouvait dans ses chansons les questions mises en avant par le mouvement.

6. LeRoi Jones, *Home : Social Essays*, New York, William Morrow, 1966, p. 238-250.

7. « Malcolm X a Harlem idol on eve of murder trial », *New York Times*, 5 décembre 1965.

8. Stokely Carmichael (Kwame Ture) et Ekwueme Michael Thelwell, *Ready for Revolution*, New York, Scribner, 1993, p. 253, 259. Carmichael ajoute : « C'était tout simplement stimulant pour les jeunes Africains d'entendre quelqu'un se lever et décrire sans peur ce que les Américains noirs connaissaient et vivaient quotidiennement. Tout particulièrement dans un lieu faisant habituellement preuve et de retenue, de prudence ; un lieu particulièrement réceptif aux sensibilités de cette classe dominante blanche responsable de la perpétuation de l'oppression de notre peuple » (p. 261).
9. Entretien avec Ossie Davis, 29 juin 2003.
10. William Mervin Gumede, *Thabo Mbeki and the Battle for the Soul of the ANC*, Le Cap, Zebra Press, 2007, p. 24.
11. Voir Marable, *Race, Reform and Rebellion*, p. 238-240.
12. Les ventes de *The Autobiography of Malcolm X* augmentèrent de 300 % entre 1989 et 1992, durant l'âge d'or du hip-hop. Voir Lewis Lord, Jeannye Thornton et Alejandro Bodipo-Memba, « The legacy of Malcolm X », *U.S. News and World Report*, 15 novembre 1992.
13. Paul Lee, « Unseen unity », *Michigan Citizen*, 30 septembre 2009.
14. Philip Sherwell, « The new Malcolm X ? », *Sunday Telegraph*, 9 avril 2006.
15. Mark Mazzetti, « Al-Qaeda offers Obama insults and a warning », *New York Times*, 20 novembre 2008.
16. James Baldwin, « Malcolm and Martin », *Esquire*, vol. 77, n° 4, avril 1972, p. 94-97, 195-202.

Remerciements et notes de recherche

Les origines de ce livre remontent à l'hiver 1969, alors que j'étais en première année de faculté au Earlham College, dans l'Indiana, et que j'ai lu pour la première fois *L'Autobiographie de Malcolm X*. Malcolm était devenu une icône du *Black Power* et je devorai avidement les recueils de ses discours et interviews. Comme d'autres, je ne me suis pas interrogé sur les différences que l'on pouvait trouver entre certaines parties de ses discours et de ses enregistrements et, d'autre part, les textes publiés de ces mêmes interventions. Presque tout le travail universitaire sur Malcolm s'appuyait sur une étroite sélection de sources primaires, la retranscription de ses discours, et de sources secondaires, comme les articles de journaux.

En 1988, soit près de vingt ans plus tard, à l'Université de l'Ohio, j'étais chargé de cours sur les courants politiques africains-américains, et *L'Autobiographie de Malcolm X* faisait partie des livres au programme. Sa lecture attentive révélait l'existence de nombreuses incohérences, d'erreurs et de plusieurs éléments fictifs étrangers à la véritable histoire de la vie de Malcolm. Certaines sections d'analyse semblaient également manquer. Au premier rang de celles-ci, il faut relever l'absence de discussion approfondie sur les deux groupes fondés par Malcolm en 1964 : la *Muslim Mosque Incorporated* et l'*Organization of Afro-American Unity*. *L'Autobiographie* a longtemps été considérée comme le testament politique de Malcolm, bien qu'elle passe largement sous silence des questions politiques majeures. Il y a également dans le corps du texte une rupture étrange, mais très facilement repérable, entre les quinze premiers chapitres et ceux d'un « second livre » composé des chapitres 16 à 19. Pratiquement les deux cinquièmes du livre sont consacrés à l'enfance de Malcolm et aux exploits criminels du jeune « Detroit Red ». Ce n'est que bien des années plus tard que j'apprendrai que beaucoup de ce qui était raconté sur Detroit Red n'était que fiction et que les activités de cambrioleur et de criminel de Malcolm n'avaient été que de courte durée.

À l'Université du Colorado à Boulder, où j'ai enseigné de 1989 à 1993, j'ai commencé à travailler sur ce que je pensais être une modeste biographie politique de Malcolm X. Cette monographie avait pour premier objet de restituer l'évolution de sa pensée politique et sociale. J'ai réuni une équipe d'étudiants chercheurs, conduite par Eleanor Hubbard, une doctorante, et nous avons commencé à réunir une bibliographie recensant près de 1 000 travaux sur le dirigeant noir.

Dans la vie, les occasions ne se présentent jamais sans qu'il faille en payer le prix. Ainsi, en 1993, j'ai accepté de prendre la direction de l'*Institute for Research in African-American Studies* (Institut de recherche des études

africaines-américaines) de l'Université de Columbia (New York) qui venait tout juste d'être créé et, durant les dix années qui ont suivi, je me suis consacré avant tout à sa construction : le projet de biographie de Malcolm X est donc resté en plan. Ce n'est qu'en 1999-2000, après avoir rencontré à plusieurs reprises un des enfants de Malcolm, Ilyasah Shabazz, que je me suis décidé à me remettre au travail sur la biographie. À la lecture de presque toute la littérature produite sur Malcolm dans les années 1990, j'ai été frappé par son caractère superficiel et sa non-exploitation des sources originales. La plupart des malcolmistes ont construit une légende autour de leur leader en gommant toutes les fautes et les erreurs qu'il a pu commettre. Il existe une autre version de la « malcolmologie » qui, de façon simpliste, tire un trait d'égalité entre Malcolm et Martin Luther King, les deux hommes s'étant faits les défenseurs de l'harmonie multiculturelle et la compréhension universelle. J'ai donc décidé d'écrire une étude complète de la vie de Malcolm.

Le Malcolm historique, avec ses forces et ses faiblesses, était étouffé par sa transformation en icône. Il y a plusieurs raisons à cela. De façon inexplicable, Betty Shabazz puis la succession Shabazz n'ont pas rendu publics avant 2008 des centaines de documents – correspondance personnelle, photographies, textes de discours – de Malcolm X. À la suite de son assassinat en 1965, plusieurs de ses plus proches collaborateurs étaient passés dans la clandestinité, avaient fui le pays ou avaient tout simplement refusé de parler aux chercheurs. Accusée du meurtre de Malcolm, la *Nation of Islam* n'avait évidemment aucune envie d'exposer les raisons pour lesquelles elle s'était affrontée à l'ancien dirigeant des *Black Muslims*. Si Louis Farrakhan, le dirigeant de la *Nation*, s'était exprimé dans des discours et des déclarations sur ses relations avec Malcolm, il n'avait jamais livré un récit personnel sur le sujet. Enfin, tant le FBI que la police de New York avaient continué à se débarrasser de milliers de pages et d'enregistrements liés à la surveillance et les écoutes de Malcolm. Ces multiples obstacles étaient si importants qu'il semblait alors impossible d'écrire l'histoire de sa vie.

J'ai franchi le premier de ces obstacles quand j'ai compris que la déconstruction critique de *L'Autobiographie de Malcolm X* était la clé de la réinterprétation de la vie de Malcolm. Pour mener à bien ce travail, j'ai reçu une aide précieuse de Jonathan Cole, le doyen de l'Université de Columbia, et de Michael Crow, le vice-doyen, qui, de 2001 à 2004, ont financé le développement d'une version multimédia de *L'Autobiographie*. Au cours de cette période, plus de 20 étudiants ont travaillé pour le *Malcolm X Project*, rédigeant des notes et des résumés sur les personnes, les organisations et les groupes les plus importants mentionnés dans *L'Autobiographie*. Le *Columbia Center for New Media Teaching and Learning*, dirigé par Frank Moretti, a produit notre extraordinaire site Internet, qui a considérablement accéléré les premiers pas de la biographie¹.

Au fur et à mesure de la déconstruction de *L'Autobiographie*, j'en suis venu à la considérer comme une brillante œuvre littéraire, s'apparentant plus à

des mémoires qu'à la reconstruction objective et factuelle de la vie d'un homme. De fait, *L'Autobiographie* insiste davantage sur les personnalités que sur les profondes divergences idéologiques et politiques qui allaient progressivement séparer Malcolm de la *Nation*. Elle en dit également peu sur l'important voyage effectué par Malcolm, de juillet à novembre 1964, au Moyen-Orient et en Afrique.

Dans l'écriture de la biographie, les critiques avisées de Clayborne Carson, le directeur du *Martin Luther King Jr., Papers Project* de l'Université Stanford, ont également été importantes. Je me suis rendu à Stanford en 2001 pour observer comment Clay avait organisé son projet et assigné des responsabilités spécifiques aux étudiants chercheurs. Il avait suggéré que la clé de l'écriture d'une biographie complète de Malcolm X pourrait être l'établissement d'une chronologie détaillée de sa vie ; pour embrasser les deux dernières années de sa vie, de 1963 à 1965, une entrée quotidienne ou presque serait nécessaire. Chacune des entrées indiquerait d'où venait l'information et, chaque fois que cela serait possible, serait confirmée par plusieurs sources. L'importante chronologie produite en quelque six années allait devenir la base de cette biographie.

Une question supplémentaire se pose en lisant ce travail : celle des noms. La plupart des personnages qui ont compté dans la vie de Malcolm ont changé de nom à deux ou trois reprises, voire plus souvent. L'inestimable et rude responsable de l'équipe de Malcolm, James Warden, s'appelait James 67X lorsqu'il appartenait à la Mosquée n° 7 et c'est sous le nom de James Shabazz qu'on faisait référence à lui en 1964-1965. Il y avait cependant à la même époque un autre James Shabazz, James 3X McGregor, chef de la Mosquée de Newark, un violent opposant de Malcolm. C'est la raison pour laquelle Warden est cité tout au long du texte sous le nom de James 67X. Des problèmes identiques ont été rencontrés avec d'autres noms : Benjamin 2X Goodman, le fidèle ministre-assistant de Malcolm, s'est également appelé Benjamin Karim après sa conversion à l'islam orthodoxe ; Thomas 15X Johnson, qui fut injustement déclaré coupable du meurtre de Malcolm, s'appellera plus tard Khalil Islam ; Louis Walcott, qui porte le nom de Louis X, le ministre de la Mosquée de Boston, est également aujourd'hui mondialement connu sous le nom de Louis Farrakhan ; Wallace Muhammad, le fils d'Elijah Muhammad, qui hérita de la direction de la *Nation of Islam* en 1975, a changé son nom en Warith Mohammed. Exception faite de Farrakhan, j'ai tenté de m'astreindre à la constance dans la dénomination des personnes clés tout au long du texte. Cette méthode concerne également des personnalités comme Maya Angelou, qui a été longtemps connue dans les années 1960 sous le nom de Maya Maké.

Les travaux de ce type sont toujours le fruit de l'activité de plusieurs personnes. L'un de mes aides-doctorants de l'Université de Columbia, Zaheer Ali, a apporté d'importantes contributions au *Malcolm X Project* en tant que directeur associé, pendant quatre années, notamment dans le développement

de la version multimédia de *L'Autobiographie*. Sa connaissance approfondie de la *Nation of Islam* et de l'islam orthodoxe a permis d'inclure les points de vue des *Black Muslims* comme ceux de Louis Farrakhan. Celle qui a succédé à Zaheer, Elizabeth Mazucci, a été la principale maîtresse d'œuvre de l'élaboration de la chronologie de Malcolm X et de l'organisation des milliers de pages de la surveillance du FBI. C'est ce noyau chronologique qui a rendu possible la construction de cette biographie, et je suis profondément reconnaissant à Elizabeth pour ses années de travail infatigable. Elizabeth Hinton, doctorante, a joué un rôle essentiel en croisant les multiples sources des archives aux journaux afin de documenter de façon exhaustive les événements les plus importants de la vie de Malcolm. Russell Rickford, qui est désormais professeur d'histoire au Dartmouth College, a joué un rôle important en réalisant plusieurs histoires orales et entretiens avec des contemporains de Malcolm. Depuis 2008, le *Malcolm X Project* a été coordonné magistralement par Garrett Felber, qui est un extraordinaire chercheur et un jeune universitaire travaillant sur l'Amérique noire du 20^e siècle. Garrett est doté de la mystérieuse capacité à localiser les plus rares et les plus obscurs des documents liés à la vie de Malcolm. Au cours de l'année écoulée, notre nouveau chercheur, Kevin Loughran, a également apporté d'importantes contributions au projet.

Les premières ébauches de plusieurs chapitres de cette biographie ont été lues par Ira Katznelson, Renate Bridenthal, Hishaam Aidi, Samuel Roberts et Bill Fletcher Jr. Leurs commentaires et leurs critiques ont été extrêmement utiles. Richard Cohen, mon superbe éditeur, a travaillé étroitement avec moi sur chacun des chapitres. Mes éditeurs à Viking Penguin, particulièrement Wendy Wolf et Kevin Doughten, m'ont fortement soutenu tout au long de l'écriture du manuscrit. Pendant pratiquement dix-huit mois, je me suis entretenu presque quotidiennement avec Kevin, discutant des différentes versions des chapitres, afin d'aboutir à une narration efficace pouvant toucher le lectorat le plus large possible. Mon agente, Elyse Cheney, mérite, elle aussi, amplement mes remerciements. Tout comme mon avocate, Lisa Davis. Toutes deux ont travaillé avec moi sur ce projet de livre pendant presque dix ans.

Sara Crafts a été ma dactylo pour nombre de mes livres et a accompli un superbe travail sur les différentes versions de chaque chapitre et a assuré le suivi des manuscrits corrigés. J'ai toujours apprécié son amitié et ses conseils. Courtney Teague, ma secrétaire au *Center for Contemporary Black History* de Columbia, a joué un rôle indispensable en coordonnant mon séminaire sur Malcolm X et en saisissant également les manuscrits. Elles ont été toutes les deux d'un apport inestimable pour que ce projet puisse aboutir.

Alors que ce travail s'achevait, un dernier obstacle, imprévu, s'est présenté sous la forme d'un sérieux problème de santé. Depuis un quart de siècle, je souffre de sarcoïdose, une maladie qui a progressivement détruit mes capacités pulmonaires. Au cours de la dernière année de travail sur ce livre, je ne pouvais plus voyager et je devais me servir d'une bonbonne d'oxygène

pour respirer. En juillet 2010, j'ai subi une double transplantation pulmonaire et deux mois d'hospitalisation furent nécessaires pour me remettre sur pied. Tout au long de cette épreuve, l'écriture, la préparation et les recherches nécessaires à la biographie de Malcolm X se sont poursuivies. Je suis profondément reconnaissant à mes pneumologues, le Dr David Lederer et le Dr Doreen Addrizzo-Harris, à mon chirurgien, le Dr Frank D'Ovidio, à toute l'équipe qui s'est occupée de la transplantation : les coordinateurs, les infirmières, les kinésithérapeutes et tous les professionnels de santé du Presbyterian Hospital de New York. Tous ont contribué au succès de mon opération et à ma convalescence. Les membres de ma famille – parmi lesquels Sandra Mullings, Alia Tyner, Michael Tyner, Pansy Mullings, Pauline Mullings, Paul Mullings, Malaika Marable Serrano, Sojourner Marable Grimmett, Joshua Marable, Adriana Nova et Chris Nova –, qui m'ont veillé nuit après nuit à l'hôpital et m'ont tant soutenu durant les difficiles semaines de ma convalescence, ont été tout aussi importants dans mon rétablissement.

Ma plus grande gratitude, je la dois à Leith Mullings, ma partenaire intellectuelle et compagne. Pendant des années, elle a patiemment écouté et lu les innombrables chapitres de la vie de Malcolm. Ligne après ligne, elle a critiqué les dernières versions du livre, faisant systématiquement d'importantes suggestions. Leith a consacré sa vie à me soutenir pendant plus de deux ans alors que je luttais contre la maladie pulmonaire, puis lors de mon opération et enfin pendant ma convalescence. Sans ses encouragements constants et son soutien sans faille, je n'aurais pas pu survivre.

Enfin, je suis profondément reconnaissant au véritable Malcolm X, à l'homme derrière le mythe, l'homme qui s'est courageusement remis en cause et s'est transformé pour partir à la recherche d'un monde sans racisme. Sans qu'il soit nécessaire de chercher à effacer ses erreurs et ses contradictions, Malcolm incarne une réelle référence à laquelle tout Américain qui aspire à jouer un rôle de dirigeant doit être mesuré.

(25 septembre 2010)

1. <http://ccnmtl.columbia.edu/projects/mmt/malcolm/x/>. Un site plus récent présente aujourd'hui des documents sur Malcolm : <http://mxp.manningmarable.com>.

Bibliographie et sources

Documents gouvernementaux

Federal Bureau of Investigation, US Department of Justice

(listés par numéro de dossier)

62-102926 Louis E. Lomax
100-399321 Malcolm X Little
100-410846 James 3X Shabazz
100-430081 Leon 4X Phillips
100-433888 Benjamin 2X Goodman
100-436766 Ethel Sharrieff
100-441765 Muslim Mosque, Incorporated (MMI)
100-442684 Revolutionary Action Movement (RAM)
100-442735 Organization of Afro-American Unity (OAAU)
100-443409 Charles 37X Morris
105-141877 Ella X Collins
105-24822 Elijah Muhammad
105-24951 Raymond X Sharrieff
105-32655 Joseph X Gravitt
105-41637 Wilfred X Little
105-54106 John Hassan
105-54773 Herbert Jabir Muhammad
105-71196 Betty Shabazz
157-2209 Nation of Islam (NOI)

Freedom of Information Act (FOIA) Releases

Earl Little Arson Special Report (#2155), Department of State Police, Lansing, Michigan Estate of Earl Little (File A-4053), Ingham County Probate Court, State of Michigan Louise Little Mental Health Record (File B-4398), Ingham County Probate Court, State of Michigan Malcolm Little, Office of Public Safety and Security, Department of Corrections, State of Michigan
Malcolm X Bureau of Special Services and Investigation file, New York Police Department Malcolm X Central Intelligence Agency file
Malcolm X Secret Service file
Malcolm X State Department file
New York City Department of Records and Information Services, Municipal Archives in the City of New York
Prison File of Malcolm Little (#22843), Department of Corrections, Commonwealth of Massachusetts

Collections archivées

A. Peter Bailey/OAAU Papers, Manuscripts, Archives and Rare Books Division, Schomburg Center for Research in Black Culture, New York Public Library, New York, New York
Alex Haley Papers, Manuscripts, Archives and Rare Books Division, Schomburg Center for Research in Black Culture, New York Public Library, New York, New York
Aliya Hassen Papers, Bentley Historical Library, University of Michigan, Ann Arbor, Michigan
Anne Romaine Collection, Special Collections Library, University of Tennessee, Knoxville, Tennessee
C. Eric Lincoln Collection, Robert W. Woodruff Library, Special Collections Department, Emory University, Atlanta, Georgia
Earl Little Death Certificate, Michigan Department of Community Health, Division for Vital Records and Health Statistics
George Breitman Papers, Tamiment Library and Robert F. Wagner Labor Archives, New York University
Howard K. Smith Papers, Archives Division, Wisconsin Historical Society J. B. Matthews Papers, Rare Book, Manuscript, and Special Collections Library, Duke University, Durham, North Carolina
James Haughton Papers, Manuscripts, Archives and Rare Books Division, Schomburg Center for Research in Black Culture, New York Public Library, New York, New York

John Henrik Clarke Papers, Manuscripts, Archives and Rare Books Division, Schomburg Center for Research in Black Culture, New York Public Library, New York, New York

Julian Mayfield Papers, Manuscripts, Archives and Rare Books Division, Schomburg Center for Research in Black Culture, New York Public Library, New York, New York

Kalamazoo State Hospital, Clarence L. Miller Local History Room, Kalamazoo Public Library, Kalamazoo, Michigan

Ken McCormick Collection of the Records of Doubleday and Company, Manuscript Division, Library of Congress

Malcolm X Assassination Trial Transcripts, Union Theological Seminary, New York, New York

Malcolm X Collection, 1941-1955, Robert W. Woodruff Library, Special Collections Department, Emory University, Atlanta, Georgia

Malcolm X Collection, Manuscripts, Archives and Rare Books Division, Schomburg Center for Research in Black Culture, New York Public Library, New York, New York

Malcolm X Debate with Willoughby Abner, 1962, Archives Division, Wisconsin Historical Society

Milton A. Galamison Papers, Manuscripts, Archives and Rare Books Division, Schomburg Center for Research in Black Culture, New York Public Library, New York, New York

National Union of Hospital and Health Care Employees Record, Division of Rare and Manuscript Collections, Cornell University, Ithaca, New York

Oral History of Peter Bailey, 1968, Manuscript Division, Moorland-Spangarn Research Center, Howard University Library, Washington, DC

Papers of Jackie Robinson, Manuscript Division, Library of Congress

Paul Revere Reynolds Papers, Rare Book and Manuscript Library, Columbia University, New York, New York

Percival Leroy Prattis Papers, Manuscript Division, Moorland-Spangarn Research Center, Howard University Library, Washington, DC

Reminiscences of Bayard Rustin, 1987, Oral History Research Office, Columbia University, New York, New York

Reminiscences of Ed Edwin, 1967, Oral History Research Office, Columbia University, New York, New York

Reminiscences of James Farmer, 1979, Oral History Research Office, Columbia University, New York, New York

Reminiscences of Kenneth B. Clark, 1976, Oral History Research Office, Columbia University, New York, New York

Reminiscences of Malcolm X : A Lecture, 1963, Oral History Research Office, Columbia University, New York, New York

Reminiscences of Mamie Clark, 1976, Oral History Research Office, Columbia University, New York, New York

Willoughby Abner Collection, Walter P. Reuther Library, Wayne State University, Detroit, Michigan

Histoires orales

Bailey, A, Peter, 20 juin 2003

Baraka, Amiri, 11 juin 2001

Brown, Dr, William Neal, 10 mai 2005

Butler, Norman 3X, 22 décembre 2008

Davis, Ossie, 29 juin 2003

Farrakhan, Louis, 9 mai 2005 ; 27 décembre 2007

Feelings, Muriel, 10 octobre 2003

Ferguson, Herman, 27 juin 2003 ; 24 juin 2004 ; 31 juillet 2007 ; 28 août 2007

Fulcher, Gerry, 3 octobre 2007

Johnson, Thomas 15X, 29 septembre 2004

McCallum, Dr, Leo X, 26 décembre 2005

Prescott, Larry 4X, 10 mars 2006 ; 9 juin 2006 ; 7 novembre 2007

Reynolds, Jeanne, 25 juin 2003

Savage, Langston Hughes, 6 septembre 2008

Stanford, Max, 31 janvier 2003 ; 28 août 2007

Entretiens

DeCaro, Louis A, Jr, 16 juillet 2001
Goldman, Peter, 12 juillet 2004
Griffin, Farah Jasmine, 6 août 2001
Hussey, Dermot, 7 mai 2005
Kelley, Robin D. G., 13 juillet 2001
Muhammad, Najee, 5 septembre 2003
Powell, Kevin, 22 juin 2001
Sherwood, Marika, 6 décembre 2002

Journaux et périodiques

Afro-American (Baltimore)
American Heritage
Amsterdam News
Atlanta Daily World
The Atlantic (Washington, D.C.)
Baltimore Sun
The Black Panther
Black Scholar
Black World
Boston Herald
The Butler Herald (Butler, GA)
The Catalogue of Brown University
The Challenger
The Charleston Chronicle (Charleston, S.C.)
Chicago Daily News
Chicago Defender
Chicago Tribune
Chicago's American
Christian Century
Christianity and Crisis
City Sun (New York)
Columbia Daily Spectator
Daily Graphic (Ghana)
Daily Telegraph
Democrat and Chronicle (Rochester, N.Y.)
The Detroit News
Dialogue Magazine
Ebony
Egyptian Gazette
Emerge
Esquire
Essence
Ghanaian Times
Guardian (Londres)
Hartford Courant
The Harvard Crimson
Herald Tribune (New York)
International Socialist Review
Jet
Journal American
Journal and Guide (Norfolk, VA)
The Liberator
Look

Los Angeles Herald-Dispatch
Los Angeles Sentinel
Los Angeles Times
Manchester Guardian Weekly
Michigan Chronicle
Michigan Citizen
The Militant (New York)
Monthly Review
Moslem Sunrise
Muhammad Speaks
Muslim World
Negro Digest
Negro World
New Crusader (Chicago)
New Jersey Herald News (Newark)
The New Leader
New Statesman (Londres)
New York Magazine
New York Herald Tribune
New York Journal American
New York Post
New York Telegraph and Sun
New York Times
The New York Times Book Review
New York World Telegram and the Sun
Newsday (New York)
Newsweek
Oakland Tribune
Pittsburgh Courier
Playboy
Readers Digest
The Rockwell Report
Rutgers Observer
Sacramento Observer
San Francisco Chronicle
Saturday Evening Post
The Source
Springfield Union (Springfield, MA)
St. Louis Globe-Democrat
State Journal (Lansing, MI)
The Sunday Telegraph (Londres)
Time
Tri-State Defender (Memphis, TN)
US News and World Report
Village Voice
Wall Street Journal
Washington Post
Yale Daily News
Young Socialist

Mémoires et thèses

Bertley, Leo W., *The Universal Negro Improvement Association of Montreal, 1917-1974*, Ph.D. dissertation, Concordia University, California, 1980
 Brooks, Stacy Lamar, *Celebrating Martin and Forgetting Malcolm: The Punishment of Black Leadership Purpose Agency*, M.A. thesis, University of Louisville, 2004
 Burrows, Cedric Dewayne, *The Contemporary Rhetoric about Martin Luther King, Jr., and Malcolm X in the Post-Reagan Era*, M.A. thesis, Miami University, 2005

- DeCaro, Louis Anthony, Jr, *Malcolm X and the Nation of Islam : Two Moments in his Religious Sojourn*, Ph.D. dissertation, New York University, 1994
- Dinkins, Andrew Ann, *Malcolm X and the Rhetoric of Transformation : 1948-1965*, Ph.D. dissertation, University of Pittsburgh, 1995
- Dvorak, Kenneth R, *Terror in Detroit : The Rise and Fall of Michigan's Black Legion*, Ph.D. dissertation, Bowling Green State University, 1990
- Dyson, Michael Eric, *Uses of Heroes : Celebration and Criticism in the Interpretation of Malcolm X and Martin Luther King, Jr*, Ph.D. dissertation, Princeton University, 1993
- Farrah, Daryl, *Re-examining Malcolm X*, M.A. thesis San Jose State University, 2000
- Gay, John Franklin, *The Rhetorical Strategies and Tactics of Malcolm X (Movement Theory, Neo-Aristotelian, Black Muslims, Persuasion)*, Ph.D. dissertation, Indiana University, 1985
- Hess, Eldora F., *The Negro in Nebraska*, M.A. thesis, University of Nebraska, 1932
- Hodges, John Oliver, *The Quest for Selfhood in the Autobiographies of W. E. B. Du Bois, Richard Wright, and Malcolm X*, Ph.D. dissertation, University of Chicago, 1980
- Lee, Andrew Ann Dinkins, *Malcolm X and the Rhetoric of Transformation : 1948-1965*, Ph.D. dissertation, University of Pittsburgh, 1995
- Leullen, David Elmer, *Ministers and Martyrs : Malcolm X and Martin Luther King, Jr*, Ph.D. dissertation, Ball State University, 1972
- Mazucci, Elizabeth, *St. Martin's Relics : A Study of the Artifacts Shaped by the Assassination of Malcolm X*, M.A. thesis, Columbia University, 2005
- Moore, William Henry, *On Identity and Consciousness of El-Hajj Malik El-Shabazz (Malcolm X) : An Application of the Theory of Identity to the History of Black Consciousness*, Ph.D. dissertation, University of California, Santa Cruz, 1974
- Morrison, Carlos D, *The Rhetoric of the Nation of Islam, 1930-1975 : A Functional Approach*, Ph.D. dissertation, Howard University, 1996
- Muhammad, Najee Emerson, *The Transformational Leadership and Educational Philosophic Legacy of Malcolm X*, Ed.D. dissertation, University of Cincinnati, 1999
- Namphy, Mychel Josef, *Malcolm's Mood Indigo : A Theodicy of Literary Contests*, Ph.D. dissertation, Princeton University, 2003
- Norman, Barbara Ann, *The Black Muslims : A Rhetorical Analysis (Malcolm X, Nation of Islam, Elijah Muhammad)*, Ph.D. dissertation, University of Oklahoma, 1985
- Onwubu, Chukwuemeka, *Black Ideologies and the Sociology of Knowledge : The Public Response to the Protest Thoughts and Teachings of Martin Luther King, Jr., and Malcolm X*, Ph.D. dissertation, Michigan State University, 1975
- Polizzi, David, *The Experience of Antiracist Racism : A Phenomenological Hermeneutic of the Autobiography of Malcolm X*, Ph.D. dissertation, Duquesne University, 2002
- Pugh, Maurice, *Black Theology : Cone, King, and Malcolm X*, Ph.D. dissertation, Dallas Theological Seminary, 2006
- Sales, William W., Jr, *Malcolm X and the Organization of Afro-American Unity : A Case Study in Afro-American Nationalism*, Ph.D. dissertation, Columbia University, 1991
- Smallwood, Andrew Peter, *Malcolm X : An Intellectual Aesthetic for Black Adult Education*, Ed.D. dissertation, Northern Illinois University, 1998
- Terrill, Robert Edward, *Symbolic Emancipation in the Rhetoric of Malcolm X*, Ph.D. dissertation, Northwestern University, 1996
- Varda, Scott Joseph, *A Rhetorical History of Malcolm X*, Ph.D. dissertation, University of Iowa, 2007
- Washington, Von Hugo, *An Evaluation of the Play Purlie Victorious and its Impact on the American Theater Scene*, Ph.D. dissertation, Wayne State University, 1979
- Whitaker, Catherine Jean, *Alms-houses and Mental Institutions in Michigan, 1871-1930*, Ph.D. dissertation, University of Michigan, 1986
- Woods, Ventris, *Political Communication and the Social Construction of Malcolm X*, Ph.D. dissertation, Northern Arizona University, 1998
- Woodyard, Jeffrey Lynn, *Africological Rhetorical Theory and Criticism : Afrocentric Approaches to the Rhetoric of Malcolm X*, Ph.D. dissertation, Temple University, 1996

Articles de revues et chapitres de livres

« A conversation with Ossie Davis », *Souls*, vol. 2, n° 3, été 2000, p. 6-16

Amann, Peter H, « Vigilante fascism : The Black Legion as an American hybrid », *Contemporary*

- Studies in Society and History*, vol. 25, n° 3 (juillet 1983), p. 490-524.
- Baraka, Amiri (LeRoi Jones), « Jazz criticism and its effects on the art form », p. 55-70, in Baker, David, (éd.), *New Perspectives in Jazz*, Washington, Smithsonian, 1986
- Beynon, Erdmann Doane, « The voodoo cult among Negro migrants in Detroit », *American Journal of Sociology*, vol. 43, n° 6 (mai 1938), p. 894-907
- Bloch, Herman D., « The employment status of the New York Negro in retrospect », *Phylon*, vol. 20, n° 4 (1959), p. 327-344
- Branham, Robert James, « "I was gone on debating" Malcolm X's prison debates and public confrontations », *Argumentation and Advocacy*, vol. 31 (hiver 1995), p. 117-137
- Burns, W. Haywood, « The Black Muslims in America : a reinterpretation », *Race*, vol. 5, n° 1 (juillet 1963), p. 26-37
- Capeci, Dominic J., « From different liberal perspectives : Fiorello H. LaGuardia, Adam Clayton Powell, Jr, and Civil Rights in New York City, 1941-1943 », *Journal of Negro History*, vol. 62, n° 2 (avril 1977), p. 160-173
- Clinonsmith, Michael S., « The Black Legion : Hooded americanism in Michigan », *Michigan History Magazine*, vol. 55, n° 3 (1971), p. 243-262
- Condit, Celeste Michelle and John Louis Lucaites, « Malcolm X and the limits of the rhetoric of revolutionary dissent », *Journal of Black Studies*, vol. 23, n° 3 (mars 1993), p. 291-313
- Curtis, IV, Edward, « Islamism and its African American Muslim critics : Black Muslims in the era of the Arab cold war », *American Quarterly*, vol. 59, n° 3 (septembre 2007), p. 683-709
- Daniels, Douglas Henry, « Los Angeles zoot race "riot" : The Pachuco and Black culture music », *Journal of Negro History*, vol. 82, issue 2 (printemps 1997), p. 201-220
- Davidson, Nicol, « Alioune Diop and the African Renaissance », *African Affairs*, vol. 78, n° 310 (janvier 1979), p. 3-11
- Demarest, David P., Jr, « *The Autobiography of Malcolm X* : Beyond didacticism », *CLA Journal*, vol. 16, n° 2 (décembre 1972), p. 179-187
- DeVeaux, Scott, « Bebop and the recording industry : The 1942 AFM recording ban reconsidered », *Journal of the American Musicological Society*, vol. 41, n° 1 (printemps 1988), p. 126-165
- El-Beshti, Bashir M., « The semiotics of salvation : Malcolm X and the autobiographical self », *The Journal of Negro History*, vol. 82, n° 4 (automne 1997), p. 359-367
- Epps, Archie, « The rhetoric of Malcolm X », *Harvard Review*, n° 3 (hiver 1993), p. 64-75
- Fras, Ivan, and Joseph Joel Friedman, « Hallucinogenic effects of nutmeg in adolescent », *New York State Journal of Medicine*, vol. 69, n° 3 (1^{er} février 1969), p. 463-465
- Gambino, Ferruccio, « The transgression of a laborer : Malcolm X in the wilderness of America », *Radical History*, vol. 55 (hiver 1993), p. 7-31
- Gold, Russell, « Guilty of syncope, joy, and animation : The closing of Harlem's Savoy ballroom », *Studies in Dance History*, vol. 5, n° 1 (1994), p. 50-64
- Greenberg, Cheryl, « The politics of disorder : Reexamining Harlem's riots of 1935 and 1943 », *Journal of Urban History*, vol. 18, n° 4 (août 1992), p. 395-441
- Himes, Chester B., « Zoot riots are race riots », *Crisis*, vol. 50 (juillet 1943), p. 200-201
- Horne, Gerald, « "Myth" and the making of "Malcolm X" », *American Historical Review*, vol. 98, n° 2 (avril 1993), p. 440-450
- Jones, Oliver, Jr., « The Black Muslim movement and the American constitutional system », *Journal of Black Studies*, vol. 13, n° 4 (juin 1983), p. 417-437
- Kelley, Robin D. G., « The riddle of the zoot : Malcolm Little and Black cultural politics during World War II », p. 155-182, in Wood, Joe (éd.), *Malcolm X : In Our Own Image*, New York, St. Martin's, 1992
- Kelley, Robin D. G. et Betsy Esch, « Black like Mao : Red China and Black revolution », *Souls*, vol. 1, n° 4 (automne 1999), p. 6-41
- Knight, Frederick, « Justifiable homicide, police brutality, or governmental repression ? The 1962 Los Angeles police shooting of seven members of the *Nation of Islam* », *Journal of Negro History*, vol. 79, n° 2 (printemps 1974), p. 182-196
- Laremont, Ricardo René, « Race, Islam, and politics : Differing visions among Black American Muslims », *Journal of Islamic Studies*, vol. 10, n° 1 (1999), p. 33-49
- Lightfoot, Claude, « Negro nationalism and the Black Muslims », *Political Affairs*, vol. 41, n° 7 (juillet 1962), p. 3-20
- Lott, Eric, « Double V, double-time : Bebop's politics of style », *Callaloo*, n° 36 (été 1988), p. 597-605
- Maloney, Thomas N. et Warren C. Whitley, « Making the effort : The contours of racial discrimination in Detroit's labor markets », *Journal of Economic History*, vol. 55, n° 3 (septembre 1995), p. 456-493

- Mazucco, Liz, « Going back to our own : Interpreting Malcolm X's transition from "Black Asiatic" to "Afro-American" », *Souls*, vol. 7, n° 1 (hiver 2005), p. 66-83
- McAlister, Melani, « One Black Allah : The Middle East in the cultural politics of African American liberation, 1955-1970 », *American Quarterly*, vol. 51, n° 3 (septembre 1999), p. 622-656
- Meyer, Douglas K, « Evolution of a permanent Negro community in Lansing », *Michigan History Magazine*, vol. 55, n° 2 (1971), p. 141-154
- Miller, Kelly, « After Marcus Garvey – What of the Negro ? », *Contemporary Review*, vol. 131 (avril 1927), p. 492-500
- Morris, Albert, « Massachusetts : The aftermath of the prison riots of 1952 », *The Prison Journal* 1954, vol. 34, n° 1 (avril 1954), p. 35-37
- Murray, Paul T, « Blacks and the draft : A history of institutional racism », *Journal of Black Studies*, vol. 2, n° 1 (septembre 1971), p. 57-76
- Norman, Brian, « Reading a closet screenplay : Hollywood, James Baldwin's Malcolm X and the threat of historical irrelevance », *African American Review*, vol. 39, n° 2, (printemps 2005), p. 103-118
- Ohmann, Carol, « *The Autobiography of Malcolm X* : A revolutionary use of the Franklin tradition », *American Quarterly*, vol. 22, n° 2 (1970), p. 131-149
- Payne, R. B, « Nutmeg intoxication », *New England Journal of Medicine*, vol. 269 (1963), p. 36-38
- Peterson, Joyce Shaw, « Black automobile workers in Detroit, 1910-1930 », *Journal of Negro History*, vol. 64, n° 3 (été 1979), p. 177-190
- Schuyler, Michael W., « The Ku Klux Klan in Nebraska, 1920-1930 », *Nebraska History*, vol. 66, n° 3 (1985), p. 234-256
- Sitkoff, Harvard, « Racial militancy and interracial violence in the Second World War », *Journal of American History*, vol. 58, n° 3 (décembre 1971), p. 661-681
- Sitkoff, Harvard, « The Detroit race Riot of 1943 », *Michigan History*, vol. 53, n° 3 (1969), p. 183-206
- Soule, Sarah A, « Populism and Black lynching in Georgia, 1890-1900 », *Social Forces*, vol. 71, n° 2 (décembre 1992), p. 431-449
- Stein-Roggenbuck, Susan, « "Wholly within the discretion of the probate court" : Judicial authority and mothers' pensions in Michigan, 1913-1940 », *Social Service Review*, vol. 79, n° 2 (juin 2005), p. 294-321
- Stephens, Ronald J, « Garveyism in Idlewild, 1927 to 1936 », *Journal of Black Studies*, vol. 34, n° 4 (mars 2004), p. 462-488
- Taylor, Wayne, « Premillennium tension : Malcolm X and the eschatology of the *Nation of Islam* », *Souls*, vol. 7, n° 1 (hiver 2007), p. 52-65
- Tumini, Joseph, « Sweet justice », *Michigan History Magazine*, vol. 83, n° 4 (juillet-août 1999), p. 23-27
- Vold, George B., « A report on the development of penological treatment at Norfolk prison colony in Massachusetts », *American Journal of Sociology*, vol. 46, n° 6 (mai 1941), p. 917
- Weiss, G, « Hallucinogenic and narcotic-like effects of powdered myristica (nutmeg) », *Psychiatric Quarterly*, vol. 34, n° 1 (1960), p. 346-356
- West, Cynthia S'themble, « Revisiting female activism in the 1960s : The Newark branch *Nation of Islam* », *Black Scholar*, vol. 26, n° 3-4 (automne 1996-hiver 1997), p. 41-48

Ouvrages

- Abel, Roger, *The Black Shield*, Bloomington, Author House, 2006
- Anderson, Jervis, *This Was Harlem, 1900-1950*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1982
- Anderson, Jon Lee, *Che Guevara : A Revolutionary Life*, New York, Grove, 1997
- Angelou, Maya, *The Heart of a Woman*, New York, Random House, 1981
- Angelou, Maya, *A Song Flung Up to Heaven*, New York, Random House, 2002
- Appiah, Kwame Anthony, and Henry Louis Gates Jr. (éd.), *Africana Encyclopedia of the African American Experience*, New York, Oxford University Press, 2005
- Aslan, Reza, *No God but God : The Origins, Evolution and Future of Islam*, New York, Random House, 2003
- Baldwin, James, *One Day When I Was Lost : A Scenario Based on Alex Haley's « The Autobiography of Malcolm X »*, New York, Dell, 1972 [*Le jour où j'étais perdu*, Paris, Syllepse, 2013]
- Baldwin, James, *The Fire Next Time*, New York, Dell, 1970
- Ball, Howard, *Hugo Black : Cold Steel Warrior*, Oxford, Oxford University Press, 1996
- Barbeau, Arthur E, and Florette Henri, *The Unknown Soldiers : Black American Troops in World War I*,

- Philadelphie, Temple University Press, 1974
- Berlin, Ira, *The Making of African America*, New York, Viking, 2010
- Biondi, Martha, *To Stand and Fight : The Struggle for Civil Rights in Postwar New York City*, Cambridge, Harvard University Press, 2003
- Boyle, Kevin, *Arc of Justice : A Saga of Race, Civil Rights, and Murder in the Jazz Age*, New York, Henry Holt, 2004
- Bracey, John, Jr., August Meier, and Elliott Rudwick (éd.), *Black Nationalism in America*, New York, Bobbs-Merrill, 1970
- Branch, Taylor, *Pillar of Fire*, New York, Touchstone, 1998
- Breitman, George, *The Last Year of Malcolm X : The Evolution of a Revolutionary*, New York, Schocken, 1967
- Breitman, George (éd.), *By Any Means Necessary : Speeches, Interviews, and a Letter by Malcolm X*, New York, Pathfinder, 1970
- Breitman, George (éd.), *Malcolm X on Afro-American History*, New York, Pathfinder, 1967
- Breitman, George (éd.), *Malcolm X Speaks : Selected Speeches and Statements*, New York, Grove, Weidenfield, 1990
- Breitman, George (éd.), *Malcolm X : The Man and His Ideas*, New York, Pathfinder, 1965
- Breitman, George, Herman Porter, and Baxter Smith (éd.), *The Assassination of Malcolm X*, New York, Pathfinder, 1976
- Carbada, Devon W. et Donald Weise (éd.), *Time on Two Crosses : The Collected Writings of Bayard Rustin*, San Francisco, Cleis, 2003
- Carew, Jan, *Ghosts in Our Blood : With Malcolm X in Africa, England, and the Caribbean*, Westport, Laurence Hill, 1994
- Carmichael, Stokely, and Ekwueme Michael Thelwell, *Ready for Revolution*, New York, Scribner, 1993
- Carson, Clayborne (éd.), *Malcolm X : The FBI File*, New York, Carroll and Graf, 1991
- Clark, Kenneth B., *The Negro Protest : James Baldwin, Malcolm X and Martin Luther King*, Boston, Beacon, 1963
- Clark, Steve (éd.), *February 1965 : The Final Speeches*, New York, Pathfinder, 1992
- Clark, Steve (éd.), *Malcolm X Talks to Young People : Speeches in the US, Britain, and Africa*, New York, Pathfinder, 1991
- Clarke, John Henrik (éd.), *Malcolm X : The Man and His Times*, Trenton, Africa World Press, 1990
- Clegg III, Claude Andrew, *An Original Man : The Life and Times of Elijah Muhammad*, New York, St. Martin's, 1997
- Cole, Peter, *Wobblies on the Waterfront : Interracial Unionism in Progressive-Era Philadelphia*, University of Illinois Press, 2007
- Collins, Rodnell P., with A. Peter Bailey, *Seventh Child : A Family Memoir of Malcolm X*, New York, Kensington, 1998
- Cone, James, *Martin and Malcolm and America : A Dream or a Nightmare*, Maryknoll, Orbis, 1992
- Cruse, Harold, *The Crisis of the Negro Intellectual : From Its Origins to the Present*, New York, William Morrow, 1967
- Curtis, IV, Edward, *Islam in Black America*, New York, State University of New York Press, 2002
- Dannin, Robert, *Black Pilgrimage to Islam*, New York, Oxford University Press, 2002
- Davies, Carole Boyce (éd.), *Encyclopedia of the African Diaspora : Origins, Experiences, and Culture*, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2008
- DeCaro, Louis A., Jr., *Malcolm and the Cross : The Nation of Islam, Malcolm X, and Christianity*, New York, New York University Press, 1998
- DeCaro, Louis A., Jr., *On the Side of My People : A Religious Life of Malcolm X*, New York, New York University Press, 1996
- Decker, William A., *Asylum for the Insane : History of the Kalamazoo State Hospital*, Traverse City, Arbutus, 2007
- D'Emilio, John, *Lost Prophet : The Life and Times of Bayard Rustin*, New York, Free Press, 2003
- Denny, Frederick Mathewson, *An Introduction to Islam*, New York, Macmillan, 1985
- Deutsch, Nathaniel (éd.), *Black Zion*, New York, Oxford University Press, 2000
- DeVeaux, Scott, *The Birth of Bebop : A Social and Musical History*, Berkeley, University of California Press, 1997
- Doering, Carl R. (éd.), *A Report on the Development of Peneological Treatment at Norfolk Prison Colony in Massachusetts*, New York, Bureau of Social Hygiene, 1940
- Du Bois, David Graham, ... *And Bid Him Sing*, Palo Alto, Ramparts, 1975
- Duberman, Martin Bauml, *Paul Robeson*, New York, Ballantine, 1989

- Dyson, Michael Eric, *Making Malcolm : The Myth and Meaning of Malcolm X*, New York, Oxford University Press, 1995
- Edmonds, Anthony O., *Muhammad Ali : A Biography*, Westport, Greenwood, 2006
- Emery, L. F., *Black Dance in the US from 1619 to 1970*, Palo Alto, National Press Books, 1972
- Enayat, Hamid, *Modern Islamic Political Thought*, Londres, I. B. Taurus, 1982
- Epps, Archie (éd.), *The Malcolm X Speeches at Harvard*, New York, Paragon House, 1961
- Esposito, John L., *The Oxford Dictionary of Islam*, New York, Oxford University Press, 2003
- Essien-Udom, E. U., *Black Nationalism : A Search for an Identity in America*, Chicago, University of Chicago Press, 1962
- Evanzz, Karl, *The Judas Factor : The Plot to Kill Malcolm X*, New York, Thunder's Mouth, 1992
- Evanzz, Karl, *The Messenger : The Rise and Fall of Elijah Muhammad*, New York, Pantheon, 1999
- Evers-Williams, Myrlie, and Manning Marable (éd.), *The Autobiography of Medgar Evers : A Hero's Life and Legacy Revealed Through His Writings, Letters and Speeches*, New York, Basic Civitas, 2005
- Fanon, Frantz, *Black Skin, White Masks*, New York, Grove, 1967
- Field, Edward, *State of Rhode Island and Providence Plantations at the End of the Century : A History*, Boston, Mason, 1902
- Finkelman, Paul (éd.), *Encyclopedia of African American History, 1896 to the Present : From the Age of Segregation to the Twenty-first Century*, vol. 2, New York, Oxford University Press, 2009
- Finkelman, Paul (éd.), *Encyclopedia of American Civil Liberties*, vol. 2, New York, Routledge, 2006
- Finkle, Lee, *Forum for Protest*, Cranbury, Associated University Presses, 1975
- Fisher, Humphrey J., *The Ahmadiyya Movement*, Londres, Oxford University Press, 1963
- Flamming, Douglas, *Bound for Freedom : Black Los Angeles in Jim Crow America*, Berkeley, University of California Press, 2005
- Foner, Philip S., *Organized Labor and the Black Worker, 1619-1981*, 2^e éd., New York, International Publishers, 1981
- Friedly, Michael, *Malcolm X : The Assassination*, New York, Carroll and Graf, 1992
- Friedman, Yohannon, *Prophecy Continuous : Aspects of Ahmadi Religious Thought and Its Medieval Background*, Berkeley, University of California Press, 1989
- Gaines, Kevin, *African Americans in Ghana : Black Expatriates and the Civil Rights Era*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007
- Gaines, Kevin, *Uplifting the Race : Black Leadership, Politics and Culture in the Twentieth Century*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996
- Gallen, David (éd.), *Malcolm X : As They Knew Him*, New York, Carroll and Graf, 1992
- Gálves, William, *Che in Africa : Che Guevara's Congo Diary*, Melbourne, Australia, Ocean, 1999
- Gardell, Mattias, *In the Name of Elijah Muhammad : Louis Farrakhan and the Nation of Islam*, Durham, Duke University Press, 1996
- Garrow, David J., *Bearing the Cross : Martin Luther King, Jr., and the Southern Christian Leadership Conference*, New York, Vintage, 1986
- Gitler, Ira (éd.), *Swing to Bop : An Oral History of the Transition of Jazz in the 1940s*, Oxford, Oxford University Press, 1985
- Goldman, Peter, *The Death and Life of Malcolm X*, éd. révisée, Urbana, University of Illinois Press, 1979
- Grant, Colin, *Negro with a Hat : The Rise and Fall of Marcus Garvey*, Oxford, Oxford University Press, 2008
- Grant, Stephen Meyer, *As Long as They Don't Move Next Door : Segregation and Racial Conflict in American Neighborhoods*, Lanham, Rowman and Littlefield, 2000
- Gregg, Robert, *Sparks from the Anvil of Oppression : Philadelphia's African Methodists and Southern Migrants, 1840-1940*, Philadelphie, Temple University Press, 1993
- Grieve, Robert, *An Illustrated History of Pawtucket, Central Falls, and Vicinity : A Narrative of the Growth and Evolution of the Community*, Pawtucket, Pawtucket Gazette and Chronicle, 1897
- Haddad, Yvonne, and Jane Smith, *Mission to America : Five Islamic Sectarian Communities in North America*, Gainesville, University Press of Florida, 1993
- Halasa, Malu, *Elijah Muhammad : Religious Leader*, New York, Chelsea House, 1990
- Harlan, Louis R., *Booker T. Washington : The Making of a Black Leader, 1856-1901*, New York, Oxford University Press, 1972
- Harlan, Louis R., *Booker T. Washington : The Wizard of Tuskegee, 1901-1915*, New York, Oxford University Press, 1983
- Harold, Claudrena N., *The Rise and Fall of the Garvey Movement in the Urban South, 1918-1942*,

- Londres, Routledge, 2007
- Hill, Robert A. (éd.), *The Marcus Garvey and Universal Negro Improvement Association Papers*, vol. 1 : 1826-août 1919, Berkeley, University of California Press, 1983
- Hill, Robert A., (éd.), *The Marcus Garvey and Universal Negro Improvement Association Papers*, vol. 2 : août 1919-31 août 1920, Berkeley, University of California Press, 1983
- Hill Robert A. (éd.), *The Marcus Garvey and Universal Negro Improvement Association Papers*, vol. 4 : septembre 1921-septembre 1922, Berkeley, University of California, 1985
- Hill, Robert A., (éd.), *The Marcus Garvey and Universal Negro Improvement Association Papers*, vol. 5 : septembre 1922-août 1924, Berkeley, University of California Press, 1991
- Hill, Robert A. (éd.), *The Marcus Garvey and Universal Negro Improvement Association Papers*, vol. 6 : septembre 1924-décembre 1927, Berkeley, University of California Press, 1989
- Hill, Robert A. et Barbara Blair (éd.), *Marcus Garvey : Life and Lessons*, Berkeley, University of California Press, 1987
- Hindus, Michael Stephen, *Prison and Plantation : Crime, Justice and Authority in Massachusetts and South Carolina, 1767-1878*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1980
- Hoare, Quintin, and Geoffrey Nowell Smith (éd.), *Selections from the Prison Notebooks of Antonio Gramsci*, New York, International Publishers, 1971
- Horne, Gerald, *Fire This Time : The Watts Uprising and the 1960s*, Charlottesville, University of Virginia Press, 1995
- Horne, Gerald, *Race Woman : The Lives of Shirley Graham Du Bois*, New York, New York University Press, 2000
- Jackson, Kenneth T. (éd.), *The Encyclopedia of New York City*, 1st éd., New Haven, Yale University Press, 1995
- Jamal, Hakim, *From the Dead Level : Malcolm X and Me*, Londres, Andre Deutsch, 1971
- Jarvis, Malcolm L., *Myself and I : Malcolm L. Jarvis*, 1st éd., sans lieu d'édition, Rice Offset Printing, décembre 1979
- Jenkins, Robert L. (éd.), *The Malcolm X Encyclopedia*, Westport, Greenwood Press, 2002
- Johnson, Violet Showers, *The Other Black Bostonians : West Indians in Boston, 1900-1950*, Bloomington and Indianapolis, Indiana State University Press, 2006
- Jones, LeRoi, *Home : Social Essays*, New York, William Morrow, 1966
- Jones, LeRoi, and Larry Neal (éd.), *Black Fire*, New York, William Morrow, 1968
- Joseph, Peniel E., *Waiting 'Til the Midnight Hour*, New York, Henry Holt, 2006
- Kahin, George McTurnan, *The Asian-African Conference : Bandung, Indonesia*, avril, 1955, Ithaca, Cornell University Press, 1956
- Karim, Benjamin, with Peter Skutches and David Gallen, *Remembering Malcolm*, New York, Carroll and Graf, 1992
- Karim, Benjamin (éd.), *The End of White World Supremacy : Four Speeches by Malcolm X*, New York, Seaver, 1971
- Knight, Michael Muhammad, *The Five Percenters : Islam, Hip-Hop and the Gods of New York*, Oxford, OneWorld, 2007
- Kofsky, Frank, *Black Nationalism and the Revolution in Music*, New York, Pathfinder, 1970
- Kondo, Zak, *Conspiracys : Unraveling the Assassination of Malcolm X*, Washington, Nubia, 1993
- Leader, Edward Roland, *Understanding Malcolm X : The Controversial Changes in His Political Philosophy*, New York, Vantage, 1993
- Lee, Marjorie, Akemi Kochiyama-Sardinha, and Audee Kochiyama-Holman (éd.), *Passing It On-A Memoir By Yuri Kochiyama*, Los Angeles, UCLA Asian American Studies Center Press, 2004
- Leeming, David, *James Baldwin : A Biography*, New York, Henry Holt, 1994
- Lewis, David Levering, *When Harlem was in Vogue*, New York, Knopf, 1981
- Lewis, Rupert, *Marcus Garvey : Anti-Colonial Champion*, Trenton, Africa World Press, 1988
- Lincoln, C. Eric, *The Black Muslims in America*, Boston, Beacon, 1961
- Lomax, Louis E., *The Negro Revolt*, New York, Signet, 1964
- Lomax, Louis E., *To Kill a Black Man*, Los Angeles, Holloway House, 1987
- Lomax, Louis E., *When the Word Is Given...*, Cleveland, World Publishing, 1963
- Low, Augustus, and Virgil A., Cliff (éd.), *Encyclopedia of Black America*, New York, Da Capo, 1984
- Lynch, Hollis, *Edward Wilmot Blyden : Pan-Negro Patriot*, Londres, Oxford University Press, 1967
- Marable, Manning, *African and Caribbean Politics : From Kwame Nkrumah to the Grenada Revolution*, Londres, Verso, 1987
- Marable, Manning, *Black American Politics : From the Washington Marches to Jesse Jackson*, Londres, Verso, 1985

- Marable, Manning, *Living Black History : How Reimagining the African-American Past Can Remake America's Racial Future*, New York, Basic Civitas, 2006
- Marable, Manning, *Race, Reform and Rebellion : The Second Reconstruction and Beyond in Black America, 1945-2006*, Jackson, University Press of Mississippi, 2007
- Marable, Manning, W. E. B. Du Bois, *Black Radical Democrat*, 2^e éd., Boulder, Paradigm, 2005
- Marqusee, Mike, *Redemption Song : Muhammad Ali and the Spirit of the Sixties*, New York, Verso, 1999
- Marsh, Clifton E., *From Black Muslims to Muslims : The Resurrection, Transformation, and Change of the Lost-Found Nation of Islam in America, 1930-1995*, 2^e éd., Londres, Scarecrow, 1996
- Martin, Tony, *Race First : The Ideological and Organizational Strategies of Marcus Garvey and the Universal Negro Improvement Association*, New York, Dover, 1976
- Meier, August, and Elliott Rudwick, *From Plantation to Ghetto*, 3^e éd., New York, Hill and Wang, 1976
- Meier, August, *Negro Thought in America, 1880-1915*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1963
- Meredith, Martin, *The First Dance of Freedom : Black Africa in the Post-War Era*, New York, Harper and Row, 1984
- Miller, John, and Aaron Kenedi (éd.), *Muhammad Ali : Ringside*, Boston, Bullfinch, 1999
- Mitchell, Sara, *Shepherd of Black-Sheep : A Commentary on the Life of Malcolm X with an On the Scene Account of His Assassination*, Macon, Harriet Tubman Foundation, 1981
- Moore, Carlos, *Castro, the Blacks, and Africa*, Los Angeles, Center for Afro-American Studies, University of California, Los Angeles, 1988
- Moses, Wilson Jeremiah, *The Golden Age of Black Nationalism*, New York, Oxford University Press, 1976
- Mudimbe, V. Y., *The Invention of Africa*, Bloomington, Indiana University Press, 1988
- Muhammad, Elijah, *The Message to the Black Man in America*, Newport News, United Brothers Communication Systems, 1965
- Muhammad, Elijah, *The Supreme Wisdom : Solution to the So-Called Negroes' Problem*, vol. 1, Newport, The National Newport News and Commentator, 1957
- Murray, Albert, *The Blue Devils of Nada*, New York, Pantheon, 1996
- Nalty, Bernard C., *Strength for the Fight : A History of Black Americans in the Military*, New York, Free Press, 1986
- Natambu, Kofi, *Malcolm X*, Indianapolis, Alpha, 2002
- Osofsky, Gilbert, *Harlem : The Making of a Ghetto : Negro New York, 1890-1930*, New York, Harper and Row, 1966
- Perry, Bruce (éd.), *Malcolm X : The Last Speeches*, New York, Pathfinder, 1989
- Perry, Bruce, *Malcolm : The Life of a Man Who Changed Black America*, Barytown, Station Hill, 1991
- Pinkney, Alphonso, and Roger Woock, *Poverty and Politics in Harlem*, New Haven, College and University Press Services, 1970
- Poston, Larry, *Islamic Da'wah in the West : Muslim Missionaries and the Dynamics of Conversion to Islam*, New York, Oxford University Press, 1992
- Ransby, Barbara, *Ella Baker and the Black Freedom Movement : A Radical Democratic Vision*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003
- Remnick, David, *King of the World : Muhammad Ali and the Rise of an American Hero*, New York, Random House, 1998
- Rickford, Russell J., *Betty Shabazz : A Life Before and After Malcolm X*, Naperville, Sourcebooks, 2003
- Rolinson, Mary G., *Grassroots Garveyism*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007
- Sales, William W., Jr., *From Civil Rights to Black Liberation : Malcolm X and the Organization of Afro-American Unity*, Boston, South End, 1994
- Savage, Beth L. (éd.), *African American Historic Places*, Washington, Preservation, 1994
- Schmaltz, William H., *Hate : George Lincoln Rockwell and the American Nazi Party*, Washington, Batsford Brassey, 1999
- Sfeir, Antoine (éd.), *The Columbia World Dictionary of Islamism*, New York, Columbia University Press, 2007
- Shukri, Sabih M. (éd.), *The International Who's Who of the Arab World*, 3^e éd., Londres, The International Who's Who of the Arab World LTD, 1978
- Sides, Josh, *L.A. City Limits : African American Los Angeles from the Great Depression to the Present*, Berkeley, University of California Press, 2003
- Smallwood, Andrew P., *An Afrocentric Study of the Intellectual Development, Leadership Praxis and Pedagogy of Malcolm X*, Lewiston, Edwin Mellen, 2001
- Smith, Ed Calvin (éd.), *Where To, Black Man ?*, Chicago, Quadrangle, 1967

- Smith, Morgan, and Marvin Smith, *Harlem : The Vision of Morgan and Marvin Smith*, Lexington, University Press of Kentucky, 1997
- Stearns, Marshall and Jean, *Jazz Dance : The Story of American Vernacular Dance*, 2^e éd., New York, Da Capo, 1994
- Strickland, William T. et Cheryll Y. Greene (éd.), *Malcolm X : Make It Plain*, New York, Viking, 1994
- Terrill, Robert E., *Malcolm X : Inventing Radical Judgment*, Lansing, Michigan State University Press, 2004
- Thurman, Wallace, *Negro Life in New York's Harlem*, Girard, Haldeman-Julius, 1928
- Tolbert, Emory J., *The UNIA and Black Los Angeles*, Los Angeles, Center for Afro-American Studies, University of California Press, 1980
- Trotter, Joe William, Jr, *Black Milwaukee : The Making of an Industrial Proletariat, 1915-45*, 2^e éd., Urbana, University of Illinois Press, 2007
- Turner, Richard Brent, *Islam in the African-American Experience*, Bloomington, Indiana University Press, 1997
- Tyner, James A., *The Geography of Malcolm X : Black Radicalism and the Remaking of American Space*, New York, Routledge, 2005
- Tyson, Timothy B., *Radio Free Dixie : Robert F. Williams and the Roots of Black Power*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999
- Vechten, Carl Van, *Nigger Heaven*, New York, Harper and Row, 1977
- Wallace, Mike, with Gary Paul Gates, *Close Encounters*, New York, William Morrow, 1984
- Walters, Raymond, *W. E. B. Du Bois and His Rivals*, Columbia, University of Missouri Press, 2002
- Warren, Robert Penn, *Who Speaks for the Negro ?*, New York, Random House, 1965
- West, Michael Rudolph, *The Education of Booker T. Washington*, New York, Columbia University Press, 2006
- White, Walter, *Rope and Faggot*, New York, Arno, 1969
- Wilmot Blyden, Edward, *Christianity, Islam and the Negro Race* [1888], Édinbourg, University of Edinburgh Press, 1967
- Wilson, Sandra Kathryn, *Meet Me at the Theresa : The Story of Harlem's Most Famous Hotel*, New York, Simon and Schuster, 2004
- Wolfenstein, Eugene V., *Victims of Democracy*, Londres, Free Association, 1989
- Wood, Joe. (éd.), *Malcolm X : In Our Own Image*, New York, St. Martin's, 1992
- X, Malcolm, and Alex Haley, *The Autobiography of Malcolm X*, New York, Ballantine, 1999
- X, Malcolm, *Malcolm X on Afro-American History*, New York, Pathfinder, 1988

Collection Radical America

Des États-Unis, on ne connaît bien souvent que l'endroit, l'histoire officielle d'une nation de pionniers devenu première puissance mondiale ou l'histoire critique d'un État impérialiste. La collection « Radical America » entend s'intéresser à son envers, aux luttes noires, latinos, ouvrières, féministes, de la jeunesse, contre un système répressif omniprésent, ainsi qu'aux constructions politiques, sociales et culturelles originales qui ont travaillé ce pays de l'intérieur, déplaçant ses lignes de fracture, rongant ses entrailles. Il s'agit de raviver leur mémoire et de faire réfléchir à ces expériences menées dans un territoire où la domination raciale et la domination de classe, mais aussi et surtout les résistances qu'elles ont produites, ont atteint des dimensions extrêmes. Cette intensité de la domination et des luttes pour l'émancipation ont fait des États-Unis un laboratoire et en tout cas une source d'inspiration pour les combats à mener. Tel est le sens de la contre-histoire, des contre-discours, des contre-sociétés, des contre-cultures que cette collection entend contribuer à révéler.

Conseil de lecture : Sam Farber (New York), Emmanuel Delgado Hoch, Ambre Ivol, Patrick Le Tréhondat, Caroline Rolland-Diamond, Patrick Silberstein, Susan Weissman (Los Angeles)

Un partenariat international : M éditeur et les éditions Syllepse

« Il s'agit de savoir si la liberté de la presse est le privilège de quelques individus ou le privilège de l'esprit humain », Karl Marx

Au-delà des frontières et des océans, entre les éditions Syllepse (Paris) et M éditeur (Québec), il existe une forte parenté éditoriale, qui se traduit par une volonté commune de construire un espace pluraliste contestataire de l'ordre dominant, de redonner espoir dans le changement social radical, de donner la place qui leur revient aux militant-es, qui sans trêve construisent des mouvements sociaux pour améliorer la vie en la changeant, et de susciter le développement de la pensée critique.

Nous publions des livres pour comprendre, des livres pour agir : dans notre monde complexe, où les dominé-es et les exploité-es subissent de graves assauts (politiques d'austérité, mondialisation néolibérale, renouvellement de l'oppression des femmes et du patriarcat, dégradation de l'écosystème, etc.),

notre conviction est que le livre occupe toujours une place importante. Qu'il s'agisse de se former aussi bien que de s'informer pour lutter efficacement contre les inégalités, l'oppression, l'exploitation et les violences des dominants, ou encore d'éclairer l'air du temps pour redessiner les contours et les voies d'une transformation de la société, l'accès aux travaux et aux réflexions des chercheur-es rebelles à l'ordre dominant ou des acteurs et des actrices de terrain est plus que jamais indispensable.

www.editionsm.info

www.syllepse.net

